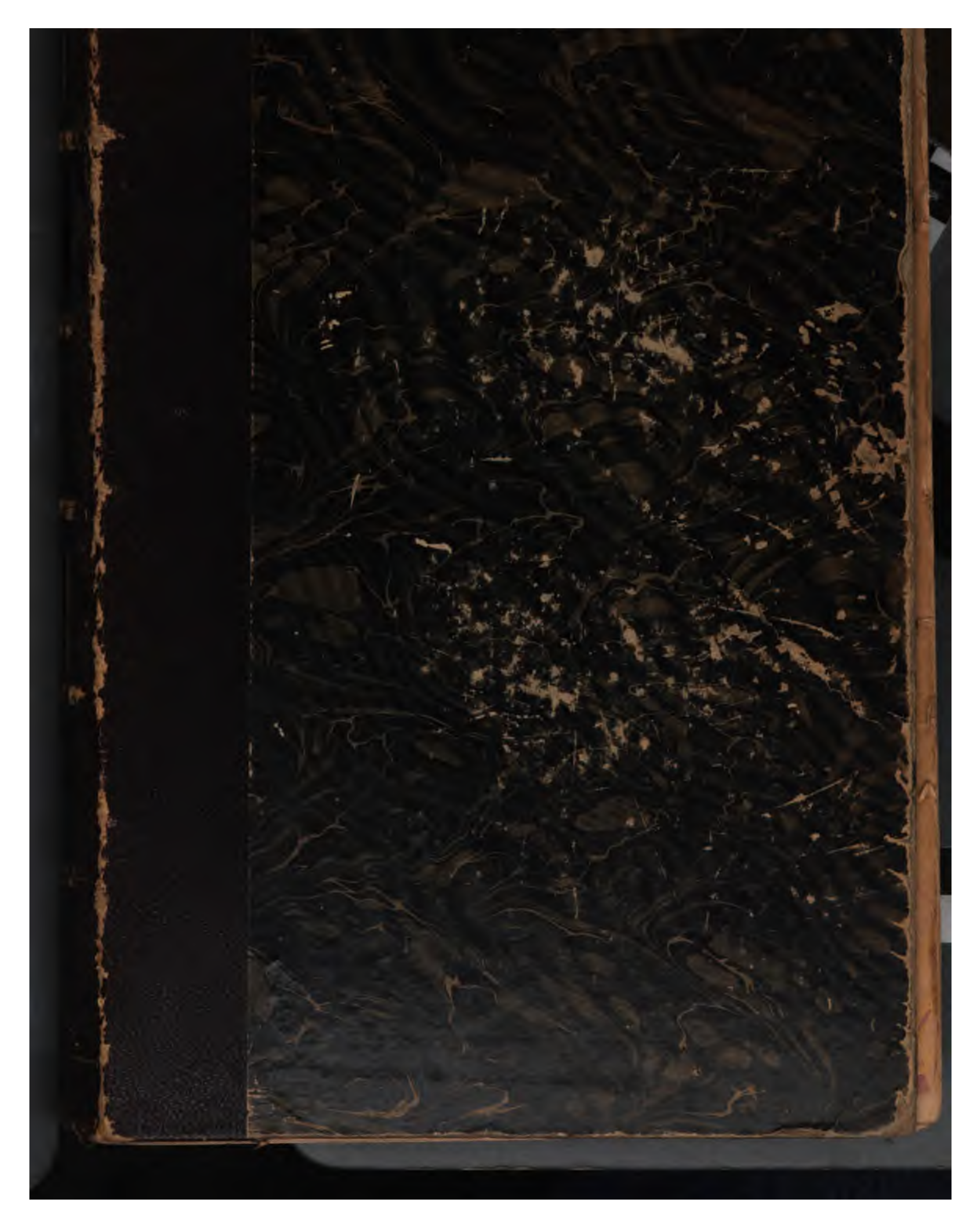
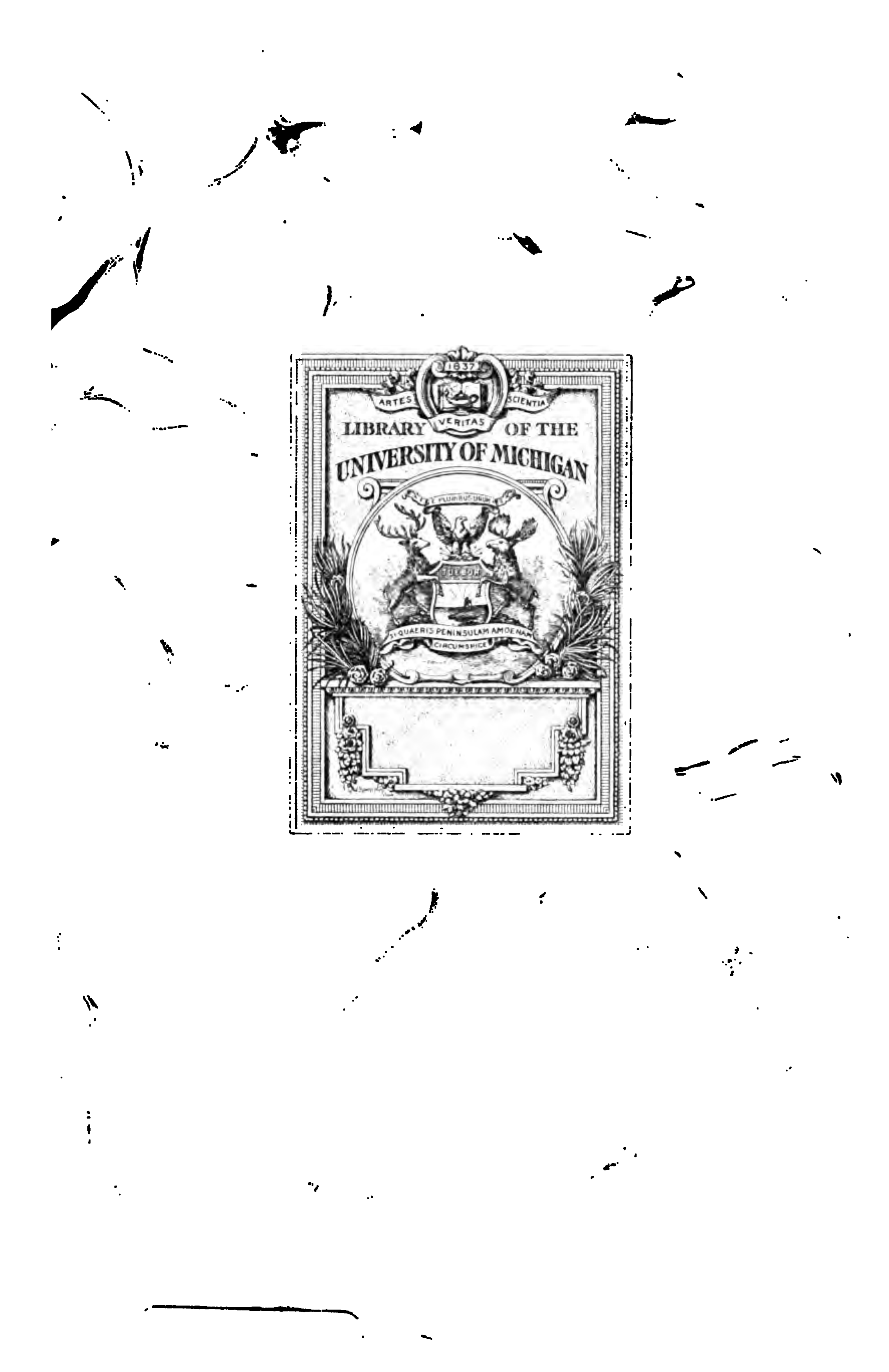



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

COLLECTANEA FRIBURGENSIA

PUBLICATIONS

DE

L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (SUISSE)

NOUVELLE SÉRIE. FASC. V

(XIVme DE LA COLLECTION)



FRIBOURG (SUISSE)

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

—

1903

SAINTE-BEUVE

AVANT LES « LUNDIS »

Essai sur la formation de son esprit

et de sa méthode critique

PAR

G. MICHAUT



FRIBOURG (Suisse)
LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ (B. Veith)
Rue de Romont

PARIS
LIBRAIRIE A. FONTEMOING
4, rue Le Goff, 4

1903

FRIBOURG (SUISSE) — IMPRIMERIE SAINT-PAUL

A ma Mère

PRÉFACE

En 1838, écrivant à Chaudesaigues pour le remercier d'un article amical, Sainte-Beuve lui disait : « ... Quant au fond même des idées, il en est du moins dont je puis vous dire que vous avez rencontré tout à fait la mienne, par exemple quand vous avez considéré les *Critiques et Portraits* comme une dépendance de la partie élégiaque et romanesque bien plutôt que comme des critiques expresses. Cela est tout à fait vrai, et à tel point que si, réimprimant un jour les *Critiques et Portraits*, on les rangeait par l'ordre chronologique des sujets que j'y traite, on ferait un contre-sens : le véritable ordre est celui dans lequel je les ai écrits, selon mon émotion et mon caprice, et toujours dans la nuance particulière où j'étais moi-même dans le moment. » Et le 28 août 1866, — âgé de soixante-deux ans, tout proche de sa fin, après les *Premiers Lundis*, après le *Tableau de la Poésie française au XVIme siècle* et le *Choix de Ronsard*, après les *Portraits Littéraires*, les *Portraits de Femmes* et les *Portraits Contemporains*, après *Port-Royal*, après *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, après l'*Étude sur Virgile*, après les quinze volumes des *Lundis* et dix volumes environ des *Nouveaux Lundis*, en un mot, après la publication presque entière de son œuvre critique, énorme, — il disait à Jules Vallès : « Le secret de quelques-unes des choses que vous voulez bien louer en moi est très simple : la nature m'avait destiné à être un critique, je commence à le croire. »

Ce sont ces deux jugements de Sainte-Beuve sur lui-même et sur son œuvre, qui ont déterminé à la fois et l'objet et la méthode de la présente étude.

S'il est vrai que Sainte-Beuve se soit, pendant tant d'années, trompé sur sa nature propre, qu'il ait, pendant tant d'années, méconnu sa faculté-maîtresse, sa vocation véritable, et fait de la critique sans avoir senti qu'il était né pour en faire, — ni sa conception de la critique ni sa méthode n'ont été par lui définies, arrêtées, dès l'origine et en une seule fois. Elles se sont l'une et l'autre formées d'elles-mêmes en lui, lentement, successivement : développées ou restreintes, modifiées ou complétées au gré des circonstances. N'étant point nées d'une idée *a priori*, d'un effort conscient, réfléchi, volontaire, elles ne se prêtent point à la logique d'un système unique, que nous pourrions reconstruire par une déduction régulière de principes une fois posés. Elles sont multiples, diverses, parfois contraires ou même contradictoires ; et seule une enquête historique permettra de les connaître toutes, soit en elles-mêmes, soit dans leur succession, dans leurs oppositions, dans les différents rapports qu'elles ont les unes avec les autres.

Et d'autre part, s'il est vrai que Sainte-Beuve ait écrit ses portraits et ses articles « dans la nuance particulière où il était lui-même », — ni sa conception de la critique ni sa méthode ne sont indépendantes des événements, des émotions, des passions, des idées qui, à chaque fois, ont donné « cette nuance particulière » à son âme. Plus que chez tout autre, elles sont intimement liées à ce qui constitue le fond même de l'homme intérieur ; et ainsi, une fidèle, une complète biographie psychologique les peut seule expliquer et seule les faire pleinement comprendre. Pour lire ses articles avec une entière intelligence de ce qui y est impliqué ou sous-entendu, il faut connaître la vie matérielle, mais surtout intellectuelle et morale, de Sainte-Beuve. Inversement du reste, cette vie matérielle, intellectuelle et morale s'y traduit, s'y

peint ; et ce ne serait pas une ambition déraisonnable que d'essayer de la raconter toute avec les propres pages de Sainte-Beuve choisies, coordonnées et commentées.

Tels ont été l'objet que je me suis proposé et la méthode que j'ai voulu appliquer. J'ai trouvé des secours précieux et je dois une vive reconnaissance à ceux qui me les ont offerts. Je dois une particulière mention à mon collègue et ami, M. V. Giraud, dont l'érudition et le goût m'ont été singulièrement utiles ; et surtout je me reprocherais de ne pas remercier entre tous l'érudit si érudit, l'hôte si hospitalier qu'est M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul : il a mis à ma disposition, pour la partie la plus minutieuse et la plus ingrate de mes recherches, les pièces de ses archives, les résultats de ses enquêtes patientes, les renseignements de sa compétence et de sa complaisance achevées.

J'ai commencé, je l'avoue, cette étude tout autrement, avec plus d'ardeur et de joie que je ne la termine. Il y a eu à cela bien des raisons et de bien diverses, celle-ci entre autres : c'est un affligeant spectacle de voir un homme perdre peu à peu ses espérances, ses illusions, ses ambitions ou ses aspirations les plus chères, de le voir se restreindre tristement à n'être plus qu'une intelligence pure qui « assiste à la mort » du cœur et « luit sur ce cimetière comme une lune morte ». Ce spectacle, Sainte-Beuve me l'a présenté ; et il me semble presque qu'à ceux qui ont ainsi trop vécu avec lui, il communique un peu de sa mélancolie désenchantée. Je voudrais que le lecteur ne sentît pas trop cette impression, ou qu'il me la pardonnât. Du moins, j'ai conscience d'avoir fait tous mes efforts pour mettre, en mes dernières recherches et en mes dernières pages comme en mes premières, la religieuse exactitude, le scrupuleux respect de la vérité dont mon auteur a, jusqu'à son dernier jour, donné l'exemple.

Fribourg, juillet 1902.

G. MICHAUT.

I

INTRODUCTION

I. Sainte-Beuve, critique par excellence entre ses prédécesseurs et ses contemporains : du Bellay, Malherbe, Boileau, Bayle, La Harpe, Villemain et Taine.

II. Difficulté particulière d'une étude de Sainte-Beuve : son inconstance, ses multiples « campagnes », ses nombreuses « métamorphoses ».

III. Nécessité de la méthode biographique : ses vaines aspirations à la littérature créatrice et ses retours forcés à la critique ; la critique, occupation provisoire, puis la critique, pis-aller ; sa défiance des systèmes ; son intelligence réceptive : d'où sa méthode faite de ses méthodes successives.

IV. Des limites de cette étude : les années d'apprentissage.

« Je suis l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. »
(Portraits Littéraires, III, 545).

« Je défie personne, excepté moi, de s'en tirer et d'en avoir la clef. »
(*Lettre* à M. Zola. — *Nouvelle Correspondance,* p. 229.)

I

Une trentaine d'années se sont écoulées depuis que Sainte-Beuve est mort. L'ensemble de son œuvre, à cette distance, commence à se dessiner plus clairement à nos yeux, son rôle à se mieux préciser, son action sur les esprits de son temps comme son influence sur la postérité, à devenir plus visibles. Sans doute, il semble subir à son tour le sort qui menace

plus ou moins tous ceux des écrivains qui n'ont point fait proprement œuvre de créateurs. N'était la masse imposante que dresse son *Port-Royal*, la silhouette du bâtiment immense qu'a édifié le travail de toute sa vie s'estomperait un peu à nos yeux. On peut déjà prévoir le moment où il sera moins lu que consulté, où ses soixante volumes[1], placés comme le *Dictionnaire* de Bayle dans les bibliothèques des savants, seront ouverts par ceux-là seulement qui chercheront sur une œuvre donnée ou sur un homme des renseignements sûrs et des vues précises, mais ne seront plus l'aliment journalier des esprits. De moins en moins, il sera présent, et par suite de moins en moins agissant.

Et pourtant, quelqu'inévitable que soit l'injustice de la postérité envers ceux qui, comme lui, dans leurs laborieuses fonctions de critique, ont mis la littérature de toutes les époques à la portée de leur époque, c'est encore lui qui y échappera le plus. Car c'est un grand critique que Sainte-Beuve ; et, à parcourir toute l'histoire de la littérature française jusqu'à son temps, je n'en vois aucun qui, dans l'ensemble, lui soit vraiment comparable.

Du Bellay n'a eu que des intentions de critique : il a sonné la charge avec entrain et conduit la Brigade à l'assaut de l'antiquité retrouvée. Mais Sainte-Beuve en a fait autant. Lui aussi, par ses exhortations et par son exemple, il a encouragé un groupe d'écrivains à entrer dans une voie nouvelle. Il y a mis la même ardeur juvénile, mais combien plus de vrai talent, combien plus de science, quelle vue plus lucide des difficultés à vaincre et des moyens de les mieux vaincre ! Même si l'on fait abstraction de tout le reste de son œuvre critique, comme le *Tableau de la poésie française au XVI*me *siècle*, avec sa valeur historique, l'exactitude et la nouveauté de ses résultats, la justesse et la finesse de ses vues, écrase la *Défense et Illustration*, programme magnifique et vague de magnifiques et vagues aspirations.

Malherbe, puis Boileau, Boileau surtout, ont fondé et formulé la raisonnable, saine, solide et étroite doctrine que deux siècles ont suivie à la lettre et religieusement respectée. Lui aussi, Sainte-Beuve a exposé les principes qu'un siècle — un « siècle » littéraire, de vingt ou trente ans — a essayé d'appliquer. Sans doute, le romantisme n'a point

[1] Sauf avis contraire (en cas de variante importante ou curieuse), je renvoie toujours, pour chaque ouvrage de Sainte-Beuve, à la dernière édition qu'il en a donnée lui-même : *Poésies Complètes* : Michel Lévy, 1863 ; *Port-Royal* : Hachette, 1867 ; *Portraits Contemporains* : Calmann-Lévy, 1868 (en 5 vol.), etc. ; mais pour le *Tableau* à l'édition définitive de M. Troubat : Lemerre, 1876.

eu et ne méritait point la longue fortune du classicisme; sans doute, les fondements en étaient ruineux. Mais il n'a pas tenu à Sainte-Beuve qu'ils ne le fussent moins : même au plus fort de son enthousiasme, il s'est efforcé d'y réintroduire ou d'y maintenir la raison, la mesure, le goût, tout ce qui l'eût sauvé, s'il avait pu être sauvé. Et, après tout, ce mouvement romantique, avec ses exagérations et ses erreurs, a été assez fécond, il a enrichi la littérature française d'œuvres assez brillantes, il a mis à nu toute une veine de subjectivité et de lyrisme jusque-là trop ignorée, il a créé un mouvement historique trop considérable, il a exercé sur le développement ultérieur de la littérature une influence trop profonde et à bien des égards trop heureuse, pour qu'on ne sache point gré au critique qui l'a encouragé, accrédité à ses débuts, dirigé et canalisé dans son cours, réprimé à la fin dans ses excès.

Boileau encore a eu ce mérite inouï de juger les écrivains de son temps avec autant de sûreté que s'ils n'avaient point été ses contemporains. Il est peut-être, dans tous les âges, le seul critique dont la postérité ait accepté en bloc les arrêts alors même qu'elle n'admettait plus ni ses lois ni ses considérants, le seul Aristarque dont les condamnés n'aient jamais été vraiment réhabilités. — A cet égard, Sainte-Beuve ne l'égale point; tant s'en faut. « Ce qui tente d'être haut » [1], le dépasse souvent; malgré son intelligence, il n'arrive pas toujours à comprendre entièrement les grandes œuvres. D'autre part, il ne sait pas assez se défendre de la jalousie qui le prend à la gorge, quand il voit d'autres écrivains mieux doués ou plus heureux réaliser en œuvres applaudies l'idéal de beauté que lui-même rêve, et sue, mais échoue à rendre. Mais enfin, à ces deux exceptions près, quand il s'agit d'œuvres qu'il peut apprécier de plain pied ou qui ne font point crever en lui la poche à fiel, quelle rectitude de jugement, quelle sûreté de goût! comme un tact délicat et fin lui fait mettre le doigt sur le mérite, la beauté ou la tare secrète qu'il importe de tirer à la lumière ! comme il comprend et comme il goûte, comme il sait faire comprendre et goûter !

Bayle offre à ses lecteurs l'amas énorme, mais confus, de son érudition inépuisable. Avec une bonhomie sournoise, avec une malice fourrée, il promène son scepticisme à travers les œuvres les plus variées, il présente sur chaque chose le pour et le contre, — le contre surtout, quand

[1] Le mot est de J. de Goncourt : « Vous savez ses colères contre tout ce qui tente d'être haut. » (*Lettre* à Flaubert, 9 mars 1869.) Il serait tout à fait juste si J. de Goncourt ne l'appliquait à *Mme Gervaisais*.

FRIBOURG (SUISSE) — IMPRIMERIE SAINT-PAUL

A ma Mère

anecdotes pour le seul plaisir de les conter brillamment ou avec esprit et de faire applaudir sa finesse ou son éloquence; il les a recueillies seulement pour faire mieux connaître l'homme et l'œuvre, — quelquefois, à vrai dire, pour satisfaire à ses petites passions et rabaisser les auteurs dont la gloire l'offusquait. Littérateur pur, encore qu'il ait mis parfois la critique au service de ses rancunes privées [1] ou de ses rancœurs de transfuge [2], il ne l'a jamais mise au service de ses ambitions politiques [3]. Ecrivain et non point orateur, sa méthode était moins flottante, moins lâche; la critique, chez lui, avait son but à elle-même et se suffisait à elle seule.

Taine, dans son œuvre de critique comme dans ses ouvrages de philosophie ou dans ses livres d'histoire, poursuit la méthodique enquête psychologique à laquelle il a usé ses forces. Dans l'œuvre, il cherche l'homme, ses idées, ses sentiments, ses sensations fondamentales, sa faculté-maîtresse. Dans le composé qui résulte de tout cela, il poursuit les triples influences du moment, du milieu, de la race. Il analyse, il abstrait, il explique, il « fait de la critique littéraire une recherche philosophique [4] ». —— Sainte-Beuve aussi fait de la psychologie, mais il la fait moins systématique. Moins profondément philosophe, trop sceptique pour oser faire même de son scepticisme une doctrine formelle, — car une doctrine devant être logique et cohérente devient sinon une foi, du moins un lien, — il a passé sa vie à collectionner, à piquer pour ainsi dire, sous sa vitrine de naturaliste, les exemplaires les plus différents de l'humanité, à « décrire autour de soi, en serviteur de la science, les variétés de l'espèce, les différentes formes de l'organisation humaine, étrangement modifiées au moral dans la société et dans le dédale artificiel des doctrines [5] ». Son œuvre est comme le Museum de « l'histoire naturelle littéraire [6] »; la collection est là aussi complète que possible; elle n'attend plus qu'une classification; il l'ébauche en cherchant à deviner les « familles d'esprits »: mais il laisse à l'avenir le soin de la poursuivre et de la parfaire.

Ainsi, comparé aux critiques qui l'ont précédé ou qui ont écrit de son vivant, Sainte-Beuve peut bien être, en un point particulier, inférieur

[1] Article sur Balzac. (*Lundis*, II.)
[2] *Les Regrets*. (*Lundis*, VI.)
[3] Cf. son refus d'un article sur le *César* de Napoléon III.
[4] *La Fontaine et ses fables*, 1re édition (Thèse : *Essai sur les fables de L. F.*).
[5] *Port-Royal*, VI, 245.
[6] *P. Litt.*, III, 546, pensée XX. Cf. XXI.

à quelques-uns d'entre eux. En revanche, il est le seul qui réunisse en lui leurs divers mérites, à un degré moindre sans doute, mais rassemblés. Il est le plus complet. Ce mélange des différentes qualités que chacun des autres ne possède qu'isolées lui confère la plus rare des originalités et le met hors de pair. Son œuvre n'a point d'égale. Elle est le répertoire le plus plein et le plus exact que jamais homme ait constitué sur la littérature, sur tout ce que les lettres contiennent de vie et de réalité humaines, sur tout ce qu'elles expriment de l'esprit, du cœur, de l'âme des hommes.

II

Je voudrais étudier ici l'instrument délicat et solide — je ne dis pas puissant — avec lequel s'est peu à peu bâtie cette œuvre considérable. Je voudrais rechercher comment il s'est forgé; comment, par quelles acquisitions successives, par quelles métamorphoses variées, s'est formée cette méthode critique que Sainte-Beuve a, pendant vingt ou trente ans surtout, appliquée avec tant de patience, tant de labeur, et, il faut lui rendre cette justice, tant de probité intellectuelle.

Je ne m'abuse point d'ailleurs sur les difficultés de cette tâche. Ondoyant jusqu'à l'inconstance et pis encore jusqu'à la versatilité, instable jusqu'à la désertion et parfois même jusqu'à la trahison [1], Sainte-Beuve ne s'est jamais piqué d'une fidélité sotte envers les hommes, ni envers les écoles ou les partis, ni même envers les idées. Ses « continuels engoûments aboutissaient avec une régularité déplorable, avec une sorte de périodicité, à de non moins continuels désenchantements [2] ». Esprit et cœur et tempérament même versatile, il abonde en soudaines volte-faces dont ses anciens amis et associés sont les premières victimes, ou dont les doctrines jadis aimées pâtissent les premières. Il agit ainsi avec une inconscience admirable. C'est lui-même qui prend plaisir à rappeler à toute heure les « phases morales par lesquelles il a passé », ses « sensibilités et ses inconstances poétiques [3] ». C'est lui-même, quand on crie au « renégat », qui répond triomphalement : « Dans ma vie

[1] « Quelles intéressantes ingratitudes! Quelles trahisons exquises! » (LAURENT PICHAT, *Phare de la Loire*, 27 novembre 1868. Cf. l'article de Mme de Girardin dans ses *Causeries parisiennes*, 1845.)

[2] JULES LEVALLOIS, *Sainte-Beuve* (Didier, 1872), p. 68 sqq. et 139-148.

[3] *N. Lundis*, IX, 110.

intellectuelle, sujette à bien des variations, un heureux instinct, plus encore que la prudence, a su me garder à temps et m'empêcher de prendre de ces *engagements absolus* qu'il est ensuite pénible de rompre [1] ». ou bien « Je m'étais prêté. je ne m'étais pas donné [2] ».. Et il s'imagine être justifié ! et il s'imagine que ces réserves muettes, ces résistances silencieuses, ces directions d'intention mystérieuses le lavent du reproche qu'on lui jette ! Il va même plus loin. Suivant en cela l'usage commun des auteurs qui font la théorie de leur pratique, il érige en loi son inconstance naturelle. Non seulement changer est le lot commun de l'humanité : « Chaque jour, je change ; les années se succèdent : mes goûts de l'autre saison ne sont déjà plus ceux de la saison d'aujourd'hui : mes amitiés elles-mêmes se dessèchent et se renouvellent. Avant la mort finale de cet être mobile qui s'appelle de mon nom, que d'hommes sont déjà morts en moi ? Tu crois que je parle de moi personnellement, lecteur ? mais songe un peu et vois s'il ne s'agit pas aussi de toi [3] » : mais encore changer est le *devoir* du critique : « Le critique ne doit pas avoir trop d'amis... il a besoin de courir ses bordées au large [4] » ; parce qu'il « ne doit point avoir de partialité et n'est d'aucune coterie ». il « n'épouse les gens que pour un temps et ne fait que traverser les groupes divers sans s'enchaîner. il passe résolument d'un camp à l'autre [5] » ; pour conserver son indépendance et fixer son jugement durable. il doit se défier de son cœur, ne s'en fier qu'à son esprit, où « pour peu qu'on cherche le vrai, la balance recommence toujours [6] ». Avec de telles tendances et de telles théories, les circonstances d'ailleurs s'y prêtant, on voit que Sainte-Beuve a dû passer par bien des transformations avant de découvrir sa véritable voie et de s'y astreindre à une règle immuable.

Il a donc beaucoup évolué. Comme il le disait à son ami Olivier, il a été « successivement plusieurs hommes [7] ». Aussi, sachant combien la tâche serait difficile à tous ceux qui l'étudieraient (car si un critique se

[1] *P. Cont.*, II. 440.
[2] *P. Cont.*, I. 272.
[3] *P. Litt.*, III. 544. pensée XII. — Cf. la pensée XIII : « Tout est changement et mobilité, etc. » et l'épigraphe de la dernière édition des *P. Cont.* : « Nous sommes mobiles et nous jugeons des êtres mobiles. »
[4] *Lundis*. II. 107.
[5] *Lundis*. II. 121. — Cf. *Port-Royal*. II. 419, note : « Ç'a toujours été mon unique méthode : oublier, oublier dans les intervalles, etc. »
[6] *Lundis*, VIII. 356.
[7] *Sainte-Beuve. Souvenirs.* (*Œuvres choisies de J. Olivier*. Lausanne. 1879. I. 4.)

peint dans ses écrits, c'est « en traits affaiblis ou trop brisés : son âme y est trop éparse) [1] », il a voulu leur faciliter la besogne :

J'ai beaucoup écrit, on écrira sur moi, on fera ma biographie, et les critiques chercheront à se rendre compte de mes ouvrages fort différents ; je veux leur épargner une partie de la peine et leur abréger la besogne, en expliquant ma vie littéraire, telle que je l'ai entendue et pratiquée. — J'ai mené assez volontiers ma vie littéraire avec ensemble et activité, selon le terrain et l'heure, avec tactique en un mot, comme on fait pour la guerre, et je la divise en campagnes. Je ne parle ici que de ma critique. — De 1824 à 1827, au *Globe*, ce ne sont que des essais sans importance : je ne suis pas encore officier supérieur, j'apprends mon métier. — En 1828, j'entame ma première campagne, toute romantique, par mon *Ronsard* et mon *Tableau du XVIme siècle*. — En 1829, je fais ma campagne critique à la *Revue de Paris :* toute romantique également. — En 1831, et pendant près de dix-sept ans, je fais ma critique de la *Revue des Deux-Mondes,* une longue campagne, avec de la polémique de temps en temps, et beaucoup de portraits analytiques et descriptifs; une guerre savante, manœuvrière, mais un peu neutre, encore plus défensive et conservatrice qu'agressive. (Les *Portraits Littéraires,* pour la plupart, et les *Portraits Contemporains* en sont sortis). — Cette longue suite d'opérations critiques est coupée par mon expédition de Lausanne, en 1837-1838, où je fais *Port-Royal* et le bâtis entièrement, sauf à ne le publier qu'avec lenteur. C'est ma première campagne comme professeur. — En 1848, je fais ma campagne de Liège (de Sambre-et-Meuse, comme me le disait Quinet assez gaiement), ma seconde comme professeur : de là sortent *Chateaubriand et son groupe,* publié plus tard. — En 1849, j'entreprends ma campagne des *Lundis* au *Constitutionnel,* trois années, et je la continue un peu moins vivement depuis, au *Moniteur,* pendant huit années. — Elle est coupée par ma tentative de professorat au *Collège de France,* une triste campagne où je suis empêché, dès le début, par la violence matérielle : il en sort pourtant mon *Étude sur Virgile*. — Je répare cette campagne manquée par quatre années de professorat à l'*École Normale :* mais ç'a été une entreprise toute à huis clos, quoique très active. Je n'en ai rien tiré jusqu'ici (ou très peu) pour le public. — Je recommence, en septembre 1861, plus activement que jamais, une campagne de *Lundis* au *Constitutionnel*, en tâchant de donner à celle-ci un caractère un peu différent de l'ancienne. En avant : un dernier coup de collier; en avant ! — Toutes ces campagnes et expéditions littéraires veulent être jugées en elles-mêmes et comme formant des touts différents [2].

Mais ce n'était là qu'une biographie presque matérielle. Ailleurs, il donne une biographie intérieure, plus intéressante et de plus d'importance :

Je suis l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. — J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIme siècle le plus avancé,

[1] *Lundis*, I, 377.
[2] Un mot sur moi-même. (*P. Litt.*, II, 525.)

par Tracy, Daunou, Lamark et la physiologie : là est mon fond véritable. — De là, je suis passé par l'école doctrinaire et psychologique du *Globe*, mais en faisant mes réserves et sans y adhérer. — De là, j'ai passé au romantisme poétique et par le monde de Victor Hugo et j'ai eu l'air de m'y fondre. — J'ai traversé ensuite, ou plutôt côtoyé le Saint-Simonisme, et presque aussitôt le monde de Lamennais, encore très catholique. — En 1837, à Lausanne, j'ai côtoyé le Calvinisme et le Méthodisme, et j'ai dû m'efforcer à l'intéresser. — Dans toutes ces traversées, je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement (hormis un moment, dans le monde de Hugo et par l'effet d'un charme); je n'ai jamais engagé ma croyance, mais je comprenais si bien les choses et les gens que je donnais *les plus grandes espérances* aux sincères qui voulaient me convertir et qui me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de tout voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation m'entraînaient à cette série d'expériences, qui n'ont été pour moi qu'un long cours de physiologie morale [1].

Et encore, malgré ces indications, — trop peu précises, ou trop précises peut-être, parce que les époques y sont plus tranchées et les transitions moins sensibles que dans la réalité, — un peu suspectes, parce que se jugeant à distance il voyait mal les traces effacées de ses pas sur la route parcourue, parce que se jugeant une fois arrivé à sa doctrine définitive, il atténuait les contradictions de son passé, au risque même de se calomnier : — malgré ces indications, Sainte-Beuve sentait que son histoire n'était point facile à faire. N'écrivait-il pas à M. Zola, en le remerciant d'un article :

... Comme biographie et en ne tirant qu'au jugé, vous avez tranché nettement mes différents temps (on ne sait comment dire en parlant de soi-même, car le mot d'époques serait un peu fort). J'ai connu Hugo avant les *Orientales*. J'étais d'emblée très critique, au *Globe*, sous M. Dubois, dès 1826 et 1827..... J'avais, dès ce moment, le signe et la marque du critique. Il y eut quelques années d'oubli et de suspension de cette faculté. Quant à ce qui m'arriva, après juillet 1830, de croisements en tous sens et de conflits intérieurs (Saint-Simonisme, Lamennais, *National*...) je défie personne, excepté moi, de s'en tirer et d'avoir la clef; encore se pourrait-il bien que si je voulais tout repasser nuance par nuance, j'en donnasse ma langue aux chiens [2].

Si on les prenait à la lettre, de telles paroles seraient bien décourageantes, et l'œuvre que je tente ici bien téméraire. Mais qu'importe ? Si la tâche est difficile, nous y mettrons d'autant plus de prudence et de zèle. En étudiant avec soin son œuvre critique, en suivant dans leur

[1] *P. Litt.*, III, 545, pensée xv.
[2] *Nlle Corr.*, 229.

ordre chronologique les écrits publics et privés que nous avons pu rassembler de lui, en les interprétant sans trop les « solliciter », nous tâcherons d'approcher le plus près possible de la réalité. Sans doute, nous ne serons pas sûrs de l'atteindre entièrement et jusque dans ses nuances : il nous faudra parfois la deviner « au jugé ». Mais enfin, il en est de même dans tout ce qu'on appelle d'un mot si impropre « sciences morales » : les lois, si elles existent, ne s'y dégagent point nécessairement des faits comme dans les vraies sciences, les sciences mathématiques et physiques; et l'on est bien forcé de recourir à l'interprétation, toujours hasardeuse. Après tout, pourquoi l'histoire littéraire, elle aussi, ne se contenterait-elle point de cette approximation dont l'histoire tout court, l'orgueilleuse histoire, est bien forcée de se contenter ?

III

Reste à déterminer quelle méthode il importe de suivre, si l'on veut se flatter de le connaître. Il ne saurait être question de lui appliquer les procédés qui conviendraient sans peine pour tel autre critique. On peut examiner les doctrines, analyser la méthode de Boileau sans connaître presque un mot de sa vie; on le peut de La Harpe; on le peut de Bayle; on le peut encore à la rigueur de Villemain, de Taine, ou, plus près de nous, de M. Brunetière. On ne le peut pas de Sainte-Beuve : la parfaite compréhension de son œuvre est étroitement liée, est subordonnée à une connaissance antérieure de toute sa vie.

En effet, Sainte-Beuve était assurément un critique de tempérament et de dons. Il avait toutes les qualités du critique : l'intelligence prompte et déliée, qui permet de comprendre jusqu'en leurs replis les idées et les sentiments de l'auteur, d'y entrer, pour ainsi dire, presque au même degré que lui-même; — la justesse d'esprit, qui fait que, dans l'œuvre la plus multiple et la plus confuse, on démêle du premier coup l'important de l'accessoire, le permanent de l'accidentel; — la finesse psychologique, qui sait pénétrer jusqu'en ses détours l'âme que les mots expriment ou parfois dissimulent; — la solidité du jugement, ce « propre du critique né pour l'être », qui lui rend aisé de porter sur les auteurs même contemporains une appréciation juste, perspicace, originale [1]; — la curiosité

[1] *Lundis*, VII, 287.

ou sympathique ou malicieuse, l'instinct de l'enquête, le goût du vrai, « le besoin d'analyser, de regarder dedans et derrière les cœurs », de « perscruter les talents [1] », qui double la pénétration naturelle, qui anime, comme un chasseur attaché à son gibier, l'esprit impatient de savoir; — le sens enfin de l'art, du beau (quelquefois chez Sainte-Beuve du joli seulement), qui distingue le littérateur de l'érudit pur, l'empêche de s'égarer dans les recherches vaines, d'errer à travers les œuvres banales ou les âmes insignifiantes. Comme il le dit lui-même : « Quand la nature a une fois doué quelqu'un de cette vivacité de tact et de cette susceptibilité d'impression, si l'imagination créatrice ne s'y joint pas, [Ce qui est bien le cas], ce quelqu'un est né critique, c'est-à-dire amateur et juge des créations des autres [2]. » Si jamais vocation de critique fut bien dessinée dès l'abord, imposée en quelque sorte par la nature, c'est la sienne.

Et pourtant, cette vocation, Sainte-Beuve l'a longtemps méconnue lui-même. On pourrait presque dire qu'il l'a toujours méconnue, qu'il ne l'a suivie que contraint et forcé, et que, fort avant dans sa vie, il a cru avoir manqué sa voie. Sa première, sa constante, son ardente ambition, c'était d'être auteur, mais dans un genre de création, poésie ou roman. Si son amour pour les lettres ne lui permettait pas de concevoir de vie plus belle que celle de l'écrivain, son amour pour l'art le poussait vers les genres littéraires où les qualités qu'il se croyait pussent se développer dans toute leur ampleur. Il voyait les succès d'autres auteurs; il se jugeait, avec raison, plus intelligent qu'eux; conscient de ses dons de psychologue, il se promettait de rendre avec autant de bonheur des sentiments plus finements perçus, des types plus complexes, des âmes plus vivantes et plus riches. C'est à quoi, dès le début, ont tendu ses efforts : *Joseph Delorme,* les *Consolations, Volupté,* les *Pensées d'Août,* voilà les œuvres sur lesquelles il comptait pour prendre rang parmi les lettrés. Quant à son œuvre didactique, à ses *Critiques et Portraits littéraires* (devenus plus tard *Portraits Littéraires, Portraits de Femmes, Portraits Contemporains*), il en aurait fait relativement bon marché. Ainsi Pétrarque dédaignait ses sonnets en langue vulgaire, et fondait sur son *Africa* ses plus vastes espoirs.

Sainte-Beuve vivait sur cette conviction qu'il était poète. Rien n'est plus amusant pour nous que l'effort de modestie avec lequel il rend

[1] *N. Lundis,* VI, 419.
[2] *Lundis,* VII, 311.

grâces à Dieu de ses talents et lui en renvoie le mérite ; c'est un *Non mihi Domine* plein de componction :

Ce pouvoir inconnu qu'on accorde à la lyre,
Cet art mystérieux de charmer par la voix,
Si l'on dit que je l'ai, Seigneur, je te le dois ;
Tu m'avais animé pour chanter tes merveilles,
Comme le rossignol qui chante quand tu veilles ;
Qu'ai-je fait de tes dons ?... [1].

Il jugeait qu'un Cowper avait manqué jusqu'ici à la poésie française et il se promettait de prendre cette place vide [2]. Il prétendait bien traiter de pair avec les Hugo même, ou les Lamartine [3]. Quand il défend contre « les hommes de l'école historique et politique » les grands poètes du temps, « et même les moindres », c'est lui qu'il défend aussi bien qu'eux ; il se solidarise avec eux parce qu'il s'égale à eux ; et s'il nomme les *Méditations* et les *Feuilles d'automne,* il sous-entend à côté les *Consolations* [4]. A ses amis, après l'échec cruel de son dernier recueil, il ne dissimulait point sa conviction intime. « Avez-vous lu là-bas mes *Pensées,* écrivait-il à Marmier, mes *Pensées* que le souffle hostile de Paris vous aura fait arriver tout échevelées, les pauvrettes ! Pour être si battues, je ne les aime pas moins que les autres, tant les poètes sont opiniâtres [5]. »

Cette idée était si bien ancrée en lui que jamais il ne s'est consolé du débris de ses ambitions. Il n'y a rien compris. Et, toute sa vie, il a bien compté en rappeler à la postérité de l'inique jugement de ses contemporains. Il a publié avec amour, de 1828 à 1862, les recueils successifs, puis la collection complète de ses poésies, ajoutant toujours, améliorant, tâchant de présenter sous son jour le plus favorable son œuvre de poète. Entre temps, comme il n'osait plus affronter les sifflets et les rires et qu'il ne pouvait cependant se résigner à abandonner la poésie, il glissait dans ses morceaux de critique, dans ses notes, sous le nom d'un ami, comme traduction d'un poète étranger, les nouveaux produits de sa veine : il faisait comme l'enfant boudeur à qui l'on a

[1] *Consolations (Poésies* II, 20). — Ne pourrait-on répondre à ces remords du poète ce que Voltaire répondait à Gresset : « Gresset se trompe, il n'est pas si coupable. »

[2] *Lundis,* VIII, 77, note.

[3] Cf. Jullien, *Le romantisme et l'éditeur Renduel (Revue des Deux-Mondes,* 1er décembre 1895) : l'histoire de son duel manqué avec Hugo.

[4] *Lundis,* VI, 111.

[5] *Corr.*, I, 39.

défendu quelque chose, et qui, pour se donner à lui-même l'illusion d'être indépendant, fait au moins semblant de désobéir. Sa protestation intime se trahit à chaque instant; et jusque dans la dernière édition de ses vers, il la renouvelle : « Toutes ces poésies qu'on vient de voir étant ainsi assemblées et la gerbe liée, ne suis-je pas autorisé à dire : « Aujourd'hui, on me croit seulement un critique; mais je n'ai pas quitté la poésie sans y avoir laissé tout mon aiguillon [1]. »

Il avait bien parfois ses moments de découragement. Alors, il parlait avec tristesse de ce poète « mort jeune » qui existe dans les trois quarts des hommes et à qui « l'homme survit [2] ». Il traînait « cette douleur d'une âme orpheline de la poésie et qui ne veut pas être consolée [3] ». Il se consumait en vœux stériles : « Oh ! rien qu'un petit roman, qu'un petit poème, s'écriait-il, [Car c'est bien lui le « chercheur moins heureux » qu'il met en scène], quelque chose d'art, si petit que ce fût de dimension, mais que la perfection ait couronné et dont à jamais on se souvînt; voilà ce que je tente, ce à quoi j'aspire, et vainement [4] ! » Et pour se consoler, il se répétait que « la poésie, ainsi cultivée en secret et pour elle seule dans les courts intervalles d'un travail pénible et d'une profession souvent ingrate, tourne au profit de la morale intérieure et devient une délicatesse de l'âme et une vertu [5] ».

Mais ces moments de dépression étaient passagers. L'espérance, l'illusion, l'emportaient toujours; et il se cramponnait passionnément aux témoignages rassurants que d'autres pouvaient lui rendre sur lui. Lui vanter ses vers, son talent de poète, c'était le prendre par son faible. Comme il est heureux, quand Musset lui laisse croire qu'il reconnaît en lui

Un poète endormi, toujours jeune et vivant !

Alors, il ne traite plus l'auteur des *Nuits* — ainsi qu'il l'a fait trop souvent — en « jeune homme de grande espérance » : et de quel ton il lui répond :

Il n'est pas mort, Ami, ce poète en mon âme :
Il n'est pas mort, Ami, tu le dis, je le crois [6].

[1] *Poésies*, II, 347.
[2] *P. Litt.*, I, 415.
[3] *Lundis*, XIV, 432.
[4] *P. Litt.*, I, 421.
[5] *Lundis*, V, 382.
[6] *Pensées d'Août*. (*Poésies*, II, 238.)

Comme il est reconnaissant à Gustave Merlet, pour la « belle place » que le professeur lui a faite dans ses *Extraits classiques* [1]: à Paul de Saint-Victor, pour l'article que le critique a écrit sur ses poésies dans le journal la *Presse* [2]: à Babou, pour la part qu'il lui a attribuée dans le *Recueil des poètes français* [3]; à Lamartine, pour les deux lettres que le grand poète lui a consacrées dans ses *Entretiens* et comme il l'en remercie « d'un cœur comblé, pardonné et récompensé à jamais [4] »; comme il est fier d'être loué par Vigny pour ses *Rayons jaunes* tant ridiculisés [5]! etc. « On ne lui faisait pas la cour, et parfois on l'impatientait en lui parlant avec admiration, la plus vraie, la plus sentie, de sa critique; mais, si fatigué ou si préoccupé qu'il pût être, on était sûr de le dérider en glissant à propos de quelqu'une de ses pièces de vers, une louange adroite et bien tournée. Il prenait feu, interrompait le travail commencé, allait chercher le volume, et lisait d'une voix vibrante l'élégie ou le sonnet auquel on avait fait allusion », et le suprême témoignage de confiance ou d'amitié qu'il pût donner, c'était de lire de ses poèmes inédits [6].

Mais, en dépit de ses désirs et de ses illusions, Sainte-Beuve a été sans cesse ramené, traîné à la critique. Les circonstances de sa vie l'y ont dès le début engagé; et, à chaque fois qu'il a essayé d'en sortir, la malice du sort l'y a implacablement maintenu. « Moi aussi, disait-il tristement dans une lettre à Théophile Gautier, moi aussi, j'ai plus déserté l'art que je ne l'aurais voulu; la nécessité m'y a forcé [7]. » Au lieu du « joug léger des Muses », il a « connu les assujétissements pénibles de la vie littéraire et le poids des corvées même honorablement laborieuses [8] », et il n'a jamais pu s'en affranchir.

[1] *Corr.*, II, 337, 366.
[2] *Lettre* du 14 décembre 1853. (Alidor Delzant, *Paul de Saint-Victor*, p. 301.)
[3] *N. Lundis*, III, 341.
[4] *Lundis*, IX, 534.
[5] *P. Cont.*, II, 85.
[6] Levallois, *Sainte-Beuve*, p. 40-41. — Cf. aussi la joie avec laquelle il recueille les compliments que lui a valus *Volupté* (Appendice). Il ne s'agit plus là du poète, mais du romancier, c'est-à-dire encore de l'artiste créateur. — « C'est un Trissotin....., supérieur oui! mais c'est un Trissotin; et, de fait, Sainte-Beuve l'était de nature à travers son esprit et son goût; et il l'était tellement qu'un jour, il disait devant moi à une pâtissière chez laquelle il était entré manger des gâteaux : « Madame, aimez-vous les vers? » Il faut avoir entendu cela! Si elle avait dit oui, il en disait! » (Barbey d'Aurevilly, *Les critiques*, p. 77.)
[7] 14 octobre 1857.
[8] *Lundis*, IX, 139.

C'est d'abord la nécessité de gagner sa vie. Quand, frais émoulu du collège, étudiant en médecine, il est invité par son ancien professeur à entrer au *Globe*, jeune, pauvre, inconnu, il est trop heureux d'accepter l'appel qu'on lui adresse. Il se résigne à pénétrer dans les lettres par la porte basse du compte rendu, puisque c'est la seule qui lui soit maintenant accessible et puisqu'elle lui ouvrira, il l'espère, la grande porte, la porte d'or des lettres vraies, de la littérature d'art et de création. Au bout de quelque temps, il voit que le journalisme lui peut être un gagne-pain, et, préférant à toute autre une occupation littéraire, il renonce à la médecine. Mais alors, il est rivé d'autant plus solidement à la critique : le *Globe* n'est pas fait pour publier des vers ni des romans. Même après l'apparition de *Delorme* et les espérances que lui fait concevoir l'accueil du public, il ne peut encore s'esquiver de la critique ; et, dans ses lettres à ses amis, il ne cache pas combien il est aisé de placer des articles payés à la *Revue de Paris* [1]. Il en sera de même longtemps encore, presque toujours. Dans sa vie laborieuse, sa plume seule assurera sa subsistance, puisqu'il ne veut point la mettre à prix, puisqu'il refuse les générosités du pouvoir, puisqu'il ne reste qu'un an à Lausanne, un an à Liège, peu de temps au Collège de France, quatre ans seulement à l'École Normale, puisque les injustes soupçons sottement jetés sur lui lui font quitter la Bibliothèque Mazarine. C'est seulement quand il sera devenu sénateur, qu'il sera tout à fait maître de lui-même et de son temps. Mais alors, il est trop tard ; l'âge est venu, la veine tarie, le pli critique pris ; et le poète, en lui, s'il n'est pas mort, est devenu muet. Par la faute de sa pauvreté, la littérature, dont il avait rêvé de remplir sa vie, n'en occupe que les moments de relâche.

Son affiliation à l'école romantique — par une incroyable malchance — contribue, contre son espoir, à le renfoncer dans la critique. De tout le groupe, en effet, il est le seul capable de formuler la nouvelle doctrine, d'en exposer les principes, d'en montrer les féconds résultats. Il lui suffisait de lire la *Préface* de *Cromwell* pour sentir combien il l'emportait en cela sur le chef même du Cénacle, et tout le monde le sentait avec lui. — D'autre part, le plus érudit de tous, c'est lui qui a le mieux compris la nécessité de trouver au romantisme une tradition, de lui donner en quelque sorte une généalogie et des racines nationales. Il le fallait pour répondre aux objections patriotiques des classiques impénitents qui s'indignaient de voir vanter et imiter des étrangers, Gœthe

[1] *Corr.*, I, 17.

ou Shakespeare ; il le fallait surtout pour assagir le romantisme lui-même et l'adapter plus étroitement aux exigences du génie français. — Enfin, quand paraissaient les œuvres nouvelles qui dépaysaient les esprits et parfois les choquaient, lui seul était capable d'y préparer le public, d'en montrer les beautés méconnues, de les présenter par le biais par où elles seraient plus facilement acceptées. Aussi, par un accord tacite, c'est lui qui a été chargé de mener la campagne critique latérale, de se faire — *mutatis mutandis* — le Boileau du romantisme.

Ce triple rôle de théoricien, d'historien, d'apologiste, — de « héraut du buffle » pour parler comme Henri Heine [1], — il l'a en effet rempli, on sait avec quel succès. Mais ce succès même a habitué le public à le considérer comme un critique pur et à faire bon marché de ses œuvres d'imagination ; et il a été lié par sa réussite. Hors de la critique, sa spécialité, on se refusait à le considérer comme un maître. De même que l'on disait à Flaubert, quand il publia *Salammbô* : « Faites-nous donc des *Mme Bovary* » ; de même que l'on disait à de Vigny : « Oh ! faites-nous donc des *Cinq-Mars*, c'est là votre genre » ; de même, on disait à Sainte-Beuve, quand il publiait ses vers : « Faites-nous donc des *Portraits Littéraires,* que vous réussissez si bien. » — Et comme Vigny, il « inclinait son front moite et douloureux, souriant à l'éloge avec..... amertume [2] ».

Et, par malheur, Sainte-Beuve n'avait pas les grandes qualités poétiques qu'il eût fallu pour vaincre ces préventions. *Joseph Delorme,* du moins, avait fait scandale et si l'on s'était indigné des vers du « Werther jacobin et carabin », on en avait parlé. Les *Consolations* furent assez favorablement accueillies. Mais *Volupté,* roman écrit pour des raffinés, était trop subtilement fouillé, trop subtilement écrit, pour plaire à la foule : ce ne fut qu'un succès d'estime dans un cercle de délicats. Quant aux infortunées *Pensées d'août,* si gauches, si prosaïques, si rocailleuses, si ternes, au grand étonnement, au grand chagrin de Sainte-Beuve, elles subirent un échec complet. Cet accueil « sauvage » le découragea définitivement ; et par là encore, de force, il fut rejeté vers la critique. C'est tout à la fin seulement qu'il s'est résigné à mettre « son talent (de poète) dans sa poche [3] ».

[1] *Lettre* à Lewald, mars 1838.
[2] *P. Cont.,* II, 67.
[3] *N. Lundis,* I, 10. Il avait tenté de le faire en 1846 (*P. Cont.,* IV, 272) ; mais alors il laissait encore trop de son cœur dans la poésie.

Cet état d'esprit si particulier, ces illusions tenaces, ces tentatives réitérées et ces échecs constants ont une importance capitale quand on veut étudier la méthode critique de Sainte-Beuve : et l'on ne saurait poursuivre une semblable recherche sans en tenir grand compte.

En effet, durant longtemps, durant toute la période si féconde de la jeunesse, Sainte-Beuve pensait n'être que *provisoirement* critique. Voilà pourquoi il n'a pas senti le besoin de se faire immédiatement une méthode. A quoi lui servira-t-elle, quand il écrira un de ces poèmes, un de ces romans qu'il rêve ? Pourquoi prendre la peine de la constituer, puisque l'article qu'il écrit sera le dernier, ou du moins que la série qu'il entame sera la dernière ? Ainsi, il l'a laissée se faire en lui toute seule, avec le temps, d'après les circonstances, selon les œuvres ou les écrivains dont il avait à parler : il ne l'a définie d'une façon consciente, il ne l'a précisée et formulée que petit à petit, à mesure que l'expérience lui montrait les défauts, les lacunes de son procédé empirique, à mesure que ses espoirs décroissaient en son âme, et qu'il se sentait obligé de faire encore une « campagne » critique, avant d'arriver à la libre production. Il n'y a donc pas un plan d'ensemble qui préside au développement de sa méthode critique : la vie en a été l'architecte, et les ailes, les escaliers, les façades ont été ingénieusement ajoutées au bâtiment primitif, d'après les nécessités imprévues qui se révélaient tour à tour. — Sainte-Beuve ne ressemble en rien à M. Brunetière, critique qui ne veut point être autre chose, qui, dès le premier moment, a solidement bâti son fort, en homme qui n'établit pas un campement provisoire mais un édifice durable. De bonne heure, les grandes lignes de sa doctrine ont été par M. Brunetière dessinées à toujours, et il n'a guère fait autre chose que les compléter et les étendre sans les changer jamais. Sainte-Beuve n'a point eu de ces projets conscients.

Pendant longtemps aussi, ou pour mieux dire, toujours, la critique pour Sainte-Beuve n'a été qu'un « *pis-aller* [1] ». Qu'il s'y résignât, comme au début, en le croyant passager, ou, comme à la fin, en le sachant définitif, le fait est qu'il s'y est résigné. Il a donc considéré la critique comme une espèce de substitut des genres de création pure, poésie ou roman ; ou bien il prétendait s'exercer pour plus tard, ou bien se consoler : « La critique est un prélude ou une fin, une manière d'essai ou un pis-aller » (encore ce mot [2] !) Il a, par suite, essayé de transposer

[1] *N. Lundis*, VI, 88, 123, 299, 425.
[2] *P. Cont.*, III, 389.

dans le genre littéraire auquel il était contraint, la méthode générale, les procédés, l'allure des genres auxquels il renonçait à contre-cœur. C'est une des raisons pour lesquelles sa critique n'est point abstraite, n'affecte point les allures de la science, et ne s'asservit point dès l'abord à des règles constantes. Au contraire, ce qu'il se propose avant tout, c'est une critique vivante : il s'agit de peindre des sentiments, des caractères, des personnages [1], comme il espère en peindre plus tard, ou comme il a dû renoncer à en peindre; de faire des études psychologiques d'hommes vrais comme il rêve ou comme il rêvait d'en faire de types inventés; de révéler, sous une forme indirecte, un peu de sa personnalité, puisqu'il ne peut pas ou n'a pas pu le révéler sous une forme directe. En un mot, il veut ou se faire la main pour l'invention, ou montrer ce qu'il aurait pu produire dans l'invention. Et cette conception de la critique persistera chez lui même à une époque où les illusions qui l'ont fait naître auront cessé : « ... La critique, telle que je l'entends et telle que je voudrais la pratiquer, est une invention et une création perpétuelle [2]. » En cela, Sainte-Beuve ne ressemble nullement par exemple à Sarcey. Celui-ci, professeur à ses débuts, n'a songé au fond qu'à être toute sa vie professeur. Quand il est entré dans la critique il s'y est cantonné, et même il s'est exclusivement renfermé dans une étroite partie de la critique. Il s'est fait une méthode appropriée à la revue dramatique, et qui ne pouvait servir que pour elle; et il ne s'en est jamais éloigné, pas plus qu'il ne s'est éloigné de cet « enseignement » (car c'était, à ses yeux, un enseignement). Sainte-Beuve, lui, avait toujours une arrière-pensée de divorce.

D'ailleurs, il n'était pas naturellement un esprit systématique. N'eût-il pas eu ses idées de derrière la tête, il n'aurait pas senti davantage le besoin de se faire une loi définitive. Beaucoup d'autres écrivains auraient pu passer par les mêmes avatars que lui, qui n'auraient pas pour cela renoncé à se donner une méthode : au besoin, ils en auraient créé plusieurs, de toutes pièces, quitte à y renoncer en bloc, à les jeter bas successivement, sans en rien conserver. Lui, au contraire, — défiant par instinct des systèmes, et à qui les vastes synthèses ne disent rien qui vaille — il s'ingénie, il s'arrange, il concilie. Il a éprouvé que certains procédés avaient du bon; quand il en trouve d'autres également bons, il ne les

[1] *N. Lundis*, IX, 434. — Cf. *Poésies* I, 126 : « J'étais poète avant tout en 1829 et je suis obstinément resté fidèle à ma chimère pendant quelques années, la critique n'étant guère alors pour moi qu'un prétexte à analyse et à portrait. »

[2] *P. Litt.*, III, 546, pensée XVIII, Cf. pensée XIX.

substitue pas aux premiers, il les leur superpose. Son intelligence souple s'accommode également bien et en même temps de démarches différentes. — Il n'y a rien là qui nous rappelle Taine. Pour celui-ci, la critique n'est qu'un moyen ; elle est subordonnée à un système philosophique et participe de son immutabilité. Chacun des articles critiques de Taine est comme la mineure d'un syllogisme, dont la majeure est une observation ou un axiome philosophiques, dont la conclusion est une thèse philosophique encadrée entre un « Donc » et un C. Q. F. D. sous-entendus. Sainte-Beuve n'a jamais eu cette rigueur et ne s'est point piqué de rester fidèle à des principes absolus [1].

Enfin, Sainte-Beuve était un esprit éminemment ouvert, plus encore, « réceptif » : son « âme tendre », son « *âme seconde* » épousait les âmes illustres que la vie mettait sur son passage; sa « nature admiratrice et compréhensive se dilatait [2] » pour accueillir les doctrines et les thèses qu'il entendait professer d'une parole impérieuse ou séduisante. S'il s'est modifié, ce n'est pas seulement sous l'influence de ses déceptions; ses changements ne procèdent pas uniquement de l'évolution propre de ses sentiments intimes. Il a eu affaire aussi aux hommes; il a été soumis à des actions extérieures; et, soit qu'il ait suivi les impulsions que d'autres lui donnaient, soit qu'il ait à la fin réagi contre elles, elles ne l'ont pas laissé dans le même état qu'elles l'avaient trouvé. — Ce n'est pas un La Harpe. Ce dernier aussi avait été rejeté dans la critique par des échecs successifs; mais « de chute en chute », il était retombé tout naturellement dans la pure doctrine classique : elle lui avait été enseignée au collège, il la retrouvait dans ses cahiers ou dans sa mémoire, il n'était pas capable d'en sortir par lui-même, et aucune influence extérieure, en son milieu tout classique, n'est venue l'en faire sortir. Les circonstances, les agitations du temps ont ballotté entre les divers systèmes l'esprit de Sainte-Beuve, et de chacun d'eux il a gardé « des impressions, des teintes, un pli [3] ».

Pour toutes ces raisons, la méthode critique de Sainte-Beuve s'est donc formée peu à peu, cristallisée lentement, combinée d'éléments hétérogènes et successifs. Si elle lui a été « comme naturelle », s'il l'a « instinctivement trouvée, dès ses premiers essais », il l'a tellement « variée selon les sujets » et les temps, que certains n'ont vu pendant

[1] Cf. *N. Lundis*, III, 14.
[2] *P. Cont.*, I, 135-136. — Cf. *Volupté*, chapitre XXI ; et la théorie de ceci : « Il y a des talents qui participent. » etc. (*N. Lundis*, III, 23).
[3] *Pr. Lundis*, II, 323.

longtemps en lui que « le plus sceptique et le plus indécis des critiques, un simple amuseur [1] ». Aussi les procédés, au moyen desquels on pourrait assez bien étudier et comprendre les autres critiques, seraient ici insuffisants. Puisque la volonté réfléchie de Sainte-Beuve a eu moins de part dans le développement de sa méthode que les tendances de son caractère, que sa nature d'esprit, que ses divers milieux, que la transformation de ses doctrines et de ses goûts, il importe, avant tout, de connaître toutes ces choses en elles-mêmes et dans leur évolution. On ne saurait s'attaquer à la critique de Sainte-Beuve, si l'on n'a auparavant étudié et son esprit, et sa vie, et les modifications successives que les circonstances de sa vie ont fait subir à son esprit. C'est pour lui surtout que « la production littéraire n'est point distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation [2] » ; et un examen de son œuvre doit avoir comme base une biographie psychologique.

IV

Malheureusement, ainsi comprise, la tâche est bien vaste, et, ici du moins, je ne saurais l'entreprendre dans sa totalité. Plus tard, je pourrai essayer, peut-être, de continuer l'ouvrage et de le mener jusqu'à sa fin. Pour l'instant, puisqu'il faut bien m'arrêter quelque part, je pousserai jusqu'au jour où Sainte-Beuve, après avoir longtemps tâtonné, hésité, erré aussi, se décide enfin à entreprendre l'œuvre pour laquelle il était vraiment né. J'irai jusqu'en 1849, jusqu'au moment où, en pleine possession de ses moyens, il commence enfin cette collection des *Lundis*, qui a fait sa gloire. J'étudierai seulement les années antérieures, — années d'apprentissage et années de début — celles où se forme son esprit et sa méthode critique.

Et je sais bien quelles objections peut soulever mon dessein. Sainte-Beuve est un critique; il semble que, pour un critique, ce qu'il a écrit, les idées qu'il a proposées, les jugements qu'il a prononcés dans le plein épanouissement de son talent, soient en somme l'essentiel de son œuvre. Un critique est, pour ainsi parler, moins « intérieur » qu'un poète ou qu'un romancier; il vit davantage dans le monde des idées, moins dans

[1] *N. Lundis*, III, 14.
[2] *N. Lundis*, III, 15.

le monde des sentiments ou des images; son rôle, plus intellectuel, a quelque chose de plus objectif. Qu'on étudie les débuts de Victor Hugo, ou les origines du lyrisme de Lamartine, ou les premières années de Chateaubriand, cela se conçoit: tous trois poètes, et poètes lyriques, ils nous ont dévoilé leur personnalité; à la fois auteurs et sujets de leurs œuvres, ils exigent en quelque sorte, pour être entièrement compris, d'être intimement connus : leur œuvre c'est eux, et par conséquent, dans une certaine mesure, eux, c'est leur œuvre. Mais peut-on traiter de même Sainte-Beuve ?

Je ne prétends pas nier ce qu'il y a de fondé dans cette difficulté. Mais je serais bien maladroit, si je n'avais pas réussi à montrer un peu que Sainte-Beuve n'est pas un critique au même titre que les autres. La personnalité, le moi, qui chez eux se trouve et s'efface au second plan, chez lui se met au premier ou du moins voudrait s'y placer. Ainsi, il y a entre eux et lui plus qu'une différence de degré, presque une différence de nature. Sainte-Beuve aspire à se distinguer d'eux; et ce qui, pour d'excellentes raisons, ne leur conviendrait pas à eux, lui convient, à lui, précisément pour les mêmes raisons.

Il semblera aussi un peu paradoxal qu'obligé de m'arrêter, je m'arrête justement là où commence l'œuvre principale de mon auteur. Pour nous, Sainte-Beuve est avant tout le critique des *Lundis* et des *Nouveaux Lundis:* si nous vivions encore au siècle des périphrases, c'est par ces mots qu'on le désignerait: et ce sont ces *Lundis* que je n'étudierai point.

Dans cette objection encore, je le confesse, il y a bien quelque apparence de raison. Me permettra-t-on pourtant de répondre qu'elle est en réalité moins forte qu'elle ne paraît? Sainte-Beuve, me semble-t-il — je ne l'envisage ici que comme critique — a toujours acquis et n'a jamais perdu. Il n'a point passé à travers une école littéraire, un groupe, une secte même, sans en avoir tiré tout le profit intellectuel possible : il a étudié la doctrine ou la tendance, il l'a comprise à fond, il s'en est assimilé tout ce qui était compatible avec sa nature foncière et, quand il s'en « déliait » il partait plus riche qu'il n'était arrivé. Par conséquent, au moment où il se donne libre carrière, il ne fait guère qu'utiliser le butin ramassé sur sa route. Il est à la fin, non point autre qu'il a été, mais simultanément tout ce qu'il a été successivement. Si j'osais employer ces termes philosophiques, je dirais que chez lui plus que chez tout autre, l'être est éminemment impliqué dans le devenir. Ainsi, le critique des *Lundis*, que je n'étudierai pas directement, je l'étudierai indirectement

parce qu'il est la somme des critiques successifs (du *Globe*, du romantisme, du Saint-Simonisme, etc.) que j'aurai étudiés. Et puis, il me plaît de penser qu'en procédant de cette manière je donne en quelque sorte une satisfaction personnelle à l'auteur dont je traite. On sait quelle importance il attachait aux débuts, à la formation des esprits et des talents; avec quelle perspicacité il parvenait à démêler les origines, les influences héréditaires, l'action des premières lectures, la trace des premières rencontres, les germes des qualités ou des défauts qui s'épanouiront à l'apogée ou à la décadence. Même si j'exagère un peu cette méthode, elle présente donc une appropriation toute particulière à mon sujet.

Qu'on me permette alors de m'arrêter ainsi. Je gravirai un à un les degrés de la pente; arrivé au faîte, je montrerai du doigt le vaste plateau qui s'étendra sous nos yeux, la Terre promise où je ne dois pas entrer. J'en ferai seulement, de loin, la description sommaire, sans la reconnaître en détail. Heureux si je ne me suis pas égaré dans ma route, si j'ai bien su choisir mon point de vue, si c'est bien celui d'où la perspective que je veux seulement indiquer, se découvre sous la plus juste et la plus favorable lumière.

II

LES JEUNES ANNÉES

I. Les origines : père Picard et mère Boulonnaise, d'origine anglaise. — Le père : sa carrière, ses goûts littéraires, ses legs à son fils. — La mère : son caractère, ses habitudes.

II. La première éducation par deux femmes âgées : timidité ; rêves d'aventures et rêveries sentimentales ; ferveur religieuse ; opinions politiques modérées et timorées ; peu d'influence intellectuelle de la mère sur le fils.

III. L'instruction. — Les études de Sainte-Beuve à Boulogne et à Paris : le fort en thème et l'humaniste. — Les premières influences contemporaines : lectures littéraires, cours de l'Athénée ; émancipation philosophique, ascétisme païen et mysticisme naturaliste. — Les débuts dans la vie : troubles des sens et du cœur : choix d'une carrière ; l'École de médecine et son influence ; le physiologiste, le matérialiste, le girondin.

Jeunesse morose de Sainte-Beuve.

« J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIme siècle le plus avancé... : là est mon fond véritable. »

(*Portraits Littéraires*, III, 545.)

« Je l'avais, Seigneur, cette vérité sainte. »

(*Consolations. Poésies*, II, 20.)

I

Charles-Augustin de Sainte-Beuve est né dans la ville de Boulogne-sur-Mer, le 23 décembre 1804 (2 nivôse, an XIII). Il en est le plus illustre enfant. La seule gloire locale qu'on lui puisse — de loin — comparer est le savant Daunou, qui, plus âgé que lui d'une quarantaine [1]

[1] Exactement 43. Daunou était né en 1761.

d'années, protégea ses débuts littéraires, lui indiqua le sujet de son premier ouvrage de critique, et ne fut peut-être pas sans exercer une certaine influence sur lui à d'autres égards encore.

Faudrait-il ici rechercher si nous trouvons dans le talent de Sainte-Beuve quelques traces de l'esprit boulonnais? A l'en croire en effet, il y en aurait bien un, puisque, parlant des « qualités sagaces, avisées, modérées, lucides et circonscrites à la fois » qu'il attribue à Daunou, il les explique par la persistance « du vieux fonds boulonnais [1] ». Mais il est bien difficile de croire que le milieu de Boulogne ait exercé une action profonde sur la constitution même de l'esprit de Sainte-Beuve. Transplanté dès treize ans et demi à Paris, Sainte-Beuve n'a pas assez longtemps subi l'influence des façons de penser boulonnaises. Il s'agirait seulement de la race. Or Sainte-Beuve n'était point « de race pure ». Son père, établi dès sa jeunesse, il est vrai, dans la ville, était pourtant né en Picardie; son grand-père maternel, s'il était « un marin de Boulogne », « d'une vieille famille bourgeoise bien connue dans la basse ville », avait épousé une Anglaise. En sorte que, au milieu de tant d'hérédités diverses entrecroisées, il serait bien téméraire de prétendre retrouver en lui l'esprit de la région, le goût du terroir. Faut-il admettre en revanche qu'il a une hérédité picarde, que les côtés positifs de son esprit, que les côtés rageurs de son caractère lui viennent de cette race « claire et positive », « âcre et colérique » [2]? Faut-il attribuer à son ascendance anglaise son sentiment très vif et son amour de la poésie intime et familière, un certain sens inné des choses morales et religieuses? Certes, on peut se le demander avec M. Lanson [3]; et ces ingénieuses remarques valent d'être notées.

J'avoue pourtant mon scepticisme et que, comme M. Lanson et Sainte-Beuve lui-même [4], j'accorde peu de confiance à ces recherches subtiles. A mon sens, elles n'ont chance d'aboutir vraiment à un résultat que si l'on évite de leur donner des réponses trop précises, et surtout si l'on ne restreint pas l'enquête à un rayon trop étroit : il faut opérer

[1] *P. Cont.*, IV, 276.

[2] *Souvenirs et Indiscrétions*, 23 et 71.

[3] *Extraits des Causeries du Lundi* (Garnier, 1900), p. III. — « A Boulogne, on aime à se moquer », disait parfois Sainte-Beuve (*Souvenirs*, 117); en Picardie aussi, paraît-il. Or, il ne me semble pas que Sainte-Beuve soit proprement un moqueur; il se défie et il critique, plutôt qu'il ne raille : il a plutôt le sentiment du mauvais goût que le sentiment du ridicule. Ce caractère commun de ses deux patries (du 1er et du 2me degré) lui manquerait donc.

[4] *Corr.*, I, 299.

sur de grandes masses. Ce qui resterait donc, ce qui en effet me paraît pouvoir être relevé, c'est simplement que Sainte-Beuve, par ses origines familiales comme par sa naissance, est un homme du Nord. Son esprit grave, son caractère assez sombre, son imagination un peu mystique (au moins par moments, et pour ainsi dire par crises, pendant sa jeunesse), sa sensualité sans gaîté, trouvent peut-être là — dans une mesure incertaine — une partie de leur explication. Evidemment, la nature de Sainte-Beuve n'a point ce quelque chose d'alerte et de vif qu'ont par exemple les hommes nés dans l'Ile-de-France, cette allure saine, cette expression succulente qu'ont ceux des bords de la Loire, et, bien moins encore, cet élan, cette sonorité des gens du Midi.

Son père, Charles-François [1], était né au village de Moreuil (arrondissement de Montdidier, Somme) le 6 novembre 1752. C'était un des sept [2] enfants du contrôleur des actes, Jean-François *de* Sainte-Beuve; car le contrôleur avait la particule. Cela, comme on le sait, n'était nullement, sous l'ancien régime, une preuve de noblesse. Cependant, durant la Révolution, Charles-François avait jugé prudent de faire disparaître ce *de*, qui, lui donnant un faux air d'aristocrate, aurait pu lui attirer des ennuis. Il le reprit bien dans les actes officiels, quand la Terreur eut cessé et que le Consulat, cette aube de l'Empire, eut apaisé les passions les plus vives : son acte de mariage, comme son acte de décès, portent son nom exact : de Sainte-Beuve. Mais, dans la vie courante, l'usage sans doute s'était maintenu de supprimer la particule; et, lors de la naissance du critique, les témoins, sans y penser, le firent inscrire comme fils de « Mme Sainte-Beuve », ainsi qu'ils avaient l'habitude de dire. Sainte-Beuve négligea toujours de faire rectifier l'erreur. « N'étant pas noble, j'ai tenu, disait-il, à éviter jusqu'à l'apparence de me donner pour ce que je n'étais pas [3]. » C'est seulement sur la fin de sa vie, en 1863, qu'afin de régulariser un acte notarié, il fit officiellement constater le véritable nom de son père [4]; mais il s'en tint là. On sait aussi que jamais il n'a pu connaître avec certitude, s'il était ou non parent du docteur Jacques de Sainte-Beuve, dont il a parlé dans *Port-Royal* [5].

[1] *Souvenirs*, 21, 103.
[2] C'est le nombre donné par M. Troubat (*Souvenirs*, 103). Sainte-Beuve parle ailleurs de douze (*Consolations*, *Poésies*, II, 24).
[3] *Port-Royal*, IV, 564, note. — Cf. *Souvenirs*, 22, note.
[4] *Lettres* au maire de Moreuil (*Corr.*, II, 32 et 34).
[5] *Port-Royal*, IV, 564, note.

Charles-François était venu jeune à Boulogne. Il y avait été d'abord « employé des aides [1] ». agréeur des eaux-de-vie de genièvre. dit M. d'Haussonville [2]; puis, de l'administration des aides, il était passé dans celle des octrois. La Révolution le priva de sa place en supprimant à la fois aides et octrois [3] (1791). C'est sans doute à la suite de cette mise à pied qu'il dut renoncer à épouser une jeune Parisienne, la « si aimable et si aimée [4] » Louise David, fille d'une lingère de la rue Montmartre. Il obtint cependant une compensation, puisque, vers l'an III de la République (1794), il était « administrateur du département du Pas-de-Calais [5] ». Dans la suite, il fut chargé de réorganiser l'octroi. Il avait, au début de 1804, le titre de « Directeur de l'octroi municipal et de bienfaisance [6] »; enfin, il était « contrôleur principal des droits réunis [7] », quand il mourut en cette même année [8].

La place de directeur de l'octroi municipal [9] lui permit, un peu tard, de réaliser un projet formé depuis plusieurs années déjà. Il avait demandé la main de Mlle Augustine Coilliot; mais on avait exigé qu'il attendît d'avoir une position suffisante. Il avait cinquante-deux ans, sa femme, née en 1764, en avait quarante, quand se fit le mariage (21 mars 1804, 30 ventôse, an XII). Au bout de quelques mois, le 4 octobre 1804, il mourut subitement d'une esquinancie; son fils naquit deux mois et demi après : il y avait eu, la même année, mariage, mort et naissance dans la maison.

Le père de Sainte-Beuve avait des goûts littéraires [10]. Il fondait des

[1] *Souvenirs*, 21.

[2] *Sainte-Beuve*, 7.

[3] *Souvenirs*, 121, sqq.

[4] *Souvenirs*, 128, sqq.

[5] *Souvenirs*, 109.

[6] C'est le titre qu'il prend dans son contrat de mariage, 20 mars 1804 (29 ventose, an XII). Cf. *Souvenirs*, 109, note.

[7] *Souvenirs*, 21.

[8] Cf. le portrait physique du père de Sainte-Beuve (*Souvenirs*, 116).

[9] Sainte-Beuve semble réunir les deux derniers titres de son père : « Son père, contrôleur principal des droits réunis de l'arrondissement, directeur de l'octroi de Boulogne. » (*Souvenirs*, 71.) Et M. d'Haussonville dit qu'il était contrôleur quand il s'est marié (*Sainte-Beuve*, 7). — Mais, comme nous l'apprend une note de Mme Sainte-Beuve, « les droits réunis ont remplacé les octrois dont il [le père] était le receveur. » (*Vie de Sainte-Beuve*, en tête de l'édition définitive du *Tableau*, p. 11). Les deux titres n'ont donc pas dû exister ensemble. D'autre part, le père de Sainte-Beuve, s'il eût été contrôleur au moment de son mariage, eût pris ce titre à son contrat; or, il n'en fait rien.

[10] *Souvenirs*, 110, sqq. Cf. d'Haussonville, *Sainte-Beuve*, 7.

sociétés d'amateurs; il aimait les livres, il en achetait beaucoup, il les couvrait volontiers de notes, de remarques et de citations, et, nourri des bonnes lettres comme on l'était dans les collèges de l'ancien temps, il trouvait facilement au bout de sa plume des vers de Voltaire, de Lucrèce, d'Horace et surtout de Virgile. On cite parmi ses livres un *Voyage d'Anacharsis* à côté d'*Œuvres* de Voltaire, les *Mémoires* de Riouffe sur la Terreur, à côté d'un *Vert-Vert,* l'*Almanach des Muses* à côté d'un *Virgile* elzévir. Il collectionnait aussi les journaux du temps, le *Courrier de l'Égalité,* le *Journal de Paris,* le *Vieux-Cordelier,* et y inscrivait des notes parfois assez curieuses [1]. Il semble donc qu'il ait eu l'esprit assez ouvert et qu'il s'intéressât à beaucoup de choses. Peut-être même composait-il : du moins on a retrouvé dans les papiers de Sainte-Beuve une *Conversion des philosophes,* petit poème satirique contre Mme de Genlis, qui portait la mention : « Par mon père [2]. »

Par une rencontre curieuse, Sainte-Beuve tenait de lui son écriture. L'auteur des *Jeunes années de Sainte-Beuve,* le juge boulonnais Morand, quand il acheta l'*Almanach des Muses* annoté par le père, avait cru y reconnaître la main et la signature du fils [3]. On peut admettre, si l'on veut, que Sainte-Beuve en avait hérité aussi le goût de la lecture variée et son habitude d'inscrire ses réflexions sur de petits papiers ou en marge de ses livres. Du moins, il aimait à s'en flatter :

> Quant au goût de la lecture et de l'instruction, que j'ai eu de bonne heure, et à cette vocation littéraire si prononcée qui se mêlait chez moi à une disposition rêveuse presque dès l'enfance, je me les suis très bien expliqués plus tard et je les tenais de mon père. Mon père, en effet... avait fait de fort bonnes études et, au milieu même de toutes ses occupations administratives ou des distractions bien autrement graves de la Révolution, il n'avait jamais cessé de cultiver la chose littéraire avec amour, avec prédilection. Ses livres, dont un certain nombre m'ont été transmis, sont tout couverts de notes aux marges, tout remplis de papiers intercalés, contenant des anecdotes, des références historiques remarquables, de beaux ou de touchants passages des poètes anciens ou modernes... Évidemment, à travers ses journées et ses veilles si bien remplies par d'autres devoirs, mon père ne perdait aucune minute, de même qu'il utilisait pour ses extraits le moindre bout de papier.

[1] Jean Bernard, *Tribune de Lausanne,* 22 juin 1898 : *Sainte-Beuve et Camille Desmoulins.*

[2] *Souvenirs,* 108, note. — Sainte-Beuve est donc l'héritier des inimitiés paternelles, dans les articles où il maltraite si fort Mme de Genlis. (*Pr. Lundis.*)

[3] D'Haussonville, *Sainte-Beuve,* 7.

Homme sobre et de mœurs continentes, d'une sensibilité vive qui ne s'était jamais dispersée, il avait plus de cinquante ans lorsqu'il épousa ma mère, et il put transmettre à son fils les traces acquises des habitudes littéraires qu'il avait contractées depuis longtemps. C'est ainsi que, dès l'enfance, j'aimais les livres, les notices littéraires, les beaux extraits des auteurs, en un mot, tout ce qu'aimait mon père. Le point où lui-même était arrivé se trouva comme fixé à l'origine dans mon organisation et ça été mon point de départ [1].

Outre cette espèce de patrimoine inné, il se félicitait, soit en vers, soit en prose, d'avoir aussi, par ses livres annotés, un héritage écrit [2], par les conversations d'une tante paternelle, une tradition orale de ce père qu'il n'avait pu connaître [3].

Mais cette influence-là est bien indirecte et bien lointaine. Au fond, ce que Sainte-Beuve lui doit le plus sûrement, plus encore que son écriture ou telle habitude de lectures et de notes, ce pourrait bien être certains traits de son tempérament. Fils posthume d'un père âgé, c'est peut-être par l'âge de son père qu'on expliquerait ce qu'il a eu d'un peu vieillot dès son enfance, ce qu'il appelle lui-même son « habitude prématurée de vieillesse [4]. » Pourtant, c'est à sa mère, ou plutôt « au deuil maternel » qu'il attribue, lui, « la mélancolie de ses jeunes années, et sa disposition à l'ennui [5]. »

La mère de Sainte-Beuve lui avait transmis sa ressemblance : il était, paraît-il, son vivant portrait [6]. Il croyait [7] lui devoir, en outre, un « fonds de constitution solide, saine, avec un coin de fermeté et de décision critique ». D'après divers témoignages, il tiendrait d'elle aussi un esprit d'ordre et de méthode poussé jusqu'à la minutie. Elle avait l'habitude d'écrire pour lui sur ses livres de comptes, sur de petits carnets de ménage, une foule de renseignements et de recommanda-

[1] *Notes et Remarques, Lundis, Table,* p. 39.

[2] « ... Mon père ainsi sentait. Si, né dans sa mort même,
Ma mémoire n'eut pas son image suprême,
Il m'a laissé du moins son âme et son esprit,
Et son goût tout entier à chaque marge écrit.
Après des mois d'ennuis et de fatigue ingrate,
Lui, d'étude amoureux et que la Muse flatte,
S'il a vu le moment qu'il peut enfin ravir,
Sans oublier jamais son Virgile elzévir,
Il sortait..... » *Pensées d'août* (*Poésies,* II, 25).

[3] *Souvenirs,* 132.

[4] *Lettre* à Sellèque (*Corr.,* I, 6).

[5] *Ib.* (*Corr.,* I, 299.)

[6] *Souvenirs,* 118.

[7] *Notes et Remarques* de la *Table* des *Lundis,* p. 40.

tions pratiques : elle « pensait à tout [1] ». C'est une habitude que Sainte-Beuve a conservée : « Petit bourgeois à la Bouffé, disait un ancien romantique qui avait fait route avec lui en Allemagne au temps jadis, et il racontait comment Joseph Delorme voyageait avec des tas d'étiquettes sur toutes ses affaires dans sa malle, des étiquettes comme *Chemises plus fines que les autres, Bas à ménager* [2] ». Dans sa vie littéraire même, il apportait ces préoccupations de bonne ménagère : « laborieux, méthodique jusqu'à écrire d'abord en prose, le plan et le détail de ses poésies..., singulièrement réglé et adonné à son travail, faisant et observant strictement chaque jour la part du travail et des distractions, même du plaisir [3]. » Enfin, est-ce d'elle ou par elle de son grand-père maternel que lui viennent ses brusques colères [4] ? Théodore Pavie raconte que Mme Sainte-Beuve n'était « pas commode » et que son fils tenait d'elle à cet égard : « Il y a en lui de la vieille femme revêche. » Dans l'intimité de la vie, il était charmant, ouvert, confiant, causeur sans fiel. Au collège, on l'avait surnommé « le matou », tant pour sa tête enfoncée dans ses épaules avec ses cheveux blonds bouclés que pour la douceur de ses allures [5]. Et, avec cela, il était sujet à de brusques sursauts d'impatience pendant lesquels il n'était plus maître de lui-même : c'est ce que sa mère appelait « ses bourrasques », Olivier ses « fougues [6] », ou Barbey d'Aurevilly, d'une manière plus pittoresque et plus irrespectueuse, ses « colères de dindon ».

II

On peut se demander si cette « habitude de vieillesse » que nous attribuions à l'hérédité paternelle, si cette prudence minutieuse ou même tatillonne où nous pensions retrouver l'hérédité maternelle, ne viendraient pas, comme bien d'autres traits de son caractère, tout simplement de l'éducation qu'il a reçue. Sa mère et une sœur de son père

[1] TROUBAT, *Vie de Sainte-Beuve*, p. V et note, et p. VII.

[2] *Chronique parisienne* du *Journal de Genève*, 31 mai 1900.

[3] TROUBAT, *Vie*, p. II.

[4] *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, 79, 180, sqq.

[5] TROUBAT, *Vie*, p. II.

[6] *Sainte-Beuve, Souvenirs*, 122. Cf., p. 112 : « Tous ceux qui l'ont vu de près savent qu'il était un peu rageur. »

qui vint vivre avec elle mirent en commun pour lui leur modeste fortune et leur sollicitude. Deux femmes, déjà un peu âgées l'une et l'autre, toutes deux veuves, peu riches [1], avaient évidemment quelque peine à assurer à cet enfant une vie riante, large ouverte, capable de lui donner la hardiesse extérieure et des allures viriles. Sans s'en apercevoir, elles rapprochèrent sans doute son âge du leur, plus qu'elles n'inclinèrent le leur vers le sien. Souvenir et représentant, pour l'une d'un mari, pour l'autre (plus jalouse peut-être du mort, comme cela se voit [2]), d'un frère, il dut être couvé avec d'infinies et attiédissantes précautions [3]. Les petits soins inquiets de ses deux mères développèrent donc à l'excès tout ce qu'il y avait déjà peut-être de trop féminin en lui : une impressionnabilité pour laquelle il a demandé plus tard l'indulgence à propos d'un autre [4] : une sensibilité, dont il dit très clairement en son nom qu'il en a beaucoup souffert : « dès mon enfance, je pénétrais les choses avec une sensibilité telle que c'était comme une fine lame qui m'entrait à chaque instant dans le cœur [5] »; une timidité enfin, qui, plus tard, selon son dire, s'est réduite à n'être plus que de la sauvagerie [6], mais qui, à cette époque, était bien timidité : « dans son enfance, écrit Morand [7], il avait peur de tout; cela m'a été affirmé par un témoin qui se trouva en possession de le bien observer, avec affection et avec indulgence. »

De telles dispositions d'ailleurs ne sont nullement contradictoires avec de vagues rêves de guerre et d'aventures. De tout temps, les

[1] Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, 9 : « En réunissant leurs ressources, les deux dames pouvaient disposer de trois à quatre mille francs de revenu et d'une maison qu'elles habitaient rue des Vieillards. »

[2] On nous dit bien que dans ses petites notes, sa mère « recommandait sans cesse à son fils l'amour et le respect de ce père qu'il n'avait pas connu ». (*Vie*, p. vj.) Mais, dans son autobiographie, Sainte-Beuve parle avant tout des récits de sa tante (*Souvenirs*, 132) ; de même dans ses *Consolations* (*Poésies*, II, 24) :

> « Mon âme.....
> Se prit aux longs discours que feu ma bonne tante
> Me tenait tout enfant, durant nos soirs d'hiver,
> Dans ma ville natale, à Boulogne-sur-Mer, etc. »

Elle y mettait donc plus d'insistance que la mère, puisque Sainte-Beuve en a été plus frappé.

[3] Cf. *Volupté*, 33 : « J'avais le goût des habitudes intimes, etc. »

[4] Bernardin de Saint-Pierre. Cf. *P. Litt.*, II, 117.

[5] *Lundis*, II, 444.

[6] Olivier, *Sainte-Beuve, Souvenirs*, 5 : « Sainte-Beuve me disait un jour en parlant de lui et pour peindre son caractère : « Sauvage, mais point timide. »

[7] *Les jeunes années de Sainte-Beuve.*

imaginations enfantines, même les plus craintives, s'y sont complu ; à combien plus forte raison, aux jours de Napoléon et de ses grandes armées. A l'âge de sept ans (1811), on le conduisit à une revue que l'Empereur passait à Boulogne : il était costumé en hussard : il vit le petit chapeau et la redingote grise, et sa jeune imagination en fut très frappée. Le souvenir lui en était resté présent [1]. Ainsi s'explique cette phrase de la *Vie de Joseph Delorme :* « Élevé au bruit des miracles de l'Empire, amoureux de la splendeur militaire, combien de longues heures il passait à l'écart, loin des jeux de son âge, le long d'un petit sentier, dans des monologues imaginaires, se créant à plaisir mille aventures périlleuses, séditions, batailles et sièges, dont il était le héros [2]. » Et je serais porté à croire aussi que la tentative avortée d'Amaury, pour prendre part aux guerres de l'Empire [3], est un ressouvenir amplifié, un écho dans la mémoire de Sainte-Beuve, de ces rêves ébauchés.

Mais ces rêveries d'un timide, isolé et silencieux, prirent d'elles-mêmes une autre pente, plus conforme peut-être à son vrai tempérament.

> Au fond de la scène, après bien des prouesses, une idée vague de femme et de beauté se glissait quelquefois, et prenait à ses yeux un corps. Il lui semblait, au milieu de ses triomphes, que, sur un balcon pavoisé, derrière une jalousie entr'ouverte, quelque forme ravissante de jeune fille à demi-voilée, quelque longue et gracieuse figure en blanc se penchait d'en haut, pour saluer le vainqueur au passage, et pour lui sourire. C'était aux champs surtout que les dispositions romanesques de Joseph se développaient avec le plus de liberté et de charme. Il allait tous les ans passer deux mois de vacances au château d'un vieil ami de son père. Une jeune fille du voisinage, blonde, timide et rougissant chaque année à son retour, entretenait en lui des sentiments inconnus qu'il réprimait aux yeux de tous, mais auxquels il s'abandonnait avec délices durant ses promenades dans le bois. Là, il s'asseyait contre un arbre, les coudes sur les genoux et le front dans les mains, tout entier à ses pensées, à ses souvenirs et à ses innombrables voix intérieures, plaintes sourdes et confuses, vagissements mystérieux d'une âme qui s'éveille à la vie..... Et quand on le cherchait, le soir, à l'heure des repas (car il l'oubliait souvent), on le trouvait immobile, à la même place qu'au matin, et le visage noyé de pleurs [4].

[1] Cf. *Volupté*, 84, et *Consolations* (*Poésies*, II, 91 et 92). — Cf. d'ailleurs d'autres écrivains de la même époque, et notamment Musset (début de la *Confession d'un Enfant du siècle*).

[2] P. 6. — Cf. *Delorme* (*Poésies*, I, 42 : *Le Songe*).

[3] *Volupté*, 326-332. — Voir aussi les désirs guerriers d'Arthur (SPŒLBERCH DE LOVENJOUL, *Sainte-Beuve inconnu*, 29-30).

[4] P. 7. — Le château était le château de Wierre (HAUSSONVILLE, 138). — Cf. *Arthur*, 25-28.

Joseph Delorme et les *Consolations* laissent apercevoir aussi quelque ombre de ces amours enfantines [1]. Et des souvenirs analogues se retrouvent encore dans *Volupté* [2] : on y voit comment la candeur du « bon Monsieur Ploa » — sans doute le professeur Clouet de la pension Blériot [3] — favorisa inconsciemment ses inquiétudes sentimentales et ses aspirations curieuses.

En réalité, il faut bien, je crois, en rabattre un peu. Depuis *René*, c'est assez la mode chez les hommes de lettres, d'exagérer, de poétiser les premières émotions dont leur cœur à peine formé a — je ne dirai même pas tressailli, — mais un peu remué. Ils les voient de loin, à travers les émotions bien plus précises ou bien plus profondes de l'adolescence qui a suivi, et, dans la buée des lointains souvenirs, ces deux âges, si voisins et si différents se confondent un peu. A ses rêveries d'avant quatorze ans, Sainte-Beuve aura donné la nuance plus forte et plus chaude des rêveries d'avant dix-huit. Et si parfois, signifiant à René qu'il n'est pas « si privilégié en amertume », il paraît vouloir se comparer à lui [4], d'autres fois il semble prêt d'avouer qu'après tout c'était d'inoffensives rêveries à la Florian ou à la Gessner ou, au pire, à la Bernardin de Saint-Pierre [5]. Mais enfin, tout n'y est point invention pure, et l'on découvre ici le fonds de tendresse, si vite perverti en sensualité tantôt mystique tantôt toute nue, qui était dans l'âme de Sainte-Beuve [6].

D'ailleurs, même s'il ne les avait point amplifiés, le fait seul de décrire ces sentiments, en leur ôtant leur imprécision, leur quasi-inconscience, leur enlève aussi une part de leur innocence. L'élément morbide qui s'y mêlait peut-être restait comme souterrain, et c'est plus tard seulement, à la lumière de sa vie passée, avec le plein sentiment de sa sensualité épanouie, que Sainte-Beuve saura le tirer au jour [7]. A ce moment, il n'y avait rien là que d'innocent en somme, rien qui ne s'accordât sans trop de peine avec les principes religieux dont était

[1] *Poésies*, I, 45, 106 : II, 64.

[2] P. 11 ; 9-10 ; s'il faut en croire les renseignements qu'a obtenus M. d'Haussonville (*Sainte-Beuve*, 15), la maison gothique de M. Coüaen est en réalité le vieux château où il allait passer ses vacances.

[3] Sainte-Beuve avait gardé un excellent souvenir de M. Clouet. Il disait que c'était le professeur qui lui avait montré le plus d'affection (*Lettre* à Barbe, *Nlle Corr.*, 4). Il avait conservé un certain nombre de livres qui lui venaient de M. Clouet (*Souvenirs*, 72, note).

[4] *P. Cont.*, I, 32.

[5] *P. Cont.*, II, 104 et I, 283.

[6] Cf. surtout *Arthur*, 26.

[7] *Volupté*, 9-14, surtout 12.

imbue son enfance, — sa « pieuse enfance [1] ». Que son enfance ait été pieuse, c'est un fait dont plus tard Sainte-Beuve ne voulut plus convenir. Dans une rectification irritée aux récits « faux et mensongers » qu'un journaliste avait mis en circulation en 1868, il prétend rétablir la vérité. Son enfance « s'est passée dans les souvenirs et la société du premier Empire, qui n'avait certes rien de dévot ». Assurément sa mère et sa tante allaient à la messe, peut-être communiaient-elles une fois l'an; mais il « ne s'en est jamais aperçu », et « elles n'avaient rien, absolument rien qui les rapprochât du monde dévot ». On a eu « grand soin » de le mettre dans le pensionnat « tout laïque » de M. Blériot, et non, comme on l'aurait pu, dans la maison « toute ecclésiastique » de M. Haffreingue. Dans ses promenades avec Eustache Barbe, plus tard abbé, « leurs conversations roulaient d'ordinaire sur les plus graves sujets et les éternels problèmes : Barbe tenait pour la croyance, pour la tradition, pour les doctrines de Bonald, etc.; lui, il était rationaliste et il plaidait l'opinion contraire ». En un mot, « l'humble milieu domestique où il fut nourri, était simple, honnête et sain *(sanus)* » : tel a été « le premier air qu'il ait respiré, et jamais celui (grâce à Dieu) des oratoires, des chapelles mystérieuses ni des sacristies [2] ».

Cette protestation est un exemple bien curieux de la façon dont, à distance, on refait sa vie d'après ses opinions présentes et dont on rejette dans l'ombre les actes ou les pensées qui, dans le passé, vous gênent. Que de fois des Mémoires sincères sont contredits par les documents, contemporains des faits que, sans le vouloir, on présente sous un jour faux! C'est ici le cas. Les lettres de Sainte-Beuve à l'abbé Barbe ne permettent pas d'ajouter foi à ses affirmations. Il lui écrivait, le 11 janvier 1819 : « La religion est ce qui contribue beaucoup aussi à me consoler... Je prie intérieurement le bon Dieu, et, par là, je m'ouvre une ressource pour dissiper ma peine [3] ». En janvier 1820, il disait : « Tel tu m'as toujours connu, tel je suis encore aujourd'hui. Je me suis trop bien trouvé des principes que j'ai suivis jusqu'à ce jour pour vouloir m'en écarter jamais; et si cette idée funeste venait à se présenter à moi, ton exemple seul et les bons conseils que tu m'as donnés suffiraient pour me rappeler dans le droit chemin [4]. » Morand raconte encore

[1] *Consolations* (*Poésies*, II, 76).
[2] *Notes et Remarques* en tête de la *Table* des *Lundis*, p. 37-39.
[3] *Nelle Corr.*, 3.
[4] MORAND, *Les jeunes années de Sainte-Beuve*. Lettre supprimée dans la *Correspondance*.

d'autres faits probants : son recueillement à la messe de huit heures où il accompagnait sa mère chaque dimanche ; une lettre, maintenant perdue, écrite de Paris à sa mère, et où il lui demandait de s'unir d'intention avec lui pour une communion à laquelle il se prépare ; sa confession et sa communion à Boulogne pendant les vacances de 1820 [1]. D'ailleurs, Sainte-Beuve, sous le nom d'Amaury, écrit : « J'avais fait une bonne première communion, et, durant les deux ou trois années qui suivirent, ma ferveur religieuse ne s'était pas attiédie [2]. » De l'autre lui-même, de Joseph Delorme, il dit : « Vers ce temps, une piété fervente qui s'était emparée de lui mêlait quelque chose de grave et d'innocent à ces émotions précoces et empêchaient ce cœur enfant de se laisser trop vite amollir aux tendresses humaines. Joseph en effet consacra bientôt aux offices de l'église presque toutes ses heures de loisir, et il s'imposait, soir et matin, de longues prières qui le rendaient calme et fort [3]. » Dans ses vers, parlant de lui sous son propre nom, il s'écrie :

... Je l'avais, Seigneur, cette vérité sainte :
Nourri de ta parole, élevé dans l'enceinte
Où croissent sous ton œil tes enfants rassemblés,
Mes plus jeunes désirs furent par toi réglés ;
Ton souffle de mon cœur purifia l'argile ;
Tu le mis sur l'autel comme un vase fragile,
Et, les grands jours, au bruit des concerts frémissants,
Tu l'emplissais de fleurs, de parfums et d'encens.
Tu m'aimais entre tous..... [4]

Enfin, en son nom toujours, — et en prose cette fois, ce qui est plus probant —, il se représente admis à des dîners avec les « chefs du parti royaliste et religieux [5] », ou mieux encore, relisant plus tard Bourdaloue « avec ce ressouvenir des premières années où l'on eut la foi vive et entière [6] ».

Voilà qui est décisif et l'on comprend comment à cette parole de Sainte-Beuve : « J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIme siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamark et la

[1] MORAND, *Les jeunes années de Sainte-Beuve*. — Cf. *Arthur*, 31.

[2] *Volupté*, 7. — Cf., p. 8, l'enthousiasme que lui inspiraient ses lectures pieuses, et le point de vue tout chrétien d'où il jugeait les hommes des temps passés.

[3] *Vie de J. Delorme*, 7.

[4] *Consolations* (*Poésies*, II, 201.

[5] *Lundis*, VII, 24.

[6] *Lundis*, IX, 273.

physiologie : c'est là mon fonds véritable [1] », M. Brunetière a pu répondre :

Au contraire, ses lettres à l'abbé Barbe, publiées depuis sa mort, nous le montrent plutôt débutant par cette vague religiosité dont les *Méditations*, datées de 1819, et les *Odes et Ballades*, qui sont de 1821, demeurent encore aujourd'hui l'expression poétique. La distinction d'alors, dans les belles années de la Restauration, était d'être chrétien à la façon de Chateaubriand, ou bien à celle encore de l'*Essai sur l'indifférence* [2].

Je serais même plus affirmatif que M. Brunetière et je ne parlerais pas ici de « religiosité vague ». C'est une religion très précise et très pratiquante qu'attestent ces lettres, ces témoignages étrangers, ces paroles de Sainte-Beuve lui-même. Et j'irais encore plus loin : je crois peu aux doutes précoces que Sainte-Beuve intercale, après coup, dans ses conversations avec Barbe. Je ne puis pas m'empêcher de remarquer que, plus on se rapproche de l'époque même où avaient lieu ces conversations, plus l'expression de ces doutes s'atténue et, finalement, disparaît. En 1868 ou 69, nous l'avons vu, Sainte-Beuve, se proclame dès lors « rationaliste » et déclare qu'il « plaidait » contre le christianisme. En 1865, il parle seulement d'une disposition sceptique : « Si tu te rappelles nos longues conversations sur les remparts, ou aux bords de la mer, je t'avouerai qu'après plus de quarante ans, j'en suis encore là. Je comprends, j'écoute, je me laisse dire; je réponds faiblement, plutôt par des doutes que par des arguments bien fermes; mais enfin, je n'ai jamais pu parvenir à me faire, sur ce grave sujet, une foi, une croyance, une conviction qui subsiste et ne s'ébranle pas le moment d'après [3]. » En 1837, ces doutes se limitent à certains points :

Oh! combien différent je repense à ces bords!
Moins différent pourtant qu'il me semble, et dès lors
Plus d'un trait à l'avance eût prédit notre histoire :
Moi, toujours choisissant dans tout ce qu'il faut croire
Et toujours espérant concilier les flots,
Toi, plus ferme à Saint-Pierre, y fondant ton repos [4].

Enfin, dans les lettres contemporaines, là où Sainte-Beuve ne transpose ni le passé proche, ni le présent dans le passé lointain, il n'est fait aucune allusion à des divergences de ce genre : Sainte-Beuve dit

[1] *P. Litt.*, III, 545.
[2] *Evolution des genres*, 223.
[3] *Lettre* à Barbe, 23 mai 1865 (N^lle *Corr.*, 207).
[4] *Pensées d'août* (*Poésies*, II, 240-41).

« nous » et « nos croyances [1] », sans établir aucune distinction entre son ami et lui.

Et cependant, en se proclamant fils du XVIIIme siècle, Sainte-Beuve n'a pas absolument contredit la vérité. Dans le court résumé de sa carrière où il s'exprime ainsi, il n'entend parler que de l'instant où il a commencé à penser par lui-même, où sa raison s'est « émancipée [2] ». Des deux éducations « presque aussi puissantes » l'une que l'autre, qui « s'appliquent sur l'homme, l'une qui lui vient de sa famille, quand son esprit n'est pas encore ouvert, l'autre, qu'il reçoit de la compagnie qu'il fréquente à l'âge où son esprit s'ouvre [3] » : il avait, dans une certaine mesure, le droit ici de négliger la première. Pascal n'a-t-il pas dit avec raison : « Je ne voudrais compter la vie de l'homme que depuis la naissance de la raison et depuis qu'on commence à être ébranlé par la raison... Devant ce temps, l'on est un enfant, et un enfant n'est pas un homme [4] ? » On ne peut donc pas plus reprocher à Sainte-Beuve ce qu'il a dit ou pensé, enfant soumis à la tutelle de sa mère, qu'on ne pouvait raisonnablement reprocher à l'auteur de la *Lanterne* d'avoir été boursier de l'Empire [5]. Et cette remarque, qui est vraie pour tout homme, est particulièrement vraie pour Sainte-Beuve. Caractère assez souple, esprit délié, intelligence ouverte, avec quelque chose de sinueux dans l'allure, il était très docile d'abord aux influences. Il se reprenait vite, il est vrai, il se « déliait » : mais, sur le premier moment, comme il l'avoue, il entrait aisément dans les idées de tout le monde [6] ». Il avait alors l'habitude de s'adapter à ses nouveaux amis, l'instinct de se rapprocher de celui avec qui il se trouvait en rapports, en dissimulant toutes les oppositions qu'il pouvait y avoir entre eux. Ne soutient-il pas que « tout homme d'esprit, d'esprit rompu et mobile, quand il prend la plume pour correspondre, est un peu comme Alcibiade, et revêt plus ou moins les nuances de la personne à laquelle il s'adresse [7] » ? Pour s'en rendre compte, on n'a qu'à comparer le ton si différent de toutes ses lettres à l'abbé Barbe et des livres, des articles, des autres lettres qu'il écrivait en même temps, ou

[1] *Lettre* à Barbe, 1823 (N^lle^ *Corr.*, 7).
[2] *Notes et Remarques, Table* des *Lundis*, p. 38.
[3] TAINE, *Derniers portraits*, 157.
[4] *Discours sur les passions de l'amour.*
[5] DAUDET, *Souvenirs d'un homme de lettres.*
[6] *Vie de J. Delorme*, 14.
[7] *P. Cont.*, V, 288.

encore la façon dont il parle à cet ami du *Tableau de la poésie française* et de *Joseph Delorme* [1] : il atténue jusqu'à l'infiniment petit ce qui les séparerait. Rien d'étonnant donc à ce que, ayant pris pleine conscience de lui-même, il ait moins tenu compte des sentiments qu'il avait éprouvés par docilité d'esprit, plutôt que spontanément.

Reste néanmoins qu'on a eu raison de relever cette affirmation trop absolue. En supprimant son enfance pieuse, Sainte-Beuve non seulement était inexact, mais encore il nous rendait plus difficiles à comprendre certaines périodes quasi religieuses de sa vie : c'est parce qu'il avait eu dans son premier âge des années de ferveur chrétienne, qu'il a été tenté plus tard de revenir au christianisme, qu'il a hésité si longtemps à le rejeter définitivement. Et il nous dérobait également une des raisons pour lesquelles il a senti, goûté et su rendre l'émotion chrétienne dans ce qu'elle a de plus intime et de plus pénétrant. La complète intelligence ne va pas sans sympathie ou du moins sans un souvenir sympathique : on n'a pas l'intelligence de certains sentiments au degré où il l'a eue, lorsqu'ils vous sont toujours restés étrangers.

A cet âge-là, Sainte-Beuve, évidemment, ne s'occupait point de politique, — ni sa mère ni sa tante non plus, sans doute. Mais il est impossible que le milieu où elles vivaient n'ait pas eu en politique soit des opinions, soit seulement des tendances. Et il n'est pas indifférent de savoir quelles elles étaient : tout se tient et s'enchevêtre tellement dans l'esprit humain que les idées politiques, soit par elles-mêmes et les actes qu'elles inspirent, soit par leur liaison avec certaines idées philosophiques ou religieuses, peuvent avoir une grande influence sur le développement ultérieur de la vie. Même sous l'Empire, à plus forte raison au début de la Restauration, le clergé se souvenait vivement des souffrances qu'il avait subies sous la Terreur ; et, puisque Mme Sainte-Beuve était pieuse — plus que ne l'admet son fils —, il était inévitable que le groupe où elle vivait fût anti-jacobin. Il semble que, fort effrayée des excès sanglants de la Terreur, elle s'était jetée avec une certaine vivacité d'effroi du côté opposé. Son mari d'ailleurs, victime des réformes absolues des conventionnels, avait horreur de la Montagne et n'avait de sympathies que pour des modérés comme les Girondins [2]. Il n'est même pas prouvé qu'il ait amené jusqu'à ce point les idées de sa femme ; en moins d'un an de mariage, alors qu'elle, âgée de

[1] *N^lle^ Corr.*, 8, 11 et 13.
[2] *Souvenirs*, 115, note.

quarante ans, avait déjà son parti pris, même s'il eût voulu le tenter, il n'en eût pas eu le temps. Sainte-Beuve dit assez nettement dans *Volupté :* « Mes sentiments politiques se rapportaient à ceux de ma famille, de ma province, de la minorité dépouillée et proscrite : je me les étais appropriés dans une méditation précoce et douloureuse, cherchant de moi-même la cause supérieure, le sens de ces catastrophes qu'autour de moi j'entendais accuser comme de soudains accidents [1]. » Nous venons de le voir admis auprès de Michaud, chef du parti royaliste [2]. Enfin, il suffit de lire ses lettres à l'abbé Barbe : à voir quelles précautions il prend pour indiquer que sa foi en la légitimité diminue [3], avec quelle prudence il insinue ses critiques contre les ultras [4], on devine sans peine qu'il se détache d'opinions antérieures, et qu'il craint de scandaliser un ami avec lequel il était autrefois à l'unisson.

Mme Sainte-Beuve a donc fait subir à son fils, — sans même le vouloir ni le savoir — l'influence du milieu où elle a vécu et du genre de vie qu'elle avait adopté. Mais, a-t-elle aussi exercé sur lui une action morale ou intellectuelle plus personnelle et plus réfléchie ? Il n'en reste pas de trace bien nette.

Femme d'esprit prudent, ménagère prévoyante, fort empressée, comme nous l'avons vu, à défendre les intérêts matériels de son fils [5], elle se sentit sans doute vite dépassée par lui. Son affection profonde — et dont Sainte-Beuve a bien perçu la profondeur [6] — devint de plus en plus timide à s'exprimer, à mesure que, le jeune homme avançant dans ses travaux et dans ses études, elle pouvait moins le comprendre. M. d'Haussonville a même dit qu'il n'y avait pas entre eux d'intimité très étroite, que parfois il la rabrouait, quand elle faisait mine de se mêler à une conversation littéraire [7]. Le fait a été démenti [8] : je ne sais

[1] Et il insiste : « C'est un avantage inappréciable, pour une enfance recueillie, de ne pas se trouver, dès sa naissance et par la position de ses auteurs, dans le mouvement du siècle..... »

[2] *Lundis*, VII, 24.

[3] *Nelle Corr.*, 6.

[4] *Ib.*, 9 et 11.

[5] Cf. les notes méticuleuses dont parle M. Troubat, ses craintes pour l'avenir et ses soucis pour les chaussettes de son fils (D'HAUSSONVILLE, *Sainte-Beuve*, 5), ou encore sa défiance contre Armand Carrel, relation compromettante (*Souvenirs*, 119, note)

[6] Cf. la note de ses cahiers (*Vie de Sainte-Beuve*, p. VJ) et le mot : « Sans ma mère, j'y serais allé [en Amérique] » : et dans la préface de *Delorme* (*Poésies*, I, 14) « Il a une mère tendre ».

[7] *Sainte-Beuve*, 6.

[8] *Vie de Sainte-Beuve*, p. II. — Dans une lettre inédite à Mme Dupin, Sainte-Beuve disait de sa mère : « Elle est très peu littéraire, mais elle sait très bien faire semblant

pas d'ailleurs s'il prouverait grand'chose : l'impatience que Sainte-Beuve aurait montrée à voir sa mère s'aventurer gauchement sur un terrain où elle pouvait paraître ridicule, est loin de témoigner d'un manque d'affection. Quoi qu'il en soit, la communion intellectuelle paraît avoir été vite rompue entre Sainte-Beuve et sa mère : je ne vois guère que son goût pour la littérature anglaise qu'il en aurait pu recevoir. — si tant est qu'elle eût conservé quelque chose de ses origines anglaises.

III

Sainte-Beuve, cependant, avait fait toutes ses études à l'institution Blériot, de Boulogne, excellente maison, paraît-il. C'était là qu'il s'était lié pour la vie avec l'abbé Barbe. Il était le meilleur élève de l'établissement. « On ne trouvait à reprendre dans son caractère qu'un peu trop de fierté, certain ressort assez vif, qui le rendait moins commode qu'il n'aurait fallu dans l'habitude » dit un de ses anciens secrétaires [1].

Sainte-Beuve avait fini sa rhétorique à treize ans et demi. Mais il sentait ce que ces études hâtives et provinciales avaient d'insuffisant : on ne lui avait pas appris le grec ; il s'essayait à l'apprendre seul, et rêvait « d'aller bientôt l'apprendre en ce Paris où seulement on le savait [2] ». Il supplia sa mère de lui faire recommencer là-bas ses classes supérieures ; malgré son peu de fortune, elle se décida à cette dépense [3]. Elle l'accompagna à Paris, en septembre 1818, pour chercher avec lui une pension. Elle faillit d'abord, sur les conseils d'un de ses beaux-frères, marchand de vin place Dauphine, le confier au père de Philarète Chasles [4] ; puis elle se décida pour l'institution Landry, rue de la Ceriseraie, au Marais. Sainte-Beuve, avec ses camarades de chez Landry suivit les cours du collège Charlemagne : c'est là qu'il connut Lou-

de l'être plus qu'elle ne l'est en effet et par moments, on la croirait très au courant. » — Cf. Olivier, p. 102 : « Ils avaient peu de goûts communs, une existence assez peu mêlée ; mais, comme il écrivait à l'abbé Barbe en 1836, ils vivaient à eux deux « assez doucement. » Il la soigna dans ses derniers moments comme un fils et comme un garde-malade qui pense à tout et qui fait tout lui-même. A l'église, au service funèbre, je lui vis ce que je crois n'avoir jamais vu chez personne avec un caractère si particulier, de petites larmes de feu qui ne coulaient pas mais qui jaillissaient de ses yeux comme des étincelles. »

[1] Pons, 9.

[2] *Volupté*, 9 ; Pons, 18.

[3] *Souvenirs*, 25.

[4] *Souvenirs*, 104.

dierre, Nestor Roqueplan, et l'acteur Charles Potier, avec lesquels on le retrouve en relations à la fin de sa vie [1]. Il entra en troisième [2]. Cette année-là, presque toujours premier ou second, jamais plus loin que la troisième place, il remporta un prix d'histoire au concours général. Il fit avec des succès analogues [3] sa seconde et sa rhétorique. En cette dernière classe, il eut comme professeur pendant quelques mois (jusqu'à sa destitution) Dubois, le futur fondateur du *Globe*. « Il se distinguait, écrit Dubois dans ses *Souvenirs*, en français et en vers latins ; en français, il dramatisait un peu trop et perdit par ce défaut le prix de discours français au concours général, où il n'obtint que le premier accessit, avec une composition de beaucoup supérieure cependant pour le talent à celles qui furent couronnées. Dès ce temps là, il montra ses inclinations pour la poésie française par une petite ode intitulée : *Un jeune poète italien au tombeau du Tasse*, que je retrouve encore aujourd'hui dans mes papiers [4]. » En 1821, l'institution Landry s'étant transportée rue Blanche, Sainte-Beuve suivit les cours du collège Bourbon [5]. Il y fit une seconde rhétorique et sa philosophie. Là aussi, ce fut un brillant élève. L'un de ses professeurs, Pierrot, a recueilli plus de 50 discours français et latins de lui, dans un recueil destiné à fournir des modèles [6] ; il eut, au concours général, le premier prix de vers latins [7] ; et, à la fin de sa philosophie, qu'il avait faite sous Damiron, le ministre lui décerna une médaille exceptionnelle [8]. Il a donc été un « fort en thème », et plus qu'un fort en thème, un fervent des études classiques : l'humaniste en lui a toujours persisté ; des leçons de Dubois ou de Pierrot aux leçons de Pantasidès, le maître de grec de son âge mûr, il a toujours gardé la même foi en la culture antique, et il en a toujours gardé la coquetterie [9].

[1] *Souvenirs*, 137-153.

[2] *Souvenirs*, 26. Il y eut comme professeurs Gaillard et Cayx.

[3] *Souvenirs*, 74, note.

[4] LAIR, *Un maître de Sainte-Beuve*. (*Correspondant*, avril 1900, p. 318.) — Sainte-Beuve nous atteste lui même « qu'il a beaucoup aimé » les vers latins : « J'en ai fait avec un goût décidé, je l'avoue, et j'ai cru par là pénétrer plus avant dans le secret de la muse antique. » (*Port-Royal*, III, 519.) — Depuis que ceci est écrit, l'ode de Sainte-Beuve a été publiée par M. Séché (*Dix ans d'histoire romantique, Revue bleue*, 2 septembre 1902).

[5] *Souvenirs*, 27. Il y eut comme professeurs Pierrot et Planche.

[6] *Recueil de discours*, etc. (Hachette, 1831.)

[7] Ses hexamètres traitaient de la *Visite de Pierre le Grand à la Sorbonne*.

[8] D'HAUSSONVILLE, *Sainte-Beuve*, 20.

[9] Cf. LANSON, *Extraits de Sainte-Beuve*, p. IV-V.

Mais, pendant ce temps, Sainte-Beuve ne se confinait pas dans les exercices ou dans les livres purement scolaires. On laissait les élèves assez libres, sinon au collège, du moins à la pension. Non seulement dans leur chambre ou dans le jardin, ils avaient « de grands entretiens philosophiques » : « le tonnerre de Dieu ne les eût pas ébranlés » et « il n'eût pas tenu à eux que le monde ne fût une chose raisonnable et la vie une chose tolérable [1] »; mais encore ils lisaient les ouvrages nouveaux, tout haut, en récréation. C'est ainsi que Sainte-Beuve connut les *Méditations* dès le jour où elles parurent : son enthousiasme fut grand [2], — il est vrai que quelque temps plus tard il était grand aussi pour les *Messéniennes*, dont Sainte-Beuve était « fou » [3] : — et il semble que la beauté inconnue de ces vers ait favorisé en lui une vocation littéraire que ses succès avaient déjà dû faire naître. Mais il ne se bornait pas à la poésie : l'histoire aussi l'intéressait. Au moment même où quittant le collège il « joue de son reste pour la littérature [4] », il cite à son ami Barbe, parmi les livres « agréables » qu'il lit, les *Mémoires relatifs à la Révolution française*, de Mme Campan, Mme Roland, Ferrières, Bailly, Lally-Tollendal, Rabaut Saint-Etienne, Riouffe, etc. Il est curieux de voir Sainte-Beuve manifester ainsi dès ses débuts ce goût pour l'histoire, qui reviendra plus fort que jamais à la fin de sa vie. Il ne l'est pas moins de voir les contradictions de ces récits provoquer en lui les premières manifestations d'un scepticisme critique : « Si pour les faits publics et ostensibles, dit-il, il y a tant d'obscurité, qu'est-ce donc quand il s'agit des causes, qui sont cachées ? »

D'ailleurs, à la maison Landry, Sainte-Beuve jouissait d'une considération particulière. Comme il était la gloire de sa pension et fort raisonnable, on le traitait « en grand garçon » : il dînait à la table du maître; et, dans les dernières années, il eut le droit de sortir le soir en ville, pour aller suivre des cours au dehors [5]. Ainsi le monde extérieur ne lui était pas fermé, et les bruits de la vie contemporaine, par ses lectures, par ses conversations, par ses sorties, arrivaient sans peine à ses oreilles. C'est ainsi que ses idées se modifièrent. Il semble que ce

[1] *Lettre* à Sellèque (*Corr.*, I, 7.)

[2] *Souvenirs*, 77, note.

[3] *Lettre* à Adam (*Corr.*, I, 2).

[4] *Lettre* à Barbe (*N*lle *Corr.*, 4). Au lieu de « jouant », il faudrait, je crois, écrire « jouissant ».

[5] *Souvenirs*, 26 et 28. Sainte-Beuve avait gardé une très vive reconnaissance aux Landry. — Cf. *Vie de Sainte-Beuve*, p. XII.

fut en politique d'abord qu'il rejeta les opinions de sa jeunesse. On le comprend sans peine. Les audaces et les allures généreuses du libéralisme avaient quelque chose de séduisant pour les imaginations juvéniles. Il avait dû être indigné de voir un de ses maîtres, Dubois, révoqué par le parti ultra. Il avait respiré chez son autre professeur de rhétorique, l'« aimable et cordial » M. Pierrot, un « souffle » de l'inspiration qui animait Joseph II, et il s'était vivement intéressé à ces « rêves de bon et philanthropique gouvernement, et de régime sensé, humain, égal pour tous, essentiellement moderne [1] ». Enfin, il n'avait pas, à changer d'opinions politiques, les scrupules qu'il aurait eus à changer d'abord d'opinions religieuses. C'est sur une question de politique, sur la théorie de la légitimité, que, pour la première fois, il se trouve en désaccord avec l'abbé Barbe : avec quelles réserves, avec quelles précautions, il lui fait des objections ! Mais enfin, il lui en fait [2].

La transformation naturellement ne se borna pas là. « M. Landry, ancien professeur de Louis-le-Grand, mathématicien et philosophe, était un esprit libre [3]. » Cela veut dire sans doute qu'il professait ou le voltairianisme si répandu parmi les universitaires d'alors, ou les doctrines non moins antireligieuses, mais d'aspect plus scientifique, des « idéologues » comme on disait alors, des « sensualistes » comme on dit depuis Cousin. Dans les lycées, les mêmes « esprits libres » abondaient, tant parmi les élèves que parmi les maîtres, et l'on peut affirmer que jamais enseignements ne furent moins chrétiens que ceux qu'on donnait là, — l'abbé de Frayssinous étant ministre de l'instruction publique [4]. A ces négations, s'ajoutait encore l'influence persistante de la philosophie condillacienne, jadis « irritée bien plus qu'effrayée du rétablissement des autels » et « toujours maîtresse en théorie », malgré les premiers succès de Cousin [5]. Elle régnait notamment à l'Athénée, et Daunou sans doute introduisit Sainte-Beuve dans ce petit groupe. Tous les soirs, de 7 à 10 heures, il allait rue de Valois, au Palais-Royal, suivre les cours de physiologie, de chimie, d'histoire naturelle, de Magendie, Robiquet, Blainville : il y entendait des lectures littéraires et philosophiques ; il y prenait connaissance des « brillants travaux de

[1] N. *Lundis*, IX, 386.
[2] Nelle *Corr.*, 6.
[3] *Souvenirs*, 25.
[4] P. GRATRY, *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 51. — Cf. P. CHAUVIN, *Le P. Gratry* (Bloud, 1901), p. 11 et 13.
[5] *P. Litt.*, III, 467.

Cabanis ». des « analyses rigoureuses et en apparence définitives de Tracy ». auquel il fut personnellement présenté [1], etc. Dans un assez long passage de *Volupté,* il a fortement mis en lumière le « respect » que lui inspiraient, à lui « venu d'un bord si différent », ces hommes « graves et tous plus ou moins célèbres », la vive impression que lui causaient leurs « paroles simples, d'une logique suivie, nettes et ingénieuses, pleines de précision et de bien dire », et le caractère à la fois panthéiste et matérialiste de la philosophie qu'il tirait de leurs enseignements et de ceux de Lamark [2]. C'est ainsi qu'il fut détourné non seulement de la religion, mais même de la nouvelle doctrine éclectique ou plutôt — car elle n'était encore que cela — spiritualiste [3] : « J'étais déjà émancipé, dira-t-il ; en faisant ma philosophie sous M. Damiron, je n'y croyais guère [4]. »

Mais, en général. on ne se dépouille que successivement des croyances entrées en nous dès l'enfance, presque avec la vie même : seuls des esprits très logiques vont immédiatement au bout des choses, et, du premier pas, sautent aux extrêmes. Sainte-Beuve n'avait rien de tel. De son enfance religieuse et couvée par des femmes, il lui resta d'abord un sentiment moral assez profond : la corruption du Directoire, par exemple, soulevait en lui une violente indignation [5]. Seulement, ces principes moraux cherchaient où s'accrocher, et il lui fallait les concilier avec ses nouvelles doctrines. De là sortit une sorte d'ascétisme païen, de mysticisme laïque assez curieux :

Abjurant les simples croyances de son éducation chrétienne, il s'était épris de l'impiété audacieuse du dernier siècle, ou plutôt de cette adoration sombre et mystique de la nature qui, chez Diderot et d'Holbach, ressemble presque à une religion. La morale bienveillante de d'Alembert réglait sa vie. Il se serait fait scrupule de mettre le pied dans une église, et, en rentrant le dimanche soir, il aurait marché une heure pour aller jeter dans le chapeau d'un pauvre le produit des épargnes de la semaine. Un amour infini pour la portion souffrante de l'humanité, et une haine implacable contre les puissants de ce monde partageaient son cœur : l'injustice le suffoquait et faisait bouillir son sang [6].

[1] *P. Litt.*, III. 467 ; *Souvenirs*, 28 ; *Notes et Remarques* de la *Table* des *Lundis*, p. 38 ; *P. Cont.*, V. 148. 168. 234.

[2] P. 136, sqq.

[3] *P. Litt.*, III, 466.

[4] *Souvenirs*, 28.

[5] *N^{lle} Corr.*, 5.

[6] *Vie de J. Delorme*, 8.

Ce sentiment à la fois tendre et haineux de la fraternité humaine était alors le fondement de sa morale. « La lecture de Diderot le mettait en larmes et se liait dans sa jeune tête avec des rêves de vertu... ; les préceptes de d'Alembert sur la bienfaisance remplaçaient pour son cœur avide de charité l'épître divine de saint Paul [1]. » Il a assez bien exprimé plus tard l'espèce de tristesse orgueilleuse où il se complaisait :

Certains esprits, amis de l'humanité, épouvantés de ses maux et de son délire, avaient eu recours aussi, comme le poète romain [Lucrèce], à cette philosophie austère et sans larmes qui se pique de voir les choses comme elles sont, qui se console de la tristesse de ses résultats par l'idée de leur vérité et qui, faisant l'homme si petit en face de la nature, et osant pourtant le maintenir dans tous ses droits, ne manque certes ni de générosité ni de grandeur [2].

De telles dispositions n'étaient pas faites pour rasséréner son âme naturellement sombre ou plutôt « lugubre » [3] ; et la tristesse qui faisait le fond de son tempérament s'en accrut [4]. A cela s'ajoutèrent d'ailleurs d'autres causes de valeur inégale. Les premiers troubles sensuels le bouleversèrent bientôt : pour la première fois, il s'aperçut de cette laideur dont on a tant parlé [5] et il commença à en souffrir. Il y a là-dessus, dans *Volupté*, une page bien expressive :

De 17 à 18 ans, lorsque j'entamai un genre de vie un peu différent..... je m'avisai un jour de me soupçonner atteint d'une espèce de laideur qui devait rapidement s'accroître et me défigurer. Un désespoir glacé suivit cette prétendue découverte. J'affectais le mouvement, je souriais encore et composais mes attitudes, mais au fond je ne vivais plus. Je m'étonnais par moments que d'autres n'eussent pas déjà saisi à ma face la même altération que j'y croyais sentir : les regards qu'on m'adressait me semblaient de jour en jour plus curieux ou légèrement railleurs. Parmi les jeunes gens de ma connais-

[1] *P. Cont.*, I, 216.

[2] *N. Lundis*, XII, 447 (en 1830, 13 avril). — Cf. sur cette « maladie-là », *Lundis*, IX, 149.

[3] Levallois, p. xxxix.

[4] *Corr.*, I, 4, 6-7.

[5] Pons, 3 ; d'Haussonville, 34 ; Olivier, 10, 75-76 ; Lanson, *Extraits*, p. xiii ; Cf. la carricature que fait de lui Théodore Pavie : « J'avisai dans la rue un petit monsieur en lévite brune élégamment taillée ; sur la tête un étroit chapeau placé... sur le sommet du crâne, mais reposant sur une espèce de chiendent roux collé aux tempes..... C'est ce cher Delorme en visite d'académicien, joufflu et rouge comme une pomme d'api avant les gelées, pareil en tout à celui qui, d'après la chanson badine de Musset, serait « grand chantre à Saint-Thomas d'Aquin ». Quand il est en tenue, notre ami ressemble un peu trop à un instituteur primaire ou à un notaire de campagne. » (Biré, *V. Hugo après 1830*, II, 61.)

sance, j'étais sans cesse occupé de comparer au mien et d'envier les plus sots visages. Il y avait des semaines entières où je redoublais de déraison et où la crainte de n'être pas aimé à temps, de me voir retranché de toute volupté par une rapide laideur, ne me laissait pas de relâche [1].

Cette inquiétude maladive favorisa à la fois et les progrès de son incrédulité et l'empire que prirent sur lui les préoccupations voluptueuses [2]. Il n'osait pas encore se laisser aller [3]; mais son esprit tourmenté agitait sans cesse des idées unies et contradictoires de sensualité brutale et de romanesque subtil [4]; d'étranges et scabreux voyages de découverte dans les boues de Paris excitaient en lui de troubles aspirations et des sentiments malsains [5].

Il éprouvait aussi des peines sentimentales plus relevées, et qui redoublaient sa mélancolie. Dans *Volupté* et dans *Joseph Delorme*, il a raconté de diverses façons ce qu'il éprouvait alors. Ou bien il recula devant l'idée d'un mariage, par je ne sais quelle ambition vague compliquée de timidité et de prudence bourgeoise [6]. Ou bien il y renonça par une espèce de fanatisme philosophique qui faisait craindre à sa « philanthropie farouche » de « s'emprisonner à jamais dans des affections trop étroites, dans un égoïsme en deux personnes [7] ». Probablement, il y eut de tout cela; et les raisons philosophiques qu'il se donnait, étaient le vêtement dont il décorait des motifs moins relevés; mais elles étaient sincères : « J'ai lu les livres de Mme de Staël, dit-il plus tard... à cet âge où tout est simple, vigoureux, en politique, en amour et plein de solennelles résolutions, où, en se croyant le plus infortuné des êtres, on rêve ardemment le progrès et la félicité du monde; à cet âge, de plus en plus regretté, *où l'excès des espérances confuses, des passions troublantes, se dissimule sous un stoïcisme qu'on croit éternel et où l'on renonçait si aisément à tout, parce qu'on était à la veille de tout sentir* [8]. » Que ce fut l'une ou l'autre de ces raisons, ou toutes ensemble, il souffrit.

[1] *Volupté*, 12, 13, 14. — Cf. ce que dit Goncourt (*Journal*) de son regret de ne pas être un beau lieutenant de hussard.

[2] *Volupté*, 13.

[3] *Ib.*, 7 : « Ces chastes années se prolongèrent pour moi fort avant dans la puberté. »

[4] *Ib.*, 23.

[5] *Ib.*, 87.

[6] *Ib.*, chapitre II, surtout p. 23 à 28.

[7] *Vie de J. Delorme*, 8.

[8] *P. Femmes*, 104.

Au milieu de tout cela, la nécessité de se faire une carrière se présentait à lui avec plus de rigueur; et il éprouva ce sentiment de déception cuisante qu'ont si souvent à leur entrée dans la vie les lauréats de collège [1]. Malgré son désir de se livrer à la littérature, il sentit que son peu de fortune l'obligeait à y renoncer, et par un effort de raison il y renonça : « Sa lyre fut brisée [2]. » Je ne sais pas si réellement Sainte-Beuve hésita, comme il le dit plus loin, entre le barreau et la médecine [3]; toujours est-il qu'il se décida pour cette dernière, poussé d'ailleurs par la prudence de sa mère [4].

Il prit sa première inscription le 3 novembre 1823. Mme Sainte-Beuve était alors venue habiter Paris; et, logé avec elle, il suivait les cours de l'École [5]. Plus tard, nommé externe à l'hôpital Saint-Louis, il y eut une chambre; et, sur la fin de sa vie, il aimait à raconter qu' « il avait été *roupiou* sous Dupuytren et même qu'il avait porté le tablier un matin à l'Hôtel-Dieu, pour remplacer un interne absent [6] ». On sait que Sainte-Beuve n'a pas persévéré : « Je voulais voir, disait-il plus tard à Olivier, — Il semble bien d'ailleurs que sa mémoire le trompe en cela, qu'il avait eu des intentions plus précises et voulait réellement entrer dans cette carrière. — Je voulais voir, et quand j'ai vu ce que je désirais, je ne me suis pas senti le courage d'exercer : la pratique me rebutait [7]. » Il a cependant conservé de la Faculté de médecine un très bon souvenir, et plus qu'un souvenir, une tendance et une méthode. « C'est à elle, disait-il au Sénat le 19 mai 1868, que je dois l'esprit de philosophie, l'amour de l'exactitude et de la réalité physiologique, le peu de bonne méthode qui a pu passer dans mes écrits même littéraires [8] ». Sans parler de la pathologie qu'il a mêlée

[1] Voir la longue méditation : « Si l'on vous disait, etc. » (*Vie de J. Delorme*, 13.) — Cf. le souvenir qu'il a gardé de la gêne de ses débuts (*N. Lundis*, I, 173).

[2] *Vie de J. Delorme*, 8.

[3] *Ib.*, 9. — Cf. *Lundis*, X, 292 : « Hésitant encore entre plusieurs velléités ou vocations. » — Il dit, au contraire, ailleurs (*Ma biographie*, 28) : « J'avais un goût décidé pour l'étude de la médecine. » — Levallois (p. 175), prétend « qu'il lui avait été loisible, à la suite d'un concours, d'entrer le premier à l'École Polytechnique ».

[4] Pons, 32 : « Elle appelait sa vocation littéraire, *ses humeurs véreuses.* »

[5] *Souvenirs*, 28. — Voir les articles du Dr Cabanès sur *Sainte-Beuve médecin* (*Chronique médicale*, 1er et 15 juillet 1896).

[6] *Souvenirs*, 34.

[7] *Sainte-Beuve. Souvenirs*, 29.

[8] *Pr. Lundis*, III, 281, et l'allocution aux étudiants, 326. — Peut-être d'ailleurs ne faut-il pas prendre trop au pied de la lettre ces affirmations. Sainte-Beuve, devenu matérialiste et anticlérical, n'était pas fâché d'exagérer un peu l'influence des études médicales sur son esprit.

à son *Joseph Delorme*, c'est pour avoir été étudiant en médecine qu'il a toujours tenu si grand compte du tempérament physique, de l'état de maladie ou de santé, de la physiologie en un mot des écrivains. Chez aucun, selon lui, l'influence du corps sur l'esprit n'est négligeable; chez quelques-uns, elle est prépondérante [1]; si bien que « la physiologie et l'hygiène d'un écrivain sont devenus un des chapitres indispensables, dans l'analyse qu'on fait de son talent [2] ».

Mais c'est là une influence lointaine de ses études médicales et de sa vie d'étudiant; il en eut d'autres, immédiates. Comme partout, Sainte-Beuve y subit l'influence de son milieu. Les amphithéâtres et les salles de garde ont peu l'habitude de pousser à la piété ou même au spiritualisme. « Il n'y a point de maître d'armes mélancolique » dit Fantasio; de même, il y a peu de médecins qui n'aient des opinions, ou des tendances, ou tout au moins des « tentations » matérialistes. Et de fait, « l'École de Paris était alors complètement matérialiste [3] ». Les idées ambiantes s'accordaient trop bien avec la direction générale des sentiments de Sainte-Beuve pour qu'il ne se les assimilât point. D'ailleurs, les affectations de religion, les conseils d'hypocrisie du docteur Alibert ou de tel autre ambitieux, exaspérant sa loyauté, le rejetaient encore du côté opposé [4]. Enfin, depuis qu'il était plus libre de son temps, il voyait de plus en plus son compatriote Daunou : ces relations commencées dès 1819 étaient devenues peu à peu un « commerce étroit [5] ». L'ancien Oratorien, couvant au fond de sa bibliothèque ses rancunes de sceptique et de déçu contre l'Église, contre la « Congrégation », contre l'auteur du Concordat, s'ouvrait à lui, s'abandonnait un peu à ce compatriote, et achevait de saper en lui les dernières velléités religieuses [6]. Il est curieux de remarquer que, après bien des détours, Sainte-Beuve en reviendra exactement au point où en était alors l'autre Boulonnais : son testament même semble presque calqué sur celui de Daunou [7].

[1] *Lundis*, XI. 450 : « C'est par la physiologie, par le tempérament qu'il le faut expliquer [Lamennais]. »

[2] *Lundis*, II, 448-449, et la profession de foi qui suit : « Je suis comme Sieyès... »

[3] Lair, 318.

[4] *N. Lundis*, IV, 420, sqq.; Pons, 44.

[5] *Nlle Corr.*, 96; *Cahiers*, 40; Pons, 24, sqq.

[6] *P. Cont.*, II, 37; IV, 279. — Pons, 28 : « Après quelques mois de relations, les croyances et la piété du jeune homme avaient disparu. » — Lair, 318 : « Placé sous l'influence de M. Daunou..... le jeune homme inclina tout d'abord vers les opinions du dernier siècle, et bientôt aux plus mauvaises, lorsqu'élève en médecine il eut sous ses yeux tout le côté humble et les misères de l'humanité. »

[7] *P. Cont.*, IV, 349.

En politique aussi, il fut poussé du côté où il penchait déjà. Les carabins, comme toute la jeunesse des écoles, étaient libéraux, et beaucoup même républicains. Sainte-Beuve qui, dès 1823, montrait une curiosité significative pour l'époque de la Révolution [1], qui, « par une chimère demi-politique, demi-poétique [2] », regrettait tellement de n'y avoir point assisté, se laissa vite aller à son enthousiasme. Les répugnances familiales contre les excès du jacobinisme l'empêchèrent d'aller jusqu'à la Montagne; mais du moins il devint girondin, comme son père, et girondin exalté. Alors, il passa par « cette période politique ardente et austère, par une passion stoïque, spartiate, tribunitienne, dans laquelle, selon les temps divers, on invoque Harmodius, les Caton, les Thraséas et où, de loin, les Gracques et les Girondins se confondent [3] »; alors il eut un culte pour Mme de Staël [4]; alors « Brissot, Roland, les Girondins lui parlaient... comme des frères aînés et des martyrs [5] ». Plus tard, il s'écriait :

La liberté bientôt
(après son premier enthousiasme pour l'Empire)
m'étala ses miracles;
Le reste s'abaissa, je m'élançai plus haut:
Et repoussant du pied le présent plein d'obstacles,
J'allai tendre la main aux morts de l'échafaud.

Nobles morts! cœurs à l'aise au milieu des tempêtes!
Poète à l'archet d'or! *(Chénier)*
Vierge au sanglant poignard! *(Corday)*
Vous tous qui m'appeliez comme un frère à vos fêtes,
Que me demandiez-vous? J'étais venu trop tard [6].

A leur tour, ses mœurs se mirent au diapason, renforçant d'autant ce « scepticisme que les mauvaises mœurs insinuent si aisément [7] ». Il dit bien de Joseph Delorme qu'il « n'avait pas de vices »; il parle de sa « pureté austère... par moments [8] » : il le flatte, ou plutôt il se flatte; et le récit de *Volupté* est plus sincère [9]. C'est à partir de ce moment-là

[1] *Nlle Corr.*, 5.
[2] *N. Lundis*, I, 159.
[3] *Lundis*, IX, 149.
[4] *N. Lundis*, II, 291.
[5] *P. Cont.*, I, 216.
[6] *Consolations* (*Poésies*, II, 92).
[7] *Lundis*, X, 314.
[8] P. 13 et 14.
[9] Chapitre x.

au contraire qu'il s'est abandonné aux « faiblesses de Salomon [1] ». Mais le plaisir dans son tempérament triste ne prenait point une forme joyeuse. Ni sa vie, ni sa philosophie, ni ses préoccupations d'avenir n'étaient faits non plus pour le rendre heureux. Il souffrait de « dégoûts », du « sentiment de la nécessité d'un état », de l'impossibilité de se livrer à ses goûts littéraires. « Il éprouva d'amers découragements » dont il faisait l'aveu à Dubois [2]; et son âme se dévorait.

Tel était Sainte-Beuve, laid et tendre, intelligent et sensuel, girondin enthousiaste et irréligieux avec ferveur, sombre, un peu déçu déjà. C'est avec un front morose et d'une allure comme lassée, qu'il va entrer par une voie détournée dans la vie littéraire.

[1] *Corr.*, I, 157.
[2] LAIR, 318.

III

SAINTE-BEUVE AU « GLOBE »

LE MILIEU POLITIQUE, PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUX

I. Dubois et la fondation du *Globe:* le programme; les collaborateurs; la doctrine toute libérale du journal en matière politique, religieuse et même littéraire. — L'opposition doctrinaire et constitutionnelle du *Globe:* vivacité croissante de ses critiques du régime; philhellénisme et admiration de l'Angleterre; à la suppression de la censure, campagne politique de plus en plus ardente. Sainte-Beuve, en cela, pleinement d'accord avec le *Globe.*

II. Le programme philosophique du *Globe :* établir la « raison » sur les ruines du catholicisme, définitivement détruit par les négations du XVIIIme siècle. Efforts d'impartialité historique envers le catholicisme. Lutte contre l'ultramontanisme mennaisien. Lutte plus vive, mais scrupuleusement libérale, contre l'ultramontanisme des Jésuites et du jeune clergé. L'éclectisme du *Globe* « cousiniste », entre l'école du XVIIIme siècle et le Saint-Simonisme.

III. Sainte-Beuve, associé aux négations du *Globe* et à sa campagne contre l'ultramontanisme, ne s'associe point à sa foi en l'éclectisme : son matérialisme moins mystique, plus intellectuel, mais persistant.

« Je suis passé par l'école doctrinaire et psychologique du *Globe*, mais en faisant mes réserves et sans y adhérer. »
(*Portraits Littéraires*, III, 545.)

En sortant de l'École de médecine, ou plutôt pendant qu'il y était encore, Sainte-Beuve entra dans un milieu nouveau, celui du *Globe*. Il y resta et il en subit l'influence jusqu'après sa rencontre avec Hugo, jusqu'après 1827. Cette influence mérite d'être étudiée en détail. Sainte-Beuve a pris là ou il y a confirmé certaines idées, qu'il a plus tard ou

conservées ou retrouvées : les années du *Globe* avaient été, disait-il vingt ans après, « des meilleures et des plus fructueuses années de sa jeunesse, de celles où l'on a acquis ce que l'on ne fait plus ensuite que prolonger et dépenser au dehors ; car le dedans ne se renouvelle pas [1] ». Entré « comme apprenti-rédacteur [2] », il y a ébauché sa méthode critique, publié ses premiers articles et même son premier ouvrage important, le *Tableau de la Poésie au XVIme siècle*. Il n'est que juste de lui appliquer ses propres procédés, d'examiner avec une particulière attention ses commencements obscurs, de rechercher, pour employer sa métaphore, les sources du Nil [3], afin de le juger, comme il le dit encore, « d'après sa force initiale, et en le débarrassant de tout ce qu'il a eu de surajouté ou d'acquis [4] ». D'ailleurs, le *Globe* en lui-même a été trop différemment jugé, tantôt surfait avec quelque exagération, tantôt rabaissé avec quelque sévérité [5], pour qu'il ne soit pas intéressant d'établir, aussi exactement que possible, quel but il s'est proposé et comment il a réussi à l'atteindre.

I

La Restauration n'était pas tendre, sous le Ministère Villèle, pour ceux de ses fonctionnaires qui ne servaient point avec un zèle suffisant le trône et l'autel. Paul Dubois, — Dubois de la Loire-Inférieure, comme on l'appela plus tard, — l'ancien professeur de Sainte-Beuve au collège Bourbon, s'en était bien aperçu. Détaché des croyances religieuses par son ami Jouffroy, introduit dans les « ventes » des carbonari par V. Cousin et Augustin Thierry, il avait pris part au mouvement libéral et s'était mêlé même à des démonstrations politiques (convoi de Lallemand, de Camille Jordan). Aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait été destitué dans le cours d'une année scolaire, précisément à l'époque où il avait Sainte-Beuve pour élève. Obligé, pour vivre, de se livrer à des travaux de librairie (il traduisait la *Chronique* de Flodoard pour la collection Guizot), mais du moins rendu à sa complète indépendance, il cherchait une occupation à sa nerveuse activité, une issue à ses sentiments politiques et à ses opinions philosophiques. Son ancien

[1] *Lettre* à Dubois, 2 août 1843. (LAIR, 323.)
[2] *N. Lundis*, V, 312.
[3] *P. Litt.*, I, 30-31.
[4] *N. Lundis*, V, 446.
[5] BRUNETIÈRE, *Manuel*, 414-416.

camarade du lycée de Rennes, Pierre Leroux, alors ouvrier typographe, vint un jour l'entretenir de l'intention qu'il avait de fonder un journal. Il voulait, avec l'imprimeur Lachevardière, entreprendre une espèce de magazine à l'anglaise, où seraient recueillis des extraits de littérature étrangère, des récits de voyage, les faits curieux et instructifs capables d'intéresser le grand public sans spécialité trop étroite. Dubois fut séduit; mais il comprit et fit comprendre qu'un journal trop neutre, qui n'aurait pas comme centre, pour ainsi dire, une doctrine ou tout au moins une tendance très nette, aurait peine à réussir en ces années troublées. Seulement, la censure était là, pour réprimer les trop grandes audaces, et il fallut se contenter d'abord de la littérature [1].

C'est ainsi que le *Globe* fut fondé [2]. Le premier numéro en parut le 15 septembre 1824, avec le sous-titre *Journal littéraire*. Par une progression significative, il devait se dire, dès le 15 août 1826, *Journal,* puis *Recueil* PHILOSOPHIQUE *et littéraire,* et enfin, le 16 août 1828, *Recueil* POLITIQUE, *philosophique et littéraire*. Les secrètes ambitions de Dubois avaient mis près de quatre ans à se réaliser pas à pas. Il en a lui-même exposé plus tard le développement successif :

Il y a bientôt cinq ans et demi, écrivait-il le 23 janvier 1829, que le *Globe* a été fondé; c'était en septembre 1824. Alors les opinions jeunes en littérature et en philosophie n'avaient aucun interprète... Revendiquer d'abord la liberté littéraire, nous acharner contre les préjugés nationaux, adorer les chefs-d'œuvre étrangers à l'égal de nos immortelles gloires, révéler des noms inconnus, inquiéter les imaginations de mille rêves, de mille besoins nouveaux, *ce fut notre première mission..... De la littérature, nous passions à la philosophie,* et nous marchions, philosophes sans peur et sans hypocrisie, regardant en face les religions sans les flatter ou les haïr, défendant leur liberté ou leur égalité, demandant mêmes privilèges pour la science incrédule et les systèmes ennemis de nos systèmes, enfin, cherchant la vérité par le respect et l'amour des droits de tous, par le développement hardi et sincère de tous les contraires, certains que de cette anarchie apparente et passagère doivent s'élancer un jour le principe de foi et la communauté des croyances. *Philosopher ainsi, c'était déjà faire de la politique;* car c'était mettre le gouvernement à l'essai sur le plus difficile et le plus délicat des droits reconnus par la Charte; c'était combattre de front et à la fois les prétentions illégitimes d'un catholicisme persécuteur et les prétentions non moins despotiques d'un libéralisme vulgaire, enfant haineux d'une philosophie qui fut, au siècle dernier, haineuse malgré

[1] *P. Litt.*, I, 313; *Pr. Lundis,* III, 353.

[2] Il parut d'abord tous les deux jours; puis (30 octobre 1824) les mardis, jeudis et samedis; puis (26 janvier 1828) les mardis et samedis; enfin (15 février 1830) tous les jours.

elle et par nécessité, mais que le grand jour de notre liberté aurait rendue tolérante comme notre siècle est tolérant. Ainsi nous avons combattu, descendant peu à peu, et de jour en jour plus actifs, dans la mêlée des vieux partis, plaçant à propos et avec hardiesse le mot des générations nouvelles [1].

Dès le début, Dubois rencontra pour l'aider un certain nombre de collaborateurs. Leurs noms se retrouvent sous les initiales dont ils signaient, en général, leurs articles. C'étaient d'abord ses deux amis, Jouffroy (T. J.) et Damiron (Ph.). Avec eux s'associèrent Charles Magnin (C. M.), Louis Vitet (L. V.), Tanneguy-Duchâtel (T. D.), Charles de Rémusat (C. R.), Duvergier de Hauranne (O.), Trognon, Ernest Descloseaux et Pierre Leroux. Thiers (Y.), la première année, y donna un compte rendu du Salon en une dizaine d'articles, et, selon Sainte-Beuve, Mérimée y collabora un peu [2]. Quant à Cavé (K. V.), l'un des auteurs des *Soirées de Neuilly*, et à J.-J. Ampère (J.-J. A.), ils n'entrèrent que plus tard dans la maison. Sainte-Beuve, lui, avait été des premiers : « En 1824, le *Globe* se fondait. J'en fus aussitôt informé par mes anciens maîtres avec qui j'avais conservé des relations, et j'allai voir M. Dubois qui m'y appliqua aussitôt et m'y essaya à quantité de petits articles [3]. » Tous ces écrivains avaient sans doute leur tempérament propre et leurs goûts divers; sur un certain nombre de points de détail, ils pouvaient parfois différer d'avis : l'un était plus réservé, l'autre plus hardi; l'un plus respectueux de la tradition, l'autre plus novateur. Mais, sous la direction et l'impulsion de Dubois, l' « âme du journal [4] », ils soutenaient en somme les mêmes théories et défendaient les mêmes causes : le *Globe* avait son unité et ses doctrines.

Au moment où il parut, la situation du parti libéral français était singulière. Défenseurs ardents de la Révolution et de ses principes en politique, fort indépendants en religion ou même irréligieux, la plupart des hommes marquants de ce parti étaient, au contraire, partisans du conservatisme le plus étroit en littérature et en art. Au fond, ils en

[1] Cf. *Pr. Lundis*, III, 356.

[2] Est-ce lui qui, sous la signature M., a donné, les 13, 16, 23, 25 novembre 1824, des articles sur l'*Art dramatique en Espagne* et *Le théâtre espagnol moderne?* — Voir les détails et les jugements de Sainte-Beuve sur ces divers écrivains, *P. Litt.*, I, 316, sqq. et *N. Lundis*, XIII, 207, sqq. — Voir aussi l'article *Globe* dans la *Table* dressée par M. Giraud (Calmann-Lévy, 1903), pour les *Pr. Lundis*, les *P. Cont.* et les *N. Lundis*.

[3] *Ma biographie*, 29. — Cf. le récit de Dubois (Lair, 318).

[4] *P. Litt.*, I, 316. — Voir les éloges de Sainte-Beuve (*Pr. Lundis*, III, 357 et *lettre* à Claretie du 15 février 1867; *Corr.*, II, 136) et ses réserves (*Lundis*, XI, 495, pensée cxxxvi).

étaient restés en tout à Voltaire ; et, comme lui, contents d'affranchir leur pensée, ils aimaient l'esclavage de leur goût [1]. La création du *Globe* vint changer cela : il prétendit soutenir l'idée de liberté dans sa plénitude [2], et il y eut désormais parmi les libéraux un clan littéraire favorable aux nouveautés. Comme il est naturel, le *Globe* eut à lutter à la fois de deux côtés : contre ceux qui, admettant ses doctrines politiques ou religieuses, ne pouvaient accepter ses hardiesses littéraires, et contre ceux qui, ennemis de sa politique ou de sa philosophie, se trouvaient d'accord avec lui en littérature.

Mais, pendant longtemps et comme son titre l'y obligeait, — son titre et la censure [3], — le *Globe* mit un peu de sourdine à ses tendances politiques : elles se laissent voir, mais indirectement. C'est avant tout l'organe d'un parti constitutionnel : hommes d'études, hommes à théorie, mais qui prétendaient corriger la théorie par l'expérience [4], philosophes prudents, les « Globistes » redoutaient les scènes de désordre et demandaient seulement à la royauté d'appliquer loyalement, largement la Charte, de favoriser le progrès des idées et des mœurs et aussi le perfec-

[1] *Chants Hellènes* (12 octobre 1824) : « La France est partagée en littérature, comme en politique, comme en religion, en deux grands partis, dont l'un prend la liberté pour devise, c'est-à-dire l'espérance dans l'avenir, et l'autre l'autorité, c'est-à-dire la foi au passé : les uns se jettent dans toutes les témérités, les autres se lient à toutes les entraves. » [Déjà l'esprit juste-milieu qui perce.] « Mais ce qu'il y a d'assez curieux à observer, c'est que les libres-penseurs en politique et en religion sont absolutistes en littérature et que les protestants contre l'Académie appartiennent presque tous au parti politique ennemi des innovations : j'en excepte, toutefois, l'École de M. de Lamennais qui, seule conséquente aux principes de l'autorité, l'applique partout, avec une rigueur tout à fait digne d'une petite Église. »

[2] *Pr. Lundis*, III, 354, sqq.

[3] Il la supportait avec impatience : Cf. *Le Globe, Journal politique* (2 août 1826) : « Il y a longtemps que la franchise de nos opinions nous faisait regretter de ne pouvoir aborder sans détour les questions politiques : c'était toujours avec embarras, et quelquefois avec désavantage, qu'obligés de lutter contre la loi et réduits à ne présenter que le côté le plus abstrait des choses, nous nous mêlions aux luttes animées des partis... Quelques jours encore, et nous allons légalement aborder toutes les questions politiques, sans circonlocutions, sans phrases de précaution comme autrefois, pour couvrir nos invasions dans un domaine que l'injustice nous défendait d'approcher. » — Certains articles ont été supprimés ou mutilés par la censure, par exemple, celui de Jouffroy sur *La marche des Révolutions*, publié plus tard (17 mars 1827).

[4] Ils protestent contre la politique jacobine (Cf. *Cours de M. Dunoyer*, 18 décembre 1824) « si dogmatique et si absolue, qui considère toujours l'homme abstrait, lui trace des constitutions arbitraires qu'elle applique sans restriction à tous les peuples et à tous les temps, supprimant tous les obstacles, au lieu de chercher à les vaincre, et aussi les retrouvant avec étonnement au moment où il faut fonder ».

tionnement matériel, d'assurer le libre jeu des institutions parlementaires, en un mot de se modeler un peu sur la royauté anglaise. Royalistes sans flatterie, libéraux sans jacobinisme [1], ils étaient comme des girondins ralliés.

C'est la tendance d'esprit doctrinaire, et c'est bien celle que nous avons vu Sainte-Beuve embrasser, mais avec un éclat juvénile et une passion ardente, quoique austère. Tous ses articles de cette époque l'expriment. Il a horreur des violences et des crimes qui ont souillé les beaux jours de la Révolution. Sans se prononcer sur le rôle de Marie-Antoinette, il rend volontiers hommage à « son affabilité sur le trône », à « sa dignité dans le malheur [2] ». Il répudie avec indignation les cruautés de la Montagne et il reproche à Thiers son indulgence pour elle : « Disons néanmoins, et avec regret, que cette pitié pour les innocents n'est pas égalée par son indignation contre les bourreaux, etc. [3]. » Mais ces excès ne le rejettent point dans l'excès opposé : il blâme les défauts du parti royaliste ultra, avec la même sévérité. Dur déjà pour Mme de Maintenon, plus dur encore pour « le gouvernement absolu qui permit » ses fautes [4], il stigmatise avec une sorte de pruderie philosophique la corruption de la cour de Louis XV, première cause de la Révolution [5]; il signale sans pitié les erreurs de l'émigration [6], ou ridiculise les prétentions des Bourbons en exil [7]. Les hommes qu'il aime surtout, ce sont les partisans modérés des idées moyennes, les jeunes nobles comme Ségur, qui, épris dès le règne de Louis XVI des idées de liberté, ne les ont jamais reniées [8], et plus encore les représentants généreux du parti girondin, « ces précurseurs et ces fondateurs de notre liberté, de qui le souvenir ne périra pas plus, nous l'espérons, que ce grand bienfait auquel il est attaché [9] » : c'est à ces derniers, à leurs

[1] Cf. éloges du roi, *Paris* (7 décembre 1824), et *France* (29 avril 1826 et 2 août 1826) : « Nous n'avons pas cru devoir parler ici ni du roi ni de la charte, ni renouveler des protestations de loyauté. Nous obéissons à l'un comme à l'autre, nous respectons l'un et l'autre comme deux formes du même principe, la légitimité déclarée et consentie par la raison. »

[2] *Pr. Lundis*, I. 3.

[3] *Ib.*, 92.

[4] *Ib.*, 155.

[5] *Ib.*, 22.

[6] *Ib.*, 56, 162.

[7] *Ib.*, 163.

[8] 8 mars 1825 (non recueilli) et *Pr. Lundis*, I, 123.

[9] *Pr. Lundis*, I, 112.

actes, à leurs malheurs qu'il consacre beaucoup de ses articles [1]. Pour lui, l'idéal dans le passé, ce sont les moments sans violences et pleins d'espoir de 89, au milieu des « acclamations dont un peuple rajeuni saluait déjà sa nouvelle aurore [2] » ; dans le présent, c'est le régime inventé par ce peuple anglais « qui environna les droits de l'homme de garanties si solennelles [3] ». Girondin de cœur, royaliste par raison, admirateur du système anglais, il est bien, à cet égard, dans le ton du *Globe* tout entier.

Mais, si le journal de Dubois restait constitutionnel, il se rangeait — autant que son apparence d'organe littéraire le lui permettait — dans l'opposition libérale. Et, petit à petit, à mesure que les déceptions des libéraux augmentaient, à mesure que le gouvernement de Villèle déplaisait davantage à la bourgeoisie, il manifestait plus vivement son opposition. Ironie contre les ministres et leur arbitraire [4], protestations contre la centralisation [5], malices contre la Charte [6], railleries contre les flagorneries adressées au roi [7], à la fin même menaces voilées [8] se succèdent dans ses colonnes. Et d'autre part, toutes les fois qu'il est possible, il proclame son admiration pour les principes et les conquêtes de la Révolution [9] ; il vante la *Marseillaise*, si belle « indépendamment des souvenirs qu'elle réveille en nous et des grandes actions auxquelles elle a présidé [10] » ; il célèbre les chefs du parti libéral, Lafayette surtout [11] ; il

[1] Articles sur *Rabaut Saint-Etienne*, *Mémoires sur la Révolution*, *Précis de Méda* (non recueilli), *Dampmartin*, *Thiers*, etc.

[2] *Pr. Lundis*. I, 28.

[3] *Voyage historique de Pichot*, II (12 novembre 1825). Non recueilli.

[4] *M. le Préfet* (21 décembre 1824).

[5] *France. Départements* (8 janvier 1825).

[6] L. V. *De l'indépendance en matière de goût* (23 avril 1825) : « Notre charte constitutionnelle... nous déclare capables de faire nous-mêmes presque toutes nos affaires... ; elle nous permet de penser tout ce que nous voulons, souvent même de l'écrire, etc. »

[7] *La ferme et le château* (13 juin) : *Le chant du sacre* (30 juillet 1825).

[8] *Fable d'un paysan des Ardennes* (3 novembre 1825). La morale en est :

« Prenez-y garde, souverains ;
Où d'un peuple souffrant finit la patience,
Là cesse aussi votre puissance
Et le sceptre fragile est brisé dans vos mains. »

[9] *Passim*.

[10] *Cinquante Chants français* (1er mars 1825).

[11] *Lafayette aux États-Unis* (17 janvier 1826). — Cf. l'éloge du général Foy par Guizot (3 décembre 1825) : cet article a fait sensation.

répudie Napoléon, « cet homme si puissant à mal faire [1] » ; il défend la cause de la liberté et, à la théorie de la légitimité, il oppose hardiment la théorie des droits de l'homme [2].

Sainte-Beuve s'associe à ces sentiments. Il dénie au sacre de Charles X le caractère d'un événement national : qu'un Baour le célèbre ; mais qu'il n'espère pas rivaliser avec les poètes qui ont chanté ou les glorieux souvenirs de la France ou les faits historiques d'un intérêt populaire, Delavigne et Béranger [3]. Avec tous les libéraux, il vante les *Messéniennes*, « cri sublime que le patriotisme arracha au génie et qu'une glorieuse popularité récompense [4] ». Tous ses articles respirent l'enthousiasme révolutionnaire. Il loue ceux qui vantent les chefs du parti libéral ou relèvent les ridicules du parti opposé, là-même où la politique n'a que faire : « Disons que, quand une idée généreuse ou philosophique se présente à M. Baron, il ose la produire [dans des *Lettres et entretiens sur la danse ancienne et moderne, religieuse, civile et théâtrale !*] ; il aime à citer des noms chers à la France, à espérer pour la Grèce et à rire, chemin faisant, de certains vices ou ridicules en crédit [5]. » En revanche, il maltraite fort ceux qui n'ont point pour la Révolution un suffisant enthousiasme : Mme de Genlis en sait quelque chose [6].

Le *Globe* cependant, tant que la censure existe, se sent plus à son aise sur le terrain de la politique étrangère. En donnant le récit des événements contemporains dans les pays autres que la France, il trouve plus facilement moyen d'insinuer ses propres opinions, sans heurter de front les lois ou les ministres. Deux choses surtout lui sont chères, comme à tout le parti libéral : la paix et l'amitié avec l'Angleterre dont l'exemple doit favoriser chez nous le progrès matériel, le progrès social et le gouvernement représentatif ; la cause des Grecs qui se sont soulevés contre le despotisme des sultans. Là encore, quoi qu'il ait peu d'occasions de parler des affaires publiques, Sainte-Beuve s'unit de cœur et de vœux avec ses collaborateurs. Il reproche à Blanqui de ne pas se résigner assez allègrement à la prépondérance anglaise et de conserver trop cuisant le souvenir des querelles passées :

[1] M. D. *Histoire* (12 avril 1827). Cf. l'article du 22 février sur l'incident de l'ambassade d'Autriche qui a provoqué l'*Ode à la Colonne* : il y est fait très bon marché des gloires militaires de l'Empire.

[2] M. D. *Application de la morale à la politique* (2 mai 1826).

[3] *Des poésies de circonstance* (2 juin 1825). Non recueilli.

[4] *La Calédonie*, I (26 mars 1825). Non recueilli.

[5] *Petite Revue littéraire*, I (20 décembre 1824). Non recueilli.

[6] *Pr. Lundis*, I, 34.

Tant que notre voyageur est sur le sol de la vieille Angleterre, le principal sentiment qui le domine et qu'il communique à ses lecteurs, est une admiration profonde pour les grands travaux de la civilisation... Parfois aussi, le souvenir de la France glace tout d'un coup son enthousiasme, et ce retour n'est pas sans amertume... : son cœur s'est ému à la pensée de la patrie et de désastres de trop récente mémoire; la douleur succède en lui à l'admiration. Seulement, je voudrais qu'il retînt le mot de *vengeance* qu'il laisse échapper: une noble et pacifique émulation dans les voies du commerce, des arts et du perfectionnement moral, telle est la seule vengeance qu'il convient aux peuples éclairés d'invoquer et d'accomplir [1].

Quant à la Grèce, à ses épreuves, à ses champs de bataille, à ses héros, à son histoire, à ses espérances, Sainte-Beuve lui consacre une foule d'articles [2], et tous respirent le plus ardent philhellénisme.

La censure enfin suspendue, le *Globe* triomphe; il triomphe en maugréant : « La France se dispense des remerciements, et elle a raison : car elle ne doit rien qu'à la nécessité. Tout ce qui a été humainement possible pour lui ravir son droit, on l'a fait; tout ce qui sera possible pour le lui ravir encore dans quelques jours, on le fera..... Nous nous servirons de la liberté qu'on nous jette, comme nous avons toujours fait [3]... » — On dirait que Rabagas avait lu ce passage [4]. — On voit à quel diapason le ton était dès lors monté, et les choses ne firent que s'aggraver : éloges de Manuel et souscriptions en faveur de son monument [5]; articles menaçants et plus menaçants encore en raison de leur

[1] *Voyage d'un jeune Français* (25 janvier 1825). Non recueilli.

[2] *Samos* (12 octobre), *l'Ile d'Ipsara* (24 octobre), *Chio* (4 novembre), *Lesbos ou Mitylène* (4 décembre 1824), *Candie* (13 janvier 1825). Non recueillis. — « Je lui demandai, dit Dubois, de suivre dans des esquisses géographiques mais littéraires et pittoresques sans recherche, les événements quotidiens de cette guerre de l'indépendance que racontaient les grands journaux politiques et dont le récit était interdit au *Globe* à cause de son caractère purement littéraire. » Et il en rappelle le succès (LAIR. 319). — Voir aussi *Bonaparte et les Grecs* (*Pr. Lundis*, I, 31) et dans les *Petites Revues littéraires*, les comptes rendus d'œuvres philhelléniques. Sainte-Beuve se rappelait plus tard avec plaisir cette part qu'il avait prise au mouvement en faveur de la Grèce (*N. Lundis*, V, 312). — D'ailleurs, il n'y a presque pas un numéro du *Globe* d'alors où quelques lignes ne soient consacrées à la Grèce. Voir notamment les articles de Jouffroy (*Révolution grecque*, 30 octobre, 20 novembre, 18 décembre 1824, 19, 26 février, 16, 19 avril 1825).

[3] *France* (8 novembre 1827).

[4] *Rabagas*, acte II, scène V. « VUILLARD : Il ne nous manque plus que d'avouer que le gouvernement fait quelque chose de bien! — CAMERLIN : Jamais! — RABAGAS : Fi donc! nous taire!... ce serait déloyal. Ecrivez : « Le gouvernement adopte enfin une mesure que nous réclamons depuis six mois... et il le fait d'assez mauvaise grâce, pour nous dispenser de toute reconnaissance. » Vlan! — CAMERLIN : Ah! comme ça!... »

[5] *France* (17 novembre 1827).

ton scientifique et de leurs sous-entendus [1]; protestations virulentes contre l'emploi de la troupe dans les émeutes [2]; appui donné à la société *Aide-toi, le ciel t'aidera* [3], toutes ces manifestations d'une opposition de plus en plus violente ont place en ce journal si grave : pour sa part, il a préparé énergiquement et les Trois-Glorieuses et la monarchie de Juillet.

A partir du jour où il n'avait plus été interdit d'aborder ouvertement les affaires publiques, il n'y avait plus de raison de les mêler aux débats philosophiques et littéraires : et Sainte-Beuve, plus spécialement cantonné dans la partie littéraire, a moins eu de raisons d'y revenir. Mais il est hors de doute que ses sentiments n'avaient point changé : la preuve c'est qu'il les a conservés plus tard, alors que, sous l'inspiration de Hugo et du Cénacle, il avait rejeté toutes les autres idées du *Globe*; et aussi, c'est que, après la chute de la Restauration, il les a conservés encore et même exagérés, dépassant ses anciens collaborateurs et ne se résignant point au régime bâtard dont ils se contentaient. De toutes les influences que Sainte-Beuve a subies dans le groupe de Dubois, l'influence politique a été la plus profonde, la plus persistante. C'est peut-être qu'en réalité il n'y avait pas eu à proprement parler influence; le *Globe* n'avait pas agi à ce point de vue sur Sainte-Beuve; il s'était simplement trouvé d'accord avec lui; les idées ou du moins les tendances girondines semblent faire partie de la constitution mentale de Sainte-Beuve : en politique, c'est « son fond véritable [4] ».

II

Gêné dès l'origine par la censure et par la surveillance soupçonneuse des autorités, là où il s'agissait de politique pure, le *Globe* était plus libre dans les questions religieuses. Assurément, le trône et l'autel étaient indissolublement unis ; mais les problèmes que soulèvent et que résolvent les religions, plus encore que les choses politiques, ont une face systématique, qui permet de les discuter dans un esprit purement spéculatif, en apparence. Ainsi sont tournées les défenses du gouvernement. Les

[1] *Paris* (22 novembre 1827).
[2] *France* (24 novembre 1827).
[3] T. J. *De la marche des Révolutions* (17 novembre 1827).
[4] L'expression est appliquée par Sainte-Beuve aux théories sensualistes « du XVIIIme siècle le plus avancé » (*P. Litt.*, III, 545). Elle me paraît plus juste ici.

rédacteurs du *Globe,* Jouffroy et Dubois surtout, étaient absolument incrédules. Déistes paisibles, tranquilles dans leur dédain des formes religieuses, ils n'avaient ni les inquiétudes de « ceux qui cherchent en gémissant », ni la violence des fanatiques [1]. Cet état d'esprit est très bien exprimé dans le fameux article de Jouffroy, *Comment les dogmes finissent,* écrit en 1823, publié seulement le 24 mai 1825. Pour lui, le catholicisme dans son essence a été détruit, détruit sans retour par la polémique du XVIII[me] siècle. Mais le « parti de l'ancien dogme » — lisez : le *jésuitisme* — n'est pas mort ; il règne, et il règne pour corrompre ; il répand l'hypocrisie, la superstition, le fanatisme ; il opprime les opposants ; il « enlève la parole à toute doctrine contraire » — lisez : il établit la censure et ferme l'École normale ; — les temps sont « affreux ». Heureusement la jeune génération a dépassé ces retardataires ; elle a dépassé même leurs ennemis, les philosophes négateurs du XVIII[me] siècle.

Les enfants ont dépassé leurs pères... Une foi nouvelle s'est fait pressentir à eux : ils s'attachent à cette perspective ravissante avec enthousiasme, avec conviction, avec résolution. L'espérance de nouveaux jours est en eux ; ils en sont les apôtres prédestinés, et c'est dans leurs mains qu'est le salut du monde..... A eux, le doute ne paraît plus la révélation, mais sa préparation. Ils aperçoivent l'autre moitié de la tâche et sentent la nécessité de la vérité ; et, parce que seuls ils la sentent, ils savent qu'en eux seuls est l'avenir et, par conséquent, la force. Ils se sentent donc appelés... à découvrir la doctrine nouvelle à laquelle toutes les intelligences aspirent à leur insu, au nom de laquelle tous les bras s'armeront s'il y a lieu, qui remplacera dans la croyance le vide laissé par l'ancienne, et terminera l'interrègne illégitime de la force. Telle est l'œuvre sainte à laquelle ils se dévouent dans le silence.

Ainsi, le *Globe* entend à la fois remplacer le christianisme et mettre fin au scepticisme qu'ont répandu les ennemis du christianisme. C'est pourquoi il se défend d'être voltairien. Les Voltaire, les Rousseau, les Helvétius ont, suivant lui, rendu de grands services : ils ont accompli l'œuvre nécessaire de démolition. Mais les temps sont autres, et autres les besoins. Il faut maintenant reconstruire. C'est leur rester fidèles que de ne point leur être servilement fidèles : « Quand nous les abandonnons aujourd'hui, c'est que, affranchis par leurs victoires, poussés en avant par le mouvement qu'ils ont imprimé à la pensée, nous marchons malgré nous comme ils ont marché [2]. » Et pour bien prouver qu'il est affranchi de tout parti-pris, le journal n'hésite pas à montrer sa sympathie pour

[1] Cf. P. Dubois, *Cousin, Jouffroy, Damiron,* publié par Lair (Perrin, 1902).
[2] *Paris* (26 mai 1825).

les formes du christianisme qui, par certains côtés, s'accordent avec ses idées. Il voit avec faveur le protestantisme, forme religieuse « jeune et pleine de ferveur », dont « le principe de liberté est l'âme [1] »; il en loue les ministres [2]; il y sent même parfois un véritable allié contre le catholicisme : « La question va de jour en jour se précisant davantage entre la religion romaine d'une part, le protestantisme et la philosophie de l'autre [3]. » Le Jansénisme, à quelques égards, ne lui déplaît pas non plus; il le défend contre les Jésuites ou les avocats modernes des Jésuites [4]. Le gallicanisme lui paraît avoir beaucoup de bon, car il professe « le plus grand éloignement pour ce mysticisme sentimental et philosophique de quelques nouveaux adeptes de la religion »; il provoque l'esprit d'examen [5]; aussi trouve-t-on fâcheux que l'ultramontanisme l'emporte sur lui [6].

Mais le libéralisme des « Globistes » est plus grand encore. Il leur arrive même de louer le catholicisme contemporain, lorsqu'il a recours à la discussion, non à l'autorité, à la persuasion, non à la menace [7]. Et s'ils font un choix dans le catholicisme de leur temps, le cas échéant, ils le loueront même en bloc, pour le passé. On a soutenu que la religion n'est pour rien dans « l'abolition de l'esclavage, l'établissement de l'égalité légale, enfin dans tout ce qui distingue nos sociétés modernes de celles de l'antiquité ». Duvergier de Hauranne répond : « Jusqu'ici, j'avais plutôt pris la civilisation pour un résultat que pour un principe. Je croyais que la nôtre, péniblement enfantée dans les désordres du moyen âge et formée de mille éléments divers, comptait la doctrine chrétienne parmi ses causes les plus efficaces [8]. » On s'est étonné qu'un prédicateur ait osé faire l'éloge d'Hildebrand. Dubois répond :

Ce moine qui, dans son couvent, conçoit au milieu de la barbarie du XIme siècle, la sublime pensée d'élever une puissance morale au-dessus de toutes les puissances de fait; ce moine qui, devenu pape, réalise avec audace le rêve de sa solitude et poursuit avec une incroyable constance la dernière

[1] *Angleterre* (22 janvier 1825).
[2] *France* (12 août 1826).
[3] *France* (26 janvier 1826).
[4] Lxx. *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France* (14 mai, 2 juin 1825). — Voir plus loin, chapitre *Port-Royal*.
[5] *France* (26 février 1825). Cf. 14 juillet 1825.
[6] *France* (26 janvier 1826). Et pourtant, Dubois sent bien que le gallicanisme est une cote mal taillée (Cf. P. Ds. *France*, 29 avril 1826).
[7] T. D. *Défense du Christianisme* (3 décembre 1825); *France* (8 décembre 1825).
[8] O. *Du jésuitisme ancien et moderne par M. de Pradt* (11 février 1826).

conséquence où devait arriver le catholicisme, c'est-à-dire le gouvernement du monde; ce moine enfin que les légistes du XIIIme siècle et tous les avocats des rois et de la puissance populaire affectent en vain de nous représenter comme un barbare: ce moine a été le Napoléon du sacerdoce chrétien... C'est parce que le catholicisme a gouverné notre Occident jusqu'au XVme siècle, que l'Europe est arrivée à cet énergique développement de civilisation dont nous sommes aujourd'hui si fiers et que nous poursuivons sur les ruines du catholicisme même, et malgré les efforts de sa décrépitude [1].

Le futur organe du Saint-Simonisme blâme Saint-Simon de songer trop exclusivement au bien-être matériel des peuples, d'interdire à l'homme le souci des éternels problèmes de la métaphysique : « Le christianisme... avait mieux compris l'humanité [2]. » Dubois, cet opiniâtre ennemi du principe d'autorité, reconnaît, nons sans un mouvement d'émotion, la grandeur de l'unité que cette autorité fonde.

Le prédicateur, écrit-il un jour, a développé avec assez de bonheur ce qu'il y a de grand dans ce spectacle de toutes les Églises prosternées en même temps en prières devant Dieu; et c'est là, en effet, un des plus admirables ressorts du catholicisme que cette communauté de bonnes œuvres et d'aspirations, que cette union de tous les cœurs dans une même pensée, de tous les esprits dans une même volonté; c'est là ce qui fait sa force et le constitue réellement *religion* au milieu des opinions anarchiques du protestantisme [3].

Et même il ne rappelle pas sans tendresse d'imagination, sinon de cœur, le souvenir de sa foi passée :

Elle est bien loin de nous déjà, la religion qui nous fut enseignée par nos mères et par nos pasteurs revenus de l'exil. Les prêtres de l'Empire, tout en rendant à César plus qu'il n'appartenait à César, avaient du moins élevé notre enfance dans des pensées chrétiennes; ils ne nous façonnaient pas à cette piété théâtrale qui meurt aussitôt après la représentation, et qui ne laisse qu'un amer dédain après un fol enthousiasme. Quelque chose de grave et de sérieux nous est resté dans l'âme; et, même émancipés de sa tutelle, la foi de nos jeunes années est chère à nos souvenirs [4].

Que pouvait en effet coûter à Dubois ou à ses collaborateurs cette justice rendue?

Il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre;

il est doux alors aussi de reconnaître ses mérites. C'est bien en effet l'état d'esprit du *Globe :* le christianisme est fini : « les querelles mêmes qui

[1] *France* (29 août 1826).
[2] *Nécrologie* (4 juin 1826).
[3] P. Ds. *France. Eloquence de la Chaire* (21 mars 1826).
[4] *Ib.*

s'agitent sous nos yeux sont les derniers efforts d'une Église constituée qui passe à l'état de secte et rentre sous la loi commune des écoles philosophiques [1] ». Dans ces conditions, le sage, le philosophe en peut parler avec sérénité et désintéressement. C'est un simple sujet d'études historiques, où l'on doit apporter le sang-froid, les méthodes impartiales et calmes qui conviennent à l'histoire. Voilà pourquoi le *Globe* contemple avec une tranquillité dédaigneuse tout ce qui se fait pour ressusciter ce cadavre. Chateaubriand a voulu « remettre la religion en honneur » : mais après l'avoir lu, « on a rêvé à Dieu, on n'y a point pensé » ; l'effet de son livre a été « tout poétique [2] ». Au premier moment, philosophes et théologiens l'ont attaqué ; cette agitation est passée : « Nous avons tant appris depuis dix ans, les malheurs de la religion sont si loin de nous, *nous la voyons avec tant de calme et d'indifférence*, que c'est un bien vif plaisir de voir quelles impressions elle produisait aux premiers jours de la Restauration sur un homme de génie [3]. » Lamennais est venu à la rescousse ; il ne réussira pas davantage : « M. de Lamennais et les jeunes prêtres ou laïques de son entourage cherchent en vain à se le dissimuler ; c'est un catholicisme nouveau qu'ils proposent au monde ; permis alors de le repousser comme de l'adopter ; permis de rester neutre entre ces nouveaux catholiques, les sectes protestantes et la vieille Église gallicane... ; permis enfin d'assister, *dans le calme de la raison,* à ces luttes instructives, et d'être simples rapporteurs au procès ; et c'est ce que nous faisons [4]. » Enfin, le *Globe* conclut triomphalement :

La philosophie seule a des armes puissantes. Rome le sait bien, et M. de Lamennais ne s'y est pas mépris..... L'avenir apprendra où étaient la véritable intelligence des besoins du siècle et les ressources de la victoire ; mais on peut déjà le prévoir aux terreurs, aux colères de l'Église ultramontaine. La philosophie est tranquille : elle compte les quatre derniers siècles qui viennent de passer, elle regarde le vieux continent et tous ces peuples nouveaux qui viennent à elle, et elle se dit avec sécurité : « Il n'y a plus de Vatican », comme jadis les chrétiens, nés de la veille, répétaient au pied de la statue de la Victoire ébranlée de leurs cris : « Il n'y a plus de Capitole ; il n'y a plus de boucliers tombés du ciel [5]. »

[1] *France* (18 avril 1826).
[2] Ph. *La religion par Benjamin Constant* (4 octobre 1824). — C'est bien l'idée à laquelle reviendra plus tard Sainte-Beuve dans *Chateaubriand et son groupe*.
[3] *Œuvres de M. de Chateaubriand* (25 juillet 1825).
[4] *France* (16 juillet 1825).
[5] *France* (26 janvier 1826).

Telle est donc l'attitude du *Globe*, froide, historique, — tant qu'on reste dans la région des principes et des théories. Mais c'est un rôle qu'un journal ne peut pas garder comme une revue, car il est plus activement mêlé à la vie courante et aux luttes du moment. Il y avait alors en effet un retour offensif de l'ancien régime ; le catholicisme était encore, ou aspirait à redevenir dans toute la force du terme une religion d'État. Le *Globe* s'en effraie; des hauteurs de la théorie, il redescend petit à petit aux luttes des partis : comme il l'a fait en politique, il combat avec un acharnement croissant ses divers adversaires.

Car cette lutte en comprend en réalité deux assez différentes. La première est encore un peu philosophique et dogmatique : c'est la guerre contre Lamennais, l'organe de son groupe, le *Mémorial catholique,* et l'ultramontanisme qu'ils soutiennent. Le *Globe* — fondé, selon Sainte-Beuve, précisément contre le *Mémorial catholique* [1], — le *Globe* s'efforce de montrer la contradiction où tombe forcément toute théorie du consentement universel, qui dénie à chaque esprit le pouvoir d'arriver à la vérité et qui admet en même temps que la majorité de ces esprits possède la vérité [2]. Il reproche à Lamennais de calomnier le monde et la société, de faire de la religion un moyen de police [3]. Il s'inquiète du fanatisme que sème sa doctrine [4] et charge Damiron de le réfuter en détail [5].

Mais, là encore, le débat s'agite surtout dans le domaine des idées. Plus pressante, — car les conséquences d'une défaite seraient plus graves, — est la lutte contre la Compagnie de Jésus. Le *Globe* l'attaque dans le passé; et dans sa guerre acharnée avec le jansénisme, il stigmatise « cette politique fameuse, pleine de mystères et d'intrigues, mélange de ruse et d'audace, de souplesse et d'obstination, s'emparant de la direction des affaires par celle des consciences, sachant se plier aux caractères et s'accommoder aux passions, plus jalouse de les diriger que de les éteindre, débonnaire et facile aux uns, austère avec les autres, application constante en un mot de cette maxime que la sainteté du but sanctifie les moyens [6] ». Dans le présent, il la ridiculise surtout : « le grand jésuitisme est mort... ; celui qu'on nous apporte, c'est le petit, avec son cortège d'espions, de

[1] *Lundis,* VI, 384.
[2] *Le Mémorial catholique* (18 janvier 1825).
[3] *Souhaits de bonne année du Mémorial catholique* (12 février 1825).
[4] T. D. *France* (21 juin 1825).
[5] Ph. *De la philosophie en France* (31 décembre 1825).
[6] Lxx. *Collection de Mémoires relatifs à l'Histoire de France* (2 juin 1825).

délateurs et sa morale corruptrice [1]... » ; et il préfère en général la raillerie à la violence : « car nos Jésuites ne sont pas seulement odieux, ils prêtent souvent à rire [2]. » Cette phrase rend bien l'attitude qu'il veut tenir à leur égard : les combattre, sans surfaire leur puissance. Pourtant, il lui arrive de se lasser de sa propre modération : s'il rend compte de l'épître ironique où Viennet invite Hoffman à se faire Jésuite, c'est d'un ton sérieux, où l'on entend en quelque sorte gronder la menace [3]. Et il en vient, lui, l'organe qui se piquait de rester au-dessus des partis, à prendre part à la levée de boucliers que provoqua la présence de Dupin aux processions de Saint-Acheul [4].

Tout en menant cette campagne contre l'ultramontanisme et les Jésuites, le *Globe* affecte, — naturellement — de ne pas toucher à la religion même. Mais, en fait, il ne l'épargne pas toujours. Non seulement il condamne l'intolérance qui est « dans la nature [5] » du catholicisme, ou l'insensibilité des évêques et du pape pour les Grecs [6] ; mais encore il aime à rappeler l'histoire de Galilée [7], il s'attaque aux miracles [8], aux extases [9], au surnaturel. Surtout il ne pardonne pas au clergé son prosélytisme : « Il y a des souffrances morales qui sont pires que la perte même de la vie ; et, dans cette profonde irritabilité du XIXme siècle, dans cette inquiétude de nouveauté qui le tourmente, nous mettre au régime du silence, et, en même temps, nous tourmenter sans cesse de la prédication d'opinions qui peuvent ne pas être les nôtres, de systèmes auxquel nous ne pouvons pas croire, c'est nous persécuter ; c'est nous troubler tout autant, nous rendre tout aussi colères, qu'en affichant une liste de proscriptions [10]. » Et il menacera les catholiques de s'allier contre

[1] O. *Du jésuitisme ancien et moderne par M. de Pradt* (28 janvier, 11 février 1826).

[2] *Les Jésuites, épître de Barthélemy et Méry* (18 février 1826).

[3] 27 mai 1826 : « Serait-il donc vrai, en effet, que la morale des vieux casuistes fût encore la morale de nos jeunes Pères de la foi ? Cette pensée rend sérieux et triste !... Nous voilà ramenés à déplorer l'erreur des passions et la cruelle nécessité du combat où quelques sectaires réduisent la société..... Le sarcasme répond à la dénonciation. Voilà la société que nous ont faite les réformateurs de séminaire. Jusqu'où ne nous peuvent-ils pas pousser ? Déjà le courage manque aux sages pour signaler l'abus de la défense. Que sera-ce si jamais la défense est interdite ? »

[4] 29 juin, 8 juillet, 9 juillet 1826.

[5] O. *Du jésuitisme ancien et moderne* (28 janvier 1826).

[6] *France* (29 avril 1826).

[7] *Sur une des assertions de Mgr Frayssinous* (8 décembre 1825).

[8] 14 juin 1825, 18 juillet 1826, 16 janvier 1827, etc.

[9] 9, 23, 30 avril, 28 mai 1825.

[10] *France. Des Mandements et des Sermons pour le Jubilé* (25 février 1826).

eux au protestantisme [1], ou demandera des lois répressives contre les empiètements du clergé, car « les manœuvres de son épiscopat rendent tout légitime [2] ».

Mais il faut être juste. Au moment où le *Globe* attaque le plus vivement soit l'ultramontanisme, soit le jésuitisme, soit le clergé ou le dogme catholiques, il s'efforce avec un zèle sincère de ne point se départir de ses principes libéraux. Il réclame pour tous la liberté. Assurément, il la réclame contre les catholiques ou les Jésuites [3]; et en cela, il n'a guère de mérite : la tâche pour un journal libéral était trop facile et trop applaudie. Mais ce qui était plus rare, ce que les libéraux ne comprenaient point, c'est qu'il la réclamât *pour* eux. Il est curieux de voir avec quelle insistance le *Globe* revient là-dessus. Toutes les opinions, ne cesse-t-il de répéter, ont le droit de vivre ensemble sous la protection des mêmes lois. « Réclamer comme le font quelques journaux l'exécution des arrêts parlementaires contre les Jésuites, c'est ne pas comprendre la liberté. Partout où le pouvoir se passionne pour une croyance, la violation est la même; et si, demain, nous voyions l'État ordonner aux catholiques de briser leurs liens avec Rome, de subir telle ou telle réforme dans leur culte, nous serions les premiers à les défendre [4]. » Et l'on a beau l'injurier, l'on a beau railler sa candeur ou douter de sa bonne foi, l'accuser de trahir la cause du libéralisme, avec une louable obstination, il prêche sans se lasser la parfaite tolérance [5]. Qu'importe après cela que le mépris

[1] *Liberté religieuse* (1er juillet 1826) : « Si l'on n'y prend garde, le moment ne tardera pas à venir où les philosophes eux-mêmes, indifférents au fond et estimant également toutes les sectes chrétiennes comme reposant toutes sur la même morale, prêcheront l'éloignement du catholicisme et la nécessité d'une conversion. » — Cf. *Procès de l'Evangile* (28 décembre 1826).

[2] *France. Des Mandements et des Sermons pour le Jubilé* (4 mars 1826).

[3] 31 mai, 16 juin, 3 septembre 1825, 26 février, 1 juillet, 9 septembre, 21 novembre, 14 décembre, 28 décembre 1826, 9, 16, 30 janvier 1827.

[4] *France. De la liberté religieuse et des nouveaux catholiques* (26 juillet 1825).

[5] Voir surtout *France* (2 août 1825) : « Je ne dis pas que si on laissait faire certains vieux philosophes, les prêtres fussent traités plus doucement que ne le seraient les impies par les écrivains du *Mémorial catholique*. Voyez comme les patriarches du parti libéral résolvent les questions de liberté religieuse à l'égard du clergé. S'élève-t-il une contestation entre un curé et quelqu'un de ses paroissiens auquel il aura refusé son ministère, ce n'est jamais le paroissien qui a tort. Si l'on croit ces vieux philosophes, un curé est un fonctionnaire qui a mission d'instruire ses ouailles comme l'entend M. le Procureur du roi, qui est tenu de leur délivrer, sur mandat de M. le Maire, tous les sacrements qu'ils requièrent, et auquel il est sévèrement interdit d'avoir sa conscience d'homme ou sa croyance de prêtre. Les missionnaires sont des vagabonds dangereux, qui entreprennent sur le monopole de la prédication exercée légalement par les curés, sous la surveillance du commissaire de police, et les Frères de la

lui rende cette tolérance plus facile? Il n'en a pas moins un rare mérite à tenir le milieu entre les deux camps également emportés.

Ce qui l'aidait d'ailleurs dans cette tâche ardue, c'est que la conciliation était à la fois et le fondement et le premier contenu de sa doctrine philosophique. Il était ardemment, plus qu'ardemment, dévotement éclectique. Pour lui, Royer-Collard était le Précurseur [1] et Cousin le Messie. Il parle de ce dernier avec une admiration sans mélange, où perce le dévouement du disciple [2]; il tient les lecteurs au courant des incidents de sa vie; il les émeut de sa captivité en Prusse [3]; il signale toutes ses publications et en donne des extraits [4], etc. Ce n'est pas sans raison que le *London Magazine* proclame l'existence d'un clan de « Cousinistes » ou « Globistes » dont le *Globe* était l'organe [5]. Ce nouvel Évangile, qui, du milieu des erreurs accumulées par les divers systèmes fondés sur l'examen d'un seul aspect des choses, va faire sortir la définitive vérité aux multiples faces, ce nouvel Évangile a ses apôtres attitrés : Damiron et Jouffroy. Damiron est le polémiste; à partir du 14 avril 1825, il publie une série d'articles sur l'*Histoire de la philosophie en France au XIXme siècle;* tous les systèmes autres que l'éclectisme y sont expliqués, discutés et réfutés. Et Jouffroy est l'apologiste: il expose la doctrine, en montre le sens profond, les avantages, et la fait voir se manifestant dans tous les ordres de l'activité humaine [6].

Naturellement cette doctrine est attaquée par les catholiques; et nous venons de voir quelle attitude le *Globe* a tenue en face d'eux. Mais elle

Doctrine chrétienne, des espèces de professeurs marrons, qui usurpent sur le domaine de la bienheureuse Université. Les Jésuites surtout, les Jésuites, qui passent pour les plus redoutables ennemis des philosophes, sont traités par eux avec moins de cérémonie encore; tous moyens sont bons contre ces ecclésiastiques, et il paraît légitime de leur interdire le feu et l'eau. Les dévots veulent absolument qu'on nous coupe le poing pour nous prouver l'excellence de la religion, et les incrédules ne nous permettent d'aller à la messe que sous le bon plaisir de M. le Préfet. Les premiers, dit-on, travaillent à mettre l'État dans l'Église; les autres entendent que l'Église soit dans l'État. » — Cf. 25 août et 8 décembre 1825; 1 avril et 5 août 1826, et toute la polémique sur la campagne de M. de Montlosier : 13, 18 avril, 15 juillet, 1, 5, 8, 15 août, 19 septembre, 2 octobre, 28 décembre 1826, etc.

[1] *Philosophie, Royer-Collard, Cousin* (6 novembre 1824); *Académie française* (15 novembre 1827).

[2] *Philosophie* (6 novembre 1824).

[3] 23, 27 novembre 1824, 21 mai 1825.

[4] 19 mars 1825, 31 mars, 6 mai, 13, 16 juin, 8 juillet, 28 août, 7 octobre 1826, 24 mars, 7 avril 1827, etc.

[5] *Angleterre* (27 janvier 1825).

[6] T. J. *De la philosophie morale de M. Droz ou de l'éclectisme moderne* (9 avril 1825); *Philosophie* (24 mars, 7 avril 1827).

est attaquée aussi par les héritiers du XVIIIme siècle, « les Cabanis, les Ginguené, les Ducis, les Daunou, les Tracy, les Andrieux [1] », tous hommes que le journal assure de sa « vénération ». tout en répudiant leur philosophie : n'est-elle pas « une doctrine étroite qui enlève à notre nature la meilleure partie d'elle-même, et d'ailleurs se prête mal à ces opinions de liberté qu'en a déduites une fausse logique [2] » ? Seulement, si le *Globe* a la consolation de pouvoir traiter ces deux groupes ennemis d'également retardataires, voici qu'une doctrine récente, plus récente encore que l'éclectisme, surgit à son tour et à son tour le menace : l' « industrialisme » des « Producteurs ». Les éclectiques le combattent, et ils en réfutent l'étroit matérialisme [3]. Et cependant, tant leurs espérances sont vastes, tant leur confiance en leur méthode est profonde, ils revêtent eux aussi parfois des allures de prophètes, ils semblent prêcher une nouvelle religion, singulièrement voisine de la Révélation Saint-Simonienne : « Les vérités seront les mêmes, mais la manifestation sera différente. Cette fois, elle sera toute scientifique : ce sera la découverte de l'inconnu par le connu, de l'invisible par le visible. Elle ne se prêchera plus, elle s'enseignera, et elle se démontrera au lieu de s'imposer... On sera théologien comme on sera physicien et philosophe, ou plutôt le théologien se formera du physicien et du philosophe... »; ce système « n'aura son plein développement qu'après l'entière formation de la science universelle; car il n'en peut être que le résultat, la fin, le couronnement [4] ». Ce sont là des promesses faites en passant, et dont l'échéance est indéfiniment reculée. Qui sait pourtant si Sainte-Beuve ne les a pas remarquées au passage, si ce n'est point là (tant sont parfois infimes les influences qui déterminent les âmes) une des raisons qu'il aura eues plus tard d'adhérer aux espérances plus hâtives du Saint-Simonisme ?

[1] *Paris* (20 mai 1825).

[2] *Principes de droit politique par H. Torimbert* (16 avril 1825). — Cf. T. J. *De la Sorbonne et des philosophes* (15 janvier 1825); M. D. *Considérations sur les causes et les progrès de la corruption en France par A. Dumesnil* (23 décembre 1824); Ph. Articles sur l'*Histoire de la philosophie en France au XIXme siècle.*

[3] *Mort de Saint-Simon* (4 juin 1825); T. J. *Fragments philosophiques par M. Cousin* (6 mai 1826). — Saint-Simon avait en vain essayé de faire alors du *Globe* l'organe de sa doctrine (Cf. *Pr. Lundis,* III, 355).

[4] Ph. *Histoire de la philosophie au XIXme siècle, Lamennais* (31 décembre 1825).

III

Sainte-Beuve en effet, est plus d'accord avec ses collaborateurs quand ils nient que quand ils affirment, quand ils combattent le christianisme que quand ils prêchent et prônent le spiritualisme éclectique. Nous avons vu quel état d'esprit peu favorable au christianisme était le sien quand il est entré à l'École de médecine. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait approuvé sans réserves l'attitude hostilement indifférente (si l'on peut ainsi parler) des rédacteurs du *Globe*. Et lui aussi l'a prise. Le surnaturel lui déplaît : Bossuet, venu après Malebranche, a montré « comment, si l'on voulait de gré ou de force tout faire rentrer en Dieu, il n'en coûtait pas plus de voir en lui des actions que des idées. Ce système, à tout prendre, eût bien valu l'autre ; mais ce n'est pas là justifier l'histoire, et, si jamais la passion des causes et des explications ne s'en était emparée à meilleure fin, il y aurait une raison de plus pour l'y proscrire. *En se bornant aux considérations humaines*, Montesquieu a signalé la vraie route, la route ouverte à la *saine philosophie* et il a prouvé qu'elle était praticable en y marchant [1] ». Quand Sainte-Beuve rencontre, dans les sujets qui lui sont le plus chers, une thèse pareille, il l'écarte dédaigneusement. Mme Belloc voit des manifestations de la Providence dans l'histoire du mouvement hellénique. Mais « la cause des Grecs... n'a pas besoin » de ce « mysticisme religieux ». « Il est beau, il est consolant sans doute de voir dans les mouvements des peuples les inspirations de l'esprit de Dieu, et, dans le sentiment qui les pousse au bien-être, la marque infaillible et divine qu'ils l'atteindront ; il serait doux de penser que les obstacles apparents contre l'affranchissement des Hellènes n'en sont que des moyens dans l'ordre de la Providence... Mais n'est-il pas téméraire de proclamer telle la volonté divine ? Et ne serait-il pas plus conforme à notre sagesse humaine, comme le ciel nous l'a faite, de dire que tout cela nuit à la Grèce et la tue... [2] ? » S'il ne compte pas Lamartine au premier rang des poètes érotiques — dans le sens large et noble qu'il donne à ce mot [3] —, s'il semble presque le juger, à certains égards,

[1] *Pr. Lundis*, I, 103.
[2] *Pr. Lundis*, I, 136.
[3] « Le poète érotique, pour nous, c'est celui qui transporte la patrie, la liberté, l'humanité dans l'amour, qui consacre les tourments et les désirs de la volupté par des douleurs et des espérances bien autrement viriles ; c'est celui qui nous enivre de

inférieur à Béranger, c'est parce que Lamartine « en introduisant la divinité et l'immortalité dans l'amour » n'a « fait qu'obéir à des besoins individuels ». que sa poésie est « une religion [1] ». Et à la façon dont il parle des « sentiments religieux », des « croyances mystiques » de la *Muse française*, on sent qu'il en est un peu impatienté et qu'il approuve le siècle « de plus en plus ennemi de tout mysticisme », d'avoir négligé ces poètes, et, par son indifférence, dissous leur groupe [2].

Mêlé, comme tous ses collaborateurs, au mouvement des idées, assistant aux luttes des partis et s'y échauffant avec eux, il n'avait donc aucune raison d'être choqué de la violence des polémiques. A l'occasion, il y prend part; et les quelques traits qu'il lance en passant sont d'autant plus significatifs que rien ne l'obligeait à le faire, car les sujets dont il traitait le plus souvent favorisaient ou réclamaient la neutralité. Le mot sur Richelieu de l'article consacré au *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, « l'atrocité du vieux prêtre moribond [3] », est d'un homme qui n'a pas beaucoup de sympathies pour le clergé. Il attaque avec une rare violence Mme de Genlis, il la ridiculise, il insinue qu'elle ment avec effronterie, il fait des allusions très outrageuses à sa vie privée. La raison de cette colère? Elle perce en quelques mots qu'il laisse échapper : c'est que Mme de Genlis se vante d'avoir conçu « une antipathie ineffaçable pour Voltaire », qu'elle trouve le livre d'Helvétius « infâme » et la figure de d'Alembert, « ignoble » : qu'elle est ennemie de toute la coterie philosophique et de ses doctrines; et, pour terminer, c'est avec un visible plaisir qu'il l'écrase sous les noms, la supériorité, la gloire de Mme Roland et de Mme de Staël [4]. Mais, ce qui est plus significatif encore, c'est la façon dont il parle de Voltaire. Il n'hésite pas à blâmer les « jongleries philosophiques », les parodies indécentes, « les confessions et communions dérisoires dont le seigneur de Ferney donnait le spectacle aux grands jours dans son église paroissiale [5] ». Mais cela fait, de quel ton il célèbre ses combats antireligieux :

..... Grâce à un parti, Voltaire n'a pas cessé d'être, ou, pour mieux dire, il est redevenu pour nous l'homme de la circonstance. Nul, en effet, dans cette

notre gloire, en même temps que de la beauté, qui, dans le délire des sens, a une pensée encore pour le malheur du monde. » (*Pr. Lundis*, I, 119.)

[1] *Pr. Lundis*, I, 120.

[2] *Pr. Lundis*, I, 164-168.

[3] *P. Cont.*, II, 539.

[4] *Pr. Lundis*, I, 35, 40-41, 50.

[5] *Pr. Lundis*, I, 100.

grande querelle de la philosophie contre le fanatisme religieux, ne se montra aussi infatigable, aussi invincible que lui, et ne s'acquit un renom plus populaire..... La lutte qu'on croyait éteinte reprend vie et se replie obstinément sur les brisées du dernier siècle. Qu'on ne s'étonne donc pas que les noms de Voltaire et des autres restent des cris de ralliement, et qu'on batte des mains à tout ce qui les concerne. C'est sur leurs tombes, en effet, que le champ de bataille est reporté : d'une part, c'est contre leurs cendres qu'on s'acharne; de l'autre, ce sont leurs armes, bien que déjà rouillées, qu'on exhume. Les voilà redevenus nos chefs, nos contemporains : Blaise Pascal l'est bien aussi, comment Voltaire ne le serait-il pas [1] ?

Comme on voit que cela est écrit au temps où les libéraux parlaient tout bas, avec effroi, des Jésuites et de la « Congrégation ».

Mais tout en combattant le même combat que les collaborateurs du *Globe,* Sainte-Beuve s'était-il sans réserves enrôlé sous leur bannière? Était-il comme eux spiritualiste et éclectique? Il eût fallu pour cela, qu'il se fût « converti ». qu'il eût abjuré cet austère panthéisme matérialiste dont nous l'avons vu imbu au sortir du collège et de l'École de médecine. Et rien ne nous autorise à le croire. Au contraire, sa disposition morale semble être restée la même. Dans la lettre à Sellèque du 10 octobre 1826, percent cette même tristesse résignée et grave, « ces terribles accès de mélancolie et de dégoût de tout », que ses tendances naturelles et ses doctrines sans espérance lui avaient à la fois inspirés [2]. S'il fait des objections aux théories déterministes et fatalistes, elles restent strictement littéraires : il ne nie point que peut-être le fatalisme ne soit le vrai; mais, en insistant sur les petites causes, sur l'entrecroisement des faits et de leurs conséquences, sur la part du hasard dans les grands événements du monde, il met simplement en garde contre l'abus qu'on pourrait faire de ces doctrines, contre les systèmes trop logiques qu'on en tire volontiers [3]. D'ailleurs, il a conservé ces mêmes principes rigides de morale sentencieuse, et, dans l'expression au moins, un peu candide. C'est avec une intransigeance de jeune

[1] *Pr. Lundis,* I, 97-98. — Cf. *Globe* du 16 juin 1825 : « Je sais tel homme qui n'ouvrait pas Voltaire il y a dix ans et qui le lit maintenant avec délices. Certes, plus d'un reproche est dû à la légèreté ou à la licence de plusieurs des écrits que vous [les ultramontains] dénoncez; mais la conduite de vos hommes d'État et de vos agents, mais le langage de vos orateurs et de vos écrivains, mais tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons ne mérite pas mieux; la résistance est encore plus noble que l'attaque et votre parti est descendu si bas qu'il n'y a plus d'ennemis indignes de lui. » (*Sur un article du « Mémorial catholique »*.)

[2] *Corr.*, I, 6.

[3] Articles sur *Bonstetten, Thiers, Mignet* (*Pr. Lundis,* I, 28, 86, 101).

puritain qu'il stigmatise les vices de la cour de Louis XV [1]; c'est avec une conviction un peu déclamatoire qu'il prêche des sermons laïques : « De toutes les villes de la Grèce, Lesbos est peut-être celle qui gagnera le plus à la Révolution nouvelle... Appelée par sa position et par son étendue à devenir un des boulevards de la Grèce, elle se souviendra que la liberté vit de mœurs pures et austères ; elle se préservera cette fois de la contagion de l'Ionie qui l'a trop longtemps souillée, et elle puisera dans les vertus patriotiques une gloire honorable qui fera honte à sa célébrité première [2]. » Enfin, lui-même avouait avec assez de netteté combien ses doctrines étaient loin du spiritualisme de Cousin. En 1827, alors qu'il était déjà dans l'intimité de Hugo, alors que l'influence de ce milieu chrétien ou même mystique aurait déjà pu entamer son incrédulité, il proclamait avec calme son matérialisme. Victor Pavie en entendit l'aveu, la première fois qu'il causa avec lui :

Je saisis avec avidité l'occasion de lui déclarer avec franchise combien la doctrine du *Globe*, sauf le talent admirable de sa rédaction, me paraissait amère et désolante. Il la trouvait au contraire large et consolante, tout en convenant qu'elle admettait toutes les croyances possibles et même jusqu'à l'athéisme dans son sein. Quant à lui, ajoutait-il, ses idées philosophiques ne s'élevaient même pas jusque-là. Il se contentait tout bonnement d'un *matérialisme tranquille*, sans s'inquiéter d'un avenir qui lui paraissait très doux ; mais tout cela dit avec une modestie et une aménité que je ne pouvais allier avec le ton sardonique et tranchant qui éclate dans ses pages [3].

Et peut-être faut-il un peu en rabattre de cette « tranquillité ». Sainte-Beuve, à en juger par cette lettre à Sellèque que je citais plus haut, n'avait point atteint la sérénité calme qu'il affecte ici. Peut-être, dans ce milieu nouveau, se tenait-il sur la défensive. Peut-être sentait-il que les membres du Cénacle auraient désiré l'attirer à leurs idées, et, pour se préserver de ces tentatives, il n'était point fâché de laisser croire que sa sécurité philosophique était plus parfaite qu'elle ne l'était réellement. Montrer quelque trouble, quelque hésitation, c'eût été provoquer les assauts du prosélytisme. Il se pourrait aussi d'ailleurs qu'il n'y eût point là d'affectation. Le milieu tout rationaliste, tout intellectuel du *Globe* avait pu agir sur lui. Sans arriver à changer le fond de ses doctrines, il avait pu

[1] *Pr. Lundis*, I, 22.
[2] *Lesbos* (*Globe*, 4 décembre 1824). Non recueilli.
[3] CHASLES PAVIE. *Confidences romantiques* (*Débats*, 1er juillet 1896). On sait que ce matérialisme est revenu plus tard et aussi décisif et aussi absolu. Il était si absolu qu'il « épouvantait » le prince Jérôme ; et pourtant !..... (Cf. LEVALLOIS, p. 184).

en modifier l'expression et, pour ainsi dire, l'allure : l'enthousiasme, le quasi-mysticisme avec lesquels Sainte-Beuve professait et sentait son matérialisme auraient été rabattus et comme éteints en lui par le doctrinarisme ambiant; d'une philosophie à la Diderot, sans rien modifier d'essentiel en ses théories, il avait pu presque insensiblement passer à une philosophie à la Condorcet.

Quoi qu'il en soit de ces explications, il est clair qu'en 1824 et même en 1827, Sainte-Beuve n'était nullement éclectique, à aucun degré disciple de Cousin. Le *Globe,* en politique, en religion, là où son influence était parallèle à la marche personnelle de Sainte-Beuve, l'avait assurée et guidée : là où elle la croisait ou même la contrariait, il l'avait seulement très légèrement déviée. « Globiste » dans la campagne politique, « Globiste » dans la campagne anticléricale, Sainte-Beuve ne l'était plus dans la campagne philosophique. Il n'a pas trop tort de dire, comme il l'a fait plus tard : « Je suis passé par l'école doctrinaire et psychologique du *Globe,* mais en faisant mes réserves et sans y adhérer [1]. »

[1] *P. Litt.*, III, 545.

IV

SAINTE-BEUVE AU « GLOBE » (SUITE)

LE MILIEU LITTÉRAIRE

I. Le programme littéraire du *Globe*. — La polémique : lutte contre les classiques de la décadence, les « règles », la critique arriérée, les auteurs routiniers, les corps littéraires attardés, et cela dans tous les domaines, mais particulièrement au théâtre. — Part de Sainte-Beuve dans cette campagne.

II. La théorie : par la liberté à la vérité ; l'étude de la nature, de l'histoire, des littératures étrangères, et la véritable originalité, en tous les genres, mais particulièrement au théâtre. — Confiance de Sainte-Beuve en cette doctrine.

III. Le *Globe* et le romantisme. Le *Globe* considéré comme organe du romantisme et faisant en effet alliance avec un certain romantisme. Le *Globe* ennemi des excès (dénigrement des vrais classiques, engouement pour les étrangers, foi aveugle aux nouvelles doctrines). Le *Globe* sévère jusqu'à l'injustice pour la *Muse française* : raisons littéraires, mais surtout politiques et religieuses de ces jugements : le vrai romantisme ou l'éclectisme en littérature. — Sainte-Beuve imbu des mêmes idées et préventions.

> « L'école romantique des poètes ne put jamais faire irruption au *Globe* et le gagner comme organe à elle ; mais elle y avait des alliés et des intelligences. »
>
> (*Portraits Littéraires*, I, 318.)

I

L'influence que le milieu du *Globe* a pu exercer sur Sainte-Beuve est plus importante en ce qui concerne la littérature, qu'elle ne l'est en philosophie ou en politique. Les ambitions de Sainte-Beuve le portaient à s'attacher plus aux lettres pures qu'à la spéculation ou à l'action ;

et d'ailleurs, le *Globe* était avant tout — parce qu'il y était forcé — un organe littéraire. Le premier numéro du journal [1] s'en était expliqué, dans un programme significatif, qu'avait rédigé Dubois. La littérature, y est-il dit, vit et progresse en France depuis dix ans, et cependant la critique littéraire dépérit. C'est que les journaux politiques n'en font point, ou, s'ils en font, c'est dans un intérêt de parti, sans souci de l'art ni de la justice; et, quant aux journaux littéraires, ils n'ont aucun sérieux, aucune doctrine. D'ailleurs, les uns comme les autres publiés à Paris, ils ne s'occupent que des publications parisiennes. Chose plus grave encore, tous sont tombés entre les mains des libraires : « la critique est devenue une spéculation d'auteurs et un commerce de librairie; chaque coterie a sa feuille ». A ces abus, il est temps de remédier. La France doit connaître les peuples étrangers; car, depuis la paix, les intérêts de toutes les nations, de plus en plus liées les unes aux autres, sont devenus communs : « Donner toutes les nouvelles étrangères, littéraires, industrielles ou morales, sans toutefois entrer dans des discussions trop profondes en ce qui regarde les sciences, voilà ce qui remplacera dans notre feuille, le compte rendu des théâtres et les esquisses parisiennes. » Et la France doit se connaître elle-même : la province est ignorée; « cependant, que peut-il y avoir de plus utile comme de plus curieux que de révéler à chaque contrée sa force ou sa faiblesse, de l'exciter et la soutenir par le spectacle de ce qui se fait ailleurs? » Enfin, la France doit connaître sa littérature : « Examiner sérieusement et en conscience toutes les productions littéraires vraiment utiles et remarquables; s'occuper du théâtre, quand le théâtre produira quelque nouveauté originale ou grave ou légère, quand quelque acteur de talent paraîtra pour la première fois sur la scène ou s'essaiera dans un genre nouveau; mais laisser à l'oubli toutes ces pièces qui passent et tous ces acteurs qui se succèdent sans aucun bénéfice pour l'art; en un mot, constater les succès et en montrer les raisons, voilà notre but. »

Après cette exposition de notre plan, trop vague peut-être, mais que la généralité dans laquelle nous sommes obligés de nous renfermer ne nous permet pas de préciser davantage, continue le programme, il nous reste à parler de nos doctrines littéraires. Deux mots suffisent : liberté et respect du goût national. Ni nous n'applaudirons à ces écoles de germanisme et d'anglicisme qui menacent jusqu'à la langue de Racine et de Voltaire; ni nous ne nous soumettrons aux anathèmes académiques d'une école vieillie, qui n'oppose à l'audace qu'une admiration épuisée, invoque sans cesse les gloires du passé

[1] 16 septembre 1824.

pour cacher la misère du présent, et ne conçoit que la timide observation de ce qu'ont fait les anciens maîtres, oubliant que les grands maîtres n'ont été ainsi appelés que parce qu'ils ont été créateurs. Le devoir de la critique, à juger du moins par ce qu'elle a été de tous les temps, n'est pas d'interdire mais de provoquer les essais, car ce sont les essais heureux qui lui donnent ses règles; mais elle ne fait jamais loi qu'après coup. Laissons donc tenter toutes les expériences, et ne craignons pas de devenir Anglais ni Germain. Il y a dans notre sol, dans notre organisation délicate et flexible, dans notre goût si juste et si vrai, assez de vertu pour nous maintenir ce que nous sommes.

Les divers écrivains qui composaient la rédaction du *Globe*, en littérature comme en philosophie ou en politique, avaient un assez grand nombre de doctrines ou de tendances communes. En négligeant les nuances, on peut dire qu'ils formaient une « école ». L'idée sur laquelle ils s'entendaient le plus complètement, c'était la nécessité de combattre cette « école vieillie » qui régnait alors. Dès son apparition, le journal commença nettement la campagne. On dirait que ses rédacteurs — voulant se faire la main, et désireux d'ailleurs de prouver que leurs principes ne concernaient point seulement la littérature au sens étroit du mot — n'ont pas été fâchés de les exposer d'abord à propos des arts. Thiers, dans la série d'articles qu'il consacra au Salon, mena vivement l'attaque. Il s'en prenait aux classiques de la peinture [1], épris jusqu'à la superstition « du style », c'est-à-dire de la convention artistique comme les autres avaient le fétichisme des « règles », c'est-à-dire de la convention littéraire; et, pour que nul ne s'y méprît, c'est lui-même qui établit ce rapprochement. Dessin trop académique, composition symétrique à l'excès, pantomime déclamatoire, abus de la mythologie et des éternels sujets grecs ou romains, voilà ce qu'il reproche aux artistes; et il n'était point difficile, en transposant les termes, d'y voir une sortie contre la langue factice, l'ordonnance monotone, le ton uniformément soutenu et « noble », les sujets ressassés des œuvres et surtout du théâtre contemporains. Un second article n'était pas moins dur pour les académiques [2]; et, dans un troisième [3], Thiers, abordant franchement la littérature, raillait les « petites conventions mesquines », qui ne sont point tirées de la nature des choses, et que la routine prétendait imposer aux lettres.

[1] Y. *Beaux-Arts*, I. Exposition de 1824 (15 septembre 1824).

[2] Y. *Beaux-Arts*, II (26 septembre 1824) : « Ces tableaux, sous le rapport de la vérité, de l'originalité et du pathétique me font entièrement l'effet de discours de réception. »

[3] Y. *Beaux-Arts*, III (28 septembre 1824).

Mais le *Globe* ne s'en tint pas là, et il porta vite la question sur son véritable terrain. Quelque temps après, E. D. commença une série d'articles sur Shakespeare [1]. Il ne dissimulait guère ses intentions agressives. Nous devons, disait-il, faire connaître vraiment Shakespeare, qui est défiguré par les exagérations de ses partisans mêmes, qui n'est pas compris de ses détracteurs, butés à Boileau. C'est ainsi qu'on pourra battre en brèche les principes et les admirations conventionnelles qu'on se transmet depuis deux siècles. La critique routinière et tenace « suit l'ornière de M. de La Harpe... et craint d'être obligée... de changer ses principes en préjugés. Il est dur d'être contraint à renouveler son sac d'anecdotes, à ne pouvoir plus peut-être sourire à la pamoison de Chimène et au *Tout beau!* du vieil Horace ».

La convention, la routine, ce qu'elles introduisent inévitablement de factice et d'étroit dans les œuvres, voilà ce que le *Globe* poursuit avec acharnement. Les règles absolues où sont formulées ces conventions, répète-t-il à chaque instant, sont utiles aux critiques, car elles facilitent leur tâche devenue presque mécanique : elles sont utiles aux imitateurs, à qui elles rendent plus aisé leur travail de copie et de plagiat, mais elles sont funestes aux esprits originaux. « Chaque siècle considère les mêmes choses d'un point de vue qui lui est propre : les notions populaires à chaque époque font la littérature des nations... : pas un homme de génie ne ressemble à un autre et ne suit la même route : les règles absolues sont bonnes pour les analystes et les critiques, et comme principes d'étude, ainsi que les procédés du dessin linéaire : mais ensuite la création est et doit demeurer libre, sous peine de mort pour les arts [2]. » Or, les règles tendent à ramener tous les points de vue à un seul, toutes les voies à une seule. Elles sont la formule même des préjugés. Aussi, quand de maladroits adversaires invoquent précisément ces préjugés contre les novateurs, quand Z. des *Débats* s'élève contre « toute composition contraire au système suivi en France depuis Louis XIV [3] », le *Globe* raille ou s'indigne. Les classiques, s'écrie Duvergier de Hauranne, ne jugent point par eux-mêmes, mais

[1] E. D. *Études sur Shakespeare* ([illegible] novembre 18[illegible]). E. D. désigne peut-être Ernest Desclozeaux ([illegible] *Lundis*, XIII, [illegible]), quoique moi-même, sur la foi de renseignements que je crains inexacts, j'aie cru jadis que c'était un certain Desprès. ([illegible] *Le Romantisme, une poignée de définitions*, *Revue des Lettres françaises et étrangères*, [illegible] 1900.)

[2] *Le Siège de Damas par M. Viennet*, 15 octobre 1825.

[3] *Campagne littéraire de 1825*, 3 décembre 1825. Remarquons que Sainte-Beuve a repris, et semble aimer cette métaphore (*P. Litt.*, II, 325).

par rapport à des idées consacrées. « Ce sont eux qui ont critiqué le *Cid*, outragé Molière, soutenu Pradon contre Racine, et ils ne se servent aujourd'hui des noms illustres de Corneille, de Molière et de Racine que pour empêcher d'autres de faire ce que ces grands hommes ont fait... Tout ce qui ressemble aux productions françaises qui ont plus de vingt ans de date. voilà pour eux le classique [1]. »

Conventionnelles et étroites, les règles sont encore à rejeter par le fait seul qu'elles sont abstraites et réduites en formules. Ce sont des philosophes qui les ont inventées et elles ne sortent point spontanément de l'étude des modèles d'où l'on prétend les avoir tirées. C'est ainsi que Patin, le sage Patin lui-même, favorise les novateurs. Car il s'est fait Grec en se remettant directement en contact avec les grands maîtres de l'antiquité : il « s'abandonne naïvement à la contemplation » de la tragédie qu'il étudie ; il « se place en esprit parmi les spectateurs athéniens avec leurs idées et leurs habitudes » ; et, grâce à cette étude personnelle, vivante, si l'on peut ainsi dire, il est tout naturellement arrivé à les juger comme le poète Aristophane, et non comme le philosophe Aristote [2].

Mais le *Globe* ne s'en prend pas seulement aux règles, aux critiques qui les appliquent, aux théoriciens qui les inventent. Il sent bien que, maintenue dans la région des principes, une pareille discussion n'aura qu'un effet restreint. Trop peu d'esprits sont capables de la suivre et de conclure avec indépendance, en connaissance de cause. Il faut donc attaquer les règles, aussi et peut-être surtout, chez ceux qui les appliquent ; ils seront comme les hilotes ivres de la littérature. Voilà pourquoi aucune occasion n'est perdue de railler les débris régnants du classicisme en décadence, « ces faiseurs actuels de vieille littérature », qui « font vivre leurs drames à la faveur d'une scène de Shakespeare, et l'outragent ensuite tout à leur aise [3] ». Tous y passent, morts et vivants, Luce de

[1] O. *Du romantique*, I (24 mars 1825).

[2] *De la tragédie grecque, cours de M. Patin* (9 avril 1825) : « Aristote, en effet, a poussé si loin l'abstraction dans ses recherches sur la poétique du théâtre, que ce n'est pas plus un critique grec du temps d'Alexandre qu'un critique de tout autre temps et de toute autre nation ; il cherche l'absolu, ce rêve de tous les hommes qui veulent soumettre l'inconstante nature humaine à une fixité qu'elle réprouve, et il ne donne pas plus l'idée du théâtre de sa nation que ne pouvaient donner de la nôtre les quatre volumes de M. Lemercier, avec leurs vingt-quatre ou vingt-cinq règles, condition *sine qua non* de toute tragédie. »

[3] E. D. *Études sur Shakespeare* (27 novembre 1824).

Lancival [1] et l'école de Delille [2], Jouy [3] et ses amis Auger [4] et Viennet [5], Parceval [6] et Baour-Lormian [7]. Sainte-Beuve, dans ce concert — ou ce charivari — fait sa partie avec entrain; il poursuit avec rudesse en Baour-Lormian ses torts politiques et ses défauts littéraires : c'est un commerçant qui vend des vers et non pas un poète; il est en dehors de la littérature et au-dessous de la critique [8].

Quelle que soit l'importance des individus, les corporations littéraires, les sociétés, les instituts en ont plus encore. Ce sont là en effet des Bastilles dont la chute ou la prise est le symptôme du triomphe définitif. Or, les corps se renouvellent avec lenteur; ils se recrutent-eux-mêmes; ils ne s'adjoignent en général que des hommes déjà connus, par suite un peu âgés; ainsi, ils se maintiennent plus longtemps dans les vieilles habitudes. Le *Globe* les sentait hostiles : « Les sociétés littéraires et scientifiques luttent contre le romantisme, et deviennent inutiles [9]. » Malgré ses beaux principes de décentralisation, et, en raison de la prépondérance qu'exerce Paris en matière littéraire, il laissa à peu près de côté les associations provinciales; mais celles de Paris n'y perdirent rien. L'Athénée surtout était surveillé et, le cas échéant, rudement morigéné. Cette société littéraire était la seule qui fût imbue d'esprit libéral et de tendances philosophiques, la seule par conséquent, sur laquelle le *Globe* aurait pu compter, et il la voyait avec dépit se faire « une petite académie à la suite, une petite coterie d'arrière-garde du XVIIIme siècle dans le XIXme [10] ».

A plus forte raison, la véritable Académie était-elle la victime des rédacteurs du *Globe* : ils la sentaient plus nettement et plus dangereu-

[1] C. M. *Œuvres de Luce de Lancival* (16 septembre, 5 octobre 1826).

[2] G. *Le génie de l'homme par Chênedollé* (5 août 1826).

[3] P. S. *Petite lettre à un provincial* (27 novembre 1824); *Bélisaire* (2 juillet 1825). — Cf. plus tard, C. *Cécile* (10 mars 1827); P. Ds. *Julien dans les Gaules* (24 mars 1827).

[4] *Académie* (30 novembre 1824).

[5] *Le Siège de Damas par M. Viennet* (15 octobre 1825); *Sigismond de Bourgogne* (13 septembre 1825).

[6] *Philippe-Auguste par M. Parceval* (4 et 25 février 1826).

[7] *Le classique et le romantique par M. B.* (5 novembre 1825); *Secondes Satires* (31 décembre 1825), etc.

[8] *Des poésies de circonstance et de M. Baour-Lormian* (2 juin 1825). Non recueilli.

[9] A. P. *Normandie*, II (7 mai 1825).

[10] H. *Cours de M. Villemain*, II (30 novembre 1824). — Cf. *Ouverture de l'Athénée* (6 décembre 1824) : « Il faut qu'elle sache conserver sa gloire, et elle ne le peut qu'en s'associant plus que jamais à la marche des lettres et des sciences, de manière à satisfaire aux besoins de notre temps. »

sement hostile. On peut se demander, écrivait l'un d'eux avec aigreur, ce que sera l'Académie française, « cette arche sainte, dépositaire de toutes les doctrines, de toutes les autorités du grand Siècle, lorsque, à force de s'obstiner à ne pas marcher avec tout le monde, elle sera restée quelque jour tout à fait en dehors de la littérature [1] ». A chacune des élections, des réceptions, à chacun des votes académiques, ce sont les mêmes plaintes. Auger a sottement, en pleine Académie, raillé les novateurs [2]. L'Académie est asservie par la censure et séduite par les pensions [3]. Le duc de Montmorency est élu sans titres, c'est un « scandale » ; dans sa colère, le *Globe* va même jusqu'à menacer Chateaubriand : « il a voté en gentilhomme et en membre du Congrès de Vérone » ; qu'il « prenne garde [4] ! » Puis, c'est l'élection de Brifaut : il vaudrait bien mieux pour l'Académie « avoir fait quelque bon choix tout à fait selon Montrouge ; d'humilité en humilité, elle en arriverait à cette douce et profonde obscurité que nous lui avons tant de fois souhaitée pour le bonheur des lettres, et des lettrés à pension [5] ». Puis, c'est le prix décerné aux *Contes* de Bouilly, alors que Dunoyer présentait son livre *La liberté dans ses rapports avec l'industrie* [6] ; etc.

De quelque forme littéraire qu'il s'agisse, le *Globe* exprime toujours la même haine pour les règles vieillies et les conventions surannées. Toutefois, il s'attache avec une ardeur plus particulière au genre dramatique ; c'est quand il parle des théâtres qu'il s'exprime le plus vivement. La raison en est bien simple. Le théâtre, avec le bruit qu'il fait, la rapide popularité qu'il assure, est, pour ainsi dire, surtout en France, la mesure du succès. Une doctrine littéraire, une école n'a pas triomphé vraiment tant qu'elle n'a pas conquis la scène ; inversement, un éclatant succès sur les planches confirme ses progrès et fortifie ses positions. C'est

[1] A. P. *Normandie*, 11 (7 mai 1825). — Le *Globe* cite avec un évident plaisir la liste (d'ailleurs étrange) où Stendhal oppose les novateurs aux retardataires : Lamartine et Droz, Béranger et Campenon, de Barante et Lacretelle, Fiévée et Roger, Guizot et Michaud, Lamennais et Daguessau, Cousin et Villars, général Foy et de Lewis, Royer-Collard et de Montesquiou, Fauriel et de Cessac, Daunou et de Pastoret, Paul-Louis Courier et Auger, Benjamin Constant et Bigot de Préameneu, de Pradt et Frayssinous, Scribe et Soumet, Étienne et Laya (*Racine et Shakespeare par M. de Stendhal*, 7 avril 1825).

[2] *Académie* (30 novembre 1824).

[3] *Ib.* (9 juillet 1825).

[4] *Ib.* (5 novembre 1825 et 11 février 1826).

[5] *Ib.* (20 avril et 20 juillet 1826).

[6] *Nouvelles littéraires* (19 août 1826). Le *Globe* triomphe pourtant de la forte minorité qu'a obtenue son candidat.

pour cela, par exemple, que le romantisme fera plus tard tant d'efforts pour faire applaudir ses pièces et que Sainte-Beuve en personne désirera si passionnément voir réussir un drame romantique [1]. Ainsi s'explique l'acharnement tout spécial que le *Globe* met à poursuivre les vieux auteurs dramatiques qui encombrent la place. Ses comptes-rendus sont en général très durs. La tragédie contemporaine à ses yeux n'est que « la combinaison réglée du faux et de l'ennuyeux », la « copie méconnaissable » des modèles classiques [2]. Une timidité excessive, des scrupules puérils, des prudences absurdes enlèvent toute vérité aux pièces. C'est au point qu'aucun de ces classiques dégénérés n'oserait être aussi hardi, ni aussi familier que Racine : qu'on montre, dans une tragédie moderne, une scène aussi simple, aussi expressive que le trouble de Mathan, qui, ému des menaces de Joad, ne sait plus retrouver son chemin. Les jeunes poètes, « pour revenir au naturel et à la vérité, ont besoin avant tout d'y ramener leurs juges, ce qui est plus difficile [3] ». Le *Globe* raille donc ceux qui n'osent point « braver les vieilles lois de notre théâtre », et les exécute avec allégresse. Voici par exemple comment il résume la *Jeanne d'Arc* de Soumet : « Une fable tout à fait invraisemblable, des événements controuvés substitués avec audace à des faits avérés, des caractères qui ne représentent fidèlement aucun des personnages dont le nom leur est imposé, en un mot, la pauvreté de notre vieille scène transportée dans l'histoire moderne [4]. »

[1] Cf. *P. Cont.*, III, 394, et d'ailleurs partout dans l'œuvre de Sainte-Beuve.

[2] A. *Mort du Maréchal de Biron* (6 octobre 1824).

[3] H. *Cours de M. Villemain* (25 décembre 1824).

[4] XXX. *Jeanne d'Arc par Soumet* (17 mars 1825). — Ces vieilles lois, Duvergier de Hauranne (O) a trouvé un jour l'occasion de les attaquer toutes ensemble. Par un détour de bonne guerre, il l'a fait en s'aidant précisément d'un livre dirigé contre les innovations, par un de ceux-là mêmes qui en avaient donné le signal. Népomucène Lemercier, l'auteur de *Pinto* et de la *Panhypocrisiade*, se posait volontiers en défenseur des saines doctrines; et il avait publié, en 1824, des *Remarques sur les bonnes et les mauvaises innovations dramatiques*. C'est là que Duvergier est allé chercher les contradictions soit des doctrines entre elles, soit des doctrines avec les œuvres de l'auteur (28 mai 1825). Lemercier prétend que « la meilleure source des nouveautés sur la scène française est encore l'imitation des théâtres anciens »; — mais il reconnaît que les grands auteurs français ont su ajouter des genres inconnus aux genres anciens et il se vante lui-même d'avoir créé la comédie historique. Il exige le maintien des « méthodes adoptées par le génie »; — mais il admet qu'on doit traiter des sujets nationaux, incompatibles avec les règles et la distinction des genres : il parle « d'embellir le gothique même à la manière de l'antique ». Il veut qu'on respecte la fameuse loi des unités, — mais il se vante de l'avoir négligée dans son *Christophe Colomb*, car le sujet l'exigeait, et c'était « non point une violation, mais une extension des ressorts de l'art ». Il n'accepte point le mélange des genres; — mais il veut qu'on

Ainsi, dans tous les domaines de la littérature, mais plus spécialement en ce qui regarde le théâtre, les rédacteurs du *Globe* avaient le sentiment qu'une révolution, ou tout au moins des changements profonds

reproduise avec fidélité le caractère de toutes les époques, même du moyen âge, où sont tellement mêlés le sublime et le grotesque. Il proteste contre les pièces en prose; — mais c'est lui qui a écrit *Pinto*. S'il montre une certaine indulgence pour Shakespeare, il est dur pour le théâtre allemand; — mais l'auteur de la *Panhypocrisiade* ne devrait-il pas mieux comprendre *Faust?* Il défend les classiques; — mais il réclame un dialogue plus animé, moins de tirades emphatiques et monotones, moins de faste épique et descriptif, des vers moins ennuyeux. En somme, conclut malignement Duvergier, chez Lemercier l'auteur et l'académicien sont en lutte; et, pour écraser l'académicien, il s'amuse à emprunter des vers à l'auteur, ceux-ci :

« A quoi bon asservir l'esprit né dans ton sein
Au modèle idéal de l'antique dessin ? »

ou ceux-ci :

« Un tableau.....
Alliant tous les tons, rompant toute unité
Échappe à la froideur de l'Uniformité. »

Mais, entre toutes ces règles, il en est une que le *Globe* ne cesse de combattre, la fameuse règle des trois unités et c'est, en effet, la plus importante. Il ne manque jamais une occasion de ridiculiser ce « tarte à la crème » des classiques de la décadence. Même Duvergier, en trois articles (*Des unités*, 24 décembre 1825, 7 et 14 janvier 1826) a pris le monstre corps à corps et a essayé de l'anéantir. Cette règle des trois unités, vient d'Aristote mal compris; proclamée par d'Aubignac, accréditée par Boileau, elle a été l'objet d'une véritable superstition. Les petites infractions, que Voltaire s'y est permises dans deux ou trois pièces, lui ont attiré plus d'anathèmes que ses attaques contre la religion : « Que n'étaient-elles dans la Bible! » C'est à peine si l'on osait la discuter, et les *Discours* ou les *Examens* de Corneille sont une lutte entre le bon sens et la foi, où le bon sens, même aidé d'arguties d'avocat, se sent perdu. Seuls, Lamotte, puis Mercier, ont osé l'attaquer en face. Alors, ce fut un *tolle*. Les classiques lancent des épigrammes et ils invoquent l'illusion théâtrale, comme si l'illusion théâtrale ne reposait pas sur un certain nombre de conventions, et qu'il fût impossible d'en admettre une de plus. Ils invoquent le besoin d'unité; mais l'unité d'intérêt n'a aucun rapport avec les unités, et elle seule est importante. Ces inutiles unités sont, en outre, nuisibles : Manzoni l'a fort justement montré. Ce sont elles qui ont rendu nécessaires ces expositions didactiques, ces récits, ces monologues dont est remplie la tragédie classique; ce sont elles qui obligent les auteurs à mutiler les faits, en supprimant une foule d'incidents qui ne peuvent rentrer dans des limites si étroites, à les fausser pour les accommoder à une intrigue réduite à son minimum; ce sont elles qui interdisent la peinture fidèle des caractères, forcent à montrer le héros ou le criminel parfait et non l'homme qui devient héros ou criminel, contraignent à ne peindre que des types abstraits, à fabriquer des dénouements artificiels qui ne résultent point logiquement du développement de la passion; ce sont elles enfin qui ont entraîné cet abus des sujets d'amour, parce que l'amour, passion féconde en brusques incidents, s'adapte mieux à leurs exigences. Il les faut donc supprimer pour éviter tous ces défauts. Et tous les moyens termes que proposent des conciliateurs ingénieux ne font que blanchir. Ils admettent un changement de lieu modéré : que l'action se passe à Paris et à Montereau, mais non à Paris et à Bordeaux. C'est une pure absurdité. Ils admettent un seul changement par acte; et cela se conçoit si l'acte

étaient indispensables. Dès le 19 septembre 1824, l'un d'eux écrivait avec ironie : Dans la préface de M. Barante, « se glissent ces téméraires idées d'inovations, qui, décidément, ne se refusent plus rien aujourd'hui et menacent d'envahir tout le domaine de la littérature [1] ». Détail piquant, ils voient un indice du mouvement des esprits jusque dans les modes mêmes. S'agit-il de signaler que

La valse d'un coup d'aile a détrôné la danse.

l'auteur du compte-rendu ajoute gravement : « Voilà une réforme dans la danse..., comme il s'en prépare une dans la littérature... Aujourd'hui, chacun se déclare juge de ses droits et de ses plaisirs [2]. » Ils citent avec joie les noms des hommes qui leur paraissent favoriser le mouvement nouveau, Villemain à la Sorbonne, Patin aux Bonnes-Lettres, Artaud à l'Athénée [3]. Quand l'Académie arrive enfin à nommer des écrivains qui leur plaisent, les Fournier, les Feletz [4], les Royer-Collard [5], les Lebrun [6], les de Barante [7], ils triomphent et présagent la victoire. Mais surtout, de toutes leurs forces, de tous leurs vœux, ils appellent, ils encouragent celui qui viendra renouveler la littérature : « La littérature est à la veille d'un 18 Brumaire, mais Dieu sait où est Bonaparte. ***Exoriare aliquis!*** [8] »

Tout cela, c'est la partie négative de leur doctrine, et sur ces points, tous sont d'accord. Il n'en est aucun qui réclame en faveur du classi–

représente une division naturelle du sujet : mais alors le nombre traditionnel de cinq actes n'a plus de raison d'être : et si on maintient ces cinq actes afin d'offrir quatre entr'actes aux spectateurs, le repos du spectateur n'a aucun rapport avec la division naturelle du sujet. Quant à l'unité de temps, ***Julien ou vingt-cinq ans de la vie d'un joueur*** a déjà montré — au Vaudeville, il est vrai, mais qu'importe ? — que le succès n'y est pas attaché.

Après cette discussion, que reste-t-il des trois unités ? Aussi, désormais, quand il y revient, Duvergier se contente de l'ironie : « Réjouissons-nous... que l'*Odyssée* n'ait pas été perdue : car, si par malheur l'*Iliade* seule leur fût parvenue, ils n'auraient pas manqué d'établir que, pour se conformer au type absolu du beau, une épopée ne doit pas durer plus de dix mois, ni s'étendre au delà du rayon d'une lieue. Ce serait une règle aussi raisonnable que bien d'autres. » (O. ***Du mélange du tragique et du comique***, II, 10 juin 1826.)

[1] *A. De Barante, Histoire des ducs de Bourgogne.*

[2] *Variétés* (12 mars 1825).

[3] *Société des Bonnes-Lettres* (19 février 1825).

[4] *Académie française* (21 avril 1827).

[5] *Ib.* (15 novembre 1827).

[6] *Ib.* (24 mai 1828).

[7] *Ib.* (22 novembre 1828).

[8] *Artaud. Essai littéraire sur le génie poétique au XIXme siècle* (17 mai 1825).

cisme défaillant. Mais quand il en faut venir à la partie positive, quand il s'agit de donner des conseils aux littérateurs, ils s'accordent peut-être un peu moins bien. Chacun, selon son tempérament, va plus ou moins loin, plus ou moins vite. Cependant, de même qu'il y a certaines bornes au delà desquelles tous se trouvent, il y a en face une limite qu'ils ne dépassent point. Reste donc un terrain commun dont on peut fixer les frontières, un corps commun de doctrines, que l'on peut essayer de définir.

II

Que veulent donc les écrivains du *Globe*? Avant tout, la liberté de l'art. Rejetant les entraves de ces conventions, l'art ne doit plus ni se restreindre dans ses sujets ni se limiter dans ses formes. Thiers, dont l'esprit lucide et le bon sens sont peu suspects d'exagération, qui doit par conséquent représenter l'élément modéré, le proclame dès les premiers jours et dans les termes les plus formels :

> L'art doit être libre, et libre de la manière la plus illimitée. Tout ce qui fait partie de l'univers, depuis l'objet le plus élevé jusqu'au plus bas, depuis la célèbre Madone di Sisto jusqu'aux ivrognes flamands, est digne de figurer dans ses imitations, puisque la nature l'a jugé digne de figurer dans ses œuvres. La seule précaution à prendre, c'est de ne pas vouloir faire produire à un objet une impression qui appartient à un autre. Ne veuillez pas composer la tragédie avec des visages ignobles, de la bure et des sabots, mais faites avec cela des farces... [1].

C'est ce que répète avec plus de précision encore Duvergier de Hauranne : La nouvelle école refuse de « s'emprisonner dans un système unique » : elle ne veut pas « assujettir à des formes immuables et constantes l'expression des sociétés diverses et variables » ; et il résume la doctrine en ces termes très nets : « Asservissement aux règles de la langue, indépendance pour tout le reste [2]. » Et Vitet vient immédiatement après à la rescousse dans deux articles dont le titre seul est un programme : *De l'indépendance en matière de goût* [3]. Les philosophes du XVIIIme siècle, dit-il, ont tout attaqué, sauf les lois littéraires; la Révolution a apporté toutes les libertés, sauf les libertés littéraires ; « le goût,

[1] Y. *Beaux-Arts* (24 octobre 1825).
[2] O. *Du Romantique*, I (24 mars 1825).
[3] 2 et 23 avril 1825.

en France, attend son 14 Juillet ». Ils sont venus enfin les encyclopédistes, les révolutionnaires de la littérature ; « leur tâche se borne à réclamer pour tout Français doué de raison et de sentiment le droit de s'amuser de ce qui lui fait plaisir, de s'émouvoir de ce qui l'émeut, d'admirer ce qui lui semble admirable, lors même qu'en vertu des principes bien et dûment consacrés, on pourrait lui prouver qu'il ne doit ni admirer, ni s'émouvoir, ni s'amuser ». Leur doctrine, c'est la ruine du dogme : c'est, « en deux mots, le protestantisme dans les lettres et les arts ».

Sainte-Beuve partage et exprime le même avis ; seulement, il ne se contente pas de s'élever contre les lois extérieures, il proteste aussi contre la contrainte de ceux qui s'imposent la loi de transgresser systématiquement toutes les lois :

> Trop souvent, dit-il, chez nos poètes, la composition est présidée par une pensée, non pas même morale, non pas philosophique, mais de pure et simple rhétorique. On crée *dans le but* de faire triompher une théorie littéraire, et, chose singulière, ceux-mêmes qui proclament le plus hautement l'indépendance des formes, au lieu de n'y pas songer, comme ils disent, s'en inquiètent sans cesse, et c'est au fond *dans le but* de s'en affranchir à toute force qu'ils font de la poésie. De cette sorte, bien des pièces dramatiques ne sont, dans l'esprit de leur composition, que des pièces justificatives et démonstratives de tel ou tel système théâtral. Il est dommage que les conclusions ainsi déduites soient si rarement convaincantes, et qu'on n'ait pu encore écrire au bas d'aucune comme après un théorème d'Euclide le *Quod erat demonstrandum*. C'est que la poésie est rabaissée par ce rôle secondaire qu'on lui impose, que son unique but à elle est de faire bien et à la satisfaction de tous, sa suprême loi est de plaire à elle-même et aux autres et que, si elle a quelques conditions techniques à remplir, ce doit être chemin faisant, sans qu'elle en paraisse ralentie dans sa marche, sans qu'elle en soit expressément occupée [1].

Dirait-on pas que ce passage, écrit en 1825, a été composé après une lecture de *Cromwell* ?

Mais, la liberté, c'est encore, peut-on dire, un principe négatif ; et Vitet le sent bien, lui qui remarque que les novateurs se partagent en vingt petites sectes, unies par un seul lien commun, « la partie négative de leurs croyances ». A quoi donc doit servir cette liberté si violemment revendiquée ? A trouver la vérité. Le *Globe*, dès les premiers jours, rend-il compte des études de littérature populaire de Walter Scott et de Fauriel, il ajoute : « Ces travaux sont un nouvel indice du *besoin du vrai* qui se manifeste aujourd'hui si vivement... ; c'est le trait de caractère du

[1] *La Calédonie*, 1 (26 mars 1825). Non recueilli.

siècle [1]. » Et Thiers le répète cinq jours après : « La peinture participe au mouvement général des esprits... et le *goût de la vérité* s'y fait sentir comme au théâtre, comme en musique, comme partout [2]. » Enfin, Sainte-Beuve, dans un article sur un ouvrage relatif à la danse (On ne s'attendait guère à voir la danse en cette affaire !) : « Les vues qui tiennent à la théorie de l'art... paraissent... se rattacher à un goût sûr, mûri par des études plus graves, et surtout *à ce besoin presque unanime de vérité* qui se proclame hautement dans tous les arts de notre époque [3]. »

Pour atteindre cette vérité, il n'est que l'étude de la nature. « Il s'agit, dit Thiers, de mieux étudier la nature, et, tout en lui donnant les formes les plus élégantes, d'en reproduire ces détails qui la rendent vivante..., de conserver le pittoresque, l'idéal, la beauté de choix, avec toutes les mœurs, et tous les genres de sujets. Il ne s'agit pas d'abandonner la belle nature, mais de revenir à la nature, en choisissant la plus belle et en même temps la vraie [4]. » Les auteurs laisseront donc de côté les modèles qui s'interposent entre la vraie nature et leur esprit, ils n'en croiront qu'eux-mêmes et leur impression propre : il vaut mieux « copier la nature que des copies de la nature [5] ». Ce mot « nature » doit être entendu dans son sens le plus large : c'est la nature physique dont Sainte-Beuve vante la valeur en quelque sorte éducative [6] : c'est la nature morale, la nature humaine qui s'impose à l'écrivain, dont l'observation, selon lui, est féconde, la « falsification », « immorale et perverse [7] ».

Seulement, l'étude personnelle de la nature, si consciencieuse qu'elle soit, ne nous révèle jamais que l'humanité présente et voisine : elle ne nous donne ni le sentiment des époques diverses ni le sentiment des peuples divers ; elle est restreinte dans le temps et dans l'espace. Il la faut compléter. L'histoire d'abord offre à l'auteur des connaissances précises sur les âges les plus variés. De plus, c'est, de tous les genres littéraires, celui où s'est le plus hautement manifesté le goût de la vérité vraie, où a le plus clairement éclaté « ce progrès dans la critique et la

[1] *Chants populaires des habitants des îles de Feroë* (21 septembre 1824).
[2] Y. *Beaux-Arts* (26 septembre 1824).
[3] *Petite Revue littéraire*, I (28 décembre 1825). Non recueilli.
[4] Y. *Beaux-Arts* (28 septembre 1824).
[5] O. *Du Romantique*, II (24 mars 1825).
[6] *Ferdinand Denis*. (*Pr. Lundis*, I, 8) : « Il faut au poète l'observation réfléchie de la nature, etc... »
[7] *Le vicomte d'Arlincourt*. (*Pr. Lundis*, I, 21) : « Ce qui est faux n'est jamais utile, etc... »

vérité dû à notre Révolution [1] ». En sorte que, non seulement par ses résultats, mais encore par son exemple, elle peut modifier tous les autres genres de l'art d'écrire, inspirer aux auteurs le besoin d'y mettre, aux lecteurs le besoin d'y retrouver cette exactitude. Aussi, la façon dont y est respectée la vérité historique est un critérium qui permet d'apprécier du premier coup la valeur d'une œuvre quelconque, littéraire ou artistique [2]. Pourquoi, par exemple, la *Jeanne d'Arc* de Soumet ne vaut-elle rien ? Parce qu'il n'y a pas de respect de l'histoire, alors que « les études historiques, les curieuses recherches du passé, le désir de voir revivre les vieux temps, tels qu'ils furent et dégagés de ce faux héroïsme qui cache l'humanité, en un mot la passion du vrai et du naturel ont fait trop de progrès en France [3] ».

Sainte-Beuve partageait cet enthousiasme de ses collaborateurs pour l'histoire ; et cela ne saurait nous étonner, nous qui l'avons vu, au sortir du collège, choisir ses lectures préférées parmi les ouvrages historiques [4]. Il semble même que, pour ses débuts au *Globe*, Sainte-Beuve ait été plus spécialement chargé de ce département. Du moins, les comptes-rendus de ce genre abondent parmi ses premiers articles [5] : ce sont ou bien des récits d'histoire contemporaine, ou bien des *Mémoires* et des lettres, double symptôme de l'intérêt que Sainte-Beuve portait alors à l'époque révolutionnaire, et de l'intérêt qu'il a toujours conservé pour les biographies et les confidences personnelles. D'ailleurs, il proclame lui-même ce goût du temps, même pour les détails superflus [6]. Suivant lui, notre siècle est le plus historique de tous, et jamais on n'en a vu un autre se passionner au même degré pour les hommes ou les événements du passé [7]. Aussi exige-t-il de tous, du romancier lui-même, le

[1] Lxx. *Histoire de la Révolution de 1668 par Mazure* (26 mars 1825).

[2] Cf. Y. *Beaux-Arts* (26 septembre 1824) : « C'est surtout le goût de la vérité historique que l'on peut remarquer et, il faut en convenir, c'est l'un des plus nobles penchants de notre époque. L'esprit humain veut être ému, aujourd'hui, mais il veut être instruit : il veut des effets dramatiques, comme dans tous les temps, mais il les veut puisés dans la réalité ; il veut la poésie, mais *il la cherche dans l'histoire*, car le monde moral a sa poésie, et c'est la seule véritable. »

[3] Xxx. *Jeanne d'Arc par Soumet* (17 mars 1825). Cf. P. Ds. *Rienzi* (2 février 1826).

[4] Voir plus haut, page 42.

[5] 1824, Mlle Bertin ; 1825, Mme du Hausset, Ségur (non recueilli), Mme de Genlis, Dampmartin, d'Argenson, *Mémoires sur la Révolution*, Méda (non recueilli) ; 1826, Thiers, sur Voltaire, Mignet, Rabaud, Ségur, Belloc, Maintenon, sur Dumouriez ; 1827, Thiers, Ségur, Tacite, Walter Scott (Napoléon), etc.

[6] *Mémoires de Mlle Bertin* (*Pr. Lundis*, I, 1 et 2).

[7] *Œuvres de Rabaud Saint-Etienne* (*Pr. Lundis*, I, 111) : « On reproche à notre jeune siècle, etc. »

respect de la vérité historique : il ne pardonne pas à d'Arlincourt les libertés qu'il prend avec la vérité et la vraisemblance [1]; il est très dur par la même raison pour le *Cinq Mars* de de Vigny [2] : il lui reproche, sans complaisance, de « surcharger la conduite ou le caractère des personnages historiques au gré de son imagination »; il supporte avec peine « ce luxe de conceptions bizarres qui font tort à la vérité »; et ce scrupule d'exactitude lui ferme peut-être les yeux sur les autres mérites du roman. Enfin, il espère que l'étude de l'histoire permettra d'éviter le faux dogmatisme, car elle fera comprendre ces différences spécifiques des âges et des pays que le romantisme devait appeller plus tard couleur locale : « L'auteur retrace l'histoire de la danse depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Il a senti que danse, aussi bien que musique, signifiait tout autre chose chez les anciens que chez nous; et, chez les anciens mêmes, il *a saisi la différence de l'art entre les différents pays* [3]. »

Si par l'étude de l'histoire. nous connaissons l'humanité telle qu'elle a été dans le passé, il faut que nous étudions aussi l'étranger, pour connaître l'humanité telle qu'elle est à présent, dans des pays autres que ceux où nous vivons, au sein de civilisations autres que celles qui nous ont formés. C'est pourquoi, ainsi que Sainte-Beuve le signale, l'Europe entière, qui « en peu d'années a grandement vieilli », se sent prise d'une espèce de curiosité cosmopolite : elle veut se connaître elle-même, elle veut connaître aussi les nations les plus lointaines, leurs mœurs, leurs institutions, leur littérature [4]. Dubois, avec beaucoup de perspicacité, avait pressenti ce besoin pour la France; et, dans son programme, il s'était engagé à y répondre :

> Les peuples sont aujourd'hui unis par les intérêts; la civilisation entretient entre eux un utile échange de connaissances comme de produits... Rien de ce qui se fait chez l'un n'est étranger à l'autre; il y trouve exemple et profit. C'est donc une grande utilité que de propager dans un pays la connaissance de tous les autres, et cette connaissance ne saurait mieux s'établir que par celle des diverses littératures, car la littérature des nations, c'est leur vie [5].

Le *Globe* a tenu parole. Il entretient ses lecteurs des diverses litté-

[1] *Pr. Lundis*, I, 20.
[2] *P. Cont.*, II, 540.
[3] *Petite revue littéraire*, 1. *Lettres et entretiens sur la danse* (28 décembre 1824). Non recueilli.
[4] *Ferdinand Denis* (*Pr. Lundis*, I, 6).
[5] Cf. *Revue européenne* (20 novembre 1824) : « C'est notre mission [au *Globe*] d'extraire des grands recueils nationaux et étrangers tout ce qu'ils contiennent de neuf et d'utile pour le répandre et le propager. »

ratures étrangères [1], italienne [2], espagnole [3], portugaise [4], grecque moderne [5]; il attire leur attention sur les peuples voisins [6] ou éloignés [7], sur des langues presque ignorées [8]; il étudie pour eux, même la poésie populaire des nations obscures [9].

[1] *Poésies européennes par Léon Halévy* (15 septembre 1827). Ce sont des traductions de toutes les langues.

[2] Entre autres, *Les Fantoccini à Rome* (2, 8 octobre); *Mœurs napolitaines* (10 novembre); *Silvio Pellico* (30 novembre); *Le jeune artiste et l'étranger, traduit de l'italien* (9 décembre 1824); *Italie* (19 mai); *Le poeta di teatro par F. Ponanti* (20 septembre 1825); *Poésie italienne* (1er, 20 avril); CAMILLO U., *Les tragédies de Manzoni* (29 juin, 1er juillet); *Poésies de Michel-Ange* (7 octobre 1826); *Machiavel et son époque* (21, 26 juin, 7, 17 juillet); *Le roman de Manzoni, extraits* (26 juillet, 4, 11 août); C. M. *Roméo et Juliette de Luigi da Porta* (25 septembre); *Mort de Hugo Foscolo* (6 octobre); R. *Nouvelles romantiques* (20 octobre); U. J. J. *Lusiadi del Camoens* (13 décembre 1827); S. L. *La Divine Comédie du Dante, trad. A. Deschamps* (9 décembre 1829, 6, 27 janvier, 13 février 1830), etc.

[3] Entre autres, *L'art dramatique en Espagne* (13, 16 novembre); M. *Théâtre espagnol moderne* (23, 25 novembre 1824); *Œuvres littéraires de Martinez de la Rosa* (21 février 1828, 11 février, 18 juillet, 1er août, 4 novembre 1829, 6 février 1830); Y. *Ramiro Conde de Lucerna* (7 juin 1828), etc.

[4] C. M. *Les Lusiades ou les Portugais* (26 avril 1825); *Lettre à l'Académie de Lisbonne sur le texte des Lusiades* (25 avril); *Ferdinand Denis, Résumé de la littérature portugaise, extraits* (29 juillet, 19 août 1826); C. M. *Résumé de l'Histoire littéraire du Portugal par Ferdinand Denis* (26, 28 juin, 22 juillet, 22 novembre 1827); C. M. *Romans portugais et brésiliens* (22 décembre 1829), etc.

[5] *Élégie grecque sur la mort de Byron* (15 septembre); *Chansons grecques* (18, 20 novembre, 7 décembre); A. *La ligue patriotique de la Grèce* (20 novembre 1824); *Odes nouvelles de Kalvos* (13 mars); C. DE ZANTE, *Littérature grecque moderne*, I (22 avril 1829); *Trois nouveaux chants grecs* (26 août 1826); C. M. *Cours de littérature grecque moderne* (1er, 22 avril 1829).

[6] *Mœurs suisses* (21 décembre 1824); *Pestalozzi* (23 décembre 1824, 4 et 25 janvier 1825); M. D. *Mœurs suisses* (15, 27 février, 8 mars 1825); *Coup d'œil sur le mouvement intellectuel en Suisse* (11 janvier, 19 mars, 14 mai 1825), etc.

[7] **Russie** : *Nicolas Puschkin* (15 septembre); *Mœurs russes* (9 décembre 1824 et sqq.).

Suède : *Notice sur la littérature et les beaux-arts en Suède* (1 novembre); *Poésies suédoises* (29 novembre, 8 décembre 1827); *Lettre au Globe* (10 mai 1828).

Bohême : J. J. A. *Poésies nationales* (18 juin 1828).

Serbie : *Poésie nationale des Serviens* (13, 30 novembre 1824); *Poésies serviennes* (23, 28 août, 1, 6, 11 septembre 1827). — Le *Globe* a-t-il pris la *Guzla* au sérieux (Cf. article 29 septembre 1827)? C'est peu probable, Mérimée étant de la maison.

[8] **Inde** : *Du théâtre indien* (8 novembre 1828); J. J. A. *Chefs-d'œuvre du théâtre indien* (28 janvier, 26 mars, 6 mai 1829).

Perse : *Le parterre de fleurs de Sadi* (3 décembre 1828).

Chine : *Extraits des journaux chinois* (18, 20 janvier); H. R. *Meng-tsen traduit par Stanislas Julien* (12 mars); *Mélanges chinois* (29 septembre, 4 octobre 1825); C. M. *Les deux cousines, traduites par A. Rémusat* (23 décembre 1826, 27 janvier, 22 février 1827); W. P. *Littérature chinoise* (19 avril, 23 septembre 1829).

[9] *Chants populaires des habitants des îles de Féroë* (21 septembre 1824); *Dane-*

Mais, comme il est naturel après Rousseau, après Mme de Staël, après les guerres maritimes et continentales de Napoléon, c'est aux littératures du Nord que le *Globe* accorde le plus d'attention [1]. Il donne des renseignements sur les grands écrivains allemands contemporains. Il décrit la vie de Gœthe à Weimar [2]; il publie des études sur ses œuvres ou résume celles qui ont paru ailleurs [3]; il le défend contre les attaques de ses adversaires [4]; il signale les traductions de ses ouvrages [5], etc. Il s'occupe aussi en détail de Schiller [6]. Il fait connaître une foule d'auteurs de mérite inégal : Klopstock [7], Voss [8], Jean-Paul [9], Werner [10], Hoffmann [11], Kleist [12], Schlegel [13], Tieck [14], d'autres encore [15]; il étudie les *Niebelungen* [16], défend contre les railleries la vieille mythologie germanique [17], publie enfin des séries d'articles destinés à faire connaître à la France l'Allemagne littéraire [18].

marck (31 mai 1825); J. J. A. *Cent chants populaires de tous les pays* (11 juillet 1829), etc.

[1] C. R. *De la poésie anglaise et de la poésie allemande* (25 août 1827).

[2] *Gœthe dans sa vieillesse* (26 septembre); *Weimar* (28 septembre 1824); *Allemagne* (8 mars); *Nouvelle édition de Werther* (1er novembre); *Nouveaux honneurs rendus à Gœthe* (21 novembre 1825); *Lettres au Globe* (22 mai, 2 juin, 31 juillet 1827).

[3] Lxx. *Notice sur la vie et les ouvrages de Gœthe par Stappfer* (24 février 1825); J. J. A. *Œuvres dramatiques de Gœthe* (29 avril, 20 mai 1826); O. *Du Faust de Gœthe* (30 octobre 1827); *Hélène* (20 février 1828).

[4] *Académie* (30 mars 1824).

[5] *Des hommes célèbres de France au XVIIIme siècle* (18 novembre 1824); *Traduction par Mme Pankouke* (5 mai 1825).

[6] *Première représentation de Fiesque* (9 novembre); *Les deux Fiesques* (14, 16 décembre 1824); *Fête en l'honneur de Schiller* (30 juin 1825); *Traductions* (24 décembre 1825, 5 janvier 1826); *L'amour et l'intrigue par de Wailly* (18 février 1826); *Id. par Delaville* (4 avril 1826).

[7] L. V. *Essai de traduction de la Messiade par Topin* (8 novembre 1825).

[8] Mo. *Voss* (25 avril 1825).

[9] *Note sur Jean-Paul* (6 septembre 1827); *Pensées de Jean-Paul* (29 mars 1829).

[10] *Werner* (2, 9 juillet 1828).

[11] J. J. A. *Hoffmann* (2 août 1828); O. *Contes fantastiques d'Hoffmann* (26 décembre 1829).

[12] *H. de Kleist* (6 et 20 septembre 1828).

[13] *Schlegel* (28 avril 1829).

[14] J. J. A. *Deux nouvelles et une pièce tirées de L. Tieck* (17 juin 1829).

[15] *Poésies du roi Louis de Bavière* (22 août 1829).

[16] *Les Niebelung* (1er juillet 1826).

[17] O. *Du Robin des bois* (25 février 1825).

[18] *Mœurs des Burschen allemands* (24 septembre); *Université d'Heidelberg* (30 septembre 1824); Mo. *La littérature allemande jugée par un Allemand* (14 mars, 18, 20 avril, 7 septembre, 12 décembre 1826; 9, 11, 25 octobre 1827); J. B. *La littérature allemande par Wolfgang Menzel* (6 juin, 16 septembre, 7 novembre 1829);

La littérature anglaise occupe une place plus importante encore : pour des raisons littéraires d'abord, parce que Shakespeare était le poète le plus vanté par les novateurs, parce que Byron et Scott avaient en France un succès prodigieux ; mais aussi pour des raisons politiques, parce que les libéraux avaient mis à la mode l'Angleterre, son gouvernement parlementaire et ses libertés. Shakespeare occupe naturellement une place prépondérante, comme celle de Goethe : le *Globe* publie des études sur son génie et sur ses œuvres [1] ; il profite de la représentation de ses pièces pour les apprécier [2] ; il fait connaître les ouvrages ou les articles qui le concernent [3] ; il réfute les objections ou répond aux injures qu'on lui lance [4] ; il en signale les traductions [5], etc. Mais, si Shakespeare est à part, il est cependant plus entouré que Goethe : une foule d'autres écrivains sont étudiés : Walter Scott [6] et Byron [7] surtout, mais, à côté d'eux, des écrivains de toute époque, de tout genre, de toute

Mo. *Galerie de poètes allemands de nos jours* (19 décembre 1829) ; *De l'état de la littérature allemande* (20 janvier, 10 février 1830).

[1] E. D. *Études sur Shakespeare* (17 novembre, 24 décembre 1824 ; 5 février 1825 ; 19 août, 9 septembre, 19 octobre 1826) ; *Lettre d'un abonné* (30 décembre 1824) ; E. D. *Angleterre. Esquisses biographiques* (19 mars 1825) ; L. D. *Lettre sur la mythologie de Shakespeare* (7 mars 1826).

[2] *L'acteur Kean dans Richard III* (17 mai 1825) ; P. Ds. *Reprise de Macbeth* (28 février 1826) ; C. M. *Roméo et Juliette* (21 juin) ; *Hamlet* (15 septembre) ; *Des représentations d'Hamlet* (18 septembre) ; *Roméo et Juliette, Othello* (22 septembre) ; *Jugement de Gœthe sur Hamlet* (27 décembre 1827) ; J. J. A. *Critique allemande sur quelques personnages d'Hamlet* (10 janvier 1828). — Cf. N. *Lundis*, V. 451.

[3] Lxx. *Racine et Shakespeare par M. de Stendhal* (7 avril 1825) ; O. *Article de Villemain* (18 mars 1826).

[4] *Passim* et *Extraits des arrêts du Journal des Débats* (22 septembre 1827).

[5] *Chefs-d'œuvre de Shakespeare* (20 février 1827) ; C. M. *Le more de Venise par Vigny* (28 octobre 1829).

[6] *Conversations de Sir Walter Scott* (16, 23 novembre, 2 décembre 1824) ; H. *Biographies littéraires des romanciers par Walter Scott* (31 décembre 1825) ; H. *Vie de Dryden par W. S.* (23, 28 février) ; H. *Essais biographiques par W. S.* (11 mars) ; E. *Woodstock* (6 juin) ; *L'officier de fortune* (8 août) ; *Les Mémoires de Samuel Pepys* (19, 21 septembre) ; *Sir W. S.* (4 novembre 1826) ; *Œuvres complètes de W. S.* (4 novembre 1826, 13 janvier 1827) ; *Extraits* (26 octobre, 6 novembre) ; *Lettre de W. S.* (17 novembre) ; T. J. *Chroniques de la Canongate* (1 décembre 1827) ; *Du prochain Roman de W. S.* (10 mai) ; *Le prochain Roman de W. S.* (25 juin 1828) ; *Charles le Téméraire* (15 avril 1829), etc.

[7] *Discours funéraire par Spiridion Tricoupi* (21 septembre) ; *Le dernier chant de Lord Byron* (9 novembre) ; *Conversations de Lord Byron* (4, 8, 12, 16, 20, 24, 28 octobre, 2 novembre 1824) ; W. *Angleterre* (1er janvier) ; *Newstead-Abbey* (4, 6 janvier) ; *Bulletin littéraire de Londres* (9 février 1825) ; *Lord Byron* (20 mai 1826) ; *Traduction par Paris* (18 août 1827) ; *Lord Byron et quelques-uns de ses contemporains* (17 janvier 1828) ; *Mémoires* (13 février 1830), etc.

valeur : Burns [1], Campbell [2], Levell [3], Johnson [4], Savage [5], Milton [6], Kirke White [7], Cowper [8], Canning [9], Waller [10], Marlowe [11], Spenser [12], Nicolas Rowe [13], Moore [14], Southey [15], d'autres encore [16], ou la littérature anglaise en général [17], et particulièrement le théâtre [18], ou même la jeune littérature américaine [19].

Sainte-Beuve n'a pas négligé, pour sa part, les littératures étrangères. Il savait l'anglais ; sa mère sans doute lui avait fait apprendre la langue de ses ascendants insulaires ; et, d'ailleurs, à Boulogne, il était tout naturel qu'un jeune homme fût amené à l'étudier. Il a été chargé, au *Globe*, de rendre compte du *Voyage d'un jeune Français en Angleterre* par Blanqui [20] ; il a consacré trois articles au *Voyage historique et littéraire* de Pichot [21] ; plus tard, c'est lui aussi qui critique la *Vie de*

[1] E. D. *Robert Burns* (28 octobre 1824) ; *Choix de poésies* (1er novembre 1825 ; 7 février 1826).

[2] E. D. *Théodric* (28 décembre) ; E. D. *Les plaisirs de l'espérance* (30 novembre 1824) ; E. D. *Poésies fugitives* (11 janvier 1825).

[3] E. D. *Levell* (30 décembre 1824).

[4] E. D. *Rasselas et Candide* (10 mars 1825).

[5] E. D. *Savage* (4, 9 juin 1825).

[6] *Traité de Milton sur la doctrine chrétienne* (28 juillet) ; *De l'ouvrage posthume de Milton* (6 septembre) ; E. D. *Milton* (30 mai 1826).

[7] E. D. *Kirke White* (11 octobre 1825).

[8] E. D. *W. Cowper* (12 janvier 1826).

[9] *Œuvres poétiques de Canning* (11 avril 1826) ; E. D. *Œuvres poétiques de Canning* (14 avril 1827).

[10] E. D. *Waller* (20 juillet 1827).

[11] E. D. *L'art dramatique pendant le siècle d'Élisabeth* (14 décembre 1826).

[12] D. T. *Spenser* (25 août 1826).

[13] *N. Rowe* (16 octobre 1827).

[14] *L'Épicurien* (27 octobre, 3 novembre 1827) ; *Poésies* (13 mai 1829).

[15] A. M. T. *Le Roderic de Southey* (23 avril 1828).

[16] E. D. 30 juin 1825 ; 9, 11 novembre 1826, etc.

[17] W. *Angleterre* (1, 27 janvier, 8 février, 31 mars, 23, 28 juin, 25 octobre, 8 novembre, 10 décembre 1825 ; 1er avril, 31 août 1826) ; E. D. *Esquisses biographiques et littéraires* (10 mars 1825) ; E. D. *Angleterre* (19 mars 1825) ; T. *Correspondance littéraire* (9 juillet 1825), etc.

[18] *Le Théâtre anglais* (30 août 1827) et toute la série des représentations anglaises à Paris.

[19] C. R. *Sur M. Cooper et la littérature américaine* (12 mars) ; *Lionel Lincoln* (15 mars) ; E. D. *Lionel Lincoln* (21 avril 1825) ; O. *Le dernier des Mohicans* (25 mai 1826) ; E. D. *Amérique du Nord* (18 novembre 1826 ; 4, 30 janvier, 21 mars 1827) ; E. D. *La prairie* (7 juin 1827) ; F. A. C. *Romans de M. Cooper* (19 juin, 2 juillet 1827) ; *Histoire de la Conquête de Grenade par Washington Irving* (19 septembre, 31 octobre 1829) ; *Les Puritains d'Amérique* (3 octobre 1829) ; C—3. *La vallée de Wish-ton-Wish* (4 novembre 1829), etc.

[20] 25 janvier 1825. Non recueilli.

[21] 29 octobre, 19 novembre, 17 décembre 1825. Non recueillis.

Napoléon Bonaparte, par Walter Scott [1] et le *Corsaire rouge* de Fenimore Cooper [2]. Il semble attacher beaucoup d'importance à la connaissance de la littérature anglaise :

Bien que nos connaissances sur l'état actuel de la littérature anglaise se multiplient de jour en jour, elles sont assez bornées pour qu'on ne se montre pas dédaigneux de les accroître. Nous entendons, il est vrai, parler assez de Walter Scott et de Byron et quelque peu de Moore et de Southey ; mais notre science ne va guère plus loin. Pourtant, il est d'autres noms célèbres, quoique à un moindre degré, lesquels, s'ils étaient connus, ne sembleraient pas plus malsonnants à nos oreilles et ne dépareraient nullement nos catalogues littéraires. Le voyageur qui nous rapportera quelques découvertes en ce genre sera donc le bienvenu à son retour [3].

Et il cite en effet, d'après Pichot, Wesley, Whitefield, Irving dans la chaire, Erskine, Mackintosh, Brougham, Burke, Grattan, Curran, Philips au barreau, Cowper, Wordsworth, les lakistes, Coleridge, Kirke White, etc., parmi les poètes. Mais, entre tous, celui qu'il aime, c'est Walter Scott : il sait gré à Blanqui de son enthousiasme pour le romancier écossais [4] : il parle presque de « profanation » quand il lui entend comparer d'Arlincourt [5] ; et plus tard, quand il le devra critiquer pour sa *Vie de Napoléon*, ce ne sera pas sans précautions et sans éloges encore [6].

On le voit, le *Globe* remplit avec conscience son rôle d'informateur. Les critiques d'ailleurs ne lui étaient pas ménagées, et il ne manquait pas de gens pour crier à la trahison, pour l'accuser de n'avoir point de patriotisme. « Nous serons toujours Français ! » s'écriait le *Constitutionnel* : et le *Globe* répondait avec une ironie cinglante :

Oui, nous sommes Français, tous Français, et nous saurons nous montrer dignes de nos patriotiques confrères. Ce n'est pas assez de repousser Shakespeare et Schiller, renvoyons à l'Italie ses statues, à l'Allemagne sa musique, à l'Angleterre son industrie et ses machines à vapeur. Assez longtemps nous avons eu la faiblesse d'admirer Newton ; Newton est Anglais ; proscrivons sa philosophie et revenons-en aux tourbillons de Descartes, notre compatriote. Brûlons Scott, et lisons Mme de Genlis. Sachons en un mot nous passer des étrangers ; et, tandis que tous les peuples de l'Europe tendent à mettre en

[1] 28 juillet, 25 août 1827 (*Pr. Lundis*, I, 241).
[2] 16 avril 1828 (*Pr. Lundis*, I, 288).
[3] 29 octobre 1825.
[4] 25 janvier 1825.
[5] *Pr. Lundis*, I, 20.
[6] *Ib.*, 241-245.

commun leurs arts, leur industrie et leur littérature, renfermés comme les Chinois dans les limites de notre territoire, restons Français, uniquement Français [1].

Non, il ne voulait pas s'enfermer dans une muraille de Chine. Il voulait faire connaître l'étranger pour élargir les idées et le goût des Français, pour leur apprendre à ne pas considérer comme absolus « une foule de défauts relatifs [2] ». Il le voulait aussi pour que la littérature française, sans rien perdre de ses caractères propres [3], jouât son rôle dans la formation de cette « littérature occidentale ou européenne [4] », qu'il croyait en train de s'enfanter.

Si les auteurs s'affranchissent enfin des règles et des modèles, s'ils recherchent la vérité dans la nature, dans l'histoire, dans ce que leur en peuvent présenter les littératures étrangères, ils atteindront à l'originalité. « Que nos jeunes poètes, au lieu de s'obstiner à faire de la tragédie, une combinaison réglée du faux et de l'ennuyeux, recherchent le vrai et s'efforcent de le reproduire d'une façon vivante; qu'au lieu d'imiter sans cesse nos grands maitres, dont ils ne nous offrent que des copies méconnaissables, ils aspirent au mérite de l'originalité, et, une bonne fois, tâchent d'être eux-mêmes [5]. » Ils le peuvent, puisque l'histoire l'a bien pu déjà et que ce genre a su fleurir comme il ne

[1] *Campagne littéraire*, 2me bulletin (2 février 1826). — Cf. *France* (24 novembre 1827) : « Nous avons heurté de front tous les préjugés d'un étroit patriotisme et d'un faux orgueil national; nous avons rendu aux gloires étrangères le culte qui leur était dû, et... nous avons contribué à détruire aussi leurs propres préjugés et leur ressentiment contre la France... Ils ont salué avec espérance ces premiers efforts et, dans les faibles travaux d'une *critique cosmopolite*, entrevu comme le présage de l'union fraternelle de toutes les littératures de l'Occident européen... Sans doute, depuis longtemps, les esprits supérieurs étaient convaincus, et travaillaient dans le silence au progrès de ce cosmopolitisme salutaire, dans lequel, loin de se perdre comme on l'a craint, les originalités nationales ne feront au contraire que se retremper. Mais tout était secret : les préjugés régnaient encore en apparence, et les esprits, occupés d'autres soins et ne pouvant réfléchir par eux-mêmes, suivaient encore les vieilles traditions et les enseignements de la routine. Le *Globe* a brigué l'honneur facile de représenter les opinions qu'il savait être les plus fortes et, comme nous en étions assurés, ces opinions ont triomphé. »

[2] O. *Du romantique*, 1 (24 mars 1825).

[3] *Le siège de Damas* (15 octobre 1825) : « Viennet ne compte pour rien ce commerce qui s'est établi entre tous les peuples, et qui doit amener la naissance d'une littérature, véritable expression du siècle et des idées communes à tous, en même temps qu'elle sera l'image fidèle des originalités nationales. »

[4] *Littérature* (1er novembre 1827). — Le mot est emprunté à Gœthe. On sait que Mme de Staël a prononcé la même formule.

[5] A. *Mort du maréchal de Biron* (6 octobre 1824).

l'avait jamais fait [1]. Voilà un précédent qui doit encourager. Et, à l'avance, Rémusat célèbre l'originalité, l' « autonomie » du grand écrivain espéré. Il vient de démontrer que la poésie anglaise est la poésie de l'impression intérieure; l'allemande, de la pensée ou de la rêverie; la française, de la passion dramatique, et il ajoute :

Le grand poète que le temps nous réserve (si le temps nous réserve un grand poète) ne sera ni le poète anglais, ni le poète allemand. Il comprendra sans doute, il sentira plutôt que la poésie des passions dramatiques, telles que nous les avons conçues et limitées ne suffit plus à des esprits aussi exigeants que ceux de ce siècle. Il créera lui-même son propre instrument; il chantera aux acclamations de la foule étonnée de si bien comprendre ce qu'elle entendra pour la première fois et de reconnaître ses propres pensées, dans une inspiration si nouvelle. Mais il devra peu de chose aux princes de la critique et, semblable au sage de l'antiquité, il trouvera en lui-même sa propre loi [2].

Ces principes généraux s'appliquent à toutes les formes de la littérature, mais plus particulièrement au théâtre, car « là surtout il y a des préjugés à combattre et des résistances à vaincre : là est le véritable champ de bataille des deux armées [3] ». Nous avons vu, par ce qu'ils combattaient, ce que les rédacteurs du *Globe* voulaient admettre : en somme, ce sont toutes les innovations [4]. Mais il en est une surtout qui leur tient au cœur, le mélange du tragique et du comique [5]. Ils ne cessent

[1] Cf. T. J. *Histoire de la Révolution d'Angleterre par Guizot* (2 août 1827) : « Ce qu'il y a de plus évident au monde, quand on a parcouru les historiens, c'est que chaque siècle voit, comprend et écrit l'histoire selon son point de vue, ses idées et son génie ; c'est qu'il en est de même de chaque historien qui la voit, la comprend et l'écrit, comme son talent, son caractère, ses goûts, ses lumières le veulent et le permettent... L'histoire, comme la poésie, est fille du siècle et de l'homme. Elle s'empreint du caractère de l'époque et du génie de l'écrivain, deux choses qu'on ne peut ni proscrire ni changer. Elle doit varier avec ces principes variables. Il est agréable et inévitable qu'il en aille ainsi et, ici comme ailleurs, il est ridicule de vouloir gouverner, et la chose qui est à la fois la seule possible et la meilleure, c'est de laisser faire. »

[2] C. R. *De la poésie anglaise et de la poésie allemande* (25 août 1827).

[3] O. *Essai sur le classique et le romantique* (11 juin 1825).

[4] Voir plus haut, note, page 82. — Cf. aussi *Les deux Fiesques* (14 et 16 décembre 1824).

[5] Duvergier de Hauranne surtout y tient, pour l'avoir trouvée dans son cher Shakespeare. Lui concède-t-on toutes les autres, lui propose-t-on comme conditions de paix : « 1° abrogation pleine et entière, en tant que besoin sera, des unités de cadran et de salon ; 2° congé définitif aux confidents et confidentes ; 3° interdiction de la tirade ; 4° licenciement des Labdacides, Atrides, Éacides, de leurs dieux et de leurs déesses ; 5° abolition des vieux droits épiques, comme dénombrements, descentes aux enfers, etc. », cela ne lui suffit point, du moment qu'on lui refuse le mélange du tragique et du comique. Il est faux qu'il détruise l'impression unique de l'œuvre d'art, car cette

d'y revenir, et, si Sainte-Beuve, comme il n'est pas douteux, lisait les articles de ses collaborateurs, il se trouvait tout préparé à admettre cela au moins de la *Préface* de *Cromwell.* Ils revendiquent et louent, pour ce qu'elles peuvent offrir de romantique déguisé, les pièces mêmes classiques, *Marie Stuart, Sylla,* l'*École des Vieillards, Jeanne Shore* [1]. Ils défendent et louent les pièces qui — même d'une manière incomplète — approchent de leur idéal : *le Cid d'Andalousie* [2], par exemple. Ils citent enfin, et louent dès leur apparition les pièces qui leur donnent encore des espérances plus précises : *les Proverbes* [3] dramatiques de Leclerc, le *Théâtre de Clara Gazul* [4], les *Barricades* [5], les *Soirées de Neuilly* [6], les *États de Blois* [7], ils louent même *Pinto* [8].

III

Mais tout cela, haine au classicisme de la fin, revendication des libertés de l'art, amour de la vérité historique, goût pour les littératures étrangères, ce sont des traits de l'école romantique. Le *Globe* est-il donc romantique ?

impression peut précisément sortir du contraste. La vie humaine est un mélange de plaisir et de peine ; supprimer l'une de ces deux faces, c'est la fausser. Pour éprouver quelque émotion dramatique, il faut avoir de la sympathie pour les personnages, et cela ne se peut, si on les connaît par un côté seulement. L'effet tragique est augmenté par l'opposition du comique. Il est d'ailleurs nécessaire de donner du repos à l'esprit des spectateurs, qui ne peut rester pendant des heures tendu et comme torturé par la même impression. Que les Grecs, qui ont choisi les sujets mythologiques, reculés dans un lointain où l'individualité humaine disparaît, aient respecté l'unité de ton, cela se conçoit. Mais nous, si nous prenons des sujets modernes, nous ne pouvons pas conserver l'ancien moule, exécuter une symphonie de Rossini sur l'archaïque lyre à trois cordes. Il faut suivre la nature, soit « en mêlant dans le même drame des personnages de mœurs et de conditions diverses », soit « en montrant successivement le même personnage sous deux formes différentes ». (O. *Mélange du tragique et du comique,* 6 mai, 8 juin 1829.) — Cf. E. D. *Études sur Shakespeare* (19 octobre 1826).

[1] O. *Du romantique* (4 mars 1825).

[2] 7 et 8 mars 1825.

[3] 18 décembre 1824 ; 21 mai 1825 ; 16 février 1826 ; 10 février 1827 ; 30 juillet 1828.

[4] J. J. A. 4 juin 1825 ; *Lettre d'un abonné* (18 juin 1825).

[5] *Extraits* (8 avril 1826) ; T. D. *Les Barricades* (27 avril 1826 ; 14 avril 1827).

[6] *Extraits* (3, 27 avril 1827 ; 6 mars 1828) ; L. V. *Les Soirées de Neuilly* (19 avril 1827).

[7] *Extraits* (26 avril 1827) ; E. D. *Les États de Blois* (7 juin 1827).

[8] C. M. *Comédies historiques par M. Lemercier* (6 décembre 1825).

Il semble bien au premier abord : et il a ainsi semblé aux contemporains. Un mois après l'apparition du *Globe*, le *Journal du Commerce* le signale et dit : « Il paraît avoir adopté en littérature les principes de l'École appelée romantique [1]. » Et le *Globe*, qui discute d'autres jugements, ne proteste point contre celui-là. Il est vrai que le *Journal du Commerce* avait ajouté : « Cependant, il a la prétention de ne s'être enrôlé sous aucune bannière et de n'appartenir à aucune coterie. Il faut convenir que jusqu'ici il a montré assez d'indépendance. » C'était là prendre les collaborateurs de Dubois par leur côté faible : ils ne se piquent de rien tant que de ne s'asservir à aucune doctrine, d'être au-dessus de tous les partis littéraires ; comme Lamartine, ils évitent de s'engager ni avec la droite ni avec la gauche : ils prétendent siéger au plafond. Ils affectent même de n'employer ces mots de « classique », de « romantique », que pour obéir à la mode, « car encore faut-il bien se servir du mot d'ordre actuel de la littérature [2] ». Sainte-Beuve l'écrit dans un sens défavorable, mais sa formule semble bien indiquer qu'il n'entend pas prendre la responsabilité de ce sens : « La langue de Vigny résiste à la pensée... ; de là quelque chose de prétentieux, ou, *comme d'autres disent*, de romantique [3]. » Quand le *Globe* déclare qu'il est du parti du mouvement, il a bien soin de préciser qu'il veut liberté « c'est-à-dire vérité et raison » et non révolution, « c'est-à-dire mouvement à tout prix [4] ». Impartial et calme, il blâme les excès des uns et des autres [5] ; il loue les mérites des uns et des autres [6] : il veut

[1] *Paris* (2 novembre 1824).

[2] A. *Histoire des ducs de Bourgogne* (19 septembre 1824). — Cf. *La fiancée de Benarès* (10 février 1825) : « Un ouvrage neuf et original, ou, *comme on dit aujourd'hui*, romantique. »

[3] *P. Cont.*, II, 542.

[4] *La Fiancée de Bénarès* (10 février 1825) ; A. *Premiere representation de Fiesque* (9 novembre 1824).

[5] H. *Cours de M. Villemain* (27 novembre 1824) : « Ses leçons..... acquièrent beaucoup d'importance aujourd'hui que les lois du goût sont si souvent méconnues et par ceux qui les attaquent ouvertement et s'en font gloire, et par ceux qui s'imaginent les defendre..... Nul ne peut mieux que lui, par ses leçons comme par ses exemples, defendre notre litterature des deux fleaux qui l'affligent en même temps : de l'esprit de routine, esprit superstitieux et timide, qui voudrait nous condamner à l'immobilité, et de cette indiscrète manie d'innover qui fait regarder à quelques ecrivains le bon sens comme une mode surannee, la propriete, la correction et la pureté du style comme des ornements superflus...... qui leur fait prendre enfin pour un perfectionnement digne d'être applaudi la bizarrerie des idées et la barbarie du langage. »

[6] J. J. A. *Essai sur la Litterature romantique* (9 juillet 1825) : « Quelques personnes vous appellent encore barbares si vous vantez Shakespeare... J'en sais d'autres auprès desquelles c'est un ridicule de louer Racine. Il semble qu'on ne puisse avoir

être éclectique en littérature, comme il l'est en philosophie et même en politique.

Cependant, nous l'avons vu combattre avec acharnement le clan des pseudo-classiques : il s'est donc allié aux romantiques. Et ce n'est pas là une de ces alliances provisoires où les coalisés conservent l'un envers l'autre leur libre jugement et leur franc parler, et au besoin se déchirent. Le romantisme, indirectement soutenu par la guerre faite à ses adversaires, est aussi vanté en lui-même. Après avoir montré que les théories des classiques ne sont qu'ignorance et routine, Duvergier de Hauranne s'écrie : « On aura beau faire, ce qu'on appelle le romantique doit triompher, soit sous ce nom, soit sous un autre, parce que là seulement il y a vie, activité, mouvement en avant [1]. » Le romantisme, dit Vitet, avec une sympathie visible, c'est « le protestantisme dans les lettres et dans les arts » ; il développe cette idée, explique comment le romantisme doit donner naissance « aux lois du goût les moins imparfaites, les moins arbitraires qu'on puisse attendre en ce monde », et conclut : « D'ici à vingt ans, toute la nation doit être romantique. Je dis toute la nation, parce que les Jésuites ne sont pas de la nation... Son triomphe est assuré, quoi qu'il arrive et quand même [2]. » Un compte exact est tenu au *Globe* des progrès du romantisme. Les journaux sont gagnés : le *Diable boiteux* et le *Courrier Français* sont à moitié « pervertis », la *Pandore* et le *Mercure* faiblissent, et, « pour comble de bonheur », le *Mémorial catholique* est plus hostile que jamais. Les corps sont envahis : les Bonnes-Lettres, l'Athénée, la Sorbonne, l'Académie s'ouvrent à des romantiques [3]. Plus tard, c'est le *Mercure* et la *Revue encyclopédique* qui sont définitivement conquis,

deux goûts, que ce soit trop pour elles de deux plaisirs..... Eh quoi ! n'y a-t-il pas moyen d'échapper à cette double tyrannie ?..... Le critique, comme le poète, ne doit-il pas se garder de ce double danger ? Qu'il recherche le beau sans prévention, qu'il soit prêt à le reconnaître sous toutes ses formes, et, si comme tout le monde il a ses affections littéraires, que ses préférences ne soient pas des anathèmes, qu'il se souvienne que c'est un triste hommage à ce qu'on admire qu'une partialité aveugle fondée sur l'ignorance de ce qu'on méprise et sur le dédain de ce qu'on ne sait pas sentir. .....Gardons-nous donc des préventions hostiles, des réprobations aveugles que les faits démentent et que la raison repousse. Qu'y a-t-il à gagner à se priver du plaisir d'admirer ? Y a-t-il donc trop de chefs-d'œuvre ? Ne sacrifions point Shakespeare à Racine, ni Racine à Shakespeare : *ce sont deux puissants dieux !* Pourquoi en faire des dieux ennemis ? Leur culte n'a pas besoin de victimes. »

[1] O. *Du romantique* (24 mars 1825).

[2] L. V. *De l'indépendance en matière de goût* (2 avril 1825).

[3] O. *Essai sur le classique et le romantique par Desmarais* (17 juin 1825).

tandis que Viennet et Duvicquet se lamentent [1], que Baour-Lormian injurie [2]. Puis, ce sont des *Bulletins* à la Napoléon [3]. Sainte-Beuve, pour sa part, fait l'éloge, enthousiaste parfois, de Béranger et même de Delavigne, alors considérés comme romantiques [4]. Qu'est-ce donc qui donne au *Globe* le droit de se dire au-dessus des partis ?

D'abord ceci, qu'il ne partage point toutes les préventions des romantiques. Au *Globe,* on distingue expressément entre l'ancien classicisme, le vrai, et la parodie du classicisme qui règne depuis le XVIIIme siècle. En particulier, Racine, le plus violemment attaqué peut-être, y est le plus défendu : il est cité comme un modèle [5]; les éloges que lui accorde Villemain sont reproduits avec sympathie [6]; c'est lui qu'on oppose à la platitude d'un Soumet [7], au manque de naturel d'un Lamartine [8]; par un coup hardi, il est même tiré à l'école des novateurs :

> *Athalie* est le chef-d'œuvre dont les classiques accablent sans cesse les amis de la réforme théâtrale; il n'est pas difficile d'y trouver, au contraire, le plus fort argument en faveur des doctrines nouvelles. En effet, tout ce que nous demandons à nos poètes, s'y trouve réuni : la vérité historique et le naturel le plus parfait: le simple et le naïf à côté du grandiose; les effets de scène les plus hardis et tout le faste de la représentation: enfin, la musique mise au service de la poésie, que pourrait tenter de plus un poète de nos jours...? On reproche à l'école nouvelle de n'avoir point de modèle à citer: pourquoi craindrait-elle de s'armer d'*Athalie?* Ce n'est pas dans l'observation des trois unités qu'est le mérite de cet admirable ouvrage. Racine y est aussi hardi, aussi vrai que Shakespeare; il a, de plus, la grâce inimitable et la délicieuse pureté de son goût [9].

[1] *Situation du romantisme au 1er novembre* (29 octobre 1825).

[2] *Le classique et le romantique par Baour-Lormian* (3 novembre 1825).

[3] *Campagne littéraire de 1825* (6 décembre 1825); *Campagne littéraire, 2me bulletin* (6 février 1826).

[4] *La Calédonie* (26 mars 1825), non recueilli; *Des poésies de circonstance* (26 mars 1825), non recueilli; *Pr. Lundis,* I, 120.

[5] *Chants héroïques de la Grèce* (12 octobre 1824).

[6] II. *Cours de M. Villemain* (11, 25 décembre 1824).

[7] *Jeanne d'Arc par Soumet* (22 mars 1825) : « Ils ne savent pas [nos poètes] que ce qui donne à Racine un charme si merveilleux, ce qui fait le rare caractère de son style, c'est l'accord toujours parfait du sentiment avec la situation, de l'expression avec la pensée, c'est la représentation toujours fidèle de quelque chose qui est dans l'intelligence ou dans le cœur de l'homme. Alors même que les mœurs cessent d'être historiques, il y a encore un fonds de *vérité humaine* dans ce langage. » — Cf. le même éloge du style, *Épîtres et dialogues par Viennet* (29 janvier 1825).

[8] *Chant du Sacre* (30 juillet 1825).

[9] *Théâtre français* (6 septembre 1825).

Et plus tard, quand enfin la victoire est remportée, quand les représentations des pièces anglaises à Paris ont fait comprendre les beautés de Shakespeare, c'est le directeur du *Globe*, c'est Dubois en personne, qui, pour éviter les excès et les entraînements, met en lumière les mérites de Racine, fait de sa *Phèdre* un éloge ému et enthousiaste [1]. Racine d'ailleurs n'est pas le seul classique que le *Globe* défende : il loue aussi, outre les anciens [2], et Corneille, et Regnard, et Molière [3].

Sainte-Beuve partage cette admiration pour les classiques. Il vante la naïveté, la franchise, la pureté de la langue « du grand âge littéraire [4] ». Lui aussi, il loue Racine ; au moment même où il commence à apprécier le romantisme de Hugo, il en pressent les excès et lui propose comme modèle l'auteur d'*Athalie* : il vante « la quiétude, la sérénité de ce génie », sa « molle et noble douceur » ; il le déclare « parfait en poésie, autant qu'il est donné à l'humanité de le devenir [5] ». Il loue aussi La Fontaine [6]. Comble d'audace ! il loue Boileau lui-même ; il lui reconnaît du génie ; il proteste contre ceux qui en font mépris ; il vante le courage de ceux qui l'imitent et « en reviennent à lui [7] ».

Le *Globe* n'est pas moins juste-milieu, ennemi des exagérations, lorsqu'il s'agit des étrangers, de l'admiration qu'on doit avoir pour eux, de l'imitation qu'on en doit faire. Certes, il a travaillé de toutes ses forces à en répandre la connaissance. Mais, dès le début aussi, il a craint les excès et prodigué les sages avis ; il ne veut pas qu'on donne du « Schiller rétréci » à la place « de Racine défiguré [8] » ; il se plaint qu'on « copie les étrangers et que, pour se donner l'air original, on exagère leurs qualités et leurs défauts, au point de faire la caricature de leurs bons ouvrages [9] ». Quand la victoire se dessine, au moment même

[1] P. Ds. *Reprise de Phèdre* (13 octobre 1827).

[2] Mais, en même temps, il met en garde contre la tentation d'en faire des romantiques avant la lettre. — Cf. C. M. *Études grecques sur Virgile* (27 décembre 1825) et H. *Littérature* (13 août 1825).

[3] J. J. A. *Essai sur la littérature romantique* (29 juillet 1825) ; E. D. *Études sur Shakespeare*, VI (19 octobre 1826).

[4] *Pr. Lundis*, I, 155-156.

[5] *Pr. Lundis*, I, 188. Il excuse ses flatteries envers Louis XIV (*Des poésies de circonstance*, 2 juin 1826, non recueilli).

[6] *Petite Revue littéraire*, II (30 décembre 1824). Non recueilli.

[7] *Ib.* — Boileau est aussi cité dans la *Petite Revue littéraire* du 23 septembre 1826, qui est peut-être de Sainte-Beuve.

[8] A. *Première représentation de Fiesque* (9 novembre 1824).

[9] C. R. *Lord Byron par Lady Belloc* (3 février 1825) ; L. V. *De l'indépendance*, etc. (2 avril 1825).

où Dubois réagit contre ce qu'elle aurait d'outré, Rémusat met le holà à l'engouement pour l'étranger : « Depuis que la littérature française prétend à redevenir originale, on s'occupe beaucoup en France des littératures étrangères : et c'est là qu'on cherche des modèles, comme si, pour atteindre à l'originalité, il suffisait de remplacer une imitation par une autre. » Assurément on y peut trouver des modèles, mais pour apprendre à s'en passer ; on y peut trouver « des beautés qui violent les règles » et acquérir « la preuve que le talent peut, sous d'autres formes que celles qui nous sont familières, produire d'aussi grands et d'aussi légitimes effets » ; on y peut puiser des inspirations ; mais il ne faut ni traduire ni emprunter : « c'est simplement changer de maîtres [1] ».

Enfin les « Globistes » ne se figurent pas que le romantisme est comme la révélation nouvelle d'un Évangile jusqu'alors inconnu. Ils ne se laissent point aller aux juvéniles espérances de tant d'auteurs contemporains. Sainte-Beuve, à plusieurs reprises, revient là-dessus : il se méfie un peu de l'exotisme et des descriptions romantiques [2] ; il regrette l'abus du « moi » [3] ; il craint surtout l'entraînement des débutants ; il redoute « cette inexpérience d'études soutenue d'une si intrépide présomption, la soif d'une célébrité hâtive, plutôt que le besoin d'une gloire durable, la routine jointe au dédain du passé, cette illusion enfin si naïve et si aveugle à la fois qui prend dès l'abord sans hésiter toute intention généreuse pour une inspiration poétique, tout battement de cœur pour un accès de génie, comme si à vingt ans, il n'y avait que des poètes qui pussent s'émouvoir et compatir... En ce temps, et grâce à nos travers, en poésie comme en philosophie, il peut y avoir du génie à avoir du bon sens [4] ». C'est que, pour le *Globe*, le romantisme est vrai seulement d'une vérité relative : ce n'est pas une doctrine qui donne les moyens de réaliser le beau absolu, c'est la doctrine qui donne le moyen de réaliser un beau adapté aux goûts du temps. Tous ceux qui, en leur temps, ont su plaire, ont été romantiques, en leur temps ; c'est la théorie qu'implique la fameuse définition de Stendhal [5], c'est la

[1] C. R. *De la poésie allemande et de la poésie anglaise* (25 août 1827).
[2] *Pr. Lundis*, I, [illegible].
[3] *Pr. Lundis*, I, 11 ; *P. Cont.*, II, 542.
[4] *Petite Revue littéraire* (30 décembre 1824). Non recueilli.
[5] « Le romanticisme est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible ; le classicisme, au contraire, leur présente la littérature qui plaisait le plus à leurs arrière grands pères. » — Cf. *Racine et Shakespeare par M. de Stendhal* ([illegible] avril 1825).

théorie du *Romantisme des classiques* de M. Deschanel, c'est la théorie de Vitet et de ses collaborateurs [1]. Ils sont donc logiques avec eux-mêmes en détournant le romantisme de se constituer en orthodoxie : « Point de définitions arbitraires, point de classifications étroites, de tout cet attirail de règles, de tout ce bagage de dogmes dont les classiques surchargent leur mémoire. Ce serait renverser un despotisme pour en créer un autre [2]. » Il ne faut pas de cela, il ne faut pas que les romantiques, « une fois l'indépendance conquise, l'inféodent à leur profit et se constituent classiques vis-à-vis des races à venir [3] ».

Mais, en somme, ces conseils de modération et de tolérance, ces principes de bons sens ne suffiraient point, semble-t-il, à démontrer que le *Globe* n'est pas romantique. Savoir s'affranchir des préjugés d'un parti, savoir prévenir les excès ou réagir contre eux ne prouve point qu'on n'appartient pas à ce parti. S'il n'y avait que ces différences si légères, différences de nuances, le *Globe* serait romantique, — avec sagesse, mais romantique pourtant. Ce qui me semble établir entre les romantiques et lui la démarcation la plus forte, c'est son attitude avec un groupe, et non le moindre d'entre eux, ce sont les points sur lesquels il s'en sépare, et, plus encore, les raisons profondes de cette scission.

Toute une petite école de romantiques — les vrais pour nous, maintenant, — avait rompu ses premières lances et publié ses premiers essais dans la *Muse française*. Or la *Muse française* est continuellement en butte aux critiques ou aux louanges aigres-douces du *Globe*. Guiraud est « un de ces académiciens de la *Muse française* qui ont réduit en système quelques exemples pris au hasard chez les étrangers, cherchant le simple avec affectation, prenant la bizarrerie pour la force et corrompant les dons heureux du naturel par les prétentions d'une fausse poétique » ; c'est de mauvaise grâce que le *Globe* lui reconnaît « des

[1] L. V. *De l'indépendance en matière de goût* (2 avril 1825) : « Si nous sommes destinés à avoir des hommes de génie..., ils se trouveront tout à coup à l'unisson du goût de leurs contemporains ; ce fut là de tout temps leur intérêt et leur privilège. Voyez notre Béranger... Ce Béranger si bien en harmonie avec nos besoins poétiques, il ne faut pas croire qu'il sera éternellement neuf, éternellement romantique : il en sera de lui comme de Racine, comme de Sophocle, comme d'Anacréon. Tous ces grands hommes ont été romantiques pour quelques heures, et les voilà classiques pour de longs et interminables siècles... Ainsi entendu, le romantisme n'est, comme on le voit, ni un parti, ni une doctrine littéraires ; c'est la loi de la nécessité, la loi de tout ce qui passe, de tout ce qui change, la loi de toutes choses en ce monde. »

[2] O. *Du Romantique* (24 mars 1825). — Cf. *Situation du Romantisme* (29 octobre 1825) : « Ce serait déplacer le classicisme et non le renverser. »

[3] L. V. *De l'indépendance*, etc. (2 avril 1825).

instincts justes et vrais [1] ». Ce sont bien encore les rédacteurs de ce recueil qui sont visés, le jour où l'on parle de « ces formes de style qu'affectent certains écrivains de nos jours, mélange de raffinement et de niaiserie, d'enflure et de trivialité, de néologisme et de vieux langage ». On les excommunie en bonne et due forme : « les romantiques de la *Muse française* n'ont pas d'admirateurs moins chauds que ceux que, dans un autre sens, on appelle aussi romantiques [2] ». On ne parle pas sans ironie des « initiés aux mystères de la *Muse française* [3] », de cette poésie « de salon », de cette coterie « d'amis [4] ». Il faut qu'elle soit morte pour qu'on reconnaisse un jour que ses « oracles », bien qu'un peu obscurs, « avaient pourtant leur intérêt [5] ». Sainte-Beuve partage ces préventions : on le voit au ton dont il en résume l'histoire, dont il présente presque Victor Hugo comme évadé de cette galère [6].

Encore comprendrait-on que les théories de ces débutants, jeunes, inexpérimentés, aient déplu aux sérieux philosophes, aux graves esthéticiens du *Globe*. Ce qui frappe davantage, ce qui choque même, c'est l'injustice avec laquelle ils affectent de confondre les noms et les rangs. Duvergier met sur la même ligne « les inversions de M. d'Arlincourt, les néologismes de MM. Hugo et Devigny [7] ». Vitet réprouve en bloc les « monstruosités littéraires, les *Solitaire* et les *Han d'Islande* [8] ». Le traité de paix que, selon le *Globe*, ont signé les classiques entre eux, contient un article II ainsi conçu : « On aura soin de répéter sans cesse au public, qui finira par le croire, que le romantisme c'est *Han d'Islande*, le *Solitaire*, *Éloa*, et toutes les rêveries de la Société des Bonnes-

[1] *Chants hellènes* (12 octobre 1824).
[2] *Épitres et dialogues par M. Viennet* (29 janvier 1825).
[3] *Poésies nouvelles* (5 juillet 1825).
[4] *L'Art poétique par Antoine Giguet* (12 août 1826). — Cf. C. M. *Roméo et Juliette* (25 septembre 1827) : « Mais qui a jamais loué le style de Shakespeare sans restriction ? Qui en a jamais recommandé l'imitation ? Qu'importe, dira-t-on, on l'imite. Qui ? Les cinq ou six poètes de la défunte *Muse française.* »
[5] *Essais de poésie* (24 février 1825).
[6] *Pr. Lundis*, I, 164-169.
[7] O. *Du romantique* (24 mars 1825). — O. *Essai sur le classique et le romantique de Desmarais* (11 juin 1825) : Il s'indigne qu'au lieu de lire Schlegel, Mme de Staël, Manzoni, Visconti, Sismondi ou Stendhal, Desmarais ait consulté Hugo et Guiraud. « Serait-ce parce que, comme il le dit ailleurs, « l'extrême clarté du style est le sceau de la médiocrité » ; et les dissertations de ces honorables membres de la confrérie des Bonnes-Lettres lui paraissent-elles d'autant plus admirables qu'il les comprend moins ? Quant à nous, qui pensons que, romantique ou classique, la première qualité est d'être intelligible, nous récusons l'autorité de *ces messieurs.* »
[8] L. V. *De l'indépendance*, etc. (2 avril 1825).

Lettres [1]. » On reste stupéfait quand on voit avec quelle sévérité, avec quel mépris parfois, sont jugés ces poètes que nous admirons maintenant, avec des nuances sans doute et parfois des réserves, mais unanimement. De Vigny est le plus maltraité. Duvergier prétend que les romantiques, « las de la poésie nuageuse et lymphatique... donneraient volontiers M. de Vigny pour n'avoir pas M. Guiraud dans leurs rangs [2] ». Les *Poèmes antiques et modernes* sont appréciés ; mais on signale vivement les conceptions « fausses, bizarres, ridicules » de l'auteur, « l'incohérence et l'obscurité fatigantes » de ses idées, son style « inégal », « la barbarie des phrases et le prosaïsme contourné des vers », les morceaux « dont la dureté sauvage donnerait des attaques de nerfs » : qu'il apprenne sa langue, car « sans la langue, le Cerbère du Parnasse ne laisse passer personne ; le lecteur jette le livre avec mépris, et, comme dit Pascal, en voilà pour jamais [3] ! » Hugo n'est guère plus épargné : *Bug-Jargal* est « loin d'être un ouvrage sans mérite » ; mais le récit est invraisemblable, la composition vicieuse, les caractères artificiels et conventionnels, l'auteur imite sans cesse Sterne, Chateaubriand, Byron et Walter Scott [4]. Ces deux poètes n'ont pas assez d'importance pour que le *Globe* s'y arrête longuement ; à cette époque, c'est Lamartine le grand nom ; et il est jugé avec la même rigueur. Les *Méditations* ne sont assurément pas indignes de leur succès ; mais ce qui leur manque « pour la pensée, c'est la force, et pour le cœur, c'est la passion : elles sont élevées et tristes, voilà tout ». Les vers en sont ou bien « confus et indécis », ou bien sans naturel : le style en est incorrect : « faute de soin et de travail, il viole et la grammaire, et la rime, et le bon goût » : la pensée en est faible et vague [5]. Le *Chant du Sacre* est plus maltraité : c'est « une bigarrure assez plaisante, malgré son sérieux », et, après l'avoir examiné en détail, le critique n'y trouve que « des inconvenances, un plan bizarre, des incorrections et du mauvais goût [6] ». Le *Dernier chant de Childe Harold* fait « douter même de l'avenir de son talent [7] ». Si les *Épîtres* sont louées, c'est que l'auteur du compte-rendu s'est résigné de guerre lasse à ne plus tenir compte des défauts :

[1] *Campagne littéraire, 2me bulletin* (2 février 1826).
[2] O. *Mélange du tragique et du comique* (26 mai 1826).
[3] *Bulletin littéraire* (15 avril 1826). — Cf. *Huitième lettre sur l'histoire* (28 octobre 1826).
[4] *Bug-Jargal* (2 mars 1826).
[5] C. R. *Lamartine* (12 mars 1825).
[6] *Le Chant du Sacre* (30 juillet 1825).
[7] *Le dernier chant de Childe Harold* (6 août 1825).

« Prenons-le donc tel qu'il est : c'est un moyen de faire notre paix avec ses admirateurs et de ne plus troubler notre propre admiration par d'inutiles critiques : ne tenons compte que des beautés [1]. »

Quelles sont donc les raisons pour lesquelles le *Globe* se montre si sévère ? Voilà le point intéressant, et la solution n'est pas sans surprendre. — Assurément, il y a des raisons littéraires. Les conceptions hardies de ces romantiques lui ont paru téméraires : il y a vu, comme dit Sainte-Beuve, « une débauche d'imagination, de l'esprit en délire [2] ». La langue trop néologique, trop métaphorique, incorrecte parfois de certains auteurs l'a effarouché. On y a gardé cette idée, toute classique et d'ailleurs si vraie, que la perfection n'est atteinte que par des efforts continus et des corrections répétées. L'improvisation négligente d'un Lamartine heurte toutes leurs habitudes : qu'il prenne garde, comme le lui dit Sainte-Beuve, de se laisser trop aller à sa facilité et à sa rêverie, d'en arriver comme Coleridge à ne plus écrire que dans un demi-sommeil [3]. Parfois même, on y montre — Sainte-Beuve comme les autres, — un goût assez étroit. « Quant au style, écrit-il du livre de Blanqui, quant au style, qui importe en toute composition, quoique généralement assez pur, il n'est pourtant pas exempt de reproche. M. Blanqui nous dira, par exemple, en parlant d'une plaine aride, qu'*elle est triste et monotone comme l'esclavage*, comme si une comparaison ne devait pas être un éclaircissement, et qu'une abstraction se comprît mieux qu'une image [4]. » On ne se défait pas d'un seul coup, — quand on n'est pas révolutionnaire, — de la lente influence de l'éducation et des lectures : nourris par des maîtres qui vénéraient exclusivement et Racine et Boileau, ces critiques ont bien pu élargir leur goût par la suite, il leur est resté malgré eux quelque chose de la timidité, ou, si je puis dire, de la prudence littéraire du XVIIme siècle.

Mais tel n'est point le principal grief du *Globe* contre les novateurs. — On les eût peut-être bien étonnés, ces apôtres de la tolérance, si on leur eût démontré qu'ils étaient défavorables à ces littérateurs pour des raisons rien moins que littéraires, pour des raisons politiques et religieuses : parce que ces jeunes poètes « méconnaissaient l'impulsion

[1] *Épitres* (24 septembre 1826).

[2] *Le Phœnix* (Samedi, 30 octobre 1824). Non recueilli.

[3] *Voyage littéraire de Pichot*, III (17 décembre 1825). Non recueilli. « La lettre sur Coleridge, par un heureux hasard, est écrite à M. de Lamartine. M. Pichot ne pouvait adresser au célèbre poète d'hommage plus mérité ni *de leçon plus ingénieuse*. »

[4] *Voyage d'un jeune Français* (25 janvier 1825). Non recueilli.

profonde et invincible » de la société et « s'adressaient à des passions rétrogrades qu'une classe d'élite partageait avec eux [1] ». Cela est certain cependant et se trahit, avec quelque candeur, dans leurs critiques. Si *Bug-Jargal* a été un peu loué, c'est — la fin de l'article le révèle naïvement — que ce roman peut favoriser les idées libérales, et notamment l'anti-esclavagisme : Victor Hugo n'est pas libéral, mais « son intention générale est bienveillante pour les noirs et, malgré tous les embarras où le place la double nécessité d'intéresser en faveur de leur liberté et de condamner toute insurrection, quiconque aura lu son livre, se sentira de nouveaux motifs pour remercier le ciel de l'existence et de la liberté d'Haïti [2] ». Si l'*Ode à la colonne* est signalée avec sympathie, c'est que, sans marquer une rupture avec le parti purement royaliste, elle est une avance à la coalition des républicains avec les bonapartistes; et le *Globe* n'approuve pas cette coalition, et il marque ses réserves politiques; pourtant, il sent que, dans ces vers, Hugo se rapproche de lui, et il lui en sait gré [3]. Lamartine n'a rien fait de pareil; il n'y a pas moyen de le ranger au nombre des libéraux, et on lui garde rancune. On trouve qu'il « a paru à la cour pour en parler le langage, y briguer un sourire, en savourer les faveurs [4] ». « M. de Lamartine, dit-on ailleurs, n'est pas de son siècle; et, comme

[1] *Pr. Lundis*, I, 402.

[2] *Bug-Jargal* (2 mars 1826).

[3] *Bulletin littéraire* (15 février 1827). — Cf. l'article ultérieur de Rémusat (*Cromwell*, 2 février 1828) où ces arrière-pensées politiques sont évidentes : « Ses premiers essais n'en donnaient pas l'espérance [des nouveautés de *Cromwell*]. Son esprit qui ne fut jamais commun semblait viser aux idées communes. Quelque temps, il parut prétendre innover par la bizarrerie des formes, non par l'originalité de la pensée. Elevé, pour ainsi dire au cœur du préjugé, il menaçait de s'en tenir aux idées de son parti : c'était s'ensevelir dans les cendres du passé. Quelques années se sont écoulées et les idées qui passaient pour le paradoxe des esprits blasés ont pris place dans le bon sens avec cette rapidité de conquête que la raison n'a possédée que dans notre siècle. La liberté de la pensée et des arts a gagné sa cause au tribunal de l'opinion. Le mouvement est venu jusqu'à M. Hugo, et tel est le lien qui unit toutes les vérités, qu'en s'initiant aux nouvelles doctrines littéraires, il a modifié, sans le savoir peut-être, l'ensemble de ses opinions philosophiques. Le temps n'est pas loin où il écrivait que *l'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses*, et le voilà qui déclare *insuffisant et passionné* le profil que Bossuet a tracé de Cromwell, *de sa chaire d'évêque appuyée au trône de Louis XIV*..... .....Certes, M. Hugo n'a point prétendu changer de parti et, sans doute, il n'en a point changé; mais, par instinct de poète, par intention dramatique, il a été conduit à considérer sous un jour nouveau *l'histoire des hommes* : et je ne serais pas surpris que, depuis qu'il a fait *Cromwell*, il ne jugeât autrement que jadis l'histoire contemporaine, son parti, le nôtre, la Révolution. »

[4] *Chant du Sacre* (30 juillet 1825).

Byron était essentiellement l'homme de son siècle, il nous fâche de le voir juger par des opinions vieillies, par des préjugés morts depuis longtemps. L'esprit de M. de Lamartine s'est arrêté dans la rêverie ; il est parfaitement étranger aux idées de liberté qui font la gloire de notre âge... Il craint, pour ainsi dire, de sympathiser avec son siècle [1] ».

Ces critiques révèlent la pensée, inconsciente peut-être, des rédacteurs du *Globe* : et il y en a une contre-épreuve bien curieuse : c'est l'indulgence que, pour des raisons politiques, ils montrent envers Viennet. N'a-t-il pas voté contre le Consulat et l'Empire? N'a-t-il point, en 1804, écrit une épître satirique contre la fausse généalogie de Napoléon ? « Dans une carrière littéraire déjà si longue et si traversée, M. Viennet, s'il n'a jamais élevé son talent à une hauteur imposante, a du moins en toute occasion fait preuve d'esprit et de cœur : on n'en peut dire autant de bien d'autres [2]. » Sainte-Beuve lui-même, lorsqu'il parle de la *Muse française*, lui reproche plus vivement son « intention politique » que ses erreurs littéraires [3]. C'est, qu'en effet, logiques avec eux-mêmes, les « Globistes » transportaient partout leur éclectisme. Ils voyaient une analogie entre les lettres et la politique, et, y apportant le même goût du juste-milieu, prétendaient en quelque sorte les faire coïncider. En politique, leur théorie voulait que le meilleur gouvernement fût intermédiaire entre le despotisme d'un seul et le despotisme de tous. Il fallait que cette théorie s'appliquât également aux lettres : « le despotisme oligarchique de l'Académie est mortel au bon goût; la souveraineté du peuple ne l'est pas moins. Mais n'y a-t-il au monde que la souveraineté du peuple et le despotisme? Ne pouvons-nous donc choisir le gouvernement source de toute lumière et de toute vérité, mobile comme la société, stable comme la raison, sauvegarde également sûre de l'ordre et de la liberté, pourvu qu'il soit exécuté loyalement, le gouvernement représentatif en un mot.... A l'artiste appartiendra l'initiative, au public le veto [4] ». Ainsi, il y avait à leurs yeux comme une harmonie préétablie entre *leur* royalisme et *leur* romantisme et, au nom de tous deux, ils combattaient à la fois le royalisme ultra et le romantisme ultra.

Il en est de même pour la religion : et, comme des idées politiques

[1] E. D. *Le dernier chant de Childe Harold* (6 août 1825).
[2] *Œuvres de Viennet* (30 juin 1827).
[3] *Pr. Lundis*, I, 165-166. — Cf. *Pr. Lundis*, I, 401-402, ce qu'il dit de « la période rétrograde » du romantisme.
[4] L. V. *De l'independance*, etc. (2 avril 1825).

contribuent à fonder leur jugement sur la valeur littéraire des écrits, des idées religieuses y contribuent également. Lamartine est trop orthodoxe : c'est choquant. « Harold s'occupe plus du salut de son âme que de celui des Grecs ; vaincre Satan, voilà sa principale affaire ; et il semble n'être venu en Grèce que pour s'y confesser et y mourir. » Il est « travesti en sot moine tourmenté par la crainte de l'enfer » ; « quand il est mort, M. de Lamartine se demande s'il est damné et n'ose se prononcer, de peur sans doute de se brouiller avec Rome, en sauvant un protestant confessé par un hétérodoxe [1] ». Peu s'en faut encore que Sainte-Beuve ne fasse un grief à Lamartine d'avoir « introduit la divinité et l'immortalité dans l'amour » : il a obéi à des « besoins individuels », mais « nécessairement solitaires [2] ».

Mais il ne s'agit pas seulement de croyances précises et de dogmes déterminés. Il s'agit encore — et bien plus — de la disposition d'esprit proprement religieuse, d'une certaine tendresse de cœur et d'imagination qui prédispose au sentiment du divin et qui heurte de front l'esprit rationaliste, tout laïque, du *Globe*. Il l'appelle généralement l'esprit « vaporeux » et il ne tarit pas en duretés contre ceux « qui ont transformé le romantisme en une école de néologisme, de faux enthousiasme, de fausse sensibilité, de mélancolie fade et vaporeuse. Ceux-là, comme bien on pense, ne sont romantiques que de nom, et le ridicule en a déjà fait justice [3] ». Sainte-Beuve, quasi-matérialiste et carabin, partage naturellement cette antipathie. Il reproche ces tendances à Blanqui : « Blanqui se jettera dans la mysticité ; il croira *entendre le bruit d'un concert angélique ;* il s'écriera *qu'il n'y a pas de climat pour l'athée*, etc. De telles fautes déparent trop souvent un livre d'ailleurs utile et sensé : on devrait surtout se mettre en garde contre la vague rêverie qui y fait tomber ; car toute observation saine et raisonnée sur les mœurs et l'industrie des peuples semble incompatible avec cet enthousiasme

[1] E. D. *Le dernier chant de Childe Harold* (6 août 1825).

[2] *Pr. Lundis*, I, 120.

[3] L. V. *De l'indépendance*, etc. (2 avril 1825). — Cf. O. *Essai sur le classique et le romantique* (11 juin 1825) ; *Chant du Sacre* (30 juillet 1825) ; *Université* (18 août 1825) ; *Mélodies poétiques* (4 mars 1825) ; *Le Mercure du XIXme siècle* (14 mars 1825). — La colère du *Globe* est même si vive qu'il en oublie ses habitudes de courtoisie. Il insinue « que les vaporeuses homélies de nos religionnaires de salon » ne sont qu' « hypocrisie » et moyens de faire fortune (*Distribution des prix du concours général*, 20 août 1825, et *L'art poétique d'Antoine Giguet*, 12 août 1827). Ou bien il descend aux procédés des petits journaux. (Voir le récit railleur du duel de Lamartine : « Le plus vaporeux de nos poètes, etc. », 26 mars 1826.)

stérile qui s'exhale en vains sons [1]. » Et, à plusieurs reprises, il revient contre « ce vague instinct de sentiment », cette « teinte de mysticisme religieux [2] ». En un mot, Sainte-Beuve exprime très bien, — en son nom, mais aussi au nom du *Globe*, — la cause de leur défiance commune de ce romantisme, lorsqu'il dit : « J'y étais assez antipathique jusque-là, *à cause du royalisme et de la mysticité*, que je ne partageais pas [3]. »

On conçoit mieux cet acharnement, quand on a compris ce que le *Globe* aurait voulu des romantiques.

Il a entrevu une doctrine plus forte et plus morale que le mysticisme [de Lamartine], à laquelle il ne manque qu'un poète. Pour elle, si la réputation est souvent vaine, le plaisir passager, la vertu imparfaite, la raison incertaine, ni la gloire, ni le bonheur, ni le devoir, ni la vérité ne sont pour cela de vains mots : ce sont les motifs inégaux mais puissants de l'activité humaine, et cette activité est la première loi de notre nature. L'homme n'est pas uniquement fait pour chanter, croire, aimer sans but. Il n'est point sur la terre comme un proscrit qui languit en attendant sa grâce, car la vie n'est point un exil mais une mission d'activité, mais un voyage de découverte. La perfectibilité, cet essor ou plutôt ce retour vers la divinité la prouve seule et la rappelle. Cette idée, qui nous conduit à l'amélioration de nous-mêmes et au dévouement envers la société, cette idée qui seule produit et motive l'amour de la vertu et l'amour de la liberté, nous semble non moins sainte et plus consolante que la préoccupation oisive d'un avenir infini, qui nous désintéresse des biens, mais aussi des devoirs d'ici-bas : cette idée, en donnant du prix à la vie, rend ce monde digne de la Providence. Il nous semble aussi que, comme à la morale, comme à la religion, cette idée serait favorable à la poésie : ne serait-ce pas parce qu'elle est la vérité [4] ?

Tranchons le mot, puisqu'aussi bien un autre l'a tranché : le romantisme est « le spiritualisme en littérature [5] », — *leur* spiritualisme, bien entendu ; autrement dit, il est la forme littéraire de l'éclectisme. Hors de l'éclectisme, point de salut. Est-ce que par hasard, le *Globe*, ennemi des Églises, serait, lui aussi, une Église ?

[1] *Voyage littéraire* (25 janvier 1825). Non recueilli.
[2] *Pr. Lundis*, I, 135-136, 166-167. — Cf. aussi *Petite Revue littéraire*, II (10 décembre 1824), non recueilli : un coup de patte contre « la poésie vaporeuse et mélancolique de notre âge ».
[3] *Lundis*, XI, 532.
[4] C. R. *Lamartine* (12 mars 1825).
[5] M. D. *Du Romantisme considéré historiquement* (10 octobre 1825). — Cf. *Revue des Lettres françaises et étrangères* (avril 1900).

V

SAINTE-BEUVE AU « GLOBE » (Suite)

LA CRITIQUE

I. La critique littéraire du *Globe :* ce qu'elle est, critique d'avant-garde et d'excitation ; ce qu'elle aspire à être, critique scientifique et philosophique. La méthode de cette Science : la psychologie, l'histoire, l'esthétique. Villemain, critique selon le cœur des écrivains du *Globe :* Sainte-Beuve à ses cours.

II. La critique littéraire de Sainte-Beuve. Les essais et les comptes-rendus du début. Les premiers articles véritables : prédominance de l'histoire ; préoccupation exclusive du contenu du livre, du renseignement matériel et précis ; abandon de la critique purement formelle ; défiance de la critique à systèmes ; simple élargissement de la méthode traditionnelle ; le procédé : les portiques d'idées générales ou de vues d'ensemble.

III. Perfectionnement progressif et élargissement de cette méthode : étude du procédé de l'auteur, puis de l'esprit de l'auteur ; étude du milieu. Les deux articles sur Victor Hugo, apogée de la manière de Sainte-Beuve au *Globe :* le milieu esquissé, le portrait ébauché, étude de l'homme même ; perspicacité et pénétration critique de Sainte-Beuve.

> « Je ne suis pas encore officier supérieur, j'apprends mon métier. »
> (*Portraits Littéraires*, II, 525.)

I

Telle est donc la doctrine littéraire du *Globe :* ce sont les œuvres conformes à cet idéal de liberté, de naturel et... d'éclectisme rationaliste, libéral et spiritualiste, qu'il voudrait voir paraître et réussir. Or, malgré les succès qu'il se plaît à annoncer bruyamment, malgré les noms d'auteurs, les titres d'ouvrages qu'il cite triomphalement, il sent néan-

moins que les œuvres vraiment neuves manquent encore : la révolution littéraire a déjà dans le *Globe* ses girondins, ailleurs ses jacobins ; elle a même ses Marat : et elle n'a pas encore eu sa journée de victoire, son 14 Juillet. Sans doute, Lamartine et Delavigne, Byron et Walter Scott ont réussi en France : mais il n'y a là que deux poètes français, bien inégaux d'ailleurs : les deux autres, mieux accueillis peut-être de la masse du public lettré, sont des étrangers [1]. « De tous ces recueils poétiques éclos dans le XIX[me] siècle, que restera-t-il ? demande un des rédacteurs du journal, non sans découragement. Quelques *Méditations* de Lamartine, quelques *Messéniennes* de Delavigne peut-être, et les *Chansons* de Béranger [2]. » C'est peu.

A la fin même, le plus impatient d'entre eux ne put s'empêcher de signaler avec une ironie désabusée l'insuffisant résultat de leurs efforts. Oui, l'esprit novateur se répand et s'établit en France ; mais, le beau triomphe ! il ne produit rien : la théorie, la critique semblent lui suffire ; on expose avec satisfaction des idées neuves et l'on s'en tient là.

Aucun ouvrage d'imagination marquant n'est venu, il est vrai, confirmer et populariser la nouvelle doctrine. Mais à quoi bon ? N'a-t-elle pas été discutée ? Que servent les ouvrages, au fait ? A aider la critique : mais, si l'on peut faire de la critique sans les ouvrages, c'est autant de gagné... Peut-être même devrait-on se dispenser de juger ce qui se publie : la critique *a priori* est l'essentiel de la littérature. Conspiration sans révolution est la pire position pour un parti même littéraire. Or, ce pourrait bien être le nôtre ; et, si l'on entreprenait de juger notre doctrine par ses œuvres, nous ne serions pas médiocrement embarrassés. Que répondre à des gens d'exécution qui ne sentiraient pas le prix de la pensée toute creuse et de la critique à vide ? En vain citerions-nous nos exemples favoris, et les *Proverbes* de M. Leclerc, et ceux de M[me] Gazul, et ces deux mélodrames prônés dans deux salons ; en vain, si l'on nous pressait un peu, enverrions-nous les plus exigeants aux Variétés pour voir le *Chiffonnier*. Il faut convenir que ce n'est pas encore assez pour convertir un peuple et détrôner une littérature qui compte deux siècles de domination [3].

Mais ce n'est là qu'une boutade. Pour avoir formé trop vite de trop grandes espérances, Duvergier de Hauranne se désespère trop vite : il ne voit « que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie », et il ne compte plus assez sur l'avenir. Les véritables idées du *Globe* sont moins lugubres que celles de cette sœur Anne : on y croit, au contraire, à l'utilité

[1] O. *Du Romantique* (24 mars 1825).
[2] *Campagne littéraire* (6 décembre 1825).
[3] O. *De l'abus de la critique* (29 avril 1826).

de la critique; on y attend avec confiance les moissons futures que donnera le bon grain confié aux sillons. Un abonné ou un pseudo-abonné réfute immédiatement ces lamentations prématurées : Un pareil article, dit-il, n'est qu'un jeu d'esprit, de la critique à la seconde puissance. Sans doute, la critique n'est point tout par elle-même; mais il est absurde de la dire absolument vaine. Si elle n'a point pour tâche propre de produire, elle peut et elle doit faciliter la production : elle le fait, quand, appuyée sur la philosophie et sur l'histoire, elle éclaire les auteurs sur ce que demande le public, le public sur ce qu'il doit demander aux auteurs [1]. C'est, en effet, le mérite que le *Globe* se reconnaît, lorsque, à la fin de 1827, il fait en quelque sorte son examen de conscience [2] : il a donné une tribune à la critique; il a défendu la cause de la liberté, renversé le patriotisme étroit, « aidé au progrès d'un cosmopolisme salutaire », fait connaître à la France l'Angleterre et l'Allemagne, donné de la France une favorable idée à l'étranger; il a fondé une critique internationale que rendaient indispensable les relations nouvelles des pays entre eux; en un mot, il a déblayé le terrain pour les littératures contemporaines.

Ce rôle d'avant-garde, il est vrai, ne constitue point la tâche normale de la critique. Si les circonstances le lui ont imposé, dès que de nouvelles circonstances le lui permettent, elle doit se hâter de revenir à sa fonction naturelle [3]. Elle n'agit point alors, elle observe [4]; « elle travaille sur le passé et n'a pas la prétention de doter l'avenir de chefs-d'œuvre. *Comme toutes les sciences,* elle recueille et étudie les faits : elle écrit l'histoire du talent, rien de plus [5] ». Le mot est prononcé, *la critique est une science*.

Ce n'est point la première fois, d'ailleurs; et, à plusieurs reprises, les rédacteurs du *Globe* avaient déjà posé ces principes.

La critique aussi, écrivait Jouffroy, est une science. Elle est aujourd'hui dans les mots comme une vieille religion; il faudrait la rappeler au sentiment des faits et à l'intelligence des vérités qui la fondent... Nous ne pouvons pas du tout consentir à regarder comme une véritable critique, cette critique empirique qui décide qu'une chose est belle parce qu'elle plaît, ou qu'elle est laide parce qu'elle déplaît, ni cette autre critique de routine qui condamne ou

[1] *Lettre d'un abonné. Des avantages de la critique* (2 mai 1826).
[2] *France* (24 novembre 1827).
[3] *France* (24 novembre 1827); O. *Lettre à l'éditeur du « Globe »* (18 octobre 1827).
[4] O. *Lettre à l'éditeur du « Globe »* (18 octobre 1827).
[5] *Théâtre anglais. Lettre sur la représentation d'Hamlet* (18 septembre 1827).

absout les ouvrages d'après un code reçu dont elle ne comprend plus l'esprit. La première ne juge pas la chose qu'il s'agit de juger, mais seulement son effet sur nous, effet variable et qui change d'un homme à un autre et d'un pays à un autre pays : la seconde n'atteint pas davantage ce qu'il s'agit d'apprécier, mais se borne à constater sa conformité ou sa non-conformité avec un certain modèle. Les conclusions de ces deux critiques ne sont donc pas celles qu'on demande à la critique : car, ce qu'on lui demande, c'est un jugement non sur l'impression que cause un ouvrage, non sur le rapport qui existe entre cet ouvrage et tel ou tel code, mais sur l'ouvrage en lui-même.

Il suit de là que pour être critique, il ne suffit point de goûter les œuvres littéraires, ni même de les savoir composer : « Comme l'inspiration poétique est un phénomène qui se produit dans toutes les consciences, celui-là sera le plus habile critique, non pas qui l'éprouvera le plus souvent, mais qui l'observera le mieux. De là vient que le talent du philosophe entre pour une plus grande part dans l'art de la critique que le génie du poète ; et de là vient aussi que les critiques les plus profonds n'ont pas été les plus illustres poètes, mais bien les plus habiles philosophes [1]. » Ainsi, bien avant Taine, la philosophie revendique la critique ; et il était tout naturel que l'éclectisme cousinien émît cette prétention. S'il est vrai en effet, ce que soutient Jouffroy, que dans les choses qui plaisent, dans le beau, il y ait deux éléments distincts, le beau permanent que tous les âges apprécient, et le beau de mode qui plaît un temps, il faut que le critique sache débrouiller ces éléments, reconnaître le beau éternel par la notion de ce qu'il y a de permanent dans l'âme humaine, reconnaître le beau passager par la notion de ce qui caractérise les temps divers [2]. Il devra donc être psychologue et historien : or, l'éclectique est, par définition historien autant que psychologue ; il est, par conséquent, (à ses yeux du moins) comme prédestiné à cette nouvelle critique.

Comme toute science, la critique-science doit avoir ses méthodes propres. Jouffroy expose comment elle doit procéder, lorsqu'il s'agit par exemple de Walter Scott : « Il nous semble que nous devons avant tout étudier le caractère de son talent, parce que ce point servira de fondement à toute notre critique. Nous chercherons ensuite comment les circonstances heureuses où l'auteur s'est trouvé placé ont développé ce talent ; puis quelle sympathie s'est rencontrée entre ce genre de talent et les goûts du XIXme siècle. Autour de ces trois points se rallieront naturellement beaucoup d'autres questions secondaires [3]. » C'est déjà

[1] T. J. *Œuvres complètes de Walter Scott*, II (13 janvier 1827).
[2] *Ib.*, I (4 novembre 1826).
[3] *Ib.*, II (13 janvier 1827).

presque la théorie de Taine, et, sous des noms moins précis, nous voyons apparaître le *milieu* et le *moment*. Il est vrai que la notion vague, et peut-être suspecte, de la race est remplacée par l'étude de l'individualité de l'écrivain ; si bien que l'auteur est pris comme point de départ, comme cause, au lieu d'être un point d'arrivée, un résultat ou une résultante, tandis que le milieu et le moment ne sont plus étudiés comme des éléments constitutifs, mais comme de simples influences : c'est la différence entre le déterminisme de Taine et le spiritualisme des éclectiques. Même — avec un peu de complaisance — on verrait Jouffroy compléter à l'avance Taine par M. Brunetière et ébaucher une théorie de l'Évolution des genres : « Nous essayerons de remarquer dans ses ouvrages le progrès des qualités et des défauts constitutifs de ce genre qui, comme tous les genres, se déprave à mesure qu'il se prononce trop fortement. Nous montrerons quelle logique il y a dans le développement de chaque genre. »

Cette science ne sera point une science *à priori :*

La critique observe la nature et réfléchit sur ses observations pour expliquer les causes et reconnaître les lois [1].

Elle ne se mutilera point en se restreignant soit à l'étude des œuvres seules, soit à la seule étude de l'esprit humain :

La critique est arbitraire et superficielle, lorsque, négligeant notre nature intellectuelle et morale, et bornée à l'examen des compositions connues, elle les considère en elles-mêmes sans les rapporter à leur source, comme des effets abandonnés de leur cause ; elle est obscure et vague, lorsque, purement spéculative, elle omet les exemples pour se concentrer dans l'étude stérile des facultés créatrices, ou du sentiment du beau : c'est le double écueil de la rhétorique des Français et de l'esthétique des Allemands.

Elle ne sera point dogmatique et étroite :

Remontant à l'origine des littératures, et les voyant partout surgir des besoins, des mœurs, des idées de chaque siècle et de chaque peuple, les romantiques refusent absolument de s'emprisonner à jamais dans un système unique. Assujettir à des formes immuables et constantes l'expression des sociétés diverses et variables serait à leurs yeux le comble de l'absurdité ; autant vaudrait n'avoir qu'une langue et qu'un code pour toute la terre ; autant vaudrait conserver les lois primitives au sein des civilisations modernes... Pour goûter les ouvrages des Anglais et des Allemands comme ceux des Grecs et des Latins, ils s'efforceront d'entrer dans la civilisation de ces diverses nations, de se pénétrer pour un moment de leurs mœurs, de leurs croyances [2].

[1] R. *De l'état de la poésie française*, I (22 janvier 1825).
[2] O. *Du Romantisme*, II (24 mars 1825).

Ainsi donc, la psychologie et l'histoire, et enfin l'esthétique proprement dite (que d'ailleurs l'éclectisme déduit de la psychologie et de l'histoire), voilà désormais les véritables fondements de la critique, la base inébranlable de ses jugements éclairés. Tous le répètent sur tous les tons. L'un écrit :

Au lieu de faire sortir les lois du beau de l'étude de quelques ouvrages universellement admirés, on les a déduites de la nature même de l'esprit humain, et la psychologie a été reconnue comme la seule vraie base de l'esthétique [1].

Celui-là est surtout philosophe. — En voici un qui est, avant tout, historien.

Après avoir longtemps considéré la littérature comme quelque chose d'invariable et d'absolu, qui pouvait se soumettre à des formes arrangées d'avance, la critique la prend maintenant comme le produit variable et changeant de chaque société. Elle cherche l'explication de toute littérature dans l'histoire complète de la nation à laquelle elle appartient et des circonstances où elle est née. Elle n'oublie, dans cet examen, ni l'aspect des lieux, ni la variété des climats, ni la singularité des coutumes, ni les lois, ni les gouvernements, enfin rien de ce qui sert à donner et à conserver aux peuples leur caractère propre et leur physionomie spéciale. Ainsi, elle devient contemporaine et compatriote de tous les hommes dont les écrits sont arrivés jusqu'à nous : elle vit avec eux et chez eux : leurs plus singulières idées, leurs préjugés les plus étranges perdent le droit de l'étonner; pour un moment, elle les partage, elle s'y livre tout entière, jusqu'à ce que, passant à des observations nouvelles et se dépouillant du rôle qu'elle avait pris, de grecque elle se fasse hébreuse, ou d'anglaise, espagnole. Non pas qu'elle ait abjuré les lumières de sa raison et se soumette sans réserves aux civilisations nouvelles qu'un instant elle prend pour siennes : au milieu de ses transformations successives, elle est toujours indépendante; elle conserve la liberté de juger ce qu'elle accepte comme des faits, et elle les juge bien mieux, car elle les connaît plus profondément [2].

Et le troisième, le plus complet semble-t-il, distingue ce qu'il entre dans la critique de ces divers éléments constitutifs :

Remonter à l'origine des littératures; en découvrir les germes dans l'état des mœurs et de la société; les suivre depuis les commencements, informes encore, mais pleines de sève et d'énergie, jusqu'au moment où elles se perfectionnent, où elles se polissent, où elles se décolorent; en apprécier les divers caractères par rapport à elles-mêmes et à celles des autres peuples; en saisir l'esprit caché et le mettre à la portée de tous, telle est, à ce qu'il me

[1] C. M. *Études sur Virgile par Tissot* (17 juin 1826).
[2] H. R. *De la littérature des Hébreux par J.-B. Salgues* (12 avril 1825).

paraît, sa véritable mission. Elle tient à l'*histoire* par l'examen des faits, à la *philosophie* par l'étude des lois de l'esprit humain, aux *arts en général* par l'appréciation du beau et de toutes ses modifications. Il est vrai que, en France, on ne l'a guère envisagée ainsi, et qu'elle s'est bornée jusqu'ici à l'application mathématique de certaines règles adoptées de confiance; mais il n'y en aurait que plus de gloire à la ramener à sa véritable destination comme Lessing et Schlegel l'ont fait en Allemagne [1].

Ce n'est point seulement en Allemagne qu'on a renouvelé et élargi la critique. En France aussi, à la grande joie du *Globe,* il y a eu un homme pour rejeter avec éclat l'étroite méthode des Voltaire et des La Harpe [2], pour inaugurer une critique mieux informée, moins étroite, moins dogmatique : c'est Villemain. Villemain, dans ses cours brillants de la Sorbonne, réalise ou peu s'en faut l'idéal du critique que réclamait le *Globe* [3]. Il a élargi d'abord les définitions de l'ancienne critique formaliste; professeur d'éloquence, il ne se cantonne point dans le seul genre oratoire à proprement parler; il cherche l'éloquence dans tous les genres littéraires où peuvent s'exprimer « une conviction profonde, une passion vive et sincère ». — Il ne prend pas les œuvres en elles-mêmes, indépendantes de l'auteur qui les a produites, coupées pour ainsi dire de leurs racines. Il ne sépare point l'histoire de la littérature « d'une autre histoire qui en est, en effet, le commentaire le plus instructif, celle des institutions, des mœurs, des idées : il les mène toutes deux de front, les expliquant l'une par l'autre [4] »; il saisit « ce rapport accidentel et passager » qui lie la littérature « avec la société où elle s'est produite, et dont, selon une formule usée à force d'être répétée mais inévitable en pareille matière, elle a été ou a dû être l'expression [5] »; et « personne n'excelle comme lui à mêler des tableaux historiques aux études littéraires [6] ». — Il a compris que « tout se tient aujourd'hui dans le monde »: que, malgré les apparences parfois, les nations modernes ne sont point séparées par des cloisons étanches, et il s'occupe des littératures étrangères, pour « montrer ce qu'elles ont reçu de la nôtre ou ce qu'elles lui ont donné [7] », sans négliger cependant les

[1] O. *Lettre au rédacteur du « Globe »* (21 mars 1826).

[2] H. *Cours de M. Villemain,* III (11 décembre 1824).

[3] « Le *Globe,* par M. Dubois et quelques autres, épousait tout à fait M. Villemain et paraissait s'entendre avec lui sur la mesure des renouvellements et le maintien de l'art. » (*P. Cont.*, II, 389.)

[4] H. *Cours de M. Villemain,* I (27 novembre 1824).

[5] *Ib.*, II et III (4 et 11 décembre 1824).

[6] *Ib.*, III (11 décembre 1824).

[7] P. Ds. *Académie* (21 avril 1827).

littératures anciennes ni leur longue influence. — Œuvres et auteurs, littérature française, littératures anciennes, littératures étrangères ; il aborde tout cela d'un esprit libre de préventions : il n'a point la superstition des classiques et d'un coup d'œil sûr et perspicace, il démêle ce qu'ils ont laissé pénétrer de caduc dans leurs œuvres les plus parfaites : il n'a point le fanatisme iconoclaste des romantiques, et, en goûtant Shakespeare, il sait rendre pleine justice aux mérites de Racine [1]. — Enfin, les règles dogmatiques ne l'embarrassent point ; il n'impose pas à la littérature une loi extérieure empruntée aux codes d'Aristote ou d'Horace : il la déduit, cette loi, de l'observation des faits. « Du rapprochement des œuvres du génie à diverses époques, il tire ces règles générales qui les dominent toutes et qui, seules, demeurent immuables au milieu de la perpétuelle inconstance des goûts [2] ». — En un mot, il est le plus illustre interprète de ces idées de juste-milieu si chères au *Globe*, « ami du beau, sous quelque forme inusitée qu'il se présente, en même temps que judicieux défenseur des principes que le temps et la raison ont consacré et qui doivent être aussi durables que la nature humaine [3] ». Aussi le journal tient avec soin sés lecteurs au courant des cours de Villemain, et les comble d'éloges [4] ; il le gourmande, lorsqu'il le voit tenté de faire des infidélités à la critique et le rappelle à sa vocation comme à son rôle [5] ; il publie des extraits de ses ouvrages [6] : Villemain est, peut-on dire, le critique honoraire du *Globe*, quelque chose comme un « rédacteur du dehors ».

Sainte-Beuve a connu ces cours. Non seulement il en a pu lire le compte-rendu enthousiaste dans la feuille où il écrivait ; mais encore, il n'a pas manqué, comme toute la jeunesse intelligente et libérale d'alors, d'aller de ses oreilles les entendre à la Sorbonne. Et même il a connu et pratiqué intimement Villemain : « Combien de fois, au temps même de ces cours nourrissants, où nous nous rafraîchissions avec toute la jeunesse, vers 1829, encore émus de sa parole que nous venions de quitter si éloquente, ne l'avons-nous pas retrouvé, esprit tout divers et inépuisable de grâce dans des causeries nouvelles [7] ? » A plus d'une

[1] H. *Cours de M. Villemain*, III et IV (11 décembre et 25 décembre 1826).
[2] H. P. *Cours de M. Villemain* (10 juillet 1827).
[3] H. *Cours de M. Villemain*, I (27 novembre 1825).
[4] Articles cités et 23 janvier, 11 décembre, 20 décembre 1827.
[5] O. *Littérature. Article de M. Villemain sur Shakespeare* (18 mars) et *Lettre au rédacteur du « Globe »* (21 mars 1826).
[6] *De l'éloquence chrétienne* (9 décembre 1826).
[7] *P. Cont.*, II, 392.

reprise dans la suite, il a loué son prédécesseur d'avoir su « à merveille concilier les principales traditions de l'ancienne critique avec plusieurs des résultats de la nouvelle et fondre tout cela sur un tissu historique plein de brillant et de charme [1] ». Comme nous-mêmes venons de le faire, il l'a, pour ainsi dire, incorporé à titre honorifique à la rédaction du *Globe* « qui n'a pas été sans influence sur les belles leçons de M. Villemain dans les années qui ont suivi la création du journal [2] ». Enfin, lorsqu'en 1845, il eut à faire — trop tôt, heureusement, — l'oraison funèbre de son intelligence un instant évanouie, il disait : « comme professeur, en ces belles années 1826-1830, Villemain a donné à la jeunesse et au public lettré les plus nobles fêtes de l'intelligence qui, en ce genre de critique et d'histoire littéraire, aient jamais honoré une époque et un pays [3] ».

II

Cependant, il ne semble pas que Sainte-Beuve ait immédiatement subi l'influence de son illustre devancier. Il est vrai que, tout au début, la modestie de la place qu'il occupait au journal ne lui aurait pas permis de manifester clairement sa conception de la critique ni sa méthode, même s'il en avait eu qui lui fussent personnelles. Il n'écrivait que des « essais sans importance : il n'était pas encore officier supérieur ; il apprenait son métier [4] ». « M. Dubois, dit-il ailleurs..., m'appliqua à quantité de petits articles. Ils sont signés S.-B. ; et il est facile à tout biographe d'y suivre mes tâtonnements et mes commencements [5]. » Il y a là une légère erreur. Un certain nombre de ces articles de Sainte-Beuve n'étaient pas signés. Impossibles, par conséquent, à reconnaître, ils auraient été définitivement perdus, si M. de Spœlberch de Lovenjoul n'avait un jour racheté sur les quais une page déchirée du livre de comptes du *Globe*, où ils se trouvent mentionnés. Du 18 octobre 1824 au 17 décembre 1825, il y en a onze que l'on peut de la sorte identifier. Sans doute d'autres encore, ultérieurs, courent

[1] *P. Cont.*, V, 197-198.
[2] *N. Lundis*, IX, 71.
[3] *Chroniques parisiennes*, 292.
[4] *P. Litt.*, II, appendice, 525.
[5] *Ma biographie*, 31.

chance de demeurer ignorés; mais ils doivent être assez rares : Sainte-Beuve a dû les signer de plus en plus régulièrement, à mesure qu'il se perfectionnait, et que sa valeur reconnue le tirait du second plan.

Les tout premiers articles — que Sainte-Beuve lui-même avait négligé de recueillir lorsqu'il se décida à rassembler ses articles du *Globe* [1] — sont, en effet, assez insignifiants. Les uns, politiques (*Samos, Ipsara, Chio, Lesbos ou Mitylène, Candie*), reflètent les préoccupations du moment : ils sont animés de sentiments chaleureux pour la cause hellénique. Mais rien ne les destinait à survivre aux circonstances. Quoi qu'ils aient eu grand succès [2], ce ne sont que des articles d'actualité. Quant aux petits comptes-rendus littéraires que Sainte-Beuve donnait vers la même date, (*le Phœnix, Petite Revue littéraire*, etc.), ils sont forcément trop courts pour qu'on y puisse étudier même les « tâtonnements » de Sainte-Beuve. Ce ne sont guère que des annonces, suivies de brefs jugements sans considérants ou avec des considérants sommaires. On y peut découvrir certaines de ses idées littéraires, ses goûts, ses doctrines (en abrégé) — et nous nous en sommes servis — ; mais on n'y peut même voir poindre une méthode critique.

A un certain jour, M. Dubois lui dit : « Maintenant, vous savez écrire et vous pouvez aller seul [3]. » A partir de ce moment, Sainte-Beuve prit sa volée, mais bien timidement encore : et, là aussi, il resta bien loin de Villemain. Les articles qu'il écrivit alors « portaient en général sur des ouvrages historiques, sur des mémoires relatifs à la Révolution française, sur des ouvrages aussi de poésie et de pure littérature [4] ». Cette phrase de Sainte-Beuve exprime en effet assez exactement l'impression que produit la lecture de ces pages. Il est frappant de voir combien l'histoire y domine. Cette prédilection tient sans doute à des préférences personnelles de Sainte-Beuve, puisque, dès le collège, il lisait tant de mémoires et surtout tant de mémoires sur la Révolution [5]. Quand il sort de ces sujets, c'est encore pour parler d'œuvres qui, par certains côtés, sont à demi-historiques, soit qu'on y étudie historiquement un peuple ou une littérature, soit qu'on y étudie historiquement une thèse littéraire ou philosophique (*Voyage d'un jeune Français en Angleterre. Voyage historique et littéraire*

[1] *Pr. Lundis*, I, VI-VII.
[2] LAIR, *Correspondant*, 25 avril 1900, 319.
[3] *Ma biographie*, 31.
[4] *Ib.*, 81.
[5] Voir plus haut, page 12.

en Angleterre et en Écosse, Scènes de la nature sous les tropiques, L'homme du Nord et l'homme du Midi). Quant aux articles purement littéraires, ils sont en très petit nombre; encore en est-il un ou deux (sur Baour-Lormian, sur d'Arlincourt) qui ne sont que des « éreintements ». Serait-ce exagérer que de retenir dès maintenant cette préoccupation de l'histoire, qui caractérisera presque toujours — et surtout à la fin peut-être — la critique de Sainte-Beuve ?

Dans ces œuvres historiques, ce que Sainte-Beuve étudie, ce n'est jamais l'homme, sa nature d'esprit, son caractère, son talent : c'est le livre. Et dans le livre, ce n'est point le mérite littéraire, l'art, la méthode ni même le procédé : c'est le contenu seul. Il met en pleine lumière les faits nouveaux que la lecture lui en a appris; il expose et discute la thèse qui y est soutenue. Le gros reproche qu'il fait à Mlle Bertin, c'est que son ouvrage est « pauvre de faits » et que l'auteur « n'y paraît que peu instruite des affaires de cour [1] ». Le livre de Ferdinand Denis l'intéresse parce qu'il donne des détails inédits, qu'il offre « une instruction sérieuse » et qu'une « thèse parfaitement juste » y est soutenue; mais il se plaint que la discussion y soit trop sommaire, l'exposition trop vague : « Comme l'auteur ne précise pas nettement le lieu de ses observations et que, par conséquent, il ne fait qu'énoncer les effets dans leur généralité sans les suivre et les analyser dans leurs détails, il ne satisfait que peu l'esprit *qui cherche des applications positives* [2] ». Le *Voyage en Angleterre* de Blanqui présente, à ses yeux, un défaut du même genre. Blanqui n'a pas une idée générale à laquelle il rapporte tout; il entasse pêle-mêle littérature, industrie, etc. ; il ne facilite pas assez la tâche du lecteur qui cherche des renseignements précis sur un sujet déterminé [3]. Les *Mémoires* de Mme de Genlis excitent sa mauvaise humeur à cause de la partialité de l'écrivain, mais aussi parce que, « par un système prémédité de réticence et de diversion », elle n'y donne que des « récits insignifiants et puérils [4] ». Au contraire, il loue les *Mémoires* de Mme du Hausset, parce qu'elle « apprend » quelque chose à son lecteur : « Lisez Mme du Hausset, et elle vous apprendra....., » etc. [5]. Les *Mémoires* de M. de Ségur lui plaisent, parce qu'ils font connaître l'état d'esprit

[1] *Pr. Lundis*, I, 2.
[2] *Ib.*, 9.
[3] 23 février 1825. Non recueilli.
[4] *Pr. Lundis*, I, 44.
[5] *Ib.*, 25.

de la jeune noblesse à la veille de la Révolution [illegible]. M. de Bonstetten instruit aussi [illegible] « Ce qu'il a vu de piquant et de tranché dans les mœurs du Nord et du Midi, il le raconte dans ce livre, et *en fait sentir le rapport avec le climat* [illegible]. » Voilà la thèse démontrée, voilà le profit immédiat qu'on retire de la lecture de l'ouvrage. Et partout c'est le même principe : c'est aux renseignements précis, au contenu matériel que s'attache Sainte-Beuve. L'auteur, pour lui, n'est pas un homme que l'on veuille connaître : ce n'est même pas un écrivain qu'il s'agit d'apprécier : c'est un témoin qui a vu ou non des choses curieuses, dont le récit a de la valeur ou non, selon qu'il nous renseigne ou ne nous renseigne pas exactement, complètement, clairement.

On pourrait croire que cela tient au caractère des livres dont Sainte-Beuve s'est surtout occupé. Et, pour une part en effet, la manière qu'il avait adoptée s'explique peut-être ainsi. Dans une histoire, dans des *Mémoires* surtout, dans des récits de voyage, et aussi dans des écrits systématiques de critique, d'histoire littéraire ou de philosophie, l'important, ce sont bien les découvertes, les renseignements nouveaux, ou du moins positifs, donnés par l'auteur. Ce sont des ouvrages où, par la nature même des choses, la vérité du fond demeure au premier plan, où l'intérêt du contenu peut faire oublier soit l'art, soit l'absence d'art. Cependant il semble bien que les tendances d'esprit de Sainte-Beuve à cette époque l'aient naturellement entraîné à procéder de la sorte. Le principe général qu'il invoque toujours, c'est le désir de savoir, la « curiosité avide [illegible] » du temps, cette curiosité « dont les besoins s'accroissent [illegible] » à mesure qu'elle est satisfaite ; il réclame des auteurs « plus de détails et moins de réflexions [illegible] », c'est-à-dire, en somme, des matériaux intéressants plutôt que la perfection de la mise en œuvre. Il n'est pas étonnant dès lors qu'il comprenne son rôle comme il le comprend : donner le schéma de l'ouvrage, en analyser rapidement le contenu, indiquer à ceux que cela peut intéresser quelles choses ils y trouveront et où ils les trouveront. Peut-être aussi faut-il tenir compte ici de l'influence de Daunou. Sainte-Beuve a loué quelque part, en parlant de Bayle, « les analyses exactes, ingénieuses, et même les petites notes

qui, bien faites, ont du prix et dont la tradition et la manière seraient perdues depuis longtemps si on n'en retrouvait des traces encore à la fin du *Journal* actuel *des Savants* [1] ». L'hommage rendu à Daunou, en un temps où déjà Sainte-Beuve avait singulièrement élargi sa première manière [2], montre qu'il n'a point méprisé la critique sèche, modeste, scrupuleuse de son compatriote Boulonnais. D'ailleurs, à l'époque où nous sommes parvenus, il est lié avec lui, puisqu'il va, sur son conseil, entreprendre le *Tableau de la poésie au XVIme siècle.* Il a donc pu se laisser influencer par les exemples et peut-être par les conseils de l'austère érudit.

Dans ces conditions, il n'est guère possible à Sainte-Beuve de faire de la critique purement formelle, telle qu'on la comprenait avant lui. Il lui arrive bien de dire : « le style, qui importe en toute composition [3]... » ou bien « apprécier le mérite littéraire d'un livre quel qu'il soit, c'est d'ordinaire donner l'exacte mesure de sa valeur réelle [4] ». Mais, en fait, il tient peu de compte de la forme. S'il ridiculise d'Arlincourt et ses excès de langage, c'est que la folie des idées s'y traduit trop fidèlement : son bon sens est encore plus choqué que son goût littéraire [5]. A voir la façon dont il critique le style de Thiers, on sent qu'en somme, pour lui, la perfection de la forme n'est pas, quoi qu'il en dise, le critérium d'un ouvrage :

> Parlerai-je maintenant de la partie *la moins importante* et aussi la plus faible de l'ouvrage, du style, auquel on dirait que l'auteur n'a pas songé ? Ses taches nombreuses *disparaissent* sans doute et, pour ainsi dire, s'effacent parmi tant d'éclat et de mouvement; mais, qu'il eût été moins incorrect et négligé, loin de distraire du récit, il l'eût mieux fait ressortir encore : la pensée de l'écrivain qui, quelquefois, s'affaiblit dans ses formes indécises, eût été plus sûre, gravée de la sorte, d'arriver pleinement intelligible et franche à cet avenir auquel elle a le droit de s'adresser. C'est toujours une imperfection fâcheuse qu'une belle œuvre manque par le style. Il serait si aisé à M. Thiers de nous épargner ce regret ! Serait-ce donc un vœu par trop mesquin, au milieu de si grands objets, de souhaiter qu'une seconde édition ne le fît plus naître [6] ?

Peut-être Sainte-Beuve exagère-t-il un peu cette indifférence, craignant de se rattacher à l'école « purement méticuleuse et littérale », « puriste

[1] *P. Litt.*, I, 384.
[2] 1835.
[3] *Voyage d'un jeune Français* (25 janvier 1825). Non recueilli. — Cf. le jugement superficiel sur le style de Mme de Maintenon (*Pr. Lundis*, I, 155).
[4] *Pr. Lundis*, I, 62.
[5] *Ib.*, 17.
[6] *Ib.*, 94.

et servile » des critiques retardataires [1]; mais il semble bien qu'il avait alors une tendance personnelle à faire bon marché, trop bon marché même, de la forme.

Il ne peut pas faire non plus de la critique philosophique ou scientifique, parce que, — défiant déjà des grandes théories générales, — il n'accepte point les systèmes qui lui en fourniraient le cadre; ou, s'il les accepte, c'est avec des réserves qui, dans la pratique, les rendent inutilisables pour le critique. Il reconnaît sans doute que, la nature étant une source d'inspiration, les lieux ont leur influence sur la littérature [2]. Seulement, si le rapport « qui lie les progrès de la civilisation et ceux du climat [3] » lui paraît « évident », il lui paraît aussi bien « complexe » : « Dans un si vaste problème, la multiplicité des termes et l'indétermination de la plupart des données surpassent les forces de toute analyse: et d'ailleurs, avoir ainsi posé la question, c'est déjà en avoir donné la solution la plus générale et la plus utile. » Ainsi, on ne peut point fonder là-dessus une méthode critique.

Il en est de même du fatalisme historique. C'est une doctrine séduisante, commode, mais décevante. D'abord, il n'est pas prouvé qu'elle soit vraie. Sainte-Beuve ne lui oppose pas la liberté humaine; s'il dit que l'homme est une force volontaire [4], il ne dit pas que cette volonté ne soit pas « nécessitée ». Mais il lui oppose avec insistance le cas fortuit, l'accident : les lois inévitables de la nature s'exercent chacune indépendamment l'une de l'autre; elles se croisent et se heurtent : « mille causes obscures et inappréciables » concourent « pour une part indéterminée et peut-être immense » à chaque résultat [5]. Puis, même si elle était vraie, elle ne pourrait servir de rien :

Toute histoire, si les matériaux pouvaient en être complets et les divers points suffisamment éclairés, présenterait dans son ensemble une série de tableaux étroitement liés entre eux et, pour ainsi dire, images transparentes les uns des autres. Initié à la raison des choses, le lecteur n'aurait qu'à se laisser aller de toute sa conviction au récit, et à reposer son intelligence dans le spectacle à la fois varié et continu qui se produirait sous ses yeux par un développement nécessaire et qu'il ne pourrait s'empêcher de voir ni de comprendre. C'est bien là, certes, l'idéal de la perfection historique. Mais, d'ordinaire, tant de choses nous échappent dans les événements humains et, de

[1] *P. Cont.*, IV, 38.
[2] *Pr. Lundis*, I, 6.
[3] *Ib.*, 30.
[4] *Ib.*, 88.
[5] *Ib.*, 107-108.

celles que nous entrevoyons, un si grand nombre sont inexplicables de leur nature, que leur liaison avec les effets reste nécessairement indéterminée, que, d'un fait à un autre, on ne peut assigner souvent d'autre rapport que celui d'être venu avant ou après, et qu'alors ce qu'a de mieux à faire l'historien est de s'en tenir scrupuleusement à l'empirisme d'une narration authentique [1].

Voilà pourquoi Sainte-Beuve hésite à rechercher les causes proches ou lointaines des goûts ou des tendances littéraires. Il essaie bien d'expliquer l'infériorité de la chaire anglaise par des raisons d'ailleurs assez évidentes d'elles-mêmes : l'austérité de la Réforme et du culte réformé, l'influence de la philosophie pratique des Anglais [2]. Mais, d'ordinaire, il suggère des explications, il ne les offre pas en son nom. Pourquoi l'école des orateurs anglo-écossais diffère-t-elle ainsi de l'école irlandaise ? « Cette dernière différence, si digne de remarque, révèle-t-elle une conséquence éloignée des autres ? Se lie-t-elle à l'état politique de la patrie irlandaise, ou dépend-elle seulement de son état physique, de son climat, de son soleil, et du reste de sang gallois que tant de massacres n'ont pas épuisé tout entier [3] ? » Ailleurs, plus timide encore, il ne propose même plus des causes possibles, il signale seulement dans quelle direction ceux qui en auraient le désir les pourraient trouver. Les poètes français de l'école de Delille se sont arrêtés à la superficie des choses ; les poètes anglais ont « associé à ces peintures les impressions qu'elles faisaient naître et les ont vivifiées par un reflet des sentiments humains ». « Il ne serait pas difficile, je pense, d'assigner un grand nombre de causes qui expliquent ce fait ; des considérations fortes et délicates pourraient même en ressortir : *qu'il nous suffise d'avoir indiqué la recherche* [4]. » Avec un tel scepticisme, ou tout au moins un tel excès de prudence dans l'affirmation, la critique ne saurait prendre ni la méthode, ni la sécurité d'une science.

En somme, Sainte-Beuve était assez embarrassé, lorsqu'il lui fallait parler d'un ouvrage purement littéraire, roman ou poème. L'analyse ici ne suffisait point. Il y ajoutait quelques remarques assez vagues sur le style : « Le style, quoiqu'un peu simple, se distingue par une singulière vigueur d'allure et d'expression. L'auteur, on le voit, a dû beaucoup étudier la langue du XVIme siècle. Mais, ce qu'il a surtout excellé à reproduire en mille endroits, c'est l'impression des objets de la nature

[1] *Pr. Lundis*, I, 96-90.
[2] *Voyage littéraire*, I (29 octobre 1825). Non recueilli.
[3] *Ib.*, II (12 novembre 1825). Non recueilli.
[4] *Ib.*, III (17 décembre 1825). Non recueilli.

sur un cœur passionné [1]..., etc. » Ailleurs, c'était, à propos d'un poème épique, cet éloge singulier où se trahit l'ancien interne d'hôpital : « Les amateurs remarquent avec intérêt, parmi les récits de combats et de blessures, des descriptions physiologiques qui réunissent l'exactitude à l'élégance, et montrent la science traduite en beaux vers [2]. » Pourtant, il fallait bien quelque chose, un principe directeur, pour donner de l'unité à tout cela. Sainte-Beuve, alors, s'est rabattu sur la définition du genre littéraire. *Charles* est un roman sentimental. Qu'est-ce qu'un roman sentimental ? Déduisons-le de la *Nouvelle Héloïse*, de *Delphine*, de *Werther*, d'*Adolphe*, de *René*, et voyons si *Charles* répond à cette définition [3]. La *Calédonie* est une épopée. Qu'est-ce qu'une épopée ? Déduisons-le des poèmes d'Homère, de Virgile, du Tasse, de Camoëns, de Voltaire, et même de Milton, et voyons si la *Calédonie* rassemble tous les caractères qui leur sont communs [4]. Les poésies de Tissot sont des poésies érotiques. Qu'est-ce qu'un poème érotique ? Déduisons-le de l'histoire du genre et des goûts de notre époque, et voyons si ceux de Tissot méritent bien ce titre [5]. Au fond, on le voit, c'est l'ancienne critique, mais un peu élargie, fondée sur l'observation non plus seulement des anciens, mais aussi des modernes et des étrangers; c'est l'ancienne méthode, un peu rajeunie et déguisée, pour ainsi dire, honteuse. Sainte-Beuve a dit plus tard qu'au *Globe* il avait fait de la « critique d'invasion [6] » : il n'y paraît guère, jusqu'à présent du moins.

A défaut d'un système de critique bien net et bien lié, à défaut d'une méthode bien personnelle, Sainte-Beuve avait, dès cette époque, un procédé. Il avait été un bon élève de rhétorique : l'enseignement qu'il avait reçu, les modèles qu'on lui avait proposés, l'avaient plié aux habitudes classiques, et il en avait gardé le goût des développements logiquement déduits, habilement présentés. Il aime placer en tête de ses articles un beau portique, une belle avenue à la française, qui introduise les visiteurs, les satisfasse à première vue et leur laisse découvrir dans une prochaine perspective le but dernier où ils doivent arriver. Il a donc une tendance à mettre au fronton une idée générale dans laquelle rentrera l'idée plus particulière exprimée par

[1] *Pr. Lundis*, I, 75.
[2] *La Calédonie*, II (29 mars 1825). Non recueilli.
[3] *Pr. Lundis*, I, 72, sqq.
[4] *La Calédonie*, I (26 mars 1825). Non recueilli.
[5] *Pr. Lundis*, I, 118, sqq.
[6] *Lundis*, I, 2.

l'auteur, une théorie qui permettra d'expliquer et d'apprécier l'œuvre entière. S'il s'agit du *Voyage d'un jeune Français en Angleterre* [1], il expliquera d'abord ce que, à son avis, doit être un récit de voyage; des *Mémoires* de Mlle Bertin [2], des *Scènes de la nature* de Denis [3], des œuvres de Rabaut Saint-Etienne [4], il caractérisera la curiosité contemporaine et ce qu'elle demande des ouvrages et des auteurs; de l'*Homme du Nord et de l'homme du Midi* [5], il étudiera brièvement la théorie du climat, et rappellera les principales solutions que les penseurs ont données à ce problème; de la *Calédonie*, de *Charles*, des œuvres de Tissot, il construira, comme nous venons de le voir, un système sur l'épopée, le roman sentimental ou la poésie érotique; du *Voyage historique et littéraire en Angleterre* [6], il exposera quelle importance peut avoir pour des Français la connaissance de la littérature anglaise; des *Mémoires* [7] sur Voltaire, il déduira les raisons de l'intérêt tout présent que les contemporains portent encore au philosophe; de l'*Histoire de la Révolution* [8] de Mignet, il débutera par des considérations sur la philosophie de l'histoire. S'il n'est point possible d'entrer ainsi en matière par une théorie générale, Sainte-Beuve y supplée par des procédés approchants, qui aient au moins l'avantage d'offrir de même au lecteur une perspective un peu élargie. Il donnera la vue d'ensemble d'un caractère (Dumouriez) [9], d'une vie d'homme (d'Argenson) [10], plus souvent encore d'une période (époque de Louis XV : *Mémoires* de Mme du Hausset [11]; Révolution française : *Mémoires* de Dampmartin [12], *Mémoires sur la Révolution* [13], *Histoire* de Thiers [14], *Bonaparte et les Grecs* [15]). Les exceptions sont infiniment rares : parfois, dans des articles de polémique, une analyse maligne fait mieux ressortir les exagérations,

[1] 25 janvier 1825. Non recueilli.
[2] *Pr. Lundis*, I, 1.
[3] *Ib.*, 6.
[4] *Ib.*, 111.
[5] *Ib.*, 29.
[6] 29 octobre 1825. Non recueilli.
[7] *Pr. Lundis*, I, 95.
[8] *Ib.*, 101.
[9] *Ib.*, 157.
[10] *Ib.*, 58.
[11] *Ib.*, 22.
[12] *Ib.*, 51.
[13] *Ib.*, 65.
[14] *Ib.*, 77.
[15] *Ib.*, 131.

les ridicules de l'auteur (*L'Étrangère* [1]; *Mémoires* de Mme de Genlis [2]); d'autres fois, dans des articles d'histoire, un simple résumé offre en lui-même un intérêt suffisant, et il n'est point nécessaire d'y rien ajouter (*Mémoires* du Comte de Ségur [3]; *Lettres* de Mme de Maintenon [4]).

On le voit, la critique de Sainte-Beuve n'a point de prétentions; son allure est assez simple, son cadre reste assez uniforme: c'est quelque chose de sérieux, d'appliqué, d'impersonnel surtout.

III

Tout cela, ce sont les traits communs aux articles que Sainte-Beuve a donnés pendant les trois premières années de sa collaboration au *Globe*. Pourtant, il y a, dans cette période même, un certain perfectionnement. Au fur et à mesure qu'il avance en âge, qu'il acquiert de l'expérience et de l'autorité, il s'enhardit; il tend à devenir de plus en plus original. Il aurait été bien curieux de le suivre dans cette évolution régulière, de voir où il en serait arrivé, en continuant dans cette voie. Mais il en est sorti. Au début de 1827, le hasard lui a fait rencontrer Victor Hugo, et, par Victor Hugo, le Cénacle, puis le romantisme tout entier. Ainsi il a été arraché et au milieu dans lequel il avait jusqu'alors vécu et aux doctrines littéraires qu'il avait jusqu'alors acceptées. L'attraction de cet astre puissant l'a entraîné loin de sa route primitive: il s'en est fait le satellite et, pendant quelques années, il a gravité dans une orbite nouvelle. Le double développement de son esprit et de sa méthode a donc été troublé par une cause étrangère. Il nous faut, ce me semble, étudier avec d'autant plus de soin la fin de la période actuelle, pour nous rendre compte plus nettement de la doctrine où sa tendance propre paraissait devoir l'engager.

Or on voit certainement poindre un élargissement. Sainte-Beuve — sans en avoir peut-être une idée très claire, en tout cas, sans l'avoir expressément prémédité — s'éloigne de plus en plus du simple compte-rendu; de plus en plus, il se rapproche d'une véritable critique psychologique et historique.

[1] *Pr. Lundis*, I. 17.
[2] *Ib.*, 34.
[3] *Ib.*, 125; et 8 mars 1825. Non recueilli.
[4] *Ib.*, 137.

Et d'abord, il lui arrive parfois d'étudier non plus seulement les enseignements positifs que donnent les faits racontés dans le livre, mais aussi l'esprit dans lequel l'auteur présente ces faits, la doctrine philosophique ou littéraire qui l'inspire, et, par suite, l'influence que cette doctrine a pu exercer sur sa manière et sa méthode. Cela est surtout visible dans les articles sur Thiers [1] et sur Mignet [2]; et c'est pour cette raison sans doute que Sainte-Beuve écrivait plus tard : « Mes premiers articles un peu remarquables furent sur les premiers volumes de l'*Histoire de la Révolution* de M. Thiers et sur le *Tableau* de la même époque par M. Mignet [3]. » En effet, après avoir résumé le contenu des volumes V et VI de Thiers, Sainte-Beuve ajoute : « On lui a reproché d'introduire dans l'histoire une sorte de fatalisme systématique qui subordonne les actes humains à des règles inflexibles, intercale les hommes dans le cadre d'une destinée toute faite, et, dès lors, dispense trop l'historien d'indignation contre les oppresseurs, de sympathie pour les victimes, et de tous ces sentiments qui donnent couleur et vie [4] »; et il discute alors cette question. On voit par quel biais Sainte-Beuve est arrivé à la poser : il n'étudie pas l'auteur pour lui-même, mais pour l'œuvre; et, de plus, il n'étudie pas vraiment l'auteur, mais la doctrine de l'auteur; et encore n'étudie-t-il point cette doctrine au point de vue psychologique, mais seulement en historien et en moraliste : il ne s'agit pas de savoir quelle est la valeur de Thiers comme penseur ou comme artiste, il s'agit de savoir si son autorité d'historien est ou non diminuée, si ses jugements moraux sont ou non altérés par un système faux.

Dans l'article sur Mignet, Sainte-Beuve va plus loin. Cette fois, les faits sont entièrement laissés de côté, et le critique se propose expressément de « s'en tenir à juger *la manière de l'écrivain* [5] ». C'est ce qu'il fait; et ainsi le jugement vraiment littéraire tient une place bien plus grande. Sans doute, Sainte-Beuve apprécie encore la valeur historique du système, les erreurs qu'il peut entraîner; mais, en même temps, il met en lumière l'effet littéraire que produit cette méthode, ce que la « manière » de Mignet « a de séduisant et d'imposant en elle-même [6] ». D'ailleurs (chose curieuse, chose significative), c'est par hasard que Sainte-

[1] 10 et 19 janvier 1826.
[2] 28 mars 1826.
[3] *Ma biographie*, 31.
[4] *Pr. Lundis*, I, 84.
[5] *Ib.*, 101.
[6] *Ib.*, 106.

Beuve a suivi cette voie; il avait déjà étudié l'histoire de cette époque, et il ne voulait pas se répéter : « Nous avons déjà eu tant de fois occasion d'exposer le tableau de notre Révolution, et, en le faisant, nous avons avec tant de liberté mis à profit le livre et les idées de M. Mignet, qu'ayant aujourd'hui à en traiter plus en particulier, nous pouvons nous abstenir de reprendre le fond des choses... [1]. » Il est donc bien vrai de dire que la méthode critique de Sainte-Beuve s'est faite ou complétée un peu au hasard, sans idée préconçue. Mais la chose importante est qu'elle ait fait cette étape, volontairement ou non. Plus tard, avec timidité, avec gaucherie encore, Sainte-Beuve applique cette innovation aux œuvres purement littéraires. Les défauts de *Cinq-Mars*, il les attribue à la nature d'esprit de Vigny, et il est ainsi amené à la définir : « M. de Vigny a une imagination de poète, et c'est une arrangeuse systématique à sa manière que l'imagination; elle symétrise en se jouant, et, de la vie, elle a bientôt fait un drame. Le romancier n'est rien au contraire qu'un praticien consommé dans la science de la vie, s'accommodant à tout ce qu'elle offre d'irrégulier, et d'ordinaire s'y tenant [2]. » Plus tard enfin, délibérément cette fois, et dès le début, il étudie l'homme d'abord, pour comprendre l'œuvre : c'est dans l'article sur Victor Hugo.

D'autre part, le procédé qu'affecte Sainte-Beuve, de commencer par une théorie générale ou par une vue d'ensemble, va se perfectionnant. La vue d'ensemble est plus facile d'ordinaire, sinon à bien réussir, du moins à concevoir, que la théorie. Il faut avoir l'esprit bien philosophique ou bien doctrinaire, pour s'élever, à propos de toute œuvre, soit à la spéculation métaphysique ou morale, soit à la loi de l'art ou du genre. De plus, la théorie générale donne à l'article entier qu'elle précède et introduit, une allure un peu dogmatique; il devient une de « ces constructions géométriques... nées de toutes pièces dans la tête de l'inventeur [3] », dont la rigidité se plie mal à la souplesse, à la variété du réel : il devient un théorème. Plus historien que philosophe, esprit plus analyste que constructif, influencé d'ailleurs par l'exemple de Villemain, Sainte-Beuve devait donc arriver à préférer, pour commencer ses articles, les tableaux historiques aux discussions théoriques. Ainsi, en même temps qu'il s'occupe davantage de l'auteur, il est conduit à étudier

[1] *Pr. Lundis*, I, 101.
[2] *P. Cont.*, II, 542.
[3] *Pr. Lundis*, I, 109.

davantage le milieu où a vécu l'auteur : c'est ce qu'il fait dans l'article sur Victor Hugo.

Cet article — ou plutôt ces deux articles sur Victor Hugo [1], que j'ai été amené à citer pour les deux innovations fondamentales de Sainte-Beuve en ce temps-là, présentent le type le plus complet, le plus achevé de ce qu'est sa critique en cette première période. Il les faut analyser en détail. Sainte-Beuve décrit d'abord le milieu, l'école de la *Muse française;* il en recherche les origines : influence du *Génie du Christianisme,* mode du moyen âge croyant et monarchique, spectacle des prodigieux événements de la Révolution et de l'Empire; il en énumère les caractères principaux; il en explique la fortune; il en définit la situation présente. Et dans ce milieu social, religieux, politique, mais surtout littéraire, il place Victor Hugo. Remarquons ici que Sainte-Beuve ne subordonne pas l'homme au milieu; il l'y encadre, mais il le laisse en même temps s'en détacher, et, le mettant à part, il évite avec soin de l'y subordonner ou de laisser croire qu'il l'y subordonne : « De tous ceux qui formaient la tribu sainte et militante à ses beaux jours d'ardeur et d'espérance, *le plus indépendant,* le plus inspiré, et aussi le plus jeune, était M. Victor Hugo [2]. » A vrai dire, il ne s'explique pas très nettement sur ce point; il ne définit pas le genre d'influence que le milieu a pu exercer. Nous voyons bien qu'il ne prétend pas nous donner les *causes* de Hugo. Il ne nous dit pas non plus qu'il veut seulement nous faire connaître les *conditions* dans lesquelles le poète s'est formé. A la manière un peu lâche, un peu flottante de Villemain, il recrée seulement l'atmosphère ambiante : c'est à nous de savoir ce que nous en devons conclure. Il passe alors aux œuvres; et, dès les premiers mots, il indique fort nettement ce qu'il y va chercher, c'est l'homme : « Le premier volume d'*Odes* parut, et M. *Hugo s'y montrait déjà tout entier* [3]. » Son véritable sujet est le récent volume d'*Odes,* le troisième; mais, avant d'y arriver, il repasse la carrière du poète, et note, chemin faisant, les traits qui lui paraissent déjà caractéristiques : ses idées politiques, l'ardeur de ses sentiments, les excès de son imagination, la suavité de ses rêveries, l'abus de l'analyse et de la description, l'accent personnel des « pièces délicieuses » qu'il a tirées « du profond de son âme ».

[1] 2 et 9 janvier 1827. *Pr. Lundis,* I, 164.
[2] *Pr. Lundis,* I, 169.
[3] *Ib.,* 170.

Après cette double introduction, l'une historique et littéraire, l'autre biographique et littéraire, Sainte-Beuve aborde enfin le volume dont il doit plus particulièrement rendre compte. Il débute par des considérations générales sur la difficulté qu'éprouvent tous les hommes à exprimer poétiquement leurs émotions, même les plus fortes et les plus poétiques. Ces considérations, il les applique à Victor Hugo : sa pensée est « éminemment poétique », mais il lui fait subir « d'étranges violences » ; il abuse de la force, du gigantesque, de l'antithèse, du puéril ; il ne sait pas sortir de lui-même et il ne réussit parfaitement que là où il exprime une « impression personnelle » : il excelle dans le genre fantastique parce que son imagination s'y déploie, mais il ne sait pas toujours éviter « l'abus de décrire » ; enfin, son style est harmonieux, savant, déparé pourtant par quelques fautes de goût. Et tout se termine par des conseils où reparaît cette idée, que le poète ne doit point s'obstiner, en dépit de l'impuissance humaine, à vouloir réaliser tout ce qu'il a conçu dans son âme.

On le voit, il n'y a pas là, à proprement parler, un portrait systématique. Sainte-Beuve a bien cherché à coordonner ses observations par rapport à une idée générale ; mais il ne les ordonne guère entre elles : il les énumère au fur et à mesure que l'occasion s'en présente. Dès ce moment, il procède par de petites touches successives, par des remarques de détail : c'est un critique analyste. C'est aussi un critique des défauts. Bien qu'il rende justice aux mérites de Hugo, bien que la sympathie perce d'un bout à l'autre, il le déclare nettement : « *Nous insisterons sur les défauts en particulier :* quoique divers en apparence, ils se rattachent presque tous à une cause unique qu'il faut rechercher et *combattre* dans la nature même du talent de M. Hugo et dans sa manière de composer [1]. » Boileau ou La Harpe n'auraient point pensé autrement. Eux aussi, ils auraient jugé que le critique n'a pas seulement pour but d'expliquer, qu'il doit aussi conseiller, guider et corriger. Le but que se propose Sainte-Beuve est le même que celui de ses prédécesseurs classiques ; c'est en vain que Chateaubriand a inventé la « critique des beautés » : lui, il en est resté à l'ancienne conception moins complaisante : il reste encore plus dogmatique que Villemain.

Mais deux choses me paraissent plus particulièrement dignes de remarque dans cet article. Sainte-Beuve analyse et nous fait connaître

[1] *Pr. Lundis*, I, 176.

individuellement la ***nature même du talent*** de Hugo ; s'il ne s'occupe point de sa vie, ni de son caractère privé, il s'efforce de caractériser les tendances et la démarche spontanée de son esprit : l'œuvre semble être un moyen pour connaître l'homme et non le véritable objet à connaître. Assurément, le caractère lyrique et personnel des *Odes* l'a entraîné dans cette voie ; il n'importe : comme conception de la critique, cet article est déjà un *Lundi*. D'autre part, il fait preuve d'une finesse rare et d'une pénétration singulière. Non seulement il a vu tout de suite que Victor Hugo est avant tout un lyrique et que, en cette qualité, il échoue à sortir de lui-même [1], mais, dès lors, il a deviné à quelles exagérations le poète est menacé de se laisser entraîner.

Que M. Hugo *se garde surtout de l'excès de sa force*; qu'à l'heure de la méditation, il sache attendre à loisir ses propres rêves, les laissant venir à lui et s'y abandonnant plutôt que de s'y précipiter; qu'à l'heure de produire, il se reporte sans cesse aux impressions naïves qu'il veut rendre, les contemple longuement avant de les retracer, et plus d'une fois s'interrompe en les retraçant pour les contempler encore; que, n'épuisant pas à chaque trait ses couleurs, il approche par degrés de son idéal, et consente s'il le faut, à *rester au-dessous, plutôt que de le dépasser, ce qui est la pire manière de ne pas l'atteindre* [2].

Quels dons rares de critique avait ce jeune homme de vingt-trois ans, qui, d'un doigt si sûr, tant d'années à l'avance, montrait au futur auteur de la *Légende des siècles* l'écueil à éviter ! C'était un beau début, ou plutôt c'était une belle fin : la fin de la période doctrinaire de la critique de Sainte-Beuve. A partir de ce moment, et pour quelques années, il va entrer dans une voie nouvelle : il va être critique romantique.

[1] *Pr. Lundis*, I, 170, 181.
[2] *Ib.*, 187.

VI

SAINTE-BEUVE AU CÉNACLE

LE *TABLEAU* ET *JOSEPH DELORME*

I. Rapports, liaison, intimité de Sainte-Beuve avec Hugo : éloignement du *Globe* et entrée au Cénacle. Les opinions religieuses de Hugo : demi-conversion de Sainte-Beuve, son spiritualisme nouveau. Les opinions politiques de Hugo : ralliement ou résignation de Sainte-Beuve à la monarchie légitime. Apaisement et rassérènement progressif de son caractère. Conversion complète au romantisme : étapes rapides et ardeur de cette transformation.

II. Sa méthode critique élargie. — Le *Tableau* et l'histoire dans la critique littéraire : érudition minutieuse, féconde en résultats neufs et sans excès : le « sentiment de la différence » aidant le critique à comprendre et à juger les œuvres : critique explicative : le « sentiment de la continuité » l'aidant à retrouver les transitions, les filiations, lui faisant prévoir les transformations futures et les légitimant : critique apologétique. — Imperfections de la méthode : gaucherie de la mise en œuvre ; l'histoire littéraire abstraite de l'histoire générale ; étude exclusive de la forme : Sainte-Beuve préoccupé de la forme seule, par goût et par système. — Le romantisme dans le *Tableau* : le changement de front en pleine bataille, les allusions contemporaines, polémique pour le Cénacle, les réformes qu'il tente au théâtre, les réformes qu'il réalise dans la versification ; la modération et la sûreté des jugements sur les amis comme sur les adversaires.

III. Première œuvre poétique : *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*. — Les *Poésies*, individualistes et romantiques, originales par le ton démocratique, l'inspiration intime, la tendance critique. — Les *Pensées* : théorie des sujets communs et vulgaires rehaussés par le soin de la forme : l'art pour l'art ; polémiques contre les adversaires et rupture avec le *Globe* même, trop juste-milieu dans son romantisme. La conception que Sainte-Beuve se fait de la critique, révélatrice de lui-même : Sainte-Beuve poète par volonté, critique par nature.

« De là j'ai passé au romantisme poétique et par le monde de Hugo, et j'ai eu l'air de m'y fondre. »
(*Portraits Littéraires*, III, 545.)

« En 1828, j'entame ma première campagne, toute romantique, par mon *Ronsard* et mon *Tableau du XVIme siècle.* »
(*Portraits Littéraires*, II, 525.)

I

Les deux articles de Sainte-Beuve sur les *Odes et Ballades* de Victor Hugo mirent, dès les premiers mois de 1827, le critique en rapports avec le poète. Du commencement de ces relations, — bien vite devenues étroite et intime amitié, — il a été donné deux récits assez différents. Selon l'auteur du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* Sainte-Beuve était venu de lui-même, en qualité de « voisin et de rédacteur d'un journal ami », se présenter et, pour ainsi dire, s'offrir; il avait spontanément promis des articles sur *Cromwell,* et s'était mis, lui et le *Globe*, à la disposition du romantisme et de Hugo : telle aurait été la première entrevue « fort agréable [1] ». Sainte-Beuve, à plusieurs reprises [2], et Dubois, de son côté [3], ont rectifié la version du *Victor Hugo raconté*, — dont on connaît d'ailleurs l'habituelle inexactitude [4]. La vérité est que Dubois, ayant fait la connaissance de Hugo, avait eu quelques remords de la sévérité que le *Globe* avait jusqu'alors montrée pour le chef du Cénacle. Il avait chargé Sainte-Beuve de rendre compte des *Odes,* l'avait encouragé à les juger avec bienveillance; et, d'une espèce de collaboration du maître et de l'ancien élève, étaient sortis les deux articles « de réhabilitation [5] ».

Victor Hugo, continue Sainte-Beuve, étant allé remercier M. Dubois, sut de lui mon nom, mon adresse et vint pour me voir sans me rencontrer. Le hasard voulait que je demeurasse sans le savoir porte à porte avec lui; il

[1] II, 154.
[2] *Lundis,* XI, 531-533; *P. Cont.*, I, 467-469; *Ma biographie, Souvenirs,* 33.
[3] *Souvenirs inédits.* — Cf. Lair, *Un maître de Sainte-Beuve.*
[4] Cf. Biré, *Victor Hugo avant 1830* et *Victor Hugo après 1830.*
[5] Lair, *Ib.* — Sainte-Beuve, dans ses récits divers, ne met pas en lumière le rôle encourageant et conciliant de Dubois; il lui attribue cependant ces paroles : « Victor Hugo qui a du talent, et qui, de plus, est intéressant par sa vie, par son caractère... » (*Lundis*, XI.)

habitait alors rue de Vaugirard, au N° 90, et moi, je demeurais avec ma mère, même rue, au N° 94. Au vu de sa carte, je me promis bien de lui rendre sa visite, ce que je m'empressai de faire le lendemain matin à l'heure du déjeuner. L'entrevue fut agréable, en effet. Mais il n'est pas exact de dire que je sois venu lui offrir de mettre le *Globe* à sa disposition. Cela n'eût point été en mon pouvoir, et d'ailleurs, dès ma jeunesse, j'avais toujours compris la critique autrement : je ne me suis jamais offert, j'ai attendu qu'on vînt à moi. Il ne put être question non plus dans cette visite d'articles à faire sur le *Cromwell* qui n'avait point paru et dont je n'entendis une lecture que quelque temps après. Mais ce qui est très vrai, c'est que, à dater de ce jour, commença mon initiation à l'école romantique des poètes [1].

Malgré la différence de leurs opinions sur la plupart des points, il y avait entre Victor Hugo et Sainte-Beuve, à ce moment-là, sur certains autres, comme une harmonie préétablie. — Et les articles du critique en sont déjà la preuve : on ne loue pas de ce ton des œuvres qui ne trouvent pas, soit dans le cœur, soit dans l'intelligence, des cordes toutes prêtes à vibrer à l'unisson. En effet, Sainte-Beuve avait dès lors écrit en secret un certain nombre des poèmes de *Delorme*. Sans doute, pour la forme, la plupart d'entre eux devaient être tout classiques, puisque Sainte-Beuve, imbu des préventions générales contre le romantisme de la *Muse française*, ne l'avait pas étudié encore, lui, ni ses procédés littéraires. Mais l'inspiration personnelle, confidentielle, la confession et la peinture du moi individuel y étaient déjà romantiques : « les quelques vers que j'avais faits étaient de sentiment tout intime, avec des inexpériences de forme et de style [2] ». D'autre part, sur les conseils de Daunou, et pour traiter le sujet que l'Académie française avait mis au concours en 1826 : *Discours sur l'histoire de la langue et de la littérature françaises, depuis les commencements du XVIme siècle jusqu'en 1610*, il avait déjà entrepris d'étudier le XVIme siècle. Il avait trouvé chez les poètes, par lesquels il avait commencé, une forme plus vive, plus souple, plus libre, que la forme léguée par Malherbe et Boileau aux XVIIme et XVIIIme siècles. Il n'en avait assurément pas tout approuvé, et, sur bien des points, il avait persisté à préférer la doctrine classique [3]. Pourtant, avec sa curiosité naturelle et son goût pour ces questions de style, de langue, de grammaire et de rythme, il avait examiné avec soin ces méthodes différentes, et il était mieux

[1] *Lundis*, XI, 531-533.
[2] *Ib.*, 532.
[3] Par exemple, la question de l'enjambement, que Sainte-Beuve rejette encore le 14 avril 1827 (*Globe*, *Lettres inédites de Malherbe*).

disposé à comprendre, par suite à admettre, quelques-unes au moins des réformes romantiques.

Justement — soit par hasard, soit que, ayant affaire à un inconnu, rédacteur d'un journal doctrinaire mal vu des royalistes purs et des catholiques, il n'ait pas voulu aborder des sujets trop graves, — Victor Hugo entretint Sainte-Beuve de ces questions qui seules pouvaient les rapprocher.

La conversation, dès les premiers mots, roula en plein sur la poésie : Mme Hugo me demanda à brûle-pourpoint de qui donc était l'article un peu sévère qui avait paru dans le *Globe* sur le *Cinq-Mars* de de Vigny : je confessai qu'il était de moi. Hugo, au milieu de ses remerciements et de ses éloges, pour la façon dont j'avais apprécié son recueil, en prit occasion de m'exposer ses vues et son procédé d'art poétique, quelques-uns de ses secrets de rythme et de couleur. Je faisais dès ce temps-là des vers, mais pour moi seul et sans m'en vanter; je saisis vite les choses neuves que j'entendais pour la première fois et qui, à l'instant, m'ouvrirent un jour sur le style et sur la facture des vers; comme je m'occupais déjà de nos vieux poètes du XVIme siècle, j'étais tout préparé à faire des applications et à trouver moi-même des raisons à l'appui. Une seconde visite acheva de me convertir et de m'initier à quelques-unes des réformes de l'école nouvelle. Rentré chez moi, je fis un choix de mes pièces de vers et les envoyai à Victor Hugo, ce que je n'avais osé jusqu'alors avec personne; car je sentais bien que mes maîtres du *Globe*, vraiment maîtres en fait d'histoire et de philosophie, ne l'étaient point du tout en matière d'élégie. Hugo en me répondant à l'instant et en louant mes vers, sut très bien indiquer, par les points mêmes sur lesquels portait son éloge, quelles étaient tout à côté mes faiblesses. J'étais conquis, dès ce jour, à la branche de l'école romantique dont il était le chef [1].

Le jeune homme mélancolique, jusque-là sevré de toute sympathie véritable et jeune, fut en toute façon séduit : « Hugo avait dans le commerce intime..... et de l'attrait et une sorte d'autorité impérieuse qui devait aisément subjuguer Sainte-Beuve, dont l'esprit a quelque chose de féminin et à qui, dans sa mobile et facile inconstance, il faut toujours un maître du moment [2]. » Comme il s'est trouvé que, quelques mois après, déménageant tous deux, ils allèrent encore s'installer presque porte à porte dans une même rue (rue Notre-Dame-des-Champs, 11 et 19), ils purent se faire de fréquentes visites : « On se voyait deux fois par jour [3] », et une vive intimité s'ensuivit. Mais, ce n'était pas seulement l'homme qui était attaché à un « ami

[1] *P. Cont.*, I, 469.
[2] Dubois, *Souvenirs inédits* (Lair).
[3] *Ma biographie*, 38.

bien cher [1] » : c'était aussi le poète qui était séduit : on lui faisait lire ses vers [2] ; on les louait, on l'encourageait. Ainsi, grâce à ces éloges et grâce à cette amitié, « une période enthousiaste de trois ans commença, 1827-1830 [3] ».

Cette liaison nouvelle venait d'ailleurs bien à propos. Sainte-Beuve commençait à être las du *Globe*, et de ses rédacteurs, et de Dubois. D'abord, comme il l'avoue, il sentait bien que ses vers avaient peu de chance d'y être accueillis et loués : connaît-on, pour un poète, situation plus hostile à toute intimité durable? Puis, un sentiment moins inoffensif agitait son âme soupçonneuse : il se sentait, vis-à-vis de son ancien professeur et de ses amis, comme un petit garçon, un protégé, et son orgueil souffrait de ce rôle inférieur. N'alla-t-il pas jusqu'à s'imaginer qu'on « l'exploitait » ? « A peine Joseph Delorme eut-il accepté la charge d'une fonction subalterne et se fut-il placé à l'égard de ses protecteurs dans une situation dépendante, qu'il ne tarda pas à pénétrer les motifs d'une bienveillance trop attentive pour être désintéressée. Il avait compté être protégé, mais non exploité par eux; son caractère noble se révolta à cette dernière idée. Pourtant des raisons de convenance l'empêchaient de rompre à l'instant même et de se dégager brusquement de la fausse route où il s'était avancé [4]. » Il avait contracté, comme il l'avoue plus tard en son nom à lui, la « maladie d'amour-propre et de sensibilité », la « petite vérole courante du siècle » ; et, « mécontent, sauvage, ulcéré », il boudait ceux qui lui avaient rendu service [5]. Ses relations avec Dubois, en particulier, étaient de plus en plus délicates : déjà commençait cette rupture lente [6], que les efforts, les avances, les lettres d'explications amicales de son directeur ne purent arrêter [7], et qui devait aboutir au duel de 1830.

Au contraire, chez Hugo, Sainte-Beuve rencontrait de jeunes gens comme lui, qui, même involontairement, ne l'écrasaient pas de la supériorité de leur âge ; des amis, qui s'appelaient par leur nom de baptême et se montraient une espèce de camaraderie tendre qui lui plaisait fort : des poètes avec lesquels il pouvait débattre des questions

[1] *Lettre* à Barbe, 1828 (N° *Corr.*, 8).
[2] Cf. *Victor Hugo raconté*.
[3] *P. Cont.*, I, 469.
[4] *Vie* (*Poésies*, I, 13).
[5] Cf. *Lettres* à Loudierre 16 décembre 1828 et 23 avril 1829. *Corr.*, I, 12 et 16).
[6] *Lundis*, IV, 57.
[7] Il existe une lettre de février 1829, où Dubois s'adresse amicalement à Sainte-Beuve pour mettre fin à ce refroidissement dont il « souffre ».

de littérature et d'art; il y rencontrait aussi de jeunes femmes plus aimables que le plus insinuant des éclectiques, plus séduisantes que le plus éloquent des doctrinaires, avec lesquelles il pouvait prendre les attitudes penchées, confidentielles, caressantes, qu'il a toujours aimé prendre avec les femmes [1] :

Sainte-Beuve faisait dans l'ombre
Douce et sombre
Pour un œil noir, un blanc bonnet,
Un sonnet [2].

Ce n'est pas dire cependant qu'il y fût, dès le début, pleinement à l'aise. Il y avait encore bien des points sur lesquels la jeune école romantique et la nouvelle recrue étaient loin de s'entendre, et tout d'abord les importantes questions de religion et de politique.

Hugo, qui avait été élevé par une mère peu dévote, qui avait reçu ses premières leçons d'un prêtre défroqué et marié, qui enfin, « essayant » les lectures de sa mère (aux yeux de laquelle « les livres n'avaient jamais fait de mal »), avait lu dès l'adolescence « Rousseau, Voltaire, Diderot, *Faublas* et d'autres romans de même nature [3] », Hugo avait suivi le mouvement de son temps. Il avait subi l'influence de Chateaubriand : « *le Génie du Christianisme,* en démontrant la poésie de la religion catholique, avait pris le bon moyen de la persuader aux poètes [4] ». Dès ses premières œuvres poétiques, l'ardeur de ses sentiments religieux lui avait valu l'attention et les sourires du monde bien pensant, du beau monde et du monde influent de la Restauration. On l'avait vu fonder un journal dont le titre, *le Conservateur littéraire,* dénonçait la communion d'idées avec le *Conservateur*, journal catholique; il y avait soutenu que la poésie est née de la religion et ne saurait vivre sans elle [5], que la poésie sans inspiration religieuse peut bien émouvoir le cœur, mais ne peut toucher l'âme [6]. Il avait pris part à la fondation de la très catholique Société des Bonnes-Lettres [7]. Dans la *Préface* de son premier recueil, il avait

[1] Cf. Pons, 20.
[2] Musset, *Stances à Nodier.*
[3] *Victor Hugo raconté,* I, 213-215. — Cf. pour tout ceci *Victor Hugo avant 1830*, passim.
[4] *Ib.*, II, 4.
[5] *Conservateur littéraire,* II, 173.
[6] *Ib.*, III, 345.
[7] *Victor Hugo avant 1830,* 237, sqq.

déclaré avec absolutisme que « l'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses [1] ». Ami et pénitent de l'illustre Lamennais [2], il avait été avec Guiraud, Vigny, Nodier, un des rédacteurs de cette *Muse française*, si pieuse [3], et dont le *Globe* rationaliste avait tant de fois raillé le « vaporeux ». Dans la *Préface* de ses nouvelles *Odes* [4], il avait amèrement reproché au siècle de Louis le Grand d'avoir négligé le christianisme et, en évitant de célébrer les choses de la religion, facilité le « triomphe des doctrines sophistiques du dernier siècle »; il ne faut point maintenant, disait-il, que le poète oublie « que lui aussi, il a une religion ». Et plus tard encore, sa ferveur anti-matérialiste avait d'amusantes exagérations : Planche les « trouva un jour, lui et ses amis qui lui lisent des vers, bâtissant des théories sur les fossiles : « Il ne peut pas y avoir d'hommes fossiles, parce que, disent-ils, il ne se peut pas qu'un corps, qu'une âme a habité, se pétrifie [5]. » Ainsi, par ses écrits, par ses relations, par sa vie tout entière, il était, plus que Lamartine (Stendhal nous l'atteste), le poète des catholiques : on espérait qu'il ferait en vers l'œuvre apologétique que Chateaubriand, son modèle avoué [6], avait faite en prose.

Nous avons vu par le témoignage de Pavie [7], que malgré sa vive intimité avec Hugo, Sainte-Beuve, sans crainte de scandale, s'avouait très franchement incrédule et même matérialiste. Ou bien Hugo et les autres n'avaient point encore essayé de le convertir, ou bien ils n'y avaient pas encore réussi. Sainte-Beuve, dans ses studieuses années de chez Landry, avait trop incorporé à sa substance pensante les doctrines du XVIIIme siècle; il les avait trop confirmées en lui par son passage à l'École de médecine; il les y avait trop ancrées en prenant part à la lutte du *Globe* contre l'ultramontanisme et à l'occasion contre le catholicisme; enfin, à cette époque, il était trop homme de plaisir (certaines poésies de *Delorme* en font foi), pour qu'il pût, en quelques mois, se défaire de ses préventions et accepter le catholicisme. Mais, d'autre part,

[1] *Odes et poésies diverses*, juin 1822.

[2] *Victor Hugo avant 1830*, 263-271.

[3] Cf. le 1er article de Sainte-Beuve en 1827 et l'article-manifeste de Guiraud pour la *Muse française* : *Nos doctrines* (janvier 1824).

[4] 1824.

[5] Olivier, p. 16.

[6] On connaît son mot : « Je veux être Chateaubriand ou rien. » — Cf. Brunetière, *Victor Hugo* (Hachette), tome I, *Les premières influences littéraires*, p. 55.

[7] Cf. plus haut, p. 73.

son caractère était trop malléable, son esprit trop facile à influencer, pour qu'il restât bien longtemps dans cette attitude défensive. On voit bien vite poindre, par ci, par là, les premières manifestations du changement qui s'opère en lui. Dès juillet 1827, s'il s'indigne encore des attaques lancées contre les philosophes de la Révolution, s'il les repousse du ton d'un disciple offensé dans son culte le plus cher [1], déjà il blâme avec force Voltaire d'avoir « pour attaquer le christianisme » et obéir à sa « haine ». « tronqué et supprimé des textes [2] » ; déjà, — chose plus significative, — le matérialisme de La Mettrie et de Cabanis ne le satisfait plus : ces deux physiologistes « n'apprécient pas dans l'homme, cette force souveraine et profonde qui lui donne la vie et l'âme [3] ». En même temps, les circonstances l'éloignent du milieu matérialiste où il avait vécu ; voyant que la carrière littéraire lui était ouverte, il renonce à la médecine : sa dernière inscription est du 13 novembre 1827 [4], et l'on prétend que son indifférence pour ces études était devenue si grande qu'il ne prit même pas la peine d'aller chercher sa trousse. Et puis, il suivait, vers le même moment, les cours privés que Jouffroy « faisait à quinze ou vingt auditeurs dans sa petite chambre de la rue du Four Saint-Honoré [5] ». La ferveur, l'espèce d'onction du philosophe, alors enthousiaste et « superbe », l'avaient frappé, touché. Ébranlé dans sa foi d'incrédulité, il interrogeait ardemment le professeur :

Vivez : votre parole a des douceurs qu'on aime.
Parlez de vérité :
Sage, parlez longtemps de justice suprême,
D'éternelle beauté.
Que savez-vous du ciel ? Que devient l'âme en peine
Au sortir des bas lieux ? [6] .....

Et plus tard, il parle avec une émotion sensible encore de ces « prédications de philosophie dont rien ne rendra le charme et l'ascendant », où l'on venait « avec ferveur et discrétion », où il semblait qu'on « vînt puiser à une science nouvelle et défendue, qu'on anticipât quelque chose de la foi épurée de l'avenir », d'où l'on « ne sortait que

[1] Article sur Walter Scott, *Pr. Lundis*. I, 247-250.
[2] *Ib.*, 244.
[3] *Ib.*, 252.
[4] TROUBAT, *Vie de Sainte-Beuve*, p. XVI.
[5] *Lundis*, VIII, 302-304.
[6] A. M... (*Delorme, Poésies*, I, 96).

croyant et pénétré, et en se félicitant des germes reçus [1] ». Ainsi Sainte-Beuve se convertissait petit à petit, croyant, dit-il,

> Croyant à toi, mon Dieu, toi que j'osais nier ! [2]

et le spiritualisme lui était une étape intermédiaire. En 1828, il a complètement rompu avec la philosophie du XVIII[me] siècle, et il manifeste contre elle toute l'horreur d'un catéchumène pour les faux dieux :

> Cousin a grand succès, quoique contesté, comme tous les succès durables aux époques de crise et de fondation. Il aborde encore la philosophie du XVIII[me] siècle... Il a pensé, et avec raison, qu'au moment où les vieilles écoles se remuent et se raniment pour pousser un dernier cri, il ne fallait pas quitter le terrain, et il accepte une dernière fois la lutte en face de Broussais, Daunou [L'ingrat renie Daunou !] et *de cette coriace et vivace philosophie dite « sensualiste* [3] *». Ce dernier coup sera décisif, et je me promets bien d'applaudir au résultat,* car, en vérité, ces vieilles gens sont incorrigibles et harcelants, et, par la physiologie et la médecine, ils pourraient gagner nos jeunes et spirituels philosophes des amphithéâtres [Le voilà qui renie l'École de médecine !] qui ne conçoivent pas que la question de l'immortalité de l'âme soit postérieure à la psychologie [4] et que, de quelque façon qu'on la tranche, la science n'en est pas moins posée auparavant [5]. »

Sans doute, pour Sainte-Beuve, cet éclectisme était alors le dernier mot, la vérité définitive : il entendait ne pas aller plus loin, puisque, quelques jours après, il se fâche contre les catholiques coalisés, selon lui, contre Cousin avec la philosophie sensualiste et les moqueurs sceptiques [6]. Mais il est comme les autres hommes : ils ne peuvent guère fixer à l'avance la limite où ils s'arrêteront, et lui-même ne le peut pas. Vers le même temps, il avouait à son ami Barbe que les « doutes religieux » le tourmentaient [7]. La formule est bien atténuée : elle laisse croire à son camarade d'enfance qu'il est incertain entre le doute et la religion, tandis qu'en réalité, il est, pour ainsi dire, de l'autre côté du doute, entre la négation et le doute. Peu importe cependant : cet aveu même, le fait qu'il s'ouvre de son état d'âme à un ami qu'il sait devoir le tirer

[1] *P. Litt.*, I, 320. — Cf. encore *N. Lundis*, IV, 426.

[2] *Delorme* : *Promenade* (*Poésies*, I, 86).

[3] Plus tard — le vent avait tourné — Sainte-Beuve proteste contre ce terme flétrissant introduit par l' « improbité » philosophique de cet « audacieux personnage » de Cousin (*Lundis*, XI, 488).

[4] « Physiologie ? »

[5] *Lettre* à Loudierre, 6 décembre 1828 (*Corr.*, I, 10-11).

[6] *Ib.*, 22 décembre (*Ib.*, 14).

[7] 1828 (N. *Corr.*, 10).

au catholicisme, serait déjà, à lui seul, la preuve du profond changement survenu en Sainte-Beuve depuis qu'il est lié avec le groupe de Hugo, avec d'autres personnages de la même foi, avec Chateaubriand [1], avec Lamartine [2], et bientôt, comme il le désire, avec Lamennais [3]. Où est la tranquille incrédulité de jadis?

C'est sans doute aussi cette influence du spiritualisme environnant qui donna tout à coup leur sens et leur valeur à d'anciennes lectures, où Sainte-Beuve n'avait jadis porté qu'une curiosité purement intellectuelle. Il nous raconte dans *Volupté* qu'en sa première jeunesse, au même moment où il lisait Hobbes, Hume et les autres philosophes « esprits forts », les écrits de Saint-Martin lui étaient tombés sous la main; « mais alors, ajoute-t-il, je m'y attachai peu [4] ». Maintenant, au contraire, — autant qu'on le peut deviner dans la transposition voulue des dates et si l'on se fie moins à la succession décevante des faits imaginaires qu'à l'analyse plus véridique des états d'esprit et des sentiments plus réels, — maintenant, au contraire, le théosophe « influa beaucoup sur lui ». Le « livre des *Erreurs et de la Vérité* et l'*Homme de désir* lui apportèrent avec obscurité plusieurs dogmes précieux mêlés et comme dissous au milieu de mystiques odeurs ». Ces lectures « le remettaient aisément en des voies de spiritualisme »; « toutes les choses visibles du monde et de la nature... lui parurent acquérir la signification morale d'une pensée d'harmonie, de beauté, de tristesse, d'attendrissement, d'austérité ou d'admiration ». Il lui sembla que cette « création pleine de voix amies et peuplée d'esprits vigilants était plus belle, plus touchante, plus vraie que le monde désolant des Lamarck dont la base était muette et morte ». Et, au sortir de ce Cosmos matérialiste où il s'était éperdûment jeté, il éprouvait une mystique ivresse à sentir des Pensées immatérielles, des « Esprits vigilants » flotter dans les airs au-dessus de sa tête [5]. Mais quoique Saint-Martin fût, à certains égards, hostile au christianisme et contribuât peut-être à en tenir Sainte-Beuve éloigné encore, c'était bien le surnaturel chrétien, dont ses amis du Cénacle entretenaient Sainte-Beuve, qui lui faisait comprendre et sentir cet autre mysticisme, — pour le moment allié.

En politique, la même contradiction existait — aussi forte — entre

[1] *P. Cont.*, I, 75.
[2] *Nlle Corr.*, 14; *P. Cont.*, I, 383.
[3] *Ib.*, 8, 19.
[4] *Volupté*, 40.
[5] *Ib.*, 159-163.

les idées de Sainte-Beuve et celles du milieu où il était si étrangement tombé. Nous avons vu que Victor Hugo, — non plus que les contemporains, non plus que le *Conservateur littéraire* ou la *Muse française* [1] — ne séparait point les « idées monarchiques » des « croyances religieuses ». Il avait, dès ses débuts, chanté Louis XVI à la prison du Temple [2], les Vierges de Verdun, le rétablissement de la statue de Henri IV, la Vendée [3], les Condéens [4], la mort du duc de Berry [5], la naissance du duc de Bordeaux et son baptême, les victimes de Quiberon [6]. Il avait combattu ou raillé Napoléon et les régicides, le ministère Decazes et les doctrinaires [7], les libéraux [8]. Il s'était hautement déclaré « ultra » et avait fait profession de verser son sang, s'il le fallait, pour le salut de ses rois [9]. Il avait même fait des incursions dans la politique active, et, en dépit des lois, mis son *Conservateur littéraire* au service des plus violentes passions des partis [10]. Il était classé parmi les plus purs et les plus absolus royalistes ; le roi souscrivait aux éditions de ses poèmes et lui accordait des pensions ; et son succès paraissait aux salons « ultras » un triomphe pour la légitimité : « *L'Édimburgh Review,* dit Stendhal, s'est complètement trompée en faisant de M. de Lamartine le poète du parti ultra. Ce parti, si habilement dirigé par MM. de Vitrolles et Frayssinous, cherche à adopter toutes les gloires. Il a procuré à M. de Lamartine neuf éditions de ses poésies. Mais le véritable poète du parti, c'est M. Hugo... son parti lui procure un fort grand succès [11]. »

Et Sainte-Beuve se liait avec lui ! Sainte-Beuve, « au fond girondin et républicain par instinct », qui a « l'humeur populaire [12] », et dont le « girondinisme », en quelque sorte inné, a été singulièrement fortifié par son passage au *Globe !* Aussi, n'est-il pas étonnant qu'en

[1] *Lundis*, I, 225.

[2] *Le bonheur de l'étude* (*Victor Hugo avant 1830*, 104) ; — l'ode *Louis XVII*.

[3] *Odes et Poésies diverses* (*Odes et Ballades*).

[4] *Conservateur littéraire*, II, 261 (*Victor Hugo avant 1830*, 202).

[5] *Odes et Ballades*. — *Conservateur littéraire*, II, 271 (*Victor Hugo avant 1830*, 203).

[6] *Odes et Ballades*.

[7] *Le Télégraphe* (*Victor Hugo avant 1830*, 146, sqq.).

[8] *L'enrôleur politique* (*Ib.*, 168).

[9] *Ib.* (*Ib.*, 172).

[10] *Conservateur littéraire*, IV, 64 (*Victor Hugo avant 1830*, 205) : Il y approuve chaudement la brochure où Clausel de Cousergues accuse le duc Decazes d'être complice de l'assassinat du duc de Berry.

[11] *Correspondance posthume*, I, 221.

[12] *Cahiers*, 84.

politique les idées de Sainte-Beuve aient moins vite et moins facilement varié. Au début de 1827, il est encore tout révolutionnaire et républicain. Comme jadis il avait célébré, en de nombreux articles, l'héroïsme des Grecs soulevés, il consacre deux articles [1] enthousiastes aux révolutions de la Pologne, et y écrit sur le héros de son indépendance, Kosciusko, des pages émues. Il n'hésite pas à louer la Convention : « Remercions Thiers d'avoir réhabilité dans nos souvenirs ces jours incertains... La seconde moitié de la Convention ne dépare pas la première, elle en est digne... On sent qu'on serait fier d'avoir siégé jusqu'aux derniers jours dans cette assemblée de bourgeois qui, si souvent, brava les poignards populaires et qui brava toujours l'Europe conjurée, etc. [2] ». Il loue même, ou du moins il réhabilite en partie, le Directoire [3]. Il lance de sanglantes allusions contre la prudence avec laquelle Louis XVIII et le futur Charles X se tinrent loin des combats. « Il semblait en vérité que ce fût une chose indigne et par trop roturière de chouanner dans les bois de la Bretagne ou dans les marais et les bruyères de la Vendée... Il est bon de remarquer, qu'après tout, les affligeants trépas des Sombreuil et des Charrette ne doivent pas être imputés *seulement* à la valeur républicaine, et que, si les héros exhalent en mourant des ressentiments et des plaintes, ces plaintes et ces ressentiments s'adressent à d'*autres* qu'à leurs vainqueurs [4] ». Au milieu des passions déchaînées d'alors, son amour de la Révolution s'échauffe même et semble s'accroître : en pleine émeute (novembre 1827), il parle avec enthousiasme de « notre glorieuse Révolution », et proteste contre les répressions sanglantes [5] ; plus tard, au début de 1828, il est dur jusqu'à la férocité contre l'histoire aristocratique de Montgaillard et il loue sans réserves Laurent de L'Ardèche de l'avoir réfutée [6]; il célèbre les Girondins et déclare que « dans la Révolution est résumée toute l'histoire de l'humanité [7] ».

Pourtant, grâce à la modération du ministère Martignac [8], mais grâce aussi, sans doute, à l'influence de son nouveau milieu, il se

[1] Sur les *Mémoires d'Oginski* (1er et 13 février). Non recueillis.
[2] *Pr. Lundis*, I, 199.
[3] *Ib.*, 200.
[4] *Ib.*, 214-215.
[5] *Ib.*, 268.
[6] *Ib.*, 280, sqq.
[7] *Ib.*, 285.
[8] *Lettre* à Barbe, 3 janvier 1829 (*Nlle Corr.*, 11) : « Depuis la chute du ministère Villèle, etc. »

calme peu à peu. On le voit qui penche de plus en plus à la conciliation. Vers juillet-août 1828, il déclare à Barbe qu'à part les libéraux entêtés et les ultras incorrigibles, groupes inconciliables et irréconciliables, les autres peuvent s'entendre; il fait profession d'être « sincèrement attaché à la dynastie, avec les garanties de la Restauration »; il espère la stabilité de « l'ordre de choses existant [1] ». Un peu plus tard, — et n'écrivant plus cette fois à un abbé, mais à un laïque, à un universitaire, Loudierre, plus libre par conséquent d'exprimer toute sa pensée, — il dit de même : « En politique, cela ne va pas trop mal, et, avec quelques années de cette *andante* et ce *piano*, nous sommes à bon port [2]. » Ces idées se confirment avec le temps [3]; et le jour arrive enfin où il *imprime* que « les haines s'apaisent, les partis se fondent, les opinions honnêtes se réconcilient dans une volonté plus éclairée du bien », et que, par suite, « les réminiscences de colère et d'aigreur seraient funestes et coupables, si elles n'étaient avant tout insignifiantes [4] ». Il a signé avec la Restauration, sinon une paix définitive, du moins une trêve : ce n'est pas un mince changement que celui-là, qu'avait favorisé le Cénacle.

Ainsi donc, si la situation de Sainte-Beuve, au milieu d'un groupe catholique et royaliste, est devenue de moins en moins fausse, elle l'était cependant à l'origine. Aussi, n'est-il pas étonnant que cette amitié avec Hugo n'ait pas dès l'abord agi sur le caractère même, ou du moins sur la disposition morale de Sainte-Beuve. En 1828 encore, son fonds morose et sombre n'était point égayé; il pouvait écrire à Barbe : « ... Quoique je voie assez de monde et des gens distingués que j'aime et qui ont de la bonté pour moi, quoiqu'il me semble qu'avec un peu de constance et d'activité, une carrière assez belle peut enfin s'ouvrir pour moi, j'ai souvent et même toujours un grand vide, de grandes défaillances d'âme, des ennuis, des désirs [5]. » Ses passions n'étaient point calmées [6]. Il n'était pas devenu plus riche : « vingt-quatre francs de plus ou de moins » étaient quelque chose « dans son gousset [7] », et, aigri par cette gêne, il se disait avec dépit « marqué

[1] *Nlle Corr.* (1828), 9.
[2] *Corr.*, I, 10 (décembre 1828).
[3] *Nlle Corr.*, 10-12.
[4] *Vie de J. Delorme* (*Poésies*, I, 24).
[5] *Nlle Corr.*, 10.
[6] *Delorme* : *Rose* (*Poésies*, I, 127).
[7] *Lettre* à Loudierre, 6 décembre 1828 (*Corr.*, I, 13).

du terrible sceau [1] » de la pauvreté. Quoique ses lectures au Cénacle fussent applaudies par ses amis, il se sentait inférieur à eux, n'ayant rien publié encore, et « la vue de jeunes et brillants talents qui s'épanouissaient » lui inspirait une « tristesse resserrante [2] ». En un mot, il était de ces « âmes qu'un génie importun dévore, que la pauvreté comprime, que le désappointement a brisées [3] ». Quelque chose des sentiments qu'il éprouvait alors a passé plus tard dans *Delorme;* toute la partie qu'on pourrait appeler rétrospective de ces poèmes, celle où il ranime et exprime ses impressions passées, nous laisse deviner l'état de son âme à ce moment : sa tristesse au milieu des plaisirs [4], ses rêves mélancoliques et solitaires [5], cette émulation inquiète, toute prête de devenir jalousie [6], et ce désespoir qui le fait s'écrier :

Quand l'avenir pour moi n'a pas une espérance,
Quand pour moi le passé n'a pas un souvenir,
Où puisse, dans son vol qu'elle a peine à finir,
Un instant se poser mon âme en défaillance.....

Pourquoi ne pas mourir ? De ce monde trompeur
Pourquoi ne pas sortir, sans colère et sans peur,
Comme on laisse un ami qui tient mal sa promesse [7] ?

Mais, au moment même où il écrivait ces vers de tristesse et de désespoir, ils avaient cessé d'être vrais. En réalité, il commençait, au contraire, à lutter à armes égales contre le chagrin. Il pensait à se créer une position régulière, à entrer dans l'Université : il s'agissait d'une chaire à Besançon, que « le bon Jouffroy » tâchait de lui faire obtenir, aidé de Villemain, d'Amédée Thierry, de Cayx, son ancien professeur d'histoire, et pour laquelle il préparait sa licence [8]. En attendant, le travail, que lui-même sait conseiller aux autres, servait à « combler ces vides » de son âme [9] : il allait à la Faculté des Lettres,

[1] *Delorme : Sonnets* (*Poésies,* I, 35).
[2] *Vie de J. Delorme* (*Poésies,* I, 15).
[3] *Ib.*, 6.
[4] *Delorme : Le rendez-vous* (*Poésies,* I, 91).
[5] *Delorme : Premier amour, Loisir, Sonnets, Le dernier vœu, Les rayons jaunes, Stances,* etc. (*Poésies,* I, 27, 33, 35, 45, 74, 139).
[6] *Delorme : A mon ami V. H.* (*Poésies,* I, 52).
[7] *Delorme : Sonnets* (*Poésies,* I, 35). — Cf. *Le Suicide* (38) et *Le Creux de la vallée* (113).
[8] *Lettre* à Loudierre (*Corr.,* I, Lettres IV et V). — Cf. *Lettres* de Jouffroy à Ch. Weiss, de Dijon (DRAPEYRON, *Amédée Thierry et Th. Jouffroy. Revue politique et littéraire,* 5 avril 1873).
[9] *Corr.,* I, 9.

« à ces cours nourrissants où il se rafraîchissait avec toute la jeunesse [1] » ; il lisait avec passion et de tous côtés, non pas un livre, « mais dix, mais vingt, mais cent », romans romantiques et lugubres ou poésies légères du XVIIIme siècle, poètes étrangers et vieux classiques, vers de Tastu et de Lamartine et anas du temps de Malherbe et de Conrart [2] ; surtout, il s'occupait avec une ferveur croissante et de critique et de littérature personnelle : il préparait à la fois le *Tableau du XVIme siècle* et les *Poésies de Joseph Delorme*.

Comme Sainte-Beuve le dit lui-même, son adhésion à la doctrine du romantisme avait été assez rapide. Il y a eu cependant un peu d'hésitation chez lui ; mais bien courte. Le 1er mars encore, il gardait un reste de sévérité classique pour Ronsard et la Pléiade, « voués superstitieusement au culte de l'antiquité », et qui « consumaient de beaux talents dans une imitation servile [3] ». Le 14 avril, il louait Malherbe d'avoir proscrit de ses vers l'enjambement, « contradictoire avec la rime », bien que « Ronsard l'eût toléré d'après une fausse analogie tirée du grec et du latin [4] ». Le 24 juin, il faisait l'éloge des traductions de Delille [5]. Le 7 juillet, il paraissait toujours imbu des préventions de Boileau contre la littérature du moyen âge [6]. Et, plus tard encore, on trouve dans ses articles du *Globe* sur Ronsard et son école des jugements sévères qui prouvent en lui la persistance des goûts classiques. Mais pourtant, dès le 20 mars, il avait consacré aux *Sept Messéniennes nouvelles* de Delavigne, un article sévère, un peu teinté déjà de romantisme. Les critiques qu'il lui fait sont bien celles qu'aurait faites le Cénacle : Delavigne n'avait pas osé « redevenir lyrique avec ses impressions personnelles » ; il n'est pas l'interprète dont la génération a besoin et qui « exprimera en traits de feu cette âme poétique qu'elle sent s'agiter confusément en elle » ; il s'est « confiné entre des conseillers vénérables », mais circonspects, et de médiocres admirateurs ; il a solennisé « les événements contemporains avec les réminiscences de son ancienne manière, étouffant la pensée principale sous des hors-d'œuvre classiques [7] ». Ne sent-on pas sous toutes ces critiques une

[1] *Lettre* à Loudierre. *Corr.* I, 10 ; *P. Cont.*, II, 392.
[2] *Delorme* : *Mes livres* (*Poésies*, I, 86). — Cf. *Vie de J. Delorme*, 17.
[3] *Pr. Lundis*, I, 191.
[4] *Lettres inédites de Malherbe* (*Globe*, V, 24). — Voir pour tout ceci ma thèse latine et l'appareil critique du *Tableau* qui la suit.
[5] *Pr. Lundis*, I, 235.
[6] Début des articles du *Globe* sur la *Poésie française*.
[7] *P. Cont.*, V ; *Appendice*, 469, sqq.

secrète comparaison avec Hugo, dans laquelle ce dernier a tous les avantages? Sainte-Beuve rêve à l'avance le monologue de Don Carlos, et il est tout déçu de n'en avoir eu que le sommeil de Colomb.

Cette conversion au romantisme fait des progrès très vite. Le 26 juin 1827 [1], Sainte-Beuve note que, en 1812, le mot « romantisme » était « infamant », avec une ironie où l'on sent quelqu'un du parti; il loue la langue du XVI[me] siècle, son ampleur, sa souplesse [2], comme jadis, avant de connaître Hugo, il louait la langue du XVII[me] siècle [3]. Un peu plus tard, à propos de La Fontaine, il n'est pas fâché de montrer qu'il connaît bien les origines gauloises de notre littérature; et, pour la première fois, il lance quelques mots assez durs contre Boileau, « ce strict réformateur qui, à force d'épurer et de châtier la langue, lui laissa trop peu de sa liberté première et de ses heureuses nonchalances [4] ». Enfin, dès juillet 1828, le pas décisif est fait. Sainte-Beuve est désormais enrôlé sans réserves, si bien qu'il va porter la guerre sur le terrain ennemi: son article sur le *Charles II* d'Alexandre Duval est presque un manifeste; en tout cas, c'est une profession de foi [5]. D'un bout à l'autre, il y emploie contre cet ennemi du romantisme l'ironie la plus agressive. Il repousse pour l'école l'accusation « d'avoir préconisé les théâtres étrangers actuels ». Il ébauche enfin la théorie du futur théâtre romantique: l'ancien théâtre est mort; même « les pièces si belles et si accomplies de Racine » ne font plus recette; Delavigne est dépassé; tout promet qu'une « rénovation du théâtre, dans le sens des idées dites romantiques » va s'opérer. Écoutons-le « se forger une félicité qui le fait pleurer de tendresse » : la constitution politique est favorable à cette réforme; le goût du public pressent et prépare cet avenir; les auteurs sont prêts : « on ne serait pas embarrassé, si on l'osait, de compter d'avance et de nommer par leur nom un bon nombre des soutiens et des ornements de cet art nouveau, tant l'œuvre a déjà mûri dans l'ombre, et tant les choses sont préparées »; ainsi, tout conspire à cette réforme : « elle s'accomplira donc ». Comme on sent que l'auteur, ici, pense à Hugo et à *Cromwell*, et se promet monts et merveilles de cette tentative. Aussi quand le critique des *Débats* raille le style et la versification du drame admiré, c'est Sainte-Beuve qui prend la plume

[1] *Pr. Lundis*, I, 232.
[2] *Ib.* — au point de vue spécial de la traduction, il est vrai.
[3] *Ib.*, 155.
[4] *P. Litt.*, I, Appendice, 493.
[5] *Pr. Lundis*, I, 295, sqq.

et qui, par un tour de bonne guerre, apporte à l'appui de Hugo quelques vers de Racine, de Béranger et de Molière [1]. Il écrivait pour le libraire Gosselin un prospectus débordant d'admiration, où il reconnaissait à Hugo « une âme complète de poète », lui accordait la gloire « d'avoir véritablement créé l'ode en France », « forme et fond », et d'avoir « inventé » plus de rythmes que poète de France depuis Ronsard, espérait enfin que « Victor Hugo serait pour notre scène moderne un de ces solides ornements, un de ces astres splendides auxquels il est donné de briller longtemps et de s'éclipser eux-mêmes bien des fois [2] ». Et s'il refusait d'y mettre son nom, c'est seulement qu'il ne « se souciait pas de signer un prospectus [3] ». Enfin, son enthousiasme débordant s'exprimait dans la dédicace du grand Ronsard in-folio offert à Hugo :

Au plus grand inventeur lyrique
que la poésie française ait eu depuis Ronsard

le très humble commentateur de Ronsard.

S.-B.

II

Pendant les premiers mois de cette nouvelle période, pendant que s'opérait en Sainte-Beuve la triple ou quadruple transformation que nous avons essayé de suivre, sa méthode, elle aussi, se modifiait peu à peu. Les grandes lignes en restent d'abord les mêmes. Sainte-Beuve aime encore énoncer une théorie, une maxime générales dont il fait l'application soit à l'homme, soit à l'œuvre qu'il étudie : théorie du danger qu'il y a pour une littérature à débuter par un coup d'éclat, à propos de Delavigne [4] ; théorie générale sur la possibilité des traductions, à propos de Tacite traduit par Burnouf [5] ; théorie des devoirs du critique et du respect qu'il doit au génie, même dans ses erreurs, à propos de Walter Scott [6]. Après cela, s'il y a lieu, il rappelle rapidement la carrière

[1] *Lettre* au *Journal des Débats* (13 août 1828). Non recueillie.
[2] Spoelberch de Lovenjoul, *Sainte-Beuve inconnu* (Plon, 1901), p. 164, sqq.
[3] *Ib.*, p. 155.
[4] *P. Cont.*, V. *Appendice*.
[5] *Pr. Lundis*, I, 231.
[6] *Ib.*, 241.

antérieure de son auteur [1], ou il passe en revue les modèles qu'il imite, les prédécesseurs avec lesquels il rivalise [2]. Enfin, il examine, résume parfois, apprécie en détail le dernier livre qui est l'occasion de son article [3]. D'autres fois, la théorie générale (surtout quand il s'agit d'un livre d'histoire) est remplacée par un simple sommaire des événements racontés [4]. Quelquefois, enfin, ce sommaire lui-même apparaît inutile, et il ne reste plus qu'à parcourir la carrière de l'écrivain, à juger sa dernière œuvre [5]. C'est encore la même défiance envers les systèmes, envers ceux surtout qui restreignent dans les choses humaines la part du hasard, les accidents de la vie [6], et qui tendraient à introduire dans l'histoire, dans la critique, un mécanisme monotone, une abstraction dogmatique.

Puis, naturellement, à mesure que l'esprit de Sainte-Beuve s'enrichit et se fortifie, à mesure surtout que ses connaissances s'accroissent, et que ses recherches pour le *Tableau du XVIme siècle* lui révèlent des faits ou des œuvres inconnues, les innovations apparaissent. L'article sur La Fontaine est remarquable à cet égard. Sainte-Beuve y comprend, — plus nettement qu'il ne l'a jamais fait encore, — que le poète ne peut être étudié isolément; que, outre « l'éducation, les études » et la vie de La Fontaine, le critique doit exposer « quelles sortes de traditions littéraires lui vinrent de ses devanciers, et passèrent encore à plusieurs poètes de l'âge suivant ». De fait, avant La Fontaine, il montre bien les diverses formes que, des fableaux à Benserade, a revêtues « l'esprit léger, moqueur et grivois » de la tradition gauloise; après La Fontaine, il met en lumière les rapports « d'inclinations et même de talent » qui le rattachent à Chapelle, à Chaulieu, à la société du Temple et à Voltaire. Mais il s'élève plus haut encore : il s'aperçoit que ce qui est vrai des formes littéraires isolées est vrai aussi de la littérature dans son ensemble : « la littérature du siècle de Louis XIV repose sur la littérature française du XVIme et de la première moitié du XVIIme siècle : elle y a pris naissance, y a germé et en est sortie; c'est là qu'il faut se reporter, si l'on veut approfondir sa nature, *saisir sa continuité* et se faire une

[1] *Delavigne.*
[2] *Burnouf* (Tacite).
[3] Delavigne, Burnouf (Tacite), Walter Scott.
[4] Thiers (*Pr. Lundis*, I, 196, 211, 268); M. de Ségur (*Ib.*, 224).
[5] Cooper (*Pr. Lundis*, I, 288).
[6] Le fatalisme historique de Thiers. Articles cités.

idée complète et naturelle de ses développements [1] ». Ainsi, en son esprit est né *ce sens de la continuité*, du développement évolutif qui est le propre de l'historien. Une base bien plus large, en même temps qu'un cadre plus vaste, sont maintenant donnés à sa critique.

Mais, en somme, les articles séparés qu'il écrit à ce moment sont négligeables pour nous. Ce n'est pas là qu'il emploie vraiment ses forces ni qu'il donne sa mesure. Le ***Tableau du XVIme siècle,*** — dont onze ou douze [2] extraits ont paru en articles dans le *Globe*, du 14 avril 1827 au 30 avril 1828, et qui est publié au complet en juillet 1828, — le ***Tableau*** est alors la tâche principale à laquelle il se livre ; et c'est là qu'il nous faut à présent découvrir les nouveaux caractères de sa méthode.

Le premier, c'est la place que tiennent désormais dans sa critique les recherches d'histoire et d'érudition. Il pourrait échapper à un lecteur inattentif, parce que les résultats acquis par Sainte-Beuve sont passés dans le fond commun et que l'originalité nous en est ainsi dissimulée. Mais il faut tenir compte de la différence des temps. Alors, dans l'universelle superstition classique pour le XVIIme et le XVIIIme siècles, le XVIme siècle et plus encore les âges antérieurs étaient généralement négligés. La plupart des écrivains de cette époque « étaient à peine connus de nom par les littérateurs même instruits [3] » ; et leur œuvre « mal connue, très mal famée, semblait condamnée sans appel [4] ». Il y avait bien des érudits qui s'en occupaient : pour du Bellay, par exemple [5], Scévole de Sainte-Marthe, Colletet, Ménage, le P. Niceron, l'abbé Goujet, Sautreau de Marsy et Imbert, et d'autres amateurs de vieilles choses ; mais ces estimables travailleurs n'étaient point capables d'appeler sur les écrivains dont ils parlaient l'attention ni la faveur du grand public. Il y avait bien des travaux de savants qui leur étaient consacrés ; mais ils restaient ignorés de la plupart des lecteurs, les spécialistes seuls s'y intéressaient et nul n'était venu en tirer les résultats au grand jour en quelque ouvrage facile à lire, accessible à tous et intéressant pour tous. La matière même sollicitait donc ou même exigeait des recherches érudites ; mais Sainte-Beuve n'en a pas moins

[1] *P. Litt.*, I, 494, 495-497, 502, 493. — La fin de l'article du *Globe* (sur les travaux et les découvertes de l'éditeur Robert) a été supprimée dans les *P. Litt.*

[2] Onze extraits donnés comme tels, et l'article sur Malherbe, antérieur, qui a, plus tard, pris place dans le *Tableau*.

[3] *Pr. Lundis*, III, 2.

[4] *N. Lundis*, XIII, 267.

[5] Cf. H. Chamard, *Joachim du Bellay* (Lille, 1900), p. 497-503.

le mérite de les avoir volontairement tentées. L'Académie avait demandé un *discours* [1]; il n'était pas dans les habitudes des concurrents d'alors d'apporter des œuvres laborieuses, de traiter à fond un sujet : on se contentait de brefs et ingénieux aperçus, de généralités éloquentes ou spirituelles, de brillantes variations. Et, en effet, pour trouver ces « résultats nouveaux », pour les apporter « avec leurs développements et leurs preuves », Sainte-Beuve renonça à se présenter au concours [2], laissant Philarète Chasles et Saint-Marc-Girardin se partager le prix. Il a droit, pour ce désistement, à d'autant plus d'éloges que, s'il avait « l'instinct et le goût de l'exactitude », il n'avait pas été formé à des travaux de ce genre, et qu'il n'avait guère de modèles à suivre [3]. Il a su, malgré tout, faire œuvre d'érudit sérieux.

Tout le *Tableau du XVIme siècle* est fondé sur des recherches très consciencieuses. Sainte-Beuve ne s'est pas contenté de lire les auteurs eux-mêmes : il a cherché partout à éclairer son jugement, à profiter du travail de ceux qui, avant lui, avaient étudié la même époque. Il a consulté les critiques et historiens français, Viollet-le-Duc [4], Suard [5], Ginguené [6], l'abbé Goujet [7], les frères Parfaict [8], etc.; il a parcouru aussi les étrangers [9]; il n'a point négligé les érudits, les biographes du temps, les pamphlets, les apologues, les préfaces qu'ont écrites les auteurs ou leurs disciples : il peut citer, à l'appui de ses dires, Etienne Pasquier [10] et Henri Estienne [11], Claude Binet [12] et Duverdier de Vauprivas [13], Sibilet [14], du Perron [15] et Racan [16], Balzac [17] et Mlle de

[1] Cf. l'article de C. R. (Rémusat) sur le *Tableau* couronné de Saint-Marc-Girardin et ses protestations contre ce genre de discours (*Globe*, 3 janvier 1829).

[2] *Première préface*, I, 6.

[3] *Deuxième préface*, I, 1.

[4] *Histoire de la satire française*, à propos de Régnier. — Cf. *Pr. Lundis*, III, 1.

[5] *Histoire du Théâtre français*, à propos du théâtre.

[6] *Histoire littéraire d'Italie*, à propos de du Bartas.

[7] *Bibliothèque française*, à propos de Jodelle.

[8] *Histoire du Théâtre français*, à propos du théâtre. — Il a sans doute aussi consulté Auguis et Raynouard (*Tableau*, II, 362).

[9] Warton, *Histoire de la poésie anglaise*, à propos du théâtre.

[10] *Recherches de la France*, souvent cité.

[11] *Précellence du langage français*, à propos des vers métriques.

[12] Biographie de Ronsard.

[13] *Bibliothèque française*, à propos de Marot.

[14] *Art poétique*, sur les moralités.

[15] Sur la Pléiade.

[16] *Lettres*, *Mémoires pour servir à la vie de Malherbe*, sur Malherbe.

[17] *Lettres*, *Socrate chrétien*, sur Malherbe.

Gournay [1], Claveret [2], etc. ; il a puisé dans les correspondances [3] ; il a découvert des renseignements dans les œuvres les plus diverses, les *Sérées* de Guillaume Bouchet [4], les *Contes* de Bonaventure des Périers [5], les *Coups d'Etat* de Naudé [6], la *Clélie* de Mlle de Scudéry [7]; il a demandé des conseils et des renseignements oraux aux érudits comme Daunou [8] ; il a même profité des ouvrages inédits enfouis dans les bibliothèques [9].

Grâce à cette information étendue, le livre de Sainte-Beuve est plein de choses nouvelles. Lui-même, dans ses deux préfaces, il signale « les résultats nouveaux [10] », les points « posés et éclaircis pour la première fois », les tenants et les aboutissants des écoles « déterminés et étudiés » comme ils ne l'avaient encore été nulle part « d'aussi près [11] ». Quarante ans plus tard, et à plusieurs reprises, il insiste sur cette originalité de son premier ouvrage : « Les études sur l'ancienne poésie française ont fait de grands progrès depuis *trente ou quarante ans,* » écrit-il en 1866. Et il rattache cette renaissance au concours de 1827 : « *Depuis ce moment,* la poésie française du XVIme siècle n'a cessé d'être en honneur et en faveur auprès d'un nombre croissant d'esprits cultivés, etc. [12]. » En 1868, il insinue la même revendication de priorité : c'est *depuis trente-cinq ans* que la poésie française du XVIme siècle est un des champs les plus fouillés : et il ajoute que les découvertes nouvelles n'ont dérangé en rien « les lignes principales et les cadres de classifications naturelles premièrement indiquées [13] ». Sainte-Beuve a raison de réclamer ce mérite. C'est bien son ouvrage qui a fourni aux « esprits cultivés » nombre de notions exactes et précises. Les événements de la vie des auteurs, les vicissitudes de leur carrière littéraire, la succession et le caractère de leurs œuvres sont exposés avec exactitude et

[1] *De la façon d'écrire de MM. du Perron et Bertaut ; Traité des métaphores : Défense de la poésie et du langage des poètes.*

[2] *Traité du poème dramatique.*

[3] *Correspondance de Malherbe avec Peiresc.* — La partie de l'article du *Globe* qui était spécialement consacrée à cette correspondance a disparu du *Tableau.*

[4] Sur le théâtre.

[5] *Ib.*

[6] Sur du Bartas.

[7] Sur Malherbe.

[8] *Première préface*, p. 5.

[9] Guillaume Colletet, *Vie des poètes français,* à la bibliothèque du Louvre, à propos de l'Académie des Valois.

[10] *Première préface*, p. 6.

[11] *Deuxième préface*, p. 2.

[12] *N. Lundis*, XIII, 267.

[13] *Ib.*, IV, 289, 296.

précision [1]; des analyses assez nombreuses font connaître les ouvrages que le grand public n'aurait pas le loisir, ni peut-être l'idée de lire [2]; des explications précises, des descriptions minutieuses font comprendre les formes littéraires ou les détails d'organisation matérielle parfois si nécessaires à l'intelligence des œuvres [3]; des documents curieux, insérés en totalité ou en partie dans le texte, dans les notes, dans l'appendice mettent le lecteur à même de se rendre compte directement [4]; des erreurs courantes sont rectifiées [5]; des problèmes d'érudition soulevés et sommairement résolus [6]; des citations probantes donnent une idée juste des grands écrivains, illustrent les quelques paroles consacrées aux auteurs de second ordre, rappellent parfois des noms trop oubliés [7]; une foule d'inconnus, les Guillaume Alexis, les Martial d'Auvergne, les Pierre Michault, etc., sont tirés de l'ombre et brièvement jugés, sans que leur obscurité même entraîne Sainte-Beuve à leur consacrer trop de place.

Car c'est là un autre mérite de son érudition. Malgré l'ardeur de la jeunesse, malgré l'instinct de curiosité qui l'anime, malgré le triomphe de ses petites découvertes, il sait toujours garder la mesure. Il amasse les faits, il ne les entasse pas; il s'astreint à des travaux minutieux, mais il s'en dégage; il n'a point la superstition du détail; il ne se laisse point aller à subtiliser, à vouloir que de ses recherches sortent à tout prix des résultats surprenants ou de la plus haute importance. Dût « sa manière générale d'envisager » les choses dont il parle « paraître aux érudits bien superficielle et bien futile », elle seule, à son avis, peut « en donner une facile intelligence, et amener le lecteur à s'y plaire ».

[1] *Passim* et notamment dans l'histoire du théâtre.

[2] Marot, *Le Temple de Cupido* : du Bellay, *Défense* : Pasquier, *Métamorphose d'un homme en oiseau* : *Sottie de l'ancien monde* : Garnier, *Porcie* ; Jodelle, *Eugène* : Larrivey, *Les esprits* (avec de longs extraits) ; du Monin, *La peste de la peste* ; Papillon, *La nouvelle tragi-comique* : Hardy, *Félismène*, etc.

[3] *Les mystères, les moralités*, organisation matérielle du théâtre au moyen âge.

[4] *Le Cry de 1540* : *Réquisitoire du procureur général* de 1542 ; *l'Amour vangeur* de Baïf ; *l'Ane ligueur* de Durant ; *Les Visionnaires* (extrait) ; *Le jugement du Cid par un bourgeois de Paris*, etc. Ces quatre dernières pièces formaient un appendice supprimé dans l'édition définitive.

[5] Jugement de Boileau sur Marot.

[6] L'originalité de Régnier.

[7] Maurice Scève. — Voir pourtant les réserves que fait M. Séché (*Revue bleue*, 20 septembre 1902) et les erreurs qu'il signale. D'ailleurs, M. Séché est le premier à plaider, fort justement, les circonstances atténuantes. M. Faguet (*Préface* de son *Seizième Siècle*) écrit : « Le livre de Sainte-Beuve n'est nullement à négliger, et, quoique un peu suranné, reste charmant. »

Il ne veut pas « à force de subtilités et d'inventions » dégoûter « les honnêtes gens [1] ». C'est que l'érudition de Sainte-Beuve est limitée par le goût, « qui n'est après tout que l'art de discerner et de choisir [2] ». C'est qu'il sent combien l'œuvre de l'érudit est insuffisante à elle seule, car elle ne comporte pas « cette couleur et cette vie sans lesquelles il n'est pas d'intelligence du passé [3] ».

Ainsi donc, les résultats curieux ou nouveaux auxquels il arrive ne le satisfont point en eux-mêmes; il s'appuie sur eux pour atteindre des choses plus importantes; ils ne sont pas des points d'arrivée, ils sont des étapes dans la marche de son esprit : plus haut que l'érudition, il s'élève aux vues historiques.

Il a d'abord ce qu'on pourrait appeler le « sentiment de la différence ». Lorsque, dans sa conclusion, il jette un regard en arrière sur la route qu'il a parcourue, il aperçoit, groupés en masses séparées et distinctes, les poètes ou les œuvres qu'il vient d'étudier. « Cinq grandes générations poétiques remplissent cette période de cent années » : la « vieille génération », la génération qui en est fille et continuatrice, la « génération enthousiaste », la « génération respectueuse et soumise », la « génération réformatrice ». Semblablement, l'histoire du théâtre offre quatre périodes : « la période gauloise », la période « grecque-latine », la période « grecque-espagnole », la période « française [4] ». Un esprit différent anime ces diverses écoles, des caractères différents signalent ces œuvres diverses; ainsi une classification méthodique introduit dans le chaos primitif l'ordre et la lumière, des distinctions tranchées permettent de *mieux comprendre* cette histoire d'un siècle [5].

Elles permettent aussi de *mieux juger*. Puisque les dissemblances sont mises en lumière, que la diversité des esprits et des goûts ressort de l'opposition qui en est faite, le lecteur saisit mieux ce qu'il y a de relatif dans les œuvres littéraires et dans le jugement qu'on en doit porter. L'absolu de la critique dogmatique est battu en brèche; dans la critique nouvelle s'introduit l'équivalent de ce que les romantiques

[1] *Ed. déf.*, II, 9. — Je renvoie à l'édition définitive; mais j'ai eu sous les yeux en écrivant ce chapitre les articles du *Globe* et l'édition princeps en même temps que les éditions ultérieures. — Cf. ma thèse latine.

[2] *Ed. déf.*, I, 70.

[3] *Ib.*, II, 33.

[4] *Ib.*, 31-32.

[5] *Ib.*, I, 2. « Le terme final et le point de départ, etc. »

réclamaient au théâtre sous le nom de couleur locale. Sainte-Beuve comprend que, pour apprécier certaines choses, il est indispensable de se replacer dans la situation des contemporains eux-mêmes, de retrouver leur point de vue. Nous sommes choqués. quand Ronsard nous dit que les yeux du vainqueur du Gange

Étincelaient tout ainsi que chandelles,

quand il nous parle de la *perruque* de Jupiter ou d'un héros qui *escarbouille* la tête de son ennemi. C'est que nous jugeons ces termes d'après la valeur qu'ils ont pour nous actuellement, et la vulgarité qu'ils ont prise. Mais une connaissance plus approfondie du vocabulaire du temps nous ramènera à une juste appréciation : nous ne ferons plus expier au poète, qui n'en peut mais, l'avilissement ultérieur de ses expressions et nous nous en fierons là-dessus aux contemporains, car « en semblable matière, chaque siècle est un juge aussi compétent de ses propres goûts que la postérité [1] ». Nous sommes choqués, ou du moins les romantiques étaient choqués, de la continuelle élégance, de la trop parfaite correction des héros de Racine. Mais représentons-nous le public auquel ces pièces étaient destinées, le milieu, le décor, les costumes dans lesquels elles étaient jouées, « revoyons-les pour ainsi dire sur place », et demandons-nous « de bonne foi si la perfection du genre n'était pas atteinte et s'il était donné au poète de déployer plus de génie, surtout plus d'art en de tels sujets, avec un pareil encadrement [2] ».

Il suit de là que la conception de la critique est modifiée : elle s'élargit et se complique singulièrement. Non seulement elle juge encore et juge mieux, étant mieux informée, mais auparavant elle *explique*. Elle ne se contente plus de proposer ou plutôt d'imposer aux lecteurs son appréciation : elle le met à même de la comprendre et de la contrôler. Cet effort d'adaptation qu'a fait le critique, il aide le lecteur à le faire à son tour : il le prend par la main, il le guide dans ce retour au passé; il lui démontre les beautés « qui ont besoin d'être démontrées avant d'être senties » ; à ses fonctions sommaires de juge, il joint

[1] *Ed. déf.*, I, 120. — Cf. I, 148 : « Si l'on n'était soutenu et redressé par les témoignages qu'ont laissés les contemporains... »

[2] *Ed. déf.*, I, 433-435. — Cf. Taine et l'article fameux sur Racine. — Rémusat, dans son article du *Globe* sur le *Tableau* (3 septembre 1828), relève ce soin avec lequel Sainte-Beuve sait faire la part du temps et des personnages dans les œuvres.

désormais « le rôle délicat d'interprète [1] ». C'est la tâche que s'est donnée Sainte-Beuve dans tout le *Tableau;* c'est la tâche surtout qu'il s'est donnée dans le *Choix de Ronsard :* il y excuse « les expressions basses »; il y éclaircit les « tours obscurs »; il y pénètre « les allusions érudites »; il « soulève le voile » en un mot [2]; et il y « motive ses éloges et son admiration, toutes les fois surtout qu'il aurait pu y avoir différence dans la manière de juger [3] ». Le critique dorénavant n'est plus le censeur autoritaire de l'œuvre et de l'auteur : il est le démonstrateur de l'œuvre, le truchement entre l'auteur et le public. La critique, devenue *historique*, est devenue *explicative.*

Mais, si le premier effort de l'historien lui découvre ainsi les dissemblances des époques et par combien de traits extérieurs elles se distinguent, en revanche un plus attentif et plus profond examen lui fait sentir que sous cette diversité apparente se cache une réelle unité, que ces âges divers tiennent l'un à l'autre et sortent l'un de l'autre. L'humanité, non plus que la nature, ne fait point de saut : les plus puissantes révolutions et les plus brusques ont, dans ce qui les précède, des causes peut-être cachées; une révolution n'est, en somme, que la forme éruptive d'une évolution. Ainsi, en étudiant les époques littéraires dans leur suite, Sainte-Beuve en a retrouvé la continuité. Cette notion, il semble bien qu'il ne l'avait point au commencement de ses recherches. En publiant dans le *Globe* son premier article du *Tableau,* il y joignait cette note : « La série d'articles qu'on se propose de publier sur l'ancienne poésie française embrassera tout le XVI[me] siècle et portera particulièrement sur l'époque décisive de 1550, où l'imitation de l'antiquité vient brusquement interrompre le développement naturel et lent de notre vieille littérature gauloise [4] ». On dirait qu'il regrette cette invasion et la rupture dont elle a été cause. Dans le *Tableau,* il ne reste plus trace de regret. Assurément, c'est avant tout parce que Sainte-Beuve est devenu romantique : appartenant dès lors à une école dont l'œuvre n'est pas sans analogie avec celle de la Pléiade, il est plein d'indulgence pour les efforts et même les excès de ses devanciers. Mais c'est aussi parce que, à la suite de ses recherches, il a senti que la rupture est plus apparente que réelle.

En effet, son objet principal a été d'étudier « le mouvement et la

[1] *Ed. déf.,* I, 134.
[2] *Ib.*
[3] *Ib.,* II, 404 (*Préface des Œuvres choisies*).
[4] *Globe* (7 juillet 1827).

succession des écoles [1] », de démontrer les « filiations littéraires [2] ». Son constant souci est de faire voir comment tout se suit dans l'histoire littéraire du XVIme siècle [3]. Jusqu'à 1550, la chose était facile; mais il semblait plus paradoxal de montrer que la Pléiade continuait un mouvement antérieur. Sainte-Beuve l'a pourtant fait. En recherchant les causes de « cet éclat si mémorable », il a trouvé les transitions : d'abord frivole et ignorante, la poésie française prenait peu à peu du sérieux et s'inspirait de plus en plus de l'étude; « cette frivolité diminuait de jour en jour... *La réforme s'introduisait peu à peu dans la poésie, et les hommes qui la cultivaient ne restaient aucunement étrangers au mouvement intellectuel de cette mémorable époque*. C'est ce qu'oublièrent trop les jeunes disciples de l'antiquité [4] ». N'est-ce point dire que Ronsard et du Bellay ont seulement hâté, précipité, exagéré peut-être l'évolution qui se dessinait d'elle-même? Quand la Pléiade triomphe, rien ne semble resté de l'ancienne poésie gauloise; mais c'est encore une illusion. Toute une partie de l'œuvre de Ronsard, — et la meilleure, la plus naturelle, la plus spontanée, — se rattache à l'école de Marot : « la langue de Marot est retrouvée..... »; des deux poètes qu'il y eut en Ronsard, « l'autre *continua*, perfectionna Marot [5] ». La Pléiade est ruinée par sa victoire même et ses excès; Desportes et Bertaut, les « disciples retenus » de Ronsard, le suivent timidement [6]. Par ce dernier « s'établit ce rapprochement, ou pour mieux dire cette *continuation véritable* entre l'école dégénérée de Ronsard et les mauvais poètes du temps de Richelieu »; à lui se rattachent les Scudéry, les Benserade, les auteurs du salon de Mme de Rambouillet qui offrent tous les caractères de la décadence : « maintenant, l'on aperçoit sans peine *l'origine première* de cette école épuisée et de *quelle littérature antérieure elle est sortie* [7] ». Et, sans doute, il est difficile de trouver pareille transition entre Malherbe et la « queue de Ronsard ». Pourtant Sainte-Beuve montre comment s'enchevêtrent encore les deux tendances, comment, pendant quelques années, « il y avait confusion sans lutte, et la nouvelle littérature

[1] *P. Cont.*, V, 2-3.
[2] *Ed. déf.*, I, 180.
[3] *Ib.*, 2 : « Quelque chose finit, etc. » et surtout : « Le terme final et le point de départ, etc. »
[4] *Ib.*, 80-83.
[5] *Ib.*, 127, 132.
[6] *Ib.*, 179, sqq.
[7] *Ib.*, 196, 197.

étouffée sous les ruines de l'ancienne avait peine à s'en dégager [1] ». Pareil phénomène se retrouve dans l'histoire du théâtre, et, là aussi, la révolution s'est faite plus lentement qu'on ne pourrait le croire [2].

On dirait même que parfois Sainte-Beuve est sur le point d'arriver à la théorie de l'évolution des genres. En fait, sans l'avoir formulée, il semble la pressentir : évolution de la poésie, évolution du théâtre, évolution du roman, tels pourraient être les titres des trois parties de son ouvrage. Même, dans chacune d'elles, il tient encore très grand compte des différentes formes littéraires qu'il y rencontre : il semble y poursuivre l'histoire des espèces. Parle-t-il de Marot, il passe en revue tour à tour ses épîtres, ses épigrammes, ses chansons, etc. [3]; de du Bellay, ses sonnets, ses odes, ses chansons, ses épîtres [4]; de Ronsard, ses morceaux épiques ou lyriques, ses poésies légères, etc. [5]. S'occupe-t-il du théâtre, dans chacune des périodes qu'il a déterminées, il suit séparément le développement de chaque forme dramatique : mystère [6] et farce ou sottie [7], tragédie [8] et comédie [9]. Enfin, vue plus profonde et peut-être plus féconde, il sait, à travers le XVIme siècle et même au delà, retrouver sous les divers vêtements qu'elle revêt, une même inspiration, un même esprit : l'esprit gaulois qui lui semble caractériser notre race de Villon à Voltaire [10]; la veine licencieuse qui, de Régnier à Collé, s'exprime en tant de pièces secrètes [11]; la satire politique qui se glissa tour à tour de la scène au livre et du livre à la scène [12].

C'est un nouvel élargissement de la critique, un nouvel élément d'information qui enrichit et précise ses jugements. Si l'on atteint dans les âges antérieurs les origines d'une école ou d'une doctrine, si l'on en poursuit dans les âges suivants l'influence et les conséquences, à prendre ainsi dans l'école ou la doctrine leurs racines et dans leurs fruits, on en saisit mieux l'originalité, on en comprend mieux les caractères. Savoir ce qu'était la poésie avant Ronsard est indispensable pour apprécier son

[1] *Ed. déf.*, I, 282, 283.
[2] *Ib.*, 347, 390.
[3] *Ib.*, 44, sqq.
[4] *Ib.*, 98, sqq.
[5] *Ib.*, 119, sqq.
[6] *Ib.*, 289, sqq., 300, sqq.
[7] *Ib.*, 296, sqq., 335, sqq.
[8] *Ib.*, 347, sqq., 390, sqq.
[9] *Ib.*, 365, sqq.
[10] *Ib.*, 28.
[11] *Ib.*, 241.
[12] *Ib.*, 346-347.

œuvre. Savoir ce que sa tentative a eu de prématuré et d'exagéré explique la réaction qui l'a suivie et l'allure avant tout régulière et raisonnable qu'a prise la littérature française depuis Malherbe [1]. Et Sainte-Beuve n'a point ignoré les avantages de sa méthode : « Peut-être, dit-il, reportant ses regards sur des époques déjà connues, le lecteur, qui aura de la poésie du XVIme siècle une idée assez complète et assez fidèle, découvrira-t-il des aperçus nouveaux dans des parties jusque-là obscures ; peut-être l'âge littéraire de Louis XIV gagnera à être de la sorte éclairé par derrière, et toute cette scène variée, toute cette représentation pompeuse se dessinera plus nettement sur un fond plus lumineux [2]. » Mais cette méthode n'éclaire pas seulement les jugements du critique, elle les assure, en leur fournissant une base objective. Les faits historiques ne dépendent point des jugements et des goûts ; ils sont établis en eux-mêmes ; impersonnels, ils s'imposent à tous les esprits. Par l'emploi de l'histoire, un élément scientifique est donc introduit dans la critique. Alors, comme toute science, dans une certaine mesure au moins, elle peut aspirer à prévoir. « Peut-être, continue Sainte-Beuve, peut-être aussi pourra-t-il de là jaillir quelque clarté inattendue sur notre âge poétique actuel et sur l'avenir probable qui lui est réservé », et il ébauche une esquisse de ses « espérances [3] ». Mais, si l'on prévoit un événement, si on le considère comme nécessaire, comme naturel, on arrive vite à le considérer comme légitime : on souffre à le voir tarder, on s'irrite des obstacles qui, sans pouvoir l'arrêter, le ralentissent. La critique alors est tirée de son impassibilité. Elle se ceindra les reins pour descendre dans la mêlée ; elle aspirera à jouer un rôle actif, à devenir l'alliée, la collaboratrice des écoles naissantes, de la littérature qui se fait. De la critique ***historique*** et ***explicative***, on passe naturellement, et Sainte-Beuve va passer, à la critique ***apologétique***.

On voit combien la critique littéraire a gagné à s'appuyer sur l'histoire. Seulement, comme il est assez naturel, en ce premier essai, Sainte-Beuve n'a peut-être ni la pleine conscience de sa méthode ni surtout le maniement parfait de cette méthode.

Dans le *Tableau*, l'histoire littéraire est encore traitée avec une certaine gaucherie. Par la façon même dont était conçue cette étude

[1] *Ed. déf.*, I, 284. sqq.
[2] *Ib.*, II, 33. — Cf. *Préface*, p. 3 : « Je n'ai voulu faire dans cet essai qu'une sorte d'introduction à l'histoire de notre poésie classique proprement dite. »
[3] *Ed. déf.*, II, 33-34.

du XVIme siècle, étant donné que le critique y voulait surtout montrer et faire comprendre l'œuvre tentée par la Pléiade et les résultats de cette œuvre, — la marche des esprits, le mouvement des idées, les transformations des doctrines, la succession des écoles étaient assurément les seules choses véritablement importantes. Et tout, dans le ***Tableau,*** devait être disposé de façon à les faire ressortir. Il ne me semble pas que Sainte-Beuve y soit parfaitement arrivé. La première partie surtout est, en somme, une série d'études sur des écrivains, plus qu'une étude d'ensemble d'un mouvement littéraire. A chaque fois qu'il aborde un auteur, Sainte-Beuve résume sa vie, le caractérise d'une manière générale, passe en revue, l'une après l'autre, les diverses catégories de ses ouvrages, et enfin apprécie ses intentions et le résultat de ses efforts ; c'est dans cette conclusion seulement qu'il s'en occupe *en fonction* de ses prédécesseurs et de ses successeurs, *en fonction* de l'histoire de la poésie. Cela tient, — du moins, je le croirais, — à ce que cette partie est composée d'articles, ou de chapitres, simplement juxtaposés, à ce que chacun d'eux a été écrit isolément, un peu trop pour former un tout en lui-même, sans que la conception de l'ensemble l'ait assez dominé : ils ont été mis bout à bout plutôt que coordonnés. Ce qui confirmerait cette explication, c'est que les deux autres parties, notamment l'histoire du théâtre, — rédigées pour le livre seul et non publiées en extraits, dégagées d'ailleurs, ou presque, des détails biographiques déjà donnés, — présentent une unité organique plus forte et plus visible. Encore pourrait-on remarquer que cette histoire du théâtre est plutôt l'histoire successive ou parallèle des différentes formes dramatiques. Sainte-Beuve a construit son *Tableau du XVIme siècle* comme Voltaire son *Siècle de Louis XIV.*

D'autre part, l'histoire est encore employée en critique avec une espèce de timidité. Sainte-Beuve, dans sa conclusion, développe cette idée que la poésie, — disons la littérature, — dépend de l'ordre social : « Il est aisé de discerner dans l'histoire de l'Europe..... deux grands ordres sociaux, savoir : l'antiquité grecque et romaine d'une part, et le moyen âge de l'autre..... Selon qu'on la prend sur l'une ou l'autre de ces deux cimes sociales, la poésie présente, comme on peut croire, des aspects bien différents et bien contraires... [1] » On peut donc dire : tel ordre social, telle littérature, car « tout se tient [2] ». Il devrait suivre

[1] *Ed. déf.*, II, 33-34.
[2] *Ib.*, 38.

nécessairement de là que l'histoire de la littérature est comprise et comme baignée dans l'histoire générale, que l'étude du milieu social, religieux, intellectuel, politique, prépare et précède l'étude de la littérature. En fait, dans le *Tableau,* il n'en est rien : on peut le lire sans presque rien savoir et sans rien y apprendre de tout ce qui n'est pas l'histoire des lettres pures [1]. En dépit du principe, — que Sainte-Beuve ne s'est formulé sans doute qu'en achevant son travail, — la littérature n'est rattachée à rien de ce qui n'est pas elle-même : elle est coupée de la vie générale.

Enfin, cet emploi de l'histoire aboutit à un résultat singulièrement restreint. J'ai parlé jusqu'à présent de *littérature,* et Sainte-Beuve aussi en parle. Le mot est impropre : ce qu'il a mis et ce qu'on trouve dans le *Tableau,* c'est l'histoire de la *forme littéraire,* la discussion et la solution des questions de langue, de style, de vocabulaire, de versification et de rythme. Les œuvres n'y sont point examinées pour ce qu'elles expriment, mais uniquement pour la façon dont elles l'expriment ; les auteurs n'y sont point des hommes, ils ne sont même point des esprits, ils sont uniquement des artistes, des créateurs ou des imitateurs de formes. Cela saute aux yeux quand on lit le *Tableau* et qu'on remarque la place énorme accordée par Sainte-Beuve à ces questions de forme. Cela y saute encore, et peut-être plus, quand on lit l'exorde primitif : « La *langue poétique* n'était pas formée en France au commencement du XVIme siècle, etc. [2]. » Tout ce début indique que Sainte-Beuve entend s'occuper avant tout de l'expression et de la versification du XVIme siècle.

Cette conception un peu étroite du sujet provient de plusieurs causes. D'abord Sainte-Beuve aime naturellement ces « questions d'art poétique », il a « la manie de s'y délecter [3] ». Ces petits problèmes de casuistique grammaticale ou poétique, ces cas de difficultés techniques ont toujours eu de l'intérêt pour lui. Et il s'y intéressait plus que jamais, en cette époque de noviciat et d'apprentissage, où il songeait à se faire la main pour produire plus parfait le chef-d'œuvre de maîtrise qu'il méditait, où parfois il désespérait de le jamais réussir :

Il y a des heures dans la vie où la contemplation accable, où la voix se refuse au chant, où une tristesse froide et grise passe sur l'âme sans la féconder ;

[1] Cf. l'article du *Globe,* 19 juillet 1828, et celui de C. R. (Rémusat), 5 novembre 1828.
[2] *Globe* (7 juillet 1827). Cela a été développé dans les pages 9 à 17 de l'*Ed. déf.* (I).
[3] *J. Delorme, Pensée* VI (*Poésies,* I, 162).

l'artiste, alors, pour échapper à cet ennui stérile et désolé, cherchera une distraction ingénieuse dans les questions d'art pur, les séparant, autant qu'il le pourra, des querelles littéraires toujours si aigres et si harcelantes : il se complaira aux détails techniques, aux rapports finement saisis, aux analyses du *style* et de la *forme*; il préparera de longue main à l'inspiration des ressources et des secrets dont elle s'aidera au besoin et qui la feront, à son insu, plus puissante et plus libre : il y gagnera pour le moment de combler un vide dans sa vie, et, par degrés, à propos de la manière d'exprimer les choses, il se sentira bientôt rendu au sentiment des choses exprimées. *Pour moi, qui écris ces lignes, ç'a toujours été mon vœu le plus cher qu'une destinée pareille*. S'il m'avait été donné d'organiser ma vie à son plaisir, j'aurais voulu qu'elle pût avoir pour devise : *L'art dans la rêverie, et la rêverie dans l'art* [1].

Ce goût naturel s'accordait d'ailleurs parfaitement avec le sujet que traitait Sainte-Beuve. Comme il l'a bien senti, « l'invention..... n'a presque rien d'original chez Ronsard et ses amis; ce n'est d'ordinaire qu'une copie plus ou moins vive ou pâle des Grecs, des Latins, des Italiens... » La seule chose où ils soient originaux, la seule chose où ils aient fait des acquisitions durables, la seule chose, enfin, qui permette de les distinguer l'un de l'autre et d'apprécier leur mérite propre : c'est la forme [2]. C'est elle, par conséquent, qu'il convient d'étudier.

Enfin, comme à mesure que Sainte-Beuve avançait dans son œuvre, il croissait aussi en ferveur romantique, il était de plus en plus confirmé dans sa manière de voir. D'abord il n'était pleinement d'accord avec ses nouveaux amis que sur ces questions de forme : leurs opinions, sur le reste, n'étaient point encore à l'unisson. Il avait donc tout intérêt à éviter les idées philosophiques, religieuses, politiques, qu'il aurait pu rencontrer chemin faisant, à traiter au contraire les choses d'art pur, où il se sentait à l'avance approuvé par tout le Cénacle. Mais, n'eût-il point eu cette raison toute personnelle, que le romantisme en lui-même l'eût engagé dans la même voie. Le romantisme était une révolution littéraire. Or, comme on l'a remarqué, en France il ne s'est point fait une révolution littéraire qui n'ait été précédée d'une révolution dans la grammaire, dans la langue, dans l'expression et qui ne se soit appuyée sur elle : Ronsard avait été le réformateur de la langue et du vers, Malherbe et Boileau avaient été les réformateurs de la langue et du vers, les romantiques, à leur tour, étaient les réformateurs de la

[1] *J. Delorme, Pensée* xv (*Poésies*, I, 171-172).

[2] *Ed. déf.*, I, 148-149. — C'est un des endroits où les corrections de Sainte-Beuve sont le plus curieuses à étudier dans les différents textes. Cf. mon appareil critique du *Tableau*. — Cf. 119 : « Le grand but que Ronsard, etc. »

langue et du vers. Sainte-Beuve devait donc s'occuper avant tout de ces questions de forme, puisqu'il voulait combattre pour la cause du romantisme.

Car il voulait combattre pour cette cause, étant un « critique ami de ce qu'on appelle le romantisme [1] » ; et ainsi, son *Tableau* présente une double face : œuvre d'histoire, il est aussi œuvre de polémique littéraire. Sainte-Beuve, un jour, vingt-sept ans plus tard, a « rappelé avec précision ce qu'il avait désiré et demandé » dans cet ouvrage. La curiosité critique cherchait en tous sens, avide de s'enrichir et de créer ; la jeune école des poètes tentait des voies variées ; mais ces auteurs, pour « être instruits et avoir fait des études suffisantes, n'étaient point doctes » ; ils tâtonnaient un peu, « prenaient l'initiation où ils le pouvaient » et couraient risque de s'égarer. La seule chose sûre, c'est que les « dernières sources trop fréquentées du XVIIIme siècle... étaient taries et épuisées » et qu'il fallait « se retremper ailleurs, non pas tant pour les sentiments (on les avait en soi) que pour l'expression, pour la couleur, pour le style. Une grande partie de la difficulté était là ». Or, en étudiant le XVIme siècle, il avait aperçu « un certain rapport entre ce qu'on avait voulu alors et ce qu'on désirait dans le présent », et il a songé à utiliser cette découverte en faveur des novateurs. Il ne s'agissait pas d'imiter le XVIme siècle ni Ronsard, mais d'ajouter à la lyre tétracorde de Malherbe la cinquième corde qui y avait été avant lui, mais de rappeler à ceux qui s'indignaient « comme d'une innovation inouïe » des tentatives récentes, que ces tentatives avaient déjà été faites « sans tant de maladresse et de malheur qu'on l'avait bien voulu dire. Enrichir la palette de quelques tons agréables à l'œil, ajouter quelques notes aux accents connus, quelques nombres et couplets aux rythmes en usage, justifier surtout par des exemples retrouvés à propos ce qu'osaient d'instinct les poètes novateurs de son temps, renouer la tradition sur un point où l'on n'avait jusque-là signalé que des débris, c'était son ambition la plus haute [2] ».

La dernière tâche surtout lui tenait à cœur, et c'était peut-être la plus urgente. « En secouant le joug des deux derniers siècles, la nouvelle école française a dû s'inquiéter de ce qui s'était fait auparavant et chercher dans nos origines quelque chose de national à quoi se ratta-

[1] Article du *Globe* (19 juillet 1828).

[2] *Lundis*, XII, 59, sqq. — Cf. Rémusat, *Globe* (5 novembre 1828) : « C'est en songeant à son siècle que Sainte-Beuve a entrepris de visiter les ruines du XVIme, etc. »

reux de terminer son histoire du théâtre au XVIme siècle par les protestations de quelques critiques, ancêtres de « MM. Schlegel, Visconti et Manzoni » contre la tyrannie de ces lois étroites; et il s'écrie : « C'est vraiment plaisir de retrouver exprimées il y a deux cents ans, sous une forme piquante, ces simples vérités de bon sens que les préjugés des doctes ont presque toujours réussi à obscurcir [1] ». Comme il l'a plus tard avoué, il s'était laissé griser par l'entraînement général : « les *Barricades* et les *États de Blois,* le *Théâtre de Clara Gazul,* les *Soirées de Neuilly*, les drames inédits et lus de M. de Rémusat, le *Cromwell* de M. Hugo, et les tentatives de productions shakspeariennes en vers, tout le poussait à croire qu'une certaine liberté seule nous manquait pour ouvrir le théâtre à la foule des jeunes talents empressés [2] ». C'est pourquoi, conformément d'ailleurs aux doctrines qu'avait soutenues le *Globe*, il concluait : « Une réforme absolue est devenue nécessaire et ne peut manquer de s'accomplir [3]... »

Mais, avec plus d'ardeur encore, — car là il plaidait pour sa cause, lui qui ne rêvait point de drame et méditait des poèmes, — avec plus d'ardeur encore, il vante le vers romantique. « L'alexandrin primitif, à la césure variable, au libre enjambement, à la rime riche » fut celui de la Pléiade; il a survécu dans les comédies de Molière et dans les *Plaideurs* de Racine; il a été « recréé avec une incroyable audace et un bonheur inouï » par Chénier; la jeune école le cultive maintenant; et le succès des auteurs d'autrefois doit l'encourager : « on est heureux, en les lisant, de voir à chaque pas se continuer victorieusement une tentative d'hier, et de la trouver si évidemment conforme à l'esprit et aux origines de notre versification [4] ». Et encore, la nouvelle école, en les continuant, surpasse ses devanciers [5]. Eux, ils ont réformé le vers. Elle, elle « reconstruit la strophe »; elle inaugure ou restitue les combinaisons savantes de rythmes; elle introduit dans la poésie une orchestration, une unité vivante qui lui manquait : « elle est *harmoniste* et *architecte* en poésie [6] ». L'édition des *Morceaux choisis de Ronsard* est faite toute entière pour confirmer par des exemples cette doctrine, pour louer chez leurs prédécesseurs les nouveaux poètes : comme

[1] *Ed. déf.*, I, 426 432.
[2] *Ib.*, 432, note de 1842.
[3] *Ib.*, 435.
[4] *Ib.*, 105.
[5] *Ib.*, 134.
[6] *Ib.*, II, 39-41.

plus tard, Nisard dans les *Poètes latins de la décadence* poursuivra les romantiques, comme il les flagellera sur les épaules de Sénèque et de Lucain, Sainte-Beuve vante dans la Pléiade ces mêmes romantiques, il couronne Hugo sur la tête de Ronsard.

Mais ce qu'il y a de remarquable, et qui donne une rare idée de l'intelligence et du goût de Sainte-Beuve, c'est que son enthousiasme novateur n'altère point la sûreté de son jugement. Sans doute, il lui arrive d'être sévère pour Racine et Voltaire, qui « sont loin de satisfaire aux vastes et profonds besoins d'émotions que l'humanité éprouva dans les âges de jeunesse et de vigueur, aux époques d'Eschyle et de Shakespeare, et qu'elle sent se ranimer en elle à mesure qu'elle se blase et vieillit [1] ». Mais, avec ce sens que nous lui avons vu de la relativité historique, il sait découvrir la cause des lacunes dont il se plaint; il sait juger « les chefs-d'œuvre de nos pères sans les séparer de la société choisie dont ils furent les plus nobles décorations [2] ». Avec ce goût qui l'a toujours si bien guidé, il sait admirer « l'incomparable Racine [3] »; il sait louer dans la littérature classique « l'élévation et la chasteté des sentiments, la grâce et la mélodie du langage »; il sait se laisser toucher à cet « idéal ravissant et pur, objet de délices et d'enchantement pour toutes les âmes délicates et cultivées », qui est sorti de la « fusion harmonieuse entre la peinture de l'antiquité et celle de l'âge présent [4] ». Sans doute, il lance quelques traits à Boileau [5], il lui est échappé « des mots amers, d'irrévérentes paroles » sur le compte de Malherbe. Mais, en somme, il reconnaît que leur œuvre, en son temps, fut bonne et nécessaire : quand il a fini d'étudier la Pléiade, quand « le moment de la séparation est venu », il l'avoue, « si l'arrêt est dur dans les formes, et si l'on en peut casser quelques articles, il n'est que trop juste par le fond. Malherbe, comme Boileau, a encore plus de bon sens que de mauvaise humeur, et, de gré ou de force, on est souvent ramené à son avis [6] ».

A cette modération dans la critique, s'ajoute une semblable modération, non moins méritoire, dans l'éloge. Assurément, Sainte-Beuve a parfois « paru sonner de la trompette héroïque » et un peu abandonné

[1] *Ed. déf.*, I, 433.
[2] *Ib.*, 435.
[3] *Ib.*, 434.
[4] *Ib.*, 286-287.
[5] *Ib.*, 270.
[6] *Ib.*, 252-253.

le ton du *sermo pedestris* [1]. Il triomphe, car « la lyre perdue a été retrouvée, et des préludes encore inouïs ont été entendus [2] ». Il célèbre en termes magnifiques Lamartine, Béranger, Hugo, Mme Tastu et de Vigny [3]. Mais là encore, il ne se laisse point égarer. Il indique d'un doigt ferme les limites qu'ils ne doivent point dépasser : qu'ils continuent l'œuvre tentée par la Pléiade et reprise par Chénier ; qu'ils soient les successeurs de ces précurseurs « sous le rapport de la facture et du rythme » ; qu'ils reproduisent « ce quelque chose d'insouciant et d'imprévu qui s'était trop effacé dans l'étiquette monarchique de l'âge suivant ; là doit finir la ressemblance [4] ». Et ainsi, avec une sagesse rare, Sainte-Beuve restreint à sa juste valeur la thèse que tout son livre s'est proposé de soutenir ; il spécifie très nettement qu'il n'a entendu parler que de la forme, et il évite l'exagération là où peut-être elle serait le plus excusable. D'autre part, il ne s'abandonne point en aveugle aux grandes espérances. Au milieu même de sa ferveur, un sens critique inné lui fait apercevoir ce qu'il y a d'incertain en elles ; il sait se déprendre de lui-même, de ses désirs, de ses amitiés, de ses aspirations ; et c'est par des paroles réservées, prudentes, qu'il conclut son ouvrage :

> Mais c'est assez et trop parler de l'époque présente, de ses richesses et de nos espérances. L'enthousiasme qui a pour objet les contemporains importune ou fait sourire et ressemble toujours à une illusion ou à une flatterie. D'ailleurs, faible et peu clairvoyant que nous sommes, il nous sied moins qu'à tout autre d'oser prédire. Notre foi en l'avenir a trop souvent ses éclipses et ses défaillances : l'exemple de Joachim du Bellay semble fait exprès pour guérir des beaux songes. Qu'on nous pardonne toutefois d'y avoir cédé un instant. Au bout de la carrière, nous avons cru entrevoir un grand, un glorieux siècle, et nous n'avons pu résister au bonheur d'en saluer l'aurore [5].

III

Sainte-Beuve ne se contentait point de saluer de ses applaudissements, de hâter de ses vœux et ses conseils le succès de la nouvelle école poétique ; il entendait bien prendre une part plus active à la lutte

[1] *Ed. déf.*, II, 115.
[2] *Ib.*, 43.
[3] *Ib.*, 43-44.
[4] *Ib.*, 41-42.
[5] *Ib.*, 44. — Cf. dans le *Prospectus* : « Il resterait à savoir si le lyrisme... n'empiète pas ici un peu trop... » et les réserves insinuées (*Sainte-Beuve inconnu*, p. 176).

et à la victoire. « Et moi aussi, je suis poète ! » s'est dit l'auteur du *Tableau ;* et les *Poésies de Joseph Delorme* vinrent prendre place à côté des *Méditations* et des *Odes*, — ou du moins aspirer à y prendre place.

Comme toutes les œuvres de l'école romantique, les *Poésies de Joseph Delorme* — malgré le léger voile dont s'y était couvert Sainte-Beuve, — sont bien une œuvre d'inspiration toute personnelle. C'est lui que nous y retrouvons tout entier. La biographie de Joseph est sa propre biographie, à peine déguisée par quelques transpositions de lieu et de date, par quelques modifications insignifiantes dans les faits, — à part la phtisie et la mort prématurée auxquelles il a condamné son prête-nom. Mais surtout, l'histoire morale de Joseph est sa propre histoire morale. « Il ne se peut rien voir de plus vrai, de plus intime, de plus individuel que le fond de ces poésies [1]. » Sainte-Beuve y rappelle toutes ses émotions, depuis ses premières et innocentes amours [2], jusqu'aux intrigues plus scabreuses auxquelles se complaisait l'étudiant en médecine [3], jusqu'à ces bienfaisantes amitiés dont l'influence le purifie [4]. Il y exprime tour à tour ses enthousiasmes juvéniles, ses grandes espérances si vite tombées et les « désirs, les rêves, les passions refoulées, le besoin d'arriver, l'impuissance d'atteindre, l'orgueil intérieur et le découragement amer [5] » qui les ont remplacées, enfin la timide résurrection de la confiance dans son âme, grâce aux encouragements du Cénacle [6]. Il y peint son âme comme rabougrie, son caractère replié, douloureux, toute sa disposition d'homme « gauche, timide, gueux et fier [7] ». Chemin faisant, nous avons déjà recueilli toutes ces confidences et nous les avons utilisées. Nous en avions le droit d'après l'aveu de Sainte-Beuve lui-même : « Ce Joseph Delorme, sans être lui tout à fait quant aux circonstances biographiques, était assez fidèlement son image au moral [8]. » Et il écrivait à son ami Collombet, qui avait identifié sans réserves Joseph et Sainte-Beuve : « Il y a... deux ou trois légères inexactitudes, qui tiennent à ce que vous avez appliqué trop littéralement à moi ce qui est dit du pseudonyme. Je ne suis pas né à Amiens, mais à Boulogne-sur-Mer, et je suis un peu plus jeune

[1] MAGNIN, *Globe* (26 mai 1829).
[2] *Premier amour* (*Poésies*, I, 27).
[3] *Causerie au bal, Le Rendez-vous, Rose* (I, 65, 91, 127).
[4] *La veillée* (I, 100).
[5] *Pr. Lundis*, I, 408.
[6] *Vie de J. Delorme* (*Poésies*, I, 18).
[7] *Pr. Lundis*, I, 409.
[8] *Ma biographie*, 83.

que Joseph : ainsi, mon prix de concours est de 1822 et je suis né en 1804. Mais ce sont là des vétilles. J'ai fait naître Joseph près d'Amiens, pour dépayser un peu le personnage et aussi parce que mon père et mon grand-père sont nés là, près d'Amiens, à Moreuil [1]. » Si, entre le véritable Sainte-Beuve et le Sainte-Beuve d'imagination il y a si peu de différence, on peut bien dire qu'il n'y en a point.

Parmi tant de confessions, de souvenirs, d'autobiographies en prose et en vers plus ou moins véridiques que l'époque vit éclore, les ***Poésies de Joseph Delorme*** présentent une originalité particulière. Le premier trait qui les distingue des poèmes lyriques contemporains, c'est le ton ou l'accent. On sait le mot de Guizot, qui reconnaissait en Delorme « un Werther jacobin et carabin ». « Carabin » est assez juste, si l'on prend le mot dans un sens un peu large. Aux poétiques moribonds que tant de poètes bien portants avaient décrits, Sainte-Beuve substitue de vrais malades d'hôpital et présente en termes précis une muse pulmonique :

> .... une toux déchirante
> La prend dans sa chanson, pousse en sifflant un cri
> Et lance le gravier de son poumon meurtri [2];

ou bien il montre pour les pensers macabres cette inclination que l'habitude des salles de dissection favorise facilement [3]. C'est lui qui le premier a inauguré ce genre de poésie morbide ou parfois malsaine : il est le légitime précurseur de Beaudelaire, son « jeune ami » plus tard, et son disciple plus ou moins conscient. Mais « jacobin » me paraît encore plus juste (« girondin », cependant, le serait davantage [4]). Les autres romantiques, de Byron ou de Gœthe à Lamartine, avaient pris soin d'amplifier, d'embellir ou leurs passions ou les objets, les circonstances et les causes de ces passions; eux-mêmes ou leurs héros sortaient du commun : leurs aventures se déroulaient dans de nobles ou somptueux décors, dans des châteaux, sur les plages poétiques des lacs ou des mers. Delorme, lui, présente ses amours ou ses rêves d'amour dans leur humble et parfois vulgaire réalité; il analyse des passions ou des sentiments qui n'offrent aucune grandeur extérieure; il décrit l'existence vraie dans sa monotonie banale; et les fau-

[1] 25 septembre 1834, *Correspondance avec Collombet* par MM. Roustan et Latreille (Société française d'imprimerie, 1903).

[2] *Ma Muse* (*Poésies*, I, 94).

[3] *Le Creux de la vallée*, *les Rayons jaunes* (*Poésies*, I, 74, 113).

[4] *Poésies*, I, 299.

bourgs populaires, les routes pelées des banlieues forment le cadre sans éclat de ses tableaux mélancoliques. Il a donc pris son sujet, pour ainsi dire, une gamme ou deux plus bas que ses prédécesseurs ou ses rivaux. Et cela chez lui était voulu ; c'était comme la revendication du droit du pauvre à la tristesse poétique, à la mélancolie werthérienne, la protestation contre une féodalité littéraire. On le sent bien au ton ironique dont il signale la vie mesquine de son héros : « A qui la faute ?... Ce pauvre diable de Joseph n'avait pas le choix des douleurs... Il n'avait pas ainsi toutes ses aises pour rêver, ni toutes ses ressources pour peindre [1]. » Voilà une phrase, un accent surtout, qui éclairent tout un côté de son inspiration : c'est par instinct démocratique qu'il est le Werther du Tiers-État ou, comme il le dit lui-même, « le René des faubourgs [2] ».

C'est aussi par goût. Il y avait en lui un sentiment inné de la poésie des choses communes. La vie intime, familière, humble même, les sentiments bourgeois, journaliers et presque terre à terre, les réalités vulgaires ou même triviales étaient capables, à ses yeux, de contenir je ne sais quel idéal obscur et en quelque sorte souffreteux ; et il se plaisait à l'en tirer. Toute sa vie, il a aimé ce qu'il appelle « la poésie de la nature, du foyer, de la famille [3] », les « détails domestiques », la « vérité un peu crue », les « horizons un peu bornés [4] ». Nous l'avons vu, dans son article au *Globe* du 17 décembre 1825, louer l'art avec lequel les Lakistes anglais avaient vivifié leurs descriptions « par un reflet des sentiments humains ». C'est que du premier coup, il avait reconnu en eux ses modèles prédestinés, ou plutôt, il « les a

[1] *Lundis*, X, 309. — Cf. MAGNIN, *Globe* du 11 avril 1829 (*Poésies*, I, 292-293).

[2] *Lundis*, X, 82 et note. — Cf. *Globe* du 15 mars 1830 (*Poésies*, II, 108) : « Dans les salons dorés, au milieu des élégances aisées d'une vie sans privation et sans contrainte, ce livre fut accueilli comme œuvre de mauvais ton ; il fut reçu avec enthousiasme, dans les rangs de cette classe moyenne que notre système politique provoque à toutes les ambitions et qui rencontre partout pour s'élever des obstacles toujours cruels, souvent infranchissables contre lesquels s'use la vie et le génie même. » Pour le rédacteur du *Globe* qui, sans doute, connaissait par Sainte-Beuve lui-même ses intentions de derrière la tête, c'était, on le voit, une Nuit du 4 août littéraire. — Cf. aussi, un peu plus tard, le même goût de la poésie prosaïque et démocratique dans le petit cercle de Lamennais (TRÉBUTIEN, *Maurice de Guérin*, Lecoffre, 1882, p. 435). — Voir tout le chapitre de M. Brunetière sur l'*Œuvre poétique de Sainte-Beuve* (*Évolution de la poésie lyrique*, I, 217, sqq).

[3] Titre d'un *Lundi*, XI, 121.

[4] *Vie de J. Delorme* (*Poésies*, I, 25). — Cf. aussi les jugements de Sainte-Beuve (*Poésies*, I, 301).

devinés comme parents et frères aînés [1] » avant même de les connaître. Il a toujours regretté que cette poésie « de la nature ou de la campagne et aussi des affections chères, intimes, élevées » n'ait point réussi en France sous la forme où elle a si bien réussi en Angleterre [2]. Il s'est imaginé que le prosaïsme du au jour le jour pouvait être poétisé sans être ni embelli ni faussé et que « la forme étroite [3] », la sévère facture des vers, pouvait lui donner entrée dans la littérature, le décorer d'une beauté particulière : ç'a été la thèse — et le malheur — des ***Pensées d'août***. Aussi, de ses premiers poèmes à ses derniers, sa constante ambition a été de devenir le Wordsworth ou le Cooper français [4]. Dans ***Joseph Delorme*** en particulier, il a imité un certain nombre de leurs pièces [5] ; ou dans ses pièces originales, il s'y est efforcé de traiter à leur façon les humbles idylles bourgeoises et les élégies domestiques [6] :

> Voici bientôt huit jours qu'un soir en nous quittant,
> Le lendemain du bal où nous causâmes tant,
> Vous me disiez : « Ami, soyons plus sages ;
> Sachons nous contenir devant tous ces visages ;
> Causons moins, car ma mère enfin devinera.
> Invitez plus souvent ma cousine Eudora,
> Et je veux faire aussi semblant de me distraire
> Avec monsieur Alfred, cet ami de mon frère... »

Fond et forme, voilà qui, avant M. Coppée, fait entrer le lecteur dans les *Intimités* d'un monde sans éclat, exprime ce que peut contenir de poésie cachée la vie des ***Humbles***. Jamais d'ailleurs, Sainte-Beuve n'a eu le moindre doute sur la valeur de ces essais. Lorsqu'il lui en a bien fallu reconnaître l'échec complet, il a préféré s'en attribuer la faute à lui-même et à son indignité : « quelques-uns de ceux mêmes qui ont eu l'idée d'introduire chez nous des images de la poésie familière et domestique et qui y ont réussi à certain degré, n'en ont pas eu

[1] *N. Lundis*, IV, 455.

[2] ***Lundis***, XI, 121.

[3] ***Pensées d'août*** : *Épître à Villemain* (*Poésies*, II, 230).

[4] ***Lundis***, XI, 121, 187 ; VII, 177-178. — Cf. *P. Cont.*, II, 180, sur l'œuvre du Cénacle : « On se rapprochait en même temps de la vérité franche et réelle dans les tableaux familiers de la vie. » Ce « on », c'est Sainte-Beuve et, me semble-t-il, Sainte-Beuve seul ou à peu près.

[5] *Poésies*, I, 153, 136, 137, 139. — Cf. MAGNIN, *Globe*, 11 avril 1829 (*Poésies*, I, 294).

[6] *La contredanse*, *Promenade*, *Toujours je la connus...*, *En m'en revenant...*, *La Gronderie* (*Poésies*, I, 81, 84, 104, 115, 117). — Cf. sur ce point DUVERGIER DE HAURANNE, *Globe* du 7 mai 1830 (*Poésies*, II, 109, sqq., et surtout 113).

assez la vertu pratique et l'habitude dans la teneur de la vie ; ils en ont bientôt altéré le doux parfum en y mêlant des ingrédients étrangers et adultères, etc. [1] » Tant le genre lui était cher, et tant le système lui inspirait de foi !

Ces poèmes de sentiment morbide, ces poèmes d'inspiration démocratique, ces poèmes de la vie intime sont encore — et c'est leur autre originalité — des poèmes de critique littéraire. Sainte-Beuve y montre son goût curieux pour les questions d'érudition ou de bibliographie :

> Problèmes fins, procès toujours pendants,
> Qu'à grand plaisir je retourne et travaille [2].

Il y traite volontiers des sujets tout littéraires : ce sont ou les mérites de Ronsard ou bien l'importance de la rime [3]. Il y célèbre le Cénacle, et Hugo, et ses futurs triomphes littéraires :

> Parmi vous, un génie a grandi sous l'orage
> Jeune et fort.....
> Oh ! qu'il chante longtemps ! car son luth nous entraîne,
> Nous rallie et nous guide, et nous tiendrons l'arène
> Tant qu'il retentira ;
> Deux ou trois tours encore, aux sons de sa trompette
> Aux éclats de sa voix, que tout un chœur répète,
> Jéricho tombera [4].

Il y expose les théories, ou du moins les tendances, la manière des illustres contemporains et les siennes propres :

> Laissons à Lamartine, à Nodier, nobles frères
> Leur Jura bien-aimé.....
> Qu'aussi Victor Hugo, sous un donjon qui croule
> Et le Rhin à ses pieds, interroge et déroule
> Les souvenirs des lieux.....
> Moi, j'aime à cheminer et je reste plus bas.
> Quoi ! des rocs, des forêts, des fleurs ? Oh ! non pas,
> Mais bien moins, etc. [5]

Trait plus caractéristique encore, et révélateur du critique : quelques-uns de ses poèmes ne sont pas composés pour rendre un sentiment, une conception personnels, mais ils sont la mise en œuvre systématique d'une idée ingénieuse ou subtile que ses lectures lui ont fait

[1] *Lundis*, XI, 187.
[2] *Mes livres* (*Poésies*, I, 86).
[3] *La Rime*, *A Ronsard* (*Poésies*, I, 29, 73).
[4] *Le Cénacle* (*Poésies*, I, 68).
[5] *Promenade* (*Poésies*, I, 85-86).

découvrir ; le thème des fameux *Rayons jaunes* tant ridiculisés, par exemple, lui est fourni par une page de Diderot [1]. Ainsi, l'intelligence chez lui a le pas sur la sensibilité et l'imagination. C'est fâcheux pour un poète lyrique, car, en somme, l'intelligence est la moins lyrique des facultés, étant en nous la moins personnelle.

Et ce critique-poète ne laisse pas d'être parfois un peu pédant. Il y a dans le choix de ses épigraphes quelque affectation d'érudition. Était-il nécessaire d'aller fouiller dans les *Analecta* de Brunck, pour y trouver cet insignifiant passage de Philodème : « Eh ! bonjour ! — Bonjour à toi aussi ! [2] » Ses notes offrent le même caractère. Il y révèle ses imitations savantes [3]. Il y discute des questions de prononciation, d'orthographe, d'étymologie [4]. Il y met en lumière, pour les lecteurs inattentifs, les beautés voulues, ou du moins cherchées, de ses vers : « C'est sans doute à dessein que le poète a redoublé les sons en *an* pour rendre l'effet du scintillement : les Anciens sont pleins de ces effets dans leurs peintures. Nos critiques prosaïques les réputent fautes de français [5]. » N'est-ce point du même ton que Boileau — un autre critique — écrivait au docile Brossette : « Ces agréments sont des mystères qu'Apollon n'enseigne qu'à ceux qui sont véritablement initiés dans son art [6] ? » Et ne sont-ce point là autant de signes que Sainte-Beuve est plus poète de désir, qu'il ne l'est de nature, de volonté que de spontanéité, de théorie enfin que d'inspiration ?

En effet, les *Poésies de Joseph Delorme*, en même temps qu'elles reflètent les sentiments et l'âme même de Sainte-Beuve, reflètent aussi les théories nouvelles auxquelles Sainte-Beuve, grâce à l'influence du Cénacle, grâce à ses recherches historiques, s'est maintenant arrêté. Il les a d'ailleurs formellement exprimées dans les vingt *Pensées* qui terminent le recueil. C'est là qu'il faut chercher sa doctrine littéraire, et, sous une forme sommaire, son *Art poétique*.

Selon lui, « le sentiment de l'art implique » avant tout « un sentiment vif et intime des choses ». L'artiste, par un don inné, a « la clef des symboles et l'intelligence des figures » ; il pénètre sous les apparences et perçoit ce qu'on pourrait appeler l'âme du monde ; le

[1] *Pr. Lundis*, I, 410 et *Poésies*, I, 74, note.
[2] *Poésies*, I, 127.
[3] *Ib.*, 84, 101.
[4] *Ib.*, 98, 116, 137.
[5] *Ib.*, 137.
[6] *Lettre* du 7 janvier 1709.

fond secret des hommes, le sens profond de la nature, l'universel concert de la vie lui sont dévoilés. Et son œuvre propre, c'est de « traduire tous ces bruits, toutes ces voix en langage humain », d'exprimer la nature humaine telle qu'elle s'est manifestée, la nature extérieure telle qu'elle s'est reflétée, en lui [1]. Jusque-là, Sainte-Beuve est d'accord avec tous les romantiques ; mais voici qui l'en distingue. Eux, pour donner à leurs méditations ou à leurs rêves une matière, et pour ainsi dire, un point d'appui, ils ne prennent pas indifféremment dans le vaste monde : ils font un choix antérieur parmi les choses de la vie réelle : ils laissent de côté les spectacles vulgaires, les âmes banales, les sentiments communs ; leur inspiration ne se déploie que devant des spectacles, des âmes, des passions qui sortent de l'ordinaire et, par eux-mêmes, présentent déjà une beauté visible. Lui, au contraire, n'élimine rien de la vie : « après ses devanciers », — et un peu pour s'en distinguer, — il tâche « d'être original à sa manière, humblement et bourgeoisement, observant la nature et l'âme de près, mais sans microscope, nommant les choses de la vie privée par leur nom, mais préférant la chaumière au boudoir, et, dans tous les cas, cherchant à relever le prosaïsme de ces détails domestiques par la peinture des sentiments humains et des objets naturels » ; il invente « l'élégie d'analyse [2] », comme plus tard il inventera le nom au moins du « roman intime [3] ». Ainsi donc par théorie — et d'ailleurs, auparavant, par instinct — il s'adressera aux sujets ordinaires, à ceux où la beauté tout intérieure qu'ils peuvent présenter est comme offusquée par les apparences, a besoin d'être dégagée par l'artiste, afin d'être perçue par le lecteur.

Une conséquence s'en déduit logiquement : c'est que la forme, en art, a une importance capitale. Sans doute « les idées, les conceptions, les sentiments » gardent leur valeur, et la « prééminence » en est reconnue par tous. Mais ils ne s'enseignent pas, car « les idées en circulation touchant la vérité locale, la peinture fidèle des caractères, la naïveté des croyances, le cri instinctif et spontané des passions sont plus qu'il n'en faut au génie, sans pouvoir jamais suffire à la médiocrité [4] » : ils sont la matière de l'art, plutôt que l'art lui-même. Au contraire, la forme, dont la technique s'enseigne, doit être le premier objet de l'étude de l'artiste. Si les sujets, par eux-mêmes, n'ont rien

[1] *Pensée* xx.
[2] *Ib.* xix.
[3] *P. Femmes*, 22, et note.
[4] *Pensée* iii.

d'attrayant ou d'éclatant, il importe d'autant plus de les parer, de les rehausser par la perfection de la forme, de compenser ce qu'il y aurait en eux d'un peu bas, par le soin « religieux de la facture [1] ». « A mesure que la poésie se rapproche davantage de la vie réelle et des choses d'ici-bas, elle doit se surveiller avec plus de rigueur, se souvenir plus fermement de ses religieux préceptes, et, tout en abordant le vrai sans scrupule ni fausse honte, se poser à elle-même, aux limites de l'art, une sauvegarde incorruptible contre le prosaïque et le trivial [2]. » Voilà pourquoi Sainte-Beuve se vante d'avoir été sévère pour la forme, d'avoir « exprimé au vif et d'un ton franc quelques détails pittoresques ou domestiques, jusque-là trop dédaignés », d'avoir « rajeuni ou refrappé quelques mots surannés ou de basse bourgeoisie, exclus, on ne sait pourquoi, du langage poétique [3] ». Voilà pourquoi il se tourne à éloge son impuissance même et se résigne allègrement à n'opposer que des sonnets, mais bien finis, aux élégies abandonnées de Chénier, aux *Méditations* négligées de Lamartine [4]. Voilà pourquoi il étudie avec enthousiasme et amour toutes ces questions de forme : rime riche [5], césure mobile [6], libre enjambement [7], allure aisée des vers « drus et spacieux [8] », choix de l'épithète ou précise et pittoresque ou indéfinie et mystérieuse [9], accord ou subordination des tendances contradictoires de la langue ordinaire et de la langue poétique [10], etc. Son système est venu bien à propos confirmer ses goûts, — à moins que, comme il arrive d'ordinaire, il n'en procède : plus ou moins nettement, c'est la théorie de l'art pour l'art [11].

Mais une pareille doctrine, à cette époque surtout, ne peut pas s'établir sans combat. Les classiques n'ont point désarmé ; une foule d'écoles différentes se sont formées dans le romantisme ; un tiers parti

[1] *Vie de J. Delorme*, I, 25.
[2] *Pensée* VII.
[3] *Vie*, 25.
[4] *Pensée* XII.
[5] *Ib.* IV.
[6] *Ib.* IV, IX.
[7] *Ib.* IV, X.
[8] *Ib.* VI.
[9] *Ib.* XV, XVI.
[10] *Ib.* XII.
[11] *Cf. P. Cont.*, II, 180, sur l'œuvre du Cénacle de 1824 à 1829 : « Les principaux traits de cet autre moment si bien remplis furent la suprématie, le culte de l'Art [*avec une majuscule*] considéré en lui-même et d'une façon plus détachée... »

a formulé aussi des doctrines intermédiaires : de tous côtés, il faut faire front ; et auprès du critique théoricien paraît le critique polémiste. Un certain nombre de *Pensées* de Joseph sont consacrées à réfuter les adversaires.

Les classiques impénitents ne l'arrêtent guère. En quelques lignes pleines de mépris, où les métaphores médicales aggravent en quelque sorte le dédain qu'elles expriment, Delille est convaincu de mesquinerie d'esprit et de faux goût pire que le mauvais goût [1] ; ce qui, d'ailleurs, n'empêche pas Sainte-Beuve de rendre justice à Racine [2]. —— Il faut un peu plus d'effort pour répondre à ceux qui se plaisent à « opposer Lamartine aux poètes de la nouvelle école, comme s'il n'en était pas, lui, le plus cher ornement et la plus noble gloire ». Sans doute, Lamartine n'a point le culte de la « forme précise et sévère » ; on ne rencontre chez lui qu' « un assez petit nombre de coupes et d'enjambements » ; mais ce sont là des détails. Il n'en est pas moins vrai que sa manière simple, fluide, abondante, que le « moule intérieur de sa forme et les traits caractéristiques de son dessin » le rapprochent plus de Chénier que de Racine [3]. Enfin, l'habituel sujet de ses chants n'exige pas la même rigueur de rythme, la même précision de langage que les sujets moins vagues des autres poètes romantiques ; et c'est injustice que de l'opposer à eux [4]. —— Mais le grand combat que Sainte-Beuve soutient, c'est contre ce qu'il appelle l'école de Mme de Staël, ou encore l' « école génevoise [5] », autrement dit le *Globe*, — plus exactement, une partie des rédacteurs du *Globe*. Nous l'avons vu, le *Globe* est avant tout juste-milieu. S'il a combattu les classiques, maintenant que leur défaite est assurée, il entend prévenir les excès et il se retourne contre ceux-là mêmes qu'il avait excités, pour les modérer à leur tour. « L'avènement ou le développement de l'école poétique amena vers 1828 une légère division dans l'École critique du *Globe* ». Pour un Magnin que Sainte-Beuve chapitrait avec ardeur, avec persévérance et qui l'écoutait d'un esprit libre et ouvert, combien d'autres refusaient de se laisser convaincre et paraissaient maintenant se repentir de leurs audaces passées [6]. Ce « système de balance et de bascule qui consiste à rétrograder

[1] *Pensée* XI. — Cf. *Pensée* XIV.
[2] *Ib.* X.
[3] *Ib.* VII. — Cf. *Pensée* X.
[4] *Ib.* VII, VIII.
[5] *Ib.* XVI.
[6] *N. Lundis*, V, 454, sqq.

après s'être avancé, à défaire après avoir fait ». exaspère Sainte-Beuve et il répond aux critiques de ses anciens collaborateurs [1]. Contre eux, — en rendant justice au rôle important qu'ils ont joué, aux services qu'ils ont rendus. — il soutient « la gravité du style et de la forme dans l'art [2] ». Contre eux, et contre la manière dont « ils embrouillent la chaîne de certaines idées ». il maintient que l'école moderne, pour la forme, est fille et héritière de la Pléiade et de Chénier [3]. Contre eux, enfin, il prend la défense du mot propre, pittoresque, coloré, et non sans quelque raillerie amère il regrette que « la splendeur de cette peinture inaccoutumée offense tous ces yeux ternes et ces imaginations blafardes [4] ». Voilà qui est peu aimable : c'est une véritable rupture avec l'école de critique éclectique. et le *Globe* ne s'y est point mépris [5].

Et la querelle a porté plus loin : elle s'est étendue aux principes mêmes. Les rédacteurs du *Globe* étaient des philosophes. Ils avaient construit tout un système, et leur esthétique en dépendait : et leur critique dépendait de leur esthétique : elle avait volontiers le tour et le ton dogmatiques. Dans l'attitude nouvelle que Sainte-Beuve prend à leur égard, — maintenant que leur critique lui déplaît, il est amené à en étudier plus attentivement les fondements mêmes. Est-il vrai que l'on soit sûr d'atteindre à la vérité ? Il ne le croit plus : « dans son sens le plus pur et le plus absolu. elle est ineffable et imprécisable [6] » ; on n'arrive jamais qu'à des à peu près. Dès lors, de quel droit juger d'une façon si tranchée ? De quel droit, à la mode du vieux Boileau, proclamer une orthodoxie, et d'un point de vue immuable juger sans appel ? Voici donc qu'une nouvelle conception de la critique se forme en l'esprit de Sainte-Beuve. Son intelligence ondoyante et souple, prenant pour la première fois conscience d'elle-même, formule pour la première fois l'idéal auquel elle va tendre de plus en plus, à travers de multiples changements :

L'esprit critique est de sa nature, facile, insinuant. mobile et compréhensif. C'est une grande et limpide rivière qui serpente et se déroule autour des œuvres et des monuments de la poésie, comme autour des rochers. des forteresses,

[1] *Pensée* XIV.
[2] *Ib.* III.
[3] *Ib.* V.
[4] *Ib.* XV et XVI.
[5] MAGNIN, *Vie, poésie*, etc. (*Globe*, 26 mars 1829 et *Poésies*, I, 290). — Cf. *Lettre au rédacteur du « Globe »*, 15 avril 1829 (DUVERGIER DE HAURANNE ?).
[6] *Pensées* I et II.

des coteaux tapissés de vignobles et des vallées touffues qui bordent ses rives. Tandis que chacun des objets du paysage reste fixe en son lieu et s'inquiète peu des autres, que la terre féodale dédaigne le vallon et que le vallon ignore le coteau, la rivière va de l'un à l'autre, les baigne sans les déchirer, les embrasse d'une eau vive et courante, les *comprend*, les réfléchit, et, lorsque le voyageur est curieux de connaître et de visiter ces sites variés, elle le prend dans une barque, elle le porte sans secousse et lui développe successivement tout le spectacle changeant de son cours [1].

J'ai cité ce texte significatif *in extenso*, et son importance l'exigeait. Mais quand on songe aux ambitions de Sainte-Beuve, n'est-ce pas un bien joli contraste que de trouver dans son premier recueil de poésies une preuve si éclatante, un inconscient aveu si net qu'il n'est pas poète, mais critique ?

[1] *Pensée* XVII.

VII

SAINTE-BEUVE AU CÉNACLE (Suite)

LES *CONSOLATIONS* ET LES *PORTRAITS LITTÉRAIRES*

I. Heureux effets du succès sur Sainte-Beuve. Les *Consolations,* « poème de la convalescence » : les amitiés. L'adaptation de plus en plus complète de Sainte-Beuve à son milieu : ralliement politique; évolution religieuse de plus en plus désirée, de plus en plus prononcée, quoique ne devant point aboutir.

II. Les premiers *Portraits Littéraires* et le romantisme. Sainte-Beuve, fourrier du romantisme : polémique contre les classiques, « critique d'invasion ». Sainte-Beuve, généalogiste du romantisme : les ancêtres du Cénacle, la Pléiade, Régnier, Chénier. Sainte-Beuve, porte-parole, « critique-truchement » du romantisme : les théories lyriques du Cénacle, les théories dramatiques du Cénacle et *Hernani.* L'enthousiasme de Sainte-Beuve; mais la justesse de son esprit, son amour du réel, son goût persistant au plus fort de cet enthousiasme : demi-réserves ou restrictions de son romantisme.

III. Les premiers *Portraits Littéraires* et la méthode critique de Sainte-Beuve. Ampleur nouvelle de cette critique. Son principe systématique, mais sa libre allure opposée à celle de l'ancienne critique dogmatique, de la future critique scientifique : pour comprendre l'œuvre, où l'on cherche le « moi » de l'auteur, atteindre cet auteur par l'étude de sa vie et, spécialement, de ses débuts (biographie), la considération du milieu et du moment (histoire), la détermination de la famille où il se range (classification); l'œuvre jugée selon ce qu'elle exprime du « moi » et la façon dont elle l'exprime; critique romantique. Caractère historique et « poétique » de la critique ainsi conçue. Le procédé; pénétration et souplesse de l'esprit de Sainte-Beuve.

> « En 1829, je fais ma campagne critique à la *Revue de Paris*, toute romantique également. »
> (*Portraits Littéraires*, II. 525.)
>
> « Dans toutes ces traversées, je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement (hormis un moment dans le monde de Hugo et par l'effet d'un charme). »
> (*Portraits Littéraires*, III. 545.)

I

Le *Tableau de la Poésie française* avait « classé Sainte-Beuve parmi les critiques », et *Joseph Delorme* l'avait « classé parmi les poètes novateurs [1] ». Ces deux ouvrages n'avaient point passé inaperçus ; et quoique le recueil de poésie eût obtenu un succès plus contesté que l'essai d'histoire littéraire, c'est de ce recueil pourtant que l'auteur était le plus fier. Dans les « salons dorés », *Joseph Delorme* avait été « accueilli comme œuvre de mauvais ton [2] » : la duchesse de Broglie avait trouvé cela « immoral »; on avait crié à l'étrangeté, à l'affectation ; on avait fait les dégoûtés ; mais on en avait parlé, et, pour Sainte-Beuve, c'était l'essentiel : « Ce malheureux livre, écrivait-il d'un ton satisfait à son ami Loudierre, a eu tout le succès que je pouvais espérer; il a fait crier et irrité d'honnêtes gens beaucoup plus qu'il ne m'eût paru croyable [3]. » Dans les rangs de la « classe moyenne », dont il exprimait les ambitions déçues et la vie médiocre, il avait été « reçu avec enthousiasme [4] », ou, si c'est trop dire, beaucoup l'avaient accueilli avec faveur : « Il y a eu là-dessus scission et débats au *Globe :* Leroux, Jouffroy, Damiron, Lerminier, Magnin d'une part, et de l'autre, MM. Vitet, Descloseaux, Duvergier, Duchatel, Rémusat, etc. N'est-ce pas *glorieux* et amusant ? [5] » Enfin, dans le Cénacle même, selon l'usage des « poètes entre eux » (des poètes de la même école, s'entend, et à leurs débuts, lorsqu'ils sont encore amis), on « avait

[1] *Biographie*, 83.

[2] *Globe* (15 mars 1830). — Cf. Magnin (11 avril 1829) : « Cet opuscule a fait éclat, nous avons presque dit scandale » (*Poésies*, I, 292).

[3] *Corr.*, I. 16 (23 avril 1829).

[4] *Globe*, 15 mars 1830.

[5] *Corr.*, I, 16 (23 avril 1829). — Cf. *Jugements et témoignages* (*Poésies*, I. 298).

applaudi à tout », on avait « manifesté cette admiration haletante [1] » qui y était coutumière.

Ce premier succès de ses ambitions, de ses ambitions poétiques surtout, ces premiers rayons de la gloire avaient enchanté le cœur de Sainte-Beuve et exercé sur son âme une bienfaisante action. Une période plus sereine s'ouvrit pour lui. Sa reconnaissance et son enthousiasme pour ses amis devinrent plus grands encore, et il s'en attacha plus étroitement à eux ; car il était « de ces timides et mélancoliques talents... qui se défient d'eux-mêmes, qui s'ouvrent amoureusement aux influences, qui s'imprègnent des odeurs qu'on leur infuse et vivent de confiance crédule, d'illusions et de caresses [2] ». Tout grisé qu'il était d'espoirs, tout enflammé de ferveur romantique, « savourant les douceurs de la louange qu'on ne lui ménageait pas, donnant pour la première fois carrière à certaines qualités et facultés poétiques et romantiques qu'il avait jusqu'alors comprimées en lui avec souffrance [3] », il vit alors commencer une « brillante et courte union d'un moment... avant les systèmes produits, les renommées engagées, les emplois publics, tout ce qui sépare [4] ». Elle devait durer deux années à peine, cette union : mais le souvenir lui en est resté vibrant, et il en a conservé, longtemps « au fond de son cœur, une impression presque grandiose et solennelle [5] ».

Ce n'est pas à dire cependant que, du premier coup, d'un seul bond, il ait atteint le calme parfait ni l'allègre harmonie de ses facultés et de ses sentiments. Ces maladies morales ne se guérissent pas en un instant, et les âmes agitées comme l'avait été la sienne sont encore ballottées en de lentes oscillations avant de retrouver leur complet équilibre. D'ailleurs, après l'enfantement de *Delorme*, il était naturel qu'il gardât quelque temps l'attitude et, en quelque sorte, qu'il continuât le rôle qu'il s'était donné : sa voix, à force d'exprimer des sentiments âcres, tendus et monotones, était comme désaccordée pour l'expression plus sereine de sa vie nouvelle. « Je suis toujours dans le même état et le même esprit que tu me connais », écrivait-il à Loudierre ; le ton avec lequel il exhorte cet ami à « être homme », à « se résigner à n'avoir eu ni jeunesse, ni passé, ni avenir » est d'un consolateur qui

[1] *P. Litt.*, I, 434. — Cf. les lettres de Vigny. (*P. Cont.*, II, 84.)
[2] *Ib.*, 435.
[3] *Cahiers*, 41.
[4] *P. Litt.*, II, 321.
[5] *P. Cont.*, II, 92.

aurait bien besoin d'être consolé lui-même [1]; et, dans les poésies qu'il compose alors, — ce sont précisément les *Consolations*, — on rencontre bien des traces encore de sa tristesse passée.

Il est toujours en proie au vague et desséchant ennui d'autrefois. Il trouve le temps long, la solitude pesante et s'effraie de voir

Sa jeunesse déjà dévorée à moitié,

sans que sa vie encore soit fixée [2]. Les regrets du passé se pressent en son souvenir. Bien des fois, il a côtoyé le bonheur; il a peut-être rencontré celle qui aurait honoré et charmé son avenir et, soit timidité, soit inconstance, soit faiblesse d'un cœur incertain, il n'a point su se décider [3] et maintenant, il se désole, trop tard :

Non jamais, non l'amour, l'amour vrai, sans mensonge,
Ses purs ravissements en un cœur ingénu
Et l'unique pensée où sa vertu nous plonge
Et le choix éternel... je ne l'ai pas connu [4] !

Outre les regrets, ce sont des remords. Il a « péché [5] », il a « rabaissé son âme aux faciles plaisirs » et, « touché des cris sourds de la chair qui murmure », a « mordu dans la cendre et dans la pourriture [6] ». Et maintenant que l'accoutumance a pris sur lui son empire, il a peine, malgré ses efforts, à revenir à une vie plus pure; il est « en proie aux sens fougueux [7] »; il sent que la nature en lui

Aime en secret son mal, chérit sa pourriture [8];

et, malgré lui, il retombe encore dans ses passions grossières :

Si parfois mon accent vibre et mon œil éclaire,
C'est vaine passion, misérable colère,
Amour-propre blessé, que sais-je? et si mon front
Se voile de pâleur, c'est plutôt un affront;
C'est que mon âme impure est ivre de mollesse,
C'est le signe honteux que le plaisir me laisse [9].

[1] *Corr.*, I, 16-17, 23 avril 1829.
[2] *Consolations*, I (*Poésies*, II, 15-16).
[3] *Ib.*, XVIII (II, 65).
[4] *Ib.*, IV (II, 27). — Cf. XII (II, 50).
[5] *Ib.*, II (II, 20).
[6] *Ib.*, IV (II, 27). — Cf. XX (II, 69).
[7] *Ib.*, II (II, 20).
[8] *Ib.*, II (II, 22).
[9] *Ib.*, XVI (II, 55).

Toutefois, malgré ses plaintes, on le sent qui se rassérène de plus en plus. Il est sorti de cette sauvagerie pénible pour lui-même, moitié voulue par orgueil et par système, moitié imposée par la timidité, le sentiment qu'il avait de sa laideur et la médiocrité de sa fortune. Il est maintenant dans un milieu où il s'épanouit. Non seulement il a maintenant des relations plus agréables et plus nombreuses : il a été présenté à Chateaubriand par Villemain [1], il a « vu tout intimement Lamartine [2] », il reçoit des « effusions » d'intimité d'Alfred de Vigny [3], il se liera bientôt avec Lamennais [4] ; mais encore il a contracté de nouvelles amitiés. Il n'est pas une pièce, ou presque, des *Consolations*, qui ne soit dédiée à quelqu'un de ces autres amis, Viguier, Le Prévost, Guttinguer, Fouinet, Fontaney, Emile Deschamps, Pierre Leroux, Antony Deschamps, Boulanger, Victor Pavie, Paul Lacroix, Prosper Mérimée. Quant aux Hugo, mari et femme, leur nom, d'un bout à l'autre du livre revient et triomphe ; « leur présence et leur souvenir s'y mêle à toutes ses pensées [5] ». C'est à Hugo qu'est adressée la longue dédicace du recueil, et de quel ton attendri et comme dévotieux elle est écrite ! Sainte-Beuve admire ce « jeune homme au chaste cœur [6] » ; il a un culte pour « notre grand Victor [7] » ; il se fait, devant son génie, humble et petit enfant [8] ; son « amitié pure » pour Mme Hugo a des timidités et des inquiétudes : il atteste avec quelle ardeur il a mis en ses amis « son âme et sa tendresse » ; il considère comme impossible qu'entre eux se dresse jamais, « irréparable »,

> Quelque mortel outrage à l'honneur d'un ami [9] ;

à « ce couple heureux et brillant »,

> Dont il embrasse en pleurs et le seuil et l'autel,
> Êtres chers, objets purs de son culte immortel.

il s'attache chaque jour davantage et ne vit plus qu'en eux [10]. Avec son

[1] *Lettre* à Barbe (26 juillet 1829), *Nlle Corr.*, 14. — Cf. *P. Cont.*, I, 75-76.

[2] *Ib.* — Cf. *Poésies*, II, 117 : « Je le connus personnellement dans le cours de cette année 1829 » et la pièce VI des *Consolations* (II, 31).

[3] *P. Cont.*, II, 81, sqq.

[4] *Lettres* à Barbe, 1828 (*Nlle Corr.*, 8 et 16 décembre) et 1831 (*Nlle Corr.*, 19).

[5] *Préface*, 5.

[6] *Consolations*, XVI (II, 54).

[7] *Ib.*, XIX (II, 69).

[8] *Ib.*, XXIII (II, 73).

[9] *Ib.*, V (II, 29-30).

[10] *Ib.*, XII (II, 45-50).

goût de la confidence et presque de la confession [1], il s'ouvre à chacun de ses amis ; il raconte ses peines, ses douleurs et ses remords, et il prend plaisir à se faire consoler, — surtout quand c'est une femme qui lui prodigue les mots d'amitié ou quand elle se plaint avec lui et lui avoue qu'elle a, elle aussi, besoin de pleurer [2].

Puis, quoi qu'il en dise, il n'a pas perdu tout espoir d'une vie régulière. Ses passions se calment peu à peu :

> Dans les sentiers du bien remonté par degrés,
> Il veille sur ses sens et les tient entourés...
> Il s'accoutume en paix aux voluptés tranquilles [3].

Alors, il se plait à caresser de doux rêves d'avenir et d'amour : il appelle, il pressent, il devine « la vierge au front pur [4] », qu'il attend et qui peut-être l'attend [5] ; il esquisse le programme de sa vie future, toute de vertu, de discrétion, d'amour innocent et de joies paisibles [6]. Pour prendre patience, il occupe son temps d'études d'art [7]. Enfin il cherche à entrer dans une carrière qui soit plus sûre que les hasards des lettres : il pense à la diplomatie, et peu s'en faut qu'il ne parte en Grèce, comme secrétaire d'ambassade de Lamartine [8].

C'est là une preuve que ses tendances démocratiques se sont bien atténuées depuis qu'il fréquente chez les auteurs du Cénacle. En effet la chute du ministère Villèle l'a désarmé. Depuis que Martignac est au pouvoir, « un bon esprit modéré tend », selon lui, « à s'établir et a déjà gagné la majorité des esprits, l'esprit constitutionnel pur, l'esprit de la monarchie selon la Charte ». Il se réjouit de voir la monarchie et la dynastie se réconcilier peu à peu avec la nation [9] : son opposition n'est plus une opposition de principe et ne vise, dit-il, qu'à « plus ou moins d'économies au budget [10] ». Le ministère Polignac, à ses débuts, l'inquiète un peu : il rend hommage à l'honnêteté personnelle du premier ministre et, nous venons de le voir, il accepterait de servir sous

[1] Cf. Lemaitre, *Contemporains*, VII : « Son âme frôleuse de confesseur laïque. »
[2] *A Mme Victor Hugo*, I (II, 16).
[3] *Consolations*, XXIX (II, 89-90).
[4] *Ib.*, II (II, 22).
[5] *Ib.*, IV (II, 28).
[6] *Ib.*, VIII (II, 36-39), IX (II, 39-43), XI (II, 47).
[7] *Ib.*, XVII (II, 56, sqq.).
[8] *Lettre* à Barbe, 30 mai 1830 (*Nlle Corr.*, 17). — *P. Cont.*, I, 377.
[9] *Id.*, 3 janvier 1829 (*Nlle Corr.*, 11 et 12).
[10] *Id.*, 26 juillet 1829 (*Nlle Corr.*, 13).

ses ordres; mais il ne désire pas moins sa chute et la déclare indispensable. Cependant, si la marche des choses lui semble « funeste », il ne la juge pas très grave [1]; il prête sa plume — anonyme, il est vrai, — à des éloges adressées à Charles X [2], et c'est seulement à la fin, peu de jours avant la Révolution de Juillet, qu'il « présage » ces « duels armés entre un peuple et son roi » et qu'il les repousse de ses vœux [3]. Il n'est pas encore royaliste de cœur; le vieil esprit démocratique et républicain, en lui, est prêt à se réveiller [4]; pourtant, il est plus près des opinions de ses amis qu'il ne l'a jamais été. S'il en avait eu le temps, on le prévoit, il se serait résigné définitivement à la monarchie, pour peu qu'elle montrât des velléités libérales.

Mais surtout, il semble, en cette année 1829, tout proche d'atteindre enfin à l'équilibre religieux : c'est presque une conversion. Une chose encore offusque quelque temps en lui l'ancien compagnon d'armes des libéraux du *Globe* et, tout ensemble, l'individualiste que le romantisme en a fait; il n'aime pas la religion officielle et, à ses yeux, l'appui du pouvoir discrédite un peu le catholicisme : « Quant à la religion, plus j'y pense, plus je vois que c'est une chose de l'âme, de l'homme individu à Dieu. Qu'elle ait ses pompes, son culte entretenu, sa protection publique, voilà tout ce à quoi elle doit prétendre; c'est aux âmes qu'elle s'adresse et on ne gagne pas sincèrement les âmes par les choses du monde, qui ne sont pas de l'âme mais de la matière [5]. » Cette réserve pourtant est vite oubliée. Maintenant que le matérialisme, même le matérialisme panthéiste à la Diderot, ne lui suffit plus, maintenant qu'il croit à la « liberté humaine [6] », il lui faut choisir entre le catholicisme et le simple spiritualisme déiste. Cette « religion philosophique » et tout intellectuelle ne lui offre pas ce dont a besoin sa sensibilité à peine cicatrisée. Avec toutes les formes de la politesse, tous les adoucissements de l'éloge, il dit leur fait aux rationalistes du *Globe :* ils veulent tout expliquer, ils suppriment, ou réduisent et interprètent l'inexplicable; « ce sont des esprits plutôt que des âmes » et qui n'habitent que « les régions moyennes », qui « n'ont pas senti la vie à

[1] *Lettre* à Barbe, 30 mai 1836 (*Nlle Corr.*, 15-16).
[2] *De l'audience accordée à M. Victor Hugo* (*Revue de Paris*, août 1829), *Pr. Lundis*, III, 347.
[3] *Consolations*, XXIX (II, 91) et X (II, 43-46).
[4] Cf. dans l'article sur Mme de Sévigné, le passage sur la répression de la révolte bretonne (mai 1829). *P. Femmes*, 17, sqq.).
[5] *Lettre* à Barbe, 3 janvier 1829 (*Nlle Corr.*, 121).
[6] *Consolations, Préface*, 6.

vif »; ils ont bien la vérité, mais « la vérité froide et nue », incomplète [1]. Voilà qui ne satisfait plus l'ancien disciple de Lamarck et de Daunou, l'ancien carabin. Il n'hésite pas à l'avouer à son ami Barbe : il a tourné le dos au « philosophisme du XVIIIme siècle ». Il est « en route » comme dira plus tard Durtal, et, s'il n'accompagne point jusqu'au terme dernier de la croyance son condisciple devenu prêtre, il suit du moins la même direction : il sent « toute la portée et le sens » des idées religieuses, et il y « revient [2] ».

En même temps qu'il prend conscience de cette évolution intérieure, Sainte-Beuve en saisit bien les motifs. « C'a été moins par une marche théologique ou même philosophique, que par le sentier de l'art et de la poésie [3]. » Il devrait y ajouter une autre chose encore, une chose qui, dans l'histoire d'une âme malléable comme la sienne, ne peut jamais être oubliée, l'influence du milieu. En réalité, si Sainte-Beuve évolue, c'est avant tout sous l'influence du Cénacle, et en particulier de Hugo. Il l'atteste avec une ardente émotion dans cette *Préface* si curieuse des *Consolations*.

> Le devoir de l'ami clairvoyant envers l'ami infirme, dit-il au poète, consiste à lui ménager cette initiation délicate qui le ramène d'une espérance à l'autre; à lui rendre d'abord le goût de la vie; à lui faire supporter l'idée de lendemain; puis, par degrés, à substituer pieusement dans son esprit, à cette idée vacillante, le désir et la certitude du lendemain éternel..... Tel est, mon ami, le refuge heureux que j'ai trouvé en votre âme. Par vous, je suis revenu à la vie du dehors, aux mouvements de ce monde et, de là, sans secousses, aux vérités les plus sublimes. Vous m'avez consolé d'abord et, ensuite, vous m'avez porté à la source de toute consolation..... Dieu et toutes ses conséquences; Dieu, l'immortalité, la rémunération et la peine; dès ici-bas le devoir et l'interprétation du visible par l'invisible : ce sont les consolations les plus réelles après le malheur, et l'âme qui, une fois, y a pris goût, peut bien souffrir encore, mais non plus retomber [4].

Ainsi, voilà qui est clair, Sainte-Beuve a été le catéchumène et Hugo l'apôtre.

Le résultat de cet apostolat n'a pas été une conversion complète; mais le changement n'en est pas moins profond. Les *Consolations* nous

[1] *Consolations, Préface*, 12. — Quant au « sensualisme », Sainte-Beuve ne s'y attache même pas, car c'est un parti qui « se meurt ». — Cf. la façon méprisante dont il en parle dans le *Globe* du 13 avril 1830 (*N. Lundis*, XII, 449).

[2] *Lettre* à Barbe, 26 juillet 1829 (*Nlle Corr.*, 13-14).

[3] *Ib.* (*Nlle Corr.*, 14).

[4] *Préface*, 7-13.

Enfin, l'évolution suivant son cours, le jour vint où Sainte-Beuve put annoncer à son ami Barbe au moins sa conversion intellectuelle :

Après bien des excès de philosophie et des doutes, j'en suis arrivé, j'espère, à croire qu'il n'y a de vrai repos ici-bas qu'en la religion, en la religion catholique, orthodoxe, pratiquée avec intelligence et soumission. Mais, hélas! ce n'est là encore pour moi, qu'un simple résultat théorique ou d'expérience intérieure; et je suis loin d'y ranger ma vie et toutes mes actions, comme il conviendrait. L'instabilité perpétuelle de ma condition, mon manque de fortune, mes nécessités littéraires, tout cela me jette dans une manière de vivre qui n'a rien de réglé ni de fixe; et, après quelques heures de bonnes résolutions, je suis bien vite retombé en proie aux impressions du dehors ou, ce qu'il y a de pis, au vague des passions que personne peut-être n'a ressenti aussi cruellement que moi..... [1]

Il s'occupe « sérieusement », dit-il encore, de « la vie elle-même, de son but, du mystère de notre propre cœur, du bonheur, de la sainteté »; il souffre de n'avoir pas « plus d'ardeur pour les choses d'en haut » et de se « trouver dans les régions d'entre deux, véritable enfer des tièdes ». Quand on a lu cette confession, on donne tout leur sens et toute leur force à ces dernières paroles adressées au prêtre dont Sainte-Beuve a entendu vanter la « puissance d'agir sur les âmes » : « *Pense quelquefois à moi* »*:* c'est une demande de prières.

Car Sainte-Beuve sentait qu'il avait besoin de prières. « Voyez-vous, nous autres, disait-il à Olivier, notre foi est toute dans nos vers, en sorte que quand nous avons fait un volume de vers, toute notre foi s'y trouve et nous n'en avons plus pour dix ans. » Il lui disait encore que le sens du surnaturel ne s'éveillerait jamais en lui : « Je ne crois jamais rien voir de surnaturel. Je ne sais pas si cela tient à ce que j'ai étudié la médecine... » Mais, en même temps, il « croyait à l'efficacité de la prière; il croyait qu'au moyen de causes secondes que nous ne connaissons pas, la prière en passant par Dieu peut modifier les événements ». Il avait, sur certaines questions, « le sentiment et les idées catholiques ». Il s'écriait enfin : « J'aime le catholicisme, tenez, je l'aime! Il a quelque chose de bien plus lumineux que le protestantisme... Je pense toujours que le mieux serait de se retirer à la campagne, d'aller à la messe, de faire tranquillement ses Pâques, et d'avoir une croyance aussi bien éloignée du gallicanisme que du jésuitisme [2]. » Avec des

[1] *Lettre* à Barbe, 30 mai 1830 (*N*[lle] *Corr.*, 15-17).
[2] OLIVIER, 24-30.

reculs à demi involontaires, avec des résistances à demi voulues, il s'approchait alternativement et s'éloignait de la religion — un peu superficielle — de ses amis.

Ce ne sont point les seuls traits par lesquels se manifestait l'état encore chancelant de sa santé morale. Les *Consolations,* comme Sainte-Beuve le dit lui-même, sont les poèmes de la « convalescence [1] ». A les lire, il semble qu'en dépit des agitations et des incertitudes, on voie le calme se faire peu à peu en lui et s'étendre avec une sûre lenteur à toutes les régions de son âme. Il est d'autant plus curieux, dans ces attendrissements, dans ces effusions, dans cet enthousiasme, dans cette ascension morale, de retrouver, de deviner plutôt les symptômes morbides que cette âme recèle. C'est un cri d'amitié, que cette préface ardente; et dès les premières pages s'y glisse comme involontairement une espèce de catalogue des causes de brouille et de refroidissement entre amis :

Si vous êtes humble, obscur, mais tendre et dévoué et que vous ayez un ami sublime, ambitieux, puissant, qui aime et obtienne la gloire et l'empire, aimez-le, mais..... Si votre ami est beau, bien fait, amoureux des avantages de sa personne, ne négligez pas trop la vôtre, car... Si vous avez un ami riche, heureux, entouré des biens les plus désirables de la terre, ne devenez ni trop pauvre, ni trop délaissé du monde, ni malade sur un lit de douleurs, car... Si, malheureux vous-même, vous avez un ami plus malheureux que vous, consolez-le, mais... Si vous avez un ami plus jeune que vous... Si vous avez un ami plus vieux..., etc. [2].

C'est un recueil de tendres déclarations d'amitié que ce livre de poésies : et, dès les premières pièces, on découvre des allusions, des pressentiments que l'avenir n'a que trop bien éclairés ou justifiés :

Un nuage a passé sur notre amitié pure.
Vous avez cru prévoir...
Qu'avant mon lit de mort, mon amitié pour vous...,
Amitié que je porte et si fière et si haute,
Pourrait un jour sécher et périr par ma faute [3] !...

Voilà des paroles bien curieuses et des signes bien graves. Non, la santé morale de Sainte-Beuve n'est point parfaite. L'inconstance, les soupçons, les susceptibilités sont assoupis en lui et non point endormis, et une crise nouvelle peut les réveiller, — les réveillera. Quant

[1] *Consolations, préface,* 7.
[2] *Ib.,* 9-10.
[3] *Consolations,* v (II, 29-30).

à ses velléités religieuses, elles sont moins fortes qu'alors il ne le pense lui-même. Au fond, son intelligence est plutôt séduite que persuadée; son jugement, qu'il s'est efforcé de « mettre dans sa poche [1] », résiste. Il ne croit pas réellement ; mais aimant ceux qui croient (et avec quelle profondeur croient-ils? on n'ose répondre [2]), les aimant, il se complait dans l'illusion non pas même qu'il croit, mais qu'il est sur le point de croire ou de vouloir croire avec eux. Ses tendances catholiques, émues, sincères, n'étaient pour une part que du romantisme; pour une autre part, et comme son romantisme lui-même, elles n'étaient que tendresse passionnée pour le « grand Victor », — et pour d'autres auprès de lui [3].

II

Quoi qu'il en soit, ce romantisme, durable ou non, était sincère et il était ardent : toute l'œuvre de Sainte-Beuve, en cette année 1829, en est comme débordante. En effet, il peut désormais prendre une plus grande part à la lutte active des polémiques. Auparavant, il composait le *Joseph Delorme;* il composait le *Tableau,* ou plutôt il le remaniait de manière à faire, des articles plus impartiaux du *Globe*, un ouvrage à tendances romantiques. Ainsi, il était trop occupé pour descendre dans la mêlée : comme critique, c'est à peine s'il pouvait, en quelque moment de loisir, encourager de sa voix les défenseurs de la bonne cause, lancer quelque flèche dans le camp ennemi. Plus libre maintenant, plus autorisé aussi par son double succès, directement intéressé au triomphe, lui, le poète de *Joseph Delorme* et des *Consolations,* il entreprend une campagne stratégique en règle : il ne se contente plus d'escarmouches et livre des batailles rangées.

[1] *Cahiers,* 40.

[2] OLIVIER, 24-30.

[3] *Cahiers,* 42 : « Un charme me retenait, le plus puissant et le plus doux, celui qui enchaînait Renaud dans le jardin d'Armide. » — Mais, Sainte-Beuve n'en était pas moins sincère. Et il se calomniait certainement quand il écrivait plus tard à Hortense Allard : « J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon temps; elle s'est évaporée. C'était pour moi, comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer au plus tendre amour. La jeunesse a du temps et se sert de tout. » Que son amour encore innocent ait contribué à l'attirer au catholicisme, cela est certain : que ce catholicisme ait été un *moyen*, un simple procédé de tactique amoureuse, tout ce que nous savons de cette époque le dément : c'est pure illusion ou peut-être vantardise de sceptique.

C'était le moment où Véron fondait la *Revue de Paris* (avril 1829). Cela venait fort à propos. C'était une ressource que la médiocre fortune de Sainte-Beuve lui rendait précieuse ; on était « bien payé : deux cents francs la feuille [1] ». Et, en même temps, c'était un organe tout trouvé pour la nouvelle école. Le *Globe,* que Sainte-Beuve avait un instant espéré conquérir [2], se bornait décidément à quelques mots aimables pour tel ou tel poète, à la rétractation de sévérités ou d'injustices passées, — d'injustices de Sainte-Beuve, ce qui est assez amusant [3]. — Mais il maintenait ses réserves fondamentales à l'école romantique et à son principe. Et les *Débats,* avec lesquels le romantisme avait ouvert des pourparlers [4], n'avaient point osé, en fin de compte, s'associer à sa fortune. Sainte-Beuve publia successivement à la *Revue de Paris* les divers articles qui ont formé plus tard les premiers *Portraits littéraires* et de *femmes ;* et ce sont là, comme on sait, les premières œuvres critiques qu'il ait d'abord jugées dignes d'être recueillies.

On peut apprécier d'un mot l'effort qu'il a tenté : il a été le du Bellay et le Boileau du romantisme. Ou, si l'on veut préciser davantage, on peut noter qu'il s'y est imposé trois tâches parallèles : introduire, légitimer et formuler le romantisme.

D'abord, il a été le *fourrier du romantisme,* c'est-à-dire qu'il a essayé de déblayer le terrain où voulaient s'établir ses amis. Les classiques y régnaient, toujours vivants, toujours considérés comme des contemporains un peu plus âgés. Lui, il est venu ; et, de son propre mouvement ou non, il les a traités comme des « anciens [5] » : « ce furent des cris et un scandale » dont, longtemps après, « il lui souvenait encore [6] ». De ces anciens, les plus grands qu'on lui oppose, les Racine, les Boileau surtout, auxquels on revient ou auxquels on se tient obstinément « en haine des innovations [7] », il les écarte avec des formes. Sans doute, il ne « rend pas toujours justice avec plénitude à Boileau, ni en s'associant de cœur à l'esprit même de l'homme » :

[1] *Lettre* à Loudierre, 23 avril 1829 (*Corr.,* I, 17).
[2] *N. Lundis.,* V, 455.
[3] *Bulletin littéraire* du 25 avril 1829 ; article *Poésie* du 9 mai 1829 : éloge de Vigny, regret des sévérités de Sainte-Beuve dans l'article *Cinq-Mars,* mais réserves en ce qui regarde l'école romantique elle-même.
[4] *P. Cont.,* III, 308 ; *N. Lundis,* III, 222.
[5] *P. Litt.,* I, 73. « Il [l'article sur Boileau] parut sous la rubrique assez légère de LITTÉRATURE ANCIENNE que le spirituel directeur (M. Véron) avait pris sur lui d'ajouter. »
[6] *Lundis,* I, 115.
[7] *P. Litt.,* I, 4.

c'est un effort trop difficile, et il lui est impossible de ne pas « rester un pied dans la polémique [1] ». Sans doute, il lui est arrivé, du côté de Racine, « de faire sauter quelque portion du marbre sacré, quelque coin des degrés de ces temples augustes ». Pourtant son intention était encore respectueuse; il voulait leur signifier avec modération que leur credo était aboli et leur puissance écroulée. « Critique-ingénieur » que le gros de l'armée avait envoyé à l'avance pour frayer le chemin, il « essayait de tracer à la moderne bande des novateurs », — des « novateurs dramatiques » surtout, — une « route qui tournât les temples de Racine et de Corneille » sans les renverser [2]. Mais les autres, les auteurs de second rang qu'on ose encore lui opposer, les J.-B. Rousseau, il leur dit leurs dures vérités avec moins de réserves; dans son « paroxysme littéraire », il ne leur épargne pas « l'amertume blessante [3] »; pour parler comme un journaliste moderne, il les « éreinte ». Ainsi, il fait place nette : c'est de la « critique d'invasion [4] ».

En second lieu, il a été le *généalogiste du romantisme*, c'est-à-dire qu'il a tenté d'établir historiquement la légitimité de la nouvelle école, en lui cherchant des précurseurs. Dans cette tentative, il a montré une rare fertilité d'esprit et une souplesse ingénieuse de raisonnements. Il procède différemment, suivant les cas, pour atteindre au même but. Certains classiques ne répugnent pas d'une manière absolue à se laisser, par des côtés secondaires, rapprocher des romantiques; ce sont ceux qui ont précédé la génération littéraire de Racine et de Boileau, les « Louis XIII » : Molière, La Fontaine, Mme de Sévigné, « plus voisins de la France d'avant Louis XIV, de la vieille langue et du vieil esprit français », qui ont montré « tout ce qui se peut concevoir de plus fort et de plus haut en poésie », ou qui ont eu « un sentiment fin et vrai des choses et de la vie de leur temps [5] ». Ceux-là, Sainte-Beuve les tire à lui avec un zèle plein de tact. Mais ces rapprochements sont insuffisants, et des considérations de ce genre, il le sent bien, ne peuvent que servir d'appoint à des arguments plus forts. Il remonte donc au delà du XVIIme siècle. Il y a déjà trouvé la Pléiade [6]; il se risque, une fois ou deux, à rechercher jusque dans le moyen âge ce qu'il peut avoir

[1] *Lundis*, VI, 494-495.
[2] *Chroniques parisiennes*, 318-319.
[3] *P. Litt.*, I, 144 (note ultérieure).
[4] *Lundis*, I, 2.
[5] *P. Femmes*, 4 et 5.
[6] *Tableau*.

de commun avec le romantisme [1]; mais surtout il s'efforce de montrer un ancêtre dans ce Régnier, que Boileau pourtant saluait comme son maître : la Pléiade et Régnier, voilà les aïeux dont se réclame le Cénacle. Seulement, la Pléiade et Régnier sont séparés par un bien long espace du XIX[me] siècle, et s'il n'y avait qu'eux, la filiation, trop nettement interrompue, apparaîtrait plus douteuse. Heureusement, il y a Chénier. Celui-là se rattache au père de Macette; et, si l'on ose en douter, que l'on médite l'affirmation de Sainte-Beuve : « C'est une vue essentiellement logique qui nous mène à joindre ces noms, parce que, des deux idées poétiques dont ils sont les types admirables, l'une, sitôt qu'on l'approfondit, appelle l'autre et en est le complément. » Tant bien que mal donc, « comblant l'espace et la durée qui les séparent » (l'aveu est piquant), Sainte-Beuve les adosse, l'un « tendant la main aux aïeux gaulois », l'autre qui « semble le frère aîné des poètes nouveaux [2] ». Et voilà par quels procédés variés une tradition est rétablie — ou imaginée — en faveur des romantiques. Cette généalogie *nationale* est la découverte propre de Sainte-Beuve. Seul du Cénacle, il a eu un instinct historique assez développé et un sens pratique assez fin pour comprendre qu'il ne suffit pas, comme le font les autres autour de lui, de chercher des modèles à l'étranger ou de déployer orgueilleusement leur individualité solitaire. Trop pleins d'eux ou trop ignorants, ses amis ne s'en sont même pas rendu compte : « Lamartine, Victor Hugo, de Vigny, sans le désapprouver et en le regardant faire avec indulgence, ne sont jamais beaucoup entrés dans toutes les considérations de rapports, de filiations et de ressemblances qu'il s'efforçait d'établir autour d'eux [3]. » Cependant, pour s'introduire définitivement en France, le romantisme devait avant tout s'y découvrir des pères, vrais ou faux. Sainte-Beuve l'a tellement bien vu, que cette idée est devenue le fondement de ses appréciations. Entre Lebrun et Jean-Baptiste Rousseau, nous ne faisons guère de différence; lui, il en fait. Plein de sévérité pour Jean-Baptiste, il est trop rempli d'indulgence pour Lebrun, parce que, à certains égards, on peut le rattacher à Chénier et en faire ainsi l'un des anneaux de cette chaîne interrompue que le critique veut renouer entre le XVI[me] et le XIX[me] siècles [4].

Enfin, Sainte-Beuve est encore le *porte-paroles du romantisme*. Au

[1] Article sur Boileau, La Fontaine (*P. Litt.*, I, 9 et 53).
[2] *P. Litt.*, I, 159-160.
[3] *N. Lundis*, IV, 454-455.
[4] *P. Litt.*, I, 157-158.

public comme à Chateaubriand, il essaye « de faire agréer les idées et comprendre le sens novateur de la jeune école romantique » ; aux romantiques eux-mêmes, il explique ce qu'ils sont. Il tient ce rôle d'autant plus heureusement qu'il n'est point le théoricien abstrait, mais l'avocat, « critique-truchement et négociateur [1] ». De la sorte, les circonstances mêmes, — si sa nature d'esprit n'y eût suffi, — le sauvent de rester dans un dogmatisme vague, et que les faits démentent. Une telle attitude est bonne pour Hugo. Celui-là vaticine, sans s'occuper de la réalité. Du droit de son génie, de son imagination et de son ignorance, il décrète le passé, il organise à sa façon la succession des âges : l'âge lyrique a été suivi de l'âge épique, l'âge épique à son tour de l'âge dramatique, ou cela a dû être, et si l'histoire y contredit, l'histoire a tort ; le grotesque a été inconnu de l'antiquité, ou il a dû l'être, et si l'antiquité prétend qu'elle l'a connu, elle se trompe, etc. Il n'en est pas ainsi avec Sainte-Beuve, — heureusement. Il admet, avec une foi entière, les doctrines de l'ami et du maître ; mais, comme il les soumet au contrôle des faits, ou il les corrige inconsciemment, ou il les précise, ou il les complète.

Selon Sainte-Beuve, il y avait dès l'origine, au sein du romantisme, deux tendances différentes et destinées dans la suite à se séparer : un élément lyrique et un élément dramatique s'y développaient côte à côte [2]. Ces deux faces de la nouvelle école, Sainte-Beuve, dans tous ses articles, les a mises en lumière.

Et d'abord — et surtout — il exprime les théories lyriques du Cénacle. Il conçoit, en effet, la poésie comme étant essentiellement l'expression de l'individualité du poète, la manifestation du moi. Cela ressort très nettement de ses critiques, comme de ses éloges. Son grand reproche à Boileau, c'est qu'il est resté toujours impersonnel, c'est que, de son enfance « infirme et stérile », il n'a tiré aucune des inspirations qu'eussent pu lui fournir « l'analyse et le retour sur soi-même ». Sainte-Beuve s'étonne, il s'indigne presque que « pour premier essai, de cette verve de vingt-quatre ans, de cette existence de poète si longtemps misérable et comprimée », il soit seulement sorti *Damon, ce grand auteur,* ou la satire sur les *Embarras des rues de Paris* [3]. Pour Racine, il fait la même observation ; mais, cette fois, avec une nuance de regret. Il vou-

[1] *P. Cont.*, I, 76.
[2] *P. Cont.* (*Mme Desbordes Valmore*, 1833), II, 95-97.
[3] *P. Litt.*, I, 8-9.

drait que l'auteur d'*Athalie,* dans sa retraite définitive du théâtre, eût « jeté avec originalité quelques-uns des sentiments personnels tendres, passionnés, fervents que recélait son cœur ». Il rêve d' « une poésie intérieure et pénétrante que Racine n'a épanchée nulle part, dont il a contenu en lui durant des années les délices incessamment prêtes à déborder ou qu'il a seulement répandue dans la prière, au pied de Dieu, avec les larmes dont il était plein ». Il essaye, pour son compte, de retrouver ces émotions du poète : il écrit les *Larmes de Racine;* et si l'élégiaque auteur de *Bérénice* nous les a dérobées, il s'en prend à l'époque, où la *littérature* était comme séparée par une muraille infranchissable de la *vie* [1]. Au contraire, il sait un gré infini à La Fontaine de s'être mis en scène et d'avoir révélé sa personnalité dans ses *Fables.* Il y goûte « le mélange d'aveux charmants, de douce philosophie et de plainte rêveuse » ; et il salue le bonhomme comme « notre seul grand poète personnel et rêveur avant André Chénier [2] ». Pourtant, quand il avait étudié Chénier lui-même, il avait bien été obligé, à son grand chagrin, d'avouer que Chénier est encore insuffisamment personnel, qu'il a scrupule à se transporter tout vif, lui et ses sentiments vrais, dans les poèmes qu'il compose ; en un mot, qu'il n'est pas romantique. Mais il avait rejeté la faute sur les préjugés régnants et les doctrines courantes, et il avait essayé de montrer comment cette inspiration personnelle, pour être dissimulée, n'en était pas moins l'âme des vers de son poète [3].

Ce « moi », que le poète doit étaler aux yeux de ses lecteurs, ce n'est point, bien entendu, le moi commun : intelligence, raison, jugement, toutes choses qui varient sans doute d'un homme à l'autre, mais qui les rendent inégaux et non pas autres. C'est l'imagination personnelle, la sensibilité individuelle, tous les sentiments que les circonstances, le milieu, les épreuves de la vie, les spectacles de la nature, font naître dans les âmes et qui sont aussi variables que les âmes sont elles-mêmes différentes, aussi mobiles que leurs causes sont elles-mêmes passagères. Ainsi, Sainte-Beuve se fait du lyrisme une conception tout opposée à l'idéal classique, impersonnel et oratoire. L'ode pour lui ne veut pas « de la patience », comme disait La Fontaine, mais de « l'élan, de la chaleur, du sentiment, c'est-à-dire du génie

[1] *P. Litt.*, I, 92.
[2] *Ib.*, 59.
[3] *Ib.*, 171-172.

lyrique » : c'est un « cri de passion, un chant solennel et inspiré [1] ». Le poète lyrique à ses yeux est le « Vates », le « Mage » qu'il est aux yeux de Hugo. Il en a donné un jour une définition bien curieuse et fort expressive :

Un poète lyrique, s'écrie-t-il, — [*Il s'agit d'écraser J.-B. Rousseau*] — c'est une âme à nu qui passe et chante au milieu du monde ; et, selon les temps et les souffles divers et les divers tons où elle est montée, cette âme peut rendre bien des espèces de sons. Tantôt... Tantôt... Et, à toutes les époques de trouble et de renouvellement, quiconque, témoin des orages politiques, en saisira par quelque côté le sens profond, la loi sublime et répondra à chaque accident aveugle par un écho intelligent et sonore, — [*Ceci me paraît être Hugo*] — ou quiconque, en ces jours de révolution et d'ébranlement, se recueillera en lui-même et s'y fera un monde à part, un monde poétique de sentiments et d'idées, d'ailleurs anarchique ou harmonieux, funeste ou serein, de consolation ou de désespoir, ciel, chaos ou enfer, — [*N'est-ce pas ici l'auteur de* Delorme *et des* Consolations ?] — ceux-là encore seront lyriques et prendront place entre le petit nombre dont se souvient l'humanité et dont elle adore les noms [2].

Voilà la définition romantique du poète lyrique ; et, je ne sais, mais j'ai bien peur que cet espiègle de Musset ne s'en soit souvenu un jour, dans ses *Lettres de Dupuis et Cotonet :*

Le romantisme, c'est l'étoile qui pleure, c'est le vent qui vagit, c'est la nuit qui frissonne, la fleur qui vole et l'oiseau qui embaume, c'est le jet inespéré, l'extase alanguie, la citerne sous les palmiers, l'espoir vermeil et ses mille amours, l'ange et la perle, la robe blanche des saules : oh ! la belle chose, Monsieur [3] !

Plus désintéressé personnellement, — car jamais il n'a pensé pour son compte à tenter le drame, — Sainte-Beuve n'en a pas moins attaché une extrême importance aux théories dramatiques du Cénacle. Il était persuadé que le romantisme aurait véritablement vaincu le jour seulement où il aurait remporté sur la scène un triomphe incontesté. Le théâtre, c'était pour lui « le côté le plus invoqué de l'art moderne » ; il en avait noté au jour le jour « les admirables et infructueux préparatifs..., traductions des théâtres étrangers, analyses et explications critiques, essais et échantillons de drames écrits : *Barricades*, *États de Blois*, *Clara Gazul*, *Soirées de Neuilly*, drames de M. de Rémusat,

[1] *Prospectus* (*Sainte-Beuve inconnu*, 168).
[2] *P. Litt.*, I, 130-131.
[3] *Première lettre.*

préfaces modernes de *Cromwell*... [1] » : et nous l'avons vu — de quel ton ! de quelle hauteur d'assurance ! — prédire à Duval la naissance du drame nouveau [2]. Ce drame futur, il le conçoit tout entier sinon d'après *Cromwell*, au moins d'après la préface de *Cromwell*. Et pour connaître à l'avance son appréciation des tragédies classiques, il suffit de les confronter avec les prescriptions de cette préface ou avec les nouveaux drames de Hugo, *Marion Delorme* (juin 1829) et *Hernani* (septembre 1829). Tel est en effet le secret du jugement que Sainte-Beuve a porté sur les tragédies de Racine. Ce jugement n'est point désintéressé : tous les considérants en sont destinés à donner, par le contraste, une haute idée du drame romantique, — et à préparer le succès d'*Hernani*. Ce drame, reçu le 1er octobre, immédiatement distribué, répété dans le courant de décembre, devait être joué le 25 février 1830 : l'article, qui parut en décembre-janvier, en est donc bien l'annonce et presque la préface [3].

Racine se propose avant tout l'étude psychologique des caractères ; il s'attache « à la suite logique, à la liaison ininterrompue des idées et des sentiments » ; il recherche les « nuances » et, par un « procédé attentif et curieux », il pénètre au fond de l'âme de ses personnages. Mais que devient alors ce qu'il y a de « divergent » et « d'excentrique » dans les caractères réels ? Les « parties accessoires, les antécédents peu commodes sont supprimés » ; ainsi, dans *Britannicus*, le « caractère d'Agrippine n'est exprimé qu'imparfaitement... elle devient un personnage peu réel, vague, inexpliqué, une manière de mère tendre et jalouse [4] ». La tragédie classique offre la simplification hardie et un peu sèche d'un dessin au trait ; le drame offrira la variété, la richesse, la couleur d'une véritable peinture. —— L'action est peu de chose pour le poète classique : il prend les événements les plus simples, il les combine, il les ménage et, grâce à « un calcul exact d'agencement, à une construction lente et successive », il remplit ses cinq actes d'un minimum de faits. Les faits, d'ailleurs, n'ont rien de heurté ; la violence en est dissimulée : le flot de cette passion qu'on n'a pas vu naître « arrive déjà gonflé, mollement écumeux, et vous entraîne comme le

[1] *Chr. parisiennes*, 23. — Cf. *P. Cont.*, III, 307.

[2] *Pr. Lundis*, I, 295 sqq.

[3] Pour se rendre compte de l'intérêt de Sainte-Beuve pour les drames de Hugo, voir les phrases de la dédicace des *Consolations* : « Au moment où vous vous lancez, etc. » (p. 5-6).

[4] *P. Litt.*, I, 79-84.

courant blanchi d'une belle eau »[1]. Voilà qui ne convient plus aux romantiques; ce développement régulier leur paraît artificiel et monotone; par l'exemple des étrangers, de Shakespeare surtout, ils ont appris à goûter des sujets « plus agités, plus orageux, plus transportants[2] »; et il leur semble que, sans coups de théâtre, sans voltes-faces subites, sans surprises, il n'y a plus d'action suffisante : leurs pièces à eux auront le même mérite littéraire que la tragédie, et en plus le mouvement. —— Puisque l'action est réduite, les personnages, dans Racine, sont aussi ramenés au strict nécessaire. Conçoit-on que dans *Britannicus*, alors que Tacite lui présentait Burrhus et Sénèque, Narcisse et Pallas, Othon et Sénécion, Racine ait « trié ses acteurs », supprimé les deux derniers, fondu deux à deux les quatre premiers[3] ? N'y a-t-il pas trois fous dans *Cromwell* et n'est-ce point une supériorité que d'offrir aux spectateurs une galerie nombreuse et variée de personnages ? —— Avec peu d'action et peu d'acteurs, un bien petit nombre d'événements peuvent se passer sur la scène dans la tragédie classique; le spectacle y est réduit au minimum : des récits, des messages, des songes mettent en lumière les « effets moraux » des événements, mais n'en reproduisent qu'imparfaitement le caractère pittoresque. Britannicus est empoisonné dans la coulisse; et, dans sa narration, Racine songe à peine à montrer les circonstances matérielles du crime : il peint seulement la joie, la stupeur, l'effroi, la colère que la nouvelle en cause parmi les personnages. On est en droit de lui « reprocher » d'avoir « soustrait aux yeux » de pareilles scènes[4]; et c'est une faute que le drame romantique se gardera bien de commettre. —— Quant aux décors et à la couleur locale, on le sait, la tragédie classique n'en avait cure. *Phèdre* « est encore moins dans les mœurs grecques que *Britannicus* dans les mœurs romaines[5] »: et dans *Athalie*, que de beautés négligées! « Je cherche vainement... ce temple merveilleux bâti par Salomon, tout en marbre, en cèdre, revêtu de lames d'or, reluisant de chérubins et de palmes; je suis dans le vestibule et je ne vois pas les deux fameuses colonnes de bronze de dix-huit coudées de haut, qui se nomment l'une *Jachin*, l'autre *Booz*; je ne vois ni la mer d'airain, ni les douze bœufs d'airain, ni les lions; je ne devine pas dans le taber-

[1] *P. Litt.*, I, 82-83.
[2] *Ib.*, 79.
[3] *Ib.*, 84.
[4] *Ib.*, 84-85.
[5] *Ib.*, 85-86.

nacles ces chérubins de bois d'olivier hauts de dix coudées qui enveloppent l'arche de leurs ailes, etc... Des reproches analogues peuvent s'adresser aux caractères et aux discours des personnages, etc... [1] » Les romantiques nous promettent, par la bouche de Sainte-Beuve, qu'ils sauront, eux, tirer parti des données de l'histoire et de l'archéologie, et qu'ils produiront l'impression vivante des siècles disparus ou des civilisations lointaines. —— Enfin, le style de Racine, analytique, abstrait, offre un « coloris de demi-jour », manque de réalité, évite le mot propre, s'impose une perpétuelle et monotone noblesse, abuse des périphrases, etc. [2]. Combien supérieur, combien plus expressif et plus vivant est le style dramatique dont *Cromwell* vient de donner un échantillon, dont *Hernani* va, sur la scène cette fois, en présenter un autre !

Ainsi, toute cette étude sur Racine, avec ses allures quasi désintéressées et son affectation d'examen historique, est en réalité une polémique en faveur du romantisme, une réclame pour Hugo. Sainte-Beuve mêle à sa critique « beaucoup d'affection et de l'enthousiasme » et même « un peu de connivence [3] », — mais pas avec le poète tragique dont officiellement il traite. Il s'agit de démontrer une fois de plus la vérité des doctrines soutenues dans la *Préface-manifeste*. Il s'agit surtout d'inspirer au lecteur le désir et le besoin d'un drame nouveau, de lui faire attendre « cette intensité d'action que réclame notre curiosité blasée, cette vérité réelle dans les mœurs et dans les caractères qui devient indispensable après une époque de grande révolution, cette philosophie supérieure qui donne à tout cela un sens et fait de l'action autre chose qu'un *imbroglio*, de la couleur historique autre chose qu'un *badigeonnage* [4] », autrement dit, de lui faire attendre *Hernani*.

C'est probablement en raison de cette destination particulière que Sainte-Beuve ne formule pas la théorie du grotesque à propos du théâtre, comme il eût été naturel : *Hernani* n'en donnait pas l'occasion. Mais il l'admet bien comme toutes les théories de son ami, et comme lui il proclame « tout le parti qu'on peut tirer du laid dans l'art [5] ». Toutes ses autres idées se ressentent de la même inspiration, soit qu'il juge sévèrement le XVIIme siècle, ce siècle si peu « palingé-

[1] *P. Litt.*, I, 88-89.
[2] *Ib.*, 106-109.
[3] *Lundis*, II, 287.
[4] *P. Litt.*, I, 95.
[5] *Ib.*, 171.

nésique [1] », soit qu'il dépeigne en termes mélodramatiques les « doutes effrayants [2] » de Pascal. C'est une œuvre toute romantique que cet *Arthur* dont il s'occupe alors, et que Juillet vient interrompre. Ce premier roman à demi personnel, ébauche de *Volupté*, qu'il avait « rêvé » avec Guttinguer et près de lui, aurait été la subtile confession d'un autre lui-même, d'un « enfant de Volupté », dans lequel se serait confondue la double personnalité de ces deux *Mœchi*, le René de Normandie et le René de Boulogne-sur-Mer [3]. Le style même de Sainte-Beuve en prend une tout autre allure : plus coloré, plus vif, plus poétique. On y trouve des descriptions qui semblent tirées de *Littérature et philosophie mêlées :* « Une voix pure, mélodieuse et savante, un front noble et triste, le génie rayonnant de jeunesse et, parfois, l'œil voilé de pleurs ; la volupté dans toute sa fraîcheur et sa décence ; la nature dans ses fontaines et ses ombrages ; une flûte de buis, un archet d'or, une lyre d'ivoire ; le beau pur, en un mot, voilà Chénier, etc. [4] ». Ou bien ce sont des passages lyriques dans lesquels éclate tout d'un coup le romantisme du critique : « Qu'on se figure, par exemple, à la place de Racine, au sein du même loisir, quelqu'un de ces génies incontestablement dramatiques, Shakespeare, Molière, Beaumarchais, Scott. Oh ! les premiers mois d'inaction passés, comme le cerveau du poète va fermenter et se remplir ! Comme chaque idée, chaque sentiment va revêtir à ses yeux un masque, un personnage et marcher à ses côtés ! Que de générations spontanées vont éclore de toutes parts et lever la tête sur cette eau dormante [5] ! » et tout le développement qui suit... Qui aurait cru jadis que l'élève de Daunou s'exprimerait ainsi un jour ?

Enfin, Sainte-Beuve est tellement enrégimenté dans la petite coterie des jeunes, qu'il s'associe à leurs succès, comme à leurs défaites, partage même leurs préventions et leurs étroitesses. Il était au *Globe*, « non sans anxiété », quand Magnin s'y décidait à « lâcher l'*admirable* » pour *Hernani* [6]. Il écrivait les bulletins de la victoire, célébrant le calme de « Victor », criant que la « brèche

[1] *P. Litt.*, I, 11.
[2] *Ib.*, 67.
[3] *P. Cont.*, II, 397 sqq. — Cf. *Sainte-Beuve inconnu.*
[4] *P. Litt.*, I, 159. — Cf. le portrait que Hugo fait d'Homère. (*Littérature et philosophie mêlées.*)
[5] *P. Litt.*, I, 96.
[6] *N. Lundis*, V, 455.

était faite », que « le cheval était entré en triomphe », qu' « en somme, la question romantique était portée par le seul fait d'*Hernani* à cent lieues en avant et toutes les théories des contradicteurs bouleversées, qu'il faudrait qu'ils en rebâtissent d'autres à nouveaux frais, que la prochaine pièce de Victor détruira encore [1] ». Il « brandissait une clef... en prononçant des invectives » contre Janin, pour quelques mots défavorables à Hugo publiés dans la *Quotidienne* [2]. Il traitait avec dédain Delavigne et Dumas qui s'étaient permis de rivaliser avec le maître [3]. Et Lamartine lui-même, Lamartine, le précurseur, mais dont la réputation offusque l'orgueil de Victor Hugo est l'objet de quelques insinuations peu aimables [4]. Quant à Hugo, l'ami, le maître, le génie, de quel culte il l'entoure ! De quelles acclamations il le salue et excite les autres à le saluer ! « Comme en Afrique, écrit Heine dans une page bien connue, comme en Afrique quand le roi du Darfour sort en public, un panégyriste va criant devant lui de sa voix la plus éclatante : *Voici venir le Buffle, véritable descendant du Buffle, du Taureau des taureaux ; tous les autres sont des bœufs ; celui-ci est le seul véritable Buffle !* Ainsi Sainte-Beuve, chaque fois que Victor Hugo se présentait en public avec un nouvel ouvrage, courait devant lui, embouchant la trompette et célébrait le Buffle de la poésie [5]. » Il « admirait pleinement, naïvement ceux qu'il aimait surtout à contempler et à pénétrer et qui se déployaient d'eux-mêmes sous son regard ; sa curiosité se mêlait d'émotion à mesure qu'il entrait plus avant dans chaque talent digne d'être admiré et connu ». Il pensait « qu'il se tentait dans l'art, dans la poésie, dans les diverses branches de la poésie, quelque chose de nouveau à quoi le public n'était pas encore accoutumé » ; et, plein de zèle, « il interprétait, il expliquait, il professait les poètes devant le public et était tout occupé à les faire valoir [6] ».

Tout cela paraît bien être d'un romantique idolâtre et qui ne fait pas de réserves.

Et pourtant Sainte-Beuve en fait. Malgré l'échauffement inévitable de la lutte et les exagérations que devaient nécessairement entraîner les

[1] *Lettres* à Saint-Valry, 8 mars et 11 avril (*Victor Hugo avant 1830*, p. 505, 507).
[2] Saunier, *E. Turquety* (Gervais, 1885), p. 83.
[3] *Lettre* à Loudierre, 23 avril 1829 (*Corr.*, I, 17) ; *Lettre* à Saint-Valry, 11 avril.
[4] *Pr. Lundis*, I, 137.
[5] *De la France*, 296.
[6] *P. Cont.*, I, 4.

indignations des classiques aussi bien que les approbations des romantiques; malgré l'influence docilement, amoureusement acceptée de Hugo; malgré les illusions qu'il se fait sur sa nature d'esprit (beaucoup plus raisonnable, beaucoup plus positive qu'il ne se l'imagine) ; malgré tout cela, Sainte-Beuve au fond reste maître de lui. Il « sent bien par moments le faux d'alentour ; aucun ridicule, aucune exagération ne lui échappe [1] ». Et il est curieux de remarquer certains points où, sans manifestations, inconsciemment peut-être, il se sépare tout doucement de l'école.

Sainte-Beuve s'associe à toutes les espérances de ses amis; il se porte garant de toutes leurs promesses. Soit; mais il ne s'associe point à tous leurs préjugés; il ne s'est jamais laissé aller à certains excès ridicules. Il n'est pas de ces Jeune-France à gilet rouge, qui traitent Boileau de « polisson » ou Racine de « perruque », qui disent, avec mépris, « ça! » en parlant de *Britannicus*. Dans les articles mêmes, qui ont dû effaroucher le plus les servants des vieilles traditions, cette modération de bon ton et de bon sens ne l'abandonne point. Il a été sévère, trop sévère, pour Boileau. Mais on doit noter qu'il ne lui a pas outrageusement dénié toute valeur. Il l'a écarté comme appartenant à une époque passée; il a refusé d'obéir désormais à son « code poétique abrogé [2] » qu'on prétendait maintenir en vigueur. Mais son sens historique le lui a du moins fait comprendre et lui a fait accepter que, dans son temps, l'auteur de l'*Art poétique* ait eu quelque autorité. Pour avoir su le « situer », il est arrivé à le juger avec une certaine impartialité : « Esprit sensé et fin, poli et mordant, peu fécond, d'une agréable brusquerie, d'une correction savante, d'un enjouement ingénieux, l'oracle de la cour et des belles-lettres d'alors... », voilà qui n'est pas si mal dit, quand on songe que c'est un des chefs du romantisme, en pleine campagne romantique, qui s'exprime ainsi. De même pour Racine. Sainte-Beuve n'en a méconnu que la valeur proprement dramatique; mais le don de la poésie, le charme de la forme, la séduction des vers, la délicatesse du goût, il les lui a reconnus sans marchander. Et ainsi des autres.

Et puis, au milieu même des éclatants, parfois des délirants excès de l'imagination romantique, il a, par la nature propre et par la pente spontanée de son esprit, un goût de la réalité qui le sauve. C'est ce

[1] *Cahiers*, 41.
[2] *P. Litt.*, I, 22.

goût de la réalité qui jadis l'avait écarté d'un classicisme abstrait, vague, pompeux, plein de périphrases, de vains scrupules et de pudeurs sans raison; mais, par un effet contraire, c'est lui qui maintenant le détache un peu du romantisme triomphant. Au beau milieu du succès d'*Hernani*, l'oreille encore pleine de ces vers espagnols, fastueux, sonores, où l'art peut-être brille plus que la nature, il écrivait au comte de Saint-Valry : « C'est vous que j'ai bien à remercier des bons et doux vers que vous m'adressez. Ils sont, comme ce qui me plaît surtout, pleins de sensibilité, de naturel, de *réalité* [1] » (C'est lui qui souligne). Et, de fait, il a appliqué cette théorie. Ses poèmes les plus romantiques, les *Consolations*, n'affectent point les sujets que chérissent la plupart de ses compagnons de lutte : passions surhumaines, sentiments étranges, mœurs ou décors exotiques. Au contraire, comme dans *Joseph Delorme*, quoique sur un autre ton, ce sont les « sujets de la vie privée [2] », les sujets les plus simples, les plus bourgeois qu'il traite de préférence : une visite [3], une promenade [4], un voyage [5], la vie d'un obscur vicaire [6], etc. De ces matières sans faste, par la peinture grise de sentiments sans éclat, de nuances flottantes de sentiment, il s'efforce de tirer tout ce que la vie peut contenir de poésie négligée [7] : il est encore le disciple français des Lakistes, il se montre le futur auteur des *Pensées d'août*, le futur chef de l'école où M. Coppée prendra un jour sa place. C'est au romantisme qu'il doit de pouvoir le faire, puisque le romantisme a rendu la liberté, permis la familiarité simple et nue à l'inspiration poétique ; et, pourtant, c'est déjà une infidélité à certain romantisme que de le faire si exclusivement.

Enfin, en ce qui concerne la forme et le style, il n'a jamais commis les extravagances de certains : il n'a rien de commun avec Pétrus Borel, le Lycanthrope. Son bon goût de lettré classique, d'humaniste, l'a toujours préservé; l'admiration qu'il ne cessait point de professer pour de grands écrivains comme Racine lui a porté bonheur; sa connaissance de la littérature du passé lui a fait comprendre que c'est

[1] *Victor Hugo avant 1830*, 506 (11 avril 1830).
[2] Cf. *Préface* des *Consolations*, 14.
[3] I.
[4] III, XVIII.
[5] XIX.
[6] X.
[7] Cf. le sonnet XIV. — Voir aussi l'article de Duvergier de Hauranne (*Jugements et témoignages*, p. 113) et la *lettre* de Béranger (p. 120).

« par le style » que tous ou presque tous nos auteurs « valent le mieux [1] », et, par là, lui a redonné le sens de la tradition nationale.

Ainsi donc, Sainte-Beuve alors est sincèrement, ardemment romantique, mais, quoi qu'il en ait dit plus tard, non aveuglément. Il n'a pas mis « son jugement dans sa poche [2] ». Il a essayé de le faire, de fermer les yeux aux défauts, aux excès, aux ridicules environnants. En vain ; sa nature même, son bon sens inné y répugnaient trop. Je ne dirai pas qu'il a conservé une indépendance absolue; mais il s'est réservé quand même un petit coin de jugement libre, — et dans ce milieu-là, c'est déjà beaucoup.

III

Avec les idées religieuses, politiques, littéraires surtout de Sainte-Beuve, sa méthode critique devait naturellement changer. D'ailleurs, c'est le moment où elle prend un développement qu'elle n'avait jamais eu jusqu'alors. Dans une revue comme la *Revue de Paris*, l'auteur a plus de place devant lui et peut plus amplement que dans un journal développer ses idées, justifier ses appréciations. Il écrit aussi pour un public, moins étendu peut-être, mais plus choisi, plus réfléchi et, si l'on peut dire, plus durable, puisque la revue a plus de chance d'être conservée. Enfin, il a lui-même le sentiment de faire œuvre plus sérieuse et plus haute et, d'instinct, il se surveille davantage, il est plus appliqué et plus méthodique. C'est donc dans les articles de la *Revue de Paris*, articles que Sainte-Beuve lui-même a recueillis les premiers [3], que nous chercherons cette méthode. Le reste, articles de journaux, annonces, polémiques, etc., sont choses d'un jour et négligeables.

De tout ce qui précède, il résulte avec évidence que désormais la critique de Sainte-Beuve va se proposer de démontrer quelque chose. Toute foi sincère et ardente a son prosélytisme et désire conquérir des fidèles. Romantique maintenant, il se mettra donc, avec un enthousiasme de néophyte, à démontrer l'excellence de la doctrine romantique. En ce sens, pour un temps au moins, sa critique est systématique. Lui-même d'ailleurs l'a un jour publiquement reconnu : « On n'aura,

[1] *P. Litt.*, I, 65.
[2] *Cahiers*, 40.
[3] En tant qu'articles. Le *Tableau*, dès le début, était un livre, et ce qui a paru dans le *Globe* en était des chapitres détachés.

dit-il dans la préface du I[er] volume des *Critiques et Portraits littéraires,* on n'aura pas de peine à saisir, dans les huit premiers articles qui ont tous été écrits avant 1830, et qui forment comme une première série, une intention littéraire plus systématique, une investigation théorique sur divers points de l'art beaucoup plus marquée que dans les suivants [1] ».

Mais, systématique dans son intention, dans son principe, sa critique ne l'est pas nécessairement dans sa méthode. Lui-même encore le remarque expressément à plusieurs reprises : « Nous ne nous sommes nullement imposé la loi... de mettre en avant à toute force des idées soi-disant nouvelles, de contrarier sans relâche les opinions reçues, de réformer, de casser les jugements consacrés, d'exhumer coup sur coup des réputations et d'en démolir... Nous avons quelques principes d'art et de critique littéraire que nous essayons d'appliquer, *sans violence toutefois et à l'amiable*, aux auteurs illustres des deux siècles précédents. D'ailleurs, l'*impression qu'une dernière et plus fraîche lecture a laissée en nous,* impression pure, franche, aussi prompte et naïve que possible, voilà surtout ce qui décide du ton et de la couleur de notre causerie [2]. » Et ailleurs : « Nous ne chercherons point à instruire un procès régulier et à prononcer des conclusions définitives. Ce sera assez pour nous de *causer* librement de Boileau avec nos lecteurs [3]. » Une critique de romantique assurément, mais tout impressionniste et toute en libre causerie, à l'en croire, telle serait donc la sienne.

Sans doute, Sainte-Beuve a ses raisons pour exagérer peut-être et cet impressionisme et l'impartialité de ces causeries. Il veut endormir les défiances de ses lecteurs et prendre ainsi plus d'autorité sur eux. Il veut répondre aux censures de « certaines gens peu charitables ou mal instruits [4] », qui crient au parti-pris. Pourtant, en ce qui regarde sa méthode, il dit vrai ; et, pour agir ainsi, il ne lui faut d'ailleurs qu'être logique avec lui-même.

En effet, une critique systématique dans sa méthode est, ou bien dogmatique à la mode classique, comme celle de La Harpe, ou bien scientifique à la mode nouvelle, comme celle de Taine. Or la critique dogmatique formule les lois de la beauté et les règles du

[1] 1832. — Non recueilli.
[2] *P. Litt.*, I, 51 (La Fontaine).
[3] *Ib.*, 5 (Boileau).
[4] *Ib.*, 51.

genre, puis étudie l'œuvre pour voir si cette œuvre suit ces lois, se conforme à ces règles; selon le résultat de son enquête, elle prononce que l'œuvre est belle ou non, qu'elle doit être ou non lue et imitée. Mais l'auteur, mais l'homme, elle l'ignore totalement et le néglige. Comme elle n'a pas besoin de connaître dans le détail la biographie d'Homère, pour juger et pour admirer l'*Iliade,* elle estime qu'elle n'a pas besoin davantage de connaître la biographie de Racine, pour juger et admirer *Athalie :* elle reste ***en deçà*** de l'homme. La critique scientifique, au contraire, va ***au delà*** de l'homme. Car elle étudie bien le « moi » de l'auteur et dans son œuvre et dans sa vie; mais elle ne s'arrête pas là. Dans le moi, elle cherche à connaître, non le moi lui-même, qui est un total, une résultante, et non plus une chose en soi, mais les causes, les lois générales dont ce moi résulte. Comme Taine cherche dans son *Tite-Live* à établir le rôle que joue la faculté-maîtresse par rapport aux autres facultés, il cherche dans sa *Littérature anglaise* à établir la façon dont coopèrent ensemble la race, le milieu, le moment : l'étude de l'auteur n'est plus qu'un moyen. Or l'essence même du romantisme, c'est de mettre le moi au premier plan, d'en faire, en quelque sorte, et le principe suprême et la fin suprême de l'art, de l'histoire, de la critique. Dépassant la critique dogmatique, il est à son tour dépassé par la critique scientifique; et il les exclut l'une comme l'autre.

C'est aussi ce que fait Sainte-Beuve. — D'une part, jamais il n'étudie l'œuvre isolée; il mêle intimement la biographie à la critique proprement dite, l'exposé des événements de la vie de l'auteur, de ses idées sur tous les sujets, de ses sentiments les plus variés, à l'analyse de ses ouvrages, de leurs qualités ou de leurs défauts. Il suffit de lire, au hasard, n'importe quel article de cette époque, pour que cela saute aux yeux. De cette façon de faire, on peut rapprocher une espèce de profession de foi qu'il a formulée un jour : « Je tiens très peu aux opinions littéraires, et les opinions littéraires occupent peu de place dans ma vie et dans mes réflexions. Ce qui m'occupe sérieusement, c'est la vie elle-même... [1]. » Et je sais bien qu'il en faut rabattre de ces déclarations, faites pour édifier l'ami Barbe; je sais bien que Sainte-Beuve ne juge pas, pour son compte, la littérature chose si secondaire. Mais ce qui est vrai, c'est que, pour les autres aussi, l' « opinion littéraire », ni le mérite littéraire ne lui suffisent point : au delà de l'œuvre et pour la

[1] *Lettre* à Barbe, 30 mai 1830 (*N*elle *Corr.*, 17).

mieux connaître, il veut connaître l'individu. Sans qu'il prenne la peine de réfuter les théories critiques de La Harpe, il en prouve l'insuffisance, en y ajoutant ce qui leur manque : « Les biographes, dit-il, s'étaient imaginé, je ne sais pourquoi, que l'histoire d'un écrivain était tout entière dans ses écrits, et leur critique superficielle ne poussait pas jusqu'à l'homme au fond du poète [1]. » Lui, il « pousse jusqu'à l'homme ».

D'autre part, il ne se propose point, en étudiant l'homme, de découvrir autre chose que l'homme même : les éléments qui l'auraient formé, les lois selon lesquelles ils l'auraient formé. Car il ne peut point se le proposer, du moment qu'il n'admet plus le déterminisme d'autrefois. La critique n'est donc pas pour lui scientifique, dans la force du terme; et il s'est expliqué là-dessus avec une très grande netteté. Dès son premier article, il a fait allusion à la « haute et philosophique méthode » qui « s'est introduite dans toutes les branches de l'histoire », — ce que nous appellerions, nous, depuis Taine, la méthode du « milieu » et du « moment ». Il en reconnaît la beauté logique et qui satisfait l'intelligence; il la voit avec intérêt « ressusciter les hommes d'État, les conquérants, les théologiens, les philosophes ». Mais, ajoute-t-il, « quand elle s'applique aux poètes et aux artistes..., les exceptions deviennent plus fréquentes et il est besoin d'y prendre garde... Dans l'art, il n'y a que l'excellent qui compte et notez que l'excellent ici peut toujours être une exception, un jeu de la nature, un caprice du ciel, un don de Dieu. Vous aurez fait de beaux et légitimes raisonnements sur les races ou les époques prosaïques; mais il plaira à Dieu que Pindare sorte un jour de Béotie ou qu'un autre jour André Chénier naisse et meure au XVIIIme siècle... Ici, l'initiative humaine est en première ligne et moins sujette aux causes générales [2] ». Si longtemps à l'avance, c'est la réfutation des théories de Taine.

Que veut donc alors Sainte-Beuve et que se propose-t-il de faire? Il veut arriver à connaître, non seulement l'œuvre écrite, non seulement ce que cette œuvre nous révèle de l'homme, mais l'homme tout entier, tel qu'il se manifeste par tous ses actes, même par ceux qui ont le moins de caractère littéraire. Ce qui l'intéresse, c'est ce moi, original puisqu'il est unique, vrai puisqu'il est réel ; c'est de recréer ou de permettre à l'imagination du lecteur de recréer cette âme disparue.

[1] *P. Litt.*, I, 30.
[2] *Ib.*, 6.

Il espère bien que par ce moyen on jugera mieux de l'œuvre; car on en sera remonté à la source même, on aura circonscrit en quelque sorte dans l'indétermination du passé cet être qui y a vécu, on en aura fait pour nous comme un contemporain : « C'est en suivant Boileau dans sa solitude d'Auteuil qu'on apprend à le mieux connaître; c'est en remarquant ce qu'il fit ou ne fit pas alors, durant près de trente ans, livré à lui-même, faible de corps, mais sain d'esprit, au milieu d'une campagne riante, qu'on peut juger avec plus de vérité et de certitude ses productions antérieures et ***assigner la limite de ses facultés*** [1]. » Voilà pourquoi il ne faut pas négliger d'étudier la vie des écrivains : la critique a pour but de donner un portrait vivant de l'homme, afin de comprendre et juger l'œuvre où cet homme, même malgré lui, s'est révélé.

Mais la tâche est difficile, de redonner la vie à ce qui n'est plus, de pénétrer jusque dans l'intimité d'un homme qu'un siècle ou deux, ou plus, séparent de notre temps. Combien il est déjà malaisé d'apprécier avec quelque sûreté ceux qui vivent avec nous! Et pourtant nous ne nous contentons point de lire leurs ouvrages, où ils peuvent s'être déguisés aussi bien que s'être peints ; nous ne nous contentons pas d'examiner les actes graves de leur vie, où ils peuvent s'être donné une attitude, s'être conformés à un rôle. Nous les voyons aussi là où ils ne se surveillent point; nous avons, pour nous en faire une idée juste, et leurs actes et la façon dont ces actes sont accomplis, et leurs paroles et le ton dont ces paroles sont dites, et leurs regards, et leur physionomie, et toutes ces choses indéfinissables, passagères, impossibles à fixer pour la moindre durée, sur lesquelles, en fait, dans la vie, nous fondons nos jugements, nos sympathies et nos aversions. Comment suppléer à cette lacune, sinon en rassemblant avec le soin le plus minutieux tous les renseignements que nous pouvons recueillir? Il nous sera peut-être donné d'y découvrir un trait significatif, une action, un mot, qui nous donne la clef de tout un tempérament ou de tout un caractère :

En fait de critique littéraire, il n'est point, ce me semble, de lecture plus récréante, plus délectable et, à la fois, plus féconde en renseignements de toute espèce que les biographies bien faites des grands hommes..., de larges, copieuses et parfois même diffuses histoires de l'homme et de ses œuvres : entrer en son auteur, s'y installer, le produire sous ses aspects divers; le faire

[1] *P. Litt.*, I, 13.

vivre, se mouvoir et parler comme il a dû faire; le suivre en son intérieur et dans ses mœurs domestiques aussi avant que l'on peut; le rattacher par tous les côtés à cette terre, à cette existence réelle, à ces habitudes de chaque jour dont les grands hommes ne dépendent pas moins que nous autres [1].

Or il est une période de la vie à laquelle doit plus particulièrement s'attacher cette biographie minutieuse : ce sont les débuts. En effet, vouloir étudier un caractère ou un esprit lorsqu'il est complètement formé, c'est à plaisir compliquer la difficulté. Les divers éléments qui ont coopéré à le constituer sont alors par trop fondus et confondus; les conséquences lointaines des premières et décisives influences sont devenues trop ténues et trop enchevêtrées. Comment, en examinant un tronc d'arbre, deviner la divergence des racines, et la profondeur où chacune d'elles s'enfonce, et les aliments divers qu'elles vont puiser aux différents étages du sous-sol ? Ici encore, il en est comme dans la vie. L'homme fait se présente comme un bloc; on voit ce qu'il est, on ne voit guère comment il l'est devenu ni ce qu'il aurait pu devenir. Au contraire, l'enfant se révèle avec plus d'ingénuité dans sa complexité primitive; on suit chez lui la lutte des diverses tendances; et, quand l'une d'elles l'emporte enfin, on sait du moins ce qu'elle doit aux autres, soit qu'elle leur ait fait des emprunts, soit qu'à lutter contre elles elle se soit atténuée ou par réaction ait acquis plus de force. Ainsi, le critique étudiera de préférence les « premières années » qui sont « les plus décisives » : « Le point essentiel dans une vie de grand écrivain, de grand poète, est celui-ci : saisir, embrasser et analyser tout l'homme, au moment où, par un concours plus ou moins lent ou facile, son génie, son éducation et les circonstances se sont accordés de telle sorte qu'il ait enfanté son premier chef-d'œuvre. Si vous comprenez le poète à ce moment critique..., alors on peut dire de vous que vous possédez à fond et que vous savez votre poète [2]. »

Seulement, pour connaître vraiment et pour comprendre cette formation, il faut sortir un peu de l'homme même qu'on étudie, il faut connaître les « entours », savoir quelles influences ont agi sur lui, avec quelle force, et pour le pousser dans quelle direction. Par ce biais, Sainte-Beuve réintroduit ainsi dans la critique la « haute et philosophique méthode » que nous l'avons vu repousser; mais il l'y introduit atténuée et comme dépouillée de ce qu'elle a d'excessif. En effet, il ne

[1] *P. Litt.*, I, 29.
[2] *Ib.*, 31.

cherche pas dans les influences *extérieures* une explication *complète* de l'homme, ni de son œuvre, mais seulement une explication partielle. Il a soin de laisser sa place — la première — à l'individu et à son originalité foncière, prédominante, inexplicable : « L'état général de la littérature au moment où un auteur y débute [C'est ce que nous appellerions le « moment »], l'éducation particulière qu'a reçue cet auteur [C'est ce que nous appellerions le « milieu »], et le génie propre que lui a départi la nature [C'est bien l'élément-individu], voilà trois influences qu'il importe de démêler dans son premier chef-d'œuvre, pour faire à chacune sa part, et *déterminer nettement ce qui revient de droit au pur génie* [1]. » Ainsi, il y bien une poussée du dehors sur le dedans et, sans aucun doute, elle a dû exercer une action ; mais, cette action n'est point la seule, car il y a eu une réaction intérieure et celle-là reste imprécise, impossible à mesurer scientifiquement. Lors donc que Sainte-Beuve s'attache à démêler ce que le milieu et le moment ont produit, jamais il ne nous les présente comme ayant créé, constitué quelque chose, mais seulement comme ayant modifié ou la direction ou la vigueur d'une activité, qui existe sans eux et se déploie de son propre mouvement, quitte à dévier sous leur pression. A l'avance encore, il dégage ce qui reste vrai des théories trop absolues de Taine.

Par conséquent, l'histoire — qui permet de reconstituer ce milieu et ce moment — a dans la critique une grande place : importante, mais non exclusive. Il faut que le critique ait le sens de la différence des époques ; il faut qu'il ait la notion assez nette des caractères que chacune d'elles présente ; et il faut aussi qu'il sache, en quelques traits rapides et précis, dessiner, si l'on peut dire ainsi, ce paysage historique sur lequel se sont ouverts les yeux de son auteur. Quant à déduire par un raisonnement très serré ce que cet auteur doit à ce spectacle, Sainte-Beuve s'y refuse. C'est à nous, comme dans la vie, à savoir discerner ces influences, et leur nature, et leur degré. Il procède toujours ainsi : qu il parle de Corneille ou de Racine, de La Fontaine ou de Boileau, de Molière ou de Mme de Sévigné, il commence par donner comme le fonds de son tableau, et, dans cet horizon ouvert, il place en pied son personnage. On le voit, s'il fait grand cas de l'histoire, s'il n'oublie jamais de la faire connaître, il ne l'emploie pas du moins

[1] *P. Litt.*, I, 33.

comme Taine plus tard : il est historien pur et non philosophe; il y met de l'esprit de finesse et non de l'esprit de géométrie.

L'œuvre du critique s'arrêtera-t-elle là ? Elle le pourrait sans doute, puisqu'elle a désormais atteint l'individu, et que, au delà de cet individu, il n'y a point de loi générale, de cause certaine à découvrir. Mais, si différents que soient entre eux les hommes, ils peuvent néanmoins se répartir en un certain nombre de groupes, qui présentent certains caractères communs : ils peuvent se classer. Et il n'est point inutile de les classer ainsi. C'est un moyen commode de faciliter les comparaisons avec ceux qui leur ressemblent le plus et de découvrir les dissemblances qu'il y a entre eux; c'est le seul moyen de les définir avec quelque exactitude par la notion du genre et de la différence spécifique. Sainte-Beuve ne s'est point proposé cette tâche avec une grande netteté : il était encore trop individualiste. Il semble que s'il l'a fait, c'est inconsciemment en quelque sorte, et entraîné par une logique non sentie. Il l'a fait pourtant. Qu'est en effet tout ce développement sur la génération des écrivains-Louis XIII opposés aux écrivains-Louis XIV [1], sinon une classification, fondée, il est vrai, sur des caractères un peu superficiels et extérieurs ? Mais surtout qu'est cette distinction des « poètes primitifs, fondateurs, originaux sans mélange, nés d'eux-mêmes et fils de leurs œuvres », d'avec « les génies studieux, polis, dociles, essentiellement éducables et perfectibles des époques moyennes [2] », sinon une classification plus sérieuse et plus achevée ? Sainte-Beuve y est arrivé à la formule « deux familles glorieuses », première ébauche, semble-t-il, expression imparfaite de la théorie des « familles d'esprits » à laquelle il aboutira plus tard.

Enfin — naturellement — malgré l'affectation d'indépendance et d'impartialité de Sainte-Beuve, il y a des jugements. Il ne peut pas ne pas y en avoir. Le critique est encore à trouver, qui serait l'impassible miroir des œuvres et des hommes et ne laisserait point percer une appréciation fondée sur une doctrine immuable, ou sur des doctrines passagères, ou sur de simples tendances d'un moment. A plus forte raison Sainte-Beuve en émet-il, lui qui a une foi, la foi romantique. Tout d'abord, de la vie de l'écrivain, de l'individualité que nous a révélée sa biographie, on peut déduire un premier jugement sur l'œuvre elle-même; et il n'y manque pas [3]. Mais surtout, en

[1] *P. Femmes*, 3-5.
[2] *P. Litt.*, I, 69-72.
[3] Il le fait même quelquefois d'une façon qui surprend un peu. N'est-elle pas

termes plus ou moins exprès, Sainte-Beuve reconnaît à l'œuvre qu'il étudie le mérite, le rang que lui vaut sa plus ou moins grande conformité aux principes du romantisme : une œuvre sera belle si elle exprime fortement et exactement le moi de l'auteur; elle sera inférieure, médiocre, si ce moi en est absent ou s'il y est trop dissimulé. C'est d'après ce critérium que Boileau est rabaissé; que l'œuvre dramatique de Racine est jugée bien inférieure à ce qu'elle aurait pu être, si le poète y avait osé donner libre cours à ses sentiments et à son lyrisme; que les poèmes de La Fontaine ou les lettres de Mme de Sévigné sont si fort estimés. Tous ces jugements ne sont point mis en forme ni dogmatiquement déduits; ils n'en sont pas moins donnés et n'en découlent pas moins de la conception romantique de l'homme, de l'art, de la poésie. Avec sa méthode non dogmatique, la critique de Sainte-Beuve alors n'en est pas moins dogmatique en son fond, en son inspiration cachée.

Si tout cela est exact, on voit quels en ressortent les deux caractères distinctifs de la critique de Sainte-Beuve dans sa période romantique. — Par opposition à la critique antérieure, c'est une œuvre non d'esthétique pure, mais avant tout d'histoire. Essentiellement biographique, elle a pour but de ressusciter, dans la complexité ou même dans le désordre de la vie véritable, l'homme tout entier et non pas seulement ce que révèle de lui sa production littéraire; elle l'encadre dans son époque qu'il aide à comprendre, mais qui, bien plus encore, aide à le comprendre. Il ne s'agit pas d'apprécier une œuvre par rapport à une loi abstraite, extérieure, morte pour ainsi parler; mais il s'agit de l'apprécier comme réelle, intime, vivante expression d'un moi individuel, d'un homme vrai, situé dans son milieu et dans son temps, retrouvé ou recréé par l'enquête historique. — D'autre part, en opposition à la critique ultérieure, elle est œuvre non de science, mais d'art. La science proprement dite, alors même que la méthode en est parfois employée, est exclue, puisque le critique ne traite que des individus. L'art est nécessaire, puisque le critique veut représenter ces individus vivant, agissant, sentant, comme dans la vie réelle. Par définition donc, ce doit être une critique toute de portraits, la critique

bizarre, cette phrase où il paraît attribuer le talent d'observation que révèlent les écrits de Boileau au séjour de son enfance dans un grenier : « Il perdit sa mère en bas-âge; la famille était nombreuse et le père très occupé; le jeune enfant se trouva livré à lui-même, logé dans une guérite au grenier. Sa santé en souffrit : son talent d'observation dut y gagner ? » (*P. Litt.*, I, 7.)

que peut concevoir un artiste, un poète, un créateur d'âme, et non point un auteur qui se vouerait de parti pris à la simple étude des créations d'autrui.

En effet, Sainte-Beuve rejoint sa critique à sa poésie par d'insensibles transitions. Quelques-uns de ses poèmes sont des morceaux de critique [1]; la plupart de ses articles de critique sont d'un poète qui « invente et crée perpétuellement [2] », d'un poète lyrique qui se révèle lui-même. Ainsi, sa personnalité reparaît à demi dans un genre jusqu'alors impersonnel, et sa critique se teint de son moi. Cette veine de « sensibilité religieuse » qu'il confesse, cet accent lyrique que nous avons remarqué, ses théories sur l'invention, sur les sources d'inspiration poétique, surtout peut-être sa double théorie sur les deux familles de génies, et l'impossibilité où sont les « esprits médiocres » comme le sien de comprendre pleinement les génies à pic [3], sur les « âmes hautement et admirablement poétiques qui, par une loi singulière de leur nature, sont exclusivement vouées à un mode de chant », au lyrisme en général, et « dans le lyrisme à la rêverie », tandis que les « âmes poétiques plus complètes » sont également aptes à l'épopée, au drame, à l'ode [4]: autant d'aveux personnels, autant de confidences intimes qu'il glisse dans sa critique.

Si la méthode de Sainte-Beuve s'est ainsi élargie, enrichie, « personnalisée », en revanche, son procédé n'a guère changé. Comme jadis, il aime commencer par un développement général : théorie de la méthode critique dans les articles sur Boileau, sur Corneille ; exposé des intentions de l'article et du but qui y est poursuivi, dans les articles sur Régnier et Chénier, sur Le Brun ; tableau du milieu, du moment où doit être placé l'auteur, dans les articles sur La Fontaine, sur Mme de Sévigné : thèse des différentes familles d'esprits dans l'article sur Racine, etc. C'est toujours cette ample et belle avenue à la Française par laquelle il aime introduire dans l'édifice l'esprit de ses lecteurs. Après ce préambule, il entame la biographie de son personnage et il la suit jusqu'au bout dans l'ordre chronologique. Çà et là, au fur et à mesure des occasions que lui fournissent ou les événements de la

[1] *Consolations*, XVII, XVIII, XXVI. — Le poème XVIII surtout (*Les Larmes de Racine*) n'est que la mise en œuvre poétique d'une idée critique.

[2] *P. Litt.*, III, 546, pensée XVIII.

[3] *Ib.*, I, 69-70, avec la note ultérieure de la page 7 et l'aveu plus précis encore de *P. Cont.*, I, 464.

[4] *Prospectus* (*Sainte-Beuve inconnu*, 166).

vie ou l'apparition des œuvres, il s'échappe en des digressions inégales, dans lesquelles il soulève et résout les diverses questions que l'on peut se poser à propos de son auteur. En général, sans suivre partout le même ordre, ni sans s'astreindre à les passer toutes en revue, il examine successivement les idées que l'écrivain s'est faites de Dieu, de l'art, de l'amour, de la nature, les principaux sentiments qu'il a exprimés, et ses mérites ou ses défauts. Quand tout a été de la sorte passé en revue, il conclut, ou plutôt il termine, sans conclure. D'ordinaire, la fin de son article est consacrée à la dernière partie de la vie de l'auteur, et il s'achève avec sa mort. Cela, me semble-t-il, est significatif. C'est bien le procédé d'un homme pour qui l'histoire, la biographie, l'individu sont tout, et qui ne prétend partir ni de l'œuvre pour s'élever à des théories artistiques, ni de l'homme et de l'œuvre pour se livrer à des constructions philosophiques.

C'est aussi le procédé de l'homme qui n'a point l'allure dogmatique et prétend insinuer plutôt qu'imposer ses jugements. Ces jugements sont diffus dans tout l'article, et, plus particulièrement, dans les différentes digressions. Encore (lorsqu'il s'agit du moins de juger les contemporains et de les juger un peu sévèrement), les critiques sont-elles voilées et entourées de toutes les précautions capables de les dissimuler : elles ont presque l'air de compliments. « Nous avons insisté sur ce poème, parce que l'éclat et la multiplicité des détails auraient pu dérober au lecteur l'harmonie de la composition ; nous l'avons analysé et souvent traduit en prose, parce que le verbe de la poésie est si brillant chez M. de Lamartine que l'œil est parfois tenté de s'y arrêter, comme l'oreille à l'enchantement de sa mélodie, sans trop s'inquiéter de pénétrer au delà [1] ». Il est impossible de dire sous des formes plus élogieuses que Lamartine compose mal et que la pensée chez lui n'est pas toujours très nette. Ou bien, et déjà, c'est le procédé oblique dont Sainte-Beuve fera plus tard si volontiers usage : les prétendues citations d'un anonyme, son très proche parent et avec qui il a l'air de ne se solidariser qu'à moitié [2]. En un mot, comme il l'a écrit un jour : unissant la « critique intestine » à la « louange extérieure », il s'efforçait « sous une forme indirecte d'éclairer et de rectifier la marche, d'y apporter les enseignements critiques, et, dans la manière dont il présentait ses amis poètes au public, de leur insinuer le vrai sens où ils devaient se

[1] *Pr. Lundis*, I, 327.
[2] P. *Litt.*, I, 162, note, et 163.

prendre eux-mêmes, se diriger, pour assurer à leurs talents le plein succès [1] ».

Et cet art en même temps que ce souci d'insinuer la critique révèle encore un trait que je n'ai peut-être pas assez mis en lumière : l'incomparable souplesse unie à l'incomparable justesse de son intelligence et de son esprit. Il saisit tout. Il comprend tout. Il pénètre même ce qu'il ne peut cependant pas embrasser d'un regard supérieur, ces « génies à pic » qui le dépassent. Il devine et sait rendre les nuances les plus délicates et les plus fines. A lire en détail chacun de ses articles, on reste plein d'admiration pour la perspicacité rare, pour la maturité d'esprit, pour la perfection du goût, de ce jeune homme de vingt-six ans.

[1] *Cahiers*, 41.

VIII

SAINTE-BEUVE ET LE SAINT-SIMONISME

I. Causes sourdes de rupture entre Sainte-Beuve et le Cénacle : désaccords littéraires, blessures d'amour-propre, crises intimes. — La Révolution de Juillet et l'anarchie littéraire qui en résulte : Sainte-Beuve isolé cherche une doctrine où se prendre et s'appuyer. Son instinct démocratique et sa défiance du régime de Juillet : causes diverses de son hostilité, sa campagne agressive contre le parti de la résistance. Son esprit républicain devenu social et humanitaire et, en même temps, sentimental et mystique : la doctrine démocratique, mais sociale et sentimentale, qui lui est nécessaire.

II. Le Saint-Simonisme et la démocratie ; le Saint-Simonisme et les tendances humanitaires ; le Saint-Simonisme et la religion. — Les étapes de la conversion de Sainte-Beuve au Saint-Simonisme : la philosophie de Diderot insuffisante ; l'éclectisme, faux et impuissant ; Sainte-Beuve, apôtre du Saint-Simonisme : il « s'approche du lard » et se prend plus qu'il ne l'avoue « à la ratière ». — De la critique romantique à la critique humanitaire : rupture lente et ménagée avec l'individualisme littéraire : l'art, la littérature et leur rôle social ; la pure critique littéraire restreinte et comme étouffée.

« J'ai traversé ensuite, ou plutôt côtoyé le Saint-Simonisme. »
(*Portraits Littéraires*, III, 545.)

« Mes relations, que je n'ai jamais désavouées, avec les Saint-Simoniens, restèrent toujours libres et sans engagement aucun. »
(*Ma biographie*, 43-44.)

I

C'est en 1827 que Sainte-Beuve s'était lié d'une amitié de plus en plus tendre avec Victor Hugo ; et, en 1830, cette amitié durait toujours. On peut se demander, quand on connaît notre homme, combien de temps elle aurait encore duré, même si les événements n'étaient pas venus brutalement dissoudre le Cénacle. « L'admiration » chez lui, comme devait le lui écrire un jour George Sand, « était une dispo-

sition généreuse de l'âme, mais la raison reprenait ses droits un peu plus tard [1] ». Jusqu'ici, à part le ton quelque peu étrange que nous avons noté dans certaines phrases de la préface des *Consolations*, à part ces aveux que nous avons recueillis de « nuages » passés sur « leur amitié pure », nous n'avons rien rencontré qui présageât une rupture. Et pourtant, cette rupture était imminente et la Révolution de Juillet qui en a été le signal n'en saurait être, à elle seule, la cause. Il nous en faut donc chercher les raisons profondes ; les récits, les plaintes, les allusions ultérieures de Sainte-Beuve nous permettent d'ailleurs de les découvrir.

Il y en eut d'abord de toutes littéraires. Sainte-Beuve, disions-nous, malgré la sincérité passionnée de son premier zèle romantique n'était pas un romantique sans réserves. Il avait l'intelligence trop nette et le sens critique trop pénétrant, l'imagination trop peu puissante et la sensibilité trop peu violente, la raison trop éclairée et le goût trop sobre, pour que toute illusion sur le système et sur les œuvres tardât beaucoup à s'évanouir en lui. D'autre part, sa nature d'esprit, amie du « médiocre », l'éloignait de Hugo lui-même, « le génie à pic », le « cyclope » énorme et disproportionné. « Il n'avait jamais réussi ou consenti à prendre son talent pour ce qu'il était..., il le désirait un peu autre qu'il n'était ou qu'il ne pouvait être...., il le tirait plus ou moins à lui » ; il se faisait « un idéal adouci ou embelli » de cette « réalité puissante [2] ». Or il commençait maintenant à le connaître depuis trop longtemps pour pouvoir encore s'abuser là-dessus : les contrastes ou même les oppositions foncières de leurs deux esprits apparaissaient de plus en plus clairement ; le Hugo réel se révélait sous le Hugo rêvé ; et, de lui aussi, Sainte-Beuve se « déliait ». Tout cela ne se manifestait guère alors ; mais la suite en a bien donné la preuve. Du jour où Sainte-Beuve s'était dépris de la séduction du premier moment, il devait revenir à son goût véritable, à son tempérament véritable, qui n'étaient ni le goût, ni le tempérament d'un vrai romantique.

Il y eut aussi de ce désenchantement des raisons plus personnelles. Dès 1831, Sainte-Beuve les a insinuées, et il les a insinuées dans un article qui se présentait presque comme une apologie, tout au moins une défense du Cénacle : *Les soirées littéraires* [3]. Il se sentait,

[1] *P. Cont.*, I, 513.
[2] *Ib.*, 463-464.
[3] Réponse à la *Camaraderie littéraire* de Latouche (*Revue de Paris*, oct. 1829).

au milieu de ses amis, prisonnier en quelque sorte de leurs doctrines, de leurs conseils, de leurs éloges mêmes. Il se connaissait bien et savait quelle influence le milieu exerçait sur lui ; il se voyait entraîné hors de sa voie naturelle. Cette intimité, qui jadis l'avait « consolé », « soutenu », qui avait « permis à quelques parties de son talent, craintives et tendres, de s'épanouir », risquait maintenant de l'égarer ; et, plus ou moins confusément, il aspirait à son indépendance. Il comprenait la nécessité « de ne se livrer que discrètement à la faveur, d'avoir toujours en lui, dans le silence et la solitude, une portion réservée, où il entendît son propre conseil et de se redresser aussi par le commerce d'amis éclairés qui ne fussent pas poètes [1] ». Ce besoin d'indépendance, la susceptibilité ombrageuse de son caractère l'augmentait encore. Comme jadis, il avait eu le sentiment d'être exploité par ses protecteurs du *Globe*, il avait maintenant le sentiment d'être humilié par ses amis. L'estimait-on à sa juste valeur ? Lui faisait-on la place qui lui convenait ? Ne l'écrasait-on pas en le comparant à des génies plus puissants ? Il le soupçonnait ; et les « liaisons » qu'il avait nouées avec tant de joie, lui semblaient devenues des « chaînes » : « Lors même que, fasciné par les plus gracieuses lueurs, on se flatte d'avoir rencontré autour de soi une portion de son rêve et qu'on s'abandonne à en jouir, les mécomptes ne tardent pas ; *le côté des amours-propres se fait bientôt jour,* et corrompt les douceurs les mieux apprêtées ; de toutes ces affections subtiles qui s'entrelacent les unes aux autres, il sort inévitablement quelque chose d'amer [2]. »

Enfin, il est une autre cause, tout à fait intime celle-là, et telle que nous hésiterions à en parler, si Sainte-Beuve lui-même ne nous en avait donné l'exemple et le droit. C'est la crise sentimentale à laquelle il a fait tant d'allusions en bien des endroits [3], et qu'il a racontée sous un voile transparent dans le trop fameux *Livre d'amour,* « ce grand événement de cœur qu'on n'a qu'une fois et qui, dans la sphère de la sensibilité et de la passion, domine toute une vie [4] ». Une amitié très tendre s'était peu à peu changée en une passion plus vive. C'était une affection qui devait rester innocente, mais qui, dès lors même, faisait regarder avec des yeux de rival celui que naguère on

[1] *P. Litt.,* I, 433-435. — Cf. sur l'étroitesse du Cénacle, *Lundis,* I, 293.
[2] *Ib.,* 437-438.
[3] *Ib.,* III, 545, pensée XV ; *P. Femmes,* 321, note ; *Préface* des *Pensées d'août* : *N^elle Corr.,* 19 ; *Cahier,* 42 ; peut-être aussi *P. Litt.,* I, 225, etc.
[4] *Lundis,* I, 63.

regardait avec des yeux d'ami. Ses qualités parurent moindres, ses défauts plus nombreux et plus choquants ; il ne fut plus que l' « homme grossier » dont le portrait peu flatté ouvre les *Cahiers* de Sainte-Beuve : « ... S'il veut obtenir de vous un service qui flatte son amour-propre, l'homme grossier est homme à faire intervenir près de vous, dans la conversation, le nom de sa femme, pour peu qu'il se doute que vous en êtes un peu amoureux ; il ne voit aucune indélicatesse, mais seulement une ruse très permise à cela [1] ». Les choses en étaient-elles encore là en juillet 1830? Étaient-elles déjà poussées plus avant? En tout cas, la situation d'esprit de Sainte-Beuve était moins calme que jamais, et il écrivait à Pavie :

Allez, mon ami ; priez pour moi et aimez-moi un peu ; car je souffre d'horribles douleurs à l'âme : toute ma poésie refoulée, tout mon amour sans issue s'y aigrissent et me dévorent. Je suis redevenu méchant. Oh ! quand on est haï que vite on devient méchant ! Je ne suis pas haï, ou du moins je m'inquiète peu de ceux qui me haïssent. Mais mon mal et mon crime, c'est de n'être pas aimé, de n'être pas aimé comme je voudrais l'être, comme j'aimerais l'être, aimant. C'est là le secret de toute ma folle existence, sans suite, sans tenue, sans but, sans travail d'avenir. Tout enfant, je ne rêvais dans la vie qu'un bonheur, l'amour ; et je ne l'ai pas obtenu ni même pleinement ressenti... Poésie, adieu ! au revoir, à travers cela ! Mais que je t'aimerai quand je pourrai te ressaisir ! Seulement, alors, viendras-tu au devant de moi, vieux et chauve, aux doigts rouillés pour la lyre, à la voix cassée pour le chant, à l'œil qui n'aura plus l'éclair de l'amour [2] ?

On ne saurait guère s'étonner que des sentiments pareils et de telles émotions aient, petit à petit, creusé entre Hugo et lui un fossé qui ne devait plus cesser de s'élargir.

Mais, s'il est vrai que la rupture était inévitable, s'il est vrai que Sainte-Beuve était déjà de ceux qui « méditaient leur évasion de cette nef trop étroite, leur éruption de ce cheval de Troie », cette rupture aurait pourtant mis un certain temps à s'accomplir ; elle ne se serait

[1] *Cahiers*, 1-3.

[2] « Au lendemain de la Révolution de Juillet. » J. CHASLE PAVIE, *Confidences romantiques* (*Débats*, 27 juin 1896) et TH. PAVIE, 7-9. — Dirai-je à ce propos un trait qui m'a frappé en lisant les articles écrits par Sainte-Beuve en 1830 ? Il y a dans l'article sur *Diderot* tout un florilège de paroles d'amour qui ne paraît point mis là sans raison (*Pr. Lundis*, I, 378-380). Je ne serais pas trop étonné que Sainte-Beuve les eût rassemblées à l'intention d'Adèle, dans un message voilé compris d'elle seule. C'est ainsi, dit-on, que *Han d'Islande* avait contenu des pages d'un autre, « qui étaient destinées à n'être comprises que d'une seule jeune fille ». (BIRÉ, *Victor Hugo avant 1830*, 292.)

achevée, elle ne se serait déclarée surtout que par degrés. La Révolution de Juillet, à l'improviste, la brusqua : « Le flot politique vint, *très à propos*, pour couvrir l'instant de séparation et délier ce qui déjà s'écartait [1] ».

Sainte-Beuve a toujours pensé que cet événement historique avait exercé sur la littérature même une influence capitale ; et, bien des fois, il y est revenu dans ses articles ultérieurs. Selon lui, à de multiples égards, la Révolution de Juillet a mis fin à quelque chose et a créé quelque chose. Elle avait disséminé le groupe « formé et expérimenté » du *Globe*, auquel se ralliaient « les talents nouveaux et les jeunes esprits » et qui, remplissant sa « mission de critique élevée et vigilante », représentait « l'autorité dans les lettres ». Par là, elle avait causé dans le développement de la littérature une solution de continuité :

De là une littérature à physionomie jusqu'à présent inouïe dans son ensemble, active, effervescente, ambitieuse, osant tout, menant les passions les plus raffinées de la civilisation avec le sans façon effréné de l'état de nature ; perdant un premier enjeu de générosité et de talent dans des gouffres d'égoïsme et de cupidité qui s'élargissent en s'enorgueillissant ; et, au milieu de ses prétentions, de ses animosités intestines n'ayant pu trouver jusqu'ici d'apparence d'unité que dans les ligues momentanées d'intérêts et d'amours-propres, dans de pures coalitions, qui violent le premier mot de toute harmonie morale [2].

Dans la poésie proprement dite, cette double influence n'avait pas été moins marquée. La Révolution de Juillet, avait d'un seul coup dispersé le Cénacle, « ce centre poétique auquel se rattachaient particulièrement les essais nouveaux d'une certaine valeur [3] ». Par là, elle avait ouvert une nouvelle période, « lancé tout ce qui avait haleine » dans une voie nouvelle. Après le groupe de la *Muse française* et après le Cénacle, voici venir « une troisième génération de poètes..... C'est quelque chose de plus varié, de plus épars qu'auparavant, de plus dégagé des questions d'école, de plus préoccupé de soi et de l'état de la société tout ensemble [4] ».

Enfin, et plus spécialement encore, cette révolution avait également bouleversé le développement normal du genre poétique auquel Sainte-Beuve s'était consacré. « La pensée intime, élégiaque, mélancolique » était séparée « de sa sœur », la pensée dramatique, qu'avait également

[1] *P. Cont.*, (Desbordes-Valmore), II, 93.
[2] *Ib.*, 452-453 (*De la littérature industrielle*).
[3] *Ib.*, 181 (Musset).
[4] *Ib.*, 181-182 (Musset).

nourrie le Cénacle ; elle devait désormais se faire à elle seule sa voie, humble et résignée :

Vivre, puisqu'il le faut, de la vie de tous, subir les hasards, les nécessités du grand chemin ; y recueillir les enseignements qui s'offrent, y fournir, au besoin, sa tâche de pionnier ; puis, se dédoubler soi-même et, dans une part plus secrète, réserver ce qui ne doit pas tarir ; l'employer, l'entretenir, s'il se peut, à l'amour, à la religion, à la poésie ; cultiver surtout sa faculté de concevoir, de sentir, d'admirer : n'est-ce pas là une manière d'aller décemment ici-bas, après même que le but grandiose a disparu et de supporter la défaite de sa première espérance [1].

Comme on le voit par ces derniers mots, et par le ton dont ils sont dits, cette Révolution de Juillet avait bouleversé aussi la vie de Sainte-Beuve lui-même. Qu'elle eût été dans la littérature générale le signal d'une liberté désordonnée, excessive, d'une « longue anarchie [2] », il s'en consolait après tout ; et il lui arrive même de s'en féliciter : « La vérité de plus belle est au libre concours : elle ressortira large et forte de cette confusion : voilà un avantage qui compense, selon nous, plus que la perte [3] ». Qu'elle eût mis fin au règne du Cénacle, il s'en consolait encore : la dispersion de ce cercle était inévitable et lui-même a trop bien su montrer les inconvénients des « Soirées littéraires [4] ». Mais, qu'elle l'eût brusquement isolé, — isolé comme poète, puisque le groupe élégiaque ne pouvait plus se reconstituer ; isolé comme penseur, puisque ses amis, qui l'avaient converti (autant qu'il pouvait l'être) à leur doctrine religieuse et politique, s'éloignaient maintenant de cette doctrine, ou y chancelaient [5] ; isolé comme homme, puisque les amitiés mêmes en furent ébranlées, — qu'elle l'eût isolé ainsi, voilà ce qu'il a pu difficilement lui pardonner. A cette époque de sa vie, dans son état d'esprit et de cœur, il avait besoin d'une croyance où s'appuyer, d'un secours intérieur où puiser la force ; et tout lui manquait à la fois. C'est pourquoi il se mit à « chercher en gémissant », ou tout au moins avec inquiétude. C'est pourquoi il fut de ceux « qui dérivèrent vers des systèmes tout à fait excentriques, les seuls pourtant qui offrissent quelque corps tant soit peu imposant de doctrine [6] ». Il y était poussé à la fois

[1] *P. Cont.*, II, 97 (Desbordes-Valmore).
[2] *Ib.*, 444.
[3] *Pr. Lundis*, II, 251.
[4] *Les Soirées littéraires* (*P. Litt.*, I, 430).
[5] *P. Cont.*, I, 400 (Victor Hugo). — Sainte-Beuve insiste singulièrement sur cette incertitude de la foi de Hugo (Cf. p. 409 pour les convictions politiques).
[6] *P. Cont.* (*Littérature industrielle*), II, 452.

par ses tendances démocratiques, par les ressouvenirs de son ancien altruisme jacobin, très modifié du reste, et par le trouble de sa sensibilité.

Le tonnerre des Trois-Journées réveilla en lui brusquement le vieil homme, girondin fanatique, l'ami de Daunou et le collaborateur du *Globe* libéral. Il avait été presque rallié par Martignac. S'il avait eu des défiances envers Polignac, il était pourtant resté plein d'espoir en l'accord final du peuple et de la royauté. Un instant, il s'était figuré que, par des concessions mutuelles, la royauté et le libéralisme pourraient peut-être s'entendre. Il avait été de ceux qui « espérèrent, ainsi que beaucoup de gens honnêtes à cette époque, que la dynastie restaurée ferait sa paix avec le jeune siècle ; qu'on touchait à une époque de progrès paisible ; que la *Monarchie selon la Charte* ne serait pas un poème de plus par l'illustre auteur des *Martyrs* [1] ». Il fut tout à coup désabusé. Au moment où parurent les Ordonnances, il était loin de Paris. Son ami et collaborateur, Ulric Guttinguer, l'avait invité à passer l'été auprès de lui, à Honfleur [2]. A la première nouvelle, il se mit en route. Mais, quand il arriva, tout était fini ; on « avait franchi deux degrés d'initiation à la fois [3] », comme il le disait à Ballanche : Charles X et le drapeau blanc suivaient la route de l'exil et le duc d'Orléans inaugurait, ou allait inaugurer « la meilleure des républiques ».

On pouvait penser que Sainte-Beuve embrasserait le parti qu'embrassaient la plupart des libéraux du *Globe,* qu'il se rallierait comme eux à la Monarchie de Juillet, qu'il la servirait soit dans la presse, soit dans les fonctions publiques. On le sait, il n'en fut rien, et, pendant presque les dix-huit années que dura le règne de Louis-Philippe, on devait le trouver dans l'opposition. Quelle fut la raison de cette attitude? La première qui se présente, — et l'on ne s'est point fait faute de l'alléguer, — est fâcheuse pour lui : c'est la jalousie.

On a vu, écrit M. d'Haussonville, que sa renommée naissante de critique était loin de suffire à l'ambition de Sainte-Beuve, et qu'il n'avait pas renoncé à conquérir par une œuvre ou une action d'éclat le retentissement de la célébrité. La Révolution de Juillet vint précisément, durant cette phase d'ambition inquiète, dissiper le petit monde littéraire au milieu duquel vivait Sainte-Beuve.

[1] *Pr. Lundis,* I, 403.
[2] *Ib.*, 411.
[3] *P. Cont.*, II, 32. — Cf. sa rancune obstinée contre la politique provocatrice de Polignac (*P. Cont.,* IV, 105).

Des collaborateurs quotidiens qu'il avait coudoyés dans les bureaux du *Globe*, bon nombre se laissa enlever aux lettres pour prendre place dans les assemblées et quelques-uns même dans les ministères. La veille, ils étaient connus seulement des érudits et des gens d'esprit; le lendemain, la France et l'Europe étaient familiarisées avec l'écho de leur nom. Six mois de vie parlementaire avaient plus fait pour la popularité de leur renommée que dix ans d'études et de travaux. Au milieu de tout ce bouleversement, que devenait Sainte-Beuve ? Obtenait-il sa part dans cette distribution nouvelle de la gloire, et quelqu'un de ses maîtres ou de ses condisciples l'avait-il appelé à parcourir avec lui la nouvelle carrière ? Non. Il demeurait ce qu'il avait toujours été jusque-là : homme de lettres, journaliste, et la Révolution de Juillet n'avait exercé sur son existence d'autre action que de le faire passer de la *Revue de Paris* à la *Revue des Deux-Mondes*. Nul doute qu'il n'ait vivement souffert de cet effacement momentané et que son amour-propre, prompt à s'aigrir, n'en ait conservé une cuisante blessure [1].

Assurément, un certain nombre de passages de Sainte-Beuve semblent confirmer cette explication. Le 15 septembre 1830, il écrivait à Pavie : « Mon ardeur de politique m'a repris, et je suis depuis un mois au *Globe*, jetant de l'âpre et sombre doctrine. *Je crois avoir à me plaindre de mes amis du « Globe »*, qui m'ont été fort peu bienveillants dès l'origine de leur faveur : le pouvoir gâte les hommes dès qu'ils y touchent [2] ». Peu de jours après en effet, il laisse échapper des mots désagréables pour les « salons doctrinaires [3] », des allusions violentes aux « hommes de transition..... qui font les capables et les prudents, sans physionomie, sans caractère décidé, à courte vue, égoïstes au fond, qui, la main sur le cœur, n'ont de sympathie réelle ni avec la Révolution de 89 ni avec celle de 1830 » et chez qui « les souvenirs patriotiques sont tournés en préjugés [4] ». Plus tard, il en revient encore à son regret et, fort irrespectueusement, divise les « hommes d'élite que le brave peuple » avait portés par-dessus ses épaules au delà du fleuve de la légitimité, en deux groupes, d' « effrayés et d' « hébétés », également hostiles au mouvement et au progrès [5]. Puis, sa rancune se déploie et s'explique encore en termes non moins nets : « Le cant doctrinaire qui menaçait d'envelopper une portion de la jeunesse, qui faisait fi de tout ce qui sortait du diapason magistral, de tout ce qui était vif, pétulant, spontané, passionné, poétique et, comme on disait

[1] D'HAUSSONVILLE, 79-80.
[2] TH PAVIE. 79.
[3] *Pr. Lundis*, I, 407 (4 novembre 1830).
[4] *Ib.*, 370 (2 septembre 1830).
[5] *Ib.*, II, 117, 123 (décembre 1832).

jacobin [1]; le cant doctrinaire si opposé au génie net, actif, entreprenant et accommodant de la France a cessé de peser sur la vérité; ce que les hommes de ce bord ont gagné en pouvoir matériel et temporaire, *ils l'ont à jamais perdu en autorité morale* [2]. » Et l'on sait de reste que dans une foule d'articles, dans ses lettres, dans ses *Cahiers* enfin, Sainte-Beuve a manifesté, contre les hommes qui arrivèrent alors au pouvoir et prirent part à la « curée », une rancune persistante [3].

Pourtant c'est lui faire tort, je crois, et le calomnier, que d'expliquer par cette jalousie *seule* sa passion contre la Monarchie de Juillet. Que la comparaison, qu'il ne pouvait s'empêcher de faire entre la brillante fortune des autres et sa médiocrité à lui, ait donné à cette haine plus d'aigreur et l'ait rendue plus durable, c'est probable, ou même c'est certain. Mais ce que nous savons de son état d'esprit et de ses anciennes dispositions nous autorise à en proposer aussi une autre raison, plus honorable pour lui. En somme, depuis 1827, c'est l'art surtout qui l'a occupé, et, au milieu du Cénacle, les préoccupations politiques étaient passées pour lui au second plan. Ses passions jacobines, ou plus exactement girondines, s'étaient assoupies plutôt qu'éteintes, et les opinions qu'il avait paru disposé à accepter n'avaient été chez lui que très superficielles: végétations adventices, opinions de milieu, de coterie, plutôt qu'opinions personnelles. « Bien que passionné pour la liberté et pour la France, il était tombé dans une sorte d'*apathie*: on avait tant répété autour de lui que l'abîme des révolutions était fermé, qu'il l'avait cru et en avait pris son parti, bien qu'un peu à contre-cœur [4]. » Le brusque éclat d'une révolution nouvelle, qui a dispersé le milieu où il s'était laissé endormir, a bien pu, du même coup, ranimer ses premières convictions, ses tendances foncières, — sans qu'il y ait eu, au moins sous une forme consciente, de motifs exclusivement égoïstes à ce nouveau changement.

Cela suffit, me semble-t-il, pour expliquer le rôle que prit alors Sainte-Beuve; et toute son attitude dès lors s'en déduit très naturellement. Avec la même logique qui a jadis entraîné ses maîtres, les Giron-

[1] On sent ici la rancune toute personnelle de Joseph Delorme.

[2] *Pr. Lundis*, II, 250 (8 août 1833).

[3] *P. Cont.*, II, 452 (1839); *P. Litt.*, III, 342 (1847); *Lundis*, II, 103 (1850); *Les Regrets* (*Lundis*, VI, 397) sont encore la manifestation d'une rancune longtemps couvée contre ce monde, et dont l'expression ne pouvait être rendue publique tant que Sainte-Beuve y était accueilli et fêté (1852); *Lundis*, VII, 361 (1853); *Lundis*, VIII, 301 (1853); *N. Lundis*, I, 88 (1861); *N. Lundis*, V, 457 (1863), etc.

[4] *Joseph Delorme, 3me édition* (*Pr. Lundis*, I, 410).

dins de la Législative, jusqu'à la déchéance de Louis XVI et à la proclamation de la république, lui, il réclame qu'on ne s'arrête pas à mi-chemin, et que, cette fois-ci encore, on aille jusqu'au bout. Nombre de ses articles d'alors sont tout politiques, et, dans ceux mêmes qui sont consacrés aux lettres, la politique reparaît encore, tant elle a pris d'importance pour lui [1]. Il combat ardemment l'avis de ceux qui, les yeux fixés sur l'Angleterre, veulent la copier servilement et prétendent s'en tenir à peu près à un simple changement de dynastie [2]. Il soutient ce qu'on appelle le parti du Mouvement et honnit les hommes de la Résistance [3]. Il fait l'apologie et propose l'exemple de la Révolution de 89 et de la Constituante [4]. Il célèbre — avec quelle passion! — l'héroïsme des sergents de La Rochelle [5]. Dans ses lettres privées même, il prêche avec conviction — et découragement — la même thèse : « Le seul moyen serait, en gouvernant, de manœuvrer selon l'esprit progressif avec largeur, hardiesse et confiance, ce qu'ils ne feront pas, ce qu'ils feront de moins en moins [6]. » Avec le temps, il se désole davantage, à mesure qu'il voit « l'heure irréparable d'asseoir l'état transitoire qu'il conçoit, s'écouler dans une inertie impuissante ou dans des tâtonnements rétrogrades [7] ». Il déplore alors « l'affligeant spectacle de la société environnante, tant de misère et de turbulence dans les masses, un si vague effroi, un si dévorant égoïsme dans les classes élevées, les gouvernements sans idée ni grandeur, des nations héroïques qu'on immole, le sentiment de patrie qui se perd et que rien de plus large ne remplace, la religion tombée dans l'arène, d'où elle a le monde à reconquérir, et l'avenir de plus en plus nébuleux, recélant un rivage qui n'apparaît pas encore [8] ». Et enfin, ce découragement se traduit en désespoir et en colère : avec quelle amertume, moins d'un an après la chute de Charles X, il parle du « désappointement pénible que le régime héritier de la Révolution de Juillet fait éprouver à toutes les âmes amoureuses d'idées et d'honneur [9] » !

[1] *Réception de Dupin* (*Pr. Lundis*, II. 102).

[2] *Deux Révolutions* (*Pr. Lundis*, I, 340).

[3] *Fiévée* (*Pr. Lundis*, I, 349).

[4] *Deux Révolutions* (*Pr. Lundis*, I, 362).

[5] *N. Lundis*, XIII, 10, note. — Cf. *Souvenirs et Ind.*. 40.

[6] Biré, *Victor Hugo après 1830*, I, 8. *Lettre* à Pavie. — Cf. *Lundis*, VI, 131, le même regret du moment favorable passé, noté par Sainte-Beuve chez Carrel.

[7] *Profession de foi du « Globe »* (*Pr. Lundis*, III, 361).

[8] *Diderot* (*P. Litt.*, I, 241). — Cf. *Lettre* à un Belge (*Revue des Revues*, 15 septembre 1898, p. 589, note).

[9] *George Farcy* (*P. Litt.*, I, 235). — Cf. son mépris pour le roi bourgeois, Pons, 202.

Mais cet esprit républicain qui renaissait ainsi en Sainte-Beuve prenait une double forme, ou tout au moins une double nuance toute nouvelle. 1830 ne répète pas 1826. Après un sommeil de quatre ans, les opinions de Sainte-Beuve devaient se ressentir et des changements qui s'étaient opérés dans la société contemporaine et des changements qui s'étaient opérés en lui-même.

D'une part en effet, cet instinct démocratique était plus social et plus humanitaire. Depuis que la paix avec l'Angleterre et avec l'Europe l'avait permis, l'industrie et le commerce s'étaient singulièrement développés en France. Il y eut une espèce de floraison économique que le libéralisme des économistes et du *Globe* avait favorisée, et dont les résultats cependant devaient se retourner contre le libéralisme. On laissait faire, on laissait passer, on prêchait la liberté absolue. Et, grâce à cette liberté, savants et commerçants ou industriels s'ignoraient les uns les autres, et ni les premiers ne songeaient à mettre leurs découvertes à la portée des seconds, ni les seconds ne songeaient à tirer profit des découvertes des premiers. Grâce à cette liberté, les industriels se faisaient concurrence mutuelle et ne parvenaient pas à coordonner leurs efforts. Grâce à cette liberté, les artisans ne savaient ni s'unir, ni s'entr'aider, la classe ouvrière et populaire, inorganisée, non protégée, souffrait des maux croissants. L'idée devait venir naturellement qu'il était nécessaire de refondre, ou de réformer, ou au moins d'ordonner à nouveau la société pour pallier à ces inconvénients. Cette idée était venue aussi à Sainte-Beuve. La politique, qui l'occupe tant, ne l'occupe pas seule, et surtout ne l'occupe pas pour elle-même : « la question sociale et humaine était posée désormais dans une latitude majestueuse et avec une invincible clarté [1]. » On se souvient de l'ancien altruisme jacobin de Joseph Delorme ; après l'orgie d'individualisme du romantisme et, sans doute, par l'effet même de la réaction, il reparaît, mais moins dogmatique, moins abstrait, fondé sur l'examen des faits courants et de la réalité vivante, et presque socialiste.

D'autre part, cet instinct démocratique s'était imprégné de sentimentalité et de mysticisme. Jadis, les sentiments eux-mêmes de Joseph Delorme s'étaient, en quelque sorte, intellectualisés. Il avait ressenti, à l'École de médecine, dans la lecture des philosophes ou des orateurs du XVIIIme siècle, cette « encéphalite » qu'a plus tard éprouvée Renan ; et son amour pour ses semblables paraît plutôt la conséquence d'une

[1] *Profession de foi* (*Pr. Lundis*, III, 359).

doctrine que l'élan spontané d'une affection, une exigence logique de son esprit plutôt qu'une aspiration de son cœur. Maintenant, tout est changé. Pendant les mois où il a écrit les *Consolations*, son âme s'est comme imprégnée de religiosité et elle voudra, quelque temps encore, s'y baigner. Depuis qu'il aime, sa sensibilité s'est à la fois amollie et exaspérée : il lui faut de la tendresse à répandre et à recevoir ; il tend à s'épancher ; il est pressé d'ouvrir son cœur et ses bras au genre humain. Dans cet état singulier, — et pour lui morbide — toute doctrine ne saurait le satisfaire. Pour le Girondin qui est en lui, il en faut une qui fonde l'organisation démocratique et républicaine de la société ; pour le « social » qui est survenu en lui, il en faut une qui résolve les difficultés de la question sociale ; pour l'élégiaque à dévotes tendances qui s'est comme greffé en lui, il en faut une qui soit à la fois sentimentale et religieuse.

II

Or justement une telle doctrine existait : c'était le Saint-Simonisme [1].

Saint-Simon, à vrai dire, n'avait pas été démocrate. Au contraire, « intellectualiste aristocrate [2] », au fond il a toujours rêvé, sans toujours l'exprimer nettement, la « bonne tyrannie » des savants que plus tard devait rêver à son tour Ernest Renan : incrédule à la souveraineté du peuple, « qui n'a jamais le loisir d'être souverain », il entendait remettre la direction de la société à l'intelligence bienfaisante, et à l'intelligence seule. De même, on ne peut pas dire qu'il fût républicain : la forme du gouvernement était pour lui chose secondaire ; l'esprit lui en importait seul, et, dans ses plans successifs de constitution — des *Lettres d'un habitant de Genève* (1803) aux *Opinions littéraires* (1824) — il pouvait sans être gêné garder empereur et roi, ou même requérir leur appui [3]. Mais la logique de ses idées était plus forte que son atavisme de féodal ou que sa prudente indifférence envers les situations de fait. Le roi, dans le système de Saint-Simon, n'est guère qu'un

[1] Cf. FAGUET, *Politiques et moralistes*, II ; GEORGES WEILL, *Saint-Simon et son œuvre* ; G. WEILL, *l'École Saint-Simonienne* ; CHARLÉTY, *Essai sur l'histoire des idées Saint-Simoniennes*.

[2] FAGUET, 18.

[3] WEILL, *Saint-Simon*, 35, 46, 47, 157-158.

intermédiaire superflu, un rouage de luxe dont on pourrait aisément se passer : « il se promène au milieu de tout cela ». dit M. Faguet en des termes aussi justes qu'ils sont spirituels [1]. Saint-Simon lui-même a fini par le sentir : « il laisse entendre que dans le système nouveau la royauté disparaîtra d'elle-même [2] ». A plus forte raison ses disciples feront-ils bon marché de la royauté. Recrutés presque tous parmi des élèves de l'École Polytechnique, des banquiers, des industriels, des commerçants, par leur naissance, leur situation sociale, leurs relations avec la jeunesse bourgeoise et libérale, ils avaient de longue date été déshabitués du préjugé de la légitimité. Dès la première journée de Juillet, ils acceptèrent donc allègrement la chute du trône, allèrent faire le coup de feu sur les barricades ou crier dans les rues « Plus de Bourbons », songèrent même à s'emparer du pouvoir [3]. Ainsi, l'établissement d'une royauté nouvelle leur parut presque une demi défaite : Louis-Philippe et surtout les ministres de la Résistance furent leurs ennemis ; et il leur sembla que l'avènement d'une république était la seule chance qu'ils eussent de mettre en pratique leurs théories. — De même, Saint-Simon avait été naturellement amené à élargir la base de la société, à faire participer un plus grand nombre, d'une manière indirecte, à la direction de la communauté, à considérer la masse du peuple comme le réservoir où devait s'élaborer et se renouveler sans cesse l'aristocratie dirigeante. Ainsi, il avait abouti au moins à une « démocratie limitée [4] ». Ses disciples vont aller plus loin ; tous roturiers, bâtards comme Bazard, juifs comme Halévy ou les Rodrigues, anciens carbonari comme Augustin Thierry, petits bourgeois ou nés du peuple, ils n'avaient pas, même inconsciemment, la superstition de l'aristocratie ; ils appelaient à eux (c'est-à-dire au gouvernement, ils n'en doutaient pas), toutes les bonnes volontés quelles qu'elles fussent ; et ils ne songeaient plus guère à établir ces « académies » recrutées par cooptation, où Saint-Simon avait trouvé une espèce de compromis entre ses sentiments féodaux et ses idées plus modernes [5]. L'école Saint-Simonienne avait plus nettement que son chef des tendances républicaines.

D'autre part, en voulant fonder sa morale sur le *physicisme*, c'est-

[1] P. 20.
[2] P. 40. Weill, *Saint-Simon*, 157, note.
[3] Weill, *l'École Saint-Simonienne*, 41-45.
[4] Faguet, 20. — Cf. l'apologue de 1819 qui a valu des poursuites judiciaires à Saint-Simon.
[5] *Ib.*, 20.

à-dire en somme sur la science ou la nature [1], Saint-Simon avait été amené à lui donner comme but non la moralité, mais le bonheur. La moralité, en effet, n'existe pas dans la nature; — l'immoralité non plus, à vrai dire : la nature est d'un autre ordre que l'humanité, qui seule a pu concevoir et acccepter ou inventer ce finalisme supérieur qu'établit la morale. Le but d'un gouvernement, par suite le résultat de la réforme espérée, ce sera donc le bonheur social. Mais ce bonheur ne consiste pas, comme on l'a cru, dans la liberté, ni dans l'égalité, ni dans la souveraineté du peuple : l'expérience de la Révolution l'a trop bien montré, et le peuple, au fond, est indifférent, sinon à ces grands mots, du moins à leur contenu réel [2]. Que reste-t-il alors, sinon d'améliorer le sort de la majorité souffrante, c'est-à-dire « de la classe qui n'a pas d'autre moyen d'existence que le travail de ses bras »? Saint-Simon y consacre sa vie : « ... c'est le désir de trouver un moyen de terminer d'une manière douce l'effroyable crise dans laquelle toute la société européenne se trouve engagée qui l'a fait tomber dans cet état de détresse [3] » dont l'achèvement de son système l'a tiré. Le ***Catéchisme national*** et le clergé nouveau répandront donc les connaissances utiles et les moyens d'acquérir « les plaisirs et les jouissances propres à développer son intelligence ». L'industrie mettra à la disposition de tous les ressources que ses progrès lui permettent d'offrir. Et l'harmonie universelle régnera dans le monde des hommes associés et hiérarchisés. Ainsi se développe la doctrine philanthropique et non pas peut-être socialiste, mais quasi-socialiste de Saint-Simon. Le Saint-Simonisme, comme l'écrivait plus tard Sainte-Beuve [4], « a tué la foi au libéralisme pur ». C'est un beau mot que le mot de liberté, et une belle chose que cette dignité humaine dont elle est le fondement; mais, « à côté de la dignité, n'oublions jamais cet autre sentiment inspirateur, au moins égal en prix, l'humanité, c'est-à-dire le souci de la misère, de la souffrance, de la vie insuffisante et chétive du grand nombre ». Le libéralisme de la Restauration, « doctrine peu élevée, peu intelligente du passé et du passé même le plus récent, méconnaissant et méprisant tout de ses adversaires, purement tournée aux difficultés du moment, pleine d'illusions sur l'avenir », ce libéralisme n'avait pas compris

[1] Faguet, 21.
[2] Weill, *Saint-Simon*, 170.
[3] Quatrième fragment de la *Vie de Saint-Simon écrite par lui-même*, 1812 (*Œuvres*, p. xxxviii).
[4] *N. Lundis*, IV, 144-160.

l'importance de l'idée d'autorité, de l'idée d'organisation et de hiérarchie, de l'idée de solidarité sociales. Au contraire, le système du *Producteur* offrait une satisfaction aux plus nobles aspirations de cette époque généreuse, enflammée jusqu'à la déclamation. Et la morale humanitaire de Saint-Simon, plus encore que sa vague politique, attira des disciples à sa doctrine.

Enfin, par une autre conséquence, — qui ne laissait pas aussi de paraître un peu contradictoire, — Saint-Simon avait voulu fonder une religion nouvelle. « Le bonheur du plus grand nombre », il le sentait bien, n'était qu'une application matérialisée des principes de la charité évangélique; et, ce qui dans la nouvelle doctrine était le meilleur, c'est ce qu'elle avait conservé de cette charité : elle ne répondait plus seulement aux exigences de l'intelligence, mais aussi aux besoins du cœur humain. Ainsi ses idées s'élargirent ; le « pouvoir spirituel », qu'il avait toujours placé à côté ou au-dessus du « pouvoir temporel », tendit à devenir une Église, comme sa doctrine tendait à devenir une religion : le *Nouveau Christianisme*. Dans cette religion, le culte et le dogme restent chose accessoire, tandis que la morale devient la partie essentielle. La morale religieuse est la même et elle a la même formule que la morale purement humanitaire. Seulement ici, la formule n'apparaît plus comme la conclusion logique d'une déduction ; elle exprime la volonté de Dieu qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres » ; elle revêt par là-même un caractère sentimental, qui la rend plus efficace pour l'être de sentiment qu'est l'homme [1]. L'instinct de religion ou de religiosité qui anime ici Saint-Simon ne lui est point propre. C'était celui de l'époque entière ; et des influences très différentes de la sienne, celle de Ballanche par exemple, « inspiraient un souffle religieux » au matérialisme dont lui et les siens étaient en réalité partis [2]. Malgré le rétablissement de l'ancien édifice religieux, les crises de la Révolution avaient laissé bien des âmes inquiètes et inapaisées : elles étaient tourmentées par le mal du siècle, le doute des René, la mélancolie des Oberman et des Werther. Et à côté de ceux qui cherchaient un refuge dans la foi traditionnelle, nombreux étaient ceux qui tentaient confusément des voies non encore frayées. Ainsi firent les disciples de Saint-

[1] WEILL, *Saint-Simon*, 189, sqq. ; FIDAO. *Positivisme et catholicisme* et *La portée actuelle de la doctrine de Saint-Simon* (*Quinzaine*, 16 novembre 1901 et 1er juin 1902) ; GEORGES GOYAU, *Les Saint-Simoniens* (*Autour du catholicisme social*, 1re série, p. 173, sqq.).

[2] *P. Cont.*, II, 43.

Simon. Eugène Rodrigues, Enfantin, Bazard fondèrent la religion Saint-Simonienne : le 31 décembre 1829 — juste à la veille de la Révolution, — on élut le pontife suprême en la personne d'Enfantin, et l'apostolat des masses s'organisa [1], comme si les Saint-Simoniens avaient prévu l'imminente crise politique et morale dont ils allaient profiter. C'est par là encore que le Saint-Simonisme devait plaire à Sainte-Beuve. Cette doctrine qui « donnait à plus d'un qui en manquait l'idée d'une religion et le respect de cette forme sociale, la plus haute de toutes », cette doctrine qui apportait « la démonstration de l'importance de la chose religieuse [2] » devait le satisfaire, lui qui avait alors besoin d'une religion.

Car il avait besoin d'une religion. A la fin de ses *Consolations*, son livre de poésie le plus catholique assurément, il avait laissé voir une des raisons pour lesquelles il ne pouvait décidément se rallier au catholicisme alors dominateur : la raison politique.

> Prêtres qui l'entourez (*Charles X*),
> et par d'obscures trames
> Enchaînez sa vieillesse à vos vœux d'ici-bas,
> N'avez-vous point assez du service des âmes [3] ?

demandait-il quelque temps après l'avènement du ministère Polignac ; et la chute de la Restauration n'avait fait que le confirmer dans cette défiance du clergé. Les aspirations républicaines subitement ranimées avaient réveillé, en lui comme chez la plupart, l'hostilité latente contre le catholicisme. Au premier moment, la Révolution de Juillet avait paru à tous dirigée contre l'autel aussi bien que contre le trône ; les missions, la « Congrégation » et les Jésuites n'étaient pas moins amèrement reprochés au régime tombé que les Ordonnances ; et la foule avait cru couronner les Trois Glorieuses en pillant l'archevêché. Le catholicisme payait lourdement l'appui qu'il avait demandé et prêté à la légitimité. D'autre part, sous l'influence de Chateaubriand, et dans le groupe romantique où avait vécu Sainte-Beuve en ces dernières années, le catholicisme apparaissait alors comme une doctrine quasi-aristocratique et individualiste. Cette religion-là ne pouvait guère s'accorder avec les tendances régnantes, démocratiques et sociales ; et Sainte-

[1] WEILL, *l'École Saint-Simonienne*, 13.
[2] *N. Lundis*, IV, 146.
[3] *Consolations*, 95 (décembre 1829).

Beuve n'avait point su découvrir une autre façon de le comprendre : il y fallait Lamennais. Voilà pourquoi sa main levée pour frapper à la porte du sanctuaire retomba sans qu'il y eût touché. Il chercha ailleurs, et il crut qu'ailleurs il trouverait :

Le siècle est, dites-vous, impie:

répondait-il encore aux prêtres qu'il apostrophait tout à l'heure,

— il ne l'est pas!

Il est malade, hélas! il soupire, il espère:
Il sort de servitude, implorant d'autres cieux;
Vers les lieux inconnus que lui marqua son Père,
Il avance à pas lents et comme un fils pieux;

Il garde du passé la mémoire fidèle
Et l'emporte au désert; — dès qu'on lui montrera
Un temple où poser l'arche, une enceinte nouvelle,
Tombant la face en terre, il se prosternera.

Où serait le « temple où poser l'arche » ?

Il semble que d'abord, d'un bond pour ainsi dire, Sainte-Beuve en soit revenu au XVIIIme siècle et à Diderot. L'œuvre analytique et destructive de la philosophie du XVIIIme siècle avait en effet quelques analogies avec les tendances combatives du parti du Mouvement. Mais à peu près seul, Diderot, « le génie le plus synthétique de son siècle », exprimait avec une chaleur vraie, avec une impiété aux allures religieuses, ses aspirations indécises à un nouveau « système complet, réfléchi » : et la sympathie qu'obtenait auprès de Sainte-Beuve « la plus allemande de toutes nos têtes » se traduit visiblement dans les deux articles de septembre 1830 [1].

Pourtant, l'œuvre de Diderot était trop éparse, trop contradictoire, trop inachevée pour le satisfaire; le sensualisme de l'auteur du *Voyage de Bougainville,* dans son débraillé cynique, ne se voilait pas assez de pieuses apparences. Plus près de lui, il trouva mieux. Le Saint-Simonisme, « ce sanctuaire mystique, le Sacré-Cœur en vérité de la jeunesse républicaine et prolétaire », s'accommodait bien mieux à ses aspirations. Son « côté amoureux, mystique, insinuant », sa « forme attrayante et affadie » étaient comme préparés à souhait pour « ce cœur avide », cette « imagination tendre [2] ». Depuis quelque temps

[1] *Pr. Lundis*, I, 373, 374, 375.
[2] *Ib.*, II, 176.

d'ailleurs, Sainte-Beuve était poursuivi par les appels de la grâce Saint-Simonienne. Par une rencontre qui dut faciliter l'entente, les bureaux du *Globe* se trouvaient justement dans la maison habitée par les Saint-Simoniens [1]. Quelques-uns d'entre eux, frappés du ton des *Consolations* et sentant là une disposition d'âme voisine de la leur, lui adressaient de chaleureuses épîtres, des appels pressants de se convertir à la religion de l'avenir. Lui, d'abord, il avait répondu : « Pourquoi irais-je à vous? Vous êtes encore en marche, vous n'êtes pas plus fixés que je ne le suis [2] ». Mais cette résistance ne dura guère; bientôt dans son « illusion d'un essor plus vaste et d'un rajeunissement moral [3] », il se jeta avec enthousiasme au milieu d'eux, il communia en Dieu « se révélant par l'humanité [4] ».

En tournant le dos à la voie qu'il avait jusqu'alors suivie, Sainte-Beuve, au retour, rencontra sur sa route le spiritualisme cousinien, comme il l'avait rencontré à l'aller; mais, cette fois, il s'y heurta au lieu de s'en aider. Il lui était impossible de sympathiser avec ce groupe ni même avec ceux qui de près ou de loin l'avaient favorisé. La sourde querelle qui, depuis deux ou trois ans, couvait entre Dubois et lui venait d'éclater et d'aboutir au fameux duel [5]. Quant aux éclectiques purs, il avait déjà pour leur « générosité », leur « parfait désintéressement moral habituel, leur parfaite grandeur d'âme sous l'œil de Dieu », l'ironique mépris qu'il a plus tard si vivement exprimé [6]. Où est le temps que Sainte-Beuve écoutait avec une religieuse émotion les cours privés de Jouffroy et en savourait les leçons? Maintenant, il combat ouvertement, dans le *Globe* les théories que le même Jouffroy exprime au nom de « l'éclectisme, silencieux depuis longtemps ». Les trois articles de réfutation, qu'à l'exemple de Leroux il leur a consacrés, à la fin de 1830 et au début de 1831, sont une véritable apologie de la Nouvelle religion. Et d'abord, il proclame l'insuffisance de la philosophie. C'est un fait historique : il n'y a point de société aristotélique, platonicienne, épicurienne, cartésienne, newtonienne, leibnitzienne, etc. ; car la philosophie est impuissante à « faire croire » l'humanité et à « lui donner foi en ses destinées [7] ». Comment en effet pourrait-elle aboutir à la vérité,

[1] *Ma biographie*, 40-41.
[2] *Poésies*, II, 121. — Cf. OLIVIER. 11.
[3] *Pr. Lundis*, II, 177.
[4] *Ib.*, III, 413.
[5] Cf. TROUBAT, *Vie de Sainte-Beuve, Tableau*, I, XXIJ.
[6] *N. Lundis*, VIII, 37.
[7] *Pr. Lundis*, II, 9.

quand on la voit partir d'une double erreur initiale ? Qu'est-ce que cet homme qu'elle étudie isolément, détaché du tout, comme s'il n'était pas « une molécule vivante, incessamment excitée et modifiée par l'organisme social dont elle fait partie intégrante [1] » ? Qu'est-ce que ce « moi », non seulement distinct de la matière, mais opposé et comme hostile à la matière ; abstraite entité à qui seule la philosophie veut reconnaître la conscience, parce que seule elle a la conscience réfléchie ; force uniquement pensante qu'une analyse arbitraire extrait de l'être total, chez lequel elle est pourtant inséparable de l'activité physique, de la sensation et de la sensibilité [2] ? La réalité n'est pas ainsi. Dans la réalité, la matière et l'esprit sont un être unique, l'âme et le corps sont inséparables en une vie unique, « insécable, qui dans sa réalité physiologique embrasse en nous depuis le mouvement le plus obscur jusqu'à la volonté la mieux déclarée [3] ». Dans la réalité, l'homme n'est pas isolé : il vit dans l'humanité, qui est « autre chose qu'une collection et qu'une succession d'individus », qui « existe et vit par elle-même », qui, comme la nature, « est une manifestation incessamment perfectible de Dieu [4] ». Dans la réalité, en un mot, il faut, rejetant la méthode intellectualiste et abstraite qui aboutit au divorce de la matière et de l'esprit, reconnaître l'unité foncière de ces deux éléments, arriver enfin à un panthéisme nouveau, non point logique comme celui de Spinoza, mais « sensible au cœur », pour parler comme Pascal.

Et c'est en cela que consiste la nouvelle religion. Elle est une révélation dégagée des formes enfantines, des phénomènes d'hallucination des révélations antérieures ; elle produit « un nouveau rapport plus parfait entre l'homme et ce qui l'entoure, entre l'homme et Dieu [5] ». Elle est venue, cette révélation, et il a paru ce révélateur : c'est le Saint-Simonisme et c'est Saint-Simon [6]. Puisque « la solution dont dépend le bonheur de l'humanité est trouvée », le devoir de tous, c'est de se « dévouer à la répandre [7] ».

Sainte-Beuve en effet s'y dévoue avec une ardeur croissante : il se fait pour le Saint-Simonisme naissant le même panégyriste qu'il s'était

[1] *Pr. Lundis*, II, 18.
[2] *Ib.*, 22.
[3] *Ib.*, 34, sqq.
[4] *Ib.*, 40.
[5] *Ib.*, 17.
[6] *Ib.*, 23.
[7] *Ib.*, 11.

fait pour le romantisme. A la « morale jadis excellente du catéchisme », il prétend substituer la nouvelle doctrine [1]. Lié de plus en plus avec Leroux [2], il est l'accoucheur de ses idées pénibles [3] et rédige pour lui la profession de foi Saint-Simonienne du *Globe* transformé [4]. Il célèbre avec piété les saints de la « révélation nouvelle » et exhorte les lecteurs à se « jeter en larmes dans les bras de Saint-Simon [5] ». Jusque dans les articles de littérature pure, il ne peut se tenir de célébrer « l'enfantement merveilleux de ce qui va devenir l'espérance, la foi et l'amour du monde [6] ». Dans une lettre du 5 novembre 1830, Enfantin, le pape, se félicitait du zèle de Sainte-Beuve : « On peut déjà tout à fait compter sur lui [7]. » Sainte-Beuve aura beau dire plus tard : « J'ai pu m'approcher du lard, mais je ne me suis pas pris à la ratière [8] »; le fait est qu'il y était, dans la ratière; seulement il en est sorti avant que la trappe ne fût tombée.

A cette période de sa vie, Saine-Beuve avait donc abjuré le libéralisme de la Restauration et ses illusions; il avait, en politique comme en religion, renoncé à l'individualisme [9] : il était fatal que tôt ou tard, ou même avant peu, il se débarrassât aussi de l'individualisme en littérature. Maintenant d'ailleurs, il avait assez cultivé le romantisme pour le bien connaître; et, avec sa nature d'esprit, son intelligence si prompte à découvrir l'envers des plus belles choses, connaître à fond une doctrine, c'était se préparer à la quitter. « La Révolution de Juillet, en rompant brusquement le concert poétique, montrait bien ce qu'il ne fallait pas faire... Evidemment, *il n'y avait pas à songer, après 1830, à devenir ou à continuer d'être le critique du romantisme poétique* [10]. » Il y avait là comme une réaction naturelle : « Le romantisme dans la critique a dû en effet amener par contre-coup l'humanitarisme. On n'avait voulu voir dans une œuvre que les conditions de

[1] *Pr. Lundis,* II, 49.
[2] *Lettre* à Rogier, 16 mai 1831 (*Revue des Revues*).
[3] *Ma biographie,* 39. — Cf. Pons, 33.
[4] *Pr. Lundis,* III, 344.
[5] *Ib.,* II, 50-60.
[6] *Ib.,* 62. — Cf. *P. Litt.,* III, 234 : « les conséquences du dogme de la perfectibilité humaine », etc., et noter « la phraséologie légèrement Saint-Simonienne » de l'article sur Mérimée (*P. Cont.,* II, 197).
[7] Cité par d'Haussonville, 86.
[8] *Ma biographie,* 44.
[9] *N. Lundis,* IV, 144. — Cf. sur Hugo, *P. Cont.,* I, 407.
[10] *P. Cont.,* III, 331.

l'art pur : cela a conduit les contradicteurs à n'y voir que l'idée sociale et le bon motif amplifié jusqu'au grandiose. La Révolution politique de 1830 a donné le signal naturel à ce revirement littéraire [1]. » Ce qui caractérise bien Sainte-Beuve, et nous révèle à plein la lucidité consciente de ses évolutions, c'est qu'il a lui-même signalé ce changement à l'heure presque où il s'accomplissait. Dans la première préface des *Critiques et Portraits littéraires*, après avoir signalé dans les articles écrits avant 1830, l' « intention littéraire systématique », l' « investigation théorique marquée sur divers points de l'art », il ajoutait : « Les suivants, à partir de *George Farcy*, *ont avant tout une signification morale* et se rapportent à une littérature plus indifférente ou même légèrement désabusée [2]. » Ces questions de littérature et d'art pur, de forme, de rythme, de style, qui avaient paru au romantique Sainte-Beuve si importantes, paraissent maintenant bien vaines et bien vides au Saint-Simonien Sainte-Beuve.

Naturellement d'ailleurs, et quoi qu'au fond il en pensât, il ne se sépare pas brutalement : ce n'est pas sa manière. Un article de rupture très net, une déclaration de guerre publique comme les *Regrets*, ne sont pas dans ses habitudes. Et puis, il craignait un peu le ridicule : il avait été en faveur de l'École un trop haut sonneur de trompette, pour pouvoir rompre brusquement sans s'attirer, avec les inimitiés de ceux qu'il abandonnait, les railleries du public [3]. Enfin, il avait des raisons plus particulières encore pour ne point se fermer la porte de Victor Hugo et rester exclu de cette maison où il désirait revenir. C'est pour cela qu'il « se contraint et se dédouble [4] » : qu'il lui faut « bien des précautions » et des « mitaines » pour reconquérir sa liberté, et encore « pas tout entière » : il sous-entend les choses plutôt qu'il ne les dit à cause « des engagements d'amitié et des antécédents avec lesquels il ne peut rompre tout d'un coup [5] ».

C'est ainsi qu'il proclame bien haut son admiration et son amitié pour Hugo : qu'il se porte garant de son libéralisme auprès du public [6] : qu'il publie dans la *Biographie des Contemporains* un récit tout favo-

[1] [illegible]

[2] [illegible]

[3] [illegible]

[4] [illegible]

[5] Lettre à [illegible]

[6] [illegible]

rable de sa vie [1]: qu'il paraît imbu encore de l'idée romantique de l'art et de l'artiste [2]; qu'au nom de tous enfin, il répond à l'article venimeux de la *Camaraderie littéraire* et défend le Cénacle, avec lui-même, contre Latouche [3]. Mais le ton même de cette défense est un peu froid pour être d'un ami sans réserves : il n'y cache point les inconvénients du Cénacle et de son étroitesse ; il n'y cache point les signes avant-coureurs de dissolution que laissait percer l'apparente intimité de tant de poètes; ce n'est pas la riposte vigoureuse et agressive que Planche fera, — de l'extérieur pourtant [4]. Dans son article sur *Joseph Delorme*, c'est la même note : « Le Cénacle n'était après tout qu'un Salon » et s'il a valu quelque chose, c'est qu'il était déjà presque inconsciemment une « association ». Partout se manifeste une vivacité d'aspirations *sociales* bien différente du désintéressement trop aristocratique de la moderne Pléiade et de sa conception de l'art [5]. Sainte-Beuve veut élargir tout cela, mêler la littérature non seulement au mouvement des autres arts, mais même « au mouvement profond de la société [6] ». L'article *Espoir et Vœu du mouvement littéraire et politique après la Révolution de 1830* est un véritable programme sous forme de prophétie. Les formes de l'art et de la littérature, selon Sainte-Beuve, sont liées aux révolutions politiques et sociales : depuis le XVIIIme siècle, les circonstances les avaient maintenues à l'écart « du mouvement général de la société »; mais maintenant « peuple et poètes vont marcher ensemble » : « les destinées presque infinies de la société régénérée, le tourment religieux et obscur qui l'agite, l'émancipation absolue à laquelle elle aspire, tout invite l'art à s'unir étroitement à elle... La mission, l'œuvre de l'art d'aujourd'hui, c'est vraiment l'épopée humaine, etc. [7] ».

Ainsi, l'art a une mission maintenant en dehors de lui-même, il a un rôle « pragmatique, éducateur [8] »; et le vœu de Sainte-Beuve c'est qu'il l'accomplisse; sa tâche, c'est de l'y aider. On comprend alors

[1] Publiée sous la direction de Rabbe et de Vieilhe de Boisjolin, tome IV, 2me partie, p. 331. — Cf. *P. Cont.*, I, 384.

[2] *Pr. Lundis*, I, 419.

[3] *Les soirées littéraires* (*P. Litt.*, I, 430).

hors [4] *La jalousie littéraire.*

[5] *Pr. Lundis*, I, 40.

[6] *P. Cont.*, II, 243.

[7] *Pr. Lundis*, I, 394. — Cf. la note p. 394 et à la p. 406 le développement sur la mission de l'élégie, « redevenue solennelle et primitive au milieu de ses propres et personnelles émotions » : Joseph Delorme ne s'oublie pas lui-même.

[8] Cf. GOYAU, *Autour du catholicisme social*, I, *l'Ecole Saint-Simonienne*, p. 192.

que dans toute cette période il ait écrit bien peu d'articles purement littéraires : les discussions politiques et la propagande Saint-Simonienne l'occupaient trop. Ainsi sa nouvelle méthode, plus morale et moins exclusivement littéraire, a peu d'occasions de se manifester. Son portrait de Farcy, en tête des *Reliquiæ* du héros de Juillet, est peut-être le seul qui puisse se comparer à ses portraits antérieurs. Ses articles du *Globe* sur la Correspondance de Diderot ne sont guère qu'une ébauche du portrait qu'il va sous peu donner de l'auteur à la *Revue de Paris:* sa biographie de Hugo n'est, en quelque sorte, qu'une première épreuve de l'article qu'il va publier dans la *Revue des Deux-Mondes:* et ces deux articles eux-mêmes des deux Revues, parus presque dans le même mois que *Farcy,* révèlent déjà une autre inspiration, des tendances moins nettement Saint-Simoniennes. Dans les pages peu nombreuses que Sainte-Beuve a ainsi consacrées à la littérature jusqu'en juin 1831, c'est à peine si l'on peut relever quelques traits caractéristiques : son amour des détails copieux et abondants, de l'intimité, des choses jolies plus que belles, sa répugnance pour la violence et le cynisme [1]. Une fois la crise romantique passée, son fonds personnel, modéré, réapparaît de plus en plus, et l'on voit poindre ce goût moyen, auquel il va plus tard se tenir.

Comme dans un lac, pendant l'orage, les eaux profondes et les eaux troubles des torrents se mêlent pour quelques heures aux eaux de la surface, les colorent de leurs teintes, puis tombent ou retombent loin des yeux; les parties romanesques innées en son esprit, les traces des influences romantiques subies s'enfoncent, elles aussi, et disparaissent lentement. Mais, si dès lors il semble pressentir la doctrine littéraire à laquelle il s'arrêtera, il n'a point trouvé encore les doctrines philosophiques auxquelles s'attacher pour toujours : sa barque va errer devant plusieurs ports ouverts, mais qui ne sont point faits pour elle, avant de jeter l'ancre au mouillage définitif.

[1] *Pr. Lundis,* I, 372, 375, 384, 388.

IX

SAINTE-BEUVE ET LE MENNAISIANISME

I. Rupture lente avec le Saint-Simonisme. — Relations avec Lamennais : accord entre les tendances religieuses et démocratiques de Sainte-Beuve et la doctrine mennaisienne ; intimité et influence croissantes ; quasi-conversion de Sainte-Beuve, ses scrupules, ses examens de conscience, les espérances qu'il donne, les sujets et le ton de ses articles. — Relations avec Carrel : toute politique, cette influence s'accorde avec celle de Lamennais ; campagne de Sainte-Beuve au *National* contre le régime de Juillet. — Progrès de l'anti-individualisme en littérature : rupture de plus en plus marquée avec Hugo et le romantisme.

II. La conception et la méthode critiques. — Adieux à la critique romantique ; annonce d'une critique plus désintéressée ; au souci de la forme pure a succédé le souci de la « question humaine et religieuse » ; recherche de la véritable doctrine morale ; critique non psychologique, mais philosophique dans son intention dernière : difficultés spéciales de cette critique appliquée aux contemporains : délicatesse nécessaire de l'analyse et délicatesse plus nécessaire encore de l'expression, les insinuations et les réticences. La méthode biographique et psychologique : la formation, l'évolution des esprits, des talents et des doctrines. — Le tempérament de Sainte-Beuve révélé dans ses articles : lutte, ou plutôt accord, du souci de la réalité et du goût ; le procédé.

« J'ai traversé ensuite ou plutôt côtoyé le Saint-Simonisme et, *presque aussitôt*, le monde de Lamennais, encore très catholique. »
(*Portraits Littéraires*, III, 545.)

I

La belle harmonie des premiers temps ne dura guère dans l'école, ou plutôt dans l'Église Saint-Simonienne [1]. Dès mai 1830, Enfantin avait affiché des prétentions sacerdotales qui devaient tôt ou tard ame-

[1] Weill, *l'École Saint-Simonienne*, 93. sqq.

ner une lutte d'influence entre Bazard et lui, placés à la tête de la secte. Ce fut bien pis, quand il risqua ses théories étranges sur le mariage, l'affranchissement de la femme et la prostitution sacrée du couple prêtre. De ce jour, malgré les efforts des deux chefs pour dissimuler leurs dissensions, malgré les concessions réciproques qu'ils se firent, le schisme final devenait inévitable. Sainte-Beuve n'attendit pas qu'Enfantin, resté seul maître par la démission de Bazard (novembre 1831), se fût abandonné aux divagations érotico-mystiques de son imagination et eût organisé ce culte extraordinaire, dont la moinerie de Ménilmontant fut la manifestation bizarre et l'intervention de la police la mort. Peut-être pressentit-il ces excès ridicules et prévit-il que l'on allait se « noyer » dans un mysticisme sans frein [1]. Peut-être aussi, plein de son amour plus ardent que jamais, éprouva-t-il plus de répugnance que personne pour les haras humains dont Enfantin rêvait. Toujours est-il que, vers la seconde moitié de l'année 1831, il commença à se détacher du Saint-Simonisme et il laissa doucement l'intervalle s'agrandir entre « le Père » et lui.

Désillusionné bien vite, il cherchait ailleurs. « Sa jeune imagination, en ces années 1830-1834, caressa indifféremment bien des systèmes. Il avait le cœur malade, le cœur souffrant, en proie à la passion et, pour se distraire ou s'étourdir, il jouait à tous les jeux de l'esprit. Il s'y portait ardemment, très sincèrement sur l'heure et sans arrière-pensée ni calcul [2]. » C'est lui-même qui nous fait cet aveu, et l'aveu est sincère. Au commencement de 1831, sa passion, — satisfaite peut-être, peut-être simplement inquiète et qui se sentait sur le point de cesser d'être innocente, — produisait en lui une espèce de trépidation. Il la chantait en vers (les premiers morceaux datés du *Livre d'amour* sont d'août-septembre 1831) ; il songeait ou peut-être commençait [3] à en exprimer les agitations et les troubles dans un roman semi-autobiographique (car il se disait qu'il atteignait à cette seconde jeunesse, qui est « le bel âge dans la vie pour écrire des romans [4] ») ; et ainsi, l'analysant, la caressant, il l'entretenait et la développait en lui. Mais, en même temps et dans les intervalles troublés eux aussi de ses peines et de ses joies troublées, il interrogeait sa conscience ; il cherchait, d'une

[1] *Pr. Lundis*, II, 94.
[2] *P. Cont.*, I, 170, note.
[3] *Lettre* à Barbe du 18 décembre 1831 (N^lle *Corr.*, 19) : « J'ai à faire un roman, etc. ».
[4] *P. Cont.*, I, 433.

quête agitée et inconstante, une doctrine philosophique et morale à laquelle il pût s'attacher comme à un appui et où se reposer comme en un port. Le « sentiment amèrement vrai du néant des choses, un inexprimable adieu à la jeunesse qui s'enfuit », la contemplation de « ces jours de ruine », de « cette société dissoute », de ces « agitations insensées », augmentaient encore et sa mélancolie, et le besoin d'un asile, et sa hâte fébrile à le chercher [1]. Cette disposition morale, — qu'il a dépeinte dans *Volupté,* aux passages (chapitres XI et XII) où Amaury « pour donner le change à la passion qui le possède se livre à toutes les curiosités de l'esprit [2] », — cette disposition morale explique la diversité presque simultanée de ses croyances à cette époque et la multiplicité de ses conversions ou quasi-conversions, réelles quoique peu durables.

Au sortir du Saint-Simonisme donc, il chercha une autre loi morale, une autre religion et il se laissa attirer d'un autre côté.

Son caractère inconstant aima pour un temps à subir une influence nouvelle, celle de Lamennais. Il ne semble pas que le prodigieux succès de l'*Indifférence en matière de religion* ait beaucoup frappé Sainte-Beuve au moment où parut l'ouvrage. A cette époque, sans doute, il était trop ardemment disciple des idéologues et imbu de leurs préventions pour accorder une sérieuse attention au livre d'un prêtre, trop ardemment épris des Girondins pour reconnaître quelque valeur aux théories d'un légitimiste effréné. Son passage au *Globe,* le libéralisme qu'il y avait respiré, la polémique que ses collaborateurs avaient soutenue contre le *Mémorial catholique* avaient dû le confirmer encore dans cette défiance. Pour la première fois, en 1828, il manifeste le désir de faire sa connaissance [3], et encore était-ce seulement comme « grand écrivain » et comme ami de son ami : lui qui, à ce moment-là, croit la religion une « chose de l'âme, de l'homme individu à Dieu [4] », n'est guère prêt à goûter la doctrine toute contraire de Lamennais, qui voudrait faire des gouvernements les organes de l'Église. Enfin, pendant toute sa période romantique, les tendances individualistes qu'il s'était

[1] *P. Cont.*, I. 423, 429. — Cf. *lettre* à Barbe (*N^{lles} Corr.*, 19).

[2] *Ib.*, 170, note.

[3] *Lettre* à Barbe, 1828 (*Nlles Corr.*, 8) : « J'ai presque vu, il y a quelques mois, l'abbé de Lamennais chez Victor Hugo, mon voisin et mon ami bien cher. J'eusse été heureux de faire la connaissance de l'illustre écrivain et je ne désespère pas que l'occasion s'en représente encore. »

[4] *Lettre* à Barbe, 3 janvier 1829 (*Nlles Corr.*, 12).

inoculées répugnaient absolument aux tendances de plus en plus opposées, qui entraînaient cet homme extraordinaire, héritier intempérant des théocrates du passé, précurseur intempérant des socialistes chrétiens de l'avenir.

Au contraire, après 1830, tout le portait à Lamennais [1]. La crise de sa sensibilité lui avait rendu une religion nécessaire; d'ailleurs, son passage à travers le Saint-Simonisme lui en aurait à lui seul donné « l'idée et le respect [2] ». Or la religion de Lamennais était la seule qui correspondît à cette double impulsion. C'était la religion de son amie, puisque c'était le catholicisme. Et c'était le catholicisme le plus voisin du Saint-Simonisme, puisque c'était le catholicisme le plus anti-individualiste qu'on eût vu depuis le moyen âge, le plus démocratique qu'on eût jamais essayé de fonder sur une espèce de suffrage universel en matière de religion, le plus social qui eût jamais réclamé l'association de tous les hommes pour le bonheur universel et sous une autorité universelle, « l'union des esprits par l'obéissance au même pouvoir [3] ». Lamennais « ne s'est jamais borné et même n'a guère jamais aimé à envisager le christianisme comme tant de grands saints l'ont fait, par le côté purement intérieur et individuel, par le point de vue du salut de l'âme et des âmes prises une à une, mais il l'a embrassé toujours de préférence... par le côté social, par son influence sur la masse et sur l'organisation de la société [4] ». D'autres harmonies les rapprochaient encore. Pour des raisons bien différentes, ils avaient tous deux la même défiance rancuneuse de la dynastie déchue. Pour des raisons qui n'étaient pas toujours les mêmes, ils avaient tous deux le même dégoût, la même horreur (le mot n'est pas trop fort, pour Lamennais surtout) de la dynastie nouvelle : et, c'est grâce à l'œuvre de Lamennais, Sainte-Beuve le proclame, « que, dès lors, la jeunesse a pu se convaincre que l'adhésion à un symbole religieux n'entraînait pas néces-

[1] Sainte-Beuve a tenu plus tard à bien préciser que les premières avances lui vinrent de Lamennais : « Je dois dire, quoique cela paraisse disproportionné aujourd'hui, que c'est l'abbé de Lamennais qui, le premier, demanda à Hugo de faire ma connaissance » (*Ma biographie*, 45); et « Je n'avais pas été le premier à le rechercher au début de notre liaison, etc. » (*P. Cont.*, I, 273); et « Lamennais m'avait fait force avances, depuis 1830, après mon recueil des *Consolations*, etc. » (*Lundis*, XI, 451). Pourtant le mot contemporain à Barbe (Voir plus haut) nous le représente, au moins en 1828, moins passif, moins défensif, qu'il ne le laisse entendre ici.

[2] *N. Lundis*, IV, 146.

[3] *Essai sur l'indifférence*, II, xxiv. — Le journal *L'Avenir*, où ces doctrines étaient exposées, a été fondé le 16 octobre 1830.

[4] *P. Cont.*, I, 251.

sairement l'adhésion à une forme politique [1] ». Enfin, on sait par le témoignage de tous ses disciples, de ceux mêmes qui l'abandonnaient et au moment même où ils l'abandonnaient [2], quelle séduction presque inexplicable « Monsieur Féli » exerça sur tous ceux qui l'entourèrent. Sainte-Beuve n'y résista point. A l'heure déjà où le bruit courait qu'il allait en Belgique « pour prêcher le Saint-Simonisme [3] », il écrivait à Rogier qui l'y appelait : « Je viens de passer quelques jours à Juilly, chez M. de Lamennais, où j'ai puisé du calme et un éloignement de plus en plus grand pour Paris et la vie qu'on y mène [4]. »

Ces espèces de retraites se renouvelèrent souvent. Sainte-Beuve vit « beaucoup » Lamennais à Juilly et à Paris [5] : et, à chaque fois, Lamennais prenait d'une prise plus intime l'âme docile de l'ancien Saint-Simonien. On peut suivre la trace de cette pieuse séduction dans les lettres privées de Sainte-Beuve. En août, si notre critique s'est écarté d'Enfantin, s'il dispute contre Leroux, « le cardinal Saint-Simonien », et « l'ébranle quelquefois », s'il constate que ses anciens frères « manquent tout à fait de divinité » ; pourtant il conserve envers eux une admiration sympathique : « entre les choses purement humaines, c'en est bien une des plus respectables : nul groupe d'hommes actuellement n'a plus de morale [6] ». Mais en décembre, il parle de leurs divisions avec un détachement ironique et paisible, qui prouve combien la distance s'est accrue entre eux et lui [7]. Au contraire elle a diminué, du même pas, entre Lamennais ou son groupe et lui. En août, il écrit à Pavie : « M. de Lamennais est venu ici passer quelques jours ; je l'y ai vu ; il est admirable d'élévation et d'audace d'esprit ; mais, hors lui et l'abbé Gerbet, son entourage est peu de chose ; Lacordaire et Montalembert ont du talent, mais emphatique et déclamatoire ; ce sont

[1] *Lundis*, I, 226.

[2] Cf. LACORDAIRE, *Testament*, 77. — Voir MAURICE DE GUÉRIN, *lettre* à M. de Bayne, Noël 1832 : « J'éprouvais, en abordant M. Féli, ce tremblement mystérieux dont on est toujours saisi à l'approche des choses divines et des grands hommes ; mais, bientôt ce tremblement se changea en abandon et confiance... : la gloire vue de près est simple et douce comme un enfant et nul n'est d'un plus facile accès qu'un grand homme. M. Féli m'a pour ainsi dire forcé à oublier toute sa renommée par sa douceur paternelle et la tendre familiarité de son entretien. Tout son génie s'épanche en bonté. Me voilà entre ses mains corps et âme, etc. » (p. 179-180).

[3] *Ma biographie*, 45.

[4] *Revue des Revues*, 15 septembre 1898, p. 589.

[5] *Lettre* à Barbe (*Nlles Corr.*, 19). — Cf. la lettre d'Ozanam (LATREILLE et ROUSTAN, 126).

[6] *Lettre* à V. Pavie (TH. PAVIE, 96).

[7] *Lettre* à Quinet (*Edgard Quinet avant l'exil*, 194).

de forts écoliers. Les affaires pécuniaires de l'abbé de Lamennais sont toujours mauvaises, et il supporte cela avec un courage chrétien [1] ». On devine là une vive sympathie, mais toute personnelle, et qui ne fait point taire le sens critique. Il me semble qu'on sent déjà percer du penchant pour la doctrine même dans une autre lettre de novembre : « L'*Avenir* va cesser de paraître : les évêques empêchent leurs curés de lire et de s'abonner. M. de Lamennais part pour Rome avec Lacordaire et Montalembert, pour tâcher que le Pape s'explique et pour pouvoir répondre aussitôt : il est sublime de résolution et de résignation à la fois. Il voulait m'emmener avec lui [2]. » « Il voulait m'emmener avec lui à Rome », dit-il aussi à Barbe en décembre ; et cette fois il ajoute avec regret : « j'en eusse été comblé [3] ».

Dès le début de ses relations plus intimes avec Lamennais, Sainte-Beuve avait subi son influence. C'est ainsi que dès juin, on le voit rendre, plus nettement que jamais, justice au catholicisme. Lorsqu'il loue Diderot d'avoir combattu la doctrine « tyrannique et capricieusement farouche » des jansénistes « farouches et sombres » en même temps que les « Jésuites intrigants et mondains », il a grand soin d'opposer à ces deux déviations extrêmes de la religion « le vrai et durable christianisme, l'intime et réelle doctrine catholique [4] ». Et je sais bien que le Saint-Simonisme a toujours célébré le rôle historique du catholicisme ; mais il me semble que ces paroles de Sainte-Beuve paraissent encore lui reconnaître une valeur actuelle, qu'elles dépassent le froid témoignage d'un héritier pour la doctrine qu'il croit remplacer et perfectionner, qu'elles révèlent, en un mot, l'action de l'éloquent apologiste. C'est sous cette influence, sans doute, que Sainte-Beuve s'emportait contre la sèche philosophie de Condillac, contre « le matérialisme immoral et corrupteur [5] », ou s'attachait avec une telle insistance à mesurer tristement le peu qui pouvait rester de christianisme dans l'âme de Hugo [6]. Six mois ne s'étaient pas écoulés depuis le premier de ces articles, que déjà il s'avouait en train de se convertir. « Je suis toujours en voie vers ces idées dans lesquelles tu t'es assis de bonne heure, écrivait-il à l'abbé Barbe ; mes convictions y tendent et essaient

[1] *Lettre* à Pavie, 23 août (TH. PAVIE, 94).
[2] *Lettre* à Pavie, 13 novembre (*Ib.*, 97).
[3] *Lettre* à Barbe, 18 décembre (N^{lle} *Corr.*, 19).
[4] *Diderot* (*P. Litt.*, I, 255).
[5] *Ib.*, 243, 259.
[6] *Victor Hugo*, *P. Cont.*, I, 400 et surtout 426-427.

de s'y affermir de plus en plus... Mais cela ne suffit pas, je le sais, et il faut arriver à assimiler sa vie aux idées qu'on croit vraies et qui ne le sont que parce qu'elles fournissent une lumière morale ici-bas [1]. » Et je sais bien encore que cet aveu même comporte des réserves; je sais bien aussi qu'il est un peu suspect, adressé à un prêtre à qui l'on veut complaire; n'importe : il est bien significatif, sous la plume d'un homme qui, au début de la même année, ne jurait que par Saint-Simon.

Tout ce mouvement de conversion est très sensible, pendant quelques mois; et le début de 1832 en marque l'apogée, comme le début de 1831 avait marqué l'apogée du Saint-Simonisme. Sainte-Beuve n'avait fait que se lier davantage de jour en jour avec Lamennais, et avec lui, comme il dit, « on n'était jamais lié à moitié ». Il s'était maintes fois assis à Juilly, pour entendre M. Féli lire une page de ses œuvres; et, « pendant que l'auteur lisait, bien souvent, distrait des paroles, n'écoutant que sa voix, occupé à son accent insolite et à sa face qui s'éclairait du dedans, il avait subi sur l'intimité de son être ces révélations « d'âme à âme », qui lui avaient fait voir clair en une bien pure essence... Il avait emporté avec lui le plus vif de l'homme [2] ». Il avait aussi apprécié ses disciples, et « la lucidité posée, réfléchie, persuasive avec onction et rayonnante d'un doux amour » de l'abbé Gerbet, et « l'hymne sonore, la parole étincelante comme le glaive du Lévite » de l'abbé Lacordaire [3]. A vivre ainsi dans l'intimité de ce groupe, à voir de près l'ardeur et la foi profonde de ces hommes, à entendre leurs doctrines dans la vivacité et la sincérité des conversations amicales, il crut, ou peu s'en faut, qu'ils l'avaient persuadé. A leur école, et sous leur drapeau du libéralisme catholique, il se fait une haute idée, mais surtout une idée large du catholicisme, du vrai, de celui qui, « depuis quinze ans surtout, est remis en lumière », de celui qui fait du christianisme « la rectitude de toutes les croyances universelles, l'axe central qui fixe le centre de toutes les déviations [4] ». Curieuse époque, où l'éclectisme inventé par un philosophe pressé et plus historien que philosophe, semble devenu un besoin de l'esprit! Le Saint-Simonisme, en définitive, avait été un éclectisme : la somme totale en une vérité durable et complète des vérités partielles successivement proclamées par

[1] *Lettre* à Barbe, 18 décembre 1831 (*Nelle Corr.*, 18).
[2] *P. Cont.*, I, 226.
[3] *Ib.*, 227. — Cf. l'article des *Lundis*, I, 221, sqq.
[4] *Ib.*, 170.

les divers âges de l'humanité : et ce catholicisme là est, par sa méthode, une sorte d'éclectisme, puisqu'il s'appuie sur les croyances de tous les temps et de tous les lieux, et y retrouve, sous des formes, diverses en apparence, la même vérité unique, durable et complète. C'est la même synthèse au fond que Sainte-Beuve demande maintenant au Mennaisianisme et qu'il avait auparavant demandée au Saint-Simonisme.

Assurément, il n'est pas converti. L'idée élevée qu'il se fait du christianisme et du catholicisme l'empêche de donner à la doctrine de ses amis une adhésion précipitée. Il a bien soin de l'expliquer, avec franchise à la fois et délicatesse, à ceux qui, en ce moment, prennent un tel souci de son âme.

Ces sortes d'adhésions, leur dit-il, pour être valables et sincères, ne doivent jamais se manifester que dans leur temps et, jusqu'à cet invincible éclat intérieur, on n'y saurait mettre en paroles trop de mesure, je dirai même trop de prudence. Il y a, *nous l'avons éprouvé*, dans beaucoup d'esprits jeunes et ouverts, une facilité périlleuse à adopter prématurément des doctrines qu'on conçoit, qu'on aime, *mais dont certaines parties laissent encore du trouble*. C'est une aberration intellectuelle, qui mène également et par une pente rapide à l'indifférence, une autre forme plus spécieuse qu'elle revêt, une autre injure au caractère sérieux et trois fois saint de la vérité [1].

Mais si, par un pieux scrupule, Sainte-Beuve ne se dit point converti, il sent, du moins, et il dit qu'il est en train de se convertir. Il s'est sérieusement examiné lui-même et il a reconnu le principe de son mal : son âme se laisse conduire à tous les vents, mais ne jette l'ancre nulle part et ne se guide sur aucune boussole ; elle comprend tout, elle veut surtout comprendre tout. A ce jeu qui la charme et où elle goûte un plaisir enivrant, elle perd petit à petit, par degrés insensibles, le sachant, mais presque comme si elle ne le savait pas, la faculté de s'arrêter et de choisir, la faculté de vouloir. « C'est une manière d'épicuréisme sensuel et raffiné de l'intelligence » : on s'y livre ; et « l'âge venant, cette vertu du choix, cette énergie de volonté qui, se confondant intimement avec la sensibilité, compose l'amour, et, avec l'intelligence, n'est autre que la foi, dépérit, s'épuise et, un matin, après la trop longue suite d'essais et de libertinage de pensée, elle a disparu de l'intelligence comme du cœur ». Cette « excroissance démesurée de la faculté compréhensive » finit par devenir une maladie de l'esprit ; il conçoit, mais ne sait plus affirmer ou nier. Connaître ainsi

[1] *P. Cont.*, I, 202.

son mal, c'est déjà commencer à le guérir : ces ivresses intellectuelles, aussi dangereuses pour l'âme que les autres le sont pour le corps, y font des ravages trop grands pour que qui les voit n'en soit point ému et ne réagisse pas. Ainsi, Sainte-Beuve s'excite à de plus saines habitudes. Il s'effraie lui-même, en se représentant le spectacle douloureux qu'offrent ceux qui se sont abandonnés à cette volupté de trop et de trop bien comprendre. Il s'encourage, en se donnant à lui-même le consolant tableau de ceux qui ont « su se fixer à temps et adhérer sans réserve à la vérité reconnue par eux perpétuelle, universelle et sainte : ... véritables hommes selon l'esprit! sublimes et encourageants modèles [1] »! Après ce diagnostic pénétrant de sa propre infirmité, après cette étude instructive de ceux qui ont choisi la bonne et de ceux qui ont préféré la mauvaise part, il s'exhorte lui-même et il espère. Ce qu'il y a d'incertain encore dans les doctrines, d'obscur ou d'incomplet dans les révélations « n'est pas un motif pour que l'adhésion individuelle demeure indéfiniment suspendue. Car, ce n'est pas avec une raison lucide seulement qu'il convient de se livrer à cette investigation trop variable selon les lumières; c'est avec des qualités religieuses de l'esprit et du cœur qui soutiennent dans le chemin, le devinent aux places douteuses et en dispensent là où il ne conduit plus. *Dieu aidant,* il n'est pas indispensable d'avoir marché jusqu'au bout pour être arrivé, et même, on ne mériterait pas d'arriver du tout, si, après un certain terme, on avait besoin de marcher toujours [2] ». Autrement dit, vient un moment où il faut se décider hardiment, en comptant sur un secours d'en haut, sur une assistance surnaturelle, ou, pour dire le mot, sur la grâce. Voilà comment parlait Sainte-Beuve, et voilà ce que Lamennais pouvait lire dans un long article élogieux, — et plus qu'élogieux, ému. Sainte-Beuve avait alors de grandes espérances et il en donnait à ses amis; il en avait déjà eu et donné d'autres; il en aura et il en donnera d'autres encore : il a passé toute la première partie de sa vie à en avoir et à en donner de pareilles, jusqu'au jour où il devait les abandonner toutes et toutes les décevoir.

Après cela, que Sainte-Beuve, trente et un ans après, atténue, de bonne foi sans doute, la ferveur de son lointain Mennaisianisme; qu'il écrive « D'autres C'est lui-même qui n'ont rien trahi, parce qu'ils n'avaient rien promis, parce que leurs paroles n'excédaient pas

[1] *P. Cont.*, I, 199-201.
[2] *Ib.*, 219.

leur pensée et que les réserves y étaient toujours présentes, ***et qui ne prétendirent guère jamais voir dans ces combinaisons réputées divines que les plus belles des espérances humaines***, ont passé graduellement à l'observation, à la science... »; qu'il écrive : « D'autres (C'est encore lui), ***simples assistants et hommes de désir***, se plaisaient à voir le catholicisme s'essayer à des interprétations compatibles peut-être avec les progrès de la science et avec ceux de l'humanité ; ils prenaient goût à de hauts entretiens qui rappelaient ceux des philosophes ou des chrétiens alexandrins : la poésie aussi, la rêverie de l'âme et de l'imagination y trouvait son compte [1] » : — qu'il dise tout cela, nous ne l'en croirons point. Non, il n'a pas pensé que c'étaient là des espérances purement humaines ; non, il n'a pas assisté du dehors, en amateur désintéressé, en artiste, en poète, à ces nobles efforts. Si les paroles veulent dire quelque chose, si le ton surtout dont elles sont prononcées veut dire quelque chose [2], avec des scrupules, des hésitations, des retours en arrière, il a eu, non point la curiosité, mais bien le désir passionné de croire : il n'en a pas eu, il n'en a pas pu, en définitive, avoir la volonté, mais il en a eu certainement des velléités nombreuses, émues, ardentes, profondément sincères.

Le choix de ses principaux sujets d'articles en 1832 manifeste clairement le sens que suivaient alors ses pensées. — L'article sur Sénancour est l'étude d'une âme semblable à la sienne. Sainte-Beuve a bien soin d'indiquer qu'il ne lui doit rien, qu'une sorte de « circonspection respectueuse l'en a tenu jusqu'à présent éloigné, qu'il n'a jamais eu l'honneur de l'entrevoir » et qu'il « achevait d'écrire un ouvrage de rêverie individuelle qui rentre dans l'inspiration générale de son aîné », au moment où il l'a découvert ; mais en même temps il signale lui-même l'étrange accord qu'il a trouvé entre sa propre personne morale et celle du « devancier obscur qui a, si à fond, sondé le scepticisme funèbre de la sensibilité et de l'entendement [3] ». C'est la peinture fidèle, perspicace, et par moments comme effrayée, du danger qu'il faut fuir. — Et l'article sur Lamennais, c'est l'examen plus rassurant d'un homme qui a atteint le but nécessaire. La vive sympathie dans

[1] N. *Lundis*, IV. 428. 425 (1863).

[2] M. d'Haussonville (p. 68, note) dit même « d'après des témoignages dignes de foi » que Sainte-Beuve s'est *confessé* : mais c'est plus tard, à l'époque de *Volupté*. Et c'est pourquoi je parle ici des paroles seulement et non des actes.

[3] *P. Cont.*, I. 150. — Dans son désir de maintenir son originalité, Sainte-Beuve exagère quelque peu : il travaillait encore à *Volupté*, il ne l'avait pas fini.

l'exposé des doctrines, les allusions et les confidences personnelles, le ton à la fois intime et enthousiaste, le style même, non moins nuancé mais plus ardent et comme prophétique, tout y révèle combien, en ces quelques pages, Sainte-Beuve a mis de lui-même et de ses aspirations religieuses. — Il y a plus. Ces aspirations se manifestent encore en des articles où le sujet, en apparence, ne les réclamait guère ou même ne les attendait point [1]. — Le roman de *Notre-Dame de Paris*, par tout un côté, lui déplaît. La Fatalité y règne en souveraine trop absolue : on n'y trouve point de pitié, « sinon dans l'homme, du moins dans le ciel » ; on y a « soif de quelque chose de l'âme et de Dieu » : l'auteur y parle des corps et des squelettes, mais « des doctrines morales, spirituelles, pas un mot » : et, comme le dit nettement notre critique : « c'est la *religion* même qui manque..., le manque d'espérance au sommet accable, ce rien est trop, ce ciel d'airain brise le front et le brûle [2] ». Voilà un regret que trois années auparavant Sainte-Beuve n'eût pas exprimé : alors la forme d'art lui suffisait, que dis-je ? lui paraissait essentielle ; et maintenant les choses de l'âme, de la vie morale, les espérances de la foi ou au moins d'une foi lui semblent nécessaires. — Ce regret, Sainte-Beuve ne l'éprouve point avec Lamartine, et il en est heureux. C'est par un éloge de sa foi, c'est par une sorte de cantique religieux, qu'il termine l'article qu'en 1832 il lui a consacré. « M. de Lamartine, pas plus que M. de Lamennais (Notons déjà le rapprochement : Lamennais le hante), ne désespère de l'avenir... : pas plus que le prêtre illustre, il ne distingue cet avenir, ce règne évangélique, comme il l'appelle, du règne de la vraie liberté et des nobles lumières. Heureux songe, si ce n'est qu'un songe ! » Et voilà Sainte-Beuve qui s'exalte sur cette « consolante perspective », sur ce bonheur du poète qui peut concilier « le Dieu individuel, le Dieu fait homme, le Dieu nommé et prié dès l'enfance » avec le « Dieu universel et presque sourd qui régénère l'humanité en masse par des épreuves successives ». Que Lamartine est heureux, de « n'immoler aux vastes pressentiments qu'il nourrit ni l'ordre continu de la tradition ni la croyance morale des siècles, le rapport intime et permanent de la créature à Dieu, l'humilité, la

[1] Je mets à part les articles du *National* : le milieu ne prêtait pas aux confessions de ce genre. Pourtant, lorsque Sainte-Beuve, avec toute la réserve imposée par l'esprit général de ce journal, y met en garde la *Revue encyclopédique* contre le Panthéisme et « l'hostilité au christianisme » (22 juillet 1832, *Pr. Lundis*, II, 99), je retrouve encore l'influence de Lamennais.

[2] *P. Cont.*, I, 443-444.

grâce, la prière, ces antiques aliments dont le rationalisme veut enfin sevrer l'humanité adulte » ! Qu'il est heureux d'échafauder ses rêves d'avenir « toujours en vue de la croix, au pied de l'indéfectible mystère » ! Et comme on sent que Sainte-Beuve, qui souffrait d'être retenu dans l'incrédulité par l'incrédulité naissante de Hugo, est heureux ici d'être poussé à la foi par la foi plus persistante de Lamartine ; comme on sent qu'il l'envie de marcher d'un pas si ferme, lui qui le suit d'une marche plus lente et surtout plus incertaine [1].

Dans le camp catholique, Sainte-Beuve n'était guère lié qu'avec Lamennais. Des divergences politiques, une hâte un peu trop grande à reconnaître l'abdication politique de Chateaubriand l'avaient éloigné du grand homme aussi bien que de son groupe fidèle [2] : et des divergences littéraires, — plus graves peut-être, — des jugements désagréables sur la durée de son monument et de sa gloire l'avaient encore plus séparé du « grand-oncle des romantiques », — grand-oncle peu satisfait au reste de ses petits-neveux. Sainte-Beuve « resta deux ou trois ans sans le voir [3] ». Mais, dans un groupe tout opposé, Sainte-Beuve se lia avec un écrivain dont l'influence (incomplète, car elle était trop exclusivement politique) ne fit guère que renforcer celle de Lamennais : Carrel. « C'est en 1831 que Carrel le sachant libre du côté du *Globe* lui fit proposer par Magnin d'écrire au *National* [4]. » Sainte-Beuve accepta, comme il acceptait vers la même époque d'entrer à la *Revue des Deux-Mondes* [5]. Mais la *Revue des Deux-Mondes* était surtout un périodique littéraire, tandis que le *National* était l'organe d'un parti politique très hardi et même violent. Ce furent les violents qui eurent naturellement le plus d'action sur l'esprit de Sainte-Beuve. Peu soucieux, semble-t-il, de savoir quelles étaient les opinions religieuses et philosophiques de Carrel, — au fait, Carrel n'était guère philosophe, — il embrassa avec ardeur ses opinions politiques. Dans leur hostilité contre la Monarchie de Juillet, elles n'étaient pas plus exagérées que celles de Lamennais, et comme celles de Lamennais, elles formaient bien la suite logique des opinions démocratiques que Sainte-Beuve avait professées jusqu'alors.

[1] *P. Cont.*, I, 306-307. C'est aussi à cette inspiration religieuse que j'attribuerais volontiers la sévérité que montre Sainte-Beuve pour la corruption du XVIIIme siècle (*P. Femmes*, 39-40).

[2] *P. Cont.*, I, 77.

[3] *Ib.* — Cf. *P. Litt.*, I, 266, 268 et note.

[4] *Ma biographie*, 46. Le premier article que nous en ayons est de mars 1832. (Boerne).

[5] *Ib.*, 47. Le premier article est de juin (Farcy).

Lui qui avait parlé avec colère de la « race pourrie des d'Orléans [1] », il se trouva comme chez lui à un journal où la dynastie nouvelle, le ministère Casimir Périer, le parti de la résistance étaient tous les jours attaqués. A son tour, il s'en donne à cœur joie. Il parle de « refroidissements et de mécomptes » subis [2]; il censure l' « aveuglement des coteries triomphantes » ; il proteste contre l'état de siège, les conseils de guerre et la suspension des « garanties les plus inviolables du citoyen [3] » ; il stigmatise « l'apostasie de nos gouvernants, l'impudente palinodie » de ses anciens amis [4]; il crible Dupin d'épigrammes [5]; à propos de Walter Scott (que fait Walter Scott dans cette bagarre ?), il trouve moyen de lancer des injures aux « pouvoirs corrompus et corrupteurs [6] » ; enfin, pour couronner cette campagne, après avoir encore une fois dit leur fait aux hommes du nouveau régime, « effrayés » ou « hébétés [7] », il semble avec Lerminier saluer d'avance « la République inévitable où nous tendons [8] ». On voit quelle ardeur il y met; et l'on comprend que sa mère [9], en femme prudente, se soit inquiétée de l'intimité de Carrel avec son fils. Mais elle se trompait si elle croyait Carrel capable d'entraîner Sainte-Beuve : il n'avait au *National* qu'une part de lui-même ; l'autre, la plus grande, la plus sérieuse, la plus intime, était toute, — non, presque toute, — avec Lamennais.

En un sens, son Mennaisianisme ou son quasi-Mennaisianisme continue son Saint-Simonisme : l'une et l'autre de ces doctrines sont également éprises de l'universel, également hostiles à l'individualisme. Aussi, en littérature non moins qu'en politique, Sainte-Beuve abandonne cet individualisme. Les principes littéraires qu'il avait commencé à manifester les années précédentes, ne font ces années-là que se préciser et s'affermir. Il continue à s'éloigner lentement du romantisme. Il y met des formes, cela va de soi ; mais il ne s'en écarte pas moins,

[1] Th. Pavie, 96. — Cf. dans l'article sur Béranger, les mots désagréables à la Monarchie (*P. Cont.*, I, 115).

[2] *Pr. Lundis*, II, 65.

[3] *Ib.*, 83, 87.

[4] *Ib.*, 93. — Cf. les sévérités de Jean Reynaud rapportées avec complaisance, p. 95, sqq.

[5] *Pr. Lundis*, II, 101, sqq.

[6] *Ib.*, 110.

[7] *Ib.*, 118.

[8] *Ib.*, 124.

[9] D'Haussonville, 89.

sans scandale. Après son article sur Hugo de la *Biographie des Contemporains*, — article tout élogieux, — il le loue encore à la *Revue des Deux-Mondes*. Mais, dans les deux morceaux, de petits mots jetés en passant insinuent déjà des réserves soit sur les avantages de l'influence qu'il a exercée, soit sur les qualités mêmes de son génie. La première fois, Sainte-Beuve se reproche à lui-même d'avoir « poussé au Cénacle en le célébrant [1] » : il bat sa coulpe sur sa propre poitrine, mais les poitrines des autres et surtout du maître de chœur en reçoivent le contre-coup. La seconde fois, il signale, comme par hasard, le caractère matérialiste que la peur de la mort donne à la poésie du « grand poète » et ce qu'il y a de « visionnaire » dans son inspiration [2]. Quand il exprime aussi ses « espérances » et ses vœux pour le succès des drames romantiques au théâtre, dans la façon même dont il les formule, dans les regrets dont il ne peut s'empêcher de les accompagner, perce déjà l'incrédulité d'un homme trop bien désillusionné [3]. Et, plus tard, le Bulletin de la représentation de *Marion* laisse paraître quelque froideur. La représentation, écrit-il à Pavie, a été lourde et longue ; il a fallu faire des coupures : « je dois dire que, bien que Hugo en paraisse enchanté, je l'ai trouvé, ce public, un peu froid. En somme, c'est un succès, mais moindre qu'*Hernani* [4] ». Oui, moindre qu'*Hernani !* Où est ce cri de triomphe que poussait alors Sainte-Beuve ? Où cette admiration vibrante ? Où surtout l'amical « Victor », qui désignait celui que maintenant on nomme « Hugo » ? Chose plus significative même, parce que là Sainte-Beuve parlant d'un mort et d'un siècle disparu se sent plus libre, dans son article sur l'abbé Prévost, après avoir d'un mot condamné toute une partie de l'œuvre de Chateaubriand, il fait amende honorable à Boileau lui-même : « Boileau que je me reproche de n'avoir pas assez loué autrefois sur ce point [sa piété solide], ***non plus que sur quelques autres*** [5]. »

Ce double détachement parallèle, de la doctrine romantique et de la personne même du chef des romantiques, se manifeste de plus en plus en 1832. Au milieu des éloges publics que Sainte-Beuve adresse à ses romans, des objections sérieuses se glissent déjà : au nom du goût, du respect de la réalité, d'un certain sens classique de l'idéal et

[1] *P. Cont.*, I, 414.
[2] *Ib.*, 426-427.
[3] *Ib.*, 414-415.
[4] TH. PAVIE, 94.
[5] *P. Litt.*, I, 268 et 273, et la note.

de l'art, il ne laisse pas de formuler certaines réserves, qu'on sent contenues [1]. Pour le théâtre romantique, c'est encore bien pis. Sainte-Beuve, qui avait proclamé si haut ses espérances, se garde bien de faire savoir au public si elles ont été réalisées : il serait obligé de confesser sa déconvenue plus nettement qu'il ne le pouvait faire. Mais, dans ses lettres privées, il ne s'en abstient guère, et cette fois, au fidèle Pavie, il révèle ses critiques cachées aux autres : « J'ai bien, dit-il à propos du *Roi s'amuse* [2], j'ai bien quelques opinions personnelles sur ce genre de drame et sur son degré de vérité humaine... »

Enfin, la désaffection succède à l'engouement, et les défauts de Victor Hugo, son orgueil monstrueux et fatigant surtout, sont percés à jour. Je serais fort surpris, si ce n'était pas ce nom-là qu'il faudrait mettre en note, au bas de cette phrase d'un article sur Béranger : « Quand..... je viens me demander ce que seraient, par rapport à la vérité, des mémoires sur eux-mêmes élaborés par certains génies, qui ne s'en remettraient pas de ce soin aux autres..., il me prend quelque pitié de ce que la postérité... court risque d'accepter pour vrai [3] ». Décidément, Sainte-Beuve en rabat de son romantisme. Comme il y a été mêlé, il ne veut pas convenir que l'œuvre en a été toute entière mauvaise ; et, d'ailleurs, il ne le croit pas. Mais il se contente de réclamer la justice pour de « nobles efforts », l'indulgence pour les « œuvres infatigables par lesquelles des esprits puissants essayent de surmonter la décadence qui nous presse » : il ne crie pas au succès [4]. D'autre part, les nouvelles écoles qui succèdent, le réalisme qui commence à paraître, répugnent à son goût : « Les genres se confondent et se heurtent horriblement ; le mauvais déborde ; l'ignoble nous repousse et envahit la scène de toutes parts. » Balzac le révolte [5].

Ainsi, Sainte-Beuve revient sur ses pas et, sans abandonner les innovations qu'il croit légitimes, il aspire à une doctrine plus sûre que le romantisme, plus vraie, plus humaine. Il y aspire ; mais, il ne semble pas qu'il sache encore au juste quelle elle doit être.

[1] *P. Cont.*, I, 431.
[2] Biré, *Victor Hugo avant 1830*, I, 58 ; Th. Pavie, 122.
[3] *P. Cont.*, I, 85. — « Je n'avais point écrit mon article... sans m'informer et sans puiser à la meilleure source. » (*P. Cont.*, I, 384.) A-t-il maintenant des doutes sur la pureté de cette source ? On sait cependant que jamais il n'a voulu démordre de la légende de « l'Enfant sublime » (Biré, *Victor Hugo avant 1830*, 222, sqq.).
[4] *Pr. Lundis*, II, 88.
[5] *Ib.* ; et Th. Pavie, 96 et 104 : *lettre* à V. Pavie.

II

Ces années 1831-1832 sont donc pour Sainte-Beuve, à tous égards, une période de transition, ou tout au moins d'incertitude; et, comme ses principes littéraires se modifient ou s'ébranlent, sa conception de la critique varie en même temps. Si nous laissons de côté quelques articles d'une destination ou d'une intention toute spéciale : sorte d'annonce comme l'article sur Brizeux et Barbier [1], biographie minutieuse et détaillée comme *Victor Hugo en 1831* [2], polémique quasi-personnelle comme les *Soirées littéraires* [3], nous découvrons dans les autres la lutte de deux systèmes fort opposés, et nous assistons déjà à la victoire du plus récent.

Dans un article, un seul, Sainte-Beuve paraît d'abord en rester à la critique romantique tel qu'il vient de la pratiquer, et il l'oppose à l'ancienne critique érudite, pour préférer la plus récente.

Loin de nous de penser que le devoir et l'office de la critique consistent uniquement à venir après les grands artistes, à suivre leurs traces lumineuses, à recueillir, à ranger, à inventorier leur héritage, à orner leur monument de tout ce qui peut le faire valoir et l'éclairer... Il en est une autre, plus alerte, plus mêlée au bruit du jour et à la question vivante, plus armée en quelque sorte à la légère et donnant le signal aux esprits contemporains... Elle doit nommer ses héros, ses poètes; elle doit s'attacher à eux de préférence, les entourer de son amour et de ses conseils, leur jeter hardiment les mots de gloire et de génie dont les assistants se scandalisent, faire honte à la médiocrité qui les coudoie, crier place autour d'eux comme le héraut d'armes, marcher devant leur char comme l'écuyer :

Nous tiendrons, pour lutter dans l'arène lyrique,
Toi la lance, moi les coursiers !

Cette critique distingue le poète, le signale, l'encourage et « hâte efficacement, selon son rôle auxiliaire, l'enfantement et la production de l'œuvre [4] ». C'est bien la critique panégyriste et d'avant-garde que Sainte-Beuve avait conçue et faite au temps de son romantisme le plus pur; et tout l'article se présente d'abord comme la mise en pratique de cette théorie.

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1831.
[2] *Dictionnaire des Contemporains*.
[3] *Le Livre des Cent-et-Un*.
[4] *P. Cont.*, I, 416-418.

Toutefois, si l'on réfléchit un peu et si l'on examine de plus près, on remarque qu'au moment même où il en célèbre ainsi le rôle et les mérites, Sainte-Beuve en réalité lui dit adieu. « Cette espèce de critique ne crée rien, ne produit rien qui lui soit propre... Le jour où tout le monde contemple et goûte ce qu'elle a divulgué la première, elle n'existe plus, elle s'anéantit. » N'est-ce point dire que maintenant, le romantisme ayant triomphé dans ses parties essentielles, le public lettré ayant accepté ce qu'avait d'acceptable la réforme littéraire, il est temps de renoncer à ce genre de critique, et que Sainte-Beuve, pour sa part, y renonce? Qu'on se figure un héraut d'armes, qui proclamerait les titres, les droits d'un nouveau monarque, inviterait les assistants à l'acclamer comme leur roi légitime, et qui, l'intronisant de la sorte, sans délai, sans transition, annoncerait aussi que sur l'heure, il abdique. C'est un peu ce que fait là Sainte-Beuve.

Il fait même mieux : il proclame sans désemparer le successeur non moins légitime. « Il reste encore à la critique... une tâche estimable, un souci attentif et religieux : c'est d'embrasser toutes les parties de ce poétique développement du génie auquel elle s'est voué, d'en marquer la liaison avec les phases qui précèdent, de remettre dans un vrai jour l'ensemble de l'œuvre progressive, dont les admirateurs plus récents voient trop en saillie les derniers jets. » Je veux bien. Mais cette critique nouvelle ressemble singulièrement à la critique érudite, que tout à l'heure Sainte-Beuve reléguait dans le passé et qu'il saluait d'un coup de chapeau trop respectueux, avec un air de l'éconduire. Celle-là, « cette critique réfléchie et lente des Warton, des Ginguené, des Fauriel », celle-là « explique, disait-il, elle pénètre, elle fixe et consacre des admirations confuses, des beautés en partie voilées, des conceptions difficiles à atteindre ». N'est-ce point précisément la tâche que Sainte-Beuve assigne à sa critique d'après le triomphe ? Elle aussi, ne doit-elle point expliquer aux « admirateurs plus récents » des beautés pour eux voilées, des conceptions pour eux difficiles à atteindre ? La seule différence appréciable (la méthode n'étant pas encore en question), c'est que la critique qu'il écartait s'applique plus spécialement aux anciens, aux œuvres dès longtemps consacrées, aux morts. Mais, si on l'appliquait telle quelle aux vivants, elle pourrait devenir plus difficile et plus incertaine, plus actuelle et plus vivante ; en son fond, en son but essentiel, elle resterait la même, non indifférente mais impartiale, non active mais spéculative, non apologétique mais purement explicative : elle serait celle même qu'il annonce.

Seulement, la critique qu'il annonce n'est point celle qu'il pratiquera. En réalité, il ne se bornera point à cet « effort de sagacité érudite » ; il ne se contentera point d'embrasser les parties d'un développement poétique, de marquer la liaison des phases, de remettre dans son vrai jour l'ensemble de l'œuvre. Des préoccupations, des inquiétudes nouvelles, dont ni Warton, ni Ginguené, ni Fauriel n'avaient grand souci, se reflèteront dans ses articles et leur donneront un caractère nouveau. Il ne s'agit plus maintenant, cela est vrai, de travailler au triomphe d'une doctrine littéraire, de l'exposer, d'en montrer la vérité ou la beauté, de faire ressortir le mérite des œuvres où elle est appliquée, les défauts, les lacunes des ouvrages dont les auteurs l'ont méconnue, de l'établir comme règle de ses jugements. Cette critique de parti ou d'école, ces polémiques et ces apologies, ces études de littérature systématique sont finies : le temps est venu d'une « littérature plus indifférente ou même légèrement désabusée [1] ». Maintenant Sainte-Beuve étudie impartialement tout ce qui s'est publié ou se publie, et non plus seulement ce qui vient d'un groupe donné ou peut servir à le recommander. En ce sens, sa critique est désintéressée et digne des érudits qu'il nommait.

Mais dans les œuvres, la critique érudite comme la critique romantique étudie exclusivement ce qu'elles ont de littéraire : c'est la forme d'art, le mérite artistique, la composition, l'expression, le style, la langue, la versification qui les intéressent l'une et l'autre. Et tout cela maintenant n'intéresse plus ou intéresse moins Sainte-Beuve. Pour lui, qui est en quête de la vérité philosophique et religieuse, ce qui donne leur prix aux ouvrages dont il s'occupe, ce sont les réponses qu'ils lui apportent aux grands problèmes dont il est hanté : dans la littérature, il ne cherche plus la littérature pure, mais la philosophie qu'elle exprime.

Sainte-Beuve lui-même a pris soin de signaler la distance insensiblement accrue qui sépare « l'article sur Boileau où l'art et la facture sont principalement en jeu » de « l'article sur l'abbé de Lamennais où la question humaine et religieuse se pose, s'entr'ouvre aux regards autant que l'auteur l'a pu et osé faire [2] ». Mais ne l'eût-il pas signalée, qu'à nous seuls, nous nous serions aisément aperçu de cette évolution. Dès son début, il a fait des portraits comme il en fait maintenant ;

[1] *Préface* de *Crit.* et *P. Litt.*, 1832. Non recueilli.
[2] *Ib.*

mais son intention dernière était autre. A l'époque où il s'enrôlait plein de feu, dans le Cénacle, il cherchait déjà à découvrir l'homme dans ses auteurs; il analysait leurs idées, leurs passions, leurs sentiments; il passait en revue les événements de leur vie; il tâchait de les pénétrer. Mais ce n'était point avant tout pour les connaître; c'était avant tout pour comprendre et pour expliquer leur œuvre. La connaissance de l'homme, — à laquelle les écrits servaient, — n'était elle-même qu'un moyen pour revenir à un examen suprême et mieux averti de ces écrits : c'était comme une reconnaissance lancée à la découverte en avant du gros des troupes, mais qui sert uniquement à l'éclairer, qui en dépend, qui se rabat finalement sur lui et y est tout entière reprise. Sainte-Beuve s'efforçait de connaître personnellement Boileau et Victor Hugo, afin de mieux pouvoir apprécier Boileau rédacteur d'un vieux code poétique, Hugo créateur d'un lyrisme nouveau.

Aujourd'hui, c'est le contraire. Sainte-Beuve ne retourne pas de l'homme à l'œuvre; une fois arrivé à l'âme de son personnage il a atteint son but et il y reste : c'est l'œuvre maintenant qui est devenue un moyen, dont le critique s'aide et qu'il dépasse.

On s'enferme pendant quinze jours avec les écrits d'un mort célèbre, poète ou philosophe; on l'étudie, on le retourne, on l'interroge à loisir, on le fait poser devant soi... ; chaque trait s'ajoute à son tour et prend place de lui-même dans cette physionomie qu'on essaye de reproduire. Au type vague, abstrait, général, qu'une première vue avait embrassé, se mêle et s'incorpore par degrés une réalité individuelle précise, de plus en plus accentuée et vivement scintillante : on sent naître, on voit venir la ressemblance : et le jour, le moment où l'on a saisi le tic familier, le sourire révélateur, la gerçure indéfinissable, la ride intime et douloureuse qui se cache en vain sous les cheveux déjà clairsemés — à ce moment, l'analyse disparaît dans la création, le portrait parle et vit, *on a trouvé l'homme* [1].

Pourtant, Sainte-Beuve n'est pas encore un artiste à qui il suffit d'avoir reconstitué et fait vivre un caractère; ce n'est pas encore un savant qui est satisfait d'avoir analysé un des exemplaires de l'humanité; c'est une âme inquiète qui cherche la vérité. S'il veut savoir quelles sont les idées, quels sont les sentiments des écrivains, c'est pour savoir quelle est et ce que vaut leur doctrine morale. Chacun d'eux est l'inventeur ou le disciple, en tout cas le représentant, d'une foi, d'un système métaphysique et moral : à ce titre, par son exemple, il autorise ou discrédite le système auquel il est attaché, et son « cas » bien

[1] *P. Litt.*, I, 238.

connu aide à faire un choix. Ainsi, Sainte-Beuve étudie ce qu'il y a de plus intime dans l'œuvre de Hugo, les origines profondes de son inspiration. S'il note les « progrès d'art, progrès de génie lyrique, progrès d'émotions approfondies, accumulées, amoncelées et remuantes » que révèlent les *Feuilles d'Automne*, son dernier mot pourtant est sa plainte : « de progrès en croyance religieuse, en certitude philosophique, en résultats moraux, le dirai-je ? il n'y en a pas [1] ». Il est déçu, on le sent, parce que c'est ce progrès-là qu'il espérait surtout. C'est une critique philosophique qu'il tâche de faire par le moyen de la psychologie, et non pas encore la critique purement, nuement psychologique à laquelle il atteindra plus tard. Il n'en a pas moins le droit de parler, comme il le fait, de « création », car les choses dont il prend un souci particulier sont tellement intimes, tellement profondes, qu'elles sont les sources mêmes de la vie intellectuelle et morale et qu'elles permettent de la saisir à plein. C'est pourquoi ce critique qui pénètre les âmes et les reconstruit est lui aussi un créateur ; cette critique, comme plus tard l'histoire de Michelet, est déjà une résurrection.

Mais une telle enquête, lorsqu'on la fait porter sur des contemporains, offre des difficultés spéciales. Elle exige du critique des qualités particulières, ou, à la longue, elle les lui donne. Il est en effet bien difficile de connaître les vivants. Si nous avons sur eux plus de détails, si nous pouvons les saisir plus souvent dans le train quotidien de leur existence, à d'autres points de vue, nous sommes en plus délicate posture. Leur biographie est « nécessairement inachevée [2] » ; nous sommes privés de cette lumière si révélatrice parfois que les dernières années et la mort d'un homme projettent sur sa vie antérieure. Si nous ne vivons pas dans leur intimité, ils jouent peut-être avec nous un rôle que la postérité, non point plus perspicace, mais plus facilement désabusée, percera bien vite. Enfin, le recul nous manque, et la perspective. Les actes ne sont pas encore classés selon leur importance réciproque, leurs conséquences lointaines : nous voyons moins bien parce que nous sommes trop près et que les petites choses offusquent les grandes. Ainsi, l'étude des vivants, comprise de la sorte, devra nécessairement développer dans le critique l'acuité de la vision et la délicatesse de l'analyse psychologique. D'autre part, il n'est pas seulement plus diffi-

[1] *P. Cont.*, I, 426.
[2] *Ib.*, 83. — Cf. III, 438-439.

cile de ramener à ses caractères essentiels l'âme pour ainsi dire plus concrète, et par suite, plus complexe des contemporains; il est peut-être plus difficile encore d'exprimer avec une absolue franchise ce jugement quel qu'il soit. En « allant au delà du livre », le critique « touche aussitôt à des sensibilités mystérieuses, inégales, non encore sondées. Il s'arrête de toutes parts à mille difficultés de morale et de convenance [1] ». Il doit taire notamment « l'espèce de détails que l'indulgence ou la convenance prescrit de taire, les faiblesses qui enchaînent, les vanités qui rapetissent [2] », etc. Il lui faut donc louvoyer avec art entre les amours-propres irritables, les susceptibilités assez légitimes en somme, et chercher à ne pas dire trop ouvertement la vérité blessante ou parfois outrageuse. Ainsi se complique encore sa tâche : avec une plus pénétrante perspicacité, il lui faudra un art plus délicat de l'expression.

C'est ainsi, par sa conception d'une critique plus intérieure appliquée aux vivants eux-mêmes, que Sainte-Beuve s'est habitué de plus en plus à ces insinuations à demi voilées qu'il aime à lancer et qu'un regard inattentif laisse facilement échapper. « Dans mes portraits, dira-t-il un jour, la louange est extérieure et la critique intestine [3]. » Nous saisissons ici quelques raisons et la formation de ce procédé. D'ailleurs, — sans oublier que le procédé, dans ce qu'il a d'un peu sournois et de malicieux, est bien conforme à la nature même de Sainte-Beuve, — les circonstances aussi l'amenaient dans tous les genres littéraires à une évolution semblable. Après l'orgie d'expansion et d'indiscrétion qu'avait été le romantisme, il semble mieux comprendre la valeur morale et littéraire de la réserve, et que la passion même ne perd rien à n'être pas étalée aux passants. Puis, arrivé dans une région intellectuelle plus sereine, agitant des problèmes plus graves que la rime riche ou la césure mobile, il y éprouve des émotions moins superficielles et qui se plaisent plus volontiers dans la pénombre qu'au grand jour, qui aiment mieux être exprimées à mi-voix que déclamées en paroles sonores. Il voile sa personnalité, tout comme il s'efforce de paraître effleurer seulement la personnalité d'autrui. Les *Poésies de Joseph Delorme* avaient traduit, avec un détour qui ne trompait personne et n'était destiné à tromper personne, sa mélancolie propre ; les *Consolations* avaient été la confidence

[1] *P. Cont.*, I, 83.
[2] *Ib.*, 87.
[3] *Lundis, Table*, 44.

publique de son christianisme de surface, de sa demi-conversion, de ce catholicisme attendri, auquel les trop profanes émotions qui l'accompagnaient, qui peut-être en étaient la source, ôtaient bien de sa valeur. Maintenant, sa confession s'atténue et se murmure. Dans *Volupté* qu'il écrit, un double ou triple voile recouvre les personnes, les temps et les lieux; la fiction se mêle à la réalité de manière à dérouter le grand public et à permettre aux seuls intimes de discerner l'élément imaginaire de l'élément véritable. Sans doute, à la même date, il écrit les divers morceaux du *Livre d'amour*. Mais je veux croire, — quoi qu'il en ait fait plus tard, — qu'il se proposait alors de garder longtemps ces vers pour la personne qu'ils intéressaient le plus. Composé dans cette intention, le recueil de ces indiscrets poèmes ne contredit pas trop ce ton de réserve, ce goût plus marqué de l'intimité discrète, qui me paraît caractériser sa critique d'alors.

En tout cas, voilées ou non, obligées et s'obligeant ou non à plus de réserve, les reconstructions d'âme que tente Sainte-Beuve exigent une recherche patiente, une enquête attentive. Aussi voyons-nous, dans ses articles d'alors, se perfectionner, se préciser la méthode qu'il avait déjà commencé d'employer pour ses précédentes et moins complètes anatomies morales. Son regard pénétrant scrute d'un bout à l'autre la vie des auteurs dont il parle, leurs œuvres, les manifestations les plus diverses des principes moraux qui les animent. Mais, comme il est naturel, deux choses surtout lui paraissent essentielles à bien connaître, parce qu'elles sont les plus significatives et pour ainsi dire les plus renseignantes : la formation et l'évolution des doctrines et des talents.

Comme il l'avait déjà dit à propos de Corneille [1], il le répète à propos de Victor Hugo : il importe avant tout de saisir « la réalité originelle du poète, sa formation première et continue » et ces « détails précieux qui marquent l'aurore d'une belle vie [2] ». Pour lui, il ne manque jamais de s'y attacher. Quel était le père de Lamartine? Quelle était sa mère? Quelles impressions a-t-il surtout reçues en ouvrant les yeux ou dans les premières années de sa vie et de son éducation [3]? Quels étaient les parents de Béranger? Que leur doit-il et d'après quelle loi? Pourquoi et comment se rattache-t-il directement à ses grands parents paternels et maternels, « peut-être pour la ressemblance morale

[1] *P. Litt.*, I, 29.
[2] *P. Cont.*, I, 389.
[3] *Ib.*, 287-289.

originelle, à coup sûr pour l'impulsion et les principes moraux qu'il en reçut [1] » ? Voilà des questions que Sainte-Beuve soulève et résout selon son pouvoir. Il demande à cette enquête lointaine de lui faire connaître en quelque sorte le sous-sol même, qui supporte et nourrit les sentiments futurs et les idées à venir. Puis, la plante une fois sortie de terre, il suit avec le même soin la série des influences qui ont agi sur elle, hâté ou retardé sa naissance, fait jaillir et dirigé ses jeunes pousses, coloré ses fleurs printanières et formé ses premiers fruits. Quelle fut la nature « qui se réfléchit dans la prunelle » de Victor Hugo ? Quelles « sensations fraîches et graves », quelles « formes merveilleuses », quelles « perspectives gigantesques et féeriques de paysages tels qu'ils se grossissent et qu'ils flottent dans la fantaisie ébranlée de l'enfance » rapporta-t-il d'Italie [2] ? Quel était l'état des âmes au milieu desquelles a vécu et pour ainsi dire le climat moral où s'est formé Lamartine ? Saint-Martin n'est-il pas le précurseur obscur, ignoré de Lamartine même et qui néanmoins a maintenu jusqu'à lui la « tradition spiritualiste » ? N'est-ce pas de Rousseau, à travers Chateaubriand et surtout Bernardin de Saint-Pierre, que procède une part de son inspiration [3] ? Quelle influence a exercée sur Béranger cette école primaire à la Jean-Jacques où il s'est trouvé placé [4] ? C'est une seconde série de questions qui suivent les premières. Ainsi l'apport du premier milieu, des premières lectures, et ce qu'elles ont ajouté au fonds héréditaire et aux dispositions innées, se trouve précisé, le point de départ, pour ainsi dire scientifiquement déterminé.

Puis, quand la personnalité est enfin née, quand l'auteur s'est lancé dans la carrière, du même regard attentif, Sainte-Beuve suit les développements successifs de son talent, les manifestations diverses qui l'expriment et permettent de l'orienter. « Depuis les *Méditations* jusqu'aux *Harmonies*, Lamartine est allé se développant avec progrès, dérivant de plus en plus de l'élégie à l'hymne, au poème pur, à la méditation véritable. Il y a bien de la grandeur dans son volume de 1820... Mais depuis lors le poète n'a cessé de s'étendre aux régions ultérieures dans des dimensions croissantes. Les *Secondes Méditations* en sont la preuve... *La Mort de Socrate* et surtout le *Dernier chant de Childe Harold* sont d'admirables méditations encore, avec un flot qui

[1] *P. Cont.*, I, 88-89.
[2] *Ib.*, 393.
[3] *Ib.*, 280, sqq.
[4] *Ib.*, 91, sqq.

toujours monte et s'étend... C'est donc aux *Harmonies* qu'il faut venir, pour le voir se déployer tout à l'aise, sans mélange ni entourage, dans l'effusion de sa grande manière. » Chacune de ces étapes, ainsi nettement indiquées, est caractérisée aussi bien en elle-même que par rapport à celles qui la précèdent et la suivent. Sainte-Beuve tient tellement à bien marquer la succession des diverses manières, qu'il y revient encore, et par de poétiques images, — la nacelle, devenue barque plus hardie, qui fait place à son tour au vaisseau majestueux, — la précise et la fait voir aux yeux [1]. C'est la même chose pour le développement du talent de Béranger [2], pour l'évolution du génie poétique de Hugo [3] ou de son talent de romancier [4]. D'ailleurs, Sainte-Beuve fait cet effort avec une pleine conscience : il donne lui-même de ce genre d'enquête des formules expressives. Il dit qu'il veut à propos d'un auteur « saisir la loi de sa course et la tracer dès l'origine... avec ses inflexions fidèles et les accidents précis de son développement [5] ». Pour l'abbé Prévost, il se promet de « suivre dans la continuité de ce tissu, de toucher de la main en quelque sorte l'étoffe ou la qualité de ce génie [6] ». Il commence ainsi son article sur les romans de Victor Hugo : « La réimpression des romans de Victor Hugo nous est une occasion naturelle d'examiner le jeune et célèbre auteur sous un point de vue assez neuf, *de suivre son développement et son progrès* dans un genre de composition où il débuta tout d'abord, qu'il a toujours cherché à mener de front avec les autres parties de son talent et qu'il nous promet (le catalogue du libraire nous en répond) de ne pas déserter pour l'avenir [7]. » Ambitieuse de reproduire la vie même, la critique de Sainte-Beuve ne se contente pas de peindre les portraits de ceux qu'elle étudie au repos, qui est la mort. Pour mieux les saisir et les suivre, elle se hâte de déterminer avec le même soin et le point de départ dont ils se sont élancés et la direction qu'ils tiennent.

Une seule fois dans toute cette période, nous voyons Sainte-Beuve renoncer aux portraits individuels. Dans son article *Du roman intime,* il étudie un genre littéraire en lui-même. Sans doute il a senti que

[1] *P. Cont.*, I, 300-303.
[2] *Ib.*, 101-104.
[3] *Ib.*, 421, sqq.
[4] *Ib.*, 431, sqq.
[5] *Ib.*, 85.
[6] *P. Litt.*, I, 260.
[7] *P. Cont.*, I, 431.

c'était là un essai original puisqu'il a tenu plus tard à revendiquer la priorité : « c'est la première fois peut-être qu'il était question de ce genre et de ce mot roman intime, dont on a tant abusé depuis [1] ». Toutefois, même en cet article isolé des autres, on retrouve une inspiration voisine de celle qui les anime. S'il ne remonte point aux auteurs eux-mêmes pour en reconstruire l'âme, il a soin de mettre en lumière la nuance spéciale de sentiments, la particulière disposition morale que des ouvrages d'une telle nature supposent chez eux aussi bien que chez leurs lecteurs : c'est la même analyse, mais moins précise et moins complète, — par la nature même du sujet.

Dans cet article-là, comme dans les autres, nous retrouvons les mêmes traits caractéristiques du tempérament de Sainte-Beuve, les mêmes goûts révélateurs. Partout, il se montre toujours comme nous l'avons déjà vu, avide de connaître et de comprendre, essayant par de fines analyses de sentiments de se rendre compte et de satisfaire son intelligence [2]. Il a le goût du vrai, du détail précis et volontiers familier ou humble, des correspondances personnelles et confidentielles [3]. Comme Joseph Delorme jadis donnait une saveur de réalisme à ses sentiments les plus rares et les plus poétiques, en y mêlant la peinture de l'existence vulgaire, il entend ne point séparer la vie sentimentale et poétique de la vie commune, à laquelle, dans les faits, elle est toujours unie. « Il a senti la vie, selon la mesure infinie qui la tempère [4] », et il veut la faire ainsi sentir. C'est un confesseur qui ne craint point le réalisme et qui, dans son désir de saisir la vie véritable, ne fait pas fi des plus petites choses. Mais en même temps, et par une tendance presque contradictoire, c'est un délicat. Il regrette les époques « courtoises », l'âge des salons aristocratiques, — où sans doute il aspire à entrer et que peut-être le plébéien, qu'il est en son fonds, embellit un peu dans ses rêves [5]. Cette délicatesse limite seule et seule tempère son amour des réalités : « A part la forme idéale, harmonieuse, unique où un art divin s'emparant d'un sentiment humain le transporte, l'élève sans le briser et le peint en quelque sorte dans les cieux..., toutes les formes intermédiaires nuisent plus ou moins, selon qu'elles s'éloignent du pur et naïf détail des choses éprouvées. Le mieux, selon nous, est de s'en

[1] *P. Femmes*, 22, note.
[2] Articles sur Lamennais et passim.
[3] Article sur Diderot, début, fin et passim.
[4] *P. Cont.*, I. 438.
[5] *P. Femmes*, 24-25.

tenir étroitement au vrai, et de viser au roman le moins possible, omettant quelquefois avec goût, mais se faisant scrupule de rien ajouter. » C'est toujours, on le voit, la même doctrine qu'il avait essayé d'appliquer dans *Joseph Delorme* et qu'il aime maintenant à retrouver chez les autres ; ou, si l'on préfère, c'est toujours le même tempérament qui lui a inspiré ses vers et qui lui inspire maintenant ses articles. C'est ainsi qu'en lui le critique continue et supplée le poète.

Enfin, pour achever cette étude, notons seulement que depuis les premiers *Portraits Littéraires*, son procédé n'a point changé. Au début, il y a toujours un prologue, parfois un prélude semi-lyrique. Il est double en général. D'abord, c'est une sorte de méditation personnelle sur les impressions, les mouvements d'idées, les émotions morales ou littéraires que l'œuvre a fait naître en Sainte-Beuve : ou c'est un exposé de sa doctrine particulière sur un des points de littérature ou d'art qui lui tiennent au cœur. Ensuite c'est un portrait moral de l'auteur, une esquisse de son âme ou de son esprit, un crayon rapide où les traits caractéristiques de sa psychologie sont mis en lumière. Après cette introduction commence l'étude véritable. Les événements de la vie, les œuvres diverses se présentent successivement dans leur ordre chronologique. Çà et là s'intercalent des analyses plus détaillées, des digressions, des conseils et des critiques sous forme de censures ou d'éloges. Et le tout se termine sans conclusion formelle, le jugement littéraire et moral étant épars et comme diffus dans l'article tout entier. Ni les doctrines littéraires de Sainte-Beuve n'étaient alors suffisamment arrêtées, ni surtout ses doctrines morales n'étaient assez fermes, pour qu'il osât les mettre en forme dogmatique. Ainsi, jusqu'en son procédé même s'empreint et se reflète sa personnalité.

X

ANNÉES DE CRISE ET DE TRANSFORMATIONS

TRANSFORMATIONS

DANS SA VIE INTELLECTUELLE ET MORALE

I. Sainte-Beuve s'éloigne du Mennaisianisme : condamnation de *l'Avenir*; efforts de Sainte-Beuve pour décider Lamennais à la soumission; incertitudes, hésitations soulevées en lui; flottement entre le catholicisme et le doute; recours à d'autres guides, Saint-Martin et Port-Royal. — Son activité reportée toute dans la politique : guerre violente à la Monarchie de Juillet; déceptions en politique. — Déceptions littéraires : il doute de lui-même. — Sa tristesse et son découragement.

II. *Volupté,* examen de conscience et confession de Sainte-Beuve : livre à clef; autobiographie complète : Sainte-Beuve prête à Amaury son goût du plaisir, la mollesse de sa volonté, les « sécheresses » et les « aridités » de son âme, ses défauts et ses passions, ses idées favorites. Conception de l'ouvrage : essai d' « apologétique expérimentale » et effort de conversion personnelle; impression toute contraire qu'il produit : Sainte-Beuve complaisant à son mal, Sainte-Beuve littérateur et pédant. Mensonge du dénouement : Sainte-Beuve ni converti ni heureux.

III. Période de relèvement. L'influence de l'Abbaye-au-Bois : plus constantes aspirations au catholicisme; résistance à Lamennais : atténuations volontaires de la portée des *Paroles d'un croyant;* espoir de la foi. — Ruptures avec Lamennais, avec le *National,* avec le parti républicain; coquetteries avec les doctrinaires et le gouvernement : Sainte-Beuve aspirant fonctionnaire. Satisfactions extérieures et joies intimes : jours de calme et d'espérance.

IV. Fragilité de cette paix : sentiment trop net des influences subies, conscience de la nécessité de faire seul sa voie et de l'impossibilité de la faire. Coup de théâtre des *Affaires de Rome :* la surprise de Sainte-Beuve, son désarroi, son désespoir, ses cris : éloignement croissant des croyances religieuses. Abdication de ses croyances politiques : résignation attristée, ambitions déçues. Désillusions privées : les amitiés déçues : Hugo; l'amour déçu : Adèle et *Madame de Pontivy.* — Découragement et deuil, désir de fuite, départ pour Lausanne.

« Ame mobile et peu ancrée... »
(*Volupté*, 118.)

« Si parmi mes lecteurs des dernières années, il en est qui se sont plu à relever chez moi des sentiments de méfiance et de scepticisme habituel, ils ne sauront jamais ce qu'il m'en a coûté et ce que j'ai eu secrètement à souffrir pour avoir porté, dès l'abord, toute ma sincérité et ma tendresse d'âme dans mes relations politiques et littéraires. »
(*Portraits Contemporains*, II, 49.)

I

On dirait que parfois les événements conspirent avec les qualités et les défauts des hommes; et les circonstances semblent à certains moments se faire un jeu de nous pousser là où précisément nous poussent nos secrètes tendances. Sainte-Beuve avait déjà beaucoup évolué, et dans des sens bien divers. De la philosophie idéologue du XVIIIme siècle, il avait pour ainsi dire coulé tout doucement dans un rationalisme plus positif sous l'influence du *Globe*. L'amitié de Hugo l'avait jeté dans les voies toutes contraires d'un catholicisme romantique. Par un nouvel écart, au moment où il allait se délier, la Révolution de Juillet avait tranché ses liens et l'avait enrôlé dans le parti démocratique d'un Saint-Simonisme quasi-socialiste. Enfin, suivant une transition mieux ménagée, il en était arrivé au Mennaisianisme. Etait-ce le port où définitivement il allait jeter l'ancre? Il l'espérait, ou du moins, sans l'espérer sûrement, il le désirait, il le voulait, il s'exhortait lui-même à dépouiller son inconstance naturelle, à s'amputer courageusement de son dilettantisme intellectuel. Je ne sais s'il y eût réussi, et j'en doute. Mais les faits eux-mêmes se chargèrent de rendre inévitable cette nouvelle rupture et de le contraindre à recommencer encore une errante odyssée à la recherche de la vérité. Après tant d'unions ébauchées avec confiance, avec ferveur, et que toujours au dernier instant il rompait, cette fois-ci, ce ne fut pas lui qui abandonna le Mennaisianisme : c'est bien plutôt le Mennaisianisme qui l'abandonna. Mais, en tout cas, c'était encore, si j'ose dire, un mariage manqué.

Le 13 août 1832 [1], Grégoire XVI signait l'encyclique *Mirari vos*,

[1] Cf. Mercier, *Lamennais d'après sa correspondance*, chap. VIII.

où certaines doctrines de l'*Avenir* étaient anonymement, mais clairement, condamnées, et le 30 août, à Munich, Lamennais en avait connaissance. Le coup était rude pour lui, d'autant plus que malgré l'évidence il avait quitté Rome en se flattant d'être approuvé au moins par le silence de l'Église. Sur le premier moment il se soumit, mais d'une soumission des lèvres et qui n'allait point sans réserves. Pendant quatre mois, il se débattit entre les révoltes de sa personnalité, les prières de ses amis, les exigences de son évêque et du Souverain Pontife, pour signer enfin le 11 décembre 1832 une déclaration très explicite, — et dans sa pensée, nulle, — d'obéissance absolue. Dès ce jour, il « méditait et roulait des pensées de vengeance et de représailles [1] »; la rupture était commencée dans son esprit, et elle n'allait pas tarder à éclater avec le scandale des *Paroles d'un Croyant*.

Sainte-Beuve suivait de très près cette crise intérieure. Dès le retour des pèlerins de l'*Avenir*, « il était allé leur faire visite dans la rue de Vaugirard où ils étaient logés ». Il y vit Lamennais « qui s'exprimait sur ce qui s'était passé à Rome et sur le Pape avec un laisser-aller qui l'étonna et il fut « frappé du contraste » qu'offrait le langage réservé et soumis de Lacordaire [2]. Continuant encore à les voir assez intimement [3], il n'avait pas tardé à prévoir la révolte et il avait tâché de la prévenir. En Décembre 1832, dans un article sur *Béranger*, il nommait « un saint prêtre qui est plus à nos yeux qu'un écrivain et dont le saint caractère grandit en ce moment dans l'humilité du silence... »; et ces louanges, selon ses propres paroles, « étaient en même temps des insinuations et des désirs [4] ». Il est curieux de déterminer avec autant de précision qu'en comportent de telles choses dans quel esprit Sainte-Beuve donnait de pareils conseils. Pensait-il, sentait-il comme Lacordaire? Était-ce par obéissance catholique qu'il poussait Lamennais à l'obéissance? Je croirais bien plutôt qu'il se plaçait à un point de vue extérieur et en quelque sorte esthétique : il avait « conçu un idéal » de Lamennais, et, se mettant par la pensée à la place du prêtre, dans la logique de sa vie antérieure, des écrits publiés, des doctrines défendues avec tant d'éclat, il ne voulait pas que la tenue de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* fût dérangée, ni son rôle interrompu.

[1] *Lundis*, XV, 5.
[2] *N. Lundis*, IV, 450.
[3] On le voit en novembre qui dîne avec Lamennais et Gerbet chez l'avocat de l'*Avenir* (*Lettre* à V. Pavie, TH. PAVIE, 129).
[4] *P. Cont.*, I, 86, note.

J'aurais voulu, dit-il, un Lamennais devenu catholique et libéral comme au lendemain de l'*Avenir*, mais ayant la force de demeurer tel sous le coup même des encycliques et malgré l'appel et l'attrait de la démocratie; je l'aurais désiré s'enfermant pendant quelque temps dans un religieux silence et n'en sortant depuis qu'à de rares intervalles par des écrits de réflexion et d'éloquence où il aurait tout concilié, tout maintenu du moins, où il n'aurait rien sacrifié, où il serait resté opiniâtrément le prêtre de la tradition antique et des espérances nouvelles; en s'attachant à un tel rôle bien difficile sans doute, mais si fait pour inspirer à tous le respect et l'estime, il aurait fini sans la chercher par retrouver son heure d'action et d'influence et il n'aurait pas eu à l'acheter au prix de la considération [1].

On voit ici ce qu'il en est. Il reconstruit un Lamennais plus fidèle à lui-même et à ses débuts que ne l'a été le vrai, comme il reconstruit un peu plus loin un Lamartine plus suivi et plus parfait que le véritable. Mais c'est plutôt parce que cette conception répond aux exigences de son esprit qu'aux besoins de sa conscience; c'est parce que le rôle eût été *beau*, qu'on eût trouvé là « un mystérieux sujet de méditation et de rêverie pour ceux qui aiment à se prendre aux grandes destinées interrompues [2] », et non parce que c'eût été une obligation morale. Et Sainte-Beuve ne semble pas mettre beaucoup plus de lui-même dans le regret de la vie manquée de l'apôtre que dans son regret de la vie manquée du poète profane. Pour sa part, en effet, il ne sait pas bien ce qu'il croit ni ce qu'il doit croire. Les tendances démocratiques de l'*Avenir* avaient été l'une des raisons, sinon la principale raison, de son arrivée au catholicisme : voilà que cet étai s'abat; l'édifice tout entier chancelle et, prêt à s'écrouler, semble chercher en vain un fondement solide.

Aussi, pendant toute l'année qui suit, on voit Sainte-Beuve hésiter, flotter d'une opinion à l'autre, et, à quelques mois de distance, se contredire plusieurs fois. A certains traits, à certains passages de ses divers articles en 1833, on le croirait encore, ou presque, ou tout à fait catholique. La principale objection qu'il adresse à Musset, c'est l'irréligion, l'impiété volontaire et parfois affectée qui dépare certains *Contes d'Espagne et d'Italie* et fait une énigme de *La Coupe et les lèvres* [3]. Il loue l'école du *Correspondant* et de la *Revue européenne* « d'adhérer à la manière féconde » dont « l'illustre rédacteur de l'*Avenir* » envisage « socialement le christianisme [4] ». A son ami Pavie, — chrétien fervent il est vrai, — à

[1] *P. Cont.*, I, 374-375.
[2] *Lundis*, X, 5.
[3] *P. Cont.*, II, 186, 192.
[4] *Ib.*, 264.

propos d'un deuil, il assure « qu'il ose prendre, indigne qu'il est, une part intime et véritablement *chrétienne* d'un aussi vénérable deuil [1] ». Il lui déplaît de voir la haine du christianisme dont témoignent les écrits de Heine : « Sur ce point, M. Heine est beaucoup plus railleur qu'il ne convient à notre indifférence acquise ou à notre religiosité renaissante [2]. » Il félicite Turquety d'avoir la foi, « le sentiment des choses éternelles » et de trouver là les « sources mêmes de sa poésie [3] ». Il a même parfois des espèces de scrupules qui révèlent une sensibilité religieuse assez vive. Il ne veut pas par exemple qu'on laïcise Lamennais et il reproche à du Clézieux de l'avoir fait : « L'ode à M. de Lamennais est pleine d'essor, mais nous trouvons et nous osons croire que l'illustre prêtre trouvera comme nous qu'elle est trop prise du côté de la gloire humaine. » Et dans ce même article, en louant ce jeune homme d'avoir de bonne heure « cherché le port dans l'antique croyance », il ajoute : « C'est un spectacle assurément mémorable, au milieu de tant de scepticisme et de tant d'écarts dont on est entouré, que de voir comment l'élite de ces vierges et vertueux esprits ne diminue pas, comment elle se recrute et se perpétue, conservant pour ainsi dire dans toute sa pureté le trésor moral. *Quelles que soient les formes sous lesquelles doive se reconstituer* (*nous l'espérons*), l'esprit religieux et chrétien dans la société, cette vertu avancée de quelques jeunes cœurs, cette foi et cette modestie tenues en réserve, aideront puissamment au jour de l'effusion [4]. » Voilà qui paraît révéler au moins quelque tendresse de cœur pour « l'antique croyance ».

Mais on a remarqué cette incertitude qui, dans son espérance même, lui reste sur la *forme* dont l'avenir revêtira le sentiment religieux. Il n'est plus aussi persuadé qu'il l'était tout récemment encore de la supériorité définitive du catholicisme libéral à tendances sociales. Il a des hésitations et des repentirs. On le voit montrer des retours de complaisance pour le Saint-Simonisme [5]. Il exprime, sous une forme un peu vague mais assez claire pourtant, des réserves sur les théories de Lamennais [6]. Lorsqu'on s'indigne qu'il recommande de son nom les obscénités de Casanova de Seingalt, il répond : « Je n'ai pas tant de scrupules ;

[1] Th. Pavie, 125.
[2] *Pr. Lundis*, II, 252.
[3] *Revue des Deux-Mondes*, septembre 1833. Non recueilli.
[4] *Pr. Lundis*, II, 262, 261.
[5] *P. Cont.*, II, 239 et la note.
[6] *Ib.*, 268.

ce qui prouve combien je suis loin d'avoir la foi. Non, je crains de n'en être jamais capable. J'en approche, je la sens, je la respire, j'en ai l'atmosphère mais non le rocher : aussi le vent qui passe balaye trop tout cela [1]. » Enfin. — abjuration complète semblerait-il ; mais il écrit cela au *National*, et non seulement il subit les influences du milieu, mais encore il fait un effort conscient pour se mettre au diapason du journal et ne pas détonner avec ceux qui l'entourent — enfin, il se proclame « républicain *rationaliste* ». C'est lui qui souligne ; il déclare devoir se « dépouiller de bien des idées familières » pour comprendre pleinement le catholicisme de Mickiewicz [2]. Ce n'est pas le rationalisme quasi-matérialiste que nous lui avons vu jadis. Sainte-Beuve n'y est pas encore revenu. Ici, par exemple, il maintient avec une grande netteté d'expression sa foi en la liberté humaine : « sauf un petit nombre d'exceptions majestueuses et de véritables monstruosités morales, l'homme est libre [3] ». Ce n'est pas non plus un rationalisme dogmatiquement établi et conclusion dernière d'une métaphysique ambitieuse de supplanter la religion. Sainte-Beuve n'a point un esprit assez systématique pour cela, et il a trop peu de confiance en la philosophie. Il regarde avec quelque sympathie les audacieux penseurs qui échafaudent des systèmes et prétendent, par les seules forces de leur raison, résoudre le grand problème. Mais « comme science » la philosophie « l'affecte de moins en moins » : s'il y voit un « noble et nécessaire exercice, une gymastique », à ses yeux, elle recommence sans cesse et, « dans la prétention principale qui la constitue, elle n'aboutit pas [4] ». Sa position à lui, comme sa réponse, est beaucoup plus modeste. Il admet, sans bien vérifier, « l'opinion spécieuse généralement reçue [5] ». Il se contente de la solution du sens commun ; et, le cas échéant, il se contenterait du vague déisme de la religion naturelle, de cette religion où un Jefferson est arrivé « par un accès naturel, sans passer à travers les vestibules, les dédales et toutes les épreuves irritantes du vieux monde [6] ». En somme, pendant toute cette année 1833, comme il l'écrivait à Lerminier

[1] *Lettre* à Pavie. (Th. Pavie, 126.) Pourtant il avait annoncé sur ce sujet un second article qui ne parut pas.

[2] *Pr. Lundis*, 229.

[3] *Ib.*, 210. — Il est curieux de le voir plus tard retirer cette affirmation et même essayer de prouver qu'il ne s'est pas contredit : en écrivant cela, il ne parlait pas comme philosophe, « il ne parlait qu'en littérateur » (*P. Cont.*, II, 509, note).

[4] *P. Litt.*, I, 304.

[5] *Pr. Lundis*, II, 210.

[6] *Ib.*, 151.

à propos d'autre chose, il laisse volontiers ses idées sur la religion « s'épandre et vaguer en lui [1] »; il n'a pas de centre fixe, de point définitivement établi autour duquel il les rallie, à partir duquel il les ordonne et les systématise, — dans la mesure où il saurait le faire. Sa tendance générale, c'est celle que lui paraît constituer l'unité de la *Revue des Deux-Mondes :* après avoir « passé par des phases diverses », joignant « un enthousiasme non encore éprouvé à une maturité commençante », il « ressent l'enfantement d'un ordre nouveau [2] », mais il ne croit plus que le Mennaisianisme en contienne la formule entière. C'est un poste d'attente qu'il occupe, et un poste d'incertitude.

C'est en raison de cette incertitude sans doute, et parce qu'il sentait la direction de Lamennais devenir de jour en jour moins sûre, qu'il se chercha alors d'autres maîtres, d'autres guides de la vie spirituelle. A M. Caron, qui est le Lamennais (mais un Lamennais pacifique et doux), d'Amaury [3], s'ajoutent à ce moment dans *Volupté*, et Saint-Martin, et surtout M. Hamon de Port-Royal. Saint-Martin, qui, dans « ses précédentes excursions philosophiques », avait réveillé en Sainte-Beuve le spiritualisme et le mysticisme même, agit une seconde fois sur lui, à distance [4] : ce fut un de ceux qui lui firent alors « sentir ce que c'est qu'édifier sa vie et y porter le don de spiritualité [5] ». Mais bien plus forte, semble-t-il, parce qu'elle était plus nouvelle, et peut-être aussi parce qu'elle était plus chrétienne, fut l'influence de Port-Royal. Sans examiner maintenant comment l'idée était venue à Sainte-Beuve d'étudier l'abbaye janséniste, nous pouvons remarquer qu'il s'y était mis vers 1830 ou 1831, encouragé par Lamennais lui-même [6]. Dès qu'il connut en détail l'histoire de cette « vallée proche Chevreuse et Vaumurier », où les vents sacrés de Bethléem, des Thébaïdes d'Orient, d'Afrique et de Provence lui semblaient avoir apporté leurs pieux arômes, « l'impression fut grande sur lui d'un si récent exemple des austérités primitives [7] ». Il se fit l'*acolyte* volontaire du doux M. Hamon, le prit comme « son initiateur sans bruit à la piété », comme son « intercesseur [8] ». Il apprit de lui à aimer la retraite, à ne plus s'attacher à la profane beauté des lieux, à

[1] *Corr.*, I, 21.
[2] *Pr. Lundis*, II, 170-172.
[3] *Volupté*, 294, 297.
[4] *Ib.*, 296, 313, 321.
[5] *Ib.*, 320.
[6] *Port-Royal*, II, 258 ; IV, 337.
[7] *Volupté*, 312, sqq.
[8] *Ib.*, 314.

s'abstraire des querelles et des agitations contemporaines, à ne plus chercher à pénétrer les pensées et les intentions des hommes [1] : ou du moins il apprit qu'il aurait dû faire tout cela : mais il ne le fit pas. Il avait trouvé en lui un maitre qui apaisait quand Lamennais agitait, qui rassurait quand Lamennais effrayait. Seulement M. Hamon était mort et invisible : et le maitre vivant, dans son silence énigmatique et menaçant, était plus fort pour troubler Sainte-Beuve que ne l'étaient et le mystique du XVIIIme siècle et l'ascète du XVIIme siècle, pour rasséréner son âme, pour fixer définitivement sa croyance et sa conduite.

Mais comme il faut bien qu'on ait ou qu'on se fasse un principe d'activité et de vie, qu'à défaut d'une croyance une passion ou même un simple parti-pris fournisse une raison d'agir, il semble qu'à ce moment Sainte-Beuve se donne plus que jamais à la politique. Pendant toute l'année 1833 [2] et au delà encore, il est toujours animé de la même haine et du même mépris pour la royauté en général, et pour le régime de Juillet tout particulièrement. Il censure avec amertume Villèle, « ce madré », ce « corrupteur », tous ses successeurs, les ministres « frénétiques » ou « fourbes » de la royauté légitime et de la royauté bâtarde. Contre toute vérité, il projette même sa colère dans le passé, et, oubliant ce qu'il écrivait en 1829, il se vante maintenant de n'avoir point pris part à l'illusion du ministère Martignac [3]. Il prend plaisir à citer les phrases où Jefferson semble approuver d'avance le régime de la monarchie bourgeoise, pour mieux insister sur la déception qu'il en aurait eue [4]. Aux reproches que la Pologne abandonnée lance par la bouche de Mickiewicz, il répond que la France « a été liée par surprise, qu'elle souffre et qu'elle attend » : « nous aussi, nous sommes bannis de la révolution que nous avons faite, nous sommes expulsés de nos espérances [5] ». A chaque fois qu'il en trouve l'occasion, ce sont des termes méprisants pour tous les hommes du pouvoir, pour ces « parvenus acharnés », ces « intrus suants », cette « écume immonde », cette « royauté astucieuse », ces « honteuses palinodies » qui font le scandale de son temps ; et il n'épargne personne, ni les doctrinaires dont l'autorité morale est ruinée, ni ce « frénétique », ce « maniaque »

[1] *Volupté*, 318, sqq.
[2] *N. Lundis*, X, 132.
[3] *P. Cont.*, II, 271-272.
[4] *Pr. Lundis*, II, 148.
[5] *Ib.*, 233.

de Casimir Périer [1]. C'est là une disposition révolutionnaire. Sainte-Beuve, en effet, se solidarise avec tous ceux qui, sous tous les gouvernements successifs, ont fait des révolutions ou des émeutes, y compris les hommes de « sacrifice » du cloître Saint-Merry [2]. Pour son compte, il aspire à les imiter. Rangé dans les rangs « irrévocablement ennemis » du gouvernement, il refuse une place qui peut-être le tenterait, pour ne point la lui devoir; et s'il agissait, il le déclare, ce serait « dans un sentiment de guerre ouverte, dans une pensée révolutionnaire [3] ». Il va même si loin que sa haine déborde sur sa littérature et envahit sa critique. S'il loue avec tant d'ardeur Béranger, c'est assurément qu'il se fait les illusions de ses contemporains sur le mérite réel du chansonnier; mais la principale raison, c'est que Béranger est comme le colporteur des idées démocratiques et de réforme sociale [4]. S'il est même indulgent pour un classique impénitent, — pour Andrieux qu'il a naguère raillé avec ses amis, — c'est par complaisance pour son invariable libéralisme [5]. Du reste, il faut lui rendre cette justice : ce n'est point là une opposition purement personnelle, une manifestation de haines ou de jalousies privées. Le généreux mouvement d'amour pour les humbles, pour les victimes de l'organisation sociale qui l'a jeté jadis dans le Saint-Simonisme, continue à l'animer. Il aspire à une « civilisation plus équitable et vraiment universelle », à l'égalité réelle et au bonheur des prolétaires [6]. C'est pour cela qu'il se proclame républicain et attend dans la République l'âge d'or de la démocratie [7].

Mais ces espérances sont bien lointaines et d'une incertaine réalisation. Chaque jour, au milieu des attaques, des injures de ses ennemis, le régime de Juillet se fortifie et s'assure, les émeutes successives sont repoussées; et la République attendue s'éloigne chaque jour. Nouveau désenchantement politique, qui s'ajoute au désenchantement religieux et assombrit la vie de Sainte-Beuve. Ce n'est pas assez encore. A ces déceptions que d'autres à cette époque pouvaient ressentir, s'en ajoute encore une plus intime, plus cuisante. A ce moment-là il se demande s'il réussira jamais dans cette première et chaude ambition d'être un

[1] *Pr. Lundis*, II, 128, 129, 299, 322 ; III, 365; II, 141, 250, 255.
[2] *Ib.*, 126, 137, 145-149, 233 ; *P. Cont.*, II, 240, 266, 267. — On sait qu'il a été compromis dans l'affaire Bergeron (novembre 1832). Cf. D'HAUSSONVILLE, 90.
[3] *Corr.*, I, 23.
[4] *Pr. Lundis*, II, 158 ; *P. Cont.*, I, 130-132.
[5] *P. Litt.*, I, 294.
[6] *P. Cont.*, I, 131-132.
[7] *Pr. Lundis*, II, 137-141, 155, 163, 174, 233 ; *P. Cont.*, II, 262.

poète. *Volupté* avance peu à peu. Sainte-Beuve est pris de ce découragement qui précède souvent l'achèvement d'une œuvre littéraire. Il se dit que ses forces sont inégales à ses aspirations ; qu'il lui faudra, lui qui avait rêvé les applaudissements, se borner à les provoquer pour d'autres ; qu'il lui faudra rester le parrain et non le père des écrits qui donnent la gloire. Il essaye au moins de se démontrer que ses tentatives poétiques lui assurent une espèce de supériorité sur les autres critiques :

Quand on a soi-même des portions de l'artiste, qu'on l'a été un moment ou du moins qu'on a désiré de le devenir à quelque degré, la vigilance sur les créations naissantes est extrême... On reconnaît avec un instinct vif, *presque jaloux*, ces lumières qui pointent à l'horizon et vont à mesure éteindre les anciennes. Il y a quelque chose qui nous parvient vite dans tout ce qui hâte *l'oubli qu'on fera de nous*, dans tout ce qui rappelle les honneurs et les palmes exclusives *auxquelles on avait songé*... Quand elle a quelque fond d'artiste en elle, [la critique] est promptement avertie par un tact chatouilleux de ce qui se remue de poétique alentour ; qu'elle se réjouisse donc d'avoir à le dire ; qu'elle mette sa gloire à saluer la première ; sa *consolation* comme son devoir est de ne se lasser jamais [1].

Comme Sainte-Beuve avoue presque inconsciemment la jalousie dont il se sent peu à peu saisi ! D'autres fois, au contraire, et par un sentiment non moins mélangé, — car il s'y mêle et une pitié louable et une égoïste satisfaction que son malheur échoie aussi à d'autres, — c'est aux poètes malheureux comme lui que Sainte-Beuve va s'attacher ; c'est à leur infortune qu'il demande pour son mal un vain remède : « On se console de ne pas obtenir la gloire dans les arts, lorsqu'on voit combien ont souvent de génie enfoui et rebelle [2]. » Peut-être ; mais quelle insuffisante consolation ! C'est tout au plus si l'on peut noter çà et là les traces d'un autre sentiment plus réconfortant et d'une qualité bienfaisante pour lui-même. Il a le goût vrai, le culte désintéressé des lettres, et, lorsqu'il oublie sa disgrâce propre, l'espoir d'un brillant mouvement littéraire suffit à relever son cœur. Tous les articles sur Béranger expriment à merveille ce besoin d'admiration et d'enthousiasme qu'il éprouve [3]. Lorsqu'il commence son article sur Musset, il s'écrie avec une joie sincère : « *Il est bon* de voir le mouvement de la France grandir et s'étendre par des productions multipliées de poètes »,

[1] *P. Cont.*, II, 200-201.
[2] *Ib.*, 258.
[3] *Ib.*, I, 119, sqq. et la note. p. 135.

et toute la fin est comme un cri de triomphe. Il est vrai qu'aussitôt après il retombe ; et Joseph Delorme ne peut s'empêcher de faire un sombre retour sur lui-même [1].

Ainsi, Sainte-Beuve est malheureux. Il « souffre de ne rien être » et, avec cette obstination volontaire et sombre qu'on met parfois à conserver la cause de son mal, il ne veut rien être [2] : il reste « attaché à son pieu et tourne de son mieux dans un court rayon » ; il a « des jours de souffrance qui le font rester coi et farouche [3] ». On comprend alors et l'on excuse l'acrimonie qu'il met à relever les défauts des autres, Musset, trop applaudi [4], ou Hugo triomphant [5]. On comprend, et l'on complète en y ajoutant son propre nom, l'apostrophe pathétique aux lecteurs d'*Oberman :* « Oberman est bien le livre de la majorité souffrante des âmes... J'en appelle à vous tous qui l'avez déterré solitairement depuis ces trente années dans la poussière où il gisait..., qui l'avez souvent visité comme une source..., *hommes sensibles et enthousiastes ou méconnus et ulcérés, génies gauches, malencontreux, amers, poètes sans nom, amants sans amour ou défigurés !* [6]... »

II

Ce sont probablement de telles dispositions morales qui ont donné son caractère étrange, hybride, contradictoire, à son roman de *Volupté :* et c'est par elles que ce livre au titre inquiétant, sans répondre tout à fait à son titre [7], ne lui ment pourtant pas tout à fait. Il l'avait annoncé à Barbe en décembre 1831 [8], et, le 17 novembre 1833, il écrivait à Pavie que le premier volume et la préface en étaient déjà imprimés [9]. C'est donc bien au moment précis où nous sommes parvenus qu'il l'achève,

[1] *P. Cont.*, I, 177-179.
[2] *Corr.*, I, 22.
[3] *Nlles Corr.*, 22-23.
[4] *P. Cont.*, II, 193.
[5] Si c'est bien lui que vise l'allusion au poète « qui trop souvent en nos jours, lui qui devrait diriger, s'exaspère, s'égare, n'entend que la voie de l'orgueil blessé » (*P. Cont.*, II, 239).
[6] *P. Cont.*, I, 177.
[7] *Préface*. p. 1 : « Ce titre qui a l'inconvénient de ne pas s'offrir de lui-même dans le juste sens, etc. ». — Cf. Renan, *Avenir de la science*, p. 497 : « La fine analyse psychologique que M. Sainte-Beuve a si malheureusement intitulée *Volupté*. »
[8] *Nlles Corr.*, 19.
[9] Th. Pavie, 129.

qu'il le revoit, qu'il lui donne, sous l'impression de ses sentiments présents, sa forme définitive et surtout sa signification, son ton définitifs.

Sous une forme voilée, c'est bien une auto-biographie que *Volupté*. Dans les pages qui précèdent, nous nous en sommes largement servis, identifiant Amaury avec Sainte-Beuve ; et nous en avions le droit. Lui-même nous l'a reconnu en de multiples passages. Lui-même nous fait remarquer que « presque tous les romanciers se sont mis eux-mêmes dans leurs romans [1] ». Lui-même nous invite à conclure d'Amaury à Sainte-Beuve comme il le fait d'Oberman à Senancour, « par une conjecture très légitime pour les livres de cette sorte, en ne s'attachant qu'au fond du personnage et à certains détails caractéristiques [2] ». Lui-même nous renvoie chercher sa propre image à tel chapitre indiqué [3]. Lui-même enfin, aussi formellement que possible, nous dit : « ... le roman de *Volupté*, qui *n'est pas précisément un roman et où j'ai mis le plus que j'ai pu de mon observation et même de mon expérience* [4] », et ailleurs : « En écrivant mon ouvrage, *qui est très peu un roman*, je peignais d'après des caractères vrais, d'après des situations observées et senties, parce que, même dans la transposition de l'époque et du milieu, je m'attachais à être rigoureusement vraisemblable. Les âmes que je décrivais et montrais à nu étaient des âmes vivantes, je les connaissais, j'avais lu en elles ; Mme de Couaën n'était pas une invention [5]. »

Aussi, à de certains moments, *Volupté* serait presque un livre à clefs. Le château gothique, à la fenêtre encadrée de lierre, d'où Mme de Couaën laisse un jour tomber son aiguille d'ivoire, c'est le château de Wierre [6]. L'oncle d'Amaury, qui l'a « nourri du plus pur lait domestique » et lui parlait tant de sa mère, c'est la tante de Sainte-Beuve, si dévouée au souvenir de son frère [7]. L'ami de Normandie, cet autre « voluptueux », le confident-complice des faiblesses d'Amaury, c'est Guttinguer [8]. M. Caron, c'est un Lamennais reculé dans le passé, doué de la douceur, de l'onction que Sainte-Beuve voudrait voir à son maître et qu'il lui conseille par ce détour : pour que l'auteur de l'*Essai sur*

[1] *Lundis*, V, 278.
[2] *P. Cont.*, I, 152.
[3] *Ib.*, 170, note.
[4] *N. Lundis*, IV, 449.
[5] *Port-Royal*, I, 550, note.
[6] HAUSSONVILLE, 15.
[7] *Volupté*, 97.
[8] *Ib.*, 235, 290. — Cf. *P. Cont.*, II, 409-410.

l'indifférence se reconnaisse à demi et reconnaisse surtout l'avis insinué, son nom est expressément rapproché de celui de l'abbé Caron [1]. La « liaison meilleure et préférée », qui a peut-être été coupable, on sait trop quelle elle est [2]. L'ami que rêve Amaury, qui « serait resté dans les chemins de son enfance », « ami, témoin, gardien de ses jeunes désirs », confident de ses projets de jeunesse, qui « n'aurait pas bougé, pas dépassé la ville prochaine », qui serait un jour rentré « lévite de Dieu dans la maison de son père », c'est l'abbé Barbe [3]. Et cet Élie, cet Hervé, ce Maurice, ce Timothée dont les tares secrètes sont si finement mises au jour, ce sont encore des portraits [4] : Sainte-Beuve le reconnaît explicitement, lorsqu'il se défend auprès de Béranger d'avoir voulu l'y dépeindre [5], ou lorsqu'il écrit « ce sont tous des portraits, une peinture très exacte [6] ». Autant de lieux pris dans la réalité, autant de personnages saisis sur le vif, et introduits par Sainte-Beuve dans son roman.

Mais bien plus que de tous ces étrangers, c'est de lui-même qu'il a fait le portrait pénétrant, fidèle, perspicace. Suivons d'un bout à l'autre le roman ; et, d'un bout à l'autre, nous y retrouverons ce Sainte-Beuve que nous connaissons. « La Volupté le tient » dès son enfance ; « elle a été pour lui de bonne heure un vœu brillant..., l'aliment unique en idée, la couronne de sa jeunesse » ; puis elle s'est convertie en habitude, « elle a saisi sa chair, elle flotte dans son sang, elle serpente en ses veines..., c'est là son mal » ; et l'habitude enfin est sur le point de devenir vice [7]. C'est par ce goût des plaisirs sensuels qu'il a été atteint, quand il s'est cru frappé de laideur, de cette « espèce d'hystérie morale » qui a changé tout le courant de ses idées, « à laquelle se rattachent le principe de ses erreurs et la trop longue déviation de sa vie [8] ». C'est par lui, qu'il a passé « une bonne partie de ses jours et de ses nuits à côtoyer

[1] *Volupté*, 297. — N'y a-t-il pas aussi dans d'autres personnages des « traces » de Lamennais ? En certaines scènes, le marquis de Couaën lui ressemble étrangement (356-357). On est aussi étonné de voir avec quel ton Amaury se proclame instruit « à se défier de son opinion du jour même... et peu pressé de jeter aux autres dans l'application passagère ce dont peut-être demain il devra se détacher à son tour » (381). Si c'était peut-être un conseil, il était prophétique.

[2] *Volupté*, 283.

[3] *Ib.*, 350.

[4] *Ib.*, 309.

[5] *P. Cont.*, I, 137.

[6] Cité par Schérer (*Études sur la Litt. cont.*, IV, 105).

[7] *Volupté*, 4.

[8] *Ib.*, 15.

des parcs comme un voleur, et à convoiter les gynécées [1] ». C'est par lui qu'il a « donné aveuglément dans cette illusion » de confondre les sens et l'amour; par lui que sa sensibilité débordée, ne pouvant se satisfaire, a blasphémé Dieu, et qu'il, a dans son âcre désespoir, « insulté par des regards désespérés au don magnifique de cette lumière [2] ». C'est par lui qu'il s'est voué à ces tendresses féminines, à ces « amitiés indiscrètes » qui conduisent « sur la pente des sentiers obliques [3] », qu'il a goûté le charme empoisonné des langueurs de femme [4] : il parlait avec son amie des « choses de Dieu, du sacrifice des sens, de la vigilante chasteté », il l'entretenait de « sacrifice et d'amitié discrète », il aimait à mêler aux siennes des larmes qu'il voulait croire innocentes: et c'était un piège de la Volupté, que cette « amitié de trop près cultivée [5] ». Ainsi, il goûtait un malsain plaisir à s'exposer aux tentations grossières [6]; il achevait de se « pourrir en dedans [7] », pour succomber un jour « sans choix, sans attrait, absurdement, à une place quelconque et uniquement parce qu'il s'était juré de tomber ce jour-là [8] ». Ainsi, en des « analyses mystérieuses bien chèrement payées », il gagnait la « connaissance raffinée du bien et du mal » et acquérait cette perspicacité spéciale, cette maîtrise en luxure du débauché professionnel [9]. Ainsi enfin, il se faisait des plans de vie amoureuse et molle, se laissait glisser à cette existence en partie double ou triple, à ces mensonges, à ces intrigues enchevêtrées, à ces incertitudes de croyances, de sentiments même, dont sa vie tout entière a été emplie et tout entière gâtée [10].

L'habitude de la Volupté, funeste en elle-même et dans ses conséquences directes, ne l'est pas moins par les défauts contradictoires qu'elle engendre. « Mûrir! mûrir! disait plus tard Sainte-Beuve, on durcit à certaines places, on pourrit à d'autres, on ne mûrit pas [11]. » Déjà, en effet, l'abus des plaisirs sensuels développait à la fois en lui et une mollesse et une âcreté de tempérament, qu'il poursuit et dénonce dans

[1] *Volupté*, 34.
[2] *Ib.*, 43.
[3] *Ib.*, 58.
[4] *Ib.*, 63.
[5] *Ib.*, 216-218. — Cf. *Consolations*.
[6] *Ib.*, 87.
[7] *Ib.*, 123.
[8] *Ib.*, 125.
[9] *Ib.*, 127, sqq.
[10] *Ib.*, passim.
[11] *P. Cont.*, V, 461.

l'âme d'Amaury. Le but même du livre était l'analyse de son vice et « de tout le côté de l'âme que ce vice domine, et auquel il donne le ton, du côté languissant, oisif, attachant, secret et privé, mystérieux et furtif, rêveur jusqu'à la subtilité, tendre jusqu'à la mollesse, voluptueux enfin [1] ». Sans doute, c'était là une tendance innée de son caractère. Il l'a bien senti, et, à plusieurs reprises, il a mis en lumière cet instinct profond. Son goût naturel des intérieurs, « des habitudes intimes, des convenances privées, du détail des maisons », qu'est-ce autre chose qu'un symptôme de cette disposition caressante et caline des voluptueux [2] ? Il en est de même de son « besoin de guides et de soutiens » : nature « infirme, implorante, et dépareillée au milieu d'une sorte de richesse, il avait hâte de s'attacher et de s'appuyer », de s'enlacer en quelque sorte, par un obscur sentiment de ce qu'il y avait en lui de trop peu viril, de féminin, de voluptueux encore [3]. Et sa vie tout entière, ses chutes renouvelées, les dangereuses habitudes auxquelles il s'abandonne, ne font que le rendre encore et toujours plus faible. Enervée par la jouissance, sa volonté ne sait plus vouloir, elle ne forme que des « vœux impuissants, des résolutions à chaque heure contredites [4] » ; fragile et succombant au moindre choc, renversée par le plus futile hasard [5], elle se disperse en perplexités confuses : « Agonie, et rapetissement, et plainte des âmes tendres déchues ! Oh ! que j'ai bien connu cette situation fausse et son absurde profondeur, ces dégoûts de tout qu'elle engendre, cet embrouillement inextricable qui meurtrit bientôt sur tous les points un cerveau jusque-là sain, net et vigoureux, cet échec perpétuel au principe et au ressort de toute action, cette lente et muette défaite au sein des années vaillantes ! [6] » L'homme est alors le jouet des circonstances les plus minimes, les plus légères. Il est « à la merci des souffles de l'air, des phases mobiles de chaque lune, des nuées passagères ou des ardeurs du soleil [7] » ; il gaspille au jour le jour dans ces voluptés, dans une « prodigalité insensée », toutes ses forces intellectuelles et morales ; il « coupe à plaisir sa pensée » ; il se rend incapable des monuments grandioses qu'il eut pu édifier ; il dissipe sa faculté de

[1] *Volupté*, 1.
[2] *Ib.*, 33.
[3] *Ib.*, 313-314.
[4] *Ib.*, 92.
[5] *Ib.*, 210.
[6] *Ib.*, 248.
[7] *Ib.*, 274.

sentir, appauvrit et dessèche « ses sources supérieures et reculées » ; il détruit même en son caractère la force et la vigueur de sa dignité : « l'homme qui fût resté probe et incorruptible, s'il se disperse à vingt-cinq ans aux délices, apprendra à fléchir à quarante, et s'accommodera aux puissants [1] ». — C'est « quarante-huit ans » qu'il eût fallu écrire, puisque Sainte-Beuve a eu quarante-huit ans en 1852. Mais quelle prophétie étonnante, et comme il se connaissait bien, lui qui, si longtemps à l'avance, prédit et explique, sans le savoir, le terme vers lequel, sans le savoir, il est en route !

Mais c'est un châtiment du voluptueux que la Volupté même le déçoive, et, qu'à force de chercher le plaisir, il désapprenne lentement la tendresse véritable. « A mesure que les sens avancent et se déchaînent en un endroit, l'amour vrai tarit et s'en retire... ; ils le tuent d'ordinaire ; en s'usant eux-mêmes, ils raréfient en nous la puissance d'aimer... De là, dans l'excès des diversions sensuelles, et passé un certain terme, la ruine en nous de la puissance d'aimer [2]. » Ces « sécheresses subites et inouïes », ces « aridités soudaines [3] », Sainte-Beuve les a ressenties ; et son analyse pénétrante les met en lumière. Quels éléments égoïstes et malsains se mêlent aux amours d'Amaury ! C'est la jalousie et c'est l'orgueil, « une fumée légère de supériorité, l'orgueil d'un cœur qui s'était cru longtemps stérile [4] » ; c'est l'attrait équivoque des « complications naissantes », et la fierté de satisfaire deux femmes à la fois, « en donnant son cœur à l'une, son sourire et un mot à l'autre [5] » ; c'est le désir frénétique, byronien, d'entendre, « avant de mourir, de quelque bouche, ce mot « Je t'aime », ce seul mot, me disais-je, qui fait qu'on a vécu [6] », et la « crainte furieuse » de voir échapper cette satisfaction d'amour-propre [7] ; c'est « le chatouillement et l'émulation funeste » que produisent les triomphes d'autres amants [8] ; c'est la conspiration des sens et de la vanité, la rage et l'humiliation des efforts tentés en vain, des peines inutilement prises [9] ; ce sont « ces médiocres

[1] *Volupté*, 133-134. — Cf. la *lettre* à Jean Reynaud (*Corr.*, I, 157) : « J'ai eu mes faiblesses ; ce sont celles qui donnèrent au roi Salomon le dégoût de tout et la satiété de la vie. J'ai pu regretter de sentir quelquefois que j'y éteignais ma flamme. »

[2] *Volupté*, 44-45.

[3] *Ib.*, 121.

[4] *Ib.*, 58.

[5] *Ib.*, 171.

[6] *Ib.*, 182. — Cf. 275.

[7] *Ib.*, 188.

[8] *Ib.*, 241.

[9] *Ib.*, 273.

sentiments » pour lesquels, « sans excuse, sans ivresse », de parti pris et avec une obstination sombre, il s'efforce de surmonter les dernières résistances [1]. Tout ce qu'il y a d'égoïste et de bas dans ce que les voluptueux décorent du beau nom d'amour, Sainte-Beuve le découvre et le dénonce.

Et son autopsie implacable rattache encore à ce goût comme à ces habitudes de volupté tous les défauts qu'un examen sans complaisance aperçoit en lui. Ses « délicatesses comprimées et ses susceptibilités jalouses [2] », elles sont nées de ces amours équivoques auquel son vice l'entraîne : « Qui dira les fuites, les instincts sauvages, la crainte des hommes, où tombe l'esclave des délices [3] ? » Ses colères ont « la forme d'accès, la malignité particulière » des colères du voluptueux : les âmes tendres plutôt que douces sont naturellement très irritables ; mais quand « elles se sont ravalées au plaisir, et à un plaisir d'où elles sortent mécontentes et flétries, elles contractent soudain un endurcissement profond... ; leur colère alors, si elle s'élève, est aiguë, quinteuse, convulsive, sans dignité, prompte au fait, raffinée en outrages, salissante de fiel, comme les accès d'un être faible et de tous les êtres qui intervertissent brusquement la nature [4] ». Ses curieuses bouffées d'ambition, son désir inquiet de la gloire humaine dans les lettres, dans la politique, dans les armes mêmes, sont aussi un effet de sa jalousie amoureuse et de ses excès sensuels [5] : voir celle qu'il aime, lui donner peut-être la cinquième place dans son cœur, lui est intolérable, et il veut s'enfuir loin d'elle pour ressentir ailleurs la joie d'autres succès [6] ; ou bien, pour s'être assouvi du pain grossier de la débauche, il a excité en lui « un sentiment exalté du triomphe physique, de l'action matérielle et militaire » et il a rêvé de mener « cette vie d'écume et de sang bouillonnant », par où d'autres s'illustrèrent [7]. Son mysticisme maladif ne découle pas d'une autre source : c'est lorsqu'il s'était abandonné à la « convulsion grossière », que son misérable cœur retournait

[1] *Volupté*, 275.
[2] *Ib.*, 223.
[3] *Ib.*, 286.
[4] *Ib.*, 278, 286-287.
[5] *Ib.*, 84, 116, 123, 151, 153. — Cf. sur les rapports de l'orgueil et de la volupté, p. 130. — Il est curieux de voir très nettement indiqué par Sainte-Beuve le thème fondamental du récent roman, *la Force* de M. Paul Adam. Cf. p. 77 et 275.
[6] *Volupté*, 116.
[7] *Ib.*, 275.

en hâte à l'« aspiration platonique [1] » : son amour, rompant tout lien avec les sens, s'exaltait sur un sommet inaccessible à mesure qu'eux « s'abandonnaient dans la vallée aux courants épais des vapeurs grossières, et plus les sens s'acharnaient à leur pâture, plus lui, par une sorte de représailles, se subtilisait dans son essence [2] » ; au milieu de ses souillures, il rêve d'autant plus à un Amour divin et s'enchante de l'idéale pureté, et il n'en retombe pas moins ni moins lourdement dans sa boue [3]. Encore n'est-ce point là la seule versatilité dont il doive s'accuser : son âme « blasée et amollie » ne sait plus aimer d'un véritable amour ; le faux amour dont elle est pleine n'est « qu'une image mobile qu'il étale et promène devant d'autres plus ou moins pareilles qu'il se pique d'égaler ou d'effacer » : il « désire sans but [4] » ; il se laisse égarer par « l'inconstance perfide, si chère aux cœurs humains [5] » ; bien vite, il « s'émousse, il se dégoûte, il est à bout » ; « sous le coup même des mortelles délices, il désire au delà ou en deçà, il imagine quelque diversion capricieuse, inconstante, et, au pied de son idole, sur les terrasses embaumées, il souhaite quelque grossier échange, quelque vulgaire créature qui passe [6] ». « Ame mobile et peu ancrée [7] », ainsi Sainte-Beuve promène de passion en passion son cœur vagabond et vite lassé. Et son esprit est à son tour atteint de cette manie voyageuse. En vain soutient-il « que l'avidité du savoir est distincte en nous de la fidélité d'aimer ; qu'il y a dans l'homme une grande inquiétude d'apprendre qui a besoin d'errer, de se jeter au dehors pour ne pas dévorer le dedans ; que, dans ce manque de foi fixe où il était et avec un large sens ouvert, toutes les idées lui arrivant d'abord par le côté intelligible et plausible, il devait avoir l'air de les croire, de les épouser éperdûment pêle-mêle, tandis qu'il ne faisait réellement que les connaître jusqu'au bout et les déduire avec activité, sauf à les juger, à les secouer au loin une fois comprises » ; en vain soutient-il cela, il ment, non à lui-même, mais à son amie [8]. L'« infidélité d'aimer » est égale en lui à l'« avidité du savoir » et pour la même cause : « il n'a plus assez de foi pour se livrer sérieusement à des essais nouveaux ;

[1] *Volupté*, 126.
[2] *Ib.*, 44.
[3] *Ib.*, 47, sqq.
[4] *Ib.*, 238.
[5] *Ib.*, 28.
[6] *Ib.*, 121.
[7] *Ib.*, 218.
[8] *Ib.*, 140.

le simulacre de durée qui embellit toute origine ne séduit plus » ni son intelligence ni sa sensibilité, déçues par trop de vains essais [1]. Qu'il a raison de s'écrier :

Facilité abusive! versatilité mortelle à toute foi en nous et au véritable amour! L'âme humaine, sujette à cette fatale habitude, au lieu d'être un foyer puissant et vivant, devient bientôt comme une machine ingénieuse qui s'électrise contrairement en un rien de temps et au gré des circonstances diverses. Le centre, à force de voyager d'un pôle à l'autre, n'existe plus nulle part; la volonté n'a plus d'appui. Notre personne morale se réduit à n'être qu'un composé délié de courants et de fluides, un amas mobile et tournoyant, une scène commode à mille jeux, espèce de nature, je ne dis pas hypocrite, mais toujours à demi-sincère et toujours vaine [2].

Et pour compléter encore son portrait, pour le rendre plus achevé et plus fidèle, toutes les idées qui lui sont chères, tous ses goûts intellectuels, il les prête à son « double », à cet Amaury qui, décidément, n'est autre que lui-même. Le goût littéraire des intimités, le talent naturel pour les peindre qu'il lui reconnaît, c'est l'inspiration de *Joseph Delorme* et des *Consolations* [3]. Ce que dit Amaury de l'efficacité des prières, Sainte-Beuve l'a dit, en son nom, à Olivier [4]. Son mépris des systèmes métaphysiques, « trames oiseuses et subtiles, toiles de Pénélope des dialecticiens et des philosophes [5] »; sa défiance des théories fatalistes en histoire, et l'importance qu'il attribue à « la foule de causes variables qu'on peut appeler hasard [6] »; son scepticisme pour les interprétations bouffonnes que les historiens inventent à distance à propos des événements [7]; sa conviction que bien des grands hommes sont morts inconnus, étouffés par les circonstances [8]; son habitude de se créer au premier moment des hommes plus parfaits que la vie, plus simples, plus uns que la réalité, et l'effort qu'il fait pour démêler peu à peu leur complexité véritable [9]; son amour pour « les faits réels, les cas individuels », les seuls vrais, les seuls conformes à l'existence humaine [10]; sa tendance « à remonter, à interroger dans leurs origines

[1] *Volupté*, 102.
[2] *Ib.*, 126.
[3] *Ib.*, 33 et 277.
[4] *Ib.*, 56. — Cf. plus haut, p. 192.
[5] *Ib.*, 74.
[6] *Ib.*, 76.
[7] *Ib.*, 110.
[8] *Ib.*, 151.
[9] *Ib.*, 261.
[10] *Ib.*, 270.

les existences mêmes dont il n'a traversé qu'un point, à reconnaître les destinées les plus humbles, leur naissance, leur premier flot encaissé dans les vallons et les fonds obscurs, au bas des chaumières, tout leur agencement particulier avec les choses d'alentour [1] » ; son besoin enfin de « juger les autres, de séparer les nuances les plus intérieures, de remonter aux racines des intentions..., de fouiller, sans en avoir l'air, comme ces médecins avides, à travers les poitrines, pour saisir les formes des cœurs et la jonction des vaisseaux cachés [2] » : tout cela, idées, tendances, habitudes, méthodes, procédés mêmes, c'est du pur Sainte-Beuve : nous l'avons déjà noté et nous aurons encore lieu de le noter plus tard.

C'est donc bien une confession que *Volupté*. Cependant Sainte-Beuve ne l'a point écrite comme Rousseau ses *Confessions* ou comme Chateaubriand ses *Mémoires d'Outre-Tombe* pour la satisfaction de sa vanité personnelle. Il a eu une intention tout autre, et qui semble plus noble. Dans la conception initiale, le roman a été un essai d'« apologétique expérimentale ». C'est pour se délivrer lui-même, c'est pour délivrer ses semblables du vice dont il souffre, qu'il a voulu le composer. Lorsqu'il en parlait pour la première fois à l'abbé Barbe, il lui disait : « J'ai à faire un roman qui te plairait assez si je l'exécute comme je le conçois » ; et il disait la vérité [3]. Dans sa pensée première, Amaury, faisant en lui-même l'examen de conscience de toute une classe d'hommes, devait leur apprendre, non point comme on trouve la vérité, mais comment il faut agir pour conformer sa doctrine à la vérité connue, lorsque les sens seuls y font encore obstacle. Car Sainte-Beuve en est là. Il le dit trop nettement et à trop de reprises pour qu'on hésite à l'en croire, ou du moins qu'on hésite à croire que le plus souvent, que d'ordinaire, il en était là. A ce moment, aucun motif intellectuel n'arrête son adhésion au christianisme. Il a vu que les autres doctrines n'ont en elles que « des fragments épars de la vérité » ; il a senti que « les disputes fourvoient [4] » ; il s'est moqué de la triste figure que font les purs philosophes en face d'un homme d'action, « esprit ferme et résolu, même le plus ignorant [5] » ; et ainsi il n'y a en lui, à aucun degré, conflit de doctrines. Tout alors ramenait

[1] *Volupté*, 276.
[2] *Ib.*, 319.
[3] *N^{lle} Corr.*, 19.
[4] *Volupté*, 3.
[5] *Ib.*, 74.

son esprit au christianisme. C'étaient d'abord les souvenirs de son enfance :

Ce n'était pas une étude dogmatique, une démonstration logique ou historique que je me proposais; je n'en sentais pas principalement le besoin. La persuasion au christianisme était innée en moi et comme le suc du premier allaitement... Du moment que les choses invisibles, la prière, l'existence et l'intervention de Dieu, reprenaient un sens pour moi et me donnaient signe d'elles-mêmes, du moment que ce n'étaient pas de pures chimères d'imagination dans un univers de chaos, le christianisme, dès lors, me paraissait vrai invinciblement.

C'était aussi son mysticisme quasi-naturel, développé en lui par ses lectures et le trouble de sa sensibilité. Le christianisme lui semblait la seule voie « pour se mettre en rapport régulier » avec les choses surnaturelles, « l'humain support de toute communication divine ». C'était encore son sens démocratique de la fraternité humaine, de la solidarité mutuelle des vivants, et l'influence des théories sociales de Lamennais :

Aimer, prier pour tous ceux qu'on aime, faire le bien sur la terre en vue des absents regrettés, en vue des mânes chéries et de leur satisfaction ailleurs, dire un plus ardent *De Profundis* pour ceux qu'on a un instant haïs, vivre en chaque chose selon l'esprit filial et fraternel, avoir aussi la prompte indignation contre le mal, mais sans l'aigreur du péché, croire à la grâce d'en haut et à la liberté en nous, voilà l'intime christianisme [1].

On voit quelle place prépondérante tient dans cette définition le côté social de la religion. Et ailleurs déjà Sainte-Beuve a démontré comment le souci même de la perfection individuelle, qu'elle impose, a aussi son but charitable et son efficacité extérieure. Se perfectionner et se guérir, c'est apprendre à guérir les autres et déjà même, par l'exemple, par « l'action autour de soi », commencer à les guérir; la vraie charité sort de la vraie pureté : les sources du bien, même du bien général, les racines de l'arbre universel remuent et sont en jeu jusque dans les plus secrètes portions du moi ; « tâcher de se guérir intimement, c'est déjà songer aux autres, c'est leur faire du bien, ne fût-ce qu'en donnant plus de vertu aux prières de cœur qu'on adresse pour eux [2] ». Enfin, il n'était pas jusqu'au scepticisme de Sainte-Beuve qui ne conspirât à l'appeler au christianisme : « Les contradictions apparentes, les excès des opinions humaines, mêlées à la pure doctrine, ne le troublaient pas... : [ce qui]

[1] *Volupté*, 307.
[2] *Ib.*, 206.

faisait embarras s'ajournait aisément ou s'aplanissait encore, à l'envisager avec simplicité et seulement au fur et à mesure du cas particulier et de la pratique effective. Il ne construisait pas de système [1]. » Ainsi, il avait à peine à soutenir des doutes proprement dits, des luttes d'intelligence [2].

Que lui restait-il donc alors, qui le retînt sur le seuil de la conversion ? La Volupté toujours : « Son intelligence était convaincue ou du moins elle n'élevait pas d'objections; mais c'étaient ses mœurs et sa pratique qui l'écartaient et le rejetaient malgré ses partiels efforts. » Tout persuadé qu'il était de mal vivre, il vivait mal. Cette défaite journalière de sa volonté énervait son intelligence, « affaiblissait et détrempait son esprit, lui ôtait la faculté de la vraie foi et le disposait à un scepticisme universel [3] ». C'est pourquoi il entreprit de saisir corps à corps l'ennemi et de lui livrer un dernier combat. Il chercha à bien se rendre compte de ce qui se passait en lui, à débrider lui-même ses plaies saignantes, à en faire sortir la sanie et le pus, afin de s'effrayer lui-même, afin de contraindre sa volonté fuyante à dire oui ou non aux propositions redoutables du Seigneur, afin de parvenir à chasser loin de lui cette versatilité, cette mollesse de décision, cette indifférence muette et funeste [4].

S'il en est vraiment ainsi, si telles sont en réalité et l'inspiration et les intentions de Sainte-Beuve, d'où vient que le roman de *Volupté* ne produise point l'effet qu'il aurait dû produire? Car il ne le produit point; le fait est sûr. Sainte-Beuve nous raconte bien que la lecture de *Volupté* n'a pas nui à la vocation du Père d'Aurevilly [5]; mais ce cas isolé ne saurait prévaloir contre les unanimes impressions contraires. D'ailleurs, lui-même, il a eu le sentiment que son livre n'était point tout à fait inoffensif. A plus d'une reprise, Amaury se hâte de prévenir la pudeur de son lecteur : il n'ignore pas « que le repentir lui-même ne doit repasser dans de tels souvenirs qu'avec circonspection et tremblement, en se bouchant maintes fois les yeux et les oreilles [6] »; il avoue que son « dessein a fléchi », que le « passé, flot à flot, l'a réentraîné », et il se demande s'il convient de continuer, « si ce sera pas

[1] *Volupté*, 307.
[2] *Ib.*, 340.
[3] *Ib.*, 333-334.
[4] *Ib.*, 368.
[5] *Ib.*, 398. Le frère de Barbey d'Aurevilly.
[6] *Ib.*, 134.

legs inutile ou même funeste que ces rares conseils perdus dans enveloppes frivoles et dans des parfums énervants [1] »; il prie qu'on pardonne « les retours trop flatteurs où il a fléchi [2] ». Dans sa ave préface, Sainte-Beuve, en son nom, exprime encore les mêmes rupules : il a hésité, il a craint que cette confession générale ne causât mal au lieu d'être salutaire, qu'elle ne chatouillât les lecteurs au eu de les détourner [3].

C'est peut-être que les dispositions intimes de Sainte-Beuve n'étaient point tout à fait celles qu'elles auraient dû être. Il devrait détester son mal; il le caresse. Il devrait avoir horreur de l'état misérable aux yeux du chrétien, dans lequel il se trouve tombé; il a, en réalité, pour lui une secrète complaisance. Car les sermons, et les citations de l'Écriture, et les passages de saint Martin ou de Port-Royal, et les invocations et les élancements mystiques ne doivent point nous décevoir. Décidément, Sainte-Beuve est trop *intelligent*. Il a commencé à s'étudier pour se guérir; et il a continué pour le plaisir de s'étudier, de se rendre compte à lui-même des origines de son anémie morale, des sources lointaines de sa faiblesse, des répercussions en son âme trop tendre des multiples influences subies. Il s'est trop bien expliqué quel il était; et, pour se l'être expliqué, il s'est excusé d'abord, il s'est ensuite persuadé qu'il ne pouvait lutter efficacement contre sa nature même, contre ses instincts, contre tout ce qui est inné en lui, sans qu'il y soit pour rien. Et enfin, se prenant comme objet de ses méditations, il s'est aimé : il s'est trouvé plus riche en émotions subtiles, plus fécond en complexités captivantes, plus abondant en perplexités dramatiques, qu'il ne l'avait peut être supposé; il s'est complu à voir germer et grandir en lui les végétations luxuriantes et malsaines des passions, des désirs, des voluptés, des séductions tortueuses; il a pris plaisir à contempler en son âme la floraison des fleurs du mal.

Et puis, il était trop homme de lettres. On n'est pas apôtre, ni même homme d'action, quand on songe plus à la forme qu'au fond, à la beauté des paroles qu'à leur sens. La vanité littéraire est bien vite venue se jeter à la traverse de ses premières intentions, si pures, si désintéressées, si saintes. Au fur et à mesure qu'il avançait dans son œuvre, il s'en éprenait davantage, non pour sa valeur d'édification,

[1] *Volupté*, 184.
[2] *Ib.*, 208.
[3] *Ib.*, 1-2.

mais pour sa valeur d'art [1]. Bien vite, il ne s'est plus agi de guérir les autres, ni de se guérir soi-même. Il s'est agi simplement de récrire un *René,* « moins vague, moins altier et idéal » que celui de Chateaubriand, mais plus précis et plus vrai [2]; de tenter une œuvre originale qu'on puisse plus tard opposer, non sans fierté, aux essais plus bruyants de plus jeunes [3]. L'auteur ne se dit pas : Heureux qui saura guérir ceux qui souffrent de son mal, dût-il rester inconnu de la foule et manquer la gloire! il se dit au contraire : « Heureux qui, puisant en lui-même ou autour de lui, et grâce à l'idéal ou grâce au souvenir, enfantera un être digne de la compagnie de ceux que j'ai nommés, [Adolphe, Edouard, des Grieux, René], ajoutera un frère ou une sœur inattendue à cette famille encore moins admirée que chérie : il ne mourra pas tout entier ! [4] » C'avait été au début une pieuse tentative d'apologétique. Cela s'est terminé en simple réussite littéraire, en un tour de force de « cacher et d'ennuager le sensualisme sous le mysticisme [5] ».

A lire *Volupté,* on en a le sentiment dès les premières pages. On s'aperçoit sans peine que Sainte-Beuve est à l'affût de toutes les occasions où sa virtuosité littéraire se puisse déployer. Il se pique d'anatomiser finement les âmes, de poursuivre les plus mystérieuses nuances [6] des plus fugitifs sentiments. La corruption secrète des « chastetés menteuses [7] », les curiosités et les ivresses d'un premier voyage [8], l'effet du dépaysement sur l'amour [9], les complexités croissantes des sentiments, ou, comme il le dit, « les reflets de son nuage grossissant et diffus [10] », les enseignements de la volupté [11], la nature et le bienfait du souvenir [12], la « multitude de petites tristesses positives, de petits désirs souffrants et de piqûres mal fermées sur mille points » dont se

[1] *Volupté,* 209.
[2] *Ib.,* 157. — Voir encore cette comparaison dans la phrase des *P. Cont.,* I, 16 : « Et pour ce qui des contradictions, etc. »
[3] *P. Cont.,* II, 206.
[4] *P. Femmes,* 48.
[5] *Lundis,* II, 459 ; *Table,* p. 43.
[6] *Volupté,* 20.
[7] *Ib.,* 50.
[8] *Ib.,* 82.
[9] *Ib.,* 85.
[10] *Ib.,* 115.
[11] *Ib.,* 129.
[12] *Ib.,* 173.

compose la langueur d'une femme négligée par son mari [1] : autant de choses subtiles qu'il analyse avec complaisance, par dilettantisme, on le voit bien, et sans se proposer, quoi qu'il affecte, d'en tirer vraiment une leçon de morale. Et en même temps il est à l'affût encore de tous les prétextes à développements lyriques, à véritables hymnes en prose où sa faculté poétique se puisse donner carrière. « Amour, naissant Amour! ou quoi que ce soit qui en approche [2] ... »; « Vous me demandiez, belle enfant, sous les saules du canal [3] ... »; « Ame de ces plages, fatidique beauté, Velleda immortelle [4] ... »; « Enviez, désirez, imaginez, cœurs de vingt ans [5] ... »: « Oncle maternel, recommencez [6] ... »; et cent autres passages que je ne puis citer ici [7] : autant d'apostrophes, autant d'invocations, autant de « couplets » où se trahit, non point l'évêque d'Amérique, mais Joseph Delorme, l'auteur des *Consolations,* le futur auteur des *Pensées d'août,* un des ancêtres peut-être du symbolisme contemporain [8].

A côté du psychologue, à côté du poète, le styliste pur, le grammairien même montre, — assez maladroitement, — le bout de l'oreille. Sainte-Beuve, il faut l'avouer, a mis là une certaine gaucherie. Au coin d'une note, on voit tout d'un coup un pédant embusqué qui nous guette. Nous écoutons un couplet sur l'amour, nous suivons une fine analyse d'âme; et cet intrus, nous tirant par la manche, nous fait remarquer qu'Amaury ne dit point « vêtant » mais « vêtissant » qui est plus harmonieux [9]. que « après-midi » a été mis au féminin dans tout le livre [10], ou que « rocher absurde » est une expression homérique [11]. Il se glisse même dans le texte; et c'est lui visiblement qui souffle à Amaury une observation bizarre sur les « consonnances en i » d'un passage de Vauvenargues et leur « harmonie découragée [12] ». Il n'était pas besoin

[1] *Volupté,* 232.
[2] *Ib.,* 27.
[3] *Ib.,* 61.
[4] *Ib.,* 71.
[5] *Ib.,* 85.
[6] *Ib.,* 97.
[7] *Ib.,* 119, 135, 201, 289, etc.
[8] *Ib.,* 70, 112, 199. — Cf. *Poésies.* II, 126 : « Le roman de *Volupté* fut aussi une diversion puissante et ceux qui voudront bien y regarder verront que j'y ai mis beaucoup de cette matière subtile à laquelle il ne manque qu'un rayon pour éclore en poésie. »
[9] *Volupté,* 47.
[10] *Ib.,* 166.
[11] *Ib.,* 261.
[12] *Ib.,* 164.

de ces avis intempestifs pour sentir ce qu'il y a de voulu, de systématique et par conséquent d'artificiel, de recherché, d'affecté dans le style de Sainte-Beuve. On est alors choqué de hardiesses qui eussent pu passer inaperçues, mais qui, maintenant, paraissent entassées de parti pris : un chien qui « s'élance en joyeux aboiements », le marquis qui « témoigne une distinction » à Amaury, le fossé qui « atteste l'ancienne forme », un « paysage fidèle », des « souterrains abolis », les « racines attendries et la vive transparence » des rides, un homme qui a « une personnification distincte », Amaury qui « sous des parfums est rejeté dans le sensible », la « trace déchirée d'un ruisseau », un « règne insensé », un jeune homme « bondissant de cœur », un front « élargi par l'outrage envahissant des tempes », une « sève turgescente », des lenteurs « rompues », un naufragé « plus abreuvé de son repentir que des flots », « les humides nuages sur le front » d'une femme ou « ses pieds assoupis et ses sourcils divinement obscurs », un « calice qui doute de ses parfums », une « surface de larmes », des « yeux qui s'enduisent d'une vague nitescence », et mille autres expressions curieuses, ingénieuses le plus souvent, mais systématiquement recherchées [1], mais subtiles, mais contournées, mais prétentieuses, mais ***décadentes*** déjà, — et surtout souverainement déplacées. Car c'est là leur plus grand défaut : elles jurent trop avec l'intention affichée de l'ouvrage, avec la morale sévère qu'elles doivent exprimer, avec le personnage grave sous la plume duquel elles sont mises, et font tache. On a entendu cette Muse de Sainte-Beuve qui, jadis, avec « les graviers de son poumon », lançait dans les airs des mots de mélancolie et d'impiété, on l'a entendue qui parlait de Dieu, d'amour divin, de vertu, de chasteté, de repentir et du bonheur de l'âme pénitente; on accourt en hâte; on la croit convertie et abondante en graves enseignements, en pieuses pensées: on est prêt à s'édifier à ses discours. Quelle déception ! Sa marche est affectée, sa parure prétentieuse, ses paroles pleines de recherche littéraire, et plus on s'approche, plus on lui voit avec stupeur les mines façonnières, les joues fardées, les yeux battus des courtisanes.

Et la raison dernière de cette faute de goût, qui est presque une faute morale, c'est que toute la fin de *Volupté* est mensongère. Le dénouement est postiche, inventé à plaisir avec la collaboration de Lacordaire [2]. Cette conversion absolue, cette entrée dans les Ordres, ne

[1] Cf. la lettre de George Sand. (*Volupté*, 403.)
[2] *Lundis*, I, 225 : *Volupté*, 405-406.

répondent en aucune façon, je ne dis pas à ce que Sainte-Beuve se proposait de faire, mais même à ce qu'il rêvait de faire. Non, ni sa volonté n'est affermie, ni son intelligence arrêtée, ni son cœur apaisé. En ce qui concerne la foi, il en est encore à cet instable équilibre qu'il a si souvent dépeint. Autour de lui s'élève et se forme comme une atmosphère religieuse; mais il sent qu'un coup de vent ou un rayon de soleil suffiront à la dissiper. « La foi durable et vivante se compose de l'atmosphère et du rocher; il n'a que l'atmosphère [1] », et c'est trop peu. En ce qui concerne la conduite, il pactise encore avec ses faiblesses et ses passions; il ne peut se décider à rompre le lien si cher; il rêve d'un amour purifié, de plus en plus calme et pur, exempt de rechutes [2]; et cette dangereuse illusion le séduit, le retient et l'égare. Il est bien tel que nous l'avons vu depuis la condamnation de Lamennais, toujours inquiet, toujours incertain, toujours malheureux.

III

Dans cet état de flottement et d'indécision, il y a cependant une période où Sainte-Beuve paraît prendre le dessus et se relever peu à peu, revenir à la foi, ou au désir ferme, ou même à l'espoir de la foi. A la fin de 1833 et au commencement de 1834, malgré ses craintes antérieures, il pouvait espérer que Lamennais garderait le silence et ne romprait point avec l'Eglise. C'était déjà beaucoup pour lui; et dans la situation d'esprit où il se trouvait, il se sentait moins loin de Rome, tant que son guide ne lui avait pas tourné le dos.

D'autre part, une nouvelle influence adoucissante et chrétienne se faisait sentir sur lui, celle de l'Abbaye-au-Bois. Depuis 1830 et depuis qu'il s'était émancipé sur le compte de Chateaubriand, Sainte-Beuve était resté loin de Mme Récamier [3]. Mais Ampère l'y ramena. Dans ces enthousiasmes dont il était coutumier, Ampère, grand adorateur de Mme Récamier, grand admirateur de Chateaubriand, mais d'autre part, ami passionné, « ami du Monomotapa [4] » de Sainte-Beuve, avait voulu unir ses deux affections et rassembler dans le salon de l'Abbaye-au-Bois

[1] *Volupté*, 231.
[2] *Ib.*, 283.
[3] *P. Cont.*, I, 77, 79, note.
[4] *N. Lundis*, XIII, 244.

les objets de ses diverses tendresses. Après de faibles objections, Sainte-Beuve s'y laissa reconduire [1]. Il était au fond très fier d'être au nombre des privilégiés auxquels l'illustre femme faisait accueil et pour lesquels René vieilli, cessant de bouder, lisait ses pages inédites. Il fut vite charmé et céda « à l'attrait que ce monde de Mme Récamier avait pour tous ceux qui y étaient une fois entrés. L'esprit, le cœur, le talent, l'amour-propre, tout en lui y trouvait des points d'appui multipliés, de fins et flatteurs encouragements, de légers avis enveloppés d'éloges. Rien n'était oublié de ce qui pouvait plaire et mettre de la douceur dans les moindres choses. Comment ne pas se rendre aux marques d'un intérêt si suivi, si motivé [2] » ? Ce milieu était catholique, non du catholicisme de l'*Essai sur l'indifférence*, mais du catholicisme plus littéraire, plus mondain, plus « profane [3] », du *Génie du christianisme*. Seulement Sainte-Beuve, à ce moment, n'en était pas à cette nuance près ; et, sans courir consulter les gens afin de « s'orienter pour son catholicisme » comme ce d'Ault qu'il raillait un jour [4], il lui plaisait pourtant d'y raffermir ses chancelantes velléités religieuses.

Aussi, en 1834, on n'aperçoit plus dans son œuvre ce mélange d'idées, ce conflit de morales et de doctrines que nous avons pu noter l'année précédente. Maintenant, et pour un an ou un an et demi, toutes les déclarations de principes ou tous les principes impliqués dans ses diverses idées sont conformes à l'esprit du catholicisme. S'agit-il de Mirabeau ? Il proteste avec énergie contre l'habitude qu'on semble prendre de considérer les grands hommes comme soustraits aux lois de la morale ; il maintient contre le fatalisme l'existence de la liberté humaine ; il revendique pour le critique le droit de juger moralement le génie même, et cela au nom du christianisme : « Depuis le christianisme, il n'y a rien de plus vraiment grand et beau sur la terre, que d'être un homme, un homme dans tout le développement et la proportion des qualités de l'espèce [5]. » S'agit-il du Saint-Simonisme ? Sans nier « les choses neuves et considérables » qu'il y trouve, le souci des malheurs du pauvre, l'audace à poser la vraie question sociale, il n'hésite point

[1] *P. Cont.*, I, 77, 79, note.

[2] *Port-Royal*, I, 517-519. — Cf. *Lundis*, I, 123, 136 et *N. Lundis*, I, 230. — Cf. *Lettres* à Ampère de 1834 et son mot de la *Corr.*, I, 30 : « Je vais à l'Abbaye deux ou trois fois par semaine. »

[3] *P. Cont.*, I, 204.

[4] *Corr.*, I, 24.

[5] *P. Cont.*, II, 278 et *passim*. — C'est le contraire de la morale romantique, et c'est un coup droit à Hugo, l'auteur de l'*Étude* sur les *Mémoires* de Mirabeau.

cependant à en signaler l'immoralité foncière et ce qui en est la tare secrète : la théorie des hommes providentiels et l'indifférence des moyens [1]. Lui qui se disait rationaliste, qui avait accusé Cousin de timidité inconséquente, il lui reproche cette fois d'en arriver à une théorie du succès digne de Hegel : le fatalisme des systèmes, de la science, de l'art même, voilà qui, en ce moment, lui paraît un véritable danger, et contre cette invasion de l' 'Ανάγκη, contre cette « absence de soin moral », il lance un très net plaidoyer [2]. Il va même bien plus loin ; sur les principes essentiels du christianisme, « sur le christianisme catholique, sur ses grandes institutions, sur ses sacrements et ses mystères, sur la sainteté des vierges, sur le célibat des prêtres », il fait des déclarations irréprochables : « *Nous croyons,* dit-il, qu'il y a dans la nature un reste de mal qu'il faut attaquer par le sacrifice et contre lequel la nature elle-même est infirme sans une sorte de grâce [3]. ». En même temps, il entreprend auprès de George Sand l'œuvre de sauvetage moral et religieux la plus étonnante : il essaie de la diriger, de lui apprendre à « prier », d'être son confesseur laïque [4]. Il veut la convertir parce que lui-même, à l'Abbaye-au-Bois, se sent redevenu plus proche de la conversion.

C'est aussi, je pense, le soutien qu'il a trouvé en cette maison et dans ce groupe, qui lui a permis de ne point suivre Lamennais dans son étape nouvelle vers la rupture, et même de lui faire entendre un léger blâme. Lamennais, exaspéré, était enfin décidé à en finir et à publier les *Paroles d'un Croyant.* C'est Sainte-Beuve, son « cher ami » encore, qu'il chargea de « procurer l'édition ». Le critique, il l'a avoué, ne sentit point à la première lecture « ce qu'il y avait là-dedans de flamme communicative et de puissance d'éruption »; d'ailleurs, il l'eût senti, qu'il n'aurait peut-être pas été homme à résister en face à l'impérieux tribun. Pourtant, — est-ce son goût seul qui l'inspira ? est-ce un sentiment plus profond ? — il osa de lui-même y supprimer la page la plus violente. « Un passage du chapitre XXXIII où était décrite une vision me parut dépasser toute mesure, en ce qui était du Pape en particulier et du

[1] *P. Cont.,* I, 241 ; II, 280 ; *Pr. Lundis,* II, 265.
[2] *Ib.,* II, 281. C'est une citation de Michelet qu'il s'approprie.
[3] *Pr. Lundis,* II, 267.
[4] *Lettres* de George Sand. (*Revue de Paris,* novembre 1896.) Aussi la bonne Lélia « admire » ce « je ne sais quoi de prêtre qu'il a dans l'esprit »; elle le range parmi les « vertueux » : elle le loue et l'envie d' « aimer, de lutter, de souffrir et de *prier* ».

catholicisme. Il n'entrait pas dans mon esprit que M. de Lamennais, prêtre, et à cette date n'ayant nullement rompu avec Rome, pût se permettre une telle hardiesse. J'usai de la faculté qui m'avait été laissée; je pris sur moi de rayer deux lignes et de mettre des points [1]. » C'était déjà un avertissement discret et que Lamennais ne parut pas remarquer. Presque à la même époque cependant, Sainte-Beuve lui en donnait un autre, aussi discret mais public. Il interpréta le livre de son mieux pour l'accommoder à l'attitude antérieure et aux premiers écrits de Lamennais : « Vis-à-vis du Saint Siège, M. de Lamennais peut rester soumis, docile et pleinement adhérent en matière de foi; mais il a cessé de l'invoquer directement pour l'œuvre spirituelle [2]. » Sainte-Beuve demande grâce; il essaie de faire comprendre aux chefs de l'Eglise que tout n'est pas rompu, qu'il ne faut point pousser à bout l'apôtre démocrate : « Nous regretterions que les *Paroles d'un Croyant* n'y fussent pas acceptées ou tolérées, « dans l'ordre purement ecclésiastique » , comme une de ces paroles libres de prêtre qui ont toujours eu le droit de s'élever en sens contradictoires dans les crises sociales et politiques aux diverses époques [3]. » Enfin, habile à trouver des expédients et des situations intermédiaires, il prend, — et, en la prenant, il la prête à Lamennais, — il prend l'attitude qu'ont parfois tenue de pieux personnages dont la foi n'a jamais été mise en doute : il sépare la foi, des hommes, la croyance indéfectible, de Rome, qui lui paraît s'égarer : « Sans rien espérer actuellement de Rome et de ce qui y règne, *nous sommes trop chrétien et catholique*, sinon de foi, du moins *d'affinité et de désir*, pour ne pas déplorer tout ce qui augmenterait l'anarchie *apparente* dans ce grand corps déjà si compromis *humainement* [4]. » Sainte-Beuve n'avait pas besoin de nous le dire comme il l'a dit [5] : on sent bien là l'effort obstiné de conciliation, le vœu désespéré d'un homme presque catholique, qui ne veut pas que celui qui l'a amené s'en aille, parce qu'il a peur de le suivre.

Les mêmes dispositions durent encore quelque temps. Toujours incertain sur la forme que doit revêtir le christianisme de l'avenir, Sainte-Beuve ne met cependant pas en doute qu'il ne triomphe à la fin. Il loue Mme de Staël de son zèle pour le salut moral des hommes, et se plaint seulement que ce retour soit incomplet : « Plus tard...

[1] *N. Lundis*, I. 39-41.
[2] *P. Cont.*, I. 236.
[3] *Ib.*, 234.
[4] *Ib.*, 234. — Cf. *ib.*, 255.
[5] *Ib.*, 232. note.

Mme de Staël n'eût pas placé hors de l'ancien et de l'*unique* christianisme le moyen de régénération sociale qu'elle appelait de ses vœux. Mais la manière dont le christianisme se remettra à avoir prise sur la société de l'avenir demeure voilée encore; et, pour les esprits méditatifs les plus religieux, l'inquiétude du grand problème n'a pas diminué [1]. » Inversement, il blâme Mme Roland de son obstination philosophique; elle le « choque, avec son accent d'esprit fort, lorsqu'elle fronde d'un sourire de supériorité les *disciples de Jésus* [2] ». Comme il le dit à l'abbé Barbe par une image expressive, et qui en cet ordre d'idées lui est familière, « ses sentiments sont toujours avoisinants le rocher de la foi, s'y brisant souvent comme des vagues plutôt qu'y prenant pied comme un naufragé qui aborde enfin. Il ne s'écarte pourtant guère de cette vue plus ou moins prochaine [3] ». Non, certes, il n'est ni convaincu ni fixé. Mais après le premier désarroi qui a suivi l'encyclique *Mirari vos,* il a repris un peu de courage; il paraît bien n'avoir point perdu tout espoir d'aborder enfin, et pour y demeurer, sur ce rocher immobile.

Si, comme je le suppose, l'influence de l'Abbaye-au-Bois l'attirait au christianisme, — un christianisme de salon peut-être, et qui lui devait sembler un peu fade après le christianisme plus hardi, plus énergique, plus large du groupe Lamennais, mais qui pourtant le séduisait encore —; si donc l'influence de l'Abbaye-au-Bois l'entraînait, elle le fit bientôt d'autant plus aisément qu'elle devint plus exclusive.

En se permettant d'interpréter et d'atténuer l'acte et l'œuvre de Lamennais, Sainte-Beuve avait marqué qu'il cessait de le suivre. Il ne se rendait pas compte lui-même de la prise que Lamennais, à certains égards, pouvait encore avoir sur son âme; il s'en croyait délivré; et il en parlait avec sérénité. Dans une lettre à Victor Pavie, il s'amusait à imaginer que le révolté allait épouser « Lélia », une autre idole de la popularité, et il le plaignait d'apporter le trouble sous « ces ombrages de sa Chesnaie, que la paix de Dieu habiterait, s'il était resté fidèle à la pensée intérieure ». « Oh ! ajoutait-il, que je hais ces rôles d'agitateur,

[1] *P. Femmes,* 111.
[2] *Ib.,* 190.
[3] *Nelle Corr.*, 28 (février). — A la fin de juin, il écrivait à Pavie : « L'état de mon âme, sans être malheureux, est fort vague, loin du rocher, à la merci de chaque flot, selon le rayon ou la pluie qui succèdent : éternelle et fatale mobilité, qui se perpétue sous l'âge déjà mûr, qui se joue en oscillant, comme ces reflets dérisoires que les enfants jettent aux passants, sur un front déjà chauve » (Th. Pavie, 151).

de tragédien, de gladiateur, comme vous voudrez les appeler !... Vous, prêtre, vous, sage, qu'êtes-vous devenu ? C'est que vous n'étiez au fond ni prêtre ni sage ; c'est que vous n'étiez qu'un artiste admirable... ; c'est que, si vous avez l'avantage, comme talent, de ne pas vieillir, vous avez l'inconvénient comme esprit de ne pas mûrir [1]. » Il s'en croyait donc bien dépris et ne subissait plus son action.

En revanche, il restait partagé entre le salon de Mme Récamier et le *National*. En un sens et au point de vue politique, ces deux groupes, que tant de choses séparaient, poursuivant une haine commune contre la Monarchie de Juillet, Sainte-Beuve pouvait sans trop de difficulté les pratiquer ensemble. Ce n'est pas Chateaubriand, puisqu'il se jugeait au moins l'égal de Napoléon, qui aurait été choqué de la sévérité de Sainte-Beuve contre Bonaparte [2]. Puisqu'il les partageait, ce n'est pas lui qui aurait protesté contre « son indignation honnête » ou son « irrémédiable dégoût » des « régimes peureux [3] ». Puisque, par amour de la popularité, il était en coquetterie réglée avec les chefs du libéralisme, les Carrel, les Béranger, puisque, tout en soutenant la légitimité par point d'honneur, il présageait lui-même la république comme l'inévitable avenir, il n'était point choqué de ce que Sainte-Beuve l'associât à Béranger dans « l'idée du siècle, dans la République future [4] ». Si donc Sainte-Beuve à cette époque défend un peu les rois contre Lamennais, c'est par scrupule de goût seulement et par un sentiment plus net de la vérité historique et de la réalité. Mais sa haine contre la Monarchie actuelle n'en est en rien apaisée. Dans ce même article où il a blâmé la teinte « apocalyptique » de la parabole des sept hommes couronnés, il a bien soin de lancer encore des insinuations très dures contre le gouvernement de Louis-Philippe [5]. Ainsi les idées politiques de Sainte-Beuve, pleinement d'accord avec celles de Carrel, s'harmonisent avec le légitimisme tout platonique de Chateaubriand, grâce à la haine commune des mêmes ennemis.

Mais il y avait entre le groupe du *National* et l'Abbaye-au-Bois une opposition plus fondamentale et plus grave. Le libéralisme de Carrel

[1] 26 septembre 1833 (TH. PAVIE, 168).
[2] *P. Cont.*, II, 296.
[3] *Ib.*, I, 15.
[4] *Ib.*, 26. — Et cette alliance des deux noms, Sainte-Beuve l'a faite avec l'éloge de Carrel (16), dans un article tout à la louange de Chateaubriand, et agréé sans doute d'avance par le « Sachem ».
[5] *P. Cont.*, I, 242, 244.

n'avait rien de mystique. Le journaliste n'avait rien de cette sensibilité religieuse ou à allures religieuses que manifesteront les hommes de 48 : très positif, d'un rationalisme assez sec, il ne montrait nulle complaisance aux âmes inquiètes en quête d'une foi. Sainte-Beuve n'attachait aucune importance à cette philosophie négative ou à cette absence de philosophie ; et il ne s'aperçut pas qu'elle était, pour les rédacteurs du *National,* étroitement liée à leur républicanisme. Il aurait dû pourtant le sentir à l'accueil que les esprits avancés avaient fait à *Volupté.* George Sand avait, fort amicalement, parlé de « coterie [1] ». Lerminier, plus nettement, y avait déploré une « réaction passionnée et ardente contre le mouvement du siècle et les activités qui se consacrent à le servir ». Il avait lu cette page où Sainte-Beuve insinuait qu'après tout, eût-on enfin la république dont on rêvait, l'homme n'en serait ni meilleur ni plus heureux [2] ; et il lui demandait avec tristesse : « Pourquoi ne pouvons-nous parler encore de notre union et de notre solidarité [3] ? » Sainte-Beuve n'avait pas pris au sérieux ces reproches : l'affaire Ballanche lui montra qu'il avait tort. En parlant de l'auteur du *Sentiment,* il avait, « selon son habitude et sa méthode de critique », essayé de bien entrer dans ses idées et s'était comme transformé en lui. Il avait donc paru épouser ses doctrines ; et les « énergiques amis de l'opinion républicaine » le soupçonnèrent aussitôt d'une « véhémente ardeur de Restauration ». Il n'était pas permis d'être l'ami de Ballanche ; on le lui fit bien voir. Les « hommes de cœur », Raspail et Bastide, lui faisant payer « l'arriéré de *Volupté* », lui envoyèrent un bref d'excommunication ; et Carrel, pris comme arbitre, refusa de se compromettre. Ainsi, Sainte-Beuve aperçut tout à coup le fossé que quelques mois avaient creusé entre les « purs » et lui. Il « se délia » selon son mot, et sortit du parti auquel il appartenait depuis si longtemps. Il emporta de cette mésaventure un souvenir cuisant. Longtemps après, il parlait encore avec amertume « de ce qu'il avait eu secrètement à souffrir pour avoir porté dès l'abord toute sa sincérité et sa tendresse d'âme dans ses relations politiques et littéraires [4] ». Mais le résultat immédiat fut que l'Abbaye-au-Bois exerça sur lui une influence sans contre-poids.

Assurément, Sainte-Beuve ne fit pas du jour au lendemain volte-

[1] *Volupté,* 401.
[2] *Ib.,* 386.
[3] *Ib.,* 396.
[4] *P. Cont.,* II, 46, sqq. ; I, 137 ; *Corr.,* I, 27.

face. Il loue encore, d'un accent ému, « l'immortelle Gironde » qu'il aime tant [1]. Il déplore encore ce divorce, que le *Globe* quasi-romantique avait mis en lumière, entre le parti du mouvement littéraire et le parti du mouvement politique : il ne peut pas se consoler du malheureux hasard qui a empêché les républicains d'être les romantiques. Mais avec tout cela, son opposition se calme singulièrement [2]. Maintenant qu'il l'a personnellement éprouvé, il sait et il note qu'il y a des violents dans le parti libéral. Il se souvient que les Jacobins ont entraîné la révolution au delà des limites qu'il n'eût pas fallu franchir et il tire de cette remarque une règle de conduite : un abime sépare le Girondin du Jacobin et « s'il y avait encore de nos jours quelque similitude éloignée de situation,... il faudrait surtout le dire [3] ». En d'autres termes, s'il faut choisir entre les violents de la gauche et les doctrinaires, Sainte-Beuve choisira les doctrinaires, — fussent-ils royalistes.

Et, en effet, Sainte-Beuve se rapproche des doctrinaires et du gouvernement. Ampère avait manifesté son désir de quitter sa chaire de l'École Normale, et il la voulait transmettre à son ami. Guizot, alors ministre, montra quelque effroi : il se souvenait du Werther jacobin et carabin, et il consentait seulement à l'éprouver d'abord dans une faculté de province ou par quelque emploi analogue. Pourtant, il était plein de prévenances pour Sainte-Beuve. Il sollicitait presque de lui des entrevues et promettait à l'avance « d'accepter son humeur [4] ». Quand il le vit, en effet, il fut encore plus « accommodant, très poli et obligeant » : il demandait seulement à Sainte-Beuve de produire d'abord quelque livre de littérature historique ou critique, qui fût « une justification devant son public universitaire ». Le candidat paraît enchanté de cette conversation et de l'espérance qui lui est ainsi laissée; et il ne cache pas qu'il est singulièrement tenté par cette place officielle [5]. Un an auparavant, pour une proposition analogue, nous l'avons vu répondre — et de quel ton! — aux avances de Lerminier : il ne voulait avoir aucun rapport avec « certains hommes », ne pas même « remettre son nom sous leurs yeux [6] ». Il était donc bien vrai qu'il changeait. Ses anciens amis du *National* avaient-ils donc aussi tort qu'il veut bien le

[1] *P. Femmes*, 107.
[2] *Ib.*, 109, 120.
[3] *Ib.*, 184.
[4] *Lettre* à Mme Récamier (d'Haussonville, 94).
[5] *Corr.*, I, 23, 25, sqq.
[6] *Ib.*, 21, sqq.

dire? N'était-il pas vrai que par sa liaison avec Mme Récamier, Sainte-Beuve avait été introduit dans un monde peu démocratique? Ne venons-nous pas de le trouver en pourparlers très amicaux avec un ministre de Louis-Philippe? N'est-il pas lié avec un autre doctrinaire, ancien ministre ou futur ministre du même régime, le duc de Broglie, et ne saisit-il pas toutes les occasions de le louer en public même [1]? Enfin, n'est-ce pas un indéniable aveu de son rapprochement avec le pouvoir, que cette place acceptée de Secrétaire des travaux historiques, que cette rédaction de rapports, ou de circulaires signées Guizot [2]. Il avait beau ne point vouloir l'avouer ni se l'avouer, il devenait gouvernemental.

Et cela même contribuait beaucoup à pacifier son âme. Avec ce tempérament bourgeois qui ne l'a jamais quitté, il avait souffert de n'avoir pas encore une position stable ni un sort assuré, à l'âge où tous ses contemporains connus avaient pris leur place dans des cadres réguliers. Dans ses refus précédents, et dans l'obstination violente qu'il y mettait, perçait déjà ce regret plus ou moins conscient; et l'on comprend mieux combien il se rassérène, quand il voit peu à peu s'abaisser les obstacles intérieurs et extérieurs qui le séparaient des fonctions publiques. Il éprouvait une sorte de douceur à se sentir sollicité par les puissants, comme il en éprouvait une à laisser l'influence adoucissante de l'Abbaye-au-Bois succéder dans les choses de la religion à la domination mouvementée de Lamennais.

Les événements de sa vie privée complètent encore ce bonheur. Il a, je ne sais comment, pactisé avec ses scrupules; avec une fatuité discrète, mais épanouie, il laisse entrevoir à Ampère combien il est heureux de « reprendre ce collier » dont il est question dans *Hernani*. « Les deux bras, etc. [3] »: et il rêve un de ces « attachements durables, décents, légitimes et consacrés dans leur constance de tous les jours, de toutes les minutes, pendant des années, jusqu'à la mort [4] ». Enfin le travail, le bienfaisant travail, couronne le tout de la paix qu'il apporte. Il s'est adonné de tout cœur à l'étude de Port-Royal et, avec sa promptitude d'enthousiasme, il a « tout à fait embrassé les saints Solitaires »

[1] *P. Femmes*, 138.
[2] *Pr. Lundis*, III, 368: *Corr.*, I, 155; *P. Cont.*, I, 140.
[3] *Corr.*, I, 26.
[4] *P. Femmes*, 252 et la note. — C'est bien une allusion personnelle, puisque c'est l'idée même du sonnet : « Si quelque blâme, hélas !... », qui se termine par :

« Le temps, vieillard divin, honore et blanchit tout. »

et il les aime [1]. Il prend part, « poétiquement, c'est-à-dire vaguement et au gré du rêve », aux courses archéologiques du Comité historique de la langue, de la littérature et des arts. Ce lui est une occasion d'écrire des travaux « minutieux et assez jolis qui lui font voir du pays et lui sont utiles [2] ». Et par-dessus tout, le succès sans bruit, mais intime, qu'auprès d'une élite a trouvé son roman de *Volupté*, lui a rendu confiance en lui, lui a permis de recommencer à croire qu'il réalisera un jour son rêve de littérature créatrice. Sous cette impression réconfortante, il écrit lentement le *Livre d'amour*. La poésie lui est un « entretien et un soulagement », l'exutoire des désenchantements qui se consolent à s'exprimer. « Au fond, voyez-vous, écrit-il à Béranger, c'est là ma prédilection secrète, mon courant, et quand toutes mes digressions dans les bouquins me fournissent jour à un sonnet neuf, à un mot à bien encadrer, à un trait heureux dont j'accompagne un sentiment intime, je m'estime assez payé de ma peine; et en refermant mon tiroir à élégies, je me dis que cela vaut mieux après tout que tous les gros livres d'érudition, — lesquels je veux pourtant faire de plus en plus profession d'estimer [3]. » Et dans un article sur Vigny, il explique avec une subtile complaisance quelle idée il se fait de la poésie qui lui est chère : il présente « cette maladie pénétrante, subtile,... cette rosée amère à des tempes douloureuses » comme le fruit naturel des époques de civilisation avancée; il dépeint comme fille légitime de son temps le genre de poésie maladive auquel son tempérament l'incline [4].

Toutes ses facultés, toutes ses tendances s'épanouissent donc à la fois, d'un épanouissement sans bruit et sans éclat qui s'accorde à merveille avec sa complexion foncière. Tous ses désirs, des plus élevés aux plus positifs, paraissent en voie de se réaliser. Tous ses besoins, — de foi, de poésie, d'amour, d'amitié, — de relations mondaines, de places honorables, de sécurité, — sont remplis ou sont en passe d'être remplis. Rarement, il a été aussi heureux. C'est à peine si une fois, pendant ces deux années 1834 et 1835, il se plaint de sa « vie tracassée [5] ». Si sa « situation matérielle » n'est pas encore suffisamment améliorée, la pauvreté pourtant ne lui est pas trop pénible [6]. Une seule chose pourrait

[1] *P. Cont.*, I, 140; *N*[lle] *Corr.*, 27.
[2] *Ib.*, 140; *N. Lundis*, VII, 160.
[3] *Ib.*, 141.
[4] *Ib.*, II, 52, sqq.
[5] *N*[lle] *Corr.*, 24.
[6] *Ib.*, 27.

le troubler, c'est la froideur croissante de ses relations avec Hugo. Il y a maintenant « des articles entre eux » : Sainte-Beuve est choqué de la « vanité », de « l'impiété », de « l'impureté aux grossières images » qui souillent aujourd'hui l'inspiration de son ancien ami, de son « inintelligence » de certaines délicatesses, de l'inconvenance littéraire et morale avec laquelle il mélange dans ses vers « deux encens qui se repoussent », célébrant pêle-mêle sa femme et sa Juliette, de tous ses défauts, en un mot; et il avoue qu'il ne l'aime plus [1]. Mais il y a bien longtemps que la rupture intérieure a été consommée. A l'heure actuelle, Sainte-Beuve se tourne à l'indulgence [2], preuve que pour le moment il ne souffre plus. — Il ne souffre plus, je crois, de rien : il jouit avec sécurité du calme de ses pensées, de ses sentiments, de sa vie.

IV

Mais ces sortes de haltes dans la vie ne peuvent durer longtemps. Ces demi-bonheurs tièdes sont fugitifs : ils résultent d'un concours trop passager de circonstances, que le cours inévitable des choses dérange bien vite. D'ailleurs, quand ils pourraient subsister, peut-être le désir du mieux, l'inconstance naturelle du cœur et de l'esprit humains, les viendraient-ils bientôt interrompre.

Sainte-Beuve était trop perspicace pour ne point sentir les influences qu'il subissait. Et les sentir, pour un homme de son caractère, c'est déjà ou s'en déprendre, ou du moins commencer à leur retirer petit à petit son assentiment intime. Ses amis de l'Abbaye-au-Bois tendaient à l'attirer au christianisme par le seul agrément de leur commerce, ou presque, comme le Cénacle l'y avait attiré par l'art, Lamennais par ses doctrines sociales. Des trois actions qu'il avait subies, la dernière rencontrait le plus d'obstacles; car elle succédait à deux échecs. Elle était la moins forte; car, avec tout son charme, Mme Récamier n'exerçait pas l'autorité impérieuse des deux premiers maîtres, tous deux génies puissants et dominateurs. Elle était la moins profonde enfin ; car elle s'adressait en lui à des tendances

[1] Cf. l'allusion de *P. Litt.*, II, 61 : « Les brouilleries des grands hommes de ce temps-là... ; » la conclusion de *P. Cont.*, I, 446, sqq. : « On suit avec un intérêt respectueux, *sinon affectueux*... ; » les *lettres* à Pavie (Biré, *Victor Hugo après 1830*, I, 159 et Th. Pavie, 168) et à Béranger (*P. Cont.*, I, 139), etc.

[2] *Lettre* à Louis Noël (*N^lles^ Corr.*, 33).

plus superficielles que son culte de l'art ou que son instinct social. Elle devait échouer ; et Sainte-Beuve en arrivait à penser que toute influence extérieure échouerait également. Un jour, il écrivait à un ami intime : « Ce n'est pas de prendre des résolutions, qui me manque, c'est de les tenir... Si je savais en conscience quelqu'un, pape ou prêtre, à qui je puisse livrer ma volonté, il y a certes des moments où j'irais lui tout remettre. Mais j'ai bien tout pesé ; je sens que c'est encore à moi, à mon intelligence si meurtrie qu'elle soit, à ma volonté et à ma persévérance si lasses que je les éprouve souvent, à aller, à se tenir, à choisir, à continuer enfin cette triste route, au milieu de toutes les chutes et rechutes dont elles ne se relèvent que plus meurtries, plus lasses et en rougissant [1]. » Et le ton même dont cette confession est écrite semble prouver que Sainte-Beuve, avec la nécessité d'agir seul, commençait à sentir l'impossibilité d'agir seul. A force de voir ses pensées « se briser sur le rocher de la foi », sans qu'il pût s'y accrocher définitivement, il comprenait mieux la difficulté de s'y hisser et plus encore de s'y maintenir. Il paraît d'abord vouloir se rabattre, au moins provisoirement, à une sorte de piété sans religion, à un vague sentiment, religieux mais libre de toute attache confessionnelle. Il espère que de ce souvenir de la foi, à défaut de la foi, son âme pourra retirer quelque poésie et quelque soutien ; qu'un « christianisme moral », nourri de « touchants exemples et d'effusions affectueuses », pourra se substituer à « l'orthodoxie sévère » et produire les mêmes effets. Le poème élevé, doux, — et vague, — de *Jocelyn* lui semble offrir « l'idéal permanent » des sentiments évangéliques, « sans avoir rien de répulsif » pour le simple déisme ; et l'on dirait qu'il attend je ne sais quelle « conciliation insinuante de l'idée de sacrifice avec les idées de travail et de liberté [2] ». (On voit que Renan n'a pas été le premier à essayer de vivre du « parfum d'un vase vide »). Comme pour marquer aussitôt que c'est là une diminution de l'idéal purement chrétien auquel Sainte-Beuve tendait depuis quelques années, tout de suite, il se retourne contre ceux qui furent au plus haut degré épris de la perfection absolue : jansénistes qui retranchent les plaisirs des sens [3], puritains qui prétendent au nom de la morale restreindre la liberté des écrivains et des artistes [4].

Ainsi, Sainte-Beuve bat en retraite. Ne pouvant prendre un parti, il en prend son parti et se résigne à des compromis qu'il repoussait naguère.

[1] 3 octobre 1836.
[2] *P. Cont.*, I, 316-317.
[3] *P. Litt.*, II, 110, sqq.
[4] *Pr. Lundis*, II, 312, sqq.

Comme il le dit lui-même en un passage curieux, où il est difficile de ne pas voir un retour sur son propre cas : « Ceux qui l'ont pris d'abord de très haut avec les choses, et qui ont été d'après stoïciens et des rêveurs sombres avant vingt-cinq ans, se rabattent en continuant de vivre et deviennent plus indulgents, plus indifférents du moins [1] ». Mais cette indifférence est un but à atteindre; et pour y arriver, pour n'être plus tourmenté du désir, du regret de la foi, Sainte-Beuve doit encore « souffrir ». Une contradiction douloureuse s'agite en lui. Il n'a pas « de règle fixe, de pôle » et a pourtant le « sentiment de ces choses ». Il sent qu' « une foi bien fondée serait une guérison à tout »; mais il sent qu'il n'est décidément « capable que d'un christianisme éclectique, choisissant dans le catholicisme, le piétisme, le jansénisme, le martinisme ». Il ne peut pas « aller sincèrement au delà »; et il s'écrie : « Que faire sous ce grand nuage sans limites, et comment s'y guider, les jours où le soleil de l'imagination ne l'éclaire pas et où tout devient brouillard [2] ? »

Et voici qu'un nouveau coup de théâtre, un acte décisif, irréparable, vient redoubler son incertitude, — bien plus, vient le débusquer de son poste d'attente, lui faire refaire en sens inverse, mais tout droit en arrière, le chemin parcouru avec tant de détours, en avant. Lamennais publia les *Affaires de Rome*. « La publication des *Affaires de Rome,* dit un écrivain catholique, était un acte décisif. Les *Paroles d'un Croyant* avaient pu, à la rigueur, être considérées comme un acte de délire d'une intelligence malade, comme un écart de l'imagination plutôt que de la raison. [Telle n'avait pas été l'interprétation de Sainte-Beuve, nous l'avons vu ; mais elle n'était pas moins atténuante.] Cette fois, il ne s'agissait plus des sombres rêveries d'une imagination enivrée de ses propres fantômes ; c'était le cri de l'orgueil blessé éclatant en paroles longuement méditées. M. de Lamennais voulait, de propos délibéré, rompre avec l'Eglise [3]. » C'est bien ce que pensait Sainte-Beuve; et c'est pourquoi il en fut tant ému, pourquoi aussi il se crut obligé de « marquer sa limite et son holà ! [4] ».

Il serait, je crois, difficile d'exagérer l'importance que la rupture définitive de Lamennais avec l'Église a eue pour Sainte-Beuve [5]. Lui-

[1] *P. Femmes,* 215.
[2] *N*elles *Corr.,* 41.
[3] MERCIER, *Lamennais,* 237-238.
[4] *Lundis,* XI, 451.
[5] Cf. V. GIRAUD, Avant-propos à sa Table (Calmann Lévy, 1903).

même a pris soin de nous la montrer. Il l'avait suivi, nous dit-il, « avec étonnement de bonne heure, avec admiration bien longtemps, et, en y joignant sympathie plus tard, selon qu'il lui semblait se plus rapprocher, pour les illuminer, de certaines idées de sa sphère [1] ». L'affection enthousiaste était venue, quand Lamennais avait « conçu l'idée d'une régénération spirituelle et religieuse moyennant la liberté », c'est-à-dire quand il avait uni ces deux choses jusque-là séparées et entre lesquelles Sainte-Beuve avait oscillé, la foi et la démocratie : « Que cette nuance nous parut belle ! » s'écrie le critique encore ému à ce souvenir. Puis Lamennais, emporté par sa fougue, s'était heurté à la chaire de Saint-Pierre; il avait lancé ses *Paroles*. Sainte-Beuve l'en blâma et se crut un peu libéré. Sans doute, il avait « émotion et complicité irrésistible à suivre jusque dans ses infractions partielles ce Savonarole de nos jours,... à écouter ses menaces pleines de prières et ses invectives mêlées d'un zèle tendre »; mais il voyait « l'inconséquence reprochable » et le « danger de la pente rapide », et il refusait de s'y engager à la suite de ce guide égaré [2]. D'un ton très dégagé, il écrivait à Pavie, en septembre 1836 : « M. de Lamennais prépare, dit-on, un livre des *Plaies de l'Église :* mais je ne le vois pas; il m'a planté là et je me suis consolé ; l'amitié est une grande chose, mais quand elle manque pour si peu, la liberté où l'on rentre a son prix et je l'éprouve à son égard [3] ». Il attendait donc un éclat, mais il ne devinait point quel il allait être. « Dans cette volonté de fer, dans cette chaîne logique d'airain, dans cette vie constamment austère et intègre, il y a eu un moment où tout s'est brisé... oui, tout ! [4] » Lamennais « outre-passe d'un bond, enjambe » ces rationalistes que jadis il prétendait acculer à l'athéisme, au satanisme, à l'« idiotisme » ! Et voilà que Sainte-Beuve ressent en lui le contre-coup de cette crise terrible; voilà qu'il se voit encore soumis à Lamennais, lui qui s'en croyait affranchi ; voilà qu'avec stupeur il sent un écroulement total se faire dans son âme au vent de cette chute. Il l'a crié en termes trop personnels, trop émus, trop éloquents, pour qu'on ne les rapporte point.

« Je n'ai, [écrit Lamennais], ni la prétention ni le désir d'exercer aucune influence sur l'opinion d'autrui ». — Mais, quoi ! de l'oubli encore ? Quoi ! vous, apôtre par excellence, vous, l'homme de la certitude, prêtre fervent qui

[1] *P. Cont.*, I, 249.
[2] *Ib.*, 253-257.
[3] Th. Pavie, 180.
[4] *P. Cont.*, I. 258. — *Cf.* 273.

ne cessiez de nous exhorter, vous n'avez nul désir d'exercer influence sur autrui ! Est-ce bien possible d'abdiquer brusquement de la sorte, et *cela vous était-il permis ? Rien n'est pire,* sachez-le bien, que de provoquer à la foi les âmes et de les laisser là à l'improviste, en délogeant. *Rien ne les jette autant dans ce scepticisme* qui vous est encore si en horreur, quoique vous n'ayez plus que du vague à y opposer. Combien j'ai su d'*âmes espérantes que vous teniez et portiez avec vous dans votre besace de pèlerin, et qui, le sac jeté à terre, sont demeurées gisantes le long du fossé !* L'opinion et le bruit flatteur, et de nouvelles âmes plus fraîches, comme il s'en prend toujours au génie, font beaucoup oublier, sans doute, et consolent; mais je vous dénonce cet oubli, *dût mon cri paraître une plainte* [1].

En terminant son article, Sainte-Beuve ajoutait qu'on rendrait un grand service et qu'on donnerait une forte leçon de philosophie à un jeune homme de vingt ans, si l'on lui faisait lire de suite le livre de la *Religion* et le livre des *Affaires de Rome*, « soit que la foi et la soumission chrétienne dussent résulter pour lui de son étonnement, soit qu'un scepticisme sagement méfiant dût désormais se mêler à ses impressions plus vives et hâter la maturité de sa raison d'homme aux dépens des faux enthousiasmes du disciple [2] ». Pour Sainte-Beuve, bien qu'il n'eût plus vingt ans, ce fut le dernier cas. Les certitudes contradictoires de son maître firent naître en lui, — ou renaître, — le scepticisme. On peut sans peine, pendant les mois qui suivent, noter les progrès de son incrédulité. Le ton de son article sur *Sainte Elisabeth de Hongrie* est déjà plus laïque que le sujet ne le comportait : on voit que Sainte-Beuve, malgré son principe d'entrer dans l'esprit de l'auteur dont il parle, en parle cette fois du dehors [3]. Plus tard, il insinue qu'à ses yeux la science est un ennemi terrible pour la religion [4]. Ailleurs, il signale encore « cette plaie du néant de la foi, de l'indifférence et de la misère moderne », que les hommes de son siècle ont tous sondée et étalée; il parle de Mme de Krüdner avec une ironie sensible et fort éloignée du respect avec lequel naguère il traitait ces sortes de questions [5]. Admis dans le salon de Mme Swetchine, il est choqué de voir qu'elle « essaye d'un premier grappin à jeter sur lui », qu'elle lui rappelle immédiatement *Volupté* et la responsabilité que lui vaut cette œuvre; il est choqué surtout de sentir qu'elle « l'accepte pour les espérances que sa charité

[1] *P. Cont.*, I. 265.
[2] *Ib.*, 270.
[3] *Ib.*, II, 423.
[4] *P. Litt.*, I, 349.
[5] *P. Femmes*, 381.

lui fait concevoir de lui et du salut de son âme »; et pour être trop pieux, ce « centre d'influence ne l'attire pas [1] ». De plus en plus, il marche, sans éclat, comme d'ordinaire, et sans grande manifestation, au néant de toute croyance.

Et ses croyances politiques ne résistent pas davantage au découragement croissant. L'ancien rédacteur du *Globe* et du *National*, l'ancien ami de Carrel et de Lamennais est doux comme mouton envers la Monarchie de Juillet. Depuis qu'il hante les salons aristocratiques, il a mis bas les armes. En 1836, je ne crois pas qu'on trouve dans ce qu'il écrit aucune trace de ses anciennes colères. Il est si officiellement rallié que le bruit court même de sa nomination à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Il se croit obligé de démentir cette fausse nouvelle [2]. Mais le fait seul qu'il soit obligé de la démentir prouve combien ses relations avec le gouvernement étaient notoires. Ce n'est, en 1837, ni l'éloge assez inoffensif de Benjamin Constant [3], ni la plainte assez vague « sur la boue du temps [4] », ni même l'allusion désagréable au « grand cœur » qui a manqué en 1830 [5], ce ne sont pas ces petites choses qui peuvent suffire à prouver son entière indépendance. Son refus même du ruban rouge lors du mariage du duc d'Orléans, s'il faut en croire Théodore Pavie [6], procède moins de raisons politiques que de l'humiliation d'être promu dans une « fournée », pêle-mêle avec des écrivains de second ordre [7]; s'il faut l'en croire lui-même, elle vient surtout de l'impossibilité où il est de se contredire et de retrancher « certaines paroles écrites [8] ». Sainte-Beuve « ne le prend plus de haut avec les choses ». Un caractère fâcheux pourtant de cette résignation, c'est qu'elle a une vague odeur d'intérêt : il est dommage pour Sainte-Beuve qu'en apparence au moins il ait attendu, afin d'être plus juste pour la Monarchie de Juillet, le jour où cette Monarchie lui fait des avances. C'est bien un affaissement moral que paraît révéler son indifférence nouvelle. « Il y a, écrit-il alors, deux manières principales de débuter dans la jeunesse : par la croyance, par la passion, par l'assaut livré aux choses... ; ainsi, nous-même, à la suite de nos amis, l'avons-nous fait en notre temps. Puis,

[1] *N. Lundis*, I, 224-227.
[2] *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet.
[3] *P. Femmes*, 409.
[4] *P. Cont.*, II, 424.
[5] *P. Femmes*, 404.
[6] P. 274.
[7] *P. Cont.*, I, 273 ; *Corr.*, I, 155.
[8] *Lettre* à un ami, 13 juin.

cela tombe; on s'atténue, on se réduit; trop souvent, si l'on ne s'entête pas, on se rabat trop [1]. » Lui, il ne s'est pas *entêté*. — Et, qui pis est, il n'y gagne rien. Comme malgré tout il n'entend pas se laisser acheter, il se trouve compromis gratuitement. Alors, « il est triste de n'avoir pas plus de résultat, ni de perspective matérielle, de position, de fortune. Il est, sur ce point, comme au premier jour de son début »; et « l'ambition, le sentiment de certaines forces inoccupées le font souffrir [2] ».

Enfin, comme si tout devait se trouver rassemblé pour l'accabler, en même temps que ses illusions sur les doctrines, il perd ses illusions sur les hommes [3] et les femmes, ou sur une femme. Les hommes, « il les connaît trop bien, la plupart, pour le malheur de son enthousiasme. Les ayant abordés presque tous par le côté de l'admiration et de la louange, il est allé vite au fond et il sait par malheur toute l'histoire de leur secrète vanité [4] ». Il y avait déjà eu entre Hugo et lui de « nombreux déchirements » et même, à propos de l'article sur les *Chants du Crépuscule*, une rupture [5]. Pourtant, c'est cette année 1837 qui est « l'année fatale » : alors la cassure irréparable, malgré les efforts de Sainte-Beuve, se fait entre eux [6]; alors ils se rencontrent, sans se dire un mot, aux funérailles de Mlle Dorval [7]; alors enfin, ils sont devenus tout à fait étrangers l'un à l'autre :

L'océan passerait sans laver la blessure [8] !

Et l'amie, elle aussi, se détache peu à peu; il sent qu'entre elle et lui se glisse l'indifférence, l'oubli, peut-être le repentir. Si l'on pouvait

[1] *P. Cont.*, II, 370.
[2] *N^lles^ Corr.*, 41.
[3] C'est en 1834 (décembre) qu'il avait commencé le « recueil de ses poisons », son journal (*Lundis*, XI, 438). Mais, c'est à partir de 1836, qu'il y épanche véritablement ces poisons.
[4] *N^lles^ Corr.*, 42.
[5] *Lettre* à Collombet (21 mars 1837 : LATREILLE ET ROUSTAN, 179).
[6] *Lettre* à Pavie (BIRÉ, *Victor Hugo après 1830*, II, 44).
[7] *Lettre* à un ami (22 avril 1837). — Cf. *En revenant du convoi de Gabrielle* (*Poésies*, II, 227).
[8] *Lettre* à un ami, 20 juin. — Est-ce en pensant à cette amitié rompue, que Sainte-Beuve écrivait, moins d'un an après : « La plupart des amitiés humaines, même des meilleures, sont vaines et mensongères, et c'est à quelque chose de plus intime, de plus vrai, de plus invariable, qu'aspire une âme dont toutes les forces ont été une fois brisées, et qui a senti le fond de la vie. » (A. DE CORDAY, *Les deux sœurs* et *pages d'Album*, par nos célébrités contemporaines, in-8° Achaintre, 1838.)

intégralement publier ses lettres intimes de cette époque, on y trouverait assurément bien des confidences lamentables et bien des plaintes. Mais il n'est pas besoin d'aller ainsi fouiller des papiers secrets. Lui-même nous a laissé dans *Madame de Pontivy* le témoignage des tentatives désespérées qu'il fait pour la retenir. Ce ne sont point là des hypothèses; l'aveu est de Sainte-Beuve à Vinet : « Cette nouvelle n'a été écrite qu'en vue d'une seule personne, et pour la lui faire lire, et pour lui en faire agréer et partager le sentiment [1]. » D'ailleurs, nous n'aurions pas cette irréfutable confession, que nous aurions pu, je crois, découvrir de nous-mêmes et l'énigme et le mot de l'énigme. « Non, il n'est pas vrai que l'amour n'ait qu'un temps, plus ou moins limité, à régner dans nos cœurs ; qu'après une saison d'éclat et d'ivresse, son déclin soit inévitable; que « *cinq années* », comme on l'a dit [Et il souligne *cinq années :* 1832-1837] soient le terme le plus long assigné par la nature à la passion que rien n'entrave et qui meurt ensuite d'elle-même [2]. » Ainsi commence le récit. Et d'un bout à l'autre de la nouvelle, on sent le même effort de raccommodement, la même protestation voilée d'amour persistant : « Quand la pensée et l'âme y tiennent la place qui convient à ce nom d'amour, quand les souvenirs déjà anciens et en mille façons charmants se sont mêlés et pénétrés, quand les cœurs sont restés fidèles, un accident, une froideur momentanée ne sont pas irréparables [3]. » L'héroïne de ce récit a le même genre de « sensibilité concentrée et dormante [4] » que l'Adèle du *Livre d'Amour :*

D'enfance, mon Adèle, elle n'en a pas eu, etc.

Le héros est « un amant réfléchi », à qui l'amour « le mieux régnant » ne saurait enlever le « loisir de regarder [5] », comme un critique que nous connaissons. Un jour, il s'écrie : « Laissez-moi, tout a fui», et « pour continuer sa plainte et la tirer tout entière, il aurait fallu les pleurs d'Orphée [6] », — exactement comme « il faudrait de la musique de Glück » à l'élégie du *Livre d'Amour* où l'auteur pousse le même cri :

[1] *Corr.*, I, 44.
[2] *P. Femmes*, 492.
[3] *Ib.*, 492.
[4] *Ib.*, 493.
[5] *Ib.*, 504.
[6] *Ib.*, 509.

Laissez-moi! tout a fui. Le printemps recommence,
L'été s'anime et le désir a lui;
Les sillons et les cœurs agitent leur semence.
Laissez-moi! tout a fui [1].

Est-ce assez clair [2]? Et ne voit-on pas maintenant qu'il veut démontrer — et à qui il veut démontrer — « la force de vie et d'immortalité qui convient à l'amour vrai, cette impuissance à mourir, cette faculté de renaître, et cette jeunesse de la passion recommençante avec toutes ses fleurs [3] ». Il y perdit son temps, son éloquence, sa prose et ses vers. Les beaux jours étaient passés et le roman languissait quoi qu'il fît : « Oublions ce que nous avons cru éternel, s'écrie Sainte-Beuve à la fin de l'année, à son ami Marmier. Voyez-vous, c'est à jamais fini de ce côté que vous savez; je ne reverrai ni n'écrirai jamais; j'ai été si blessé d'une telle indifférence [4] ! »

Voilà bien des raisons pour lui de fuir au loin, d'aller au loin, chercher, s'il se peut, l'oubli. Sa tendresse, qui est de celles qui « s'infiltrent et s'aigrissent le plus », sa « sensibilité très fine, très exquise, qui « pénètre vite les motifs cachés, les racines mauvaises des actions, qui saisit la pensée sous l'accent, la fausseté à travers le sourire », lui rendent la vie et les relations habituelles plus insupportables, maintenant que « la religion précise et pratique n'intervient plus pour tout transformer en épreuve [5] ». La tristesse, dont les lettres de cette époque sont pleines, le chasse de Paris [6]; et « il y a des moments, en vérité, où il songe qu'il ne reviendrait peut-être jamais, que, s'il avait les moyens de subsister ailleurs, il se plongerait dans les tristesses austères de l'exil et du regret [7] ». Qu'une occasion se présente donc d'aller bien loin des lieux où il a tant souffert et des humains qui l'ont tant fait souffrir, si de plus

[1] *Poésies*, I, 218 et note. — Il y a aussi un autre passage bien curieux qui « sonne » la confession personnelle et le souvenir précis (le nom et la mention du mari, p. 503). Mais ce n'est là qu'une impression sans preuves.

[2] Pons applique à Mme d'Arbouville les allusions de *Madame de Pontivy*. Tout ce que j'ai lu de Sainte-Beuve à cette époque le montre cependant attentif à la seule Adèle et souffrant par elle seule; c'est aussi à elle seule que s'appliquent la plupart des allusions que j'ai notées. Cependant, il serait bien possible que Sainte-Beuve eût laissé deux femmes se reconnaître dans le même récit : Amaury l'aurait fait pour Mme de Couaën et Mme de R.

[3] *P. Femmes*, 493.

[4] *Corr.*, I, 42.

[5] *P. Litt.*, II, 117-118.

[6] *Corr.*, I, 40; *Nlles Corr.*, 42.

[7] *Lettre à Mme Brunne* (HAUSSONVILLE, 156-157).

il y voit une occasion « d'essayer » la grande œuvre d'histoire religieuse qu'il a entreprise, si enfin il entrevoit là une forme non encore éprouvée de christianisme qu'il puisse tenter, il lui sera impossible d'hésiter. Lausanne lui offrit ou lui parut offrir tout cela : il partit pour Lausanne.

XI

ANNÉES DE CRISE ET DE TRANSFORMATIONS

(SUITE.)

TRANSFORMATIONS DE SA CRITIQUE

I. La critique de Sainte-Beuve, privée (et affranchie) de toute doctrine religieuse, philosophique et littéraire, se conforme à ses seuls instincts et s'adapte peu à peu à son tempérament : indifférence croissante pour toutes les théories; le peu qui reste en lui, même du romantisme.

Période de découragement : conception modeste d'une critique simplement explicative, impartiale, ouverte à tout, de semi-dilettante et de psychologue-moraliste observateur, médiocre pis-aller des écrivains qui n'ont pas le génie créateur.

II. Période de relèvement. — Conception de plus en plus hardie d'une critique biographique et par conséquent œuvre d'histoire, œuvre d'art, et qui aspire à devenir science ou à amasser les matériaux d'une science future : *article sur Ballanche.* — Élargissement de cette critique : elle ne s'applique plus à la seule actualité; elle est rattachée à son principe psychologique, le « génie critique », sceptique, universellement curieux, qui se prend à toutes choses d'une sympathique indifférence : *article sur Bayle.* — Soustraite dès lors aux fluctuations de son âme, elle se précise et se développe : son inspiration, son caractère : *article sur Mme Guizot, Préface* du IIme volume des *Critiques et Portraits littéraires :* son originalité, sa supériorité sur les autres critiques : *articles sur Villemain et Nisard.*

III. Les points essentiels de cette critique. — Son but : ni constructive, ni dogmatique, elle vise seulement à expliquer, et à expliquer l'homme : ébauche des « familles d'esprits », pressentiment de la « faculté-maîtresse », goût des esprits moyens. — Sa méthode : étude scrupuleuse du milieu et des débuts surtout et aussi du développement; les qualités qu'elle exige, souci de la vérité, pénétration et subtilité de l'intelligence, goût; comment elle n'a pas besoin de conclure ni de juger. — Que cette critique, personnelle dans sa conception, prend une allure impersonnelle.

Transformation analogue de la poésie de Sainte-Beuve. Le *Livre d'amour,* tout personnel et intime. Les *Pensées d'août,* œuvre d'un genre objectif : poésie de la réalité et de la vie commune, importance prépondérante de la forme, effort systématique pour exclure la personnalité du poète; objectivité incomplète : le Sainte-Beuve des *Pensées d'août,* et comment elles annoncent, elles aussi, l'hégire à Lausanne.

> « Sous le règne de Louis-Philippe, pendant les dix-huit années de ce régime d'une littérature sans initiative et plus paisible qu'animée, j'ai fait principalement à la *Revue des Deux-Mondes* de la critique plus neutre, plus impartiale, mais surtout analytique, descriptive et curieuse. Cette critique pourtant avait un défaut, elle ne concluait pas. »
>
> (*Lundis*, Préface, I, 2-3.)
>
> « Critique alors tout biographique et anecdotique..... » (*Nouveaux Lundis*, XIII, 224.)

I

Jusqu'ici Sainte-Beuve avait en somme toujours accommodé sa critique, plus ou moins consciemment, aux diverses doctrines philosophiques et littéraires par lesquelles il avait passé. Critique rationaliste, semi-classique, semi-romantique, au *Globe* rationaliste, ennemi des classiques de la décadence comme des « vaporeux » de la *Muse française;* critique romantique au Cénacle ; critique Saint-Simonien au *Globe* Saint-Simonien ; critique catholique libéral sous la domination de Lamennais ; il avait fait de ce genre littéraire l'instrument de propagandes variées ou du moins, tantôt le miroir des influences qu'il subissait, tantôt le porte-voix des théories auxquelles il se laissait tour à tour séduire. Assurément, partout sa personnalité transparaissait. Qu'il fût rationaliste, romantique, Saint-Simonien ou catholique, c'était Sainte-Beuve rationaliste, Sainte-Beuve romantique, Sainte-Beuve Saint-Simonien, Sainte-Beuve Mennaisien, que l'on peut retrouver et que nous avons essayé de retrouver dans ses écrits. Mais enfin, à chaque fois, son tempérament propre, ses instincts personnels, s'ils subsistaient, étaient cependant dominés et comme tenus en laisse par la discipline du groupe auquel il s'associait, par la logique de la thèse qu'il croyait ou croyait croire : ils ne se donnaient ni pleine ni libre carrière.

Pour la première fois maintenant, nous allons le voir vraiment s'affranchir. Puisqu'il hésite et flotte entre diverses doctrines ; puisque son cœur et son esprit inconstants s'attachent un jour à une cause pour l'abandonner bientôt, puis pour y revenir provisoirement encore ; — sous peine de s'enlever à lui-même toute autorité par des fluctua-

tions et des contradictions incessantes, il doit chercher à sa critique un point fixe en dehors des écoles et des doctrines. Au milieu des ruines amoncelées ou des édifices croulants sous lesquels il s'était abrité jusqu'alors, il cherche le tuf solide où jeter les fondements inébranlés d'un édifice d'attente, qui pourra devenir, — qui deviendra, en effet. — un édifice définitif. Aussi l'on ne saurait s'exagérer l'importance de cette période (1833 à 1837) pour la formation de la critique de Sainte-Beuve. Il a dès lors parcouru la plupart des écoles diverses entre lesquelles il pouvait hésiter; il a visité et connu la plupart des doctrines auxquelles il pouvait faire des emprunts; il a éprouvé par lui-même quelles parties de ces doctrines lui sont acceptables, lesquelles ne s'adaptent point à sa nature; il a fait, en un mot, non pas toutes les acquisitions qu'il devait faire (car il en fera toute sa vie), mais du moins les plus importantes de celles qu'il fera jamais : ses acquisitions-maitresses. Convaincu que les systèmes absolus ne sont point faits pour lui, il s'abandonne à lui-même sans plus songer à eux; et cela suffit pour que la force latente de son tempérament lui fasse trouver, — sans qu'il les cherche, — sa véritable voie et sa vocation véritable.

En effet, comment songer désormais à cette critique prosélytique et panégyriste qu'il avait mise naguère au service du Cénacle, du Saint-Simonisme et du catholicisme de l'*Avenir?* C'était un Apostolat; et il n'y a plus matière à apostolat, pour qui ne croit plus solidement à rien. Une seule fois peut-être, pendant toute cette période de quatre ans, nous reconnaîtrons les traces de l'ancienne flamme : c'est dans l'article sur Béranger, du 4 mars 1833. Mais différentes causes l'expliquent. La communauté des idées politiques, des velléités démocratiques, des inquiétudes sociales, entre le chansonnier et lui, le lui a fait voir plus grand qu'il n'était. Une amitié très vive (et fragile, la suite l'a prouvé) pour son héros ne lui a point permis de mesurer exactement ses éloges. De plus, et surtout cet article est un des premiers de la période actuelle. Il y a là, pour ainsi dire, une vitesse acquise qui a entraîné le critique. La crise Mennaisienne vient à peine de commencer et n'a pas produit la plénitude de son effet déprimant. Il reste en lui (il l'avouait plus tard [1]), un « trop plein de sensibilité et d'enthousiasme »; sa « nature admiratrice et compréhensive se dilate encore » librement; la disposition d'âme où l'avait jeté le trouble de son cœur dans la poursuite d'une foi et l'espérance d'une religion subsistait, quand déjà cette

[1] *P. Cont.*, I, 135-136.

poursuite était arrêtée et cette espérance morte. Mais cette disposition elle-même, — naturellement, — s'évanouit à son tour. A partir de ce moment, jusqu'en 1837, là où Sainte-Beuve approuve ou blâme le plus fort, c'est d'un ton plus calme et sans mettre son cœur en jeu [1] : l'indifférence est venue, ou elle vient.

Elle vient à tous égards et pour toutes les doctrines antérieures. L'austère sentiment démocratique des débuts est étouffé ou assoupi par l'atmosphère des salons. Le pur rationalisme du *Globe* est encore trop sec pour satisfaire à cette imagination dont le trouble cesse à peine. Le spiritualisme déiste des éclectiques peut bien, en pratique, être celui de Sainte-Beuve ; mais c'est un système trop peu conséquent et trop timide pour qu'il s'y arrête en théorie et en satisfasse son esprit. Tout ce qu'il avait aimé du Saint-Simonisme, il l'a retrouvé dans le Mennaisianisme et il a oublié le reste. Quant au Mennaisianisme lui-même, on vient de voir ce qu'il en est.

En somme, c'est encore du romantisme qu'il a le plus gardé. Et cela est déjà significatif. Il faut qu'il soit bien désillusionné de la philosophie, puisque c'est aux doctrines purement littéraires, — dont la valeur moindre ne saurait être méconnue par quiconque a touché aux idées, — que son esprit se retient de préférence. Là-dessus d'ailleurs, Sainte-Beuve a atteint à peu près la position intermédiaire où désormais il se maintiendra. Il en a bien rabattu de son romantisme de 1828. Quoiqu'il n'ait jamais partagé au fond l'ignorant fanatisme et l'étroite intolérance des Jeune-France, il abjure quelques-uns des préjugés dont par eux il s'était laissé infecter. Il défend Racine contre les préventions de Lœve-Veimars ; et, à cette occasion, il fait amende honorable au poète dramatique qu'il avait méconnu : « Moi-même, hélas !... n'ai-je pas prétendu quelque part qu'il était bien plus propre à l'élégie ou au lyrique qu'au dramatique !... [2] » Il abandonne les théories qui, dans sa première ferveur, lui avaient paru le plus solidement démontrées. J. Delorme avait plaisanté l' « école génevoise » et son horreur des épithètes pittoresques et colorées. Sainte-Beuve lui reproche maintenant d'avoir « eu le tort de trancher » ; il reconnaît que les nuances maté-

[1] Je laisse à part ici, bien entendu, ses plaintes émues contre Lamennais. Ceci est une manifestation personnelle de ses émotions : ce sont de quasi-confessions et non de la critique pure.

[2] *Pr. Lundis*, II, 207. — Cf. plus tard *P. Litt.*, II, 97, l'amende honorable à Boileau.

rielles du prisme « ne suppléent pas, ne satisfont pas aux nuances infinies du sentiment... Lamartine a dit admirablement :

Assis aux bords déserts des lacs mélancoliques.

Il n'y a pas de *lac bleu* qui équivaille à cela [1] ». Sainte-Beuve abandonne même les hommes : Lamartine, trop indécis, trop vague, trop lâché, au style négligé, et Hugo surtout [2]. Son ancienne idole a bien perdu de son prestige à ses yeux. Maintenant il est choqué de sa violence continue [3]; il sent très bien ce qu'il y a de « faussé dans sa puissance » excessive [4]; c'est à lui sans doute qu'il pense lorsqu'il signale quelque part le manque de sobriété « de nos sublimes [5] »; enfin, après s'être longtemps obstiné à espérer au drame romantique [6], il finit par avouer ce que sa raison, dès 1830, lui répétait, lui criait sans qu'il voulût l'entendre : il n'y croit plus; la psychologie des pièces de Hugo le trouve incrédule et il lui conseille tout haut de « ménager » ses efforts au théâtre [7]. Dix ans après, il exprimait sa situation d'alors par cette formule fort juste : « La carrière politique de Victor Hugo a été toute une révolution...; je me flatte de n'en avoir été que le Vergniaud. *Hernani*, ç'a été pour moi la fin de l'Assemblée législative [8]. » Girondin dans les lettres comme en politique [9], l'ancien clairon qui a sonné la charge romantique se garde bien de sonner la victoire, — et pour cause [10].

Mais, girondin encore en cela, il se garde de l'excès contraire. Il est toujours l'homme qui a considéré la *Conversion de Joseph Delorme* comme un pamphlet, et il ne regrette pas tout de son romantisme. Il a bien soin de le dire : c'est une « correction », non une « réaction [11] ». S'il n'expulse plus Racine du drame, il maintient qu'on reconnaît en lui une naturelle aptitude à l'élégie, qui eût pu se déployer en d'autres temps plus lyriques [12]. Il maintient surtout sa fameuse thèse des précur-

[1] *P. Cont.*, II, 106.
[2] *Ib.*, 236. — Cf. pourtant les éloges de *P. Cont.*, II, 283.
[3] *Pr. Lundis*, II, 163. — Cf. *P. Cont.*, II, 273, sqq.
[4] *P. Cont.*, II, 293.
[5] *P. Femmes*, 42.
[6] *P. Cont.*, II, 97.
[7] *P. Litt.*, II, 51 et 53, note; *P. Cont.*, I, 446.
[8] *Chron. par.*, 13.
[9] Comme il le dit lui-même, *P. Cont.*, I, 272, 463.
[10] *P. Litt.*, II, 64; *P. Cont.*, II, 423.
[11] *P. Cont.*, II, 106.
[12] *P. Litt.*, II, 50.

seurs, Lebrun et Chénier, qui est son apport à lui dans le romantisme théorique [1]. Enfin, il conserve de beaux restes d'admiration pour Hugo [2], de vifs mépris pour ceux qu'on a l'audace d'opposer aux grands hommes du romantisme, les Delille, les Delavigne, les Scribe [3]. Au moment où d'autres commencent à rire des hautes prétentions du Cénacle, au moment où ce gamin de Musset va décocher au romantisme les malices des *Lettres de Dupuis et Cotonet,* lui, il prête son serment de Chéronée : « Non, dans la tentative qui s'est émue après Delille, non, nous tous, nous n'avons pas tout à fait erré. La poésie était morte en esprit, perdue dans le délayage et la fadeur; nous l'avons sentie, nous l'avons relevée, les uns beaucoup, les autres moins et si peu que ce soit dans nos œuvres, mais haut dans nos cœurs; et l'art véritable, le grand art, du moins en image et en culte, a été ressaisi et continué [4] ». Il entend laisser flotter son drapeau romantique sur les territoires désormais conquis. Mais ces territoires épars ne forment point une province continue avec sa capitale et ses frontières bien nettes, et Sainte-Beuve a renoncé aux autres conquêtes qu'il avait rêvées.

Au romantisme ainsi réduit à n'être plus guère qu'une tendance au lieu d'être une doctrine cohérente et complète en elle-même, au rationalisme oublié et non encore restauré, au Saint-Simonisme écroulé, au Mennaisianisme croulant, Sainte-Beuve ne substitue aucune autre doctrine littéraire, philosophique ou religieuse. Il attend et il cherche, et rien ne lui paraît encore capable de lui offrir un fondement inébranlable [5]. Dès lors, il doit renoncer aux systèmes. Comment tenterait-il une critique systématique, lui qui pense qu' « après un certain laps de temps la vérité minutieuse et toute réelle est introuvable [6] », bien loin de croire qu'on la puisse déduire d'un principe *à priori* ? Comment ferait-il dans le passé ou dans le présent de vastes constructions d'ensemble, lui qui est surtout frappé du décousu, de l'incohérence des événements de son temps et qui prend toutes les classifications que les historiens font à distance pour « des effets plus ou moins illusoires de la perspective, de pures apparences qui se construisent ainsi et jouent

[1] *P. Litt.*, I, 414.
[2] Il s'agit de ses drames. — Il est curieux de voir comment la résistance de Sainte-Beuve ne peut tenir contre l'impression de la puissance de Hugo; maintenant encore, la force du « Cyclope » le domine et l'entraîne malgré lui (*Pr. Lundis*, II, 163).
[3] *P. Cont.*, II, 94, 189; *P. Litt.*, II, 64, sqq.; *Pr. Lundis*, II, 165.
[4] *P. Litt.*, II, 103. — Cf. aussi l'idée qu'il se fait du jeune siècle (*P. Cont.*, II, 425).
[5] *Ib.*, I, 304.
[6] *Pr. Lundis*, II, 243.

à nos yeux dans le lointain [1] »? Un pareil scepticisme ou tout au moins de pareils doutes ne tolèrent plus à côté d'eux la moindre allure dogmatique.

Dans cet état d'esprit, et comme malgré tout il écrit, comme il doit écrire, pour gagner sa vie et se conserver une situation, il ne suit point une voie nettement tracée à l'avance. Il se laisse aller aux circonstances et, pour ainsi dire, à son instinct [2]. C'est ainsi que petit à petit, « graduellement, sa manière s'étend jusqu'à [3] » devenir une méthode de critique quasi-irraisonnée. Les retouches, les repentirs s'y multiplient, au fur et à mesure qu'il ajoute un nouvel article à tous ceux qu'il a déjà composés. Mais, comme aucune influence étrangère ne trouble plus sa personnalité, comme nulle action du dehors ne fait dévier la marche qu'il suit spontanément, du milieu de ce chaos se dégage insensiblement une méthode, cohérente, une, dont les traits vont se précisant peu à peu, et dont la conscience enfin lui devient de plus en plus nette.

En 1833, immédiatement après la condamnation de l'*Avenir*, d'un seul coup disparaît ce qui jusqu'alors avait fait l'âme de sa critique : le désir de convaincre ses lecteurs et de les amener à sa vérité. Que lui reste-t-il alors comme principes directeurs, sinon la curiosité et l'intelligence? Son but désormais est de connaître et de comprendre le plus possible : « coin politique et historique », « poésie ou rêverie mélancolique », « roman sanguinaire et licencieux », « chaste, grave et religieuse production », il faut que la critique « aille à travers tout cela » et qu'elle s'en « teigne », pour en « jaser pertinemment et d'un ton approprié ». Il ne méconnaît point les avantages que s'assurerait la critique, si « elle avait un point de vue central, si elle jugeait en vertu d'un principe et d'une vérité absolus » ; mais la faute n'est point à lui si, à l'heure actuelle, ce point central n'existe plus.

J'ai lu quelque part, dit-il, une belle comparaison à ce sujet, qui a de plus le mérite d'une extrême justesse. L'art qui médite, qui édifie, qui vit en lui-même et dans son œuvre, l'art peut se représenter aux yeux par quelque château antique et vénérable que baigne un fleuve, par un monastère sur la rive, par un rocher immobile et majestueux; mais de chacun de ces rochers ou de ces châteaux, la vue bien qu'immense ne va pas à tous les autres

[1] *P. Litt.*, 154.

[2] « Des années se passèrent pour moi à souffrir, à me contraindre, à *me dédoubler* ». (*Poésies*, II, 126.)

[3] *N. Lundis*, XIII, 224, note.

points et beaucoup de ces nobles monuments, de ces merveilleux paysages s'ignorent en quelque sorte les uns les autres; or, la critique, dont la loi est la mobilité et la succession, circule comme le fleuve à leur base, les entoure, les baigne, les réfléchit dans ses eaux et transporte avec facilité de l'un à l'autre le voyageur qui les veut connaître [1].

Mais nous aussi, nous l'avons lue cette comparaison, et dans les pensées en prose qui suivent les *Poésies de Joseph Delorme*. N'est-ce point significatif, ce retour, après un voyage à travers les systèmes absolus, à la conception qu'avait Sainte-Beuve avant ce voyage? Ne devons-nous pas croire qu'elle répond aux impulsions de son esprit, à son tempérament même, puisqu'il la retrouve huit ans après, immuable et identique sous les débris des influences qu'il a tour à tour subies?

Le grand mérite de la critique ainsi conçue, c'est qu'elle n'a plus rien d'étroit, qu'elle échappe à l'inconvénient des formules sans souplesse. « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de notre père »; et la vie a des formes multiples que le plus large système a peine à contenir toutes. Affranchi de tous les systèmes, le critique n'en méconnaîtra aucune. Dans sa libre démarche, il pourra à loisir visiter tous les recoins de la littérature, aller porter son encens dans les temples de tous les dieux, même opposés :

C'est une chose bien remarquable, comme en avançant dans la vie et *en se laissant faire avec simplicité* [Voilà un mot précieux et qui fait bien comprendre la critique de Sainte-Beuve à cette date], on apprécie à mesure davantage un plus grand nombre d'êtres et d'objets, d'individus et d'œuvres, qui nous avaient semblé d'abord manquer à certaines conditions proclamées par nous indispensables dans la ferveur des premiers systèmes. Les ressources de la création, que ce soit Dieu qui crée dans la nature ou l'homme qui crée dans l'art, sont si complexes et si mystérieuses que toujours, en cherchant bien, quelque composé nouveau vient déjouer nos formules et troubler nos méthodiques arrangements [2].

Autant de gains pour le critique que chacune de ces découvertes; autant de bénéfices pour l'intelligence et pour le goût même; et le jour où l'esprit les fait est « un jour doux et fructueux ».

Ainsi, parce qu'elle n'a plus rien de dogmatique et ne se pique plus de juger au nom de principes absolus, la critique aura « les yeux

[1] *Pr. Lundis*, II, 227-228.
[2] *P. Cont.*, II, 91. — N'est-ce pas une reprise de la pensée de Pascal : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux ? »

ouverts de plus d'un côté ». Bien loin de s'effrayer du nouveau, elle se mettra à l'affut pour le signaler, de quelque part qu'il vienne [1]. Avertie par le tact chatouilleux des gens de goût et des artistes, elle est la vigie du monde littéraire, et son cri joyeux annonce les voiles qui s'ouvrent aux vents les plus divers [2]. A tous ceux qui écrivent, elle tient compte surtout de ce qu'ils apportent de neuf et des efforts qu'ils font pour étendre le domaine des lettres ou pour l'embellir. Indulgente aux bonnes volontés des médiocres [3], indulgente aux défauts mêmes du génie, que son devoir est de ne point rabaisser [4], elle sait montrer une largeur d'intelligence, une fraîcheur d'admiration toujours renouvelée, et, pour ainsi dire, une candeur d'impressions variées, que la critique asservie à un dogme littéraire ou philosophique ne pouvait auparavant connaître.

N'y a-t-il point là un danger ? En se libérant ainsi de toute doctrine préconçue, la critique ne va-t-elle point aboutir à un dilettantisme superficiel et stérile ? Il est clair que là est un écueil redoutable. A force de tout vouloir comprendre et goûter, le critique peut devenir indifférent aux idées et apprécier seulement l'art avec lequel elles sont assemblées ou les formes dont elles sont revêtues : il peut négliger, si j'ose dire, l'arbre tout entier, pour attacher seulement ses yeux ou à la silhouette pittoresque qu'il dessine sur l'horizon ou aux arabesques capricieuses qui serpentent sur l'écorce.

De ces deux formes du dilettantisme, — dilettantisme artistique et dilettantisme intellectuel, — il en est une à laquelle Sainte-Beuve échappe assez naturellement. Il a bien pu s'inoculer pendant quelque temps le fétichisme de la forme en elle-même, et, avec Joseph Delorme, y faire consister presque le tout de l'art. Mais c'était l'exagération passagère d'un respect, — en soi légitime, — que tous les hommes de goût portent à l'expression artistique, sans pour cela lui sacrifier le sentiment qu'elle suggère ou l'idée qu'elle exprime. Sainte-Beuve était trop une intelligence pour s'attarder longtemps à cette théorie. Dès maintenant, il en est bien revenu. Certes, il continue à attacher une importance extrême au « style, selon l'acception la plus large du mot, le style qui choisit, qui détermine, qui compose, qui figure et qui éclaire [5] » : il

[1] *P. Cont.*, II, 262, note.
[2] *Ib.*, 200-201.
[3] *Pr. Lundis*, II, 243.
[4] *Ib.*, 249.
[5] *P. Cont.*, II, 252.

est homme de goût et fin lettré. Mais le style n'a plus à ses yeux cette primauté qu'il avait autrefois ; le contenu d'une œuvre n'est jamais ni oublié ni même relégué au second plan. En somme, à l'heure actuelle, de toute la rhétorique et de tout l'art poétique qu'avait prêchés le romantisme, il n'a guère conservé que deux règles, qu'aurait acceptées Boileau : Avoir « une inspiration toujours réelle et sincère [1] », et s'attacher dans la diction à satisfaire les hommes de goût [2]. Si la forme n'est pas insignifiante, — tant s'en faut ! — elle n'est pas tout : tant s'en faut encore.

Le dilettantisme intellectuel lui était plus dangereux. Nous avons vu que, sous la direction de Lamennais, il se le reprochait amèrement. A plus forte raison, maintenant qu'il a presque renoncé à se donner à un système, sans pour cela perdre du plaisir qu'il éprouve à comprendre les systèmes, risque-t-il d'y retomber : on le voit, en effet, protester vivement contre ceux qui attribuent à l'art « un rôle social [3] »... comme si lui-même ne venait pas de le faire. Heureusement, une autre tendance plus intime encore et plus profonde que le désir de comprendre les théories existait aussi en lui ; et, dans son indifférence croissante pour les doctrines pures, elle se donne librement carrière. Il avait un instinct de psychologue moraliste [4], qui le détourne de l'abstraction des systèmes pour le ramener à la vie vivante des hommes. Par tendance naturelle, ce n'est pas à l'art, à la doctrine, au génie même qu'il s'attache le plus ; c'est à l'homme que cet art exprime, que cette doctrine révèle, dont ce génie est une manifestation, la plus belle de toutes, mais incomplète, comme la fleur est une manifestation de la plante et non une plante entière. C'est l'homme qui l'intéresse dans un philosophe bien plus que le philosophe même [5] ; c'est l'homme (ou la femme) qui l'intéresse dans un roman bien plus que le romancier [6]. Il laisse les autres aborder les auteurs par le côté purement auteur ; lui, il les aborde plus volontiers par « le côté personnel et plus vivant [7] ». Ainsi, la sympathie plus vive et plus présente, qu'éveille forcément l'homme saisi dans sa vie même et dans son activité réelle, lui permet d'éviter ce qu'a de nécessairement égoïste, inconstant, et par là-même superficiel, la critique du pur dilettante.

[1] *P. Cont.*, II, 252.
[2] *P. Litt.*, I, 291.
[3] *P. Cont.*, II, 248 ; *Pr. Lundis*, II, 261.
[4] *P. Femmes*, 215-216.
[5] *P. Litt.*, I, 305.
[6] *P. Cont.*, I, 522.
[7] *Pr. Lundis*, II, 184.

Mais ce sont là des analyses plutôt que des résurrections ou même des reconstructions. La critique ainsi pratiquée peut faire comprendre la réalité, mais non plus avoir la prétention de donner la vie. Ce n'est plus, comme Sainte-Beuve l'a cru un instant, une des formes de la création en art ; c'est un genre inférieur [1] ; c'est le pis-aller de ceux qui, malgré leurs ambitions, se sentent décidément incapables de produire ; ou, comme il le dit en songeant probablement à lui-même : « c'est *le refuge* de quelques hommes distingués, qui ne se croient pas de grands hommes comme c'est trop l'usage de chaque commençant aujourd'hui, qui ne méconnaissent pas leur époque sans pour cela l'adorer, qui, en se permettant eux-mêmes des essais d'art, de courtes et vives inventions, ne s'en exagèrent pas la portée, les livrent, comme chacun à l'occasion, au vent qui passe et subissent quand il le faut, avec goût, la nécessité d'un temps qu'ils combattent et corrigent quelquefois et dont ils se rendent toujours compte [2] ». Voilà une conception modeste de la critique.

Il en est même quelquefois de découragées. Quand Sainte-Beuve reprend la comparaison de la critique et du fleuve qui porte la barque au pied des châteaux et des tours, il ajoute : « En poursuivant l'image, en supposant le fleuve détourné, brisé, fatigué à travers les canaux, les usines, saigné à droite et à gauche, comme le Rhin dans les sables et la vase hollandaise, on retrouve la critique telle exactement que la font les besoins de chaque jour, dans sa marche sans cesse coupée et reprise [3]. » Adieu les jours de jeunesse et d'orgueil, où la critique paraissait un apprentissage des autres formes de l'art et des genres créateurs ! Seulement quand on est si déchu de hautes ambitions, il en reste quelque chagrin ; et peut-être les jugements portés contre de plus heureux se ressentiront-ils d'une si lourde chute. Je ne crois pas que les articles de Sainte-Beuve sur Musset, par exemple, ou sur Hugo soient toujours exempts de ce ressentiment, de cette revanche de son humiliation [4].

[1] *P. Cont.*, I, 517, note. — Rares deviennent alors les portraits « qui sont des compositions [C'est-à-dire si je comprends bien, de libres reconstructions des doctrines, une demi-création de l'âme d'autrui] plutôt que des biographies ». (Note à l'article de Senancour, *P. Cont.*, I, 183.) — Si l'article sur Senancour est tel, c'est que le futur auteur de *Volupté* reconnaît trop de lui-même dans l'auteur d'*Oberman* pour s'en séparer tout à fait.

[2] *Pr. Lundis*, II, 203.

[3] *Ib.*, 228.

[4] Cf. surtout le ton de *P. Cont.*, II, 200-201.

II

Mais cet état d'esprit démissionnaire, pour ainsi parler, cette renonciation attristée aux espérances jadis escomptées, ne durent pas plus longtemps que le découragement même qui les inspirait. Quand Sainte-Beuve sort de son abattement, quand, après le premier désarroi, le calme se refait en lui et que ses dispositions intérieures se rassérènent, quand les circonstances nouvelles, les liaisons pacifiantes qu'il noue lui redonnent un peu de confiance en l'avenir ; — du même coup, cette critique si humble dans ses prétentions, si dépouillée surtout de toute assurance en la vérité absolue de ses jugements, se relève peu à peu. Sainte-Beuve voit que, privé des appuis qu'offrent les dogmes religieux, philosophiques ou même littéraires, il peut néanmoins atteindre à certains résultats. Alors, tirant de son scepticisme les avantages qu'il comporte, il précise, il agrandit, il développe sa conception de la critique littéraire.

C'est dans l'article sur *Ballanche* que se manifeste surtout cette attitude nouvelle. Sainte-Beuve a mis à profit sa propre expérience. Il s'est aperçu que, s'il a si pleinement compris les diverses doctrines par lesquelles il est passé, c'est qu'il n'y a pas seulement appliqué son intelligence. Il les a embrassées de toute son âme, il s'y est donné tout entier, il les a comme incorporées à lui-même ; aussi, les étudiant de l'intérieur, il en a mieux compris la structure intime, mieux pénétré les caractères, mieux deviné la fécondité et mieux suivi toutes les conséquences qu'elles portaient enfermées en elles. Ce qu'il avait fait ainsi, presque inconsciemment, poussé peut-être par un secret instinct de curiosité, mais de bonne foi, il le fait maintenant presque de parti-pris et par un procédé volontaire. Je dis « presque » ; car il faut encore tenir compte de ses relations personnelles avec Ballanche et de la séduction qu'exerçait sur lui tout le groupe où il l'avait rencontré. Mais enfin, il semble bien qu'en même temps il ait fait systématiquement un effort pour « se transporter avec lui dans son monde, dans les régions d'idées ou d'opinions que Ballanche avait traversées » et pour « se transformer en lui ». « Ç'a été volontiers de tout temps mon habitude et ma méthode de critique... — Son *habitude* jusqu'alors, et sa *méthode* dès lors, me semble-t-il ; mais Sainte-Beuve a intérêt à se montrer plus sceptique, plus dégagé des théories et des hommes, qu'il ne l'a été réellement ! —

... mon habitude et ma méthode de critique : je cherchais à m'effacer, à m'oublier; je n'étais plus chez moi, j'étais chez un autre pour une quinzaine, ou mieux, j'étais cet autre même et l'on m'aurait pu prendre pour son second [1]. » C'est ainsi que le collaborateur du *National*, à la stupéfaction indignée des siens, avait paru se fondre avec l'auteur de la *Palingénésie*. Cette compénétration de l'auteur par le critique permet au dernier d'expliquer par le dedans l'œuvre de l'auteur. Grâce à la connaissance qu'il en acquiert ainsi, il se rend compte de la façon dont le système qu'il expose est né dans l'esprit de l'écrivain :

Nous croyons qu'*il ressort de la biographie psychologique* de M. Ballanche, telle que nous avons essayé de la tracer, que ce n'est point par voie d'analyse ou de logique qu'il a composé l'ensemble de son système. L'œuvre, en lui, s'est édifiée autrement. Il n'a pas été d'abord philosophe et métaphysicien, et ensuite poète : sa conception et sa forme se tiennent de plus près et ont une bien réelle harmonie [2].

Sainte-Beuve donc expose aux lecteurs, en même temps que les grands traits du système de Ballanche, et la généalogie et la naissance de ce système. Il les mène, pour ainsi dire, par l'exact chemin que l'auteur a suivi jusqu'à l'édifice qu'il a finalement bâti, il leur en fait monter les degrés, il leur en ouvre la porte, il leur en décrit la distribution et l'aménagement ; et les lecteurs, s'ils le veulent, peuvent désormais entrer pour examiner par eux-mêmes, sûrs à l'avance de ne point s'égarer, pourvu qu'ils suivent les indications de leur guide :

Heureux si, à défaut d'une exposition complète du système, *cette étude de biographie psychologique a insinué à quelques-uns la connaissance*, ou du moins l'avant-goût d'un homme dont la noble ingénuité égale la profondeur, et si *cette explication intérieure et continue que nous avons cherché à démêler en lui peut servir de prolégomènes* en quelque sorte à ses prolégomènes ! *Préparer à la lecture de notre auteur*, c'est là, en général, dans les essais que nous esquissons, et ce serait dans celui-ci en particulier, notre plus entière récompense [3].

La critique littéraire, dès lors, n'a plus de but en dehors ni au dessus d'elle-même. Elle n'est pas une forme avouée ni dissimulée du prosélytisme littéraire. Elle n'est pas une forme franche ou oblique du prosélytisme philosophique ou religieux. Elle a en elle sa seule et vraie

[1] *P. Cont.*, II, 46, note.
[2] *Ib.*, 24.
[3] *Ib.*, 39-40.

fin. Elle se borne à signaler l'auteur et à faciliter la lecture intelligente de son ouvrage. Il n'y a pas longtemps, Sainte-Beuve était un « cornac » ; — par accident il l'est encore un peu, mais pour Chateaubriand, ce que tant de raisons excusent [1], et c'est une exception ; — maintenant, plus indifférent, il est un simple « cicerone ». Il était le porte-voix d'un groupe, d'une école, d'une secte ; il est maintenant le commun interprète de toutes les doctrines. S'il a toujours son goût inné pour les « esprits moyens », c'est une préférence sans exclusivisme [2]. S'il a toujours sa curiosité pour les détails copieux [3], son souci de la réalité vivante [4], sa maligne tendance à saisir et dénoncer le factice des rôles humains [5], tous les écrivains de toutes les écoles lui permettent également de se satisfaire. Il tend à une critique véritablement impartiale, puisqu'elle est également partiale pour un temps envers tous les écrivains, avec l'œuvre desquels elle aspire à se confondre, — provisoirement.

Ne sortira-t-il cependant rien de plus de tout cet effort de la critique ? Et sa soumission à son objet sera-t-elle si grande, qu'en dehors de cet objet elle n'ait plus de valeur et, en quelque sorte, plus de raison d'être ? Ce serait la conséquence logique des paroles de Sainte-Beuve, si l'on voulait les interpréter avec quelque étroitesse. Puisqu'il s'agit de faire comprendre Ballanche, une fois Ballanche compris, le critique rentrerait dans l'ombre et son article dans le néant. Ce sont là de ces conclusions qu'un écrivain n'accepte guère pour ce qu'il écrit. Et, sans l'exprimer très nettement, Sainte-Beuve, maintenant qu'il n'est plus aussi abattu, espère bien que ses articles survivront. D'abord il compte un peu que le prestige de la forme les sauvera. Quand on lit son article, à voir les images poétiques qui s'y pressent, l'essor de son imagination, on sent bien que toujours en lui vit l'homme de lettres et que son désir d'être un créateur de formes vivantes ne l'a point abandonné.

L'ombre de Fénelon prit donc de bonne heure par la main M. Ballanche et le tira de la crainte et le préserva de l'obstination dans des ruines ; il espéra ;

[1] *P. Cont.*, I, 1, sqq., surtout p. 9-11. — Encore faut-il noter les coups de griffe félins lancés çà et là : « l'arrangement léger de cet art », autrement dit l'artifice (p. 10) ; « les brusques détails », autrement dit les contradictions dans sa vie (p. 13). Cf. p. 14 : « sauf quelques mots, quelques écarts... ») ; son scepticisme foncier (p. 16) ; son orgueil (p. 32), etc.

[2] Il ramène les « vrais grands hommes » au niveau commun et, par là, les assimile à ces « esprits moyens » qu'il aime et comprend (*P. Cont.*, II, 273-274, 296-300).

[3] *P. Cont.*, II, 273-274, 287-289.

[4] *Ib.*, I, 7 ; III, 327, sqq.

[5] *Ib.*, 21.

et plus tard, devenu prêtre à son tour, prêtre à demi voilé du plébéianisme grandissant, aimant à voir dans Fénelon le véritable fondateur de l'ère actuelle, le voilà qui marche et continuera à travers tout de marcher vers l'avenir, comme un de ces tranquilles vieillards de son maître, comme un Aristonoüs serein et patient, souriant de loin sous ses bandelettes à quelque ami qui s'avance, le long du sable fin des mers [1].

Voilà de ces phrases que l'on n'écrit point dans un article destiné à périr, et quand on n'a pas conservé en soi des ambitions ou des velléités d'artiste.

Sainte-Beuve a, de plus encore, des ambitions de savant, de philosophe, ou du moins, des pressentiments qu'une science ou une philosophie pourra se fonder, en partie, sur ses écrits. Après avoir abjuré d'un seul coup toute théorie *à priori* qu'ils dussent démontrer, voici qu'il pense que de ces pages publiées au jour le jour, une théorie, à la fin, pourrait peut-être s'induire. Il se fait le timide Bacon d'un *Novum organum* de critique littéraire; à son tour, pour un avenir encore incertain, il devine que l'induction féconde remplacera la déduction, qui a fait son temps.

Qu'il en soit du monde moral comme il en est aujourd'hui de l'univers et du ciel physique. Les physiciens, les astronomes, les navigateurs observent et notent à chaque instant les variations de l'atmosphère, la latitude, les étoiles. *Ces observations multipliées s'enchaînent, et leur ensemble aide à découvrir ou à vérifier des lois. Faisons quelque chose d'analogue dans le monde de l'esprit et de la société* [2]...

Voilà le premier linéament de la future doctrine « de l'histoire naturelle des esprits » et de la future classification par « familles d'esprits » : il est confus encore, mais il est là.

Nous sommes en 1834. Il n'y a pas un an que Sainte-Beuve semblait abdiquer, et en son nom et au nom de la critique. Maintenant, la critique est déjà pour lui de l'histoire, et devenue « biographie psychologique », elle a toute la valeur et la dignité de l'histoire; elle est presque de l'art, et elle aspire à la dignité de l'art; elle est le fondement d'une science à venir, et elle peut espérer qu'un jour elle prendra place parmi les sciences. C'est comme une résurrection.

Mais s'il en est ainsi, si la critique reprend ses droits et ses espérances, il n'y a plus de raison de la maintenir timidement dans la seule

[1] *P. Cont.*, II, 12. — Cf. le marteau de Vulcain (p. 4) et la statue de Memnon (p. 5).
[2] *Ib.*, I, 8.

actualité. Humble « manuductio » à la lecture des ouvrages nouveaux, elle pouvait, elle devait presque se borner à étudier au jour le jour les livres qui paraissent et à leur amener des lecteurs. Histoire et science, elle n'a plus ces timidités, ces limites étroites dans le temps, et toutes les œuvres du passé ressortissent également à sa juridiction. C'est pourquoi, en 1835, continuant dans la même voie, Sainte-Beuve aborde les grands écrivains français, que, depuis 1830, il avait généralement négligés. En janvier, c'est Molière. Sainte-Beuve raconte sa vie, expose et juge ses œuvres; et la double étude de la famille d'esprits [1] à laquelle il appartient, du milieu [2] dans lequel il vit et se déploie, précède et éclaire cette biographie complète. En mai, c'est Mme de Staël. Son talent, à celle-là aussi, est comme un spécimen offert au public de tout un groupe qu'elle décore, mais qui la dépasse : le groupe des grandes figures d'un moment littéraire ou social [3]. On voit comment la critique de Sainte-Beuve s'élargit et que, par le biais de l'histoire, les reconstructions et les théories reparaissent dans son œuvre.

La fin de cette année 1835 nous apporte encore un agrandissement bien autrement considérable de la doctrine de Sainte-Beuve. Dans son mémorable article *Du génie critique et de Bayle* (décembre), il en arrive à systématiser les idées, qui depuis de longues années se forment obscurément en lui, qui depuis une année ou deux se formulent plus clairement, se précisent avec lenteur, mais d'une façon consciente. Je dis « systématiser », et c'est là un mot équivoque. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une théorie de la critique. Sainte-Beuve ne tente pas de dire ce qu'elle doit être, les sujets qu'elle doit traiter, la méthode qu'elle y doit employer, le but qu'elle doit poursuivre et les résultats qu'elle se propose. Ce genre de théories, son scepticisme actuel, — maintenant que, par méthode au moins ou par réserve instinctive, il a fait en lui table rase des dogmes de toute nature, — son scepticisme actuel le lui interdit. En revanche, — étant donnée comme un fait la critique que, volontairement ou non, sous la poussée des circonstances ou sous l'impulsion de son tempérament, il applique, — le voici qui remonte au *principe psychologique* de cette critique. Il ne la fonde pas en raison ; il ne l'établit pas en droit; il l'explique par sa cause immédiate : il la rattache à une nature d'esprit particulière,

[1] *P. Litt.*, II, 1-2.
[2] *Ib.*, 5-7.
[3] *P. Femmes*, 81.

dont Bayle est la meilleure personnification et qui, pour lui, est par excellence le « génie critique ».

Tout d'abord, il y a lieu de dissiper quelques équivoques. On appelle parfois critiques les hommes qui « éclaircissent et quelquefois raniment le passé, en déterrent et en discutent les débris, distribuent et classent toute une série d'auteurs ou de connaissances, les Casaubon, les Fabricius, les Mabillon, les Fréret ». Sainte-Beuve n'y contredit point. Mais ce n'est pas d'eux qu'il entend parler et l'on sent bien que, pour lui, ce sont simplement des érudits. On désigne aussi du même nom « ceux des critiques littéraires à proprement parler, qui, à tête reposée, s'exercent sur des sujets déjà fixés et établis, recherchent les caractères et les beautés particulières aux anciens auteurs et construisent des *Arts Poétiques* ou des *Rhétoriques* à l'exemple d'Aristote ou de Quintilien [1] ». Ce n'est pas de ces théoriciens de l'art d'écrire qu'il s'agit non plus. La critique que veut dépeindre Sainte-Beuve se distingue à première vue de ces deux genres sévères et profonds par la liberté et la mobilité de son allure : c'est une critique alerte et au jour le jour, pratique avant tout et diverse, une « clinique chaque matin au lit du malade, si l'on ose ainsi parler », et que « le mot de *Journaliste* exprime assez bien [2] ».

Mais cette souplesse et cette mobilité quotidiennes d'allures, c'est là un trait bien extérieur : pénétrons plus avant, cherchons un caractère plus fondamental et qui la définisse mieux. Pour Sainte-Beuve, l'essence du génie critique « dans son idéal complet », c'est d'être « au revers du génie créateur et poétique, du génie philosophique avec système » ; autrement dit, le pur génie critique n'a de système d'aucune sorte. Avoir un système, en effet, qu'on le veuille ou non et même quand on s'en défend le plus, c'est être partial, accueillir plus volontiers les idées ou les faits qui cadrent avec lui, rejeter ou moins bien recevoir ou moins bien comprendre ce qui n'y rentre pas. Un système est comme le pieu, qui, fiché en terre, retient la corde où la chèvre est attachée au pâturage : la corde a beau être longue, la chèvre est vite au bout et désormais ne saurait aller plus loin. Si large que l'esprit systématique ait fait son système, il arrivera un moment où il en trouvera les limites et devra s'arrêter. Or le véritable esprit critique « prend tout en considération, fait tout valoir et se laisse d'abord aller, quitte à revenir bientôt [3] ». Il ne croit donc jamais posséder la vérité entière ;

[1] *P. Litt.*, II, 364.
[2] *Ib.*, 364-65.
[3] *Ib.*, 371.

il sait « que tout est possible et que rien n'est sûr [1] » ; et il ne s'abandonne jamais sans réserve à aucune idée :

> Chacun apporte dans sa jeunesse sa dose de foi, d'amour, de passion, d'enthousiasme ; chez quelques-uns, cette dose se renouvelle sans cesse... Quand cela va trop loin et dure obstinément, c'est presque une infirmité de l'esprit sous l'apparence de la force, c'est une véritable incapacité de mûrir... Bayle se trouva, dès sa première flamme jetée, une nature tout aussitôt réduite et consommée et, à partir de là, il ne perdit plus jamais son équilibre. Première disposition admirable pour exceller au génie critique, qui ne souffre pas qu'on soit fanatique, ou même trop convaincu, ou épris d'une autre passion quelconque [2].

En bon français, le génie critique est essentiellement sceptique.

Ce scepticisme, c'est tout d'abord en littérature et en art qu'il se manifeste. Cela va de soi, puisque la littérature et l'art constituent son principal objet et que c'est là qu'il doit être le plus libre : « Une des conditions du génie critique... c'est de n'avoir pas *d'art* à soi, pas de *style* ». Si l'on a un style, on est plus soucieux de la manière dont on exprimera sa pensée que de sa pensée même : « on a une préoccupation bien légitime de sa propre œuvre qui se fait à travers l'œuvre de l'autre et quelquefois à ses dépens ». Et si l'on a un art à soi, malgré soi, on y ramène tout : « on a son œuvre propre derrière soi, à l'horizon..., on en fait involontairement le centre de ses mesures [3] ». Ce sont des obstacles invincibles au déploiement du pur esprit critique ; et un homme comme Bayle le représente, parce qu'il a su se délivrer de toutes ces ambitions étrangères ou qu'il ne les a jamais éprouvées.

Mais tout se tient. Puisque la littérature exprime des idées, c'est de toutes les idées préconçues que se défera le génie critique. Il n'aura pas un excès de religion ; si c'est possible, il n'en aura à peu près pas, comme Bayle : « Il faut bien avouer qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'être religieux avec ferveur et zèle en cultivant chez soi cette faculté critique et discursive, relâchée et accommodante [4]. » Un dogme est une limite. Une doctrine philosophique en est une autre. L'esprit critique ne s'en laisse pas davantage arrêter. Il est « philosophe sans entêtement » : il jouit des différentes doctrines comme de « conjectures » ingénieuses, comme d' « amusements d'esprit » ; il se dit : « Plus j'étudie la philosophie, plus j'y trouve d'incertitude. Il n'y

[1] *P. Litt.*, II, 376.
[2] *Ib.*, 367.
[3] *Ib.*, 376.
[4] *Ib.*, 377.

en a pas encore qui ait frappé au but, et jamais on n'y frappera apparemment... [1] »

Enfin, l'homme n'est pas une pure intelligence. Il est sujet à des passions, ou même à moins que des passions, à des goûts plus ou moins vifs qui peuvent le détourner de certains sujets ou fausser son jugement. Il est bon que le critique s'en affranchisse. Non seulement il est nécessaire qu'il soit « indépendant, par rapport à l'or et par rapport aux honneurs [2] » (c'est la condition indispensable de sa probité même); mais il est presque nécessaire qu'il ne s'adonne avec ardeur à rien autre qu'aux lettres. Un des éléments de la supériorité de Bayle entre les critiques [3], c'est son indifférence pour l'amour et les femmes, pour la campagne et les plaisirs de la société, pour les sciences trop absorbantes. Et, tout en s'excusant de paraître « badiner » là-dessus, Sainte-Beuve montre que bien des lacunes de son cœur, bien des *trous* dans son âme ont été utiles à Bayle, — ou même sa mauvaise santé [4].

Ainsi affranchi de toute doctrine et de tout système, ainsi libéré de toute passion, même de celles qu'après tout on aime voir au moins en germe dans un homme, Bayle a pu sans peine s'abandonner au vagabondage de sa curiosité. Elle est infinie et il n'est rien qu'elle dédaigne. Il est « nouvelliste à outrance »; il « s'amuse » à apprendre sans cesse; il guette le nouveau; il se joue au milieu des livres et des événements pour y prendre ses plaisirs. « Cette indifférence du fond, il faut bien le dire, cette tolérance prompte et facile, aiguisée de plaisir, est une des conditions essentielles du génie critique, dont le propre, quand il est complet, consiste à courir au premier signe sur le terrain d'un chacun, à s'y trouver à l'aise, à s'y jouer en maître et à connaître de toutes choses [5]. » Ce dilettantisme, qui se fait « tout à tous comme l'Apôtre » et semble toujours enthousiaste des idées qu'il rencontre tour à tour, a sa conséquence inévitable : l'inconstance. « Gare aux retours !... L'infidélité est un trait de ces esprits divers et intelligents : ils reviennent sur leurs pas; ils prennent tous les côtés d'une question ; ils ne se font pas faute de se réfuter eux-mêmes et de retourner la tablature [6]. » Ainsi, la mobilité d'allures que Sainte-Beuve avait signalée

[1] *P. Litt.*, II, 368.
[2] *Ib.*, 386.
[3] *Ib.*, 377.
[4] *Ib.*, 381.
[5] *Ib.*, 369.
[6] *Ib.*, 371.

dès le début se trouve être un caractère plus important qu'elle ne nous l'avait paru, puisqu'elle est un effet et un signe de la mobilité, intérieure pour ainsi dire, du génie critique.

Puisque cette étude est historique et non dogmatique, puisque Bayle en est le sujet ou du moins le prétexte, il va sans dire que tout n'y représente pas le génie critique idéal tel que Sainte-Beuve le rêve, ni même le génie critique tel que Sainte-Beuve le sent réalisé en lui. Bayle a ses lacunes que Sainte-Beuve relève ; il a ses particularités que Sainte-Beuve note et qui l'empêchent d'être tout à fait l'image du génie critique, — ou de Sainte-Beuve. Néanmoins, au ton dont s'exprime notre auteur, à la façon dont il signale ces lacunes et ces particularités, il est aisé de reconnaître combien il a mis là de sa doctrine propre et de sa personnalité. En tenant compte des corrections qu'il nous indique ou nous suggère, on peut retrouver dans cet article sur Bayle et la doctrine de Sainte-Beuve, et, en partie, le portrait de son propre esprit.

Et d'abord, sur le scepticisme, le dilettantisme curieux, l'infidélité intellectuelle, aucune réserve. Si dans sa vie et pour sa conduite d'homme, Sainte-Beuve n'a pas encore renoncé à trouver une vérité stable ; s'il n'est qu'à mi-chemin sur la route de l'incroyance paisible et du doute satisfait de lui-même ; comme critique, nous l'avons vu, il y est déjà arrivé. Il s'est fait d'une indifférence systématique une méthode littéraire, comme Descartes s'était fait du doute provisoire une méthode philosophique. De quelqu'œuvre qu'il parle, il fait abstraction, autant que possible, de ses velléités religieuses ou de ses tendances philosophiques : comprendre et faire comprendre paraissent lui suffire. En art seulement, il a encore « quelques petits langes tachés » de parti pris. Il a été Joseph Delorme, il est l'auteur des *Consolations*, de *Volupté* et du *Livre d'amour*, il prépare les *Pensées d'août*, voilà quatre ou cinq raisons qui l'empêchent d'atteindre à cet équilibre que Bayle a tout de suite trouvé. On dirait presque que Sainte-Beuve sent cette infériorité spéciale, que la voix secrète de sa conscience littéraire lui crie sa véritable vocation, et qu'il se gourmande lui-même, au ton dont il écrit : « Bayle n'avait besoin de se relire que pour la clarté et la netteté du sens : *Heureux critique ! Enfin, il n'avait pas d'art, de poésie, par devers lui* [1] !... » Et peut-être le même regret perce-t-il, — moins visible, — dans la description du calme parfait de Bayle et de

[1] *P. Litt.*, II, 376.

son affranchissement de toute passion. Sainte-Beuve envie presque et regrette jusqu'aux lacunes de son modèle.

Mais, d'autre part, il le complète, ou le corrige. Il le corrige d'abord par lui-même. S'il se trouve que Bayle ait loué quelque part des qualités que peut-être il n'a pas ou des méthodes qu'il n'applique pas toujours, Sainte-Beuve du moins les met en lumière ; et, s'il le peut, vise à les atteindre ou à les emprunter. « En tête d'une de ses lettres de sa *Critique générale,* Bayle nous dit avoir remarqué dès ses jeunes ans « une chose qui lui parut bien jolie et bien imitable » dans l'*Histoire de l'Académie française* de Pellisson : c'est que celui-ci avait toujours plus cherché en lisant un livre l'esprit et le génie de l'auteur que le sujet même qu'on y traitait. » Il est arrivé à Bayle d' « appliquer cette méthode au P. Maimbourg ». Mais il faut bien avouer qu'elle ne lui est pas ordinaire, que sa curiosité, facilement amusée, s'est dissipée bien des fois en de trop multiples matières. Sainte-Beuve ici « applique la méthode à Bayle lui-même, s'occupant de sa personne plus que des objets nombreux où il se disperse [1] ». C'était sa tendance à lui, tendance de moraliste observateur plutôt que de polygraphe ; et il lui est agréable de trouver un passage de Bayle pour l'appuyer.

Il s'en sépare plus nettement par autre chose encore. Bayle, nous l'avons vu, savait en littérature et en art, s'affranchir de toute doctrine trop exclusive et goûter les mérites des talents les plus divers. Ce « désintéressement » n'allait point parfois sans quelque excès : il louait également le ballet de *Psyché* et les *Femmes savantes,* l'*Hippolyte* de Racine et celui de Pradon, *Iphigénie* et l'opéra de *Circé*, etc. ; en un mot, il manquait de goût. Sainte-Beuve est sensible à ce défaut : « Pour nous qui, en introduisant l'art, comme on dit, dans la critique, en avons retranché tant d'autres qualités non moins essentielles qu'on n'a plus, nous ne pouvons nous empêcher de sourire des mélanges et associations bizarres que fait Bayle [2]. » Il a, ce que n'avait point Bayle, le sens de la hiérarchie des œuvres entre elles et connaît l'échelle de leur valeur. Au-dessous d'un certain niveau, les écrits inférieurs lui paraissent n'appartenir plus à la littérature et n'être plus du ressort de la critique ; son dilettantisme rencontre en bas seulement cette barrière volontaire qu'il ne franchit point.

Par cet article sur Bayle, Sainte-Beuve a posé la définition de la

[1] *P. Litt.*, II, 373.
[2] *Ib.*, 381.

critique telle qu'il la conçoit et la veut pratiquer désormais. Ainsi détachée de toute croyance personnelle, de toute passion individuelle, de tout ce qui trouble encore l'esprit et le cœur de Sainte-Beuve, ainsi rattachée à son pur instinct d'universelle curiosité, d'inconstante, impartiale, universelle sympathie, elle s'affranchit, dès lors, des fluctuations dont il est toujours ballotté. Qu'il ait ou non de nouvelles crises de découragement, de nouvelles vicissitudes d'espérance et de tristesse, elle ne s'en développera pas moins d'une évolution indépendante. A partir de là, pendant deux ou trois années, il ne perd aucune occasion de l'expliquer à nouveau, de la préciser en la comparant à d'autres.

L'article sur Mme Guizot en définit et en décrit l'inspiration fondamentale, l'instinct du psychologue-moraliste. Pauline de Meulan a été dès sa naissance et par un don inné un de « ces esprits essentiellement critiques et moralistes qui n'ont, le plus souvent, besoin ni de grands mécomptes ni de désabusements directs pour arriver à leur plein exercice et à leur entier développement ». Mais il y en a d'un autre genre : ceux « qui l'ont pris de haut avec les choses », les Werther qui survivent, par exemple, ou bien encore les Joseph Delorme dont la phtisie s'est guérie. Ceux-là peuvent se « rabattre en continuant à vivre » et égaler alors, quoique moralistes « par lassitude et par retour », ceux qui l'ont été « en un clin d'œil, par instinct ». Et Sainte-Beuve continue son portrait de moraliste en ces termes — qui s'appliquent si bien à lui :

> Le moraliste, à proprement parler, *a une faculté et un goût d'observer les choses et les caractères,* de les prendre n'importe par quel bout, selon qu'ils se présentent, et de les pénétrer, de les approfondir. *Pour lui, pas de théorie générale, de système ou de méthode: la curiosité pratique le dirige.* Il en est, pour ainsi dire, à la botanique d'avant Jussieu, d'avant Linné, à la botanique de Jean-Jacques... Son amusement, *sa création,* c'est de regarder autour de lui au hasard, et de *noter le vrai* sous une forme concise et piquante... La critique littéraire n'est jamais pour l'esprit moraliste qu'un point de départ et qu'une occasion... Le moraliste va ainsi avec intérêt, mais sans hâte, au fur et à mesure, sachant et annotant quantité de choses sur quantité de points. *Quant au lien général et aux lois métaphysiques, il ne s'y aventure pas:* il est plus de tact que de doctrine, particulièrement occupé de l'homme civilisé, de l'accident social et il s'en tient dans ses énoncés à quelques rapprochements pour lui manifestes, sûr après tout que les choses justes ne se peuvent jamais contrarier entre elles [1].

La formule (annoncée pourtant par la comparaison avec la botanique) n'est pas encore nettement trouvée; mais la notion qu'elle exprimera

[1] *P. Femmes,* 215-216.

plus tard s'est bien précisée : c'est déjà « l'histoire naturelle des esprits » que tente d'écrire le critique. Si l'on préfère un programme un peu moins sommaire que la future formule, un peu plus précis que l'analyse psychologique de cette page, Sainte-Beuve nous l'offre peu de temps après, lorsqu'il parle d'Ampère : « Nous avons donc à faire connaître, s'il se peut, l'homme même, à tâcher de le suivre dans son origine, dans sa formation active, son étendue, ses digressions et ses mélanges, à dérouler ses phases diverses, ses vicissitudes d'esprit, ses richesses d'âme et à fixer les principaux traits de sa physionomie dans cette élite de la famille humaine dont il est un des fils glorieux [1]. » Si c'est définir un genre d'études que d'indiquer exactement le but où elles tendent et les voies qu'elles prennent, il est difficile de trouver pour la critique de Sainte-Beuve, à cette époque, une meilleure et plus complète définition.

Néanmoins, Sainte-Beuve y revient encore ; plus longuement, plus didactiquement, il explique ce qu'il a voulu faire et les avantages de sa méthode. L'occasion lui en a été fournie par la publication des 2me et 3me volumes de ses *Critiques et Portraits littéraires* (avril 1836). Ces portraits, dit-il, dans sa préface [2] « ont été conçus comme devant former une espèce de tout », « écrits dans le but d'être rassemblés » ; par conséquent, il a tâché de leur donner les qualités qui peuvent les rendre intéressants au delà du jour où ils ont paru et hors de la feuille périodique où ils ont été imprimés. Ce sont des œuvres de science ou au moins des matériaux de science, puisque ce sont des documents d'histoire littéraire : « L'auteur n'a pas tardé à concevoir la réunion de ces divers portraits ou articles critiques comme pouvant former une galerie un peu irrégulière, assez complète toutefois, et propre à donner une idée animée de la poésie et de la littérature d'aujourd'hui. » Mais cette histoire littéraire est conçue d'une façon nouvelle. Il ne s'agit plus ou il ne s'agit plus seulement « d'asseoir son jugement sur les œuvres » ; mais, avant tout, de saisir « le rapport de l'œuvre à la personne même, au caractère, aux circonstances particulières » : c'est-à-dire que « l'observation morale se mêle à l'appréciation littéraire », que le critique « cherche l'homme dans l'écrivain, le lien du moral au talent ». Une telle recherche est singulièrement délicate, car « si l'écrivain est toujours facile à juger, l'homme ne l'est pas

[1] *P. Litt.*, I, 321.
[2] *Pr. Lundis*, II, 277, sqq.

également... Oh! qu'un homme est difficile à connaître, même quand cet homme n'est pas nous-même et qu'il est tout simplement un autre! »... C'est pourquoi, explique Sainte-Beuve, sa critique actuelle s'attache de préférence aux contemporains. Vivant au milieu de nous, ils se laissent plus facilement saisir dans leur fonds intime; et si parfois on est plus gêné par mille considérations pour dire toute la vérité que l'on a découverte, du moins il est toujours possible de la faire entendre : moins complètement *véridique* quand il parle des vivants que des morts, le critique en revanche est alors plus complètement *vrai*. C'est pourquoi aussi le critique ne dédaigne pas les détails et les minuties biographiques que le pur littérateur laisse volontiers de côté. Il s'agit de l'individu autant que de l'œuvre, et l'observation morale « n'est pas tenue de suivre d'une marche inflexible la chaussée romaine de l'histoire ». C'est pourquoi enfin le critique n'a pas la superstition des grands monuments et des grands noms; « les hommes, les œuvres secondaires l'intéressent particulièrement en bien des circonstances ». Son rôle, en effet, est de réagir contre les préventions du public qui, aimant admirer et aimant à la fois critiquer, concilie ces deux tendances, en idolâtrant à outrance les grands hommes classés et en dépréciant avec excès ceux qui sont tenus pour écrivains de second ordre. Cette inégalité qu'on établit ou qu'on reconnaît entre les œuvres est hors de proportion avec l'inégalité réelle qui existe entre les hommes. Le critique moraliste, étant le seul qui étudie l'homme, est le seul aussi qui puisse réduire cet intervalle excessif; et « c'est envers des contemporains qu'on peut s'acquitter avec le plus de certitude de cette justice de détail, qui n'est qu'un fond plus vrai donné au tableau littéraire d'un temps ». — Cette critique, de tact, « d'esprit de finesse », ne saurait évidemment prétendre à la rigueur d'une science. Elle amasse pourtant la matière et les éléments d'une science ultérieure : « si, sur plusieurs de ces points secondaires, l'auteur avait réussi à fonder quelques jugements nouveaux, à préparer quelques-uns des éléments qui s'introduiront un jour dans l'histoire littéraire de notre époque, il aurait atteint l'objet de sa plus chère ambition ». — Mais il y a là aussi de l'art, comme dans toutes les études qui tendent à reconstituer ou à reproduire la vie. C'est pour avoir essayé « d'en animer et d'en revêtir » ses portraits que Sainte-Beuve espère survivre au nombre des écrivains : « Quelques portraits flatteurs, *où il entre de l'art et qu'on peut sauver de ce grand naufrage de tous les jours,* sont une compensation à bien des ennuis habituels dans le métier de critique. »

Avec le ton modeste, les conditionnels et les « peut-être » qui sont de rigueur dans une préface, Sainte-Beuve a fort nettement indiqué là ce qu'il a voulu faire et quelles ont été ses ambitions. Deux aveux ou insinuations y sont encore à relever. D'abord, il s'est dépouillé de l'esprit de système : il proteste sans doute que « ses jugements du passé et ses prévisions de l'avenir ne se sont ni détournés ni déconcertés » (on n'aime jamais reconnaître qu'on s'est trompé) ; mais il ajoute bien vite que « l'expérience plus vraie qu'il a faite des choses... l'a rendu plus tolérant ». En second lieu, il met en garde le lecteur contre la bienveillance apparente de la plupart de ses portraits : la critique y est intestine et se cache sous l'éloge ; et le public doit prendre la peine « d'en peser l'expression et d'en démêler la pensée » : il comprendra ainsi les malices qui s'y dérobent.

Mais, pour bien préciser une doctrine ou une méthode, il n'est rien tel que de la comparer aux autres. De même que le moi de Fichte se pose en s'opposant, de même en confrontant un système avec les autres, on en fait ressortir l'originalité. Sainte-Beuve n'y a pas manqué ; et ses deux articles, — de ton bien différent, — sur Villemain et Nisard, aident encore à mieux comprendre la façon dont il entendait son métier de critique.

Villemain n'est pas trop malmené [1]. Sainte-Beuve se sentait obligé envers lui, non seulement par le souvenir d'anciennes relations amicales (avec Sainte-Beuve, cela ne suffit pas), mais aussi par la ressemblance trop marquée, par la filiation presque de sa méthode par rapport à celle de l'ancien professeur en Sorbonne [2]. C'est Villemain qui, avant Sainte-Beuve, avait renoncé à l'ancien dogmatisme de La Harpe ; et en cela Sainte-Beuve était son élève. C'est lui encore qui avait le premier cherché à éclairer les œuvres par l'histoire et la peinture des époques ; et là également Sainte-Beuve n'avait fait que le suivre. Il ne peut donc lancer contre lui que quelques blâmes enveloppés. Villemain n'a pas d'art à lui : ni poète, ni romancier, ni même historien (cela est plus dur), il n'a pas en matière de littérature une doctrine personnelle qui domine et oriente sa critique ; sur quelques points d'art, il ne paraît ainsi « ni assez prompt ni assez formel ». Comme critique même, il ne semble pas toujours avoir une opinion très décidée et très originale ; quand la querelle du classicisme et du romantisme s'est émue, « sa justesse

[1] *P. Cont.*, II, 388, 378, 387, 390, 391-95.
[2] Cf. BRUNETIÈRE, *Évolution des genres*, 195, sqq.

prudente » a refusé de prendre parti : « n'aurait-il pas pu se prononcer un peu plus sans mécompte ? » C'est qu'en réalité il est asservi à l'opinion courante; il a une « inclination partiale à guider son cortège vers les génies les plus fréquentés »; son faible est de « consulter d'avance et de ne jamais étonner ni redresser, dans ses jugements sur les poètes, les sentences de la faveur populaire »; en un mot, c'est en littérature un courtisan du succès : ni son caractère n'est assez ferme, ni son sens esthétique assez sûr pour qu'il donne la loi au public; il le suit. De plus, ou à cause de cela peut-être, il a un penchant marqué pour la littérature « officielle, conventionnelle », et par là même faussée : il a peur de la vérité quand elle paraît choquante et, moraliste trop timide, il préfère admirer quand même les grands écrivains en voilant leurs faiblesses plutôt que de montrer la réalité fâcheuse. Enfin et surtout, il n'a pas de méthode : sa critique est un « composé de vues, de traits choisis, d'anecdotes significatives, d'inductions arrêtées à temps »; mais « ce mélange, cette construction élégante et savante d'idées, de faits nombreux, d'aperçus et de rapprochements n'avait d'unité qu'en lui et s'est comme dispersée au moment où il s'est tu ». En somme, on sent très bien sous les réticences et les précautions de Sainte-Beuve qu'à ses yeux, si Villemain a eu des vues d'avenir, s'il a pressenti ce que devait être la véritable critique, il n'a eu ni le sentiment de l'art, ni la force d'esprit, ni l'amour du vrai, ni peut-être l'indépendance de caractère qu'il eût fallu pour la réaliser.

Avec Nisard, au contraire, l'opposition des méthodes est plus franche. Elle est si franche même que l'article tout entier est de la polémique assez vive. C'est presque un pamphlet : la *Revue des Deux-Mondes* l'avoue, en y ajoutant une petite note, que Sainte-Beuve a dû voir, sinon écrire, et qui aggrave la violence de l'attaque, sous prétexte de l'excuser [1]. C'est que Sainte-Beuve avait des rancunes personnelles à exercer sur Nisard. Jadis, le romantique en lui avait été exaspéré par les *Poètes*

[1] Note de la rédaction : « Il n'avait jamais été écrit dans cette Revue d'appréciation d'autrui des ouvrages de M. Nisard. Une telle omission, à l'égard d'un écrivain aussi en crédit, devait cesser, et lui-même était en droit de s'en plaindre. [*L'ironie est un peu forte*]. Nous nous sommes naturellement adressé pour la réparer à M. Sainte-Beuve, qui n'a pas été sans hésiter à prendre cette tâche. Il n'a pu satisfaire à notre demande que par le morceau suivant que nous insérons, en faisant remarquer que c'est, en quelque sorte, une réponse faite au nom de l'école des poètes aux critiques et aux doctrines d'un adversaire. » Voilà qui est menaçant. — Cf. au début de l'article même : « Quand ce n'est pas avec un extrême plaisir que nous abordons le portrait, c'est certainement à regret que nous nous y mettons » : ce n'est pas rassurant non plus.

latins de la décadence où, sous les noms de Sénèque, Lucain, Stace, ou Perse, Nisard avait rudement critiqué les maîtres, les amis de Joseph Delorme, et, par contre coup, Joseph Delorme lui-même. Des divergences politiques s'y étaient jointes. Si l'on ajoute à cela l'opposition foncière des caractères et des natures d'esprit, on comprend que Sainte-Beuve ait saisi avec joie l'occasion de se soulager et de se venger. La méchanceté de cet article est extrême [1]. Sainte-Beuve note avec mépris que Nisard n'a jamais rien tenté ou n'a jamais rien réussi que de misérable dans « des essais de création et d'art ». Il relève âprement ses erreurs, ses fautes de goût ou de tact dans son style comme dans ses jugements. Il raille son talent : « un académicien lui a trouvé du nerf, les savants lui trouvent de la grâce ». Il l'accuse d'orgueilleux pédantisme. Il va même plus loin; il insinue que Nisard n'a qu'une demi-bonne foi : en politique, il a flairé le vent; en littérature, il a cherché sa place et c'est parce que toutes les autres étaient peu profitables ou difficiles ou dangereuses, qu'il s'est finalement rabattu sur la défense de la tradition : c'est un « rôle [2] ». Enfin, quand Sainte-Beuve trouve au fond de son encrier des méchancetés un peu trop fortes pour qu'il les prenne à son compte, il en charge ou son fameux « ami », ce double commode de lui-même, ou... Perse. C'est l'ami qui parle des contre-sens de Nisard ou de ses « outrecuidances de plume ». C'est Perse qui « aurait » fait le portrait de Papirius Enisus. Papirius Enisus est « un critique de sa connaissance, qui, après avoir quelque temps écouté chez Labéon ou autre, les lectures de vers d'après Accius et Pacuvius, et s'être efforcé, tant bien que mal, de les célébrer, s'aperçoit un matin que toutes les places sont prises, qu'il n'aura jamais de ce côté celle qui lui est due, que cette Rome turbulente et volage veut tout à l'heure autre chose, que surtout les rhéteurs de cour, les arbitres du goût officiel ne favorisent pas ce genre-là et que... »; et Sainte-Beuve s'arrête, laissant ouverte la liste des méchancetés de Perse — ou de Sainte-Beuve [3].

Mais laissons-là ces violences. Elles montrent les oppositions des hommes plus que celles des critiques, et, en ce moment, celles-ci nous occupent seules [4]. De l'extérieur déjà, pour ainsi dire, la critique de Nisard devait déplaire à Sainte-Beuve. Celui-ci aime les finesses,

[1] *P. Cont.*, III, 330, 349, 337, 331-333, 345, 347, etc.

[2] Cf. p. 338 : « Cette école qu'il craignait d'avoir d'abord servie, et qu'il jugeait sage de répudier... »

[3] C'est le procédé des *Poètes latins*, retourné contre l'inventeur.

[4] *P. Cont.*, III, 347, 329, 356, 349, 351, 329-330, 336, 351, 354, 355.

« les tempéraments, les nuances, la discrétion et la restriction dans les nuances ». Celui-là, esprit sensé, avant tout, ne subtilise pas tant : il censure tout franchement comme il loue hautement, « avec faste », dit Sainte-Beuve. L'un a le goût de la délicatesse un peu cherchée. L'autre n'a que les qualités qui plaisent aux esprits modérés et solides. Mais, de l'intérieur des deux méthodes, l'opposition est bien plus forte encore. Sainte-Beuve est historien d'abord. Nisard cherche uniquement à « ranimer le sentiment littéraire ». Sainte-Beuve est pour la « littérature réelle et particulière » ; sa critique appliquée à l'homme risque de devenir « une légère dissection anatomique ». Nisard est pour la « littérature monumentale » et il ne veut connaître que l'œuvre. Enfin et surtout, Sainte-Beuve, si respectueux qu'il soit des classiques et du passé en général, a le sens des inévitables changements qui s'opèrent, qui doivent s'opérer en littérature ; il est toujours du « parti du mouvement » et à l'affût de la nouveauté. Nisard, au contraire, se fait, comme de propos délibéré, le champion obstiné de la tradition. Il s'est construit un système qu'il appelle par excellence le système français ; il juge tout de ce point de vue, et de gré ou de force, il y veut tout ramener ; ainsi, il « rapetisse étrangement tout ce qui ne va pas à sa marche et à son dessein ». Avec de telles doctrines, il sera raisonnable, solide, étrangement étroit. Il ne comprendra rien à « l'exception », au nouveau, à tout ce qui est en réalité « la ressource des littératures un peu vieillies ». « Critique régulier et restrictif », il sera (Sainte-Beuve le lui dit avec assez de netteté, en terminant) non pas un vrai critique, mais un simple pédagogue.

III

Pour porter avec tant de force et d'audace la guerre sur le terrain ennemi, il faut, qu'en critique au moins, Sainte-Beuve ne soit plus guère sceptique, — je veux dire qu'il ait au moins foi en son scepticisme comme méthode de critique. Et, de fait, en ces trois années 1835, 1836 et 1837, sa doctrine et sa méthode semblent définitivement établies : tous ses articles présentent les mêmes caractères et procèdent délibérément d'une même conception. Ces caractères ne sont pas tous nouveaux ; mais Sainte-Beuve leur a donné une valeur nouvelle en les rattachant à une idée qui lui est propre de la critique. C'est le moment, semble-t-il, de la reconstituer dans son ensemble, dans ses principes comme dans ses

pratiques, de reprendre l'un après l'autre ces éléments et ces procédés que depuis si longtemps nous la voyons amasser à travers ses transformations successives. Ce sera comme un résumé de tout ce que Sainte-Beuve a jusqu'à ce jour acquis, ou du moins de tout ce qu'il a conservé.

D'abord la critique de Sainte-Beuve n'est pas une critique à grandes théories historiques, comme tant d'autres, Hugo par exemple dans la fameuse *Préface*, ont essayé d'en édifier. « J'aimerais assez, si c'était possible, qu'on fît pour l'étude de l'histoire ce que Descartes a tenté pour l'étude de soi-même, table rase de ses opinions antérieures... [1] » Ce scepticisme envers les synthèses arbitraires du passé exclut à l'avance toutes les ambitions des grands constructeurs d'idées, des critiques qui voudraient faire à la Bossuet leur *Discours sur l'histoire littéraire*.

Ce n'est pas non plus une critique dogmatique, respectueuse des lois traditionnelles, et imbue de la hiérarchie des genres.

> Les trois quarts des prétendus juges, ne se formant idée de la valeur des œuvres que d'après les genres, conseilleront toujours au poète aimable, léger, sensible, quelque chose de grand, de sérieux, d'important... La postérité n'est pas du tout ainsi : il lui est parfaitement indifférent, à elle, qu'on ait cultivé d'une manière estimable et dans de justes dimensions les genres en honneur. Elle vous prend et vous classe sans façon pour votre part originale et neuve, si petite que vous l'ayez apportée [2].

Toute œuvre créée et composée où « l'idée du beau se réfléchit » est parfaite, quel que soit le genre auquel elle appartient, le nom qu'elle porte, ou son étendue [3].

Ni ambitieusement métaphysique ou historique, ni étroitement dogmatique et traditionnelle, la critique est avant tout une analyse et une explication : c'est l'œuvre par excellence de « l'esprit, dont le propre est de comprendre [4] ».

Et ce qu'elle s'efforce ainsi d'expliquer, de comprendre et de faire comprendre, ce n'est pas l'œuvre, ce n'est pas même l'écrivain, (que d'ailleurs, chemin faisant, elle explique tous deux), c'est l'homme. Dans la vie de Mme Roland, comme dans ses mémoires et dans ses lettres, Sainte-Beuve s'intéresse à la femme et non aux événements tragiques

[1] *P. Cont.*, II, 428.
[2] *P. Litt.*, I, 418.
[3] *P. Femmes*, 390.
[4] *P. Litt.*, II, 64.

auxquels elle a été mêlée [1]; dans *Jocelyn*, à la « valeur biographique ou du moins psychologique bien précieuse ». à la « révélation presque directe sur l'une des plus divines organisations de poètes » qui aient été accordées au monde. sur une des plus nobles natures [2]; dans le premier roman de Mlle de Meulan, à la nature d'esprit qui s'y peint [3]; dans la diversité des pensées de La Bruyère, à son « don d'être successivement chaque cœur [4] »; dans *Mme de Clèves*, à la « vie de Mme de Lafayette et au rapport exact de sa personne à son roman [5] », etc. Les événements sont peu de chose pour lui; ils n'ont d'intérêt que pour révéler la constitution foncière de l'esprit, pour expliquer les idées, les sentiments, les émotions qu'ils ont fait naître, modifiés, étouffés, et qui constituent la trame même de la vie morale.

C'est cette vie une et variée, dit-il à propos de Mme de Staël, *émanation de l'âme à travers les écrits*, et qui ne circulait pas moins à l'entour et dans les circonstances de leur composition, *que nous voudrions essayer d'évoquer*, de concentrer par endroits, pour rendre aux autres l'impression sensible que nous nous en sommes formée. Nous savons combien il est délicat de faire accorder cette impression en partie conjecturale... avec celle de la réalité...; mais ceci d'abord est bien *moins une biographie* qu'une idée, *un reflet de la peinture morale sur la critique littéraire* [6].

Et ailleurs, en une formule plus brève : « On s'est attaché à l'esprit et à la physionomie plus qu'aux faits [7]. » C'est une critique de psychologue-moraliste.

Elle est si bien la critique d'un psychologue qu'elle en semble parfois devenir la critique d'un philosophe. Lorsque Sainte-Beuve rapprochant l'un de l'autre les auteurs où il a découvert une nature d'esprit analogue ou voisine, en tire des « classes d'hommes [8] » distinguées l'une de l'autre par leurs caractères essentiels, on croirait qu'il en va déduire sa théorie des « familles d'esprits ». — qui n'est pas, si l'on veut, une théorie vraiment philosophique, mais qui paraît capable de servir ultérieurement à édifier une philosophie. Bien mieux encore, lorsqu'on l'entend caractériser chez Ampère « l'organisation particu-

[1] *P. Femmes*, 168.
[2] *P. Cont.*, I, 347-348.
[3] *P. Femmes*, 221.
[4] *P. Litt.*, I, 400.
[5] *P. Femmes*, 251.
[6] *Ib.*, 86-87.
[7] *Ib.*, 382, note.
[8] *P. Litt.*, II, 1-3.

lière » de l'inventeur, cette « *qualité dominante* », cette « noble faculté, qui, à ce degré de développement, *appelle et subordonne* à elle toutes les passions de l'être et ses autres puissances [1] », ne croirait-on pas entendre Taine appliquer sa théorie de la « faculté-maîtresse » ? Et, en effet, la théorie y est, mais implicite et en quelque sorte diffuse ; Sainte-Beuve n'en tire pas un système, parce qu'il n'est pas systématique.

Par cette conception de la critique s'expliquent les secrètes préférences du critique lui-même. Plus l'homme s'écarte de la moyenne, plus son âme est forte, grande, disproportionnée avec celle des hommes ordinaires, plus une de ses facultés prend un développement anormal et s'hypertrophie; plus il est difficile à comprendre. Comprendre, c'est en quelque sorte s'identifier; c'est superposer son intelligence à l'intelligence qu'on étudie et les faire en tous les points coïncider; c'est revêtir les mêmes façons de voir, de penser, de sentir, de vouloir même et par conséquent devenir, autant que faire se peut, la personne même que l'on comprend. Le critique-moraliste aura donc un faible pour les hommes qu'il peut aborder de plain-pied, pour les esprits moyens qui s'écartent le moins de lui et chez lesquels il se trouve le plus aisément chez lui. Voilà longtemps que Sainte-Beuve en a l'instinct et, sans en bien saisir lui-même la raison secrète, manifeste cette involontaire préférence. Dès 1830, définissant (mais au passage, semble-t-il, et sans voir ce qui peut sortir de là) diverses familles d'esprits, il distinguait les génies abordables, harmonieuse combinaison des qualités communes renforcées l'une par l'autre et portées à leur degré supérieur, des génies « à pic » qui ne prêtent pas pied aux hommes ordinaires et s'élèvent au-dessus d'eux par un bond trop puissant pour être suivis. Il distinguait les Racine des Shakespeare ; et, malgré tout son romantisme, il n'était pas difficile de voir qu'il se sentait plus à l'aise avec les premiers qu'avec les seconds. A plus forte raison en est-il encore ainsi, maintenant que ses illusions sont dégonflées, son inspiration un peu factice éteinte : il se sent dépassé par toute une espèce d'hommes et alors il s'en écarte. Hugo l'effraie, nous l'avons vu ; il se pique de réhabiliter les esprits moyens trop dédaignés, nous l'avons vu encore ; et il a pour la littérature intime et familière où se peignent les âmes et les vies moyennes un amour qu'il épanche abondamment [2].

[1] *P. Litt.*, I, 325.
[2] *P. Cont.*, I, 326, sqq.

Le but propre de la critique ainsi défini, il s'agit de savoir comment on le pourra mieux atteindre. La réponse est facile pour qui a suivi Sainte-Beuve jusqu'ici. Depuis longtemps déjà, nous l'avons entendu répéter que le meilleur moyen de connaître un esprit, c'est de le prendre à ses origines et à ses débuts, de scruter attentivement le milieu où il s'est formé, les années d'apprentissage pendant lesquelles il a tenté et découvert sa voie, sans négliger bien entendu de le suivre dans sa vie.

Le milieu, il l'étudie toujours très attentivement. Depuis 1834, il n'est presque pas un de ses grands articles, où, plus ou moins longuement, il n'ait commencé par examiner les entours de son héros, le peuple même dont il fait partie, le siècle où il naît, le groupement social ou littéraire auquel il s'est mêlé [1], etc. Je ne sais même pas s'il ne lui arrive point d'en faire une malice. N'est-ce pas une épigramme que de prendre Montalembert comme le type parfait de ces amateurs du moyen âge, à qui la surabondance de leur science ne permet plus que de donner des « fac-simile »? On le dirait du moins, car on sait que dès cette époque Sainte-Beuve le tenait pour un simple et éternel « disciple » [2]. Et même, — tant il attache d'importance à l'étude du milieu, tant il la croit capable d'expliquer, — il se fait parfois de la reconstitution volontairement fausse d'un milieu imaginaire un moyen de caractériser un auteur : Mme de Souza, Mme de Duras, Mme de Krüdner sont, en plein XIXme siècle, des femmes du XVIIIme, du XVIIme ou du XIIme siècle; et pour cette dernière, il s'amuse à lui retracer, au temps de Thibault de Champagne et de Blanche de Castille, une biographie de fantaisie [3]. C'est le procédé que Taine emploiera plus tard, avec plus d'ampleur et d'une plume plus appuyée, pour caractériser — et égratigner — le prédicateur Victor Cousin [4].

Quant à la formation et aux débuts, nous avons également vu Sainte-Beuve y attacher une importance capitale. Dès 1829 aussi, il déclarait que les premières années littéraires étaient « les plus décisives »;

[1] Béranger : l'esprit français (*P. Cont.*, I, 123); Sénancour : la France vers 1800 (*P. Cont.*, I, 174); Carné : le Groupe du *Correspondant* (*P. Cont.*, II, 262); Mme Desbordes-Valmore : le milieu littéraire (*P. Cont.*, II, 91); Mme de Duras : la Restauration (*P. Femmes*, 62); Ballanche : 1814 (*P. Cont.*, II, 1); Molière : le XVIIme siècle (*P. Litt.*, II, 5); Mme de Staël : la transition du XVIIIme au XIXme siècle (*P. Femmes*, 81); Villemain : la Restauration (*P. Cont.*, II, 359); La Bruyère : la dernière période du siècle de Louis XIV (*P. Litt.*, I, 389).

[2] *P. Cont.*, II, 423 et 438.

[3] *P. Femmes*, 381.

[4] *Les Philosophes français*.

que, dans l'étude que l'on fait des auteurs, le point essentiel est de « saisir, embrasser et analyser tout l'homme au moment où, par un concours plus ou moins lent et facile, son génie, son éducation et les circonstances se sont accordés de telle sorte qu'il ait enfanté son premier chef-d'œuvre [1] ». A plus forte raison, maintenant, de 1834 à 1837, Sainte-Beuve, plus soucieux que jamais de psychologie, sonde d'un regard attentif ces jeunes années de ses héros. Son enthousiasme pour les *Mémoires d'Outre-Tombe* vient surtout de ce qu'ils révèlent « les trente années essentielles et formatrices dont les trente suivantes ne sont que le développement ostensible et la conséquence, j'oserai dire facile..., qu'on y sent cette continuité essentielle du héros qui s'étend du berceau jusqu'à la gloire [2] ». Dans l'article sur Ballanche, il insiste sur cette même période et il explique pourquoi : « Nous assistons à la formation lente et mystérieuse de cette nature singulière qui, s'affermissant à travers tant de crises, eut bien le droit de croire à la vertu des épreuves [3]. » Quand il parle de Balzac, — il est vrai que cette fois il a encore d'autres raisons et qu'il n'est pas fâché d'être désagréable au romancier, — il recherche patiemment les premières œuvres, et, après avoir « été ballotté » d'Horace de Saint-Aubin à M. de Viellerglé, de M. de Viellerglé de Saint-Alme à lord R'Hoone, il a « la satisfaction de dresser une filiation aussi complète que possible » et il passe en revue ces essais, beaucoup plus longuement que ne l'eût désiré l'auteur de la *Comédie humaine* [4].

Les origines, les débuts, c'est l'essentiel pour qui désire connaître et comprendre ; mais ce n'est pas le tout. Même arrivé à la maîtrise de lui-même, l'homme se modifie encore, tant qu'il vit. Il faut le suivre dans la continuité de son développement. Si les débuts éclairent la fin, par un effet contraire, la fin quelquefois dévoile dans les débuts mêmes des choses qui auraient échappé. Il faut savoir ce qu'est devenue Mme de Krüdner pour remarquer dans *Valérie* « nombre de pensées déjà profondes et religieuses qui font entrevoir la femme d'avenir sous le voile des premières élégances [5] ». La méthode exige qu'au lieu de contempler la destinée de nos héros « du haut de notre point de vue

[1] *P. Litt.*, I, 30-31.
[2] *P. Cont.*, I, 17-18, 21.
[3] *Ib.*, II, 6.
[4] *Ib.*, 335, sqq.
[5] *P. Femmes*, 395.

actuel », nous tâchions de « nous y reporter et de la reproduire » d'un bout à l'autre [1].

Cette exacte et subtile enquête, si différente des procédés purement littéraires, esthétiques de la critique antérieure, réclame des ressources et réclame des qualités particulières.

Il importe d'avoir sur l'auteur que l'on étudie des renseignements nombreux et des renseignements précis. Etait-ce une tendance innée, une naturelle exigence de l'esprit de Sainte-Beuve? Est-ce, comme lui-même l'a dit, l'étude de la médecine qui lui en avait donné le besoin ? Toujours est-il que dès longtemps il l'avait manifesté. En 1829 encore, il réclamait déjà ces « larges, copieuses et parfois même diffuses histoires de l'homme et de ses œuvres », il souhaitait rattacher l'homme « par tous les côtés » à « cette terre, à cette existence réelle, à ces habitudes de chaque jour, dont les grands hommes ne dépendent pas moins que nous autres [2] ». Maintenant, et de plus en plus, il a le même amour de la réalité exacte et minutieuse. Pour peindre Mme de Staël, il tâche « de tenir compte de beaucoup plus de détails et de souvenirs minutieux, qu'il ne convenait d'en exprimer [3] »; il va fouiller dans « ces vastes cimetières appelés journaux » pour y découvrir les combats d'idées qu'ont provoqués ses ouvrages [4]. Du roman de Mme de Krüdner, il aime le premier volume parce qu'on y « sent à travers le déguisement et l'idéal une réalité particulière qui donne au récit une vie non empruntée [5] », et il n'aime pas le second volume parce qu'il « croit sentir que l'invention y commence [6] ». Il se jette sur les papiers inédits de la famille de Mirabeau ; il voudrait « plus d'excursions, plus de prodigalités de citations, ou plutôt il voudrait tout... Le voilà épris du marquis et du bailli, altéré de leur vie, de leurs opinions, de leur langage [7] ». Et lui qui se piquait d'être poète, ce qui le ravit, « ce qui l'a le plus profondément attaché », dans les *Mémoires d'Outre-Tombe,* ce n'est pas le poème que Chateaubriand en a fait et dû faire : c'est que « chemin faisant, les indications abondent, qu'on y sente passer des secrets voilés [8] ». Ses scrupules sont tels qu'à chaque réédition de ses

[1] *P. Litt.,* II, 65.
[2] *Ib.,* I, 29.
[3] *P. Femmes,* 87.
[4] *Ib.,* 109.
[5] *Ib.,* 391.
[6] *Ib.,* 393.
[7] *P. Cont.,* I, 21.
[8] *Ib.,* II, 287.

volumes, il se tue à corriger les plus légères erreurs. Grande est sa reconnaissance envers son ami Collombet, parce qu'il en a reçu une brochure, qui « lui a servi à ajouter deux phrases exactes au lieu d'une, qui ne l'était pas, sur les dispositions de M. Ballanche, lors du rétablissement du culte. Oh ! s'écrie-t-il, que la biographie littéraire est une chose difficile et minutieuse quand on veut être exact, ne dire en rien le contraire du vrai ! » Et plus loin, avouant que la réimpression de ses *Portraits* « l'occupe plus qu'on ne croirait », il ajoute : « Le démon de l'exactitude et du détail littéraire est un démon aussi harcelant qu'aucun ; je ne puis m'y dérober jusqu'à ce que ces malheureux volumes soient imprimés ; j'irais au bout du monde pour une minutie, comme un géologue maniaque pour un caillou. Merci de m'avoir envoyé votre caillou [1]. » C'est pour la même raison qu'il a la passion des *Mémoires,* des *Confessions,* des souvenirs, des correspondances, de toutes les œuvres où la réalité se révèle intime, familière, authentique surtout :

Ce qu'il y a d'excellent surtout, selon moi, dans les mémoires des vrais grands hommes, c'est qu'ils... nous apparaissent par leur lien réel avec la nature de tous. La connaissance des vrais mémoires d'un grand homme..., c'est la vue du héros, de l'orateur, du poète, non plus dans son unité apparente et glorieuse, mais dans son unité effective, plus diverse et à la fois plus intelligible ; on saisit les passions, les affections premières, les tournures originelles de ces natures qui, plus tard, ont dominé : en quoi elles touchent au niveau commun et quelques parties des racines profondes [2].

Mais ce n'est pas tout de savoir amasser les matériaux, encore faut-il savoir en user : il faut avoir la finesse d'esprit nécessaire pour les comprendre et les interpréter. Que ce Montalembert, « esprit de hauteur », « de surface et d'éclat », qui n'est jamais « entré dans les replis de rien », fasse des livres ; malgré tout son talent, leur monotonie fatiguera : « car ils sont le contraire des écrits chers à Montaigne, pleins de suc et de moelle intérieure, pétris d'expérience et d'indulgence qui gagnent à être exprimés et pressés, et qui, de tout temps, ont fait les délices des hommes de sens, des hommes de goût, des hommes vraiment humains [3] ». Foin de ces auteurs qui ne savent pas « se plaire à la pure réalité », parce qu'ils n'ont ni le besoin ni le don de percer « le

[1] *Lettre* du 25 mars 1836. (LATREILLE ET ROUSTAN, 167.)
[2] *P. Cont.*, II, 373.
[3] *Ib.*, 442.

factice inévitable des rôles humains [1] »! Le vrai critique l'aura, cette pénétration, cette perspicacité souveraine, cet art de découvrir le fond voilé des choses et des âmes.

Si la vérité a une importance à ce point capitale, elle est donc le tout de l'art? et leur exactitude sera donc seul le criterium par lequel la critique appréciera les ouvrages? Pas tout à fait; car l'exactitude elle-même a et doit avoir ses limites. A l'expression de la réalité, Sainte-Beuve, — digne en cela de Boileau, — exige un tempérament et un seul, le goût. Le goût, voilà ce qui fait défaut à la littérature contemporaine; et c'est pour cela qu'il lui manque « cette qualité de fraîcheur et de délicatesse, cette limpidité dans l'émotion, cette sobriété dans la parole, ces nuances adoucies et reposées », ces « mille distinctions de pensées » et ces « formes rares d'existences intérieures » qu'exige « toute une famille d'âmes [2] ». Par exemple, même un « aristocrate » comme Montalembert donne dans son ***Histoire de Sainte Élisabeth*** « d'affreux détails ». N'eût-il pu laisser, « dans son tableau, quelque omission sur ces points, ou du moins quelque ombre [3] » ? Telle est la seule restriction que Sainte-Beuve impose à la fidélité des peintures. La morale, on s'en affranchit encore : il n'est que de poser dans sa rigueur la thèse janséniste; à montrer ainsi comment elle exclut même certains genres littéraires, on la discrédite par l'excès de ses exigences. Mais le goût reste : indéfinissable et absolu, il s'impose à tous; substitut de la morale, et, à certains égards, plus dominateur que la morale même, il doit guider l'écrivain, lui dicter ce qu'il faut dire, — ou ce qu'il faut taire [4].

C'est donc une critique toute d'intuition, en ce qui concerne le goût, d'observation en ce qui concerne la réalité, mais non de doctrine et de raisonnement. C'est pourquoi elle n'a, pour ainsi dire, pas à « conclure [5] », à juger. A quoi bon juger, en effet? Les ouvrages qui choquent vivement le goût sont, par là même et d'eux mêmes, exclus de la critique. Ils n'existent pas aux yeux de Sainte-Beuve, et cela sans qu'il ait à donner les raisons de son mépris : elles sont évidentes, — ou indémontrables à ceux pour qui elles ne sont pas évidentes. Quant

[1] *P. Cont.*, I, 21.
[2] *P. Femmes*, 42-43.
[3] *P. Cont.*, II, 439.
[4] *Pr. Lundis*, II, 313, sqq. — Bien plus tard, dans une lettre inédite à A. de Chatillon, il lui retournait une idylle refusée par la ***Revue Européenne*** : cela sort de l'art, lui disait-il, car il y a une limite délicate entre l'art et la réalité (2 sept. 1861). C'est la même doctrine.
[5] *Lundis*, I, 2-3.

aux autres ouvrages, il suffit d'en examiner le degré de véracité et de réalité, pour déterminer *ipso facto* l'estime qu'on en doit faire. Bien entendu, Sainte-Beuve a sur les auteurs, comme sur leurs productions, son opinion propre; mais il n'a pas besoin de l'énoncer dogmatiquement: il la laisse entendre en « des jugements insinués plutôt qu'exprimés » selon la manière discrète de son ancien maître Daunou, qui se trouve en si parfait accord avec ses principes actuels [1].

Enfin, le procédé de cette critique n'a guère changé : Sainte-Beuve y suit à peu près toujours le même ordre, comme dans ses lettres privées [2]. Il commence par une généralité, soit qu'il l'ait conçue de lui-même, soit qu'il l'ait empruntée à d'autres, comme Ampère [3]; il caractérise plus particulièrement l'œuvre ou l'auteur; il analyse l'une et suit l'autre du début à la fin de sa vie; il traite en petites digressions, suivant les occasions rencontrées, les points de morale ou d'art intéressants; et il termine sans conclusion en forme. Il n'y a pas grande différence extérieure entre un article de 1830 et un article de 1837; pourtant on voit quel intervalle les sépare et quelle conception tout autre de la critique s'est coulée dans l'ancien moule.

Ainsi conçue et pratiquée, la critique de Sainte-Beuve prend deux caractères, au premier abord contradictoires : elle devient à la fois plus personnelle et plus impersonnelle. —— Elle est plus personnelle dans son principe, puisque maintenant Sainte-Beuve se met seul en face des œuvres qu'il étudie et ne permet à aucune influence, à aucune doctrine, de s'interposer entre elles et lui. Naguère encore, c'était au nom des théories littéraires du *Globe* ou du Cénacle, au nom des théories morales et sociales de Saint-Simon ou de Lamennais qu'il prononçait son jugement. Il n'énonçait pas d'une manière exclusive l'impression que l'œuvre avait produite sur lui, où plutôt il l'énonçait, mais elle n'était pas uniquement sienne : elle était à l'avance déterminée par quelque chose qui

[1] *P. Femmes*, 113. — Rares sont les exceptions : Hugo est jugé dans l'article sur Mirabeau, Balzac et Nisard dans l'article qui leur est consacré; mais c'est là l'expression d'une rancune personnelle ou d'une vive antipathie littéraire.

[2] La remarque est de Théodore Pavie, p. 153 : Sainte-Beuve dit bonjour, expose l'objet particulier de sa lettre, s'étend sur les dispositions de son âme, donne les nouvelles littéraires, et clôt par un adieu. — Sainte-Beuve lui-même disait encore, d'après Th. Pavie, que son discours de réception à l'Académie était construit comme un de ses articles de la *Revue des Deux-Mondes*. — Il n'aimait pas s'écarter des formes qu'il avait une fois adoptées.

[3] *N. Lundis*, XIII, 224 : « Je suis, à certains égards, un élève d'Ampère... Critique alors tout biographique et anecdotique, je me laissais volontiers guider par lui dans les grands cadres environnants et pour les accessoires extérieurs. »

n'était pas lui-même et ne venait pas de lui, par une foi religieuse ou littéraire. A l'heure actuelle, de parti pris, il se dépouille de toute prévention étrangère : il n'obéit plus qu'à son instinct particulier, à ses tendances spéciales, à son tempérament individuel. ...... Et d'autre part, dans la pratique, cette critique est bien plus impersonnelle, puisque, de parti pris encore, Sainte-Beuve l'a coupée du reste de sa vie intellectuelle et morale. Comme nous l'avons vu, il évite de la rattacher à ses croyances philosophiques et religieuses, trop incertaines, il évite d'y laisser transparaître ses sentiments trop mobiles. De lui-même, il n'y exprime plus que l'esprit critique, que l'intelligence curieuse : volontés ou velléités, passions ou émotions, tout ce qui alors encore constitue la partie, non la plus profonde, mais la plus vivante, la plus agitée, de son moi, il l'en retranche. Sa critique avait été critique-lyrisme, critique-confession, d'un poète passionné, d'un amoureux fervent, d'un croyant enthousiaste ; elle devient critique pure d'un pur « génie critique ».

Et la même transformation, d'une marche peut-être un peu plus lente, s'opère dans sa poésie aussi : du *Livre d'amour* aux *Pensées d'août,* deux recueils composés l'un pendant cette période et l'autre à la fin, il y a la même distance qu'entre sa critique de 1832 et celle de 1837.

Les poèmes qui forment le *Livre d'amour* sont le plus hardiment personnels qu'on puisse imaginer. Au cours même d'une passion violente, illégitime, que pour lui et plus encore pour une autre il eût dû couvrir d'un inviolable secret, il tient heure par heure son journal intime, il y nomme celle qui fut trop faible envers lui, il y dévoile les fautes auxquelles il l'a entraînée. Je sais bien qu'en écrivant ces vers, il se promettait de les écrire pour son amie seule et de ne les montrer qu'à elle. Quelques années plus tard encore, songeant peut-être au *Livre d'amour* autant qu'à son *Journal,* il disait : « Écrire les choses ou les idées qui tourmentent, s'en décharger sur le papier, puis garder cela au fond d'un tiroir à clef et n'y plus penser, c'est une recette que je me permets aussi de recommander, d'après Nicole et selon ma propre expérience particulière. Pour les personnes nerveuses ou d'un tempérament littéraire, écriture c'est délivrance. Mais n'allez pas publier : la guerre et tous les tourments recommenceraient pour n'en plus finir [1]. » Serments de poète ! Et quand a-t-on vu un écrivain qui (sauf dans le

[1] *Port-Royal,* IV, 493.

cas de scrupules religieux) consente ainsi à plonger dans l'oubli les pages où il a mis son âme..., et son incoercible vanité de littérateur? Au moment même où il se promettait de ne point publier ces vers, Sainte-Beuve *savait* bien qu'un jour il les publierait :

> O sainte poésie, intime et qu'il faut taire,
> Belle aujourd'hui pour une... *un jour pour quelques-uns...* :

et il leur souhaitait d'être « des vrais amants aperçus », de leur dire le nom de la maîtresse et du poète [1]. Quelque temps après, lorsqu'il lance les *Pensées d'août,* il ne peut pas se retenir. A mots couverts, mais clairs, il annonce le *Livre d'amour,* ce recueil mystérieux qui « exprime la partie la plus directe et la plus sentante de son âme », qui le « distribuera au public dans sa chair et dans son sang », témoignage de sentiments qui expirent « mais que rien ne remplacera désormais », ou « monument de ce qui durera en nous autant que nous, de ce qui ne changera plus »; enfin, il laisse entendre que, « dans longtemps, fort longtemps », il le publiera [2]; en attendant, il le montre à ses amis [3]. Et il l'a publié! Du vivant même du mari outragé, de la femme compromise par lui, il a osé faire tirer une édition trop peu secrète de ses amours adultères, et mérité le sanglant article d'Alphonse Karr [4]; et plus tard, avec quelques suppressions, avec quelques titres faux ou quelques notes mensongères, destinés à égarer le lecteur [5], il a reproduit presque tout le *Livre d'amour* en appendice à *Joseph Delorme.*

Comme *Joseph Delorme,* comme les *Consolations,* comme *Volupté,* le *Livre d'amour* est une confession. Le caractère mélancolique, amer et sombre [6] de Sainte-Beuve; le sentiment cuisant de sa laideur [7]; ses aspirations à la douceur, à la bonté, au bonheur [8]; ce qu'il y a de voulu, de littéraire, dans son amour et l'acharnement malsain avec lequel il appelait la passion [9]; la jalousie qu'il ressent pour les écrivains plus heureux que lui, et en particulier pour le mari de sa maîtresse [10], tout

[1] *Poésies,* I, 232-233.
[2] *Ib.,* II, 132-133.
[3] Cf. LATREILLE et ROUSTAN, 17.
[4] *Une infamie* (*Guêpes,* avril 1845).
[5] *Poésies,* I, 177, 183, 224.
[6] *Ib.,* 175, sqq.
[7] *Ib.,* 176.
[8] *Ib.,* 177.
[9] *Ib.,* 193-195.
[10] *Ib.,* 205.

cela transparaît dans ses vers comme dans *Volupté*. Et l'histoire d'amour s'y déroule tout entière, sans que rien nous en soit caché. C'est le caractère d'Adèle [1], sa première entrevue avec son amant [2], ses souffrances à se voir négligée par son mari [3], la première occasion où, soit inconsciemment, soit par dépit, elle a provoqué les aveux [4], ses résistances [5], son impossible essai de chaste liaison et d'amour platonique [6], sa chute enfin et le fâcheux détail des rendez-vous et des promenades en fiacre [7], ses manèges entre l'amant et le mari [8], le déplaisant épisode de sa petite fille, inconscient messager de lettres furtives [9], les cinq ou six ans de durée de cette passion [10], puis les brouilles, les crises, les ruptures, les lettres brûlées, les efforts qu'ils font l'un et l'autre pour se reprendre [11], et comment l'amant lui-même (par *Madame de Pontivy?*) en voulant « diminuer l'incendie effaré », en « voulant la nuance, a gâté l'ardeur [12] », et la séparation enfin [13] : tout y est, sincère, ému, — et, avec tout cela, comme les autres vers de Sainte-Beuve, comme *Volupté,* gâté par le pédantisme, l'érudition, le souvenir trop précis de ses nombreuses lectures et l'émulation trop visible avec les modèles qu'il admire [14].

Mais c'est la dernière fois que Sainte-Beuve criera ainsi au lecteur ses confidences les plus intimes. Est-ce, comme il le dit, parce que « l'âge est venu où la pudeur redouble [15] » ? Je ne sais pas si cette pudeur est bien réelle; et, comme plus tard il s'est décidé à livrer au public ce même *Livre d'amour* sans qu'elle en ait été trop gênée, je ne le crois pas. Est-ce parce que son amour l'abandonne et qu'il pressent que jamais plus il n'en éprouvera de comparable? Pourtant, plus tard, il a aimé, aimé gravement, sérieusement, et il a de ses nouvelles désil-

[1] *Poésies*, I, 225.
[2] Pons, 61.
[3] *Poésies*, I, 69.
[4] *Ib.*, 72.
[5] *Ib.*, 186, 216, 218, 219, 221.
[6] Pons, 70.
[7] *Poésies*, I, 188, 198.
[8] Pons, 85.
[9] *Ib.*, 87.
[10] *Ib.*, 202.
[11] *Ib.*, 192, 205, 217, 223, 254.
[12] *Ib.*, 249.
[13] *Ib.*, 248.
[14] Cf. les épigraphes et les notes des pages 188, 202, 207, 214, 229, 231, 236.
[15] *Poésies*, II, 132.

lusions souffert une douleur non moins vive, non moins capable de l'inspirer [1]. La véritable raison, lui-même, il nous la donne. « Le talent qui, dans le bel et premier hyménée de la jeunesse, ne fait qu'un d'ordinaire avec les sentiments dont une âme est possédée, s'il est fort, abondant, de trempe durable, s'en sépare bientôt et devient jusqu'à un certain point distinct du fond même de l'âme [2]. » Le talent poétique de Sainte-Beuve n'est pas aussi fort, aussi abondant qu'il le voudrait croire ; mais ce talent ne s'en sépare pas moins, lui aussi, des sentiments de Sainte-Beuve. Au fond, sa poésie divorce d'avec sa sensibilité personnelle comme sa critique en a déjà divorcé. De même que dans sa critique l'instinct de la curiosité indifférente se suffit à lui-même et produit ses articles ; de même dans sa poésie le goût inné de la réalité commune, uniquement parée d'une forme modeste comme elle, mais d'autant plus strictement soignée, se suffit et produit ses vers.

La théorie des *Pensées d'août,* Sainte-Beuve l'a donnée en prose et en vers. « Moins livré aux confidences personnelles », il veut établir un « certain genre moyen de poésie, non encore acclimaté en France [3] ». C'est de la réalité courante, de l'humble vérité qu'il veut tirer tout ce qu'elle comporte de poésie cachée ou même inconsciente. La source des émotions qu'il veut provoquer est tout intime et discrète, et les délicats seuls pourront respirer le parfum que pour eux seuls exhale la banalité des vies les plus communes. Marèze a des instincts, des goûts, un génie de poète ; son inspiration s'est lentement amassée en son âme, et il se sent capable de réaliser des œuvres de beauté. Mais au moment où il s'apprête enfin à s'abandonner librement à son essor, des devoirs imprévus fondent sur lui. Il y fait courageusement face ; il se sacrifie aux siens ; et dans ces entraves son génie s'éteint, ou plutôt devient muet sans s'éteindre, pour que Marèze souffre davantage. Doudun s'est voué à sa mère ; à ce culte pieux, il a consacré toute son existence ; son « cœur timide », son « âme modique », s'y sont livrés tout entiers ; il n'a jamais eu d'autre amour ni d'autre ambition ; et maintenant il vit de ce souvenir et prolonge ce devoir jusqu'au delà de la tombe. Monsieur Jean a découvert un jour quelle naissance illustre et terrible pèse sur lui : il a senti que c'était un devoir d'expier la gloire et les

[1] Cf. *Poésies : Un dernier rêve.* — Voir l'épisode de la fille du général Pelletier (*Corr.,* I, 110) et les lettres qu'alors il écrivait à Olivier (RAMBERT, *Juste Olivier* dans *Écrivains de la Suisse romande,* Lausanne, 1889).

[2] *P. Cont.,* 149.

[3] *Poésies,* II, 132.

fautes de Jean-Jacques, son père. Immolant alors en son cœur toutes ses aspirations, toutes les tendresses qu'à peine il osait s'avouer à lui-même, il consume ses forces à de pieuses, à de modestes, à de patientes et charitables expiations : il instruit et édifie les enfants d'un village. Il meurt enfin sans bruit, à peine connu et apprécié de quelques âmes d'élite. Voilà les douleurs humbles et les humbles devoirs dont Sainte-Beuve veut faire éclore la fleur souffreteuse de poésie qu'ils recèlent : point d'actions d'éclat, point de dévouements magnifiques, point de paroles sublimes, mais le simple au jour le jour de la vertu la plus cachée, des longs et obscurs sacrifices. C'est déjà la poésie de M. Coppée : le « petit épicier » descend en droite ligne de Monsieur Jean, et le « bon fils » semble directement imité de Doudun.

Ce genre de poésie « intime, privée, domestique, familière [1] » a toujours été cher au cœur de Sainte-Beuve. Dans son *Épître à Villemain*, il semble dire qu'il y a été relégué :

> Venu bien tard, déjà quand chacun avait place,
> Que faire? Où mettre pied? En quel étroit espace ?
> Les vétérans tenaient tout ce champ des esprits.
> Avant qu'il fût à moi, l'héritage était pris.

Il ne lui restait qu'un petit jardin négligé, il l'a pris pour lui et a tâché du moins d'y greffer « quelque mûre sauvage » et d'y faire pousser quelques fleurs sans nom [2]. Mais, quoi qu'il en dise, c'est bien par goût qu'il a choisi son domaine ; et dès *Joseph Delorme*, dès *Les Consolations* [3], son naturel amour de ce genre poétique s'était déjà échappé en timides essais [4]. Maintenant, il s'est enhardi. Il s'est bâti la théorie de son instinct et il se considère comme l'introducteur en France de la poésie intime. Il va même jusqu'à faire, avec toutes les formes possibles, la leçon à Lamartine. Lamartine est assurément un grand poète et *Jocelyn*, un ouvrage « admirable et charmant » ; c'est entendu. Mais, au fond, l'auteur des *Méditations* a gâté le sujet : avec sa « sublimité facile », il a fastueusement célébré son curé de village, il l'a transfiguré,

[1] *Poésies*, II, 150.
[2] *Ib.*, 232-233.
[3] *Ib.*, 133.
[4] Voir son intéressant plaidoyer à Collombet (LATREILLE et ROUSTAN, 201) : une bonne moitié des *Consolations* pourraient être dans les *Pensées d'août*, et vice-versa, et Sainte-Beuve maintient que le genre est bon ; il ne se « repent pas », il en appelle, comme un janséniste au futur concile, tout en se disant que ce concile « d'ordinaire ne vient jamais ».

il l'a mêlé aux plus violentes crises que le monde ait subies, il lui a prêté les aventures les plus romanesques comme les plus poétiques passions, il a jeté sur cette vulgaire soutane les pompeuses draperies de moire, de satin et de soie de ses vers enchanteurs. C'est très beau, mais ce n'est plus cela : le genre est faussé. « Il m'a semblé, dit Sainte-Beuve avec modestie, et sous-entendus, il m'a semblé qu'il était bon peut-être de remplacer la poésie *domestique, et familière, et réelle*, [Remarquez l'insistance] sur son terrain nu, de la transporter plus loin, plus haut, même sur les collines pierreuses et *hors d'atteinte* de tous les magnifiques ombrages [1]. »

Seulement, si la poésie imite de si près la réalité, d'où lui viendra sa valeur d'art? De la forme seule,

... la forme sacrée
Égale au sentiment, lui donnant sa durée,
Par qui tous les vrais purs sont au même vallon [2].

L'œuvre du poète consistera avant tout à soigner la forme; car

... à moins du pur don, unique, incomparable,
L'effort seul initie à la forme durable,
Secret du bien-parler, que d'un Virgile apprend
Même un Dante, et qui fuit tout vaporeux errant [3].

La théorie complète — et l'exemple, hélas ! — de cette « forme » poétique, Sainte-Beuve l'a donnée à Villemain en ces vers fameux, mais qu'il faut pourtant citer, — pour notre instruction, sinon pour notre plaisir :

Plus est simple le vers et côtoyant la prose,
Plus pauvre de belle ombre et d'haleine de rose,
Et plus la forme étroite a lieu de le garder.
Si le sentier commun, où chacun peut rôder,
Longe par un long tour votre haie assez basse
Pour qu'on voie et bouvier et génisse qui passe,
Il faut doubler l'épine et le houx acéré
Et joindre exprès d'un jonc chaque pied du fourré.
Si le fleuve ou le lac, si l'onde avec la vase,
Menace incessamment notre plaine trop rase,
Il faut sans avoir l'air, faute d'altier rocher,
Revêtir un fossé qui semble se cacher
Et qui pourtant suffit et bien souvent arrête.
. . . .

[1] *Poésies*, II, 150.
[2] *Ib.*, 251.
[3] *Ib.*, 148. — Remarquez « vaporeux », pris dans le sens où le prenait le *Globe*.

Ce rebord du fossé, simple et qui fait merveille,
C'est la rime avant tout ; de grammaire et d'oreille,
C'est maint secret encore, une coupe, un seul mot,
Qui raffermit à temps le ton qui baissait trop,
Un son inattendu, quelque lettre pressée
Par où le vers poussé porte mieux la pensée.
A ce jeu délicat, qui veut être senti,
Bien aisément se heurte un pas inaverti.
Cet air de prose, au loin, sans que rien le rehausse
Peut faire voir nos prés comme on verrait la Beauce ;
Mais soudain le pied manque, et l'on dit : *Faute d'art :*
Qui donc irait courir dans Venise au hasard [1] ?

Et il l'a appliqué, ce système ; on le sait trop.

Marèze avait atteint à très peu près cet âge
Où le flot qui poussait [2].....

Mais à quoi bon continuer la citation ? A quoi bon reproduire ici ces récits prosaïques et traînants, avec leurs vers rocailleux, leurs phrases entortillées, leurs expressions contraintes et parfois inintelligibles, leurs formules obscures ou même vaudevillesques ? Faut-il citer :

Il tenait, comme on dit, un cabinet d'affaires ;
De finance et de droit il débrouillait les cas,
Et son conseil prudent disait les résultats.....

Plus rien n'allait gêner son être en renaissance :
Son cabinet vendu lui procurait aisance.....

..... l'enfant, beauté déjà créole...

Il chemine et se croit tout en plein dans sa trace...

Ils ont chef Catinat.....

.... il entreprit un livre,
Quelque atlas brésilien-espagnol-et-naval...

.... Tout d'abord à sa porte,
Affiches, prospectus, avis de toute sorte,
Engagement poli d'entrer et de *tourner*.....

A quoi bon railler ici ce que personne ne veut défendre ? Ce qui peut seulement avoir quelque intérêt, c'est de montrer comment tout cela vient d'un esprit de système. Sainte-Beuve se croit poète parce qu'il met en lignes égales, rythmées et rimées, un portrait du magister de

[1] *Poésies*, II, 233-234.
[2] *Ib.*, 137.

village, plus conforme à la réalité, moins « arrangé [1] » que celui de Delille. Il se croit poète, parce qu'il fait rimer « la présidente de » avec « Dieu [2] », parce qu'il dit « le génie avait forcé mesure » au lieu de « forcé ou passé la mesure », ou « avec projet » au lieu de « avec un ou son projet [3] » : ces rimes nouvelles, ces expressions renouvelées par la suppression d'un mot usuel lui paraissent « raffermir le ton » de ses vers et les distinguer de la prose. Il se croit poète, parce qu'il a su ménager un rejet expressif, qu'au dedans de lui il compare sans doute au fameux « procumbit humi bos » :

> De Jean-Jacques, il se dit la gloire commencée
> Tard [4].

Il se croit poète, parce qu'il sait rapprocher « fantaisie » de « fantassin » : ces « rencontres de sons, ces conformités amenées à dessein ou en se jouant », — la παρήχησις des Grecs, lecteur, sache-le et admire! — ces allitérations, lui semblent aider le vers à « mieux porter la pensée [5] ». Et c'est avec insistance qu'il supplie les personnes « qui liront sérieusement ces études, et qui s'occupent encore de la forme », de savourer ses effets d'harmonie :

> So*rr*ente m'a *r*endu son doux *r*êve infini...
> J'ai *r*asé ces *r*ochers que la g*r*âce domine...

Il les conjure de se demander si, « dans quelque vers qui, au premier abord, leur semblerait un peu dur ou négligé, il n'y aurait pas précisément une tentative, une intention d'harmonie particulière par allitération, assonnance, etc., ressources que notre poésie classique a trop ignorées, dont la poésie classique des Anciens abonde, et qui peuvent, dans certains cas, rendre à notre prosodie une sorte d'accent ». Après quoi, sentant un peu la futilité de ces choses, il ajoute : « Mais c'est en dire assez pour ceux qui doivent entendre et beaucoup trop pour les autres [6] »... Je crois que « c'est beaucoup trop » pour tout le monde. Quoi! c'est à cela que doit tendre tout l'effort du poète? C'est à ces petites recherches à la Delille que doit se consumer son travail? C'est en ces affectations, en ces tours de force, en ces minuscules

[1] *Poésies*, II, 151.
[2] *Ib.*, 152.
[3] *Ib.*, 166, 167.
[4] *Ib.*, 149.
[5] *Ib.*, 147.
[6] *Ib.*, 173.

réussites, que consiste la poésie? Oh! le fâcheux effet d'une théorie maladroite et intempestive, et que j'aimais mieux Sainte-Beuve quand, soucieux assurément de la forme, il se préoccupait davantage pourtant de ses sentiments et de ses passions. Si d'avoir en un sens affranchi sa critique de sa personnalité lui a valu de la perfectionner davantage, assurément sa poésie, elle, a singulièrement perdu à nous montrer, au lieu des mouvements de sa sensibilité, les jeux ou les erreurs de son esprit.

D'ailleurs, en dépit de ses efforts, il n'a pu parvenir à s'abstraire entièrement de son œuvre poétique. A côté de ces essais systématiques, de ces « études » d'un genre artificiel, à côté aussi des poésies de salon et de circonstance, des madrigaux et des sonnets à Mme la comtesse de..... ou à la marquise de....., il y a heureusement dans les *Pensées d'août* quelques pièces personnelles. Si les souvenirs des beaux jours du Cénacle suscitent encore en lui quelque émotion [1]; s'il a conservé quelque amertume des amitiés rompues [2]; s'il souffre de voir son « chant rejeté [3] », d'être, par l'insuccès et la pauvreté, réduit à un

..... labeur pesant, meurtrier de la Muse
Qu'il doit ensevelir [4];

si la jalousie.

Et cet amour haineux de l'éclat qu'on n'a pas,

le tourmente [5]; s'il éprouve quelque douleur à sentir sa vie « fatiguée comme une proie » par la « passion navrante » ou par de « vulgaires assauts [6] »; s'il a des remords à laisser son âme

.... sans baptême et prière
S'engourdir et croupir [7];

s'il est sollicité tout bas par

.... l'espoir de choisir la chaste jeune fille
Et de recommencer sa seconde famille
Dont il sera le chef [8];

[1] *Poésies*, II, 174-175.
[2] *Ib.*, 195.
[3] *Ib.*, 174.
[4] *Ib.*, 176.
[5] *Ib.*, 224.
[6] *Ib.*, 187.
[7] *Ib.*, 193.
[8] *Ib.*, 136-137.

il ne peut s'empêcher, en dépit des théories littéraires, de le laisser voir dans quelques-uns de ses vers. — Et ce sont les mieux venus, ceux qui nous émeuvent le plus, étant eux-mêmes les plus émus et les plus sincères. De ces sentiments personnels, le plus fréquemment exprimé, celui qui alors semble lui être le plus habituel, c'est l'aspiration religieuse. Il consacre à la grâce, à l'expiation, aux plus rigoureux dogmes de Port-Royal le plus long et le plus important poème de son recueil [1]. Le bonheur de Marèze lui semble venir de ce que, pour récompense de son sacrifice,

> De vertus en vertus, chaque jour, goute à goute,
> La croyance en filtrant emporta tout son doute,
> La persuasion distilla sa saveur,
> Et la pudique foi lui souffla la ferveur [2].

Et, en bien d'autres endroits encore, la tendance religieuse, le désir de croire qu'exprimait déjà *Volupté* reparaît dans ses vers [3]. Il le disait dans sa préface : « On n'y perd jamais de vue le lointain religieux [4] ». A un intime ami, il expliquait encore plus nettement où tendaient ses pensées et à quelle limite elles s'arrêtaient. La première *Pensée d'août,* selon lui, est une épître morale religieuse où rien ne contredit le christianisme. Sainte-Beuve essaie d'y montrer comment, dans toute situation, comme début, il faut se rattacher à un devoir, à un malheur, ce qui chrétiennement est incontestable. Conseiller le Christ est mieux, assurément; mais il y a d'autres conseils moraux immédiats qu'il est permis à l'épître morale, même chrétienne, de proposer [5]. — C'est bien toujours le même homme que nous avons vu jusqu'ici. En ces vers où il a voulu comprimer sa personnalité, il l'exprime encore telle que nous la connaissons. Il laisse transparaître toutes ses misères morales, toutes ses espérances de guérison toujours aheurtées à l'inaccessible rocher de la foi. Nous voyons là encore quel il était lorsqu'il partit pour Lausanne, pourquoi il s'est décidé à ce voyage, et quel remède peut-être il espérait y découvrir pour son âme flottante et endolorie.

[1] *Monsieur Jean.*
[2] *Poésies,* II, 141.
[3] *Ib.,* 157-159. 173, 177-181, 193, 197, 200, sqq. surtout.
[4] *Ib.,* 132.
[5] Lettre du 3 octobre 1836.

XII

PORT-ROYAL

I. Sainte-Beuve en Suisse. — Les causes lointaines de son départ : déceptions et chagrins de toute nature ; la préparation de *Port-Royal*. — L'occasion de son départ : l'excursion en Suisse ; les Olivier ; l'appel du Conseil d'État de Lausanne. Découverte de la littérature suisse-française, de l'intérêt et de l'utilité qu'elle présente ; découverte de Vinet ; découverte de la valeur morale et de l'onction d'un certain protestantisme : désir de le connaître et de l'essayer. — Sainte-Beuve à Lausanne. Sa vie chez les Olivier ; ses relations avec Vinet. Le cours et pourquoi il exige un travail acharné : inexpérience de Sainte-Beuve dans l'enseignement ; sa méthode de travail : leçons écrites et presque lues ; l'accueil inégalement favorable : les articles du *Nouvelliste*. Claustration et lassitude de Sainte-Beuve.

II. *Port-Royal* et la religion de Sainte-Beuve. — A quelle époque remonte la conception du livre, et les vicissitudes de cette conception : épanchement de poésie religieuse, puis travail d'histoire littéraire, enfin enquête religieuse. — Difficulté de suivre dans le livre les dispositions réelles de Sainte-Beuve. Les atténuations imposées par l'auditoire : le *Discours préliminaire* : les modifications apportées à l'esprit de l'ouvrage entre 1840 et 1860 : les quatre derniers et les deux premiers volumes. La ferveur initiale de Sainte-Beuve. Efforts pour séduire l'auditoire : plaidoyers et réticences ; zèle personnel : ses admirations, l'apologie dans les digressions littéraires elles-mêmes, les confidences intimes, souvenir présent et amer de ses derniers essais religieux : espérances des âmes pieuses. Rapide désenchantement : retour de l'indifférence, aveux de lassitude, insinuations ou déclarations de scepticisme et d'incrédulité dans le livre lui-même : la différence entre son premier projet d'exorde (1837) et sa conclusion définitive (1860). — Ce qu'il est resté en lui de *Port-Royal* à ce point de vue : intelligence des choses religieuses, intelligence des âmes religieuses et de la valeur du christianisme.

III. *Port-Royal* et la critique de Sainte-Beuve. — En quoi *Port-Royal* ressemble aux œuvres antérieures. Le Portraitiste persistant, quoique le *Discours préliminaire* ait paru annoncer une autre méthode. *Port-Royal*, portrait général d'un groupe : la « biographie » de Port-Royal : sa généalogie, ses débuts ; la vie et l'unité données au récit : l'esprit de Port-Royal ; l'intérêt universel du récit : le jansénisme étudié non en théologien, mais en psychologue et en moraliste. *Port-Royal*, galerie de portraits individuels : les personnages analysés un à un ; les épisodes personnifiés ; les individus « particularisés » ; le portrait diffus dans le récit, fouillé, complexe, au besoin contradictoire comme la vie. — Le poète. *Port-Royal* et la poésie du jansénisme : les émotions, les tableaux, les scènes, les élégies.

En quoi *Port-Royal* se distingue des œuvres antérieures. L'histoire : plus heureux et plus parfait emploi de la méthode historique; l'histoire psychologique et l'histoire religieuse. — Principes nouveaux en critique ou remarquable élargissement de principes entrevus : ébauche de la « faculté-maîtresse », les « familles d'esprits » et « l'histoire naturelle des esprits » : importance plus grande et plus grande perfection de ces classifications naturelles, non plus simples résultats, mais instruments d'une critique plus pénétrante. La nécessité de juger révélée à Sainte-Beuve par la constatation de différences irréductibles entre les caractères et les talents; le criterium de ces jugements : le goût élargi par le sentiment de la réalité et l'universalité des connaissances.

Port-Royal, centre de l'œuvre de Sainte-Beuve. Le bilan de l'année de Lausanne : bénéfices intellectuels, faillite morale.

« Cet ouvrage de *Port-Royal* a été publié en six volumes, format in-12, en 1867 : et cette dernière édition, très augmentée, est nécessaire pour qui veut connaître non seulement Port-Royal, mais beaucoup de circonstances de la vie morale et matérielle de M. Sainte-Beuve. »
(*Ma biographie. Nouveaux Lundis,* XIII, 32.)

« J'ai eu beau faire, je n'ai été et je ne suis qu'un investigateur, un observateur sincère, attentif et scrupuleux. Et même, à mesure que j'ai avancé, le charme s'en étant allé, je n'ai plus voulu être autre chose. »
(*Port-Royal,* VI, 245.)

I

Pendant que s'organisait en lui, — et, en un sens, sans lui, — sa méthode critique, pendant que spontanément, pour ainsi dire, se développaient, se classaient, se hiérarchisaient les divers éléments qui devaient aboutir plus tard à la critique des *Lundis,* Sainte-Beuve n'était pas heureux. Il ne ressentait pas la joie qu'apporte la création ; de cet enfantement sans douleurs, il n'éprouvait guère de consolations, parce qu'il ne s'y mettait pas tout entier. Nous avons vu comment, dans l'agitation de son âme et de sa conscience, il avait été amené à poser comme une barrière entre son esprit et ses autres facultés ou son cœur. Ce divorce lui pesait. Sa curiosité, son inconstance de dilettante étaient satisfaites ; mais il n'en souffrait pas moins de n'avoir su trouver nulle part un centre. En religion, des tendances au scepticisme et à l'indifférence, des aspirations à une croyance qui assure, soutient et

fixe, d'invincibles défiances envers Rome, une rancune attristée contre le dogme que lui avait prêché un prêtre infidèle qui, au dernier moment, avait abandonné son Église et laissé en détresse son disciple trahi, un penchant à complaire au « Grand Sachem » des lettres et surtout à la fée séduisante de l'Abbaye-au-Bois, — toutes ces impulsions contradictoires remuaient péniblement son âme [1]. En politique, il était blessé de l'intolérance grossière qu'avaient envers lui montrée les républicains, et dégoûté de leur République ; mais il ne pouvait renoncer à cette foi girondine qui avait été le ressort de sa jeunesse. Il était séduit par le charme des relations aristocratiques ; mais il ne pouvait partager ni les espérances, ni les illusions, ni les opinions sociales de ses nouveaux amis. Il était tenté d'accepter le régime de Juillet et d'y prendre la place qu'on lui eût volontiers donnée [2] ; mais il ne pouvait se décider à s'infliger un démenti si rude et à rayer tout ce qu'il avait naguère écrit. Ainsi, il restait indécis, donnant des gages à tout le monde, mais refusant de se donner à personne et incapable de prendre un parti. En littérature, le succès n'avait pas répondu à ses ambitions. Un cercle assez étendu avait accueilli avec faveur les *Consolations :* mais il y avait sept ans de cela, et jamais pareille fortune ne lui était plus revenue : il n'y avait eu qu'une élite pour manifester quelque estime (et une bien discrète estime) de *Volupté*. En comparant son sort avec ceux de Lamartine et de Hugo, ses admirations et ses amitiés de jadis, avec celui même de Musset, « un enfant », le poète était cruellement humilié. Il en appelait sans doute ; il mûrissait ses théories de poésie intime, familière, ou pour tout dire, prosaïque, et il amassait les études de ses *Pensées d'août*. Mais il sentait autour de lui l'hostilité de tant d'auteurs critiqués ou plus froidement loués qu'ils ne l'auraient voulu ; il se sentait guetté par eux ; il prévoyait un peu le haro universel qui accueillerait ses moindres faiblesses. Les publications partielles qu'il avait risquées de ses poèmes les plus choyés lui montraient qu'ils ne seraient ni compris, ni goûtés [3] ; et ses illusions, si tenaces qu'elles fussent, retombaient découragées. Il avait bien l'espoir de prendre une revanche. La grande œuvre qu'il annonçait depuis si longtemps, son livre sur Port-Royal pouvait la lui offrir. Mais l'insuccès l'avait rendu timide ; il aurait bien

[1] Voir surtout les *Vers qui se rapportent à Volupté :* « J'ai reçu, j'ai reçu... » (*Poésies*, II, 200.)

[2] Cf. *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1836, le démenti du bruit qui avait couru qu'il allait être nommé à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

[3] *Poésies*, II, 150. — *Lettre* à un ami, 3 octobre 1836.

voulu pouvoir à l'avance « l'essayer », en mesurer à l'avance la valeur réelle et le succès probable; et il n'en voyait guère le moyen. Il ne voyait même pas le moyen de composer son ouvrage à son aise. Il écrivait à Collombet : « Vous faites bien de vous livrer à toutes les études, même profanes... En province, on peut travailler, mais à Paris, c'est d'une difficulté !... Il faut soutenir un siège perpétuel contre les distractions, et, après huit jours de défense pour la forme, ou trois semaines au plus, on capitule toujours [1]. » Sa situation matérielle même était un peu compromise : la *Revue des Deux-Mondes,* pour laquelle il avait tant fait [2], s'ouvrait parfois à des influences plus ou moins franchement hostiles; et il lui fallait se fâcher, « bouder », pour qu'on voulût bien l'y reconnaître comme « quelqu'un [3] ». Enfin, pour comble de malheur, tout l'abandonnait à la fois : cette passion que sa jeunesse et sa période romantique avaient vue naître, qui avait inspiré en secret une partie de ses *Consolations* et ouvertement tout le *Livre d'amour,* qu'il avait essayé de ressusciter et de prolonger dans *Madame de Pontivy,* cette passion agonisait; et il en était déchiré.

Un concours de circonstances vint lui offrir l'issue qu'il cherchait. Il s'occupait d'une édition des œuvres de Fontanes : il avait sans doute pensé être agréable à Chateaubriand en élevant ce pieux monument à un ami de sa jeunesse, et Fontanes d'ailleurs était un de ces *poetæ minores* envers lesquels il a toujours eu beaucoup d'indulgence. Cette entreprise l'avait mis en relations avec Mlle Christine de Fontanes, qui vivait retirée à Genève. Pour s'entendre avec elle plus aisément qu'on ne peut le faire par lettre, il se laissa tenter de faire le voyage. Dès le printemps de 1837, il annonçait à son correspondant Collombet de Lyon qu'il le verrait en allant à Genève « peut-être avant mai [4] ». En fait, il ne partit qu'au mois de juillet [5], et c'est en août seulement, au retour, qu'il rendait visite à Collombet [6].

Sainte-Beuve ne s'était pas contenté de voir Genève : il avait « fait des pointes en Suisse [7] », visité le Valais, Thun, Brienz, le lac des

[1] *Lettre* du 25 mars 1836 (LATREILLE et ROUSTAN, 178).
[2] *Nlles Corr.,* 37.
[3] *Corr.,* I, 41.
[4] 21 mars 1837 (LATREILLE et ROUSTAN, 179).
[5] *Lettre* à Castaigne, 1er juillet (*Nlle Revue européenne,* 15 août 1896). — *Lettre* à Mme Brunne, 8 juillet (D'HAUSSONVILLE, 155).
[6] *Lettre* à Collombet, 23 août (LATREILLE et ROUSTAN, 182). — Cf. *Corr.,* I, 32-33.
[7] *Ib.*

Quatre-Cantons [1], et, entre autres courses, il était allé chez les Olivier. Juste Olivier, « poète de la jeune école [2] », était venu à Paris en 1829-30, et l'y avait assez intimement connu. Il n'était pas à Lausanne lors du passage de Sainte-Beuve; mais, averti de sa venue par un billet, il pria le critique de venir le rejoindre à Aigle, où il passait ses vacances. Le jeune écrivain et sa jeune femme, poète elle-même, accueillirent à merveille Sainte-Beuve; et, loin de ses ennuis, loin de ses journaux, loin de tout ceux qui en tant de façons différentes étaient pour lui des causes de trouble, il se sentit reposé. Il leur lut de ses vers; il écouta les leurs, ou ceux de Monneron; il fut aimable et charmé [3]. Interrogé snr ses travaux, il parla de son *Port-Royal*, promis depuis si longtemps à Renduel [4] et dont l'achèvement avait été traversé par tant d'autres travaux. Il exprima le regret « de ne pouvoir, dans sa vie de Paris, morcelée, un peu dissipée et assujettie à des besognes journalières, trouver une année d'entier loisir pour produire et mener à fin, ou du moins en pleine voie d'exécution, le projet qu'il nourrissait depuis longtemps ». Il parlait ainsi « sans autre but que de s'épancher et de se plaindre un peu des obstacles ». Mais ces plaintes inspirèrent une idée ingénieuse aux Olivier. Ils avaient des amis dans le Conseil de l'Instruction publique et au Conseil d'État; ils suggérèrent l'idée de demander au critique parisien un cours d'une année à l'Académie de Lausanne. Et Sainte-Beuve, surpris, ravi, accepta bien vite [5]. Sans doute, il se disait que son amie essaierait de le retenir; et dès son retour à Paris, il écrivait aux Olivier que, de « cette grande affaire », « la plus difficile partie était l'affermissement de sa volonté [6] ». Mais l'indifférence qu'il rencontra déçut ses craintes ou ses espérances [7]; et dès lors il n'aspira plus qu'à Lausanne. Quelqu'un de ses bons amis voyageait-il en Suisse, bien vite il se hâtait de prévenir les mauvais propos :

Je suis plus que jamais dirigé vers vous... Vous avez, en ce moment, en

[1] *Lettre* à V. Pavie, 20 septembre 1837.

[2] *Port-Royal*, I, 513.

[3] Olivier, 36-42. — Cf. les lettres émues que Sainte-Beuve lui écrivait plus tard (Rambert. *Écrivains de la Suisse romande*, Lausanne, 1889, p. 285, sqq.).

[4] *Lettre* à Collombet, 21 mars 1837 : « J'en suis très loin vraiment [de l'avoir fini] et aux remords dès qu'on touche cette corde qui m'a tout l'air de vouloir me pendre. ».

[5] *Port-Royal*, I, 513; Olivier, 41-42.

[6] Rambert, 287.

[7] *Lettre* à Marmier (*Corr.*, I, 42).

Suisse, un de nos amis voyageurs que je redoute un peu : Cousin. Si on l'écoute, il me nuira, quoique ami. Mais c'est un des amis d'ici, voyez-vous! Il me louera de manière à me déprécier, — sans malveillance ; mais il est ainsi et il ne faut pas lui en vouloir. Je l'entends d'ici s'étonner et faire mon oraison funèbre. Si quelque obstacle venait de ce côté, il y aurait peut-être lieu à le prévenir. Ses paroles, si spirituelles d'ailleurs, n'ont plus cours sur la place, ici. Mais, j'espère qu'il arrivera à Lausanne trop tard pour influer en rien [1].

Ou Cousin ne prononça pas l'oraison funèbre redoutée, ou son éloquence ne fit que blanchir : toujours est-il que Sainte-Beuve reçut l'appel souhaité [2].

L'expédition rapide de Sainte-Beuve en Suisse avait été, à certains égards, un voyage de découverte. La littérature française de la Suisse n'était guère connue à Paris. Pour les critiques de la capitale, pour Sainte-Beuve lui-même, semble-t-il, il était venu de ce pays-là un Rousseau et une Mme de Staël [3], — ajoutons-y un Benjamin Constant et un de Maistre (car à distance, de Maistre était Suisse, comme le Mont-Blanc pour la plupart des touristes) ; — et il ne songeait guère à y chercher d'autres écrivains, quand il était « dans la vie du milieu et dans le tourbillon du centre [4] ». Mais, dans son bref séjour, il s'aperçut qu'il y avait là plus de vie littéraire qu'il ne l'aurait cru, plus de vie surtout que n'en avaient ou que n'en ont aujourd'hui encore la plupart de nos départements et même de nos provinces. Il lut des livres et entendit des poèmes du crû ; et il les trouva dignes d'être connus [5]. Il voyait à l'étude de cette littérature suisse en français un double ou triple intérêt. D'abord, on y pouvait comme contempler du dehors la littérature française elle-même, sans la partialité, sans l'absence inévitable de la vraie perspective, qui fausse le jugement du critique français chez lui, et sans l'inévitable inintelligence des choses les plus délicates du génie français qui le faussent chez les critiques de langue et de civilisation trop différentes [6]. Ensuite, on y pouvait

[1] RAMBERT, 287 : *Lettre* du 27 septembre.

[2] « Son cours — trois leçons par semaine pendant l'année scolaire de sept à huit mois — lui était payé par l'État 3,000 fr., ancienne monnaie (4,500 fr., monnaie actuelle)..... Les professeurs réguliers n'avaient guère que les deux tiers de cette somme. Le cours n'était gratuit que pour les étudiants. De sa seule et bonne volonté, notre nouveau professeur le rendit gratuit pour tout le monde et public, même pour les dames » (OLIVIER, 42).

[3] *P. Cont.*, III, 3.

[4] *Ib.*, 2.

[5] *Ib.*, 7.

[6] *Ib.*, 1-2.

retrouver en petit le développement, l'évolution même de la littérature française. On y rencontrait reproduits « en moins, mais assez au complet, les mouvements de l'ensemble », et on les y voyait, « d'un jour inattendu, dans une sorte de réflexion secondaire ». Il y avait à faire là comme une de ces expériences de laboratoire qui répètent en vase clos et dans un espace réduit les vastes phénomènes de la nature [1]. Enfin, la littérature de la Savoie, de Genève et du pays de Vaud, considérée en soi, avait son mérite propre et valait d'être examinée. Elle pouvait offrir des hommes dignes d'attention, ou peut-être même « essentiels et qui importent à la littérature elle-même [2] ». Parmi ceux-là, Sainte-Beuve rangeait Vinet. Les Olivier le lui avaient fait connaître. « Il fut particulièrement frappé, comme critique et historien littéraire, du morceau intitulé ***Revue des prosateurs et poètes français*** qui se trouve en tête du troisième volume de la ***Chrestomathie***, et le déclara... un chef-d'œuvre. Il se mit aussitôt, sur cette impression et sur quelques notes que lui fournit Olivier, à écrire son article de ***M. Vinet***, qui figure dans sa Galerie de ***Portraits littéraires***. Il l'envoya d'Aigle à la ***Revue des Deux-Mondes*** [3] ». C'était à la fois la révélation d'un écrivain de mérite ignoré du public français, un essai d'histoire de littérature locale, une peinture du milieu littéraire et moral où Sainte-Beuve allait vivre, une indirecte apologie du parti qu'il prenait de s'y expatrier, un salut enfin à Lausanne.

Cet article rassemble les caractères que nous avons déjà remarqués dans les articles antérieurs de Sainte-Beuve et se présente exactement de la même façon. Pour commencer, une théorie générale ou un tableau d'ensemble (ici, il y a les deux : utilité de l'étude de la littérature suisse, évolution de cette littérature depuis les origines) ; puis, un portrait sommaire de l'auteur (ici, Vinet, à la fois Français et Suisse) ; une biographie rapide ; une énumération et une analyse des ouvrages, à propos desquels sont exposées un certain nombre d'idées ou exprimés divers jugements. On y retrouve aussi les mêmes qualités : le souci du détail et de l'exactitude, le goût de la vie réelle et complexe, la préoccupation de la forme, la perspicacité aiguë et la pénétration subtile de ce que l'homme a de plus intime (Vinet, dans sa lettre de remerciements, lui disait qu'il « confessait les auteurs [4] »).

[1] *P. Cont.*, III, 2.
[2] *Ib.*, 2.
[3] Olivier, 37-38.
[4] *Port-Royal*, I, 515.

Mais ce qui m'y semble frappant, c'est le retour d'attention pour les idées religieuses et les sentiments moraux, et l'importance que Sainte-Beuve de nouveau leur donne : on dirait qu'il découvre le christianisme protestant.

En effet, jusque-là, il n'avait guère eu occasion de connaître directement, et, pour ainsi dire, personnellement la Réforme. Le *Globe* était très nettement indifférent entre les diverses confessions religieuses; et, s'il lui est arrivé de louer les protestants, c'est quand ils étaient persécutés, ou quand leurs écrits, leurs polémiques, leurs plaintes pouvaient servir d'armes contre les Jésuites. Toutes les tentatives religieuses qu'avait depuis faites Sainte-Beuve étaient plutôt de nature à l'éloigner du protestantisme. En 1830, discutant avec Olivier, il lui paraissait avoir « le sentiment et les idées catholiques » sur bien des points; et quand son interlocuteur lui disait du mal du catholicisme, il « l'interrompait brusquement » : « Non, j'aime le catholicisme; tenez! je l'aime. Il a quelque chose de plus lumineux que le protestantisme, qui, ou bien est sec, rigide, ou bien est mystique [1]. » L'étude de Port-Royal lui avait, il est vrai, montré ce que le catholicisme offre de plus voisin à certains égards du protestantisme. Mais c'est justement par ses côtés les moins propres à séduire que le jansénisme ressemble à la Réforme. Le dogme de la prédestination gratuite a, surtout pour qui n'est pas théologien, un côté bien choquant, et cette doctrine s'appuie sur des textes, sur des exégèses un peu ardues. La résistance des jansénistes à Rome a été encombrée, — et au point de vue esthétique pur gâtée, — par des discussions sans fin, par des contentions aussi opiniâtres qu'ennuyeuses. Enfin la sève morale, l'intense vie intérieure des principaux Port-Royalistes ou bien s'exprimait d'une façon que le protestantisme n'admet guère, ou leur donnait un air de tristesse plus obstinée et plus chagrine que celle de Calvin même.

Ici, au contraire, avec Vinet, le protestantisme semble faire systématiquement abstraction de ce qui pouvait le moins plaire à Sainte-Beuve. Son auteur a combattu pour la liberté religieuse et opposé la libre inspiration du sentiment aux formes rigoureuses qu'aime le culte de l'Église établie [2]. A lire ses ouvrages, on trouve les vérités évangéliques « déduites dans une méthode tout intérieure », et ses écrits laissent l'impression de « quelque chose d'aimable, de modéré, de

[1] Olivier, 26-29.
[2] *P. Cont.*, III, 15.

sensé et d'accessible [1] ». Sainte-Beuve n'ignore pas que le protestantisme de Vinet n'a rien de « socinien et de vague », qu'il est « biblique rigoureux, croyant à la divinité de Jésus-Christ, à la Rédemption, à la Grâce [2] ». Mais Vinet n'est pas un théologien batailleur ; ses polémiques mêmes semblent plus faites pour unir que pour séparer : « Ce qui nous y frappe surtout, c'est l'esprit de lumière et de charité chrétienne infinie, qui fait que, pour des catholiques mêmes, bien des choses restant absentes, aucune peut-être n'est expressément contraire ni à repousser [3]. » Enfin, le don de moraliste aimable, qui est le propre de Vinet, recouvre pour ainsi dire, — mais sans qu'il ait voulu le cacher, — ce fondement théologique de mille notions morales : « Le vif seul des observations morales, ou le touchant des prières qui terminent, ressortent par instants [4]. » Cette douceur, ce sentiment tendre, cette *onction*, voilà ce qui frappe Sainte-Beuve. Or, à ce moment-là, Sainte-Beuve n'a pas rejeté le christianisme. Il hésite; il est tenté encore par l'exemple des doux, des abbés Gerbet ; et Vinet lui semble le Gerbet d'une forme non essayée du christianisme [5]. On dirait qu'il pense trouver chez lui ce que justement il désire à cette heure :

> Quelque chose de bon, de confiant au ciel,
> De tolérant à tous, écoutant, laissant dire,
> N'ignorant rien du mal et corrigeant le fiel,
> Religion clémente à tout ce qui soupire,
> Christianisme universel [6] !

Voilà pourquoi il écrit que les discours de Vinet « sont immédiatement appropriés, d'une nourriture aisée, conforme à la moyenne et majeure classe des esprits philosophiques et chrétiens de nos jours ». Et il continue : « L'impression même simplement intellectuelle et sensible Lisez : la mienne qu'on en tire, au lieu de s'égarer volontiers à l'admiration, à la spéculation, est déjà voisine de la pratique. » Et plus loin encore : « Ce serait mal conclure de telles pages que d'y trop attacher l'éloge, même l'éloge du fond. Il faut y renvoyer en

[1] *P. Cont.*, III, 30.
[2] *Ib.*, 25.
[3] *Ib.*, 31.
[4] *Ib.*, 30.
[5] *Ib.*, 29.
[6] *Poésies*, II, 203.

silence *ceux qui étudient* [1] » ; et c'est lui qui souligne. D'ailleurs, ses amis Olivier, en lui faisant connaître Vinet, n'avaient sans doute pas manqué de le prêcher un peu. Olivier, tel qu'il se montre dans ses *Souvenirs*, était un de ces hommes aux yeux desquels le catholicisme est une religion bien inférieure : quelque chose comme le fétichisme des pays civilisés ; et, dès 1830, il avait essayé de semer le bon grain [2]. Ce qui me fait croire qu'il n'a pas laissé passer l'occasion de renouveler sa tentative, c'est la pièce que Sainte-Beuve adresse à sa femme et à lui. Ces vers répondent évidemment à des exhortations religieuses :

Salut ! Je crois encore ! Ainsi j'espérais dire
A ce lac immortel que j'allais visiter
. . . .

Et j'ai touché ces lieux de si sévère attente,
J'ai vu leur grandeur simple et j'ai tout admiré ;
Mais rien qu'eux n'a brillé dans mon âme éclatante.
. . . .

Ce que je n'ai pas dit à la montagne austère,
A la chapelle, au lac qui m'a laissé son deuil,
Mes amis, je le dis à l'ombre salutaire,
Au foyer domestique, au salutaire accueil,

Aux vertus du dedans, partout, toujours possibles,
Au bonheur résigné, sobre et prudent trésor,
Au devoir modérant les tendresses sensibles ;
Amis, en vous quittant, — Salut ! Je crois encore [3] !

Il semble donc bien que sur cette rapide inspection à Lausanne et sur cette connaissance hâtive de la religion de Vinet, Sainte-Beuve ait cru voir là un asile possible pour lui. Le vent qui soufflait sur sa tête avait arraché, des sables trop légers où il l'avait plantée, sa tente mal affermie : il va l'emporter avec lui à Lausanne, pour tâcher de l'établir enfin à l'abri des orages, dans le cadre auguste de ce « beau lac », qui avait déjà « offert un nid à plus d'une doctrine étouffée [4] ».

C'est dans ces dispositions que Sainte-Beuve débarqua à Lausanne, en octobre. Il amenait avec lui toute une bibliothèque Port-Royaliste, « qu'il fallut d'abord déballer dans la remise de l'hôtel où il s'était

[1] *P. Cont.*, III, 30, 31.
[2] Olivier, 26-29.
[3] *Poésies*, II, 259-261.
[4] *Port-Royal*, I, 2.

logé, l'hôtel d'Angleterre [1] ». Il avait été convenu qu'il demeurerait chez Olivier; mais « au bout de peu de jours, il trouva plus prudent de se faire deux domiciles : l'un pour le travail, inviolable, inavoué, à l'hôtel d'Angleterre ; l'autre pour le public, chez Olivier [2] ». Il s'y rendait à trois heures quand il n'avait pas cours, sinon à quatre heures, y recevait et y passait la soirée en famille ; il caressait les enfants, Billou et Billon ; il parlait poésie, lisait des vers, vers de Desbordes-Valmore, et vers aussi des deux Olivier et de Sainte-Beuve. Il se sentait là comme chez lui ; simple, cordial, « bon enfant », abondant en confidences et en tendres effusions, comme il en avait jadis avec d'autres, maintenant bien oubliés, il semblait ne plus jamais devoir se séparer de ses nouveaux amis. Une des rares excursions qu'il se permit pendant son séjour à Lausanne, ce fut pour aller passer quelques jours à Eysins, près de Nyon, chez les parents de Juste Olivier. En pleine moisson de 1838, on le vit arriver sur un « char » rustique, enfoui encore dans son vieux frac de professeur, mais sa tête ronde et rousse abritée sous un chapeau de paille. L'hospitalité campagnarde l'enchanta. Il allait lui-même porter au tailleur du village son pantalon déchiré par les ronces et bavardait avec le bonhomme; quand il se sentait en verve, il se promenait dans un petit bosquet au bout du verger, pour y composer ses sonnets ou ses élégies; on passait la soirée à lire et à chanter : il se mettait au vert [3]. Qui eût dit alors, qui eût dit même quelques années plus tard, que Sainte-Beuve un jour oublierait ces souvenirs ? Qui eût dit qu'il écrirait à Olivier : « Je me suis aperçu que les ronces avaient poussé entre nous et qu'il n'y avait plus de sentier [4] » ? Aux funérailles de Desbordes-Valmore, il put bien lui dire : « Nous serons de nouveau comme les deux doigts de la main [5]. » Il y a des oublis qui ne se réparent pas; il y a des fossés creusés par la vie, que le reste de la vie ne comble plus.

Avec Olivier, professeur d'histoire à l'Académie, Sainte-Beuve voyait encore quelques-uns de ses collègues [6] : Porchat, le futur traducteur de Gœthe, professeur de littérature latine ; Monnard, professeur de littérature française ; mais surtout Vinet, tout récemment nommé pro-

[1] Olivier, 42.
[2] Rambert, 288.
[3] Olivier, 68.
[4] 19 novembre 1854 (*Corr.*, I, 194).
[5] Olivier, 121.
[6] *Port-Royal*, I, 514-515.

fesseur d'homilétique et de prudence pastorale. « Ils furent, dit Olivier, très charmés l'un de l'autre. Sainte-Beuve n'admirait pas seulement le penseur et l'écrivain : *Et puis, me disait-il encore, M. Vinet parle si bien !* Malgré ce qui les séparait en fait d'opinions et les aurait séparés toujours plus, Sainte-Beuve ne cessa jamais de professer pour notre compatriote, pour l'auteur et pour l'homme, une sympathie réelle [1] ». Vinet suivait régulièrement les cours de Sainte-Beuve, sauf quand sa santé l'en empêchait. Il en discutait avec lui ; mais surtout, autant qu'on en peut juger, il le confessait très discrètement, il l'étudiait avec charité et espoir, il analysait en ce pur homme de lettres un état d'esprit dilettante, ou trop mollement inquiet, que par lui seul il n'eût guère compris. Quant à Sainte-Beuve, il était à la fois, semble-t-il, très séduit par Vinet et un peu inquiet de ne pas lui laisser prendre trop d'ascendant sur son esprit ; dans une lettre du 18 mai 1838 à un ami, il fait profession de le respecter beaucoup, mais il a soin d'ajouter qu'ils ne sont pas intimes. Il se prêtait et se reprenait tour à tour, charmé et défiant, prompt à donner des espérances, obstiné à ne point les remplir ou à les démentir enfin.

Mais Sainte-Beuve accordait en somme bien peu de temps à ces délassements familiers et à ces relations, qu'on n'ose dire mondaines. Son cours l'occupait entièrement et remplissait sa vie. Il ne voyait personne jusqu'à trois heures ou quatre heures du soir, et préludait déjà à cette vie de bénédictin laïque qu'il mena plus tard pour suffire à la production régulière de ses *Lundis*. Tout, en effet, l'obligeait à cette quasi-claustration : et son inexpérience de l'enseignement, et sa méthode de travail, et l'accueil même des habitants de Lausanne.

Quand il était venu à l'Académie, bien qu'il eût déjà depuis longtemps étudié son sujet et qu'il le possédât assurément dans son ensemble, il n'avait pas laissé de trembler.

Ce que je vais tenter à Lausanne m'effraye un peu au moment de l'entreprendre, écrivait-il à M. Espérandieu [2]. Je n'ai jamais parlé en public, je n'ai jamais enseigné ; j'ai écrit à mon loisir et à mon caprice. Il faut qu'aujourd'hui il en soit tout autrement. De plus, le sujet que je vais traiter, bien qu'il m'ait depuis longtemps occupé, ne sera véritablement étudié, approfondi par moi qu'à mesure que je le déroulerai devant tous. Tout cela fait donc de mon entreprise chez vous une affaire très grosse pour moi et comme un recommencement entier de manières et d'habitudes.

[1] Olivier, 38.
[2] *Corr.*, I, 39.

Ce public nouveau était en effet intimidant. Outre les étudiants, outre les jeunes gens et les jeunes filles de la ville qui s'y donnaient rendez-vous, — et, à en croire les souvenirs de Sainte-Beuve, il faudrait prendre cette expression au pied de la lettre [1], — il y avait encore de véritables personnages, ses collègues, des conseillers d'État. Tout ce monde s'entassait dans la grande salle de la bibliothèque; et quand il y pénétrait à son tour, la tête enfoncée dans son vieux manteau, Sainte-Beuve, à en croire Juste Olivier, montait à sa chaire comme on monte à l'échafaud [2].

D'autre part, Sainte-Beuve n'était pas orateur et il le savait. Par prudence donc, pour être sûr de ne jamais rester court, il s'astreignait à rédiger toutes ses leçons. J'ai pu étudier à Bruxelles, dans les archives de M. de Spœlberch de Lovenjoul, le dossier malheureusement incomplet de ce cours. Toutes les leçons y sont entièrement écrites. Ce ne sont pas des notes plus ou moins complètes, un canevas plus ou moins étendu; ce sont, au contraire, des développements suivis, soignés dans le détail même, au point qu'on aurait pu remettre telles quelles chacune de ces rédactions à l'imprimeur. Sainte-Beuve se défend néanmoins de les avoir lues à ses auditeurs : « J'écris toutes mes leçons, disait-il à Collombet, et pourtant j'improvise, ou du moins je fais une demi-improvisation, en présence de mes papiers que je ne suis que pour le sens et le gros. Comme pourtant tout est écrit, j'y gagne d'avance, sinon la rédaction définitive, du moins les matériaux de mon livre [3]. » Les auditeurs paraissent avoir cru Sainte-Beuve moins indépendant de ses notes qu'il ne le dit. Olivier raconte même que « s'il y ajoutait quelque chose d'improvisé pendant la leçon même, il le notait soigneusement au retour [4] ». Pourtant il exagère, lui aussi, quand il parle de la « textuelle ressemblance » du cours et du livre : à examiner les

[1] *Port-Royal*, I, 517.

[2] OLIVIER, 45. — Cf. *Corr.*, I, 155. « Le métier, très rude pour moi, de professeur. »

[3] 24 décembre 1837 (LATREILLE et ROUSTAN, 195). — Cf. MICHAUT, *Sur le Port-Royal de Sainte-Beuve* (*Revue d'Hist. litt.*, 15 avril 1900).

[4] OLIVIER, 44. — Cf. lettre du 26 mai 1838 à V. Pavie : « J'ai donné 81 leçons ; je suis tout fier du chiffre et il me semble que je suis monté 81 fois à la brèche ; car c'est une vraie brèche qu'une chaire *à qui n'a pas le don d'improvisation.* » — Cf. aussi la lettre à M. Fortoul du 6 septembre 1852 (*Nlles Corr.*, 133) : « Je ne suis pas né pour la parole publique; j'ai pu m'y plier par nécessité en deux circonstances, mais mes nerfs en crient encore; j'ai le front tendre (*frontis mollities*) non le front d'airain de l'orateur. Ma force et ma sécurité ne sont pas là. Je ne suis complètement moi que la plume en main et dans le silence du cabinet. »

notes de Sainte-Beuve, j'ai pu constater bien des remaniements, des transpositions, des suppressions, des additions surtout [1]. Mais enfin le travail qu'il s'imposait n'en était pas moins très absorbant.

Enfin, pour comble de souci, et, par conséquent, pour comble de labeur imposé, le public n'était pas uniformément disposé à l'admiration, ni même à l'indulgence. Si la bienveillance était « générale », elle n'était pas « unanime [2] ». Ces dispositions, sinon hostiles, du moins assez peu favorables, s'étaient manifestées dès le début. Lorsque sa nomination fut officielle, certains journaux jugèrent le critique sans bienveillance :

> Nous n'entendons pas faire un éloge sans réserves de M. Sainte-Beuve, disait le *Nouvelliste* [3] ; nous ne sommes nullement engoués de lui ; nous ne l'élevons point à la hauteur de Chateaubriand, de Mme de Staël, de Lamartine, de Béranger, pas plus que La Harpe et Marmontel à celle de Voltaire et de Rousseau. Son style n'est point à l'abri de tout reproche ; mais, comme critique, comme historien littéraire, comme moraliste et comme poète, M. Sainte-Beuve occupe un rang fort honorable dans la littérature contemporaine. Ce qui le fait surtout ressortir, c'est sa tendance spiritualiste, très opposée aux déplorables doctrines de la fatalité, dans lesquelles semblent s'affaisser tant d'écrivains de nos jours.

Certes, voilà un éloge qui n'a rien d'enthousiaste. A l'avance encore, on avait annoncé que les professeurs et les étudiants auraient des places réservées ; il y eut des protestations assez aigres : on parla dans les journaux de « castes privilégiées » ; et certains en furent mal disposés. Enfin, en quittant Paris, Sainte-Beuve publia ses *Pensées d'août*. Or l'accueil qu'on leur fit à Paris fut « tout à fait hostile et sauvage [4] » : il y eut un *tolle* général, une raillerie universelle, et, sous ce vent de haine, elles arrivèrent à Lausanne comme elles arrivaient à Copenhague, « tout échevelées [5] ». On pense si les Suisses étaient flattés de voir

[1] Cf. Michaut, *article cité*. — Mais Levallois exagère lorsqu'il dit : « Le manuscrit qui avait servi pour le cours professé en 1840 [*sic*] à Lausanne, était entièrement achevé et plusieurs parties aussi parfaites que possible comme exécution. Néanmoins, je ne crois pas qu'une seule ligne du texte primitif ait subsisté telle quelle. Tout a été revu, repris, retouché, fortifié, consolidé » (p. 172). — Il y a bel et bien des parties conservées telles quelles ou à peu près : ainsi la fin du livre v, chapitre 6 (T. IV, p. 109) est l'exorde de la leçon 61 consacrée à Nicole.

[2] *Port-Royal, préface.*

[3] Je dois cette citation et d'autres renseignements de ce chapitre à Mlle Reitzel, professeur au Collège de garçons de Vevey. Élève de M. Renard, à l'Université de Lausanne, Mlle Reitzel avait fait sur *Sainte-Beuve à Lausanne*, un travail manuscrit où elle a bien voulu me permettre de puiser : je l'en remercie.

[4] *Ma biographie* (*N. Lundis*, XIII, 15).

[5] *Corr.*, I, 41.

débarquer un professeur en si mauvaise posture. Sainte-Beuve avait été installé le 2 novembre, en même temps que Vinet; mais sa première leçon eut lieu le lundi 6. Dès ce jour-là, les critiques commençèrent. « Il est fâcheux, disait encore le *Nouvelliste,* que M. Sainte-Beuve lise ses leçons Malgré l'ingénieuse formule dont Sainte-Beuve s'est servi avec Collombet, il ne semblait donc ni improviser ni demi-improviser ; car on sait tout ce qu'une improvisation chaleureuse et animée ajoute de puissance à un enseignement du genre de celui qu'il est appelé à faire. » Et l'auteur de l'article continuait, regrettant « une improvisation sévère, qui demande plus de labeur et de préparation que le discours le mieux *appris,* telle, en un mot, que nous la décrivait naguère M. Vinet ». Il insinuait que le sujet était bien mal choisi : « On dirait que ces pieux solitaires, tant est austère leur éloignement pour tout ce qui est apparat et extérieur, répugnent à venir poser dans une chaire de littérature, devant un auditoire nécessairement préoccupé d'idées mondaines; avec eux, l'anecdote reste froide et la plus spirituelle saillie tombe à plat. » Quelques étudiants voulurent défendre leur professeur: mal leur en prit, ou plutôt lui en prit. Le censeur revint à la charge, et, cette fois, fut plus dur encore :

Pour remplir les conditions de son programme, M. Sainte-Beuve délaie son sujet, le dissèque au microscope, le noie dans une foule de détails qui glissent sur la surface de l'esprit, fait des digressions peu concluantes, qui ne s'y rattachent point ou s'y rattachent mal. Plus était haute l'idée que nous nous faisions de M. Sainte-Beuve d'après ses ouvrages si remarquables, plus a été grand notre désappointement en le voyant débuter dans la chaire académique de telle façon qu'on est parfois tenté de se demander si l'on n'est pas en proie à un mauvais rêve et s'il y a bien identité de personne entre le littérateur et le professeur.

Il disait vrai, ce journaliste, quand il nous assurait qu'il n'était pas « engoué de Sainte-Beuve » ! Il n'était pas le seul : les railleurs ridiculisaient son accent picard, notaient ses gestes et ses expressions, et, le soir, réunis dans un café de la ville, parodiaient la leçon du jour [1].

On comprend alors la peine que Sainte-Beuve devait se donner, et le travail acharné qu'il était amené à fournir. Toutes ses lettres de cette époque sont pleines de ses plaintes : il est tout absorbé par son travail [2]; il n'a pas le temps d'aller à Genève ou à Vevey, et il passe son congé

[1] Olivier, 45, 49, sqq.
[2] *Corr.*, I, 43.

du Vendredi-Saint à reprendre un peu d'avance [1]; et il écrivait désespérément à Marmier : « Mon cours, toujours mon cours ! c'est ma pensée unique et mon poids constant dans ces sept mois [2]. » — Qui dira pour combien cette lassitude physique est entrée dans le prompt dégoût, ou, si c'est trop dire, dans la prompte lassitude morale que lui a bien vite apportée son sujet ?

II

Mais tout cela, c'est la partie matérielle du cours sur Port-Royal. Il est temps d'en venir à ce qui nous intéresse le plus, j'allais dire à ce qui nous intéresse exclusivement : l'inspiration et la valeur morales du cours, la doctrine et la méthode critiques qui s'y manifestent, et en même temps l'influence — morale et intellectuelle — sur Sainte-Beuve lui-même, de cette année exceptionnelle dans sa vie.

C'est en 1834, si je ne me trompe, que nous trouvons, pour la première fois, dans la *Correspondance* de Sainte-Beuve, la mention de ce travail : « J'ai tout à fait embrassé, écrit-il le 18 décembre à Ampère, l'étude et les saints solitaires de Port-Royal [3]. » Mais, évidemment, l'idée en était, chez lui, bien antérieure. C'est en 1829 qu'il écrivait les *Larmes de Racine,* d'inspiration toute Port-Royaliste. Dans son livre même, il rappelle que Lamennais, « au temps où il lui faisait l'honneur de l'aimer [4], » l'encourageait à prendre ce sujet et s'en entretenait quelquefois avec lui [5]. Dès 1829 peut-être, dès 1831 certainement, Sainte-Beuve avait ainsi commencé à s'occuper de son cher couvent; et même, on peut se demander si ce n'est pas à Port-Royal qu'il aurait consacré le cours qu'en 1830, il avait failli faire à Genève [6]. Lorsque Sainte-Beuve, dans son Discours d'ouverture, parle « d'études, de prédilections déjà anciennes [7] », il n'exagère donc rien.

Ce serait une question assez curieuse à résoudre, comment lui est venue l'idée de ce sujet si spécial, si étroit en apparence. – – – Il avait pu

[1] *Corr.*, I, 49, 51.
[2] *Ib.*, 41.
[3] *Ib.*, 29.
[4] *Port-Royal*, III, 258.
[5] *Ib.*, IV, 337.
[6] OLIVIER, 41.
[7] *Port-Royal*, I, 6.

en entendre parler au *Globe*. Le 14 mai et le 2 juin 1825, sous la signature Lxx, avaient paru deux articles : *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France : Notice sur Port-Royal,* très sympathiques au jansénisme, au moins par hostilité contre les Jésuites. Mais je ne crois pas qu'à ce moment-là Sainte-Beuve ait été particulièrement frappé du sujet qui se présentait ainsi à lui. Alors, il était trop rationaliste, trop imbu de l'idée commune aux rédacteurs du *Globe* que le christianisme était condamné, pour que des jansénistes, c'est-à-dire des catholiques « ultras », aient eu chance de le séduire. A moins peut-être que leurs luttes contre les Jésuites, « ultras » en un autre sens très opposé, « ultras » en ultramontanisme, ne leur ait été une recommandation. En tout cas, même négligé, ce n'en avait pas moins été un premier germe jeté dans son esprit. —— Mais la vraie raison, et par suite, la vraie date de son choix, Sainte-Beuve nous la donne lui-même : « J'y avais été conduit par mon goût poétique pour les existences cachées et par le courant d'inspiration religieuse que j'avais suivi dans les *Consolations* [1] » : et ailleurs, séparant ces deux tendances (de littérature pure et de piété) : « Jeune, inquiet, malade, amoureux et curieux des fleurs les plus cachées, je voulais surtout à l'origine, en pénétrant le mystère de ces âmes pieuses, de ces existences intérieures, y recueillir la poésie intime et profonde qui s'en exhalait. Mais, à peine avais-je fait quelques pas que cette poésie s'est évanouie ou a fait place à des aspects plus sévères : la religion seule s'est montrée dans sa rigueur, et le christianisme dans sa nudité [2]. » Je crois bien qu'en ce dernier texte, Sainte-Beuve disjoint plus qu'il ne convient les deux motifs inséparables de son choix. Il y a eu, sans doute, un moment où il a cessé de voir la poésie de Port-Royal pour n'en plus voir que la face inhumaine ou surhumaine; mais cela, c'est plus tard, pendant ou après son cours. au début, au contraire, la poésie et la religion y étaient pour lui indissolublement unies; nous aurons occasion de nous en assurer. —— Puis, cette préoccupation, à la fois poétique et religieuse, avait subi les mêmes vicissitudes que toutes ses pensées. Lorsque, en 1835, il avait comme provisoirement renoncé à mettre sa personne et le plus profond de son âme dans ses écrits, il avait eu de son *Port-Royal* une nouvelle conception. Guizot, pour le nommer à l'École normale, lui avait demandé « un livre qui fût un témoignage pour lui et une pièce justificative

[1] *Port-Royal*, I, 514.
[2] *Ib.*, VI, 243.

devant son public universitaire [1] » : ce témoignage, ce serait Port-Royal envisagé d'une manière plus profane. Dans sa lettre de 1835, à l'abbé Barbe, — la personne pour laquelle il aurait été le plus porté à exagérer son souci du fond religieux des choses, — Sainte-Beuve parle de son œuvre en pur littérateur, très détaché : « Je m'occupe, en ce moment, d'une histoire *littéraire* de Port-Royal et des solitaires qui s'y rattachent; c'est une belle page de l'histoire littéraire du XVIIme siècle, la plus belle peut-être, en y faisant rentrer Racine, Despréaux même, Mme de Sévigné un peu, et, en parlant par occasion de Bossuet et de Fénelon, qui eurent des rapports, de contradiction il est vrai, avec le jansénisme [2]. » Et dans sa lettre de 1836, à côté de plaintes amères sur son défaut de foi, il ne parle de *Port-Royal* que parmi d'autres ouvrages profanes et du même ton [3]. Plus tard, Sainte-Beuve a cherché, à son ancien ami Chateaubriand, toutes sortes de chicanes, parce que l'auteur de l'*Itinéraire* avait donné, simultanément ou successivement, plusieurs raisons très diverses de son pèlerinage, et il a crié à l'insincérité [4]. Il est assez amusant de le voir, lui aussi, offrir, simultanément ou successivement, plusieurs raisons peu concordantes de son choix. Mais, lui, il aurait été enchanté, au fond, si l'on avait parlé d'insincérité; puisqu'il en est arrivé à se vanter — faussement — de n'avoir jamais « engagé sa volonté ni son jugement », ni « engagé sa croyance [5] ». —— Enfin, dans les dernières années, sous le coup des désillusions et des chagrins, il en est revenu à sa première conception. Il demande à Port-Royal une foi et une morale :

> Souvent, l'hiver dernier.....
> .... réunis par qui savait choisir
> Tous chrétiens de croyance ou du moins de désir,
> Ces soirs-là nous causions du grand mal où nous sommes,...
> Puis, par degrés, venait le projet accueilli
> De faire refleurir Port-Royal à Juilly,
> Ou plus près, quelque part ici, dans Paris même,
> Et dans notre faubourg d'avoir notre Solesme.

[1] *Corr.*, I, 24.
[2] *Nlle Corr.*, 27.
[3] *Ib.*, 40. — Et, le cas échéant, il utilisait déjà sa connaissance du jansénisme et de Pascal. Cf. *P. Litt.*, II, 9-10.
[4] Cf. Abbé Bertrin, *La sincérité religieuse de Chateaubriand* (Paris, 1900) et G. Michaut, *Chateaubriand et Sainte-Beuve* (*Revue de la Suisse catholique*, 1900).
[5] *P. Litt.*, III, 545.

Et c'étaient des détails de la grave maison,
Combien de liberté, d'étude ou d'oraison,
La règle, le quartier, tout... hormis la demeure :
Et le plus vif sortait pour la chercher sur l'heure [1].

Tout son passé, son état d'esprit d'alors l'attiraient aux questions religieuses.

Seul le fait de se passionner pour cet ordre de connaissances, dit M. Paul Bourget, est un indice de préoccupations très particulières et, à travers les steppes démesurées des siècles morts, le soin que le chercheur a pris de planter sa tente à telle ou telle place est un second indice où se révèle souvent tout le secret d'une âme. Qui ne comprend que l'histoire de *Port-Royal* devait tenter sur les trente ans le poète fatigué des désordres de ses sens, qui avait écrit les *Consolations*, l'épicurien d'émotions mystiques qui s'était complu dans les analyses de *Volupté*, le dissecteur de conscience qui avait déjà étudié les « cas » des *Premiers Portraits* [2] ?

—— Maintenant, à plus forte raison, maintenant que par Vinet il a pressenti la valeur morale du protestantisme, une plus sérieuse, une plus profonde enquête s'impose à lui, — non plus à son intelligence seule, mais à son âme. Le protestantisme choque encore en lui tout ce qu'y ont laissé sa première formation et sa récente tentative catholiques ; mais dans ce jansénisme qui, par le puritanisme de sa morale, se rapproche le plus de l'esprit de la Réforme, n'apercevra-t-il pas la lueur, la vérité qu'il cherche ?

Seulement, il n'est pas très facile de retrouver et de suivre dans *Port-Royal* la trace fidèle des sentiments que Sainte-Beuve a éprouvés pendant qu'il professait son livre. Nous rencontrons là une double difficulté.

Tout d'abord, à Lausanne même, et quand il rédigeait chacune de ses leçons pour le public mêlé qui venait l'entendre, il n'avait peut-être pas une entière liberté. « Dans cette patrie de Vinet, dans ce voisinage de Calvin, il lui semblait que c'était le lieu de tenter, s'il se pouvait, l'alliance autrefois tant imputée à Port-Royal et tant calomniée, mais de la tenter surtout à l'endroit de la fraternité chrétienne et de la charité intelligente » ; et c'était là un de ces « rapports de convenance » que se créait sa pensée [3]. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il fallait adapter un

[1] *Poésies*, II, 202. — Cf. les vifs éloges de *Volupté*, pour M. Hamon surtout.
[2] *E. Renan* (*Essais de psychologie contemporaine*, p. 41).
[3] *Port-Royal*, I, 3.

peu son sujet à ses auditeurs, apprivoiser pour ainsi dire des protestants à ce que la secte janséniste offrait d'obstinément catholique et d'étroitement monacal, et, le cas échéant, glisser sur les choses qui auraient pu choquer, paraître puériles, ridicules même? Le *Discours préliminaire* est plein de ces indispensables précautions. Que Port-Royal a été une réforme encore catholique; que Saint-Cyran a été un Calvin intérieur; que le jansénisme a été animé d'un esprit gallican, patriarcal, presque presbytérien et opposé à l'ultramontanisme; qu'il a rappelé les chrétiens à la lecture des Saints-Livres : voilà ce que Sainte-Beuve y met avec insistance en pleine lumière, parce que ce sont les traits qui devaient le plus séduire les protestants de Lausanne. Mais « qu'il y ait eu quelques points d'excès dans les restrictions, quelques violences et duretés humaines mêlées à ces cœurs tout circoncis [1] »; qu'il y ait eu chez les religieuses quelques puérilités de nonnes, chez les solitaires quelque pertinacité inintelligente, chez tous l'horreur profonde de l'hérésie et du calvinisme en particulier : Sainte-Beuve se contente de l'insinuer ou le tait. Et l'on voit combien le désaccord, qu'il sentait entre son auditoire et lui, a pu bien des fois lui faire voiler un peu ou atténuer l'expression de sa pensée véritable.

Une autre difficulté s'ajoute encore à ces réticences imposées. Et elle est peut-être plus délicate à surmonter. Puisque nous en connaissons la cause, le but, de ces précautions oratoires, il est facile de nous en défier à l'avance; si nous avions le cours même de 1837-38, nous saurions, sans trop de peine, lire entre les lignes et rétablir en son intégrité la pensée primitive de l'auteur. Mais nous n'avons plus le cours. *Port-Royal* a rempli vingt années de la vie de Sainte-Beuve, et les diverses parties en ont paru à des intervalles de plus en plus éloignés : la première en 1840, la seconde en 1842, la troisième en 1848, la quatrième et la cinquième en 1859. Dans cet intervalle, l'état d'esprit de Sainte-Beuve a bien changé. De plus en plus nettement, Sainte-Beuve s'était détaché; il s'était éloigné et des croyances qu'il avait caressées en 1837, et du couvent même dont il avait écrit l'histoire. Aussi a-t-il introduit dans son ouvrage des changements assez considérables. Les premiers livres étaient encore le cours, — corrigé, complété, rectifié, mais le cours : Sainte-Beuve s'efforçait avec le plus grand soin « de retrouver tout ce qu'il avait dit, tout ce qui lui avait

[1] *Port-Royal*, I, 23. — Cf. sa lettre à V. Pavie, du 24 décembre 1837, où il s'excuse de ces précautions, par le désir de ne pas choquer les protestants (Th. Pavie, 222).

été inspiré par ses bons et sérieux auditeurs, et de le reproduire avec ce qu'exigeait d'accompagnement et d'entourage le monde » de Paris [1]. Les autres ont été un ouvrage nouveau, dont les leçons de 1837 ne formaient plus que le canevas ou parfois même les matériaux entassés. Cela, nous le voyons, et d'ailleurs Sainte-Beuve l'indique parfois expressément : « Quand je m'adressais pour la première fois, il y a des années, à mes auditeurs de Lausanne, *en leur disant de vive voix bon nombre des choses qui se retrouvent ici,* j'ajoutais, etc... [2]. » Ainsi, Sainte-Beuve est revenu sur ses pas, et, redescendant la route qu'il avait montée, il a entrecroisé ses traces, il les a mêlées ensemble; sur un sol piétiné par ses allées et venues, il est difficile, il est presque impossible de retrouver sûrement la ligne continue du premier pèlerinage qu'il avait fait aux autels du jansénisme et autour des ruines de son cloître. Heureusement, les premiers volumes nous restent, non pas absolument fidèles, mais plus fidèles, non pas échos directs du cours, mais échos peu affaiblis et surtout peu troublés [3] : c'est à eux d'abord, sans négliger à l'occasion les autres, que nous demanderons des renseignements authentiques sur les dispositions réelles de Sainte-Beuve, pendant son séjour à Lausanne.

C'est avec un zèle de catéchumène que Sainte-Beuve semble aborder non seulement son sujet, mais surtout les faces religieuses et morales de son sujet. Dès les premières pages, il continue à écarter, comme il l'avait fait dans le *Discours préliminaire,* les objections que des protestants peuvent faire aux catholiques de Port-Royal, que des raffinés peuvent faire au zèle parfois un peu gros de telle religieuse ou de tel solitaire. Et ces précautions mêmes, qui parfois, dissimulent un peu sa pensée, ont, en revanche, l'avantage de nous révéler d'autant mieux ses intentions. Un goût pointilleux sans doute pourrait désirer chez les Arnauld des paroles moins enflées, des discours moins pédants, des plaidoyers moins farcis d'apostrophes, de prosopopées et autres figures. Mais à ces délicats, Sainte-Beuve répond bien vite : « Convictions énergiques! Résolutions persévérantes! Teneur et grandeur un peu romaines

[1] *Nlle Corr.*, 62.

[2] *Port-Royal,* IV, 288. — Cf. VI, 48 : « Voilà ce que j'entendais dire autour de moi, etc... »

[3] Cf. l'aveu de Sainte-Beuve : « Mon recueil de poésies, les *Consolations,* d'autres livres qui suivirent, notamment *Volupté* et *les premiers volumes de Port-Royal* témoignaient assez de cette disposition inquiète et émue, qui admettait une part notable de mysticisme » (*P. Femmes,* 321, note).

de caractères, ***qui remplace, ce me semble, avec assez d'avantage ce qu'on appelle goût*** et n'y permet qu'un moindre regret [1] ! » Quand il aborde Saint-Cyran, ou la journée du Guichet, « personnages et passages singuliers, obscurs, mais inévitables, car ils étaient à l'entrée même de Port-Royal [2] », il croit sage de prévenir les dégoûts et les préventions. C'est tout un plaidoyer qu'il adresse aux « chrétiens réformés » qui composent « la totalité de son auditoire », — et plaidoyer très habile, où il met en lumière le principe commun de tous les chrétiens d'esprit et de foi, la grâce, afin d'en autoriser la « singularité tantôt rebutante, tantôt futile en apparence », des moyens qu'elle emploie : « Ne vous étonnez pas trop, je vous prie... » et ce qui suit [3]. Un rationaliste, un peu rebelle aux excès de zèle de la Mère Angélique, pourrait s'en scandaliser ou même en rire. Sainte-Beuve lui remontre comment tout se tient, comment l'ascétisme, même déraisonnable et excessif en apparence, engendre les miracles de charité, d'aumône, de distribution entière de soi-même ; et il excuse ce qu'il y a de trop catholique dans son héroïne en la rattachant « au même tronc commun évangélique » auquel se rattachent ses auditeurs [4]. Enfin, quand certaines choses risqueraient de n'être point comprises, et heurteraient trop directement de front son public, il les dissimule habilement ou glisse. Je sais bien qu'au troisième volume, il se défend de l'avoir fait : « on lui a reproché à tort de vouloir recouvrir » tout cela, « quand il s'est borné à ne point l'étaler » ; je sais bien qu'il renvoie triomphalement à telle page de tel chapitre du premier livre, où il a cité une et la moins déplaisante de ces exagérations ; je sais bien, enfin, qu'il réclame avec raison, au nom de l'humilité chrétienne et du goût même, le droit de tenir secrets ces « détails corporels » de la santé morale [5]. Le fait est néanmoins que dans le premier volume, probablement par suite dans le cours, il a tu des détails qu'il donne malgré lui à cette page du troisième livre ; le fait est qu'il avait le plus possible atténué, pour ne point scandaliser ses auditeurs, — et, j'imagine aussi, pour ne point arrêter sa propre imagination sur ce qui eût été à lui-même une cause de répulsion, un obstacle à l'adhésion entière [6].

[1] *Port-Royal*, I, 72.
[2] Olivier, 46.
[3] *Port-Royal*, I, 95.
[4] *Ib.*, 104-106.
[5] *Ib.*, III, 321, sqq. — Cf. les mêmes arguments de goût, *P. Cont.*, II, 434-435.
[6] Je trouve M. d'Haussonville un peu sévère pour les deux premiers livres et

Car, s'il se donne tant de peine, pour faire agréer Port-Royal à ses auditeurs, il ne s'en donne pas moins, si j'ose dire, pour se le faire agréer à lui-même. Il hésite, certes, mais il se reproche d'hésiter; et, dans son récit, comme dans les paroles du Sévère de Corneille, dans « ce mélange d'aveux et de réticences, cet hommage presque entier et non définitif que lui arrache l'apparence divine du christianisme, on croit déjà sentir l'écho de cette belle mais incomplète parole qu'avant et depuis le Vicaire savoyard agitent et retournent en tous sens les spiritualistes, les déistes et les plus nobles des sages humains : si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu [1] ». Quand ils l'entendaient prendre ce ton, comment Vinet et les siens n'auraient-ils pas conçu les plus grandes espérances? Et ce n'est là qu'un des innombrables traits qu'on rencontre à chaque page du livre. Ailleurs en présence de la mer des opinions humaines contradictoires, comme il aspire à trouver la loi [2]! comme il sait entrer dans la vie et dans les vues de ses jansénistes! comme il sait excuser les excès de l'amour divin, « le plus vrai des amours! » comme il sait suivre MM. Lemaître et de Séricourt « dans le sens unique de la vie [3] » ! on dirait qu'il a pleinement « le sens chrétien », lumière infaillible dans les choses religieuses comme le goût dans les choses d'art [4]. Et plus loin encore dans son récit, au deuxième volume, quand, à travers de longues pages, il a savouré le charme abandonné et dangereux de Montaigne, comme il sait se reprendre et le juger à un point de vue tout chrétien! Certes, si l'on en croit les jugements du monde, M. de Sacy est bien au-dessous de Montaigne. Il n'a eu ni cette séduction, ni cette louange universelle, ni cette influence prolongée. Mais de saintes religieuses ont pleuré en priant sur sa tombe, de saints solitaires sont morts de douleur peu après lui, d'autres sont devenus meilleurs par l'efficacité de son seul souvenir; et Sainte-Beuve s'écrie : « S'il y a une vérité, si tout n'est pas vain (auquel cas la vie de M. de Sacy en vaudrait bien une autre), s'il y a une morale — j'entends une morale absolue — et si la vie aboutit, lequel de ces deux hommes a le plus fait et le plus sûrement ensemencé son sillon sur la terre? A l'heure où tout se juge,

pour l'apologie qu'y tente Sainte-Beuve (p. 159-162). Certes, Sainte-Beuve y fait l'avocat; mais on peut faire l'avocat de bonne foi, et je crois que c'était son cas.

[1] *Port-Royal*, I, 136.

[2] *Ib.*, 410.

[3] *Ib.*, 413.

[4] *Ib.*, 417.

lequel sera trouvé moins léger [1] ? » Un chrétien ne dirait pas mieux. Et si, dans tout cela, nous ne trouvons aucune adhésion formelle au christianisme, du moins tout faisait espérer que l'homme capable de le comprendre et de le saisir ainsi l'embrasserait bientôt; tout faisait croire que jamais il n'oserait écrire : « Tout mon objet dans *Port-Royal* est d'étudier et d'exposer la grandeur et la folie chrétienne, sans la diminuer et sans *la partager en rien* [2]. »

Il me semble même que l'on pourrait, jusque dans la composition du livre, retrouver la manifestation de son état d'esprit. Sainte-Beuve n'évite pas les digressions, il les recherche plutôt; il ne craint pas de déclarer : « Quand *Port-Royal* ne serait pour nous qu'une occasion, une méthode pour traverser l'époque, et qu'on s'en apercevrait, l'inconvénient ne serait pas grand. » Et néanmoins, toutes ces premières digressions sont faites sans qu'on perde jamais de vue le sujet principal. Je dirai même plus : elles sont faites *surtout* pour aider à comprendre et pour louer Port-Royal. *Polyeucte* est introduit dans le livre pour être comparé à la Journée du Guichet, et, ce qui est plus hardi encore, pour être expliqué par la Journée du Guichet : « Si Polyeucte a été *possible* en son temps au génie de Corneille, c'est que quelque chose existait encore à l'entour (que Corneille le sût ou non), qui égalait et reproduisait les mêmes miracles. Il faut oser ici approfondir, démontrer, et, sans bravade, je ne crains pas pour mon cloître à peine renaissant, ce moment de vis-à-vis avec Corneille [3]. » Le parallèle annoncé se présente bientôt. Par une méthode « étrange en critique littéraire », Sainte-Beuve « confronte » l'héroïsme de Polyeucte avec celui de la Mère Angélique. Il se plaît à « incliner la majesté de l'art, même de l'art chrétien, devant la plus chrétienne réalité, mais une réalité où éclata le même sentiment intérieur dans toute sa grâce ». Et c'est alors une sorte de cantique où la beauté de *Polyeucte* est humiliée devant la beauté plus sainte de la famille Arnauld : « Car, se figure-t-on bien... [4] », etc. Si ce sont là des digressions en apparence littéraires, si Polyeucte et Saint-Genest peuvent d'abord paraître amenés pour la simple distraction de l'auditeur, on voit comment Sainte-Beuve, plein de son sujet et plein d'amour pour son sujet, a su les introduire, non pour nous en écarter, mais, au contraire, pour l'orner encore et le

[1] *Port-Royal*, II, 453.
[2] *Lundis, Table*, p. 44.
[3] *Port-Royal*, I, 115.
[4] *Ib.*, 131.

rehausser à nos yeux. Il n'a pas seulement des idées chrétiennes; il a aussi le sentiment du christianisme et de sa grandeur morale. Cet artiste humilie l'art devant la beauté non feinte d'un événement vulgaire, de la querelle banale d'une nonne avec sa famille, mais que rehausse l'inspiration d'ascétisme et de foi dont elle émane.

Et tout cela, ce sont des idées, des sentiments, des émotions qu'assurément les auditeurs de Sainte-Beuve pouvaient, sans peine, comprendre. Il y avait là des manifestations non douteuses de sa propre personnalité. Sous le professeur, les Lausannois devinaient l'homme même; dans ses paroles, ils sentaient le trouble de sa conscience. Mais combien de choses encore devaient leur échapper; combien d'allusions ou d'effusions, plus personnelles, s'il est possible, restaient inaperçues de la plupart. Mieux éclairés, nous, par tant de révélations et par le reste de sa vie, nous pouvons plus aisément les saisir. C'est de lui-même que parle Sainte-Beuve, quand il remarque combien l'imagination nous abandonne vite : elle nous a été donnée pour la jeunesse; « c'est comme une voile à part, qui se déploie en chaque esquif pour sortir du port, pour rendre cette sortie plus prompte, plus hardie (faut-il dire plus facile ou plus dangereuse?), ou simplement pour l'embellir comme un pavillon. Mais une fois sorti, si l'on va au but même, à l'horizon sérieux du voyage, si l'on ne veut pas s'amuser à courir les mers pour voir seulement se gonfler cette voile de pourpre légère et capricieuse, elle se replie, elle tombe le plus souvent : il faut en venir à la rame ou aux voiles sombres [1] ». C'est là son histoire; c'est l'histoire de Joseph Delorme. Il l'avait bien prévu le jour où il s'écriait :

C'est demain! c'est demain qu'on lance
Qu'on lance mon navire aux flots.
Devant la proue, amis, silence!
Ne chantez pas, gais matelots!

Et ses pressentiments se sont réalisés : le voyage a été long et les erreurs nombreuses; la jeunesse a fui; il faut pour le soir chercher « l'horizon sérieux » et ce n'est pas trop maintenant de tout l'effort de son bras, pour pousser sa barque au hâvre du repos. — N'est-ce pas à lui aussi et à ses semblables qu'il pense encore plus loin, lorsqu'il déplore le sort de ceux « que le souffle du monde humain, l'insinuation de la littérature et de la poésie » ont écartés du christianisme. Ils

[1] *Port-Royal*, I, 107.

ont « tout laissé flotter en manière de qualités et de talents, sans que rien s'établît en eux à l'état de vertus. *En avançant dans la vie, cela ne suffit plus, et l'on dérive* [1] ». Ce regret, ce ton surtout ont bien l'air d'une confession. — Et enfin, c'est sa propre expérience assurément qu'il rappelle, quand il démontre longuement l'accord du christianisme et d'une conception pessimiste, ou tout au moins sévère, de la nature humaine. Jadis, une confiance juvénile en l'amitié et en la vie embellie par l'amitié l'avait presque mené à la religion des Hugo et du Cénacle. Maintenant, par un effet contraire, ce serait une défiance générale pour l'humanité qui lui ferait sentir le besoin d'une autorité divine et d'un secours surnaturel [2]. Dans un livre ultérieur, il le dit de la façon la plus nette :

Une des manières les plus directes de devenir chrétien, c'est à coup sûr d'envisager la nature humaine déchue exactement comme le feraient Hobbes, La Rochefoucauld, Machiavel, ces grands observateurs positifs. Plus ce coup d'œil est triste à qui n'a pas l'âme très ferme, ou même à qui, l'ayant ferme, l'a très capable d'amour et très avide de bonheur, plus il dispose et provoque au grand remède, au remède désespéré..... [3].

Et, je n'en ai aucune autre preuve, mais j'en ai l'intime conviction, c'est son état d'esprit d'alors qu'il expose avec tant de force.

Mais, dans ces confessions personnelles, rien, rien n'est aussi personnel, aussi vibrant, aussi saignant, que ses souvenirs de la dernière et cruelle expérience qu'il a faite. Lorsque, pour chercher les traces de ses dispositions morales, je relisais d'un bout à l'autre *Port-Royal*, je me rappelle quel sursaut presque physique m'a causé cette plainte qui lui échappe un jour sans qu'il la puisse retenir :

Dans le monde, dans les divers ordres de talent et d'emploi, ces natures que j'ai appelées *secondes* [Nous avons déjà vu ce mot là] existent, et avec toutes sortes de délicatesses : elles ont besoin de suivre et de s'attacher. Ce sont des Élisée en peine qui cherche leur Élie et qui, sous lui, si elles le trouvent, dirigent les moindres. Mais combien elles sont loin, souvent, de le trouver ! Comme elles deviennent souvent malheureuses, ces âmes doucement et fermement acolytes [Se rappeler Amaury, *acolyte* de M. Hamon], par les choix qu'elles font, si Dieu ne s'en mêle, s'il ne noue et ne soutient incessamment leur lien ! Comme elles restent à la merci des âmes plus fortes et volontiers tyranniques qui les possèdent, qui les *exploitent* comme on dit et en font leur proie ! Et quelles douleurs, et quelles aigreurs, ces mécomptes de l'admiration apportent tôt ou

[1] *Port-Royal*, I, 229.
[2] *Ib.*, 408, sqq.
[3] *Ib.*, III, 238.

tard dans la sensibilité! [Encore des expressions et des idées que nous avons déjà vues]. Nicole lui-même eut à la fin un déchirement, quand il dut se séparer du grand Arnauld qui, dans son impétuosité immodérée, allait toujours et abusait un peu de lui. Et hier, sous nos yeux, n'avons-nous pas vu de chers et tendres disciples rompant après douze années de communauté avec le prêtre le plus éloquent? J'en puis parler : cela a été public; les blessures ont saigné et crié devant tous. Lancelot n'eut rien de tel à souffrir... C'est que M. de Saint-Cyran était un directeur véritable et selon l'esprit. M. Arnauld était un grand docteur et un controversiste: M. de Lamennais aussi était un écrivain polémique ardent : *ni l'un ni l'autre n'étaient des directeurs* [1].

Quelle émotion dans ces lignes; quel trouble encore dans ce souvenir; quelle véhémence dans cette brusque et décisive condamnation de Lamennais! Ce n'était pas, comme il l'avait cru, un directeur; c'était à peine un prêtre [2] : ce n'était qu'un écrivain. Voilà qui en dit long sur sa plaie; voilà qui nous fait pénétrer jusqu'au fond la blessure des désillusions qui ont suivi « ces moments qu'il n'a pu oublier [3] ». Comme on sent qu'il a vu se briser la branche où il se cramponnait désespérément! et comme on comprend qu'au fond du cœur il n'est pas encore résigné à ne plus jamais redevenir chrétien !

Et l'on comprend aussi que ses auditeurs aient pu s'y tromper. Les âmes pieuses étaient pleines d'espoir; on le prêchait plus ou moins discrètement [4]; on écrivait à Vinet, que l'on avait, d'un tacite accord, chargé de cette mission d'apôtre, et on lui demandait : « Eh bien! est-il converti? » A quoi Vinet répondait : « Si vous voulez savoir le fond de ma pensée, je le crois convaincu et non pas converti. » — Non, il n'était pas convaincu, si la vraie conviction exige l'adhésion de l'âme tout entière; il ne l'était même pas, si elle implique une adhésion sans réserve de l'intelligence : son intelligence à lui en faisait encore.

Combien de temps durèrent ces espérances? Combien de temps Sainte-Beuve dissimula-t-il aux autres et se dissimula-t-il à lui-même l'invincible obstacle auquel il devait se heurter? Je crois bien que le premier enchantement fut court et vite dissipé. Alors il se reprit, non pas sans doute pour répondre déjà par une négation formelle, mais pour revenir à ce vague état d'incertitude mobile, qu'une habitude de plusieurs années lui avait rendue naturelle. Dès le 1er janvier 1838, il

[1] *Port-Royal*, I, 440.
[2] *Ib.*, 454.
[3] *Ib.*, IV, 336.
[4] Cf. le *Sonnet à Philotée* (*Poésies*, II, 297) et la note explicative : « On est très prêcheur et convertisseur aux alentours du lac de Genève et dans le canton de Vaud. »

écrivait à Vinet pour le remercier de lui avoir communiqué d'avance son jugement sur *Madame de Pontivy*; il lui disait :

Le malheur des natures qui n'ont que des inspirations [1] et des inclinations *sans la foi* est d'être à la merci d'un souffle, d'une vicissitude. Quand j'écris, quand je parle, je me sens presque involontairement amené à suivre un certain ordre de vérités, et je ne trouve que là les réflexions dont mon esprit et ma plume ont besoin. Mais si, par malheur, d'autres inspirations se présentent quelquefois, si d'autres souffrances me rapportent durant quelque loisir des parfums oubliés, je m'y laisse reprendre... Je sens, croyez-le, tout le prix de cette affection [de Vinet, pour lui], en laquelle j'ai confiance plus encore que je ne le témoigne et ne la cultive. La meilleure façon de répondre à ces sortes d'affections serait, je me le dis, d'entrer dans les sentiments tout sérieux qu'elles vous souhaitent pour votre bonheur; et, tant qu'on est pas fixé dans ces sentiments, *tant qu'on en est plus loin qu'on n'ose l'avouer*, il semble alors qu'on doive mettre, par respect même, une discrétion extrême à ces amitiés, qui seraient si précieuses et qui le sont déjà puisqu'on croit les posséder... [2].

C'est moins familier que les lettres écrites à Barbe, un ami d'enfance; mais pour le fond, c'est la même chose : Sainte-Beuve n'est guère plus loin du protestantisme qu'il ne l'était. peu avant, du catholicisme, et il n'en approchera pas davantage.

Cet état d'esprit se manifeste bien vite. Au début encore de son cours, le 24 décembre, il écrivait à Collombet : « Ici on s'intéresse à ces matières et je puis y pénétrer en détail, *sans chercher* de digressions... » Un mois après, le 25 janvier, il lui disait : « J'ai abordé Pascal, et je fais à ce propos (dans une longue parenthèse) Montaigne. *Je ne perds aucune occasion* d'élargir mon sujet et de lui donner tout son développement. Quand je serai sorti de là, j'aurai couru bien des bordées dans toute la longueur de notre littérature; et je me féliciterai de ce dont je ne me repens pas aujourd'hui, mais qui pourtant me pèse [3]. » Ce n'est plus la même chose, ni le même ton. Port-Royal, tout nu, si je puis dire, l'ennuie maintenant; l'intérêt littéraire a pris le premier pas; les « parenthèses » sont venues; et le grand profit qu'il espère en retirer n'est plus un profit moral, c'est un profit intellectuel : il aura « tiré bien des bordées » à travers la littérature.

D'ailleurs, les aveux commencent aussi à paraître dans le livre lui-même, et, notons-le, dans le second volume, un de ceux où le cours

[1] « Aspirations » (?)

[2] *Corr.*, I, 44.

[3] LATREILLE et ROUSTAN, 195, 197. — Cf. MICHAUT, *Sur le Port-Royal de Sainte-Beuve*, *loc. cit.*

est le plus fidèlement reproduit. Il l'avoue alors : il se sent esprit critique; et il se signale le danger : « Êtes-vous critique ? Aimez-vous, par goût trop cher, ces Miscellanées de l'esprit; aimez-vous, comme Bayle, *faire des courses* sur toutes sortes d'aventures... Faites-vous ce métier à toute verve et par entraînement, sans nulle règle ni crainte de dériver ? *Prenez garde, chrétien, c'est du Montaigne* [1] *!* » L'aveu est assez voilé ; il y est pourtant. La preuve, c'est que, dès la première édition de ce deuxième volume, Sainte-Beuve ajoute quelques pages plus loin une note bien expressive. Il le déclare, — et encore sent-on là des réticences [2] : — il y a des « moments où il a le malheur de ne point espérer la réparation et le mieux », où il se contente d'être voisin du christianisme, de rester « un sceptique mélancolique et qui n'est pas sûr de son doute », un sceptique « respectueux et contristé ». Il est curieux d'ailleurs que ce soit en étudiant Montaigne que Sainte-Beuve ait abouti à se révéler à lui-même ce que son tempérament même a de foncièrement anti-chrétien. Il semble que ce grand sceptique l'ait influencé et ait battu en lui Pascal. Dans les *Essais*, il a retrouvé, vivants et agissants, les deux ennemis, pour lui insurmontables, de la foi, l'ennemi charnel et l'ennemi intellectuel : le dieu Priape et le dieu Pan [3]. Décidément, ces deux puissants dieux l'emportent. Le dilettantisme reparaît, loué cette fois et érigé en méthode, sous le couvert de l'anonyme et le patronage de Montaigne : « Un écrivain-artiste qui dirait : Ç'a toujours été mon unique méthode, oublier, oublier dans les intervalles et à chaque fois sur chaque sujet, recommencer comme de plus belle après le sommeil, recommencer l'art, la Jeunesse, la Grèce, la nature : seul moyen d'avoir la fraîcheur et la fleur, ce que les Grecs appellent Thalia. — Pur Montaigne [4] ». Cela est écrit en 1842 ; mais cette note n'est que la paraphrase du texte : c'est le franc aveu de ce que le passage lui-même (le cours peu modifié) insinue assez clairement. Il serait d'une méthode trop peu sûre d'aller maintenant

[1] *Port-Royal*, II, 417.

[2] *Ib.*, 420. — Dans une édition ultérieure, Sainte-Beuve ajoute le mot « d'un de ses pareils » : « Je suis assez profondément sceptique, pour ne pas craindre par moments de paraître chrétien. »

[3] *Port-Royal*, II, 477, note 1 ; 479, note 2.

[4] *Ib.*, 419. — Lorsque, plus tard, Olivier « lui rappelait tant de belles pages de son *Port-Royal*..., celles surtout où il presse si vivement le scepticisme de Montaigne, le débusque pour ainsi dire de cachette en cachette et le force à se montrer : « Mais, ne voyez-vous pas, s'écria-t-il, que tout cela n'était que jeu de l'imagination et de la pensée ! » (Olivier, 110).

consulter le troisième volume et les suivants, publiés trop longtemps après. Pourtant qu'on me permette d'y prendre un passage significatif : celui où Sainte-Beuve réfute à distance le pessimisme qui l'avait failli rendre chrétien. « Que si un tel raisonnement était devenu tout à fait inadmissible aujourd'hui, si, grâce à un certain progrès social tant vanté, la nature humaine paraissait décidément trop saine pour pouvoir être ainsi taxée de radicale misère, et s'il fallait recourir à un ordre d'arguments plus honorable pour elle, Et l'on voit bien que tel est son avis, j'ai regret de le dire à Joseph de Maistre et aux siens, ce ne serait pas le seul jansénisme qui aurait tort, ce serait l'argumentation chrétienne elle-même qui aurait failli [1]. » C'est bien ce qu'il pense à la fin de son cours ; c'est à cela qu'ont abouti tant d'espérances, qu'il avait suscitées et même conçues.

On peut mieux sentir encore la distance, en mettant face à face deux pages qu'il écrivait, l'une au début, l'autre à la fin de son long travail. Peu après 1837, il avait eu l'idée de commencer ainsi son livre :

> Je veux écrire avec simplicité l'histoire d'une entreprise religieuse qui remplit tout le XVIIme siècle, qui commença par la réforme d'un couvent de filles et à laquelle les plus grands esprits et les plus savants hommes s'associèrent bientôt étroitement. Je m'attacherai moins au détail des querelles, qui serait infini, — et qu'on peut lire ailleurs dans des livres déjà faits, — qu'à l'esprit même et aux phases successives de l'entreprise, qui ne fut pas en tout temps la même, qui se modifia et s'altéra en se continuant. Elle resta grande durant tout le XVIIme siècle, et je ne la suivrai rapidement au delà que pour en montrer à regret les conséquences de plus en plus forcées et rétrécies. Du moins, de saints hommes, de justes et beaux caractères s'y rencontrent jusqu'au bout et consolent. Je m'arrêterai surtout devant ceux du XVIIme siècle : avec complaisance, avec respect, heureux de reconnaître en eux les derniers vrais modèles de cette autorité morale dont nul aujourd'hui n'est investi, heureux d'oublier un peu dans leur commerce sévère la connaissance des hommes de nos temps : plus heureux qui, favorisé d'en haut [2], apprendrait d'eux à se retremper soi-même [3] !

Vingt ans après, d'un ton attristé peut-être, mais assuré et sans repentir, il donnait sa conclusion définitive. « Cette religion », le « christianisme dans sa nudité », « il lui avait été impossible d'y entrer autre-

[1] *Port-Royal*, III, 240.
[2] D'abord : « Dieu aidant. »
[3] MICHAUT, *loc. cit.* — N'y a-t-il pas dans cette phrase : « dont nul aujourd'hui n'est investi », une allusion amère à Lamennais ?

ment que pour le comprendre, pour l'exposer ». Il a plaidé pour lui devant les incrédules et les railleurs; il a compté les degrés de l'échelle de Jacob : « là s'est borné son rôle, là son fruit ». Il a été le biographe, le peintre de ses héros; il n'est pas leur disciple, il n'est point à eux. Il sent bien qu'il aurait pu tirer de leurs exemples une autre leçon que cette leçon de science indifférente et sereine. Mais il a eu beau faire, « il n'a été, il n'est qu'un investigateur, un observateur sincère, attentif et scrupuleux » : et même, « à mesure qu'il a avancé, le charme s'en étant allé, il n'a plus voulu autre chose ». Quel désenchantement à tous égards, et comme il a maintenant le sentiment d'être « une illusion des plus fugitives au sein de l'Illusion infinie [1] » !

Pourtant, je crois qu'alors il exagère, et qu'en réalité, il a plus retiré de *Port-Royal* qu'il ne le dit ici. Il en a retiré d'abord un respect des choses religieuses, qui, pendant de longues années, subsistera en lui. A voir de près le culte que de grandes âmes comme Pascal ont éprouvé pour Jésus, il n'a pu s'empêcher, quoique hors du sanctuaire, d'en éprouver comme une contagion : « Quand on a à parler de Jésus-Christ, fût-ce par la bouche de Pascal, on entre dans une sorte de resserrement involontaire. On craint, etc. [2]. » Et il a senti que « depuis la venue du Christ, la moralité humaine a fait un pas dont les incrédules eux-mêmes sont forcés de tenir compte... [3] » C'est un gain que d'être arrivé à se rendre compte de ces choses. D'autre part, — car c'est bien à *Port-Royal* qu'il a « dû ce voisinage de Vinet et le séjour dans ce bon pays de Vaud ». — il en a retiré « de mieux comprendre, par des exemples vivants ou récents, ce que c'est que le christianisme intérieur », de savoir ce que signifient ces paroles « être de l'école de Jésus [4] », de sentir ainsi ce que le christianisme a d'immortel en son fonds même [5]. C'est un gain moral encore que cette expérience personnelle ; et pour un critique qui se pique de pénétrer les âmes les plus hautes, les plus subtiles, les plus mystiques, les plus perdues en Dieu, aussi bien que les plus terre-à-terre et les plus positives, c'est en même temps un gain littéraire.

[1] *Port-Royal*, VI, 243, sqq.
[2] *Ib.*, III, 450.
[3] *Ib.*, 451, note.
[4] *Ib.*, I, 516.
[5] *Ib.*, VI, 150.

III

Car enfin, si *Port-Royal* a été jusqu'à présent pour nous comme l'histoire fragmentaire des préoccupations et des enquêtes religieuses de Sainte-Beuve, c'est aussi, c'est bien plus, pour la plupart des lecteurs, un livre de critique et d'histoire. Il est temps de l'étudier à ce point de vue.

Sainte-Beuve, nous l'avons bien des fois pu remarquer, souffrait un peu de n'avoir pas une grande œuvre à opposer aux ouvrages applaudis de tant de contemporains et de rivaux. Sans doute, ses articles avaient eu le succès qu'ils méritaient; mais enfin ce n'étaient que des articles. Sans doute, son nom comptait parmi ceux des hommes de lettres de son époque; mais pourtant, comme le journaliste de Lausanne, on ne « l'élevait point à la hauteur » de Lamartine ou de Béranger. Presque jamais, jusqu'à ce jour, il n'était sorti de l'étude des individus. Si le *Tableau* avait eu pour objet des groupes, des écoles, le sujet en était resté strictement, exclusivement littéraire : Sainte-Beuve n'y avait traité que des questions de forme pure, et il avait ainsi esquivé mille difficultés qu'offre un sujet plus vaste et plus complexe. Les jaloux, les hostiles, les indifférents même pouvaient se demander s'il était capable de franchir les limites étroites du portrait; si son intelligence, pénétrante assurément, avait autant de force que de perspicacité; s'il était homme enfin à mener à bout un ouvrage de longue haleine et à embrasser de vastes ensembles. Il était impatient de donner sa vraie mesure; et c'est pourquoi, depuis sept années peut-être, depuis cinq ou six au moins, il s'y préparait, il portait en lui ce *Port-Royal*, comme une mère impatiente d'enfanter porte péniblement son fruit.

Seulement, on ne se défait pas d'un coup d'habitudes anciennes, invétérées par une longue pratique, surtout quand elles répondent peut-être à l'un des traits essentiels de notre tempérament. Bien qu'il en eût, ces habitudes prévalurent : à beaucoup d'égards, *Port-Royal* rappelle ses écrits antérieurs.

Je ne veux pas dire seulement qu'on retrouve dans ce livre les qualités, ou du moins les caractères qu'avaient montrés ses écrits antérieurs. — Assurément, on y retrouve son goût particulier pour la réalité précise, ce désir d'observer de près les choses, pour n'être point dupe des apparences et pour pénétrer les dessous. Il en fait expres-

sément la théorie : « C'est toujours du plus près possible qu'il faut regarder les hommes et les choses : rien n'existe définitivement qu'en soi. Ce qu'on voit de loin et en gros, en grand même si l'on veut, peut être bien saisi, mais peut l'être mal ; on n'est très sûr que de ce qu'on sait de très près [1]. » — On y retrouve ce scepticisme historique qui, par un effet peut-être contradictoire (car il sait que « le doute est souvent le résultat le plus net et le plus sensé de la recherche historique la plus approfondie [2] ») le pousse à multiplier et à approfondir en tous sens ses recherches. — On y retrouve cette défiance de la duplicité des hommes, cette joie maligne à percer à jour leur hypocrisie même inconsciente, à dévoiler leurs mensonges peut-être sincères, à rechercher les « mélanges et les alliages » qui constituent les plus belles médailles et reçoivent les plus nobles empreintes [3], à saisir le pour et le contre, et à les concilier néanmoins dans « l'intime contradiction de toute pensée [4] ». — On y retrouve ce souci d'étudier la race et la souche comme explication dernière des tendances spontanées et des impulsions dominantes [5] ; les débuts, « le premier éveil des vocations, le déchiffrement de l'instinct », comme le moment où se peut le mieux saisir la nature intime de l'homme [6]. — On y retrouve enfin (car il faut bien clore cette énumération de caractères déjà remarqués un à un) ce sens historique de la continuité dont le *Tableau* avait offert une preuve. Habile à suivre le cours, les transformations des idées et des sentiments, Sainte-Beuve aperçoit le petit filet obscur et souterrain qui relie le XVIme siècle au XVIIIme siècle sous l'arche majestueuse du XVIIme [7]. D'une observation aiguisée et d'une plume subtile, il note ce qu'il appelle les « ricochets », la loi « de continuité ou de recurrence », la survivance des formes littéraires [8], ce qu'on peut appeler de son nom récent, l'évolution des genres.

Mais, si curieuses que soient ces ressemblances entre *Port-Royal* et les *Portraits Littéraires* ou *Contemporains*, il en est une autre qui me frappe davantage, qui me paraît plus significative, et qui, touchant la conception même du livre, le caractérise encore plus nettement. Au

[1] *Port-Royal*, I, 77.
[2] *Ib.*, IV, 39.
[3] *Ib.*, I, 340.
[4] *Ib.*, 343.
[5] *Ib.*, 59.
[6] *Ib.*, IV, 8-9.
[7] *Ib.*, I, 8-9.
[8] *Ib.*, 143.

fond, il applique à *Port-Royal* tout entier la méthode qu'il a toujours appliquée : et ainsi, c'est le portrait général d'un groupe, en même temps qu'une galerie de portraits individuels.

Que *Port-Royal* soit le portrait général d'un groupe, Sainte-Beuve lui-même nous l'annonce dès son premier chapitre :

On se conduira avec Port-Royal, comme avec un personnage unique dont on écrirait la biographie : tant qu'il n'est pas formé encore, et que chaque jour lui apporte quelque chose d'essentiel, on ne le quitte guère, on le suit pas à pas dans la succession décisive des événements [Voilà une formule précise de la théorie des débuts et de la formation]; dès qu'il est homme, on agit plus librement envers lui, et, dans ce jeu où il est avec les choses, on se permet parfois de les aller considérer en elles-mêmes, pour le retrouver ensuite et le revenir mesurer [Voilà l'explication des digressions que présentent toujours la deuxième partie des *Portraits*]. Littérature, morale, théologie environnante, ce sera un vaste champ, où, passé un certain moment de notre récit, nous aurons sans cesse à entrer; le Port-Royal, devenu homme fait, nous y conduira fréquemment [1].

Remplaçons dans ce passage « Port-Royal » par le nom d'un de ceux que Sainte-Beuve a étudiés, et ce sera le plan même de l'article où il l'a étudié.

Il est bien vrai que le *Discours préliminaire* avait pu paraître comme une abjuration de l'ancien procédé du portraitiste attitré de la *Revue des Deux-Mondes*. Lorsqu'il avait à l'avance voulu indiquer les résultats généraux auxquels devait aboutir le cours, Sainte-Beuve avait semblé ne rien garder de sa manière ordinaire, lente, complexe, et surtout concrète. Il lui avait fallu huit compartiments à titres abstraits pour y classer séparément les divers points de vue desquels il étudierait le Port-Royal complet : théologie, constitution du clergé, politique, philosophie de l'histoire, littérature pure, morale, poésie enfin, voilà les subdivisions qu'il annonçait [2], et dans lesquelles on pouvait croire qu'il allait répartir, en classificateur et non en historien, toute la matière de son sujet. L'Abbaye-au-Bois s'en était même émue. Ampère, le premier, le mit en garde contre le danger de cette méthode nouvelle. Sainte-Beuve lui avait fait honneur de cette division en catégories, si nette, et, pour certains esprits plus amoureux de la logique que de la vie, si satisfaisante. Et Ampère répondait :

Quoi que vous en disiez, tout est vôtre, bien vôtre dans vos points de vue. Seulement, il m'a été bien doux, par moments, de trouver dans la manière

[1] *Port-Royal*, I, 34.
[2] *Ib.*, 12-30.

de disposer votre sujet, quelque peu d'une méthode semblable [à la mienne]. Cela m'a fait un plaisir de vanité et d'amitié tout ensemble, comme si l'on trouvait qu'un ami a pris quelque chose de votre accent par un long commerce. N'en prenez pas trop, cher Sainte-Beuve, n'emprisonnez pas trop vos ailes diaprées de poète dans mes étuis de critique. Je ne voudrais pas que dans l'ouvrage les divisions, politique, philosophie, théologie, fussent aussi séparées. Mais je vois, par le peu que vous me dites de votre cours, qu'il n'en est rien ; le mélange de ces différentes choses et leur entrelacement me paraît un des charmes de votre sujet et un bonheur pour la souplesse de votre talent [1].

Ampère avait eu tort de s'alarmer, et il avait raison de se rassurer. En fait, après avoir indiqué de combien de façons diverses on peut considérer Port-Royal, Sainte-Beuve se garde bien de les pratiquer isolément. Il les mêle, il les confond comme dans la vie ; comme dans la vie, le lecteur doit s'appliquer à dégager lui-même chaque idée. C'est bien un personnage, doué d'une individualité propre, que Port-Royal, et sa biographie se présente comme toutes celles que nous avons déjà lues. Sainte-Beuve commence par décrire, « au moins en raccourci, l'heure sociale, l'heure religieuse où se conçut sa réforme et en quelque sorte les circonstances générales du ciel au moment et à l'entour de ce berceau [2] ». Puis, il étudie avec soin ce qu'on peut appeler la double lignée d'ancêtres : la famille des Arnauld d'un côté, et de l'autre Saint-Cyran. Pour les Arnauld, comme de nombreux renseignements lui permettent de le faire, il remonte jusqu'aux plus lointaines origines, il scrute les caractères de tous les membres de cette illustre famille, il en analyse les dispositions, les tendances, les défauts et les qualités, afin que la jeune Angélique, l'abbesse de dix ans et demi, soit connue pour ainsi dire avant même d'être abordée, et que son hérédité explique, en partie, son courage comme son obstination. Pour Saint-Cyran, puisqu'il ne peut remonter à ses ascendants inconnus, il décrit du moins sa vie, ses bizarres débuts, ses coups d'éclat anonymes, et le fait vivre à nos yeux. Ainsi, cette double généalogie est dressée comme le serait celle d'un homme véritable. Au moment de cette conjonction d'où naît le véritable Port-Royal, nous avons déjà la pleine connaissance de ceux qu'on pourrait appeler, — s'il n'y avait là une métaphore presque inconvenante, — son père et sa mère. Et dès lors, dès cette année décisive de 1636, Sainte-Beuve, comme il nous l'a d'avance annoncé, s'attache plus étroitement que jamais au Port-Royal naissant. D'abord, il ne se permet

[1] *Port-Royal*, I, 518.
[2] *Ib.*, 9-12.

même pas de s'en écarter un instant. Il a pu y avoir des digressions dans le premier livre, le livre des Généalogies ; elles étaient destinées à nous mieux faire connaître la Mère Angélique (*Polyeucte* et *Saint-Genest* expliquant la scène du Guichet), ou Saint-Cyran (François de Sales l'expliquant par antithèse). Il n'y en a plus dans le deuxième livre, le livre des Débuts. Ou plutôt, il y en a une, sur Balzac, mais à l'heure où l'arrestation de Saint-Cyran a prouvé que Port-Royal était « homme fait » et que dès lors le biographe pouvait reprendre une plus libre allure.

De ce que Port-Royal est aux yeux de Sainte-Beuve comme une individualité collective, de ce qu'il est un être de raison, le plus proche possible d'un être réel vivant en son siècle, il découle nécessairement certaines conséquences. D'abord une unité et une vie plus grandes sont données à toute l'histoire de Port-Royal. Ce n'est pas un couvent au sens matériel du mot, dont on ouvre pour nous les annales ; c'est une inspiration, une tendance morale et religieuse créée par Saint-Cyran, dont on suit pour nous le cours. Du jour où l'esprit de Saint-Cyran est venu comme habiter et animer le corps complexe de Port-Royal, tout s'ordonne à nos yeux ; et les aventures, les triomphes, les défaites de cet esprit intérieur, de cette âme invisible, forment la trame du récit. On la voit passer d'un homme à l'autre ; on voit les directeurs, les docteurs, les confesseurs, les solitaires conserver pieusement dans leur pensée et dans leur cœur les pensées et les sentiments de leur maître vénéré, tâcher de les transmettre à l'avenir, aussi fidèlement exprimés, aussi fidèlement continués que le permet la différence des tempéraments et des dons. Et quand enfin, un peu par la faute d'Arnauld, la contention, la théologie disputeuse, la chicane ergoteuse ont décidément prévalu, alors, — l'esprit de Saint-Cyran véritablement éteint, — le récit s'arrête : « Il vient un moment où l'esprit qui avait animé les choses et les personnes quitte sa dépouille et remonte : suivons-le, et ne le laissons pas pour ce qui en est la défroque ou l'idole. » C'est l'histoire pénible d'une secte étroite et superstitieuse qui commence. Cet indigne enfant du vieux monastère ne mérite plus d'intéresser le lecteur. Sainte-Beuve se détourne au moment où les corps des pieux solitaires sont arrachés de la terre, le cloître démoli, et la charrue traînée sur ce sol qu'avaient consacré les fidèles dépositaires de l'esprit du maître [1].

C'est pour la même raison que le livre de *Port-Royal* n'est pas

[1] *Port-Royal*, I, 437 ; II, 367 ; III, 87 ; VI, 241-242.

un livre de théologie pure, ni même de l'histoire d'une doctrine théologique ou d'un Ordre religieux. Quand on veut faire le portrait moral d'un personnage, il faut assurément étudier les idées qui l'ont animé ou les doctrines qu'il a embrassées, surtout si lui-même y attachait une grande importance. Parler de Montaigne sans essayer de reconstruire sa philosophie, de Voltaire ou de Rousseau sans examiner ce qu'ils ont pensé de Dieu, de l'âme, de la religion, du christianisme, serait absurde. Cependant, il n'est pas nécessaire alors de suivre jusqu'en leurs lointaines conséquences, les théories que notre modèle a professées. Cela se fait dans une histoire de la philosophie ou des doctrines, là où les idées elles-mêmes sont au premier plan et forment le véritable sujet : car il importe de les connaître pour les juger. Cela se fait encore dans une biographie complète de l'auteur. Mais un portrait n'exige plus cette minutie. Là, c'est la physionomie surtout, l'allure générale, et, pour ainsi dire, l'attitude spirituelle et morale, qu'il faut avant tout saisir et faire voir. Aussi, le critique qui dessine un portrait se contentera d'indiquer la tendance générale des doctrines prises dans leurs grandes lignes, l'impulsion maîtresse qu'elles font subir à qui les accepte, le trait de caractère qu'elles révèlent ou le tempérament qu'elles dénoncent. C'est de la sorte que Sainte-Beuve procède. Il l'avait annoncé dès le début : « Pour ce qui est de la théologie, il y aurait écueil soit à l'éluder, soit à s'y trop enfoncer ; il nous faut être solide sans devenir controversiste. En tâchant de saisir le fond et l'idée des questions, nous ne nous laisserons cependant pas trop entraîner au dédale des discussions et des disputes [1]. » En effet, de très bonne heure, avant même d'être arrivé au nœud théologique du drame janséniste, (la théorie de la grâce dans l'*Augustinus*), il se place en dehors, aux différents points de vue des différentes confessions, pour étudier la théologie de Saint-Cyran. Il montre en quoi son théologien se rapprochait des « chrétiens dits réformés », en quoi il s'en séparait. Mais, de porter là-dessus un jugement personnel, il n'a garde ; il le laisse à Ranke, à Reuchlin, aux doctes catholiques : lui, « il n'est qu'un amateur, scrupuleux il est vrai, mais qui se borne à commenter ***moralement*** et à reproduire [2] ». Se heurte-t-il à des problèmes de théologie, le scrupule de M. Singlin, à recevoir le sacerdoce, par exemple ? il se détourne bien vite : « Y a-t-il tant à craindre d'être long à approfondir, à retourner en tous sens ces carac-

[1] *Port-Royal*, I, 34.
[2] *Ib.*, 444 et note.

tères ? C'est l'entière doctrine du christianisme que nous agitons là, à propos d'une histoire particulière et dans une enceinte déterminée. Il me semble qu'on en sortira peut-être plus versé et plus fixé... » — dans la connaissance de cette doctrine ? Non : « ... *dans la science morale des âmes*. On saura au net ce que c'est qu'un pénitent, un maître, un prêtre [1] ». On pourrait trouver ailleurs bien des traits non moins significatifs, bien des passages où il se tire d'une façon aussi habile du guêpier de la théologie pure. Mais ceux-là suffisent. On y voit clairement ce qu'il prétend faire, puisqu'aux deux fois le mot essentiel s'y trouve : c'est en *moraliste* qu'il étudie et les questions théologiques et leur répercussion dans les âmes. Vinet, tout récemment, lui avait fait observer combien il était pénétrant, « confesseur » [2], dans sa critique. Il semble avoir pris à tâche de ne point démentir ce jugement, d'analyser, de pénétrer, de « confesser » l'âme collective de Port-Royal, comme l'âme individuelle de Vinet... Mais, à quoi bon tant de commentaires ? Demandons à Sainte-Beuve lui-même, cet auteur si conscient, ce qu'il a voulu faire ; il nous le dira : « Ce n'est pas l'histoire de Port-Royal que j'écris, et je ne prétends pas dispenser de lire les anciennes histoires du monastère qui ne se referont pas. C'est le *Portrait* de Port-Royal que je fais : c'est son esprit que j'essaie de ressaisir, en le marquant dans les circonstances ou dans les personnages les plus notables [3]. » On ne saurait mieux dire.

On connaît ces espèces de portraits de famille, que l'on peut faire en superposant sur la même feuille sensible les différentes plaques où l'on a photographié à la même grandeur les différentes personnes de la famille. Les traits individuels de chacune d'elles, dans ce mélange, s'estompent et s'atténuent ; les traits communs, au contraire, renforcés les uns par les autres, ressortent avec plus d'énergie. Ainsi se révèle le type même de la famille, parfois peu sensible aux regards directs, que déçoivent la différence des coiffures, des barbes, des détails de toilette. On pourrait dire que dans son *Port-Royal,* et pour faire le portrait de son héros principal, Port-Royal lui-même, Sainte-Beuve a procédé de la même façon. Les plus divers Port-Royalistes s'y reconnaissent ; et ceux même qu'il n'a point copiés ne s'y reconnaîtraient pas moins : « On peut dire que leur portrait, sauf de légères nuances de détail, a

[1] *Port-Royal,* I, 454.
[2] *Ib.*, 516.
[3] *Ib.*, IV, 202.

déjà été fait dans quelques-uns de ceux qu'on a vus précédemment, tant il y a de ressemblance dans la physionomie et d'unité dans la teinte [1]. » Mais, chez le littérateur, l'instrument est plus perfectionné qu'il ne l'est chez le photographe. Ce n'est pas par une superposition brutale qu'il donne une idée de l'ensemble, mais par une habile juxtaposition : ainsi la figure-type est moins brouillée, ou, comme disent les gens du métier, moins « flou ». — en même temps que les figures particulières sont distinctes et reconnaissables chacune en elle-même.

Le portrait général de Port-Royal se dégage, en effet, de la série des portraits individuels que Sainte-Beuve a tracés de chacun des personnages. Toutes ces effigies défilent sous nos yeux, les unes après les autres, en pied, en buste, selon l'importance du modèle, son rôle, son originalité. Ce sont tous les Arnauld de la première génération et la Mère Angélique; c'est Saint-Cyran avec ses disciples, M. Lemaitre, Lancelot et Singlin; ce sont Arnauld d'Andilly, de Sacy et Pascal; ce sont les élèves et les maîtres des petites écoles, Tillemont et son adversaire d'un moment, Rancé, et M. Hamon, et l'évêque d'Aleth; c'est Mme de Sablé et les autres pénitentes; c'est Arnauld, Nicole et du Guet, sans compter tous les comparses innombrables dont le vivant profil apparaît au détour d'une page ou au coin d'un chapitre : Sœur Briquet, dont les réparties déridaient, après longtemps, Royer-Collard, ou sa victime M. de Péréfixe, archevêque de Paris. En racontant leurs actions, en analysant leurs écrits, en rapportant leurs paroles, Sainte-Beuve expose toute l'histoire de Port-Royal. Ils semblent tous avoir deux personnalités, deux natures inséparables et cependant non confondues : la leur et la personnalité diffuse du groupe entier transmigrée en eux. Sainte-Beuve s'arrête à tous et tire parti de tous. S'il s'espace plus largement sur les chefs, Arnauld et Nicole, il ne néglige point les subalternes, pour peu qu'ils soient expressifs. M. Hamon est longuement dépeint, et Sainte-Beuve lui adjoignant M. de Sainte-Marthe, ajoute : « M. de Sainte-Marthe est une de ces figures qui, si elles se détachent peu du fond général de notre sujet, y entrent et y tiennent le plus profondément; c'est pourquoi j'ai dû m'y arrêter [2]. » Les ignorés, les inconnus, les médiocres lui sont aussi précieux que les illustres et les grands. Ils sont, eux aussi, des représentants de l'humanité et valent par eux-mêmes; ils sont des représentants de la grande famille

[1] *Port-Royal*, VI, 242, note.
[2] *Ib.*, IV, 351.

janséniste et aident à imaginer l'idéal chrétien qu'a rêvé Port-Royal. Pour raconter un épisode, Sainte-Beuve l'individualise, en s'attachant au personnage qui y joue le principal rôle : « Arnauld et Nicole associent leurs plumes pour l'honneur et la défense de l'Église catholique. C'est le calvinisme désormais qu'ils combattent; ils ne font plus la guerre qu'aux frontières. Dès les premiers mois de 1669, le premier volume inaugurant leur controverse nouvelle avait paru. *Ceci nous ramène droit à Nicole*, le plus considérable des personnages dont il nous reste à parler... [1] »; et ailleurs : « L'histoire de Port-Royal, en ces années calmes et prospères, *peut se renfermer dans celle des personnes* amies et protectrices qui contribuèrent à procurer ou à décorer ce repos : je les rangerai ici selon l'ordre de leur mort... J'y entremêlerai même au passage quelques autres noms [2]. » Mais si l'esprit ou la vie de Port-Royal semble se transfuser successivement dans tous ces personnages, ce n'est pas que tous soient ramenés à l'unité d'un type ou à l'uniformité de symboles. Tant s'en faut. Leur individualité à tous est marquée en traits expressifs et très nets. « Mon premier soin en peignant Nicole, dit Sainte-Beuve, sera de bien marquer en quoi sa physionomie est différente de celle de nos autres personnages, et en particulier différente de celle d'Arnauld, dont on le considère ordinairement comme inséparable. *Particulariser* Nicole est le plus grand service qu'on puisse lui rendre, aujourd'hui qu'on s'est habitué de loin à confondre les écrivains jansénistes que l'on cite encore, dans une triste uniformité de teinte [3]. » Il a tenu parole : tous ses personnages vivent, parce qu'ils sont « particularisés ».

Comment, en effet, ces portraits sont dessinés, nous le savons déjà. Sainte-Beuve ne s'adonne guère au portrait oratoire, morceau à effet où, sous une forme concise, volontiers antithétique, sont assemblés tous les traits qui doivent caractériser un personnage : « Un homme s'est rencontré... » Il a trop le sens de la vie mobile, fuyante pour ainsi dire; et des morceaux de ce genre, où le modèle semble s'être complaisamment arrêté devant le peintre, avec un air officiel et une attitude figée, ne rendent point cette inconstance des hommes, ne les montrent point sous toutes leurs faces et dans le naturel de la vie journalière. Il procède autrement. Le portrait est disséminé, on dirait presque dissous,

[1] *Port-Royal*, IV, 410. — Cf. la place d'Arnauld dans tout le livre VI.
[2] *Ib.*, V, 25.
[3] *Ib.*, IV, 411.

d'un bout à l'autre des pages où paraît le modèle. Comme dans la vie, il se présente à nous avec les différents aspects qu'il a eus, sous les divers vêtements qu'il a portés, au milieu des actes, des gestes mêmes qu'il a réellement accomplis; c'est petit à petit, des retouches, des repentirs, des contradictions mêmes que Sainte-Beuve ne s'interdit point à la suite de son personnage, c'est de tout cela que, comme dans la vie, nous dégageons nous-mêmes notre impression finale [1]. Sans doute, Sainte-Beuve nous guide; sans doute, lui qu'une étude préalable a familiarisé avec son sujet, il sait bien où il va et à quel jugement il doit, pour terminer, aboutir. Mais il s'efface et semble mettre son ambition à ne pas plus s'imposer à nous qu'à nous en imposer. Il porte même le scrupule, — et aussi l'idée de la duplicité et de la triplicité humaines, — jusqu'à nous donner d'abord une impression qui, pour lui, n'est pas la vraie. Lorsqu'il aborde Saint-Cyran, ce n'est pas par ses beaux côtés. Longuement, il nous montre son esprit pesant, bizarre et, pour tout dire, assez faux; il recherche les moindres mélanges et d'un œil perspicace, il découvre, d'un doigt impitoyable, il dénonce les moindres tares. Mais peu à peu l'alliage s'achève, la médaille se frappe; alors le beau côté de l'empreinte nous est révélé : « Si quelque chose dans ce qui précède ne cadre plus, qu'on le rejette, comme en avançant il l'a rejeté lui-même »; et le vrai Saint-Cyran, le grand Saint-Cyran sort enfin des nuages dont son admirateur sincère n'a pas craint d'entourer son berceau [2].

Ainsi, Sainte-Beuve est le biographe, le peintre, quoiqu'il n'ose y prétendre [3], de tous les acteurs de son drame. *Port-Royal* est comme une longue galerie de portraits où nous guide celui-là même qui les a dessinés; il s'arrête avec nous devant chacun d'eux, il nous raconte la vie de celui dont il nous montre l'image, puis il passe au suivant, lorsque dans son récit continu ce dernier va entrer en scène à son tour et jouer un rôle, passager ou durable. Ce récit est d'autant plus intéressant à entendre que le narrateur lui-même a, en quelque sorte et par contre-coup, pris une part personnelle, un intérêt tragique aux luttes religieuses qu'il raconte, aux épreuves qu'ont subies ses héros. Alors même que sa résolution dernière a été prise et qu'au fond de son cœur il a rompu avec les croyances qu'il expose, il en reste dans son

[1] *Port-Royal*, I, 548-549.
[2] *Ib.*, 341.
[3] *Ib.*, VI, 244.

âme une émotion, dans sa voix un trouble qui augmente encore l'effet de ses paroles. Pour avoir un instant, — un court instant, — essayé de suivre ces saints hommes dans leur sentier solitaire et rude, il en a gardé pour eux comme une tendresse facile à remuer, et il sait mieux que tout autre goûter la poésie cachée que recèlent ces obscures existences. D'ailleurs, en ce moment, la poésie, meurtrie et refoulée en lui par les huées, les quolibets qui avaient accueilli sa dernière tentative, cherchait à s'épancher. Elle s'exprimait d'elle-même aux passages où elle sentait un prétexte tout prêt, un sujet tout offert : ce sont des « impressions voilées, tacites mais profondes [1] », quelque chose d'humble et de pénétrant comme les émotions qu'il venait d'essayer de rendre dans *Monsieur Jean* [2]. Dans la piété, dans l'humilité où se sont ensevelies tant de natures hautaines ou rêveuses, Joseph Delorme aperçoit les précurseurs de ceux qui, plus tard, se sont abandonnés à la mélancolie dangereuse et au vague des passions, des Joseph Delorme comme lui, des Lucile inconnues, des Lélia qui ont su éteindre en elles « les flammes si éparses et si hautes [3] » où, de nos jours, elles se seraient brûlées. Dans un tel état d'esprit, ses impressions critiques elles-mêmes, ses opinions tout intellectuelles sur la vie et l'œuvre de ses personnages revêtent spontanément une forme poétique, ou mieux, dramatique. Spontanément, lorsqu'il veut juger Montaigne et M. de Sacy, son imagination remuée enfante un tableau. Dans sa pensée, s'ordonne et se déroule le double cortège des glorieuses funérailles du moraliste qui « a éclaté aux esprits » et de l'humble directeur illustre dans « l'ordre infiniment supérieur » de la charité [4]. Spontanément, après qu'il a entendu l'ironie de Pascal, et le rire « perçant, âcre, criant, convulsif de Molière », il rêve l'entretien railleur et grave du comique désillusionné des hommes et de l'apologiste désabusé des choses humaines [5]. Spontanément, sa pensée s'arrête aux scènes où le pittoresque se relève de quelque poésie intime, de quelque émotion contenue : le chant brisé des religieuses aux obsèques de la Mère Agnès ou des Messieurs aux obsèques de M. de Sacy [6], M. Hamon cheminant sur son âne en lisant les Écritures [7], ou M. de Sainte-Marthe prêchant sur son arbre :

[1] *Port-Royal*, I, 29.
[2] *Ib.*, IV, 351, note.
[3] *Ib.*, I, 185.
[4] *Ib.*, II, 451.
[5] *Ib.*, III, 277. — Voir l'ébauche de ce dialogue, *P. Litt.*, II, 9-10.
[6] *Ib.*, I, 27.
[7] *Ib.*, IV, 297.

« Images imprévues dans des vies si graves! Images presque enfantines, significatives pourtant et qui ne se peuvent oublier, d'une foi redevenue primitive [1]. » Spontanément enfin, l'élégiaque reparaît en lui, et, tout à coup, il s'échappe en hymnes attendris pour célébrer les « sœurs des grands hommes » :

... Combien de fois surtout, je me suis plu à rêver la sœur du poète, d'un de ces grands poètes que nous admirons, que nous chérissons à travers les fautes et les faiblesses! La sœur de René est trop connue; mais la sœur de Jocelyn, par exemple! Elle aura la mélancolie pure et légère, la tendresse et l'harmonie et le chant d'oiseau sans mélange des jeux de l'art et sans la ruse acquise. Elles n'ont pas fait de leur âme œuvre ni gloire. C'est une gravure de Raphaël avant la lettre, qu'une belle âme avant la gloire. Se figure-t-on rien de plus angélique qu'une sœur de Fénelon [2]!...

De ces humbles biographies qui, pour tant d'autres, eussent été monotones et vides d'intérêt, le disciple des Lakistes anglais, le poète près de s'assoupir ou de s'imposer silence, a su faire éclore la fleur, extraire pour nous le miel et le parfum.

Jusqu'à présent, nous avons retrouvé dans *Port-Royal* le Sainte-Beuve, moraliste perspicace et sceptique, peintre scrupuleux, poète enfin, tel qu'il nous a paru jusqu'à ce jour, mais avec les progrès qu'amènent l'âge et le travail constant. Mais il semble que de ce même *Port-Royal* ressorte aussi un Sainte-Beuve en quelques points différent, et, comme critique littéraire au moins, plus complet. A étudier non plus un individu comme il avait l'habitude de faire, non plus une école purement littéraire comme il l'avait fait une fois, mais la vie complexe d'un groupe d'élite recruté dans tous les mondes, composé des caractères les plus différents et des tempéraments les plus divers, ballotté en d'innombrables vicissitudes à travers les plus graves événements, dévoué enfin à une doctrine religieuse qui agit sur toutes les puissances de l'âme, — à étudier un tel groupe, Sainte-Beuve a appris quelque chose. Il a, lui tout le premier, tiré profit de son propre travail : je parle, cette fois, d'un profit intellectuel et non plus d'un profit moral.

Et d'abord, que Sainte-Beuve, dans *Port-Royal* et par *Port-Royal,* ait appris à user plus habilement de la méthode historique, cela est évident. Pour rendre intelligibles les évènements aussi bien que les

[1] *Port-Royal*, IV, 251.
[2] *Ib.*, II, 359.

sentiments de ses personnages, pour attacher à son couvent, à la secte tantôt admirable, tantôt peut-être déplaisante, aux personnages parfois sublimes et saints, parfois médiocres et puérils, il n'est aucune des qualités de l'histoire qu'il n'ait dû déployer. Ainsi, son enquête a été la plus patiente, la plus minutieuse, la plus approfondie qui se puisse concevoir. Il a eu l'ambition de ne rien laisser échapper de ce qui pouvait, sur son sujet même ou sur les alentours de son sujet, lui offrir quelque renseignement. Il a lu, ou au moins feuilleté, les in-folios poudreux, énormes et théologiques de Jansénius et des siens. Il a lu toutes les œuvres les plus fastidieuses, je ne dis pas seulement d'Arnauld, de Nicole, mais des plus obscurs, et des plus justement obscurs de leurs disciples immédiats. Il a lu les récits contradictoires que les amis et les ennemis de Port-Royal ont multipliés sur le jansénisme. Il a lu les mémoires, les notices, les nécrologies innombrables que les fidèles tenants de la doctrine ont consacrés aux plus minimes incidents des luttes soutenues, aux plus futiles cas de conscience que débattaient les signataires et les non-signataires, les appelants et les non-appelants, aux vies les plus obscures de nonnes ignorées ou de partisans inconnus. Il ne s'est pas contenté de l'amas effrayant des imprimés. Dans les tombeaux des bibliothèques il est allé déterrer les inédits; il les a copiés, pour se voir bientôt ravir la gloire de ses découvertes par le vaniteux Cousin [1]. Il a consulté tous ceux qui, à un degré quelconque, représentaient la tradition orale, Royer-Collard ou les Jansénistes de Hollande. Son érudition Port-Royaliste est abondante et sûre; et, d'un bout à l'autre de son récit, on a le sentiment des substructions solides sur lesquelles il l'a consciencieusement appuyé.

Mais ce n'a été là pour lui qu'un travail préparatoire. Il n'est pas un pur érudit, il est un véritable historien. Ces renseignements qu'un infatigable labeur avait amassés, son intelligence perspicace a su les interpréter. Du milieu des contradictions accumulées, il s'est efforcé de dégager la vérité ou du moins la vraisemblance; et il y est arrivé. Du milieu des inutilités entassées, il a tâché de faire sortir les traits significatifs, les détails caractéristiques, les particularités qui éclairent toute l'âme d'un homme ou tout le sens d'un fait; et il y est arrivé aussi. Libre de toute doctrine *a priori,* non seulement en théologie et en philosophie, mais en histoire même, c'est sur la vie qu'il se modèle et c'est par un sentiment présent de la vie qu'il l'a redonnée aux person-

[1] Cf. *Corr.*, I, 116.

nages et aux événements mêmes [1]. Peu soucieux de faire une histoire systématique à la Mignet, philosophique à la Guizot, pittoresque à la de Barante, il a pourtant, lorsque l'occasion s'en est présentée, suivi une idée générale et montré l'unité foncière de l'épisode entier aussi bien que Mignet l'aurait pu faire, exposé les doctrines, retrouvé les conceptions, analysé les idées aussi bien que Guizot, décrit les scènes expressives, représenté les accidents dramatiques ou poétiques aussi bien que de Barante. Et, leur empruntant leurs qualités, il y a joint la sienne propre, le don du psychologue et le sens de la complexité humaine.

Que le lecteur considère... le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, écrit Taine... Il verra comment, sous des querelles de couvent et des résistances de nonnes, on peut retrouver une grande province de psychologie humaine; comment cinquante caractères enfouis sous l'uniformité d'une narration décente, reparaissent au jour chacun avec sa saillie propre et ses diversités innombrables; comment, sous des dissertations théologiques et des sermons monotones, on démêle les palpitations de cœurs toujours vivants, les accès et les affaissements de la vie religieuse, les retours imprévus et le pêle-mêle ondoyant de la nature, les infiltrations du monde environnant, les conquêtes intermittentes de la grâce, avec une telle variété de nuances que la plus abondante description et le style le plus flexible parviennent à peine à recueillir la moisson inépuisable que le critique a fait germer dans ce champ abandonné [2].

C'est un modèle d'histoire psychologique, que Sainte-Beuve a donné là : plus justement que de Michelet, dont l'imagination affolée invente parfois et crée, on peut dire de lui qu'il en a fait une « résurrection ».

[1] Sainte-Beuve a continué à se tenir à l'affût de tout ce qui paraissait, jusqu'au dernier jour. Je relève dans ses notes les indications suivantes : *Revue des sociétés savantes des départements,* juin 1863 (pour quelques mots sur Marion, p. 669). — TAMIZEY DE LARROQUE, *Quelques notes sur Jean Guiton, le maire de La Rochelle,* dans *Revue d'Aquitaine,* août 1863 (pour Pontis). — *Études de théologie, de philosophie et d'histoire,* par les PP. CHARLES DANIEL et JEAN GARGARIN, de la Compagnie de Jésus, décembre 1859 : *M. Olivier et les jansénistes,* par FR. LE LASSEUR. — M. BONGLER, *Sur la polémique qui s'est élevée à l'occasion de Henri Arnauld, évêque d'Angers,* Angers, 1863. — Abbé T. PLETTEAU, *Henri Arnauld, sa participation à l'hérésie janséniste,* Angers, 1863. — JOHN LEMOINE, *Débats,* 30 avril 1860 (sur la Compagnie de Jésus). — SCHERER, *Le Temps,* 13 novembre 1866 : *L'envers de Port-Royal* (sur les mémoires du P. Rapin). — *L'Ami de la religion,* 12 avril 1855, sqq. : *Les jansénistes réfutés par saint Vincent de Paul* (9 articles). — MALVOISINE, *Lettres inédites de Mme de Longueville,* Techener, 1844, Paris. — F.-R. [ROGET], *Le Semeur,* 6 septembre 1848 : *Les Arnauld protestants.* — X. [BORDILLON], *Henri Arnauld, évêque d'Angers* (réponse à l'abbé PLETTEAU). — REUCHLIN, *Neue Jenasche allgemeine Lit. Z.,* 18, 19 avril 1843 (art. sur Sainte-Beuve). — On voit qu'il essayait de se procurer tout ce qui pouvait lui permettre de corriger ou compléter son livre.

[2] *Histoire de la littérature anglaise,* I, XIII-XIV.

C'est un modèle aussi d'un genre d'histoire si délicat et tout nouveau, l'histoire des idées ou l'histoire religieuse ; et l'on comprend bien pourquoi, des « trois ou quatre amours » que Renan avait eus en littérature, ce soit celui de Sainte-Beuve auquel « il est toujours revenu » et qui « a résisté aux plus dures épreuves [1] ». Sans doute, Sainte-Beuve, se restreignant désormais aux individus, n'a plus eu matière à déployer désormais au même degré ses qualités d'historien : il est redevenu plus spécialement biographe. Qui ne sent néanmoins comment ce long et admirable effort a dû perfectionner en lui, étendre et assurer l'usage de la méthode historique ?

D'autre part, il y a certains principes de critique, certaines idées générales jusqu'alors implicitement contenues dans son œuvre, que, dans *Port-Royal* encore et grâce à *Port-Royal*, il saisit d'une prise plus nette ou formule d'une façon plus précise. Sous la forme nouvelle qu'il leur y donne, ils étaient destinés à une grande fortune, soit chez lui-même, soit chez d'autres.

C'est ainsi qu'à plusieurs reprises on y trouve une théorie de la *faculté-maîtresse*, ou plus exactement la part de cette théorie future qu'il a seule admise, en en rejetant les excès. A rapprocher l'un de l'autre divers individus également jansénistes et pourtant dissemblables, il a saisi ce que leurs natures propres présentaient d'irréductible entre elles. Il a vu qu'on ne peut expliquer ces différences absolues que par la prédominance absolue d'une faculté spéciale, qui se subordonne toutes les autres facultés, impose sa forme même avec sa direction aux autres puissances intellectuelles et morales, et règne en souveraine dans une âme. Il était sur la voie naguère, quand il s'inquiétait à si haut point des origines, des débuts, de la formation de ses auteurs. Mais maintenant, il s'explique là-dessus avec une netteté qu'il n'avait encore jamais eue. Il aime à « saisir le premier éveil d'une vocation, le déchiffrement de l'instinct » ; il ne comprend pas qu'on nie « ce jeu de la *faculté première* » Ici, il touche presque à la formule même , qu'on nie « cette diversité originelle qui désigne chaque individu marquant et qui est l'âme de chaque physionomie ». Par là, il explique comment une sorte de prédestination entraîne chacun dans sa voie, comment Tillemont est historien de naissance, ou Malebranche métaphysicien pour la vie [2]. Seulement, s'il invente ainsi avant Taine ou s'il invente presque la

[1] *Nouvelles études d'histoire religieuse*, 457.
[2] *Port-Royal*, IV, 8-9. — Et cela dès la première édition (1848).

faculté-maîtresse, il n'en fait pas la théorie fondamentale, le pivot de sa critique : tant s'en faut. Il n'est pas, lui, un philosophe abstrait et constructeur, qui impose sa logique à la vie et essaye, au risque de la violenter, de la déduire tout entière de certains principes posés. Il a un sentiment trop concret de la réalité vivante. Il a peut-être aussi une défiance plus grande du système et de l'*a priori*. C'est pourquoi, signalant cette aptitude exceptionnelle et dominatrice qui caractérise certains hommes, il a grand soin de mettre expressément en lumière les autres qualités, qui « s'adossent à l'entour et comme au pied » de la première, et par leur seule existence l'altèrent, la modifient ou du moins l'atténuent. C'est à ses yeux une erreur que d'aller tout droit, du premier coup d'œil, à la faculté-maîtresse, comme au clocher d'une ville aperçue de loin ; il faut s'approcher, il faut entrer et voir de près les quartiers, les rues, les maisons. « Quand on n'a pas l'expérience directe des hommes, et qu'on ne connait les plus distingués que par les aspects principaux et de loin, on est tout surpris, si ensuite on les aborde, de les trouver si différents par d'autres côtés de ce qu'on se figurait, et plus complets d'ordinaire... Les hommes marquants et qualifiés d'un beau don, pour être véritablement distingués et surtout grands, pour ne pas être de sublimes automates et des maniaques de génie, doivent avoir et ont, le plus souvent, les autres qualités humaines, non seulement moyennes, mais supérieures encore [1]. » Il est difficile de rester dans une plus juste mesure, de réfuter mieux à l'avance les excès d'un philosophe trop logicien, de mieux justifier, — par un appel à l'expérience, — le souci qu'a toujours Sainte-Beuve des hommes et de la duplicité foncière de leur nature.

Dans ce groupe innombrable des directeurs, des solitaires, des religieuses, de leurs amis et de leurs ennemis, Sainte-Beuve sait donc retrouver l'individualité de chacun, la définir d'une formule assez précise et assez large pour la caractériser sans l'appauvrir. Mais les facultés humaines sont en nombre limité, comme en nombre limité leurs combinaisons. Assez naturellement, Sainte-Beuve est ainsi amené à distinguer quelques types généraux, à chacun desquels se rattachent plus ou moins étroitement plusieurs de ces individus. Dès qu'il a fait cette remarque, elle lui devient un principe de classification. Rien là de trop dogmatique, de trop logique, de trop *a priori* : c'est le procédé même dont usent les plus vivantes des sciences, les sciences naturelles. A ce mo-

[1] *Port-Royal*, I, 250.

ment se précise donc en Sainte-Beuve la théorie dont nous avons déjà aperçu les premiers linéaments, la théorie des « familles d'esprits ». Elle s'était formée peu à peu dans son intelligence, de l'étude *successive* de tant de personnages divers ; elle surgit maintenant définitive, comme une Minerve casquée et prête à l'action, de l'étude *simultanée* de tant de caractères différents. « Le contraste entre saint François de Sales et M. de Saint-Cyran n'est qu'un cas singulier d'un parallélisme plus général et continu. Il y a lieu dans le christianisme à différentes *classes et familles d'esprits*, qui, tout en s'y régénérant, le font cependant selon leurs caractères naturels et certains traits de complexion qu'ils ne perdent pas. Dès qu'il se trouve dans une société, dans un groupe, un nombre suffisant d'esprits réunis, toutes les formes naturelles et essentielles se produisent bientôt et sortent [1]. » Et, dès le début de *Port-Royal*, Sainte-Beuve avait expliqué en termes très nets non seulement la théorie même, mais l'application qu'on en peut faire en critique et en histoire :

Les *familles véritables et naturelles des hommes* ne sont pas si nombreuses; quand on a un peu observé de ce côté et opéré sur des quantités suffisantes, on reconnaît combien les natures diverses d'esprits, d'organisations, se rapportent à certains types, à certains chefs principaux. Tel contemporain notable qu'on a bien vu et bien compris vous explique et vous pose toute une série de morts, du moment que la réelle ressemblance entre eux vous est manifeste et que certains caractères de famille ont saisi le regard. C'est absolument comme en botanique pour les plantes, en zoologie pour les espèces animales. *Il y a l'histoire naturelle morale, la méthode* (à peine ébauchée) *des familles naturelles d'esprit*. Un individu bien observé se rapporte à l'espèce qu'on n'a vue que de très loin et l'éclaire [2].

Ainsi, dans l'esprit de Sainte-Beuve, cette classification n'est pas seulement un résultat. C'est aussi un instrument de recherche et d'appréciation, une façon de pénétrer plus avant dans les âmes semblables que notre expérience personnelle n'atteint pas. Les individualités contemporaines sont comme des échantillons, chacune d'une espèce différente, dont la classification nous aide à connaître, à nous représenter les membres éloignés. Sainte-Beuve, « nature seconde », est à lui-même un document pour comprendre d'autres natures secondes, Nicole ou Lancelot; comme Lamennais, « polémiste ardent », lui est un document pour connaître le controversiste infatigable qu'est Arnauld [3]. Ou

[1] *Port-Royal*, I, 216.
[2] *Ib.*, 55.
[3] *Ib.*, 441.

bien les types littéraires, contemporains puisqu'ils sont immortels, nous offrent le même secours : la Pauline de *Polyeucte* est le type de ces Françaises, Mme de Sévigné, Mme de Lafayette, Mme Roland, inégalement aimables, mais chez qui règne au même degré une solide, une saine, une parfaite raison [1]. D'autres fois enfin, tous sont dans le passé; mais, rapprochés par le critique, les membres de la même famille s'éclairent l'un l'autre, et, opposés aux membres de la famille contraire, ils s'en éclairent bien davantage et les éclairent à leur tour. Par saint François de Sales, nous pénétrons dans le groupe des doux du christianisme : saint Jean, saint Augustin peut-être, saint Basile et saint Grégoire de Naziance, saint François d'Assise et saint Bonaventure, Fénelon, etc.; par Saint-Cyran, dans le groupe des forts : saint Pierre, saint Jérôme, saint Athanase, saint Dominique, saint Thomas, Bossuet; et ces deux groupes en face l'un de l'autre, s'opposant, se définissent tous deux [2].

Je voudrais insister davantage sur ce point et montrer comment c'est visiblement *Port-Royal* qui a permis à Sainte-Beuve de compléter, de perfectionner cette théorie. Ce qu'il dit ici des familles de génies dramatiques me paraît offrir justement une instructive comparaison. Il distingue deux procédés et deux ordres de talents. Les uns, « en créant les personnages, les êtres divers dont ils ont animé la scène, ont eu cela de propre, de rester plus calmes, plus désintéressés, de moins se jeter, si l'on peut dire, à toute verve et à corps perdu dans tel ou tel de leurs personnages, si bien qu'en les lisant et en embrassant leur œuvre dans sa riche diversité, on ne sait lequel choisir, et lequel eux-mêmes auraient de préférence choisi : tous vivent chez eux et d'une vie confuse, variée et facile comme dans la nature [3] ». Les autres semblent d'un génie moindre : « le poète de cette vocation domine moins ses sujets, les choisit, les épouse plus conformes à lui-même et se porte sur certains points en entier; il s'y porte comme un lion. Mais en somme il ne dirige pas son talent, il le suit; il marche pour ainsi dire dans son talent, au moment de l'effusion, comme un homme ivre; il ne sait pas au juste où il en est; il trébuche par places et il se noie [4] ». A cela s'ajoute, pour Racine et ses pareils, une classe spéciale, un « mélange à part, un art singulier et accompli » qu'il faut

[1] *Port-Royal*, I, 139-140.
[2] *Ib.*, 214-216.
[3] *Ib.*, 148.
[4] *Ib.*, 148.

plus longuement démêler pour le faire sentir [1]. — Or, cette classification, nous avons déjà vu Sainte-Beuve l'ébaucher. C'était au temps de son romantisme et quand il était préoccupé surtout de questions d'expression pure, de style, de langue, de forme en un mot. Alors, les poètes, à ses yeux, — tous les poètes, indépendamment de leur nature, de leur genre, lyrique, épique, dramatique, — se rangent en deux familles, distinguées surtout par la façon dont s'y manifestent les talents : l'œuvre des uns est sublime, monumentale, mais abrupte, « à pic », irrégulière ; l'œuvre des autres est harmonieuse, symétrique, régulière, aisément accessible aux esprits moyens [2]. On voit la différence des deux classifications. La dernière, plus précise, se limite aux seuls génies dramatiques ; ce n'est plus d'une vague généralisation, c'est d'une induction précise qu'elle procède ; elle ne se fonde plus sur un caractère extérieur et subalterne, c'est sur un principe essentiel, fondamental, qu'elle est établie. La première était un développement littéraire ; la seconde est à la fois le résultat et l'instrument d'une enquête quasi-scientifique.

Enfin, et surtout peut-être, ce que Sainte-Beuve doit à *Port-Royal*, c'est d'avoir réappris à porter un *jugement littéraire* sur les œuvres et les hommes dont il parle [3]. Depuis un certain temps, depuis son romantisme ébranlé, il avait comme oublié de le prononcer. C'est qu'en effet, depuis ce temps-là, il n'avait plus de critérium littéraire. Aucune doctrine bien nette et bien cohérente n'avait remplacé en lui la doctrine romantique. Les écoles auxquelles il s'était dans la suite attaché, n'attribuaient qu'une importance secondaire à l'art : elles s'occupaient de philosophie, de religion et ne lui offraient point en littérature un système lié d'idées, sur lequel appuyer un jugement. D'ailleurs, depuis ce temps-là, c'était d'individus surtout qu'il s'était occupé. Il était en quelque sorte resté à l'intérieur de leur personne : il avait scruté leur âme, sondé leurs convictions, analysé leurs facultés, leurs sentiments, leurs tendances morales. Il n'en était pas sorti pour les confronter explicitement ni avec un idéal, ni avec les autres écrivains. Je ne veux pas dire, bien entendu, que, malgré cela, il n'avait pas jugé. On juge toujours, par rapport à soi, à ses propres idées, à son tempérament propre, à défaut d'autre règle ; et ce jugement même est d'autant plus

[1] *Port-Royal*, I, 149.
[2] *P. Litt.*, I, 69, sqq.
[3] Cf. Brunetière, *Évolution des genres*, 232.

absolu en ses résultats qu'il est plus relatif, plus subjectif dans ses considérants inexprimés. Le fait seul de choisir un auteur pour en parler en détail, soit avec sympathie, soit avec réserve, atteste que Sainte-Beuve, — puisqu'il le choisissait, — le tirait de la foule, le considérait comme supérieur à ceux qu'il négligeait. Mais c'était là un jugement tout à fait sous-entendu, enveloppé, qui non seulement n'était pas le but final auquel le critique tendait mais même était parfois à peine insinué, n'était jamais formulé avec quelque rigueur et avec des « attendus » explicites. *Port-Royal* assurément n'a pas fourni à Sainte-Beuve un critérium nouveau, une doctrine vraiment littéraire. Mais le sujet même, lui interdisant de se restreindre à un individu, lui a offert presque de force des points de comparaison. Quand il a eu à traiter de Saint-Cyran et de M. de Sacy ou de M. Singlin, d'Arnauld et de Nicole, de Pascal, — sans compter saint François de Sales, Montaigne, Molière, Racine et tous ceux qu'il a introduits sans y être contraint par son sujet ; — quand il a eu à traiter de tous ces hommes, de nature ou de valeur si différentes, il n'a pas pu ne pas sentir qu'ils étaient de nature et de valeur différentes. Si les *Provinciales* ont fait plus d'impression sur son esprit, ont plus agité son imagination que la *Lettre à un duc et pair*, si les *Pensées* ont frappé son âme, ému son cœur, plus que les *Essais de Morale* ; cela ne pouvait tenir qu'à la différence intrinsèque de Pascal avec Arnauld et Nicole. Les idées théologiques et philosophiques, les doctrines de la grâce et de la liberté, les opinions sur les cinq propositions, dans leur ensemble, étaient les mêmes chez l'un et chez les autres. Si pourtant l'un d'eux avait donné de ces pensées communes une expression plus parfaite ; si, passant par sa bouche ou sa plume, les mêmes vérités ou les mêmes erreurs prenaient comme un son nouveau, une valeur nouvelle, une nouvelle efficacité ; si des débats, fastidieux avec les autres, devenaient avec lui pleins de vie et d'intérêt ; si enfin il semblait de plus en plus s'adresser à tous les hommes et les captiver ou les maîtriser tous, tandis que les autres ne restaient de grands écrivains, des maîtres de la pensée, que pour les théologiens et les jansénistes : — il y avait donc quelque chose qui établissait une différence entre eux et lui. Puisque cette différence ne pouvait se trouver dans le fond même des idées, elle ne pouvait être que dans la forme qu'il donnait à ces idées : dans la forme au sens large du mot, la forme non telle que l'entend un rhéteur, mais comme l'entend un philosophe et un poète. Alors, Sainte-Beuve désormais juge. Il n'impose pas une règle littéraire à ces œuvres, une

loi littéraire à ces hommes ; mais il déduit son appréciation d'une comparaison ou formelle, ou tacite, qu'il a faite entre elles et entre eux. « Rotrou est de beaucoup inférieur à Corneille ; mais quand il monte, c'est dans le même sens et sur les mêmes tons : il aide à mesurer l'échelle... Le grand Corneille est au premier rang, le bon Rotrou ne vient lui-même qu'au second ; il vient tout derrière, et, par moments, presque coude à coude avec Corneille... On retrouve ici chez Rotrou, mais grossis, tous les défauts de Corneille ; c'est comme un frère cadet, qui ressemble à son aîné, mais en laid... On y trouve même l'image à un degré de plus que chez Corneille, qui est volontiers plus abstrait... Corneille, d'ordinaire, est noble, ou enflé, ou subtil, ou, au pis, un peu comique de naïveté : il n'est pas vulgaire. Rotrou l'est... Si Corneille allait quelquefois au hasard, Rotrou s'y lançait encore plus [1]. » Je n'ai pas cherché cet exemple. Quand j'ai ouvert le livre pour y puiser des jugements littéraires de Sainte-Beuve, c'est le premier qui me soit tombé sous les yeux. Et l'on y voit à plein comment c'est par la comparaison que Sainte-Beuve a été amené à sentir la différence des talents, comment c'est par la comparaison qu'il a été amené de nouveau à juger. En voici un autre encore, non moins significatif : « Ce que je tiens surtout à observer dans les principaux de ces caractères, c'est, à côté de la supériorité morale, celle de l'esprit, s'il se peut, la portée des vues. Très peu d'hommes à Port-Royal et dans le jansénisme ont eu cette portée de coup d'œil, et je les compte. Trois en tout et pour tout : Saint-Cyran, Jansénius et Pascal. C'est la génération vraiment grande..., etc. [2] » C'est ainsi que Sainte-Beuve, ayant appris à voir quelle distance sépare les hommes, apprend qu'il importe de leur accorder une place et une valeur différentes : Pascal a plus d'un livre à lui seul ; Arnauld et Nicole n'en ont pas un pour chacun. C'est ainsi surtout qu'il apprend la nécessité de les juger : il les juge tous en effet, comme il juge hardiment saint François de Sales [3], M. de Sacy [4], etc.

Mais tirer un jugement d'une comparaison, cela implique au moins qu'on s'est fait pour soi-même une mesure des grandeurs ; cela prouve qu'on s'est construit une échelle d'après laquelle on assigne à chacun son rang, puisqu'il y a des rangs. Quelle est donc l'échelle de Sainte-

[1] *Port-Royal*, I, 147-169.
[2] *Ib.*, III, 94.
[3] *Ib.*, I, 240.
[4] *Ib.*, II, 333.

Beuve ? Nulle part il ne l'indique d'une façon expresse. Mais il n'est peut-être pas impossible de la retrouver. Quand Sainte-Beuve déclare Rotrou inférieur à Corneille, c'est parce qu'il y a chez lui « tout un attirail de ressorts par lesquels il faut passer [1] », qu'on y touche du doigt l'emphase, la vaine pompe, les passages empoulés, les invraisemblances morales [2], que « la machine se voit trop [3] », qu'on y rencontre de la vulgarité, du romanesque, des tirades théâtrales, des inégalités, des scènes ridicules ou d'un comique déplacé [4] ; quand il critique saint François de Sales, c'est que l'évêque de Genève laisse percer « l'Euphuisme, le Gongorisme de la dévotion [5] » ; quand il blâme Mgr de Belley, c'est à cause de « son badinage très profane d'expression », de son « badinage qui prête au rire et s'en accommode », de ses « fleurettes », de ses « calembours » [6] ; et il a des raisons analogues contre les étranges paradoxes de Saint-Cyran [7] ou les *Enluminures* de M. de Sacy [8]. Mais tout cela, ce sont des remarques de « goût », et pas autre chose. C'est donc au nom du goût seul que Sainte-Beuve juge.

Seulement, ce critérium, — arbitraire en somme, et dangereusement subjectif, — est heureusement complété par d'autres qualités de l'esprit de Sainte-Beuve. Cet humaniste — Combien de fois ne l'avons-nous pas remarqué ? — a le sens du réel et l'amour de la nature vraie : on n'a donc pas à craindre que son goût ne soit trop étroit et ne s'effraye trop vite. Mais surtout ses lectures sont innombrables, ses connaissances variées, ses expériences multiples ; et toutes ensemble ont singulièrement élargi son intelligence qui, par nature, était déjà si ouverte. On se rend mieux compte de l'étendue de cette intelligence quand on examine de près ce qu'il a dit de Pascal. Un critique classique n'eût songé sans doute qu'à admirer. Un critique timoré comme ceux du XVIIIme siècle lui eût reproché, sans doute, des hardiesses d'expression, des libertés de style contraires aux règles reçues : il y eût trouvé des excès, du trop. Sainte-Beuve, lui, y trouve des lacunes. Il a été poète, il veut ou il croit l'être encore ; et il regrette que Pascal n'ait pas eu un véritable sentiment de la poésie. Il a eu du goût pour l'histoire ; et il sent que Pascal l'étudie

[1] *Port-Royal*, I, 151.
[2] *Ib.*, 153.
[3] *Ib.*, 156.
[4] *Ib.*, 161-169.
[5] *Ib.*, 240.
[6] *Ib.*, 241.
[7] *Ib.*, 271.
[8] *Ib.*, 333.

seulement en apologiste, accepte avec une certaine indifférence ou avec trop peu de sens critique les traditions reçues. Il a étudié les sciences; et il souffre de ce que Pascal les diminue et les rabaisse en leur interdisant les hypothèses fécondes. Il a fait des études de médecine; et il est choqué de voir que Pascal tient si peu compte de « la vie physiologique [1] ». De tous ces « élargissements », aucun ne lui manque, à lui; si c'est le goût qui lui dicte ses jugements, ce goût, du moins, n'a rien d'étroit, uni qu'il est à une intelligence rare, universellement ou presque universellement informée.

Olivier nous atteste que Sainte-Beuve regardait ce livre comme « son œuvre capitale [2] ». Et Sainte-Beuve avait raison. Je ne crois pas qu'on exagère en disant que *Port-Royal* est le centre de sa vie littéraire [3]. C'est là qu'il a, pour la première fois, parfaitement uni les diverses tendances, heureusement hiérarchisé les diverses aptitudes de son talent. C'est là que son inspiration poétique, renonçant à se creuser un lit séparé, que sa vocation de romancier, renonçant à se faire un cours distinct, sont venues se jeter, s'absorber, se fondre dans sa critique. C'est là que ses dons de psychologue et ses dons d'historien ont contracté une indissoluble alliance. C'est là enfin qu'il s'est révélé à lui-même, qu'il a révélé aux autres l'ampleur, la plénitude, la souplesse de son esprit. Taine l'a défini quelque part « un connaisseur d'hommes, un observateur passionné et délicat de toutes les singularités morales, un lettré élevé dans la poésie, le roman, la critique, un esprit ayant emmagasiné en soi les innombrables formes changeantes et les profonds mécanismes compliqués qui constituent et distinguent parmi tous les autres le moindre individu humain [4] ». C'est dans *Port-Royal* que Sainte-Beuve, pour la première fois, répond pleinement à cette définition; et sans *Port-Royal*, ni le Sainte-Beuve des *Lundis*, ni le Sainte-Beuve des *Nouveaux Lundis* ne l'eussent peut-être aussi bien justifiée.

Mais nous ne nous arrêtons point sur ce sommet : il nous faut suivre encore dans sa vie son évolution ultérieure. Au moment où Sainte-Beuve va quitter Lausanne, examinons donc quel il est devenu et pesons les gains qu'il a réalisés dans cette laborieuse année. Un témoignage irrécusable, donné à lui-même et aux autres, qu'il est capable d'embrasser

[1] *Port-Royal*, III, 105.
[2] Olivier, 48.
[3] Cf. Rambert, *Études littéraires* (Lausanne 1890) : *Sainte-Beuve et Port-Royal*.
[4] Extrait cité par Victor Giraud, *Essai sur Taine* (3me édition, Hachette, 1900), p. 236.

de vastes ensembles et de peindre des groupes aussi bien qu'il sait peindre des individus; un perfectionnement des qualités déjà acquises; une précision plus grande apportée à certains principes de critique qu'il avait déjà ; une conception neuve, originale, féconde de « l'histoire naturelle des esprits » et de la méthode des « familles d'esprits »; le sentiment de la nécessité de juger en littérature : tels sont donc les bénéfices que, pour son compte, Sainte-Beuve a retirés de *Port-Royal*. Ils sont tous d'ordre intellectuel. Dans l'ordre moral, je le crains, les résultats sont moins heureux et ne correspondent point aux espérances. Assurément, Sainte-Beuve s'est reposé de la vie enivrante de Paris et s'est éloigné de certaines causes de trouble. Assurément aussi, il a mieux compris ce que c'est que la religion intérieure et il a enrichi son expérience religieuse. Mais, en revanche, il s'est assuré une fois de plus qu'il n'était pas né pour la foi. Il écrivait à V. Pavie, le 26 mai 1838 :

Vous me dites, mon cher Pavie, de bien bonnes choses et des espérances trop belles sur l'effet moral que vous attendez de ce cours sur moi. Hélas! il est trop certain que, s'il ne me fait pas de bien, il me fera grand mal. On ne touche pas impunément aux autels; et, en supposant que j'aie fait quelque bien autour de ma parole, on ne fait pas impunément du bien si l'on n'en reçoit au cœur soi-même. Aussi, je vous parle peu de ce cœur, toujours flottant, toujours repris, et qui ne se sent un peu heureux aujourd'hui que d'un plus libre rayon de printemps [1].

« S'il ne me fait pas de bien... »? Sainte-Beuve en doute peut-être encore; nous savons, nous, qu'il ne lui en a point fait.

[1] Th. Pavie, 224.

XIII

DE PASCAL A LA ROCHEFOUCAULD

I. Sainte-Beuve à son retour de Lausanne. Ruine de l'espérance même d'une foi religieuse; abstention de tout sujet religieux; indifférence entre les systèmes. Ruine de ses espérances politiques; résignation boudeuse au régime. Ruine de ses espérances littéraires : girondin en littérature, il rompt avec le romantisme et avec la réaction; le juste-milieu en littérature : le bon et le mauvais du romantisme, les limites posées de son romantisme, horreur de l'école réaliste. Mélancolie de toutes ces ruines. Ses déceptions d'ambitieux, de poète, d'amoureux, d'homme même : colère et désespoir.

II. Ses tendances contradictoires et les trois formes que prend sa critique pour les exprimer à la fois ou tour à tour. — Critique lyrique et subjective d'où naît une critique collaboratrice, souvenir et legs de son époque romantique. — Critique psychologique et analyste et les élargissements qu'elle doit à *Port-Royal :* l'histoire naturelle des esprits, la faculté-maîtresse et les familles d'esprits, l'infinie diversité des esprits; comment la critique moraliste naît de la critique psychologique. — Critique dogmatique naissante : *Port-Royal* a montré à Sainte-Beuve la nécessité de juger, mais il est arrêté par la difficulté de fonder les jugements; l'article sur les ***Recueillements poétiques***. Critique historique également naissante : le scepticisme de Sainte-Beuve en histoire ne l'empêche pas de tirer parti de la méthode historique. Comment il associe la critique dogmatique et la critique historique.

III. Clôture en quelque sorte officielle de cette période de sa vie. Article sur *La Rochefoucauld :* scepticisme absolu et pessimisme. Article sur *Dix ans après en littérature :* la tâche de la critique, pour maintenir et conserver ce qui reste des bonnes lettres.

« Dans cette vie de fatigues et de dispersion ou de retraite hargneuse, dans cette vie sans solennité domestique, surtout pour les gens qui errent comme moi, où sont les fleurs ? où sont les sourires..... ? »

(*Lettre* à Olivier, 26 décembre 1838.)

« Il y a ainsi au fond de la plupart des talents un pis-aller honorable, s'ils savent n'en pas faire fi et comprendre que c'est un progrès. Il faut tôt ou tard, bon gré mal gré, y consentir : la critique hérite finalement en nous de nos autres qualités plus superbes et plus naïves, de nos erreurs, de nos succès caressés, de nos échecs mieux compris. »

(*Portraits Contemporains*, II, 487.)

I

Sainte-Beuve, parti pour Lausanne avec tant d'enthousiasme, n'en rapportait point tout ce qu'il était allé y chercher. Il espérait peut-être, — si nous avons bien interprété certaines intentions qui percent dans l'article sur Vinet, — trouver là une forme de christianisme plus libre, plus moderne, plus intérieur, qui satisfît à ses aspirations et où se fixeraient à la fois son intelligence et son cœur. Et il lui avait bien fallu reconnaître que l'essence même du christianisme se heurtait dans son âme à des obstacles invincibles, que son esprit, ouvert dans sa jeunesse au dieu Pan, et son tempérament, trop longtemps asservi au dieu Priape, répugnaient également aux doctrines et à la loi de l'Évangile. Il espérait en rapporter toute finie et sinon prête, au moins presque prête pour l'impression, l'œuvre imposante qu'il méditait depuis si longtemps. Et, sans doute, son *Port-Royal* avait fait un grand pas vers l'achèvement. Mais, comme il arrive, une foule de questions de détail s'étaient encore posées au moment même où il esquissait le plan d'ensemble et traçait les grandes lignes de sa construction. Avec son louable souci de l'exactitude et de la vérité, il sentait que la rédaction lui demanderait encore bien du travail et du temps : et le « chef-d'œuvre », par où ce bon ouvrier voulait obtenir ses lettres de maîtrise, se trouvait encore indéfiniment retardé, — sans qu'il pût même prévoir que les dernières pièces en seraient seulement assemblées à vingt ans de là. Il espérait enfin calmer son âme dans la vie paisible,

familiale et provinciale, dont Lausanne lui avait inspiré le vœu, du premier jour où il l'avait vue. Et, sans doute, ces quelques mois avaient été dans son existence comme une oasis de tranquillité ; sans doute, certaines douleurs sentimentales qu'il y apportait de Paris s'y étaient calmées ou atténuées; sans doute enfin, l'agitation trépidante de la vie d'homme de lettres, de rédacteur de revues parisiennes lui avait été épargnée dans la compagnie des Olivier et de Vinet. Mais il lui suffit de rentrer à Paris pour être immédiatement repris et secoué par le tourbillon, pour y retrouver ces troubles qu'il avait cru y laisser, — qu'il y avait laissés, mais en dépôt seulement. Le 26 décembre 1838, — il était à peine de retour, — il écrivait à Olivier :

Je voudrais avoir grande joie au cœur pour vous offrir quelque bouquet de jour de l'an. Si j'étais près de vous comme l'an dernier, je ne serais pas embarrassé. Votre joie serait la mienne, et je vous porterais le bouquet cueilli par vous. Mais ici, dans cette vie de fatigues et de dispersion ou de retraite hargneuse, dans cette vie sans solennité domestique, surtout pour les gens qui errent comme moi, où sont les fleurs, où sont les sourires, sinon ceux que vous donnent les amis heureux [1] ?

Néanmoins, il ne revenait pas de Lausanne comme il y était allé. Si son esprit, sa vie même flottaient encore, du moins la véritable angoisse, la pénible attente dont il souffrait quelques mois auparavant avaient disparu. Maintenant, au fond de lui-même, il n'a plus d'incertitude sur la voie qu'il doit suivre. Il s'y engage, il la suit lentement. Il n'est pas encore arrivé au but; mais il sait quel est ce but et quelle conclusion précise il donnera un jour, — il donnera bientôt, — à son voyage d'enquête à travers les religions et les philosophies. Il le sait bien; car lorsqu'il écrit pour lui seul, il l'exprime avec une netteté sans réserves : « Près d'Aigues-Mortes, 1839. Mon âme est pareille à ces plages où l'on dit que saint Louis s'est embarqué : la mer et la foi se sont, depuis longtemps, hélas! retirées... [2] » A la vérité, un hélas! accompagne cette profession de scepticisme; l'image même suggère quelque chose de désolé : une grève aride où n'apparaît aucun tamaris à l'ombre duquel s'asseoir et se reposer. Mais la comparaison, en même temps, exprime ce qu'il y a d'irréparable, d'inéluctable, dans ce reflux : rien désormais ne pourra ramener sur ces plages désertées le flot salubre qui jadis les embellissait et envoyait pour féconder

[1] Rambert, *Juste Olivier*, 288.
[2] *P. Litt.*, III, 540, *pensée* 1.

la terre ses brises humides. C'est bien la « foi », et non pas telle religion, c'est bien tout le christianisme, et non pas telle forme du christianisme, qu'a délaissé Sainte-Beuve. Lorsque, quelque temps après, il va visiter en un même voyage et la Rome des Papes et la Lausanne de Vinet, ni l'une ni l'autre n'ont su le convaincre. La Rome pontificale, écrit-il à V. Pavie, m'a déplu : « mais, pour mieux dire, je n'y ai pas regardé et n'ai aucun droit de juger. Mon instinct, sèchement, s'en est détourné pour le moment, comme s'il sentait que cela ne lui irait pas. » Un instant après, il avoue bien que Lausanne l'a charmé ; mais il ne veut pas que son ami s'y trompe : elle l'a charmé comme charme le petit Liré et le coin du feu après le *Jactatus et undis :* « Du calvinisme, j'en suis très peu fou [1]. » De tout son passage à travers les différents cultes où se manifeste l'inspiration chrétienne, il n'a gardé, — surtout, je pense, par l'influence des derniers qu'il ait étudiés [2], — il n'a gardé qu'un certain sentiment de cette inspiration elle-même. Ce qu'il a aimé uniquement à Rome, ç'en a été « les petites églises et les couvents détournés, les basiliques où l'on n'entre qu'en sonnant, en passant par le cloître et où l'on respire, dès l'abord, l'odeur du christianisme primitif [3] ». S'il est enchanté du cours de Vinet, s'il serait volontiers « fou » de Vinet lui-même, c'est que Vinet « est si peu calviniste, lui, et qu'il veut écrire une vie de saint François de Sales avec amour [4] ». Ce qu'un évangéliste peut aimer et faire aimer d'un saint catholique, voilà le maximum de ce qu'il accepte, ou plutôt voilà le résidu que son éclectisme extrait du christianisme.

Je sais bien qu'alors Sainte-Beuve commence à rédiger son *Port-Royal* et qu'il y trouve assez d'occasions de traiter des choses religieuses ou même théologiques. Je ne puis m'empêcher cependant de remarquer à cette date l'absence complète d'articles consacrés à ces questions, ou même, dans des articles quelconques l'absence complète d'allusions aux problèmes de cet ordre. Quelle différence avec ceux qui avaient précédé le départ pour Lausanne ! Depuis Saint-Simon jusqu'à la défection ou même jusque bien après la défection de Lamennais,

[1] *Lettre* à V. Pavie, août 1839. (TH. PAVIE, 230). — Cf. la lettre du 22 juin à Olivier (RAMBERT, *J. Olivier*, 290).

[2] Cf. l'antithèse entre les « pompes du Vatican » et l' « impression profonde, intime, toute chrétienne, d'un christianisme tout réel et spirituel » que lui donnent les cours de Vinet (*P. Litt.*, III, 508).

[3] *Lettre* à V. Pavie, juillet 1839 (TH. PAVIE, 221).

[4] *Lettre* à V. Pavie, août 1839.

ces sujets-là l'obsédaient, pour ainsi dire. Il semblait n'en pouvoir détacher sa pensée ni sa plume : l'inquiétante question religieuse se dressait toujours devant lui, comme ces hauts sommets d'un massif puissant qui dominent toutes les vallées environnantes et attirent à eux de toutes parts les yeux du voyageur. Maintenant, il ne s'en occupe plus. Il n'a pas besoin de retourner le problème sous toutes ses faces, d'en rechercher, d'en éprouver les solutions variées. En principe, il connaît la seule solution qu'il puisse accepter et il la laisse d'elle-même pénétrer sa pensée; il attend patiemment que les conséquences qu'elle porte en elle se déroulent et se déploient toutes seules sous ses yeux attentifs. Ou bien peut-être évite-t-il, par raison de convenance en quelque sorte, d'exprimer tout haut ses négations. Il est plongé dans son *Port-Royal;* il voudrait le traiter d'un bout à l'autre avec le zèle attendri qu'il a mis à le professer, au début surtout; et, comme un enfant qui demeure immobile, retenant son souffle même, pour qu'un mouvement trop brusque ne crève point la bulle irisée qu'il gonfle en l'air, lui, il évite de prononcer les mots fâcheux qui dissiperaient l'atmosphère d'illusion où il tient à rester. C'est une dernière marque de respect qu'il donne à son sujet que de se refuser aux examens de conscience qui altèreraient ou détruiraient en lui les émotions pieuses. Mais il n'aurait pas même essayé de conserver épanouies ces fleurs éphémères, s'il avait su à l'avance combien de temps encore devait durer son *Port-Royal.*

Que ce soit l'une ou l'autre de ces raisons, ou toutes les deux peut-être, Sainte-Beuve ne se hâte point de chercher un autre système qu'il puisse substituer au christianisme évanoui. Ce n'est pas un de ces esprits à qui l'absence de théorie est comme insupportable, et qui ne sauraient en quelque sorte vivre, s'ils n'ont une doctrine bien cohérente et bien suivie qui leur serve d'armature intérieure. Il procède dans sa vie comme dans ses portraits, par petits coups successifs, contradictoires même parfois, par retouches; et il n'en arrive pas moins à une unité réelle dans l'une comme dans les autres. D'ailleurs, quel système parmi ceux qui étaient à la mode eût été capable de lui plaire ? L'éclectisme triomphant ? Il avait pu s'y laisser prendre en quittant le matérialisme à la Diderot; mais bien vite et pour jamais, il avait percé à jour ce qu'il y a de superficiel, d'inconsistant, dans ce plagiat spiritualiste de tant d'autres systèmes et, maintenant surtout (vers 1840), dans cette espèce de contrefaçon laïque du christianisme. Serait-ce le fatalisme, qui chez les historiens d'alors commence à

triompher à son tour (au point qu'ils semblent insinuer par la littérature et l'histoire une philosophie déterministe, qui n'oserait pas se présenter toute nue et dans sa sincérité théorique)? Mais ce fatalisme suppose derrière et sous lui une construction métaphysique : il faut tout un système hypothétique qui l'échafaude et l'appuie. Or ces édifices-là répugnent à la tournure d'esprit de Sainte-Beuve : il est enchanté, quand l'occasion s'en présente, de montrer ce qu'ils ont de gratuit, de factice, de trop simplifié, de trop commode aux historiens, pour être bien vrais [1]. Seulement, — ce qui est important, car c'est la révélation d'une tendance innée chez lui, et si j'ose dire, le poteau indicateur de la voie secrète qu'il suit, — ce fatalisme qu'il rejette, lorsqu'on le lui impose par une déduction métaphysique, lui-même, il le réinstalle sans bruit, quand il peut le rattacher à des observations de faits réels et le baptiser plus simplement : « la force des choses [2] ». Cette liberté humaine qu'il semble revendiquer contre ceux qui la nient au nom d'une théorie pure, il la nie à son tour, quand il peut le faire en l'atténuant jusqu'à l'anéantir : « On oublie trop, en traitant soit avec les individus, soit avec les nations, ce qui est du fond de leur caractère... C'est comme quelque chose d'inéluctable au fond et de fatal ; il semble que ce soit désagréable et humiliant de se l'avouer. Homme et nation, on suppose volontiers qu'on se convertit du tout au tout. Or le caractère d'une nation, modifiable très lentement à travers les siècles, toujours très particulier, est moins changeable encore que celui d'un individu, lequel lui-même ne change guère... Le caractère, quelquefois masqué chez les nations comme chez les individus par les moments de grande passion, reparaît toujours après [3]. » Si le caractère est bien chez l'homme ce que l'homme ne s'est pas donné mais a reçu et subit, puisque l'homme ne le change pas, toute philosophie de la liberté a tort ; et je ne sais quel matérialisme aura raison, — à moins que ce ne soit un panthéisme. Mais Sainte-Beuve n'a cure de nous le dire ici. Il ne songe même pas à remonter à un principe logique. Il se laisse aller à ses tendances sans vouloir en faire un système, et sans en éprouver le besoin.

De même qu'il donne en quelque sorte sa démission d'homme préoccupé des choses religieuses, il donne sa démission de citoyen

[1] *P. Litt.*, II, 160 et 176-177.
[2] *Ib.*, 177.
[3] *Ib.*, 163.

qui a souci des choses politiques : en ce domaine encore, il s'assied dans une inaction voulue. Là aussi, la solution de principe est donnée déjà. Mais c'est la même qu'il avait trouvée, il y a longtemps, au même problème : la solution girondine. Il a toujours, *au fond*, la même admiration pour « le premier moment et les espérances de l'aurore de 89 », en même temps que la même horreur du jacobinisme et de la Terreur [1]. Son héros est toujours Washington, homme « de Plutarque », homme unique dans l'histoire : car il offre ce miracle d'être à la fois « homme de gouvernement et homme de liberté, homme d'une intégrité morale inaltérable », d'une entière vertu, dont le nom va rejoindre « les noms presque fabuleux d'Épaminondas et des héros de la Grèce [2] ». Seulement l'issue du mouvement girondin lui a bien montré que ces instants surhumains sont passagers. Il se demande avec anxiété si cet « unique exemple » de Washington est probant, si des circonstances tout exceptionnelles ne lui ont pas seules permis d'accomplir sa grande œuvre par des moyens irréprochables. Les Girondins et Washington, il est tout près de les reléguer dans le domaine de l'idéal. C'est que, malgré lui, il sent bien que la Révolution est « entièrement terminée, sous les formes du moins qu'elle a présentées à chaque reprise durant l'espace de quarante ans », et qu'en partie son résultat est « manqué ». « La société paraît se contenter aujourd'hui d'être gouvernée en vue principalement de ses intérêts matériels et de ses jouissances : pour peu qu'on ait envie de le croire, on la peut juger provisoirement satisfaite sur ses droits, tant la démonstration de son zèle est ailleurs. Et c'est à ce point de vue essentiel qu'on doit surtout dire que la Révolution française est terminée, que ses résultats sont en partie obtenus, en partie manqués et que l'esprit, l'*inspiration* qui l'a soutenue dans sa longue et glorieuse carrière, fait défaut... Quels que puissent être les regrets amers, silencieux ou exagérés, de quelques individus fidèles à leurs souvenirs, l'inspiration qui, de 89 à 1830, n'avait pas cessé sous une forme ou sous une autre... d'agir et de pousser et de vouloir vaincre, cette inspiration s'est retirée tout d'un coup et a comme expiré au moment où, dans un dernier éclat, elle devenait victorieuse [3]. »

S'il en est ainsi, si l'opinion publique fatiguée s'est détournée de

[1] *P. Litt.*, II, 231, sqq.
[2] *Ib.*, 161.
[3] *Ib.*, 141, sqq.

ce qu'elle embrassait jadis avec tant d'ardeur, que faire? Rien, sinon se résigner, — tout en protestant un peu contre « la corruption, l'égoïsme et l'influence masquée de toutes les roueries », contre les « penchants plus ou moins nobles », « agréés par les gouvernements comme des garanties [1] ». C'est ce que fait Sainte-Beuve. Désormais, s'il signale au passage les quelques scandales qu'entraîne nécessairement avec soi le régime parlementaire, c'est rarement, en passant, et par des allusions si peu précises qu'il a cru parfois devoir les éclairer plus tard par une note : « En assistant à quelques séances de nos Chambres...... X. de Maistre comprenait peu l'utilité de tout ce bruit et on aurait eu peine, je l'avoue, à la lui démontrer pour le moment. Il était tombé aussi dans un quart d'heure trop désagréable pour la forme représentative : que ne prenait-il un instant plus flatteur [2]. » Et ailleurs : « Dans la sphère religieuse et politique, il est arrivé à Lamennais de tomber, précisément comme hier tel illustre qui le plaignait est lui-même tombé dans l'enceinte parlementaire : la seule différence est dans la hauteur des questions d'où chacun est tombé [3]. » S'il lui arrive d'être écœuré de la platitude universelle des hommes politiques d'alors et de s'écrier avec passion : « Vienne un homme, n'importe lequel, mais un homme enfin, qui monte un jour sur le dos de cette société et se sente fort : comme il se vengera à bon droit et lui donnera de l'éperon [4] ! » c'est dans une lettre privée, écrite à un ami intime, et le public ne lit rien de ces vœux. Que dis-je, il n'en lit rien? il lirait parfois le contraire. N'est-ce pas un hommage rendu aux bienfaits du régime (et rendu de mauvaise grâce, par un mécontent, ce qui en double le prix), que cette phrase : « N'est-ce pas surtout dans les gouvernements de majorité, *si excellents à la longue pour les garanties et les intérêts*, que le goût souffre et que les délicats sont malheureux [5] ? »

Sainte-Beuve a bien raison de le dire : « L'opinion, soit politique, soit littéraire, se détend un peu [6]. » Ou, pour employer une autre de ses formules, plus forte encore et pour lui peut-être plus juste : « à un certain point, la poussée manque, le ressort casse [7]. » En lui, pour

[1] *P. Litt.*, II, 144-145.
[2] *P. Cont.*, III, 60.
[3] *Ib.*, I, 350 et la note sur la « coalition » et Guizot.
[4] 18 avril 1839. Inédit.
[5] *P. Litt.*, II, 293.
[6] *P. Cont.*, V, 482.
[7] *Ib.*, I, 349.

ce qui concerne la politique, le « ressort est cassé ». Il était du parti du mouvement et il s'arrête. Quelle différence si grande le sépare alors du parti de la résistance? Presque rien : une nuance, et la rancune de son propre affaissement.

Comme en politique Sainte-Beuve se sépare du parti du mouvement, il s'en sépare encore en littérature, — dans la même mesure, et pour les mêmes raisons. Ce rapprochement que je fais là n'est point arbitraire. C'est Sainte-Beuve lui-même qui le fait, et sous forme de théorie psychologique. « Non seulement en politique, mais en tous les genres et dans toutes les carrières », il y a « l'homme de 89, le girondin et le jacobin » : ce sont « trois familles d'esprits ». L'homme de 89, à distance, et avec une espèce de regret de ne pas l'avoir été lui-même, c'est l'idéal de Sainte-Beuve. Celui-là « apporte au monde sa part d'innovation et de découverte, mais ne prétend pas le détruire tout entier pour le refaire; il ouvre sa brèche, mais il reconnaît bien vite, en avançant, de certaines mesures imposées par le bon sens et le fait, par l'honnêteté et le goût »: c'est, si j'ose employer ce néologisme, l'*évolutionnaire*. Le girondin, lui, est un révolutionnaire, mais modéré et, à la réflexion, capable de sagesse. Il est « téméraire, plus perçant et plus étroit »: il s'engage dans « des inconséquences et de fausses voies »; il plaît à l'imagination qui « le voit surtout romanesque et poétique ». Mais si le girondin a marché dans un temps avec le jacobin, une limite « non douteuse » l'en sépare; si, avec lui, il est « allé aux extrêmes », « une certaine honnêteté de goût, de sentiment le tient, le saisit et le sauve ». A un moment, il dit avec netteté : Je n'irai pas plus loin; et laissant le jacobin à ses violences, il se tourne alors vers l'homme de 89; comme lui, sans abjurer, il « se ralentit, se resserre et attend aux endroits impossibles, sans forcer, sans renoncer ». Quant au Jacobin, lui, rien ne l'arrête et il ne sait pas même ce que c'est que la modération. « Tout en éprouvant du respect pour la force éminente de quelques-uns en cette famille d'esprits, Sainte-Beuve avoue ne sentir que du dégoût pour les incroyables gageures, les motions à outrance et l'impudeur native de la plupart. » Ne vous y trompez pas : il s'agit bien du romantisme et non de la politique. Sainte-Beuve a eu soin de dire en commençant cette virulente sortie : « Je ne parle point *du tout* de la politique, mais de la littérature, de la poésie, de la critique »; et il a soin de dire en la terminant : « Oh! *même en simple révolution littéraire*, heureux qui n'a été que de 89 et qui s'y tient! c'est la belle cocarde : *girondin, passe encore; on en revient*

avec honneur sauf amendement et judicieuse inconséquence : mais, de 93, jamais [1] ! » 93, ici, c'est la littérature de celui qui « a mis le bonnet rouge au vieux dictionnaire », de Hugo ; c'est l'école et la doctrine du « Cyclope littéraire ».

Mais pour jouer ce rôle d'homme de 89, ou de girondin repentant, ce n'est pas assez de se séparer des terroristes ; il faut aussi, de l'autre côté, lutter contre la réaction encouragée. Sainte-Beuve n'y manque pas. Après avoir coupé les ponts entre l'auteur d'*Hernani* et lui, il se retourne contre Nisard.

Je ne suis pas devenu, grâce à Dieu, de ceux qui disent qu'une barrière dorénavant ferme l'arène et qu'il faut s'arrêter...! Depuis quelque temps, on établit en poésie un grand chemin à pente inévitable de Virgile à Lucain et de Lucain à Claudien. C'est là, j'ose le dire, un *pont-aux-ânes* un peu trop commun et trop simple ; je demande la permission de n'y point passer... Si nous savions tous ces alexandrins (dont Properce a su tirer parti), nous aurions bien des exemples de la manière ingénieuse d'échapper à cette décadence inévitable dont on exagère la loi. Une décadence dont s'accommodaient Virgile et les meilleurs des Latins pour en faire leur profit, me conviendrait assez, faute de mieux ; et nos critiques soi-disant classiques, s'ils y réfléchissaient, se verraient forcés de modifier dans leur plan de campagne la ligne droite et courte qui est leur fort [2].

Voilà Sainte-Beuve maintenant qui parle comme un juste-milieu : un de ces juste-milieu qu'il ridiculisait jadis en littérature, qu'il stigmatisait en politique ! Il emploie lui-même l'expression, le jour où il plaide les circonstances atténuantes pour les audacieux : « Les critiques à idées poussent trop loin : en attendant, les *critiques judicieux et sages font du chemin : le juste-milieu se déplace* [3]. » L'abjuration est-elle assez complète ?

En effet, lorsqu'il en vient à parler des principes et des doctrines du romantisme, son premier souci est de garder une juste mesure entre tous les excès. Il en maintient tout ce que la réforme a eu de bon, les nouveautés « qui s'appuient de quelque titre légitime, de quelque juste accord dans le passé » : le « genre d'harmonieuse rêverie » des *Premières Méditations* [4], par exemple, ou bien le style nouveau, enrichi de tout ce qui manquait aux classiques de la décadence, « l'expression... incessamment produite par l'idée actuelle soumise à l'harmonie

[1] *P. Litt.*, II, 180-182.
[2] *P. Cont.*, II, 520, sqq.
[3] *Ib.*, III, 449.
[4] *P. Litt.*, II, 200.

de l'ensemble, par le sentiment ému, s'animant au besoin de l'image, du son, du mouvement, s'aidant de l'abstrait même, de tout ce qui lui va, créant, en un mot, à tout instant sa forme propre et vive, ce que ne fait pas la pure raison [1] », ou enfin, le rythme nouveau et varié, la rime riche sans affectation ni monotonie [2].

Mais, là s'arrête son admiration. Il fait bon marché maintenant des « théories plus ou moins ingénieuses et subtiles » que tant d'autres, que lui-même, ont soutenues sur la poésie, sur l'œuvre, par exemple, d'un Chénier : « Elles ont triomphé par un côté vrai et ont été rabattues aux endroits contestables [3]. » C'est ainsi que désormais, il s'élève contre les « nouveautés ambitieuses [4] » ; il rejette le « boursouflé, le bizarre, l'obscur », l'abus de l'image [5]; il blâme enfin la poursuite acharnée de la rime riche, ou « cette strophe magnifique et formidable, trop pareille au guerrier du moyen âge, qui marche tout armé et en qui tout sonne [6] ». Tout cela, il l'avait aimé jadis, ou, — pour mieux dire, pour rendre justice à son goût, qui a toujours été moins dupe que son esprit et son cœur, — il avait aimé des œuvres où ces défauts, ces excès, étaient en germes inaperçus et devaient fatalement sortir. Maintenant, « des rayons brusquement brisés réfléchissent en arrière et vont éclairer, dans les œuvres aimées, des imperfections jusqu'alors confuses [7] ». Quand il assiste de loin au « désastre » de *Ruy-Blas,* quand il découvre « les bizarreries et les obscurités trois fois caverneuses » dont le Cyclope s'applaudit avec un ricanement, il s'écrie :

> Le pire de ceci est le triste reflet qui en frappe le passé, les parties jusque-là chastes et belles qui s'en salissent toujours un peu et nous révèlent des veines qu'autrement on ne découvrirait pas... Cela est bien triste. Ces chutes sont les nôtres : Lamartine, Lamennais, Hugo ! les plus sobres y perdent ; notre essor diminue et n'ose ; on est glacé ! Et puis, le meilleur de nos fonds était à bord de leurs renommées ; notre trésor le plus beau de jeunesse, d'enthousiasme, de présages, de sagacité prophétique périt avec eux et nous restons demi-ruinés et appauvris [8].

Ce sentiment devient si profond en Sainte-Beuve, qu'à la fin il ne peut plus se retenir de s'en exprimer franchement. Il veut poser en

[1] *P. Litt.*, II, 236. — Le texte imprimé porte : qui.
[2] *Ib.*, 282.
[3] *Ib.*, I, 176.
[4] *Ib.*, II, 209.
[5] *Ib.*, 236.
[6] *Ib.*, 282.
[7] *P. Cont.*, I, 348, note.
[8] *Lettre* à V. Pavie (TH. PAVIE, 219 ; BIRÉ, *Victor Hugo après 1830*, I, 241).

public les limites de son romantisme. C'est Théophile Gautier qui lui en fournit la première occasion ; et c'est la théorie romantique (ou née du romantisme), de l'art pour l'art, qui est la première attaquée.

La forme, s'écrie-t-il, va indépendante du fond, exorbitante par rapport au sentiment, et il résulte de cette lecture prolongée que l'affecté de l'ensemble reflète sur le sincère même et en compromet l'effet. L'ensemble, l'effet de l'ensemble! Voilà ce à quoi ne pensent pas assez nos poètes et c'est là précisément la grande infériorité des œuvres d'aujourd'hui, même les plus brillantes, en regard des chefs-d'œuvre du passé. On a le talent, l'exécution, une riche palette aux couleurs incomparables, un orchestre aux cent bouches sonores; mais au lieu de soumettre tous ces moyens et, si j'ose dire, tout ce merveilleux attirail à une pensée, à un sentiment sacré, harmonieux et qui tienne l'archet d'or, on détrône l'esprit souverain, et c'est l'attirail qui mène.

Toute la critique qui suit développe longuement cette première idée. La pensée est au second plan ; la forme éclatante et vaine, la verroterie, au premier. L'on « sent à nu l'inconvénient d'un système dans lequel le but et le sentiment sont si disproportionnés à l'expression, d'un art exagéré chez qui la forme surmonte, écrase si étrangement le fond ». Quand on a lu la *Comédie de la Mort*, on court, tout altéré, à « la source naïve et courante... », au bon La Fontaine [1]! Voilà qui est net. Sainte-Beuve en est bien revenu du style « asiatique » qu'il admirait jadis : et, c'est au plus attique, au plus sobre, au plus champenois des classiques, qu'il s'enfuit d'abord.

S'il ne tenait qu'à lui d'ailleurs, on sent bien qu'il n'en resterait pas là, et qu'après la doctrine, il discuterait franchement les œuvres et les hommes du romantisme. Seulement, là, il est gêné. Il a eu avec Hugo des querelles trop publiques [2], pour ne pas sentir qu'un article un peu sévère ressemblerait à une vengeance personnelle. Il ne veut pas non plus mêler les conflits privés, que tant de causes ont fait naître, avec des débats purement littéraires, qu'ils abaisseraient et qu'ils aggraveraient à la fois : « Il ne traite ni de son théâtre, ni de ses derniers romans, ni d'aucun de ses recueils poétiques postérieurs à 1835, ou s'il lui est arrivé d'écrire pour lui-même quelque chose [L'article sur le *Cyclope littéraire*], il l'a supprimé [3]. » C'est seulement par des allusions plus ou moins vagues que, de temps en temps, il soulage à la fois son goût et sa rancune, qu'il laisse échapper ses réserves litté-

[1] *P. Cont.*, II, 516, sqq.
[2] *Lettre* à V. Pavie (Biré, *Victor Hugo après 1830*, II, 13).
[3] *P. Cont.*, I, 463. — Cet article est conservé tout entier par M. de Lovenjoul.

raires et sa bile. « Oui, tyrans, nos Phalaris ne font-ils pas mugir les pensées dans les mots façonnés et fondus en taureaux d'airain [1]? » Voilà, par exemple, une de ces phrases dont le destinataire, si je puis dire, n'est pas difficile à conjecturer.

Les excès de l'école romantique ne sont pas les seuls dont le goût de Sainte-Beuve ait à souffrir. Par une conséquence à la fois et par une réaction également inévitables, voici que l'école réaliste naît à son tour, et à son tour heurte toutes ses délicatesses, choque tous ses scrupules de lettré raffiné. Avec une ferme tristesse, Sainte-Beuve signale les traces fâcheuses de ce réalisme, que la négligence de Lamartine lui-même, du poète éthéré des *Méditations,* laisse çà et là déshonorer ses œuvres récentes : ces « mots singuliers », ces « crudités matérielles » qui introduisent des tons discordants au milieu des plus belles pages [2]. Il libère son âme courageusement et préfère ne plus voir son poète autrefois si cher, « comme une ancienne maîtresse qu'on craint de revoir pour ne pas retomber sous le charme [3] » : il veut pouvoir crier son « holà »! Mais, c'est naturellement à Balzac qu'il s'en prend avec le plus de vivacité. Il discute, avec une mauvaise humeur visible, non point « les cinquante volumes inqualifiables qui précédèrent ses premières œuvres distinguées », mais ces œuvres elles-mêmes. « Fantastiques essais », « aberrations de l'invraisemblable [4] », manques « de tact et de dignité » qui produisent une « impression pénible [5] », voilà les mots sévères qu'il emploie; et, il blâme plus durement encore « cette complaisance amollie qui s'insinue bientôt au lecteur, si elle ne le rebute d'abord », ces analyses « chatouilleuses » de l'amour, ou ces « singulières inadvertances » historiques que laisse échapper l'auteur [6]. On sent qu'il y a entre Balzac et lui une opposition fondamentale de tendances et de goûts, presque une antipathie et une répugnance physiques.

« Les délicats sont malheureux », disait tout à l'heure Sainte-Beuve en parlant de la politique. On voit qu'en littérature ils ne le sont pas moins. Sainte-Beuve ne trouve presque plus que Chateaubriand à qui il puisse accorder une admiration sans mélanges : « M. de Cha-

[1] *P. Litt.*, II, 324.
[2] *P. Cont.*, I, 364-66.
[3] *Ib.*, 379.
[4] *Pr. Lundis*, II, 351.
[5] *Ib.*, 361.
[6] *Ib.*, 365-67.

teaubriand va à merveille et son esprit se rassérène de plus en plus comme la cime des grands monts dans les beaux soirs [1]. » Hélas! nous savons bien que Chateaubriand, lui aussi, aura son tour.

Ainsi, de toutes ses espérances religieuses, politiques, littéraires, Sainte-Beuve est tombé. Ces déceptions de toute nature lui inspirent de mélancoliques réflexions. « La réalisation d'un ordre rêvé, dit-il, est toujours inférieur à l'idéal, même le plus modéré, qu'on s'en faisait; les imperfections et les insuffisances, non seulement des hommes, mais des principes se font sentir et sortent de toutes parts le jour où le monde est à eux; et nulle fin humaine en aboutissant ne répondra à la promesse des précurseurs [2]. » C'est la dépression qui suit les grandes crises. Mais, parfois, il se révolte, il laisse comme malgré lui échapper un cri de douleur et de protestation :

> Ne soyons pas si fiers : austères régents de notre âge et qui le preniez si haut, Kantistes, éclectiques, doctrinaires, et tous, nous ne sommes pas si riches en morale, et vous-mêmes l'avez bien, à la longue, un peu prouvé. Qu'est-ce à dire? Après trente ans, qui n'a lu dans bien des intérieurs d'hommes, sans parler du sien, et qui n'a compris? En littérature, si l'on y regarde, c'est encore pis qu'ailleurs : l'esprit seul désormais y fait loi : intrigue, piraterie, vanité sans frein, cupidité vénale! Oh! si dans tous ces gens d'esprit à foison, il y avait au cœur un endroit sain, une once, un grain d'honnêteté, un seul dans chacun, que ce serait beaucoup! En ces moments de dissolution de doctrines et de cohue universelle, à tout prix il importe d'avoir au dedans de soi, dans son caractère, dans sa conduite, des points invincibles et inexpugnables, fussent-ils isolés et sans rapports avec le reste de nous-même, — oui, des espèces de rochers de Malte ou de Gibraltar où l'on se rabatte en désespoir de cause, et où l'on maintienne le drapeau [3].

Et encore, s'il n'avait eu que de ces déceptions-là, — ces déceptions intellectuelles qui, ne touchant point à ce que nous avons en nous de plus profond, de plus intime, de plus apte à souffrir, se laissent assez aisément atténuer ou guérir! Mais aucune ne lui était épargnée de celles qui pouvaient lui être le plus sensibles, étant plus personnelles. En quittant l'asile provisoire que lui avait offert la chaire de Lausanne, il était redevenu ce qu'il était auparavant, un journaliste sans place sûre, sans fortune, vivant dans une « chambre d'étudiant », Cour du Commerce, N° 2, au quatrième étage et au prix de 23 fr. par mois, y

[1] *Lettre* à Collombet (LATREILLE et ROUSTAN).
[2] *P. Litt.*, II, 196-197.
[3] *P. Femmes*, 454.

compris les déjeuners, à moins que ce ne soit « 23 fr. sans les déjeuners et 27 fr. en les comptant [1] ». Il sentait bien — Comment eût-il pu ne pas le sentir ? — que c'était là une situation indigne de son mérite réel et qui ne répondait nullement à ce qu'il aurait pu légitimement ambitionner. A ses amis très intimes, il ne pouvait s'empêcher d'écrire avec découragement : « Humainement, la vie est manquée, je le sais. Il ne me reste qu'à me sauver littérairement... Je suis plus loin d'être casé que jamais. Oh ! qu'il y a encore d'ambition chimérique et inexplicable chez ceux même qui semblent en avoir le moins [2]. » Cela ne l'attristait pas seulement, il faut bien le dire : cela l'aigrissait aussi. Il ne pouvait s'empêcher de comparer son sort au sort de ses anciens amis : ils étaient hommes en place, titulaires de fonctions lucratives ou honorifiques, ou tout au moins sûres ; et lui, il n'avait que sa plume et son travail [3]. Aussi, comme il leur en voulait d'avoir « fait véritablement défection à la littérature [4] », — en l'y laissant ! Dans ces conditions, « n'étant rien, n'ayant aucune position sociale fixe » et ayant « avec cela beaucoup de fierté et d'indépendance [5] », sa situation était plus gênée et plus difficile que jamais. Il se surchargeait de travail « comme un mulet » [6] ; il s'en accablait, au point d'être obligé bientôt d'écrire à Collombet : « Ne travaillez pas trop. Quand on s'y laisse aller, cela devient fièvre. Je l'ai senti déjà depuis mon retour ; j'avais pris le mors aux dents, et il faut déjà enrayer [7]. » Mais c'était le seul moyen qu'il eût de maintenir sa dignité, de s'assurer « une vie de plus en plus dégagée [8] ». C'est ainsi qu'il pouvait sauvegarder son indépendance sauvage, former le projet de « faire le condottière, le pirate critique infatigable [9] » affranchi de toute loi extérieure, décliner les offres empressées de Salvandy ou n'être pas obligé de payer en louanges littéraires les bonnes grâces de Villemain [10]. L'ambition même qu'il se sentait tout au fond, le besoin qu'il aurait eu de ces relations pour la satisfaire, et, d'autre part, la résolution boudeuse, tendue, où

[1] *Corr.*, I, 155.
[2] *Lettre* à un ami intime, 10 octobre 1838.
[3] *P. Cont.*, II, 454.
[4] *Ib.*, 452.
[5] *N^lles Corr.*, 56.
[6] *Lettre* à un ami intime, 26 janvier 1839.
[7] 25 septembre (LATREILLE et ROUSTAN, 205).
[8] *P. Cont.*, II, 455.
[9] *Lettre* à Olivier, 22 juin 1839 (RAMBERT, 291).
[10] *N^lles Corr.*, 56.

il crispait sa volonté, de ne leur rien demander, de ne rien en recevoir : tout cela le rendait avec eux susceptible et un peu cassant. Il se promettait, le 13 janvier 1839, de leur tenir « un peu rigueur et stricte justice [1] » ; et il ne fallait pas beaucoup de mois pour qu'après cette décision il rompît tout net avec eux : témoin la lettre de rupture qu'il écrivait à Villemain le 10 septembre de la même année : « Je me considère donc comme rentré à votre égard, Monsieur, dans ma parfaite et plus que première indépendance », — et ce qui précède, — et ce qui suit [2].

Le poète aussi souffrait en lui. Depuis les *Pensées d'août,* d'affligeante mémoire, il n'osait plus publier à nouveau des vers. Pourtant il en mourait d'envie : il avait « le mal de la poésie rentrée [3] » et il appelait dans ses bras pour la consoler sa « pauvre muse froissée, insultée, avilie », mais « plus chère que jamais [4] ». L'amoureux aussi souffrait. Son cœur était vide maintenant et il ne pressentait plus rien qui pût venir le remplir. A Naples, il soupirait : « Oh ! vivre là ! y aimer quelqu'un et puis mourir [5] ! » et son imagination construisait des romans de tendresse intime et muette comme celle de *Christel* [6]. Il va la chercher, cette tendresse, ou plutôt se consoler de ne l'avoir point trouvée ou de l'avoir perdue, dans les pays étrangers.

> Aujourd'hui, qu'est-ce encore, quand ce bonheur suprême,
> L'Amour (car c'était lui), m'ayant atteint moi-même,
> S'est enfui, quand déjà le souvenir glacé
> Parcourt d'un long regard le rapide passé,
> Quand l'avenir n'est plus, plus même le prestige,
> Le doux semblant au cœur d'un piège qui l'oblige,
> Je vais, comme autrefois, et dans des lieux plus grands
> Et plus hauts en beautés, perdant mes pas errants,
> Je cherche... quoi ? ces lieux ? leur calme qui pénètre ?
> L'art qui console ?... Oh ! non... moins que jamais peut-être ;
> Mais au fond, mais encore ce bonheur défendu
> Et le rêve toujours, quand l'espoir est perdu [7] !

Ainsi, tous ses rêves tournaient autour de l'Amour [8] et y aspiraient ; mais ce n'étaient que des rêves. L'homme enfin souffrait de sentir en

[1] *N^lles Corr.*, 57.
[2] *Corr.*, I, 190.
[3] *Lettre* à Collombet, 23 juillet 1839 (LATREILLE et ROUSTAN, 203).
[4] *Poésies*, II, 299.
[5] *P. Litt.*, III, 451, *pensée* III.
[6] 15 novembre 1839.
[7] *Poésies*, II, 320. — Cf. *Au départ*, II, 312.
[8] « Avec un grand A », comme le lui écrit G. Sand (*Lettres, Revue de Paris*, nov. 1896).

lui une déchéance morale : « sa souillure survenue envers lui-même ». Sans doute il s'encourage à « recommencer son effort, son retour vers le bien », à « tendre sa main à celui qui tombe, même quand il la sent moins blanche à offrir ». Mais il a besoin de s'y encourager; et sa grande raison, c'est qu'après tout il n'y aurait là qu'une contradiction de plus — et une heureuse contradiction — dans ce chaos de contradictions qu'est devenue son âme [1].

Quand on a vu tout cela, comme on comprend qu'il se désespère, qu'il en arrive même à douter de la valeur de son œuvre et de toute œuvre humaine [2] ! Comme on comprend qu'il écrive, avec une colère concentrée contre la vie et un âcre mépris pour lui-même :

Rien ici que le tous les jours de plus en plus triste et pâlissant. Le monde d'alentour intrigue, s'agite, remue et jette ses boues en politique, en cupidités de toutes sortes; j'y assiste et ma ride s'en augmente. La jeunesse enfin enfuie n'est plus là pour offrir son beau fantôme consolateur et dire au reste : Tu n'es pas! Il faut donc bien reconnaître ce qui est, dût-on lui cracher au visage de dégoût et de mépris, mais à la longue, cela devient une laide grimace [3] !

II

Ainsi, en ces premiers temps où Sainte-Beuve, au sortir de Lausanne, se replongeait dans la vie inquiète, agitée, troublante de l'homme de lettres professionnel et de l'homme de lettres parisien, tout semblait se tourner contre lui. Son esprit, plus désemparé que jamais, cherchait vainement un centre autour duquel se maintenir et se reprendre, un « inexpugnable rocher de Malte et de Gibraltar ». Cet état d'incertitude se manifeste dans sa critique. En effet, — non entièrement guéri de ses ambitions poétiques d'autrefois, il veut à toute force trouver une issue à son inspiration meurtrie et intimidée, et ne renonce point absolument aux flatteuses espérances que lui avaient données ses débuts; — d'autre part, veuf de toute doctrine religieuse, philosophique, littéraire même, n'osant, ou ne pouvant, ou ne voulant peut-être, édifier à lui seul un système cohérent qu'il puisse opposer aux systèmes à la mode, il ne s'arrête résolûment à aucune théorie, même négative, et se

[1] *P. Femmes*, 454-455, note.
[2] *P. Cont.*, III, 468-469.
[3] *Lettre à V. Pavie*, novembre 1838 (TH. PAVIE, 210).

contente de je ne sais quel éclectisme empirique ; — enfin, sous l'influence de ses propres travaux, par une sorte de réaction sur son esprit de ce *Port-Royal* qu'il revoit, rédige, corrige à cette époque, il en est venu à sentir et le besoin de juger auteurs ou écrits pour établir entre eux la véritable hiérarchie, et le besoin de les situer, pour les juger, dans le milieu historique qui les a en partie soit produits, soit transformés — : puisque ces trois tendances, sinon contradictoires au moins diverses, se partagent son esprit, il est inévitable que sa critique d'alors ne s'en ressente et ne les exprime toutes les trois, à la fois ou tour à tour.

De fait, avec des passages tirés des divers articles de cette époque, on pourrait reconstruire les différentes conceptions de la critique qui se heurtent en lui à cette heure.

C'est d'abord la *critique-lyrique,* si je puis ainsi dire : une critique toute subjective et personnelle, bien plus occupée de donner pâture aux aspirations poétiques du critique, de lui fournir une occasion de s'épancher, de se peindre, de se confesser lui-même, que de faire connaître les auteurs et leurs ouvrages. Il le dit expressément alors. Ses Portraits sont « une dépendance de la partie élégiaque et romanesque » ; la matière apparente n'en est point la vraie matière et ce serait un « contre-sens » que de les ranger « par l'ordre chronologique des sujets qu'il y traite ». « Le véritable ordre est celui dans lequel il les a écrits, selon son émotion et son caprice, et toujours de la nuance particulière où il était lui-même dans le moment [1] » : parce que le véritable sujet, c'est lui-même. Et ce n'est point là une appréciation de ses œuvres passées ; c'est une affirmation qui vaut aussi pour les Portraits actuels. Ces effusions lyriques ne sont point des mouvements presque involontaires, à demi inconscients ; il les prémédite en quelque sorte et les raisonne. Sa personnalité n'entre pas en scène dans des digressions épisodiques, à travers les intervalles que laisseraient, pour ainsi dire, entre elles les diverses parties de son sujet apparent ; c'est elle qui lui fait choisir un sujet où elle puisse se manifester elle-même, et, d'un bout à l'autre, elle s'y manifeste. Tout cela, Sainte-Beuve nous le déclare en termes formels au début de son article sur *Madame de Charrière :* « Est-ce de la critique que nous faisons en esquissant ces portraits ?... Nous-même, avouons-le, nous en doutons. Pour nous, en effet, faut-il le trahir ? Ce cadre où la critique au sens exact du mot

[1] *Lettre* à Chaudesaigues, 1838 (*Nlle Corr.*, I, 59).

n'intervient souvent que comme fort secondaire, n'est, dans ce cas-là, qu'une forme particulière et accommodée aux alentours pour produire nos propres sentiments sur le monde et sur la vie, *pour exhaler avec détour une poésie cachée*. C'est un moyen quelquefois, au sein d'une revue grave, de continuer peut-être l'élégie interrompue [1]. » Ainsi, son âme s'épanche en allusions confidentes que seuls quelques-uns comprennent pleinement. Lorsque, pour convaincre Fortoul qu'il ne faut pas faire de romans à thèse visible, il écrit : « La meilleure démonstration serait celle qui transpirerait dans une suite de récits fidèles et de peintures variées; on oublierait souvent le but, on ne le discuterait jamais; puis, à un certain moment, *comme après un doux et captivant séjour chez des amis heureux*, on se sentirait devenu autre, converti à leur vertueux bonheur et le voulant mériter [2] »; — quand il écrit cela, seuls les Olivier et quelques intimes y sentent l'expression de ses affectueux souvenirs, de ses regrets et de sa reconnaissance. Poète, Sainte-Beuve l'a été dans ses trois recueils de vers lyriques. Il l'a été encore, — si poète signifie créateur, — dans son roman de *Volupté*, d'ailleurs lyrique aussi, puisqu'il est une autobiographie peu voilée. Cette seconde forme de littérature originale, il la retrouve, ou plutôt il en trouve, — car il le cherche de parti pris, — l'équivalent dans la critique. S'il avoue avec un peu de chagrin l'infériorité de ces moyens détournés d'y atteindre, il en relève pourtant la difficulté et la valeur :

> En choisissant avec prédilection des noms peu connus ou déjà oubliés et hors de la grande route battue, nous obéissons donc à ce goût du cœur et de fantaisie qui a fait produire à d'autres, *plus heureux d'imagination*, tant de nouvelles et de romans. Seulement, nos personnages à nous n'ont rien de créé, même quand ils semblent le plus imprévus. Ils sont vrais, ils ont existé; ils nous coûtent moins à inventer, *mais non pas moins peut-être à retrouver, à étudier et à décrire*. Il résulte de ce soin même et de ce premier mystère de notre étude avec eux que nous les aimons et qu'il s'en répand un reflet de nous à eux, une teinte qui donne à l'ensemble de leur figure une certaine émotion : c'est souvent l'intérêt unique de ces petites nouvelles à un seul personnage [3].

Sa critique, c'est donc bien ou de la poésie, ou du roman, autant qu'il est possible.

Ainsi conçue et puisqu'elle tend à se rapprocher des formes de la

[1] *P. Femmes*, 411.
[2] *Pr. Lundis*, II, 338.
[3] *P. Femmes*, 411-412.

littérature créatrice, la critique de Sainte-Beuve tend à se rapprocher aussi de la *critique-collaboratrice* des temps romantiques. Ou, plus exactement peut-être et pour ne rien exagérer, elle se souvient de l'avoir été jadis. C'est la critique qui se fait l'alliée de l'auteur et lance ses ouvrages après avoir tout préparé pour leur succès : « En une main habile et puissante, à ce moment décisif de la sortie, elle est comme ce dieu *Portumus* des anciens, qui poussait le navire hors du port [1]. » La nature des services qu'elle rend lui donne des droits. Elle indique à l'auteur ce qu'il doit faire, les défauts à éviter, les qualités à acquérir : elle fait « de la louange apparente » un « conseil assaisonné [2]. » C'est au nom de ces droits que Sainte-Beuve dit des vers de Mme Desbordes-Valmore : « Le tourment de l'âme a passé souvent dans l'accent de la muse. La couleur miroite. Un rayon de soleil, tombant dans une larme, empêche parfois de voir et fait tout scintiller. Plus d'un sens reste inarticulé dans l'habitude du sanglot [3]. » C'est au nom de ces droits qu'il espère ou qu'il feint d'espérer en Villemain et en son courage. Il sait bien qu'au fond Villemain et lui ont à peu près la même notion du goût et il veut, pour leur cause commune, lui inoculer « le courage d'esprit », en le félicitant de l'avoir [4]. C'est au nom de ces droits enfin, — et ici la hardiesse est plus grande, — qu'il revoit les vers de Fontanes, qu'il lui impose ou impose à sa fille des corrections posthumes. Le critique a fait sien le poète, et puisqu'il se rattache maintenant à ses idées modérées, à son genre un peu timide, il se considère comme autorisé à traiter avec lui d'égal à égal, à se faire son collaborateur discret [5], — je veux dire secret.

Mais, on le voit, la critique que j'appelle *lyrique* suppose une faculté poétique toujours présente. Or l'inspiration de Sainte-Beuve se fatigue et se décourage. La critique que j'appelle *collaboratrice* suppose que le critique appartient à une école, qu'il a des points de contacts nombreux, la plupart des doctrines littéraires communes, avec ceux qu'il assiste. Or Sainte-Beuve se retire de toute école, de tout groupe bien défini et, c'est par hasard, pour des détails, qu'il peut être pleinement d'accord avec les contemporains. Il ne peut donc pratiquer l'une et l'autre de ces critiques que par occasion.

[1] *P. Litt.*, II, 255.
[2] *Ib.*, 259.
[3] *Ib.*, 117.
[4] *Ib.*, 468.
[5] *Lettres* (*Corr.*, II, 57-64).

Le plus souvent, en effet, il prend à l'égard des auteurs et de leurs écrits, une attitude plus indifférente : celle que nous lui avons vu adopter pour quelque temps, lorsque sa grande déception, la révolte de Lamennais, lui a enlevé à la fois tout soutien et tout but. Alors, ne partageant point leurs doctrines et n'ayant aucune doctrine à leur proposer, il se borne à la *critique-psychologique*. C'est la critique de l'analyste, du collectionneur d'anatomies morales, qui veut réunir des spécimens des diverses âmes et ce qu'on pourrait appeler des « coupes », des « planches » de leurs organes et de leurs fonctions. Ainsi, il étudie longuement ceux-là mêmes qui, au point de vue purement littéraire, ont bien peu d'importance. Qui a jamais fait une place notable dans l'histoire de la littérature française aux *Mémoires* de Lafayette? Mais Lafayette a paru à Sainte-Beuve le type d'une certaine catégorie de caractères, et il s'applique à le connaître avec autant de soin qu'il ferait Corneille, Bossuet ou tout autre grand écrivain. Ainsi encore, lorsqu'il étudie Fontanes, il écrit : « Nous avons franchi les endroits les plus difficiles de la vie politique de M. de Fontanes et *nous avons cherche surtout à expliquer l'homme, à retrouver le poète dans le personnage,* sans altérer ni flatter [1]. » « Le poète », on l'entend bien, puisque Sainte-Beuve l'oppose ici aù « personnage », c'est ce qu'il y a eu d'individuel, de personnel dans son inspiration et dans ses vers : ce qui permet d'en faire un numéro à part dans l'ample collection que le critique commence.

Seulement, sous l'influence des idées que nous avons vu naître récemment dans l'esprit de Sainte-Beuve, son ancienne méthode psychologique s'étend, se précise, prend, en appliquant des principes nouveaux, une valeur, une ampleur toutes nouvelles. De même que toute définition procède par genre et par différence spécifique, de même que les naturalistes pour définir une espèce la rattachent d'abord par les caractères principaux à une famille donnée et l'en distinguent ensuite par des caractères secondaires; de même Sainte-Beuve procède dans sa critique, ébauchant l'histoire naturelle des esprits. Son premier soin est d'abord de rechercher pour tout personnage ce qu'il appelle « le trait essentiel, le grand ressort du caractère [2] ». C'est là le fil conducteur qui lui permet de disposer dans un ordre intelligible les diverses actions ou les diverses œuvres de l'auteur et d'y mettre une unité inté-

[1] *P. Litt.*, II, 301.
[2] *Ib.*, 151.

rieure. Il s'est persuadé, en effet, que « quand on a un trait vivement prononcé dans la jeunesse, il est rare qu'il ne dure pas, qu'il ne revienne pas en se creusant, bien qu'on veuille le croire effacé [1] ». Alors, d'un bout à l'autre d'une vie, — pour peu qu'elle y prête, — il suit et démêle, à travers la diversité des événements, l'inspiration générale, la tendance dominante, révélatrices de la nature foncière de l'homme étudié. Il l'explique fort nettement lui-même : « On trouvera sans doute que j'insiste trop sur cette illusion de Lafayette, sur cette vue obstinée et incomplète selon laquelle il ne cessait de découper dans l'étoffe ondoyante de l'homme et du Français l'exemplaire uniforme de son citoyen. Mais, dans l'étude du caractère, j'*injecte* de mon mieux, pour la dessiner aux regards, la veine ou l'artère principale [2]. » C'est là ce que Taine fera plus tard, avec quelle rigueur, avec quelle violence même, on le sait : lorsqu'il prétend, par exemple, expliquer tout Tite Live par la formule ***historien-orateur***, que fait-il sinon « injecter la veine principale »? Sans l'ériger en vérité absolue et sans s'être soucié de lui trouver une formule, c'est bien la théorie de la « faculté-maîtresse » que Sainte-Beuve applique ainsi, dès 1838-39. Une fois la faculté-maîtresse trouvée, la place du personnage est définitivement fixée au milieu des différents types entre lesquels se diversifie la nature humaine. Il se range aux côtés de ceux qui, à des degrés différents, sont doués du même caractère, comme un animal à qui l'on a reconnu une colonne vertébrale, — fût-elle incomplète ou rudimentaire, — serait classé *ipso facto* dans la famille des vertébrés. Car si « les humeurs et les mœurs sont diverses », elles « rentrent toutes dans une certaine quantité de formes qui se reproduisent invariablement [3] ». Dans la « suite inépuisable des esprits », il y a des familles d'esprits; et, c'est avoir déjà fait un grand progrès dans la connaissance d'un individu que de savoir à quelle famille d'esprits il se rattache. Racine est mort, emportant le secret de sa perfection; son siècle a disparu; un siècle nouveau même décline déjà et va s'achever. « Tout d'un coup, après ce long espace et cette interruption qui semble définitive, un talent reparaît, en qui sourit une chaste et douce ressemblance avec l'aïeul littéraire. Il lui ressemble, sans le vouloir et sans y songer, et par une originalité native : dans le fond des traits, dans le

[1] *P. Litt.*, II, 156.
[2] *Ib.*, 165.
[3] *P. Femmes*, 313, n 4.

tour des lignes, à travers la couleur pâlie, on reconnaît plus que des vestiges [1] » : c'est Fontanes. Par le seul fait que Fontanes est ainsi replacé dans sa lignée naturelle, une longue suite de commentaires et d'appréciations sont rendus inutiles : ils sont impliqués dans cette classification même. La critique littéraire ne tire pas d'une bonne classification moins d'avantages que les sciences.

Mais, après cette première démarche qui, séparant Fontanes de la foule des autres hommes, l'a rattaché à un groupe donné, Sainte-Beuve ne s'arrête pas. Il va plus loin ; il va, pourrait-on dire, en sens contraire. Maintenant il s'efforce de distinguer, de séparer son personnage de ceux-là mêmes desquels il l'a tout à l'heure rapproché. Il se met à la recherche de la différence spécifique ; car il sait qu'elle existe et qu'elle est nécessaire à connaître pour bien définir. Il fait plus encore, et, — ce qui prouve combien les métaphores scientifiques sont inexactes, quand on les applique aux choses humaines, — il cherche la « différence individuelle » : ce que les sciences proprement dites, même les sciences naturelles, ne font pas, ne veulent pas, ne peuvent pas et ne doivent pas faire. S'il est une chose dont il soit persuadé intimement, s'il est une vérité que son intelligence ait faite sienne et, si j'ose dire, ait faite soi, c'est que « rien n'est tout à fait simple dans la nature des choses et qu'il ne faut pas, en tirant du personnage l'idée essentielle, ne voir en lui que cette idée [2] ». Pour lui, — d'après la conscience qu'il a de sa propre nature, peut-être, — la nature humaine comporte une infinité de « duplicités fuyantes, jusqu'au sein des plus nobles cœurs [3] » ; et le critique, qui doit avoir place en lui pour « un certain contraire [4] », ne sait pas son métier, s'il est incapable de trouver ces « contraires » chez ceux qu'il étudie. On jurerait que Sainte-Beuve a lu dans l'avenir et redouté, si longtemps à l'avance, l'abus que des logiciens feraient de la faculté-maîtresse, les reconstructions arbitraires et incomplètes qu'ils échafauderaient pour n'avoir vu qu'elle. A peine a-t-il rangé Fontanes dans la famille de Racine, qu'il se hâte de montrer en quoi, cependant, il s'en distingue : « Dernier parent de Racine et adorateur du XVIIme siècle, M. de Fontanes est pourtant du sien : il en est par les genres... Il en est par certaines teintes... Il en est surtout par le goût rapide... De

[1] *P. Litt.*, II, 207.
[2] *Ib.*, 209.
[3] *P. Cont.*, V, 486.
[4] *P. Femmes*, 446, note.

plus, M. de Fontanes n'était pas étranger au nôtre [1]... » A peine a-t-il replacé Joubert au milieu de « cette dynastie flottante d'esprits délicats et vifs », qui ont été comme « les membres associés » de la littérature plutôt que des littérateurs, qu'il est pris de scrupule ; il se met en garde, et nous avec lui, contre l'exagération : « Mais, pour ne pas trop prêter notre idée générale, et, comme on dit aujourd'hui, notre formule à celui qui a été surtout plein de liberté et de vie, prenons l'homme d'un peu plus près et suivons-le dans ses caprices mêmes [2]... » Les caprices, voilà ce que la critique de Taine ignore ou supprime, parce qu'elle est systématique et qu'elle prétend imposer sa loi à la nature ; voilà ce que la critique de Sainte-Beuve met volontiers en lumière, parce qu'elle se borne à observer la nature et à expliquer quelle elle est. C'est pour le même motif que Sainte-Beuve a si grand soin d'étudier le milieu et les origines, la Savoie pour le comte X. de Maistre [3], les débuts pour Fontanes [4] : là, en effet, on saisit le mieux la rencontre de la faculté-maîtresse avec les causes extérieures, qui ont pu l'exagérer, l'atténuer, la modifier ou la diriger en tel ou tel sens. C'est pour le même motif qu'il a cette tendresse de cœur pour les hommes qui ne dépassent pas un certain niveau : il est plus sûr de les comprendre pleinement et, par suite, de les expliquer mieux.

Seulement, il est bien difficile qu'une telle critique de psychologue n'aboutisse pas tôt ou tard à une critique de *moraliste*. Dans la préface des IVme et Vme volumes de ses *Critiques et Portraits,* Sainte-Beuve fait de lui-même la remarque que la morale « empiète naturellement avec les années et que la littérature par moments n'est plus qu'un prétexte [5] ». Je ne crois point que, sous ce mot de « morale », il entende seulement l'observation désintéressée et indifférente des mœurs ou des actions ; il y a plus : il y a un jugement impliqué. En effet, on a beau être très sceptique en philosophie et ne pas avoir un respect superstitieux de l'impératif catégorique ou du Décalogue, il n'en arrive pas moins qu'on apprécie d'une façon ou d'une autre les actes dont on parle. D'abord, en faisant cette analyse minutieuse des caractères, on s'aperçoit bien vite que le type même n'est pas pleinement réalisé. Il y a des trop ou des manques, des exagérations ou des lacunes. Au

[1] *P. Litt.*, II, 209.
[2] *Ib.*, 310.
[3] *P. Cont.*, III, 36, sqq.
[4] *P. Litt.*, II, 211, sqq.
[5] *Ib.*, 149.

seul point de vue esthétique, on est ainsi amené à faire des réserves; et, pour être esthétiques, elles n'en portent pas moins sur des faits, des qualités ou des défauts moraux. Tout au fond de lui-même, Lafayette conservait une « conviction inexpugnable » et sincère. « Mais, à l'abri de la forteresse et à côté d'une légitime confiance en ce qui ne périt jamais, en ce qui se renouvelle dans le monde de fervent et de généreux, ne se glissait-il pas un coin de crédulité ? » Voilà la première critique : elle semble ne comporter aucun blâme. Un instant après, Sainte-Beuve ajoute : « Ce trop de confiance..., il l'avait en partie parce qu'il croyait en effet, et en partie peut-être parce que c'était *dans son rôle,* dans sa convenance politique et morale (à son insu), de voir ainsi [1]. » Ici, il a beau atténuer l'insinuation par son « peut-être », la corriger par la petite parenthèse « à son insu », voilà une première atteinte délicatement portée à l'absolue sincérité de Lafayette. Un peu plus loin, s'emparant d'un aveu de son héros, il remarque (et l'allusion porte) que parfois « les hommes sacrifient un succès, c'est-à-dire la chose possible, au plaisir de peindre ou de faire une action d'où résulte le plus grand honneur à leur *rôle,* la plus grande satisfaction à leurs sentiments [2] ». Plus loin enfin, il écrit : « Plus tard, en avançant, tout cela se complique, *se dérange ou s'arrange à dessein,* se gâte toujours [3]. » On voit la progression, et que, de la petite remarque inoffensive par laquelle il a débuté, Sainte-Beuve, avec lenteur, avec douceur, avec précaution, tire des censures de moraliste. Enfin, il lui arrive de jouer ce rôle ouvertement. Dans son article-manifeste contre la *Littérature industrielle,* il parle au nom de la morale : « L'idée morale était absente, même la moindre [4]. » Je sais bien que là encore il se mêle à son indignation beaucoup de ce que j'appelais tout à l'heure du sentiment esthétique : il trouve surtout inélégante l'attitude de ces commerçants de lettres. Je sais bien qu'il n'enfle pas la voix pour prêcher sur les devoirs d'écrivain : il se contente de donner à ses adversaires une leçon de dignité et de respect d'eux-mêmes. Mais enfin, c'est bien là néanmoins de la morale, au moins de la « morale des honnêtes gens »; et, au nom de celle-là, si superficielle qu'elle puisse paraître, ce sont bien des éloges et des blâmes, des jugements moraux qu'il distribue. J'imagine d'ailleurs qu'il y a même un peu plus. Il y a une

[1] *P. Litt.,* II, 149.
[2] *Ib.,* 151.
[3] *Ib.,* 152.
[4] *P. Cont.,* II, 470.

confrontation, plus ou moins consciente, de ces écrivains épris d'argent, et de l'idéal que lui font concevoir les hommes de *Port-Royal*, avec lesquels il a vécu et vit encore.

Car c'est le moment où la rédaction des premiers volumes de son ouvrage exerce sur l'auteur même la plus vive influence. A la *critique lyrique* et à la *critique collaboratrice*, à la *critique psychologique* et à la *critique morale*, grâce à ce livre, s'ajoutent, précisément alors, la *critique dogmatique* et la *critique historique*. Je dis « s'ajoutent » et j'ai tort. L'expression est trop forte; elle ne correspond point à l'exacte réalité. Ces deux formes nouvelles de la critique commencent seulement à poindre; elles naissent plus encore qu'elles ne sont; et Sainte-Beuve en sent le besoin plutôt qu'il ne les réalise pleinement.

J'ai dit comment l'étude simultanée d'écrivains, formés à la même école, animés des mêmes sentiments, remplis des mêmes idées, — et pourtant si divers en mérites littéraires, avait mieux fait sentir à Sainte-Beuve la hiérarchie qui existe entre eux et la nécessité de mettre en lumière cette hiérarchie, par conséquent de *juger*. C'est en ce sens que sa critique devient dogmatique : le jugement y réapparaît. En rentrant à Paris, Sainte-Beuve avait été très frappé de « la confusion et du tourbillon » qui agitaient le monde des lettres : « Les écoles littéraires sont dissoutes depuis huit ans ; les limites et les garanties de caractère autour des plus nobles talents ont cédé brusquement ou graduellement à je ne sais quelle force de choses confondante et dissolvante. » Il importe de trouver « un point d'appui et d'arrêt [1] ». C'est là le rôle de la critique. « Le public demande de la critique et il a raison, puisqu'il n'y en a plus guère [2]. » Quoi donc ! Il n'y a plus de critique ? et ce que fait Sainte-Beuve lui-même depuis 1830, n'en est-il pas ? Non, au sens tout nouveau sous sa plume où il prend ici le mot. Car, ce qu'il appelle critique tout court, critique par excellence, — la suite de l'article le montre clairement, — c'est uniquement la critique qui prononce des arrêts, qui décerne des éloges et des blâmes fondés en raison, *qui juge*.

Seulement, au moment même où Sainte-Beuve proclame que cette critique est nécessaire, il semble surtout frappé de la difficulté, de la presque impossibilité où elle est, de se donner carrière. Comme fondement essentiel et comme règle, il ne trouve guère à lui offrir que ce

[1] *P. Cont.*, II, 526.
[2] *Ib.*, 524.

« bon sens élevé qui a toujours moyen de juger ». Le « bon sens élevé » est bien quelque chose d'un peu vague. En revanche, que de difficultés il note ! quelle absence des « conditions extérieures indispensables » à la « critique imprimée et publiée » ! D'abord, avec la dispersion des écoles, les doctrines ont fléchi ou dévié. Or le critique a « besoin de n'être pas isolé », d'être « dans un ordre de doctrines, au sein d'un groupe uni et sympathique [1] ». Cette force intérieure et cet appui du dehors manquant à la fois, le critique a hésité, a louvoyé et s'est tiré de la difficulté en l'esquivant : « On n'a pas jugé toutes choses ; on a choisi souvent, on a évité. Quand on a abordé quelque écrivain, on s'est attaché parfois à le peindre plutôt qu'à critiquer ses ouvrages [2]. » C'est là un aveu et un regret ; mais Sainte-Beuve n'indique pas les moyens de rétablir ces corps de doctrine dissous ni ces groupes dispersés. En second lieu, la littérature est devenue si personnelle que le rôle de juge s'est singulièrement compliqué. Comment faire de la critique vive et vraie, maintenant que le style est devenu non plus seulement l'homme, mais le tempérament même de l'auteur ? Enfin, la littérature, par malheur, est devenue une industrie, et une industrie étrange, non moins avide de gloire que d'argent : industriel, le poète réclame de l'indulgence pour conserver son gagne-pain ; poète pur, il se vante de n'accepter point l'indulgence qui l'offense [3]. Et « cela fait un cercle dont sont bienheureux ceux qui sortent ». Mais on n'en peut sortir. C'est pourquoi, semble-t-il, Sainte-Beuve garde dans toute cette période une attitude un peu embarrassée. Il juge, en littérature, comme nous l'avons vu juger, en morale, au nom de principes vagues et d'une doctrine un peu superficielle. Qu'il parle de Gautier [4] ou de Fortoul [5], de Joubert [6] ou de Fontanes [7], de Dumas [8] ou de X. de Maistre [9], qu'il note les conséquences littéraires de l'invasion de l'industrie dans la littérature [10], c'est toujours au nom du goût, sans donner nulle part des raisons de son goût, une définition précise de ce qu'il faut entendre par

[1] *P. Cont.*, II, 527.
[2] *Ib.*, 528.
[3] *Ib.*, 529.
[4] *Ib.*, 516, sqq.
[5] *P. Litt.*, II, 334.
[6] *Ib.*, 308, sqq.
[7] *Ib.*, 223-231.
[8] *Pr. Lundis*, II, 396.
[9] *P. Cont.*, III, 42.
[10] *Ib.*, II, 444, sqq.

« bon goût ». Comme sa morale est la morale des honnêtes gens — sans plus, son goût est le goût des « connaisseurs [1] », — sans autre explication.

Une fois cependant, il semble que sa doctrine va se préciser : de ses jugements, devenus très nets, on peut induire, je ne dis pas un système entier, mais tout au moins un groupe d'idées cohérentes. C'est dans l'article sur les *Recueillements poétiques* [2]. La première vérité qu'il prétend mettre en lumière, c'est que le poète a des devoirs envers l'art et envers lui-même. Lamartine affecte de prendre à la légère et la poésie et lui-même comme poète. Il estime qu'au jugement dernier, Dieu, mettant dans la balance ses rimes et ses actes, tiendra bien peu de compte des premières. « Mais, il est toujours très périlleux de faire parler Dieu; on pourrait tout aussi bien, et sans plus de témérité, supposer qu'il vous demandera compte du talent spécial qu'il vous aura confié; s'il y a diversité de dons parmi les hommes, il peut y avoir diversité de ministère [3]. » Lamartine est évidemment marqué du signe glorieux du poète ; qu'il accomplisse donc avec zèle sa vraie destinée : « Est-ce qu'en art ou en morale, il ne faut pas faire de son mieux ? Ce n'est pas une comparaison que j'établis là, c'est une identité que j'exprime : l'art, pour l'artiste, fait partie de sa conscience et de sa morale [4]. » Ce principe posé, Sainte-Beuve, « parlant comme Job dans l'amertume de son cœur [5] », note d'un trait sévère les négligences, « les mots singuliers et les crudités matérielles », tous les défauts de l'école réaliste si opposée au génie de Lamartine. Toutes ses critiques se ramènent, en somme, à une seule : que le poète est infidèle à lui-même, à sa vraie nature, qu'à vouloir s'élargir, il devient discordant, qu'à vouloir étendre sa lyre, il la brise ou la défait [6]. Tout cela est très précis en un sens. Sainte-Beuve « met une barre rigoureuse à son admiration et prononce le fatal : *Tu n'iras pas plus loin*, dans une louange chère à son cœur [7]. » C'est qu'il était trop intéressé lui-même là-dedans. Il avait tant admiré Lamartine dans sa jeunesse, que, « la jeunesse étant passée, hélas ! et ses amours, le nuage tombant,

[1] *P. Litt.*, II, 310.
[2] *P. Cont.*, I, 349, sqq.
[3] *Ib.*, 359.
[4] *Ib.*, 365. — Voir la réponse de Lamartine (Préface de la *Chute d'un Ange*).
[5] *Ib.*, 365.
[6] *Ib.*, 367, sqq.
[7] *Ib.*, 352.

le sens critique reparaissant [1] », il ne pouvait s'empêcher de crier tout-haut. Mais, ces critiques si franches, comme elles sont faibles en leur fondement ! « A quel point, dans un talent, le développement légitime cesse-t-il et dégénère-t-il en débordement et en ravage? Où la transformation doit-elle convenablement s'arrêter et où la déviation véritable commence-t-elle [2] ? » Ce sont des questions, que Sainte-Beuve se pose sans les résoudre. Il faudrait les avoir résolues pour fonder légitimement cette critique dogmatique qu'il sent nécessaire.

La *critique historique* est plus timide, plus incertaine encore. On n'en trouve guère que des traces éparses ; on les trouve cependant. D'abord Sainte-Beuve s'occupe davantage de l'histoire elle-même. Il se demande quelle est la valeur de l'érudition, si elle supplée aux idées, au goût, au talent littéraire ; et, en se posant ces questions à propos de sujets divers, « il se dispose insensiblement à en venir aux portraits de quelques historiens contemporains [3] ». Il songe davantage à surprendre leur art et leur méthode, parce qu'il sent que lui-même va en avoir besoin. Il est curieux de voir avec quel scepticisme Sainte-Beuve aborde l'histoire. Au fond, il y a en lui un réaliste invétéré, qui ne croit, pour ainsi dire, qu'à ce qu'il a pu voir et toucher, qui a plus de confiance en l'intuition directe qu'en la raison raisonnante et se méfie des abstractions, par lesquelles procède nécessairement la science. « Il y a quelque illusion à penser qu'on sache jamais mieux les choses en s'en éloignant beaucoup. On en saisit mieux certaines masses et certains points isolés ; mais on y perd aussi en notions continues. En face des érudits..., il est bon de ne pas laisser tout à fait tomber ce droit de *rappel à l'homme* qui semble relégué chez les défunts moralistes [4]. » En somme, Sainte-Beuve n'a confiance en l'histoire que sous bénéfice d'inventaire. C'est avec prudence, sous réserve du contrôle par l'observation morale, par la comparaison avec la vie présente, qu'il entend l'appliquer à la critique.

D'autre part, cependant, il prend de plus en plus conscience des services qu'elle lui peut rendre. C'est par l'histoire que le critique expliquera les différentes formes par où s'est manifestée une même inspiration, qu'il suivra à la trace, pour sa plus grande instruction, ce qu'on a appelé depuis Sainte-Beuve l'évolution des genres. Magnin et Le Clerc, les premiers, ont su utiliser cette méthode; on peut la leur

[1] *P. Cont.*, II, 526, note.
[2] *Ib.*, I, 353.
[3] *Ib.*, III, 442, note.
[4] *Ib.*, 454-455.

emprunter : « Si M. Magnin a su montrer la persistance et faire comme l'histoire de la faculté dramatique aux époques même où il n'y a plus de théâtre, ni de drame à proprement parler, M. Le Clerc, à son tour, a pu trouver preuve de la faculté du journal chez les Romains [1]. » —— Puis, dans les portraits que Sainte-Beuve avait écrits avant *Port-Royal*, l'histoire n'était que le cadre; et, quelque soin qu'il eût mis à observer la réaction des faits sur le caractère de ses personnages, ces faits leur restaient extérieurs. Dans *Port-Royal*, il a appris que les événements historiques pénètrent, peut-on dire, les personnages : qu'ils se peignent en eux par les dispositions hostiles ou favorables qu'ils y trouvent, les sentiments qu'ils y provoquent, les actes qu'ils font naître, les souvenirs enfin, — les « souvenirs-forces », — qu'ils mêlent à la trame de leur vie intellectuelle et morale. Si c'est en ce sens-là qu'on a dit « un paysage est un état d'âme », on peut le dire bien plus encore des faits historiques. Alors, plus que jamais, Sainte-Beuve sent le besoin d'unir intimement les faits aux personnages. Voyez Lafayette [2], voyez Fontanes [3] : pour les faire connaître, il se croit tenu d'étudier tout leur temps. « Le caractère historique, dit-il du dernier, remplace à distance l'intérêt littéraire pâlissant [4]. » C'est un mot qu'on pourrait parfois et tous les jours davantage appliquer à sa critique. —— De plus, ces portraits d'autrefois étaient toujours individuels : Sainte-Beuve avait pour principal souci de marquer fortement l'empreinte unique qui discernait la médaille qu'il frappait, des autres médailles. Dans *Port-Royal*, du milieu même des contrastes que présentaient les caractères divers, il a senti comme une âme commune se dégager. Il a compris alors que pour reproduire vraiment la vie, où les isolés sont rares, il fallait aussi étudier les ensembles, les groupes. C'est ainsi, par exemple, que l'idée lui vient de consacrer un article à une école poétique dont aucun membre, à lui seul, n'aurait guère mérité de l'arrêter. C'étaient tous ces poètes ensemble et non un seul qui, dans la réalité, avaient vécu. Sainte-Beuve a vu là comme une traînée de poussière brillante et il l'a saisie tout entière : « Il est si doux de comprendre tout ce qui a vécu [5] ». Et cela ne peut se faire que par l'histoire.

Mais ce n'est pas seulement pour comprendre que l'histoire est

[1] *P. Cont.*, III, 458.
[2] *P. Litt.*, II, 141, sqq.
[3] *Ib.*, 207.
[4] *Ib.*, 257.
[5] *P. Femmes*, 359-381.

utile, c'est pour juger. Par là, rattachant d'un lien étroit la critique dogmatique à la critique historique, Sainte-Beuve va créer un genre nouveau de critique, mixte et plus complet. Laissons-le lui-même exposer l'intérêt qu'il trouve à ces enquêtes historiques :

L'utilité et le jour qui en rejailliraient pour l'*appréciation littéraire* des époques qui semblent épuisées ne paraissent point avoir été senties. Dans l'histoire qu'on a tracée jusqu'à présent de la littérature des deux derniers siècles, on ne s'est pris qu'à des œuvres éminentes, à des monuments en vue, à de plus ou moins grands noms : les intervalles de ces noms, on les a comblés avec des aperçus rapides, spirituels, mais vagues et souvent inexacts... Il y a une carte du pays à faire, qui... marquerait la *hauteur relative* et le degré de relèvement des monts par rapport à ce terrain intermédiaire et continu... Il s'agirait de relever les idées et de *prendre la juste mesure des choses autour des œuvres qu'on admire*. Quand on a vécu très au centre et au foyer de la littérature de son temps, on comprend combien en ce genre d'histoire aussi (quoi qu'il semble que là du moins les œuvres restent) *la mesure qui ne se prend que du dehors est inexacte* et, jusqu'à un certain point, mensongère et convenue; combien on surfait d'un côté en supprimant de l'autre et combien de loin on a vite dérangé les vraies proportions dans l'estime [1].

Et il donne des exemples probants.

Ainsi, Sainte-Beuve réunit l'une à l'autre la critique historique et la critique dogmatique ; il y mêle la critique psychologique et morale ; il se souvient d'avoir aimé et il pratique à l'occasion la critique lyrique et collaboratrice. Dans ces deux années, son esprit est comme une cuve où s'échauffe lentement l'alliage qu'il va combiner, pour en tirer le métal définitif dont il forgera son œuvre.

III

Toute cette période indécise de transformation se termine à une date très nette, le 15 janvier 1840, par l'article sur *La Rochefoucauld*; et la période qui va maintenant commencer débute à une date non moins nette, le 1er mars 1840, par l'article intitulé *Dix ans après en littérature*. L'un clôt le passé et dit adieu à tout un ordre de pensées, ou même d'émotions, que Sainte-Beuve avait pendant plusieurs années caressées ; l'autre ouvre l'avenir et inaugure une conception toute nouvelle de l'activité littéraire encore possible. L'un est avant tout une profession

[1] *P. Cont.*, III, 462, sqq.

de foi philosophique, l'autre une profession de foi de critique. Et rien n'est plus frappant, rien ne prouve mieux combien la critique de Sainte-Beuve dépend étroitement de son état d'esprit, de ses croyances même, que le voisinage symbolique de ces deux morceaux. L'article critique s'appuie tout entier sur l'article philosophique et porte sur lui comme un édifice sur ses fondements. A les souder l'un à l'autre, proches comme ils sont et tournés de deux côtés opposés, on dresse le long de la route de Sainte-Beuve comme un *Janus bifrons :* c'est de là qu'il fait partir sa course nouvelle.

« Cet article sur La Rochefoucauld, écrit Sainte-Beuve, indique une date et un temps, un retour décisif dans ma vie intellectuelle. » Et il explique comment, après la philosophie de sa jeunesse matérialiste, « une grave affection morale, un grand trouble de sensibilité... avait produit une vraie déviation dans l'ordre de ses idées » ; tous ses écrits d'alors « témoignaient assez de cette disposition inquiète et émue qui admettait une notable part de mysticisme. L'étude sur La Rochefoucauld annonce la guérison et marque la fin de cette crise, le retour à des idées plus saines [1] ». Adieu les espérances juvéniles, adieu les croyances ! L'âge est venu et ses désillusions avec lui. Notre « jeunesse d'âme » que nous aimions et que nous admirions chez les autres, a disparu, « emportant nos amours et nos admirations [2] » et « les mécomptes de l'enthousiasme jettent dans le dégoût [3] ». Le « fumier » de l'expérience a rempli « l'étable [4] » ; et l'on peut dire à tout : « Beau masque, je te connais [5] ». On est un « célibataire aigri [6] ». On sent que la « vie se complique davantage à mesure qu'elle avance et qu'elle se dénue [7] ». On « s'aperçoit clairement qu'on n'a pas fait son chemin dans le monde » à cause de ce qu'on croit ses qualités ou ses vertus ; et l'on trouve que le moment de cette découverte « est dur [8] ». On voit comme « le gros du monde » est incapable de juger notre talent et des genres littéraires « non titrés », et que nos efforts sont perdus [9]. Aussi, on goûte maintenant les maximes trop vraies du grand désabusé : on

[1] *P. Femmes*, 321, note.
[2] *Ib.*, 317, *pensée* XXVI.
[3] *Ib.*, 288.
[4] *Ib.*, 315, *pensée* XIV.
[5] *Ib.*, 313, *pensée* II.
[6] *Ib.*, 304.
[7] *Ib.*, 316, *pensée* XXIV.
[8] *Ib.*, 314, *pensée* XII.
[9] *Ib.*, 319, *pensée* XLI.

s'y console « à force de les trouver chagrines comme nous » et l'on « en chérit la secrète injure, on en suce à plaisir l'amertume [1] ». Quand on est dans cet état d'esprit, quand on est si persuadé qu'on a vu le dessous des cartes, adieu tout ! La religion n'est rien : ses preuves les plus frappantes sont sans force ; la folie de la croix est réellement au sens humain une folie pure, qui a triomphé parce qu'il fallait bien que quelque chose triomphât, et elle n'a pu vivre qu'en se déformant pour s'accommoder au bon sens vulgaire [2]. La « philosophie systématique » n'est rien : les ficelles du philosophe sont vite découvertes et ses grands airs percés [3] ; les palais enchantés que son charlatanisme édifie « au plus grand honneur et bonheur de l'homme » n'en imposent plus [4], et les Benjamin Constant (ou les Cousin), on le sait, ne « pratiquent que l'intérêt » en prêchant l' « idée pure » [5]. L'édifice social n'est rien : l'homme est d'autant plus gâté que les disciples de Rousseau et les gouvernements lui ont plus vanté sa bonté naturelle [6] ; et « si l'on se mettait à dire tout haut les vérités, la société ne tiendrait pas un instant ; elle croulerait de fond en comble [7] ». Et la vérité elle même qu'est-elle ? Quand on voit « nos opinions en tout résulter de la nature individuelle de notre esprit bien plus que des choses [8] », « la forme ou le fond du vase faire la couleur de l'eau [9] » et ceux qui possèdent les vrais résultats [10] les taire, il en reste un scepticisme sans limite et un pessimisme universel. Sans doute on en souffre parfois : « il y a des moments où la vie, le fond de la vie se rouvre au dedans de nous comme une plaie qui saigne et ne veut pas se fermer [11] ». Mais le plus souvent et à la longue, on en prend son parti, comme La Rochefoucauld lui-même. On se résigne à son sort et l'on tâche de s'en accommoder pour le mieux, — puisqu'aussi bien il est inévitable. Après tout, on a la satisfaction de n'être pas dupe ; on jouit du plaisir de surprendre chez les autres les illusions dont on s'est affranchi ; on se fait, de morceaux,

[1] *P. Femmes*, 288-89.
[2] *Ib.*, 314, *pensée* XIX.
[3] *Ib.*, 319, *pensée* XXXIX.
[4] *Ib.*, 321, *pensée* XLIX.
[5] *Ib.*, 303.
[6] *Ib.*, 320, *pensée* XLVIII.
[7] *Ib.*, 315, *pensée* XIX.
[8] *Ib.*, 313, *pensée* VI.
[9] *Ib.*, 313, *pensée* VII.
[10] *Ib.*, 314, *pensée* X.
[11] *Ib.*, 317, *pensée* XXV.

un ensemble plus ou moins cohérent d'idées moyennes et modérées [1]; et, au nom de ces « idées saines », on fera, sans inutile excès de zèle, sans bruyant scandale, une sage police de la littérature, — qui ne sera point sans consolations intimes.

Car c'est là ce que Sainte-Beuve se propose de faire dans ***Dix ans après***. Il lui semble que, vers 1840, la littérature toute entière revient. — moins ardente, moins vive, mais plus réfléchie et plus expérimentée, — vers les idées qui avaient régné vers 1830 : « On revient, après dix ans, en vue des mêmes idées, non plus pour les aborder, mais pour les juger [2]. » Si le mouvement des choses dispose ainsi tous les écrivains à « s'entendre pour de certaines vues justes, de certains résultats de goût, de sens rassis et de tolérance », « cela rend possible bien des accords [3] ». Pourquoi les écrivains alors ne les feraient-ils point, ces accords ? C'est la seule façon pour eux de réaliser cette unité qui fait la grandeur des grands siècles, de rassembler « un corps de réserve et d'élite encore, rebelle à entamer, sensé, judicieux, fin, mesurant applaudissement ou sentence sur ce qui joue et brille ou s'égare devant lui [4] ». A cette œuvre, Sainte-Beuve les convie tous, depuis l'aïeul, Chateaubriand, jusqu'aux derniers venus George Sand, Charles de Bernard ou Reynaud.

Or c'est la critique qui peut offrir à ce groupe rêvé, son « lieu naturel de rendez-vous » : Sainte-Beuve, sous la forme où il la conçoit maintenant, vient comme la mettre au service de tous. Il a vu son ancienne méprise et compris ses erreurs passées. Sa critique à lui « s'est recélée sous l'art, sous la poésie », ou, quand elle a voulu aller seule, « la poésie, l'exaltation s'y est mêlée trop souvent et l'a troublée ». Maintenant, il se connaît mieux. Il voit mieux où son talent le pousse et il veut lui obéir : « Il y a ainsi au fond de la plupart des talents un pis-aller honorable s'ils savent n'en pas faire fi et comprendre que c'est un progrès. Il faut tôt ou tard, bon gré, mal gré, y consentir : la critique hérite finalement en nous de nos autres qualités plus superbes ou plus naïves, de nos succès caressés, de nos échecs mieux compris. » Proposant alors un traité d'alliance à tous les écrivains, il leur demande

[1] Cf. le portrait que, vingt-quatre ans après, Sainte-Beuve trace de ce scepticisme. (V. *Lundis*, IX, 98, sqq.) : c'est le même que celui que j'esquisse ici d'après ses pensées de 1840.

[2] *P. Cont.*, II, 473.

[3] *Ib.*, 474.

[4] *Ib.*, 476.

de s'unir à lui : « Instituer cette critique largement et avec ensemble en littérature, l'appuyer à des exemples historiques positifs qui la fassent vivre et la fertilisent, la mêler sans dogmatisme à une morale saine, immédiate, décente, ce serait dans ce débordement trop général d'impureté et d'improbité, rendre un service public et j'ose dire social [1]. »

On voit, — non pas le programme, puisque Sainte-Beuve se défend de faire un programme, — mais la tendance. Dans le désarroi de toute doctrine, le désordre de toute école, il sent que les choses vont à l'abandon. Comme, dans sa vie, il se contente de tirer parti tant bien que mal des circonstances, pour durer dans le milieu social, dont il a bien vu les défauts, mais qui est nécessaire ; de même, dans sa critique, il se contentera d'unir les talents et les opinions modérées, pour faire durer les bonnes lettres et pour les soutenir, dans ce milieu littéraire dont il faut bien s'accommoder. Le jugement esthétique, l'exemple historique, le contrôle de la morale courante, voilà ce qui constituera la critique qu'il médite. Il a pu rêver mieux autrefois ; maintenant ce minimum possible lui suffit ; et d'ailleurs, à y réfléchir, il ne le trouve peut-être pas sans avantages. « Des séries de travaux littéraires sur des sujets positifs, ces travaux animés d'un reflet d'expérience morale et plus ou moins attristés de regrets chez les uns ou colorés d'expérience chez les autres, offriraient, rouvriraient à tous un champ sûr, agréable, fructueux [2]. » C'est La Rochefoucauld-critique, revenu de ses aventures de jeunesse et de ses romanesques amours, renonçant à cette autre Madame de Longueville, aussi trompeuse que la vraie, que lui fut la poésie, et charmant ses déceptions à les exprimer en maximes désillusionnées et pourtant, — ou peut-être et d'autant plus — profitables.

[1] *P. Cont.*, II, 486-487.
[2] *Ib.*, 493.

XIV

ANNÉES DE MATURITÉ
DE COMPROMIS ET D'EMPIRISME

LA VIE, LES IDÉES, LES SENTIMENTS

I. Retour de Sainte-Beuve aux « idées saines ». — Incrédulité et indifférence religieuse : lassitude du jansénisme manifestée dans le IIIme volume de *Port-Royal ;* collaboration secrète à la *Revue suisse :* mépris pour le catholicisme et le clergé, défiance et hostilité croissantes, reviviscence de l'état d'esprit du *Globe :* les apparences et les convenances sauvegardées. — Indifférence en philosophie : retour aux négations et aux négations seules du XVIIIme siècle ; scepticisme, épicuréisme, pessimisme ; désillusion résignée et presque satisfaite.

II. Les idées et la conduite politiques de Sainte-Beuve : apaisement et abstention ; résistance aux avances du gouvernement ; la politique de Hobbes. Que Sainte-Beuve n'aurait rien à gagner au renversement du régime. Ce qu'il aurait à y perdre : les relations mondaines et l'agrément qu'il y trouve. Les limites qu'elles imposent à son franc parler, même en politique ; Sainte-Beuve fonctionnaire du gouvernement, et de quelle façon il en parle maintenant ; Sainte-Beuve « renégat », selon Mme de Girardin.

III. Sainte-Beuve obligé de se prononcer publiquement en littérature. Éclectisme littéraire : lutte contre le classicisme ; lutte contre le romantisme : son bilan, échec dans la poésie épique et dramatique. Sainte-Beuve, devenu du parti de la résistance, essaye un compromis littéraire : ce qui reste du romantisme, le lyrisme et la liberté du style ; ce qui reste du classicisme, le théâtre, la conception générale de la littérature, la notion de la règle. Par delà le romantisme et en en gardant quelques choses, Sainte-Beuve en revient aux théories littéraires du *Globe*.

IV. Dispositions chagrines capables d'influencer sa critique. Leurs causes. Déceptions de carrière : situation subalterne de Sainte-Beuve, sa pauvreté, ses craintes pour l'avenir. Déceptions littéraires : échec de ses poésies, tâche pénible de son *Port-Royal*, concurrence déloyale de Cousin. Déceptions intimes : rêves d'avenir et de mariage et échec de ses espérances, amitiés inquiètes et situations troublantes, mélancolie universelle et universel dégoût. Profondeur de sa tristesse et âcreté de son humeur.

« ... Cela arrive souvent en vieillissant : on perd ce qui n'était qu'acquisition et emprunt : on retombe au point de départ. »

(*Chroniques parisiennes*, 327.)

« ... Passé que je suis à l'état de pure intelligence critique et assistant avec un œil contristé à la mort de mon cœur. Je me juge et je reste calme, froid, indifférent ; je suis le mort et je me regarde mort sans que cela m'émeuve et me trouble autrement. »

(*Lettre* à Vinet. *Correspondance*, I, 130.)

I

C'est à bon droit que Sainte-Beuve a écrit : « Cet article sur La Rochefoucauld indique une date et un *temps*, un retour décisif dans ma vie intellectuelle [1]. » L'adieu au christianisme y était, on le voit, aussi net, aussi décidé que possible. Nous savons dès maintenant qu'il a été définitif, que « les années et la réflexion » devaient jusqu'à la fin de sa vie affermir Sainte-Beuve dans ces « idées saines ». Nous venons de voir, nous verrons encore mieux comment les conséquences s'en sont fait tout de suite sentir dans tous les domaines de sa pensée, sur toutes les activités de son âme.

Toutefois, cette rupture ne fut ni cassante, ni violente : ç'a été, si j'ose dire, une répudiation sans scandale pour cause d'incompatibilité d'humeur reconnue, plutôt qu'un divorce brutal et bruyant. Sainte-Beuve a senti que les doctrines, auxquelles son esprit et son cœur s'étaient pendant tant d'années si curieusement — parfois, si passionnément — intéressés, ne pouvaient être congédiées sans quelques égards. D'ailleurs, il n'avait aucune raison pour prendre à cette date une attitude agressive envers la religion. La vie, l'expérience, les désillusions lui avaient rendu impossible le fanatisme anti-clérical de sa première jeunesse. Il était bien désabusé des théories flatteuses et vastes qu'autrefois il avait si chaleureusement embrassées. Maintenant, lorsqu'il entend les autres enfler la voix pour déclamer ces grands mots qu'à vingt ans lui-même a déclamés ; quand ils parlent « d'avancer sur le flot du présent vers les mers inconnues de l'avenir » ; quand ils vantent la

[1] *P. Femmes*, 321, note.

« loi du progrès », « la progression qui régit la vie de l'humanité » ; lui, il sourit et il se demande irrespectueusement comment on peut bien « se laisser aller à de tels *dadas* [1] ». D'un autre côté, le bon goût confirme encore son indifférence. Il est lié à des personnes qui font profession d'être chrétiennes ; dès son retour de Lausanne, il a repris sa place au salon de l'Abbaye-au-Bois [2]. Le milieu social où il est admis serait choqué de diatribes irréligieuses ; et il a trop le sens des convenances pour se laisser aller à des manifestations d'incrédulité. Elles n'auraient, d'ailleurs, aucune raison d'être, puisqu'il nie simplement, et n'élève pas autel contre autel. Enfin, de son voyage à travers les doctrines religieuses, il avait du moins rapporté le sentiment de cet état d'esprit qu'il ne pouvait partager. Il avait vu que des âmes nobles et sincères y trouvaient la paix et la joie ; il avait compris même quel bienfait moral le christianisme avait apporté au monde. Devenu pur disciple de Hobbes, convaincu que le christianisme est vrai dans sa partie pessimiste, dans sa théorie de la nature humaine d'après la chute, — au lieu de s'élever avec lui, dans ses espérances, vers les hauteurs de l'humanité régénérée par la Rédemption [3], il se contentait de lui fausser compagnie sans bruit, respectueux tout ensemble et de la bonne foi de ceux qu'il laissait marcher sans les suivre et de la force morale que leur donnait leur croyance. Son indifférence totale, ses relations mondaines, son intelligence des choses religieuses, tout le poussait à n'attaquer point la religion, ni même le christianisme, ni même le catholicisme.

Aussi, c'est à peine s'il manifeste alors ses dispositions foncières ; et lorsqu'il le fait, c'est sous forme d'insinuations que, sans doute, la plupart de ses lecteurs ne comprennent point. Quand il regrette « le rire de Voltaire ou le branlement de tête de Montaigne » dans « l'histoire des opinions humaines » : quand il écrit : « Si une certaine folie n'est pas étrangère à l'homme, même à l'homme pris en masse, en vain on tirerait argument, pour la nécessité d'une idée, de son triomphe en de certains siècles. Comme il faut bien, en définitive, que quelque chose triomphe, il y a aussi chance pour que ce soit quelque folie » ; quand il écrit cela, seuls les avertis peuvent saisir sa pensée et deviner que cette folie, c'est le christianisme [4]. Quand il reproche à Ampère (ou qu'il

[1] *Tableau*, II, 328-329.
[2] *N. Lundis*, III, 89.
[3] *Port-Royal*, III, 382 ; IV, 59.
[4] *P. Cont.*, II, 377.

rapporte qu'on lui reproche) « d'avoir un peu trop négligé la part directe de l'antiquité classique et païenne jusque dans le christianisme, de n'avoir pas assez suivi les coutumes, la légende, parfois les divinités même se glisser d'un monde à l'autre à peine transformées » : qui songe à voir dans ces mots la machine de guerre que l'on peut dresser contre le christianisme, — que dressera plus tard Havet, — d'autant plus qu'immédiatement après, des hommages « à sa haute grandeur, à son caractère sans pareil » viennent réparer et comme couvrir l'objection [1]? Sainte-Beuve est tellement désintéressé dans la question, qu'il n'éprouve aucune gêne à rendre hommage au catholicisme, — tout comme il sait encore montrer les bons résultats du Saint-Simonisme [2]? On ressent un certain plaisir (comme au *Globe* jadis, et par moments) à se montrer juste pour une croyance dont on est bien sûr d'être à jamais libéré. Et puis, ce qui le rassure encore et affermit son impartialité facile, c'est qu'il est convaincu de n'être point le seul. Cette incrédulité, consciente chez lui, elle domine, à son avis, elle règne inaperçue chez la plupart des hommes. Il insinue qu'il la découvre dans l'auteur du *Génie du Christianisme* lui-même [3]. Il la proclame souveraine chez les « trois quarts des gens » : « De nos jours, les trois quarts des gens ne croient à rien après la tombe et ne se doutent pas qu'ils sont athées pour cela ; ils font de la prose sans le savoir, en parfaite indifférence, et on ne le remarque guère [4]. » — Il est difficile de mieux prendre son parti, en y englobant la majorité ; et il est difficile de s'y encourager mieux.

Aussi, Sainte-Beuve continue-t-il à s'abstenir d'une manière absolue de ces sujets religieux que, de 1830 à 1838, il aimait tant traiter : où il retournait en tous les sens les grands problèmes de l'humanité et les solutions qu'en ont proposées les religions ; où il sondait la conscience de son auteur et lui demandait les raisons dernières du choix de ses croyances. C'en est fini maintenant de ces enquêtes. Elles ne l'intéressent plus, puisqu'il a trouvé pour lui la réponse. Elles ont même des dangers, car en laissant trop percer son opinion propre, il pourrait inutilement choquer ceux qu'il tient à ne pas choquer. Cependant, nous la voyons bien des fois paraître, cette opinion : c'est dans *Port-Royal*, où son sujet le forçait bon gré, mal gré, à toucher ces sujets réservés. Le troisième volume en a été rédigé de 1842 à 1848, c'est-

[1] *P. Cont.*, II, 380.
[2] *Ib.*, 484-485.
[3] *Ib.*, 54.
[4] *P. Femmes*, 211.

dos tourné, sans faux respect comme sans amertume, selon l'occasion, selon même le caprice et l'humeur [1] », d'imprimer « sans inconvénient et sans inconvenance dans la Suisse française », ce qui ne pouvait s'imprimer « à Paris même, à bout portant [2] » ; — soucieux aussi de l'incognito absolu. Il prenait à conserver cet incognito le plus grand soin. Olivier retouchait à son gré ses chroniques ; elles étaient en réalité non pour la *Revue*, mais pour lui, « pour qu'il fût averti » et il en faisait ce qui lui plaisait [3]. Sainte-Beuve lui demandait seulement de taire son nom, de tirer un « double rideau de son côté », de présenter le tout comme rédigé par un compatriote. Parfois, il poussait même la précaution jusqu'à parler, pour mieux se dérober, le patois de Chanaan [4].

L'anonymat absolu et la distance permettaient donc à Sainte-Beuve de dévoiler sans aucune crainte sa plus intime pensée dans la *Revue suisse*. Or, dans ces pages secrètes, toutes les fois qu'il parle du christianisme et surtout du catholicisme, c'est avec une entière indifférence, une indifférence teintée de mépris, et du plus calme mépris. « Nos catholiques..... n'ont ni le peuple ni la classe moyenne [5] »..... « Se pourrait-il que la France finalement fût catholique comme Bénarès est Hindoue, par impuissance d'être autre chose [6] ? »... « Ces journaux religieux n'ont d'écho que dans les sacristies [7] »... « Le clergé continue à se donner tous les torts par la forme... » ... Les prêtres sont des paysans, « bons prêtres peut-être quant à la piété et à la connaissance théologique et liturgique spéciale, mais ignorants d'ailleurs, grossiers de manières et incapables d'agir dans une sphère un peu élevée [8] »... Rome n'est plus « qu'une sénilité fleurie [9] », etc. On pourrait entasser sans fin les citations de même nature : voilà comme il parle d'ordinaire. Il ne prend pas même la peine d'accorder à la religion et aux prêtres un peu de crainte à défaut d'affection. A ses yeux, il n'y avait qu'une « grande religion vraiment française » et qui fût digne de l'attention d'un homme intelligent, c'est le gallicanisme. Il trouvait là « une

[1] *Chron.*, 166.
[2] *N. Lundis*, IX, 16.
[3] *Chron.*, p. II.
[4] OLIVIER, 80.
[5] *Chron.*, 8.
[6] *Ib.*, 21.
[7] *Ib.*, 38.
[8] *Ib.*, 134-136.
[9] *Ib.*, 114.

sorte d'esprit religieux modéré, assez libre, tout à fait tempéré, dans lequel de beaux génies avaient pu vivre et qui convenait aux raisons droites et modestes » : la religion, en un mot, qui choque le moins ceux qui n'en ont pas. Malheureusement, « ce plus noble fils du catholicisme est mort avant son père » ; il ne reste plus rien du vieil et « sain » gallicanisme ; le jésuitisme, l'ultramontanisme, c'est-à-dire la superstition et l'idolâtrie, ont, « par système et par mode », envahi la religion : « le catholicisme, en France, vise à la secte ». Sans doute, les Jésuites sont habiles, et progressent, et essaiment ; néanmoins, il n'y a pas lieu de s'inquiéter : ils compromettront le catholicisme lui-même ; « mais rien de gravement menaçant au fond pour une nation, pour une société qui les secouera d'un revers de main, le jour où ils oseraient oublier qu'ils n'ont jamais été chez eux en terre de France [1] ». Il n'y a donc qu'une conduite à tenir : laisser faire le catholicisme, et le laisser mourir très lentement. Dans cet état d'esprit, on comprend qu'il ne prenne pas au tragique la querelle de l'Université et du clergé : « querelle de cuistre et de bedeaux [2] », elle excite surtout son dégoût [3] ; il pèse impartialement les deux thèses opposées [4] et tient la balance égale sans peine [5].

Mais, petit à petit, il s'aperçoit que cette « secte » est plus puissante qu'il ne l'avait cru. Il découvre au clergé une force, une audace qu'il n'aurait jamais supposées : « Le clergé français est un parti considérable, formidable même, et qu'on aura longtemps en présence » ; il « ose extrêmement », et il y a « quelque chose de menaçant dans cette ambition qui se recrute de tant d'autres ambitions, aujourd'hui disponibles [6] ». A cette découverte, Sainte-Beuve en arrive à s'effrayer. « La lettre audacieuse des évêques donne à penser », écrit-il gravement, presque solennellement, « ils se rassemblent en synode... : de telles choses ont une extrême gravité [7] ». Aussi, se prononce-t-il contre la liberté de l'enseignement, par peur du clergé. « Malgré les avantages partiels et paternels que peuvent présenter deux ou trois de leurs écoles, il est certain que si on les laissait faire, ils paralyseraient le mouve-

[1] *Chron.*, 42-46, 92 et passim. — Cf. *P. Cont.*, III, 421.
[2] *Ib.*, 47.
[3] *Ib.*, 54.
[4] *Ib.*, 100.
[5] *Ib.*, 123.
[6] *Ib.*, 118, sqq.
[7] *Ib.*, 196.

ment d'études et fanatiseraient ou abêtiraient les jeunes esprits. Or convient-il, maintenant, par un scrupule excessif et par tendresse plus que délicate de conscience, de respecter leur zèle violent et de les laisser faire. parce qu'ils sont peut-être convaincus et qu'ils argumentent assez bien du droit [1] ? » Voilà des contradictions qui nous permettent de bien préciser l'état d'esprit de Sainte-Beuve. Les doctrines du *Globe* ont pleinement reparu en lui. Il vient d'écrire une lettre amicale à son ancien directeur. malgré le duel au parapluie; il a retrouvé dans son esprit la trace « de ces meilleures et plus fructueuses années de la jeunesse, de celles où l'on a acquis ce que l'on ne fait plus ensuite que prolonger et dépenser au dehors [2] » ; et il revient aux idées de 1826. Seulement, le jour où le libéralisme lui paraît faire la partie trop belle au catholicisme, adieu le libéralisme ! Sainte-Beuve n'a plus la belle logique des jeunes années, où il aurait demandé comme Dubois la liberté même pour les Jésuites; la vie lui a enseigné une politique réaliste qui se tient moins aux principes ; — et il révoque, à sa façon, l'Édit de Nantes. Reste sans doute qu'il est très sincèrement modéré et qu'il veut l'être [3]; qu'il essaye de juger sans parti pris [4]; qu'il « tient plus qu'à tout » à être cité du côté catholique « comme un écrivain le plus respectueux [5] » ; qu'il regrette le moment où il « vivait en paix et intimité avec l'abbé Gerbet, Cazalès et autres »; qu'il est aussi loin des Michelet et des Quinet que des Veuillot et des Combalot [6]. Mais, avec tout cela, il se défie de ceux qui professent la religion qu'il a quittée. Et elle-même, à l'occasion, en pâtit un peu. Tant qu'elle a paru mourante, il lui a montré une indulgente indifférence : dès qu'elle fait mine de devenir une puissance, il se retrouve son adversaire et même son ennemi.

Quand, d'un bout à l'autre de ces *Chroniques*, on a vu ainsi s'expliquer, sans réserves, sa véritable pensée, on sait à quoi s'en tenir, et l'on n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à certaines formules, ni à certains tons de son langage officiel. A la mort d'un enfant de son ami Pavie, il lui envoie des consolations que ne désavouerait pas

[1] *Chron.*, 123.

[2] 2 août (*Correspondant*, 25 avril 1900, p. 323).

[3] *Nlle Corr.*, 92. — *Lettre* à Collombet, 30 septembre 1844 (LATREILLE et ROUSTAN, 225).

[4] Jugement sur les *Provinciales* (*Lettre* à Collombet, 17 novembre 1844, *Ib.*, 228).

[5] *Lettre* à Collombet, 25... 1844 (*Ib.*, 222).

[6] *Nlle Corr.*, 98.

un chrétien, ou du moins un homme très enclin au christianisme [1]. Mais, à un croyant comme Pavie et venant d'un écrivain qui sait si bien s'adapter à ceux auxquels il s'adresse, ces déclarations sont à la fois toutes naturelles et sans portée. Il en est de même de ses lettres au protestant Eynard [2] ou au catholique Collombet [3] : par un mouvement quasi involontaire, Sainte-Beuve se rapproche d'eux et leur montre, pour leurs croyances, un respect pieux qu'au fond du cœur il n'a pas toujours. Non point qu'il veuille les tromper, et je n'incrimine pas ici sa bonne foi ; mais, chez lui, c'est comme un instinct de critique, de revêtir pour un moment les doctrines qu'il rencontre chez ceux dont il s'approche. Ailleurs, il insiste sur l'hypothèse, émise en passant par de Maistre, que le christianisme doit être rajeuni ; et il insinue qu'il est de ceux qui peuvent accepter ce rajeunissement ou même y collaborer [4]. Mais ce n'est pas là une tentative bien compromettante : il a soin de rester dans le vague ; et pour nous qui connaissons maintenant le fond de sa pensée, nous savons qu'il entend seulement en conserver la force morale sans l'élément surnaturel qui la fonde. Ou enfin, lorsqu'il parle de Rancé et qu'il s'écrie avec un soupir de regret et d'un ton de voix fort dévot : « Heureux ceux d'alors pour qui cette voix conservait le nom efficace et distinct, s'appelait simplement la grâce de Jésus-Christ [5] ! » nous le sentons bien, c'est pure politesse envers Chateaubriand et Mme Récamier ; et cela ne tire pas à conséquence.

Avec toutes ces belles paroles et tous ces soupirs, il n'en reste pas moins, et fort allègrement, dans son incrédulité. On pourrait déterminer les bornes extrêmes entre lesquelles il se meut à l'aise, en opposant l'un à l'autre deux passages de ses écrits contemporains. « *Pour vous, chrétiens*, dit-il à son ami Collombet, le malheur est plus facile à porter [6] » ; et ce « vous » établit entre les chrétiens et lui un mur infranchissable qu'il ne dépassera pas. — D'autre part, lorsqu'il blâme avec une véritable indignation l'infamie de la *Guerre des dieux*, il ajoute : « Je ne crois faire, dans tout ceci, aucun puritanisme exagéré, aucune concession à des doctrines et à des croyances qu'il n'est pas nécessaire, d'ailleurs, de partager soi-même pour avoir l'obligation de les respecter

[1] Novembre 1842 (TH. PAVIE, 215).
[2] *Nlles Corr.*, 80.
[3] 25... 1844 (LATREILLE et ROUSTAN, 222).
[4] *P. Litt.*, II, 427, 449.
[5] *P. Cont.*, I, 58.
[6] 7 juin 1848 (LATREILLE et ROUSTAN, 239).

dans la conscience de ses semblables et surtout pour devoir de ne pas les y aller blesser mortellement, lascivement, et par tous les moyens empoisonnés [1]. » Voilà l'autre limite qu'il ne franchira pas : le bon goût comme le respect de la sincérité d'autrui l'éloignera de toute polémique outrageante ou même violente. La négation réservée et paisible lui suffit et lui convient.

On conçoit sans peine, quand on l'a suivi pas à pas comme nous l'avons fait jusqu'à présent, que, délaissant la religion, il ne va pas s'adresser à la philosophie courante. L'éclectisme ne le séduit point. Il disait un jour à son ami Barbe que « cette philosophie n'est pas la sienne et ne l'a jamais été [2] ». Je crois bien qu'il exagère, et qu'elle a été la sienne, un instant très court, entre le rationalisme du *Globe* et le pseudo-catholicisme romantique. Mais il est bien vrai qu'actuellement elle ne l'est pas : tant s'en faut. Il laisse percer son antipathie jusque dans les éloges publics obligés [3]. A ses yeux (sans compter le tort qu'elle a d'être l'œuvre de ce Cousin qu'il n'aime pas [4]), c'est une doctrine « toute politique et empirique » faite de morceaux ramassés de ci, de là [5]. C'est une théorie peu cohérente en elle-même et qui se mutile encore, en vain, pour marcher de concert avec la religion : « après le XVIIIme siècle accompli, il n'y a plus de philosophie possible, si mitigée et si méthodique qu'elle soit, qui, au fond et en résultat, ne se trouve hostile au catholicisme [6]. » Enfin, et surtout peut-être, ce n'est pas une philosophie véritable, car elle n'est pas libre : elle part d'un point déterminé (le doute méthodique), et elle aboutit, elle doit aboutir, sous un maître impérieux qui ne badine pas avec son régiment de professeurs, à « des résultats d'avance assignés ». « Or, est-ce une véritable philosophie que celle qui n'est pas libre de choisir son point de départ et d'aboutir aux résultats *quelconques* où sa recherche la conduira ? » Elle a son orthodoxie : et Sainte-Beuve ne lui pardonne pas de mépriser au nom de cette orthodoxie, d'injurier même le scepticisme et le matérialisme, — doctrines « peu hautes et peu consolantes [7] », il l'avoue, mais qui, au fond, sont bien les siennes.

[1] *P. Cont.*, IV, 450.
[2] *N^{lle} Corr.*, 92.
[3] *P. Cont.*, IV, 182-183. — Cf. p. 184, le désir de montrer que Cousin a pillé Cabanis.
[4] *Chron., passim.*
[5] *Ib.*, 272.
[6] *Ib.*, 152.
[7] *Ib.*, 211. — Cf. les mêmes protestations, *P. Litt.*, II, 520.

Car il en est arrivé là ; et la philosophie du XVIIIme siècle l'a repris tout entier [1] ; — ou, pour parler plus exactement, il admet de la philosophie du XVIIIme siècle tous les résultats négatifs, sans conserver aucune des illusions dont elle vivait : ni la confiance en la raison, ni l'assurance en la bonté de la nature humaine, ni la foi au progrès. Il est sceptique, sceptique à fond et sans restrictions. Pour lui, la vérité n'est pas : « L'homme, il faut bien se le dire, n'atteint en rien la réalité, le fond même des choses, pas plus en histoire que dans le reste ; il n'arrive à concevoir et à reproduire que moyennant des méthodes et des points de vue qu'il se donne [2]. » Par conséquent, la philosophie elle-même, comme science, n'est rien : « Il y a même des moments où j'ai tant de respect pour la philosophie que je crois qu'elle n'existe véritablement que chez celui qui la trouve et qu'elle ne saurait ni se transmettre ni s'enseigner [3]. » La vraie philosophie n'est ni discuteuse, ni prêcheuse, c'est tout simplement « une espèce de sagesse plus à huis clos et dans la chambre, qui ne s'enseigne pas, qui ne se professe pas, qui n'est pas une méthode, mais un résultat, pas un débat ni une promesse, mais une habitude et une fin, et de laquelle il faut répéter avec Sénèque : ***Bona mens non emitur, non commodatur,*** c'est-à-dire qu'elle est une maturité toute personnelle de l'esprit [4] ». C'est la philosophie de Gabriel Naudé et la philosophie de Sainte-Beuve. Et il ne dissimule pas son étonnement un peu railleur quand il voit des hommes s'éprendre de l'autre, et y vouer toutes leurs forces : « Est-ce donc qu'en philosophie, comme en bien des choses, il n'y aurait pas moyen, avec quelque avantage, de rester amateur, toujours [5] ? » Ainsi, défiant des théories et des systèmes, persuadé que les grandes constructions métaphysiques sont de pures créations de l'imagination du philosophe, il se contente, lui, d'observer la vie et de la percer à jour, d'y « saisir la fin du jeu et d'en extraire une philosophie à son usage [6] ». S'il avait quelque penchant secret pour un système, ce serait

[1] Cf. son indignation contre l'Athénée : « L'Athénée royal, qui... était resté le centre de la philosophie du XVIIIme siècle, où les Garat, les Tracy, les Chénier, les Guinguené, les Daunou allaient causer du moins, quand ils n'y professaient pas..., » cet Athénée admet maintenant des « néo-catholiques ! Où n'y en a-t-il pas ? » (*Chron.*, 67-68.)

[2] *P. Cont.*, V, 239.

[3] *P. Litt.*, III, 468.

[4] *Ib.*, 473.

[5] *Ib.*, 352.

[6] *P. Cont.*, V, 247.

pour le système dit « sensualiste », — avec lequel, en fin de compte, il est d'accord, qu'il voit hautainement combattu, calomnié par Cousin, et qui, après tout, « s'alliait très bien chez les philosophes du dernier siècle avec de hautes qualités morales et avec des vertus [1] ». C'est là qu'est son cœur, si son cœur est quelque part, ou du moins c'est là que sont ses alliés.

Il en résulte nécessairement des conséquences; et ces conséquences, Sainte-Beuve lui-même les dénonce avec sévérité, chez les autres et chez lui. Lorsque, dans ses *Chroniques* sincères, il révèle le dessous des cartes de son article sur *Rancé*, le plus grand reproche qu'il fasse à Chateaubriand, c'est de trahir un regret honteux, malsain, de la jeunesse et de ses joies : « Tel est l'effet curieux à étudier et désormais manifeste du génie lyrique dont on a abusé, de cette inspiration de pure fantaisie et de jeunesse où l'on avait tant mis, de cette lacune morale sous des airs de sentiment, de cette vie épicurienne et de plaisir sous un vernis de mysticisme et de religiosité! Là est le mal sérieux, le point à dénoncer... Notre jeune siècle... trahit son point vulnérable, l'inspiration morale positive et la foi qui lui ont trop fait défaut [2]. » Ce sont de graves paroles; et nous sentons bien que là, comme ailleurs encore, Sainte-Beuve « prend sa part [3] » du blâme qu'il lance comme de l'épicurisme, auquel il attribue le mal. Du reste, il le dit *pour son compte* à son ami Collombet : « Hélas! *nous autres* poètes modernes, nous avons peine à consentir à vieillir... Il y a bien de l'épicurisme au fond de tous ces grands mouvements lyriques et de cet appareil sentimental [4]. »

Cette vue donne à Sainte-Beuve une triste idée de la nature humaine : « Aussitôt parvenu à de certaines positions, on fait trop vite le tour de l'espèce; on la connaît trop par ses vilains côtés; on ne croit plus en elle, à moins d'avoir un fonds incurable d'illusions ou une intrépidité voulue d'optimisme [5]. » Lui, il n'a ni l'un ni l'autre. Il sait que dans l'histoire, ce ne sont pas les scrupuleux qui l'emportent [6]; il a reconnu la vérité de la politique de Hobbes [7]; les âcres leçons de La Rochefou-

[1] *P. Litt.*, III, 352.
[2] *Chron.*, 223-224; *P. Cont.*, I, 49-50.
[3] *Ib.*, 73. — Cf. *P. Cont.*, III, 431 : « Et presque chacun de nous, hélas! a sa part dans l'aveu. »
[4] 16 juillet 1845 (LATREILLE et ROUSTAN, 233).
[5] *P. Cont.*, III, 252.
[6] *Ib.*, V, 249.
[7] *Port-Royal*, III, 382. — Cf. IV, 59.

cauld et de Machiavel ne lui paraissent que « trop vraies [1] »; et il n'a aucune confiance ni en la bonté de la nature humaine [2], ni en la bonté de l'institution sociale elle-même [3].

Seulement, ce qui est à noter dans ce pessimisme, c'est la mesure qu'il sait encore garder. Sainte-Beuve est, en cela aussi, sceptique et se défie des théories. Il ne veut pas, semble-t-il, que ce pessimisme, en devenant une doctrine trop entière, s'empare de l'homme et, par réaction, lui donne des raisons d'être et d'agir; — ne fût-ce que par protestation contre la fatalité mauvaise. Il en atténue volontiers l'expression; il aime « à recouvrir l'amertume du résultat sous un air de grâce [4] »; il ne veut pas, enfin, que le pessimisme devienne une foi [5] : car toute foi lui répugne.

En réalité, dans la mesure où il le maintient, cela lui paraît une doctrine fort acceptable, et un oreiller non pas « mol », assurément, mais pourtant moins dur qu'on ne le croirait, pour une tête « bien faite ». S'il dit quelque part que Leopardi a « le malheur d'habiter en un scepticisme sans limites [6] »; d'abord c'est une formule, et il écrit « malheur », parce qu'il est décent de ne point se vanter de cette réelle supériorité sur les autres hommes; et puis, tout de suite après, il a bien soin de montrer quelles consolations, par un détour, l'instinct de bonheur inné à l'âme humaine sait trouver en ce scepticisme-là [7]. Pour son compte, il est plus calme, beaucoup plus calme. Il étudie les principaux sceptiques de son temps et du temps passé, Daunou, Leopardi, Naudé. Il sourit de ces tragédies du scepticisme que les philosophes et les moralistes vont exagérant comme pour faire peur. Et un beau jour, lassé de ces déclamations, il déclare tout net qu'après tout le sceptique n'est pas à plaindre : « En général, on est tenté de s'exagérer les angoisses des philosophes qui se passent des croyances que nous avons; on les plaint souvent bien plus qu'ils ne sont malheureux. Quiconque a traversé dans son existence intellectuelle une de ces phases d'incrédulité stoïque et d'épicurisme élevé, sait à quoi s'en tenir sur ces monstres que de loin on s'en figure [8]. » De quoi, en

[1] *P. Cont.*, III, 94.
[2] *Lundis*, XI, 497.
[3] *Ib.*, 502.
[4] *P. Cont.*, IV, 331, note.
[5] *Ib.*, III, 99.
[6] *Ib.*, IV, 406.
[7] *Ib.*, 411.
[8] *P. Litt.*, III, 391.

effet, plaindrait-on Sainte-Beuve ? Il est « un esprit naturellement sceptique [1] » ; il a cherché bien longtemps quelles croyances il devait admettre ; il les a accumulées l'une sur l'autre : peu à peu, l'une après l'autre, toutes ces superstitions, ces excroissances maladives, ont disparu, lui laissant chacune l'avantage de les avoir connues et de les comprendre ; en vieillissant, comme « cela arrive », il a « perdu ce qui n'était qu'acquisition et emprunt », il est « retombé au point de départ [2] » : « cette humeur, cette sève qui verdoie dans le feuillage, elle provient de la racine [3] ». C'est Ulysse à Ithaque : son Ithaque peut être bien étroite, bien stérile, bien sèche ; l'en aime-t-il moins ? est-il moins heureux d'y aborder enfin ? et comprendrait-il même qu'on l'en plaignît ?

Mais si Sainte-Beuve en revient aux mêmes doctrines, tout autres, on le voit, sont les dispositions intimes avec lesquelles il y revient : plus d'enthousiasme, plus d'ardeur, plus de flamme, mais désillusion et résignation. Il réalise ce paradoxe de se donner *tout entier* à une opinion, et de s'y donner avec une espèce d'*indifférence*. C'est une philosophie de sceptique que la sienne : instinctive et empirique plutôt qu'établie sur des principes raisonnés et logiquement déduite ; une philosophie de désabusé : obstinée, mais non ardente ; une philosophie de célibataire, dirais-je presque : peu soucieuse de se répandre chez les autres, et jouissant égoïstement de se savoir vraie.

II

Cette indifférence est si bien le trait dominant de son caractère d'alors, qu'elle explique les démarches les plus contradictoires de son esprit. Si c'est par elle qu'il revient aux opinions philosophiques de sa jeunesse, c'est par elle aussi qu'il se désintéresse des opinions politiques qui, autrefois, y étaient si étroitement unies.

Dans *Dix ans après*, en essayant d'esquisser le futur programme des lettres, il avait écrit : « La politique a graduellement épuisé ses ardeurs [4]. » C'était une confession en même temps qu'une constatation. Dans ce domaine aussi, les vastes théories d'autrefois, les doctrines

[1] *P. Litt.*, III, 470.
[2] *Chron.*, 327.
[3] *P. Litt.*, II, 470.
[4] *P. Cont.*, II, 474.

a priori fondées sur la philosophie du XVIIIme siècle, ont fait place chez lui aux observations empiriques et à une résignation un peu boudeuse à la réalité décevante. Assurément, il ne s'interdit pas de laisser percer, à l'occasion, sa mauvaise humeur contre les abus du régime [1]. Il n'a pas encore pardonné aux déserteurs de la littérature leur succès dans la politique : il leur en veut d'être ministres, et il l'insinue [2]. Il trouve que la réalité est non seulement « affreusement triste », mais encore ridicule, et il le dit [3]. Mais tout cela vise les faits plus que les hommes, et les hommes plus que le gouvernement dont ils font partie, le roi qu'ils servent et le régime qu'ils représentent. A partir de ce moment-là, on ne retrouve plus sous la plume de Sainte-Beuve ces remarques chagrines, ces allusions aigres qu'il aimait tant jadis à lancer contre tous les chefs du parti de la résistance et contre les vainqueurs de Juillet. Si, une fois, on l'entend manifester quelque « dégoût » pour « l'absence de dignité et d'élévation » qu'il reproche au roi Louis-Philippe [4], c'est sous la double protection de la distance et de l'anonymat, dans la *Revue suisse*. A partir de ce moment-là surtout, on n'y retrouve plus ces apologies de la Révolution, de la République, des Girondins, par lesquelles il prétendait saper la base même du compromis bâtard d'où était sortie la monarchie nouvelle et qui paraissaient à tout propos, là même où elles pouvaient sembler le moins attendues. Sainte-Beuve, en politique, a renoncé à toute polémique agressive.

Ce n'est point, cependant, qu'il ait renié ses anciennes doctrines, ni qu'il consente à faire amende honorable. Il se désintéresse, il ne se convertit pas. A défaut de croyances bien fermes, seul un sentiment ombrageux de dignité, de goût même, l'en empêcherait. Lorsqu'il lui semblait qu'on pouvait s'y tromper, ou qu'on tâchait par quelque habileté de le compromettre, alors il protestait énergiquement. Il voulait bien avoir désarmé, il ne voulait pas s'être rallié ; et il le montrait. A l'occasion du mariage du duc d'Orléans, de Salvandy avait eu l'idée de le décorer; il opposa un refus absolu. Quelques années plus tard, Villemain revint à la charge. Il refusa avec la même obstination, et, plutôt que d'accepter ce ruban, plutôt que d'« être mis dans la nécessité de se contredire publiquement », il était prêt à donner sa démission de

[1] *P. Cont.*, III, 258.
[2] *Tableau*, II, 346.
[3] *P. Cont.*, III, 144.
[4] *Chron.*, 228.

bibliothécaire : il ne voulait pas « se donner à lui-même un démenti public et se le donner, parce qu'il y était contraint comme fonctionnaire [1] ». Obligé, après sa réception à l'Académie, de se laisser conduire chez le roi, il « n'y desserra pas les dents »; puis, une fois cette inévitable corvée accomplie, il « s'abstint rigoureusement de mettre les pieds aux Tuileries [2] ». C'est lui-même qui, plus tard, rappelle ces deux actes, non sans fierté.

On remarquera dans les explications que Sainte-Beuve donne de sa conduite, la façon dont il insiste sur les mots « *public* », « *publiquement* »*:* et cette insistance même est significative. Il fait de son attitude envers le gouvernement une question extérieure plus qu'intérieure, de délicatesse et de dignité plus que de conviction intime. C'est qu'il n'en avait plus guère, de conviction. Ni les idées ni les « idoles » de ceux qui seront avant peu les « vieilles barbes » ne lui en imposent plus désormais :

> J'ignore s'il est quelqu'un de nos amis qui ait su garder, à travers les épreuves diverses, cette fleur de libéralisme, ce libéralisme, pour ainsi dire, primitif et en dehors de toute action et cette tendresse extrême de conscience qui ne souffre examen ni doute à l'endroit des anciennes idoles: s'il en est de tels, je les admire et je les envie. Quant à moi, qui suis loin d'un tel bonheur, je veux profiter du moins des bénéfices de l'expérience en même temps que des amertumes, et je ne me croirai jamais réduit à un point de vue exclusif comme on m'en accuse, parce que je m'appliquerai de mon mieux à voir réellement les choses et les hommes tels qu'ils sont [3].

Au fait, quel régime eût été préférable à ce compromis qu'il avait tant condamné ? La démocratie ? Mais l'amour de la démocratie suppose une certaine confiance dans les hommes, et Sainte-Beuve l'a désapprise. On le vit bien le jour où le radicalisme vaudois vint au nom de la démocratie, renverser le gouvernement libéral de Lausanne : ce jour-là, Sainte-Beuve ne cacha point sa haine et son dégoût pour les violences et les vulgarités du gouvernement populaire [4]. En politique, comme en tout le reste, il est devenu sceptique. Il ne croit plus que les principes abstraits mènent les hommes, ni que les gouvernements aient pour mission d'assurer, par la vertu et par la raison, le triomphe de la philosophie. Son esprit ne sait plus faire place à cet idéalisme; et c'est

[1] *Corr.*, I, 156, 124, 125.
[2] *Ib.*, 156.
[3] *P. Cont.*, V, 279.
[4] *P. Litt.*, III, 502.

d'après un critérium bien plus positif, bien plus matériel, qu'il juge les régimes divers :

> Quand on est bien persuadé (et c'est peut-être fort triste) que l'art de gouverner les hommes n'a pas dû changer malgré nos grands progrès et que, moyennant les divers appareils plus ou moins représentatifs et soi-disant vrais, au fond cet art, ce grand art, et le premier de tous, de mener la société à bien, de la conserver d'abord, de l'améliorer et de l'agrandir, s'il se peut, ne se pratique jamais directement avec succès qu'en vertu de certains résultats secrets d'expérience, très rigoureux, très sévères dans leur équité, très peu optimistes enfin ; on en vient à être non pas indifférent, mais assez indulgent pour les oppositions de systèmes plus apparentes que réelles, et à accorder beaucoup, au moins quand on n'est que simple amateur, à la façon [1].

C'est une politique voisine de celle de Hobbes et assez logiquement déduite d'une morale pareille à celle de Hobbes. « Cette morale politique, dit-il ailleurs, après avoir encore insinué les mêmes idées, cette morale politique peut paraître fort rapprochée, je le sais de celle de Hobbes, de Hume, de Machiavel ; mais, s'il y a un Machiavélisme qui est petit, le véritable ne l'est pas [2]. » Et tout bas, quand il est sûr de son auditeur, Sainte-Beuve n'hésite pas à laisser voir qu'il accepte pleinement la politique même de Hobbes, la théorie de la tyrannie nécessaire à la malice des hommes et bienfaisante aux hommes : « En vieillissant, écrit-il à Renduel, on revient au pouvoir absolu pur et simple [3]. »

Mais ce n'est là qu'une échappée : la manifestation d'une pensée fugitive et que peut-être il n'approfondit pas, non pas même d'un vœu véritable. Sainte-Beuve sait que ce vœu ne pourrait se réaliser qu'après bien des bouleversements, des révolutions, après la destruction complète de l'état de choses où il vit. Or, cet état de choses, au fond, il y tient : « Et qui donc n'y tient pas un peu en avançant [4] ? » Il a quarante ans ; il n'est plus à l'âge novateur et révolutionnaire, « où l'on donne en plein dans le Chamfort », mais à celui où, « pour peu qu'on s'écoute sincèrement, on penche au d'Alembert [5] ». Devenu ainsi conservateur par prudence, il ne voit pas bien ce qu'il aurait à gagner à une révolution. D'avoir un roi qui parle davantage à son imagination, un chef d'État de plus fière allure ? Oui, sans doute. Mais cela vaut-il

[1] *P. Cont.*, III, 199-200.
[2] *Ib.*, V, 249. — Cf. *P. Litt.*, II, 493.
[3] 24 septembre 1841.
[4] *P. Cont.*, II, 488.
[5] *Ib.*, III, 192.

une révolution ? De rencontrer enfin un gouvernement qui gouverne aussi les choses de l'esprit, qui préside à « la vie morale et intellectuelle du temps et du peuple » ? De trouver au pouvoir « un juge clairvoyant et bienveillant dans une haute sphère, un de ces juges investis par la société et par la naissance, qui aident un peu par avance à la lettre de la postérité et qui, au lieu d'attendre l'écho de l'opinion courante, la préviennent et y donnent le ton » ? Sans doute, il regrette que l'époque soit « déshéritée » de ce « bonheur » ; et, avec une force singulière, comme il le fera plus tard sous l'Empire, il essaye d'insinuer l'idée de cette action, « là où se tient le gouvernail ». Mais enfin si c'est la seule chose qu'il reproche au régime, — et notez qu'il le lui reproche avec circonstances atténuantes : en avouant que « l'habileté d'abord et la haute prudence ont dû être employées aux choses urgentes [1] », — si c'est la seule chose qu'il reproche au régime, pour cela encore, il n'y a pas lieu de tout bouleverser. Le gain est trop mince, — sans compter qu'il est trop douteux.

Et Sainte-Beuve voit bien, en revanche, ce qu'il perdrait à une révolution. Il y perdrait la tranquillité de sa vie ; et il l'aime. Il y perdrait ces relations agréables qu'il a formées peu à peu dans le monde. Car Sainte-Beuve était devenu mondain et, en froid avec l'Abbaye-au-Bois depuis son article sur Benjamin Constant [2], il avait trouvé ailleurs des compensations. Il est entré dans un petit cercle aristocratique moins légitimiste, moins fermé, chez certains personnages de grande famille qui n'avaient pas craint d'accepter le gouvernement de Juillet et qui, dans la société nouvelle, continuaient, en plus d'un point, l'exquise société d'autrefois [3]. Il fréquentait chez Mme d'Arbouville, Mme de Boigne, M. de Broglie, le chancelier Pasquier ; il s'était lié surtout avec le comte Molé et passait souvent ses vacances dans un des châteaux de la famille, à Précy, au Thil, à Champlâtreux, au Marais. Il avait si bien pris ses habitudes en cette dernière résidence (château de Mme de la Briche, belle-mère de Molé), qu'en 1837, il loua une maison de village pour en faire son domicile de travail tout en allant dîner au château : Molé était presque devenu son Olivier. Dans cette élégante société où l'esprit et la littérature étaient honorés, il s'était fait sa place et il savait plaire. Il mettait les femmes au courant des mille petits

[1] *P. Cont.*, III, 455-457.
[2] *P. Litt.*, II, 281.
[3] *N. Lundis*, IV, 29.

dessous sentimentaux de la vie littéraire, qui les pouvaient intéresser : les lettres confidentielles, où George Sand lui confessait ses expériences passionnelles, « circulaient de boudoir en boudoir, contenues dans une large enveloppe sur le dos de laquelle Sainte-Beuve effaçait à peine le nom des femmes auxquelles il les avait successivement envoyées [1] ». Pour elles encore, il composait des sonnets [2], des épîtres [3], des apologues poétiques [4] ou, peut-être, choisissait des sujets d'articles plus capables de leur plaire : Mlle Aissé, Mme de Krüdner, Mme de Charrières. Ou enfin, c'étaient les leurs, Mme de Rémusat, M. de Rémusat, le comte Molé [5], qu'il étudiait dans ses Portraits, qu'il tirait à la littérature, l'une de la vie privée où elle se dissimulait, les autres de la vie politique où ils ne pouvaient montrer toute l'étendue de leur esprit. Ainsi, avec son goût inné de délicatesse et d'urbanité, avec son tempérament un peu féminin, avec cette griserie de la vie mondaine dont sont facilement pris, à l'âge où leur célébrité leur ouvre tout d'un coup les salons, les hommes de lettres sevrés de ses plaisirs pendant leur jeunesse, Sainte-Beuve disposait sa vie de manière à en tirer tout ce qu'elle pouvait présenter d'agrément.

J'avais cherché, dit-il, et j'avais même assez réussi à arranger mon existence avec douceur et dignité : écrire de temps en temps des choses agréables, en lire et d'agréables et de sérieuses, mais surtout ne pas trop écrire, garder de son esprit pour les relations de chaque jour et savoir en dépenser sans y regarder, donner plus à l'intimité qu'au public, réserver la part la plus fine et la plus tendre, la fleur de soi-même pour le dedans, jouir avec modération, dans un doux commerce d'intelligence et de sentiment, des saisons dernières de la jeunesse ; ainsi se dessinait pour moi le rêve du galant homme littéraire.

Et ce rêve, « en ces années qu'il peut dire heureuses [6], » était réalité.

Mais tout se paie, et ces choses-là aussi. Pour ne choquer personne, Sainte-Beuve devait se surveiller. Bien qu'il en eût, dans ces « îles enchantées », il n'était pas libre : « la passion, la verve, la poésie, le naturel » ne s'y pouvaient déployer librement [7]. Son franc parler, en littérature même, en était diminué. Il mourait de peur qu'on ne devinât

[1] D'Haussonville, 190.
[2] *Poésies*, II, *passim*.
[3] La fontaine de Boileau.
[4] *Les fleurs* (*P. Femmes*, 354).
[5] *P. Femmes*, 458 ; *P. Litt.*, III, 308 ; *P. Cont.*, IV, 190 ; *Pr. Lundis*, III, 405.
[6] *Chateaubriand et son groupe*, 5-6.
[7] *N. Lundis*, IV, 29-30.

sa collaboration à la *Revue suisse* : « Je vous dirai, écrivait-il à Olivier, que je ne suis pas sans quelque souci pour cette chronique. Ma position personnelle est très bonne quand je ne vais pas dans le monde et que je boude. Alors, j'ose. Quand j'y retourne, quand je suis repris, alors je deviens plus timide. Je suis dans un de ces accès. Il s'y mêle du scrupule [1]. » En politique, plus particulièrement, sa liberté était gênée. Quand on est reçu en ami chez le comte Molé et qu'on s'en vante volontiers, on a l'obligation de ne pas le compromettre. C'était une raison de plus pour que Sainte-Beuve surveillât sa plume et la contraignît au moins au silence. Avait-ce été une raison pour que, en 1840, quand il était encore très lié avec Mme Récamier, il acceptât d'être nommé par Cousin fonctionnaire de Louis-Philippe, « conservateur de la Mazarine » ? Je ne sais. Rambert affirme [2], sur le témoignage d'Olivier sans doute, qu'il avait accepté afin d'avoir une situation stable et de réussir plus facilement dans un mariage qu'il désirait. D'autre part, il est certain qu'il a été très heureux d'avoir enfin une place modeste mais sûre, qui le garantît contre l'incertitude du lendemain et qui fût envers le public une sorte d'attestation officielle de son mérite : ces sentiments percent dans ses remerciements à Mme Récamier [3]. Il y a donc deux motifs qui ont pu déterminer Sainte-Beuve à accepter cette nomination ; et ni l'un ni l'autre n'ont rien de politique. Mais enfin, quelques années auparavant, la politique eût été un obstacle : si maintenant elle ne l'est plus, c'est qu'il y a quelque chose de bien changé.

Il y a même davantage : et je ne crois pas qu'en écrivant à Jean Reynaud, « je n'ai jamais fait l'éloge le plus léger ni de ce régime ni du Roi [4] », Sainte-Beuve avait bonne mémoire. Qu'est donc ce duc d'Orléans qu'il a vanté dans son discours de réception ? Et sous le nom de Louis-Philippe ne régnait-il pas alors [5] ? Si l'on m'objecte que c'est là un discours de réception, qu'il y a des convenances obligatoires, qu'en parlant ainsi, Sainte-Beuve n'exprimait pas plus ses propres sentiments que Victor Hugo, par exemple, en lui disant à lui-même des choses aimables... : soit. Mais voici un passage qui n'est pas tiré du discours de réception, qui est même antérieur de deux ans à

[1] OLIVIER, 80.
[2] P. 305, note.
[3] HAUSSONVILLE, 192.
[4] *Corr.*, I, 156.
[5] *P. Cont.*, V, 180.

l'entrée de Sainte-Beuve à l'Académie. Je le cite *in extenso;* il en vaut la peine :

La constitution de l'an III... tenait déjà compte... de cette *moyenne* encore infime de la nation... C'est pour avoir méconnu ce quelque chose de mixte qu'elle avait tant contribué à créer et à organiser que la Restauration a péri; c'est parce qu'il le respecte, qu'il l'accommode et qu'en gros il le contente. que le régime présent est en train de vivre. Il oublie même un peu trop de le diriger et il y cède trop. — Soit. C'est le défaut contraire au précédent. Ce n'est pas un très noble régime, dira-t-on, qu'un tel régime représentatif et monarchique, avec une seule hérédité, sans aristocratie véritable, sans démocratie entière et franche. Non; mais *c'est un régime sensé, modéré, tolérable assurément et qui, plus est, assez heureux.* Mais vivra-t-il ? s'écriera le théoricien absolu : qu'on ne me parle pas de cet enfant au maillot! Combien a-t-il d'années? Qu'on attende! — Oui, on attendra. Je ne répondrai pas que cette forme de gouvernement elle-même ne soit une préparation, un intervalle, une transition à de plus souveraines. Mais toutes les formes de gouvernement en sont là. Il suffit qu'elles vivent avec honneur un certain laps d'années et qu'elles procurent durant ce temps à un certain nombre de générations *repos et bonheur* de la manière dont celles-ci l'entendent. Après quoi, ces formes passent, elles se brisent, elles se transforment [1].

Qu'y a-t-il de plus net que cela? n'est-ce pas une véritable adhésion au régime, adhésion avec réserves, adhésion provisoire, mais adhésion pourtant? On comprend mieux alors comment, — avec beaucoup d'injustice, — Mme de Girardin [2] pouvait appeler Sainte-Beuve du gros nom et du gros mot de *Renégat.* Non, il n'était pas renégat; mais il est bien vrai qu'il était « le favori de tous les salons ultra-monarchiques »; il est bien vrai qu'il avait été républicain et qu'il ne l'était plus, — ou si peu! En somme, — sans qu'il se l'avoue, — il est rallié ou il est en train de se rallier. C'est-à-dire qu'il s'accommode de la réalité, puisque la réalité n'a pas voulu s'accommoder à ses rêves, — et qu'il a renoncé à tous ses rêves.

III

Ainsi, tandis que, par scepticisme, Sainte-Beuve revenait en droite ligne aux doctrines religieuses et philosophiques dont sa course sinueuse l'avait éloigné pendant plus de dix ans; par scepticisme encore, il se

[1] *P. Litt.,* II, 442-443.
[2] *Causeries parisiennes.*

relâchait de la foi politique qu'à travers ses transformations il avait fidèlement gardée, et paraissait décliner peu à peu vers une résignation silencieuse aux faits accomplis. Dans ces deux domaines, ces deux effets contraires, nés d'une même cause, produisaient un même résultat : l'abstention et la neutralité extérieure. En politique, il ne pouvait plus combattre le gouvernement, puisqu'il s'en rapprochait; en religion, il ne pouvait plus se livrer à des polémiques qui eussent choqué son entourage et compromis sa situation [1]. En revanche, il n'en était pas de même en littérature. Là, il ne lui était point possible, comme en religion, d'effacer purement et simplement de son esprit les influences qu'il avait si fortement subies : l'action du romantisme avait été trop puissante, quelques-uns de ses résultats trop heureux, quelques-unes de ses conquêtes trop définitives, pour qu'on en revînt, par-dessus lui, aux principes et aux modes littéraires de 1820. Il ne lui était pas possible non plus, comme en politique, d'accepter de guerre lasse et sans autre frais d'invention, une opinion régnante, de se soumettre en pratique et comme à un fait vainqueur, à un système dominant, — quitte à taire ses objections ou à insinuer quelques restrictions platoniques. Il ne pouvait se rallier en littérature, car il n'y avait « plus de cause [2] » à épouser. La lutte restait ouverte entre les écoles; chacune s'exagérait à plaisir; et le public, ballotté de l'une à l'autre, ne savait à laquelle entendre, passait de l'une à l'autre, « se retournant de dégoût, essayant aujourd'hui ce qu'il avait rebuté hier [3] », sans pouvoir se fixer nulle part. Les lettres n'avaient point su trouver ce compromis dont la société s'était accommodée : « Un excès... en amène et en favorise toujours un autre contraire : le flux est égal au reflux [4]. » Dans cette instabilité, il fallait, de soi-même et à ses risques et périls, se faire une doctrine propre. Enfin, il ne lui était pas possible, comme en religion et en politique à la fois, de garder pour lui son opinion sans se compromettre, de laisser prudemment aller les choses, en homme qui s'en désintéresse et qui, de son coin paisible, contemple avec ironie la mêlée humaine sans jamais y descendre. Son métier de critique le forçait à se prononcer publiquement, au moins, dans une certaine mesure.

Aussi voit-on Sainte-Beuve essayer de suivre entre les excès opposés

[1] Cf. *P. Cont.*, III, 421.
[2] *Ib.*, 413.
[3] *Ib.*, 420.
[4] *Ib.*, 421.

une voie intermédiaire, également éloignée des exagérations contradictoires des classiques attardés et des romantiques outrés. Et peu à peu, — plutôt comme résultat de cette double polémique que comme principe, ou, si l'on préfère, comme principe non formulé mis au jour lentement et par la polémique même, — on le voit édifier un système intermédiaire, modéré, empirique, aussi peu systématique que possible, mais cohérent néanmoins.

La lutte contre le classicisme, à vrai dire, n'a été que le moindre de ses efforts. Depuis longtemps, la cause des survivants de l'école retardataire déjà combattue par le *Globe*, des Jouy et des Jay [1], était irrémédiablement perdue. C'est seulement par un remous d'opinion, à la suite d'un concours de circonstances, qu'il a paru y avoir une réaction classique. Il s'est trouvé une jeune actrice, « l'illustre Rachel », qui a su revenir à « l'antiquité, à la pose majestueuse, à la diction pure, à la passion décente et à la nature ennoblie, à ce genre de beauté enfin qui rappelle les lignes de la statuaire [2] ». Il s'est trouvé en même temps un jeune avocat du Dauphiné pour tenter « un noble retour aux Muses sévères [3] » et donner une œuvre « calme et élevée avant tout [4] » qui reposât des *Burgraves*. Alors, les vieux Académiciens de triompher [5], les romantiques de s'indigner maladroitement, avouant ainsi une défaite qu'ils auraient pu nier [6]; alors, tous les « moutons » qui composent un public, de suivre l'impulsion, « d'entrer tout bonnement à la file dans l'endroit le plus proche, sans s'informer, sans tradition ni suite, avec la facilité de l'indifférence, de se prendre à je ne sais quelles vieilles cocardes reblanchies [7] ». Mais c'est un mouvement bien superficiel : tellement superficiel aux yeux de Sainte-Beuve, qu'il prend à peine soin de le combattre. Au passage, il répond aux chauds partisans de la réaction que, si l'on a eu tort d'oublier les grands classiques, on aurait plus grand tort encore de les vouloir reproduire [8]. Et il n'insiste pas, tant la chose lui paraît maintenant admise. Au passage et sans guère plus insister, il fait remarquer que le classicisme de *Lucrèce*

[1] *Chron.*, 56.
[2] *P. Cont.*, III, 419.
[3] *Chron.*, 38.
[4] *P. Cont.*, III, 420.
[5] *Chron.*, 33.
[6] *Ib.*, 49.
[7] *P. Cont.*, III, 423-424.
[8] *Pr. Lundis*, II, 414.

est bien teinté de romantisme et de lyrisme [1], que c'est une œuvre qui n'a pu être écrite que depuis Chénier [2], que « les détails et les procédés d'exécution la rattachent aux innovations modernes [3] ». Et cela encore lui suffit. Dans l'article où il s'arrête le plus longtemps à cette réaction classique, ce n'est pas pour la combattre, c'est bien plutôt pour combattre les défauts, les excès, les vices même d'où elle est sortie [4].

Si c'est mieux traiter un adversaire que de lui « faire l'honneur de redoubler », — comme disait Trissotin, — le romantisme est mieux traité que le classicisme : car Sainte-Beuve lui fait plus d'objections et plus souvent. Encore ai-je tort de dire qu'il lui fait des objections. On n'en adresse qu'à ce qui vit ; à ce qui est mort, on accorde seulement des éloges ou des blâmes ; et, aux yeux de Sainte-Beuve, le romantisme n'est pas plus vivant que le classicisme : il se survit seulement davantage. Dans toute cette période, lorsqu'il parle de l'école nouvelle, il hésite entre deux formules. Tantôt il dit que « l'école finit [5] », qu'elle « subsiste et dure, mais ne se renouvelle plus », que « pour elle et son développement, la forme de la courbe est donnée [6] ». Tantôt, plus tranchant encore, il l'enterre ; il déclare que « l'école romantique a été dissoute par le fait même de la Révolution de Juillet [7] », que « la portion mobile » du beau (la forme, le cadre, l'art, l'artificiel même, si l'on veut), « a été ruinée du coup en juillet [8] ». Mais la différence des deux formules est bien petite. Un fait n'en est pas moins certain à ses yeux : « l'école est *à bout* ou du moins ce n'est *plus qu'une suite* », puisque : 1° « les chefs ne se renouvellent plus » ; 2° « les disciples et les survenants en foule pratiquent presque aussi bien que les maîtres pour le détail, et que la main d'œuvre du genre a haussé et gagné de façon à faire douter de l'art [9] ».

S'il en est ainsi, le moment est venu de confronter les promesses du romantisme avec la réalité, d'en dresser « le bilan [10] » sans complaisance. Sainte-Beuve s'y emploie. Alors il est bien forcé de reconnaître

[1] *Chron.*, 20, 35.
[2] *Ib.*, 32-33.
[3] *P. Cont.*, III, 420.
[4] *Ib.*, 414, sqq.
[5] *Chron.*, 23.
[6] *P. Cont.*, III, 321.
[7] *Ib.*, 402.
[8] *Ib.*, 407.
[9] *Ib.*, 278-282.
[10] *Ib.*, 321, sqq.

que l'école nouvelle n'a point fait honneur à tous ses engagements. Dans le domaine de la poésie épique, malgré *Jocelyn* et malgré les *Bretons*, on peut toujours se demander « s'il est possible, en français, de faire un poème de quelque étendue, un poème sérieux et qui ne soit pas ennuyeux ». Le romantisme n'a pu résoudre la question, et c'est un échec [1]. Mais beaucoup plus grave, beaucoup moins douteux encore est son échec au théâtre. « Il n'a rien fait en art dramatique qui ajoute à notre glorieux passé littéraire des deux siècles : Corneille, Molière, Racine sont demeurés debout de toute leur hauteur et hors d'atteinte [2]. » Sainte-Beuve en est à la fois si persuadé et si déçu, qu'on ne saurait s'imaginer à combien de reprises, ni sous combien de formes, ni avec quelle insistance désolée, il enregistre l'échec de ses espérances : « Que d'admirables et infructueux préparatifs depuis vingt ans ! Traductions de théâtres étrangers, analyses et explications critiques, essais et échantillons de drames écrits : *Barricades, États de Blois, Clara Gazul, Soirées de Neuilly*, drames de M. de Rémusat, préfaces modernes de *Cromwell*,... et puis quoi ? *Hernani*, puis rien. Un lourd assommement. Dumas s'est gaspillé, de Vigny n'a jamais pu s'évertuer, Hugo s'est appesanti [3]. » Et encore, si ce n'avait été qu'un néant, Sainte-Beuve s'en consolerait. Çà été pis ; çà été un débordement, « qu'il est honteux d'avoir jadis favorisé » : « le faux historique, l'absence d'étude dans les sujets, le gigantesque et le faussé dans les sentiments et dans les passions, voilà ce qui a éclaté et débordé ; on avait cru frayer le chemin et ouvrir le passage à une armée chevaleresque, audacieuse, mais civilisée, et ce fut une invasion de Barbares [4] ».

Ces jugements sont sévères. Cependant Sainte-Beuve se pique de ne pas se contredire. Il déclare hautement « qu'il est des points sur lesquels il tient bon et se flatte de n'avoir en rien déserté ses convictions premières ». Il affirme qu'en particulier « il n'a *jamais* aimé le drame moderne tel que l'ont fait Hugo et Dumas et n'y a jamais reconnu le moins du monde l'idéal qu'il conçoit à cet égard [5] ». Le

[1] *P. Cont.*, III, 324 ; *Chron.*, 36.
[2] *Ib.*, 323 ; *Chron.*, 36 ; *P. Litt.*, III, 419 ; *P. Cont.*, IV, 220.
[3] *Chron.*, 23.
[4] *Ib.*, 318-319. — Voir encore la violence de sa colère contre les éloges intempestifs accordés par la *Revue suisse* à une pièce contemporaine (*Ève* de Léon Gozlan) : « La pièce est purement ridicule, un drame à orgie et à régence. Il faut avoir de la religion de reste pour en voir là. *Il n'est pas un de nos spectateurs, gens du monde, qui n'ait été purement et simplement REPOUSSÉ.* » (RAMBERT, 299.)
[5] *Corr.*, I. 127.

romantisme, selon lui, a eu un 89 et un 93 : mais il est fier de n'avoir jamais pactisé avec les Robespierre, comme Granier de Cassagnac, d'être resté le « Vergniaud [1] » de cette révolution littéraire. Tout n'est pas inexact dans cette profession de foi. Il est bien certain qu'au moment même où Sainte-Beuve réclamait le plus hautement le drame moderne et montrait les plus hardies espérances au théâtre de l'avenir, il insinuait aussi de sages réserves et de prudents conseils. Au fond, il a surtout compris du romantisme la réforme purement extérieure, le renouvellement et le rajeunissement du style et des vers, ce qu'il appelle « les points purement extérieurs sur lesquels je suis resté à peu près le même [2] ». Mais, cela reconnu, il n'en est pas moins vrai que son attitude a singulièrement changé. Jadis, il vantait d'une façon agressive ceux qu'il estimait les précurseurs du Cénacle, il louait avec excès Ronsard, aux dépens des purs classiques. Maintenant, il déclare de lui-même, à propos de du Bellay, qu'il convient d'y mettre plus de mesure [3]. Il attaquait ceux que ses adversaires lui opposaient, Racine, les écrivains du siècle de Louis XIV, les poètes du XVIIIme siècle comme J.-B. Rousseau. Maintenant, il réfute ses propres critiques à *Bérénice* [4], il fait l'apologie de Louis XIV et de son temps [5], il avoue même qu'il doit une réparation au médiocre lyrique du XVIIIme siècle [6]. Jadis, sa critique audacieuse a tenté de frayer une route nouvelle sur l'ancien théâtre et elle a fait « jouer la mine jusque dans des quartiers du marbre blanc de Racine ». Maintenant, elle bat en retraite, elle l'avoue ou s'en vante presque et se déclare trop heureuse de « s'abriter aux autels qu'elle a pu ébranler [7] ». Il n'avait pas assez de railleries contre les adversaires que rencontrait le parti du Mouvement en littérature. Maintenant « il croit devoir se déclarer, à certains moments, pour le parti de la conservation en littérature et de la Résistance [8] ». Enfin, si au début il a « trop penché pour l'enthousiasme », maintenant il sent qu'il doit se défendre de l'excès contraire, et il s'en excuse : « C'est surtout là où il s'était trop avancé d'abord qu'il lui a

[1] *Chron.*, 13.
[2] *Corr.*, I, 129.
[3] *Tableau*, II, 116.
[4] *P. Litt.*, I, 113.
[5] *Ib.*, II, 103-108.
[6] *Lettre* à Gaullieur (25 novembre 1845).
[7] *P. Cont.*, III, 395, note.
[8] *Ib.*, V, 257, note.

fallu revenir ensuite et dégager sa première fougue d'enthousiasme, pour la réduire à ce qui lui a semblé plus tard justesse et vérité [1] ». Après cela, quand il nous dira : « Je n'ai pas changé », nous ne l'en croirons qu'à moitié. Nous admettrons bien qu'il a maintenu divers points de sa doctrine ; mais c'est sa tendance générale, c'est la direction de sa marche, qui est du tout au tout modifiée. Tandis qu'autrefois, pour s'arrêter à la juste mesure, il devait faire effort contre le flux de ses enthousiasmes, aujourd'hui, pour s'y arrêter encore, il lui faut résister, par une obstination raisonnée, au reflux de ses désillusions.

Alors, comme ceux qui philosophent, par cela même qu'ils refusent de philosopher, Sainte-Beuve se refait une doctrine, par cela même qu'il rejette à la fois la portion caduque des deux systèmes opposés. Cet ennemi de l'éclectisme philosophique est éclectique en littérature. Rapprochant ce qu'il convient de garder du romantisme et du classicisme, il se compose un compromis littéraire, comparable aux compromis philosophiques et aux compromis politiques qu'il a acceptés, — avec cette différence pourtant qu'ici il y a fusion réelle, non plus superposition d'une doctrine secrète et d'une apparente résignation à la doctrine officielle.

Il y a donc des doctrines du romantisme que Sainte-Beuve maintient. Pour en faire le départ, il procède, comme il le dit lui-même, en « commissaire ordonnateur des guerres » : il passe en revue l'armée, il en examine les chefs et les hommes, afin de mieux s'expliquer la nature des conquêtes qu'ils sont capables de conserver. En tête, c'est Chateaubriand, comme maréchal des lettres, puis Lamartine, Hugo, Béranger, comme officiers généraux, puis un « groupe assez nombreux » d'officiers supérieurs qu'il se refuse à nommer (espère-t-il y être compris ?), puis quelques officiers subalternes, et enfin « le gros de l'armée..., la foule des rimeurs, parmi lesquels bien des cœurs sincères, quelques caporaux et de bons soldats ». Alors, il s'occupe de la campagne elle-même et de ses résultats. Mais son bulletin ne mentionne guère de victoires. « On a réussi dans le *lyrique*, c'est-à-dire dans l'ode, dans la méditation, dans l'élégie, dans la fantaisie, dans le roman en tant qu'il est lyrique aussi et individuel, je dirai plus, en tant qu'il rend l'âme d'une époque, d'un pays [2]. » En cela, l'auteur du *Tableau* ne manque pas de le noter, en cela, une « chaîne imprévue s'est renouée » : par

[1] *P. Cont.*, IV, 270-271.
[2] *Ib.*, III, 321, sqq.

André Chénier, le XIXme siècle a donné la main au XVIme [1]. Ce serait tout l'actif du romantisme, si Sainte-Beuve ne pouvait heureusement y ajouter une « habitude d'écrire », que notre littérature lui doit aussi, et qui consiste à « serrer davantage à chaque instant la pensée et le sentiment, à l'exprimer plus à nu, sans violer sans doute l'harmonie ni encore moins la langue, mais en y trouvant des ressources mâles, franches, brusques parfois, grandioses et sublimes, si l'on veut, ou même simplement naïves et pénétrantes [2] ». Ce n'est pas là sans doute la définition d'un style romantique ; il est certain pourtant que c'est la définition d'un style que l'on doit au romantisme. Et c'est à ces deux seules conquêtes que se rabattent tant d'espérances ; c'est le modeste *Te Deum* que Sainte-Beuve trouve à entonner [3].

En revanche, il y a lieu de reprendre aussi certains genres ou certaines de ses qualités à l'école classique. Tout d'abord, là où sa maîtrise éclate incontestée, c'est au théâtre : « Quant à la tragédie... il n'y en a qu'une ; Romains, montons au Capitole, retournons à *Polyeucte* et allons demain applaudir Chimène [4]. » Sans doute, le drame classique moderne ne doit pas être, dans tous les détails, une fidèle copie des tragédies de Racine ou de Corneille. Il faut que l'auteur sache satisfaire à ce qu'ont de légitime les exigences contemporaines et ne s'affuble pas, pour ainsi dire, de vêtements surannés. Sainte-Beuve a soin d'indiquer quelle devait être, ou quelle aurait dû être, la manière de ce poète en vain espéré. Il aurait dû « remonter davantage à ses sources à lui et redoubler de netteté dans la couleur, de simplicité dans les moyens, d'unité dans l'action, attentif à creuser de plus en plus, pour nous les rendre grandioses, ennoblies, et dans l'austère attitude tragique, les passions vraies de la nature humaine » ; il aurait dû « n'user du changement d'alentour que pour se modifier » dans un sens vraiment classique [5]. Assurément, c'est là une tragédie classique conçue par un homme qui a vu la réforme du Cénacle ; mais, enfin, il n'y a rien qui répugne à la notion de la tragédie, rien sans doute que n'eût accepté Racine. Voir une telle tragédie, c'était le rêve de Sainte-Beuve. Il y tenait tellement que parfois il se hâtait un peu de la croire réalisée. Il s'imagina un instant que la *Lucrèce* de Ponsard exauçait son vœu ;

[1] *P. Cont.*, III, 321, sqq. et V, 306.
[2] *Ib.*, III, 186.
[3] *Ib.*, 323.
[4] *Ib.*
[5] *Ib.*, V, 184.

à la réflexion, il fut vite désabusé [1]. Mais c'était un rêve qui lui était cher ; persuadé que le théâtre est le genre le plus apte à consacrer une doctrine, le plus fait pour attirer « les cœurs amoureux de la grande gloire littéraire » et pour assurer leur domination sur la foule, il ne voulait pas désespérer [2]. Comme le *Globe* d'autrefois, exactement dans les mêmes termes, il s'écriait encore avec espoir, — mais un espoir dirigé pour ainsi dire en sens inverse — il s'écriait encore : *Exoriare aliquis* [3] *!*

Ce n'est pas seulement sa forme dramatique que Sainte-Beuve prétend demander au XVIIme siècle, c'est encore une chose de bien autre importance et de conséquences autrement nombreuses et profondes : le goût, le sentiment et la conception de l'art dont cette forme a été l'une des expressions. Il voudrait, avant tout, retrouver dans les œuvres de ses contemporains, — et dans les siennes, — le tour classique, le goût classique, ce souci de la perfection qui donne leur valeur aux écrivains de notre âge d'or, « ces qualités souveraines qui assurent la vie aux œuvres de l'art dans les époques d'entière culture, à savoir, la composition, l'unité d'intérêt, et un achèvement heureux de l'ensemble et de ses parties [4] ». Voilà pourquoi, rebuté des excès des athlètes ou des cyclopes littéraires [5], il leur propose en exemple la belle langue du siècle de Louis XIV et l'exquise décence du style des grands maîtres [6]. Il fait même plus. Comme un La Harpe ou un Boileau, il ramène ses contemporains à l'admiration de l'antiquité : pour eux, il étudie les Grecs, afin de leur faire goûter la simplicité d'Homère ou la délicate subtilité de Méléagre [7] ; pour eux, il recherche dans ces œuvres consacrées la loi infaillible du véritable goût et de la beauté véritable. « L'antiquité est bonne à tous... Tous y gagnent et trouvent de ce côté seulement la patrie première, le point fixe et lumineux pour s'orienter dans les écarts comme dans les retours... Elle seule donne au critique la vraie loi du goût, à l'écrivain les vrais secrets du style,

[1] *Chron.*, 20-41. — On y peut suivre toute la série et comme la gamme des impressions de Sainte-Beuve, de son enthousiasme primitif à sa demi-désillusion.

[2] *P. Cont.*, V, 174 ; *Chron.*, *passim*.

[3] *Chron.*, 29, 23 et 24.

[4] *P. Cont.*, V, 360.

[5] *Chron.*, 3 ; *P. Cont.*, III, 318.

[6] *P. Cont.*, III, 104, 108.

[7] Les articles de la fin de *P. Cont.*, V ; *Pr. Lundis*, III, 387 ; *P. Litt.*, III, 478 ; *Lundis*, XI, 478.

les procédés sûrs et sévères qui servent de garantie à l'innovation et à l'audace [1]. »

Et Sainte-Beuve va plus loin encore. Ces modèles, ces exemples, il ne les propose pas seulement aux écrivains qui se piquent de rivaliser avec les classiques ou du moins de traiter leurs genres. Il les propose aussi, il les propose surtout à ceux qui se bornent au genre proprement romantique, au genre lyrique, ou plutôt aux différentes formes littéraires d'inspiration lyrique. « La grandeur, leur dit-il, est au prix de l'effort, de la lutte et de la constance : l'idéal habite les hauts sommets. On oublie trop, de nos jours, ce devoir imposé au talent; sous prétexte de *lyrisme,* chacun s'abandonne à sa pente, et l'on n'atteint pas à l'œuvre dernière dont on eût été capable. Aux époques tout à fait saines et excellentes, les choses ne se pratiquent pas ainsi. Ce n'est pas contrarier son talent et aller malgré Minerve, que de se resserrer, de se restreindre sur quelques points, de viser à s'élever et à s'agrandir sur certains autres. » Ainsi les auteurs modernes doivent se soumettre, eux, leurs sentiments, leur talent et leurs œuvres à la sévère discipline des classiques; ils doivent, sans doute, « consulter et suivre » leurs inclinations, mais aussi « les diriger et les réprimer maintes fois [2] ». C'est de la sorte qu'ils échapperont à ce danger dont Sainte-Beuve est si frappé, à la dispersion fâcheuse qui annule les efforts du siècle :

... Par un confus mélange
Le bien s'allie au faux et le tribun à l'ange.
Tous cadres sont rompus, plus d'obstacle qui compte [3],

dit-il en vers. Et, en prose, il le répète : L'époque « se disperse; elle court toutes les voies, et moins ornée souvent qu'encombrée des talents nombreux qu'elle possède, elle en est à chercher encore son ordonnance et son unité. Il y a plus : ces talents eux-mêmes qui l'honorent, arrivés à une certaine élévation, subissent chacun cette espèce de vent de dispersion qui circule; ils versent d'un côté ou d'autre; ils manquent à la loi de leur propre développement et à leur unité particulière ». S'il arrivait que ces écrivains voulussent accepter ces règles communes et unir leurs efforts, leur groupe se rallierait, leur unité littéraire et morale se reformerait, et leur âge « prendrait rang dans ces grands

[1] *P. Cont.* V, 330.
[2] *P. Litt.*, I, 115.
[3] *Ib.*, 26.

moments et *siècles* comme on les appelle, qui comptent entre tous, qu'on vénère de loin et qui se résument d'un nom [1] ».

Tel est l'idéal de Sainte-Beuve ; il propose ce but à l'école nouvelle qu'il voudrait grouper pour la conquête de l'avenir. Dès 1840, dans son article *Dix ans après,* nous l'avons vu déjà qui cherchait à former « une ligue de bon vouloir et de bon sens [2] ». Trois ans plus tard, il revient encore à la charge, esquisse un programme plus détaillé, lance un appel plus pressant. Sa génération lui « semble née dans des entre-deux sans cesse coupés, non pas sous un seul astre continu » et forcée « de croître à travers toutes sortes de régimes vacillants et recommençants ». Ainsi, l'étonnante richesse de l'époque « en talent, en esprit, en monnaie d'œuvres » risque d'être perdue. Puisque le chef d'orchestre manque, puisqu'il n'y a ni Périclès, ni Auguste, ni Léon X, ni Louis XIV, ni Napoléon même, pourquoi les écrivains n'essayeraient-ils pas de suppléer, par « l'association libre » à cette absence ? Pourquoi ne se formerait-il pas un cercle de littérateurs et de critiques, qui essayerait de rassembler en lui tous les esprits d'élite, assez modérés pour unir, comme Sainte-Beuve essaye de le faire, les avantages et les qualités des « écoles abolies [3] ».

On voit ce que de pareils principes littéraires ont de classique et combien ils sont contraires à l'essence même de l'inspiration romantique. Si le romantisme est par excellence la liberté sans réserve donnée au *moi* de se manifester, si c'est l'expansion de l'individualité soustraite au joug d'une règle imposée à tous, prétendre ainsi réunir des écrivains pour une œuvre commune, imposer des règles générales à leur activité, c'est rétablir, — sous une forme plus nouvelle et plus large, mais non moins impérative, — la notion même de loi, que le romantisme avait cru détruire en littérature. La doctrine littéraire de Sainte-Beuve n'est plus ainsi un romantisme tempéré de classicisme ; ce n'est même plus une fusion du romantisme et du classicisme traités en égaux ; c'est un véritable classicisme, mais élargi par quelques innovations romantiques. Je disais plus haut que Sainte-Beuve, en littérature, n'avait point pu, comme en religion, revenir purement et simplement à son point de départ. Et je le pense encore : il me semble qu'il a bien plus gardé de son passage par le Cénacle qu'il n'a gardé de sa liaison

[1] *P. Cont.,* V, 332.
[2] *Ib.,* III, 489.
[3] *Ib.,* V, 420-439.

avec Lamennais. Mais, après tout, est-il si loin des idées qu'il soutenait au *Globe* avant de connaître directement Hugo ? Je ne le crois point. Il est revenu vers des régions bien voisines de celles dont il était parti, mais emportant dans ses yeux et dans sa mémoire le souvenir présent des fabuleuses contrées, où il s'est laissé entraîner sans vouloir trop longtemps s'y laisser égarer.

Ainsi Sainte-Beuve se dépouillait successivement de toutes les opinions absolues qu'il avait, tour à tour, acceptées de ceux qui l'entouraient. En religion et en philosophie, en politique, en littérature enfin, il s'accommodait des faits, de la réalité ; il tâchait de tirer le meilleur parti possible des débris de doctrine qui subsistaient en lui. Il a commencé, — car « la journée avance et une pensée prévoyante succède insensiblement à l'audace et à la témérité première », — il a commencé à lier sa « gerbe [1] » ; et il n'a pas lieu, en somme, d'être trop mécontent du résultat de son travail. Pour le moment, l'ambition littéraire ne le tourmente plus ; son dilettantisme, reparu en son âme mélancolique et résignée, se satisfait à lire, « à bâtons rompus », le « livre infini, perpétuel du monde et de la vie que nul n'achève, que les plus sages déchiffrent à plus de pages », et qu'il a l'avantage, lui, « d'avoir lu ouvert à toutes sortes de milieux différents [2] ». Son milieu actuel, le monde libéral, sage par nature et par goût ennemi des excès, où il se plaît maintenant, contribue encore à lui rendre plus aisée la résignation, à lui faire accepter avec douceur les démentis de la vie. Il sent qu'il y développe sa naturelle justesse d'esprit, « cette faculté modérée, prudente, vraiment politique, qui ne devance qu'autant qu'il est nécessaire, mais toujours prête à comprendre, à accepter sagement, à aviser, et qui, après tant d'années, se retrouve sans fatigue au pas de tous les événements, si accélérés qu'ils aient pu être [3] ». Comme en même temps il n'a pas renoncé à voir la littérature s'orienter selon ses vœux et un peu sous sa conduite, il a, dans son équilibre même, ce qu'il faut de désirs et d'espoirs pour que le calme n'en soit point monotone. Est-il, pour faire de la critique littéraire, état d'âme et disposition intellectuelle qui puissent paraître plus favorables ?

[1] *P. Cont.*, III, 387.
[2] *Lundis*, XI, 442, *pensée* IV.
[3] *P. Litt.*, III, 322-323.

IV

Et pourtant, lorsqu'on y regarde de plus près, on aperçoit chez lui une humeur chagrine. Il convient de la noter expressément ; car elle est bien capable d'altérer la sérénité de son jugement critique, d'enlever quelque chose de leur impartialité à ses sentences littéraires. Malgré tout sa situation morale est troublée, son âme, aigrie et disposée à quelque sévérité rancuneuse.

Les causes de ces tendances maussades sont multiples et variées. Tout d'abord, quoi qu'il en dise, sa doctrine religieuse y est bien pour quelque chose. Ce scepticisme universel, ce matérialisme sec, cette absence de confiance en la société, en l'humanité, en la vie même, cette limitation de toutes les espérances humaines à la pierre du tombeau ne sont point faits pour rendre joyeux. On s'y résigne, mais on n'y cherche pas un vrai bonheur. Si un homme peut, malgré de telles idées, montrer de la joie à vivre, c'est celui que son tempérament physique en quelque sorte pousse invinciblement à l'insouciance et à la gaieté. Elles attristent au contraire Sainte-Beuve, qui, par caractère, est facile à attrister. Sa renonciation à tout idéal politique produit le même effet. Il est démissionnaire, et volontiers sombre comme tous ceux qui sont démissionnaires non par leur propre volonté, mais par la force des choses.

Mais bien plus graves, bien plus capables de l'attrister plus profondément sont les déceptions personnelles qu'il a éprouvées et qu'il éprouve : déceptions de carrière, déceptions littéraires, déceptions intimes enfin.

Sainte-Beuve est conservateur de la Bibliothèque Mazarine ; il est ainsi entré dans les cadres officiels ; c'est une consécration de sa valeur et une garantie pour son avenir. Mais quand il se compare, comme il trouve le sort injuste envers lui ! Villemain, Cousin, Guizot, Thiers, — je ne parle point de Rémusat et de Molé qui n'ont pas débuté par les lettres pures, — sont des hommes politiques importants et considérés : ils ont été ministres, ils le sont, ils peuvent le redevenir. Mignet lui-même, qui s'est abstenu de la vie publique, a depuis longtemps une place aussi sûre et plus honorable. Et Sainte-Beuve, qui a le sentiment de les valoir tous, est, en fait, leur subordonné. Aussi leur en garde-t-il rancune et, à l'occasion, il a soin de leur faire sentir qu'il

traite avec eux d'égal à égal. Il est furieux de ce que Villemain joue le protecteur et, sans le consulter, lui accorde d'office une récompense compromettante ; et il le lui dit sans trop de ménagement [1]. Quand il a à se plaindre de lui comme de Cousin, les lettres qu'il leur écrit sont d'une raideur sèche, d'une aigreur voulue, où je crois sentir l'intention très nette de ne point se laisser mener en inférieur [2].

Sainte-Beuve a été reçu à l'Académie. Mais ce n'est pas sans peine. On lui a opposé un Vatout et les hésitations de l'Académie entre ce grotesque et lui l'ont blessé amèrement [3]; il a rencontré des intrigues sournoises, des diplomaties cauteleuses ; on a eu l'air de lui accorder comme une faveur cette élection qu'il se croyait due ; et il en épanche sa colère dans des lettres ou des notes pleines de fiel [4] : son succès même en est gâté.

Et même conservateur, même académicien, Sainte-Beuve n'est pas exempt de préoccupations matérielles, qui sont plus pénibles peut-être pour un homme de pensée que pour tout autre. Il a des dettes gênantes [5] et sa vie est encombrée de ces soucis humiliants. Il ne peut pas mener l'existence aisée et un peu large qui lui assurerait la liberté d'esprit et le choix libre de ses travaux. Il ne peut réaliser ce rêve qu'il caresse, d'avoir un jour sa Revue à lui, où il soit le maître et parle à son gré [6]. Bien plus, il est dépendant de ce maître incommode qu'est parfois Buloz. Il a écrit jadis : « Il faut avoir quelque fidélité en sa vie et selon son ordre, à Buloz sinon à son roi et à son supérieur. On ne chérit pas toujours les objets de sa fidélité ; mais il y faut tenir, dût-on y crever [7] ». Mais il s'est trouvé un jour en butte à de mauvais procédés ; il a senti alors combien sa situation était dépendante. « Il y a là, répond-il à ceux qui le pressent de se réconcilier, il y a là une question d'honneur et de dignité qui doit passer avant la question vitale... *vitale*, le mot est dit. Oui, cette rupture gène ma vie quant

[1] *Corr.*, I, 125.

[2] A Cousin (*Corr.*, I, 116) ; à Villemain (?) (*Corr.*, I, 49. Cf. la page 150 où Villemain me paraît désigné).

[3] *Chron.*, 187 ; *Lettre* à V. Pavie (Th. Pavie, 249).

[4] *Lundis*, XI, 455, *pensée* xxx ; note citée par Biré, *Victor Hugo avant 1830*, 467 ; *Vie de Sainte-Beuve* par Troubat, I, xxvii-xxviii.

[5] 1841, *Lettre* à Renduel (23 août).

[6] *Corr.*, I, 143 : « Une feuille à nous, un journal qui soit notre organe. » — Cf. *Lettre* à Olivier : « Que ne pouvons-nous faire un centre ? Si je n'étais pas un gueux, ce serait déjà fait. » (Rambert, 356).

[7] Rambert, 327.

aux ressources habituelles et à peu près régulières qu'elle me supprime [1]. » Et, tandis qu'il se prive de ces « certaines élégances et délicatesses » dont « rit la Muse », tandis qu'il s'épuise à un travail acharné, d'autres sont riches, d'autres font des « marchés fabuleux », qu'il envie en même temps qu'il les méprise : ces auteurs lui en deviennent suspects, leurs tares morales ou leurs défauts, plus visibles et plus blâmables [2].

Enfin, ce minimum même de ressources et de sécurité que lui valent son travail, son titre d'académicien, sa place de conservateur, il ne le croit point aussi définitivement assuré que d'autres se l'imaginent. Ses anciennes désillusions l'ont rendu perspicace ou même défiant. Dès 1843, il arrive à pressentir que la société à laquelle il se rallie pourrait bien un jour être détruite ou ébranlée. Il énumère ironiquement toutes les raisons qu'ont les historiens et les philosophes de l'histoire de rassurer les craintifs, et il ajoute : « Et pourtant, de tels motifs de garantie future que j'embrassais de grand cœur et auxquels je ne cessais de croire ***dans mon songe*** ne me rendaient pas moins mélancolique et sombre [3]. » Une telle gêne dans la situation présente, une telle inquiétude pour l'avenir, ne sont peut-être pas les conditions les plus favorables à la sérénité des appréciations et à l'impartialité des jugements.

Mais plus cuisantes encore et plus capables de troubler la justesse naturelle de son esprit sont les déceptions littéraires qu'a éprouvées Sainte-Beuve. Depuis les ***Pensées d'août*** et leur échec complet, il lui a bien fallu comprendre que le public se refusait à le considérer comme un poète ; et il en est au désespoir. En vain, il essaye de se consoler par les admirations isolées de quelques fidèles, il se réjouit de savoir qu'on lit ses vers en tête-à-tête avec Mickiewicz [4]. Ce culte solitaire et secret ne suffit pas à ses ambitions : c'est seulement pour pallier leur insuccès auprès de la foule que les auteurs sifflés déclarent hautainement être satisfaits de la faveur d'une élite. Il meurt d'envie d'en appeler de ce jugement, et il n'ose guère. Pourtant il a tout prêt un recueil de vers, composé au moment où il se sentait le plus poète, au moment où ce « trouble de la sensibilité » dont il est guéri doublait son talent et animait son inspiration. Doit-il le publier ? C'est bien

[1] *Corr.*, I, 141 ; *Lettres* à Gaullieur (2 juin, 12 juillet 1846).
[2] *Chron.*, 266-270.
[3] *P. Cont.*, V, 451-453.
[4] *N^{lle}* *Corr.*, 61.

hardi. Les détails qu'il y donne feront nécessairement reconnaître la femme qu'il aimait ; et cette femme, « son Adèle », vit encore ; et le mari de cette femme porte un nom glorieux, qu'une telle publication éclaboussera de honte ou de ridicule. Sainte-Beuve sent bien tout cela ; il sent que son devoir de stricte probité ou même de vulgaire convenance est de garder le *Livre d'amour* sous clef ou de le détruire ; mais son amour de la gloire est bien fort. Il avait fait le premier pas dans la Préface des *Pensées d'août* [1] et piqué la curiosité de ses lecteurs. Ferait-il le second pas et satisferait-il à cette curiosité ? Plus tard encore, il a eu à se poser un problème analogue : il s'est demandé s'il publierait son *Journal*, le recueil intime de ses désillusions et de ses rancunes, le coffret de ses venins ; il s'est répondu : « N'allez pas le publier [2] » ; et il l'a publié [3]. Cette fois-ci, en 1843, ce fut déjà la même chose. Au moment où il raillait l'inconséquence des auteurs qui publient confidentiellement des ouvrages bientôt mis en toutes les mains, qui « n'écrivent pas pour le public, mais qui impriment pour lui [4] » ; à ce moment à peu près, il imprime confidentiellement le *Livre d'amour*, que tant d'amis purent lire [5]. La démangeaison de la gloire poétique avait vaincu tous les scrupules. — On sait d'ailleurs qu'il n'en tira pas grand profit. Cette mauvaise action provoqua la pièce de Victor Hugo, *A S.-B.* (qui n'a été connue qu'après la mort des deux rivaux) [6] et l'article violent d'Alphonse Karr dans ses *Guêpes* : « *Une infamie* [7] ». Mais, le public n'en considéra pas davantage Sainte-Beuve comme un vrai poète ; et, lorsque la plupart des pièces du *Livre d'amour* reparurent en appendice à *Joseph Delorme*, on ne leur accorda pas plus d'attention. Malgré le scandale, c'était encore un insuccès.

Ainsi ses échecs et la nécessité même, — « car il faut vivre, il faut se soutenir et la Muse seule n'y suffit pas [8] », — ramenaient Sainte-Beuve à la prose. Dans une de ces crises de tristesse découragée qui, sans doute, n'ont pas peu contribué, par réaction, à lui faire imprimer le *Livre d'amour*, il écrivait à un ami intime qu'il vieillissait dans

[1] *Poésies*, II, 132.
[2] *Port-Royal*, II, 493.
[3] Par fragments, à la fin de divers recueils des *P. Litt.*, des *P. Cont.* et au tome XI des *Lundis* (les *Cahiers* sont posthumes).
[4] *P. Litt.*, III, 495, note (1er décembre 1843).
[5] Latreille et Roustan, 17.
[6] Rodenbach, *Le Ménage de Victor Hugo* (*Figaro*, 22 décembre 1896).
[7] Avril 1845. — Cf. Pons, 106. Cf. p. 33.
[8] *P. Cont.*, III, 258.

le désenchantement; et il ajoutait avec amertume : « Triste fin pour un poète! C'est qu'aussi je l'étais peu; je ne l'étais que pour une ou deux saisons et seulement tant que la jeunesse chanterait en moi [1]. » Plus tard encore, en 1846, il écrivait, — pour le public cette fois, — un semblable aveu de regret et d'envie : « Nous donnerions bien des choses et (qui sait?) la critique elle-même tout entière peut-être pour savoir rouvrir la source de quelques élégies adorées... Ces notes vraies, tendres, profondes, nées du cœur et toutes chantantes, nous paraissent, aujourd'hui encore, autrement enviables que bien des mérites, lentement acquis [2]. » — Et ce poète de désir en était réduit à s'acquérir ces « mérites lentement acquis », réduit à la prose.

Encore cette prose même ne lui assure-t-elle ni une gloire aisée, ni une gloire certaine. Ce *Port-Royal,* sur lequel il comptait, le fatigue et lui pèse : il a beau se séquestrer pour le terminer [3], il n'en peut venir à bout. « Au moins, vous, écrit-il à Collombet, vous achevez vos entreprises : moi, je me cloître et n'en finis pas [4]. » Pour comble, au moment où il commence à entamer les sujets « qu'il se croyait réservés par une sorte de droit des gens et de civilité », le bruyant Cousin étend la main et, devant lui, prend le plat dont il allait se servir. Il lui enlève Pascal, il lui enlève Domat, il lui enlève Mme de Longueville; et les circonstances où Cousin « agit ainsi par rapport à lui sont telles » que, dit Sainte-Beuve à l'accapareur : « si vous aviez eu à tâche de me décourager dans un travail pour lequel je n'ai jamais demandé encouragement à personne, vous ne vous y seriez pas pris autrement [5]. » De fait, il fut bien découragé (on le serait à moins); et, se retirant dans l'ombre, il attendit que le bruit suscité par Cousin se fût un peu dissipé pour continuer son travail. La préface du IIIme volume, en 1846, exprime franchement, sous des formes modérées, et cette amertume de la concurrence déloyale qui lui était faite et « ce dégoût, non pas certes pour son cher et intime sujet, mais pour cette publicité bruyante à laquelle, portions par portions, il le voyait s'en aller en proie [6] ». En bien d'autres endroits, dans les *Chroniques parisiennes,* dans ses *Notes et Pensées,* il montre encore le même souci de revendiquer sa priorité et de protester

[1] Inédit (septembre ou octobre 1842).
[2] *P. Cont.,* IV, 271-272.
[3] *N^lle^ Corr.,* 388.
[4] 5 novembre 1840 (LATREILLE et ROUSTAN, 213).
[5] *Corr.,* I, 116, 119.
[6] *Port-Royal,* III, 1-4.

contre Cousin. Mais les protestations n'empêchaient point l'accaparement qu'elles visaient : si elles soulageaient l'âme de Sainte-Beuve, elles ne pouvaient ni le consoler véritablement, ni l'encourager d'une manière efficace.

C'est pourquoi Sainte-Beuve fait de la critique, ainsi qu'il s'était promis de le faire, « en cas de défaite [1] », lors de sa candidature à l'Académie : comme pis-aller et comme compensation. Le malheur est que dans ces cas-là on est un peu tenté d'en faire par rancune. Quand le critique est artiste, ou l'a été, ou a voulu l'être, « cette envie, qui est un bien vilain mot à prononcer, et que chacun à l'instant repousse du geste loin de soi comme le plus bas des vices, il l'évitera difficilement s'il juge ses rivaux ; sa noble jalousie (appelons ainsi la chose) le tiendra éveillé aux moindres défauts et il sera prompt à voir et à noter ce qu'involontairement il désire [2] ». Ainsi parle Sainte-Beuve... et ainsi fait-il. Il est aigri ; il ne voit de la vie littéraire de son temps que le mal, que les vices : la fatuité, la cupidité, l'immoralité, l'épicurisme ; et il remplit de son indignation tous ses écrits, anonymes ou signés [3]. Il ne s'en tient pas là. Il s'en prend nommément dans ses lettres privées aux plus grands écrivains de l'époque, pour juger leurs ouvrages dans le même esprit de sévérité ou de dénigrement. « Ici, rien de bien, écrit-il à Collombet ; les astres poétiques continuent leurs ellipses ou leurs paraboles. Lamartine s'en donne ; Hugo prépare un drame ; de Vigny tire par les cheveux des poèmes dits philanthropiques. Nous en sommes tous à la troisième décoction de café. Chateaubriand, qui écrit une vie de Rancé, est encore le premier et le dernier [4]. » Encore Chateaubriand, ainsi mis à part, ne l'est pas longtemps : il suffit qu'il publie cette malheureuse *Vie de Rancé,* pour que Sainte-Beuve l'abandonne à son tour [5]. C'est une malveillance universelle, qu'évidemment la ruine de ses ambitions littéraires a développée en lui, — et qui rassure peu sur la valeur absolue de ses jugements.

Enfin, — pour parachever son infortune comme son amertume, — d'autres déceptions, tout intimes, viennent encore assombrir son caractère, obscurcir sa vue impartiale des choses. A Lausanne, on avait voulu

[1] 8 février 1844. *Lettre* à V. Pavie (Biré, *Victor Hugo après 1830,* II, 62).

[2] *P. Cont.*, IV, 397.

[3] *Chron.*, 192, 223, 281, 286, etc. — Cf. *P. Cont.*, III, 415, expliqué dans *Chron.*, 72.

[4] 4 février 1843 (Latreille et Roustan, 219).

[5] Voir les insinuations de *P. Cont.*, I, 49, 54, 69, expliquées dans les *Chron.*, 212-222.

le marier; le bruit avait même couru que la chose était faite [1]. Quand il était parti, Olivier lui avait adressé une pièce de vers, bien significative des vœux que lui avait laissé deviner Sainte-Beuve : « Aimez, lui disait-il »,

Aimez, puisque l'amour est encore quelque chose,
Pour votre cœur blessé;
Bandez sa plaie encore d'une feuille de rose
S'il en est apaisé [2].

On ne donne de pareils conseils qu'à ceux qui se sont montrés un peu disposés à les suivre. En effet, Sainte-Beuve cherchait sa Laure ou sa Béatrice. Il crut « avoir trouvé » et il forma « un dernier rêve » de tendresse chaste et d'amour permis :

Paroles, vœux d'un cœur amoureux et timide,
Redoublez de mystère et de soin caressant,
Et près d'elle n'ayez d'aveux que dans l'accent!
Accent, redevenez plus tendre et plus limpide,
Ému d'un pleur secret sous son charme innocent!
Regards, retrouvez vite et perdez l'étincelle,
Soyez en l'effleurant, chastes et purs comme elle!
Car le pudique amour qui me tient cette fois,
Cette fois pour toujours! a pour unique choix
La vierge de candeur, la jeune fille sainte,
Le cœur enfant qui vient de s'éveiller,
L'âme qu'il faut remplir sans lui faire de crainte,
Qu'il faut toucher sans la troubler [3]!

Et tout heureux, revenu aux espoirs caressants de son adolescence, un jour que son amie lui avait paru plus près de se laisser toucher, il s'écriait :

Il est trouvé ce port que ma jeunesse
A poursuivi sur les flots agités
Sous tous les vents et les feux irrités!
Plaisirs moqueurs, qui me trompiez sans cesse!
Le vrai signal, le bel astre levé,
Il est trouvé!

Hélas ! les poèmes que lui inspirait cette espérance n'étaient pas

[1] Rambert, 296; *Revue des Revues*, 15 septembre 1898, p. 584.
[2] *Chansons lointaines*.
[3] M. Sully-Prudhomme s'est-il souvenu de ces vers dans sa pièce *L'Épousée?*

encore rimés que l'espérance elle-même était morte ; Sainte-Beuve les laissait inachevés :

> Ne coulez plus, larmes de poésie,
> . . . .
> Ne coulez plus, larmes de la douleur,
> Comprimez-vous, étouffez vos murmures !

et le rêve « commencé sur le plus vague et le plus tendre nuage de la poésie, finissait au plus aride et au plus désolé du désert à jamais illimité du cœur [1] ».

C'était une des filles du général Pelletier qu'il aimait [2]. Le refus lui fut très dur. « La douleur que j'en ai éprouvée et que j'en éprouve, écrivait-il à Olivier, est inexprimable; imaginez que j'y suis retourné malgré moi dès le surlendemain du refus; j'y retournerai, qui sait? ce soir même... J'ai erré ces trois jours durant comme un chien sous le soleil. » Et trois mois plus tard : « Il s'est opéré et il s'opère en moi des révolutions bien tristes : la joie du cœur a sombré et le cœur aussi, je le crains, au moins pour un moment. Il existe encore, mais au fond de l'abîme, et je n'ai pas toujours le courage et le temps d'y plonger. Ma nouvelle position (de conservateur), au lieu de me procurer plus de loisir, comme il serait raisonnable d'en prendre, ne fait que m'exciter à des travaux plus divers; et je m'y livre pour m'étourdir, comme d'autres au jeu et à la boisson. Je fais des articles coup sur coup. Je me jette en pleine eau dans le gribouillage. Au moins, pendant ces courtes et fréquentes fièvres, le reste pour moi n'existe plus [3]. » Et l'on connaît la lettre qu'il adressait au général, pour s'excuser de ne plus reparaître chez lui et de chercher à se guérir par l'absence [4]. Dès lors, il fit son deuil de ces espérances là aussi. Parfois, il en souffrait encore ; il regrettait de ne « s'être pas fait digne » des bonheurs de la paternité et de n'avoir, dans l'avenir, à attendre que des « douleurs [5] ». Mais, d'ordinaire, il se résignait sombrement. A Collombet, qui lui avait parlé de mariage, il répondait : « Pourquoi se marier, mon cher ami ? Si la chair ne le demande pas, si le cœur ne le dit pas, à quoi bon cette complaisance pour je ne sais quoi et je ne sais qui ? A quelle

[1] *Un dernier rêve* (*Poésies*, II, 335, sqq).
[2] PONS, 179, sqq.
[3] RAMBERT, 304-305.
[4] *Corr.*, I, 110 (1er octobre 1840).
[5] *Lettre* à V. Pavie (TH. PAVIE, 219). — Cf. *Nlle Corr.*, 84; *P. Litt.*, III, 512, n° VI.

terrible loterie on met sa tranquillité dernière ! Vieillissons, mon cher ami, vieillissons, moi entre *Théocrite* et *Port-Royal*, vous entre *Saint Jérôme* et *Synesius* [1]. »

En effet, il n'avait pas même l'idée qu'il pourrait, maintenant ou plus tard, chercher d'un autre côté : d'autant plus qu'il se trouva pris dans une liaison amicalement tendre qui, pendant longtemps, absorba toutes ses affections. Il avait rencontré la petite-fille de Mme d'Houdetot, la nièce de Molé, Mme d'Arbouville, et un livre prêté avait été le point de départ d'une vive intimité. « Elle a été dix ans mon meilleur ami, disait Sainte-Beuve, j'ai été son meilleur ami [2]. » C'est à elle probablement qu'il faisait allusion lorsqu'il écrivait : « Une bonne journée aujourd'hui : j'ai lu de l'Homère ce matin, et j'ai vu Mme d... à quatre heures », et « Le soir de la vie appartient de droit à Celle à qui l'on a dû le dernier rayon [3] ». Que fut exactement cette liaison ? Pons la tranche dans le sens le plus net [4] ; M. d'Haussonville, au contraire, affirme que, sous le voile de cette intimité, « rien ne s'est jamais abrité que de pur et de délicat ». Nous ne saurions que répondre (car « comment fait-on pour être sûr de ces choses [5] ? »), si Sainte-Beuve encore ne nous y aidait lui-même. Les lettres qu'on a publiées dans le petit volume posthume du *Clou d'Or* étaient précisément adressées, en 1844, à Mme d'Arbouville [6]. Nous y pouvons voir que, près de cette amie, il n'avait pas encore trouvé le calme et ne devait pas l'y trouver. Pendant longtemps, semble-t-il, — jusqu'à cette année 1844. — Sainte-Beuve s'était contenté de la tendresse amicale qu'on voulait bien lui accorder, et il avait joui avec bonheur de ces affections réciproques. Petit à petit cependant, ses sentiments étaient devenus plus vifs, ses aspirations plus hardies. Mais alors, il « mesura la limite d'une affection qu'il ne put plus croire indéfinie. Il la toucha, cette limite ; bien plus, il s'y heurta à chaque minute, à chaque point du temps, et elle resta, cette limite, fixe, invariable, inébranlable [7] ». On voulait bien avoir en lui « le plus vif des amants », à condition

[1] 7 septembre 1847 (LATREILLE et ROUSTAN, 237).
[2] HAUSSONVILLE, 187.
[3] *P. Cont.*, V, 467, 468.
[4] P. 188, sqq.
[5] HAUSSONVILLE, 186. Cf. LATREILLE et ROUSTAN, 12 sqq.
[6] E. RITTER, *La correspondance de Sainte-Beuve* (*Zeitschrift für französische Sprache und Litt.*, XII).
[7] *Le Clou d'Or* (C. Lévy, 1880), 32 et 33.

qu'il en fût « le plus platonique [1] ». On n'admettait pas (et j'avoue que je le comprends) sa singulière et scabreuse thèse du *Clou d'Or* [2], et on ne lui accordait que ce qui désormais lui paraissait bien insuffisant : « une situation sans aucune heure de bonheur, de douceur, de charme, sans la moindre joie [3] ». On le « rangeait dans tous ces fades limbes d'une amitié aussi pâle que la plus pâle des lueurs d'automne [4] ». Au lieu d'un « sentiment absolu », unique, absorbant, on ne lui rendait et on n'en agréait qu'une tendresse « tempérée ». On lui faisait une situation morale et sentimentale « mitigée [5] », qu'il n'aurait pu accepter que s'il avait simplement vu là « une distraction, un intérêt vrai sans doute, mais pas exclusif, une manière de passer la vie qu'il recommencerait demain ailleurs, si ce lien-là lui manquait [6] ». En vain il pria; en vain il argumenta, entassa les analyses du moraliste, les observations du psychologue; en vain il insinua même qu'on serait responsable des égarements auxquels son « cœur livré à lui-même, sans espoir, sans consolation, dans la solitude », pourrait s'abandonner « au point de se consumer, de s'user, de s'altérer, de s'anéantir » ; en vain menaça-t-il de « se porter contre lui-même » à un « suicide moral [7] »; rien n'y fit. Elle était ou vertueuse ou, selon lui, « glorieuse », et ne céda point [8]. La lutte en lui fut longue et graves « l'irritation secrète, le trouble extérieur [9] ». Il finit par comprendre que « dans de tels cas, dès qu'on le peut et qu'on s'en croit la force, il faut rompre, délier, taire, ensevelir [10] ». Il rompit; il parla même de « haine [11] », sinon envers son ancienne amie, du moins envers celles qu'il juge lui ressembler, les Mme Récamier et les Mme de Maintenon. Il disait au milieu de ses souffrances : « Le fonds de mon cœur est une désolation morne et sans secours. J'aime, ou plutôt (comme mon cœur ne vit plus), j'ai aimé quelqu'un; mais il n'y a en ce sentiment aucun espoir

[1] *Le Clou d'Or*, 22.

[2] *Ib.*, IV : « Posséder, vers l'âge de trente-cinq à quarante ans et ne fût-ce qu'une seule fois une femme qu'on connaît depuis longtemps et qu'on a aimée, c'est ce que j'appelle planter ensemble le clou d'or de l'amitié. » — Cf. Pons, 193.

[3] *Le Clou d'Or*, 16.

[4] *Ib.*, 17.

[5] *Ib.*, 16.

[6] *Ib.*, 27.

[7] *Ib.*, 29, 32.

[8] *Ib.*, 58.

[9] *Ib.*, 28, 33.

[10] *Ib.*, 35.

[11] *Ib.*, 37, 49, 50, 53.

d'avenir pour moi, aucun rayon de bonheur. Les moments où ce bonheur aurait pu naître et charmer d'un long parfum l'avenir sont passés. Je n'ai plus de printemps : ce qu'ils me font éprouver de douloureux est impossible à dire. Le désir lui-même me devient une douleur insupportable; j'aime mieux la tristesse unique, habituelle, m'y enfoncer et m'y abreuver [1]. »

C'était bien fini de tout essai d'amour sérieux comme de toute tentative de mariage. Si plus tard Sainte-Beuve en eut encore une fois la velléité, il n'en eut plus le courage : il hésita et finalement s'abstint [2]. Seulement il nous le dit : La nature se présente deux fois à nous pour le mariage. Si la seconde fois, « à la limite extrême », on refuse encore, « elle se le tiendra pour dit, elle ne reviendra plus et se vengera en jetant au cœur l'ironie et les sécheresses ». Plus grave encore est son autre aveu : « A un certain âge de la vie, si votre maison ne se peuple point d'enfants, elle se remplit de manies ou de vices [3]. » « *Deteriora sequor* », écrivait-il à son ami Barbe [4]; et plus tard, quand la calomnie vint l'atteindre, il était obligé de faire à Jean Reynaud cette confession : « J'ai mes faiblesses, je vous l'ai dit : ce sont celles qui donnèrent au roi Salomon le dégoût de tout et la satiété de la vie. J'ai pu regretter de sentir quelquefois que j'y éteignais ma flamme; mais jamais je n'y ai perverti mon cœur [5]. »

Alors, avec ce dégoût de tout, la tristesse envahit Sainte-Beuve. Et il l'exprime sans se lasser, — au risque de lasser ses correspondants, — sous mille formes et mille expressions : « Je suis depuis longtemps dans l'évanouissement et la nullité [6] »... « Je reste très souvent couché ou assis, assez dolent et tâchant, pour tout but, de mener à fin mes gros livres : après quoi je resterai plus assis, plus couché que jamais [7]... » Je suis « passé à l'état de pure intelligence critique et assistant avec un œil contristé à la mort de mon cœur. Je me juge et je reste calme, froid, indifférent; je suis le mort et je me regarde mort sans que cela m'émeuve et me trouble autrement... C'est ceci, ce dernier point qui

[1] *Le Clou d'Or*, 49. 50.

[2] Ondine Desbordes-Valmore. (Cf. *Gazette anecdotique* du 31 janvier 1889 : *Un projet de mariage de Sainte-Beuve.*)

[3] *P. Cont.*, V, 461, nos XIX et XX.

[4] Nelle *Corr.*, 93.

[5] *Corr.*, I, 157. — Cf. *P. Cont.*, V, 464, nos XXVII et XXIX.

[6] A un ami intime (6 février 1841).

[7] A Collombet, septembre 1846 (LATREILLE et ROUSTAN, 236).

est tout et que le monde appelle vulgairement le cœur, qui est mort en moi. L'intelligence luit sur ce cimetière comme une lune morte [1] »... « Dites [à l'abbé Gerbet] mes amitiés d'autrefois, les amitiés de celui qui vivait alors et qui espérait [2]... » « Je suis véritablement sans patrie, sans patrie du cœur et de l'intelligence [3]... » « Je suis de ceux qui n'ont plus de patrie [4]. » Voilà, je pense, bien des textes également expressifs ; deux encore pourtant, — que je tiens à citer parce qu'ils montrent mieux que tous, la répercussion de cet état de son âme sur sa littérature et sur sa critique. Il dit un jour combien la bonté, dans la seconde partie de sa vie, est rare et méritoire : « Cela prouve, ajoute-t-il, qu'on a fait bon usage de la première part, et qu'on n'a pas mésusé du premier fonds. Cette seconde bonté qui est durable, définitive, qui tient au développement moral à travers les pertes des années, est à la fois une vertu et une récompense. » Si l'artiste a mal vécu, « au seul gré de son caprice et de son plaisir », quand il a « dépensé son premier feu », son talent « insensiblement s'altère », alors même qu'il devient plus habile dans le détail de son métier. Ou il fait parade de sa corruption ; ou par réaction il exagère jusqu'à l'affectation et la fausse grandeur. Mais « il en est de plus timorés, qui répugnent à mentir aussi bien qu'à se trahir, et arrivent bientôt à se taire, car ils n'ont plus rien de bon à dire ou à chanter ». Et Sainte-Beuve, poète ou romancier, est un de ceux-là [5]. Et enfin, sans détours cette fois-ci, mais en son nom, il disait à la fin de ses *Portraits contemporains :*

Il vient un moment triste dans la vie, c'est lorsqu'on sent qu'on est arrivé à tout ce qu'on pouvait espérer, qu'on a acquis tout ce qu'on pouvait raisonnablement prétendre. J'en suis là : j'ai obtenu beaucoup plus que ma destinée ne m'offrait d'abord et je sens en même temps que ce beaucoup est très peu. L'avenir ne me promet plus rien ; je n'attends rien ni de l'ambition ni du bonheur. Je ne me crois appelé à aucune vocation d'utilité et la chimère du bien public ne me soutient pas, j'ai l'esprit assez bien fait pour comprendre que je n'ai pas le droit d'être mécontent et je me sens le cœur trop large pour le croire rempli. Cet état de tristesse qui a bien sa douceur serait celui du sage, s'il ne s'y glissait encore, il faut le dire, bien des *amertumes de regret,* bien

[1] *Corr*, I, 130.
[2] *N^elle Corr.*, I, 102. — Cf. *P. Litt.*, III, 452, sur l'aridité et l'ennui de la vie.
[3] *Corr.*, 142.
[4] *N^elle Corr.*, 111.
[5] *P. Litt.*, III, 422-423. — Cf. *P. Cont.*, V, 465.

des *aiguilles de désir,* bien des *irritations sourdes* et si la *misère de notre nature* ne remuait au fond [1].

Rappelons-nous ces aveux lorsque des traces de scepticisme, d'envie, de rancune, nous paraîtront gâter la critique de Sainte-Beuve, quand il adjoindra à chaque biographie son « revers », un « petit appendice à l'appui de La Rochefoucauld [2] »... Rappelons-nous-les, pour l'excuser, peut-être, mais tout d'abord pour le comprendre.

[1] *P. Cont.*, V, 465.
[2] *Ib.*, I, 136. — Cf. NISARD, *Les Post-scriptum de Sainte-Beuve.*

XV

ANNÉES DE MATURITÉ
DE COMPROMIS ET D'EMPIRISME (Suite)

LA CRITIQUE

I. Efforts de Sainte-Beuve, devenu critique, pour maintenir dans la critique la poésie, ou du moins l'esprit poétique : collaboration avec les auteurs; subordination de la vérité à l'effet esthétique; théorie de l'indissoluble union de la poésie et de la critique : essais poétiques; confidences personnelles. Résignation et objectivité croissantes.

II. Nécessité de la critique qui juge : *Dix ans après en littérature*. D'abord gêné par le « monde » et ses convenances, Sainte-Beuve s'en affranchit bientôt. *Quelques vérités sur la situation en littérature* : fin de la critique explicative et de la critique apologétique. La critique « de répression ». sa justification et ses précédents, les sévérités de Sainte-Beuve. — Le but des jugements critiques : juger non par tendance scientifique désintéressée, mais pour guider le public et les auteurs. — Le principe des jugements critiques : l'idéal de Sainte-Beuve déterminé par la nature de ses censures. Censures morales : l'épicurisme, et par suite la négligence. la fatuité, l'industrialisme, le charlatanisme et l'immoralité. Censures littéraires : fautes contre la vérité, fautes contre le goût. La doctrine qui s'en déduit : souci de la réalité limité par le bon goût, ou doctrine des vrais classiques et de Boileau même. — La valeur de ces jugements critiques : confusion du goût et de la morale, et embarras du critique quand ils se trouvent opposés : contradiction entre l'absolu du goût, indémontrable, incommunicable, et une conception de la critique qui prétend instruire et guider.

III. Les tempéraments apportés et les élargissements introduits dans l'étroite critique du goût; le point de soudure de la critique psychologique et de la critique qui juge : pour juger, nécessité d'expliquer d'abord, et pour expliquer, nécessité de connaître l'auteur, c'est-à-dire l'écrivain et l'homme même. — Partie toute psychologique de la critique de Sainte-Beuve; perfectionnement des méthodes et des procédés antérieurement appliqués. L'article sur Töppfer et la biographie psychologique : les origines, le milieu, les influences, les débuts, l'évolution; la faculté-maîtresse : les familles d'esprits. — Raccord imparfait de la critique psychologique et de la critique qui juge : comment l'instinct du psychologue et du moraliste collectionneur s'emporte parfois et se déploie pour lui-même.

IV. Par la biographie, introduction de l'histoire : le point de soudure de la critique historique et de la critique qui juge. Nécessité d'employer l'histoire pour connaître et pour juger : la méthode de l'historien littéraire ; les généalogies littéraires et l'évolution des genres ; reprise en sous-œuvre par le procédé historique de l'ancien *Tableau* : étude du genre historique lui-même. — La conception que Sainte-Beuve se fait de l'histoire : utilité de l'érudition, ses limites, ses dangers : l'histoire philosophique, son arbitraire, son incertitude ; la véritable histoire, approximation de la réalité, grâce aux points de repère établis par l'érudition et grâce à la divination de l'écrivain doué du sens historique inné. Comment l'histoire ainsi conçue aide à connaître et à juger. — Raccord imparfait de la critique historique et de la critique qui juge : comment l'instinct de curiosité se satisfait parfois sans arrière-pensée d'aboutir à un jugement ni à des conseils.

La critique de Sainte-Beuve de 1843 à 1848 : théorie et réalité.

« Chez la plupart de ceux qui se livrent à la critique et qui même s'y font un nom, il y a, ou du moins il y a eu une arrière-pensée première, un dessein d'un autre ordre et d'une autre portée. La critique est pour eux un prélude ou une fin, une manière d'essai ou un pis-aller. »

(*Portraits Contemporains*, III, 389.)

« Le temps est venu de refaire ce qui a vieilli, de reprendre ce qui a changé, de montrer décidément la grimace et la ride, là où l'on n'aurait voulu voir que le sourire, de juger cette fois sans flatter, sans dénigrer non plus et après l'expérience décisive d'une seconde phase. » (*Portraits Contemporains*, III, 438.)

I

Il en est exactement de l'ordre littéraire comme de l'ordre naturel d'organisation, et de l'esprit comme de la vie. La vie est, jusqu'à un certain point, indépendante de la forme de l'organe ; mais, une fois l'organe donné dans sa forme générale, elle s'en sert comme d'un point d'appui, elle l'élabore, l'organise au dedans et se l'approprie pour ainsi dire. De même, avant l'œuvre tout à fait entamée et avancée, il y a plus d'une forme, je le crois, plus d'une issue possible à un vif esprit pour se produire et donner tout ce qu'il contient ; mais, une fois la forme de l'œuvre prise ou imposée, pour peu qu'elle convienne, l'esprit s'y loge à fond et y passe tout entier [1].

C'est ainsi que Sainte-Beuve explique comment J.-J. Ampère, « de retards en retards », est devenu un historien littéraire de plus en plus con-

[1] *P. Cont.*, II, 369 (1840).

sommé ; c'est ainsi qu'on peut expliquer comment Sainte-Beuve lui-même, s'attardant le plus possible à la poésie, au roman, est pourtant devenu, par la force des choses et de sa vocation intérieure, un pur critique.

Il avait, d'ailleurs, pleine conscience de cette transformation. A plus d'une reprise, il en fait, pour ainsi dire, la théorie. Il explique au lecteur cette métamorphose et par quelle loi inévitable, non point la chenille devient papillon, mais au contraire le papillon devient chenille. Il est vrai qu'en même temps il se tue à démontrer — et peut-être à se démontrer à lui-même — que cette chenille n'est point sans beauté, qu'elle conserve sous sa forme plus humble un reflet des ailes diaprées de l'être ailé disparu. Que dis-je ? Il essayera même de se prouver qu'elle est supérieure au papillon.

La critique est la seconde face et le second temps *nécessaire* de la plupart des esprits. Dans la jeunesse, elle se recèle sous l'art, sous la poésie ; ou, si elle veut aller seule, la poésie, l'exaltation s'y mêle trop souvent et la trouble. Ce n'est que lorsque la poésie s'est un peu dissipée et éclaircie, que le second plan se démasque véritablement, et que la critique se glisse, s'infiltre de toutes parts et sous toutes les formes dans le talent. Elle se borne à le tremper quelquefois ; plus souvent, elle le transforme et le fait autre. N'en médisons pas trop, même quand elle brise l'art : on peut dire de ce dernier, même lorsqu'il est brisé en critique, que les morceaux en sont bons... Il y a, au fond de la plupart des talents, un pis-aller honorable, s'ils savent n'en pas faire fi et comprendre que c'est un progrès. Il faut, tôt ou tard, bon gré mal gré, y consentir : la critique hérite finalement en nous de nos autres qualités plus superbes ou plus naïves, de nos erreurs, de nos succès caressés, de nos échecs mieux compris [1].

Un « pis-aller » qui est un « progrès » : la formule est jolie et le renard de La Fontaine n'avait pas trouvé celle-là ! Que n'avait-il l'ingénieuse vanité d'un homme de lettres, il se fût démontré plus fortement encore sa supériorité sur les goujats qui mangent le raisin... ou font de beaux vers. Sainte-Beuve n'y manque pas. Lorsqu'il se compare aux poètes applaudis, il se trouve au fond plus poète qu'eux :

C'est une erreur de croire que la poésie ne doive se produire que directement. On l'a dit : dans sa délicatesse première, elle est presque une qualité de l'âme et une vertu. Laissée entière sur sa tige, elle est comme la fleur virginale du devoir ; à demi cueillie et contenue, elle embaume souvent toute une vie et la pénètre comme ferait un aromate secret. Produite, au contraire, elle s'évapore, s'altère plus ou moins dans cette atmosphère publique de vanité, et, quand d'autres la respirent à l'envi, le cœur même d'où elle est sortie peut demeurer aigri ou désert.

[1] *P. Cont.*, II, 486 (1840).

Et voilà comment Sainte-Beuve l'emporte en sentiment poétique intérieur, sur Hugo, sur Lamartine, sur Musset, qui en laissent évaporer le parfum. D'ailleurs, cet esprit de « poésie rentrée » n'est point perdu, même pour le public. Il a d'autres détours où s'exprimer. Ce ne seront point une « certaine sentimentalité extérieure ». des « élancements à tout propos ». Ce ne sera même pas, — au moins pas toujours, — « une certaine forme d'art », « une certaine lumière vive et juste d'expression », qui le fera resplendir à travers l'analyse.

Tant de richesse riante n'est pas nécessaire... Le poète, sous le critique, se retrouve et ne fait qu'un avec lui par l'esprit et la vie, et le *sens propre* qu'il découvre et rend aux choses à chaque moment. Cette intelligence secrète et sentie, que n'ont pas eue tant d'estimables historiens pourtant réputés à bon droit critiques, ce don, cet art particulier dont la sobre magie se dissimule à chaque pas, qui ne convertit pas tout en or, mais qui rend à tout ce qu'il touche la qualité propre et la vraie valeur, tient de très près à l'esprit poétique, modéré et corrigé comme je l'entends... On arriverait naturellement à cette conséquence assez singulière, que, sous une telle forme sobre et dissimulée, l'esprit poétique, intime, précis, et en tant qu'il touche aux racines mêmes, existe PLUS peut-être que dans d'autres manières bien autrement brillantes et spécieuses [1].

C'est ainsi que Sainte-Beuve s'ingénie à rester poète, — on dirait presque à devenir plus poète, — en devenant critique. Et le fait est que, de ci de là, on retrouve dans ses articles les traces de cette combinaison qu'il veut faire entre les aptitudes qu'il se croit pour la poésie, et l'instinct de critique qu'il se sent. Puisqu'il ne peut plus créer pour son compte, il essaye tout au moins de collaborer avec les créateurs : à l'occasion, il leur indique, il esquisse pour eux les scènes, les tableaux qu'ils ont négligés, alors que leur sujet les leur offrait :

Je me suis demandé pourquoi l'auteur [Eugène Sue] n'avait pas tenté, dans quelque excursion de Cavalier sur Nîmes, de le faire camper sous le pont même du Gard, au pied de ces massifs romains, aux flancs de ces rochers à demi creusés tout exprès comme pour l'habitation des prédicants sauvages. Le réveil de ce camp agreste eût été beau au matin sous l'ardent soleil, au pied de cette végétation rare et forte, aux hautes odeurs. Cavalier, monté au dernier étage des arches, avec sa lunette, aurait au loin sondé la vallée [2].

La scène, en effet, eût été pittoresque. Flaubert avait-il lu cet article ? et serait-ce dans sa mémoire une réminiscence, que l'aqueduc de *Salammbo* ?

[1] *P. Cont.*, III, 362-363 (1840).
[2] *Ib.*, 114 (1840).

Ailleurs, lorsque par hasard le poète, l'artiste, en Sainte-Beuve se heurte au critique, ce n'est pas toujours le critique qui a le dernier mot. Lui qui, dès 1829 [1], avait ce goût si marqué pour les « biographies copieuses », minutieusement exactes, et qui plus tard le retrouvera, il laisse ici son instinct d'artiste dominer. Il désapprouve des exactitudes trop peu esthétiques ou déplaisantes. Il regrette que l'éditeur des lettres de Mme Roland n'ait pas fait de « nombreuses coupures » : « il importait, ce me semble, dans l'intérêt de la lecture, de conserver à la publication une sorte d'unité, d'éviter ce qui traîne, ce qui n'est qu'intervalles [2]. » Lorsqu'il parle de Mme de Longueville, ayant entre les mains copies de ses lettres manuscrites, il tait certaines choses, ne jugeant pas « que la mémoire de Mme de Longueville dût gagner à une publication complète [3] ». L'effet esthétique lui paraît donc plus précieux que la vérité pure. Ce n'est pas en critique, c'est en poète, qu'il choisit ses sujets. Il refuse de s'occuper du Boulonnais Leuliette, parce qu'il ne veut traiter dans ses *Portraits* que « des personnages qui ont un certain côté poétique ou du moins un certain charme plus ou moins légitime [4] ». Ou encore, il avoue « son goût bien connu pour les poètes lointains et plus qu'à demi-oubliés, pour les étoiles qui ont pâli [5] ». Car, « dans les portraits qu'il trace, il se mire toujours un peu : sous prétexte de peindre quelqu'un, c'est souvent un profil de lui-même qu'il cherche à saisir [6] ».

Il fait même mieux ; il vise plus haut encore ; par un nouvel effort de sa passion de la poésie, il prend tous les biais, tous les détours possibles, pour s'y élever de nouveau. Intéressé à rattacher le plus étroitement possible la critique à la poésie, il recueille les « exemples majestueux » qui montrent cette union la plus indissoluble, et il en triomphe. Le nombre des Achilles que la postérité ignore, « *carent quia vate sacro* », prouve bien quel besoin le héros a du poète. « Mais, le poète à son tour, pour vivre, pour arriver jusqu'à nous et continuer de régner dans toute sa splendeur, *a besoin* du critique..... *Solidarité instructive et touchante!*... Après créer et enfanter des œuvres de génie,

[1] Article sur Corneille.
[2] *P. Femmes*, 209 (1840).
[3] *Ib.*, 344 (1840). — En 1848, avait-il les mêmes scrupules pour *Chateaubriand et son Groupe ?*
[4] *Nelle Corr.*, 70 (1841).
[5] *P. Litt.*, II, 325 (1843).
[6] *P. Cont.*, III, 399.

il reste encore quelque chose de digne et de beau, c'est de les faire sentir et de les faire admirer. L'enthousiasme, la muse du critique doit être là [1] ». Et un peu plus loin, célébrant tous les mérites de la collaboration qu'Aristarque a prêtée à Homère, il en appelle au témoignage du vieil aède lui-même, qui répond : « De toutes mes *Iliades*, il en est une que je préfère, c'est celle à laquelle Aristarque a mis la main [2]. » Cet Aristarque, il veut l'être pour les Homères bien inférieurs dont il peut s'occuper. Comme le critique alexandrin a été le collaborateur d'Homère, Sainte-Beuve a été le collaborateur de Fontanes, il l'est maintenant de du Bartas, et au nom de son propre goût, il accepte ou rejette les corrections du véritable auteur : il est poète avec lui et pour lui [3].

Il le redevient aussi, un instant, pour son propre compte, soit qu'il glisse dans les *Portraits de Femmes* un petit épisode idyllique [4], soit qu'il chante la palinodie et que sa *Fontaine de Boileau* [5], sous ce prétexte décent, puisse s'insinuer dans un livre en prose. Ainsi, de toutes façons, il se rattache désespérément à la poésie qui s'éloigne. Comme Orphée à sa chère Eurydice, il lui tend les bras, il l'appelle; mais en vain. Les Destins ont parlé; elle se détourne et l'abandonne,

> Prensantem nequidquam umbras, et multa volentem
> Dicere.

Malgré tout, il le sent bien; et le jour arrive où il ne peut plus se faire illusion à lui-même. C'est d'un ton moins triomphant qu'il parle alors de ce refuge qu'offre la critique. Il ne dit plus « progrès » maintenant. Il dit plus sincèrement « naufrage ».

Chez la plupart de ceux qui se livrent à la critique et qui même s'y font un nom, il y a, *ou du moins il y a eu* une arrière-pensée première, un dessein d'un autre ordre et d'une autre portée. La critique est pour eux un prélude ou une fin, une *manière d'essai ou un pis-aller*. Jeune, on rêve la gloire littéraire sous une forme plus brillante, plus idéale, plus poétique; on tente l'œuvre lyrique ou la scène, on se propose tout bas ce qui donne le triomphe au Capitole et le *vrai* laurier. Ou bien c'est le roman qui nous séduit et nous appelle : on veut se loger dans les plus tendres cœurs et être lu des plus beaux yeux. Mais viennent les mécomptes, les embarras de la carrière, les défaillances du

[1] *P. Cont.*, V, 342 (1843).
[2] *Ib.*, 345.
[3] *Tableau*, II, 213.
[4] *Maria* (*P. Femmes*, 538).
[5] *P. Litt.*, I, 23

talent, les refus sourds et obstinés. *On se lasse:* et si l'on aime véritablement les lettres, si une instruction solide n'a cessé de s'accroître et de se raffiner au milieu et au moyen même des épreuves, on est en mesure alors d'aborder ce que j'appelle, en un sens très général, la critique, c'est-à-dire quelque branche de l'histoire littéraire et de l'appréciation des œuvres... Il y a de la ressource et de la consolation. Le retour même sans triomphe peut avoir des charmes, le salut se retrouve dans le naufrage [1].

Le « salut », que veut-il dire par là ? Oh ! quelque chose de bien modeste : le remède au découragement absolu, la satisfaction de dire la vérité littéraire et d'être l'humble servant de l'autel dont on n'a pu rester le prêtre, le plaisir, enfin, de la curiosité satisfaite. C'est là qu'il borne maintenant ses vœux, repoussant le fantôme de la gloire, — le repoussant et tout à la fois espérant un peu retenir près de lui l'ombre de cette ombre [2]. Et le critique se console de la chute du poète, — ou, du moins, il le dit.

Ces confessions, — si personnelles et si précises qu'il me suffit ici d'aligner bout à bout les citations, pour retrouver dans leur suite vécue la série des espérances, des illusions et de leur retour, des désillusions finales de Sainte-Beuve, — ces confessions sont bien une espèce de survivance du lyrisme dans la critique, mais incomplète, mais involontaire et, en quelque sorte, inconsciente. De plus en plus, il évitera de mettre dans ses articles ses conceptions, ses sentiments, sa colère et son dédain de la vie et de la société. Il se détend et s'enveloppe, transformant le poison, qui est poison pour lui, en couleurs qu'il offre aux autres [3]. De plus en plus, la curiosité critique lui suffira, et il ne cherchera plus dans les auteurs dont il parle, une image de lui-même, ni un prétexte à insinuer son « moi ». Il devient objectif. Il n'hésite pas, lui, « poète autrefois intime, critique aujourd'hui très grave, à payer le tribut au plus joyeux et au plus bachique des chanteurs Désaugiers ..... La critique a pour devoir et pour plaisir de tout comprendre et de sentir chaque poète, ne fût-ce qu'un jour [4] ». Et le dernier représentant de la gaîté gauloise est ainsi « raconté et analysé par celui de tous les auteurs de *Tristes* qui a le moins le bonheur de lui ressembler [5] ». Il n'hésite pas à se détourner de ses poètes chéris pour accorder plus

[1] *P. Cont.*, III, 389 (1843).
[2] Cf. le long passage sur la gloire que peut légitimement espérer le critique, ou plutôt « le degré d'estime très sûr » auquel il peut parvenir : *P. Cont.*, III, 413 (1843).
[3] *P. Cont.*, V, 39 (1845).
[4] *Ib.*, III, 98.
[5] *Ib.*, 77.

de temps et plus de place à des critiques, à des historiens, « qu'il estime, qu'il admire, mais qu'il n'aime pas autant qu'eux [1] ». A la longue, « ce métier de critique et de portraitiste », ce pis-aller de jadis, il en arrive à l'aimer : il s'y attache ; il s'efforce de démontrer que, pour être devenu académicien, il n'est pas tenu d'y renoncer [2]. Alors, Sainte-Beuve essaye de son mieux d'acquérir les vertus professionnelles. L'idéal serait « de n'avoir en soi que la faculté judiciaire, avec absence de tout talent spécial qui vous constituerait juge et partie ». Puisque cela lui est impossible, puisqu'il « s'est mêlé une fois d'avoir ses talents d'auteur », il s'efforcera « pour s'en tirer », « d'avoir tous les talents, au moins en germe ». Quand on se pique d'être critique, on doit élargir assez son esprit pour comprendre « tout ce qu'on juge, presque en homme du métier et sans les inconvénients du métier [3] ».

II

« Tout ce qu'on *juge* », écrit Sainte-Beuve en 1847, vers la fin de la période que nous étudions maintenant ; et, en 1840, au début de cette période, il écrivait déjà : « On revient en vue des mêmes idées... pour les *juger* [4]. » Pendant ces sept années, il n'a donc point varié d'opinion : c'est bien le même but, la même fonction, qu'il assigne d'un bout à l'autre à la critique littéraire. En effet, après avoir, dans son article *Dix ans après*, sonné le ralliement et appelé à lui les littérateurs trop dispersés, il s'était hâté de réaliser l'œuvre de réorganisation, ou même de résistance, à laquelle il les conviait tous. Le premier, il avait donné l'exemple en même temps que le précepte. Il avait enfin hautement exprimé ses jugements, trop réservés, trop enveloppés jusqu'alors. Il ne se contentait plus de les formuler dans ses conversations, pour soulager son bon goût ou sa bile, en disant une fois son secret comme le barbier de Midas. Il ne se contentait plus de les écrire à un ami discret, comme Olivier, de lui dire : « Ce Leroux écrit philosophie comme un buffle qui patauge dans un marais », ou : Les ***Recueillements*** de Lamartine sont des « débordements », ou : Le discours de réception de Hugo n'est qu' « un pathos long et lourd... très bon à mugir dans

[1] *P. Cont.*, IV, 271 (1846).
[2] *Ib.*, 269.
[3] *P. Litt.*, III, 348 (1847).
[4] *P. Cont.*, II, 473 (1840) : *Dix ans après en littérature.*

un colisée devant des Romains, des Thraces et des bêtes » et son *Ruy-Blas* est « une omelette battue par Polyphème [1] ». Il ne se contentait même plus de les publier au loin, en Suisse, dans ses chroniques anonymes de la *Revue suisse*, d'y blâmer ou d'y railler « l'injure crasseuse » du livre de Lamennais, sa « prose poétique déclamatoire », son « incontinence de pensée [2] », les vers « assez mauvais [3] » de Lamartine, les pièces « ennuyeuses » de Hugo ou les jolies litotes que lui inspire sa vanité [4], l'immoralité de Sue [5], etc. Maintenant, c'est à Paris même, dans la *Revue des Deux-Mondes* et sous son nom, qu'il prononce des sentences sur les vivants et sur les morts : sur Nodier et ses « connaissances un peu hasardées [6] », sur Bertaut et son rôle effacé dans l'évolution littéraire [7], sur du Bartas et ses vers « arriérés » ou « ses traits burlesques [8] », etc.

Cependant, il semble qu'en ce qui concerne les contemporains au moins, Sainte-Beuve n'ait pas encore pris sur lui de parler avec toute la netteté ou même, si l'on veut, la sévérité nécessaire. Il sous-entend plus qu'il ne dit ; il insinue plus qu'il n'exprime. Ne serait-ce pas que « le monde », où il est reçu maintenant et où il se plaît à être reçu, lui a fait sentir sa « tiédeur » ? « Loin d'enflammer comme il devrait ceux qu'il récompense, le monde les intimide plutôt et leur ôte de leur veine. On craint de compromettre désormais une fortune que l'on sent tenir un peu du caprice et du hasard. On en vient, si l'on n'y prend pas garde, au *silence prudent*. Les engouements, les banalités, les injustices dont est bientôt témoin le talent arrivé et qui sont inévitables dans toute foule, même choisie, lui inoculent l'ironie et le découragent [9]. » Cela s'applique dans la pensée de Sainte-Beuve aux écrivains créateurs : mais n'est-ce pas vrai aussi des critiques comme lui dont la situation mondaine est faite ? D'ailleurs, « le monde » a peur du bruit, des disputes, des batailles. Il dirait volontiers des écrivains qu'il admet avec lui ce que disait joliment un académicien sur La Harpe. « Nous aimons beaucoup M. de La Harpe ; mais c'est ennuyeux vraiment de

[1] RAMBERT, 298.
[2] *Chron.*, 1, 3, 4.
[3] *Ib.*, 10.
[4] *Ib.*, 12, 13 : « On *trouble* la pièce » ; trouble = siffle.
[5] *Ib.*, 63.
[6] *P. Litt.*, I, 450 (1840).
[7] *Tableau*, II, 176 (1841).
[8] *Ib.*, 204, 208 (1842).
[9] *P. Cont.*, III, 437 (1843).

le voir toujours revenir, l'oreille déchirée ! » A juger un peu trop franchement tous ces littérateurs vaniteux qui, selon lui, pullulent, Sainte-Beuve aurait pu se faire déchirer l'oreille et il craignait — instinctivement — l'effet fâcheux que ces rixes de plume auraient produit dans les salons où il fréquentait.

Mais il sentit lui-même cet engourdissement ; et alors, il réagit. A la fin de juin 1843, il écrit à son ami Olivier pour la *Revue suisse :* « Je viens d'achever pour la *Revue des Deux-Mondes* un article intitulé *Quelques vérités sur la situation en littérature*. Je n'ai jamais tant dit ce que je pensais. J'ai profité d'une ouverture de Buloz pour ressauter en selle et fouetter pour un relai encore [1]. » Cet article de *Quelques vérités* est, en effet, un nouvel appel et un nouvel effort de réorganisation littéraire. Assez et trop longtemps la critique a « prédit le lendemain et outrepassé les horizons »; qu'elle se borne maintenant à « relever les hauteurs, à reconnaître les signes, à constater ». « Ce qui est, ce qui s'est déjà accompli et parcouru, ce que nous possédons, voilà une matière plus sûre; tenons-nous à en toucher, à en presser quelques points essentiels et à les caractériser. La critique ne peut pas prétendre à plus *pour éclairer et pour avertir*. » Or cet examen est attristant. Il n'y a plus en littérature que disette ou « stérile abondance » et, dans l'opinion, que fluctuations sans lois et sans causes. La faute en est aux « chefs de l'école critique qui ont déserté la littérature pour la politique pratique et les affaires ». Parce qu'ils ne sont pas restés « maîtres du poste des idées », le « chef d'orchestre a fait défaut ». Ainsi, la fatuité, la cupidité, l'industrialisme, l'immoralité ont envahi les lettres. Les auteurs s'entourent par orgueil d'une clientèle fâcheuse, et s'abandonnent à un épicurisme dissolvant. Ce « laisser-aller est une erreur ». Que la critique se réorganise donc et agisse. Elle « ne peut avoir d'autre prétention que de proposer ses doutes et de faire naître dans les esprits élevés de généreux désirs. En attendant, jalouse d'entamer du moins ce qui est est possible, la critique n'a qu'à s'appliquer de plus près et *avec plus de rigueur* à ce qui est, pour en tirer enseignement et lumière. Trop longtemps, jeune encore, elle a mêlé quelque peu de son vœu, de son espérance, à ce qu'elle voulait encore moins juger qu'expliquer et exciter. Le temps est venu de refaire ce qui a vieilli, de reprendre ce qui a changé, de montrer décidément la grimace et la ride là où on n'aurait voulu voir que le sourire, *de juger cette fois sans flatter*, sans dénigrer

[1] *Chron.*, 72.

non plus et après l'expérience décisive d'une seconde phase ». On ne connaît bien les hommes que lorsqu'on en possède au moins deux portraits, celui de la jeunesse et celui de l'âge mûr. « Les portraits de jeunesse pour les écrivains ont donc avec raison leur moment, leur charme unique et leur éclair même de vérité : ne nous repentons pas, mais osons *passer franchement aux seconds* [1]. » Et, se mettant à l'œuvre en même temps qu'il y convie les autres, Sainte-Beuve, à mots encore voilés, mais qu'il chargeait la *Revue suisse* d'expliquer, disait leur fait à Balzac, à Soulié, à Sue, à Lamartine, à Janin et à Alexandre Dumas [2].

De tout cet article, de ce qui est formellement exprimé comme de ce qui y reste encore sous-entendu, on peut donc déduire une conception, non pas nouvelle puisqu'elle apparaissait déjà en 1840, mais de plus en plus nette, d'une critique qui prononce, qui estime, qui apprécie, qui *juge* en un mot. Sainte-Beuve s'est si fortement attaché à cette idée de la critique qu'à de multiples reprises il tient à la préciser encore, à l'opposer aux différentes formes sous lesquelles lui-même autrefois l'avait conçue et pratiquée. Autrefois, — il n'y a pas si longtemps, il y a dix ans à peine, — il se transportait dans le monde de Ballanche, et s'efforçait de se « transformer en lui », cherchant à « s'oublier, à s'effacer » lui-même [3]. Il y réussissait si bien que les autres s'y trompaient et qu'il lui en a cuit. Maintenant, cela ne lui suffit plus. Il continue bien encore de se transporter « chez » son auteur; mais il en sort et, une fois qu'il en est sorti, il se retourne pour le regarder de l'extérieur. « Lorsqu'une fois cette tâche est remplie, je me retrouve au dehors, je suis en mesure de m'exprimer plus librement, me souvenant toujours s'il est possible de ce que j'ai dit et jugé : mais *je parle plus haut,* s'il est besoin et du ton que m'inspire la rencontre [4]. » C'en est fini de la critique purement explicative.

C'en est fini aussi de la critique panégyriste, plus ancienne. Lorsqu'en 1845 Sainte-Beuve recueille ses *Portraits Contemporains,* il s'explique là-dessus avec une absolue netteté. Il a débuté par la louange sincère et pourtant voulue, car c'était à la fois chez lui un penchant et une méthode. Les circonstances extérieures s'y prêtaient d'ailleurs d'elles-mêmes et l'y inclinaient en quelque sorte : il se tentait alors des choses nouvelles auxquelles il était bon qu'on accoutumât et qu'on intéressât

[1] *Vérités sur la litt., passim* (*P. Cont.*, III, 415, sqq.).
[2] *Chron.*, 72.
[3] *P. Cont.*, II, 46.
[4] *P. Litt.*, II, 447.

le public. « On peut marquer par là les deux temps de ma manière critique, si j'ose bien en parler ainsi : dans le premier, j'interprète, j'explique, je *professe* [C'est Sainte-Beuve qui souligne] les poètes devant le public et suis tout occupé à les faire valoir. Je deviens leur avocat, leur secrétaire, ou encore leur héraut d'armes, comme je me suis vanté de l'être souvent. Dans le second temps, ce point gagné, je me retourne vers eux, je me fais en partie public et *je les juge*. Je les juge avec bien des ambages et des circonlocutions sans doute... Pourtant il n'est pas malaisé d'entendre ce qu'il ne m'a été permis que d'indiquer [1]. » Et, la même année, recommençant pour la troisième fois cet exposé de principes, qu'il avait à deux reprises donné dans *Dix ans après* et dans *Quelques vérités*, il s'exprime plus nettement que jamais : plus nettement que jamais il répudie la critique panégyriste, il revendique le magistère autorisé de la vraie critique. « Il y a lieu, en de certains moments décisifs, à cette critique auxiliaire, explicative, apologétique : c'est quand il s'agit, comme cela s'est vu dans les années de lutte de l'école poétique moderne, d'inculquer au public des formes inusitées et de lui faire agréer, à travers quelques ornements étranges, les beautés nouvelles qu'il ne saluerait pas tout d'abord. Mais ce rôle d'urgence pour la critique n'a qu'un temps ; il trouve naturellement son terme dans le triomphe même des œuvres et des talents auxquels cette critique s'était vouée. *Elle redevient alors ce qu'elle est par essence et ce qu'implique son nom, c'est-à-dire un témoin indépendant au franc-parler, un juge* ». Alors, sans mâcher ses mots, il lance l'expression de « critique de *répression* et de justesse, de *bonne police* et de convenance [2] ». Après cela, nous n'avons pas besoin de son aveu, pour nous apercevoir qu'il « a cru devoir se déclarer, à certains moments, pour le parti de la conservation en littérature et de la résistance [3] ».

Pour s'encourager dans ce rôle un peu délicat, il trouve des raisons littéraires comme des précédents historiques : « L'âme, l'inspiration de toute saine critique réside dans le sentiment et l'amour de la vérité : entendre dire une chose fausse, entendre louer ou seulement lire un livre sophistique, une œuvre quelconque d'un art factice, cela fait mal et blesse l'esprit sain, comme une fausse note pour une oreille délicate. » Voilà comment les jugements de la critique se trouvent

[1] *P. Cont.*, I, 4-5.
[2] *Ib.*, V, 265, 268.
[3] *Ib.*, 257, note.

fondés en droit. D'autre part, Boileau, La Harpe, Johnson, voilà les exemples historiques qui autorisent sa tentative et lui servent de modèles [1].

Il se met donc hardiment à l'œuvre. Avec les contemporains eux-mêmes, « son plaisir » est de viser à « juger plus à fond et percer plus avant ». Il ne veut faire avec aucun d'eux ce qu'il reproche à l'un d'eux : hésiter à qualifier d'un *nom* « chaque œuvre et chaque écrivain, lorsqu'on les a suffisamment approfondis et retournés », « à dire : Ceci est bon et ceci est mauvais [2] ». Je ne parle pas ici des jugements innombrables et rapides que renferment toutes ses *Chroniques parisiennes* [3] : anonymes et lointaines, ces pages de la *Revue suisse* sont trop peu probantes. Je ne parle pas de la « critique intestine » de son discours de réception [4], de ses insinuations assez claires contre Chateaubriand [5], ou Lamennais [6] ; il faut être averti ou attentif pour les saisir. Je ne parle même pas des passages où le jugement se trouve diffus dans l'explication : il n'y est pas sous-entendu à l'ancienne manière, puisque Sainte-Beuve invite lui-même le lecteur à l'y remarquer [7] ; cependant il ne paraît pas là encore avec une suffisante netteté. Je parle des articles où l'appréciation, la sentence, se formule en termes formels, explicites et francs. Ils abondent dès lors dans son œuvre. En 1844, c'est Cousin, et sa façon de passer à côté des vraies questions, de fausser les choses qu'il touche, de « mettre le feu à la cime du temple », et sa grandiloquence déclamatoire, d'autant plus fortement raillée que le mot est plus ingénieusement suggéré au lecteur sans être écrit : « *Ut pueris placeas*... traduisez aussi poliment que vous voudrez [8] » ; — c'est Frémy, l'auteur du factum contre André Chénier, et sa « forme enveloppée », sa « pensée obscure », son « appareil scientifique », son « style embarrassé », ses « préambules tortueux », son incapacité « de saisir la grâce et la finesse », ses phrases cacophoniques, etc. [9] ; — c'est Daunou, et les moments où sa plume « s'appesantit et s'attarde », ses

[1] *P. Cont.*, 269.
[2] *Ib.*, III, 389, 402.
[3] Balzac, Hugo, Lamartine, Musset, Chateaubriand même.
[4] *Chron.*, 300, sqq.
[5] *Ib.*, 380-383 ; *P. Cont.*, I, 47, 49, 54, 69.
[6] *P. Cont.*, I, 64.
[7] *Ib.*, IV, 46 : « Il se trouvera peut-être que tout naturellement ensuite, le jugement ressortira. »
[8] *P. Cont.*, V, 193, 196, *passim*.
[9] *Ib.*, 300, sqq.

déclamations républicaines, ses flatteries à Bonaparte triomphant, compensées par les invectives peu courageuses à l'« aventurier tombé [1] » ; — c'est Théophile, et les contradictions et les inconséquences de ses idées, son français diffus, prolixe, incertain, ses fautes de goût moral et littéraire [2] ; — c'est Parny, ses « expressions usées », ses « lieux communs érotiques », les œuvres ignominieuses qui le déshonorent [3]. En 1845, c'est Thiers, et ce style « qui est la chose dont on s'occupe le moins en le lisant..., transparent jusqu'à laisser fuir la couleur », son expression « éparse et inachevée [4] » ; — c'est Fabre, dont Sainte-Beuve dit tout net « que cet écrivain de talent était surtout un écrivain de labeur, qu'il pensait peu, hormis dans les sillons déjà tracés, que sa rhétorique... se prolongea longtemps dans les concours académiques et qu'on... ne retrouva plus en lui qu'un talent fatigué et non pas un esprit supérieur [5] » ; — c'est Béranger, et sa gaîté *voulue* dont il se fait une arme, la « ruse » de son talent, les arrière-pensées dont il est « tapissé [6] » ; — c'est Gresset, et ses « interminables enfilades de rimes entrecroisées », son « pur babil », sa « loquacité poétique », ses phrases qu'il ne sait ni arrêter ni finir, « courant verbeux, redondant à l'oreille et plus gonflé que léger [7] » ; — c'est Augier, et son *Homme de bien* dans lequel « les caractères d'une part et de l'autre la contexture même de la pièce, font défaut [8] ». En 1846, c'est Vigny, et son discours, « le plus long qui ait jamais été prononcé à l'Académie jusqu'à ce jour », les « transpositions de tons et le portrait de fantaisie », le « coloris fabuleux » et « l'élégance tranchée » de ses paroles, l' « incomplet » de son « pur talent [9] » ; — c'est Mignet, et le mécanisme artificiel qu'il prête aux événements passés, l'invraisemblance de sa manière rigoureuse de présenter les faits, son style trop tendu et trop peu fluide [10] ; — c'est Chateaubriand lui-même, et son inexactitude historique, qui aime mieux « créer » les incidents agréables « que de s'en passer », sa tendance à mettre après coup la poésie dans la religion « pour

[1] *P. Cont.*, IV, 304, 315, 327.
[2] *Ib.*, V, 135-137.
[3] *Ib.*, 445, 449.
[4] *Ib.*, 98-99.
[5] *Ib.*, 158.
[6] *Ib.*, 69-71. — Cf. le mot de bien des malices dans *Chron.*, 338.
[7] *Ib.*, 90.
[8] *Pr. Lundis*, III, 14, sqq.
[9] *P. Litt.*, III, 396, 398, 401, 402, 411.
[10] *P. Cont.*, V, 255.

accommoder l'idée à notre goût d'aujourd'hui et pour nous reprendre à la croyance par l'imagination [1] », etc., etc. Je pourrais aisément prolonger cette liste déjà longue (et encore, on a pu le remarquer, j'y ai seulement noté les jugements défavorables : les jugements favorables, qui n'en sont pas moins des jugements, pouvant sembler ici moins significatifs). Mais à quoi bon ? Cela suffit, je pense, pour démontrer que Sainte-Beuve ne s'en est pas tenu à la théorie, mais qu'il a bien lui-même, et avec une véritable décision, jugé les œuvres et les hommes.

Mais quand on a dit que la critique de Sainte-Beuve, entre 1843 et 1848, a la prétention de juger, on ne l'a point suffisamment caractérisée. Reste encore à savoir pourquoi, au nom de quoi, et comment. Juge-t-elle pour juger et la sentence définitive est-elle son but final ? ou, au delà du jugement et par son moyen, poursuit-elle encore un autre résultat, ultérieur à lui ? Fonde-t-elle ses jugements sur une impression subjective et arbitraire ? ou les fonde-t-elle sur une théorie cohérente soit de la vérité, soit de la beauté, soit de la moralité ? Procède-t-elle enfin par dogmes absolus, par lois immuables qu'elle confronte avec l'œuvre, prise en elle-même et nue pour ainsi dire ? ou bien, en dehors de cette œuvre, en dehors même de l'auteur, cherche-t-elle des moyens de contrôler ses propres opérations, d'adapter ses principes à l'infinie variété des temps et des goûts ? Autant de questions qu'il faut résoudre, pour savoir en quoi Sainte-Beuve, à cette époque, diffère des autres, en quoi il y diffère de ce qu'il était lui-même à d'autres époques.

Juger pour juger, sans autre but que de formuler sur chaque œuvre une sentence adéquate, de lui appliquer sans erreur le nom qui lui convient en réalité : c'est œuvre de philosophe ou de savant. Celui qui s'en contente n'a, en quelque sorte, qu'une curiosité désintéressée, platonique. Le métaphysicien qui poursuit les lois de l'Être, l'esthéticien qui recherche les règles du beau absolu, l'astronome qui étudie la complexité de la mécanique céleste, le naturaliste qui détermine une pierre ou une plante, peuvent ne rechercher aucune application pratique. C'est pour eux seuls en réalité qu'ils travaillent alors : pour déduire de là une théorie, un système, une classification, qui leur donne une plus parfaite intelligence des idées, des êtres ou des choses. Mais ils peuvent aussi, si la nature et par conséquent les besoins de leur esprit sont autres, rechercher précisément cette application pratique : construire une métaphysique pour en tirer une morale, une esthétique pour en tirer des

[1] *P. Litt.*, III, 425-426.

doctrines d'art, une mécanique pour en tirer une méthode ou des instruments de travail, une botanique ou une géologie pour en tirer les règles d'une sage exploitation agricole ou minérale. C'est dans cette seconde famille d'esprits que se range Sainte-Beuve. Il n'a rien d'un métaphysicien. En tout, en philosophie proprement dite comme en philosophie de l'histoire ou des arts, il s'abstient des constructions, des « palais d'idées » ; l'abstraction pure le séduit peu ; et surtout il est trop près encore de ses propres essais malheureux, trop ému de l'échec de ses ambitions créatrices, pour ne pas essayer de tirer de ses jugements une application pratique. Si la critique, pour lui, doit juger, c'est avant tout parce qu'en jugeant elle guide. Elle guide le public d'abord : elle « dirige son enthousiasme en le partageant ; c'est de cette façon empressée que Sainte-Beuve conçoit le mieux le rôle de la critique, marchant, comme Minerve, en avant ou à côté de Télémaque [1] ». Elle guide aussi les auteurs : « elle suggère aux doctes dans l'usage et l'administration de leur science un meilleur régime, de meilleures méthodes, une prudence et une sagacité plus éclairées [2] ». Et c'est cette dernière tâche que Sainte-Beuve croit au fond la tâche essentielle de la critique. Elle y a manqué, mais par la faute des auteurs surtout. « Il y a deux rôles : on a trop supprimé dans les derniers temps le second. Il faudrait pourtant y revenir. C'est pour avoir supprimé ce second rôle, celui du conseiller, du critique sincère et de l'homme de goût à consulter..., que l'école des modernes novateurs n'a évité aucun de ses défauts [3]. » Un Boileau a manqué au XIXme siècle. L'ancien auteur de l'article de la *Revue de Paris*, — cet article de « littérature ancienne » qui a fait et dont le titre seul a fait scandale, — offre maintenant excuses et réparation à sa victime : « Dans le beau siècle..., ce devoir rigoureux, cet avertissement attentif et salutaire se personnifiait dans une figure vivante et s'appelait Boileau. Il est bon que la conscience intérieure que chaque talent porte naturellement en soi prenne ainsi forme au dehors et se représente à temps dans la personne d'un ami, d'un juge assidu qu'on respecte. » Boileau a détourné Molière des *Scapins* et l'a poussé au *Misanthrope*, La Fontaine des *Contes* et l'a excité aux *Fables*, Racine de ses « douceurs premières » et l'a élevé à Burrhus et à *Phèdre* [4]. Que n'obéit-on de même au Boileau du XIXme siècle, ou à celui qui, *mutatis mutandis*, en voudrait être le

[1] *Chron.*, 58.
[2] *P. Litt.*, II, 457.
[3] *Ib.*, 515.
[4] *Ib.*, I, 115.

Boileau ? Il dirigerait les écrivains comme le public, et il aurait du moins la douceur de coopérer ainsi à la création dont il est exclu. C'est ce qu'il désire, c'est ce qu'il espère : et c'est pour cela qu'il *juge*.

On voit aisément ce qui s'en suit. Si, en effet, Sainte-Beuve juge *afin de guider* les auteurs et les lecteurs, c'est donc qu'il n'ignore point le but auquel, les uns et les autres, ils doivent atteindre, ou du moins viser. S'il prétend être un pilote, c'est qu'il a sa boussole et ses étoiles, qu'il connaît les écueils à éviter et les passes à franchir, qu'il sait, — pour rappeler le souvenir mythologique que lui-même aime à rappeler, — en quelles terres fortunées la nef Argo doit découvrir la toison d'or. Il a une loi autre que son caprice, une règle autre que sa fantaisie, un criterium autre que son impression personnelle. On pouvait d'ailleurs s'y attendre ; car les temps n'étaient point venus encore pour l'impressionisme. Cette théorie de dilettante est un fruit tardif du criticisme de Kant. Mais, lorsque les philosophes n'ont point eux-mêmes déduit expressément les diverses conséquences que leur doctrine peut produire, ces conséquences mettent un certain temps à se pleinement développer. Quand les chimistes jettent dans un vase d'eau incolore un peu de matière colorante, il faut quelques minutes pour que, par traînées divergentes ou par cercles concentriques, la teinte atteigne les bords extrêmes et envahisse tout le liquide. De même, il faut du temps pour qu'une thèse métaphysique ou quasi-métaphysique se soit en quelque sorte diluée, qu'elle ait atteint le grand public et envahi les esprits, qu'elle se soit créé, en se répandant par ondes successives à travers la foule des hommes cultivés, une sorte de zone d'influence. Alors seulement il se forme une tendance nouvelle plus ou moins consciente, un état d'esprit particulier que cette doctrine-là pouvait seule faire naître, — moins qu'un état d'esprit même, une orientation des intelligences. Et bientôt il se trouve un ou plusieurs écrivains qui, sans même en avoir l'intention formelle, souvent sans même s'en rendre compte, appliquent à la littérature et à la critique les principes de la philosophie ainsi généralisée. A l'époque où s'était formé l'esprit de Sainte-Beuve, le Kantisme n'était pas à ce point « dilué » et comme acclimaté dans les esprits français ; il n'en a donc point subi cette influence.

Ainsi, l'idéal dont la critique de Sainte-Beuve s'inspire reste indépendant de ses impressions proprement dites. Dans la mesure où cela est possible à un homme, à un littérateur, à un littérateur malheureux, il s'appuie sur des raisons objectives, ou il tend à s'y appuyer. Assurément, dans sa pensée, cet idéal est assez précis : c'est en s'y reportant

qu'il peut énoncer ses jugements, or ses jugements se formulent avec une parfaite netteté. Pourtant, il faut bien le reconnaître, c'est encore une chose assez vague. Sainte-Beuve, selon sa méthode habituelle, n'a guère cherché à le coordonner, à en faire un système cohérent et logique; il n'a guère cherché surtout à nous l'exposer *ex professo* et à construire un beau portail dogmatique à ses articles ni à ses recueils d'articles. On ne retrouve sa doctrine qu'éparse et comme diffuse dans son œuvre d'alors.

On en peut d'abord saisir les linéaments principaux, par un procédé indirect, en prenant le contre-pied des divers reproches qu'il adresse à ses contemporains. Ils sont de deux ordres : les uns qui paraissent plus proprement moraux, les autres qui semblent plus spécialement littéraires. Le plus grave, le plus fréquent, le plus amer, c'est un reproche moral, c'est l'accusation d'épicurisme [1]. A tous les écrivains de son époque, aux plus grands comme aux plus petits, — et à lui-même, — Sainte-Beuve fait un crime de s'abandonner sans réserves à cet « épicurisme ardent, passionné, inconséquent [2] ». On veut jouir de sa gloire au jour le jour et sans peine. C'est pour cela qu'on « oublie le devoir imposé au talent; sous prétexte de lyrisme, chacun s'abandonne à sa pente et l'on n'atteint pas à l'œuvre dernière dont on eût été capable »; on ne sait plus « se resserrer, se restreindre sur certains points, viser à s'élever et à s'agrandir sur certains autres [3] »: on oublie que le premier devoir de l'écrivain, c'est de « faire de son mieux [4] »; on a désappris l'effort, et appris la négligence. En même temps, on a appris la fatuité. Non pas que les écrivains de tous les autres siècles aient été des parangons de modestie. Mais ils n'avaient pas, eux, cette conception dangereuse de l'individualisme lyrique; ils admettaient qu'en dehors d'eux et de leur fantaisie individuelle, il y avait des lois et des règles; et, lors même que leur orgueil leur rendait pénibles les observations des censeurs, ils étaient forcés pourtant de convenir que ces observations pouvaient avoir leur raison d'être. Maintenant, on s'est persuadé qu'à s'étaler soi-même, tel qu'on est, sans se contraindre, on réalise pleinement l'œuvre d'art; et alors on s'étale, mais en se faussant, en se parant des qualités qu'on se croit, ou des défauts dont on se vante; on est « d'un pompeux, ou d'un pimpant, ou d'un négligé, ou d'un discret, ou d'un

[1] *Chron.*, partout. — *P. Cont.* et *P. Litt.*, *passim*.
[2] *P. Cont.*, III, 434.
[3] *P. Litt.*, I, 115.
[4] *P. Cont.*, I, 365.

libertin affectés [1] ». Puis, comme on veut goûter la saveur de la louange, on s'entoure, en roi absolu, d'une clientèle abjecte de mendiants, de coureurs de *sportule* [2]. On veut jouir, au jour le jour et sans peine, des divers avantages matériels en lesquels se monnaie la gloire. C'est pour cela qu'on devient charlatan : car il importe d'attirer les lecteurs à soi, dût-on se peindre dans de fausses attitudes et sous de fausses couleurs, déformer la vérité, mentir en un mot [3]. C'est pour cela que l'on devient industriel et que l'on fait de l'argent le but du métier littéraire : « Si tel écrivain habile a, par places, le style vide, enflé, intarissable, chargé tout d'un coup de grandes expressions néologiques ou scientifiques venues on ne sait d'où, c'est qu'il s'est accoutumé de bonne heure à battre sa phrase, à la tripler et quadrupler *(pro nummis)*, en y mettant le moins de pensée possible... Si tel romancier à la mode résiste bien rarement à gâter ses romans encore naissants après le premier demi-volume, c'est que, voyant que le début donne et réussit, il pense à tirer l'étoffe au double et à faire rendre au sujet deux tomes, que dis-je? six tomes au lieu d'un [4]. » C'est pour cela, enfin, qu'on devient corrupteur : le besoin « d'exploiter fructueusement les mauvais penchants du public a produit dans les œuvres d'imagination et dans le roman un raffinement d'immoralité et de dépravation qui devient un fait de plus en plus quotidien et caractéristique, une plaie ignoble et livide qui chaque matin s'étend. Il y a un fond de de Sade masqué, mais non point méconnaissable, dans les inspirations de deux ou trois de nos romanciers les plus accrédités : cela gagne et chatouille bien des simples [5] ».

Quant aux reproches purement littéraires, ils ne sont point ramenés, eux, à un vice unique et fondamental; ils ne s'ordonnent point, comme les précédents, par rapport à un reproche central. Ils peuvent, me semble-t-il, se ramener à deux chefs principaux : l'écrivain a transgressé la vérité, ou il a heurté le bon goût. Quand l'écrivain a transgressé la vérité, qu'il a dit « une chose fausse », écrit un « livre sophistique », composé une « œuvre quelconque d'un genre factice », il irrite « l'esprit sain » de Sainte-Beuve [6]. Et voilà pourquoi la décla-

[1] *P. Cont.*, III, 427.
[2] *Ib.*, 432.
[3] *De la littérature industrielle : Vérités sur la littérature.* — Cf. plus haut Cousin, Béranger, Chateaubriand.
[4] *P. Cont.*, III, 431.
[5] *Ib.*, 428.
[6] *Ib.*, V, 269.

mation de Lamennais [1], l'exagération de Hugo [2], l'emphase menteuse de Cousin [3], le parti-pris de Frémy [4], l'artifice de Béranger [5], l'affectation de de Vigny [6], la logique non humaine des personnages étudiés par Mignet [7], la rhétorique et les poétiques falsifications de Chateaubriand [8] sont tour à tour dénoncés et blâmés. Quand l'écrivain a heurté le bon goût, il irrite « l'oreille délicate [9] » de Sainte-Beuve. Et alors le critique, réprouve énergiquement l' « injure crasseuse » de Lamennais [10], la négligence vraiment trop abandonnée de Lamartine [11], la forme enveloppée, prétentieuse, cacophonique de Frémy [12], l'inconvenance des violentes paroles de Daunou contre celui auquel il a obéi [13], la prolixité de Théophile [14], le style incolore de Thiers [15], etc., en un mot, ces défauts plus proprement littéraires qu'il a relevés chez eux tous [16]. Ce qu'ils ont écrit, ils l'ont écrit avec trop peu de souci soit de la réalité, soit de l'art ; et c'est en cela qu'ils méritent un blâme. Sainte-Beuve ne s'imagine pas que son esprit soit « sain » d'une autre façon que tous les « esprits sains », que son oreille soit « délicate » d'une autre façon que toutes les « oreilles délicates ». Il admet une vérité objective comme un bon goût objectif : c'est d'après cette vérité et ce bon goût que le critique doit juger.

De tous ces jugements, on le voit, il est possible de déduire l'idéal littéraire qu'ils supposent. Et l'on est un peu surpris de découvrir qu'après tout, cet idéal n'est pas si nouveau dans la littérature française. Après bien des détours, après des transformations nombreuses, Sainte-Beuve, au fond, en est revenu aux principes de nos grands écrivains classiques, aux principes de Boileau lui-même. Assurément, je ne méconnais point les différences. Sans compter que les méthodes sont autres,

[1] *Chron.*, I sqq.
[2] *Ib.*, 14. — Cf. *P. Cont.*, II, 479.
[3] *Ib.*, 76.
[4] *P. Cont.*, V. 300.
[5] *Ib.*, 69.
[6] *P. Litt.*, III, 396, etc.
[7] *P. Cont.*, V, 255.
[8] *P. Litt.*, III, 425.
[9] *P. Cont.*, V, 269.
[10] *Chron.*, I.
[11] *P. Cont.*, II, 479.
[12] *Ib.*, V, 300.
[13] *Ib.*, IV, 304.
[14] *Ib.*, V, 135.
[15] *Ib.*, 98.
[16] Voir plus haut.

sans compter qu'il fait de la psychologie et de l'histoire un emploi que nous avons déjà pressenti, que nous allons tout à l'heure examiner plus en détail, l'ancien étudiant en médecine, l'ancien romantique a gardé de ses voyages à travers la science et l'art contemporains, une largeur, une intelligence étendue que jamais n'a eue à ce degré l'auteur de l'*Art poétique*. Néanmoins, Boileau (qui l'appliquerait peut-être un peu autrement) accepterait la loi proclamée par Sainte-Beuve.

Cette loi, ou ce code, le voici. L'écrivain doit s'attacher à la vérité, à la réalité; son premier soin doit être d'étudier la nature et la nature humaine, et d'en donner un fidèle tableau : c'est pour lui à la fois un devoir moral et un devoir littéraire. Mais la vérité ne suffit point. Après l'avoir découverte, reste encore à y faire un choix et à bien présenter ce qu'on en a choisi. Toute la vérité ne peut se dire. Il y a des réalités malsaines, grossières, immorales, auxquelles la littérature ne doit point faire leur place : par morale, car il n'est pas bon d'en salir sa pensée, ni d'allécher par elles les mauvais penchants du public; par bon goût, car leur bassesse n'est point capable d'être relevée par une forme d'art, car elles font tache. De plus, la vérité ne peut d'ordinaire être présentée aux lecteurs, telle qu'elle se présente d'elle-même, sans effort, à l'esprit de l'auteur. « Dès qu'on n'est plus inspiré par un sentiment souverain, impétueux, unique, qui décide et apporte avec lui l'expression ; dès qu'on flotte entre plusieurs sentiments et qu'on peut choisir, qu'on en est à redire les choses profondes, à exhaler le superflu des émotions nouvelles, il faut que le travail, l'art, ou, pour exiger le moins possible, un certain soin quelconque aide à l'exécution, et y ajoute, y retranche à l'extérieur par le goût ce que l'âme tout directement et du premier coup n'a pas imprimé [1]. » Ce devoir littéraire est un devoir moral, « car l'art, pour l'artiste, fait partie de sa conscience et de sa morale [2] ». —— Ce n'est point là une esthétique ambitieuse, aux grands airs philosophiques, aux amples vues théoriques; c'est une conception de bon sens et d'expérience, qui se plie aux faits et aux circonstances, qui naît, non point de la logique pure, mais de la connaissance des hommes : c'est celle, en un mot, qui convient à l'esprit de Sainte-Beuve, un « empirisme équitable et modéré [3] ».

Précisément parce que Sainte-Beuve n'est pas un esprit constructif,

[1] *P. Cont.*, I, 361.
[2] *Ib.*, 365.
[3] *Ib.*, II, 488.

il n'a jamais dogmatiquement exposé sa doctrine littéraire. Néanmoins, il est aussi possible d'en retrouver les divers éléments dispersés à travers son œuvre. A-t-il à juger Eugène Sue, et *Arthur* en particulier, la première question qu'il se pose est celle de la vérité de la peinture. « Est-ce une nature vraie, légitime, une société saine qu'a exprimée M. Sue ? Non assurément, et il le sait bien. Mais j'ose affirmer que c'est une société réelle... Je dis que le personnage est vrai et qu'il y a de nos jours plus d'un Arthur... Beaucoup des personnages de M. Sue sont donc vrais en ce sens qu'ils ont, au moins passagèrement, des modèles ou des copies dans la réalité qui nous entoure [1]. » C'est bien la première remarque que doit faire Sainte-Beuve, puisqu'il a posé en principe que l'art ne doit exprimer que la vérité. Mais l'art ne doit pas exprimer toute la vérité et, après avoir constaté que des Arthurs se rencontrent dans la vie, Sainte-Beuve ne les exclut pas moins de la littérature. « Il ne suffit pas que le personnage et le caractère soient réels *pour avoir droit à être peints*. M. Sue me pardonnera de lui proposer toute ma pensée. Non, il n'est jamais permis à l'art humain d'être vrai de cette sorte ; quand même on aurait le sujet vivant, l'espèce sociale en personne sous les yeux, c'est là encore, si l'on peut dire, de l'art contre nature. » Et après avoir allégué l'exemple des grands maîtres, chez qui la « saine nature » paraît, et non « les raffinements d'exception », Sainte-Beuve ajoute : « L'art a été donné et inventé précisément pour aider au départ de ce qui est mêlé, pour réparer et pratiquer la perspective, pour orner et recouvrir de fresques plus ou moins récréantes le mur de la prison. On peut avoir par devers soi bien des observations concentrées et comme à l'état de poison ; délayez et étendez un peu, vous en faites des couleurs : et ce sont ces couleurs qu'il faut offrir aux autres en gardant le poison pour soi. La philosophie peut être aride et délétère, l'art ne doit l'être jamais. Même en restant fidèle, il revêt et anime tout ; c'est là sa magie : il faut qu'on dise de lui : « *C'est vrai* » et pourtant *que cela ne le soit pas* [2]. » Est-ce au nom de la morale que Sainte-Beuve parle ici ? Assurément ; mais c'est aussi au nom du goût, c'est aussi pour inviter l'auteur à « s'envelopper, s'il le peut, dans la grâce, dans une sorte d'illusion idéale encore ». C'est encore au nom de la morale et du goût unis, qu'on le voit ailleurs, dans les lettres de Benjamin Constant, par exemple, atténuer ou taire les choses trop

[1] *P. Cont.*, III, 92-94.
[2] *Ib.*, II, 90-92.

crues [1]. D'autres fois, c'est au nom du goût seul [2]. Mais, — ce qui est significatif, et d'ailleurs inévitable, puisque Sainte-Beuve n'a point de philosophie stable et par conséquent pas de doctrine morale cohérente, — goût et morale pour lui se confondent. La parole immorale, la peinture immorale, c'est la parole ou la peinture qui produit sur sa délicatesse instinctive une impression pénible, qui lui donne, comme certaines descriptions de Balzac, « envie de se laver les mains [3] ».

Cette confusion entre le goût et la morale n'est point sans inconvénients. D'abord, il se rencontre des cas où le critique sent qu'il n'y a pas seulement différence, qu'il y a parfois opposition entre elles. Chaque morceau du *Satyricon* est « exquis » ; et pourtant ce livre charmant est « terrible par tout ce qu'il soulève de pensées et de doutes dans une âme saine ». Ainsi cette « jouissance du goût laisse après elle une impression inquiétante et soulève dans l'esprit un problème qui lui pèse. Que le goût ne soit pas la même chose que la morale, nous le savons à merveille ; mais est-il possible qu'il s'en sépare à ce point et que la perfection de l'un se rencontre dans la ruine et la perversion de l'autre ?... Disons vite qu'il est un certain goût primitif et sain, né du cœur et de la nature, plus rude parfois, mais tout généreux et dont la franche saveur répare et ne s'épuise pas [4] ». Soit ; mais le problème ici est esquivé et non résolu : il ne peut pas être résolu, parce que Sainte-Beuve se contente d'intuitions non raisonnées et d'empirisme prudent, au lieu de chercher les rapports du beau et du bien dans une théorie vraiment philosophique. D'autre part, pour la même raison, il semble bien qu'il y ait, outre cette lacune, une sorte de contradiction dans la critique de Sainte-Beuve. Le bon goût, « ce présent des grâces, est un petit fruit assez capricieux qui ne vient, on ne sait pourquoi, qu'à de certaines saisons et à de certaines expositions de soleil [5] ». On ne discute pas le bon goût, on ne le fonde pas en raison, on ne le démontre pas. Une époque, un individu, l'a ou ne l'a pas ; et s'ils ne l'ont pas, comment le leur communiquer, puisqu'on ne sait pas « pourquoi », ni par conséquent « comment » il vient ?

[1] *Lettres* à Gaullieur (2 mars 1844) : Marraine au lieu de maîtresse ; (24 mars) : « Il y a bien des choses cyniques qu'il faudra absolument supprimer » ; (14 avril) : « En deux endroits, j'ai altéré à cause de la grossièreté de l'idée... : il fallait éloigner l'idée de cette vilaine maladie. »

[2] *Passim*. Entre autres *P. Litt.*, II, 471 : *Tableau*, II, 201, etc.

[3] Mot emprunté à Ampère.

[4] *P. Litt.*, III, 108.

[5] *Ib.*, II, 471.

Dès lors, on peut établir sur le bon goût une critique de répression, une critique négative, une critique à la Boileau, qui indique aux auteurs ce qu'ils ne doivent pas faire. Mais Sainte-Beuve a d'autres ambitions. Jugeant les auteurs selon qu'ils s'approchent ou s'éloignent de son idéal (la réalité corrigée, expurgée pourrait-on dire, par le goût à la fois littéraire et moral), il prétend bien les juger *pour les guider*, pour leur montrer directement ce qu'ils doivent écrire et comment ils le doivent écrire. Par quel moyen le leur fera-t-il comprendre, s'ils ne le comprennent pas, s'ils ne le sentent pas d'eux-mêmes ? Pour les guider vraiment, il faudrait qu'il leur donnât le bon goût ; et cela ne se donne pas. Il reste ainsi dans sa critique comme une sorte de disconvenance entre ses prétentions et les titres sur lesquels elle les appuie. C'est que Sainte-Beuve ici, par impuissance naturelle à systématiser, a juxtaposé plutôt que fondu deux critiques différentes : la critique directrice et collaboratrice, survivance du romantisme où il avait trouvé une doctrine positive de l'art, et la critique purement négative, humaniste, qu'il s'était composée au *Globe*, de traditions, de données de bon sens, alors qu'il ne se rattachait à aucune théorie littéraire bien cohérente.

III

Si de cette conception de la critique, ou plutôt de cette conception de la perfection littéraire, on retenait seulement certains traits ; si l'on remarquait seulement cette nécessité de juger affirmée à tant de reprises avec énergie, ce contrôle revendiqué pour la morale et le goût, ce caractère irrationnel, pour ainsi dire, et absolu attribué au « bon goût », espèce de révélation, don gratuit et arbitraire de la nature ; — si l'on s'attachait exclusivement à cela, la critique de Sainte-Beuve, à cette époque, paraîtrait toute dogmatique. Boileau l'accepterait ; comme il contresignerait sans peine la phrase suivante : « Il ne faudrait pas croire, en vertu de l'impartialité et de l'intelligence historiques appliquées à la littérature, que la poésie est quelque chose de relatif, que ce qui a été véritablement bien et beau dans un temps cesse de l'être, et que dans les réhabilitations à faire des poètes, il n'y ait quelques règles fixes et toujours présentes à observer [1]. »

[1] *Tableau*, II, 202. — Cf. *P. Cont.*, IV, 93-94, où Sainte-Beuve exprime la même idée, non plus en littérature, mais en morale, et où il oppose à la « vivacité du sens

Mais nous commençons à connaître assez Sainte-Beuve, pour deviner à l'avance qu'il ne s'en tiendra point là. Son intelligence est trop ouverte, son esprit est trop souple ou même trop versatile, pour qu'il s'immobilise à la défense de dogmes étroits et immuables. Après qu'il a ainsi sauvegardé la part d'absolu que comporte le jugement esthétique, bien vite et de toutes façons, il s'efforce de mettre à côté, en son juste lieu, la part de relativité qu'il comporte. Ce qu'il vient de dire du magistère infaillible de la critique, il l'atténue singulièrement, lorsqu'il dit en revanche :

> Je ne ferai que courir... [sur Scribe]..., heureux au moins si j'ai montré que le propre de la critique est de n'être point prude, qu'elle aime et va quérir partout les choses de l'esprit, qu'elle tient à honneur de s'en informer et d'en jouir. Et, telle que je la conçois, la critique, dans sa diversion et son ambition de curiosité, dans sa naïveté d'impressions successives et légitimes, dans son intelligence ouverte aux contrastes, je consentirais qu'on pût lui dire, comme à cet abbé du XVIIIme siècle, mais sans injure :
>
> Déjeunant de l'autel et soupant du théâtre.
>
> Elle n'aurait qu'à répondre pour toute explication : « Je suis esprit et rien de ce qui tient aux choses de l'esprit ne me paraît étranger [1].

Une telle profession de foi atténue singulièrement ce qu'avait d'un peu janséniste la formule précédente. Si la loi est maintenue, nous savons du moins qu'elle sera appliquée avec largeur, sans rigidité formaliste, pourvu que soit observé le « seul nécessaire ». Comme il est dit : Mangez un bœuf et soyez homme de bien, Sainte-Beuve dirait volontiers : Écrivez comme vous voudrez et soyez homme de goût.

Boileau évoque l'œuvre à son tribunal; en légiste de l'ancien temps, il défère l'accusé tout seul, sans répondant, sans défenseur, à la rigueur des lois; ses principes sont des règles de fer qu'il applique sans ménagement; et son jugement sans clémence n'admet aucune circonstance atténuante. Sainte-Beuve n'a point cette justice sommaire : à ses yeux l'application de la loi n'est pas sans tempéraments; et, avant de prononcer une sentence, il veut s'entourer de tout ce qui lui est nécessaire pour bien connaître la cause.

Une œuvre littéraire ne tombe pas du ciel : elle a un auteur;

historique » « la sévérité morale des jugements », comme il lui oppose ici ce qu'on pourrait appeler la sévérité esthétique des jugements.

[1] *P. Cont.*, III, 120.

si objective qu'elle soit, elle exprime cependant quelque chose de l'auteur, sinon sa vie et ses sentiments, du moins ses idées et sa nature d'esprit ; l'auteur à son tour, s'il se distingue de l' « homme », est cependant, en son fonds, cet homme même. Mais dans l'œuvre littéraire, la part de la matière traitée, de l'auteur, de l'homme, sont mêlées, entrecroisées, indiscernables. Prétendre faire abstraction du double élément subjectif et juger l'ouvrage en soi, c'est tenter une tâche impossible, c'est vouloir, — comme voulait Ésope ou plutôt comme il ne le voulait pas, — boire l'eau de la mer sans boire l'eau des fleuves qui s'y jettent. Ainsi, pour juger l'œuvre il faudra, de toute nécessité, s'attaquer à l'écrivain et l'analyser, lui aussi. Faut-il apprécier l'*Histoire littéraire de la France avant le XIIme siècle,* Sainte-Beuve expose ainsi sa méthode : « On ne s'étonnera pas qu'à propos du livre et pour le mieux expliquer à notre gré, nous parlions aussi de l'homme, des origines et des accroissements intérieurs de cet esprit si original et si vif. Derrière le livre et avant lui, il y a, dans M. Ampère, un personnage littéraire très caractérisé, un maître très à part en critique, et, pour ainsi dire, une méthode en action [1]. » Ici, Sainte-Beuve réunit sous le mot *homme,* tout ce qu'il y a de subjectif, tout ce que nous-mêmes avons désigné des deux mots « *auteur* » et « *homme* ». Mais, ailleurs, il précise et distingue. Il s'est attardé à relever certains traits du caractère de Joseph de Maistre et il s'objecte à lui-même : « Mais c'est à l'*écrivain* qu'il nous faut revenir et nous attacher. » Encore ajoute-t-il : « L'*écrivain* pourtant ne serait pas assez expliqué dans toutes ses circonstances, si nous ne nous occupions encore de l'*homme* [2] » ; et, s'étant ainsi justifié aux yeux du lecteur, il s'espace, il dessine à loisir la physionomie de son personnage. Si l'homme est ainsi étudié pour expliquer l'auteur, l'homme et l'auteur sont étudiés pour expliquer les défauts de l'œuvre : les expliquer à la fois dans le sens où expliquer, c'est atténuer, comme l'avocat explique, et dans le sens où expliquer, c'est dénoncer, comme le ministère public explique à son tour. « Nous l'étudierons d'abord en lui-même, disait Sainte-Beuve en commençant, nous y reconnaîtrons et nous y suivrons l'homme, etc... En le prenant dès le berceau, dans son éducation, dans sa carrière et sa nationalité, extérieures et contigues à la France, nous avons déjà fait la part de bien des exagérations où il a paru tomber, et sur lesquelles, d'ici, le

[1] *P. Cont.*, III, 359.
[2] *P. Litt.*, II, 431.

parti adversaire l'a voulu uniquement saisir. » Voilà l'avocat. Voici le ministère public : « Ces exagérations pourtant, en ce qu'elles ont de trop réel, nous les poursuivrons aussi, nous les dénoncerons dans la tournure même de son talent, dans l'absolu de son caractère, nous en mettrons, s'il se peut, la racine à nu [1]. »

On le voit, c'est ici ce que j'appellerais un point de soudure. Sainte-Beuve, suivant son instinct de moraliste, n'entend pas renoncer à sa critique psychologique, à cette analyse des âmes à laquelle il s'est livré par vocation pendant une longue période de sa vie. Et, par ce biais, il la rattache, il la suspend à sa nouvelle critique de juge : c'est à la première qu'il demande les considérants dont la seconde a besoin.

Il reprend alors, il développe, il perfectionne toutes les méthodes qu'à cette tâche il avait déjà employées. Regardons-le à l'œuvre dans l'un de ces articles. Prenons l'article sur *Töppfer,* l'un de ceux où il se déploie le plus librement : parce que l'auteur n'est pas un de ces écrivains de haut vol dont la gloire l'offusque ou dont le génie le dépasse, parce que c'est aussi un étranger dont on peut parler sans en parler à bout portant, parce qu'enfin c'est un inconnu qu'il introduit et qu'il doit faire connaître sous toutes ses faces [2].

Sainte-Beuve commence par poser le milieu : la Suisse romande d'abord, son parler original, son passé littéraire, les inspirations que font naître ces petites patries de lacs et de montagnes; puis il restreint encore son cadre et s'attache à la seule Genève, petit État et grande cité, avec son histoire glorieuse, ses hommes illustres, ses dynasties de savants, sa culture plus pratique que poétique, plus scientifique que littéraire, et le récent mouvement de transformation dont elle semble agitée. — Le fond du tableau ainsi traité, Sainte-Beuve y place son personnage : les origines d'abord : « les parents de M. Töppfer, comme le nom l'indique, sont d'origine allemande, et on pourra, si l'on veut, en retrouver quelque trace dans le talent naïf et affectueux de leur fils, etc. » ; puis, les influences : les premières impressions que lui inspirent dans le quartier du haut où il habitait, le temple de Saint-Pierre et la prison de l'évêché ; les suggestions de la profession de son père, « peintre spirituel, estimé » ; ses études flâneuses ; ses premières lectures, « celles qui agirent le plus avant sur son esprit encore tendre », Florian, *Télémaque*, Virgile, Hoggarth [Car Sainte-Beuve place cette

[1] *P. Litt.*, II, 387-388.
[2] *P. Cont.*, III, 211, sqq.

influence parmi les lectures] *Atala, Paul et Virginie,* Jean-Jacques surtout, dont « l'influence sur lui fut immense et, à cet âge de seize à vingt ans, prit dans son âme tout le caractère d'une passion; ce ne fut pas seulement comme livre, mais comme homme que Rousseau agit sur son jeune compatriote »; et Sainte-Beuve conclut : « Que si l'on ajoute à cette influence, d'autant plus heureusement littéraire qu'elle y visait moins, des lectures entrecoupées de Brantôme, de Bayle, de Montaigne, de Rabelais, tomes épars dans l'atelier de son père et que l'enfant avait lus et sucés au hasard, sans trop comprendre, mais parfaitement captivé par les couleurs du style ou par cette naïveté que Fénelon osait bien regretter, on reconnaîtra combien est véritablement et sincèrement française la filiation de M. Töppfer, et à quel point nous avons droit de la revendiquer. » — Mais il est temps d'en venir à la vie, aux événements qui ont favorisé, entravé, modifié sa carrière : Töppfer veut être peintre; une maladie d'yeux l'en empêche, cependant il s'occupe encore d'art et se passionne à Paris pour la peinture romantique; il fonde un pensionnat et c'est l'origine de ses écrits : « Obligé par métier de rester un grand nombre d'heures dans une classe peuplée de nombreux garçons, M. Töppfer prit l'habitude de se dédommager par la plume de ce que lui refusait le pinceau. » A partir de ce moment, Sainte-Beuve mélange la biographie à l'histoire littéraire; il énumère les ouvrages de son Suisse, les analyse, les extrait, les caractérise, les juge l'un après l'autre, relevant leurs qualités mais aussi leurs défauts, les fautes légères de goût surtout [1]; il en étudie le style un peu artificiellement archaïque; il en tire les observations littéraires [2] ou morales [3] qu'elles lui suggèrent. — Ainsi, nous avons fait tout à la fois le tour de l'œuvre, de l'écrivain, de l'homme; et du triple jugement que nous avons, chemin faisant, porté, se dégage un jugement unique et définitif. Est-il nécessaire de le formuler ce jugement? Est-il nécessaire surtout d'en tirer des conclusions pratiques? Il ne semble pas, tant elles ressortent avec évidence; et cependant Sainte-Beuve tient à le faire, — sous forme, il est vrai, de prétérition. « En achevant cette lecture d'un auteur chez qui la littérature est née tout entière des habitudes morales et du foyer de la vie, est-ce une conclusion purement critique que je suis tenté d'y rattacher? Irai-je représenter à M. Töppfer qu'ayant une

[1] *P. Cont.,* III, 240, 241.
[2] *Ib.,* 245.
[3] *Ib.,* 252.

fois atteint à l'art, il lui faut tâcher désormais de s'y tenir; que l'inconvénient et la pente pour tout artiste en avançant, est de se lâcher, surtout quand on manque d'une scène, d'un public sans cesse éveillé et jaloux ; qu'il n'est plus dans ce cas lui-même, et que, sans trop retrancher à ses plaisirs, il doit songer pourtant qu'il a contribué aux nôtres et que l'œil est sur lui ? Oh ! non pas... » Tout ce que nous avons noté jusqu'ici est bien dans cet article, type complet de la critique de Sainte-Beuve entre 1840 et 1848. Ajoutons pourtant qu'un petit couplet idyllique et personnel termine l'étude : dernière trace, vestige à demi effacé, de l'ancienne critique que Sainte-Beuve a quittée avec tant de peine.

Ces divers éléments de la biographie psychologique des écrivains reparaissent avec des nuances ou des formes diverses, plus ou moins développés selon les circonstances, dans les articles de cette époque. — Ce sont les origines. A propos de Parny, Sainte-Beuve note les « caractères d'esprit et de sensibilité de cette race créole à laquelle appartient l'amant d'Éléonore, « indolente et passionnée », « sensible et un peu sensuelle....., comme naturellement épicurienne [1] ». A propos de Mme de Rémusat, il relève « les dons heureux et piquants » que Mme d'Houdetot lui a légués par hérédité [2]. — Ailleurs, il s'attache surtout aux influences, « qui, en se croisant, ont formé la trame subtile, *tres imbri torti radios*..., » de l'âme de ses personnages [3]. D'abord, celle du milieu : c'est Scribe, né à Paris, dans la boutique d'un marchand de soieries [4]; c'est Nodier, qui « représente à merveille cette époque convulsive où il fut jeté, cette génération littéraire, adolescente au Consulat, coupée par l'Empire, assez jeune encore au début de la Restauration, mais qui eut toujours pour devise une sorte de contre-temps historique : ou trop tôt ou trop tard », et dont il reste, lui, « le type visible et subsistant [5] »; c'est Mme de Rémusat encore, et son « berceau si bien posé » dans une famille de « hauts fonctionnaires et de bonne compagnie [6] »; c'est M. de Surville, dont la supercherie s'explique du moment où Sainte-Beuve a montré comment « il est tout naturel qu'il ait conçu cette idée dans les conditions de société où il vivait », et

[1] *P. Cont.*, IV, 429.
[2] *P. Femmes*, 462.
[3] *P. Litt.*, III, 326. — Cf. *P. Cont.*, III, 365.
[4] *P. Cont.*, III, 120.
[5] *P. Litt.*, I, 444-446.
[6] *P. Femmes*, 460.

reproduit « quelques-unes des mille circonstances qui, autour de lui, poussaient et concouraient à une inspiration pareille [1] ». — Ou bien Sainte-Beuve suit à la trace l'influence des lectures : il montre comment le livre de Mme de Staël, sur la Révolution, a guidé la jeunesse de Rémusat : « On peut dire que sa formation complète et définitive date de ce moment et qu'en posant le livre, tout l'homme en lui se sentit achevé [2] » ; ou comment, au contraire, les *René,* les *Oberman* et surtout leurs copies ont égaré Nodier, « engagé par je ne sais quelle fascination irrésistible vers ces faux et troublants modèles [3] ». Ce sont des essais de « généalogie littéraire [4]. » — Dès les premières manifestations de l'individualité de l'écrivain, Sainte-Beuve redouble d'attention, il essaie d'y saisir la révélation encore inconsciente et spontanée de sa vraie nature. Car, pour lui, — l'idée est ancienne et nous la lui avons déjà entendu exprimer — c'est l'âge des débuts qui permet de connaître vraiment un auteur [5]. Joseph de Maistre ne se produisit comme écrivain que vers quarante ans ; mais notre critique scrute les années antérieures. Il y découvre, avec la période brillante du prophète du passé, des contrastes, des contradictions, au moyen desquels il pourra plus tard dénoncer ce qu'il y a d'un peu voulu, de systématiquement provoquant dans ses plus belles pages [6]. Moins d'un an après, il tente une étude analogue sur Benjamin Constant. Cette fois, il nous expose plus nettement encore le secret de sa méthode : « Rien de plus intéressant que de pouvoir saisir les personnages célèbres avant leur gloire, au moment où ils se forment, où ils sont déjà formés et où ils n'ont point éclaté encore ; rien de plus instructif que de contempler à nu l'homme avant le personnage, de découvrir les fibres secrètes et premières, de les voir s'essayer sans but et d'instinct, d'étudier le caractère même dans sa nature, à la veille du rôle. C'est un plaisir et un intérêt de ce genre qu'on a pu se procurer en assistant aux premiers débuts ignorés de Joseph de Maistre, c'est une ouverture pareille que nous venons pratiquer aujourd'hui sur..... Benjamin Constant [7]. » Trois ans après, il le répète encore expressément. « Dans toute nature éminente, pour

[1] *Tableau*, II, 368.
[2] *P. Litt.*, III, 325.
[3] *Ib.*, I, 456.
[4] *Ib.*, 449.
[5] *P. Cont.*, III, 438-439.
[6] *P. Litt.*, II, 388, 394.
[7] *Ib.*, III, 184.

la bien connaître, l'étude des origines et de la formation importe beaucoup [1]. » — Mais, pour être formés, le caractère et le talent ne sont point immuables. « Nous sommes mobiles », disait Sénac de Meilhan, et Sainte-Beuve devait mettre cette phrase en épigraphe à ses *Portraits Contemporains*. Il suit donc encore ces transformations inévitables, soit qu'elles se produisent fatalement comme les saisons de l'année : un printemps plein d'ardeur et de vivacité, un été plus ferme et plus mûr, un automne fécond, mais d'où la fraîcheur des premières pousses a disparu [2] ; soit, au contraire, qu'elles paraissent le « contre-coup et l'après-coup » en littérature des événements extérieurs, des révolutions et des crises historiques [3].

Grâce à cette rigoureuse enquête de biographie et de biographie psychologique, poursuivie consciencieusement de la naissance de l'écrivain, ou même d'avant sa naissance, à sa fin, le critique peut saisir ce qu'il appelle le « caractère de son talent [4] ». Si c'est un érudit, son érudition même ou le contenu de ses ouvrages ne sont point l'objet véritable de l'enquête : « C'est l'*esprit de la personne et le procédé de cet esprit* que Sainte-Beuve va s'efforcer de dégager, de faire saillir de dessous la croute d'érudition assez épaisse qui le recouvre... Il s'agit, dans ce bloc confus et presque informe, de retrouver et de tailler le buste de l'homme [5]. » De la foule des détails que ses recherches ont accumulés, il dégage et atteint « l'unité profonde » qui en est l'auteur, lors même que son œuvre ne l'accuse pas suffisamment [6]. Il veut « *saisir l'idée, l'air du personnage* [7] », faire « ressortir sa physionomie [8] », comprendre moins ses doctrines que le talent qui les a créées [9]. Son objet, comme il le dit lui-même en deux passages expressifs, c'est « de caractériser le livre en racontant l'homme même depuis la pointe des cheveux jusqu'au bout des ongles [10] », de « peindre au naturel tels qu'ils furent » les poètes même les plus artificiels, afin que « cette réalité qu'on chercherait vainement dans leurs œuvres majestueuses, se

[1] *P. Litt.*, II, 319.
[2] *P. Cont.*, III, 267.
[3] *Ib.*, 167.
[4] *Ib.*, 87.
[5] *P. Litt.*, II, 468-469.
[6] *P. Cont.*, IV, 205.
[7] *P. Litt.*, III, 310.
[8] *Ib.*, II, 432.
[9] *Ib.*, III, 470.
[10] *Ib.*, II, 3[illegible].

retrouvât dans l'expression entière de leur physionomie, car la physionomie humaine a toujours de la réalité [1] ». Ainsi, le trait distinctif de chacun ressortira clairement et les prédilections secrètes de chaque talent, sa « faculté-maîtresse », apparaîtront au grand jour. Nous « surprendrons la fibre à nu et pénètrerons en ce point le plus reculé du cœur : une personne, un talent ne sont pas bien connus à fond, tant qu'on n'a pas touché ce point-là [2] ».

Comme dernière étape dans cette connaissance intime du caractère et du talent, Sainte-Beuve définit l'auteur, en même temps qu'il définit l'œuvre, commence à le juger, en même temps qu'il commence à juger l'œuvre, par le fait seul qu'il le classe dans un groupe, dans une famille donnée. N'est-ce pas nous fournir, sur Mme de Staal-Delaunay, un commencement d'appréciation, que de nous montrer qu'elle se range parmi les femmes écrivains du XVIIIme siècle, antérieures à Rousseau et disciples de La Bruyère [3] ? Nodier n'est-il pas déjà et connu et apprécié, lorsqu'on nous a représenté en lui le type parfait du « littérateur indéfini », un peu poète, un peu romancier, un peu historien, un peu érudit, un peu moraliste, un peu tout, sans être jamais rien d'une façon exclusive et unique, sans être jamais un « spécial encaissé dans sa rainure [4] ? » De même pour Naudé, un de cette « race de sceptiques et d'académiques d'alors fin du XVIme siècle , dont on ne sait s'ils sont plus doctes ou plus penseurs, étudiant tout, doutant de tout entre eux, que Descartes est venu ruiner [5] » ; ou pour Vigny, qui se décrit lui-même en dépeignant la famille des « penseurs, contemplateurs ou songeurs solitaires, amants et chercheurs de l'idéal [6] ». En les cataloguant pour ainsi dire les uns et les autres, comme un naturaliste qui détermine une plante, Sainte-Beuve permet de les connaître d'un premier coup d'œil par leur faculté-maîtresse; et il en jaillit pour le jugement de l'œuvre elle-même une lumière précieuse.

Mais Sainte-Beuve se borne-t-il là ? Est-il toujours parfaitement d'accord avec lui-même ? Lorsqu'il s'applique à pénétrer les ressorts intimes de l'âme de ses personnages, est-ce bien toujours *en vue de les juger,* de les juger *afin de juger leur œuvre,* de juger leur œuvre *afin*

[1] *P. Litt.*, III, 415.
[2] *Ib.*, I, 116. — Cf. sur Thiers ; *P. Cont.*, IV, 120.
[3] *Ib.*, III, 440.
[4] *Ib.*, I, 440.
[5] *Ib.*, II, 472.
[6] *Ib.*, III, 397.

d'en tirer des enseignements pratiques? J'ai peur qu'ici encore il n'y ait juxtaposition et non subordination de deux méthodes. J'ai peur que l'instinct de moraliste ne l'emporte et qu'à son insu Sainte-Beuve ne fasse de la psychologie morale pour l'amour désintéressé de la psychologie morale. Lorsqu'il parle de Töppfer, dans un second article de 1847, est-ce pour l'œuvre qu'il examine l'écrivain et pour l'écrivain qu'il examine l'homme? ou plutôt l'homme n'est-il pas en réalité le véritable objet de son étude [1]? Ou, si l'exemple paraît peu probant, — car il y a là comme une oraison funèbre, — lorsqu'il consacre un article au comte de Ségur, est-ce vraiment pour ses livres? N'est-ce pas plutôt pour le plaisir d'y revenir « au moraliste, à l'homme, à une physionomie distincte et vivante qu'on reconnaît d'abord et qui sourit [2]? » Ou mieux encore, lorsqu'il écrit *Benjamin Constant et Madame de Charrière,* se propose-t-il vraiment, — comme il peut à la rigueur le soutenir pour Joseph de Maistre, — d'expliquer l'œuvre littéraire de son personnage? Je n'en crois rien; et, à lire la conclusion qu'il a donnée à cet article [3], à lire la réponse qu'à ce propos il a faite à M. de Loménie [4], j'ai très fortement l'impression contraire. Ici, il n'est plus critique littéraire; s'il est vrai qu'il juge, il ne juge pas l'œuvre littéraire pour un profit littéraire, comme son principe l'exigerait. Il est moraliste pur, disciple de La Bruyère et de La Rochefoucauld. Son but dernier est d'offrir à la contemplation de ses lecteurs « le type le plus accompli de ce genre de nature contradictoire, à la fois sincère et mensongère, éloquente et aride, chaleureuse et terne, romanesque et anti-poétique, insaisissable enfin ». Nous en avons d'ailleurs des aveux formels, trois au moins; et dans les trois cas il s'agit d'une femme, — trait significatif : l'âme féminine étant le sujet préféré des moralistes et des psychologues qui se piquent d'un peu de subtilité et de profondeur. Sainte-Beuve étudie Mme Roland; et Mme Roland, il est vrai, a écrit; mais ces lettres ne sont pour lui qu'un document psychologique : « Ceux qui croient qu'une âme est tout un monde, *qu'un caractère éminent n'est jamais trop approfondi,* ceux qui mêlent à leur jugement sur Mme Roland un culte d'affection et de cœur, trouveront ici mille raisons de plus à leur sympathie et démêleront une

[1] *P. Litt.*, III, 485, sqq.
[2] *Ib.*, II, 385.
[3] *Ib.*, III, 280.
[4] *P. Cont.*, V, 278, sqq.

foule de détails aussi respectables que charmants [1]. » Il étudie Mme de Rémusat; et, à cette époque, ses *Mémoires* étant inconnus, Mme de Rémusat est à peine femme de lettres ; elle l'est pourtant : « mais, notre coup d'œil ne se bornera pas au livre, *la personne nous attirera bien plus avant;* et ce sera notre plaisir, notre honneur, d'introduire quelques lecteurs, de ceux mêmes qui se souviennent d'elle, comme de ceux qui ont tout à en connaître, dans l'intimité d'un noble esprit [2] ». Il étudie enfin Mme de Longueville; et, celle-là, on ne peut la considérer, sans abus, comme un écrivain ; aussi ne cache-t-il point que s'il veut tenter son portrait, c'est pour elle seule, « *pour bien saisir du moins cette physionomie* à laquelle s'attache un enchantement immortel et qui, même sous ses voiles redoublés, venait nous sourire du fond de notre cadre austère [3] » : c'est à elle, pour elle, c'est à son caractère qu'il « s'attache [4] ». — Comme, en s'appliquant à la critique qui juge, Sainte-Beuve a gardé quelque chose de la critique purement humaniste ; de même il a gardé, et il a gardé davantage, de la critique psychologique : parce qu'il n'a pas eu la force de combiner un système absolu et d'exclure résolûment tout ce qui n'y rentrait point, parce que surtout il n'a point su résister à son penchant, à son instinct, à sa vocation de psychologue.

IV

La psychologie ainsi comprise comporte déjà, — on a pu le remarquer, — un peu d'histoire ou du moins quelques recherches historiques. Mais cette histoire jusqu'à présent se fait, en quelque sorte, d'une manière détournée : par rapport à la personne et au caractère de l'écrivain plutôt que par rapport à son œuvre. C'est encore de la biographie, plutôt que de l'histoire proprement dite. Sainte-Beuve s'est vite aperçu que cela ne suffit point, qu'il ne faut pas s'en tenir à ces recherches historiques du second degré, pour ainsi parler, mais qu'il faut aussi les aborder directement. Ce n'est point seulement l'homme qui est dans un milieu, qui subit des influences et qui en exerce. En une certaine manière, l'œuvre elle-même a son milieu, reflète des influences et en

[1] *P. Femmes*, 194.
[2] *Ib.*, 459.
[3] *Ib.*, 323.
[4] *Ib.*, 329.

exerce à son tour : elle appartient à un genre, elle s'adapte à des modèles ou s'en affranchit, elle se conforme à un goût existant, ou s'y oppose, ou même en crée un à son tour. Des études approfondies et patientes sont donc nécessaires d'abord pour connaître véritablement l'œuvre : « La critique littéraire n'a toute sa valeur et son originalité que lorsqu'elle s'applique à des sujets dont on *possède de près et de longue main le fond, les alentours et toutes les circonstances* [1]. » Cela est nécessaire surtout pour juger d'une façon équitable. « Il convient de revoir les œuvres *en leur lieu* pour les apprécier », de connaître la cour de Louis XIV, la vie de Madame, ses sentiments secrets, sa mort même et les détails de cette mort, pour goûter pleinement *Bérénice,* cette idylle de tendresse, de délicatesse, de sacrifice, aux discrètes allusions [2]. Ou encore, « pour rester bon juge de la valeur » de *Marie Stuart,* « il y a à revenir aux circonstances » où s'est produite la pièce de Lebrun : « Et quelle est l'œuvre tragique... qui se pourrait reprendre au théâtre après vingt années, sans causer une hésitation d'un moment et sans réclamer du spectateur, par endroits, quelque juste complaisance? Je n'excepte qu'à peine ce petit nombre de chefs-d'œuvre qui furent comme doués du souffle immortel, revêtus de l'enchantement du style et marqués au front des signes de l'impérissable beauté... Et encore ces œuvres-là, si la vénération ne s'en mêlait et n'achevait souvent, ne réparait çà et là, sembleraient-elles donc en tout et à jamais divines [3] ? »

C'est donc, comme on voit, pour avoir trop bien senti ce qu'il y a de relatif dans la critique que Sainte-Beuve juge « essentiel de bien marquer les temps [4] » : c'est-à-dire d'y adjoindre l'histoire, sous sa forme appropriée d'histoire littéraire, particulièrement. Alors, il en fait la théorie, il dresse « le programme de tout historien, de tout critique littéraire digne de ce nom », non pas d'après lui-même, il est vrai, mais d'après Bacon. « Il ne s'agit pas ici de procéder à la manière des critiques, de perdre son temps à louer ou à blâmer, mais il importe de raconter, d'*expliquer les choses elles-mêmes historiquement, avec intervention sobre de jugement...* Il ne s'agit pas seulement de compiler, de prendre chez les historiens et les critiques une matière toute digérée, mais de saisir par ordre les livres essentiels, les monu-

[1] *P. Cont.,* IV, 365.
[2] *P. Litt.,* I, 120-121.
[3] *P. Cont.,* III, 151.
[4] *Chron.,* 31.

ments principaux, chacun dans son moment, et, alors, non pas en les lisant jusqu'au bout, et tout entiers, mais en les dégustant, en sachant en saisir l'objet, le style, la méthode, d'évoquer par une sorte d'enchantement magique le génie littéraire d'un temps »; et tout cela, — nous l'avons vu, mais il importe de le redire, car c'est là encore un des points de soudure où s'unissent les pièces maîtresses du système, — tout cela « dans un but pratique, pour suggérer aux doctes... un meilleur régime, de meilleures méthodes [1] ». Seulement, avec modestie, Sainte-Beuve ne se charge pas de faire cette histoire littéraire qu'il conçoit si bien. La tâche l'effraye, et le but plus modeste qu'il s'assigne à lui-même, est de « préparer les matériaux à l'histoire littéraire future [2] ».

Il nous a paru que Sainte-Beuve avait commencé dans *Port-Royal* à comprendre le soutien que l'histoire pouvait offrir à la critique littéraire et que, dès les années qui suivirent immédiatement son retour, il s'était mis à l'utiliser plus souvent, soit pour mieux connaître, soit pour mieux juger les œuvres et les hommes [3]. Dans toute la période dont nous nous occupons maintenant, la même méthode se dessine encore et, de plus en plus, se précise.

Sainte-Beuve a comme un pressentiment de « l'évolution des genres ». Lorsqu'il aborde un ouvrage, il se plaît à rechercher dans le passé les différentes formes par lesquelles s'est exprimé ce genre, ou du moins dans lesquelles s'est manifesté l'idée, le sentiment qui le caractérisent par-dessus tout. Nous l'avons ouï parler déjà de « généalogie littéraire [4] » : ce sont bien maintenant des généalogies littéraires, non plus des auteurs, mais des écrits, qu'il nous donne. La *Lettre d'un vieux ami de Province* au sujet de Maurice de Guérin est curieuse à étudier à ce point de vue. « Frappé surtout » de voir le *Centaure* exprimer le sentiment grec, Saint-Beuve en « recherche les traces » dans la littérature antérieure; il divise et subdivise avec des paragraphes et des numéros : 1° le moyen âge et la Renaissance; 2° le XVIIme siècle; 3° le XVIIIme; 4° le XIXme depuis David et Chénier; et cette lettre a toutes les allures de la notice érudite et méticuleuse qu'en composerait un membre de l'Académie des Inscriptions [5]. Quelque temps après, c'est

[1] *P. Litt.*, II, 456.
[2] *P. Cont.*, III, 276.
[3] Voir plus haut.
[4] Voir plus haut.
[5] *Pr. Lundis*, III, 387 (1840).

l'inspiration, — ou, puisque le mot y est, « le genre idyllique » dont il suit ainsi la destinée, de Nausicaa à *Hermann et Dorothée*, aux héroïnes de Gessner et de Léonard, en passant par Virgile, Le Tasse, Camoëns et Milton [1]. Plus tard enfin, c'est l'évolution du genre historique qu'il expose, lorsqu'il montre comment l'histoire philosophique avait dominé avec Voltaire, Robertson, Raynal, Gibbon et Hume; comment Sismondi avait fait transition, plus soucieux des sources et des faits, et gardant avec cela « les formes de l'histoire philosophique »; comment, enfin, l'exemple de Walter Scott avait aidé M. de Barante à réinventer presque la chronique du moyen âge [2]. Il nous offre là l'instructif exemple d'une espèce de régression héréditaire, et c'est à sa méthode historique en critique littéraire qu'il doit de pouvoir nous l'offrir.

D'autre part, Sainte-Beuve reprend en sous-œuvre un ouvrage antérieur, où la méthode historique eût été particulièrement utile, plus qu'utile, nécessaire, le *Tableau du XVIme siècle*. Dans une série d'articles, où, cette fois, la méthode est pleinement appliquée, il élargit et complète son ancien livre. *Joachim du Bellay* (1840), *Jean Bertaut* (1841), *du Bartas* (1842), *Philippe Desportes* (1842), *Anacréon au XVIme siècle* (1842), *De l'esprit de malice au bon vieux temps* (1842), *Clotilde de Surville* (1841), autant de chapitres nouveaux de ce *Tableau* retouché; et Sainte-Beuve proclame hautement son dessein, en les publiant avec lui dans un même volume (édition de 1842). — Dans le livre primitif, il avait considéré le XVIme siècle comme isolé; ou, du moins, il l'avait pris en lui-même, sans le rattacher bien étroitement aux autres siècles de notre littérature. Maintenant, il le replace dans son lieu chronologique. Il le met dans la série de ces montées suivies de descentes, par lesquelles la littérature française s'est élevée à son « plateau de Rocroy », le siècle de Louis XIV; il le localise « à travers cette succession de ces plis de terrain [3] ». Et, d'autre part, il en suit la destinée à travers les siècles ultérieurs, dans les esprits des érudits aussi bien qu'auprès du grand public [4]. — Il s'était appliqué surtout à saisir ce qu'on peut appeler le développement linéaire des écoles, et la façon dont elles ont chacune recueilli une part de l'héritage que laissait l'école précédente. Maintenant, de cette esquisse schématique, il fait un véritable tableau. Il essaye de les ressaisir dans leur complexité réelle, dans leur entre-

[1] *P. Litt.*, II, 329.
[2] *P. Cont.*, V, 47.
[3] *Tableau*, II, 168-169.
[4] *Ib.*, 372-379.

croisement ; il détermine « quelle est la position respective et précise des divers points que signalent ces noms de Bertaut, Desportes, Régnier, d'Aubigné, du Bartas », il en relève « une sorte de géographie idéale [1] » ; en même temps, il suit sur leurs lignes divergentes les postérités dissemblables que chacune d'elles a pu enfanter [2]. Enfin, dans ce XVI[me] siècle isolé, dans ces écoles abstraites de leur milieu, il ne s'était guère occupé que de la forme littéraire, de la langue, des vers, des strophes. Maintenant, il y mêle la vie des auteurs, « en rassemble tous les détails et la déroule dans son entier [3] » ; il y mêle l'étude des influences littéraires qu'ils ont subies, celle d'Anacréon, par exemple, et de l'***Anthologie***, et, plus soucieux du fond des choses, il suit, par une anatomie attentive, la « veine anacréontique » dans l'inspiration du XVI[me] siècle [4]. Mais surtout il essaye d'approfondir l'état d'esprit que ces auteurs ont trouvé tout autour d'eux et qui a dû les pénétrer insensiblement. Quelle était leur philosophie ? quelle était leur religion ? que faut-il entendre par l'expression « esprit du bon vieux temps » ? Voilà une question de première importance, quand on veut pleinement comprendre et justement apprécier l'œuvre entière du XVI[me] siècle dans son fonds. Sainte-Beuve n'avait pas même songé à se la poser ; maintenant, il se la pose et essaye de la résoudre [5]. En un mot, depuis qu'il a mieux senti les avantages de la méthode historique, il saisit avec empressement toutes les occasions de revoir son livre à l'aide de cette nouvelle lumière, de mettre à profit toutes les découvertes, d' « enfoncer pour retrouver quelque nouveauté en creusant », de corriger les erreurs qui ont pu lui échapper [6], de parfaire enfin l'œuvre trop purement littéraire de ses débuts, en y introduisant *la vie* par *l'histoire*.

Parce que la méthode historique lui devient de plus en plus familière, l'histoire elle-même l'intéresse de plus en plus. Il affirme qu'elle l'effraye : « J'ai tant de respect pour l'histoire que je ne l'aborde jamais qu'avec crainte et à mon corps défendant. Elle est chose grave et sacrée [7]... » Mais il n'en est pas moins vrai que, dès cette époque, elle prend dans ses articles une place de plus en plus grande. Au quatrième

[1] *Tableau*, II, 201.
[2] *Ib.*, 242.
[3] *Ib.*, 247.
[4] *Ib.*, 289-295.
[5] *Ib.*, 317.
[6] *Tableau, passim*, 114, 115, 165, 167, etc.
[7] *P. Cont.*, IV, 1.

livre de ses *Portraits Contemporains*, on trouve Saint-Priest, Thiers, de Barante, — et Fauriel et Daunou qui, en un sens, sont bien aussi des historiens ; restent seulement, en fait de poètes, Leopardi et Parny : la proportion de jadis est bien changée.

Mais pour bien comprendre les résultats que Sainte-Beuve prétend tirer de l'histoire, encore faut-il savoir exactement de quelle manière il la conçoit. Suivant qu'elle lui paraîtra de telle ou telle nature, il est clair en effet qu'il lui demandera tels ou tels services. En la partie qu'on pourrait appeler matérielle de l'histoire, dans les recherches méthodiques sur des points de détail conduites avec prudence et réserve, dans l'érudition en un mot, il y a une certaine confiance. A chaque instant, dans un des divers articles que je signalais tout à l'heure, il s'appuie sur une découverte de l'érudition contemporaine, pour infirmer ou confirmer une de ses conclusions primitives, pour ajouter une couleur vraie à son *Tableau* ou pour en supprimer une couleur fausse. De même, que M. de Barante présente d'une certaine façon l'histoire de la rivalité de Louis XI et de Charles le Téméraire ; Sainte-Beuve saura aller chercher à la fin d'une traduction de Jean de Muller, les dissertations d'un « de ces érudits qui, sans se soucier de l'effet vulgaire, poursuivent un résultat en lui-même, comme M. Letronne quand il avise un point de géographie, ou M. Magendie quand il interroge à fond un rameau de nerfs [1] » ; à l'aide de cette dissertation, il rétablira sans hésiter ce qu'il croit la vérité méconnue. « Sachons le passé, écrit-il ailleurs, sachons-le de mieux en mieux, et s'il est permis de le dire, de fond en comble [2] ». L'érudition, si elle est « lente », est « sûre » ; si elle n'échappe pas aux « redites », elle « n'oublie rien » ; et elle établit un certain nombre de points solides, le long desquels il « faut » la suivre [3]. — Mais la confiance de Sainte-Beuve n'est pas sans limites. D'abord, quand les faits eux-mêmes sont trop perdus dans la brume de l'histoire, aux conjectures des érudits, il oppose un « scepticisme légitime », et leur répond : Vous n'en savez rien [4]. Mais, là même où l'érudition s'applique à juste titre, il en surveille strictement l'emploi et se tient en garde contre les abus possibles. Il n'admet pas qu'on « veuille tout traiter et tout remettre en question à l'aide de pièces dites positives, de documents et de procès-verbaux » ; qu'on « attache une importance extrême, disproportionnée, à certaines pièces matérielles

[1] *P. Cont.*, V, 54.
[2] *Versailles ancien et moderne* (*Revue de Paris*, 10 janvier 1842). Non recueilli.
[3] *P. Cont.*, III, 374.
[4] *Ib.*, V, 338.

que le hasard a fait retrouver, à y croire d'une foi robuste, à en tirer parti, à les étaler avec une sorte de pédanterie ». Alors, dans ces recherches, « l'esprit ne se contient pas à son objet », et les conclusions qu'on tire de ces pièces sont fausses parce qu'elles sont « exagérées [1] ». Ou bien il arrive qu'à « poursuivre des travaux curieux et profonds », le sens du beau disparaisse en même temps que le sens de la juste mesure dans la logique [2]. « Les dogues tant soit peu hargneux qui gardent chaque branche de l'érudition ne sont dogues et ne sont hargneux que pour céder à ce double défaut [3]. »

Tout à l'opposé de l'érudition se dresse une histoire à systèmes et à prétentions philosophiques. L'historien, trop épris de la raison, veut à toute force la mettre dans les événements mêmes. Il en cherche la loi, soit dans la raison humaine, soit dans une raison supérieure. L'un et l'autre sont dangereux : « En cherchant partout la loi, ne court-on pas risque quelquefois de la forcer et comme de la faire ? » On attribue un plan aux hommes ; mais « une certaine folie n'est pas étrangère à l'homme [4] » et le système qui l'oublie est ruineux. On attribue un plan à la divinité, ou quelque chose comme un plan inconscient à la fatalité. Mais Sainte-Beuve, qui « croit volontiers à une loi supérieure des événements, croit aussi à la profonde insuffisance des hommes pour la saisir ; et il y a trop de sources d'erreurs à ne faire que l'entrevoir : la clef qu'on croit tenir nous échappe à tout moment... On a beau jeu de parler après coup de la compétence inévitable des principes, mais, dans le fait, ils auraient pu courir et se heurter de bien des manières ». Et les exemples se pressent sous sa plume pour réfuter Thiers et Mignet aussi bien que de Maistre ou Bossuet [5].

L'érudition, qui est une science, n'est donc pas la véritable histoire, ni l'histoire à système, qui est une construction philosophique. L'une, si elle se tient dans ses limites, reste bien en deçà du tableau de la réalité qui est le but de l'histoire, ou bien elle passe à côté, si elle déborde ses limites ; l'autre est au delà de cette réalité, où elle demeure invérifiable. Pourtant « il faut aux peuples une histoire comme il leur faut une religion ». Que sera donc l'histoire ? Une approximation de la réalité, *un art*. Sainte-Beuve a là-dessus un développement très précis

[1] *P. Litt.*, III, 381.
[2] *P. Cont.*, V, 330.
[3] *Ib.*, III, 474.
[4] *Ib.*, 377.
[5] *Ib.*, IV, 91-93.

et très curieux à la fois. Il montre comment l'histoire, impossible à faire par les contemporains, impossible à retrouver pour la postérité même voisine, est sans cesse à refaire et toujours refaite. C'est « un pont de bateaux » qu'on substitue et qu'on « superpose » à l'océan insondable des faits. « Il suffit pour la vérité historique relative que le pont soit, autant que possible, dans quelqu'une des directions principales et porte sur quelqu'un des grands courants [1]. »

Faire l'histoire, c'est donc d'abord planter les pilotis qui déterminent la direction de ce pont : « d'un esprit ferme, positif, inexorable, dénombrer et déduire les faits, les points précis et dire : Rien au delà » ; puis, essayer de combler les intervalles, de deviner et de reconstruire [2]. La première partie de la tâche, c'est l'érudition qui peut s'en charger. Mais la seconde, comment se fera-t-elle? Puisque c'est la partie artistique de l'œuvre, l'érudition n'y peut rien : « On a beau chercher à se le dissimuler, plus on s'éloigne des choses, et moins on en a connaissance, j'entends la connaissance intime et vive, tous ces je ne sais quoi que les contemporains possédaient et qui composaient la vraie physionomie s'évanouissent : on perd la tradition pour la lettre écrite [3] ». L'art seul y peut suffire. Il y a une intuition, un tact, un don particulier qui est en histoire ce qu'est le bon goût en littérature, comme lui indéfinissable, comme lui incommunicable, et comme lui souverain. Et il faut voir de quel ton Sainte-Beuve gourmande ceux qui sont privés de « ce sentiment du juste et du fin » : les « commentateurs subtils », les « érudits sans jugement », « les tribuns et charlatans de place, les rhéteurs et sophistes de toute sorte, qui trafiquent indifféremment de la parole ». « Tel qui, dans le temps, n'aurait pas été admis à l'antichambre chez Mme de Lafayette ou chez Mme de Maintenon est homme à célébrer intrépidement les élégances du grand siècle. Le XVIIIme siècle est depuis longtemps en proie à des amateurs et soi-disant connaisseurs qui n'ont pas l'air d'en distinguer les divers étages... L'à peu près et le pêle-mêle se glissent partout. Cela fait souffrir [4]. » Ceux-là seuls doivent donc tenter la véritable histoire, qui ont ce don spécial, comme ceux qui ont le bon goût doivent seuls tenter la littérature pure. Ce n'est pas à dire cependant que tout dans l'histoire soit intuition, et que les recons-

[1] *P. Cont.*, IV, 1, sqq.
[2] *Ib.*, V, 1-4.
[3] *P. Litt.*, III, 381.
[4] *Ib.*, 309.

tructions de l'historien restent incontrôlables. Outre les résultats de l'érudition qui donnent une direction générale et, dans certains cas, des garde-fous, la vie contemporaine elle-même, les événements auxquels nous assistons nous fournissent les matériaux de cette réédification du passé. Transportons dans l'histoire, avec les changements nécessaires, ce que nous voyons sous nos yeux : c'est ainsi que nous comprendrons vraiment la réalité disparue. Les impressions vraies « ne devraient jamais être séparées de l'histoire, sans lesquelles elle n'est jamais que froide et morte, toujours plus ou moins menteuse. Et on ne la comprend, l'histoire, que quand on la revivifie avec ces impressions devinées, ressaisies dans le passé, à l'aide de celles que nous éprouvons nous-mêmes dans le présent [1] ». Malgré cette réserve, il reste cependant que « l'historien fait toujours quelque peu l'histoire, soit qu'il articule à l'occasion ses pensées, soit qu'il se borne à extraire, à disposer les faits de manière à produire indirectement l'effet qu'il désire »; et par conséquent tant vaut l'historien, tant vaut l'histoire [2].

C'est une conception bien sceptique, — et bien juste à mon avis; mais juste ou non, on voit qu'elle détermine et qu'elle limite l'usage que doit faire de l'histoire la critique littéraire. L'érudition proprement dite, « cette curiosité attentive de recherche et d'étude qu'on appelle l'érudition », lui apporte un secours restreint, mais sûr. Elle lui donne « l'exactitude du détail qui est le fond de la trame en ce genre de portraits et de biographies littéraires ». Voyez Gautier : une bonne partie des erreurs et des fautes même de goût qui déparent ses *Grotesques* vient tout simplement de son mépris de cette « pédanterie » nécessaire [3]. Voyez, au contraire, l'érudition allemande : comme elle a « exploré, élucidé, commenté » l'antiquité et comment cette « extrême patience a produit des merveilles [4] ». Voyez aussi la « méthode érudite et scientifique », « tout historique et positive » qu'on suit maintenant dans l'étude des classiques français : « grâce à elle on admirera, on comprendra d'autant mieux les chefs-d'œuvre du grand siècle, qu'on se les représentera plus franchement à distance, dans le lointain où ils sont, et à leur vrai jour [5]. » Et ces résultats, Sainte-Beuve, qui les

[1] *P. Cont.*, III, 203.
[2] *Ib.*, IV, 54.
[3] *P. Cont.*, 125, 134.
[4] *Ib.*, 445.
[5] *Chron.*, 184-185.

apprécie tant chez les autres [1], essaye pour son compte de les obtenir par les mêmes procédés [2].

Quant à l'histoire proprement dite, — plus incertaine et, telle que la conçoit Sainte-Beuve, plus vague, — elle a aussi son utilité. En permettant de retrouver l'état général des esprits, la disposition d'âme et d'intelligence des époques qu'elle reconstruit, elle y replonge la littérature, et par là même, elle l'éclaire singulièrement. C'est elle qui permet de saisir ce va-et-vient d'influences qui s'opère entre la société et la littérature. La littérature offre, parfois, des modèles auxquels se conforment ou certains individus, ou certains groupes, ou même l'ensemble presque du public [3]. La société agit, plus souvent encore, sur les écrivains qui vivent au milieu d'elle et plus particulièrement sur certains genres littéraires; si bien que l'une des tâches les plus honorables et les plus utiles que l'historien littéraire puisse entreprendre, ce serait d' « introduire le plus possible et de fixer pour la première fois dans la littérature ce qui n'en était pas tout à fait auparavant, c'est-à-dire ce qui se tenait surtout dans la société et qui y a vécu [4] ».

Si les études historiques aident à connaître, elles aident aussi à juger. De pouvoir bien établir un certain nombre de faits, filiation des écoles, succès des auteurs en leur temps, statistique des éditions et des réimpressions, cela aide à sentir quel est le degré d'originalité des auteurs, en quel sens, à quel point ils sont novateurs ou imitateurs, chefs d'écoles ou disciples, quelle est, par conséquent, la valeur de leur inspiration propre [5]. « *Le goût averti par la science* » se rend compte de la différence entre les imitations et l'original, entre le maître et l'élève [6]. En second lieu, de pouvoir en étudiant « les faits, les matériaux et les pièces du temps », les « replacer dans la lumière qui seule les complète, entrer dans cet esprit général et régnant » qui a été celui de cette époque, cela permet de l'apprécier, « d'y voir personnes et choses dans leur vraie proportion [7] ». Enfin, si chacune des deux formes de l'histoire, — l'histoire-érudition et l'histoire-art, — atteint

[1] *P. Cont.*, II, 470, sqq.
[2] Notamment les articles adjoints au *Tableau*.
[3] *P. Cont.*, III, 93. — Cf. les articles sur Nodier et l'influence des *René*, *Oberman*, etc.
[4] *P. Femmes*, 475, sqq., 491.
[5] *Tableau*, II, 170-175.
[6] *Ib.*, 292.
[7] *P. Cont.*, III, 107.

séparément ces deux résultats, toutes deux ensemble, elles en atteignent un autre, qui n'est pas moins précieux. De même qu'en histoire le présent éclaire le passé et permet de le comprendre ; de même en histoire littéraire le passé, éclairé par le présent, l'éclaire à son tour : il fournit une méthode, des arguments, des lois mêmes pour le juger. C'est pour cela que l'histoire littéraire peut « être prise en vue du goût, en vue de la critique active du moment [1] ».

Mais ici encore trouvons-nous Sainte-Beuve parfaitement cohérent, logiquement d'accord avec lui-même ? Est-il certain que, comme il le devrait, il ne fasse de l'histoire que *pour mieux connaître, afin de mieux juger, et de donner des conseils,* puisque donner des conseils est maintenant le but et la raison d'être de sa critique ? Je crains que, pour l'histoire, comme pour la psychologie, Sainte-Beuve ne perde parfois de vue la tâche qu'il s'était imposée. Il me semble que bien souvent il étudie l'histoire et les historiens pour satisfaire sa curiosité, comme au temps où il les étudiait au *Globe.* Il veut connaître des faits, connaître des idées et des théories, connaître des procédés d'esprits pour les *connaître,* pour augmenter sa collection de faits, d'idées et d'esprits. Je serais assez embarrassé pour indiquer de la tendance que je signale un exemple bien précis. Quelques pages plus loin dans l'article que j'aurais choisi, on pourrait trouver un jugement exprimé ou enveloppé dont se déduit un conseil aux écrivains. J'ai pourtant l'impression, en lisant ces articles, que les jugements, les conseils y viennent par surcroît, qu'ils ne sont point vraiment le but que Sainte-Beuve poursuit et qu'ils se font d'eux-mêmes plutôt qu'ils ne sont systématiquement formulés. Une fois, d'ailleurs, il le laisse bien entendre : « Je dois me borner ici (sur le livre de Saint-Priest) à rendre une impression, non un jugement, à faire comprendre l'ordonnance et le mouvement du livre, peut-être aussi, l'esprit qui l'a inspiré [2] » ; et plus loin, après avoir cité des « restitutions rapides, des plaisirs de coup d'œil, des inductions avenantes », il ajoute : elles « font le triomphe et le jeu de la critique littéraire. L'histoire en a profité cette fois, mais elle les admet peu en général ; son front, d'ordinaire impassible, ne laisse guère monter jusqu'à lui les mille éclairs sous-entendus et les sourires, — et voilà pourquoi, en pur critique litté-

[1] *Tableau,* II, 200.
[2] *P. Cont.,* IV, 10.

raire que je suis, j'ai toujours crainte de m'approcher, comme aussi *j'ai peine à juger* du masque de cette muse sévère [1] ».

Si ce jugement que je porte ici est exact, il ne fait que confirmer les jugements semblables qu'à une ou deux reprises, j'ai déjà été amené à porter. Nous pouvons, dès lors, apprécier avec les réserves nécessaires, — et la méthode critique que Sainte-Beuve, de 1840 à 1847, a professée, — et la façon dont il l'a pratiquée.

Le but dernier de la critique littéraire est de ***guider*** les auteurs ; de les guider vers un idéal de ***bon goût,*** composé indéfinissable de raison et de poésie, de morale et de fantaisie délicate. — Elle les guide en ***jugeant*** leurs écrits comme les écrits des autres. — Ce jugement, absolu en tant que le bon goût lui-même est absolu, admet cependant une certaine part de relativité, et, pour être vraiment juste, vraiment légal pour ainsi dire, il s'éclaire à l'aide des données de la ***psychologie*** et de ***l'histoire***. — L'histoire et la psychologie sont étudiées en vue du jugement, qui est lui-même déterminé par le bon goût. Voilà la théorie. —— Mais en pratique, ce système perd un peu de sa rigueur. Le ***bon goût*** reste arbitraire, sans fondement philosophique ; et son caractère de don inné, qui le rend incommunicable, se concilie difficilement avec une conception de la critique directrice et collaboratrice. — La ***psychologie*** et l'***histoire*** paraissent parfois n'être rattachées que par un lien assez lâche aux fins dernières que leur assignerait la théorie : elles semblent étudiées pour elles-mêmes, pour la curiosité. C'est que Sainte-Beuve est un humaniste, un curieux de morale et de faits, nullement un systématique; ses tendances foncières ne sont point toujours d'accord avec la doctrine qu'il a esquissée, — qu'il n'a, d'ailleurs, jamais dogmatiquement construite de toutes pièces et qu'ici nous systématisons un peu, en la construisant nous-mêmes d'après lui.

[1] *P. Cont.*, IV, 30. — Qu'il ait peine à s'en approcher, cela est moins exact, nous l'avons vu : mais qu'il ait peine à juger, cela est plus vrai.

XVI

CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE

I. La vie résignée, calme, en somme heureuse, de Sainte-Beuve et la Révolution de Février. Les premiers sentiments de Sainte-Beuve : curieux, artiste, girondin, il se donne le spectacle des événements, un peu inquiet du sort de la culture littéraire et morale, mais plein d'espoir. L'accusation de corruption lancée contre lui : ses efforts pour se disculper ; sa tristesse pessimiste ; sa démission. Départ pour Liège.

II. Les deux cours. Les ressemblances entre l'année de Liège et l'année de Lausanne : la rancune contre Lamartine. Les différences ; ruines de toute espérance, privée, politique, religieuse ou littéraire : besoin d'oublier ; regret des sacrifices faits au milieu et aux convenances mondaines, sentiment de sa liberté recouvrée : besoin de dire la vérité entière ; rancune contre le monde, rancune du romantique, du philosophe, de l'homme « moyen », du plébéien, contre Chateaubriand : besoin de le rabaisser. Le jugement littéraire de Sainte-Beuve sur Chateaubriand : éloges, mais réserves nombreuses ; injustice du jugement final. Le jugement moral : accusation d'insincérité, surtout en matière de religion ; acharnement à relever les défauts de son caractère ; injustice du jugement final. Efforts de Sainte-Beuve pour excuser et pallier ses torts envers Chateaubriand.

III. Étude littéraire du *Chateaubriand*. — Même doctrine : le naturel et le goût ou la vie et la tradition. — Même conception de la critique : critique humaniste, critique poétique et apologétique, critique collaboratrice et critique qui juge, fondues. — Même méthode : le portrait, peint par les mêmes procédés.

La lassitude physique et morale de Sainte-Beuve. Retour à Paris. Entrée au *Constitutionnel* : les *Lundis*.

> « Je vais reprendre ma vie de peine et de labeur, mais avec toute ma liberté, tout le sentiment de ma liberté. » (*Cahiers*, 93.)

> « Dégagé de tout rôle et presque de tout lien, observant depuis bientôt vingt-cinq ans les choses et les personnages littéraires, n'ayant aucun intérêt à ne pas les voir tels qu'ils sont, je puis dire que je regorge de vérités. J'en dirai au moins quelques-unes. C'est la seule satisfaction de l'écrivain sérieux dans la dernière moitié de sa vie. »
> (*Chateaubriand et son Groupe*, I, 19.)

I

Ainsi Sainte-Beuve, « ne le prenant plus de haut avec les choses » ni les gens, avait fini par s'accommoder avec elles et avec eux. Renonçant aux aspirations religieuses qui l'avaient animé dans sa longue et infructueuse poursuite de la foi, il se reposait dans une incrédulité décente, tranquille, de plus en plus sûre d'elle-même. Indifférent aux doctrines philosophiques que l'on cherchait à édifier ou que l'on prêchait autour de lui, il se bâtissait sans hâte un système matérialiste et sceptique, mol oreiller de sa « tête bien faite » ; et ni son cœur éteint, ni son esprit apaisé ne s'en trouvaient mal [1]. Revenu de sa confiance juvénile aux grands principes, il laissait s'engourdir en lui cette ardeur girondine qui avait éclaté en ses premières années ; et, sans scandale, sans reniements humiliants, sans ralliement avoué, il s'arrangeait très bien du régime jadis exécré, dont il avait enfin accepté une place modeste mais sûre. Désabusé des illusions dont le romantisme un instant l'avait grisé, il se consolait en songeant que, de tous, il en avait été le moins longtemps dupe. Il se disait qu'après tout, de l'entreprise à demi avortée du Cénacle, il restait un gain sérieux pour la littérature française, un progrès incontestable de cette forme d'art, qu'il avait jadis voulu rénover tout entière. Déçu de ses anciennes

[1] Le 25 juin 1857, il écrivait au P. Gratry qu'il ne ferait pas le compte-rendu de *La Connaissance de l'âme*. « Je suis revenu, disait-il, de ces grands voyages spirituels », mais, ajoutait-il, « qui dit sceptique ne dit pas nécessairement quelqu'un qui ne sait que penser. Bayle, Lucrèce (mettez-y une meilleure physique), le grand Frédéric, Saint-Évremond, me paraissent avoir été des sages ; Horace également ». Et il se rattache à ce groupe. (Inédit.)

espérances, obligé de reconnaître que le public ne voulait pas voir en lui un poète, un romancier, un véritable créateur enfin, mais un pur critique, il endormait de son mieux son chagrin et se résignait à attendre plus de justice de la postérité. Quoiqu'ils lui parussent insuffisants, les éloges, qu'à ce titre on voulait bien lui accorder, lui étaient doux encore, et il sentait son autorité s'accroître de jour en jour : de l'aveu de tous, le critique de la *Revue des Deux-Mondes* était quelqu'un. S'il lui restait quelques besoins de cœur, quelques regrets de sa vie privée manquée, sans enfants, sans « chastes joies » ni « voluptés permises », il avait pris le parti de les tromper, en satisfaisant du moins à sa sensualité. De « continuels égarements [1] » paraissaient combler le vide où il sombrait, et, dans les « faiblesses qui donnèrent au roi Salomon le dégoût de tout et la satiété de la vie [2] », il « éteignait » à la fois « sa flamme » et sa douleur. Enfin, tout ce qui pouvait atténuer ses souffrances intimes, toutes les satisfactions d'un légitime amour-propre, d'un naturel instinct de sociabilité, il les trouvait dans le monde choisi où il était amicalement reçu. Il était cet homme de lettres, qui « sans fortune, sans ambition, de mœurs modestes et se tenant à sa place, peut cependant, par son esprit..., par son caractère, par son tact et toute sa conduite, obtenir une position honorable, agréable, et vivre avec des personnages de tout rang et des plus distingués à divers titres, qui ne sont pas précisément ses pareils, sur ce pied d'égalité insensible qui est... le charme et l'honneur de la vie sociale en France ». Il avait « arrangé son existence avec douceur et dignité ». Ses jours, « ornés d'étude et de loisir », s'écoulaient heureusement « dans un monde d'élite » ; et, s'il n'y trouvait pas l'éclatant bonheur, dont sa vie antérieure l'eût rendu incapable, quand bien même son tempérament lui eût permis d'y atteindre, il y trouvait du moins « la consolation exquise du mélancolique et du sage [3] ».

En un clin d'œil, tout s'écroula. La Révolution de Février, imprévue et non désirée de ceux-là même qui la firent [4], renversa d'un seul coup cette royauté au pied de laquelle il s'était laissé convaincre d'établir son modeste abri, dispersa brutalement ce monde où il aimait vivre, et parut apporter en France, je ne sais quel désordre insensé,

[1] *P. Litt.*, III, 542.
[2] *Corr.*, I, 157.
[3] *Chateaubriand et son Groupe*, I, 5-6.
[4] *Cahiers*, 90.

un esprit d'universel égarement et de folie générale [1]. On a beaucoup ri de la déconvenue de Sainte-Beuve; on a fait des gorges chaudes sur les peurs « bleues ou rouges » qu'il aurait alors éprouvées, au point de s'enfuir jusqu'à Liège. Je ne crois pas que cela soit juste. A suivre d'un peu près les sentiments de Sainte-Beuve, on les voit moins platement épicuriens, moins bassement apeurés, plus complexes surtout et même contradictoires, que Veuillot et les autres ne le veulent admettre.

Ce qu'il éprouva d'abord, — et, je crois, tout le monde avec lui, indifférents, vaincus, et vainqueurs mêmes, — ce fut la stupeur. « Quels événements! s'écrie-t-il, quel songe! Je m'attendais à bien des choses, mais pas si tôt ni de la sorte. Que la sagesse de tous les prétendus sages paraît petite maintenant! Que la prudence des prudents est vaine! Je suis tenté de croire au néant de tout jugement, du mien en particulier, moi qui me mêle de juger les autres et qui suis si débile de vue [2]! » Et cette surprise est bien légitime. Maintenant encore, pouvons-nous bien comprendre que des « banquets » aient si lestement renversé un trône inébranlé par tant d'émeutes sanglantes?

Mais bien vite, Sainte-Beuve reprend son sang-froid. « Il est curieux, et le spectacle des choses humaines l'amuse [3]. » Il ouvre donc ses yeux, il prête l'oreille, il prépare ses crayons. Au jour le jour, en observateur impartial, amusé presque, il note dans son journal les remarques que lui suggèrent ces événements imprévus. « On a sauté trois étages, là où on ne comptait descendre que d'un ou de deux degrés. On est tout étonné du saut et de ne pas s'être fait plus mal. On se tâte et l'on n'a qu'une forte commotion et un très grand étonnement. Nous qui sommes poètes, c'est-à-dire des oiseaux sur la branche et qui ne tenons à rien, nous acceptons le monde comme il tourne [4]. » Dans cette disposition d'esprit fort calme, rien ne l'empêche de faire son métier de moraliste observateur. Quelle révélation sur la valeur politique de Guizot, « plus bête que Polignac [5] »! Comme Molé est calme, et comme on voit bien qu'au fond il trouve là dedans un bénéfice personnel : son Ministère désormais paraîtra la période brillante du régime et sa réputation en croîtra davantage! Au contraire, comme Thiers se désespère, parce que, lui, il n'avait pas encore atteint le faîte

[1] *Cahiers*, 91.
[2] *Ib.*, 75.
[3] *Ib.*, 83.
[4] *Ib.*, 80.
[5] *Ib.*, 76.



de sa vie politique et qu'il ne voyait de moyen d'y atteindre que dans le maintien du système parlementaire [1] ! Mais de tous les héros de Février, comme il convient, c'est à Lamartine que Sainte-Beuve s'attache surtout. D'abord, du premier mouvement, il est tout à l'admiration : « Je pardonne tout à Lamartine : il a été grand dans ces journées et il a fait honneur à la nature poétique [2]. » Seulement l'admiration n'est jamais bien durable dans l'âme de Sainte-Beuve. Selon son habitude de sonder les cœurs et les reins pour y chercher la tare secrète, le voilà bientôt qui fouille au fond de l'âme du poète-tribun, et qui amène au jour, petit à petit, tout ce qu'il peut en tirer d'ambition, de fatuité, d'inconstance contradictoire. Lui et les autres, il aspire à les démonter, à étaler sous nos yeux les motifs cachés et égoïstes de leurs actions même belles, même admirables [3].

Et puis, Sainte-Beuve est « artiste ». « Les choses lestement faites, galamment troussées, le séduisent. Et quoi de plus galamment troussé que cette affaire-là [4] » ? En spectateur désintéressé, il prend plaisir à faire ressortir l'universelle déconvenue : la déconvenue de Guizot, si hautain, si cassant, si entiché de lui-même : « J'ai toujours dit que Guizot était un grand professeur d'histoire ! Quelle leçon dernière il vient de nous donner là ! [5] » ; — la déconvenue de cette maladroite opposition constitutionnelle, qui a si sottement joué un jeu si dangereux, qui a allumé le feu sans se demander comment elle pourrait l'éteindre [6] ; — la déconvenue enfin de l'Europe entière, qui prend au sérieux ces folies, ces quiproquos invraisemblables, qui s'imagine assister à l'exécution de plans médités, alors qu'il n'y a que hasards et coïncidences [7]. Voilà une façon de philosopher sur les choses qui n'est pas d'un homme bien tremblant de peur.

Enfin Sainte-Beuve est « au fond Girondin et républicain par instinct. Il a l'humeur populaire, et à chaque émotion publique, le vieux levain se remue en lui [8] ». Ce qu'il voit là, c'est ce qu'après 1830, il appelait de ses vœux. C'est la continuation de cette révolution qu'il a tant souffert de voir rester inachevée : ses articles du *Globe* Saint-

[1] *Cahiers*, 87-90.
[2] *Ib.*, 76.
[3] *P. Cont.*, I, 376, sqq.
[4] *Cahiers*. 83.
[5] *Ib.*, 82.
[6] *Ib.*, 90.
[7] *Ib.*, 91, 92.
[8] *Ib.*, 84.

Simonien et du *National* semblent avoir été faits pour prédire et même pour provoquer cette nouvelle crise. Sans doute, depuis ce temps, il s'est bien calmé. Mais il ne s'est pas directement contredit et il peut se reprendre à ses espérances passées. « Nous sommes, dit-il, dans la chaudière d'Éson » : on en peut donc sortir rajeuni. Tout est remis en question : famille, mariage, propriété même, et encore « nous ne sommes qu'au commencement [1] ». Qu'en sortira-t-il ? Du bien, il l'espère. Il « assiste avec intérêt et sollicitude » à l'expérience. Il croit que le monde en masse s'est amélioré depuis quelques années ; il voit que « les intentions sont bonnes et les cœurs assez généreux ». Que seulement « notre sagesse se mette au pas », qu'on prenne garde aux « intrigants et à la curée [2] » qui ont fait avorter ou déshonoré 1830 ; et tout ira bien.

Je ne veux pas dire cependant qu'alors Sainte-Beuve soit tout à la joie. D'autres considérations troublent sa quiétude. « Il a quarante-quatre ans; il est délicat de santé, de nerfs, raffiné en goûts littéraires et en mœurs sociales; il est assis depuis des années, et ses habitudes sont en contradiction avec ses instincts [3]. » Par moments, il a peur de ne jamais plus retrouver, une fois la crise passée, toutes ces choses dont il jouissait avec délices : cette société raffinée, cette élégance de mœurs et de manières, ces agréments de la vie mondaine. Il se demande si l'on pourra un jour sortir de l'ignominie et de la platitude ou si l'on ne s'y enfoncera pas plus profondément [4]. Il sent que la fleur délicate de la culture littéraire et morale risque de se flétrir irrémédiablement dans cette tempête, et, un jour même, il écrit avec un sombre pressentiment : « Nous allons tomber dans une grossièreté immense ! [5] » Mais de telles craintes semblent passagères. Au fond, il a espoir : « Il n'avait pas l'imagination aussi noire qu'on la voyait à beaucoup de républicains de la veille, surpris et comme épouvantés de leur propre succès; il pensait qu'on s'en tirerait, qu'on s'était tiré de bien d'autres mauvais pas, qu'il y a plus d'un chemin de traverse dans l'histoire, et il attendait avec la curiosité de l'observateur... le développement des faits [6]. » Son activité littéraire n'était en rien troublée : il imprime son troisième volume de

[1] *Cahiers*, 84.
[2] *Ib.*, 81.
[3] *Ib.*, 84.
[4] *Ib.*, 85-86.
[5] *Ib.*, 86.
[6] *Chateaubriand*, I, 1-2.

Port-Royal; et c'est pour lui une affaire plus importante que le maintien du drapeau tricolore ou l'introduction du drapeau rouge. Avec un bel égoïsme de littérateur, il trouve au fond Lamartine un peu ridicule avec son dévouement et sa vantardise : il a « fait cent discours et embrassé cent mille hommes » ; mais, Sainte-Beuve, lui, venait de terminer un chapitre de son livre [1] ! Et puis sa place lui reste. Il n'y a aucune raison pour que le gouvernement l'en expulse : elle est trop modeste pour exciter beaucoup de convoitises. Enfin, ceux qui arrivent au pouvoir précisément, ce sont ses amis de « dix-sept ou dix-huit ans » ; c'est ce Jean Reynaud, ce Charton, avec lesquels il a dîné quelques jours auparavant en pleine révolution. Tout est pour le mieux : il n'y a qu'à laisser passer l'orage, et réparer ou refaire après, patiemment.

Il ne savait pas ce qui l'attendait. Voici que cet ami, qu'il avait vu avec tant de plaisir devenir ministre ou quasi-ministre, l'appelle en son cabinet. Il a « le visage consterné » ; il dit à Sainte-Beuve « qu'il se passe quelque chose de grave et que ce quelque chose le concerne, que des listes contenant le chiffre des sommes distribuées par l'ancien gouvernement, avec les noms de ceux qui les avaient reçues, listes que le ministère sortant (MM. Guizot, Duchâtel, etc.) avait déposées aux Tuileries pour y être revêtues de la signature du roi Louis-Philippe, y ont été saisies et que son nom s'y trouve... s'y trouve plusieurs fois..... pour une somme..... pour des sommes assez considérables ». L'accusation était tellement bouffonne que Sainte-Beuve se mit à rire ; mais Reynaud ne riait pas et son interlocuteur dut bien se convaincre que l'affaire était grave [2].

Cette histoire prit aux yeux de Sainte-Beuve une importance capitale. Comme intégrité pécuniaire, il était, il a toujours été irréprochable ; c'est, comme il le dit avec une fierté légitime, « son côté fort [3] ». Les soupçons injurieux qui pesaient sur lui, lui étaient d'autant plus pénibles : il avait cru que personne n'oserait un instant les accueillir et voilà qu'ils avaient acquis assez de force pour que les mieux disposés s'en émussent eux-mêmes : « Une affreuse calomnie m'atteint, écrivait-il avec douleur dans son journal. Voilà donc le prix de tant d'années de discrétion, de délicatesse et de désintéressement [4] ! » Il ne se contentait pas de gémir, il agissait pour se laver de toute tache. Après avoir adressé aux *Débats*

[1] *P. Cont.*, I, 381.
[2] *Chateaubriand*, I. 3, sqq.
[3] *Corr.*, I, 157.
[4] *Cahiers*, 93.

une lettre publique de protestation, que Jean Reynaud fit insérer au *Moniteur* pour confondre les « dénonciateurs du dedans [1] », il envoyait à Jean Reynaud personnellement une véritable confession. Il rappelait tout son passé de désintéressement ; il disait comment il avait vécu sans rien demander jamais à tous ses amis du pouvoir ; comment il avait logé dix ans dans une chambrette d'étudiant, donné sa démission de Secrétaire du Comité historique dès que la place avait tourné à la sinécure, refusé la croix à deux reprises, renoncé à la politique depuis sa rupture avec le *National,* montré une indifférence boudeuse pour les avances du pouvoir et du roi : comment enfin il n'avait ni besoin d'argent ni dette [2]. En cette note, qu'on sent très sincère, il accumulait les preuves morales ; mais les preuves morales ne suffisent pas : il en chercha d'autres. Il voulut d'abord, sans y parvenir, voir la liste où son nom figurait [3] ; il suggéra à Jean Reynaud tout un programme de recherches et dressa pour lui une liste de témoins à interroger [4] ; il alla faire visite au procureur de la république, à Carnot [5] ; il écrivit au commissaire du gouvernement près le tribunal de la Seine [6], au ministre de la justice [7] ; il s'adressa même à l'ancien ministre Duchâtel, réfugié à Londres [8]. Rien n'y fit : il ne put parvenir à tirer l'affaire au clair, et ses ennemis, Génin entre autres, se déchaînaient contre lui [9]. C'est bien plus tard seulement, lorsque la liste eût été publiée et qu'il eût vu en face de son nom : *cent francs,* qu'il s'expliqua l'affaire. Ç'avaient été sans doute les frais de réparation d'une cheminée qui fumait, en son logement officiel de l'Institut ; et la facture, présentée après clôture du budget, avait été soldée sur les fonds secrets [10].

Mais, dans les premiers temps, alors qu'il se débattait en vain sans pouvoir obtenir aucune explication, et même lorsque, de guerre lasse, il ne s'en occupa plus, il y « songeait toujours [11] » et il en gardait une amère rancœur. Cette blessure personnelle l'empêcha désormais de con-

[1] *Chateaubriand*, I, 3.
[2] *Corr.*, I, 154.
[3] *Chateaubriand*, I, 3.
[4] *Corr.*, I, 151-152.
[5] *Chateaubriand*, I, 3.
[6] *Corr.*, I, 157.
[7] *Ib.*, 159.
[8] *Ib.*, 161.
[9] *Chateaubriand*, I, 4, sqq.
[10] *Ib.*, 9.
[11] *Ib.*, 4.

templer le spectacle du désordre général avec la même sérénité. Tout devient sombre à ses yeux ; du jour où il s'est inopinément senti atteint, les malheurs publics lui paraissent de plus en plus effrayants, de plus en plus horribles. Il se convainc que la civilisation est à tout jamais perdue, et d'avance il la pleure : « Rien de plus prompt à baisser que la civilisation dans des crises comme celle-ci : on perd en plusieurs semaines les résultats de plusieurs siècles. La civilisation, la *vie* est une chose apprise et inventée, qu'on le sache bien... Les hommes, après quelques années de paix, oublient trop cette vérité : ils arrivent à croire que la *culture* est une chose innée, qu'elle est la même chose que la *nature*. La sauvagerie est à deux pas, et dès qu'on lâche pied elle recommence [1]. » Et le voilà qui vêt sa pensée de crêpes : « J'ai le deuil de la civilisation que je sens périr. Oh ! comme on comprend mieux en ce moment que c'est une invention délicate et sublime [2] ! » Ce fut bien pis, quand arrivèrent les terribles journées de Juin et que le sang coula à flots dans les rues de Paris. Alors il se désespère, et plus encore qu'il ne se désespère, il s'indigne. Ce Lamartine, que tout à l'heure il ne pouvait s'empêcher d'admirer, il l'accuse, il le rend responsable de tout : « Vingt-quatre Juin, horrible journée ! Lamartine et ses collègues abdiquent : ils ont régné par l'anarchie ; ils lèguent la guerre civile à la dictature. Ce régime Lamartine, malgré quelques beaux jours, sera aussi méprisé dans l'histoire que le ministère Laffitte. Tout ce qu'a fait Lamartine depuis le lendemain de la journée du 16 avril est ce qui a amené ce que nous voyons [3]. » Et dans sa fureur, il ose reprendre, pour le leur appliquer, le mot atroce que Chateaubriand avait jadis lancé contre Decazes : « Le pied leur a glissé dans le sang [4]. » Il est au comble de la douleur : « Tant de choses ont péri ! tant d'autres sont en train de s'abîmer en se transformant [5] ! » Dans sa correspondance privée, il pousse de véritables cris, il verse de véritables larmes : « Que de crises ! écrit-il à Collombet. Quel cauchemar immoral et prolongé ! Que de secousses sur notre poitrine à tous ! Nous réveillerons-nous enfin et retrouverons-nous la vie légère ? Pour vous, chrétiens, le malheur est plus facile à porter : vous avez l'éternité devant vous et vous prenez

[1] *Cahiers*, 99.
[2] *Ib.*, 103.
[3] *Ib.*, 104.
[4] *Ib.*, 104.
[5] *P. Litt.*, III, 509. — Cf. *N^elles Corr.*, I, 115.

tous les maux d'ici-bas comme les inconvénients d'un court voyage en diligence. Pourtant, c'est trop [1] ! »

La malencontreuse histoire des cent francs n'eut pas seulement pour effet de lui apporter des émotions pénibles et de le disposer à voir d'un regard plus pessimiste les convulsions de la société : elle le priva encore de sa place de Conservateur à la Mazarine. Dès la première minute, au sortir de chez Reynaud, il s'était résolu à donner sa démission : « Je vais reprendre ma vie de peine et de labeur, mais avec toute ma liberté, tout le sentiment de ma liberté [2]. » Il savait bien que Reynaud et Charton étaient convaincus de son innocence. Mais il savait aussi combien l'opinion crédule est prompte à accepter, lente à rejeter des soupçons de ce genre. « Il ne voulait pas s'exposer avec d'autres, qui eussent été moins bienveillants, à de pareils interrogatoires, à des explications semblables. » Ils insistèrent pour qu'il retirât cette démission, et, tout en la maintenant en principe, il se laissa convaincre de la différer un peu. Il le fit d'abord par égard pour eux. Il ne voulait pas leur faire l'affront de les associer à ses ennemis, et il leur promit de ne s'en aller qu'en même temps qu'eux. Il cédait aussi à de légitimes préoccupations personnelles. Une fois démissionnaire, il lui faudrait vivre de sa plume, et la littérature « était, pendant l'année 1848, une de ces industries de luxe qui furent frappées à l'instant d'interdit, de mort provisoire [3]. »

En attendant, il cherchait partout, à Londres, en Amérique même [4], un « moyen de subsister ». Il le trouva par hasard. Un éternel candidat à l'Académie, Casimir Bonjour, lui demanda de la part de Firmin Rogier, ministre de Belgique à Paris, le nom d'un homme de lettres qui accepterait la place de professeur de littérature française à Liège. Sainte-Beuve saisit la balle au bond et s'offrit lui-même [5]. L'affaire n'alla pas toute seule : il trouva des oppositions, mais il trouva aussi des soutiens [6]. Alors, envoyant sa démission définitive au nouveau ministre, de Vaulabelle, il partit pour Liège, en octobre 1848 [7].

[1] 7 juin 1848 (Latreille et Roustan, 239). — Cf. Rambert, *J. Olivier*, 370.
[2] *Cahiers*, 93.
[3] *Chateaubriand*, I, 6.
[4] *Revue des Revues*, 15 septembre 1898, p. 586, sqq.
[5] *Chateaubriand*, I, 7.
[6] *Ib.*, 16.
[7] *Ib.*, 7.

II

Sainte-Beuve entra en fonctions et prononça son discours d'ouverture le 30 octobre 1848. Il y annonçait deux cours différents. L'un, plus spécialement destiné aux étudiants, devait embrasser « la littérature française dans son cadre classique et régulier, à la prendre dès ses origines et à la mener aussi avant que possible à travers les grands siècles » ; il allait de Villehardouin à Buffon [1]. L'autre, ouvert au grand public, et qui « entamerait l'étude littéraire approfondie des cinquante premières années du siècle », devait porter sur une époque toute vivante : Sainte-Beuve essayait d'y poser les fondements de l'histoire littéraire à partir de 1800, en prenant comme centre de cette étude Chateaubriand et son Groupe [2]. Du premier cours, il n'a gardé que des « notes et d'utiles souvenirs [3] » ; le second, comme on sait, a donné tout un livre.

Cette « campagne de Sambre et Meuse » ressemble par bien des côtés à la campagne des Alpes que Sainte-Beuve avait entreprise onze années auparavant à Lausanne. Maintenant comme alors, c'étaient des ennuis personnels qui avaient décidé Sainte-Beuve à partir pour l'étranger : il voulait au loin travailler et produire, parce que produire « est la meilleure des consolations [4] ». Maintenant comme alors, il était accompagné à son départ par les huées de la presse : ce n'était plus pour ses essais poétiques qu'on le raillait, mais c'était pour sa conduite politique et sa prétendue lâcheté. Maintenant comme alors, il ne trouvait pas un auditoire uniformément disposé à la bienveillance. Un ancien ami et protégé avait mené contre lui une violente campagne [5]. Sa nomination « avait excité un petit ou même un gros orage [6] », et on avait « publié à Bruxelles et à Liège d'incroyables brochures contre lui [7] » ; la sévérité du *Nouvelliste vaudois* était dépassée. Maintenant comme alors, il rédigeait toutes ses leçons : il dit encore qu'il ne lisait pas, qu'il parlait ; mais, dès la fin du cours, un livre était prêt, qui reproduisait « à très

[1] *Chateaubriand*, I, 14, 27.
[2] *Ib.*
[3] *Ib.*, 14.
[4] *Ib.*, II, 305.
[5] Cf. *Revue des Revues*, p. 589 et G. Michaut, *Sainte-Beuve et Michiels* (*Quinzaine*, mai 1903).
[6] *Chateaubriand*, I, 16.
[7] *Ib.*, 7.

peu près », le cours [1], avec une unique addition dans le texte [2]. Maintenant enfin et comme alors, il emporte avec lui une rancune acharnée contre celui qui avait trahi ses espérances. Jadis, c'était Lamennais, dont il avait espéré vainement obtenir la vérité religieuse et à qui il faisait payer sa désertion. Cette fois-ci, c'est Lamartine, qui lui avait fait espérer la tranquillité sociale, et qui, par faiblesse, par ambition, par excessive confiance en lui-même, n'avait pu ni la lui assurer, ni l'assurer à la France : et il prétend bien que Lamartine lui paiera cette déception. Singulière, en effet, et singulièrement obstinée est l'acrimonie de Sainte-Beuve envers le poète. Dès son *Discours d'ouverture*, il lance contre lui de sévères insinuations [3]. Dans son cours même, il ne manque aucune occasion, — ou il les fait naître, — de lui dire des choses désagréables. Il lui reproche sa négligence d'historien démagogue [4]. Il lui reproche l'égoïsme de sa politique à la René : « Les poètes selon René sont les plus dangereux de tous : ils entrent avec ravissement dans le mois des tempêtes ;... ils seraient tentés à la moindre contrariété... de mettre le feu au vaisseau et de s'engloutir, eux et tout l'équipage, c'est-à-dire la société tout entière... pour avoir une belle mort sur l'Océan [5]. » Il lui reproche d'être infidèle à ses premières et « belles douleurs » poétiques [6]. Il lui reproche d'avoir souillé de « flaques de sang » bien des pages de « l'énervante et coupable *Histoire des Girondins* [7] », d'y avoir « terni sa blancheur [8] », et il s'écrie : « O noble muse du poète, je ne vous l'ai point encore pardonné ! Pourquoi s'être allé faire dangereuse et racoleuse de masses, sous prétexte de pouvoir un jour, quand tout sera à bas, devenir utile [9] ? » Il lui reproche, dans la première partie de sa carrière, la fatuité un peu béate qui gâte ses plus belles pages [10] ; dans la seconde, cette désertion de la poésie que lui a conseillée la seule ambition, — et une ambition maladroite, qui sacrifie la gloire éternelle du littérateur à la popularité passagère du politicien [11]. En un

[1] *Chateaubriand*, I, 15.
[2] *Ib.*, 365.
[3] *Ib.*, 35.
[4] *Ib.*, 78.
[5] *Ib.*, 107.
[6] *Ib.*, 137.
[7] *Ib.*, 242.
[8] *Ib.*, 311.
[9] *Ib.*, 242.
[10] *Ib.*, II, 36.
[11] *Ib.*, II, 53, 54.

mot, il le poursuit avec un véritable acharnement : on voit bien que c'est un ancien ami !

Mais, à bien d'autres égards, l'état d'esprit avec lequel il arrivait à Liège était très différent de celui qu'il avait apporté à Lausanne. En Suisse, malgré tous ses chagrins et ses désillusions, il avait l'âme encore pleine d'espérance. Il se sentait jeune, et il nourrissait l'espoir de fixer sa vie dans un amour légitime et plus heureux. Il aspirait à trouver une vérité consolante et fortifiante, et il croyait possible de la trouver. Il avait foi dans les hommes et dans les choses, et il les voyait dans l'avenir s'entendre ou s'arranger selon ses vœux. Il aimait son sujet enfin, — au début du moins, — et il y portait toute sa tendresse, toutes ses intimes complaisances. Maintenant, il n'a plus rien de tout cela.

D'espérances privées, il n'en a plus. Voilà longtemps que la fille du général Pelletier a tué son rêve : depuis, il n'en a plus guère formé d'autre. Il a cherché dans ces « continuels égarements », qu'il avoue, une compensation dont il ne peut guère s'enorgueillir. S'il a eu des consolations plus innocentes, il a mal su en jouir : il a attendu de les avoir perdues pour les apprécier à leur juste prix [1]. Et il est tout triste de les avoir perdues.

D'espérances religieuses, il n'en a plus. Naguère encore, il avait conservé la sensibilité chrétienne : « Une vie sobre, un ciel voilé, quelque mortification dans les désirs, une habitude recueillie et solitaire, tout cela le pénétrait, l'attendrissait, l'inclinait insensiblement à croire [2]. » Mais, c'est fini. De cette disposition-là, il n'a plus guère que le souvenir et le sentiment poétique : la poésie, non du christianisme, mais du jansénisme [3], voilà ce qui l'émeut, d'une émotion purement littéraire et qui ne touche point au profond de l'âme. Combien elle est superficielle, nous le voyons bien, lorsqu'il discute avec Eynard le cas de Mme de Krüdner : « Il ne croit plus qu'à la physiologie [4] » et méprise tout le reste. Et l'article ainsi préparé, de quelle inspiration il est animé ! On ne peut rien imaginer qui jure davantage avec le ton des premiers volumes de ***Port-Royal,*** que cette analyse sceptique et ironique. Ses désaccords même, avec Eynard, sont bien instructifs. Eynard n'a pas osé parler à M. de Frégeville de ses amours

[1] *Chateaubriand*, I, 15.
[2] *Ib.*, 89.
[3] *Ib.*, 291-292.
[4] *Nelle Corr.*, 116.

avec Mme de Krüdner pour ne pas « humilier un vieillard »; Sainte-Beuve se récrie comme s'il se sentait personnellement atteint de ce mot. Ou bien Eynard flétrit la mort du prince de Ligne, atteint de fièvre et de délire et brusquement enlevé, après une nuit passée dans l'attente d'un rendez-vous galant, à quatre-vingt-un ans. Et, Sainte-Beuve répond, d'un ton vif et péremptoire, que cette mort est des plus « aisées et des plus douces ». « Évitons les exagérations, ajoute-t-il. Il est deux points qui m'ont toujours choqué chez mes meilleurs amis, les jansénistes, c'est quand ils insistent sur la damnation des enfants morts sans baptême et sur celle des vieillards morts sans confession. M. Eynard, qui est peut-être choqué de ces deux duretés autant que nous, n'a pas besoin à son tour, pour nous toucher, de recourir aux couleurs outrées, ni aux contrastes. Pour nous convier à bien mourir, qu'il nous peigne une belle mort et qu'il ne nous présente pas surtout comme affreuse une fin que beaucoup d'honnêtes gens non croyants seraient plutôt tentés d'envier [1]. » — Tant pis pour eux! Mais qu'elles sont loin ces effusions religieuses de jadis! Qu'il est loin ce souci pieux qu'il avait d'expliquer, d'atténuer les excès de doctrine ou de pratique des jansénistes! Qu'il est loin l'effort qu'il faisait pour comprendre et, en quelque manière, partager leurs saintes dispositions! Maintenant, pour lui, ces gens-là et ceux qui les suivent, ce ne sont que des « fanatiques [2] ».

D'espérances politiques, Sainte-Beuve n'en a pas davantage. Il s'est « convaincu de ce résultat d'observation morale : les hommes sont une assez méchante et plate espèce; il n'y a de bons que quelques-uns, et ceux-là, il faut les extraire et les entretenir par des soins continus, sans quoi ils se détériorent »; et, de ce jour, « toutes ses idées politiques ont changé [3] ». Si le moraliste a commencé à tuer en lui le girondin, le littérateur l'achève. Il n'a plus confiance en la liberté; il a vu qu'elle est funeste au goût; et le goût est ce qu'il aime le plus au monde; il lui sacrifiera allègrement la liberté [4]. Il accepterait n'importe quel régime qui assurerait la tranquillité générale et le maintien de la civilisation. Mais, que peut-il espérer? « Les conditions de la société ont été remises en question et les fondements de l'édifice

[1] *P. Litt.*, III, 290-292.
[2] Olivier, 209. — Le récit de son emportement par Olivier est bien significatif.
[3] *Cahiers*, 107, 108.
[4] *Chateaubriand*, I, 58, 59, note.

ont été de nouveau exposés à nu [1] »; l'année 1848 est « une année folle et fatale »; le « monde est en démence » et il ne voit pas la fin s'annoncer [2]. Il prévoit, « il embrasse l'avenir qui, pourtant, ne lui appartient plus »; et l'avenir s'annonce lugubre, et lui, il « va le front baissé », le « deuil dans le cœur [3] ».

D'espérances littéraires enfin, Sainte-Beuve n'en a plus non plus. Comme sa tendance a toujours été de le faire, il réduit tout l'effort du romantisme à renouveler la forme d'art, à « retremper la langue, à lui donner plus de franchise, plus de mouvement et d'abandon, à créer en peignant [4] » ; l' « acquisition véritable, la conquête » dont il le loue, c'est d'avoir enseigné à décrire : encore, avoue-t-il, qu' « il y a de l'abus [5] ». C'est bien peu, cette unique conquête, après de si hautaines déclarations et des guerres si bruyamment menées. Mais rien ne lui permet d'augurer que d'autres conquêtes suivront celle-là, que l'art vrai, pur, délicat, fera de nouveaux progrès. Au contraire, avant même cette crise qui vient d'aggraver le mal, les nobles ambitions de l'artiste avaient déjà disparu : on n'écrivait plus pour l'élite, mais pour la foule. « Les grands écrivains que la France possède, les romanciers célèbres, qu'ont-ils fait depuis quelques années? Ils se sont mis, à partir d'un certain jour, à ne plus écrire que pour une classe plus nombreuse qu'éclairée ; ils ont voulu accaparer le nombre plutôt que se concilier la qualité : *la quantité plutôt que la qualité* a été leur devise..... Chacun a voulu la grosse gloire, plutôt que la grande..... Presque tous les hommes célèbres aiment encore mieux la banalité que la gloire. Ils prennent l'étendue et la masse pour la puissance. Où est-il celui qui saura unir la vraie puissance avec la délicatesse [6]? » Et, où sera-t-il, à plus forte raison, désormais? La grossièreté envahit tout; la délicatesse vraie s'en va; le culte désintéressé de l'art disparaît. « Aujourd'hui, je ne vois plus que des individus épars, quelques-uns seulement ambitieux, poursuivant la chimère universelle et voulant autour d'eux des servants et des créatures, ou encore, je vois des littérateurs coalisés en vue des seuls intérêts du métier. Et ceux qui n'aiment que le beau, les pures

[1] *Chateaubriand*, I, 285.
[2] *Ib.*, 15.
[3] *Cahiers*, 103.
[4] *Chateaubriand*, II, 172.
[5] *Ib.*, 338.
[6] *Ib.*, I, 78.

lettres, les seules Muses, souffrent à part, s'écriant et gémissant comme Philoctète sur le rivage solitaire [1]. » Pour lui, il « étouffe », à se sentir comme « un La Rochefoucauld, naissant » juste à l'heure où « la société est sourde à la finesse », où « le monde moral est devenu grossier »; il étouffe et se désespère [2].

C'est pourquoi il demande au travail de lui donner les consolations dont il a besoin. Il est venu « vivre toute une année avec les illustres et aimables morts, Villehardouin, Joinville, Froissard, Commynes, Montaigne, tous en foule et à la fois, jusqu'à Buffon et Chateaubriand, les accueillir en lui, les entendre, les interpréter, se mêler plus intimement que jamais à eux et oublier, s'il se peut, dans leur commerce, les sottises et les misères du présent [3] ». Si la fatigue de son double cours, et d'autres causes encore, ne l'avaient forcé à renoncer prématurément à l'hospitalité bienveillante des Liégeois, il en aurait joui plus longtemps : c'était son intention première [4].

Gagner sa vie et oublier son mal, c'étaient donc là deux motifs de son exil. Étaient-ce les seuls? Non certes. Il y en avaient d'autres et plus importants peut-être, ou du moins qui se trahissent plus dans son œuvre et la caractérisent davantage — malheureusement.

Lorsqu'au premier moment l'idée lui vint de démissionner, nous avons noté ce mot qui lui échappe : « Je vais reprendre ma vie de peine et de labeur, *mais avec toute ma liberté, tout le sentiment de ma liberté* [5]. » Il y a là un aveu. Sainte-Beuve, dans les « années heureuses » qui ont suivi son retour de Lausanne, s'était imposé, comme ligne de conduite, de « tenir à l'approbation morale jusqu'à concurrence de son indépendance », de « vouloir plaire et rester libre [6] ». Mais c'est une tâche difficile à réaliser. Peut-on plaire en restant absolument libre envers ceux à qui l'on veut plaire? Ce n'est pas toujours possible, et Sainte-Beuve le vit bien. Son nihilisme religieux, pouvait-il hautement l'exprimer, sans choquer le monde où il était reçu, sans

[1] *Chateaubriand*. II, 138.

[2] *Ib.*, I, 349.

[3] *Ib.*, 14. — Cf. *Cahiers*, 107 et sa lettre du 9 mars 1857 (inédite) : « La vie pour moi s'est brisée à partir d'un certain coude du chemin. Je me suis fait travailleur, homme de peine; j'y mets mon honneur, j'en fais ma distraction. C'est ainsi que j'en suis venu à me passer du bonheur, et à ne pas mourir du regret des choses perdues. » Voir aussi la pièce : *Si je ne chante plus...* (*Poésies*. I, 282).

[4] *Chateaubriand*, I, 15.

[5] *Cahiers*, 93.

[6] *Chateaubriand*, I, 6.

y blesser les convenances obligées, sans avoir l'air de faire un éclat discourtois ? Non ; et la preuve c'est qu'il s'était abstenu de le manifester d'une manière ouverte. Assurément, il n'avait pas manqué de sincérité ; il n'avait pas affecté des croyances qu'il n'avait point ; il n'avait pas dupé ses amis. Mais enfin, pour leur complaire, il avait dû éviter dans ses articles d'exposer ses idées religieuses, ou, quand il avait été amené à le faire, il avait dû y mettre toutes les réticences, les atténuations, les précautions possibles. Et ses véritables doctrines politiques, les avait-il librement publiées ? Loin de là. Au moment même où il aspirait au fond de son cœur à une dictature qui maîtrisât, et, au besoin, malmenât un peu la « méchante et plate espèce » des hommes, il semblait, au contraire, presque rallié au régime parlementaire en vigueur. Qu'il ait caché à ses amis mondains, aux Rémusat, aux de Broglie, aux Molé, son pessimisme et son scepticisme, je ne le crois pas. Mais il a pensé devoir à ses relations, — et à sa place officielle, — de les garder pour l'intimité, de les dérober au grand public : là encore, il a restreint sa liberté. Et ses véritables jugements littéraires, enfin, les a-t-il toujours librement énoncés ? A l'égard d'un grand nombre, oui, nous l'avons vu. Mais il en restait d'autres que sa vie d'alors, avec les obligations qu'elle lui créait, l'a forcé de ménager.

> J'ai eu l'honneur, dit-il, de voir souvent M. de Chateaubriand dans les vingt dernières années de sa vie, et même celui de le louer quelquefois..... Depuis 1834, une influence aimable m'a tout à fait paralysé..... et n'a plus laissé place sous ma plume au jugement proprement dit. J'avouerai avec franchise que, depuis cette heure, *je n'ai jamais été libre* en venant parler en public de M. de Chateaubriand. Les amis qui m'ont introduit, pour la première fois, auprès de Mme Récamier, savent bien que c'était là ma crainte et que le critique en moi résistait : mais un si doux charme attirait d'ailleurs vers cette femme gracieuse qui s'était consacrée à René vieillissant, qu'il fallut bien céder en définitive et faire comme tous ceux qu'elle a vaincus. Quand un critique cède pourtant et qu'il se laisse aller à son plaisir, ce n'est jamais pour lui sans conséquences : c'est en louanges qu'il doit payer son écot [1].

Il avait eu beau résister plus d'une fois, insinuer ses réserves, le fait est qu'en littérature même il était forcé de biaiser, de dissimuler, de taire [2].

[1] *Chateaubriand*, I. 18.

[2] Cf. *Lettre* VII à Gaullieur (14 avril 1844) : « J'ai... observé une rigoureuse discrétion tant en ce qui pouvait toucher Charlotte qu'en ce qui atteignait Mme de Staël. Le contraire eût été très mal pris ici, et même *je n'aurais pu, en aucune sorte, me le permettre, lié comme je le suis socialement avec la famille de Mme de Staël.* »

Or, maintenant, affranchi tout d'un coup et sans l'avoir voulu, il sent combien lui étaient lourdes les chaînes dont on l'avait doucement lié; et, puisqu'elles sont une fois rompues, il ne veut plus les reprendre. Il est maintenant encore l'homme qui écrivait jadis :

> Osons tout et disons nos sentiments divers :
> Nul moment n'est plus doux au cœur mâle et sauvage,
> Que lorsqu'après des mois d'un trop ingrat servage,
> Un matin, par bonheur, il a brisé ses fers!

Et comme jadis, il s'écrie du même ton :

> O joie! O cri d'orgueil! O liberté rendue [1]!

Maintenant, il entend faire une enquête sérieuse et sans complaisance : il entend « y regarder de près, se rendre compte des hommes comme il les a vus, comme il les voit, ne pas les prendre comme ils le voudraient d'après leur pose en public et dans l'ensemble de leurs lignes ». Maintenant, il veut se donner le plaisir de dire tout net, tout haut, les résultats de cette enquête : « Dégagé de tout rôle et presque de tout lien, observant de près, depuis bientôt vingt-cinq ans, les choses et les personnages littéraires, n'ayant aucun intérêt à ne pas les voir tels qu'ils sont, ... il regorge de vérités. Il en dira au moins quelques-unes. C'est la seule satisfaction de l'écrivain sérieux dans la dernière moitié de sa vie [2]. » Et, « comme il est persuadé depuis des années qu'il n'y a de bonne critique *écrite* possible que hors de France [3] », que « la liberté de la presse véritable à cet égard ne commence qu'à la frontière [4] », il veut profiter de l'indépendance littéraire dont il jouit à Liège pour « développer son jugement en toute liberté et sans manquer à ce qu'il croit les convenances [5] ». Ce qu'il a fait en secret dans la *Revue suisse*, il veut le faire publiquement, dans un livre avoué, mais professé d'abord et essayé à l'écart, en Belgique.

Mais obéit-il seulement à ce désir, après tout légitime, de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité? Des sentiments un peu moins purs ne se mêlent-ils pas à ce sentiment-là? Je le crains; et la rancune me paraît gâter un peu sa franchise. Il a une rancune générale contre

[1] *Poésies*, I, 217.
[2] *Chateaubriand*, II, 56.
[3] *Ib.*, I, 19.
[4] *N^elle Corr.*, 118.
[5] *Chateaubriand*, I, 19.

tout ce monde, qui l'a garrotté de tant d'insensibles chaînes. Honteux d'avoir un peu perdu de son indépendance, il s'irrite contre ceux qui la lui ont fait perdre, qui l'ont compromis aux yeux de quelques-uns et à ses yeux, qui, indirectement, l'ont exposé aux calomnies fâcheuses : sans eux, il n'aurait jamais été fonctionnaire et jamais il n'aurait été inscrit sur la liste des fonds secrets. Et il avoue quel soupir de soulagement il pousse maintenant que tous les liens sont brisés [1]. Il a aussi contre Chateaubriand une rancune ou plusieurs rancunes particulières. — C'est d'abord la rancune du romantique. Le Cénacle s'était réclamé de Chateaubriand ; mais le « Sachem » n'avait accepté que de mauvaise grâce cette postérité littéraire. En vain l'avait-on couvert de fleurs; en vain l'avait-on proclamé le chef et le maître; en vain lui avait-on délégué Sainte-Beuve lui-même comme « critique-truchement » ; il « n'était guère favorable » à la jeune école romantique [2]. Sainte-Beuve ne le lui a pas pardonné. Il relève avec aigreur ses railleries pour les romantiques [3]; dans sa préface, pour mieux s'excuser de ses sévérités, c'est cette raison-là qu'il allègue : Il a « ressenti combien, en toute circonstance, M. Chateaubriand s'est montré peu favorable et même contraire à l'ordre d'idées et d'efforts poétiques auxquels la jeunesse de Sainte-Beuve s'est associée et que sa vieillesse à lui, Chateaubriand était faite pour accueillir, puisque la source avait jailli sous son ombre et comme entre les pieds du vieux chêne [4] ». — Il y avait aussi dans Sainte-Beuve la rancune du philosophe. Chateaubriand ne s'est pas contenté de réfuter dans le *Génie du christianisme* l'école sensualiste du XVIIIme siècle, il en a aussi vivement stigmatisé dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* les principaux coryphées. Ces jugements sévères ont produit sur Sainte-Beuve une « impression pénible ». Partageant les idées de « ces hommes de 89 », il se sent touché de tout ce qui peut les discréditer; et, c'est lui-même qui nous le dit, il veut « venger » Chamfort et Ginguené [5]. — De plus, ces philosophes ridiculisés ou déshonorés, ce sont des hommes de talent en face d'un grand homme ; de les voir ainsi maltraités, une autre rancune s'élève en l'âme de Sainte-Beuve, celle des « médiocres » contre le génie qui les écrase. Il y a onze ans, le *Nouvelliste vaudois* disait de Sainte-

[1] *N. Lundis.*
[2] *P. Cont.*, I, 76.
[3] *Chateaubriand*, II, 119.
[4] *Ib.*, I, 18.
[5] *Ib.*, 115.

Beuve : « Nous ne l'élevons pas à la hauteur de Chateaubriand... » Ce sont des choses cuisantes qui restent; et Sainte-Beuve, évidemment, en a encore un ressentiment secret, peut-être inconscient, lorsqu'il s'écrie : « Si j'entends prononcer un jugement saillant, en termes pleins d'éclat, tombé de haut, mais dur, écrasant, injuste, *j'en souffre* et mon devoir est de rétablir les faits et la vérité, ne fût-ce que relativement à des littérateurs estimables et secondaires qu'on veut sacrifier. Estimables! — Mais en effet, *ils n'ont eu que l'estime et c'est pour cela qu'il ne faut pas la leur ravir!* Le génie d'un grand écrivain a bien des droits et des prérogatives, mais il n'a pas ce droit-là [1] ! » — Enfin, l'« enchanteur » a « dévoré à petit feu [2] » des femmes charmantes, de « grandes dames », comme disait Dumas, des comtesses, des marquises; ce « Jupiter s'est plu à consumer toutes les Sémélés [3] »; gentilhomme séduisant et poétique, il traînait tous les cœurs après soi. Le plébéien laid, pauvre, tant de fois rebuté, envie ces bonnes fortunes; et sa mauvaise humeur, — à son insu peut-être, — s'en augmente.

Ainsi, Sainte-Beuve aborde son auteur avec des dispositions hostiles. Il a l'intention visible et avouée de le rabaisser. Car « il n'est plus temps de le dissimuler, les écrivains de notre âge ont été, en général, placés trop haut » : c'est une phrase de Chateaubriand lui-même, et c'est la première épigraphe que Sainte-Beuve choisit pour son ouvrage. Que Chateaubriand a été « placé trop haut » comme écrivain et comme homme, c'est donc ce qu'il veut amplement nous démontrer.

On comprend bien que Sainte-Beuve ne s'en va pas déclarer nulle la valeur littéraire de Chateaubriand. Cela serait trop sot et le discréditerait lui-même. Cela ne serait pas prudent. Pour faire descendre même un Béranger du piédestal où ses contemporains l'avaient juché, il faudra bien du temps et des efforts : à plus forte raison, René ne peut être déboulonné ainsi. Et enfin, cela ne serait même pas dans les intentions de Sainte-Beuve, car, avec tous ses défauts d'esprit et de cœur, il avait le culte de l'art et l'amour de la vérité. Aussi, lorsqu'il y a lieu, ne marchande-t-il pas les éloges à Chateaubriand. Il proclame qu'à le perdre, la littérature française aurait perdu des « trésors », qu'elle aurait perdu surtout « une direction et une impulsion puissantes [4] ». Il admire l'harmonie et le nombre de son style : « C'est par cette

[1] *Chateaubriand*, I, 118.
[2] *Ib.*, II, 395.
[3] *Ib.*, I, 380.
[4] *Ib.*, 143.

harmonie, non moins que par l'éclat des couleurs que Chateaubriand est grand poète et grand magicien. A l'aide des sons et de certains mots bien placés, il produit des effets d'enchantement. Quand on sait tirer de tels effets de la prose, on a presque le droit de dédaigner les vers [1] »; et il s'extasie sur ses images, la magie de ses trouvailles, ses expressions créées [2]. Quand il a cité une de ses belles pages, il n'hésite pas à déclarer : « En prose, il n'y a rien au delà [3]. » Mais c'est *René* surtout qu'il loue avec enthousiasme; dans son émotion, retrouvant pour une heure son inspiration lyrique, il se confesse, il s'écrie :

Non, ce n'est jamais nous, o René, qui parlerons de vous autrement que nous avons accoutumé : nous sommes vos fils. notre gloire est d'être appelés *votre race*. Notre enfance a rêvé par vos rêveries, notre adolescence s'est agitée par vos troubles et le même aquilon nous a soulevés. Quand le Génie de la prière et de la foi est venu vers nous, un rameau à la main, c'est par vous qu'il nous est apparu : il avait un éclat tout nouveau qui nous a séduits. Comme vous, nous avons pleuré, nous avons accueilli puis rejeté la pensée sinistre comme vous; nous nous sommes agenouillés encore une fois devant le Dieu de nos mères et nous avons encore cru un moment que nous croyions. Et quand l'orage et la bise sont revenus, nous avons encore oscillé comme vous, nous avons essayé de tous les cultes généreux et de toutes les pensées que l'imagination voudrait assembler dans un même cœur. Nos inconstances ont été les vôtres. Ne soyez jamais renié par votre race, ô René! Soyez, dans cette tombe tant souhaitée, à jamais honoré par nous [4]!

Seulement, il y a aussi le revers de la médaille. Même au point de vue littéraire, Sainte-Beuve montre à Chateaubriand un minimum d'indulgence. Je ne parle pas des réserves qu'il fait sur l'*Essai sur les Révolutions :* les défauts de jeunesse dont ce livre est marqué suffisent à les expliquer [5]. Je ne parle pas non plus de son appréciation sur l'art « composite » des *Martyrs* [6] : l'artificiel de ce poème en prose la provoque amplement. Mais il y a des critiques plus aiguës, qui atteignent le fond même du talent littéraire de Chateaubriand, et sur lesquelles Sainte-Beuve insiste avec âpreté : le manque de goût d'abord, ou, pour mieux dire, la manie de rassembler dans un même tableau des choses invraisemblables parce qu'elles sont frappantes et qu'elles font

[1] *Chateaubriand*, I, 226.
[2] *Ib.*, 234-236.
[3] *Ib.*, 405.
[4] *Ib.*, 389.
[5] *Ib.*, 152.
[6] *Ib.*, II, 57.

« groupe ». Cet « excès. cet abus de sa manière », Sainte-Beuve les signale vigoureusement, et leur donne peut-être plus d'importance qu'elles n'en ont dans l'ensemble [1]. Mais surtout, avec persistance, avec sévérité, il note l'habitude qu'a Chateaubriand d'écrire par morceaux : son œuvre, dit-il, se compose « toujours de pièces et de morceaux, de très beaux morceaux, mais qui ne réussissent à faire qu'un ensemble haché, saccadé. Il y a du grandiose, mais à tout moment brisé. un grandiose qui casse à tout coup. Sa force trahit par là moins encore la fatigue que la négligence [2] ». Et il faut croire que ce défaut lui a paru grave, à voir le nombre de fois qu'il y revient et les conséquences littéraires — ou morales — qu'il en tire, au détriment de son auteur [3]. Et enfin, lorsqu'il faut porter sur lui un jugement définitif, alors Sainte-Beuve, avec une sévérité vraiment outrée, finit par le rabaisser au *troisième* rang des artistes : « Tel a été Chateaubriand, non pas un des véritables grands artistes des beaux siècles, non pas un des tout premiers, *ni même des seconds en beauté,* mais un de ceux qui viennent immédiatement après ceux-là, et qui, en toute carrière, laisseront le plus de traces d'eux-mêmes et le plus de souvenirs sur cette pente de la décadence, sous les regards d'une postérité qui ne saura plus bien où est le vrai beau [4]. » — « Ni même des seconds en beauté ? » Vraiment, c'est trop ; et Sainte-Beuve, s'il n'eût cédé à aucune prévention ou à aucune rancune, n'eût pas écrit ce mot injuste.

Encore Sainte-Beuve épargne-t-il en Chateaubriand le littérateur. Mais l'homme, comme il le maltraite, comme il le rabaisse, je dirai même comme il cherche à le déshonorer ! On sait que *Chateaubriand et son Groupe*, prêt à être publié en 1849, a finalement été retenu sous clef jusqu'en 1860. Sainte-Beuve n'y avait ajouté que des notes [5] ; mais des notes où il reprenait, renforçait, aggravait ses accusations. Je ne me servirai ici que du texte, puisque seul il est sûrement contemporain de l'époque que j'étudie : il suffit d'ailleurs.

Sainte-Beuve ne croit pas à la sincérité de Châteaubriand. — Oh ! il faut s'entendre : le critique psychologue ne s'en va pas crier au mensonge pur et simple ; il sait que les hommes sont plus compliqués. Non, lui tout le premier, il proclame la sincérité *littéraire* de Chateau-

[1] *Chateaubriand*, I, 207.
[2] *Ib.*, 159.
[3] *Ib.*, I, 153 ; I, 316 ; II, 20, etc.
[4] *Ib.*, II, 58.
[5] *Ib.*, I, 8.

briand, « sa sincérité d'artiste et d'écrivain ». Il admet que, en certains cas, « sa tête s'est échauffée et montée » et qu'alors il a cru être véridique dans ses récits ou dans ses confessions [1]. Il « accorde quelque chose à la magie du talent »; il lui permet d'être, non pas le miroir vulgaire qui reproduit, mais le miroir enchanté qui compose et crée. Mais cette sincérité superficielle, cette sincérité d'imagination, cette « demi-sincérité » est la seule que Sainte-Beuve admette. Pour lui, Chateaubriand, dupe parfois de ses désirs, plus souvent de son imagination, refait les choses après coup et arrange sa vie tout entière au gré de ses caprices, ou, qui pis est, pour les besoins de son attitude et de son rôle. Toutes les fois qu'il le peut, Sainte-Beuve jouit de le prendre en flagrant délit d'erreur plus ou moins consciente. Chateaubriand, qui a admiré Jean-Jacques, s'en détache. Soit. « Mais si M. de Chateaubriand, au moment où il juge Jean-Jacques avec sévérité, ajoute qu'il n'a jamais pensé comme lui et le prend sur un ton de hauteur et de dédain qui sent un fond de mépris, je l'arrête, et j'ai droit de lui opposer ses aveux, ses hommages d'autrefois. Si, en présence des mêmes faits, des mêmes souvenirs, il substitue la malveillance à la bienveillance, j'ai droit de lui en demander compte [2]. » Et, en effet, il lui en demande compte. Chateaubriand décrit ses longs voyages d'Amérique. Sainte-Beuve n'a pu vérifier tous ces détails : il n'a pas lu les rigoureuses études de M. Bédier; mais sa défiance spontanée est telle qu'il a soin du moins de signaler que certains ont accusé Chateaubriand de n'avoir pas même vu la cataracte du Niagara [3]. Il plaît à Chateaubriand de déclarer qu'il a toujours trouvé la nature laide. Sainte-Beuve proteste aussitôt : « Holà! Que veut dire ceci? Nous savons, ce me semble, tout le contraire... Si de telles contradictions se trouvaient dans un autre auteur que Chateaubriand, on n'hésiterait pas à dire tout net : *il ment*; de lui, il faut dire seulement : *il oublie* [4]. »

Mais c'est en ce qui concerne les choses religieuses surtout, que Sainte-Beuve scrute sévèrement la sincérité de Chateaubriand. Pour lui, l'auteur du *Génie du Christianisme* est en réalité un sceptique. Il « ne tient à la vérité sur rien [5] ». Ses véritables et foncières idées, c'est dans l'*Essai* qu'il faut les chercher. On y découvre « son fond

[1] *Chateaubriand*, I, 184.
[2] *Ib.*, 147, sqq.
[3] *Ib.*, 130.
[4] *Ib.*, 197.
[5] *Ib.*, 159.

d'opinions qui se dissimulera souvent ensuite (et parfois à ses propres yeux) dans des inspirations acquises et des excitations passagères, mais qui persistera malgré tout et se retrouvera à chaque intervalle, surtout vers le soir de la vie » ; et jamais Chateaubriand n'en sera « corrigé » [1]. Il se dit catholique, il se croit catholique ; ce n'est qu'un épicurien d'imagination catholique. Sa vie, comment la conforme-t-il à sa religion ? Il s'en va en pèlerinage aux lieux saints ; oui, mais c'est pour trouver au retour sa maîtresse dans les jardins de l'Alhambra [2]. Et ses écrits, que sont-ils ? Des jeux d'imagination, où l'on prouve des dogmes par des images, où l'on parle des mystères comme ***beaux*** et non comme ***vrais*** [3], où l'on démontre la présence réelle par la magnificence d'un rayon de soleil sur une hostie consacrée : « Que doivent penser de ces jeux de lumière, ceux qui croient tout gravement au Saint Sacrement de l'autel et qui, par conséquent, n'y croient pas moins les jours de nuage que les jours de soleil [4] ? » Et ce qui est plus grave, c'est que le *Génie du Christianisme* n'est pas désintéressé : « Il y avait, en 1800, un grand RÔLE à prendre, d'*avocat poétique* du christianisme : l'auteur se sentit la force, le saisit et s'y précipita [5]. » Autrement dit, il n'est pas question ici de foi, de croyance profonde, d'ardeur sincère et pure : c'est pour sa gloire, c'est pour les beaux développements que lui offrait le sujet, c'est pour l'à-propos qui devait lui faciliter la victoire éclatante, c'est pour tous ces motifs personnels, que Chateaubriand a choisi la part qu'il a choisie. Au fond, c'est un païen, « un homme de désir, au sens épicurien [6] », un sceptique lassé et blasé : il n'est chrétien qu'en artiste et en poète, pas plus. Et c'est pourquoi il se contredit [7] ; c'est pourquoi son expression « dépasse sa conviction [8] » ; c'est pourquoi enfin ses plus belles paroles sonnent creux [9]. Ah ! Si sa nature l'avait moins poussé à vouloir, avant tout, le succès, comme sa vie eût été plus belle aux yeux de Sainte-Beuve ! « S'il n'avait dû être qu'un philosophe, qu'un sage, il n'en était peut-être pas très loin dans l'*Essai*. Il se serait apaisé, adouci avec les années ; il aurait *cuvé*

[1] *Chateaubriand*, I, 146.
[2] *Ib.*, I, 102 ; II, 71. — Cf. I, 316.
[3] *Ib.*, I, 300.
[4] *Ib.*, 248.
[5] *Ib.*, 295.
[6] *Ib.*, 104.
[7] *Ib.*, 295.
[8] *Ib.*, 294.
[9] *Ib.*, 316.

son amertume, et ce doute rassis, mêlé de sens ferme, lui aurait composé, à la longue, un état de pensée supérieur et méditatif tourné vers la vérité. Il aurait rendu au christianisme cette justice respectueuse que lui rendait Montesquieu [1]... » ou Sainte-Beuve. Le voyez-vous ici qui rêve, et refait un Chateaubriand conforme à lui, Sainte-Beuve? Et sentez-vous comment cette comparaison secrète de leurs deux carrières révèle la colère personnelle de l'incrédule contre celui qu'il est déçu de voir dans le camp opposé? Tu étais si bien fait, si prédestiné par la nature pour être avec moi, semble-t-il lui dire, pourquoi m'as-tu abandonné? Et l'as-tu pu faire de bonne foi?

Colère personnelle encore est cet acharnement que Sainte-Beuve met à percer à fond les défauts de l'homme même. Évidemment, il a souffert d'être obligé de flatter, de s'humilier dans le salon de Mme Récamier. Il lui a fallu rester au second rang derrière le *Genius loci*, retenir les critiques prêtes à jaillir, admirer, admirer toujours ou feindre d'admirer. Maintenant il se venge. Il dénonce « l'unité d'artiste, l'unité factice, faite de pièces et de morceaux », de la vie de Chateaubriand [2]; il dénonce le côté maladif de ses sentiments [3], sa jalousie risible envers Napoléon [4], sa fatuité [5], tous ses vices enfin et tous ses ridicules. Et quand il faut conclure, voilà comme il résume son jugement :

Une force première qui a survécu à tout ce qui aurait pu la recouvrir ou l'altérer, et qui a usé bien des milieux;

Toujours sauvage, au fond, et indompté jusque dans les coquetteries mondaines;

Par moments, des gaucheries, des oublis, des inadvertances, comme il en arriverait au grand Corneille;

Par moments, des persiflages et des fatuités plus qu'il n'est permis à un Byron; — sa gaîté même alors est forcée; il se guinde et se gourme jusqu'aux dents :

Puis des arguties et une mauvaise foi de sophisme, comme un homme de parti: — des sentiments de parade et de théâtre;

A travers tout cela, de perpétuels jaillissements de talent et une élévation extraordinaire qui jette hors du connu; une grande nature primitive qui reprend le dessus et qui se donne espace :

Une vanité d'homme de lettres; — des dépits d'ambitieux, des étonnements quasi de parvenu, toutes les petitesses de la terre; puis, tout d'un coup, une

[1] *Chateaubriand*, I, 294.
[2] *Ib.*, 295.
[3] *Ib.*, 104.
[4] *Ib.*, 399.
[5] *Ib.*, 403.

imagination étrange, mélancolique et radieuse, qui monte puissamment et se déploie dans les solitudes du ciel comme le condor.

Il y a du démon, du sorcier et de la fée dans tout vrai talent d'imagination ; il faut qu'il opère le charme : raison, justesse, art, travail, esprit, mis ensemble bout à bout, n'y suffisent pas. M. de Chateaubriand avait de ce démon. Ce qu'il faut dire en terminant, c'est qu'il était un grand magicien, un grand enchanteur [1].

Il y a de tout dans ce jugement. Des élans irrésistibles d'admiration, parce que Sainte-Beuve aime les lettres et sait apprécier la beauté. Des remarques profondes et justes, parce qu'il est un moraliste pénétrant et subtil. Une mauvaise humeur visible, une injuste sévérité, des insinuations diffamatoires même, parce qu'il est rancunier et jaloux.

Encore la tendance hostile est-elle plus sensible dans tout l'ouvrage que dans ce jugement ramassé. D'un bout à l'autre, elle perce, et Sainte-Beuve l'a bien senti. Il l'a bien senti ; car, par une précaution qui est un aveu, il a pris les devants, et dès le premier jour a plaidé sa défense. Sa préface de 1849 n'est pas autre chose. Il y explique longuement, — avec une préoccupation trop visible de s'excuser, — comment il a le droit de juger Chateaubriand. Il a été lié avec lui : mais moins qu'on ne l'a cru. Il l'a flatté : mais il y était forcé et il a plusieurs fois résisté. Il en a été loué ; mais ses doctrines en ont été combattues : il est libre, tout à fait libre, « parfaitement libre » [2]. D'où vient alors que dans son cours, à plusieurs reprises [3], — et son cours se faisait à Liège, loin de l'Abbaye-au-Bois, et les Belges ne l'avaient pas si longtemps, ni de si près, vu le thuriféraire de Chateaubriand, — d'où vient qu'il se soit cru contraint encore de se disculper ? D'où vient qu'à son retour il ait hésité si longtemps, onze ans, à publier son cours ? Les *Causeries du Lundi*, explique-t-il, « le détournèrent et l'accaparèrent tout entier ». Mais le livre était « achevé, entièrement rédigé [4] » : ce n'était plus qu'une affaire d'épreuves à corriger. Je ne l'en crois pas. S'il a tardé, c'est parce qu'il sentait lui-même que son livre n'était pas d'une inspiration morale absolument irréprochable. — Oh ! comme j'aime mieux l'auteur des premiers volumes de *Port-Royal*

[1] *Chateaubriand*, II, 112.
[2] *Ib.*, I, 16.
[3] *Ib.*, 32, 101, 117, sqq.
[4] *Ib.*, 8.

que l'auteur du *Chateaubriand :* le talent est au moins le même dans le dernier ouvrage ; mais comme la délicatesse de conscience y est moindre, comme la valeur morale a diminué !

III

Par la nature même de ce cours — historique — sur Chateaubriand, les théories d'art ou de littérature y tiennent une place très restreinte. Ce n'était pas le lieu pour Sainte-Béuve d'exposer sa doctrine. Cependant cette doctrine y transparaît et peut s'induire des jugements disséminés dans tout l'ouvrage. Elle est bien celle que nous avons depuis longtemps déjà reconnue. Sainte-Beuve y laisse voir ou même y avoue formellement « son goût prononcé pour le naturel et le délicat plutôt que pour le sublime et le grandiose [1] ». La vérité et le goût, ce sont encore pour lui les deux pôles qui doivent orienter à la fois la littérature et la critique : ici, la vérité, il l'appelle la vie, et le goût, il le rattache à la tradition. Son ambition, dans le cours de Liège, serait de donner tout ensemble à ses auditeurs le sentiment de la tradition et le sentiment de la vie. « La tradition a mille fils et mille nœuds dont l'ensemble faisait sa force ; ces liens du passé sont en train de se briser chaque jour : nous essayerons d'en renouer du moins quelques-uns. Nous vivons à une époque peu propice à la durée des choses délicates ; et quoi de plus délicat que la transmission littéraire ? » A tenir compte ainsi des admirations consacrées, Sainte-Beuve se flatte de ressaisir « ce qui tient à la flamme immortelle et sacrée, au génie même des lettres [2] ». — Cependant « ce n'est pas assez dans l'étude littéraire de s'arrêter à considérer le beau, si l'on n'arrive à recevoir, à communiquer le mouvement et la vie [3] ». L'« histoire morte » est affaire aux Bénédictins ou aux corporations savantes [4] : un critique, un professeur doit savoir par une méthode plus vivante intéresser ses lecteurs ou ses auditeurs : car « là où il n'y a pas d'agrément, il n'y a pas, au beau sens, de littérature [5] ».

D'autre part, c'est bien la même conception de la critique. Le

[1] *Chateaubriand*, II, 31.
[2] *Ib.*, 24.
[3] *Ib.*, 28.
[4] *Ib.*, 45.
[5] *Ib.*, 31.

critique est l'homme qui « sait bien lire un livre en le jugeant chemin faisant et sans cesser de le goûter [1] ». Il ne s'agit pas d'être « chargé d'érudition, théorique et systématique » ; il ne s'agit pas d'être « *synthétique* comme diraient les Allemands : le mot même n'est pas français » ; mais il faut se confier ***au sentiment immédiat du goût.*** C'était l'ancienne tradition de la critique française qui, « dans sa pureté, roulait sur un petit nombre de noms heureux parmi les anciens ; mais c'étaient les auteurs le plus à portée de tous, les plus faciles, ceux qui sont le plus faits pour orner les mœurs et embellir l'usage de la vie... J'avoue ma faiblesse, continue Sainte-Beuve [Car que ferais-je de mieux ici que de le laisser parler] : Nous sommes devenus bien plus forts dans la dissertation érudite, mais j'aurai un éternel regret pour cette moyenne et plus libre habitude littéraire, qui laissait à l'imagination tout son espace et à l'esprit tout son jeu ; qui formait une atmosphère saine et facile, où le talent respirait et se mouvait à son gré : cette atmosphère là, je ne la retrouve plus et je la regrette [2] ». Tout au fond du cœur, c'est la critique de pur goût des humanistes que Sainte-Beuve continue à aimer, qu'il continue à préférer à toute critique embarrassée de prétentions scientifiques et philosophiques.

Mais si cette critique humaniste répugne à l'appareil trop lourd et trop prétentieux de la science et de la philosophie, elle s'accommode à merveille de l'art et de la poésie. Le romantisme est venu qui les a ajoutés au vieux fond qu'avaient entassé Montaigne, Arnauld, Boileau, Fénelon, Rollin, Racine fils, Voltaire, La Harpe, Marmontel ; c'est à lui que l'on doit d'avoir vu la critique revêtir les formes même « qui simulaient l'originalité et jouaient la création [3] ». Cette conquête, l'auteur déçu de tant de poèmes n'a garde de la négliger. Le véritable critique doit être poète ; car la véritable critique ne se borne pas à être négative. Elle doit l'être parfois, souvent même ; elle doit réprimer les excès et les fautes ; dans sa fonction, « il entre souvent plus de restriction que d'élan, plus de veto que d'initiative ». Mais, heureusement, elle ne se borne pas à cette tâche de policier littéraire. « Le plus beau rôle pour le critique, c'est quand il ne se tient pas uniquement sur la défensive, et que, dénonçant les faux succès, il ne sait pas moins discerner et promouvoir les légitimes. C'est pour cela qu'il est mieux qu'il y ait

[1] *Chateaubriand*, I, 234.
[2] *Ib.*, 320.
[3] *Ib.*, 35.

dans le critique un poète : le poète a le sentiment plus vif des beautés, et il hésite moins à les maintenir [1]. »

En même temps que Sainte-Beuve ramène ainsi sa thèse romantique du critique apologiste, il ramène aussi sa conception ultérieure, sa conception consolatrice, du critique-collaborateur. Fontanes en est pour lui le type : il a tracé à Chateaubriand un plan du *Génie du Christianisme*, il le lui a fait corriger et refaire ; et Sainte-Beuve, triomphant, s'écrie : « C'est ainsi qu'à sa manière le critique aussi montre du génie ! Tout critique qui aide à la gloire du poète pourrait prendre pour devise : *Non sine me tibi partus honos*, comme le disait Tibulle s'adressant à Messala. C'est la consolation à la fois et le seul orgueil du rôle secondaire [2]. »

Et enfin, pour fondre ensemble dans sa conception actuelle de la critique toutes ses conceptions successives, pour compléter la critique humaniste du *Globe*, panégyriste du romantisme, collaboratrice des années qui ont suivi, Sainte-Beuve y ajoute encore la critique-juge ou, comme il dit, « judicieuse [3] », indispensable, essentielle aux siècles littéraires [4]. « Le vrai critique devance le public, le *dirige* et le *guide* ; et, si le public s'égare et se fourvoie (ce qui lui arrive souvent), le critique tient bon dans l'orage et s'écrie à haute voix : *Ils y reviendront* [5]. » Ce critique-là a un don particulier, le don du jugement, qui « est la chose du monde que les hommes possèdent de plus diverse mesure », qui est un « sens à part », accordé « seulement à quelques-uns ». « Il s'agit, explique Sainte-Beuve, de discerner avec netteté, avec certitude, sans aucune mollesse, ce qui est bon et ce qui vivra ; si, dans une œuvre nouvelle, l'originalité réelle suffit à racheter les défauts ? de quel ordre est l'ouvrage ? de quelle portée et de quelle *volée* est l'auteur ? Et oser dire tout cela avant tous, et le dire d'un ton qui impose et se fasse écouter [6]. » Cette autorité du critique lui est personnelle. Elle ne tient pas à la certitude de ses dogmes littéraires qu'il appliquerait uniformément à toutes les œuvres ; elle tient à son « instinct individuel [7] », à un don naturel irréductible, inexplicable,

[1] *Chateaubriand*, II, 116.
[2] *Ib.*, I. 89.
[3] *Ib.*, 16.
[4] *Ib.*, 53.
[5] *Ib.*, II, 118.
[6] *Ib.*, 114-117.
[7] *Ib.*, I, 23.

comme l'est le « don de commandement » que possèdent certains hommes [1]. Et le critique ne se tient pas enfermé dans sa doctrine, pour attendre que les auteurs ou le public lui défèrent les œuvres ; il est actif, il est mobile. Toujours en quête d'une erreur à réparer, d'un arrêt à réviser, d'une beauté nouvelle à découvrir, il « harcèle la tradition, afin de la forcer à devenir plus complète et plus fidèle »; aidé de la psychologie et de l'histoire, il remet tout en discussion et s'efforce « de rendre les classements plus justes, les conclusions plus larges et plus compréhensives [2] ». Homme de goût et poète, juge, historien et psychologue, tel est le critique aux yeux de Sainte-Beuve, ici, comme précédemment déjà.

Enfin, si nous retrouvons dans *Chateaubriand et son Groupe* la même doctrine littéraire, la même conception de la critique que nous connaissions déjà, nous y retrouvons aussi la même méthode. Comme tous les écrits de Sainte-Beuve, comme *Port-Royal* lui-même, l'ouvrage tout entier est un *portrait,* — plus détaillé, plus étendu, mais absolument semblable. Prenons au hasard dans les *Portraits Contemporains* ou *Littéraires* un article d'ensemble, consacré à n'importe quel auteur, comparons-le à *Chateaubriand et son Groupe :* la ressemblance, l'identité du procédé sautera aux yeux. — Le portrait commencera par une étude du milieu politique, philosophique, ou religieux s'il y a lieu, littéraire enfin. — Ainsi commence le *Chateaubriand :* la littérature et les idées du XVIIIme siècle et du Directoire, l'œuvre récente et l'influence de Mme de Staël, les besoins religieux de l'époque exprimés par Fontanes, ce sont les chapitres I et II. — Dans le portrait, Sainte-Beuve examinera avec soin les tendances innées, les traits significatifs de caractère, que les premières années révèlent. — Le chapitre III du *Chateaubriand* est consacré à Chateaubriand enfant, et analyse les « éléments de l'âme de René ». son ennui, son caprice, son sens de l'honneur. — Dans le portrait, Sainte-Beuve s'arrêtera aux débuts de son héros, il notera scrupuleusement ce que nous enseigne sa première rencontre avec le monde. — Dans le *Chateaubriand,* la fin du chapitre III et le chapitre IV nous montrent tour à tour René en face de l'excessive civilisation du vieux monde, en face de la magnificence sauvage du nouveau, et de précieux renseignements s'en tirent déjà. — Puis le portrait passera en revue les divers ouvrages de l'auteur, *non pas tous,* mais ceux-là seule-

[1] *Chateaubriand,* II, 115.
[2] *Ib.,* I, 23-24.

ment qui nous aideront à mieux comprendre son caractère, son talent, ses doctrines; à propos de chacun d'eux. de multiples digressions, des comparaisons, des discussions diverses nous permettront de passer en revue une foule de choses ou d'idées qui se rattachent à l'homme ou à l'œuvre; dans ces analyses, enfin, ou dans ces jugements, c'est l'homme surtout, sa nature d'esprit, l'originalité de son talent qui seront recherchés et mis en lumière. — Ainsi procède Sainte-Beuve dans le *Chateaubriand*. Il commence par se débarrasser des *Natchez* : ce « ramas de 2,383 pages in-folio [1] » ne nous apprend rien sur Chateaubriand, qui ne se retrouve plus aisément ailleurs et notamment dans *Atala :* il est inutile de s'y arrêter. Il nomme bien les *Études historiques ;* mais il leur accorde six lignes. En revanche, il étudie l'*Essai,* et *à ce propos* la manière de composer de Chateaubriand, ses idées philosophiques, la valeur de sa croyance ; — puis *Atala,* et *à ce propos* les salons de 1800, les relations de Chateaubriand avec Mme de Staël, ses ressemblances et ses différences avec Bernardin de Saint-Pierre, son art du récit, son style surtout, l'harmonie et le nombre de sa phrase, ses expressions créées, ce qu'il doit et ce qu'il ajoute à ses prédécesseurs, la valeur de la prose poétique ; — puis le *Génie du Christianisme,* et *à ce propos* les rapports du christianisme et de la poésie, l'érudition de Chateaubriand et son talent descriptif, sa critique littéraire, la valeur de son apologétique comparée à celle de Pascal, l'originalité de *René* comparée à *Oberman, Werther, Childe-Harold, le lépreux de la cité d'Aoste,* le succès et l'influence du *Génie :* — puis les *Martyrs,* et *à ce propos* les familles d'épopées, les trois manières de Chateaubriand, l'art sous l'Empire, la valeur historique du récit, le procédé littéraire du poème. les résistances rencontrées ; — puis l'*Itinéraire,* et *à ce propos* la sincérité générale de Chateaubriand chrétien ou littérateur. Et dans tout cela, c'est Chateaubriand toujours, son caractère, son talent, que Sainte-Beuve poursuit : tout y est écrit en vue de la biographie psychologique de son personnage. — Enfin, le portrait finira brusquement. Il pourra ne pas y avoir de conclusion, car les jugements seront disséminés dans tout l'article ; il pourra y avoir un résumé succinct de ce que Sainte-Beuve pense sur son personnage, mais son opinion complète ne sera bien saisie que du lecteur qui aura tout suivi d'un bout à l'autre. — Ainsi finit le *Chateaubriand*. Un seul chapitre ramasse toute l'histoire de l'écrivain, de la rupture avec Napoléon à la mort ; une seule page résume l'impression

[1] *Chateaubriand*, I, 145.

générale de Sainte-Beuve. Après quoi, comme le titre n'est pas *Chateaubriand,* mais *Chateaubriand et son Groupe,* et qu'il faut bien le justifier, Sainte-Beuve consacre quelques pages à Fontanes et à Joubert : encore Fontanes et Joubert sont-ils surtout étudiés par rapport à Chateaubriand. En réalité, c'est le *portrait* de Chateaubriand *seul* qui est tout l'ouvrage.

Nous faut-il maintenant étudier dans le détail les procédés du peintre? La tâche, je crois, serait plus fastidieuse qu'utile, car nous y retrouverions tout ce que nous avons trouvé ailleurs et rien de nouveau. Nous verrions Sainte-Beuve chercher à atteindre le « vrai fond [1] », de Chateaubriand et à découvrir « tout l'homme [2] »: le confesser en le laissant parler, « car le meilleur et le plus sûr moyen de pénétrer et de juger un écrivain, un homme, c'est de l'écouter, de le bien écouter, et longtemps : laissez les faire et se déployer, sans les presser, ils vous diront tout d'eux-mêmes sur eux-mêmes; ils viendront se peindre en vous, dans votre esprit. A la longue, soyez en sûrs, nul poète surtout et nul écrivain ne gardera son secret [3] ». Nous le verrions étudier les origines [4] de l'homme, le milieu [5], le moment [6], les groupes [7] où il se range, s'attacher à ses débuts et à sa formation [8], suivre son évolution [9] d'un regard attentif, ou, s'il s'agit des sentiments, des idées, des genres, en rechercher les origines [10], la filiation [11], les familles [12]. Nous le verrions recourir à l'histoire « pour éclairer les accès des monuments » dont il parle [13], et rattacher de son mieux la littérature à la société et au temps [14]. Nous le verrions enfin, ainsi muni et guidé, prononcer des jugements formels sur les ouvrages et les hommes [15]. Tout cela, nous l'avons vu déjà. Seul peut-être serait à noter le plus

[1] *Chateaubriand,* I, 145.
[2] *Ib.,* 157.
[3] *Ib.,* 161.
[4] *Ib.,* 101.
[5] *Ib.,* 46, 371.
[6] *Ib.,* 66, 85.
[7] *Ib.,* 85.
[8] *Ib.,* 126, 145, 169.
[9] *Ib.,* 133.
[10] *Ib.,* 30, 92.
[11] *Ib.,* 31, 85, 346, 405.
[12] *Ib.,* 408.
[13] *Ib.,* 23.
[14] *Ib.,* 30, 32-34, 85.
[15] *Ib.,* 44, 84; II, 124, *passim.*

fréquent emploi des comparaisons [1]. Mais, on pourrait, je crois, l'expliquer très simplement : il fallait bien remplir le cadre démesurément étendu d'un portrait en deux volumes ou en un volume et demi.

C'est à ce travail attentif, consciencieux, que Sainte-Beuve employa son année de Liège. Encore n'était-ce pas sa seule occupation. S'il avait la paix, « il n'avait pas le loisir [2] ». Il préparait son quatrième volume de *Port-Royal,* le dernier, croyait-il [3]; et, profitant du voisinage de la Hollande, il allait étudier à Utrecht « ce qui restait du jansénisme vivant [4] ». Avec sa méthode d'écrire ses cours, on ne saurait s'étonner qu'il ait fini par ressentir une grande fatigue de ce labeur [5] et par y gagner une crampe nerveuse fort gênante pour un écrivain [6]. Il sentit qu'il fallait enrayer. D'autre part, et surtout peut-être, les injures qui l'avaient accueilli lui étaient restées sensibles. Il avait été étonné, déçu, amèrement blessé même de ne trouver « que des compensations de sympathies froides, réservées ». Sa légitime fierté, sa tendresse de cœur lui rendirent cet isolement insupportable [7]. Donnant sa démission, il revint à Paris.

Mais il y revenait comme il en était parti un an auparavant, sans place, sans fortune, livré à tous les hasards des circonstances. Il souffrait un peu de cette « incertitude [8] », et il était inquiet de cette gêne. Il avait besoin de loisirs pour achever ses travaux en cours, et notamment son *Port-Royal* [9]. D'autre part, « il se sentait un grand besoin d'activité, comme après une forte année d'études et de solitude; mais il ne savait à quoi s'appliquer ». C'est alors que Véron, directeur du *Constitutionnel,* eut l'heureuse idée de lui « offrir les colonnes de son journal pour chaque lundi ». Sainte-Beuve accepta bien vite. « Il y avait longtemps qu'il demandait qu'une occasion se présentât à lui d'être critique, tout à fait critique comme il l'entendait, avec ce que

[1] *Chateaubriand,* I, 213, 218, 228, 237, 258, 350, 376, 387, etc.
[2] *Corr.,* I, 165.
[3] *Ib.,* 163, 166.
[4] *Ib.,* 166, 167.
[5] *Chateaubriand,* I, 15.
[6] *Nlle Corr.,* 116, 119.
[7] Cf. *Lettre* à Rogier, 16 août 1849 (*Revue des Revues,* p. 595) et MICHAUT, *Sainte-Beuve et Michiels.*
[8] *Nlle Corr.,* 116, 119. — « Je suis de ceux qui sont esclaves de leur liberté », écrivait-il le 12 mars 1866, à Reuchlin; car son « indépendance » faisait son « assujétissement » à la nécessité de gagner sa vie.
[9] *Corr.,* I, 113.

l'âge et l'expérience lui avait donné de plus mûr et peut-être aussi de plus hardi ». Ce journal à lui, que depuis son retour de Lausanne il demandait, il l'avait presque ; cette liberté, qu'il était allé chercher en Suisse et en Belgique, il la retrouvait à peu près, à Paris même. « Il se mit donc à faire, pour la première fois, de la critique nette et franche, à la faire en plein jour, en rase campagne » ; il dit « nettement ce qui lui semblait la vérité sur les ouvrages et sur les auteurs [1] » ; il commença la série de ses *Lundis*.

Nous ne l'y suivrons pas ; qu'il nous suffise de l'y avoir amené. Si nous ne nous sommes point trop mépris dans les longues pages qui précèdent, il nous semble que nous avons à l'avance une idée générale de la critique qu'il doit faire désormais, des raisons qu'il a de la faire, et des ressources qu'il y apporte. Plus tard, peut-être pénètrerons-nous en cette terre nouvelle et que dès maintenant, comme les Hébreux la Terre promise, nous connaissons par l'abondance et la beauté de ses fruits. Pour aujourd'hui, du Nébo où nous nous sommes lentement, patiemment élevés, contemplons-là, saluons-là de loin : le jour où nous y pourrons descendre, si nous avons bien su regarder et dépeindre la voie qui nous y conduit, les contrées voisines qu'il nous a fallu traverser, peut-être ses routes, quoique non tentées, nous paraîtront-elles connues et presque familières.

[1] *Lundis*, I, 1-3.

CONCLUSION

Accepter de collaborer régulièrement au *Constitutionnel,* s'astreindre à ce labeur sans cesse renouvelé, d'y traiter tous les lundis un sujet différent, s'imposer cette tâche de Sisyphe, qui devait occuper sans relâche toutes les journées de chaque semaine, c'était renoncer à toute autre production littéraire. Ainsi Sainte-Beuve reconnaissait la vanité de ses efforts pour être poète, romancier, créateur ; ainsi il s'avouait vaincu, et, de guerre lasse, se résignait définitivement à ne plus être qu'un critique. C'est la fin de la lutte que nous l'avons vu si longuement, si obstinément soutenir.

Lorsque, renonçant à la médecine, il entre au *Globe,* il y fait de la critique. —— Mais il espère qu'elle n'est pour lui qu'un moyen provisoire de gagner sa vie. C'est au *Globe* même qu'il commence à viser plus haut : en y traitant le sujet de concours proposé par l'Académie, il aborde déjà l'histoire littéraire, et il compte bien ne pas en rester là ; en secret, il s'essaie à la poésie.

Du *Globe,* il passe au Cénacle ; et ses ambitions enhardies semblent bien vite assurées du triomphe. S'il écrit, si, pour exposer et défendre ses doctrines comme pour assurer sa subsistance, il doit écrire des articles de critique; du moins il compose *Joseph Delorme,* il compose les *Consolations*, il prend sa place — et une place bien à lui — dans le

chœur des lyriques et des élégiaques. Il touche de sa main étendue la gloire du poète et du créateur ; il va la saisir... —— La Révolution de Juillet éclate ; le Cénacle, tout d'un coup, se disperse ; et subitement les affections, les encouragements, l'appui qu'il y trouvait, l'élan même qu'il y puisait, lui manquent à la fois.

Le Saint-Simonisme et le Mennaisianisme, quelque temps, le détournent de son effort. S'il n'oublie pas son but, occupé d'idées bien différentes, animé d'une inspiration morale plus désintéressée que son inspiration littéraire, il paraît ajourner à plus tard de le poursuivre. —— Mais bientôt il croit pouvoir concilier ses velléités sociales, morales, religieuses, et le souci de sa propre gloire, par un roman où il se confessera sur le mode lyrique en même temps qu'il prêchera des vérités utiles, par une histoire où il étudiera une des formes les plus nobles de la religion en même temps qu'il recréera les âmes d'autrefois : il conçoit et médite deux ouvrages de littérature créatrice ou quasi-créatrice, *Volupté* et *Port-Royal.*

Déserteur du Saint-Simonisme, déserté par le Mennaisianisme, il tombe dans le découragement, il doute de lui, il renonce. —— Mais, peu à peu, son ardeur se réveille, ses espérances renaissent ; avec plus de passion que jamais, avec un individualisme aussi audacieux qu'au temps de son romantisme et même avec une plus personnelle originalité de doctrines, il renouvelle son effort : il écrit et garde provisoirement pour lui le *Livre d'amour,* il écrit et publie *Volupté,* il écrit et, en s'enfuyant à Lausanne, il risque les *Pensées d'août.*

L'insuffisant succès de *Volupté,* l'échec éclatant des *Pensées d'août* le déçoivent et le désespèrent : il n'ose plus offrir directement au public les nouveaux fruits de son inspiration dédaignée. —— Mais son ambition le tient toujours. Il biaise alors et se déguise. Dans *Port-Royal,* dans ses nouveaux *Portraits,* il glisse comme il peut sa poésie : ou bien elle anime, masquée, ses articles critiques, ou bien elle se coule dans les notes, ou bien elle s'insinue dans les appendices qu'il y ajoute, dans les morceaux d'imagination pure qu'il y mêle discrètement. Quoiqu'il sente sa veine tarir, il ne désespère pas d'être tenu, sinon pour un poète, du moins pour le plus poète des critiques.

Hélas ! une deuxième fois, tout croule autour de lui. La Révolution de Février balaie ce monde d'élite qui seul pouvait goûter la saveur élégiaque de ses pages, le lyrisme intime de sa prose raffinée ; la démocratie, qui coule à pleins bords, noie l'atticisme et la délicatesse. —— Dans ce désarroi, la critique seule, comme au début, lui offre une

ressource, devenue nécessaire. Cette fois, non sans se plaindre ou se venger sur les autres, mais sans résister, poète démissionnaire et désolé, il se renferme dans la simple critique, au bas d'un journal. Il abdique, à quarante-cinq ans, après vingt-cinq années de vains efforts.

Puisque la littérature créatrice absorbe en quelque sorte toutes les ambitions de Sainte-Beuve, attire à elle sa volonté tout entière, accapare tout son effort, la critique jusqu'aux *Lundis* presque, reste pour lui chose secondaire, emploi accessoire de son talent. Si elle avait été abandonnée à elle-même, laissée pour ainsi dire la bride sur le cou, elle se serait sans doute développée régulièrement : elle aurait spontanément accompli son évolution normale, pris d'elle-même la forme que lui imposaient la nature d'esprit, le tempérament critique de Sainte-Beuve. Mais il ne l'a point laissée vivre ainsi sa vie indépendante. Méconnaissant pendant de longues années sa vocation véritable, poursuivant un but qui le fuyait, il a subordonné sa critique à quelque chose qui n'était pas elle : avant tout à cette poésie dont il rêvait, parfois à des doctrines dont il s'était épris ou croyait s'être épris. Ainsi détournée d'une direction à l'autre, ballottée au gré d'engouements et de dégoûts contradictoires, elle a tour à tour reflété des tendances opposées, elle s'est mise au service de principes contraires, jusqu'au jour où, le poète et le croyant étant morts en Sainte-Beuve, il n'a plus été que ce qu'il était né pour être, un pur esprit critique. Et voilà pourquoi l'évolution de sa critique est parallèle à l'évolution de son esprit.

Au *Globe*, où il « apprend son métier », il est rationaliste et raisonnable : classique au fond, quoique classique élargi. — Il applique donc, — sans grande originalité d'abord, — la méthode qu'ont appliquée ses prédécesseurs, qu'appliquent ses contemporains. Seulement, comme il a un goût inné pour l'histoire, un instinct encore obscur de psychologue, on le voit qui s'intéresse particulièrement aux œuvres historiques, qui commence peu à peu ses études d'analyste des esprits.

Mais le romantisme le séduit; grisé par l'individualisme du Cénacle, il est envahi tout entier par la passion de la poésie; épris des théories de Hugo, son maître et son ami, il croit d'une véritable foi à cette religion littéraire. — Alors sa critique dévie brusquement. Elle devient lyrique : il y forme son style, il y épanche le trop plein de son inspiration. Elle devient apologétique : pour assurer le succès de ses amis

et le sien propre, il veut tuer par le ridicule l'école vieillie qui leur fait obstacle, il veut rattacher le groupe novateur à une tradition nationale, il veut faire comprendre et goûter les beautés de la poétique nouvelle. Polémiste, historien, interprète, Sainte-Beuve est le Boileau du romantisme.

La Révolution de Juillet survient, et, par une brusque réaction, tue en lui l'individualiste. Les questions morales, religieuses, sociales, prennent à ses yeux toute l'importance que perdent les questions purement littéraires : s'il n'a pas une foi religieuse, il en a le besoin et le désir. —— Alors sa critique se fait humanitaire et religieuse ou quasi-religieuse. Dans l'œuvre, elle s'intéresse aux idées; à travers les œuvres, elle vise au plus intime de l'homme même : elle s'applique à résoudre les graves problèmes de l'humanité, elle poursuit une sérieuse enquête à la recherche de la vérité. Psychologue et presque philosophe, Sainte-Beuve semble dédaigner la littérature et l'art.

Lamennais trahit la confiance de son disciple et anéantit lui-même l'œuvre qu'il avait presque achevée en lui. Il avait, peu s'en faut, converti Sainte-Beuve; il le laisse plus indécis que jamais, non point sceptique encore, mais anxieux de trouver la vérité et défiant de l'atteindre jamais. — Alors sa critique n'ose même plus agiter ces problèmes où elle se complaisait jadis : elle s'abstient de vouloir convaincre, puisqu'elle n'a plus de vérités dont elle puisse convaincre. Elle se borne timidement à observer, à comprendre, à faire comprendre ; et peu à peu, et de plus en plus, il lui suffit d'observer, de comprendre, de faire comprendre. Ainsi détachée, — non de la vie de Sainte-Beuve, ni de son état d'esprit, puisque ce sont les contradictions de sa vie et l'incertitude de son esprit qui l'empêchent de se prononcer, — mais détachée des idées qui se succèdent ou se combattent dans son esprit, elle se développe plus librement, elle se conforme davantage aux instincts naturels de Sainte-Beuve. Observateur curieux et impartial, sinon indifférent, il explique par l'histoire et par la psychologie, il analyse et décrit, mais ne conclut pas et ne juge point.

Une dernière fois pourtant, Sainte-Beuve cherche à Port-Royal cette vérité qui le fuit. Un instant, il espère l'y trouver ; mais il reconnaît vite son erreur, et, redevenant pleinement lui-même, redevient sceptique. — Sa critique, une dernière fois orientée quelque temps aux recherches philosophiques et religieuses, s'en abstrait bien vite et redevient exclusivement littéraire.

Sainte-Beuve se résigne au scepticisme, il s'y enfonce et même s'y

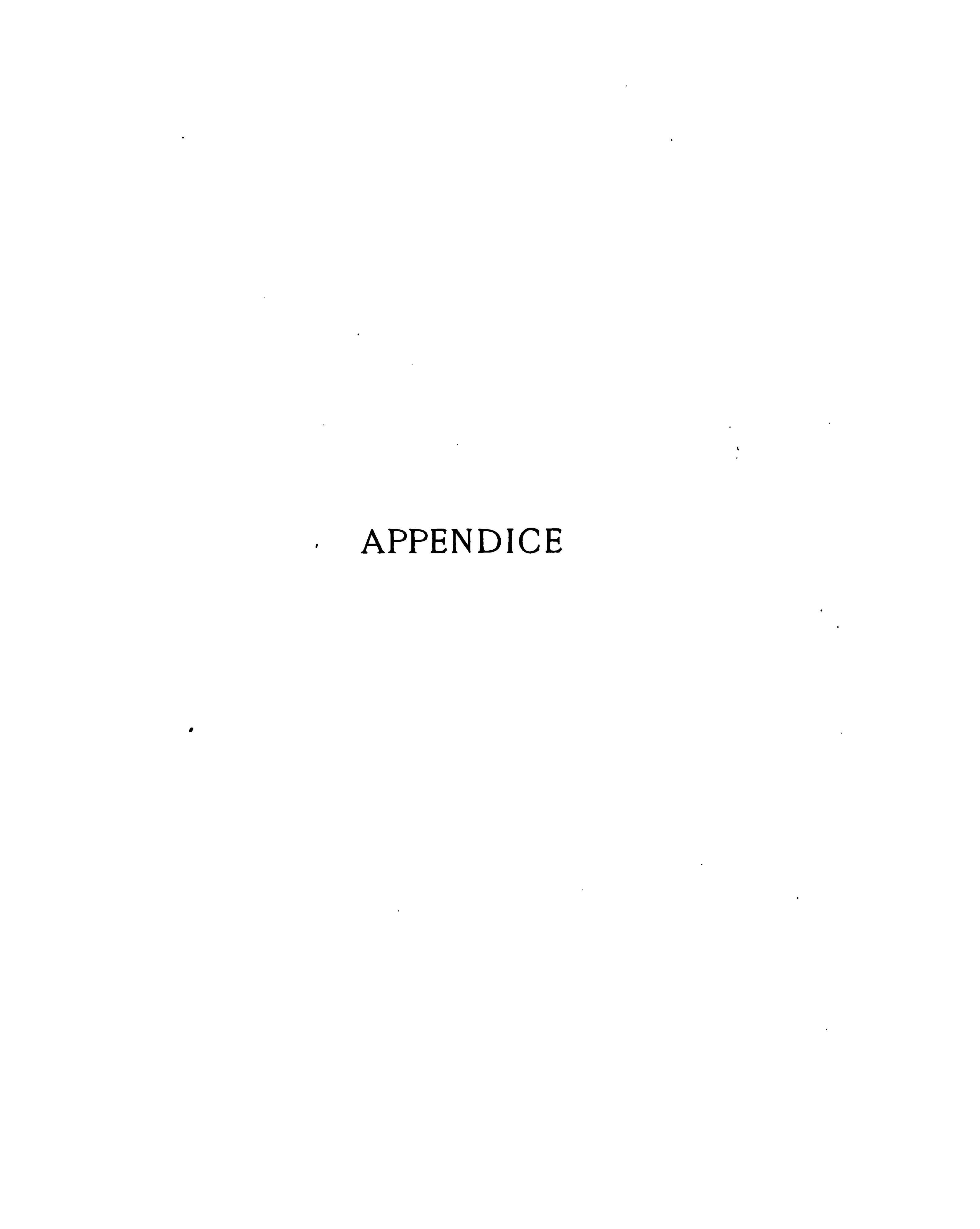
complaît. Défiant de tout système *a priori,* lentement, empiriquement, il se combine en philosophie, en politique, en littérature, une doctrine personnelle, moyenne, prudente. Il la professe, à mi-voix d'abord, tout haut à la fin, quand les liens dont le monde l'avait enlacé doucement, sont rompus par la Révolution de Juillet et par son exil. —— Sa critique alors n'est plus faussée par aucune préoccupation étrangère, gênée par aucun principe imposé. Elle n'est plus que l'expression des idées personnelles de Sainte-Beuve, de sa nature d'esprit, de son instinct, de son tempérament : poétique, dans la mesure où il est encore poète, elle sait découvrir et faire sentir le beau, sinon le sublime; historique, parce qu'il a le goût de l'histoire, psychologique, parce qu'il est né psychologue, elle explique; « judicieuse », parce que, épris de la réalité et en même temps imbu des traditions du bon goût, il s'est refait, par un compromis de ces deux choses, une doctrine littéraire, elle juge les œuvres et les hommes. De toutes les formes qu'elle a prises jusqu'à présent, elle a gardé quelque chose; et, cependant, elle a bien finalement revêtu la forme que, dès le premier jour, dès le *Globe,* on pouvait présager.

Peindre, c'est faire voir, et c'est un emploi tout spécial que de faire voir les personnages passés. Si quelqu'un s'y efforçait, il faudrait qu'il eût été préparé à ce travail d'artiste par des études d'artiste: qu'il eût été, dans sa jeunesse, romancier comme Walter Scott, et même poète; qu'à ce titre, il aperçût naturellement et de prime saut les plus légères nuances et les plus fragiles attaches des sentiments; que, peu à peu, le progrès de l'âge et les reploiements de la réflexion aient ajouté en lui le psychologue à l'artiste; que la finesse française, la délicatesse parisienne, l'érudition du XIXme siècle, l'épicuréisme de la curiosité, la science de l'homme et des hommes, lui aient composé un tact exquis et unique. Ainsi doué et ainsi muni, il entreprendrait pour les lettrés et les délicats une galerie de portraits historiques. Il glisserait autour de son personnage, notant d'un mot chaque attitude, chaque geste et chaque air; il reviendrait sur ses pas, nuançant ses nouvelles couleurs par de nouvelles teintes plus légères; il irait ainsi de retouches en retouches, ne se lassant pas de poursuivre le contour complexe et changeant, la frêle et fuyante lumière, qui est le signe et comme la fleur de la vie. Pour l'atteindre, ce ne serait pas assez d'un portrait; il sentirait que la peinture doit varier avec le personnage; il le décrirait adolescent, jeune homme, homme fait, vieillard, à la cour, à la guerre, sous tous ses habits, sous tous ses visages; il égalerait la mobilité du temps et de l'âme par le renouvellement de ses impressions et de ses esquisses. Il n'aurait pas assez pour une telle œuvre du style simple des logiciens et des classiques. Il aurait besoin de phrases plus enroulées, capables de se tempérer et de s'atténuer les

unes les autres, de mots plus spéciaux, traînant après eux un long cortège d'alliances et de souvenirs. Il faudrait moins le lire que le goûter : ce serait un de ces parfums composés et précieux où l'on respire à la fois vingt essences choisies et adoucies par leur mutuel accord.

C'est ainsi que Taine [1], décrivant le genre de l'auteur des *Lundis*, le décrit en même temps lui-même. J'aurais atteint mon but et rempli mon dessein, si j'avais réussi à montrer comment cette forme de la critique, en germe déjà dans les articles du *Globe* et dans le *Tableau*, s'est développée, s'est précisée peu à peu, au travers même des aventures, littéraires, philosophiques, religieuses, où Sainte-Beuve, s'égarant loin de sa voie normale, l'entraînait avec lui ; comment c'est précisément, grâce à ces aventures de sa capricieuse *Odyssée*, qu'il est enfin revenu à la pure critique, plus complet, mieux muni, riche de tous les fruits de ses profitables erreurs.

[1] Préface de la première édition des *Essais de Critique et d'Histoire*. — Cité par V. Giraud. (*Essai sur Taine*, première édition, et *Bibliographie de Taine*, 1902.)



APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE

DES

ÉCRITS DE SAINTE-BEUVE, DE SES DÉBUTS AUX *LUNDIS* [1]

—— ——

1818 [2]

23 juin. *Jugement sur César.*

Sur un exemplaire des *Commentaires.* — *N. Lundis*, XIII [3], 25, note. — J. Troubat. *Souvenirs et Indiscrétions* (2me édit., C. Lévy, 1880, in-12) : *Ma biographie*, 73, note.

octobre [4]. *Lettre* à l'abbé Barbe.

F. Morand. *Les jeunes années de C.-A. Sainte-Beuve* (Didier, 1873, in-8°), I. — *Nouvelle Correspondance* (C. Lévy, 1880, in-12), I, *lettre* I.

1. J'ai indiqué, aussi exactement que j'ai pu, les divers endroits (journaux, revues, recueils) où a paru successivement chaque morceau et, pour ceux qui n'ont jamais été recueillis dans les œuvres de Sainte-Beuve ou rassemblés dans des publications spéciales, j'en ai donné, quand je l'ai pu, le sommaire ou l'analyse. J'ai fait — sans illusion — tout mon possible pour éviter les erreurs presque inévitables et les inévitables lacunes : je serai infiniment reconnaissant à tous ceux qui voudront bien me signaler les unes et les autres dans la présente Bibliographie et je les en remercie par avance. Je remercie en même temps ceux qui m'ont déjà rendu de tels services : M. Giraud, qui m'a fourni beaucoup d'indications utiles et offert un modèle dans sa *Bibliographie de Taine*, et surtout M. de Spœlberch de Lovenjoul, dont la bienveillance m'a évité bien des recherches fort longues et épargné bien des erreurs : on ne sait vraiment laquelle est le plus inépuisable, de son érudition ou de sa complaisance.

2. Sainte-Beuve a publié dans la *Vie de Joseph Delorme* (*Poésies complètes*, éd. de 1860, I, 8, et 13) deux fragments auto-biographiques datés, l'un de 1817, l'autre du 14 mars 1820. En réalité, sans doute, ces deux morceaux auront été écrits en même temps que la *Vie*.

3. Les grandes capitales (I) désignent le volume, les petites capitales (I), le chapitre ou le morceau, les chiffres arabes, la page.

4. Datée seulement de 1818. Doit être postérieure de très peu à l'arrivée de Sainte-Beuve à Paris, d'après les détails qu'il donne à son ami sur sa pension et sur ses études.

1819

11 janvier. *Lettre* à Barbe.

MORAND, II. — *Nelle Corr.*, 2, *let.* II.

1820

Janvier. *Lettre* à Barbe.

MORAND, III. — Supprimée dans *Nelle Corr.*

Cette lettre est très mutilée, sauf le dernier paragraphe. Sainte-Beuve raconte à son ami qu'il est en seconde, qu'il travaille beaucoup et qu'il est heureux. « Tel tu m'as toujours connu, tel je suis encore aujourd'hui. Je me suis trop bien trouvé des principes que j'ai suivis jusqu'à ce jour pour vouloir m'en écarter jamais ; et si cette idée funeste venait à se présenter à moi, ton exemple seul et les bons conseils que tu m'as donnés suffiraient pour me rappeler dans le droit chemin. »

1820. *Note* à une édition de Tite-Live donnée en prix de semestre.

N. Lundis, XIII, 25, note. — *Souvenirs et Ind.*, 75, note.

1820. *Un jeune poète italien au tombeau du Tasse.*

LÉON SÉCHÉ, *Dix ans d'histoire romantique. Revue bleue*, 20 septembre 1902, p. 363.

1821

1821. *Discours de Tisagoras pour Miltiade.*

J. PIERROT, *Recueil de discours, narrations, lettres, lieux communs, développements historiques, etc., composés par des élèves de l'Université moderne, suivi d'un choix de vers latins* (Hachette, 1831, in-8°), 73.

1822

5 mai. Vers à M. Landry.

Non recueillis. — Cf. *Lettre* à Adam du 6 mai : « Je te porterai une pièce de vers français que j'ai lus *hier* à M. Landry, car c'était sa fête. » (*Corr.*, I, 2.)

1822. *La crémaillère* [1].

Vers cités par J. CLARETIE, *Courrier de Paris : Paris après l'Empire* (*Indépendance belge*, 27 août 1871).

1. Vers écrits pour le jour où la pension Landry inaugura son nouveau local, rue Blanche (*Souvenirs et Ind.*, 27).

LA CRÉMAILLÈRE

« Toi qu'a chanté le bon Homère,
Guerrier si valeureux, si mauvais cuisinier.
Achille, toi qu'on voit tour à tour manier
Et la broche et le cimeterre ;
Et toi, fils de Vénus, de qui les doigts pieux
Faisaient fumer l'encens sur l'autel de tes dieux
Et cuire ton dîner par terre ;
Compagnons de voyage à l'immortalité,
Oh ! que de peine journalière
Se fût à jamais évité
Votre héroïque caractère,
Si l'un ou l'autre eût inventé
L'usage de la crémaillère !

Crémaillère ! je veux raconter tes bienfaits !
Ils sont nombreux ; pourtant on les ignore,
De tous les dieux on se souvient encore,
Mais de toi seule on ne parle jamais.
Dans un épi, c'est Cérès qu'on vénère,
Mars dans un glaive, ou Momus dans les jeux ;
Mais Crémaillère est toujours Crémaillère :
Le vrai mérite est toujours malheureux.
Au temps passé, les hommes, moins barbares,
Avec respect t'érigeaient des autels ;
On t'appelait : ***Dieux pénates, dieux lares*** :
On t'enfumait comme les immortels,
De nard, d'encens, de parfums les plus rares.
Là, chaque jour et dans toute saison
Rangés en cercle autour de la chaudière,
Qui bouillonnait sur le brillant tison,
Époux, épouse, et toute la maison
En bien mangeant t'adressaient leur prière.
Dans le foyer du bon Cincinnatus.
De Curius et Fabrice Dentatus,
Tu figurais d'assez belle manière ;
Tu présentais à ces héros en *us*
Et la lentille et le pois consulaire.
Aussi, j'en veux à la plume légère
De l'écrivain qui conta leurs exploits :
Lui qui parla de la table de bois,
Il oublia la pauvre crémaillère !

Venons à nous. De Rome à notre pension
Facile est la transition.
Oui, le peuple romain et la gent écolière
Se touchent en plusieurs endroits,
Ferraillant, querellant, sans raisons et sans droits,
Faisant moins la paix que la guerre,
Et puis mangeant tous deux et lentilles et pois.

Eh bien ! nous le jurons : de même qu'autrefois
Des laboureurs guerriers la crémaillère antique
Revoyait tous les ans ces fiers vainqueurs et rois
De chêne et de laurier parant leur front rustique ;
De même nous jurons à ce docte sénat
De notre chère république
De ne jamais reculer au combat,
Et, cueillant tous les ans quelque palme classique,
De venir la suspendre à l'autel domestique. »

6 mai. *Lettre* à Adam.

Correspondance (C. Lévy, 2 vol., 1877-78, in-12), I, 1, *let.* 1.

Année scolaire 1821-22. *Le Tasse à Clément VIII* [Discours français].

Inédit. — Cf. Catalogue de la vente Pied, 23 et 25 juin 1902.

Année scolaire 1821-22. *Discours français et latins* recueillis par J. Pierrot [1] : * *Entretien d'Arminius et de son frère,* 34. — *Périclès défend Phidias et Anaxagore,* 81. — *Timoléon défend la statue de Gélon devant le peuple,* 91. — * *Lysimaque à Alexandre en faveur de Parménion,* 95. — *Alexandre mourant à ses amis,* 98. — * *Démétrius à Antigone en faveur d'Eumène,* 100. — * *Cinéas dans le Sénat romain,* 103. — *Caton dans le Sénat pour détruire Carthage,* 106. — *Calliphon à Sylla,* 115. — * *César au peuple romain après la fuite de Pompée,* 118. — * *Vibius Pansa à Octave,* 122. — *Demonax contre l'institution de gladiateurs,* 125. — * *Les habitants de Nisive à Jovien,* 127. — *Charlemagne aux grands de sa cour,* 136. *Discours prononcé par l'abbé de Saint-Denis devant Philippe le Hardi, au moment où les cendres de Louis IX furent apportées au tombeau des rois,* 146. — * *Le duc d'Anjou à Duguesclin,* 150. — *Les Suisses à Charles le Téméraire,* 172. — *Louis XII au Concile national de Tours,* 180. — * *Villiers de l'Isle-Adam à Charles-Quint,* 187. — *Discours à Biron, pour l'engager à faire l'aveu de son crime,* 192. — * *Jacques Pierre à Renault,* 197. — *Bellièvre à Louis XIII,* 200. — *Pinto au duc de Bragance,* 203. — * *Pitt, comte de Chatham, au parlement d'Angleterre,* 228. — * *Theseus pro suis se devovet,* 284. — * *Annibalis jusjurandum,* 288. — *Chryses ad Agamemnona,* 294. — * *Lavinienses ad Romulum de Tatii morte,* 296. — *Numa ad Romanos,* 298. — *Servius Tullius in senatu,* 300.

1. Les articles marqués d'un astérisque ont été supprimés dans l'édition donnée par J. Girard (1875.)

— *Menenius Agrippa ad populum,* 302. — *Tullus ad Coriolanum,* 303. — *Themistocles ad Spartanos,* 308. — *Amicus ad Porum, ne cum Alexandro certamen ineat,* 322. — *Legatus Atheniensium ad Ochum, Persarum regem,* 323. — *Legati Tarentini ad Pyrrhum,* 330. — * *Appius Claudius in senatu,* 334. — *Decius Magius ad Campanos,* 353. — * *Scipionis ad populum romanum oratio,* 366. — * *Scipio in senatu pro Annibale,* 376. — *Legatus Jugurthae ad senatum,* 389. — *Hortensia in concione,* 395. — * *T. Munatius Plancus ad Quirites,* 405. — * *Pompeius in senatu adventante Caesare,* 414. — * *Antonius Octavium hortatur ad persequendos Caesaris interfectores,* 417. — *Archelaus rhetor, ad Cassium proconsulem romanum,* 419. — *Legatus parisiensis ad Carolum delphinum,* 440. — * *Carolus V imperio se abdicat,* 448. — * *Caesar ad senatum,* 461. — *Lucilius ad Senecam,* 469. — *Gregorius ad Julianum,* 475.

Année scolaire 1821-22. *Le Czar Pierre le Grand visite la Sorbonne.*

Annales des concours généraux (Brédif et Maire-Nyon, 1825, in-8°). 385 [hexamètres].

14 septembre. *Lettre* à Sellèque.

Corr., I, 3, *let.* II.

1823

11 septembre. *Lettre* à Barbe.

MORAND, IV. — *Nelle Corr.*, 4, *let.* III. [L'indication du mois est supprimée, ainsi que quelques phrases mutilées de la fin.]

1824

* **10 octobre** [1]. *Samos.*

Globe, I, 49 (non signé).

Article non recueilli. — C'est un simple extrait de la *Topographie de la Grèce,* par Depping, suivi de quelques détails sur la révolution grecque et les massacres.

1. Les articles marqués d'un astérisque ne sont ni signés, ni recueillis ou même signalés dans les *Premiers Lundis.* L'authenticité en est cependant certaine : M. de Lovenjoul possède en effet dans ses archives une feuille de compte, extraite sans doute des livres du caissier du *Globe,* où ils sont mentionnés avec les autres articles payés à Sainte-Beuve.

*** 24 octobre.** *L'île d'Ipsara.*

Globe, I, 77 (non signé).

Article non recueilli. — Détails sur les productions et le commerce de cette île obscure; éloge de son héroïsme, préféré à la gloire littéraire d'un Alcée, d'un Anacréon ou d'un Homère.

*** 30 octobre.** *Le Phœnix ou l'oiseau de soleil, par Antoine Métral.*

Globe, I, 95 (non signé).

Article non recueilli. — Compte-rendu sévère : l'auteur n'a pas su choisir entre les deux alternatives, d'étudier la fable en érudit ou en poète; « il peut y avoir de l'esprit ou de l'imagination dans ce livre; mais c'est une débauche d'imagination, c'est de l'esprit en délire. »

4 novembre. *Chio.*

Globe, I, 101.

Premier article signé. Non recueilli, mais signalé dans les *Pr. Lundis* (I, VII). — Situation de l'île; civilisation et prospérité anciennes; histoire; ravages des Turcs : « Et maintenant la désolée Chio est gisante entre la Grèce et l'Asie, comme en signe d'une séparation éternelle, d'une lutte inexorable. »

11 novembre. *Mémoires de M[lle] Bertin sur la reine Marie-Antoinette.*

Globe, I, 119. — *Premiers Lundis* (Calmann-Lévy, 1874-75), I, 1.

4 décembre. *Lesbos ou Mitylène.*

Globe, I, 169.

Quoique signé, non recueilli, mais signalé dans les *Pr. Lundis* (I, VII). — Situation de l'île; mœurs des habitants et hommes illustres; histoire : « De toutes les villes de la Grèce, Lesbos est donc peut-être celle qui gagnera le plus à la révolution nouvelle..... Elle a vu de ses rivages le dernier incendie de la flotte turque comme un signal de sa prochaine délivrance; puisse bientôt ce grand événement s'accomplir ! Alors, appelée par sa position et par son étendue à devenir un des boulevards de la Grèce, elle se souviendra que la liberté vit de mœurs pures et austères; elle se préservera cette fois de la contagion de l'Ionie qui l'a trop longtemps souillée, et elle puisera dans les vertus patriotiques une gloire honorable qui fera honte à sa célébrité première. »

18 décembre. *Scènes de la nature sous les tropiques et de leur influence sur la poésie, suivies de Camoëns et de Jose Indio, par M. Ferdinand Denis.*

Globe, I, 204. — *Pr. Lundis,* I, 6, sous le titre *Ferdinand Denis, Scènes,* etc.

28 décembre. *Petite Revue littéraire.*

Globe, I, 228.

Article non signé; mais la suite qui y est annoncée est signée S.-B. Non recueilli. — Compte-rendu de ***Lettres et entretiens sur la danse ancienne et moderne, religieuse, civile et théâtrale***, par M. A. Baron : L'auteur a su éviter les dangers du genre; il « a senti que ***danse***, aussi bien que ***musique***, signifiait tout autre chose chez les anciens que chez nous, et, chez les anciens mêmes, il a saisi la différence de l'art dans les différents pays »; « ... les vues qui tiennent à la théorie de l'art, et qu'il appartient à d'autres d'apprécier, paraissent pourtant se rattacher à un goût sûr, mûri par des études plus graves, et surtout à ce besoin presque unanime de vérité qui se proclame hautement dans tous les arts de notre époque. Disons aussi que quand une idée généreuse et philosophique se présente à M. Baron, il ose la produire : il aime à citer des noms chers à la France, à espérer pour la Grèce et à rire, chemin faisant, de certains vices ou ridicules en crédit. » — Compte-rendu très dur de ***Macédoine poétique***, par C. L.

30 décembre. *Petite Revue littéraire (suite).*

Globe, I, 231.

Non recueilli, quoique signé. — Compte-rendu de *Contes* : « ... Ce sont des vers, et depuis longtemps on ne connaît en fait de contes que la prose de M. Bouilli : la poésie vaporeuse et mélancolique de notre âge irait-elle se désenchanter dans ce genre badin et se traîner en si bas lieu, même après Hamilton, La Fontaine et Voltaire ? ... C'est surtout de La Fontaine que notre auteur paraît se rapprocher pour la manière, autant toutefois qu'on peut imiter La Fontaine, disons aussi autant qu'on doit l'imiter dans les licencieuses naïvetés de son imagination. » — Compte-rendu assez sévère de *Ode sur Louis XVIII*, par C. A. M. : « Cette forme poétique qui constitue l'ode, cette harmonie des vers qui constitue la poésie, où les trouver ? pas plus dans cette ode que dans bien d'autres, insérées au ***Moniteur*** ou au ***Mercure*** »: de ***Byron et la liberté, hymne de mort***, par Louvet ; de ***Victoire à la croix, chant de triomphe, Psara, élégie épique***, par Ernest Fouinet. — Compte-rendu plus favorable de l'***Épître à quelques poètes panégyristes***, par M. Gustave Drouineau : « C'est une réminiscence assez heureuse de la manière de Boileau ; il en faut louer l'auteur. Le poète de la raison semble plus que jamais délaissé de nos jours : déjà, le siècle dernier s'était plu, on ne sait pourquoi, à lui contester le génie; on ne daigne même plus le lui contester; la médiocrité du rival et du maître de Racine est dès longtemps chose convenue entre nos talents modernes; il y a une sorte de courage à revenir à lui. » L'auteur aurait dû signaler aux jeunes gens les écueils : « Cette inexpérience d'études soutenue d'une si intrépide présomption; la soif d'une célébrité hâtive plutôt que le besoin d'une gloire durable; la routine jointe au dédain du passé; cette illusion enfin, si naïve et si aveugle à la fois, qui prend dès l'abord sans hésiter toute intention généreuse pour une inspiration poétique, tout battement de cœur pour un accès de génie, comme si, à vingt ans, il n'y avait que des poètes qui pussent s'émouvoir et compatir... En ce temps, et grâce à nos travers, en poésie comme en philosophie, il peut y avoir du génie à avoir du bon sens. Ce qui manque à M. Drouineau, c'est la force et la suite dans les idées : puisqu'il affectionne la facture de Boileau, qu'il lui emprunte aussi l'esprit de méthode. »

1825

13 janvier. *Candie.*

Globe, I, 261.

Quoique signé, non recueilli, mais signalé dans les *Pr. Lundis* (I, VII). — Importance de la position géographique de l'île dans la guerre actuelle ; description ; histoire.

15 janvier. *L'étrangère, par M. le vicomte d'Arlincourt.*

Globe, I, 268. — *Pr. Lundis*, I, 17, sous le titre *Le vicomte d'Arlincourt. L'étrangère.*

* **25 janvier.** *Voyage d'un jeune Français en Angleterre et en Écosse pendant l'automne de 1823, par Adolphe Blanqui.*

Globe, I, 291 (non signé).

Non recueilli. — Compte-rendu élogieux, plein d'admiration pour le commerce et l'industrie de l'Angleterre. « Tant que notre voyageur est sur le sol de la vieille Angleterre, le principal sentiment qui le domine et qu'il communique à ses lecteurs est une admiration profonde pour les grands travaux de la civilisation. » Critique des sentiments de vengeance que manifeste l'auteur : « Parfois aussi le souvenir de la France glace tout d'un coup son enthousiasme, et ce retour n'est pas toujours sans amertume... ; la douleur succède en lui à l'admiration. Seulement, je voudrais qu'il retirât le mot de *vengeance* qu'il laisse échapper ; une noble et pacifique émulation dans les voies du commerce, des arts, du perfectionnement social, telle est la seule vengeance qu'il convient aux peuples éclairés d'invoquer et d'accomplir. » Critique du style et de l'inspiration : « Quant au style, car il importe dans toute composition, quoique généralement assez pur, il n'est pourtant pas exempt de reproche. M. Blanqui nous dira, par exemple, en parlant d'une plaine aride, qu'elle est *triste et monotone comme l'esclavage*, comme si une comparaison ne devait pas être un éclaircissement et qu'une abstraction se comprît mieux qu'une image sensible. Ailleurs, il se jettera dans la mysticité : il croira entendre le *bruit d'un concert angélique* ; il s'écriera qu'il *n'y a pas de climat pour l'athéisme*, etc. De telles fautes déparent trop souvent un livre d'ailleurs utile et sensé : on devrait surtout se mettre en garde contre la vague rêverie qui y fait tomber, car toute observation saine et raisonnée sur les mœurs et l'industrie des peuples semble incompatible avec cet enthousiasme stérile qui s'exhale en vains sons. »

[5] mars. *Mémoires de Mme du Hausset, femme de chambre de Mme de Pompadour.*

Globe, I, 381 [1]. — *Pr. Lundis* [2], I, 22.

1. Ce numéro du samedi 5 mars est, par une faute d'impression, daté du 7.
2. Daté du 7.

* **8 mars.** *Mémoires ou Souvenirs, par M. le comte de Ségur.*

Globe, I, 381 (non signé).

Non recueilli. — Éloges du comte de Ségur, surtout parce qu'il n'a pas renié l'enthousiasme de ses jeunes années pour la liberté.

15 mars. *L'homme du Midi et l'homme du Nord ou l'influence du climat, par Ch.-Victor de Bonstetten.*

Globe, I, 403 (non signé). — *Pr. Lundis,* I, 29, sous le titre *Ch.-V. de Bonstetten.*

* **26 mars.** *La Calédonie ou la guerre nationale, poème en 12 chants, par M. Augustin Fabre.*

Globe, I, 427 (non signé).

Non recueilli. — Éloges du poème : On en a beaucoup parlé, on n'en a pas exprimé le mérite essentiel : unité, force, vérité du sentiment qui l'inspire. C'est un poème animé d'amour pour la France, comme les *Messéniennes,* « cri sublime que le patriotisme arracha au génie, et qu'une glorieuse popularité récompense ». L'auteur a choisi un sujet peu connu, pour y être plus libre, et il a su mêler les émotions domestiques aux émotions patriotiques. Mais l'épopée doit être empruntée aux traditions nationales et le lecteur de Fabre est obligé de transposer la sienne et comme de la traduire en français. D'autre part, l'esprit de système s'y montre trop : la littérature ne doit s'asservir à aucune doctrine. (Voir plus haut, p. 86.)

* **29 mars.** *La Calédonie,* etc., II.

Globe, I, 435 (non signé).

Analyse et jugements de détail. A propos du style, « les amateurs remarquent avec intérêt, parmi les récits de combats et de blessures, des descriptions physiologiques, qui réunissent l'exactitude à l'élégance et montrent la science traduite en beaux vers. »

2 avril. *Mémoires de Mme de Genlis sur le XVIIIme siècle et la Révolution française depuis 1756 jusqu'à nos jours.*

Globe, I, 445 (non signé, mais l'article III est signé). — *Pr. Lundis,* I, 34.

5 avril. *Mémoires de Mme de Genlis,* etc., II.

Globe, I, 451 (non signé, mais l'article III est signé). — *Pr. Lundis,* I, 39.

21 mai. *Mémoires de Mme de Genlis,* etc., III.

Globe, II, 555. — *Pr. Lundis,* I, 44.

*** 2 juin.** *Des poésies de circonstance et de M. Baour-Lormian.*

Globe, II, 588 (non signé).

Non recueilli. — Compte-rendu très dur. Tous les poètes ont fait des poésies de circonstance, pour un homme (XVIIme siècle), ou pour les grands événements d'intérêt national (Delavigne, Béranger) : mais les vrais poètes y sont sincères. Baour, lui, n'a pas la foi : « C'est du calcul et non de la poésie qu'il a prétendu faire; la critique n'a pas de prise sur lui; il est au-dessous d'elle. »

23 juin. *Mémoires sur divers événements de la Révolution et de l'émigration, par A.-H. Dampmartin, maréchal de camp.*

Globe, II, 631. — *Pr. Lundis,* I, 51, sous le titre *Mémoires de Dampmartin.*

16 juillet. *Mémoires du marquis d'Argenson, ministre sous Louis XVI, publiés par René d'Argenson.*

Globe, II, 685. — *Pr. Lundis,* I, 58.

28 juillet. *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution française, 20me livraison : Le vieux Cordelier, par C. Desmoulins; Les causes secrètes du 9 thermidor, par Villatte; Précis du 9 thermidor, par Ch.-A. Méda, gendarme.*

Globe, II, 711. — *Pr. Lundis,* I, 65, sous le titre *Mémoires relatifs à la Révolution française.*

*** 9 août.** *Précis historique des événements du 9 thermidor, par Ch.-A. Méda, ancien gendarme, mort général et baron.*

Globe, II, 739 (non signé).

Non recueilli. — Analyse du récit : « Le caractère qu'a déployé Méda dans les événements postérieurs à celui qu'il raconte et en même temps la simplicité modeste et la précision circonstanciée de son récit concourent à donner à son témoignage un degré de certitude morale qu'un autre spectateur ou auteur de ces tristes scènes contre-balancerait difficilement et qui, ce nous semble, mérite toute la considération de l'histoire. »

1er septembre. *Charles.*

Globe, II, 787. — *Pr. Lundis,* I, 72.

29 octobre. *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse, par Amédée Pichot,* I.

Globe, II, 921 (non signé, mais l'article III est signé).

Non recueilli. — S.-B. montre l'importance du livre pour la connaissance de la littérature anglaise (Voir plus haut, p. 94); il discute les critiques qui en ont été

faites. Les trois meilleures **parties** sont *la chaire, le barreau, la poésie.* — De la chaire : causes de la pauvreté et **de la** froideur de l'éloquence religieuse (esprit de la réforme, austérité du culte, influence de la philosophie raisonnante); Wesley, Whitefield, M. Irving.

12 novembre. *Voyage historique,* etc., II.

Globe, II, 950.

Non recueilli. — Du barreau : « Il convenait à ce peuple, qui entoura les droits de l'homme de garanties si solennelles, de manifester ses principes par l'éloquence et de consacrer la raison par le génie. » L'école anglo-écossaise : lord Erskine, sir James Mackinstoch, Brougham; l'école irlandaise : Burke, Grattan, Curran, Philips. Différences entre les deux écoles et notamment différence de goût : « Cette dernière différence, si digne de remarque, est-elle une conséquence éloignée des autres ? Se lie-t-elle à l'état politique de la patrie irlandaise, ou dépend-elle seulement de son état physique, de son climat, de son soleil, et du reste de sang gallois que tant de massacres n'ont pas épuisé tout entier ? »

17 décembre. *Voyage historique,* etc., III.

Globe, II, 1027.

Non recueilli. — De la poésie : Cooper, les lakistes. « Tandis que nos poètes descriptifs s'arrêtaient éternellement à la superficie des choses, et, dans leurs peintures froidement élégantes tiraient copie fidèle et monotone de la nature inanimée, on s'avisa, en Angleterre, d'associer à ces peintures les impressions qu'elles faisaient naître et de les vivifier par un reflet des sentiments humains. » En France, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand ont suppléé aux poètes : « Leur prose éloquente s'empara ainsi d'un office qui échappait aux mains de la poésie, et, quand tout récemment enfin celle-ci, par la muse de M. de Lamartine, revendiqua une part de ce domaine légitime dont elle n'aurait jamais dû se dessaisir, on sembla méconnaître ses droits, ou du moins, on s'étonna de l'usage qu'elle en faisait comme d'une audace. » Cette différence a des causes : « Il ne serait pas difficile, je pense, d'assigner un grand nombre de causes qui expliquent ce fait; des considérations fines et délicates pourraient même en ressortir : qu'il nous suffise d'avoir indiqué la recherche. »

1826

10 janvier. *Histoire de la Révolution française, par M. Thiers (Vme et VIme vol.).*

Globe, III, 42. — *Pr. Lundis,* I, 77, sous le titre *M. A. Thiers. Histoire,* etc.

29 janvier. *Histoire de la Révolution,* etc. (*suite*).

Globe, III, 62. — *Pr. Lundis,* I, 86.

9 février. *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages, par Lonchamps et Wagnière, ses secrétaires.*

Globe, III, 111. — *Pr. Lundis,* I, 195.

28 mars. *Histoire de la Révolution française depuis 1789 jusqu'en 1814, par F.-A. Mignet (3me édition).*

Globe, III, 218. — *Pr. Lundis,* I, 101, sous le titre *M. Mignet. Histoire,* etc.

6 avril. *Œuvres de Rabaut Saint-Étienne, précédées d'une notice sur sa vie, par M. Collin de Plancy.*

Globe, III, 238. — *Pr. Lundis,* I, 111.

4 mai. *Poésies érotiques, par M. Tissot, avec une traduction des Baisers de Jean Second.*

Globe, III, 302. — *Pr. Lundis,* I, 118, sous le titre *M. Tissot.*

16 mai. *Mémoires, souvenirs et anecdotes, par M. de Ségur (t. II).*

Globe, III, 331. — *Pr. Lundis,* I, 125, sous le titre *M. de Ségur.*

15 juin. *Bonaparte et les Grecs, par Mlle Louise Sw. Belloc, suivi d'un tableau de la Grèce en 1825, par le comte Pecchio.*

Globe, III, 309. — *Pr. Lundis,* I, 131.

8 juillet. *Cinq Mars ou une conjuration sous Louis XIII, par le comte A. de Vigny.*

Globe, III, 452. — *Portraits Contemporains* (édit. en 3 vol. depuis 1846, in-12, Didier), I, appendice, 533 : sous le titre *M. de Vigny;* (édit. en 5 vol. 1870-71, in-12, Lévy frères); II, appendice, 536 : *M. de Vigny.*

22 août. *Lettres inédites de Mme de Maintenon et de Mme la princesse des Ursins,* I.

Globe, IV, 8. — *Pr. Lundis,* I, 137, sous le titre *Madame de Maintenon et la Princesse des Ursins.*

14 septembre [1]. *Lettres inédites,* etc., II.

Globe, IV, 70. — *Pr. Lundis,* I, 148.

1. Le numéro du *Globe* du samedi 23 septembre (IV, 93) renferme une *Petite Revue littéraire :* c'est le compte-rendu, sévère en général, de *Napoléon* par Bignan. *Élégies et Mélanges* par Théophile Lodin Lalaire. *Méditations poétiques sur les ruines de la Grèce moderne* par Hubert L..., ***Napo-***

10 octobre. *Lettre* à Sellèque.

Corr., I, 6, *let.* III.

30 novembre [1]. *Dumouriez et la Révolution française, par M. Ledieu.*

Globe, IV, 247. — *Pr. Lundis,* I, 157.

1827

2 janvier. *Poésie. Odes et Ballades, par M. V. Hugo,* I.

Globe, IV, 321. — *Crit. et P. Litt.* (in-8°, Renduel, 1836, 2me édit.); I, appendice, 533 : sous le titre *Victor Hugo* [cet appendice n'existait pas dans la 1re édit. du 1er vol., 1832]. — *Pr. Lundis,* I, 164, sous le titre *Victor Hugo.*

9 janvier. *Poésie. Odes,* etc., II.

Globe, IV, 338. — *Crit. et P. Litt.* (2me édit.), I, appendice, 540. — *Pr. Lundis,* I, 175.

1er février. *Histoire. Mémoires de Michel Oginski sur la Pologne et les Polonais,* I.

Globe, IV, 391.

Non recueilli, quoique signé. — S.-B. explique quelle fut la politique russe après le partage de 1775, et il déplore que la Révolution française ait réconcilié les ennemis de la Pologne. « Quand on songe à ce cruel effet de notre Révolution sur la destinée d'un peuple auquel nous liait une sympathie si antique et si vive, on sent avec douleur qu'une grande obligation nous était imposée envers lui et qu'on y a manqué en notre nom, tandis que, d'un seul mot, celui qui nous commandait eût pu la remplir. De tous temps environnés de voisins odieux, les Polonais s'étaient retournés vers la France avec amour. Rentrés, à l'extinction des Jagellons, dans leur plein droit d'élire au trône, leur premier mouvement avait été d'y porter un prince français, Henri de Valois. Après l'abdication de Jean-Casimir, quand les factions déchiraient la République au gré des cours ambitieuses et que déjà le mot de partage avait été prononcé tout bas, le grand Sobieski, simple général encore, écrivait à Louis XIV au nom de la noblesse et lui demandait pour roi ou Conti, ou Condé, ou Turenne. Enfin, à la première tentative de liberté, n'est-ce pas de la cour de Versailles que les Confédérés de

léon au mont Thabor par Amédée Duquesnel, *Chants romains* par Crétineau-Joly, *A M. le général de Lafayette* par B. Girault. Cet article non signé, est peut-être de Sainte-Beuve, comme les précédents, qui ont paru sous la même rubrique (Cf. ZIESING, *Le Globe et l'école romantique*, p. 113).

1. Les premières lignes de cet article font allusion à une annonce du livre de Ledieu parue dans le *Bulletin littéraire* du *Globe* (23 septembre). Ce bulletin, ou au moins l'annonce, seraient-ils de Sainte-Beuve ? — Le 4 novembre (IV, 186) et le 18 novembre (IV, 221), le *Globe* avait par deux fois annoncé les poésies de Victor Hugo. Sainte-Beuve y est-il pour quelque chose ?

Bar attendaient un appui, en même temps qu'ils prenaient parmi nos concitoyens des législateurs ? Fallait-il donc que Henri de Valois, Louis XIV et la diplomatie de Louis XV répondissent si mal à tant de confiance ? Fallait-il surtout, après que la liberté française, en provoquant la coalition du Nord, eût compromis la liberté de la Pologne et l'eût livrée comme otage à la colère et à la rapacité des souverains, fallait-il que cette criante iniquité commise en partie à cause de nous ne fût par nous ni réparée, ni combattue ; que la République, au temps de ses conquêtes, ne songeât que vaguement à la redresser, et que, plus tard, l'homme qui fit et refit tant de rois dédaignât à deux reprises la gloire de refaire une nation ? » Analyse des *Mémoires* d'Oginski.

13 février [1]. *Mémoires de Michel*, etc., II.

Globe, IV, 418.

Suite et fin de la bibliographie et de l'analyse des *Mémoires* : portrait enthousiaste de Kosciusko : « Au milieu de tant d'hommes doués de mérites divers et d'intentions excellentes, Kosciusko était le seul véritablement supérieur, le seul capable de sauver la Pologne, si la Pologne eût pu être sauvée. Avec les talents de sa position, il en avait aussi les vertus. Frugal comme un républicain antique, vêtu mauvais drap gris et dormant sur la paille, il portait dans l'âme cette modestie simple et vraie que d'autres ont seulement affiché par faste. Durant les sept mois de sa dictature, placé par le vœu national à côté et au-dessus d'un souverain que sa conduite pusillanime avait justement couvert d'impopularité et de mépris, on aime à le voir, plein d'égards pour cette vieillesse débile, l'environner des honneurs accoutumés et lui alléger les humiliations de la tutelle par une affabilité compatissante... La grandeur immortelle de Kosciusko est d'avoir compris et accepté sa mission tout entière. Lui aussi, il aurait pu devenir un général français comme Poniatowski, ou même un sénateur russe comme Oginski ; il fit mieux, car, ne pouvant plus sauver la Pologne, il passa sa vie à la pleurer et demeura jusqu'au bout un exilé sur une terre étrangère. Je ne sais si l'impression de son noble malheur m'abuse : mais, errant dans ses vieux jours sous les ombrages de Fontainebleau, il me touche plus encore que le fortuné Washington « étendu à l'ombre de sa vigne et de son figuier ».

1er mars. *Poésie. Odes d'Anacréon, traduites en vers français, avec le texte en regard, par M. Veissier-Descombes.*

Globe, IV, 455. — *Pr. Lundis*, I, 189, sous le titre *Anacréon*.

20 mars. *Poésie. Sept Messéniennes nouvelles, par M. Casimir Delavigne de l'Académie française.*

Globe, IV, 497. — *Crit. et P. Litt.* (2me édit.. 1836), I. appendice, 549 : sous le titre *Casimir Delavigne*. [Cet appendice n'existait pas dans la 1re édit. du

1. Le *Globe* du 8 février 1827 (IV, 405) contient encore une *Revue littéraire* non signée. C'est un compte-rendu du *Manuscrit de 1805*, par Gabriel Fictor, des *Autres Tartuffes*, par M. Gosse (approbation pour les coups « mortels » portés aux Jésuites, ces « risibles ennemis de nos libertés »), et de l'*Académie*, satire par M. S. G. (railleur pour l'Académie). Cette *Revue* est-elle de Sainte-Beuve ?

1er vol., 1832.] — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, appendice, 525, sous le titre *Casimir Delavigne*; (éd. en 5 vol.) V, appendice, 469, sous le titre *Casimir Delavigne*.

14 avril. *Lettres inédites de Malherbe, adressées à Peiresc (février à avril 1628).*

Globe, V, 24. — Inséré dans le *Tableau de la littérature française au XVIme siècle* (édit. définitive, Lemerre, 1876), I, 251-274 [suppression de toute la conclusion, une cinquantaine de lignes. Voir l'appareil critique du *Tableau* dans ma thèse latine].

28 avril. *Histoire. Histoire de la Révolution française, par M. A. Thiers (t. VII et VIII),* I.

Globe, V, 27. — *Pr. Lundis*, I, 197, sous le titre *M. A. Thiers.*

12 mai. *Histoire de la Révolution,* etc., II.

Globe, V, 86. — *Pr. Lundis*, I, 211, sous le titre *M. A. Thiers.*

31 mai. *Histoire. Mémoires ou souvenirs et anecdotes, par M. de Ségur. (IIIme vol.)*

Globe, V, 131. — *Pr. Lundis*, I, 224, sous le titre *M. de Ségur.*

26 juin. *Littérature. Œuvres complètes de Tacite, traduction nouvelle avec le texte en regard, des variantes et des notes, par M. Burnouf, professeur d'éloquence latine au Collège de France (t. IV).*

Globe, V, 190. — *Pr. Lundis*, I, 231, sous le titre *Tacite.*

7 juillet. *État de la poésie française à la fin du XVme et au commencement du XVIme siècle* (1er *article : Charles d'Orléans, Villon, Marot*).

Globe. V, 216. — Inséré dans le *Tableau*, I, 9-42. [Nombreuses additions dans le texte et dans les notes, comme pour tous les autres articles réunis dans le *Tableau*. Voir l'appareil critique du *Tableau*.]

14 juillet. *État de la poésie,* etc. (IIme *article : Coup d'œil sur les poésies de Clément Marot, Marguerite de Navarre.*)

Globe, V, 229. — Inséré dans le *Tableau*, I, 42-62.

28 juillet. *Histoire. Vie de Napoléon Buonaparte, empereur des Français, précédée d'un Tableau préliminaire de la Révolution française, par sir Walter Scott,* I.

Globe, V, 265. — *Pr. Lundis*, I, 241, sous le titre *Walter Scott.*

4 août. *Poésie française au XVIme siècle* (III : *Mellin de Saint-Gellais, Victor Brodeau. École de poètes plus chastes et plus élégants, qui contraste vivement avec les restes de la vieille école*).

Globe, V, 280. — Inséré dans le *Tableau*, I, 62-79.

25 août. *Histoire. Vie de Napoléon*, etc., II.

Globe, V, 329. — *Pr. Lundis*, I, 257, sous le titre *Walter Scott*.

1er septembre. *Poésie française*, etc. (IV : *Révolution littéraire de 1549. École nouvelle. « Illustration de la langue française » par du Bellay. Lutte avec l'école de Marot*).

Globe [1], V, 343. — Inséré dans le *Tableau*, I, 79-93.

15 septembre. *Fables inédites des XIIme, XIIIme et XIVme siècles, et fables de La Fontaine, rapprochées de celles de tous les auteurs qui avaient avant lui traité les mêmes sujets, précédées d'une notice sur les fabulistes, par M. Robert, conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.*

Globe, V, 374. — *Crit. et P. Litt.* (2me édit., 1836), I, appendice, 523 : sous le titre *La Fontaine* [cet appendice n'existait pas dans la 1re édit. du Ier volume, 1832]. — *P. Litt.* (à partir de la 1re édit., Garnier, 1844), I, appendice, 493, sous le titre *La Fontaine*. — *Galerie des grands écrivains français* (Garnier, 1878, grand in-8°), p. 205, sous le titre *La Fontaine*, III.

Dans les volumes, le dernier alinéa, 23 lignes environ, est supprimé : « Dans ce qui précède, nous avons emprunté plus d'une idée et plus d'un fait à M. Robert. En indiquant avec une rigoureuse exactitude tous les auteurs français, anglais, allemands, hollandais, latins, grecs, orientaux, qui avant le fabuliste avaient traité les mêmes sujets de fables que lui, il permet de faire des conjectures presque certaines sur les lectures familières et le degré d'instruction du poète. Mais la portion la plus neuve, la plus intéressante et la plus méritoire du travail de M. Robert est la recherche et la publication des fables inédites tirées des manuscrits du XIVme siècle et ignorées non seulement de La Fontaine, mais de bien des érudits. Les diverses branches du *Roman du Renard* lui en ont fourni plusieurs. Il a imprimé tout entiers deux manuscrits de cent quarante et une fables sous les titres d'*Ysopet Ier*, d'*Ysopet-Avionnet* et d'*Ysopet II* : c'est ainsi qu'on travestissait les noms d'Ésope et d'Avienus. Le premier de ces manuscrits, à moitié détruit par le temps, est orné de quatre-vingt-cinq miniatures, que l'éditeur a fait graver avec une ressemblance parfaite. Leur singulière naïveté peint au naturel les petits drames qui les suivent : il est impossible de prêter aux bêtes une physionomie plus parlante et des poses plus humaines. Dans l'Essai préliminaire, où il traite des fabulistes antérieurs à La Fontaine, M. Robert déploie une érudition qui nous a semblé profonde et saine, pleine à la fois de circonspection et de vues. Il

1. Ce numéro du *Globe* est daté du 1er août, par une faute d'impression.

nous siérait peu de prétendre la discuter en détail. Indiquons seulement quelques opinions propres à l'auteur sur Phèdre, Romulus, Perotto et sur les altérations qu'ont subies au moyen âge les fables attribuées à l'affranchi d'Auguste. Indiquons encore de curieux renseignements concernant Guillaume Tardif, lecteur ou plutôt *liseur* de Charles VIII, traducteur français des *Facéties* du Pogge et des fables de Laurent Valla. Ce Tardif, dont les ouvrages sont peu connus, et dont le nom ne l'était pas du tout avant l'exhumation qu'en a faite M. Robert, traduit ses originaux en auteur vraiment original et montre dans sa prose du XV[me] siècle un talent digne de La Fontaine. En résumé, le livre que nous annonçons devient, avec celui de M. Valkenaër, un complément nécessaire des œuvres de l'immortel fabuliste et nous souhaitons vivement qu'un semblable travail soit fait un jour sur les Contes. »

20 septembre. *Poésie française,* etc. (v : *Réponses à l'Illustration de du Bellay. Hommage rendu à cette école. Caractère du talent et du style de du Bellay.*)

Globe, V, 387. — Inséré dans le *Tableau,* I, 93-109.

4 octobre. *Poésie française,* etc. (vi : *Ronsard. Sa destinée littéraire. Caractère de son talent et de ses œuvres.*)

Globe, V, 418. — Inséré dans le *Tableau,* I, 110-126.

12 octobre. *Poésie française,* etc. (vii : *Succès de Ronsard dans l'ode anacréontique. Sentiment profond qu'il avait de la haute poésie. Ses réformes de versification et d'orthographe.*)

Globe, V, 439. — Inséré dans le *Tableau,* I, 126-137.

27 octobre. *Poésie française,* etc. (viii : *Tentative de versification française métrique. Jean-Antoine de Baïf. Son académie du Faubourg Saint-Marceau. Rémi Belleau.*)

Globe, V, 470. — Inséré dans le *Tableau,* I. 137-160.

8 novembre. *Poésie française,* etc. (ix : *Guillaume du Bartas. Seconde période de l'école de Ronsard. Philippe Desportes.*)

Globe, V, 497. — Inséré dans le *Tableau,* I, 160-193.

29 novembre. *Histoire de la Révolution française, par M. Thiers (t. IX et X).*

Globe, VI, 14. — *Pr. Lundis,* I, 268, sous le titre *M. A. Thiers.*

29 décembre [1]. *Poésie française,* etc. (x : *Jean Bertaut, évêque de Séez. L'école de Ronsard modifiée se continue sous Louis XIII. La puce de Mlle Desroches et la main d'Étienne Pasquier*).

Globe, VI, 86. — Inséré dans le *Tableau,* I, 193-226.

[**Fin de l'année**]. *A la rime; Le dernier vœu.*

Annales romantiques [2] (1828, in-8°, Urbain Canel). — *Poésies complètes* (1860-1862, Lévy frères), I, 29, 45.

[**1827 ?**] *Lettre* à M. Gentil, directeur du *Mercure.*

Inédite. — S.-B. le remercie d'avoir inséré un article sur Fontaney et d'avoir pensé à lui, S.-B., pour les articles sur V. Hugo.

1828

9 février. *Histoire. Réfutation de l'histoire de France de l'abbé de Montgaillard publiée par M. Uranelt de Leuze (Laurent de l'Ardèche).*

Globe, VI, 190. — *Pr. Lundis,* I, 280, sous le titre *M. Laurent de l'Ardèche.*

16 avril [3]. *Littérature. Œuvres complètes de James Fenimore Cooper. Le Corsaire rouge.*

Globe, VI, 341. — *Pr. Lundis,* I, 288, sous le titre *Fenimore Cooper.*

30 avril. *Poésie française,* etc. (xi : *La satire. Mathurin Régnier. Les démêlés avec Malherbe*).

Globe, VI, 373. — Inséré dans le *Tableau,* I, 226-242.

Avril [4]. *Conclusion* du *Tableau.*

Juin [5]. *Préface* de la 1re édition du *Tableau.*

1. Le 6 décembre, sous le titre *Poésie, Cromwell, drame par Victor Hugo,* le *Globe* publie deux extraits de la pièce, précédés de quelques lignes très favorables (VI, 29). Sainte-Beuve y est-il pour quelque chose ?

2. Annoncé le 5 janvier 1828 dans la *Bibliographie de la France.*

3. Le *Globe* du 23 février (VI, 221) renferme une *Revue poétique* non signée (*Le retour* par Mme Gay : *Le passé et le présent,* épître à un détracteur de l'époque actuelle, par le comte Alexis de Saint-Priest : *Chants du siècle,* par Adolphe Nicolas).

4. Date de l'édition définitive, II, 44.

5. *Ib.,* I, 7.

5 juillet [1]. *Littérature, Charles II ou le labyrinthe de Woodstock, comédie en trois actes, en prose, précédée d'une notice sur l'état actuel des théâtres et de l'art dramatique en France, par M. Alexandre Duval, de l'Académie française.*

Globe, VI, 527. — *Pr. Lundis*, I, 295, sous le titre *Alexandre Duval.*

Juillet. *Vie* [2] *de Ronsard* (avec le sonnet, *A toi, Ronsard.* Cf. *Poésies,* I, 73).

Juillet. *Pour un ami, la veille de la publication d'un premier ouvrage.*

Poésies de Joseph Delorme (*Poésies,* I, 70.)

19 juillet [3]. TABLEAU HISTORIQUE ET CRITIQUE DE LA POÉSIE FRANÇAISE ET DU THÉATRE FRANÇAIS AU XVIme SIÈCLE, SUIVI DES ŒUVRES CHOISIES DE PIERRE DE RONSARD, 2 vol. in-8° (Sautelet, Johanneau et Mesnier) avec la pièce *A la rime* (*Poésies,* I, 19).

Réédité en 1838, 2 vol. in-8° (Raymond Bocquet), seconde édit., identique à la première [4]. — En 1843, le 4 mars [3], 1 vol. in-12 (Charpentier et Cie), nouvelle édit., précédée d'une seconde préface (mai 1842), et contenant (p. 116) le sonnet *Si quelque blâme* du *Livre d'amour* (*Poésies*, I, 234). Du *Ronsard*, il ne subsiste que la *Vie de Ronsard* avec le sonnet *A toi, Ronsard*, et des *Pièces et notes*, extraites en partie du commentaire des *Œuvres choisies*, en partie nouvelles. Le tout est suivi d'une seconde partie comprenant huit portraits ou études (*Mathurin Régnier et André Chénier*, août 1829; *Joachim du Bellay*, octobre 1840; *Jean Bertaut*, mai 1841; *du Bartas*, février 1842; *Philippe Desportes*, mars 1842; *Anacréon au XVIme siècle*, avril 1842; *De l'esprit de malice au bon vieux temps*, octobre 1842; *Clotilde de Surville*, novembre 1841). Cette édition a été rééditée plusieurs fois, sur clichés sans doute. — En 1876, 2 vol. in-16 (Lemerre), éd. définitive qui reproduit l'édition de 1843, augmentée de notes manuscrites de Sainte-Beuve, de la *Préface* du Ronsard (1828), d'un extrait du *Commentaire* de 1828 (*Préface* de la *Franciade* et le *Bocage royal*), et d'une liste : *Projets d'articles destinés à compléter le Tableau*. Cette édition est en outre précédée de la *Vie de Sainte-Beuve*, par J. Troubat. — Il a été publié, en 1 vol. in-12 (Garnier), une réédition par LOUIS MOLAND des *Œuvres choisies de Ronsard*.

1. Le *Globe* du 18 juin renferme un article, ***Beaux-arts, La ronde du sabbat d'après la ballade de M. Hugo par M. Boulanger***, non signé.
2. Date de l'édition définitive du ***Tableau***, II. 77.
3. Date de la ***Bibliographie de la France.***
4. Il n'y a, me semble-t-il, que la couverture de changée. Je n'ai pas trouvé cette édition ou cette prétendue édition annoncée dans la ***Bibliographie de la France.***

[Août][1]. *Lettre* à Barbe.

MORAND, V. — *Nelle Corr.*, 8, *let.* IV.

13 août. *Lettre* au *Journal des Débats.*

Débats du 13 août.

Non recueilli. — C'est une réponse aux trois articles sur *Cromwell*, publiés par les *Débats* des 3 et 29 janvier et du 6 août sous la signature *R.* — « Au rédacteur. Monsieur, dans l'article assurément fort remarquable qu'un critique aussi plein d'esprit que d'urbanité, a consacré ces jours derniers à l'examen du style et de la versification de *Cromwell*, moi, indigne, qui vous lis très assidûment, et qui, par goût, suis grand amateur de ces questions littéraires, je me suis permis de noter quelques omissions, et, à ce propos, il m'est revenu à l'esprit deux où trois autorités qui ont échappé, je ne sais comment, à la mémoire de l'érudit critique.

Ainsi, par exemple, à côté des vers de *Cromwell* qui peuvent s'écrire en chiffres, M. R. aurait pu citer les suivants, qui sont, je crois, de Racine :

« ..... toute chose
Demeurant en état, on appointe la cause,
Le 5me ou 6me avril 56. »

Il aurait pu rappeler les deux vers de Béranger :

« Dans ce Paris plein d'or et de misère
En l'an du Christ 1780... »

Il est vrai que cela ne vaut pas les

« Onze lustres complets surchargés de trois ans »;

mais du moins je n'ai pas à faire dans ma tête d'opération arithmétique avant d'arriver au résultat.

L'ingénieux critique se sera sans doute rappelé, à propos des vers entremêlés de latin :

« ..... la loi *Si quis Canis*, digeste.
De vi paragrapho, Messieurs, *caponibus* »,

mais il se sera dit que ces licences ne sont tolérables qu'en comédie; à quoi je lui opposerai humblement que l'auteur de *Cromwell* n'a guère prétendu, je pense, faire une tragédie, et qu'après tous les arguments de l'Intimé se retrouvent presque mot pour mot dans certaines harangues historiques du temps de Cromwell.

Quant aux vers qui ressemblent assez à la prose pour faire illusion, et qu'on pourrait transcrire en lignes plates, à l'usage des simples, comme M. Jourdain, je crois que rien n'égale l'exemple suivant; il s'agit d'une partie de chasse : « A trois longueurs de traits, tayaut, voilà d'abord le cerf donné aux chiens. J'appuie et sonne fort. Mon cerf débuche et passe une assez longue plaine; et mes chiens après lui; mais si bien en haleine qu'on les aurait couverts tous d'un seul justaucorps. Il vient à la forêt; nous lui donnons alors la vieille meute; et moi, je prends en diligence mon cheval alezan. Tu l'as vu? » Ce sont des vers de ce *barbare* Molière, lequel, comme on sait, versifiait si mal, quoiqu'il eût assez de facilité pour trouver la rime.

Pardonnez, Monsieur, ce long bavardage, et agréez, etc.

SAINTE-BEUVE. »

1. Non datée, du moins dans la Nlle *Correspondance*. Morand la place en août, et, en effet, l'« occasion annuelle » doit être le départ pour les vacances des élèves boulonnais de Paris.

21 octobre. *La veillée.*

J. Delorme (*Poésies*, I, 100).

Octobre. *La plaine.*

J. Delorme (*Poésies*, I, 138).

Novembre [1]. *Pensées d'automne; Sonnet imité de Keats.*

J. Delorme (*Poésies*, I, 125, 137).

Novembre. *Lettre* à Urbain Canel.

Inédite. — Sainte-Beuve lui propose d'éditer « un recueil de poésies, sous une forme *particulière*, avec de la *prose* et du *roman* »; il se recommande d'Émile Deschamps, qui « connaît en grande partie ce recueil » et « pourrait vous en parler ».

6 décembre. *Lettre* à Loudierre.

Souvenirs et Ind., 159. — *Corr.*, I, 9, *let.* IV.

22 décembre. *Lettre* à Loudierre.

Souvenirs et Ind., 171. — *Corr.*, I, 13, *let.* V.

Décembre. *Prospectus* des *Œuvres complètes* de Victor Hugo.

Édition des Orientales (Cf. *P. Cont.*, I, 406). — *Gazette des Tribunaux*, 27 oct. 1831 (extraits). — BIRÉ, *V. Hugo après 1830*, I, 39 (extraits). — Vicomte DE SPŒLBERCH DE LOVENJOUL, *Sainte-Beuve inconnu* (Plon, 1901) (complet).

1829

3 janvier. *Lettre* à Barbe.

MORAND, VI. — *Nelle Corr.*, 10, *let.* V.

Février [2]. *Vie de Joseph Delorme* [3].

1. Le 19 novembre, dans le *Globe* (VI, 839), un article non signé : *Odes et Ballades, par V. Hugo*, 4me édition.

2. Je signale ici une lettre, inédite je crois, de Dubois à Sainte-Beuve (5 février) : Le directeur du *Globe* souffre de voir Sainte-Beuve s'éloigner de lui et tente un rapprochement. — C'est le début de la brouille qui devait aboutir au duel de 1830.

3. Date donnée dans les éditions.

4 avril [1]. Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme, 1 vol. grand in-16 (Delangle frères), non signé.

Réédité en 1830, 1 vol. in-8°, Renduel (paru le 4 novembre). — Réédité avec les poésies complètes, 1 vol. in-12 (Charpentier), 1840, 1845, 1846, 1848, 1869. — 1 vol. in-8° (Poulet-Malassis) 13 avril 1861. [Le 2me volume annoncé n'a pas paru.] — 2 vol in-8° (Lévy), 14 mars 1863 [Le premier volume n'est autre que le volume de Poulet-Malassis, avec une autre couverture et un autre faux titre : cela est visible, et d'ailleurs la faute de pagination de la page 215 l'atteste.] — 2 vol. in-16 (Lemerre), 19 juillet 1879, avec notice par M. Anatole France.

Après le 4 avril. *Lettre* à V. Pavie.

Théod. Pavie, *V. Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires* (Angers, in-8° 1887), p. 77.

Sainte-Beuve y remercie Pavie d'un article qu'il avait consacré à ses vers.

5 avril. *Boileau.*

Revue de Paris. — *Crit. et P. Litt.*, I, 1. — *P. Litt.*, I, 3. — *Galerie des grands écrivains*, 215.

23 avril. *Lettre* à Loudierre.

Souvenirs et Ind., p. 177. — *Corr.*, I, 15, *let.* vi.

3 mai. *Madame de Sévigné.*

Rev. de Paris. — *Crit. et P. Litt.*, I, 31. — *P. femmes*, I, 3.

Mai. *A madame V. H.*

Consolations (*Poésies*, II, 15).

7 juin. *Jean-Baptiste Rousseau.*

Rev. de Paris. — *Crit. et P. Litt.*, I, 202. — *P. Litt.*, I, 128. — *Nelle galerie des grands écrivains* (Garnier, 1880), 253.

Juin [2]. *A M. Viguier.*

Consolations (*Poésies*, II, 18).

1. Date de la *Bibliographie de la France.* — Cf. *Poésies*, I, 290 : « Le premier article du *Globe* est du 26 mars 1829 et parut même avant le livre pour le signaler au public. »

2. Je signale ici un billet inédit de Villemain à Sainte-Beuve (8 juillet) : Villemain devait présenter Sainte-Beuve à Chateaubriand.

12 juillet. *Le Brun.*

Rev. de Paris. — *Crit. et P. Litt.*, I, 230. — *P. Litt.*, I, 145.

26 juillet. *Lettre* à Barbe.

MORAND, VII. — *Nelle Corr.*, 12, *let.*, VI.

Juillet. *A M. Auguste Le Prévost ; A mon ami Ulrich Guttinguer : A madame V. H. ; A M. A. de L [amartine].*

Consolations (*Poésies*, II, 23, 26, 29, 31).

Avant août [1]. *Lettre* à Hugo.

GLACHANT, *Papiers d'autrefois*, (Hachette, 1899), 22.

Sainte-Beuve a emmené Galloix dans une maison de santé : dès qu'il le pourra, le malade partira pour Genève. Si Hugo pouvait faire sa demande à M. de Martignac, « cela lui servirait de viatique. Après quoi, ayant fait tout ce qui dépendait de nous, nous n'aurions plus rien à faire qu'à prier pour lui ».

9 août. *De l'audience accordée à M. V. Hugo par Charles X.*

Rev. de Paris (Signé L. Véron. Cf. *Lundis, Table*, p. 40, et *Pr. Lundis*. II, 344 : « Le récit de l'audience accordée par le roi Charles X à Victor Hugo, récit inséré dans la *Rev. de Paris*, est de moi. ») — *Pr. Lundis*, III, 347.

16 août. *Mathurin Régnier et André Chénier.*

Rev. de Paris. — *Crit. et P. Litt.*, I, 250. — *Tableau*, à partir de 1843 : (édit. de 1843) p. 313 ; (éd. dét.) II, 91. — *P. Litt.*, I, 159. — *Nelle galerie des grands écrivains*, 103.

12 août. *Pierre Corneille*, I.

Globe, VII, 507, sous le titre *Histoire de la vie et des ouvrages de Pierre Corneille, par Jules Taschereau.* — *Crit. et P. Litt.*, I, 61. — *P. Litt.* [2], I, 29. — *Galerie des grands écrivains*, 94.

Août. *Sonnet ; A Ernest Fouinet : A Fontaney ; A mon ami Émile Deschamps ; Sonnet : A deux absents.*

Consolations (*Poésies*, II, 35, 36, 39, 43, 47, 48).

1. La « demande à M. de Martignac » semble bien indiquer que cette lettre a été écrite sous le ministère Martignac.

2. Daté par erreur de 1828 dans ce volume et dans le précédent. Cf. *Pr. Lundis*, I, 308, note.

12 septembre. *Pierre Corneille*, II.

Recueilli avec le premier article.

20 septembre. *La Fontaine.*

Rev. de Paris. — *Crit. et P. Litt.*, I, 98. — *P. Litt.*, I, 51. — ***Galerie des grands écrivains*** (*La Fontaine*, I), 117.

Septembre. *Sonnet; Sonnet; Sonnet; A V. H.; A mon ami Leroux.*

Consolations (*Poésies*, II, 51, 52, 53, 54 55).

Octobre. *A mon ami Antony Deschamps; A mon ami Boulanger; Sonnet; Sonnet; Sonnet; A Mademoiselle...; A mon ami Victor Pavie.*

Consolations (*Poésies*, II, 60, 66, 71, 72, 73, 75, 81). — Cf. pour la pièce, II, 66, *Antiquités de Dijon*, A mon ami Boulanger, le *Landscape français*, 1834.

9 novembre. *Lettre* à Édouard Turquety.

Corr., I, 18, *let.*, VII.

Novembre. *A Alfred de Vigny.*

Consolations (*Poésies*, II, 78).

6 décembre. *Racine*, I.

Rev. de Paris. — *Crit. et P. Litt.*, I, 128. — *P. Litt.* I, 69. — ***Galerie des grands écrivains***, 251.

19 décembre. *Lettre* à Urbain Canel.

Inédite. — « Je ne me lasserai pas de rappeler à M. Urbain Canel que je suis depuis trois semaines à ses ordres et à ceux de son imprimeur. Cela, je l'avouerai, commence à m'impatienter fort..... » et le reste sur le même ton ; si le retard se prolonge, S.-B. reprendra son manuscrit.

Décembre. *A mon ami P. Mérimée.*

Consolations (*Poésies*, II, 89).

Décembre. *Préface des Consolations : A Victor H.*

Poésies, II, 5.

[Fin de l'année [1]**.]** *Lettre* à David d'Angers.

Chronique médicale, 1er juillet, p. 413, 1896.

« Monsieur David, 9, rue de Fleurus. Mon cher David, M. Süe, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts, est, à ce qu'il paraît bien malade. M. Andrieux, docteur en médecine, serait assez disposé à se mettre sur les rangs, s'il y avait lieu. Victor Hugo, trop occupé en ce moment pour vous écrire ou vous aller voir, vous recommande M. Andrieux ; et moi, je suis bien heureux d'être son organe auprès de vous. J'irai vous voir au premier moment, mais *Hernani* m'occupe aussi beaucoup. Qu'est-ce que la gloire, mon cher ami, puisque de beaux ouvrages ont tant de peine à se faire jour dans le public, et que les misérables soucis rident le front de l'homme de génie plus que les veilles et le travail ! En attendant, travaillez toujours à vos admirables apothéoses. Mille amitiés. »

1830

17 janvier. *Racine,* II (avec la pièce *Les Larmes de Racine.* Cf. *Consolations. Poésies,* II, 84).

Recueilli avec l'article I.

Janvier. *Note* à la pièce *A Lamartine.*

Poésies, II, 34.

8 février. *Sonnet.*

Consolations (*Poésies,* II, 74).

[Avant le 25 février.] *Lettre* à...

Inédite. — « Monsieur, M. Victor Hugo, accablé d'occupations et ne pouvant vous répondre, me charge de le faire. Il a été très touché des sentiments bienveillants que vous lui exprimez : il vous envoie un billet de parterre pour la première représentation d'*Hernani.* J'ai l'honneur de vous saluer. »

8 mars. *Lettre* à Saint-Valry.

Biré, *V. H. avant 1830,* 505 (extrait).

Enthousiaste bulletin d'*Hernani* : admiration passionnée pour Victor Hugo.

1. La *Chronique médicale* date cette lettre de 1828. Cela est impossible, puisque *Hernani* a été écrit en septembre 1829. Au contraire, le ton de cette lettre et les allusions aux difficultés que rencontre Hugo s'accordent très bien avec la lettre que Hugo écrivait à M. de Saint-Valry le 18 décembre 1829 (Cf. Biré, *V. H. avant 1830,* 489).

2 septembre. *France. De la France en 1789 et de la France en 1830.*

Globe, VIII, 774 (non signé). — *Pr. Lundis*, I, 362, sous le titre *Deux Révolutions.*

17 septembre. *Lettre* à V. Pavie.

Biré, *V. H. après 1830*, I, 8 (extrait). — Th. Pavie, 79 (extrait). — Charles Pavie, *Confidences romantiques* (*Débats*, 27 juin 1896 : extrait).

Nouvelles pessimistes en politique : programme du parti du mouvement. Nouvelles de Hugo. « Horribles douleurs » privées, chagrin et noir désespoir.

20 septembre. *France* [Sur les 4 sergents de La Rochelle].

Globe, VIII, 845 (non signé). — *N. Lundis*, XIII, 10, note. — *Souvenirs et Ind.*, 40.

20 septembre. *Littérature. Mémoires, correspondance de Diderot*, I.

Globe, VIII, 847 (non signé). — *Crit. et P. Litt.*, I, 309, note (extrait). — *P. Litt.*, I, 251, note (extrait). — *Pr. Lundis*, I, 372.

5 octobre. *Diderot*, II (avec des vers : « Va, si tu veux aimer... » Cf. *Livre d'amour*, I et *Poésies*, I, 193.)

Recueilli dans les *Pr. Lundis*, avec l'article I.

11 octobre. *Littérature. Du mouvement littéraire et poétique après la Révolution de 1830.*

Globe, VIII, 955 (non signé). — *Crit. et P. Litt.* (2me édit., 1836), I, 247 (sous le titre *Espoir et Vœu du...* etc., avec une note de l'auteur). — *Pr. Lundis*, I, 394 (avec la note des *Crit. et P. Litt.*).

12 octobre. *Littérature. De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'antiquité, par M. Edgar Quinet.*

Globe, VIII, 939 (non signé. Cf. la note de *P. Cont.*, II, 306 : « Annonçant dans le *Globe* du 12 octobre 1830 son livre *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'antiquité*, je disais... ») — *P. Cont.* (édit. en 3 vol.) non recueilli ; (éd. en 5 vol.), II, 306, note.

23 octobre. *Beaux-arts. Diorama Montesquieu.*

Globe, VIII, 984 (non signé). — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.) non recueilli ; (éd. en 5 vol.), II, 245, sous le titre *Paul Huet.*

4 novembre. *Vie, poésies et pensées de J. Delorme* (*2me édition*).

Globe, VIII, 1032 (non signé. Cf. la note de *Poésies*, I, 102 : « On trouverait dans le *Globe* du 1er novembre 1830 un assez piquant article sur *J. Delorme* Il pourrait bien être de l'éditeur lui-même... »). — *Pr. Lundis*, I, 407.

7 décembre. *Hoffmann. Contes nocturnes.*

Globe, VIII, 1166 (non signé). — *Pr. Lundis*, I, 415.

11 décembre [1]. *Lettre* à Alexandre Dumas.

Cor., I, 19, *let.*, VIII.

13 décembre. *Jouffroy, Cours de philosophie moderne*, I.

Globe, VIII, 1189 (non signé). — *Pr. Lundis*, II, 1.

27 décembre. *Jouffroy*, etc., II.

Recueilli avec le 1er article.

1831

6 janvier. *Jouffroy, Cours de philosophie moderne*, III.

Globe, 23 (non signé). — *Pr. Lundis*, II, 34 [2].

8 janvier [3]. *Fragment.*

Keepsake Français ou souvenirs de littérature contemporaine (in-18, Giraldon-Bovinet).

Non recueilli. — « Quand le monde était plus jeune et les âmes plus naïves, et que la vie des hommes était comme celle de l'enfance, pleine d'insouciance et de choses sans dessein, sitôt que le poète prenait la lyre, les générations étaient suspendues à sa bouche d'or : la poésie, c'était la société, la religion, les lois..... Aujourd'hui, le poète n'est plus qu'un solitaire, dont le livre ne va qu'à quelques âmes éparpillées dans la foule et solitaires comme lui.....

Dans un siècle tiède en ses croyances, le poète chante la religion, car il est libre : le jour de fête, il est ému, comme les petits enfants, du son des cloches, des tentures blanches, des fleurs qu'on sème dans les rues ; il redescend à ses premières années et il retrouve dans le trésor de sa mémoire des émotions que l'âge

1. Datée : 1830 ? Le point d'interrogation est à supprimer. Sainte-Beuve y demande un passeport pour la Belgique, où il est allé, en effet, au début de 1831 : il y fait allusion à la première de *Napoléon Bonaparte*, qui fut joué le 10 janvier 1831. Cf. E. Ritter, *La Correspondance de Sainte-Beuve* (*Zeitsch. f. französ. Sprache und Litt.*, XII).

2. Daté de 1830 par une faute d'impression.

3. Date de la *Bibliographie de la France*.

y avait émoussées, ou que le respect humain y faisait taire; quand les processions passent, il se met à la suite pour redevenir enfant, ou pour penser en silence. Combien cela donne de calme et répand de baume sur les blessures, de croire qu'on assiste réellement aux fêtes de Dieu! et combien une heure passée à chanter dans une langue mystérieuse des cantiques que le cœur seul comprend et dont il suffit à la foi du chrétien de connaître le but, délasse les pauvres femmes qui sont à ces fêtes d'avoir porté toute une année le poids du jour, et mendié peut-être le pain de l'aumône!

M. Sainte-Beuve [1] ».

18 janvier. *Profession de foi* (Saint-Simonienne, signée Pierre Leroux : « La profession de foi Saint-Simonienne de Pierre Leroux, qui parut dans le *Globe* au moment de la cession du journal aux Saint-Simoniens, est de moi. Leroux n'a fait qu'y changer deux ou trois mots et y mettre un ou deux pâtés d'encre. » Note de S.-B. *Pr. Lundis*, III, 344 et *Lundis, Table*, 40).

Globe, 69 (Le *Globe*, à dater de ce jour, prend le titre de « Journal de la doctrine de Saint-Simon »). — *Pr. Lundis*, III, 352 (« Texte corrigé de la main de S.-B. sur une épreuve du numéro du *Globe* » : cf. *Pr. Lundis*, III, 344, note 2).

24 janvier. *Théâtre de Clara Gazul, nouvelle édition.*

Globe, 96 (non signé). — *Crit. et P. Litt.*, II, 275, note. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 423, note; (éd. en 5 vol.), II, 196, note.

13 février. *Doctrine de Saint-Simon. Lettres sur la religion et la politique, 1829, suivies de l'Éducation du genre humain, traduit de l'allemand de Lessing.*

Globe, 176 (non signé). — *Pr. Lundis*, II, 50.

Pendant le séjour de S.-B. en Belgique. *Lettre* à [2]...

Paul Foucher, *Les coulisses du passé* (Paris, Dentu, 1873, in-12), 395.

Récit ironique de la Révolution belge de 1830 : « Il y a eu de l'héroïsme au milieu de ces bizarreries; seulement, ç'a été de l'héroïsme belge flamand et non de l'héroïsme à la française. » En post-scriptum : « Je ne suis pas plus Saint-Simonien que quand vous m'avez vu l'être, avec modération, sang-froid, et une croyance pour l'avenir mêlée de scepticisme pour le présent. »

22 mars. *X. Marmier. Esquisses poétiques.*

Globe, 324 (non signé). — *Pr. Lundis*, II, 61.

1. « M » veut sans doute dire « Monsieur ». Un morceau du même recueil est encore signé « M. Ferdinand Denis ».
2. Foucher lui-même, vraisemblablement.

15 mai. *La Vallée aux loups.*

Un fragment cité dans l'article sur *Farcy* (juin). *Poésies*, I, 182.

16 mai. *Lettre* à Charles Rogier.

Dr Cabanès, *Sainte-Beuve à l'étranger* (*Rev. des Revues*, 15 sept. 1898, t. XXVII, 588).

Négociations empressées pour une chaire à occuper en Belgique. « Je viens de passer quelques jours à Juilly, chez M. de Lamennais, où j'ai puisé du calme et un éloignement de plus en plus grand pour Paris et la vie qu'on y mène. »

8 juin. *Lettre* à Charles Rogier.

Ibid., 589, note (extrait).

Mécontentement et malaise de l'opinion publique en France.

15 juin. *George Farcy.*

Rev. des Deux-Mondes, II, 515. — Préface des *Reliquiæ* (Hachette, août 1831, grand in-18). — *Crit. et P. Litt.*, I, 279. — *P. Litt.*, I, 209.

26 juin. *Diderot.*

Rev. de Paris. — *Crit. et P. Litt.*, I. 386. — *P. Litt.*, I, 239. — *Nouvelle galerie des grands écrivains*, 442.

2 juillet. *Victor Hugo en 1831.*

Biographie des Contemporains, publiée sous la direction de MM. Rabbe et Vielhe de Boisjolin (1831, t. IV, 331). au nom de *Hugo* (*Victor-Marie, baron*). — *Rev. des Deux-Mondes*, 1er août. (Suppression de « quelques détails de famille et de généalogie » : cf. *P. Cont.*, I, 390; addition de quelques pages au début et à la fin). — *Crit. et P. Litt.*, I, 325. — *P. Cont.*, (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.), I, 384 [1].

L'article du *Dictionnaire* commençait ainsi : « En écrivant les détails qu'on va lire sur l'enfance, la famille, l'éducation intérieure, la vie morale et les premiers ouvrages d'un homme bien jeune encore quoique dès longtemps célèbre, d'un poète de vingt-neuf ans qui touche à peine au tiers de la carrière glorieuse dont le terme n'est pas même entrevu, nous nous sommes dits que ce n'était pour cela ni trop tôt..., etc. (Cf. *P. Cont.*, I, 389, ligne 10.) — Au lieu de dire : « ... fille d'un armateur de Nantes, d'un *père soldat* et d'une *mère vendéenne*. Chétif et moribond, il n'avait que six semaines..., etc. (*P. Cont.*, 390, lignes 14-15), on lisait : « ... de Nantes. Sa famille paternelle, anoblie dès 1531 en la personne de Georges Hugo, capitaine des gardes du duc de Lorraine, avait donné au XVIIme siècle un savant théologien de ce nom, évêque de Ptolémaïs. Dans une pièce de vers inédite, espèce de préface à son prochain recueil lyrique, le poète nous apprend que lui,

1. Dans la table, l'article est intitulé : *Victor Hugo en 1830*.

cet enfant né à Besançon, vieille ville espagnole, d'un sang breton et lorrain à la fois, d'un père soldat et d'une mère vendéenne, était si chétif et si moribond durant les premiers mois, que personne en le voyant ne lui aurait donné un lendemain à vivre... (Citation.) Il n'avait que six semaines, etc. » — L'article se terminait après : « une chambre pusillanime » (*P. Cont.*, 408, ligne 16) par cette courte phrase : « C'est là tout ce que nous avons à dire de la vie du poète Victor Hugo aujourd'hui, 2 juillet 1831. Nous y reviendrons peut-être plus amplement un jour. »

7 août. *Lettre* à l'abbé Gerbet.

Inédite. — Sainte-Beuve a reçu la lettre de l'abbé : « Ce que vous m'y dites et ce que M. de Lamennais m'y marque de son prochain départ m'aurait fait aller tout de suite vous voir, si je n'étais retenu ici cette semaine par la prochaine représentation de *Marion Delorme*. Ce serait impardonnable à moi de m'absenter pour ces deux jours où je puis être utile à Hugo. » Il ira sûrement les voir : « Assurez-en bien M. de Lamennais, pour qui j'ai une si tendre et croissante vénération... Adieu, à vous et à M. de Lamennais de cœur et de respect. »

9 août. *L'enfance d'Adèle.*

Livre d'amour, pièce IV.

23 août. *Lettre* à V. Pavie.

BIRÉ, *Victor Hugo après 1830*, I, 32 (extrait). — TH. PAVIE, 94 (extrait).

Bulletin de *Marion* : détails sur Lamennais et son groupe : éloges enthousiastes de Lamennais et de Gerbet, réserves sur Lacordaire et Montalembert, « forts écoliers » ; nouvelles de divers amis.

Fin août [1]. *Lettre* à V. Pavie.

TH. PAVIE, 96 (extrait).

Annonce de *Peau de Chagrin* et jugement sévère sur Balzac ; violence contre la « race pourrie » des d'Orléans ; nouvelles de Leroux et des Saint-Simoniens, d'un ton à la fois ironique et respectueux ; détails sur divers écrivains.

1er septembre. *Sonnet : « Que vient-elle me dire...*

Livre d'amour, pièce VI. — *Suite de Joseph Delorme* (*Poésies*, I, 222).

4 septembre. *A Ad... Oh ! ne les pleure point...*

Livre d'amour, pièce VII. — *Suite de Joseph Delorme* (*Poésies*, I, 223).

4 septembre. *Lettre* de démission au gouvernement belge.

Cf. NOTHOMB, *Rapport sur l'enseignement supérieur en Belgique*, I, CXVI, et Dr CABANÈS, *loc. cit.*, 589.

1. Datée par Th. Pavie de « peu après le 23 ».

25 septembre. *L'abbé Prévost.*

Rev. de Paris. — *Crit. et P. Litt.*, I, 431. — *P. Litt.*, I, 264. — *Nouvelle galerie des grands écrivains*, 478.

5 octobre. *Il est toujours ici...*

Livre d'amour, pièce IX.

27 octobre. *Lettre* à V. Pavie.

Inédite. — S.-B. hésite à commencer son roman ; il écrit des poésies intimes (*Livre d'amour*); il va entrer au *National*.

13 novembre. *Lettre* à Charles Didier.

Inédite. — Que Charles Didier aille voir Carnot; Leroux, chargé par S.-B. de lui faire la commission convenue, l'a assurément faite et se croit dès lors dispensé de répondre : « Il est de cet acabit. »

13 novembre. *Lettre* à V. Pavie.

TH. PAVIE, 97 (*extrait*).

Éloge de la brochure de Lamartine ; détails émus sur les ennuis de Lamennais, l'interruption de l'*Avenir* et le départ pour Rome.

1er décembre. *Brizeux et Auguste Barbier.*

Rev. des Deux-Mondes, sous le titre *Marie (roman); Iambes, par M. Barbier.* — *Crit. et P. Litt.*, II, 258, note (extrait). — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 411, note (extrait); (éd. en 5 vol.), II, 222 (reproduction intégrale).

9 décembre. *Lettre* à Charles Didier.

Inédite. — S.-B. adresse Didier à Achille Roche, au bureau du *Mouvement*.

15 décembre. *Victor Hugo, Les feuilles d'automne*, 1831.

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, I, 366, sous le titre *Victor Hugo en 1831*, II. — *P. Cont.* [1] (éd. en 3 vol.), I, 272; (éd. en 5 vol.), I, 416.

18 décembre. *Lettre* à l'abbé Barbe.

MORAND, IX. — *Nelle Corr.*, 18, *let.* VIII.

18 décembre. *Lettre* à Quinet.

Mme QUINET, *E. Quinet avant l'exil* (Lévy, 1887), 94.

Nouvelles littéraires et politiques: la division parmi les Saint-Simoniens.

1. Daté dans les *P. Cont.* de juillet 1831.

24 décembre. *Les soirées littéraires ou des poètes entre eux.*

Paris ou le Livre des Cent et un (livraison II). — *Crit. et P. Litt.*, I, 475. — *P. Litt.*, I, 430.

1832

1er janvier. *Oh ! que son jeune cœur...*

Rev. des Deux-Mondes (Cf. *Arthur*, avril 1830).

21 janvier. *M. de Sénancour.*

Rev. de Paris, sous le titre *Oberman*. — *Crit. et P. Litt.*, I, 494, sous le titre *Oberman*. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 102 ; (éd. en 5 vol.), I, 143.

1er février. *L'abbé de Lamennais.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, I, 532. — *P. Cont.* (édit. en 3 vol.), I, 134 ; (éd. en 5 vol.), I, 198.

11 février. *Le Feu du ciel, lithographie, par M. Louis Boulanger.*

Rev. de Paris.

Non recueilli. — « C'est une grande et belle page à ajouter à celle de la ***Ronde du Sabbat*** et de la *Saint-Barthélemy* du même auteur. M. Boulanger avait trouvé moyen dans ces lithographies d'imprimer à des conceptions hautement poétiques une partie des qualités pittoresques que son *Mazeppa* a révélées en lui, que confirment et développent une multitude de vives et saisissantes productions échappées chaque jour à son pinceau, mais qu'il n'a eu encore le temps ni la faculté de déployer aux yeux du public sur une échelle capable de les faire dignement ressortir. » La *Ronde du Sabbat*, la *Saint-Barthélemy* surtout n'étaient pas sans défauts ; le *Feu du ciel* a les qualités des deux ouvrages sans les défectuosités du second. La composition est admirable. « C'est une grande idée que celle de cette idole colossale, de ce dieu d'airain *à tête de taureau, posant ses mains sur ses genoux*, placé au centre du tableau et carrément établi dans sa monstrueuse stupidité comme le but de l'action, le point de mire de tous les regards. En traduisant ainsi d'une manière déterminée et en dessinant avec cette certitude sur un lieu et dans un instant unique l'admirable scène confuse et développée de l'auteur des *Orientales*, M. Boulanger a créé à son tour ; il n'a pas seulement transporté la pensée de M. Victor Hugo sur sa pierre ; mais la pensée biblique, fécondée et épanouie chez M. Hugo selon toute l'extension de la plus lyrique poésie, a pris ici un nouveau corps, une forme inédite dont la poésie fournissait les traits épars et nullement l'ordonnance... Ainsi donc, au centre du tableau, au nœud de l'action, le dieu sourd, stupide, immense, à l'énorme base de granit, où se brise comme un flot la multitude des adorateurs, et sur laquelle s'use, sans y laisser trace, l'ongle égaré des suppliants ; puis, à gauche du dieu, sur l'un des degrés de sa base, à la hauteur de ses pieds, une femme, une belle et faible femme, à genoux, la tête renversée, les mamelles nues, les bras levés tout droits

et tout roides, fixée là obstinément et pétrifiée pour ainsi dire, suivant cette idéale attitude des angoisses suprêmes, comme la femme de Loth, comme Niobé, *saxea ut effigies bacchantis* : c'est elle qui forme en quelque sorte le second centre de l'action, ou plutôt le centre de cette action vivante et souffrante qui se presse, et crie, et s'agite ou délire autour de l'impassible surdité de l'idole. Le grand-prêtre, qui, à la droite du dieu, porte la main à sa tiare déjà enflammée, n'est rien dans l'action auprès de cette femme : il recule, il hésite, il est annulé ; c'est elle qui véritablement est le guide des suppliants, le coryphée de ce chœur forcené qui hurle et s'épuise à crier grâce ! Si elle n'obtient pas grâce pour tous, nul ne l'obtiendra, car douloureuse comme Hercule, elle est belle comme Polyxène... » Suit le reste de la description ; en terminant, S.-B. promet à Boulanger l'appui du public qui « sent l'art ».

12 mars. *L. Boerne, Lettres écrites de Paris pendant les années 1830 et 1831, traduites par M. Guiran.*

National (non signé). — *Pr. Lundis,* II, 63.

26 mars. *Lettre* à V. Pavie.

TH. PAVIE, 104.

Éloges de *La Femme de trente ans* de Balzac, « quoique notre ami Hugo ait tonné contre ; mais ce sont de ces riens heureusement nés, qu'on trouve jolis parce qu'ils font plaisir, et que tous les tonnerres du monde n'écraseraient pas. » S.-B. travaille à son roman. Nouvelles littéraires.

21 avril [1]. *Préface* du 1er vol. des CRITIQUES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES (1re édition, Renduel).

2me édition (du 1er volume seul), Renduel, 1836. — Nouvelle édition (3me du 1er volume, 2me des vol. II à V), Paris, Bocquet, 1841 [2].

Lorsque les *Crit. et P. Litt.*, ont été refondus dans les *P. Cont.*, *P. Litt.*, et *P. Femmes*, les trois préfaces du tome I, du tome II et du tome IV ont disparu. Ces deux dernières ont été recueillies dans les *Pr. Lundis* (II, 296). La première, si je ne me trompe, n'a été recueillie nulle part. La voici :

« Les divers morceaux dont se compose ce volume ont déjà été publiés séparément dans plusieurs revues ou recueils littéraires ; mais on a pensé qu'en les réunissant ici, on pourrait offrir aux personnes curieuses de ces sortes d'essais, une lecture commode et qui ne serait pas trop décousue. Les quinze écrivains, tant philosophes que poètes, dont on a cherché successivement à interpréter l'œuvre et à faire ressortir le caractère, se trouvent, il est vrai, rassemblés un peu au hasard et ne se suivent pas selon un ordre historique ou rationnel ; c'est la fantaisie et l'occasion surtout, qui, au fur et à mesure, dans l'existence involontairement dispersée de l'auteur, ont déterminé tel ou tel choix. Pourtant, on n'aura pas de peine à saisir, dans les huit premiers articles, qui ont tous été

1. Daté de la *Bibliographie de la France*.
2. Cette édition n'est pas annoncée dans la *Bibliographie de la France*. N'est-ce pas la précédente (2me édit. du vol. 1 et 1re des vol. 2-3 : 1836 : 1re édit. des vol. 4-5 : 1839) avec une couverture nouvelle ? (Cf. *Pr. Lundis*, II, 304, note.)

écrits avant 1830 et qui forment comme une première série, une intention littéraire plus systématique, une investigation théorique sur divers points de l'art, beaucoup plus marquée que dans les suivants. Ceux-ci, à partir de George Farcy, ont avant tout une signification morale, et se rapportent à une littérature plus indifférente ou même légèrement désabusée. Malgré cette diversité assez sensible de nuance, qu'on croit pouvoir signaler entre les deux séries, il semble qu'il reste encore une espèce d'unité suffisante dans le procédé de peinture et d'analyse familière qui est appliqué à tous les personnages, aussi bien que dans le fonds de principes moraux et de sentiments auquel on s'est constamment appuyé. C'en est assez peut-être pour que le lecteur arrive sans trop de secousses et par une suite de transitions naturelles, de l'article *Boileau* où l'art et la facture poétique sont principalement en jeu, à l'article sur l'*abbé de Lamennais* où la question humàine et religieuse se pose, s'entr'ouvre aux regards, autant que l'auteur l'a pu et osé faire.

On a scrupuleusement revu chaque morceau et retouché certains détails inexacts ou incorrects. »

Suit un erratum.

15 mai. *Sextus, par Mme Allart.*

Rev. des Deux-Mondes, sous le titre *Sextus ou le roman des Marennes, suivis d'essais détachés sur l'Italie, par Mme Hortense Allart de Thérare.* — *Pr. Lundis,* II, 70.

Juin. *Un beau printemps qui fuit...*

Livre d'amour, pièce XIII.

1er juin. *Li roman de Berthe aus grands piès, précédé d'une dissertation sur les Romans des douze pairs, par M. Paulin Paris, de la Bibliothèque du roi.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Pr. Lundis,* II, 74.

1er juin. *De l'expédition d'Afrique en 1830, par M. E. d'Ault-Dumesnil, officier d'ordonnance de M. de Bourmont.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Pr. Lundis,* II, 80.

20 juin. *Étienne Jay. Réception à l'Académie française.*

National. — *Pr. Lundis,* II, 83.

20 juin. *Lettre* à Raulin.

Nelle Corr., 20, *let.* IX.

15 juillet. *Du roman intime ou Mlle de Liron.*

Rev. des Deux-Mondes, sous le titre *Du roman intime. Mlle Justine de Liron, Lettres écrites de Lausanne, Mlle Aïssé.* — *Crit. et P. Litt.,* II, 3 (même titre). — *P. Femmes,* 22.

21 juillet. *La Revue encyclopédique publiée par MM. H. Carnot et P. Leroux.*

National. — *Crit. et P. Litt.,* II, 478 (extrait). — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.), II, 504 (extrait), sous le titre : *Au lendemain du Saint-Simonisme.* — *Pr. Lundis,* II, 91.

24 juillet. *V. Hugo, Romans.*

Débats (non signé). — *Crit. et P. Litt.,* II, 131 (avec des suppressions et additions relevées par M. DE LOVENJOUL, *Sainte-Beuve inconnu,* 181, sqq.) — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.), I, 431 (reproduit le texte des *Crit. et P. Litt.*).

12 août. *Qui suis-je et qu'ai-je fait pour être aimé de toi...*

Livre d'amour, pièce XV.

22 août. *A la petite Ad... Enfant délicieux que ta mère m'envoie...*

Livre d'amour, pièce XVI.

23 août. *Lettre* à V. Pavie.

BIRÉ, *Victor Hugo après 1830,* I, 58. — TH. PAVIE, 122.

La lecture du *Roi s'amuse* (réserves sur le drame romantique et son « degré de vérité humaine »); S.-B. travaille à son roman et à ses vers; nouvelles de Lamennais et de divers hommes de lettres.

31 août. *Dupin aîné. Réception à l'Académie française.*

National. — *Pr. Lundis,* II, 101.

27 septembre. *Mort de sir Walter Scott.*

National. — *Crit. et P. Litt.,* III, 209, note (extrait). — *P. Litt.,* III, 51, note (extrait). — *Pr. Lundis,* II, 108.

1er octobre. *Lamartine.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.,* II, 33. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 192; (éd. en 5 vol.), I, 275. — Les vers adressés à Lamartine ont été recueillis dans les *Poésies diverses* (*Poésies,* II, 95).

5 octobre. *Indiana.*

National. — *Crit. et P. Litt.,* II, 425. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.), I, 470.

Octobre. *Lettre* à Béranger.

Corr., I, 20, *let.* IX.

Octobre. *Attendre, attendre encore...*

Livre d'amour, pièce XVII. — *Poésies,* II, 228.

Octobre. *Sonnet. Par un ciel étoilé...*

Livre d'amour, pièce XVIII. — *Poésies.* II. 228.

1er décembre. *Béranger.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.,* II, 71. — *P. Cont.,* (éd. en 3 vol.), I, 60; (éd. en 5 vol.), I, 83. — Les vers à Béranger n'ont pas été recueillis, sauf erreur, dans les *Poésies.*

23 décembre. *E. Lerminier, Lettres philosophiques adressées à un Berlinois.*

National. — *Pr. Lundis,* II, 114.

31 décembre. *Valentine.*

National. — *Crit. et P. Litt.,* II, 440. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.), I, 482.

[1832 ?] *Lettre* à M***

Inédite. — S.-B. y déclare avoir parlé avec Carrel de je ne sais quelle chose qui intéressait son correspondant.

1833

15 janvier. *M. A. de Musset.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.,* II, 252. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I. 407; (éd. en 5 vol.), II, 177.

21 janvier. *Auguste Barbier, Il pianto, poème, 1re édit.*

National. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.) non recueilli; (éd. en 5 vol.), II, 235.

4 février. *Armand Carrel. Son duel avec Laborie.*

National, sous le titre : *Intérieur* (non signé). — *La Tribune.* — *Pr. Lundis.* III, 364.

4 février. *Thomas Jefferson, Mélanges politiques et philosophiques extraits de ses mémoires et de sa correspondance avec une introduction par M. Conseil,* I.

National. — *Pr. Lundis,* II, 126.

15 février. *Chronique littéraire.*

Rev. des Deux-Mondes, sous le titre : *Chronique de la Quinzaine.* — *Pr. Lundis*, II, 154.

25 février. *Thomas Jefferson*, II.

National. — *Pr. Lundis*, II, 142.

1er mars. *Chronique littéraire.*

Rev. des Deux-Mondes, sous le titre : *Chronique de la Quinzaine.* — *Pr. Lundis*, II, 170.

4 mars. *Béranger, Chansons nouvelles et dernières.*

National. — *Crit. et P. Litt.*, II, 111. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 89; (éd. en 5 vol.), I, 119.

10 mars. *Lettre* à George Sand.

Spœlberch de Lovenjoul, *Véritable histoire de « Elle et Lui »* (C. Lévy, 1897), 96.

Sur *Lélia* : vifs éloges.

7 avril. *Lettre* à Lerminier.

Lettres rurales du marquis de Chennevières (1871). — *Corr.*, I, 21, *let.* XI.

20 avril. *Quinze ans de haute police sous Napoléon. Témoignages historiques, par M. Desmaret, chef de cette partie pendant tout le Consulat et l'Empire.*

National. — *Pr. Lundis*, II, 185.

[**Avril ou mai.**] *Lettre* à Théod. Lacordaire.

Inédite. — S.-B. recommande MM. Dargaud et Drouineau pour la *Chronique de la Quinzaine* de la *Revue des Deux-Mondes.*

17 mai. *M. Andrieux.*

National. — *Crit. et P. Litt.*, II, 176. — *P. Litt.*, I, 290.

18 mai. *M. de Sénancour, Oberman.*

National du 24 mai (extrait). — *Préface* de la seconde édition d'*Oberman* (Ledoux, juin 1833). — *Crit. et P. Litt.*, II, 184, sous le titre *Oberman.* — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 125; (éd. en 5 vol.), I, 173.

31 mai. *M. Louis de Carné.*

National, sous le titre : *Vues sur l'histoire contemporaine par M. Louis de Carné.* — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.) non recueilli; (éd. en 5 vol.), II, 262.

1er juin. *Lettre* à A. de Latour.

Inédite. — S.-B. le remercie et le loue de ses vers, où il a trouvé « mélodie, grâce et sensibilité »; il s'excuse de n'en pouvoir parler au *National* : il a déjà, « pour près de deux mois, des engagements pris à l'égard d'autres ouvrages »: il a des occupations particulières; et enfin « je vous dirai aussi que j'aime peu parler de poésie au *National*, et que, à part M. Barbier dont j'ai pris un coin politique, j'ai toujours évité d'aborder nos poètes sur ce terrain inégal et peu ombragé ».

Juin. *D'autres amants ont eu.....*

Livre d'amour, pièce XXXII. — *Poésies*, I, 238.

10 juin. *Lettre* à V. Pavie.

TH. PAVIE, 125.

Sur la mort de l'aïeule de Pavie : part « intime et véritablement chrétienne » prise à ce deuil.

24 juin. *Lœve-Veimars, Le Népenthès, contes, nouvelles et critiques.*

National. — *Crit. et P. Litt.*, II, 481 (extrait), sous le titre : *De la littérature de ce temps-ci à propos du Népenthès de M. Lœve-Veimars.* — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.) II, 505 (extrait), sous le même titre. — *Pr. Lundis*, II, 197.

1er juillet. *Mémoires de Casanova de Seingalt, écrits par lui-même, édition originale, la seule complète.*

National, avec l'indication *1er article*: il n'y a pas de second article. — *Crit. et P. Litt.*, II, 485 (extrait), sous le titre : *A propos de Casanova de Seingalt.* — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.), II, 509 (extrait), sous le même titre. — *Pr. Lundis*, II, 209.

8 juillet. *Adam Mickiewicz, Le livre des pèlerins polonais, par M. de Montalembert, suivi d'un hymne à la Pologne, par M. de Lamennais.*

National. — *Crit. et P. Litt.*, II, 489 (extrait), sous le titre : *Quelque temps après avoir parlé de Casanova et en abordant le livre des Pèlerins polonais de Mickiewicz.* — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.), II, 512 (extrait), sous le même titre. — *Pr. Lundis*, II, 227.

15 juillet. *Lettre* à V. Pavie.

BIRÉ, *Victor Hugo après 1830*, I, 97 (extrait). — TH. PAVIE, 126 (extrait).

S.-B. ne se repent pas d'avoir écrit sur Casanova, tant il est loin d'avoir la foi : ses dispositions en matière de religion : nouvelles littéraires ; nouvelles de Lacordaire, Gerbet, Lamennais, Hugo.

18 juillet. *E. Lerminier, De l'influence de la philosophie du XVIIIme siècle sur la législation et la sociabilité du XIXme.*

National. — *Crit. et P. Litt.*, III, 119, note (extrait). — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli ; (éd. en 5 vol.), II, 297, note (extrait). — *Pr. Lundis*, II, 236.

1er août. *Mme Desbordes-Valmore, Les pleurs, poésies nouvelles ; Une raillerie de l'amour, roman.*

Rev. des Deux-Mondes [1]. — *Crit. et P. Litt.*, II, 149. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 353 ; (éd. en 5 vol.), II, 91.

8 août. *H. Heine. De la France.*

National. — *Pr. Lundis*, II, 248.

1er septembre. *Amour et foi, poésies, par M. E. Turquety.*

Rev. des Deux-Mondes (non signé).

Non recueilli, cf. *Corr.*, I, 131, note. — « Né dans cette province de Bretagne si féconde en poètes et en hommes fervents, M. Turquety est lui-même un poète de foi et de conviction. Ce n'est pas pour prendre un beau thème de chant, qu'il consacre sa lyre au christianisme, c'est parce qu'il est fidèle et croyant. Aussi les poésies qu'il publie sont-elles remarquables par un ton de douceur, de mélodie, de simplicité presque virginale qui est la marque naturelle du poète chrétien. Comme art, l'exécution est pure, ferme, habile ; le rythme a du développement et de l'harmonie. Comme inspiration, cette poésie sincère a quelquefois de la grandeur, toujours du charme ; on y voudrait, par moments, plus de variété et d'orages, plus de traces des passions et des vicissitudes : toute la portion gracieuse et triste qui répond à l'amour n'en est que le prélude, le rêve, l'étoile avant-courrière ; mais la flamme même de la passion n'a point passé par là. A côté de ce quelque chose d'un peu matinal, contraste vivement la couleur sombre et trop mystiquement effrayante sous laquelle le poète paraît juger certains grands événements du siècle. L'un et l'autre défaut tiennent évidemment à la même cause, à la vie jusqu'ici trop intérieure et trop concentrée du poète. Mais loin de nous l'idée de lui conseiller d'en changer ! En lui laissant la foi, le sentiment des choses éternelles et le loisir d'exprimer ce qui fait sa joie ou sa crainte, cet éloignement du monde le rapproche des sources mêmes de sa poésie : plus il y puisera avant, sans trop s'inquiéter des révolutions extérieures, des événements

1. Selon Quérard, cet article a été reproduit dans les *Poésies* de Mme Desbordes-Valmore, avec quelques modifications.

qu'on juge inexactement de loin, sans trop s'inquiéter aussi des formes et inspirations accréditées par nos auteurs illustres, plus il trouvera l'originalité et la profondeur qu'il atteint déjà. Dans la pièce intitulée *Souffrances d'hiver*, il a quelque réminiscence d'une pièce de M. Hugo sur le même sujet : çà et là, nous avons cru ainsi sentir passer dans la mélodie du poète quelque vague écho des puissantes voix ; quoique ces échos, chez M. Turquety, nous reviennent toujours à travers les propres pensées de son cœur, mieux vaut que celles-ci nous arrivent seules, ne fût-ce que dans le murmure indécis de leur brise. M. Turquety avait publié déjà, il y a quatre ans environ, un joli recueil d'élégies et de pièces suaves : il y a dans le nouveau volume un remarquable progrès qui se continuera encore. En fait de grâce touchante, nous recommandons les pièces intitulées *Reproches*, *A un ami* : dans les odes ou hymnes élevées, nous citerons la *Vision*, *Caliban*, quoique le siècle nous y semble énormément enlaidi, et que l'avenir s'y entr'ouvre dans des nuées formidables et sanglantes, auxquelles je ne puis croire ; mais le poète y croit et le caractère lugubre de sa peinture accuse en lui ce saint tremblement dont il est question dans les Prophètes. »

3 septembre. *M. Jules Lefebvre, Confidences, poésies.*

National. — *Crit. et P. Litt.*, II, 239. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli ; (éd. en 5 vol.), II, 249.

6 septembre. *Lettre* à E. Souvestre.

Nelle Corr., 21, *let.* x.

15 septembre. *Achille du Clésieux, L'âme et la solitude.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Pr. Lundis*, II, 260.

29 septembre. *Lélia.*

National. — *Crit. et P. Litt.*, II, 455. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli ; (éd. en 5 vol.), I, 495.

10 octobre. *Lettre* à Mme Carlier.

Nelle Corr., 22, *let.* xi.

17 novembre. *Lettre* à V. Pavie.

Biré, *Victor Hugo après 1830*, I, 115 (extrait). — Th. Pavie, 129 (extrait).

Volupté s'imprime ; relations avec Lamennais. La brouille de Dumas et de Hugo. Nouvelles littéraires.

25 novembre. *Lettre* à Mme Pélegrin.

Nelle Corr. [1], 31, *let.* xv.

1. Datée de 1835. Mais dans cette lettre, *Volupté*, qui a paru en 1834, est annoncé pour « le commencement de mars ».

15 juillet. [illegible]

[illegible]

18 juillet. [illegible]

Nationa[illegible]

1er août. *Mme* [illegible] *raillerie de l'amour* [illegible]

Rev. des Deux-Mondes [illegible]

8 août. *H. Heine* [illegible]

Nationa[illegible]

1er septembre. [illegible]

Rev. des Deux-Mondes [illegible]

Son recueil [illegible] fécond [illegible] foi [illegible] poésies [illegible] de simplicité [illegible] Comme [illegible]

[illegible] *raine.*

[illegible] goire et Col-

[illegible] donner une traduction [illegible] Cologne et qui vécut [illegible] Salvien est un des plus [illegible] vasion des barbares : il la [illegible] contre la corruption et la [illegible] lamentable qui l'ont fait sur- [illegible] du *Gouvernement de la Pro-* [illegible] unique moment dans l'histoire [illegible] en traits sublimes la Providence [illegible] barbares dont elle use comme de [illegible] sant la corruption et l'imbécillité du [illegible] ssité de cette infusion de sang barbare [illegible] traducteurs ne se sont pas bornés à [illegible] *de Dieu* et celui contre l'*Avarice* : ils [illegible] de Salvien, où l'on voit l'intérieur d'un [illegible] cas nombreux dans la vie des saints de ce [illegible] tu chrétienne, des plus légitimes tendresses, [illegible] et sœur. MM. Grégoire et Collombet, dans [illegible] pas été mus seulement par des raisons d'étude [illegible] et un sentiment religieux, qui est celui d'une si [illegible] tions de notre temps, les a poussés à cette entre- [illegible] quittés avec élégance et bonheur. Ce même zèle de [illegible] à nous promettre de donner successivement les [illegible], de Sidoine Apollinaire, les lettres de saint Jérôme. [illegible] pour exprimer un vœu, ce serait que leur choix tombât [illegible] les auteurs ou des ouvrages qui n'ont pas été traduits [illegible] comme celle de Salvien devrait être naturellement l'occa- [illegible] teur original et de retracer avec quelque détail la société [illegible] tienne d'alors. Nous croyons savoir qu'un de nos collabora- [illegible] moment d'un tel travail, qu'il professera avant peu, avec sa [illegible] sagacité ordinaire. Ce sera le temps d'y revenir. Ainsi les études [illegible] ent de toutes parts, et il se manifeste un mouvement non dou- [illegible] tion du christianisme par la science. »

18 janvier. *Sur André Chénier.*

National. — *Crit. et P. Litt.*, II, 473. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.), II, 496.

La fin est supprimée dans les volumes : « Nous avons peu à dire de cette édition nouvelle, sinon qu'elle est indispensable aux familiers du poète comme renfermant plus de 600 vers inédits, fragments, canevas de poèmes, traductions de l'anthologie grecque, pensées morales qui s'échappent en rimes et trahissent à la fois les secrets de l'âme et les procédés du talent. Nous aurions désiré qu'à une édition aussi complète, se joignissent des notes, des commentaires exacts indiquant les emprunts faits aux poètes de l'antiquité. Ce serait un délicieux et facile travail, pour un homme versé dans les anciens et qui sentirait non moins vivement cette délicatesse moderne. Mais nous craignons qu'une édition de ce genre ne se fasse longtemps attendre; et, à défaut du charmant elzévir, avec les citations latines et grecques au bas des pages, tel que nous le rêvons, le plus sûr est de s'en tenir aux deux beaux volumes de M. Renduel. »

1er février. *Des mémoires de Mirabeau et de l'étude de M. V. Hugo à ce sujet.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, III, 90. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.), II, 373.

15 mars. *Mme de Souza.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, II, 301, avec des vers : *La promenade d'Eugénie*, qui n'ont pas été recueillis dans les *Poésies*, que je sache. — *P. Femmes*, 42. — *Nelle galerie de Femmes* (Garnier, 1864), 507.

[**Avant avril.** *Notes* sur les lectures des *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Chateaubriand et son Groupe, I, 99; II, 212. — *Rev. hist. litt.*, 15 juillet 1900.

[**Avant avril.**] *Billets* à Mme Récamier et à Ballanche.

Inédits. — Sur les lectures des *Mémoires d'Outre-Tombe.*

15 avril. *Chateaubriand, Mémoires.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, II, 330. — *P. Cont.* (éd. en 3 et en 5 vol.), I, 7.

1er mai. *L. Aimé-Martin, De l'éducation des mères de famille, ou de la civilisation du genre humain par les femmes.*

Rev. des Deux-Mondes (*Chronique de la Quinzaine*). — *Pr. Lundis*, II, 264.

1er mai. *Paroles d'un croyant.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, II, 375. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 160; (éd. en 5 vol.), I, 231, sous le titre : *L'abbé de Lamennais, Paroles d'un croyant.*

26 mai. *Lettre* à Adolphe Dumas.

Chronique médicale, 15 juillet 1896 (extrait).

« Je n'ai pas réussi à faire insérer vos vers dans la *Revue des Deux-Mondes:* Buloz a reculé comme un canon après la décharge... »

31 mai. *Sur les Reisebilder d'Henri Heine.*

Rev. des Deux-Mondes (*Chronique de la Quinzaine*, non signé).

Non recueilli, cf. pourtant *lettre* à Berthoud en 1867 (*Pr. Lundis,* II, 258, note): « Il m'est même arrivé de parler, il y a bien longtemps, de ses *Reisebilder* dans la *Revue des Deux-Mondes.* » — C'est, à la fin de la *Chronique* proprement dite, une simple annonce, avec un long extrait de la préface.

8 juin. *Lettre* à Charles Didier.

Inédite. — S.-B. n'a pu faire un article qu'il avait promis sur la *Rome Souterraine* (novembre 1833) et que Didier réclamait : il s'en explique d'un ton assez vif.

15 juin. *Mme de Duras.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.,* II, 395. — *P. Femmes,* 62. — *N^elle^ galerie de Femmes,* 489.

17 juin. *Lettre* à Charles Didier.

Inédite. — Réponse amicale aux explications de Didier à propos de l'article non fait et de la lettre du 8 juin.

Juillet. *Lettre* à Gustave Planche.

Catalogue Morrisson.

Remerciements d'un service rendu (des épreuves corrigées ?).

19 juillet [1]**.** VOLUPTÉ (2 vol. in-8°, Renduel), non signé.

Nouvelle édition (Charpentier), 4 avril 1840 [1] (non signé). — 3me édition, 5 juillet 1845 [1] (signé). — 4me en 1855, 5me en 1861, 6me en 1869, 7me en 1872, 8me en 1874, 9me en 1877, etc.

15 août. *Lettre* à Collombet.

Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet, publiées par G. LATREILLE et M. ROUSTAN (Société française d'imprimerie, 1 vol. in-8°, 271 p., 1903), p. 157.

1. Dates de la *Bibliographie de la France.*

[**Après août.**] *Lettre* à la rédaction du *Semeur,* pour M. Vinet.

Corr., I. 20, *let.* x [1].

1 septembre. *Sorti pendant le jour...*

Livre d'amour, pièce XXXVII (datée de Précy).

5 septembre. *Lettre* à J.-J. Ampère.

Corr., I, 23, *let.* XII.

8 septembre. *Sonnet. Triste loin de l'amie...*

Livre d'amour, pièce XXXVIII (datée de Précy). — *Poésies*, I, 227.

15 septembre. *M. Ballanche.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, III, 1. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 298; (éd. en 5 vol.), II, 1.

25 septembre. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 158.

1er octobre. *Note* sur l'article *Ballanche* et la polémique Coëssin-Beauterne.

Rev. des Deux-Mondes (non signé; mais la note est évidemment de lui. Cf. RITTER, *loc. cit.*).

Non recueilli. — Il y a en réalité trois notes successives. — M. de Coëssin a protesté contre le mot « sectaire » dans une lettre que la *Revue* refuse d'insérer à cause de quelques passages d'une « convenance contestable ». La *Revue* affirme cependant que le mot n'implique aucune accusation d'hétérodoxie, mais seulement « l'idée défavorable d'un zèle erroné, excessif », ce qui ne dépasse pas les droits de la critique. — *Lundi matin.* L'envoyé de M. de Coëssin, A. de Beauterne, a pris une telle attitude que Sainte-Beuve a dû rompre l'entretien. Là-dessus, M. de Beauterne lui adresse une demande en réparation que S.-B. « refuse nettement », persistant à voir dans l'affaire « un point de liberté de presse et de droit d'examen philosophique ». — *Mardi matin.* « De nouvelles demandes en réparation sont adressées à M. Sainte-Beuve au sujet du même article, si pacifique en apparence, sur le pacifique M. Ballanche. Ces demandes en réparation, venant d'ailleurs d'hommes fort honorables mais abusés, ne vont à rien moins qu'à transformer la question en une affaire politique, et M. Sainte-Beuve est accusé d'avoir insulté dans son article à des sentiments nationaux et patriotiques, chers à tous les cœurs généreux. M. Sainte-Beuve répondra à loisir à ces nouvelles attaques, il y

1. Datée par erreur de 1832 : les articles de Vinet sur *Volupté* ont paru dans le *Semeur* les 13 et 20 août 1834. Cf. RITTER. *La correspondance de Sainte Beuve* (*Zeits. f. französ. Sprache und Litt.* XII).

répondra de la seule manière que sa conscience lui dicte, c'est-à-dire avec sa plume. Il se croit plus que jamais dans une position de droit et de conscience, qu'il n'est pas au pouvoir d'hommes, même les plus honorables mais abusés, d'entamer et de flétrir. »

8 octobre. *Lettre* à J.-J. Ampère.

Corr., I, 25, *let.* XIII.

8 octobre. *Sonnet* à Mme P[èlegrin].

Poésies, II, 190 (daté de Précy).

12 octobre. *A M. Achille du Clésieux.*

Poésies, II, 177 [cf. *P. Cont.*, II, 49].

Octobre. *J'ai reçu, j'ai reçu...*

Poésies, II, 200 (daté de Précy).

16 [octobre.] *Lettre* à Mme Pélegrin.

Nelle Corr. [1], 24, *let.* XII.

[Avant novembre.] *Lettre* à Buloz.

Inédite. — S.-B. demande les Œuvres de Balzac.

Novembre. *Billet* à Musset.

Spœlberch de Lovenjoul, *Véritable histoire*, 79.

S.-B. lui conseille de rompre avec George Sand.

15 novembre. *M. de Balzac.*

Rev. des Deux-Mondes (signé C. A.). — *Crit. et P. Litt.*, III, 56. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 443; (éd. en 5 vol.), II, 327.

1er décembre. *Revue littéraire et philosophique.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Pr. Lundis*, II, 268.

7 décembre. *Lettre* à Béranger.

P. Cont. (éd. en 5 vol.), I, 136.

18 décembre. *Lettre* à J.-J. Ampère.

Corr., I, 28, *let.* XIV.

1. Datée du 16... Mais est bien d'octobre. Cf. Ritter.

31 décembre. Sainte-Beuve commence son *Journal.*

[Cf. *Lundis.* XI, 438.]

[1834 ?] *Lettre* à « une personne de ses amis ».

Chateaubriand et son Groupe, II, 183, note.

1835

Janvier. *Molière.*

Édition illustrée, grand in-8° (Paulin, 1835-1842). — *Crit. et P. Litt.,* III, 130. — *P. Litt.,* II, 1. — *Galerie des grands écrivains,* 125.

Commencement de 1835. *Note* sur Benjamin Constant.

Lundis, XI, 438.

1er février. *Lettre* à Barbe.

MORAND, x. — *Nelle Corr.,* 26, *let.* XIII.

15 février. *Mme Tastu.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.,* III, 226. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I. 391 : (éd. en 5 vol.), II, 158. — La pièce de vers, *Non, tous n'ont pas changé,* a été reproduite dans les *Poésies,* II, 174.

28 [mars]. *Lettre* à H. de la Morvonnais.

Nelle Corr. [1], 29, *let.* XIV.

[Après le 4 avril.] *Lettre* à Vigny [2].

Inédite. — Cf. Vente Piat, 14-19 février 1898. — « Je n'avais pas reçu *Chatterton,* mon cher ami : mais je l'ai voulu lire aussitôt et en méditer la préface... puisque vous me dites qu'il est chez vous, s'il n'est pas chez moi, je l'irai prendre à mon premier jour de congé et causer de ces intéressantes questions que votre parole sait si délicatement orner. Tout à vous d'amitié. »

7 avril. *A. de Tocqueville. De la démocratie en Amérique.*

Temps. — *Pr. Lundis,* II, 277.

Avril. *Lettre* à Charles Didier.

Inédite. — Le monument de Cestius est-il une colonne ? [Cf. l'élégie *Rome* imitée de Schlegel.]

1. Datée de « mars ou avril ». Le malheur dont il est question (la mort de Mme de la Morvonnais) est du 23 mars : cette lettre semble écrite à la première nouvelle.
2. L'édition de *Chatterton* est annoncée le 4 avril dans la *Bibliographie de la France.*

1er mai. *Mme de Staël,* I.

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.,* III, 247. — En tête d'une réimpression de *Corinne* (Charpentier, in-12, 1838), avec additions (cf. *P. Femmes,* 156, note). — *P. Femmes,* 81. — *Nelle galerie de Femmes,* 381. — L'élégie imitée de Guillaume Schlegel, *Rome,* a été reproduite dans les *Poésies,* II, 211.

15 mai. *Mme de Staël,* II.

Reproduit avec l'article précédent.

18 mai. *Instructions sur les recherches littéraires concernant le moyen âge.*

Moniteur (signée Guizot; cf. *Pr. Lundis,* III, 344 et *N. Lundis,* VII, 160). — *Pr. Lundis,* III, 368.

[**Fin juin.**] *Lettre* à V. Pavie.

Th. Pavie, 151.

S.-B. félicite Pavie de son mariage. — Incertitude et mobilité de son âme à lui.

13 juillet. *Lettre* à M. de Forgues

Inédite. — S.-B. donne un rendez-vous demandé, et avertit son correspondant qu'il aura des désillusions à le voir.

14 juillet. *Lettre* à Duvergier.

Corr., I, 30, *let.* XV.

Août. *Mme Roland.*

Préface de *Lettres autographes de Mme Roland adressées à Bancal des Essarts* (Renduel, 1835) annoncées dans la *Bibliographie de la France* du 26 novembre. — *Crit. et P. Litt.,* III, 373. — *P. Femmes,* 165. — *Nelle galerie de Femmes,* 323.

4 août. *A V. Pavie, le soir de son mariage.*

Poésies, II, 187.

Août. *Sonnet à Mme la M[arquise] de C[astries] qui est à Dieppe.*

Crit. et P. Litt., III, 417. — *Poésies,* II, 205.

Août. *Lettre* à V. Pavie.

Inédite. — S.-B. prépare pour Guizot un mémoire sur la littérature des Trouvères.

3 septembre. *Lettre* à Béranger.

P. Cont. (éd. en 5 vol.), I, 139.

24 septembre. *Lettre* à M. de Forgues.

Inédite. — Nouveau rendez-vous.

26 septembre. *Lettre* à V. Pavie.

Biré, *Victor Hugo après 1830*, I, 159 (résumé). — Th. Pavie, 168.

Sévérités pour Hugo, mais plus encore pour George Sand et Lamennais : « Oh ! que je hais ces rôles d'agitateur, de tragédien, de gladiateur, comme vous voudrez les appeler... »

[**Avant octobre** [1].] *Lettre* à un traducteur en vers.

Inédite. (L'autographe est à la Bibliothèque Royale de Bruxelles.) — S.-B. envoie son correspondant à de Vigny, rue des Écuries d'Artois ; sur la traduction en vers : sacrifier l'exactitude étroite à la poésie.

15 octobre. *M. de Vigny, Servitude et grandeur militaire.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, III, 419. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 332 ; (éd. en 5 vol.), II, 52.

1er novembre. *V. Hugo, Les chants du crépuscule.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, III, 449. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 284 ; (éd. en 5 vol.), I, 446.

1er décembre. *Du génie critique et de Bayle.*

Rev. des Deux-Mondes (avec un erratum au 15 décembre). — *Crit. et P. Litt.*, III, 492. — *P. Litt.*, I, 364.

18 décembre. *Lettre* à Louis Noël.

Nelle Corr, 32, *let.* XVI.

1835. *Lettre* à Olivier.

Rambert, *Écrivains de la Suisse romande* (Lausanne, 1889), 270.

Lecture chez Marmier de vers de Brizeux et d'Olivier ; discussion de Brizeux et de Tourguéneff sur la littérature du Nord.

1. L'article du 15 octobre a été la cause du refroidissement de Vigny et de Sainte-Beuve.

1835. *Lettre* à Olivier.

RAMBERT, *loc. cit.*, 273.

« Voyez-vous, la gloire n'est pas de ce monde... On me dit qu'il y a dans la *Gazette d'Augsbourg* un article où je suis comparé à Planche et à Janin : quoi que je fasse en critique, c'est le comble de la gloire où j'atteindrai... il n'y a qu'à se tourner vers Dieu, la seule gloire, ou vers l'ironie, la seule vérité après Dieu. »

1835. *Note* sur Ampère.

N. Lundis, XIII, 227.

1835-1840. *Note* sur Magnin et Ampère.

N. Lundis, XIII, 247, note.

1835-1838. *Billet* à Renduel.

Inédit. — Il est question d'une entrevue avec Montalembert pour je ne sais quelle publication ; S.-B. y parle de la *Nouvelle Minerve* qui parut du 12 avril 1835 au 4 mars 1838.

1836

1er janvier. *M. Villemain.*

Rev. des Deux-Mondes (avec un erratum au N° du 15). — *Crit. et P. Litt.*, III, 528. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 466 ; (éd. en 5 vol.), II, 358.

14 janvier [1]. *Sur un portrait de Gérard.*

Poésies, II, 266.

1er février. *Edgar Quinet, Napoléon, poème.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, III, 470. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli ; (éd. en 5 vol.), II, 307.

15 février. *A. de Musset, La confession d'un enfant du siècle.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, II, 281. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 428 ; (éd. en 5 vol.), II, 204.

22 février. *Note* sur Thiers.

Cahiers (Lemerre, 1876), 7.

1. Date de l'autographe.

24 février. *Lettre* à Carlier.

Inédite. — S.-B. le remercie de vers reçus et les juge : le début lui en plaît mieux que la fin. « Le moment est redevenu littéraire presque autant qu'aucun autre sous la Restauration. Il se fait beaucoup de choses, des vers même, comme vous voyez, et l'attention publique se remet à s'en occuper sérieusement..... Si donc nous autres qui avons déjà une dizaine d'années et de campagnes sur le corps, nous sommes moins satisfaits de ce moment que du passé, c'est que nous sommes moins jeunes, moins épris des choses ; ce n'est pas la faute du moment mais la nôtre. »

29 février. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 160.

1er mars. *Lamartine, Jocelyn.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, IV, 1. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 219 ; (édit. en 5 vol.), I, 308.

25 mars. *Lettre* à Pharou.

Études religieuses, 25 août 1901.

Non recueilli. — Remerciements de vers reçus ; éloges et conseils : « Vous n'avez qu'à continuer comme vous faites. Si vos études classiques ne sont pas terminées, il importe de les suivre aussi sérieusement et fortement que possible, dans l'intérêt même de cette poésie, indépendamment des autres motifs d'instruction et d'intelligence. A vos moments de loisir, à vos heures d'émotion et de sensibilité plus expressive, faire des vers simples, qui ne songent pas à imiter les auteurs, mais simplement exprimer avec charme ce qu'on sent : c'est une qualité trop précieuse quand on l'a, pour ne pas la cultiver ; mais entre cet emploi intime et viser à la célébrité par les vers, il y a une distance difficile à franchir, et je ne conseillerais à personne de le tenter. Le nombre des poètes qui méritent ce nom devant tous est trop rare par siècle, et celui des poètes réputés médiocres est trop grand pour ne pas effrayer. Mais, par devers soi, au milieu d'autres études ou d'occupations même contraires, aimer la poésie, la cultiver avec délicatesse sans passer outre, c'est plutôt une vertu, c'est un charme assurément légitime. Voilà ce que je conseillerai toujours ; quant à l'autre faculté, plus entreprenante et glorieuse, elle se passe de conseil, elle se sent poussée à ses risques et périls et ne se justifie que par le succès... »

25 mars. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 178.

1er avril. *La comtesse Merlin, souvenirs d'une créole.*

Rev. des Deux-Mondes, sous le titre *Revue littéraire. Souvenirs de Mme la comtesse Merlin.* — *Pr. Lundis*, II, 291.

5 avril. *Lettre* à Émile Castaigne.

Nouvelle Revue Européenne, 18 août 1896.

Remercie d'opuscules reçus; éloge de Mellin de Saint-Gellais, « un des plus parfaits auteurs d'épigrammes que nous ayons ».

Avril. *Préface* des CRITIQUES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES, t. II.

Pr. Lundis, II, 297, sous le titre *Deux Préfaces*.

15 mai. *Mme Guizot, née Pauline de Meulan.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Biographie des femmes auteurs contemporaines*, sous la direction de Montferrand (1836-1837), p. 260. — *Crit. et P. Litt.*, IV, 49. — *P. Femmes*, 214. — Les vers imités de Gray sont un fragment du *Collège d'Éton (Livre d'amour*, pièce XXXVII) et ont été reproduits dans les *Poésies*, II, 273.

Mai. *Lettre* à V. Pavie.

BIRÉ, *Victor Hugo après 1830*, I, 170 (extrait). — TH. PAVIE, 176.

Nouvelles de *Port-Royal*, « plus avancé de recherches et d'idées que d'exécution »; procès de Balzac et de George Sand; Hugo réconcilié avec Dumas, mais fâché sans retour avec S.-B. Nouvelles de divers écrivains.

[**Janvier-juin.**] *Les Nuits d'exil, les Amours des anges, Grajina, poésies par J. C. Ostrowski.*

Le Polonais, t. VI, p. 444-447. — En tête des *Poésies* d'Ostrowski, 1867 (extraits). — *Rev. hist. litt.*, 15 octobre 1890 : GIRAUD, *Sur quelques articles perdus de Sainte-Beuve* (extraits). — Non recueilli.

4 juin [1]. CRITIQUES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES, t. II et III, in-8°, Renduel, 1re édition; t. I, 2me édition (cf. *Pr. Lundis*, II, 304, note).

T. II et III, 2me édition en 1841. (Édition prétendue : voir plus haut.)

A la préface du t. I, S.-B. ajoute le post-scriptum suivant : « Dans cette réimpression nouvelle (1836), nous nous sommes de plus en plus efforcé de faire disparaître les taches et les défauts, et, tout en conservant aux jugements leur caractère primitif, d'y introduire les rectifications ou d'y ajouter les notes qui les rendissent plus vrais et plus complets. En fait d'addition de quelque étendue, nous nous sommes borné à insérer un morceau qui marque nettement le contre-coup de Juillet 1830 sur les idées littéraires qu'on était en train de déduire et nous avons de plus renfermé dans un appendice quelques articles secondaires qui peuvent fournir à une appréciation plus entière de certains poètes. » — Le « morceau qui marque », etc., est *Du mouvement poétique et littéraire après 1830* : l'appendice comprend : *La Fontaine* (15 septembre 1827), *Victor Hugo* (2 et 9 janvier 1827) et *Casimir Delavigne* (20 mars 1827).

1. Date de la *Bibliographie de la France*.

15 juin. *Des jugements sur notre littérature contemporaine à l'étranger.*

Rev. des Deux-Mondes. — Crit. et P. Litt., IV, 103. — *Pr. Lundis*, II, 305.

21 juin. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Conseils et éloges pour des vers.

1er juillet. *La Bruyère.*

Rev. des Deux-Mondes. — La Bruyère et La Rochefoucauld, Mme de Lafayette et Mme de Longueville (Paris, H. Fournier, 1842). — *Crit. et P. Litt.*, IV, 148. — *P. Litt.*, I, 389. — *Galerie des grands écrivains*, 353.

3 juillet. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Sur ARTHUR, qui n'est pas un roman chrétien, mais un roman mondain, aristocratique, avec des velléités chrétiennes.

15 juillet[1]. *Lettre* à J.-J. Ampère.

VICOMTE D'HAUSSONVILLE, *C. A. Sainte-Beuve* (M. Lévy, 1875), 95. — *Nelle Corr.*, 34, *let.* XVII.

[**Août ?**] *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — S.-B. va publier ***Pensée d'août*** dans le *Magasin Pittoresque* : « c'est le genre tempéré, mais j'y tiens, et si elle ne vous plaît pas à une première lecture, mon cher Guttinguer, j'en appelle à une seconde. »

13 août. *Lettre* à Mme Pélegrin.

Nelle Corr., 37, *let.* XVIII.

1er septembre. *Mme de Lafayette.*

Rev. des Deux-Mondes. — La Bruyère et La Rochefoucauld, Mme de Lafayette et Mme de Longueville. — Crit. et P. Litt., IV, 152. — *P. Femmes*, 249.

1er septembre. *Lettre* à V. Pavie.

BIRÉ, *Victor Hugo après 1830*, II, 82. — TH. PAVIE, 180.

Nouvelles littéraires ; S.-B. « planté là » par Lamennais, s'en est consolé. Sur le père de Mme Hugo et ses sentiments religieux.

Septembre. *Pensée d'août.*

Magasin pittoresque, p. 281. — *Poésies*, II, 135.

1. Le 15 juillet, la *Revue des Deux-Mondes* publie cette note non signée : « Un journal annonce qu'un de nos collaborateurs, M. Sainte-Beuve, est sur les rangs pour une place vacante à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Ce bruit n'a aucun fondement. »

21 septembre. *Lettre* à Mme Pélegrin.

Nelle Corr., 38, *let.* XIX.

1er octobre. *Lettre* à Barbe.

MORAND, XI. — *Nelle Corr.*, 40, *let.* XXI.

L'éditeur de la *Nouvelle Correspondance* donne un dernier paragraphe : « Il est aussi des douleurs, etc... » avec cette note : « Il y a ici (dans cette fin de lettre) comme un commencement de chapitre de *Volupté.* » MORAND (*Une atteinte à la propriété littéraire*, 1880) nie vivement l'authenticité de cette adjonction.

Octobre. *Bernardin de Saint-Pierre.*

Édition de *Paul et Virginie* (Curmer, grand in-8°, 1836). — *Crit et P. Litt.*, IV, 210. — *P. Litt.*, II, 106. — *Nouvelle galerie des grands écrivains*, 568.

3 octobre. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — S.-B. défend *Pensée d'août* contre Guttinguer et soutient que l'inspiration en est sinon chrétienne, du moins très conciliable avec le christianisme. Son incertitude morale et sa tristesse.

Fin octobre. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — S.-B. lui conseille les *Pensées* de Haller : les plus saints sont infirmes au dedans ; l'histoire d'un cœur est celle de tous.

1er novembre. *M. Nisard.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, IV, 263. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 258 ; (éd. en 5 vol.), III, 328. — Les vers *Au sommeil* ont été recueillis dans les *Poésies*, I, 258.

Entre le 1er et le 13 novembre. *Lettre* à Alfred Michiels.

MICHIELS, *Les Nouvelles fourberies de Scapin* (Paris, 1847), p. 21-22. — G. MICHAUT, *Sainte-Beuve et Michiels* (*Quinzaine*, 1er mai 1903).

S.-B. explique que dans une phrase de son article sur Nisard, il a voulu réfuter les idées trop absolues de Michiels (cf. *De la Réaction littéraire : Temps*) et ses accusations contre George Sand, Musset, et S.-B. lui-même : il n'est pas exact que ces trois auteurs soient en littérature du parti de la résistance. Éloges et encouragements à Michiels : S.-B. lui offre de s'entremettre auprès de Buloz pour faire accepter sa collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*.

13 novembre. *Lettre* à A. Michiels.

G. MICHAUT, *Ib.*

Inédite. — S.-B. a proposé à Buloz l'idée de Michiels pour un article sur Schiller ; il conseille à son correspondant d'aller voir Buloz.

15 novembre. *Affaires de Rome, par M. de Lamennais.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, IV, 298. — ***P. Cont.*** (éd. en 3 vol.), I, 174; (éd. en 5 vol.), I, 248.

Novembre. *Monsieur Jean.*

Magasin pittoresque, p. 377. — *Poésies*, II, 150.

15 décembre. *Ulric Guttinguer, Arthur, roman.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, IV, 326. — ***P. Cont.*** (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.), II, 397, avec des fragments en prose et des vers de Sainte-Beuve : voir avril 1830.

Décembre 1836 ? . *Sonnet. Insensé ! qu'ai-je fait...*

Livre d'amour, Pièces finales, IV. — *Poésies*, I, 249.

1836. *Note* sur Phanor (Montalembert).

Lundis, XI, 454, N° XXVII.

1836. *Note* sur Lamennais.

Lundis, XI, 450, N° XX.

1836. *Lettre* à Montferrand.

L'*Art* (imprimerie et librairie de l'*Art*), 28 avril 1901.

Touchant la notice de Mme Tastu sur Mme Elisa Guizot, qui doit paraître dans la *Biographie des femmes auteurs contemporaines* dirigée par M. de Montferrand, et l'article de S.-B. (Mme Guizot, née Pauline de Meulan) dans le même recueil. (L'article de S.-B. (p. 260) a paru, ***si je ne me trompe,*** dans la livraison du 10 septembre ; et celui de Mme Tastu (p. 299) dans la livraison du 14 janv. 1837).

Entre 1836 et 1839. *Lettre* à David d'Angers.

G. MICHAUT (*Quinzaine*, 1er mai 1903).

S.-B. lui présente et lui recommande très amicalement Michiels.

1837

15 janvier. *Histoire de sainte Élisabeth, par M. de Montalembert.*

Rev. des Deux-Mondes, sous le titre *Littérature catholique.* ***Histoire de Sainte Élisabeth de Hongrie, par M. de Montalembert. La douloureuse passion de Jésus-Christ, par la sœur Emmerich.*** — ***Crit. et P. Litt.***, IV, 353. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.), II, 423.

1er février. *Note* sur le *Sidoine* de Grégoire et Collombet.

Rev. des Deux-Mondes, sous le titre *Publications nouvelles* [1] (non signé, cf. la lettre du 29 février 1836 [2]).

Non recueilli. — « MM. Grégoire et Collombet, de Lyon, continuent de nous donner la série de traductions des Pères et auteurs ecclésiastiques des premiers siècles, qu'ils ont ouverte par Salvien, Eucher et Saint-Vincent de Lérins. Les trois volumes de Sidoine Apollinaire ont continué ces publications, à tant de titres intéressantes, et qui font entrer dans une circulation et une lecture plus accessibles des ouvrages jusqu'à présent réservé à la seule érudition. Sidoine Apollinaire, cet écrivain si considérable par le rôle politique qu'il a joué et par les renseignements inappréciables qu'il contient sur l'état de la société d'alors, devra aux soins des traducteurs une divulgation qu'il n'a jamais eue. Une fort bonne *Vie de sainte Thérèse*, composée sur les ouvrages originaux et publiée après Sidoine, n'a retardé que de peu la traduction des *Hymnes de Synesius*, que chacun peut lire dorénavant dans une traduction élégante, accompagnée d'un texte grec fort correct auquel M. Boissonnade a prêté son concours. La notice de M. Villemain sur Synesius est en tête. Ce choix seul prouverait que la modestie et le bon goût de MM. Grégoire et Collombet égalent leurs qualités solides et leur zèle. »

15 février. *M. Ampère.*

Rev. des Deux-Mondes. — Crit. et P. Litt., IV, 371. — *P. Litt.*, I, 325, avec une demi-protestation contre une reproduction (note, p. 363).

1. Sous ce même titre, et avant cette note, en vient une autre sur George Sand. Il me paraît bien vraisemblable que Sainte-Beuve n'y est pas étranger : « La popularité a été de tout temps la consécration du talent, la sanction souveraine dont n'a pu se passer aucune œuvre forte même de l'approbation d'une minorité intelligente. L'auteur d'*Indiana* ne réunit pas seulement les suffrages de la critique exclusivement littéraire et sérieuse ; ce talent, d'une grâce si exquise et d'une si remarquable élévation, réussit admirablement à traduire sa pensée ou son émotion en des œuvres que tout le monde est appelé à lire, à méditer et à comprendre. Aussi, ses nombreux romans sont-ils devenus *populaires*. Une édition complète des œuvres de George Sand répond d'ailleurs à ce besoin si vivement senti par les intelligences de notre époque, de rencontrer dans les œuvres d'art, au delà de la forme qui séduit et de l'imagination qui amuse, la pensée qui explique et qui coordonne, qui anime les types modelés par la fantaisie et qui s'en sert pour personnifier les idées et les passions du siècle. C'était un beau monument à élever aux tendances nouvelles et à la poésie intelligente. Après la question littéraire, vient aussi la question de mise en œuvre, et, sous ce rapport, cette édition de luxe ne laisse rien à désirer. La première livraison qui a déjà paru contient *André, la Marquise, Lavinia Metella* et *Mattea.* La seconde livraison paraîtra dans les premiers jours de février : elle se compose du premier volume des *Lettres d'un voyageur* et de *Leone Leoni.* Ces lettres n'ont pas encore été réunies en volume : ce sont, pour la plupart, d'admirables fantaisies où les émotions du poète s'expriment avec franchise, où le travail d'une noble intelligence se révèle à travers mille rêveries et mille paysages. Quant à *Leone Leoni*, cette production d'un si haut intérêt a déjà pris sa place parmi les romans les plus remarquables de cette époque. Nous le répétons, il y a plus qu'une heureuse idée dans la réunion de ces matériaux épars du plus sérieux monument littéraire qui se construise et qui s'achève de nos jours : c'est un véritable service rendu aux artistes et aux penseurs, une entreprise utile à laquelle ne manqueront pas l'approbation de la foule et le succès populaire. Par la richesse de l'exécution, comme par la modicité du prix, cette collection de beaux livres, si brillante et si complète, est mise à la portée de tous. »

2. Au commencement de l'année, Sainte-Beuve avait écrit à Collombet pour lui demander les premiers opuscules de J. de Maistre (cf. lettre de Collombet du 3 février, LATREILLE et ROUSTAN, 172). Cette lettre est perdue.

[Avant le 15 mars]. *Laissez-moi!*

Livre d'amour, pièces finales, 1. -- *Poésies,* I, 248.

[Avant le 15 mars.] *Lettre* à Buloz.

Inédite. — S.-B. veut comme titre *Madame de Pontivy* et non *Mme de Pontivy*.

15 mars. *Madame de Pontivy.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.,* IV, 454. — *P. Femmes,* 492.

21 mars. *Lettre* à Collombet.

Latreille et Roustan, 179.

[Après le 16 avril.] *Lettre* à V. Pavie.

Inédite. — S.-B. raconte à Pavie les funérailles de Gabrielle Dorval et sa rencontre avec Hugo [cf. Biré, *V. H. après 1830,* I, 222].

[Après le 16 avril.] *En revenant du convoi de Gabrielle.*

Poésies, II, 227.

28 avril. *Lettre* à Guttinguer.

Arvède Barine, *Musset,* 159 (extrait).

Récit des funérailles de Gabrielle Dorval. Sévérité pour Musset « gentil de couleurs et de visage, pour être si perdu et si, si gâté au fond et en-dessous ». Jugement dur pour *Mauprat.* « sublime bafouillage fait de chique ».

1er mai. *Jasmin.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.,* IV, 428. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 50; (éd. en 5 vol.), III, 64.

15 Mai. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Nouvelles littéraires et artistiques; malices à George Sand.

17 mai. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Nouvelles littéraires.

1er juin. *Millevoye.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.,* V, 1. — *P. Litt.,* I, 414.

[Après le 2 juin.] *A Alfred de Musset.*

Poésies, II, 238.

13 juin. *Lettre* à Guttinguer.

H. Bauer, *Réveil*, 18 août 1883.

Le refus de la décoration : certaines paroles écrites et non retranchées ont été son excuse.

15 juin. *Le poète Fontaney.*

Rev. des Deux-Mondes (Chronique de la Quinzaine) — Pr. Lundis, II, 318.

20 juin. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Rencontre avec Hugo : la brouille est définitive.

1er juillet. *Lettre* à Eusèbe Castaigne.

Nouvelle Revue Européenne, 15 août 1896.

S.-B. remercie d'un envoi; il avoue qu'il a calomnié Marguerite et Marot; il va partir pour la Suisse.

1er juillet. *Mme de Krüdner.*

Rev. des Deux-Mondes, avec la pièce imitée du minnesinger Hadloub (*Poésies*, II, 217). — En tête de l'édition de *Valérie* (2 vol. in-8°, Olivier), annoncée le 21 octobre 1837, dans la *Bibliographie de la France*. — *Crit. et P. Litt.*, V, 24. — *P. Femmes*, 381. — *Nelle galerie de Femmes*, 461.

2 juillet. *Lettre* à Mme Claire Brunne [Mme Marbouty].

Haussonville, 155.

Son départ pour Genève; incertitudes sur l'avenir; sa tristesse : « Je suis une âme faite pour le passé bien plus que pour l'avenir, pour le souvenir et le regret bien plus que pour l'espérance. »

Août. *Jadis à pareil mois...*

Livre d'amour, pièces finales, II.

1er août. *Delille.*

Rev. des Deux-Mondes. — Crit. et P. Litt., V, 67. — *P. Litt.*, II, 64.

15 août. *Lettre* à M. A. Sauvage.

Corr., I, 33, *let.* XVII.

19 août. *Lettre* à Sénancour.

Alvar Tornudd, *Sénancour* (Helsingfors).

Éloges de Sénancour et de sa peinture des Alpes.

[**Pendant le premier séjour en Suisse.**] *Lettre* à Mme Claire Brunne?]

HAUSSONVILLE, 169.

Inspirations poétiques des lacs et des montagnes.

23 août. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 182.

26 [août[1]. *Lettre* à Mlle de Fontanes.

Corr., I, 31, *let.* XVI.,

26 août. *Lettre* à Mme Pélegrin.

Nelle Corr., 42, *let.* XXI.

7 septembre. *Lettre* à Mlle de Fontanes.

Corr., I, 34, *let.* XVIII.

10 septembre. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 183.

[**Au retour de Suisse.**] *Lettre* à Olivier.

RAMBERT, 286.

Remerciements pour l'hospitalité reçue.

15 septembre. *M. Vinet.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, V, 125. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 1 ; (éd. en 5 vol.), III, 1.

20 septembre. *Lettre* à V. Pavie.

Inédite. — Son voyage en Suisse ; apparition prochaine des *Pensées d'août.*

24 septembre. *Lettre* à Mlle de Fontanes.

Corr., I, 36, *let.* XIX.

1. N'est pas datée du mois ni mise à sa place dans la *Corr.*, elle est bien du mois d'août, puisqu'elle est écrite à Lyon au retour de Genève. Or S.-B. était à Genève le 15 août (cf. *lettre* XVII) et à Paris le 7 septembre (cf. *lettre* XVIII : voir aussi la *lettre* XXI de la *Nelle Corr.*). Cf. RITTER, *loc. cit.*

27 septembre. *Lettre* à Olivier.

RAMBERT, 287.

Son désir de venir en Suisse; prendre garde aux malices que Cousin pourra dire contre lui à Lausanne : « Si quelque obstacle venait de ce côté, il y aurait peut-être lieu à le prévenir. »

[**Avant septembre.**] *A M. de Salvandy.*

Poésies, II, 223.

Septembre. *Préface* des *Pensées d'août.*

Poésies, II, 131.

30 septembre [1]. PENSÉES D'AOUT (in-8°, Renduel), signé.

Réédité avec les *Poésies.*

12 octobre. *Lettre* à Espérandieu.

Corr., I, 38, *let.* XX.

21 octobre. *Lettre* à Olivier.

L. SÉCHÉ, *Quelques lettres inédites de Sainte-Beuve* (*Gaulois du dimanche*, 9-10 mai 1903).

Son arrivée et son installation à Lausanne.

6 novembre. *Discours prononcé dans l'Académie de Lausanne, à l'ouverture du cours sur Port-Royal.*

Rev. des Deux-Mondes du 15 décembre. — *Préface* de *Port-Royal*, I.

24 décembre. *Lettre* à V. Pavie.

TH. PAVIE, 222.

Sur son séjour à Lausanne; excuses des précautions qu'il a prises dans le *Discours* pour ne pas choquer les protestants; éloge des Olivier.

[**24 décembre.**] *Lettre* à Collombet.

MICHAUT, *Rev. d'hist. litt.*, 15 avril 1900 (extrait). — LATREILLE et ROUSTAN, 195.

1. Date de la *Bibliographie de la France.*

29 décembre. *Lettre* à Mme Claire Brunne.

HAUSSONVILLE, 156.

Causes de son exil : raisons morales et nécessité de terminer le *Port-Royal*.

29 décembre. *Lettre* à Mme Dupin [auteur de *Cynodie*].

Inédite. — « Je vis ici d'une vie si absorbée et si monotone, qu'à part mon cours je ne saurais vous entretenir de rien... » Ce cours l'occupe beaucoup : « Vous m'appelez *Monsieur du Lac*, comme si j'avais le temps de le regarder. Il y aurait certes encore de bons moments, et des rayons aux cimes roses des monts neigeux, qui vaudraient des sonnets à faire si on avait le loisir d'y rêver. Mais tout rêve, Madame, est ajourné au printemps, à l'heure du retour, au moment où je pourrai, vers sept heures, aller encore m'asseoir quelquefois à votre foyer. » Remerciements des bontés de Mme Dupin pour sa mère.

29 décembre. *Lettre* à X. Marmier.

Corr., I, 40, *let.* XXI.

31 décembre. *Aux étudiants de la société de Zofingue.*

Rev. suisse, 1838. — *Poésies*, II, 289.

31 décembre. *Lettre* à Mme Vertel.

Corr., I, 42, *let.* XXII.

[**1837.**] *Lettre* à [Mme Claire Brunne ?]

HAUSSONVILLE, 171.

Le caractère suisse.

[**1837.**] *Note* sur Mme Swetchine.

N. Lundis, I, 225.

[**1837.**] *Pensée* XCIX.

Lundis, XI, 482.

[**Avant 1838.**] *Page* d'album.

Les deux sœurs, poème par Mme A. de Corday et *Pages d'album par nos célébrités contemporaines* (Achaintre, in-8°, 1838).

« La plupart des amitiés humaines, même des meilleures, sont vaines et mensongères, et c'est à quelque chose de plus intime, de plus vrai, de plus invariable qu'aspire une âme dont toutes les forces ont été une fois brisées, et qui a senti le fond de la vie. »

1837-1838. *Sous-mains* de Lausanne.

SÉCHÉ, *Sainte-Beuve à Lausanne*, *Petit Temps*, 10 mai 1903 (extraits).

1838

1er janvier. *Lettre* à Vinet.

Corr., I, 43, *let.* XXIII.

2 janvier. *Lettre* à Mme Desbordes-Valmore.

Corr., I, 45, *let.* XXIV. — ARTHUR POUGIN, *La jeunesse de Mme Desbordes-Valmore* (Calmann-Lévy, in-12, 1898), 102.

25 janvier. *Lettre* à Collombet.

MICHAUT, *Revue hist. litt.* (extrait). — LATREILLE et ROUSTAN, 197.

22 février. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 199.

17 mars. *Lettre* à Mme Pélegrin.

Nelle Corr., 44, *let.* XXII.

27 mars. *Lettre* à Mlle de Fontanes.

Corr., I, 49, *let.* XXV.

14 avril. *Lettre* à Espérandieu.

Corr., I, 51, *let.* XXVI.

29 [avril ?] [1]. *Lettre* à [Mme Claire Brunne ?].

Nelle Corr., 45, *let.* XXIII.

18 mai. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Son respect sans intimité pour Vinet. Sa tristesse et le « concert d'injures » qui ont accueilli les *Pensées d'août.*

26 mai. *Lettre* à V. Pavie.

TH. PAVIE, 224.

Sur divers écrivains, Vinet, Lamartine, Quinet. *Port-Royal* n'a pas produit sur S.-B. même l'effet moral qu'en attendait Pavie : « Il est trop certain que s'il ne me fait pas de bien, il ne me fera pas de mal. » Son incertitude religieuse.

1. Datée dans le volume du « dimanche 29 » et placée entre le 17 mars et le 15 août. Le dimanche 29, dans ces quatre mois, ne tombe qu'en avril.

30 mai. *Lettre* à...

Revue des Revues, 15 septembre 1898, p. 584 (extrait).

Dément le bruit de son mariage à Genève.

Mai-décembre. *Lettres* à M[lle] de Fontanes.

Corr., I, 52-85, *let.* XXVII à XLVIII [21 lettres datées du jour seulement, entre mai (retour de S.-B. à Paris) et le 1er décembre (publication de l'article)].

Mai-décembre. *Lettres* à M[lle] de Fontanes.

PAILHÈS, *Du nouveau sur Joubert* (Garnier, in-12, 1900), 419, 420, 421 [trois lettres datées du jour seulement].

Sur l'édition de Fontanes.

[**Après mai** [1].] *Lettre* à Chaudesaigues.

Nelle Corr., 58, *let.* XXXII.

20 juin. *Lettre* à Olivier.

RAMBERT, 302.

Un coucher de soleil à Paris.

2 juillet. *Lettre* à Guttinguer.

SPOELBERCH DE LOVENJOUL, *Sainte-Beuve inconnu*, 233, note (extrait).

Sur Latouche et M[me] Desbordes-Valmore.

1er juillet. *Mémoires* du général Lafayette, I.

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, V, 161. — *P. Litt.*, II, 141.

18 juillet. *Lettre* à Hachette.

PAILHÈS, *Du nouveau sur Joubert*, p. 37.

Sur l'édition de Fontanes.

1er août. *Mémoires* du général Lafayette, II.

Recueilli avec l'article I.

15 août. *Lettre* au rédacteur en chef du *Siècle*.

Nelle Corr., 47, *let.* XXIV.

1. Réponse à l'article de Chaudesaigues. *Revue de Paris*, mai 1838 : datée par erreur de 1839. Cf. RITTER, *loc. cit.*

15 août. *Lettre* à Mme Olivier.

RAMBERT, 297.

Irritation contre les journaux qui injurient des Suisses qu'il aime.

25 août. *Lettre* à Monnart.

N^elle^ Corr., 50, *let.* XXVI.

5 septembre. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Les vers de Musset sur le Comte de Paris.

15 septembre. *Revue littéraire (Grandeur de la vie privée, par H. Fortoul; Fortunio, roman; la Comédie de la mort, poésies par M. Théophile Gautier).*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, sous le titre : *Pensées et Fragments*, V, 527. (La 2me partie seulement de l'article sur Th. Gautier.) — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli ; (éd. en 5 vol.), II, 516 (le début seul). — *Pr. Lundis*, II, 322 (article sur Fortoul) et II, 328 (1re partie de l'article sur Gautier).

Fin septembre ou octobre. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Sur les vers de Musset à une fleur.

10 septembre. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Tristesse : « Humainement, la vie est manquée, je le sais. » Explique son article sur Gautier : il a été indulgent pour ce « cœur nacré », mais a tenu à se séparer et à montrer ses limites en fait de romantisme.

15 octobre. *Revue littéraire.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Pr. Lundis,* II, 344 et (sous le titre *Charles de Bernard. Le Nœud gordien. Gerfaut),* II, 350.

1er novembre. *Revue littéraire.*

Rev. des Deux-Mondes (non signé). — *Crit. et P. Litt.*, sous le titre *En tête de quelque bulletin littéraire,* V, 538 (le début seul). — *P. Cont.*, (éd. en 3 vol.), non recueilli ; (éd. en 5 vol.), II, 524 (le début seul). — *Pr. Lundis* (la partie consacrée à Balzac, sous le titre *H. de Balzac, Études de mœurs au XIXme siècle, La femme supérieure, La maison Nucingen, La torpille),* et II, 360 (la partie consacrée à La Morvonnais et à Cavalier, sous le titre *La Thébaïde des grèves, reflets de Bretagne, par H^te^ de La Morvonnais. Les premières feuilles, par Stanislas Cavalier),* II, 368 [Cf. la note II, 360, pour l'authenticité des deux parties].

7 novembre. *Lettre* à E. Tourneur.

Corr., I, 85, *let.* XLVIII.

7 novembre. *Lettre* à Monnard.

Nelle Corr., 53, *let.* XXVIII.

15 novembre. *Lettre* à Arsène Houssaye.

Nelle Corr., 49, *let.* XXV.

22 novembre. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — N'a pas vu *Ruy Blas*, et ne le verra pas.

Novembre. *Lettre* à V. Pavie.

TH. PAVIE, 210.

Félicite son ami de la naissance attendue d'un enfant. Sombre tristesse.

23 novembre. *Lettre* à V. Pavie.

BIRÉ, *Victor Hugo après 1830*, I, 241 (extrait). — TH. PAVIE, 219 (extrait).

Sévère pour le drame romantique et pour *Ruy Blas* : chagrin de toutes ses illusions romantiques perdues.

Après le 24 novembre [1]. *Lettre* à A. Houssaye.

Nelle Corr., 52, *let.* XXVII.

28 novembre. *Lettre* à Mickiewicz.

Corr., I, 86, *let.* XLIX. — *Nelle Corr.*, 54, *let.* XXIX.

1er décembre. *M. de Fontanes*, I.

Rev. des Deux-Mondes. — *Préface* de l'édition des *Œuvres* de Fontanes [2], (2 vol. in-8°, Hachette, 9 février 1839). — *Crit. et P. Litt.*, V, 256. — *P. Litt.*, II, 207.

1. *La Belle au bois dormant* est annoncée le 24 novembre par la *Bibliographie de la France.*

2. En tête d'un *Essai sur l'homme* de Pope, traduit par Fontanes, S.-B. a écrit la note suivante : « Dans une notice sur Fontanes, j'avais dit : « A diverses reprises avant ses grandeurs, il avait songé à recueillir et à publier ses œuvres éparses : il s'en était occupé en 89, en 90 et de nouveau en 1800. Les volumes mêmes ont été vus alors tout imprimés entre ses mains : mais un scrupule le saisit : il les retint, puis les fit détruire. » Le présent volume est un de ceux qu'il préparait en 1800. La traduction du Vme chant de Lucrèce et surtout la préface, où Fontanes, sans le nommer, présage Chateaubriand, sont d'un véritable intérêt. » (Cf. *Chateaubriand et son Groupe*, I, 87, sqq.)

(*Catalogue* de la bibliothèque Crampon, avril 1897.)

1er décembre. *M. Joubert.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.*, V, 396, avec suppression de « quelques conseils de détail relatifs à une future réimpression ». — *P. Litt.*, II, 306.

15 décembre. *M. de Fontanes*, II.

Recueilli avec la 1re partie.

15 décembre. *La popularité, comédie, par M. Casimir Delavigne.*

Rev. des Deux-Mondes (non signé). — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, appendice, p. 533 ; (éd. en 5 vol.), V, appendice, p. 479.

21 décembre. *Lettre* à Mickiewicz.

Corr., I, 87, *let.* L. — *Nelle Corr.*, 55, *let.* XXX.

26 décembre. *Lettre* à Olivier.

RAMBERT, 288.

Vœux de bonne année, tristesse.

[**Fin de l'année.**] *Lettre* à M. de Latour.

PAILHÈS, *Du nouveau sur Joubert,* 38.

Sur l'édition de Fontanes.

1838. *Filis.*

Lundis, XI, 446, *pensée* X.

[**1838 ?**] *Lettre* à Olivier.

RAMBERT, 289.

Déclarations amicales.

[**1838 ?**] *Lettre* à Olivier.

RAMBERT, 296.

Plaisanteries sur les mariages du Pays de Vaud.

[**1838.**] *Lettre* à Mme de Serres.

Inédite. — Longs renseignements sur un jeune homme et sa valeur comme précepteur d'un enfant.

1839

[Début de l'année.] *Lettre* à A. de Latour.

Inédite. — S.-B. le remercie pour le « médaillon de notre ami », et lui promet le sien par David. Annonce de l'édition de Chénier : « Je m'occuperai ces jours-ci de ma petite dissertation préliminaire pour laquelle j'ai assez de documents précis, vous verrez. Elle paraîtra bientôt dans la *Revue*. » [Cf. 1er février.]

1er janvier. *Mme Desbordes-Valmore, Pauvres fleurs, poésies.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.* (non recueilli). — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 372 ; (éd. en 5 vol.), II, 115.

2 janvier. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Nouvelles littéraires.

6 janvier, sqq. *Lettres* à Mlle de Fontanes.

Corr., I, 87-95, *let.* LI-LVI (six lettres datées seulement du jour).

7 janvier. *Lettre* à A. de Latour.

Inédite. — S.-B. l'exhorte à imprimer une *Visite à Port-Royal :* ne pas trop y annoncer le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, qui tarde, mais signaler l'ouvrage de Reuchlin.

9 janvier. *Lettre* à Turquety.

Corr., I, 95, *let.* LVII.

13 janvier. *Lettre* à Barbe.

MORAND, XII. — *Nelle Corr.*, 56, *let.* XXXI.

26 janvier. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Fatigue de ses multiples travaux.

[Avant le 1er février.] *Lettre* à A. Michiels.

G. MICHAUT, *Quinzaine,* 1er mai 1903.

S.-B. le remercie de lui avoir transmis l'offre de Latouche (de causer avec lui sur Chénier pour son article).

1er février. *Quelques documents inédits sur André Chénier.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.,* V, 428. — *P. Litt.,* I, 176. — *Galerie des grands écrivains,* 497.

Après le 1er février. *De Vigny au sujet de mon article...*

Lundis, XI, *pensée* XC.

15 février. *Revue littéraire.*

Rev. des Deux-Mondes (non signé). — *Crit. et P. Litt.,* dans les *Pensées et Fragments,* V, 545 (le début). — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.), II, 530 (le début). — *Pr. Lundis,* II, 374 (la suite, sous le titre *Poésie,* comprenant *Hymnes sacrées, par Ed. Turquety* [qui n'est pourtant pas de S.-B., mais de Labitte : cf. *Corr.,* I, 95, note], *les Boréales, par le prince Élim Mestscherski, les Néolyres, par A. M. de Mornans*) et II, 386 (la fin, sous le titre *Alphonse Karr, Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre, Geneviève*).

18 février. *Lettre* à A. de Latour.

Inédite. — Latour n'a pas remercié Mme Valmore d'un envoi et elle en est blessée. Sainte-Beuve l'avertit : « Vous savez combien elle mérite toujours, mais elle mérite encore plus maintenant à cause des choses plus contraires. »

23 février. *Lettre* à A. de Latour.

Inédite. — S.-B. attend un album promis.

2 mars. *Lettre* à David d'Angers.

H. Jouin, *David d'Angers et ses relations littéraires* (in-8°, Plon, 1890), 153.

Envoi d'un André Chénier.

12 mars. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Nouvelles littéraires et politiques.

15 mars. *Mme de Charrière.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Crit. et P. Litt.* V, 472. — *P. Femmes,* 411.

Avril. *Préface* des vol. IV et V des Critiques et Portraits Littéraires.

Crit. et P. Litt., IV, 1. — *Pr. Lundis,* II, 303, sous le titre *Deux Préfaces.*

Avril. *Préface* des *Pensées et Fragments* ajoutés au t. V des Critiques et Portraits Littéraires.

Crit. et P. Litt., V. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), non recueilli; (éd. en 5 vol.), II, 494.

1er avril. *Lamartine, Recueillements poétiques.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 352; (éd. en 5 vol.), I, 348.

15 avril. *Mlle de Belle-Isle, comédie par Alexandre Dumas.*

Rev. des Deux-Mondes (non signé). — *Pr. Lundis,* II, 390.

18 avril. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Colère contre le régime parlementaire : désir d'un dictateur.

1er mai. *Le comte X. de Maistre.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 26; (éd. en 5 vol.), III, 33.

2 mai. *Lettre* à F.-G. Malvoisine, [François Grille d'Angers].

Inédite. — S.-B. le remercie du *Ver rongeur,* comédie.

4 mai [1]. Critiques et Portraits Littéraires, t. IV et V (2 vol. in-8°, F. Bonnaire et E. Renduel).

Deuxième édition en 1841 (édition prétendue : voir plus haut).

31 mai. *Ce soir, 31 mai...*

Derniers portraits (1852), 525. — *P. Litt.*, III, 541, *pensée* III.

[**Voyage d'Italie.**] *Près d'Aigues-Mortes.*

Derniers portraits, 524. — *P. Litt.,* III, 540, *pensée* I.

[**Voyage d'Italie.**] *Marseille.*

Derniers portraits, 524. — *P. Litt.,* III, 540, *pensée* II.

[**Voyage d'Italie.**] *Notes* d'un voyageur à Rome.

Revue suisse. — *Chroniques parisiennes* (M. Lévy, 1876), 114.

22 juin. *Lettre* à Olivier.

Rambert, 290.

Impressions de son séjour à Rome, ville morte; amour de la Suisse et du Léman.

1. Date de la *Bibliographie de la France.*

5 juillet. *Lettre* à V. Pavie.

Th. Pavie, 198 et 228.

Impressions de son séjour à Rome et à Lausanne ; suit les cours de Vinet.

23 juillet. *Lettre* à Collombet.

Latreille et Roustan, 203.

31 août. *Lettre* à Mme Desbordes-Valmore.

Inédite. — Sur les embarras de Mme Desbordes-Valmore, les dispositions bienveillantes de Mme Récamier envers elle, l'édition qu'elle pourrait faire de ses poésies chez Charpentier, une réconciliation possible entre elle et Mme de S[imonis].

1er septembre. ***De la littérature industrielle.***

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 494 ; (éd. en 5 vol.), II, 444.

3 septembre. *Lettre* à V. Pavie.

Th. Pavie, 230.

Sur l'édition de du Bellay. S.-B. s'est détourné instinctivement de la Rome pontificale ; il n'est pas « fou » du calvinisme de Lausanne, mais il l'est presque de Vinet.

10 septembre. *Lettre* à Villemain.

Corr., I, 98, *let.* LIX.

15 septembre. ***Églogue napolitaine.***

Rev. des Deux-Mondes (non signé). — *Poésies,* I, 260.

25 septembre. *Lettre* à Collombet.

Latreille et Roustan, 205.

26 septembre. *Lettre* à Mlle de Fontanes.

Corr., I, 101, *let.* LX.

15 octobre [1]. ***Une ruelle poétique sous Louis XIV. Pavillon, Saint-Pavin, Hesnault, Mme Deshoulières,*** etc.

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Femmes*, 358, avec des rondeaux, p. 361 et 375, cf. *Poésies,* I, 211.

1. Les notes sur les *Essais d'histoire littéraire, par Géruse*z, où sont cités les *Essais de morale* de Vinet, et sur le *Nouveau recueil de Contes, dicts et fabliaux du XIIIme et XIVme siècles*, où Ampère est loué, ne seraient-elles pas aussi de S.-B. ?

17 octobre. *Lettre* à V. Pavie.

Inédite. — Sur l'édition de du Bellay.

25 octobre, sqq. [1]. *Lettres* à Mlle de Fontanes.

Cor., I, 102-104, *let.* LXI-LXII (quatre lettres datées du jour seulement).

15 novembre. *Christel.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Femmes*, 515.

15 décembre. *Les journaux chez les Romains, par M. J.-V. Leclerc.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 347 ; (éd. en 5 vol.), III, 442.

25 décembre. *Lettre* à V. Pavie.

Biré, *V. H. après 1830*, I, 265 (extrait).

Hugo et sa candidature à l'Académie.

[**1839.**] *Lettre* à Olivier.

Rambert, 303.

Sur la *Chute d'un ange* et la critique de Vinet.

1839. *Piscis n'écrit plus...*

Lundis, XI, 480, *pensée* XCII.

[**1839.**] *On dit souvent...*

Lundis, XI, 519, *pensée* CCII.

[**Fin de 1839.**] *Lettre* à Michiels.

G. Michaut, *Quinzaine*, 15 mai 1903

S.-B. promet un article de lui ou de Labitte à la *Revue des Deux-Mondes* pour « l'excellent livre » de Michiels : *Études sur l'Allemagne*.

[**1839 ou 1840.**] *Lettre* à Mme Olivier.

L. Séché, *Gaulois du dimanche*, 9-10 mai 1903.

Son travail et sa vie ; il songe à se présenter un peu plus tard à l'Académie.

1. Datée, dans la Table, du 23.

1840

[Début de l'année.] *Lettre* à A. Michiels.

G. MICHAUT, *Quinzaine*, 15 mai 1903.

S.-B. lui explique qu'il se forge des ennemis imaginaires et il essaye très amicalement de le calmer et de l'encourager.

[Début de l'année.] *Lettre* à A. Michiels.

G. MICHAUT, *Quinzaine*, 15 mai 1903.

S.-B. explique à Michiels pour quelles raisons il a été impossible de faire à la *Revue des Deux-Mondes* le compte rendu que Michiels espérait.

15 janvier. *M. de La Rochefoucauld.*

Rev. des Deux-Mondes. — *La Bruyère et La Rochefoucauld, Mme de Lafayette et Mme de Longueville* (in-12, Paris, H. Fournier, 1842). — *P. Femmes*, 288. — Préface édition Duplessis (Paris, Janet, 1853).

1er février. *Revue littéraire.*

Rev. des Deux-Mondes (non signé). Mis dans la Table sous le nom de Labitte, avec une note en attribuant une partie [1] à S.-B. « Cette revue littéraire comprend, en outre, l'appréciation par M. S.-B. de l'*École du monde*, comédie, par M. Walewski. Une partie de ces études s'est faite de concert entre M. Sainte-Beuve et M. Charles Labitte. » Cf. *Lettres à la Princesse* (8 septembre 1865) et *Pr. Lundis* (II, 402, note). — *Pr. Lundis*, II, 402, sous le titre, *le comte Walewski, l'École du monde*, et II, 411, sous le titre *Revue littéraire, V. Hugo, M. Molé, les Guêpes.*

6 février [2]. *Lettre* à la comtesse d'Agoult.

Nelle Corr., 60, *let.* XXXIII.

8 février. *Lettre* à L. Reybaud.

Chronique médicale, 15 juillet 1896 (extrait).

S.-B. refuse de consacrer un article au livre de Reybaud, *Études sur les réformateurs ou socialistes modernes* : « J'ai été très lié avec les Saint-Simoniens, et je n'aimerais pas à avoir à exprimer sur leur compte ce qui aurait l'air d'un dernier mot. »

1. Le compte rendu des *Chroniques chevaleresques d'Espagne et de Portugal*, publiées par M. F. Denis, ne serait-il pas de S.-B., ami de Denis et auteur de divers comptes rendus de ses ouvrages au *Globe* ?

2. Datée, dans la Table, du 9.

15 février. *M. Ampère.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.*, (éd. en 3 vol.), II, 283; (éd. en 5 vol.), III, 358.

15 février. *M. Buloz et le Messager de Paris : à propos de l'École du monde.*

Rev. des Deux-Mondes, sous le titre *Revue littéraire.* — *Pr. Lundis,* III. 384.

1er mars. *Sur Scribe.*

Rev. des Deux-Mondes (*Revue littéraire*). — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 596; (éd. en 5 vol.), l'article est annoncé comme mis en appendice au tome III, note III, p. 131 : mais dans les exemplaires que j'ai vus, cet appendice manque.

1er mars. *Dix ans après en littérature.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.*. (éd. en 3 vol.), I, 516; (éd. en 5 vol.), II, 472.

6 mars. *Lettre* à Olivier.

RAMBERT, 282.

L'admiration de George Sand pour les vers d'Olivier.

9 mars. *Lettre* à Sauvage.

Corr., I, 107, *let.* LXVI.

13 mars. *Lettre* à Olivier.

RAMBERT, 282.

L'admiration de George Sand et de Lamennais pour les vers d'Olivier.

Mars. *Ce qu'il y a surtout dans Lamartine...*

Lundis, XI, 460, *pensée* XLVI.

Avant mars ? [1] *Lettre* à Mme Desbordes-Valmore.

Corr., I, 108, *let.* LXVII.

21 mars. *Lettre* à Mme Desbordes-Valmore.

Corr., I, 108, *let.* LXVIII.

1. Placée, sans date, avant la lettre du 21 mars.

[**Après mars?** [1]] *Lettre* à Mme Desbordes-Valmore.

Corr., I, 109, *let.* LXIX.

Avril. *Préface* de la 1re édition de PORT-ROYAL (édit. Hachette, I, IX).

18 avril [2]. Premier volume de PORT-ROYAL (Renduel, in-8o).

Le 2me vol. a paru le 19 février 1842 [2] (Renduel); le 3me, le 2 septembre 1848 [2] (Hachette); le 4me et le 5me, le 10 décembre 1859 [2] (Hachette). — La deuxième édition en a été donnée en 1860 (in-8o) chez Hachette : les tomes I, IV et V, le 7 janvier [2], le t. II, le 31 mars [2], le t. III, le 18 août [2]. La Table en a paru le 22 septembre 1861 [2]. — La troisième édition (in-12) a paru le 23 novembre 1867 [2] (7 vol. in-12, chez Hachette); la 4me, en 1878; la 5me, en 1888; la 6me, en 1900-1901.

[**Après le 18 avril.**] *Lettre* au pasteur Chavannes.

Corr., I, 104, *let.* LXIV.

[**Après le 18 avril.**] *Lettre* à Vinet.

Corr., I, 105, *let.* LXV.

21 avril. *Lettre* à Charles Didier.

Inédite. — Sur une édition de *Rome souterraine* projetée chez Charpentier.

[**Avant mai.**] *Lettre* au général de Saint-Yon.

Inédite. — S.-B. s'excuse de ne pouvoir faire un article demandé (sur *Les deux Mina*) en alléguant le grand article sur Nodier qu'il doit fournir et d'autres travaux.

1er mai. *Charles Nodier.*

Rev. des Deux-Mondes. — Notice jointe à une édition des *Contes* (à Paris, rue de Seine, 29), annoncée le 4 juillet dans la *Bibliographie de la France.* — *P. Litt.*, I, 441. — *Originaux et Beaux esprits* (Garnier, 1885), 318.

1er mai. *G. Sand, Cosima.*

Rev. des Deux-Mondes (*Théâtre français*). — *Pr. Lundis*, II, 412.

3 mai. *Lettre* à Jules de Gères.

Corr., I, 110, *let.* LXX.

1. Placée, sans date, après la lettre du 21 mars.
2. Dates de la *Bibliographie de la France.*

15 mai. *Maurice de Guérin : lettre d'un vieil ami de province.*

Rev. des Deux-Mondes (dans l'article de George Sand, note, p. 574, non signé ; cf. *Pr. Lundis*, III, p. 344). — *Pr. Lundis*, III, 387.

26 mai [1]. *Lettre* à Mlle Chavannes.

Nelle Corr., 62, *let.* XXXV.

15 juin. *Loyson, Polonius, De Loy.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 217 ; (éd. en 5 vol.), III, 276.

30 juin. *Des gladiateurs littéraires.*

Inédit. — Collection de M. de Spoelberch de Lovenjoul : article sur V. Hugo.

1er juillet. *M. A. de Musset.*

Rev. des Deux-Mondes (non signé). — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 440 ; (éd. en 5 vol.), II, 218.

7 juillet. *Lettre* à Eynard.

Nelle Corr., 65, *let.* XXXVI.

[**Après le 19 juillet.**] *Lettre* à V. Pavie.

Inédite. — Sur l'édition de du Bellay.

1er août. *Mme de Longueville.*

Rev. des Deux-Mondes. — *La Bruyère et La Rochefoucauld, Mme de Lafayette et Mme de Longueville* (Paris, H. Fournier, 1842). — *Nouvelle galerie de Femmes*, 21.

8 août. Nomination à la bibliothèque Mazarine.

12 août. *Lettre* à Mme Récamier.

HAUSSONVILLE, p. 192 (extrait).

[**Après le 24 août.**] *Lamartine, dans son article...*

Lundis, XI, 458, *pensée* XXXVII.

1. Datée, dans la Table, du 20.

1er septembre. *Lettre* à Olivier.

Rambert, 304.

Vif chagrin qu'a eu S.-B. de se voir repoussé par la fille du général Pelletier.

15 septembre. *Eugène Sue, Jean Cavalier.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 69; (éd. en 5 vol.), III, 87.

16 septembre. *Lettre* au général de Saint-Yon.

Inédite. — S.-B. lui annonce un article de Nadaillac (pour le 15 octobre) qui répond au désir du général.

19 septembre [1]. *Un dernier rêve* (in-8° d'une feuille et demie, imprimerie de Pommeret, à Paris, non signé).

Poésies, II, 337.

21 septembre. *Lettre* à V. Pavie.

Inédite. — Sur l'édition de du Bellay.

3 octobre. *Lettre* à V. Pavie.

Inédite. — Sur l'édition de du Bellay.

5 octobre. *Lettre* à V. Pavie.

Inédite. — Sur l'édition de du Bellay.

15 octobre. *Joachim du Bellay.*

Rev. des Deux-Mondes. — En appendice au *Tableau* dès 1843 (éd. déf., II, 114). — Le sonnet, *Moi qui rêvais...* a été reproduit dans les *Poésies,* I, 229.

Octobre. *Lettre* au général [Pelletier].

Corr., I, 110, *let.* LXXI.

Octobre-novembre. *Lettre* à V. Pavie.

Th. Pavie, 219 (extrait).

Félicitations pour une naissance. « Voilà de ces bonheurs que j'ai compris trop tard. Goûtez-le pour tous ceux qui les ont manqués et ne s'en sont pas faits dignes. »

1. Date de la *Bibliographie de la France.*

2 novembre. *Lettre* à M. de Forgues.

Inédite. — Insignifiante.

6 novembre. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 213.

15 novembre. *Mme Roland.*

Rev. des Deux-Mondes, sous le titre *Lettres inédites de Mme Roland.* — Préface de l'édition des *Lettres inédites* (Coquebert, 1840). — *P. Femmes,* 194. — *Nelle galerie de Femmes,* 361.

1er décembre. *M. Eugène Scribe.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 93; (éd. en 5 vol.), III, 118.

1er décembre. *Lettre* à Olivier.

RAMBERT, 304.

Tristesse et désespoir du refus de Mlle Pelletier.

5 décembre. *Lettre* à Turquety.

Corr., I, 112, *let.* LXXII.

Décembre. *Lettre* à V. Pavie.

Inédite. — Sur l'édition de du Bellay.

[Avant la fin de 1840.] *Lettre* à A. de Latour.

Inédite. — S.-B. le remercie d'un sonnet port-royaliste : « Vous auriez pu ajouter à cette comparaison de nos vanités sans nombre avec les vertus simples de ces solitaires : « Dis-nous si l'étude curieuse que tu fais d'eux vaut la moindre portion de leur pratique affection, si cette étude elle-même n'est pas la plus stérile contemplation, à moins qu'elle ne soit la plus féconde : toucher en tous sens à l'autel sans l'embrasser. » (C'est le thème et presque le vers final du sonnet de S.-B. Cf. *Poésies*, II, 302.)

[Fin de 1840.] *Lettre* à A. de Latour.

Inédite. — S.-B. l'exhorte à faire le volume complet que lui demande Charpentier; il lui propose de publier au moment de l'édition quelques sonnets dans la *Revue* [1].

[1840.] *Lettre* à Mme O..., de Lausanne.

Cahiers, 10. — *Nelle Corr.*, 61, *let.* XXXIV.

1. Cette édition est annoncée dans la *Bibliographie de la France*, le 20 mars 1841.

1840. *J'ai dit que Scribe...* (sur Cousin).

Cahiers, 9.

1840-1844 [1]. *Lettre* à H. Lucas.

Portraits et souvenirs littéraires (Plon, 1890), 240.

Le remercie d'un livre.

1840-1848 [2]. *Lettre* à H. Lucas.

Portraits, etc., 247.

Remerciements d'un article.

1841

6 janvier. *Lettre* à Sauvage.

Corr., I, 112, *let.* LXXII.

10 janvier. *Versailles ancien et moderne, par le comte de la Borde.*

Rev. de Paris.

Non recueilli, quoique signé S.-B. — « Nous avons entre les mains le *Versailles ancien et moderne* que M. le comte Alexandre de la Borde vient de terminer : c'est certainement un des plus agréables et des plus instructifs *pittoresques* qu'on ait exécutés. Depuis la place Louis XV d'où l'on part, il n'est pas un point de cette route de Paris à Versailles, pas un arbre, pour ainsi dire, qui n'ait son souvenir historique : M. de la Borde les sait tous. Que l'anecdote date de Louis XIV ou de Louis XVI ou de l'Empire ou d'hier seulement, il nous la dit avec présence d'esprit, rapidité, bonne grâce : plus de huit cents gravures, semées chemin faisant, achèvent sa pensée. Il est, dit-on, en France, un personnage qui, entre autres affaires très importantes dont il est chargé, a fait comme sa spécialité de Versailles et de l'itinéraire qui y conduit : il y est allé cent quatre-vingts fois depuis dix ans, et y retourne presque chaque semaine. Après cet homme-là, à qui personne n'oserait là dessus disputer d'être le meilleur guide, M. de la Borde, en aide de camp très fidèle, est celui qui sait le mieux l'histoire de France sur cette route brillante où elle n'a cessé de passer depuis plus de cent cinquante ans. Son livre en main, on peut partir : chaque pavé de la route a son inscription désormais, chaque grand orme a son chiffre qui parle. Passy, Auteuil défilent d'abord avec leurs hôtes illustres de tous les temps ; on les a tous vus, Franklin, Boileau, Molière, Mme Helvétius et bien d'autres, et l'on est déjà au *Point-du-Jour*. Pourquoi ce nom du *Point-du-Jour* ? C'est une histoire de coup d'épée entre le prince de Dombes et le marquis de Coigny : M. de la Borde vous l'achève à peine,

1. Datée de 184... *Heures d'amour* a paru en 1844.
2. Datée de 184... Comme elle commence par : « Partant demain pour longtemps... » elle est peut-être de 1848, au moment du départ pour Liège.

que vous êtes à Sèvres. La manufacture se déploie sous un coup d'œil avec ses produits figurés :

Accipe non vili calices de pulvere natos

a dit Martial ; car, à ses souvenirs modernes, le guide érudit n'oublie pas de joindre toutes sortes d'allusions empruntées aux classiques de l'antiquité, de belles sentences et comme des devises d'or. Le tout ensemble forme un trophée auquel il ne manque rien:

Mais le grand chemin par Sèvres, si rapide qu'on le fasse, est presque maintenant, j'en demande bien pardon, un pont-aux-ânes. Il y a la rive droite, il y a la rive gauche. Notre guide ne nous laisse pas en arrière : il nous prend d'un côté, il nous transporte de l'autre. Une autre ligne d'itinéraire se dessine et dresse à chaque pas de nouveaux souvenirs ; tout à l'heure, sur la route de Louis XIV, c'était un cours d'histoire de France à six chevaux que nous faisions ; maintenant, c'est un petit cours d'histoire par le chemin de fer, à vol d'oiseau. La vitesse redouble, les images se multiplient, l'anecdote court toujours.

Enfin, par quelque chemin plus ou moins aérien qu'on y ait volé, on est à Versailles : la notice sur le palais commence. Tous les plans, les tracés, les formes successives d'architecture sont donnés exactement, comme tout à l'heure nous avions la carte routière. On regarde, l'œil se joue, et il se trouve qu'on a étudié. Montaigne avait un père qui, dès son enfance, le faisait éveiller au son d'un instrument. Nos pauvres neveux ont et auront de plus en plus tant de choses à apprendre dès le berceau que tout ce qui pourra faire l'office de l'instrument agréable sera très bien placé. C'est dommage vraiment que toute histoire et toute science ne soit pas comme ce tour à Versailles dans le palais et dans les bosquets ; on y prend tant de notions sous forme récréante ! Ce serait l'abbaye de Thélème réalisée pour les études. Profitons du moins de ce beau coin là, où l'intelligence, en passant, n'a qu'à jouir de toutes parts des richesses amassées.

L'époque des musées n'est peut-être pas la plus grande époque pour l'art d'une nation ; quand on en est à tout regarder, à tout expliquer, à tout recueillir, on ne produit plus avec l'originalité primitive, on n'a plus cette exclusive et simple religion qui, dans l'art même, enfante les œuvres les plus merveilleuses. Qu'y faire ? Si on souffre des inconvénients de son temps, il y aurait duperie à n'en pas posséder du moins les bénéfices : ceux du nôtre, c'est de beaucoup comprendre, de comparer curieusement. Nous sommes d'un art éclectique ; notre originalité principale consiste peut-être désormais à bien pénétrer dans les originalités diverses du passé qui pèse sur nous et que nous savons trop. Sachons-le donc, ce passé, puisqu'aussi bien nous ne pouvons l'éviter, sachons-le de mieux en mieux et, s'il est permis de dire, de fond en comble ; là où est l'obstacle et l'écueil, faisons notre point d'appui ; c'est la plus sûre façon de s'en tirer avec honneur.

J'en reviens à Versailles et à son Musée, et au livre de M. de la Borde, qui nous le commente et nous le reproduit. Des dissertations sur la peinture historique en France et sur la sculpture iconographique, font préface naturelle à l'explication du palais. On n'attend pas ici que j'y suive le spirituel causeur et que j'écourte sèchement ce qu'il développe avec toutes sortes d'arabesques en dessins et en récits. De même que tout le monde a vu Versailles depuis sa restauration, de même que chacun journellement y va et vient par l'une et par l'autre rive, de même on voudra parcourir ce volume brillant, facile, qui est un complément indispensable du voyage et de l'arrivée, qui est à sa place dans le carrosse et dans le wagon, qui est du jour de l'an d'abord et qui est du lendemain. »

S.-B.

15 janvier. *M. le comte Molé. Réception à l'Académie.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 151 ; (éd. en 5 vol.), III, 190.

15 janvier. *M. Lebrun, Reprise de Marie Stuart.*

Rev. des Deux-Mondes. — En tête des Œuvres de Lebrun, 6 avril 1844 (en « grande partie », cf. *P. Cont.*, III, 146, note). — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 115 ; (éd. en 5 vol.), III, 146.

25 janvier. *Lettre* à A. de Latour.

Inédite. — S.-B. l'adresse au baron Trecchi pour avoir des renseignements sur Manzoni, mais il lui recommande la réserve, « car Manzoni s'effarouche très facilement des moindres détails trop personnels ».

6 février. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — « ... Je suis depuis longtemps dans la nullité et l'évanouissement ; j'erre et j'erre encore... »

15 mars. *M. Rodolphe Töppfer.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 167 ; (éd. en 5 vol.), III, 211. — Le sonnet *Je n'ai jamais jeté la fleur* a été reproduit dans les *Poésies,* II, 306.

20 mars. *Lettre* à Renduel.

Jullien, *Les romantiques et l'éditeur Renduel* (*Rev. des Deux-Mondes,* 1er janvier 1896).

S.-B. veut faire imprimer les vers d'Aloïsius Bertrand et redemande le manuscrit à Renduel ; il lui promet de travailler activement au *Port-Royal.*

Avril. *Lettre* à David d'Angers.

H. Jouin, *David d'Angers et ses relations littéraires.* p. 179.

S.-B. le remercie d'une lettre sur la mort d'Aloïsius Bertrand.

15 mai. *Jean Bertaut.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Tableau,* dès l'édition de 1843 (éd. déf., II, 165).

Mai ? [1] *Lettre* à Töppfer.

Nelle Corr., 69, *let.* XXXVIII.

1. Cette lettre est d'avant le 30 mai, puisqu'à cette date Töppfer y fait allusion (*Nlle Corr.*, 70, note).

8 juin. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 215.

22 août. *Lettre* à un compatriote [François Morand].

MORAND (Lettres à un compatriote), *let.* I. — *Nelle Corr.*, 70, *let.* XXXIX.

23 août. *Lettre* à Renduel.

JULLIEN (*Rev. des Deux-Mondes*, 1er janvier 1896).

Questions pécuniaires : S.-B. endetté.

1er septembre. *M. Brizeux, Les Ternaires, livre lyrique.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 202 ; (éd. en 5 vol.), III, 256.

22 septembre. *Lettre* à Turquety.

Corr., I, 113, *let.* LXXIV.

25 septembre. *Lettre* à Renduel.

JULLIEN (*Rev. des Deux-Mondes*, 1er janvier 1896).

Nouvelles politiques : « En vieillissant, on revient au pouvoir absolu pur et simple. »

Septembre. *Lettre* à Mme Desbordes-Valmore.

Inédite. — S.-B. demande des nouvelles d'Ondine partie pour l'Angleterre. Il a recommandé Valmore pour les rôles de « père noble » à Buloz, alors administrateur du Théâtre-Français.

1er octobre. *Prosper Mérimée, Essai sur la guerre sociale, Colomba.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 368 ; (éd. en 5 vol.), III, 470.

10 octobre. *Lettre* à Pécontal.

Inédite. — S.-B. lui demande l'adresse de Limayrac.

30 octobre. *Lettre* à Renduel.

JULLIEN (*Rev. des Deux-Mondes*, 1er janvier 1896).

Sur Aloïsius Bertrand.

1er novembre. *Clotilde de Surville.*

Rev. des Deux-Mondes. — Ajouté au *Tableau* dès 1843 (éd. déf., II, 362). — Les vers pastichés (p. 390) n'ont été recueillis nulle part ailleurs, que je sache.

20 novembre. *Lettre* à Asseline.

Nelle Cor., 73, *let.* XL.

Novembre. *Lettre* à Mme Olivier.

L. SÉCHÉ, *Gaulois du dimanche*, 9-10 mai 1903.

Encouragements à venir à Paris ; sur leur installation pendant ce séjour : impossibilité de les loger chez Mme Sainte-Beuve ; nouvelle de Mickiewicz et de Lèbre.

1er décembre. *Lettre* à Töppfer.

Nelle Corr., 75, *let.* XLI.

Décembre. *On n'est jamais sûr...* (contre Lamartine).

Cahiers, 14.

1841 [1]. *Lettre* à A. Houssaye.

Nelle Corr., 67, *let.* XXXVII.

1841. *M. Thiers sait tout...*

Lundis, XI, 481, *pensée* XCV.

1841. *Du temps que j'étais bibliothécaire...*

Lundis, XI, 515, *pensée* CXCI.

1841. *Mérimée est le caractère...*

Cahiers, 11.

1842

8 janvier. *Lettre* à E. Borel.

Nelle Corr., 77, *let.* XLII.

14 janvier. *Lettre* à A. Houssaye.

Nelle Corr., 78, *let.* XLIII.

15 janvier. *Glanes, poésies, par Melle Louise Bertin.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 242 ; (éd. en 5 vol.), III, 307.

1. Datée : dimanche.

1er février. *Avertissement* du 2me vol. de PORT-ROYAL.

Ed. Hachette, II, 1.

15 février. *Du Bartas.*

Rev. des Deux-Mondes. — Ajouté au *Tableau* dès 1843 (éd. déf., II, 201).

19 février [1]. PORT-ROYAL, t. II (in-8°, Renduel).

Réédité avec les autres volumes.

15 mars. *Philippe Desportes.*

Rev. des Deux-Mondes. — Ajouté au *Tableau* dès 1843 (éd. déf., II, 247), avec des vers imités de Bion, p. 286.

30 mars. *Lettre* à Labitte.

Inédite. — S.-B. l'invite à dîner avec les Olivier.

[**Pendant le séjour des Olivier** [2]. *Lettre* à...

Inédite. — S.-B. demande une entrevue au nom de Mme Olivier. Il devrait féliciter son correspondant (d'un mariage ?) : « Jeunesse et beauté, cela va si bien au printemps ! Mais maintenant, il n'y a plus de printemps pour moi, même dans mes rêves. »

[**Pendant le séjour des Olivier.**] *Lettre* à Mme Olivier.

L. SÉCHÉ, *Gaulois du dimanche,* 9-10 mai 1903.

Lettre énigmatique sur ses relations avec Mme Olivier.

1er avril. *Lettre* à Marie-Laure.

Corr., I, 114, *let.* LXXV.

15 avril. *Anacréon au XVIme siècle.*

Rev. des Deux-Mondes. -- Ajouté au *Tableau* dès 1843 (éd. déf., I, 289), avec des vers imités d'Anacréon.

17 avril. *Lettre* à M. C.-W. Nolte.

Inédite. — S.-B. le remercie d'un recueil où Nolte a traduit de ses vers en allemand.

1. Date de la *Bibliographie de la France.*
2. « Hiver de 1841 à 1842. » Cf. RAMBERT, 328.

22 avril [1]. *Lettre* à Charles Eynard.

Nelle Corr., 80, *let.* XLV.

Mai. *Préface* d'une nouvelle édition du TABLEAU [2].

Tableau (éd. déf.), I, 1.

Juin. *Lettre* à Charles Didier.

Inédite. — S.-B. le remercie de son livre : *La Campagne romaine.*

12 juin. *Mme Desbordes-Valmore.*

Rev. de Paris. — Introduction aux *Poésies choisies* (Charpentier, 2 juillet 1842). — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 380; (éd. en 5 vol.), II, 124.

15 juin. *Mme de Rémusat.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Femmes*, 458.

Avant juillet. *Lettre* à V. Pavie.

TH. PAVIE, 238.

Sur la notice que S.-B. devait faire pour l'ouvrage d'Aloïsius Bertrand.

Avant juillet. *Lettre* à V. Pavie.

TH. PAVIE, 238, note (extrait).

Sur la même notice : S.-B. aime mieux l'envoyer imprimée et corrigée, telle qu'elle paraîtra dans la *Revue de Paris.*

1er juillet. *Histoire de la royauté, considérée dans ses origines jusqu'au XIme siècle, par M. le comte de Saint-Priest.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 386; (éd. en 5 vol.), IV, 1.

31 juillet. *Aloïsius Bertrand.*

Rev. de Paris. — *Préface* des *Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot* (éd. Pavie, Angers, du 2 décembre 1843 [3]). — *P. Litt.*, II, 343.

Juillet [4]. *Lettre* à Vulliemin.

Nelle Corr., 79, *let.* XLIV.

1. Datée de 1842 ou 43. Elle est de 1842, les Olivier étant encore à Paris, où ils ont passé l'hiver de 1841 à 1842.
2. Parue le 4 mars 1843. Cf. *Poésies*, I, 161, note.
3. Date de la *Bibliographie de la France.*
4. Datée de 1842 ou 43. L'*Histoire de la Confédération*, a paru en 1840-42.

21 septembre ou octobre.] *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Il vieillit mélancoliquement. « Triste fin pour un poète! C'est qu'aussi je l'étais peu; je ne l'étais que pour une ou deux saisons et seulement tant que la jeunesse chanterait en moi. » Il est très irrité contre Tremblai qui a publié sans autorisation une lettre privée. Voir plus haut, 1er juin 1830.

1er octobre. *Lettre* à Adert.

L. Séché, *La bibliothèque de Sainte-Beuve* (*Revue bleue*, 9 mai 1903).

Sur Théocrite.

14 octobre. *Lettre* à Collombet.

Latreille et Roustan. 217.

16 octobre. *L'esprit de malice au bon vieux temps : La Monnoye. Grosley.*

Rev. de Paris. Avec cette note : « Cet article se rattache à une série de portraits et de dissertations sur le XVIme siècle qui doivent accompagner et appuyer une nouvelle édition corrigée et très augmentée du *Tableau de la Poésie française au XVIme siècle*, par le même auteur. — Ajouté au *Tableau* dès 1843 (éd. déf., II, 317).

Novembre. *Lettre* à V. Pavie.

Th. Pavie, 215.

Consolations chrétiennes sur la mort d'un enfant.

[**Après le 23 novembre.** *Lettre* à Olivier.

Rambert, 300. — G. Michaut, *Quinzaine*, 1er mai 1903.

Fureur contre Vinet, qui a trop loué l'*Histoire des Idées littéraires* de Michiels [1].

2 décembre. *Lettre* à Guttinguer.

Arvède Barine, *Musset*, 111 (extrait).

Que Musset affecte de réagir contre la forme romantique et la rime riche.

3 décembre. *Lettre* à Napoléon Peyrat.

Corr., I, 115, *let.* LXXVI.

10 décembre [2]. La Bruyère et La Rochefoucauld, Mme de Lafayette et Mme de Longueville. Paris, H. Fournier, in-12, sans nom d'auteur.

Ce livre contient *Un avertissement* : « On a pensé à recueillir ici et à réunir en un petit volume, non pas pour le public, mais pour quelques amis particuliers et

1. Article du 23 novembre au *Semeur*.
2. Date de la *Bibliographie de la France*.

par goût des lettres en elles-mêmes, quatre morceaux déjà imprimés ailleurs sur les deux célèbres moralistes du XVIme siècle, La Bruyère et La Rochefoucauld, et sur deux femmes illustres qui ont tenu une grande place dans la vie de ce dernier. Le tout présente une sorte d'ensemble qui a paru gagner à être ainsi isolé. On s'est risqué à y ajouter un cinquième morceau qui s'y rattache moins étroitement, mais dont Mme Des Houlières, ce disciple de M. de La Rochefoucauld, fait presque tous les frais : ce n'est qu'une variété encore de la même morale. — Quant à la nouvelle qui termine, il y a bien lieu de craindre en effet qu'après cette suite de conversations dans le XVIIme siècle, on n'y trouve aucun rapport. »

Viennent ensuite : *La Bruyère, La Rochefoucauld, Mme de Lafayette, Mme de Longueville. Une ruelle poétique sous Louis XIV, Christel*, et, en note, la notice bibliographique sur les *Critiques et Portraits Littéraires* (Cf. *Pr. Lundis*, II, 304, note). Ces divers articles ont paru dans les *P. Litt.*, et les *P. Femmes.*

28 décembre. *Lettre* à Olivier.

RAMBERT, 312.

La complaisance et la vénalité dans la critique française ; conseils pour la *Revue suisse*.

1842. *Note* sur Télémaque.

L. SÉCHÉ, *Revue bleue*, 9 mai 1903, p. 596.

[**Avant 1843.**] *Lettre* à Mme Dupin (auteur de *Cynodie*) [morte le 6 janvier 1843].

Inédite. — Sur la mère de S.-B. : « Elle est très peu littéraire, mais elle sait très bien faire semblant de l'être plus qu'elle ne l'est en effet, et, par moments, on la croirait très au courant. »

[**Avant 1843.**] *Lettre* à Mme Dupin.

Inédite. — Sur un refus de Buloz : la *Revue des Deux-Mondes* est un dieu sourd.

[**Après 1842.**] *Lamartine, allant voir...*

Lundis, XI, 491, *pensée* CXXVI.

1843

3 janvier. *Lettre* à Eynard.

Nelle Corr., 81, *let.* XLVI.

27 janvier. *Homère. L'Iliade traduite par M. E. Bareste et illustrée par M. de Lemud.*

Débats. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 413 ; (éd. en 5 vol.), V, 325.

1er février, sqq. *Lettres* à Marie-Laure.

Corr., I, 119-120, *let.* LXXVIII et LXXIX : deux lettres, la seconde postérieure et sans date.

4 février. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 219.

13 février. *Lettre* à V. Pavie.

H. CHABEUF, *Louis Bertrand à Dijon et le romantisme*, p. 258.

Non recueilli. — Sur l'envoi du volume de Bertrand aux critiques, Émile Deschamps, Th. Gautier, etc. Ces envois ne sont pas encore faits.

18 février. *Lettre* à Olivier.

RAMBERT, 312. — OLIVIER, *Œuvres choisies*, p. 81.

Encouragements pour la *Revue suisse*.

18 février. *Chronique*, I.

Rev. suisse. — *Chroniques parisiennes* (M. Lévy, 1876), I.

21 février. *Homère*, II.

Avec le 1er article.

10 mars. *Chronique*, III (1).

Rev. suisse. — *Chron.*, 12.

[**Après le 11 mars** [1].] *Lettre* à Mme Desbordes-Valmore.

Corr., I, 121, *let.* LXXX.

15 mars. *M. de Barante.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 410; (éd. en 5 vol.), IV, 30.

22 mars. *Chronique*, II.

Rev. suisse. — *Chron.*, 8.

29 mars. *Chronique*, III (2).

Rev. suisse. — *Chron.*, 13.

1. Suit l'apparition de *Bouquets et Prières* annoncés le 11 mars dans la *Bibliographie de la France*.

[**Mars ?** [1]] *Lettre* à Mme Gaillard.

Nelle Corr., 83, *let.* XLVII.

2 avril. *Chronique*, IV.

Rev. suisse. — *Chron.*, 16.

15 avril. *Maria.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Femmes*, 538. — *Poésies*, II, 278.

15 avril. *Chronique*, V.

Rev. suisse. — *Chron.*, 19.

17 avril. *Chronique*, VI.

Rev. suisse. — *Chron.*, 22.

21 avril. *Léonard.*

Débats. — *P. Litt.*, II, 326.

26 avril. *Chronique*, VII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 24.

29 avril. *Chronique*, VIII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 30.

30 avril. *Chronique*, IX.

Rev. suisse. — *Chron.*, 33.

[**Printemps de 1843 ?** [2]] *Lettre* à Mme d'Agoult.

Nelle Corr., 87, *let.* LI.

Mai. *Lettre* à Olivier.

OLIVIER, 84.

S.-B. espère revenir à Lausanne et collaborer de près à la *Revue suisse.*

1. Datée : Ce vendredi 1843. Il y est fait allusion aux lectures de *Judith* qui ont eu lieu en mars (cf. *Chron.*, 9).

2. Datée de : 1843 ou 1844. Les volumes III et IV du livre de la princesse de Belgiojoso ont été annoncés le 15 avril par la *Bibliographie de la France* (Les volumes I et II avaient paru le 27 août 1842).

3 mai. *Chronique*, X.

Rev. suisse. — *Chron.*, 37.

15 mai. *Le comte de Ségur.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Litt.*, II, 365.

18 mai. *Chronique*, XI.

Rev. suisse. — *Chron.*, 39.

18 mai. *Lettre* à Olivier.

Chron., 48, note.

20 mai. *Lettre* à Nicolas Martin.

Gazette anecdotique, 31 octobre 1877. — *Nelle Corr.*, 84, *let.* XLVIII [1].

21 mai. *Chronique*, XII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 47.

24 mai. *Chronique*, XIII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 53.

29 mai. *Chronique*, XIV.

Rev. suisse. — *Chron.*, 58.

29 mai. *Lettre* à Olivier.

OLIVIER, 77.

Projets de revenir à Lausanne.

1er juin. *Lettre* à Olivier.

OLIVIER, 78.

La faiblesse de sa vue, de sa poitrine, de sa santé, l'oblige à renoncer à son projet de retour à Lausanne.

3 juin. *Chronique*, XV.

Rev. suisse. — *Chron.*, 61.

15 juin. *Chronique*, XVI.

Rev. suisse. — *Chron.*, 64.

1. Datée là du 28 mai : par une faute d'impression ?

17 juin. *Lettre* à Olivier.

OLIVIER, 90.

Remercie Olivier pour la façon dont il transforme les notes que S.-B. lui envoie pour la *Revue suisse*.

27 juin. *Lettre* à Olivier.

OLIVIER, 90.

Nouveaux remerciements des arrangements et du secret gardé.

Fin juin. *Chronique*, XVII.

Rev. suisse. — Chron., 90.

1er juillet. *Quelques vérités sur la situation en littérature.*

Rev. des Deux-Mondes. — P. Cont. (éd. en 3 vol.), II, 327; (éd. en 5 vol.), III, 415.

1er juillet. *Viollet-le-Duc.*

Rev. des Deux-Mondes, sous le titre *Catalogue des livres composant la Bibliothèque poétique de M. Viollet-le-Duc. — Pr. Lundis*, III, 1.

6 juillet. *Chronique*, XVIII.

Rev. suisse. — Chron., 74.

12 juillet. *Lettre* à Cousin.

Corr., I, 116, *let.* LXXVII.

15 juillet. *J. de Maistre*, I.

Rev. des Deux-Mondes. — P. Litt., II, 387.

28 juillet. *Chronique*, XIX.

Rev. suisse. — Chron., 76.

28 juillet. *Chronique*, XX.

Rev. suisse. — Chron., 84.

31 juillet. *Chronique*, XXI.

Rev. suisse. — Chron., 87.

1er août. *J. de Maistre*, II.

Avec le 1er article.

2 août. *Lettre* à Dubois.

LAIR, *Un maître de Sainte-Beuve.* (*Correspondant,* 25 avril 1900, p. 323).

« Mon cher Monsieur Dubois, vous êtes de ceux vers lesquels la pensée se reporte le plus souvent et le plus particulièrement lorsqu'on se souvient des meilleures et des plus fructueuses années de sa jeunesse, de celles où l'on a acquis ce que l'on ne fait plus ensuite que prolonger et dépenser au dehors, car le dedans ne se renouvelle pas. Votre part a été belle et grande, si on la mesure à l'influence directe et effective sur les esprits. Tout ce que vous laisseriez échapper de pages nouvelles ne feraient que procurer la justice à celles que nous n'avons pas oubliées. Ne nous les refusez pas, si elles se présentent à votre plume dans quelqu'une de ces saisons de court loisir. Nul, parmi ceux qui vous ont connu, ne doute que, dans cette région de la pensée, vous ne soyez toujours présent. »

3 août. *Chronique,* XXII.

Rev. suisse. — *Chron.,* 91.

5 août. *Chronique,* XXIII.

Rev. suisse. — *Chron.,* 94.

7 août. *Chronique,* XXIV.

Rev. suisse. — *Chron.,* 95.

14 août. *Chronique,* XXV.

Rev. suisse. — *Chron.,* 97.

18 août. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Affaires personnelles.

22 août. *La fontaine de Boileau.*

Rev. des Deux-Mondes, du 1er septembre. — *P. Litt.,* I, 23. — *Poésies,* II, 273. — *Galerie des grands écrivains,* 230.

27 août. *Lettre* à Eynard.

Nelle Corr., 85, *let.* L.

27 août. *Chronique,* XXVI.

Rev. suisse. — *Chron.,* 100.

Avant septembre [1]. *Avertissement* pour les PORTRAITS DE FEMMES.

P. Femmes, I.

1. Datée dans le volume de 1845. C'est sans doute une faute d'impression pour 43, car les *P. Femmes* ont paru en 1844. Cet Avertissement paraît antérieur à l'Avertissement des *P. Litt.* (septembre), puisque dans ce dernier il est fait allusion au *P. Femmes* comme à un livre précédent.

1er septembre. *Euphorion ou l'injure des temps.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 506; (éd. en 5 vol.), V, 445.

2 septembre. *Chronique,* XXVII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 109.

7 septembre. *Chronique,* XXVIII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 113.

7 septembre. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 221.

14 septembre. *Lettre* à V. Pavie.

BIRÉ, *Victor Hugo après 1830,* II, 43. — TH. PAVIE, 247.

La mort de Léopoldine Hugo; récit de la rupture de S.-B. avec Hugo.

25 septembre. *Chronique,* XXIX.

Rev. suisse. — *Chron.*, 117.

30 septembre. *Chronique,* XXX.

Rev. suisse. — *Chron.*, 126.

Septembre. *Avertissement* pour les PORTRAITS LITTÉRAIRES.

P. Litt., I, 1.

1er octobre. *Notice sur M. G.-M. Deplace, suivie de sept lettres inédites du comte J. de Maistre, par M. F.-Z. Collombet. — Soirées de Rothaval, ou réflexions sur les intempérances philosophiques du comte J. de Maistre* (Lyon, 1843).

Rev. des Deux-Mondes (*Rev. littéraire*). — *P. Litt.*, II, appendice, 513.

4 octobre. *Chronique,* XXXI.

Rev. suisse. — *Chron.*, 129.

6 octobre. *Chronique,* XXXII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 131.

15 octobre. *M. Ch. Magnin, Causeries et méditations historiques et littéraires.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 306; (éd. en 5 vol.), III, 387.

3 novembre. *Chronique,* XXXIII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 133.

4 novembre. *Chronique,* XXXIV.

Rev. suisse. — *Chron.*, 141.

6 novembre. *Chronique,* XXXV.

Rev. suisse. — *Chron.*, 144.

11 novembre [1]**.** LIVRE D'AMOUR, in-12 de 4 feuilles 2/3, imprimerie de Pommeret, à Paris, sans nom d'auteur.

Épigraphe : *Amor ch'a nullo amato amor perdona* (Dante). — I. *Invocation* (*Poésies*, I, 193, + la note). — II. *N'avoir qu'un seul...* (*Poésies*, I, 218). — III. *Oh ! que son jeune cœur...* avec une note : « Fait non pour elle directement, mais dans sa pensée et en déguisant la couleur de ses yeux ; ce devait être mis dans un roman » [cf. *Arthur*] (*Poésies*, I, 219, sans la note). — IV. *L'enfance d'Adèle*, 9 août 1831. (Non recueilli. Extraits dans PONS, 57, 58, 67, 68, 85.) — V. *Trop longtemps de toi détachée...* (Non recueilli). — VI. *Sonnet. Que vient-elle me dire...* 1er septembre 1831 (*Poésies*, I, 222). — VII. *A Ad... Oh ! ne les pleure...* 4 septembre 1831 (*Poésies*, I, 223 : *Les lettres brûlées*). — VIII. *Récit. A Ad...* avec une note : « La date de cette fin, à partir du vers : *Qu'est-ce ? J'allais poursuivre*, est postérieure au moment des pièces suivantes ; ces promenades à la *plaine des lilas*, à Romainville, doivent être du même temps à peu près que la Promenade à Saint-Mandé, la pièce finale. » (Première partie, PONS, extraits, 61, 72 ; deuxième partie PONS, extraits, 81 et *Poésies*, I, 236). — IX. *Il est ici toujours...* 5 octobre (Non recueilli). — X. *Elle me dit un jour...* (*P. Cont.*, II, 433, extrait et PONS extrait, 82). — XI. *Nous sommes, mon Amie...* (PONS, 70). — XII. *Tantôt une vapeur...* (*Poésies*, I, 225). — XIII. *Un beau printemps...* avec une note : « Année du choléra, du cloître Saint-Merry, juin 1832. » (Non recueilli). — XIV. *Jeune, avide...* (*Poésies*, I, 231). — XV. *Qui suis-je et qu'ai-je fait...* 12 août 1832 (Non recueilli). — XVI. *A la petite Ad...* 22 août 1832 (PONS, extraits, 87, 88, 89). — XVII. *Sonnet. Attendre...* octobre 1832 (*Poésies*, I, 228). — XVIII. *Sonnet. Par un ciel étoilé...* octobre 1832 (*Poésies*, I, 228). — XIX. *Je ne connais...* et *Ode au soir* (*Poésies*, I, 241 et 242). — XX. *Un mot qu'on me redit...* (Non recueilli). — XXI. *Stances d'Amaury* (*Poésies*, I, 277). — XXII. *Sonnet. Moi qui rêvais...* (*Poésies*, I, 229). — XXIII. *Sonnet. Dans l'église propice.....* (Non recueilli). — XXIV. *Sonnet. Si quelque blâme.....* (*Poésies*, I, 234). — XXV. *Non, je ne chante plus...* (*Poésies*, I, 235 et note ajoutée). — XXVI. *Par un des gais...* (*Poésies*, I, 195 : *Le contre-temps*). — XXVII. *Qu'elle est belle...* (Non recueilli). — XXVIII. *Sonnet. Pour venger...*

1. Date de la *Bibliographie de la France*.

(*Poésies*, I, 198). — xxix. *Au Sommeil, Hymne.* (Non recueilli : ce n'est pas la pièce *Au Sommeil*, traduite de Stace, *Poésies*, I, 258). — xxx. *Sonnet. Aux Champs-Élysées. Laisse ta tête...* et la note des *Poésies* ainsi complétée : « Ceci est retracé sur un tout autre ton, il faut en convenir, que dans les vers connus de la jolie pièce de Voltaire à Philis, lorsqu'il lui rappelle ces bons jours où *Dans un fiacre promenée*, etc. C'est pourtant le même souvenir. » (*Poésies*, I, 198 : *Sonnet. Laisse...*). — xxxi. *Nonchalamment hier...* (Pons, extrait, 69). — xxxii. *D'autres amants ont eu...* juin (*Poésies*, I, 238). — xxxiii. *Sonnet. L'amant antiquaire* (*Poésies*, I, 230). — xxxiv. *De Boussac, un matin, deux manants...* (Non recueilli). — xxxv. *Écouen* (Non recueilli). — xxxvi. *Le collège d'Éton* (*Poésies*, I, 273). — xxxvii. *Premier Septembre. Sorti pendant le jour...* (Non recueilli). — xxxviii. *Sonnet. Triste loin de l'amie...* 8 septembre, à Précy (*Poésies*, I, 227). — xxxix. *Sonnet. Quoi! cette jeune femme aux noces de Pavie...* (Non recueilli). — xl. *Ami, dans quel grand tourment...* (Non recueilli). — xli. *Le long de cette verte...* (*Poésies*, I, 246). — « On a pensé que les quatre pièces suivantes, bien qu'elles ne se trouvassent pas classées parmi celles du recueil, se rapportaient à la même passion, dont elles exprimaient ou le déchirement ou la décroissance. » i. *Laissez-moi...* 1837 (*Poésies*, I, 248); ii. *Jadis, à pareil mois...* août (Non recueilli) ; iii. *Sonnet. J'ai vu dans ses cheveux...* (Pons, 90) ; iv. *Sonnet. Insensé...* décembre (*Poésies*, I, 249). — Les vers cités par Pons, p. 71 et 74, et le sonnet *Osons tout...* (*Ib.*, p. 105) ne sont pas du *Livre d'amour* (du moins du *Livre d'amour* imprimé ; le sonnet est, je crois, d'une date ultérieure et s'applique à Mme d'Arbouville).

Novembre. *Lettre* à Renduel.

Jullien, *Rev. des Deux-Mondes*, 1er janvier 1896.

Sur Aloïsius Bertrand.

Avant le 1er décembre [1]. *Lettre* à Asseline.

Nelle Corr., 84, *let.* xlix.

1er décembre. *Gabriel Naudé.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Litt.*, II, 467, et appendice, 522.

1er décembre. *Eugène Scribe, La Tutrice.*

Rev. des Deux-Mondes. Théâtre français. (Non signé). — *Pr. Lundis* [2], III, 6.

2 décembre. *Chronique*, xxxvi.

Rev. suisse. — *Chron.*, 147.

3 décembre. *Chronique*, xxxvii.

Rev. suisse. — *Chron.*, 153.

1. Datée de 1843. Sainte-Beuve y demandait à Asseline un article sur Frédéric Soulié. Un article sur cet auteur a paru le 1er décembre à la *Revue des Deux-Mondes*, sous la signature Lagenevais.

2. Daté par erreur de 1845.

Décembre [1]. *Lettre* à Olivier.

Rev. suisse, p. 803 (extrait). — RAMBERT, 299.

12 décembre. *Lettre* à Olivier.

OLIVIER, 81. — RAMBERT, 313.

Conseils pour la *Revue suisse.*

20 décembre. *Chronique,* XXXVIII.

Rev. suisse. — *Chron.,* 158.

Décembre. *Chronique,* XXXIX.

Rev. suisse. — *Chron.,* 164.

Fin décembre. *Chronique,* XL.

Rev. suisse. — *Chron.,* 166.

1843 ou 1844. *Lettre* à A. Houssaye.

Nelle Corr., 89, *let.* LII.

1843. *Lettre* à...

Événement du 28 février 1885 (MIRLITON, *Une journée de V. Hugo*).

Sur les *Burgraves :* jugement sans bienveillance.

1843. *Lettre* à...

Événement du 28 février 1885.

Sur la mort de Mme Vacquerie.

1844

3 janvier. *Chronique,* XLI.

Rev. suisse. — *Chron.,* 167.

1. Rambert introduit ainsi cette lettre : « Rien dans le canton de Vaud n'agace autant Sainte-Beuve que les manques de clairvoyance où la préoccupation religieuse fait tomber les hommes les plus distingués, les Lèbre, les Vinet. C'est alors qu'il a de belles impatiences. La *Revue suisse*, par exemple, attribuait une pensée religieuse à la *Lucrèce Borgia* de Hugo. C'est de Lèbre que lui était venue cette idée, qui se mêlait dans un article de chronique à d'autres impressions venant de Sainte-Beuve lui-même. « Lèbre, écrit ce dernier, vous a induit en erreur, comme aurait fait M. Vinet. La pièce est purement ridicule, un drame à orgie et à régence, etc. » — Rambert se trompe. Il s'agit de l'*Ève* de Léon Gozlan que, dans sa chronique de novembre, la *Revue suisse* avait comparé à la *Lucrèce* de Ponsard. Le doute n'est pas permis quand on retrouve dans la *Revue* de décembre (p. 803) un extrait de cette lettre cité et précisément appliqué à *Ève*.

5 janvier. *Chronique*, XLII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 172.

6 janvier. *Chronique*, XLIII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 173.

8 janvier. *Chronique*, XLIV.

Rev. suisse. — *Chron.*, 175.

15 janvier. *Sur la reprise de Bérénice au Théâtre français.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Litt.*, I, 113.

1er février. *Chronique*, XLV.

Rev. suisse. — *Chron.*, 176.

1er février. *Charles Nodier. Après les funérailles.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Litt.*, I, 183. — *Originaux et beaux esprits*, 355.

7 février. *Chronique*, XLVI.

Rev. suisse. — *Chron.*, 183.

8 février. *Lettre* à V. Pavie.

BIRÉ, *Victor Hugo après 1830*, II, 62. — TH. PAVIE, 250.

Sur l'élection à l'Académie : opposition irréductible de Hugo. En cas de défaite, S.-B. continuera à faire de la critique.

8 février. *Chronique*, XLVII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 186.

Avant mars. *Lettre* à V. Cousin.

CHAMBON, *Lettres inédites de Prosper Mérimée*, in-8°, à 42 exemplaires, 1900, p. XXVII.

Les négociations de S.-B., d'accord avec Mérimée, pour les élections académiques.

Avant mars. *Lettre* à V. Cousin.

CHAMBON, p. XXVIII.

Suite des négociations. Sainte-Beuve, après que Saint-Priest a préparé Hugo à cette visite, va aller voir son ancien ami.

Avant mars.] *Lettre* à V. Cousin.

CHAMBON, p. XXVIII.

« Tout marche. J'ai vu hier à 8 h. du soir M. Hugo; un quart d'heure après est arrivé M. de Vigny. On a causé deux heures durant, et Hugo a parlé à Vigny sur son intérêt mieux que je n'aurais pu faire. Hugo, je dois le dire, a été parfait, et il a accepté franchement une proposition qui était faite de même. » Hugo accepte Sainte-Beuve, se résigne à Mérimée « seul rival possible de Bonjour ». et les amis de Sainte-Beuve voteront pour Vigny à la première occasion.

Avant mars. *Lettre* à V. Cousin.

CHAMBON, p. XXX.

Molé a vu Hugo et votera pour Sainte-Beuve, si Vigny le délie de sa parole.

Avant mars. *Lettre* à V. Cousin.

CHAMBON, p. XXX.

Molé et Hugo sont d'accord; mais Vigny est dur à convaincre. « Dans tous les cas, la négociation n'aura pas échoué, puisqu'elle nous aura valu Hugo, à Mérimée et moi. »

2 mars. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *Bulletin de l'Institut national génevois*, XXXIII, *let.* I.

Remercie des lettres de Benjamin Constant reçues ; explique comment et dans quelles conditions elles peuvent être publiées dans la *Rev. des Deux-Mondes*.

4 mars. *Chronique* XLVIII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 188.

5 mars. *Chronique.* XLIX.

Rev. suisse. — *Chron.*, 193.

7 mars. *Lettre* à M...

Lundis, XI, 455, *pensée* XXX.

8-9 mars. *Chronique*, L.

Rev. suisse. — *Chron.*, 195.

11 mars. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Éloge de Patin.

Mars. *Note* sur sa candidature académique.

BIRÉ, *Victor Hugo avant 1830*, 467. — TROUBAT, *Vie*, 56.

Vers le temps de sa candidature. *L'ambition ne m'est pas naturelle...*

Lundis, XI, *pensée* XXVIII.

14 mars. Élection à l'Académie française.

15 mars. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* V.

Accusé de réception des lettres de Benjamin Constant.

22 mars. *Lettre* à Turquety.

Cor., I, 121, *let.* LXXXI.

24 mars. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* VI.

Sur la publication des lettres : « Il y a dans les lettres de Benjamin Constant bien des choses cyniques qu'il faudra absolument supprimer, dût-on les indiquer une fois pour toutes. »

2 avril. *Chronique,* LI.

Rev. suisse. — *Chron.,* 198.

4 avril. *Chronique,* LI (fin).

Rev. suisse. — *Chron.,* 199.

14 avril. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* VII.

Annonce de l'article sur Benjamin Constant et explication de cet article : S.-B. a insisté bien plus sur Constant que sur Mme de Charrière, il a escorté ou « convoyé » chaque lettre d'un commentaire ; il a supprimé tout ce qui touche la veuve de Constant : « Le contraire eût été très mal pris ici, et même je n'aurais pu, en aucune sorte, me le permettre, lié comme je le suis socialement avec la famille de Mme de Staël » ; il a supprimé les obscénités : « En deux endroits seulement, j'ai altéré à cause de la grossièreté de l'idée. » Conseils et renseignements pour une publication complète par Gaullieur.

15 avril. *Benjamin Constant et Mme de Charrière.*

Rev. des Deux-Mondes. — Édition de *Caliste* (Labitte, 26 avril 1845). — *P. Litt.,* III, 184.

20 avril. *Testament* de Sainte-Beuve.

RAMBERT, 305.

20 avril. *Lettre* à Vinet.

Corr., I, 122, *let.* LXXXII.

25 avril. *Chronique*, LII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 203.

25 avril. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* IX.

Sur les lettres de Constant.

27 avril [1]. PORTRAITS LITTÉRAIRES, vol. I et II, in-12. Didier.

Le troisième volume a été publié le 14 février 1852 sous le titre de DERNIERS PORTRAITS LITTÉRAIRES; il a formé le t. III (chez Garnier) à partir de l'édition du 23 juillet 1864.

27 avril [1]. PORTRAITS DE FEMMES, 1 vol. in-12, Didier.

Réédité le 10 avril 1852 (Didier), le 14 juillet 1855 (Didier), le 2 octobre 1869 (Garnier).

29 avril. *Lettre* à Villemain.

Corr., I, 124, *let.* LXXXIII.

30 avril. *Lettre* à Villemain.

Corr., I, 124, *let.* LXXXIV.

30 avril. *Lettre* au Ministre de l'Instruction publique.

Corr., I, 125, *let.* LXXXV.

Avril. *Chronique*, LIII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 206.

2 mai. *Chronique*, LIV.

Rev. suisse. — *Chron.*, 209.

3 mai. *Chronique*, LV.

Rev. suisse. — *Chron.*, 213.

1. Date de la *Bibliographie de la France*.

5 mai. *Chronique,* LVI.

Rev. suisse. — *Chron.*, 215.

5 mai. *Lettre* à Barbe.

MORAND, *let.* XIII. — *Nelle Corr.*, 91, *let.* LV.

9 mai. *Chronique,* LVII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 218.

15 mai. *Chateaubriand, Vie de Rancé.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), I, 36; (éd. en 5 vol.), I, 45.

[**Après le 15 mai.**] *Lettre* [à Mme Olivier?]

RAMBERT, 330.

De l'article d'Olivier sur Guillaume Tell [1].

1er juin. *Un factum contre André Chénier.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 393; (éd. en 5 vol), V, 300.

3 juin. *Lettre* à Philarète Chasles.

Nelle Corr., 90, *let.* LIII.

4 juin. *Chronique,* LVIII.

Rev. suisse. — *P. Cont.* (éd. en 5 vol.), I, 80, note. — *Chron.*, 220.

11 juin. *Victorin Fabre. Œuvres publiées par M. J. Sabbatier* (t. II).

Rev. de Paris. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 270; (éd. en 5 vol.), V, 144.

1er juillet. *Pensées, fragments et lettres de B. Pascal, publiés pour la première fois, conformément au manuscrit, par M. P. Faugère.*

Rev. des Deux-Mondes. — Publié à part. Imprimerie de H. Fournier (s. d.), in-8°. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 310; (éd. en 5 vol.), V, 193.

[**2 juillet** [2].] *Lettre* à Mme d'Arbouville.

Clou d'Or (Calmann-Lévy, 1880), *let.* VIII.

1. *Rev. des Deux-Mondes* du 15 mai 1844.
2. Cf. RITTER. *Zeitsch. f. französ. Sprache und Lit.*, XII.

4 juillet. *Chronique*, LIX.

Rev. suisse. — *Chron.*, 227.

6 juillet. *Chronique*, LX.

Rev. suisse. — *Chron.*, 231.

[9 juillet.] *Lettre* à Mme d'Arbouville.

Clou d'Or, *let.* X.

10 juillet. *Lettre* à Mme Vertel.

Nelle Corr., 94, *let.* LVI.

[11 juillet.] *Lettre* à Mme d'Arbouville.

Clou d'Or, *let.* XI.

18 juillet. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* X.

Remercie de lettres reçues : les renvoie, car il n'en peut rien tirer pour la *Rev. des Deux-Mondes.*

31 juillet. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* XII.

Sur l'édition projetée des *Lettres de Lausanne.*

[Juillet-août.] *Lettre* à Mme d'Arbouville.

Clou d'Or, *let.* III.

[Juillet-août.] *Lettre* à Mme d'Arbouville.

Clou d'Or, *let.* IX.

1er août. *M. Daunou.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 1 ; (éd. en 5 vol.), IV, 273.

2 août. *Lettre* à Eynard.

Nelle Corr., 94, *let.* LVII.

4 août. *Chronique*, LXI.

Rev. suisse. — *Chron.*, 237.

5 août. *Chronique*, LXII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 242.

6 août. *Chronique*, LXIII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 244.

11 août. *Lettre* à un compatriote [Fr. Morand].

MORAND (Lettres à un compatriote), *let.* II. — *Nelle Corr.*, 96, *let.* LVIII.

17 août. *Fléchier. Mémoires sur les grands jours tenus à Clermont en 1665 et 1666, publiés par M. Gonod, bibliothécaire de la ville de Clermont.*

Débats. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 239; (éd. en 5 vol.), V, 104.

18 août. *Lettre* à un Lyonnais [Collombet, Grégoire, quelqu'un de leur groupe?].

Inédite. — Sur « Sancta-Boua » traduit par « Sainte-Beuve » dans l'*Histoire* du P. Ménétrier.

[**25 août.**] *Lettre* à Mme d'Arbouville.

Clou d'Or, *let.* IV.

25 [**août?**] *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 222.

[**3 septembre.**] *Lettre* à Mme d'Arbouville.

Clou d'Or, *let.* I.

[**Entre le 3 et le 20 septembre.**] *Lettre* à Mme d'Arbouville.

Clou d'Or, *let.* V.

[**3 septembre.**] *Je suis né...*

Souvenirs et Ind., p. 132.

5 septembre. *Chronique*, LXIV.

Rev. suisse. — *Chron.*, 247.

6 septembre. *Chronique*, LXV.

Rev. suisse. — *Chron.*, 254.

[15] septembre [1]. *Léopardi.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 71 ; (éd. en 5 vol.), IV, 363, avec des vers imités de Léopardi et l'*Automne,* imité de Southey, appendice, 471, recueillis dans les *Poésies,* II, 101.

[15 septembre [2].] *Lettre* à M. de Montlaur.

Corr., I, 126, *let.* LXXXVII.

20 septembre. *Lettre* à Mme d'Arbouville.

Clou d'Or, *let.* VII.

30 septembre. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 225.

Septembre-octobre. *Lettre* à Mme d'Arbouville.

Clou d'Or, *let.* II.

Septembre-octobre. *Lettre* à Mme d'Arbouville.

Clou d'Or, *let.* VI.

2 octobre. *Lettre* à Guttinguer.

Inédite. — Renonce à sa Série des Poètes à la *Rev. des Deux-Mondes :* « Les *maximi* sont en décadence ; les *juniores* sont féroces d'amour-propre et répondent à chaque bon procédé par des grossièretés. »

6 octobre. *Chronique,* LXVI.

Rev. suisse. — *Chron.*, 256.

8 octobre. *Chronique* LXVII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 264.

25 octobre. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* XIII.

Sur l'édition des *Lettres de Lausanne.* Sur un article proposé (*Léopold Robert*) : « Je dois pourtant vous prévenir bien franchement d'un point, bien qu'il doive coûter à mon amour-propre ; c'est qu'il ne dépend aucunement de moi de faire insérer dans la *Revue* un article, même intéressant, et que j'insérerais si j'étais le maître. J'ai mon blanc-seing personnel (dont je n'abuse pas), et c'est tout. Mon crédit, aussi bien que celui de tout autre rédacteur, même le plus habituel, ne réussit à s'exercer que lorsqu'il tombe d'accord avec le sens du directeur, M. Buloz. C'est vous dire, en un mot, que nous vivons un peu à la *Revue* sous un pouvoir absolu. »

1. Daté par erreur du 13, dans les volumes.
2. Datée du 15... Cf. RITTER, *loc. cit.*

26 octobre. *Lettre* à Mme d'Arbouville.

Clou d'Or, let. XII.

[Vers 1844 ? [1]] *Poésies.*

J'ai vu dans la riche bibliothèque de M. le Vte de Spoelberch de Lovenjoul une brochure in-8°, de 29 pages, sans titre, sans date, sans lieu, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Sur la première page, blanche, S.-B. avait signé son nom et écrit au-dessous de sa signature : « Ces vers sont de moi. » Il me semble que c'est un second *Livre d'amour*, écrit celui-là pour Mme d'Arbouville, car l'inspiration et les sentiments s'en accordent au plus haut point avec les lettres du *Clou d'Or*. En voici le contenu : I. « Depuis déjà longtemps je ne chante plus ; mais quand une blessure m'arrive, il m'échappe, en fuyant, quelques gouttes de sang sur les fleurs ; — et ce sont mes seuls vers. » (*D'un poète persan.*) — II. *Amie, il faut aimer...* (*Poésies*, I, 204). — III. *Dans les coins bleus...* (*Poésies*, I, 205). — IV. *Quand votre père...* (*Poésies*, I, 207). — V. *Plus que narcisse...* (*Poésies*, I, 208). — VI. *Rondeau* (*Poésies*, I, 211). — VII. *Sonnet. Une soirée encore...* (*Poésies*, I, 214). — VIII. *Comment chanter...* (*Poésies*, I, 209). — IX. IMITÉ DE L'ANTHOLOGIE [Correction au crayon : DANS LE GOUT DE]. « Ils disent que votre lèvre charmante exprime la fermeté. Mais combien elle exprime autre chose encore, même dans son repos ! — Et quelle autre chose ? — Oh ! un je ne sais quoi : cela prend un nom quand vous parlez. » — X. EN VUE D'ELLE. « Dans l'amour même, à le prendre au vrai, et si quelque vanité étrangère ne s'y mêle, on est beaucoup plus sensible à ce qu'on y porte qu'à ce qu'on y trouve. De là vient qu'à l'instant où l'on sent qu'on y porte moins, on s'en dégoûte souvent avec un cœur fier et qu'on résiste si aisément à celui qu'on inspire. » (*Pensées morales.*) — XI. *Héroïde* (*Poésies*, I, 212). — XII. *Dans ces essors...* [La citation grecque de la note est ajoutée à la main] (*Poésies*, I, 215). — XIII. *Sonnet. Osons tout...* (*Poésies*, I, 217).

Les morceaux en prose, tout au moins la pièce IX, seraient-ils des canevas abandonnés comme ceux du *Dernier rêve* ?

31 octobre. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 227.

31 octobre. *Théophile Gautier, Les Grotesques.*

Rev. de Paris. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 250 ; (éd. en 5 vol.), V, 119.

2 novembre. *Chronique*, LXVIII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 266.

5 novembre. *Chronique*, LXIX.

Rev. suisse. — *Chron.*, 277.

1. Après la dernière lettre du *Clou d'Or* ?

5 novembre. *Chronique*, LXX.

Rev. suisse. — *Chron.*, 279.

17 novembre. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 228.

1er décembre. *Parny*.

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 121 ; (éd. en 5 vol.), IV, 423, avec *l'ode au plaisir*.

2 décembre. *Chronique*, LXXI.

Rev. suisse. — *Chron.*, 281.

4 décembre. *Chronique*, LXXII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 286.

5 décembre. *Chronique*, LXXII (suite).

Ibid.

8 décembre. *Chronique*, LXXII (fin).

Ibid.

15 décembre. *La Revue en 1845*.

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* [1] (éd. en 3 vol.), III, 359 ; (éd. en 5 vol.), V, 257.

Décembre. *Post-Scriptum* à la *Préface* des PENSÉES D'AOUT.

Poésies, II, 133.

[1844.] *J'en suis venu...*

Lundis, XI, 442, *pensée* IV.

[1844]. *Lettre* à Olivier.

OLIVIER, 100.

Travaille à l'éloge de Delavigne ; désir de vie cachée.

1844 [2]. *Lettre* à A. Houssaye.

Nelle Corr., 90, *let.* LIV.

1. Daté par erreur de 1845 : cet article « fut écrit pour servir comme de programme à la *Revue des Deux-Mondes, à la veille de l année 1845* » (257, note).

2. Datée du lundi, sans indication de mois.

1845

5 janvier. *Chronique,* LXXIII.

Rev. suisse. — *Chron.,* 291.

15 janvier. *M. Thiers.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 434; (éd. en 5 vol.), IV, 62.

Janvier. *Lettre* à Olivier.

OLIVIER, 100.

Amitiés; regrets du canton de Vaud.

2 février. *Chronique,* LXXIV.

Rev. suisse. — *Chron.,* 295.

6 février. *Chronique,* LXXV.

Rev. suisse. — *Chron.,* 299.

8 février. *Victorin Fabre. Œuvres publiées par M. Sabbatier* (t. Ier).

Rev. de Paris. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 278; (éd. en 5 vol.), V, 154.

13 février. *Lettre* au Mis de Gaillon.

Corr., I, 126, *let.* LXXXVI.

27 février. *Discours de réception.*

Discours, etc., éd. Didot, 22 mars 1845. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 290; (éd. en 5 vol.), V, 169.

3 mars. *Lettre* à Reuchlin.

RITTER, *Zeitschrift für französische Sprache und Lit.,* XIII.

S.-B. se plaint d'être enchaîné par sa vie.

4 mars. *Chronique,* LXXVI.

Rev. suisse. — *Chron.,* 301.

5 mars. *Lettre* à Laverdant.

Corr., I, 127, *let.* LXXXVIII.

7 mars. *Lettre* à Mme Desbordes-Valmore.

Corr., I, 129, *let.* LXXXIX.

15 mars. *Louise Labbé.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 159; (éd. en 5 vol.), V, 1.

15 mars. *Lettre* à V. Pavie.

Biré, *Victor Hugo après 1830*, II, 65.

Sa réception.

17 mars. *Lettre* à un compatriote [Fr. Morand].

Morand (Lettres à un compatriote), *let.* III.

Non recueilli dans la *N*^lle *Corr.* — Le remercie et lui annonce l'envoi de son discours de réception.

5 avril. *Chronique,* LXXVII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 306.

24 avril. *Lettre* à Gaullieur.

Ritter, *let.* XV.

Envoi par Mme Olivier d'exemplaires des *Lettres de Lausanne.*

5 mai. *Chronique,* LXXVIII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 313.

5 mai. *Chronique,* LXXIX.

Rev. suisse. — *Chron.*, 316.

9 mai. *Chronique,* LXXX.

Rev. suisse. — *Chron.*, 321.

15 mai-1er juin. *M. Fauriel.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), II, 482; (éd. en 5 vol.), IV, 125.

5 juin. *Chronique,* LXXXI.

Rev. suisse. — *Chron.*, 323.

6 juin. *Chronique,* LXXXII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 328.

17 juin. *Lettre* à Ponsard.

La première représentation de Lucrèce, Rev. des Deux-Mondes, 1er octobre 1899, p. 124.

A un remerciement pour le prix que l'Académie a décerné à *Lucrèce*, S.-B. répond qu'il s'est simplement associé à Villemain, Patin, Molé et Cousin.

18 juin. *Lettre* à Barbe.

MORAND, *let.* XIV. — *Nelle Corr.*, 97, *let.* LIX.

Avant le 1er juillet.] *Lettre* à Mme...

Inédite. — S.-B. demande des renseignements sur Désaugiers.

1er juillet. *Désaugiers.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 189; (éd. en 5 vol.). V, 39.

5 juillet. *Chronique,* LXXXIII.

Rev. suisse. — *Chron.*, 332.

6 juillet. *Chronique,* LXXXIV.

Rev. suisse. — *Chron.*, 337.

8 juillet. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 231.

14 juillet. *Lettre* à A. Houssaye.

Nelle Corr., 99, *let.* LX.

16 juillet. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 232.

Juillet. *Note* annexée aux lettres de George Sand (pour Mme d'Arbouville.)

SPOELBERCH-LOVENJOUL, *Lundis d'un chercheur*, p. 172.

Explication des faits nécessaires à l'intelligence de ces lettres.

15 août. *Préface* de PORTRAITS CONTEMPORAINS.

P. Cont. (éd. en 3 vol.), I, 1 ; (éd. en 5 vol.), I, 3.

1er septembre. *De la Médée d'Apollonius de Rhodes.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 439 ; (éd. en 5 vol.), V, 359. — La pièce de vers citée, p. 385, note : *Comme au matin...*, a été reproduite dans les *Poésies*, I, 221.

15 septembre. *Gresset. Essai biographique sur sa vie et ses ouvrages, par M. de Cayrol.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 218 ; (éd. en 5 vol.), V, 78.

19 septembre. *Lettre* à V. Pavie.

BIRÉ, *Victor Hugo après 1830*, II, 87.

Tristesse et plaintes : nouvelles de Hugo.

[**21 septembre.**] *Lettre* à V. Cousin.

CHAMBON, *A travers les autographes* (*Rev. d'hist. litt.*, juillet 1901, p. 483).

Récit éploré de la mort de Labitte.

23 septembre. *Discours* sur la tombe de Labitte.

Débats du 24. — *Œuvres* de Labitte, t. I, p. 33.

Non recueilli. — « Ne quittons point cette tombe où disparaissent les restes mortels d'un ami si cher, sans dire au moins quelque chose de ce que tous nous ressentons, sans faire entendre surtout l'expression bien faible de ce que perdent en lui les Lettres auxquelles fut tout entière dévouée cette vie si pure, si aimable, si désintéressée, cette vie moissonnée tout d'un coup avant trente ans. Ce qu'il était dès l'enfance et dès sa plus tendre jeunesse, nous le savons tous, car ses jours, de bonne heure remplis par le travail, se ressemblaient : lorsqu'il arriva à Paris, au sortir de ses premières études et comme tout frais encore des soins maternels, ce jeune homme de dix-huit ans, doux, modeste, rougissant, était déjà plus instruit que ne le sont la plupart après de longues années ; il avait tout lu, tout dévoré ; il aurait pu s'appeler déjà érudit ; et il n'a cessé, durant les douze années qui suivirent, d'accroître, d'enrichir ce premier fonds, de le fertiliser et de le mûrir dans tous les sens. Et tout cela, il le faisait avec une aisance, une facilité, j'oserai dire une gaieté pleine de fraîcheur, qui est le plus heureux signe des vocations naturelles. L'amitié, qui fut avec l'étude son plus cher partage, profitait de tout ce que l'autre acquérait : ce qu'il était encore à cet égard, est-il besoin de le redire ? Quel ami plus prompt, plus ouvert aux études de ses amis, plus disposé à y entrer à chaque instant et à y verser, sans compter, le résultat des siennes propres ! Il était aussi heureux, plus heureux de ce qui se faisait autour de lui que de ce qu'il faisait lui-même ; il aimait les lettres, les études, pour ce qu'elles produisent de bon, pour cette vive et intime satisfaction qu'elles procurent au cœur qu'une autre ambition n'envahit pas. Et c'est une consolation du moins qu'il faut se redire dans ce malheur : assurément, dans sa courte vie, il leur a dû de longues et abondantes jouissances. Ainsi heureux d'un bonheur qu'il tenait, ce semble, entre ses mains ; au moment d'asseoir plus complètement sa destinée

et de la couronner d'une pleine félicité domestique; désigné par la confiance et l'amitié de ses maîtres pour les représenter et les continuer avec honneur; marchant au premier rang de cette génération qui a le droit de se dire jeune encore; connu du public par des œuvres sérieuses qui n'étaient pour lui que des essais, par les productions faciles, redoublées, spirituelles, à la fois solides et gracieuses, d'une plume faite pour rendre la science accessible et aimable; chéri de ses nombreux amis entre lesquels il était un lien actif, incessant et comme un messager perpétuel d'union littéraire (car beaucoup d'entre nous qui sommes ici, nous nous connaissions, nous nous aimions par lui et en lui), le voilà enlevé à tant d'espérances, à tant d'avenir, et d'un coup si soudain que, dans ce premier éclat de la douleur, c'est peut-être encore l'étonnement qui domine. Accablants mystères devant lesquels notre faiblesse n'a qu'à s'incliner !... Sa pensée du moins ne mourra pas; l'amitié emporte de lui une vivante image, et les Lettres, qui sont encore ce qu'il y a de plus durable parmi les choses mortelles, sauveront et multiplieront le souvenir de celui qui les a tant aimées, qui ne vivait que pour elles, et que leur pure ardeur a dévoré ! »

29 septembre. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* XVI.

Sur un article proposé à Buloz.

7 octobre. *Lettre* à Vinet.

Corr., I, 129, *let.* XC.

1er novembre. *Un dernier mot sur Benjamin Constant.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 373; (éd. en 5 vol.), V, 274.

18 novembre. *Lettre* à Eynard.

Nelle Corr., 100, *let.* LXI.

20 novembre. *Je viens de Champlâtreux...*

Chateaubriand et son Groupe, II, 395.

21 novembre. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* XVIII.

Sur l'article proposé (*Léopold Robert*) et les difficultés que fait Buloz.

15 novembre. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* XX.

Sur des lettres de J.-B. Rousseau; S.-B. en ferait un article : « Je dois à cet auteur, pour mon compte, une réparation et je ne serais pas fâché d'avoir une occasion de la lui accorder. »

1er décembre. *Revue littéraire.*

Rev. des Deux-Mondes. — *Pr. Lundis,* sous le titre *Émile Augier, Un homme de rien,* III, 13; *Lafon-Labatut, poésies,* III, 19; *Nicolas Gogol, Nouvelles russes, traduites par M. Louis Viardot,* III, 24.

14 décembre. *Lettre* à Boissonade.

Chambon, *Rev. d'hist. litt.*, juillet 1901, p. 484.

S.-B. lui demande ce qu'il faut faire de commentaires sur André Chénier écrits par Boissonade et trouvés dans les papiers de Labitte. Il le prie de continuer ces remarques précieuses.

15 décembre. *Méléagre.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.) III, 476; (éd. en 5 vol.), V, 407.

17 décembre. *Lettre* à Gaullieur.

Ritter, *let.* xxi.

Reçu d'un paquet.

23 décembre. *Lettre* à Turquety.

Corr., I, 130, *let.* xci.

[**1845**]. *Lettre* à Olivier.

Rambert, 355.

Exhortations à venir à Paris.

[**1845**.] *Lettre* à Olivier.

Olivier, 101.

Plaintes sur la révolution vaudoise.

1845. *On a fort parlé...*

Lundis, XI, 485, *pensée* cvi.

Après 1845. Poésies diverses.

J'ai vu dans la bibliothèque de M. de Spoelberch de Lovenjoul une brochure, in-12, de 44 pages, non datée, non signée, imprimée chez Crapelet et intitulée *Poésies diverses.* Elle était précédée de cette note : « On a fait réimprimer ici à un petit nombre d'exemplaires et avec quelques additions ces quelques pièces qui rappellent plus ou moins le ton de *Joseph Delorme* et qui se placeraient naturellement après dans le recueil des *Poésies complètes.* Voir l'édition de 1845. » Toutes ces poésies se retrouvent dans l'édition Michel Lévy ; mais presque toutes se trou-

vaient déjà dans l'édition de 1845 à laquelle S.-B. renvoie. J'en donne ici la liste, avec le renvoi au tome I de l'édition Michel Lévy et en marquant d'un astérisque celles qui manquaient à l'édition de 1845. *A Madame...* (175), *Sonnet. Des laves...* (199). *Sous les derniers...* (200), * *Épode* (201, addition d'une partie de la note), *La suivante* (203, addition de la note), *Amie, il faut...* (204), * *Quand votre père...* (207, addition de la note), *Plus que narcisse* (208), *Comment chanter...* (209), *Rondeau* (211), * *Héroïde* (212, addition d'un renvoi à *Dans les coins bleus*), *Sonnet. Une soirée...* (215), *A une amazone* (214), *Sonnet. Osons tout...* (217), *Otez, ôtez...* (218), *Stances* (183), *Désir* (185), *Au temps de...* (188, addition de la note), *Sonnet. Il est...* (189), *Le Coteau* (190), *Envoi* (192), *Sur l'Elster* 250, addition de la note 1), * *Oh! oui...* (252), *Pour mon ami Auguste Desplaces* (254. addition de la note), * *Sous l'Odéon* (256, addition de la note), *Au Sommeil* (258), *Traduit de Moschus*, I, II, III (259), *A Mme F...* (177), * *A H[ortense Allart]...* (265), *Sonnet. A la comtesse Marie d['Agoult]...* (266), * *Sonnet à Marie* (267), *Imité d'Ovide* (271), *Sonnet. J'étais...* (280), *Élégie* (284).

1846

15 janvier. *Melle Aïssé.*

Rev. des Deux-Mondes. — Édition des *Lettres de Mlle Aïssé,* 12 décembre 1846 [avec des notes et des additions]. — *P. Litt.*, III, 129. — *Nelle galerie de femmes*, 167.

1er février. *Réception de M. le comte A. de Vigny, à l'Académie française. — M. Étienne.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Litt.*, III, 394.

14 février. *Lettre* à V. Pavie.

Inédite. — Sur la mort de Sénancour; sévérités pour Vigny.

15 février [1]. *Relation inédite de la dernière maladie de Louis XV.*

Imprimée en 1846 (in-8°, imprimerie Fournier) et non mise dans le commerce (cf. *P. Litt.*, III, 539, note). — *P. Litt.*, III, 511.

21 février. *Lettre* à Salvandy.

Corr., I, 133. *let.* XCIII.

1. Antérieur à la lettre du 21 février où il en est question: cet opuscule est enregistré dans la *Bibliographie de la France* le 28 février. — Dans les *Portraits Littéraires*, le préambule est daté du 15 février 1849: le 9 est-il le 6 retourné? — Ce volume III des *P. Litt.* a paru seulement en 1852.

5 mars. *Avertissement* du t. III des PORTRAITS CONTEMPORAINS.

P. Cont. (éd. en 3 vol.), III, 1 ; (éd. en 5 vol.), IV, 273, note.

Mars. *Post-Scriptum* aux PORTRAITS CONTEMPORAINS.

P. Cont. (éd. en 3 vol.), II, 593 ; (éd. en 5 vol.), IV, 269.

15 mars. *M. Mignet.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Cont.* (éd. en 3 vol.), III, 354 ; (éd. en 5 vol.), V, 225.

1er avril. *Réception de M. Vitet à l'Académie française.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Litt.*, III, 412.

4 avril. PORTRAITS CONTEMPORAINS, t. I et II, in-12, Didier.

Le troisième volume a paru le 5 septembre, sous le titre PORTRAITS CONTEMPORAINS ET DIVERS ; les trois volumes ont été réédités le 9 décembre 1854 (Didier) ; l'édition actuelle en cinq volumes a paru chez Lévy, 1870-71.

28 avril. *Lettre* à Töppfer.

Nelle Corr., 103, *let.* LXII.

Mai-juin. *Lettre* à N. Martin.

Nelle Corr., 106, *let.* LXIV.

1er mai. *Charles Labitte.*

Rev. des Deux-Mondes. — Reproduit à part (imprimerie Fournier, s. d. in-8°). — *Études littéraires* de Ch. Labitte (2 vol., août 1846). — *P. Litt.*, III, 362.

5 mai. *Lettre* à Töppfer.

Nelle Corr., 104, *let.* LXIII.

5 mai. *Lettre* à V. Pavie.

Inédite. — Sur la mort d'un enfant.

6 mai. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* XXII.

Sur les lettres de J.-B. Rousseau, le parti qu'on en peut tirer, le travail de Paulin Paris sur Rousseau, et la valeur de Rousseau même : « L'étude telle que je l'entrevois, en tant qu'elle s'appuierait sur ces lettres comme pièces justificatives, conduirait plutôt à continuer les préventions défavorables. »

[**Avant juin** [1].] *Lettre* à Turquety.

Corr., I, 132, *let.* XCVI.

2 juin. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* XXIV.

S.-B. achète les lettres de Rousseau. Plaintes sur Buloz, étroit, positif et tyrannique. Après quinze années de collaboration, S.-B. se sent moins chez lui à la *Revue* qu'au premier jour. Annonce d'une publication de *Mémoires* de Benj. Constant.

3 juin. *Lettre* à Boissonade.

CHAMBON, *Rev. d'hist. litt.*, juillet 1901, p. 485.

Le remercie et le loue de ses pages sur André Chénier.

13 juin. *Töppfer.*

Débats. — *P. Litt.*, III, 484.

Cité incomplet dans l'article du 1er octobre. Voici la partie supprimée : « ... A l'âge de quarante-sept ans. Poussé d'abord vers la peinture par une vocation irrésistible, il avait été forcé d'y renoncer à la suite d'une maladie grave des yeux dont il n'avait jamais entièrement guéri ; il s'était dédommagé autant qu'il l'avait pu à l'aide de son crayon, dont les esquisses piquantes, confinées d'abord à un cercle familier, avaient peu à peu fait leur chemin dans leur public, et étaient devenues célèbres. Sous le titre de *Traité du lavis à l'encre de Chine*, il avait exprimé sur son art et sur tous les arts en général, des considérations fines, délicates, qui attestaient l'esprit supérieur et l'écrivain déjà habile. Ses romans, ses jolies nouvelles, pleines de gaieté et de sentiment, obtinrent tout d'abord le suffrage déclaré du comte Xavier de Maistre qui avait coutume de répondre, lorsqu'on lui demandait de nouveaux *Voyages autour de ma Chambre* ou de nouveaux *Lépreux* : « Adressez-vous à M. Töppfer. » En effet, la *Bibliothèque de mon oncle* et surtout le premier chapitre du *Presbytère* (premier chapitre qui formait primitivement un petit roman à part) sont des productions qui peuvent se dire tout à fait sœurs de celles que nous venons de nommer. Pendant assez longtemps... »

22 juin. *Lettre* à Chavannes.

Corr., I, 135, *let* XCIV.

12 juillet. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* XXV.

Sur la publication des lettres de Benjamin Constant que possède Gaullieur. Rupture complète et probablement définitive de S.-B. avec la *Revue des Deux-Mondes.*

14 juillet. *Aujourd'hui 14 juillet 1846.*

Lundis, XI, 457, *pensée* XXXV.

1. Datée : « Ce 18 . . 1845 ou 46. » Sainte-Beuve y donne à Turquety l'adresse de Vinet : la réponse de Vinet est du 8 juin. Cf. F. SAULNIER, *Édouard Turquety* (Paris-Nantes, 1885), p. 218.

25 décembre. *Lettre* à Mme Bascans.

Corr., I, 141, *let.* XCVIII.

[**Après le 1er juillet.**] *Hugo, Lamartine...*

Cahiers, 27 [cf. Biré, *Victor Hugo après 1830*, II, 90].

[**Après le 29 octobre.**] *Villemain est proprement...*

Cahiers, 31.

1846. *L'autorité de Lamartine...*

Lundis, XI, 458, *pensée* XXXVIII.

1846. *L'autre jour dans son journal...*

Lundis, XI, 460, *pensée* XLV.

1846. *Génin est un tape-dur...*

Lundis, XI, 464, *pensée* LVII.

1846. *Tous les auteurs qui ont commencé...*

Lundis, XI, 479, *pensée* LXXXVIII.

1846. *Les sciences physiques...*

Cahiers, 33.

1846. *Mon jeune ami Auguste Desplaces...*

Lundis, *Table*, 44.

1847

Janvier. *Lettre* à Mme Bascans.

Corr., I, 141, *let.* XCIX.

18 janvier. *Lettre* à V. Pavie.

Biré, *Victor Hugo après 1830*, II, 241.

Les élections à l'Académie : S.-B. a voté pour Béranger et Musset.

13 février. *Lettre* à Mme Molinos-Lafitte.

Inédite. — Éloges d'un écrit reçu.

28 septembre. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 234.

29 septembre. *Lettres de Rancé, abbé et réformateur de la Trappe, recueillies et publiées par M. Gonod, bibliothécaire de la ville de Clermont-Ferrand.*

Débats. — *P. Litt.*, III, 424.

1er octobre. *M. Rod. Töppfer.*

Préface de *Rosa et Gertrude* (édition parue le 7 novembre 1846). — *P. Litt.*, III, 485.

8 octobre. *Lettre* à Dumont.

Inédite. — S.-B. demande des livres de la bibliothèque de l'Institut.

11 octobre. *Lettre* à Gaullieur.

RITTER, *let.* XXVII.

Continuation de la rupture avec la *Revue des Deux-Mondes.* Vœux pour l'article sur Léopold Robert.

21 octobre. *Mémoires de Mme de Staal-Delaunay, publié par M. Barrière.*

Débats. — *P. Litt.*, III, 437. — *Nelle galerie de Femmes*, 151.

11 novembre. *Théocrite,* I.

Débats. — *P. Litt.*, III, 3.

16 novembre. *Lettre* à Mme Töppfer.

Nelle Corr., 108, *let.* LXVI.

26 novembre. *Lettre* à Barbe.

MORAND, *let.* XV. — *Nelle Corr.*, 109, *let.* LXVII.

2 décembre. *Théocrite,* II.

Débats. — Recueilli avec le N° I.

16 décembre. *Théocrite,* III.

Débats. — Recueilli avec le N° I.

1er octobre. *M. de Rémusat, Passé et présent, mélanges.*
Rev. des Deux-Mondes. — *P. Litt.*, III, 308.

4 octobre. *J'ai dîné hier...*
Cahiers, 43.

31 octobre. *Cousin a une éloquence...*
Lundis, XI, 500, *pensée* CXLVIII.

2 novembre. *Le peuple de Paris...*
Cahiers, 52.

7 novembre. *Lettre* au Mis de Gaillon.
Corr., I, 146, *let.* CIII.

28 novembre. *J'ai entendu hier...*
Cahiers, 58.

2 décembre. *Lettre* à Eynard.
Nelle Corr., 112, *let.* LXIX.

12 décembre. *Thiers cause avec verve...*
Lundis, XI, 503, *pensée* CLVI.

19 décembre. *Thiers cause à mort...*
Cahiers, 65.

28 décembre. *Virgile et Constantin le Grand, par M. Rossignol.*
Débats. — *P. Litt.*, III, 46.

Décembre. *Ce qui vient de se passer...*
Lundis, XI, 502, *pensée* CLIII.

Décembre. *M. de Chateaubriand ne dit plus une parole.*
Chateaubriand et son Groupe, II, 396.

[**1847.**] *Lettre* à...
Chateaubriand et son Groupe, II, 397.

[**1847.**] *Lettre* à Olivier.

RAMBERT, 355.

Projet de faire à Paris le pendant de la *Revue suisse*.

[**1847.**] *Lettre* à... [Villemain? Cf. la lettre CV].

Corr., I, 149, *let.* CIV.

[**1847.**] *La Bruyère dit...*

Lundis, XI, 497, *pensée* CXLII.

1847. *Si l'on connaissait bien...*

Cahiers, 70.

[**Avant la Révolution de 48** [1].] *Lettre* à Buloz.

Inédite. — Molé regrette d'avoir manqué la visite de Buloz : il trouvait à redire à une chronique politique. — Mme de La Ferté fait demander des renseignements sur le costume de Marguerite de Navarre au Théâtre français.

1848

1er janvier. *Le chevalier de Méré ou de l'honnête homme au XVIIme siècle.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Litt.*, III, 85.

[**Après le 15 janvier.**] *Je lis le discours de Montalembert...*

Cahiers, 70.

Janvier. *Ces hommes, Guizot, les doctrinaires...*

Cahiers, 73.

4 février. *Lettre* à Sauvage.

Corr., I, 150, *let.* CV.

Février. *Thiers vient de...*

Lundis, XI, 505, *pensée* CLX.

1. Alors que Buloz était encore administrateur de la Comédie française.

Février. *Notes* sur Lamartine.

P. Cont. (éd. en 5 vol.), I, 376.

24 février. *Quels événements !*

Cahiers, 75.

29 février. *Lettre* à...

Cahiers, 76.

3 mars. *Lettre* à H[ortense] A[llart].

Cahiers, 79.

3 mars. *Lettre* à F...

Cahiers, 81.

8 mars. *Lettre* à Mme Tourte-Cherbuliez.

N^elle^ Corr, 113, *let.* LXX.

Mars. *Notes* sur Lamartine.

P. Cont. (éd. en 5 vol.), I, 377.

Mars. *J'ai en moi plusieurs sentiments...*

Cahiers, 83.

30 mars. *Une affreuse calomnie m'atteint...*

Cahiers, 93.

30 mars. *Lettre* à Jean Reynaud.

Corr., I, 151, *let.* CVI.

31 mars. *Note* au Ministre.

Corr., I, 152, *let.* CVII.

31 mars. *Note* confidentielle à Jean Reynaud.

Souvenirs et Ind., 194. — *Corr.*, I, 154, *let.* CVIII.

31 mars. *Lettre au Commissaire du gouvernement auprès du tribunal de la Seine.*

Débats. — *Constitutionnel.* — *Moniteur* du 1er avril. — *Corr.*, I, 157, *let.* CIX.

1er avril. *Lettre* à Sainte-Beuve, magistrat.

Inédite. — Sur l'affaire des 100 francs.

2 avril. *Lettre* à Jean Reynaud.

Corr., I, 158, *let.* cx.

2 avril. *C'était du temps...*

Cahiers, 95.

3 avril. *On causait hier...*

Cahiers. 100.

6 avril. *Lettre* à Crémieux.

Corr., I, 159, *let.* cxii.

9 avril. *Après bien des jours...*

Cahiers, 94.

17 avril. *Note* à Charles Clément.

Chateaubriand et son Groupe, I, 412. — *Corr.*, I, 161, *let.* cxii.

25 mai. *Lettre* à Mme Desbordes-Valmore.

Inédite. — Sollicitations faites à diverses personnes sur la demande de Mme Desbordes-Valmore. — S.-B. sur le point de quitter la Bibliothèque Mazarine.

Mai. *Chateaubriand est comme en enfance...*

Chateaubriand et son Groupe, II, 397.

7 juin. *Lettre* à Collombet.

Latreille et Roustan, 239.

24 juin. *Horrible journée...*

Cahiers, 103.

27 juin. *Lettre* à un Anglais.

Rev. des Revues, 15 septembre 1898, p. 586.

Demande une place de professeur de littérature française en Angleterre pour gagner sa vie.

30 juin. *Lettre* à M...

Nelle Corr., 115, *let.* LXXI.

Juin. *Lettre* à Mme...

Inédite. — S.-B. lui demande les derniers numéros d'un journal où paraissent des *Mémoires de Mlle Flore* (artiste des Variétés) qui l'intéressent pour Désaugiers.

5 juillet. *M. de Chateaubriand est mort...*

Chateaubriand et son Groupe, II, 397.

8 juillet. *Je viens du service...*

Chateaubriand et son Groupe, II, 398.

5 août. *J'ai vu hier...*

BARINE, *Musset*, p. 151.

22 août. *Lettre* à Firmin Rogier, ministre de Belgique à Paris.

Inédite. — Pour la nomination à Liège.

Août. *Les Provinciales* [chapitre extrait de PORT-ROYAL].

Bibliothèque universelle, p. 456.

2 septembre [1]. PORT-ROYAL, t. III (Hachette, in-8°).

2 septembre. *Lettre* à Firmin Rogier.

Inédite. — Pour la nomination à Liège.

7 septembre. *Lettre* à Firmin Rogier.

Inédite. — Pour la nomination à Liège.

Octobre. Nomination à Liège.

30 octobre. *Discours d'ouverture.*

Chateaubriand et son Groupe, I, 21.

1. Date de la *Bibliographie de la France*.

[1848.] *Lettre* à O. Lacroix.

Nelle Rev. internationale, 1er mars 1899, p. 264.

« Voilà le P. Lacordaire rentré dans sa cellule tout comme le bonhomme Béranger. Ne la quittons jamais, mon cher ami ; ou, si nous traversons la place publique, que ce soit pour revenir le plus vite possible à nos sentiers préférés, vous avec vos rêves et votre avenir, moi avec mes regrets, chacun avec nos élégies. »

[1848.] *A 44 ans.*

P. Litt., III, 542.

1848. *Notes* sur les *Mémoires d'Outre-tombe.*

Chateaubriand et son Groupe, II, 433-437.

[Vers 1848 [1].] *Lettre* à Mme Aglaé Demour, sa cousine.

Inédite. — S.-B. lui a envoyé un livre : « L'absence et les années n'ont pu effacer de mon souvenir tant de bontés dont vous et votre famille m'avez toujours comblé. Les jours où j'allais vous voir, enfant, dans votre joli jardin de la rue des Dépôts (?) étaient toujours pour moi des jours de fête. » S.-B. lui donne des nouvelles de sa mère.

1849

5 janvier. *Études sur Pascal, par M. Vinet.*

Débats. — *P. Litt.,* III [daté d'octobre 1848].

19 janvier. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 240.

11 février. *Lettre* à Hachette.

Corr., I, 163, *let.* CXIII.

25 février [2]. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 242.

1. Datée de ce 18 ..... — Cette lettre est antérieure au 17 novembre 1850, date de la mort de la mère de Sainte-Beuve. Les derniers livres que S.-B. a publiés avant cette date sont l'édition des *Poésies complètes* du 26 février 1848 et le t. III de *Port-Royal,* du 2 septembre. Est-ce un de ces deux volumes qu'il a envoyé à sa cousine ?

2. Voir au 15 février 1846 pour la *Relation de la dernière maladie de Louis XV* datée dans les *Portraits Littéraires* (III, 511) de 1849.

2 mars. *Lettre* à Mme Olivier.

RAMBERT, 370.

Tristesse; renseignements sur le *Raphaël* de Lamartine, pour la ***Revue suisse.***

18 avril. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 243.

1er mai. *Lettre* à V. Pavie.

TH. PAVIE, 274.

Les causes de son départ pour Liège; ses cours et sa vie en Belgique.

18 mai. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 246.

19 mai. *Lettre* à Chavannes.

Corr., I, 165, *let.* CXIV.

1er juin. *Chênedollé,* I.

Rev. des Deux-Mondes. — ***Chateaubriand et son Groupe,*** **II, 145.**

15 juin. *Chênedollé,* II.

Recueilli avec la 1re partie.

23 juin. *Lettre* à Charles Eynard.

Nelle Corr., 116, *let.* LXXII.

1er juillet. *Lettre* à Amiel.

Nelle Corr., 118, *let.* LXXIII.

23 juillet. *Lettre* à Chavannes.

Corr., I, 167, *let.* CXV.

26 juillet. *Lettre* à Chavannes.

Corr., I, 167, *let.* CXVI.

11 août. *Lettre* à Collombet.

LATREILLE et ROUSTAN, 247.

16 août. *Lettre* à...

Petit bleu du Matin (Bruxelles), 5 décembre 1894.

16 août. *Lettre* à Charles Rogier, ministre belge.

Rev. des Revues, 15 septembre 1898, 595.

Les vraies causes de son départ : l'hostilité qui l'a accueilli à son arrivée et qu'il n'a pu vaincre.

15 septembre. *Mme de Krüdner et ce qu'en aurait dit Saint-Évremond. Vie de Mme de Krüdner, par M. Ch. Eynard.*

Rev. des Deux-Mondes. — *P. Litt.*, III, 284.

Septembre. *Dédicace* de CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE.

Chateaubriand et son Groupe, I, 11.

Septembre. *Préface* de CHATEAUBRIAND ET SON GROUPE.

Chateaubriand et son Groupe, I, 13.

1er octobre. Premier *Lundi*.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES
SUR SAINTE-BEUVE [1]

ADHÉMAR (D'). *S.-B. et sa critique*. Correspondant, 10 octobre 1888.

A. G. *Un buste à S.-B.* Gaulois, 13 juillet 1896. — *S.-B. et ses secrétaires*. Gaulois, 19 août 1896.

AICARD (JEAN). *Vers* (à l'inauguration du monument). Petit Temps, 11 mai 1903.

ALBALAT (A.). *Le roman contemporain et les pronostics de S.-B.* Nouvelle Revue, 15 janvier 1894.

ALBASTELLA. *Alexandre Dumas père et le ménage Victor Hugo*. Figaro, 12 janvier 1897.

ALBERT (PAUL). *Le jansénisme littéraire*. Revue bleue, 10 février, 23 mars 1872. — *Le Globe : S.-B.* Littérature française au XIXme siècle, t. II, in-12, Hachette, 1885.

AMPÈRE (J.-J.). *Volupté de M. S.-B.* Revue de Paris, 1841. — *Port-Royal, par M. S.-B.* Mélanges d'histoire et de littérature, t. I.

ARNOLD (MATTHEW). *S.-B.* Encyclopédie britannique.

ARNOULD (LOUIS). *Lettres à la princesse*. Correspondant, 10 mai 1873.

ASSE (E). *Les Premiers Lundis par S.-B.* Moniteur universel, 20 octobre 1874.

ASSELINEAU (CH.). *Poésies de S.-B.* Revue de l'Instruction publique, 6 juin 1861.

ASSÉZAT. *S.-B. et Proudhon*. Revue bleue. 25 octobre 1873.

AUBERTIN. *S.-B.* La France, 15 octobre 1869, suivi d'un extrait de son testament relatif à ses funérailles.

AUBRY (RAOUL). *Le dernier confident de S.-B.* Temps, 9 mai 1903.

B.-A. *S.-B. et sa princesse*. Le Français, 28 avril 1873.

BABOU. *Les poètes français* (notice). Crépet, 1861.

BADER (CLARISSE). *Une polémique inédite. S.-B. et Franç. Barrière*. Débats, 19 juin 1898.

BALZAC (HONORÉ DE). *Port-Royal*. Revue parisienne, 25 août 1840. (Cf. *Port-Royal*, I, appendice).

BARBEY D'AUREVILLY. *Lettres à la princesse*. Constitutionnel, 21 avril 1873. — *Juges jugés*. In-8°, Frinzine, 1885. — *Les poètes*. In-8°, Frinzine. 1887. — *Lettre à S.-B.* Quinzaine, 1er novembre 1894.

BARRE (P. DE LA). *Critique littéraire et critique dogmatique*. Univers, 26, 27 déc. 1897.

BARRÈS (MAURICE). *Un homme libre*.

BAUDELAIRE. *Lettre inédite à S.-B.* Nouvelle Revue, 1er octobre 1886. — *Œuvres posthumes et correspondance inédite*. Crépet, Paris, 1887.

BAZIN (R.). *Victor Pavie*. Angers, in-12, 1886.

1. Je donne ces *notes bibliographiques* telles que je les trouve dans mes fiches, espérant que — provisoirement, à défaut d'un travail plus méthodique et plus complet — elles pourront rendre service. Je dois renouveler mes remerciements à M. de Lovenjoul, qui m'a encore fourni beaucoup de ces notes. MM. Eugène et Charles Ritter ont eu l'amabilité de m'envoyer leurs additions et corrections ; je les en remercie également. Et je ne remercie pas moins M. Victor Giraud des secours qu'il m'a, lui aussi, offerts.

Bell (Georges). *S.-B.* Panthéon des illustrations françaises au XIXme siècle, sous la direction de V. Frond.

Bellet (Paul). *Lettres à la princesse.* La Patrie, 14 avril 1873.

Béranger. *Correspondance*, éditée par Paul Boiteau. 4 vol. in-8°. Perrin, 1860 [t. I, p. 400; t. II, p. 94, 101, 103, 107, 121, 152, 164, 194, 265].

Bernardille. *La Correspondance de S.-B.* Le Français, 15 avril 1878.

Bernard (D.). *Lettres à la princesse.* Union, 18 mai 1873. — *Les Premiers Lundis, par S.-B.* Ib., 5 octobre 1874. — *Chroniques parisiennes.* Ib., 21 juin 1876. — *Correspondance de S.-B.* Ib., 22 février 1878. — *Nouvelle Correspondance de S.-B.* Ib., 20 août 1880.

Bernès. *Pages choisies de S.-B.* In-12, A. Colin, 1899.

Bersier (Eugène). *Du rôle de la critique littéraire en France dans les trois derniers siècles.* Revue bleue, 8 et 15 juin 1872.

Bersot. *De la critique biographique.* Débats, 7 et 9 mai 1863.

Bertrin (abbé Georges). *La sincérité religieuse de Chateaubriand.* In-12, Lecoffre, 1900. — *Chateaubriand et S.-B.* Correspondant, 10 mars 1900.

Billet (L.). *Lettres à la princesse.* La Patrie, 14 avril 1873.

Billiart (Norbert). *S.-B.* Officiel, 21 novembre 1869.

Biré (E.). *Victor Hugo avant 1830.* Perrin, 1 vol. in-12. — *Victor Hugo après 1830.* Perrin, 2 vol. in-12. — *Victor Hugo après 1852.* Perrin, 1 vol. in-12. — *S.-B., Chateaubriand et Victor Hugo.* Gazette de France, 2 février 1896. — *S.-B. et le P. Gratry.* Univers, 8 août 1899. — *Romans anciens et nouveaux.* Gazette de France, 19 août 1901.

Boissier (Gaston). *Leçon* d'ouverture au Collège de France. Revue des cours littéraires, 18 décembre 1869. — *Discours* [à l'inauguration du monument de S.-B.], 20 juin 1898.

Boissieu (A. de). *S.-B., de Vigny et Gavarni.* 1866.

Bonhomme (Honoré). *S.-B. après la lettre.* Revue britannique, mai 1882.

Bonnet (Raoul). *La Sapho du sculpteur Meusnier : Lettre de S.-B.* Amateur d'autographes, 15 juillet 1900.

Borch (Van den). *Essai de critique catholique.* Gand, Siffer, 1898.

Bordeaux (H.). « *S.-B. inconnu* ». Revue Hebdomadaire, 16 mars 1901, recueilli dans *Les écrivains et les mœurs.* Plon, 1902.

Brandès. *Emigranten Literatur*, t. V. Leipzig, in-8°, 1894.

Brisson (A.). *Les amours de S.-B.* Temps, 22 décembre 1896.

Brunetière (F.). *Le mouvement littéraire au XIXme siècle.* Nouvelles questions de critique, p. 203. — *L'œuvre de S.-B.* Évolution des genres, ch. VIII. — *L'œuvre poétique de S.-B.* Évolution de la poésie lyrique, leçon VI. — *Manuel de l'Histoire de la Littérature française.* Delagrave, 1898.

Burty (Phil.). *S.-B. critique d'art.* Maîtres et Petits-Maîtres, in-12, Charpentier, 1877.

Cabanès (D^r). *S.-B. médecin* [et divers documents sur S.-B.]. Chronique médicale, 1er, 15 juillet 1896, 1er juillet 1897, 1er juillet 1898. — *S.-B. à l'étranger.* Revue des Revues, 15 septembre 1898.

Cadoudal (G. de). *Revue littéraire.* Union, 4 janvier 1870.

Caumont (Armand). *La critique littéraire de S.-B.*

Chambon. *Lettres inédites de Prosper Mérimée*, non mis dans le commerce. Paris, 1900. — *A travers les autographes : les papiers de Boissonade.* Revue d'histoire littéraire, juillet 1901.

Champfleury. *Les Causeries du Lundi.* Messager de l'assemblée, 6 avril 1851. — *Souvenirs et portraits de jeunesse.* In-12, Dentu, 1872.

Chantavoine (H.). *Extraits des Causeries du Lundi de S.-B.* Débats, 15 janvier 1892.

CHARNACÉ (GUY DE), *Proudhon, par S.-B.* Le Bien public, 5 janvier 1873.
CHASLE-PAVIE (J.). *Confidences romantiques.* Débats, 26 juin 1896, sqq.
CHASLES (PHILARÈTE). *Les fauteuils de l'Académie française : fauteuil de M. S.-B.* Revue française, 20 septembre 1855.
CHAUDESAIGUES. *Les Écrivains modernes de la France.* In-12, Gosselin (article de la Revue de Paris, mai 1838).
CHAVANNES (FRÉD.). *Port-Royal, par M. S.-B.* Revue suisse, 1840. — *Id.*, t. III, Ib., 1849.
CHEROT (P.-H.). *Marie Pharou.* Études religieuses, 20 août 1901.
CHESNEAU. *Lettres à la princesse.* Paris-journal, 1er août 1873.
CHICHE (JULES). *S.-B.* Les sommités contemporaines par divers, in-folio, Aug. Marc, 1868.
CLARETIE (J.). *Paris après l'empire.* Indépendance belge, 27 août 1871. — *S.-B.* Le Soir, 6 novembre 1871. — *Souvenirs de S.-B.* Temps, 16 juin 1898.
CLARETIE (LÉO). *S.-B. reporter.* Liberté, 22 janvier 1897. — *L'élève de S-B.* Monde illustré, 6 février 1897. — *S.-B. et Goncourt.* Liberté, 20 mai 1897.
CLAVEAU (A.). *S.-B.* Officiel, 1er avril, 9 mai 1871. — *S.-B.* Figaro, 18 août 1897. — *Vanité des vanités.* Soleil, 7 juillet 1898.
COLANI. *La Correspondance de S.-B.* Essais de critique, in-12, Chaillet, 1895.
COLET (LOUISE). *Les dévotes du grand monde.* 1 vol., Paris, 1873.
COLLADON (E.). *Un petit-fils de Mallet-Du Pan. Études et fragments littéraires précédés d'une notice, par Ed. Humbert.* Paris-Genève, 1881.
COLLOMBET. *Mélodies poétiques.* 1 vol., 1833. — Article sur S.-B. Courrier de Lyon, 1834. — *Les Pensées d'août.* Ib., 24 décembre 1837.
COPPÉE (FR.). *Sainte-Beuve.* Journal, 6 août 1896. — *Discours* [à l'inauguration du monument], 20 juin 1898.
> COUGNY. *S-B. et le XVIme siècle.* Revue de l'Instruction publique, janvier 1879.
COUTURE (LÉONCE). *Port-Royal.* Revue critique, janvier 1869.
CUVILLIER-FLEURY. Réponse aux *Regrets*. Débats du 26 septembre 1852 ; *Études historiques et littéraires.* In-12, Lévy, 1854. — *Lettres à la princesse.* Débats, 11 avril 1873. — *S.-B.* Ib., 27 août 1876. — *Journal et correspondance intimes.* Paris, 1903. Tome II, p. 375 et 380.
DANIELO (JULIEN). *Les conversations de Chateaubriand.* Dentu, in-8°, 1864.
DARIMON. *Extrait de mes carnets : Proudhon et S.-B.* Figaro, supplément, 9 sept. 1885.
DAUDET (E.). *S.-B., souvenirs.* Gaulois, 25 décembre 1896.
DEMOGEOT. *La critique et les critiques au XIXme siècle.* In-18, Hachette, 1857.
D. PH. *La confession de S.-B., par Nicolardot.* Le Français, 18 juillet 1882.
DEPRÈT (LOUIS). *Nouveaux Lundis*, t. V. Revue de l'Instruction publique, 26 juillet 1866. — *Nouveaux Lundis*, t. VI. Ib., 28 mars 1867.
DERÔME (L.). *Villemain et la critique moderne.* Revue de France, décembre 1874. — *Correspondance de S.-B.* Ib., 1er octobre 1880.
DESBORDES-VALMORE (Mme). *Lettres à S.-B.* Correspondance, 2 vol. in-12, Lemerre, et dans Sainte-Beuve inconnu, par M. de Lovenjoul.
DESCHAMPS (G.). *George Sand et S.-B.* Temps, 15 novembre 1896. — *Adèle et Victor.* Ib., 24 mars 1901. — *Discours* [à l'inauguration du monument]. Petit Temps, 11 mai 1903.
DESCHANEL (EMILE). *La correspondance de S.-B.* Débats, 25 juillet 1878.
DESCHANEL (PAUL). *Figures littéraires.* In-12, C. Lévy, 1889.
DESEILLES. *S.-B., sa vie et ses œuvres* [traduction d'un article anglais suivi de notes]. Indicateur de Boulogne, 20 mai 1865, et en brochure avec notes, 32 pages, 1870.
DESPLACES. *Galerie des poètes vivants.* In-12, Charpentier, 1848.
DESPOIS (E.). *La littérature sous le second empire : S.-B.* Revue bleue, 2, 8, 10 décembre 1871. — *Le journal Le Globe.* Ib., 4 juillet 1874. — *S.-B. Saint-Simonien* Ib., 19 juin 1875.

DORCHAIN. *Stances* [à l'inauguration du monument, 20 juin 1898]. Revue septentrionale, juillet 1898, et brochure in-12, Lemerre.

DOUCET (C.). *Discours* [à la réception de J. Janin, 9 novembre 1871].

DOUDAN (X.). *De la Nouvelle école poétique, à propos de la Poésie française au XVIme siècle, par M. S.-B.*, Œuvres, t. I. — *Lettres*, passim (I, 225, 309, 313, 317, 461 ; II, 8, 182, 389, 400, 453, 507, 512 ; III, 83, 221, 316 ; IV, 23, 45, 55, 167, 304, 329, 398, 447).

DOUMIC. *Histoire de la littérature française*, 17me édition, Delavigne, 1902, p. 544.546.

DOUTREPONT (G.). *De la critique en France au XIXme siècle*. Revue générale belge, janvier, février 1902.

DRAPEYRON. *Amédée Thierry et Théodore Jouffroy*. Revue bleue, 5 avril 1873.

DUDON. *Chateaubriand à la Sorbonne*. Études religieuses, 5 janvier 1900.

DUQUESNEL. *S.-B. intime*. Figaro, 22 septembre 1896.

ERNOUF (BARON). *S.-B. et la Revue suisse*. Revue de France, avril 1876.

ESSARTS (EMM. DES). *S.-B.* Semeur, décembre 1887 ; Portraits de maîtres, in-12, Perrin, 1891. — *S.-B., professeur à l'École normale*. Revue bleue, 24 septembre 1898.

EVRARD (JACQUES). *Le monument de S.-B.* Liberté, 9 mai 1903.

EYMA (XAVIER) et LUCY (A. DE). *S.-B.* Écrivains et artistes vivants, livraisons 14 et 15, in-18, Rozier et Laissus, 1840.

FAGUET (E.). *Victor Hugo et S.-B.* Revue bleue, 14 novembre 1896. — *S.-B. à Boulogne*. Gaulois, 11 septembre 1899. — *S.-B.* Politiques et moralistes du XIXme siècle, 3me série, 1899. — *Chateaubriand et S.-B.* Revue bleue, 17 février 1900. — *Histoire de la littérature française* publiée sous la direction de Petit de Julleville. In-8°, Colin, 1899-1900, t. VII et VIII. — *Histoire de la littérature française*. Plon, 1900, t. II, p. 390-394.

FALCONNET. *De l'influence de la littérature allemande sur la littérature française*. Lyon, 1834.

FERRAGUS [L. ULBACH]. *Nos contemporains : S.-B.* Brochure petit in-4°, Lechevalier, 1869.

FEUGÈRE (GASTON). *S.-B., l'homme et le critique*. Le Français, 2 et 26 juillet 1876.

FOUCHER (PAUL). *Les coulisses du pavé*. In-12, Dentu, 1873.

FOURNIER (ED.). *Théâtres : Le feuilleton à l'Académie*. La Patrie, 13 novembre 1871.

FOUQUIER (H.). *La vie de Paris* [sur le buste de S.-B.]. Rappel, 21 juin 1892.

FRANCE (A.). *Préface* des *Poésies complètes* de S.-B. In-16, Lemerre, 1879.

FROMENT (T.). *X. de Maistre et S.-B.* Correspondant, 25 mai 1900.

GALLIER (A. DE). *S.-B. posthume*. Correspondant, 10 mars 1877.

GAUTIER (TH.). *Lettres à S.-B.* Histoire des Œuvres de Th. Gautier, par Spoelberch de Lovenjoul, 2 vol. in-8°, Charpentier, 1887. — *Rapport sur le progrès des lettres*. In-8°, Hachette, 1868.

GIDEL. *Chateaubriand et son Groupe*. Revue de l'Instruction publique, 7 août 1862, sqq.

GIRARDIN (Mme DE). *Causeries parisiennes*. In-12, Charpentier, 1843.

GIRAUD (VICTOR). *Sur quelques articles perdus de S.-B.* Revue d'histoire littéraire, octobre 1896. — *Essai sur Taine*. In-12, Hachette, p. 29-30, 180-182. — *Sur S.-B.* Quinzaine, 1er octobre 1902. — *Table alphabétique et analytique des Premiers Lundis*, des *Portraits Contemporains* et des *Nouveaux Lundis*. In-12, C. Lévy, 1903. — *Le Port-Royal de S.-B.* Revue des Cours et Conférences, 1903.

GLACHANT. *Papiers d'autrefois*. In-12, Hachette, 1899.

GODET (PHILIPPE). *Histoire littéraire de la Suisse romande*. In-8°, Fisbacher, p. 524-525.

GOURDAULT. *Nouveaux Lundis, par M. S.-B.* Revue de l'Instruction publique, 14 mai 1863.

GRANGES (CH. M. DES). *Extraits des Causeries du Lundi, par G. Lanson*. Revue d'histoire littéraire, avril 1900.

GRANGES (R. DES). *Chateaubriand et S.-B.* Moniteur universel, 16 mars 1900.

GRÉARD (O.). *S.-B.* (en préparation). Collection des grands Écrivains. Hachette.
GRENIER (E.). *Souvenirs littéraires.* Lemerre, 1894.
GUARDIA. *Notice de S.-B. sur Littré.* Revue de l'Instruction publique, 24 sept. 1863.
GUÉRIN (EUGÉNIE DE). *Journal et lettres.* In-12, Lecoffre, 1869.
GUILLOIS (A.). *Deux lettres de S.-B.* Nouvelle Revue rétrospective, juin 1898. — *Notes inédites de S.-B. sur un exemplaire de la première édition des Œuvres d'André Chénier.* Bulletin du bibliophile, mai 1902.
> GUIZART. *Le Tableau du XVIme siècle.* Revue française, janvier 1829.
GUTTINGUER. *Revue poétique.* Gazette de France, 9 mai 1858.
HALBERG. *La promenade de S.-B.* Figaro, 19 juin 1898.
HAUSER (FERNAND). *La Correspondance de S.-B.* Lutèce, 4 avril 1897.
HAUSSONVILLE (D'). *C. A. S.-B.* In-12, Michel Lévy, 1875.
HAUTEFEUILLE (A. D'). *C. A. S.-B.* Abeille de la Morinie, t. II, p. 10, et tirage à part sous le titre : Mes Passe-temps littéraires.
HAVARD. *Le secret de deux poètes.* Univers, 23 novembre 1896.
HAVET (ERNEST). *Pensées de Pascal*, 4me édition, Delagrave, 1887, t. I, p. XLIII-XLIV.
HILDEBRAND. *Aus dem Leben S.-B.* Deutsche Rundschau, 1878.
HOUSSAYE (A.). *Les Confessions.* — *Souvenirs de jeunesse.* Journal, 28 février 1895, et 1 vol. in-12, Flammarion, 1896.
HUGUES (D'). *La Correspondance de S.-B.* Correspondant, 10 juillet 1878.
HUGO (VICTOR). *Discours* [à la réception de Sainte-Beuve]. — *Correspondance. 1815-1835.* In-8°, C. Lévy, 1897.
JANET (PAUL). *Le Globe de la Restauration.* Revue des Deux-Mondes, 1er août 1879.
JANIN (JULES). *Discours de réception.* 9 novembre 1871.
JAY. *La conversion d'un romantique.* In-8°, Paris, 1830.
JEAN-BERNARD. *S.-B. et Camille Desmoulins.* Tribune de Lausanne, 12 juin 1898.
JOULIN (D^r^). *Polémique avec S.-B.* Événement, 7 juin 1866, sqq.
JULIEN (B.). *L'idolâtrie de l'antiquité.* Métrique, musique ancienne, grammaire et littérature.
JULLIEN. *Le romantisme et l'éditeur Renduel.* Revue des Deux-Mondes, 1er décembre 1895, 1er janvier 1896, et dans le volume qui porte le même titre, in-12, Charpentier, 1897.
KARR (A.). *Les Guêpes*, avril, 1845. — *Le livre du Bord.* In-12, C. Lévy, 1879.
KARÉNINE (WLADIMIR). *George Sand, sa vie et ses œuvres.* 2 vol. in-8°, Ollendorf, 1899.
LABITTE (CHARLES). *S.-B., réception à l'Académie.* Études littéraires, t. II, in-8°, Joubert, 1846.
LAIR. *Un maître de S.-B.* Correspondant, 25 avril 1900.
LAMOIGNON. *Le Livre d'amour.* Gil Blas, 3 décembre 1896.
LANESSAN (E. DE). *S.-B., par d'Haussonville.* Débats, 1er mars 1876.
LANGLOIS. *Le chapelain du Cénacle.* Correspondant, 25 juin 1887.
LANNEAU (E. DE). *S.-B., par le vicomte d'Haussonville.* Débats, 22 mars 1876.
LANSON (G.). *Histoire de la littérature française.* Hachette, 1895. — *Extraits des Causeries du Lundi.* In-12, Garnier, 1900. — *S.-B. et le second Empire.* Revue bleue, 27 mai 1899. — *Préface de Hommes et Livres.* In-12, Lecène, 1895.
LAPAUZE (H.). *La Correspondance de S.-B.* Gaulois, 29 août 1896. — *Lettres inédites de George Sand à S.-B.* Figaro, 14 novembre 1896.
LARROUMET. *S.-B.* Revue bleue, 18 juin 1898. — *Discours* [à l'inauguration du monument], 20 juin 1898.
LA SAGNE (RAMON DE). *Lettres à S.-B., etc.* In-8°, Germer-Baillère, 1867.
LATREILLE. *S.-B. et Alfred de Vigny.* Revue d'histoire littéraire, juin 1902. — *S.-B. et Chateaubriand.* Minerva, 1er décembre 1902. — ... et ROUSTAN. *Lettres inédites de S.-B. à Collombet.* Société d'imprimerie, in-12, 1903.

Le Blanc (Paul). *Les débuts à l'imprimerie au Puy en Velay*, Le Puy, 1894.
Le Braz (A.). *Lettres inédites de S.-B. à Luzel.* Figaro, 25 septembre 1895.
Lemaitre (Jules). *Semaine dramatique* [S.-B. et Ondine]. Débats, 15 juin 1896.
Lemaitre (E.). *Le Livre d'amour.* Reims, petit in-8°, Michaud, 1895.
Lenient. *Une visite à Port-Royal avec M. S.-B.* Revue des cours littéraires, juin 1868.
Lepelletier (E.). *Balzac de la critique.* Écho de Paris, 5 mai 1903.
Lerminier. *Port-Royal, par M. S.-B.* Revue des Deux-Mondes, 1er juin 1840.
Lescure (de). *S.-B.* Revue de France, 31 mai, 30 juin 1873.
Levallois (Jules). *L'histoire religieuse au XIXme siècle : Port-Royal, par M. S.-B.* Revue européenne, 15 juin 1860, et La Piété au XIXme siècle, in-12, Michel Lévy, 1864. — *Chateaubriand et son Groupe littéraire sous l'Empire, par M. S.-B.* Décembre 1860, recueilli dans le volume *S.-B.* — *La mort de S.-B.* Opinion nationale, 23 octobre 1869. — *S.-B., l'œuvre du poète, la méthode du critique, l'homme public, l'homme privé.* In-12, Didier, 1872. — *Lettres à la princesse.* Moniteur universel, 14 mars 1873. — *S.-B. et ses inconnues.* Revue de l'Instruction publique, août 1879. — *L'éclaircie.* Revue bleue, janvier 1895. — *S.-B., Gustave Planche et George Sand.* Ib., janvier 1895. — *Autour de S.-B.* Ib., 2 février 1895. — *Mémoires d'un critique.* In-12, Montgrédien, 1896. — *Discours* [à l'inauguration du monument]. Petit Temps, 11 mai 1903.
Limayrac. *L'esprit critique en France.* Revue des Deux-Mondes, 1er juin 1840.
Loménie (Louis de). *S.-B.* Galerie des Contemporains illustres, 1845. [cf. la réponse de S.-B., Revue des Deux-Mondes, 1er novembre 1845.] — *Chateaubriand et la critique.* Correspondant, septembre, octobre 1861. — *Chateaubriand et l'Académie française.* Ib., septembre 1862.
Loménie (Ch. de). *Deux lettres de George Sand à S.-B.* Nouvelle Revue, 1er mai 1895.
Longeville (Gustave de). *Le libre penseur solidaire, suivi d'une correspondance avec S.-B.* In-8°, 1873, Haton.
Louandre. *De la production intellectuelle depuis quinze ans.* Revue des Deux-Mondes, octobre, novembre 1847. — *Étude sur Virgile.* Journal général de l'Instruction publique, 18 novembre 1857. — *Chateaubriand et son Groupe.* Ib., 29 décembre 1860.
Lucas (Hip.). *Portraits et Souvenirs litéraires*, Plon, 1890.
M. A. *S.-B.* Revue bleue, 2 octobre 1875.
Mac-Lean-Harper (Georges). *S.-B.* Scribners Magazine, novembre 1897.
Magnin (Charles). *Joseph Delorme.* Globe, 11 avril, 26 mars 1829.
Maurel (André). *Victor Hugo et S.-B.* Figaro, 22 septembre 1896.
Maurras (Charles). *Chateaubriand, Michelet, S.-B.* In-8°, Champion, 1899. — *Le faux de S.-B.* Gazette de France, février 1900. — *La jeunesse de S.-B.* Ib., 18 mars 1901.
Maury. *S.-B.* Revue septentrionale, juillet 1898.
Memento. *S.-B. intime.* Figaro, 16 août 1896.
Michaut (G.). *Chateaubriand et S.-B.* Revue de Fribourg, avril 1900. — *Sur le Port-Royal de S.-B.* Revue d'histoire littéraire, avril 1900. — *Bibliographie des écrits de S.-B. des débuts au 31 décembre 1830... de 1831 à 1835.* Ib., janvier 1902, janvier 1903. — *S.-B. et Michiels.* Quinzaine, 1er et 15 mai 1903.
Michiels (A.). *Les nouvelles fourberies de Scapin.* In-12, Paris, 1847. — *Histoire des idées littéraires en France au XIXme siècle.* Quatrième édition, Dentu, 2 vol., in-8°, 1864.
Mirecourt (E. de). *S.-B.* Les Contemporains, in-32, 1853-1858. — *Portraits et silhouettes.* Librairie des Contemporains, in-32, 1867-72.
Monge (Léon de). *Étude sur S.-B.* Bruxelles, Devaux, in-18, 1872.

Monnier (Marc). *S.-B. à Lausanne.* Débats. 19 septembre 1876. — *Un Joseph Delorme italien.* Bibliothèque universelle, décembre 1878.

Montalembert. *La nouvelle édition de Saint-Simon.* Correspondant, 25 janvier 1857. — *L'Irlande et l'Autriche.* Ib., 25 mai 1868.

M. P. *Un problème littéraire à propos de Chateaubriand.* Vérité, 13, 14 mars 1900.

Morand (F.). *Sur E. Serret et S.-B.* Impartial de Boulogne, 10 mars 1863. — *Les jeunes années de S.-B.*, in-8°, Didier, 1873. — *Une atteinte à la propriété littéraire.* in-8°, 32 pages, Boulogne, 1880. — *Une causerie sur S.-B.* Bulletin du Bibliophile, octobre, novembre 1882.

Morel (Louis). *S.-B.. Pascal.* Zurich, in-8°, 1898.

Morvonnais (H. de la). *Volupté.* France catholique, 1834.

M. V. *A propos d'un article de S.-B.* Revue chrétienne, avril 1899.

Myrtil. *Les amours de S.-B.* Écho de Paris. 3 janvier 1897.

N. *Critiques et Portraits Littéraires. par M. S.-B.* National, 30 avril 1832.

N. F. *S.-B., sa vie, ses œuvres et son caractère.* Westminster Review, traduit dans *Revue britannique,* novembre 1871.

Nettement (Alfred). *Histoire de la littérature française sous la Restauration et sous la Monarchie de Juillet.* 4 vol. in-8°, 1852-1854.

Nicolardot. *Ménage de garçon de S.-B.* Revue du monde catholique, décembre 1874. — *Confession de S.-B.* In-18, Rouveyre et Bloud, 1882.

Nisard (D.). *De la critique dans M. S.-B.* Mélanges d'histoire et de littérature, Lévy frères, in-12, 1868. — *Le Post-scriptum de S.-B.* Revue de France, 1er juillet 1878.

Nothomb. *Rapport sur l'enseignement supérieur en Belgique.*

Oheix (R.). *Un bon élève de S.-B.* Revue de Bretagne et de Vendée, novembre 1888.

Olivier (Juste), *S.-B., Souvenirs.* Œuvres choisies, Lausanne, 1879, 2 vol. in-12.

Ollivier (E.). *Le prince Napoléon et le Vendredi-Saint.* Nouvelle Revue rétrospective, 10 avril 1899.

Pailhès (abbé). *Chateaubriand, sa femme et ses amis.* In-8°, Champion, 1897. — *Du nouveau sur Joubert, Chateaubriand, Fontanes et sa fille, S.-B.* In-12, Garnier, 1900.

Pascal (Félicien). *Ferdinand Fabre.* Revue bleue, 16 mai 1903 sqq.

Pautet (Jules). *Code du Blason* (manuel Roret). Roret, in-24, 1843.

Pavie (Th.). *V. Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.* Angers, in-8°, 1887.

P. D. *Victor Hugo et S.-B.* Revue biblio-iconographique, janvier 1897.

Peigné (J. M.). *H. de la Morvonnais.* In-12, Dinan, 1865.

Pellissier (G.). *Le mouvement littéraire au XIXme siècle.* in-12, Hachette, 1889.

Perret (Paul). *Correspondance de S.-B.* Moniteur universel, 3, 16 juillet 1878.

Pichon (A.). *Extraits des Causeries du Lundi* avec un Avant-Propos de Léon Robert. Garnier.

Pierrot (J.). *Recueil de discours, narrations, etc.* In-8°, Hachette, 1831.

Planche (Gustave). *Les royautés littéraires.* Revue des Deux-Mondes, 30 février 1834. — *M. S.-B.* Ib., 15 juillet 1834. — *De la critique française en 1835.* 1er janvier 1835. — *Les amitiés littéraires.* Ib., 1er septembre 1836. — *Pensées d'août.* Ib., 1er octobre 1837. — *Causeries du Lundi.* Ib., 1er septembre 1851. — *Mœurs et devoirs de la critique.* Ib., 1er mai 1856. — *Poésie et critique en France à la fin de 1852.* Ib., 1er décembre 1859.

Pontmartin (A. de). *Chateaubriand et M. S.-B.* Correspondant. janvier 1861. — « *Chateaubriand* ». *par M. S.-B.* Gazette de France, 12 janvier 1873. — *Lettres à la princesse.* Ib., 12 avril 1873. — *S.-B.* Ib., 9, 16 mai 1875. — *S.-B. en pantoufles.* Ib., 23, 30 avril 1876. — *S.-B. et ses inconnues.* Ib., 3, 10 août 1879. — *Nouvelle Correspondance de S.-B.* Ib., 15 août 1881.

Pons (A. J.). *S.-B. et ses inconnues.* In-12, Ollendorf, 1879.
Pougin (Arthur). *La jeunesse de Mme Desbordes-Valmore.* In-12, C. Lévy, 1898.
P. P. M. *Volupté, par M. S.-B.* Annales de philosophie chrétienne, novembre 1834.
Prévost-Paradol [1]. [sur la mort de S.-B.]. Débats, 15 octobre 1869.
Quinet (Mme). *E. Quinet avant l'exil.* Lévy, 1887.
R. *Port-Royal, par M. S.-B.* (t. III). Journal général de l'Instruction publique, 8 novembre 1848.
Rambert. *Alexandre Vinet.* In-8°, Lausanne, 1875. — *Juste Olivier.* Écrivains de la Suisse romande, in-12, Lausanne, 1889. — *S.-B. et Port-Royal.* Études littéraires. Lausanne, 1890.
Régnier (H. de). *Le buste de Boulogne.* Gaulois, 30 août 1899.
> Rémusat (de). *Le Tableau du XVIme siècle.* Globe, 3, 27 septembre, 5 novembre 1828. — *Jouffroy et le mouvement intellectuel sous la Restauration.* Revue des Deux-Mondes, 1er août 1844. — *De l'esprit littéraire sous la Restauration.* Ib., 1er mai 1847. — *De la critique moderne.* Ib., 15 novembre 1855.
Renan. *Port-Royal.* Débats, 23 et 30 août 1860, 15 novembre 1867, recueillis dans les *Nouvelles études d'histoire religieuse.* In-8°, Lévy, 1884.
Reymond (William). *La Harpe et S.-B.* In-12, Lausanne, 1854.
Reynaud (Jacques) [La comtesse Dash.]. *Portraits Contemporains.* Nouvelle série, in-12, Amyot, 1864.
Reynaud (L.). *Les Premiers Lundis, par S.-B.* Officiel, 31 octobre 1874.
Reyssié (Félix). *Les premières poésies de S.-B.* Débats, 13 septembre 1899.
Rigaud (H.). *Portraits Contemporains et divers.* Débats, 11 janvier 1855.
Ritter (Charles). *S.-B. à Lausanne.* Étrennes chrétiennes, Genève 1882.
Ritter (E.). *La Correspondance de S.-B.* Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, xii. — *Lettres de S.-B. à Gaullieur.* Bulletin de l'Institut National génevois, xxxiii. — *Lettres de S.-B. à Reuchlin.* Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, xiii. — *Lettres de S.-B. à Jules Philippe.* Revue savoisienne, janvier-février 1890. — *S.-B.* Gazette de Lausanne, 18 mars 1898. — *S.-B.* Ib., 11 avril 1903.
Robert (Pierre). *S.-B. poète.* Revue bleue, 15 avril 1899.
Rodenbach. *Le ménage de Victor Hugo.* Figaro, 28 décembre 1896.
Rosnay (baron de). *S.-B. et Alfred de Vigny.* Revue catholique et royaliste, février 1902.
S. *Devant un buste.* Débats, 21 juin 1898.
Sacy (de). *Port-Royal.* Débats, 12 décembre 1859.
Saint-René-Taillandier. *La littérature en France et les écrivains.* Revue des Deux-Mondes, 15 juin 1847.
Sand (George). *Lettres à A. de Musset et à Sainte-Beuve.* In-12, Calmann-Lévy, 1897. — *Histoire de ma vie.* 20 vol., in-8°, Leçon, 1854-1855.
Sarcey. *Lettres à la princesse.* Le Dix-Neuvième siècle, 11, 13 avril 1873. — *Chronique* [sur le dîner du Vendredi-Saint]. La France, 28 mars 1891. — *Le Livre d'amour.* Écho de Paris, 19 octobre 1895.
Saulnier (F.). *Édouard Turquety.* Paris, Gervais et Nantes, Grimaud, in-12, 1885.
Schæffer (Ad.). *Le bonheur.* Paris, Fischbacher, 1887.
Schérer (E.). *S.-B. : M. S.-B. et les prix de vertu ; S.-B. : Le portefeuille de S.-B. ; La bibliothèque de S.-B. : Le Port-Royal de S.-B.* Études sur la littérature contemporaine, t. I, III, IV, VII, Michel et Calmann-Lévy. In-12, 1863, 66, 74 et 82.
Séché (L.). *Les amitiés littéraires d'A. de Vigny : S.-B.* Critique indépendante, janvier 1902. — *Les origines de S.-B.* Revue politique et parlementaire, 10 juin

1. M. Eugène Ritter me dit que M. de Pressensé, dans la *Revue chrétienne,* a parlé plus d'une fois de S.-B. — Je donne le renseignement tel quel, n'ayant pas sous la main cette Revue.

1902. — *Dix ans d'histoire romantique.* Revue bleue, 27 septembre 1902. — *Le premier maître de S.-B.* Revue hebdomadaire, 18 octobre 1902. — *S.-B. et Ondine Desbordes-Valmore.* Revue bleue, 25 octobre, 15 novembre 1902. — *Ondine Desbordes-Valmore et S.-B. : poésies et lettres inédites.* Gaulois du dimanche, 18 janvier 1903. — *Quelques lettres inédites de S.-B.* Gaulois du dimanche, 9-10 mai 1903. — *S.-B. à Lausanne.* Petit Temps, 10 mai 1903. — *La Bibliothèque de S.-B.* Revue bleue, 19 mai 1903.

Sécrétan. *S.-B. et le christianisme.* Essais de philosophie et de littérature, Lausanne, Paris, 1896.

Silvio. *S.-B. intime.* Gaulois, 27 octobre 1899.

Spoelberch de Lovenjoul. *Lundis d'un chercheur.* In-12, C. Lévy, 1894. — *La véritable histoire de « Elle et Lui ».* In-12, C. Lévy, 1897. — *S.-B. inconnu.* In-12, Plon, 1900.

Sorel (Albert). *Taine et S.-B.* Temps, 30 mars 1898, recueilli dans Études de littérature et d'histoire, Plon, 1901. — *S.-B. et les historiens.* Temps, 18 mai 1899.

Souday (Paul). *S.-B. et Chateaubriand.* Temps, 9, 13 mars 1900.

Taine. *Essais de critique et d'histoire.* Préface de la 1re éd., in-12, Hachette, 1858. — *Histoire de la littérature anglaise,* Introduction, 1864. — Lettres et articles non recueillis dans *Essai sur Taine* par Victor Giraud, p. 236, 261, 270. — *S.-B.* Derniers essais de critique et d'histoire, Hachette, in-12, 1894.

Tavernier. *S.-B.* Univers, 21 juin 1898.

Toulouse (E.). *La critique scientifique : S.-B. et Michelet.* Revue de psychiatrie, 1898.

Tourneux. *Les Portraits de S.-B.* L'amateur d'autographes, juin-juillet 1874. — *Joseph d'Ortigue.* Intermédiaire des chercheurs, 20 avril 1903.

Tout-Paris. *Comment S.-B. fit la connaissance de Victor Hugo.* Gaulois, 17 septembre 1896.

Troubat (J.). *Souvenirs et Indiscrétions du dernier secrétaire de S.-B.* In-12, Michel Lévy, 1872, 2me édition, 1880. — *Vie de S.-B.* En tête de l'édition définitive du *Tableau,* 2 vol. in-16, Lemerre, 1876. — *S.-B. défendu par lui-même.* Figaro, 14 novembre 1896. — *Le buste de S.-B.,* Nouvelle Revue internationale, 1, 15 novembre 1897. — *S.-B.* Conférence, 1er mai 1898. — *S.-B. par son dernier secrétaire : une lettre inédite.* Gaulois du dimanche, 19 juin 1898. — *S.-B. au Temps.* Temps, 2 juillet 1898. — *La maison de S.-B.* Bulletin de la Société historique du VIme arrondissement de Paris, 1898. — *S.-B. et Champfleury.* Nouvelle Revue Contemporaine, 1er février 1899. *Discours* [à l'inauguration du portrait, à Boulogne], Mémoires de la Société académique de Boulogne-sur-Mer, t. XIX. — *Le père de S.-B.* Comptes rendus de l'Association française pour l'avancement des sciences, in-8°, 1899 (recueilli dans *Essais critiques,* in-12, C. Lévy, 1902). — *Une page contestée des Mémoires de Chateaubriand.* Nouvelle Revue internationale, 31 mai 1900. — *S.-B.* Chronique des Livres, 25 juin 1900. — *S.-B. et les Mémoires d'Outre-Tombe.* Revue d'histoire littéraire, juillet 1900. — *S.-B. et l'Encyclopédie Péreire.* Revue bleue, 3 janvier 1903. — *S.-B. intime et familier.* Revue bleue, 2 mai 1903.

Vacherot. *Préface* aux *Fragments littéraires* de P. Dubois, 2 vol. in-8°, Thorin, 1879.

Vattier. *S.-B., portrait littéraire.* 2me édition, Delagrave, 1892.

Vandal. *Discours* à l'inauguration du monument (20 juin 1898).

Vedrenne. *Fauteuils de l'Académie française,* t. I, in-8°, Bloud et Barral, 1887.

Veuillot (Louis). Univers, 23 août 1851. *Mélanges,* 29 décembre 1854.

Veuillot (L.). *S.-B.* Vérité, 20 juin 1898.

Veuillot (E.). *Souvenirs et exemples.* Univers, 28 décembre 1898.

VINET. *Volupté.* Semeur. 13 et 20 août 1834. — *Pensées d'août: Port-Royal.* Études sur la littérature française au XIX[me] siècle. t. III. — *Lettres,* 1882.

ZIESING. *Le Globe et l'école romantique.* Zurich, Etell, 1881.

ZOLA. *Nouveaux Lundis,* t. VI. Événement, 1866. — *S.-B.* Documents littéraires, Charpentier, in-12, 1881.

UN ABONNÉ. *Lettre sur Joseph Delorme.* Globe, 15 avril 1829.

..... *Actualité : la correspondance de S.-B.* Écho de Paris, 11 novembre, 3 décembre 1896.

..... *Catalogue* de la bibliothèque de M. Ant. de Latour. Paris, Émile Paul, juin 1903.

..... *Catalogue des livres composant la bibliothèque de M. S.-B.* In-8°. Paris. Potier, 1870.

..... *La Correspondance de S.-B.* République française, 23 avril 1878.

..... *Correspondance inédite avec Collombet.* Minerva, 15 janvier 1903.

..... *Les Critiques et Portraits Littéraires.* Revue des Deux-Mondes, 30 avril 1832.

..... *L'écriture de S.-B.* Amateur d'autographes, 15 octobre 1902.

..... *Impossible: M. S.-B. professeur à l'Université de Liège.* Revue de Belgrave, 1848, p. 188, p. 244.

..... *Une inauguration retardée.* Gaulois, 29 mai 1898.

..... *Les Lettres de S.-B. à George Sand.* Répertoire des ventes, 18 mai 1895.

..... *Lettres inédites.* Intermédiaire des chercheurs, 20 juin 1895.

..... *Lettres de George Sand à S.-B.* Liberté, 15 novembre 1896.

..... *Lettres, mémoires et autographes.* Nouvelle Revue internationale, 15 janv. 1898.

..... *Les mariages de S.-B.* Gazette anecdotique, juillet 1879.

..... *Matthew Arnold and S.-B.* Athenæum, N° 3690, 1898 [1].

..... *Les Mémoires de S.-B.* Intermédiaire des chercheurs, août 1892.

..... *Monsieur Dubois, directeur du Globe.* République française, 9, 21 janvier 1879.

..... *Un nouvel ouvrage posthume de S.-B.* Le Français, 2 avril 1876.

..... *Les Œuvres complètes de S.-B.* Intermédiaire des chercheurs, 28 février 1899.

..... *Pensées d'août, par M. S.-B.* Revue française, 15 octobre 1837.

..... *Port-Royal, par M. S.-B.,* t. II. Journal général de l'Instruction publique, 18 juin 1842.

..... *Les prétentions nobiliaires de S.-B.* Intermédiaire des chercheurs, 10 février 1887.

..... *Un projet de mariage de S.-B.* Gazette anecdotique, 31 janvier 1889.

..... *Renan et S.-B.* Intermédiaire des chercheurs, 30 janvier 1893.

1. Je copie ici la bibliographie anglaise que donne sur S.-B. M. Hugo P. Thieme dans sa *Littérature française au XIX[me] siècle* (Welter, in-8°, 1897). ED. DOWDEN, chapitre Literary criticism in France de *New Studies in literature*, 1895. Boston, in-8°. — Introduction de *English portraits*, 1875, Hold. and C°, in-8°. — Edinburgh Rev., 132, 126. — Littell's Living Age, 106, 771. — Quaterly Rev., 119, 80. — Westminster Rev., 95, 442. — Temple Bar, 61, 105. — Eclectic Rev., 96, 400. — Evening Saturday, 8, 749 ; 9, 343. — Appleton's Journal, 2, 501. — Atlantic Monthly, 17, 432 ; 9, 521. — North American Rev., 130, 51, juillet 1860. — Nation, 9, 359. — Old and New, 6, 472. — Unitarian Rev., 9, 344. — Putnam's Monthly Magazine, 12, 401. — Broadway Rev. 7, 319. — Spectator, 65, 734. — *V. Hugo*, National Quarterly, 20, 32. — ... *and Renan*. London Quarterly, 33, 457. — *Causeries du Lundi*, Colburn's New Monthly Magazine, 97, 490. — *Correspondance....* Nation, 26, 196 et 305. — *Critical methode...*, Cornhill Magazine, 38, 24 ; Hours at Home, 11, 369. — *English portraits*, Nation, 20, 261 ; Southern Magazine, 16, 530. — *Lescure on....* Nation, 17, 254. — *Lifeand Works of...* Quarterly Rev., 141, 170 ; Eclectic Monthly, 87, 257 ; Colburn's New Monthly, 106, 487. — *Portraits*, Nation, 6, 454 ; New Englander, 28, 451. — *Last Words on...* Lippincott's Magazine, 20, 104. — *Port-Royal*, Quarterly Rev., 99, 491. — ... *on French literature*. Evening Saturday, 9, 337. — ... *and Zola*, American, 19, 261. — *Marginal notes on...* Harvard Monthly, 4, 43.

..... *Réponse aux critiques des Pensées d'août, par M. S.-B.* Revue des Deux-Mondes. 1er novembre 1837.
..... *J.-J. Rousseau jugé par S.-B.* Chronique médicale, 1er avril 1901.
..... *S.-B. d'après M. d'Haussonville.* Revue bleue, 9 octobre 1875.
..... *S.-B.* Revue britannique, novembre 1871.
..... *S.-B.* Quarterly Review, janvier 1871.
..... *S.-B. et la Revue des Deux-Mondes.* Gazette anecdotique, 31 janvier 1877.
..... *S.-B. Le Clou d'Or.* Nouvelle Revue, 15 septembre 1880.
..... *S.-B. l'homme, l'apôtre du romantisme, l'amateur.* De la connaissance des livres, Paris, Rouveyre, 1886, fasc. 6.
..... *S.-B. interne à Saint-Louis.* Intermédiaire des chercheurs, 10 octobre 1888.
..... *S.-B. d'après quelques publications récentes.* Journal de Genève, 31 janvier 1900.
..... *S.-B. et Chateaubriand.* Temps, 24, 27 février, 9 mars 1900.
..... *S.-B. et Reuchlin, par E. Ritter.* Revue critique, 14 mars 1892.
..... [Sur le dîner du Vendredi-Saint]. Gaulois, 31 mars 1891.
..... [Sur S.-B. et Mme Hugo]. Écho de Paris, 2, 8 novembre, 11 décembre 1890.
..... *Le Tableau du XVIme siècle.* Globe, juillet 1828.
..... *Le Tableau du XVIme siècle.* Revue française, janvier 1830.
..... *Volupté.* Revue du progrès social, 1834.
..... *Volupté.* Constitutionnel, 1834.
..... *Volupté.* Temps, 1834.
..... *Volupté.* Revue encyclopédique, 1834.
..... *Volupté.* National, 1834.
..... *Le vrai S.-B.* Temps, 15 mai 1903.

Voir des lettres inédites : Gazette anecdotique, 15 février 1878 ; Alliance des arts et des lettres, 15 avril 1881 ; Figaro, 25 mars 1893 ; Nouvelle Revue internationale, 15 janvier, 15 août, 1er septembre 1898 ; Nouvelle Revue rétrospective, 10 juin 1898, etc.

INDEX ALPHABÉTIQUES DES NOMS PROPRES

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

W

Z

TABLE DES MATIÈRES

